UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

1663

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIVe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIVe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-ET-UNIÈME

135-374
27/11/14

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1914

AP
20
R5
pér. 6
t. 21

GINGOLPH L'ABANDONNÉ[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

IV. — L'EMBARQUEMENT SUR LA *BELLE-CHANCE*

Le lendemain matin, dans la clarté de neuf heures, le mousse d'Equihen, bien astiqué, vêtu de son pantalon le meilleur qui avait une pièce au fond, et de la petite veste de toile cachou dont l'ourlet raide tombait à peine au bas des côtes, son visage rond luisant de jeunesse, coiffé d'une casquette de laine qui laissait passer, en avant, un éperon de cheveux dorés, avait pris la route d'Équihen au Portel, puis celle du Portel à Boulogne. Il arrivait au point où le plateau des terres à blé, des pâturages et des falaises est coupé par la vallée de la Liane. Le chemin tourne et descend en lacets. Quelques maisons ouvrières sont plantées sur l'extrême marge du plateau. C'est l'*Ave Maria*. Gingolph s'arrêta, regarda devant lui, et fut saisi d'une grande émotion. Lui qui avait tant de fois passé là, indifférent, il était donc devenu un autre homme ? Oui, et pour un signe qu'il avait fait. Il sentait son cœur battre et tantôt se donner et tantôt se refuser à cette ville où il aborderait, désormais, après chaque expédition de la *Belle-Chance*. Il la considérait comme un de ces chefs auxquels on est présenté, tout à coup, dont on va dépendre. Pour lui elle était pleine de secrets. « Serai-je aussi heureux ? Deviendrai-je riche ? Est-ce que je pourrai

(1) *Copyright by* Calmann Lévy, 1914.
(2) Voyez la *Revue* du 15 avril

m'habituer? » Ce n'est plus sur la plage déserte d'Équihen qu'à chaque marée, à présent, il prendrait pied, comme un goéland; il serait l'un de ces marins qui montent, par les échelles de fer, jusqu'au quai de granit, et qui se répandent dans les ruelles du port, en quête d'un abri et d'une femme, de la fiancée, de la maîtresse ou de la ménagère qui sait l'heure, à peu près, du retour, et qui attend, chez une amie, que le bateau ait achevé de débarquer le poisson.

Par-dessus le quartier de Capécure, tout neuf et tout rouge, qui fumait à ses pieds, par-dessus les usines, les entrepôts, les maisons d'armement, au delà du port presque invisible, Gingolph voyait la vieille Boulogne, bâtie sur deux collines jumelles, Boulogne avec ses trois paroisses si différentes d'image, de population et d'esprit : Saint-Pierre qui est la colline avancée dans la mer, la septentrionale et la guetteuse, Saint-Nicolas caché dans le creux, Notre-Dame qui est la seconde colline, et qui remonte en arrière; Saint-Pierre qui appartient aux pêcheurs, Saint-Nicolas aux commerçans, Notre-Dame aux armateurs, aux vieilles filles et à ceux qui peuvent vivre à l'abri du vent; Saint-Pierre, qui n'a pas un pouce de verdure entre ses maisons, que domine la tour carrée de l'église, Saint-Nicolas où l'ombre tourne, dès le matin, comme sur un cadran solaire, Notre-Dame, l'ancienne cité forte, qui porte à son sommet, couronne verte et vivante, les cimes de ses ormeaux sur les plis des remparts et, par-dessus, la gloire de Boulogne, la cathédrale, la coupole bleue si bien dégagée de tout et lancée dans les airs, qu'elle sert de signal aux navires du large. Gingolph regardait aussi, fermant la vue, derrière la ville, la ligne des terres qui descendent du mont Lambert et entrent dans la mer à la pointe de la Crèche, ligne bien établie, régulière et fine, d'où s'élèvent le moulin Flour et, toute blanche, la colonne de la Grande-Armée. Le marin de la *Belle-Chance* étudiait avec attention cette image magnifique, et celle des rivages qui fuyaient sur la gauche, falaises, plages, caps lointains et pareils sur la mer à des brumes roulées; mais toujours il revenait à la colline de Saint-Pierre, à son quartier à lui, commençant par le haut, puis laissant couler son regard sur les toits qui sont noués au clocher et qui pendent tout autour, toits fanés, rouillés, jaunis, brunis, plus pressés que les écailles d'une dorade, mais nulle part plus souples de mouvement que dans cette longue draperie

des Tintelleries, par où les maisons de Saint-Pierre rejoignent celles de Saint-Nicolas. Il disait : « Voilà où je vais vivre plus que je ne voudrais ! » Tout ce qu'il avait entendu dire des villes lui revenait en mémoire, et aussi le visage de ses compagnons de la *Reine-Marie*. Et il sentait ses larmes voisines de ses yeux.

Pour ne pas se laisser attendrir, après longtemps, il se remit en marche, et il tâchait de ne plus penser à ce qui allait arriver. Par les rues de Capécure, il gagna le pont Marguet. Tout l'intéressait plus qu'à l'ordinaire, ce matin. Il flâna sur le quai ; il se promena au milieu des tas de poisson que trente vapeurs ou voiliers, arrivés dans la nuit ou le matin, versaient sur le port. La pêche avait été bonne. Harenguiers, chalutiers, déchargeaient les uns près des autres, mais, tandis que les tonneaux de harengs salés et les caisses de harengs glacés étaient empilés sur des camions et des charrettes et directement portés chez les mareyeurs ou chez les armateurs, la cargaison des chalutiers devait d'abord passer par la criée. La halle était entourée d'une multitude affairée, comme une grosse fourmilière aux heures chaudes. On débarquait le poisson que des grues à vapeur allaient chercher au fond des cales ; on le versait à même sur les pavés, ou sur de grandes tables dressées par les marchands ; des équipes d'hommes, vêtus comme pour naviguer, courbés, les mains gluantes, le bas de leurs jambes enduit de colle de poisson, triaient les prises que les machines ne cessaient de puiser dans les cales et de jeter sur le quai. Ils les rangeaient, rapidement, par espèces, dans des paniers ou sur les claies des petites charrettes. Ils mettaient côte à côte les poissons plats, les poissons longs, les poissons ronds, et la « broutille, » toutes les petites espèces qu'on entasse dans des mannes d'osier, carrelets, rougets, limandes, vives ; ils composaient les lots qu'on allait vendre, et toutes les bêtes, saupoudrées de glace, la peau égratignée, le ventre enflé ou contracté, les nageoires saignantes, et souvent l'estomac rose débordant de la gueule, voisinaient, s'amoncelaient, étaient séparées, prenaient enfin leur gîte sur une planche. Quelquefois un corps souple de grand poisson, posé en équilibre instable au sommet d'une pyramide, glissait jusqu'à terre, et l'on voyait la mort souple et luisante comme la vie. C'était l'apport quotidien des pêcheurs : les rougets grondins, écarlates ou bruns, les congres à la gueule formidable, les tur-

bots, les soles, les barbues, les énormes anges de mer, les Saint-Pierre ou Jean Dorés, qui ont la tête transparente, les roussettes, tachetées, rugueuses, hideuses, les morues zébrées de jaune, les raies, les merluches, les lieux, les chiens de mer à la peau bleue, les poules de mer, faites en émail, les maquereaux, et les menus profits de l'équipage, qu'on a soin de vendre à part : homards ramassés dans les fonds par le chalut, palourdes, coquilles de Saint-Jacques enguirlandées de goémons. En même temps qu'on déchargeait les cales pleines, on remplissait les cales vides avec de la glace concassée ; des automobiles, des charrettes acculées à l'extrême limite des quais, laissaient couler leur macadam glacé, à reflets verts, au fond des bateaux ; avant qu'ils fussent entamés, ces tas de glace, formés en talus aigu, étaient beaux à voir, recevant un dernier coup de lumière, et brillant d'un éclat dernier au moment d'être enfouis ; d'autres charrettes apportaient des sacs de charbon, que des hommes versaient dans les soutes. Au milieu de cette foule en mouvement, Gingolph allait sans hâte, regardant tout : c'était son entrée dans le monde. Jusqu'alors, il avait passé comme un enfant, étranger, sans comprendre.

La *Belle-Chance* était amarrée vers le milieu du port, non loin de la Douane. Fourmanoir se tenait sur le quai, vêtu comme l'un de ses compagnons de travail, et il surveillait le débarquement des caisses de harengs, que la machine du cabestan enlevait par piles, du fond de la cale, et que des marins tiraient à eux et plaçaient sur une charrette. Il vit venir Gingolph, car ses petits yeux, enfoncés dans de la graisse rouge, voyaient clair, mais il fit semblant de ne pas l'avoir aperçu. Gingolph esquissa un vague salut de la tête, les hommes de la marine se découvrant peu, et il dit :

— Maître, j'ai réfléchi, si vous voulez de moi, j'embarque.

— C'est bien! dit Fourmanoir, d'un ton bourru ; je ne pensais plus à toi ; je croyais que tu étais une bête. Si tu as réfléchi, tant mieux : je pars dans une heure.

— Je n'ai pas mon coucher, répondit Gingolph, mais tant pis, je dors partout ! Donnez-moi seulement une avance...

Il jugea qu'il avait bien le temps de s'embarquer, et continua sa promenade. Arrivé à l'extrémité de la longue file de bateaux, il se retourna, et revint, parmi les charrettes, les tas de poissons, les barils de bière, les filets, les baladeuses, et les

gens affairés que le marché avait attirés. Il n'avait pas fait cinquante pas, qu'il entendit une voix claire qui riait : « Ah! ah! ah! » Elle était savante, la voix qui riait, et plus de dix hommes s'étaient retournés, d'un air déjà galant, des jeunes, des vieux. Et que la fille était plaisante! Gingolph la reconnut aussitôt. Elle passait, les joues animées, les yeux baissés, la bouche ouverte, les dents luisantes, au bras d'une amie de son âge, mais choisie parmi celles qu'on ne regarde pas; elle suivait l'extrême limite du quai de déchargement, là où commence la chaussée de la rue. Elle avait, sur ses cheveux frisottés, un mouchoir bleu noué sous le menton, comme en portent souvent les ouvrières de la pêche. Elle allait du côté de la Beurrière. Et, quand elle fut sûre qu'on l'avait remarquée et qu'on la regardait, elle ne regarda personne, même en dessous. Elle fit la fière. Elle se redressa, et, sûre de son pas, du balancement de sa jupe, du geste de son bras, la main pliée, et blanche, et appuyée sur la hanche, elle s'éloigna en diagonale, plus grande que sa compagne, grandie encore par ses patins qui sonnaient sur le pavé.

« La dangereuse fille! » pensa Gingolph.

Et aussitôt, il désira revoir, puisqu'il reviendrait souvent au port de Boulogne, cette Zabelle Gayole, qui l'avait accueilli, trois ans plus tôt, le soir où il chantait « au guénel, guénel! » dans les rues de Saint-Pierre. Cette pensée-là lui tint compagnie jusqu'au bateau. Il n'y voyait point de mal, et dangereuse, dans son esprit, voulait dire attirante.

Une heure plus tard, il passait entre les jetées du port, et, comme tout l'équipage, composé de Portelois de la vieille race, et fidèle, il saluait d'un signe de croix le Calvaire des marins qui est au bout de la falaise de Boulogne. Il allait à l'embouchure de la Seine, pêcher le hareng, il commençait « le grand métier » à bord de la *Belle-Chance*.

V. — ZABELLE

— Cette fille-là, on ne la tourne-vire pas comme on veut. Que je lui donne un ordre, elle fera le contraire. Que je ne dise rien, elle cherchera ce que je peux bien penser, pour ne point penser comme moi. Pourvu qu'on lui dise qu'elle est belle, elle trouve que le monde est bien fait.

C'est ainsi que Mme Gayole, assise dans son salon, c'est-à-dire une chambre décorée, jugeait sa fille, en buvant du café, avec Mme Gournay-Rivet et Mme Bonvoisin, deux femmes de patrons, pairesses de la Beurrière, qu'elle avait invitées. Elle aimait traiter ses amies; toute la marine de Boulogne savait qu'on buvait de bon café et de vieille eau-de-vie chez les Gayole Vert-de-gris, qu'on fût prié par la femme, ou par l'homme. Mais l'homme n'avait pas toujours la permission d'inviter, tandis que Mme Gayole ne dépendait de personne, et ne suivait que son bon plaisir. Elle aimait aussi à parler, elle aimait à entendre répéter, par des femmes de sa génération, qu'elle méritait encore sa réputation de beauté, enfin elle avait le goût des sucreries et des gâteaux, qu'elle ne manquait jamais d'offrir à ses amies. M. Gayole ne grondait pas; il ne trouvait pas de réponse, lorsque sa femme lui expliquait : « Je ne peux pas recevoir mes amies comme si j'étais la femme d'un matelot-pilote, ou d'un douanier! » Dieu merci, M. Gayole était un autre homme; il payait cet honneur assez cher pour ne pas l'oublier. Mme Gournay-Rivet, matrone imposante, Mme Bonvoisin, de moindre noblesse, mais grave, fort économe, et qu'on disait très riche, ne laissèrent point passer les propos de Mme Gayole sans les relever. Elles défendirent Zabelle.

— Peut-être auriez-vous désiré une fille moins jolie? dit Mme Bonvoisin, — qui n'avait point de prétention; — il y a des mères auxquelles on ne peut pas faire compliment de leurs filles sans les rendre jalouses. Mais vous n'avez rien à craindre, ma chère : quand on vous voit l'une à côté de l'autre, on ne choisit pas, on vous caresse de l'œil comme deux poules dans le même panier, et dont personne ne sait l'âge.

— Vous êtes bien honnête, répondit Mme Gayole, mais le reproche que je fais à ma fille n'est point d'être jolie, c'est de ne pas obéir, de ne pas savoir ce que c'est!

— L'avez-vous su jamais?

— Parbleu oui, quand j'étais petite.

— Elle n'est plus petite, riposta Mme Bonvoisin. Dix-sept ans vont sonner pour elle, cette année. Ça fera de l'amour de plus sur les quais de Boulogne.

— Je lui connais un amoureux! dit Mme Gournay-Rivet.

Les deux autres femmes, qui buvaient, écartèrent la tasse de leurs lèvres, et dirent, en même temps :

— Vraiment ?

— Un parmi d'autres, reprit la matelote, en retouchant les plis du châle de soie qu'elle avait mis pour venir chez sa voisine. L'autre jour, j'arrivais, par la rue Faidherbe, près de la halle aux poissons, j'allais faire mes provisions, et je vois, au loin, passer Zabelle, avec son air de reine, entre deux petites compagnes. Tout le quai se retournait. Les caisses de harengs restaient en l'air au bout des vergues...

— Vous racontez trop bien, on ne vous croira pas, dit la mère.

— Je dis ce que j'ai vu. Près de moi, arrêté, regardant tout, ne faisant rien, il y avait un novice, un mécanicien peut-être, je ne sais pas, un tout jeune...

— Que dites-vous, ma chère ? interrompit Mme Bonvoisin ; la fille d'un patron, comme Zabelle, n'épousera pas un mécanicien, voyons ! Pauvre petite !

— En effet, dit Mme Gayole, sans indignation, mon mari n'a pas de goût pour leurs sacrées mécaniques. Nous sommes obligés d'en avoir plusieurs, de ces mécaniciens, pour notre bateau, le *Dragon;* ça le fâche assez, lui qui est de l'ancienne marine. Et que faisait-il, votre jeune homme ?

— Il la regardait, ma chère, avec des yeux !

— C'est tout ? J'ai souvent pensé que s'il y avait des allumettes sur le quai, elles prendraient feu, tant il y a de regards qui s'y croisent. Qui est-ce qui n'est pas regardé ? Revenez donc à mon café, Marguerite !

— Volontiers, Joséphine. On voit que vous l'avez fait vous-même. A propos, et la petite servante que vous aviez prise l'an dernier : je ne la rencontre plus ?

— Je l'ai renvoyée ; elle était pour moi comme le mécanicien pour M. Gayole : je ne pouvais la souffrir. Je m'en passe très bien.

— Zabelle vous aide, évidemment ? demanda Mme Gournay-Rivet.

La belle Mme Gayole fut un instant embarrassée. Il lui était désagréable d'avouer que sa fille ne se mettait pas volontiers aux besognes du ménage. Mais elle avait de l'invention. Et, ayant humé une dernière gorgée de café, pour se donner du temps, elle répondit :

— Je la laisse faire le moins possible. Qu'est-ce que je de-

viendrais, si je n'avais pas à travailler? Et puis elle a d'autres idées.

— La maison d'armement peut-être?

— Justement, elle entre demain chez Grollier.

Un peu de temps encore, dans la salle d'honneur des Gayole, chauffée par une large coquille de charbon, les trois femmes continuèrent de causer. Puis les voisines se retirèrent, car le crépuscule tombait, et la rue s'emplissait d'une brume glacée où flottait l'odeur des cuisines. En fermant la porte, Mme Gournay-Rivet dit à l'autre visiteuse :

— La servante remerciée, la fille à l'armement : les affaires ne sont pas brillantes chez les Gayole. Je m'en doutais!

Elle se trompait; sa jalousie était en défaut. La fortune des Gayole n'avait pas subi de diminution; elle s'était transformée, elle courait une chance : mais on pouvait approuver Gayole d'avoir tenté cette entreprise où d'autres ont réussi. Il avait acheté un bateau à vapeur, pour la pêche au chalut, un bateau construit en Angleterre, et qui lui coûtait 150000 francs. Sans doute, il ne possédait pas une somme aussi importante; tout le monde se souvenait, dans la Beurrière, qu'il avait épousé une fille sans fortune, à laquelle ses parens n'avaient pas même pu donner les trois meubles d'usage, le lit, l'armoire, la commode. Que de fois on avait répété : « Cette Gayole, qui, en se mariant, n'a eu qu'une pièce! » Non, l'homme devait à son travail, à son énergie, à sa connaissance de la mer, les 80000 francs qu'il avait versés comptant pour l'acquisition du chalutier. Le reste était avancé par un banquier. L'ancien patron de pêche était ainsi devenu armateur, en prenant sa retraite, et le bateau, dont la première année de pêche venait de se terminer, avait rapporté une somme assez ronde. Mais M. Gayole, en devenant capitaliste et chef d'entreprise, s'était aperçu que les frais généraux sont lourds, et il s'en était vengé, en enjoignant à la belle Mme Gayole de se priver de la petite servante, et à Zabelle d'avoir à gagner elle-même ses rubans et ses tabliers de soie, si elle en voulait porter. De là, les deux résolutions dont s'étonnaient Mme Bonvoisin et Mme Gournay-Rivet. Joséphine Gayole était trop fine pour révéler ce qui ne la flattait pas. Elle avait obéi à son mari, parce que, sur ce point, elle savait qu'elle ne gagnerait point la partie : la marine était en cause, et là il entendait commander. Mais le brave Gayole n'avait

eu, de la victoire, que l'apparence. Dès le lendemain, « ses femmes, » comme il disait, recommençaient à dépenser non pas follement, mais largement, en princesses qu'elles étaient, l'argent que le patron Gayole, depuis les débuts du ménage, gagnait pour Joséphine et pour Zabelle. Les exemples sont nombreux, dans le peuple de France, et de plus en plus, des ménages où l'homme, rude, solitaire et absorbé dans le travail, s'use pour contenter le goût de bien-être et de luxe d'une femme qu'il estime supérieure, qu'il veut rendre heureuse, et qui semble, aux yeux des tiers, une personne d'une autre condition sociale. Cependant, le ménage n'était point troublé. On ne jasait pas sur le compte de Mme Gayole. Même dans ce quartier surpeuplé, où la jalousie et la médisance ne manquent point, on ne lui prêtait aucune aventure. Elle était libre seulement d'allure et de propos, et assez belle encore, à quarante-trois ans, pour que M. Gayole se crût, parfois, le droit d'être jaloux et de le montrer. Elle avait une beauté forte, rayonnante, satisfaite et classique. Les plus belles étoffes de soie dont on peut faire des tabliers étaient pour elle, et de même les plus belles dentelles qui peuvent border la coiffe boulonnaise. Elle serrait, dans la grande armoire de sa chambre, un « fer à cheval » garni de Valenciennes, et un autre de dentelle de Bruges. Ses « dorlots » venaient de chez le bijoutier adopté, de tout temps, par la Beurrière ; elle commandait ses corps, — le mot du XVIIe siècle est demeuré vivant dans la marine, — chez Mlle Cécile, « corsetière des dames matelotes ; » elle tenait à ses patins, à ses longues boucles d'oreille, à la manière qu'elle avait toujours eue de se coiffer, les cheveux séparés en deux bandeaux réguliers, ce qui était d'un beau dessin et convenait à ses lignes. Volontiers elle blâmait, comme d'un manque d'esprit et de coquetterie, les filles qui abandonnent le costume traditionnel des matelotes boulonnaises. Et sur ce point, comme sur plusieurs autres, elle se trouvait en désaccord avec sa fille, la plus souple, la plus câline, la plus fière en esprit, la plus faible de cœur, la mieux attirée par la mode, la mieux persuadée de la royauté de la jeunesse, la plus franche d'ailleurs, et peut-être la plus capable de dévouement, de toutes les filles de la Beurrière.

Zabelle, mise en demeure de travailler, avait choisi l'un des métiers que préfèrent les jeunes filles et les jeunes femmes

des marins de la côte. Quelques-unes se font inscrire comme ouvrières dans les fabriques de plumes d'acier; la plupart entrent dans les maisons d'armement et réparent les filets, ou disposent, dans les caisses, le poisson qui sera expédié dans toute l'Europe. Zabelle avait choisi le métier de remmailleuse, de ramendeuse, comme on dit à Boulogne. Elle était de ces Boulonnaises qu'on voit passer, le matin, vêtues d'une courte jupe brune ou noire, d'un corsage à basque, la tête couverte d'un châle de laine qui ressemble à une mantille, quand il est bien posé, et qui retombe sur les épaules, les pieds chaussés de socques à talon de bois qui haussent la taille de ces femmes, presque toutes grandes et élancées. Elles vont par bandes, souvent en se donnant le bras. Elles portent une petite marmite de fer étamé, dans laquelle elles ont enfermé leur soupe pour midi, ou du café qu'elles feront chauffer sur le poêle. Il y en a de jolies; il y en a beaucoup d'élégantes, et de bien faites, et qui marchent comme des reines qui seraient hardies. Leurs patins claquent à tous leurs pas. Elles n'ont peur ni du pavé gras, ni des fondrières, ni du vent, ni du brouillard, ni des propos douteux des marins qui déchargent les bateaux, des rouliers ou des traîneurs de baladeuses qui emportent le poisson, des soutiers noirs comme des sangliers, des camionneurs amenant la glace brisée ou les barils de bière, ou des employés circulant parmi les groupes de cette grande bourse de la pêche qu'est le port de Boulogne. Car elles ne gagnent pas le pont Marguet et le quartier de Capécure par les rues détournées; non, elles descendent tout le long des quais, regardées, interpellées, répondant, même les douces, même les chastes, et riant parmi des hommes affairés, dont elles connaissent presque toujours le nom, la famille, le bateau, la maison dans les rues du Portel ou de Boulogne. Elles vont au travail, elles vont d'abord à la conquête du monde. Quand elles ont passé, bien des yeux les suivent. Elles traversent le pont, les lignes de rails de la gare maritime, sur lesquels, tout le jour et toute la nuit, des locomotives poussent ou tirent des wagons; elle entrent dans l'usine, et montent au « grenier » qui sent le hareng, le goudron et la corde mouillée.

Dans l'atelier où venait d'être admise Zabelle, travaillaient des Porteloises, en nombre supérieur à celui des Boulonnaises, et qui venaient du Portel, à pied, par bandes moins bruyantes,

entré les champs, les terrains vagues et les villages de la route. La directrice, la « contredame » était une Wacogne, du Portel, vieille femme à lunettes, toute blanche de visage, toute brune de mains, à cause de tant de filets tannés qu'elle avait remués, parlant peu, gouvernant son grenier par le regard de ses yeux verts, le claquement de sa langue et le battement de ses patins sur le plancher, et qui ne retrouvait un reste d'entrain et de physionomie qu'en entonnant un cantique, ou rarement une chanson, pour distraire les travailleuses et leur remettre l'âme en place, ainsi qu'il est d'usage dans les meilleurs ateliers. Ce n'est pas que l'armateur fût dévot ; on le disait radical ; il était de médiocre ouverture, mais l'intérêt chez lui commandait les principes ; les ouvrières faisaient bien leur travail ; elles ne réclamaient point d'augmentation : M. Grollier fermait les oreilles.

Or, un matin des derniers jours de janvier, la contredame avait dit :

— Deux ouvrières pour aller étendre des filets près de la Colonne ?... Qui demeure par là ? Vous, Louise ? Vous, Zabelle ? Descendez !

Quelle joie de quitter le grenier, de « partir à l'air » et de flâner jusqu'à midi ! La charrette était déjà sous le porche de la maison d'armement, le filet plié entre les montans de bois, le conducteur à la tête du gros cheval boulonnais, luisant, tondu, violet comme aubergine. Le patron ne devait pas être dans les bureaux. Un employé sortit, faraud, guignant les deux matelotes.

— Eh bien ! mesdemoiselles, vous montez sur les filets ? Oui ? Malgré le froid ? Voulez-vous la main ?

— Comme étrier, dit Zabelle.

Un instant, on vit la jeune fille poser le pied entre les mains jointes de l'employé, saisir un des barreaux du montant, et sauter sur les filets. Louise en fit autant, avec moins de légèreté. Pour toute récompense, l'une et l'autre, elles dirent merci, d'un air très détaché, se sentant regardées par tout le bureau.

— Vas-y, charretier ! dit Zabelle.

Et la lourde voiture, d'un élan, descendit le trottoir et remonta sur la chaussée de la rue, les deux jeunes Boulonnaises assises en haut du gros tas brun, tournant le dos au cheval, et dansant, avec tout le filet, aux cahots du pavé.

Il faisait froid, mais elles avaient seize ans et dix-huit ans; il pleuvinait, mais le jour était assez clair pour qu'on vît leur jeunesse ; la voiture trottait ; le port était plein de bateaux en réparation, ou qui arrivaient pour ne plus repartir que dans un mois ; les marins en vacances, ne sachant que faire, passaient des heures dans les cafés. Vers le milieu des quais, au coin de la rue Étienne-de-Blois, il y avait, devant le café « Au gai Marin, » un groupe d'hommes nombreux, qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur, et qui causaient. L'un d'eux, ayant aperçu les deux ramendeuses sur leur tas de filet, se détacha du groupe, et suivit la voiture. Il marchait moins vite que le cheval ne trottait, et les deux matelotes n'eurent pas l'idée, d'abord, que ce promeneur voulût les rejoindre. Il les regardait s'éloigner, mais combien d'autres avaient tourné la tête au passage de Louise et de Zabelle ! Elles le perdirent de vue à cause des groupes de promeneurs et de marins qui traversaient la voie. Mais, lorsque le cheval, sortant des quais, dépassant le casino et ses jardins, tourna pour prendre le boulevard Sainte-Beuve, qui longe la mer, elles ne doutèrent plus : ce jeune pêcheur s'était mis au pas de course, et les suivait. Il se rapprocha quand la route, au bout de la plage, commença de monter.

— Le voilà qui nous rattrape. Comme il court ! Comme il relève les talons ! Et il est joli, le garçon ! C'est toi qu'il regarde, Louise !

Il regardait Zabelle surtout. Il vint même si près qu'il saisit de la main l'arrière de la charrette, se mit à rire, et dit :

— Est-ce que vous me reconnaissez, mademoiselle Zabelle ?

Il avait chaud, il tenait à la main sa casquette, ce qui est une marque de respect extraordinaire dans la marine, et Zabelle ne s'y trompa point. Elle se tenait penchée en avant, les deux mains écartées du corps et appuyées au filet, et elle observait avec attention ce Gingolph, ce grand gars tout rose et lisse de visage comme certaines coquilles marines, l'air passionné et naïf qu'il avait, ses yeux clairs dans la lumière du chemin montant, sa bouche entr'ouverte, qui laissait voir des dents carrées, plantées en ligne droite. Elle ne cherchait point qui il était, l'ayant nommé, dans son esprit, dès la première seconde, mais qui il serait. Elle le trouvait bien un peu jeune, se demandant ce que penserait sa compagne, si une fille de seize ans prenait au sérieux les galanteries d'un jeune gars qui n'en avait

pas dix-sept, et qui était du Portel. Mais, ayant jeté un coup d'œil de côté, et deviné que Louise trouvait Gingolph très bien, et tout à fait plaisant, et même émouvant, elle se hâta de répondre :

— Vous êtes le chanteur d'*au guénel !*

— C'est vrai ! dit Gingolph tout flatté. Ne m'aviez-vous pas vu l'autre jour, déjà, près de la *Belle-Chance ?* Vous passiez avec une amie.

— Non, je ne vous ai pas remarqué.

— Vous regardiez de mon côté, un peu en dessous. Moi qui suis venu à cause de cela ! Je n'aurais pas osé...

Elle se mit à rire, et dit tout bas à sa compagne :

— Il est gentil, hein ?

— Oh ! murmura Louise, pour une enfant comme toi, tout est bon !

— Quand vous êtes sur votre cordier d'Equihen, reprit Zabelle, et que vous jetez vos lignes, vous ne savez pas quel poisson vous prendrez. De même, nous autres, quand nous passons sur les quais de Boulogne... Tu l'entends, Louise, il n'aurait pas osé ? Il est cependant fort comme un homme... Est-ce une place à côté de nous que vous demandez ?

— Non, la permission de vous suivre, mademoiselle Zabelle.

— Si c'est pour nous aider, je veux bien : n'est-ce pas, Louise ?

— En effet, dit l'autre matelote, la besogne ira plus vite. Tous ces garçons ne sont pas comme nous, qui ne chômons pas huit jours par an !

— C'est que je ne navigue plus sur un cordier, reprit Gingolph, je suis de la *Belle-Chance* à présent !

— Peste ! La *Belle-Chance !* un des jolis voiliers d'ici !

Il se mit à raconter son avancement. Le charretier entendait le dialogue. Assis sur le brancard de gauche, l'œil somnolent, il laissait la bête aller au petit pas, tirant la charrette, les filets, les deux Boulonnaises. Et Gingolph suivait, sans plus toucher à la charrette. On n'avançait guère. La montée était rude. Les deux filles avaient l'air de s'intéresser au paysage, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Elles auraient pu y trouver plaisir : à leur droite était l'entrée du port de Boulogne, et ses bateaux en marche, et le ciel immense avec les fumées couchées des courriers qu'on devine à peine, et le dessin dentelé des

falaises; à gauche, on voyait des prés, quelques maisons, d'autres prairies, toujours montantes, et tout en haut, se levant de sa petite futaie drossée par la tempête, la Colonne blanche de l'Empereur. Ce charretier, ces jeunes filles, ce Gingolph voyageaient en terrain impérial. La dernière ruelle devant laquelle ils avaient passé, au commencement de la plage, s'appelait la rue de la Baraque de l'Empereur; une autre, un peu avant, la rue du Fort-en-Bois; un chemin, sur le sommet là-bas, se nommait rue du Camp de droite; au bord de la mer se dressait une stèle commémorative, à l'endroit où se tenait le grand victorieux, au milieu de son armée prête à envahir l'Angleterre, le jour de la première distribution des Aigles. Mais ces enfans de vieille race boulonnaise ignoraient leur patrie. Zabelle Gayole voyait tout cela, mais aucune idée ne lui venait d'autrefois, elle ne savait rien de la plus proche histoire, et seule, de tous ces points de la terre et de la mer que son regard effleurait, une émotion se levait, une parole lui venait des choses, la même à tous les points cardinaux : « L'heure de mon amour est donc venue? » Elle ne jetait qu'un petit coup d'œil sur Gingolph, de temps en temps, et lui, l'innocent, il la croyait occupée de tout, excepté de lui, et il se demandait : « Comment ferai-je pour l'intéresser à moi, pour qu'elle pense à moi? Comme tout la distrait! Moi qui ne peux que la regarder! » Louise les enviait, et elle avait le visage obstinément tourné vers les jetées du port qui semblaient petites à présent, vues de cette hauteur et de cette distance. Zabelle ne voyait vraiment rien, elle écoutait la voix qui parlait en elle-même. Elle n'avait pas eu d'amoureux, ayant été tenue un peu par sa mère, tandis que beaucoup de filles de son âge, dans le quartier de la Marine, commençaient à parler de leur fiancé, et à raconter les promenades du dimanche, ou les rencontres arrangées et les conduites qu'on se faisait, le soir, à la sortie des ateliers. Elle était flattée que ce Gingolph fût venu pour elle, et nullement pour Louise la voisine, flattée aussi qu'il eût l'air intimidé. Elle mesurait son pouvoir; elle le trouvait même si grand qu'elle en éprouvait une ivresse; elle aimait sa royauté nouvelle : elle n'aimait pas encore ce grand novice de la *Belle-Chance* qui marchait derrière la charrette et qui attendait un regard.

Le charretier, comme on arrivait au haut de la côte, fit tourner le cheval à droite et prit une sorte de chemin d'exploi-

tation, qui conduisait bien à deux ou trois maisons bâties sur la pente, mais qui servait surtout aux charrettes de M. Grollier. Au bout de cette charroyère, la voiture entra dans le pré, les deux ramendeuses sautèrent à terre, et l'homme, ayant pris le cheval par la bride, se mit à suivre lentement une ligne droite, le long des fils de fer et des poteaux qui défendaient l'herbage. Zabelle et Gingolph d'un côté, Louise de l'autre, avaient pris l'extrémité de ces filets assemblés dont la charrette était chargée, et ils en étendaient sur l'herbe les nappes successives, ces « roies » brunes dont l'ensemble forme une « tézure. » Quand la charrette fut rendue à l'extrémité du pré, elle vira et refit la même route, en sens inverse, à vingt mètres de sa première trace. Le filet coulait toujours à l'arrière, et l'herbe, en une demi-heure, fut rayée de longues raies blondes.

Alors, sous prétexte de revoir leur ouvrage et de mieux étendre les roies qui, çà et là, formaient des poches, Zabelle et Gingolph laissèrent Louise et le charretier achever de décharger le filet, et ils s'éloignèrent, se baissant, secouant les mailles, se relevant, allant plus loin. Tous deux, ils avaient souhaité d'être ainsi, libres, l'un près de l'autre, et ils avaient le cœur battant. Gingolph osait parler. La mer l'enveloppait au loin de ses plages en festons, Wimereux, Ambleteuse, Audresselles. Il l'entendait, et il se sentait plus de courage pour dire ce qu'il voulait dire. D'abord, il racontait à Zabelle les derniers voyages de la *Belle-Chance*, et ce qu'était la ville du Havre, où il avait fait escale.

— C'est grand comme dix Boulogne, disait-il; j'ai tout vu; j'ai couru la ville avec un marin d'Hollande, que j'ai rencontré à la « Brasserie de cidre et boissons, » celle qui est peinte en vert, vous savez, sur le Grand-Quai?

— Non, je ne sais pas, dit Zabelle.

— On voyait du café les mâts de la *Belle-Chance*. J'ai même visité le cap de la Hève, qui est haut comme trois fois la falaise d'ici. Eh bien! mademoiselle Zabelle, vous pouvez penser que j'en ai vu des Havraises, dans une si grande ville : il n'y en a pas une qui approche de la manière des Boulonnaises.

— Vous dites cela, vous, Portelois?

Elle riait, le regardant, et, comme elle avait fini d'étendre un morceau de la « tézure, » elle se mit près de Gingolph, pour revenir vers la charrette. Mais ils n'allaient point vite.

— Que trouvez-vous donc que nous avons ?

Elle était dans son domaine, cette fille qui parlait de sa beauté. Mais lui, le pauvre marin d'Equihen, si mal préparé à dire les mots qu'il eût fallu, comment s'en tirerait-il? Il avait commencé à souffrir par elle, et les mots vinrent du cœur blessé.

Zabelle allait en se balançant, ses patins de bois claquaient à peine. Elle était de deux pouces plus haute que lui. Elle avait les yeux au loin, ses yeux contens et pleins d'esprit, le teint vif à cause de la fatigue, et les lèvres tendues par un petit rire et mouillées par la brume. Il n'osait pas la regarder, mais il la voyait bien. Elle répéta, d'une voix blanche :

— Qu'avons-nous donc?

— Je ne peux pas le dire. Ceux qui vous voient ont envie de rire.

— Voilà qui est flatteur!

— Et puis de pleurer.

— Il faut choisir.

— Mademoiselle Zabelle, moi, par exemple, je voudrais avoir vos amitiés, et j'ai peur de vous.

Elle s'arrêta; ils étaient encore loin de la charrette sur le pré en pente. Elle se tourna un peu du côté de Gingolph, de manière qu'il vît ses deux yeux, mais elle continua de regarder la mer, au large du port. Elle souriait à peine.

— Mon pauvre garçon, vous vous trompez; Zabelle Gayole n'est pas pour vous!

— J'en avais peur. Vous êtes promise?

— Non, je ne le suis pas.

— Trop riche alors, pour le fils de la mère Lobez? Dites-le! allez! Je me le suis dit.

Elle fit un geste d'impatience.

— Gingolph Lobez, vous êtes trop jeune pour moi.

— J'ai six mois de plus.

— C'est d'une autre manière que vous êtes trop jeune. Vous ne me connaissez pas. J'ai tant de défauts!...

Il voulut rire, mais il vit qu'elle était sérieuse, et presque triste.

— Je suis capricieuse; chez moi, mes parens me cèdent toujours, ou l'un ou l'autre.

— Peut-être que je ferais de même si nous étions accordés.

— Non, je trouve qu'ils ont tort de me céder comme ils font. Vous voyez la drôle de fille que je suis. Et si peu reconnaissante !

— Là, je ne vous crois guère.

— Je me connais bien, allez! Il faudra que je sois fière de celui que je choisirai, et qu'il me fasse la cour tout le temps.

— Je veux bien, mademoiselle Zabelle.

— Qu'il ne me reproche pas ma dépense, ni mon goût pour la danse... Je parie que vous ne savez pas même danser ?

Dans sa main gauche, elle prit la main droite de Gingolph, étendit le bras et, comme si elle avait été un danseur, elle essaya de faire faire au jeune homme un pas de polka. Mais il ne suivait pas l'élan que prenait Zabelle.

— Eh! là-bas ! cria la voix de Louise, au lieu de danser sur l'herbe, si vous veniez m'aider!

Ils auraient dû rire, et ils ne riaient pas.

— Je ne peux pas servir à grand'chose, reprit Zabelle; je ne sais guère faire la cuisine.

— C'est comme moi !

— Je n'ai pas de goût pour le ménage... Qu'avez-vous à dire?

— Que ce que vous n'avez pas peut vous venir.

Elle se tourna tout à fait vers lui, touchée de l'espèce d'adoration qu'elle entendait dans les mots de Gingolph, et qu'elle sentait dans ce cœur tout proche et si jeune. Pour la première fois, il vit les yeux de Zabelle occupés de lui, il se sentit regardé parce qu'il parlait d'amour, et parce qu'il était déjà un homme.

— Il ne manque pourtant pas de filles à courtiser, à Equihen ou au Portel ?

— Pas une comme vous!

Elle vit qu'il devenait tout blanc de visage, à cause de l'inquiétude et de la passion.

— Alors, aimez-moi donc! dit-elle. Je ne peux pas vous le défendre : vous le feriez tout de même.

Il demanda :

— Et vous, qu'est-ce que vous ferez ? Me donnerez-vous vos amitiés ?

Mais, sans répondre, elle se mit à marcher vers le haut du pré, et elle dit :

— Voilà cette sacrée Louise qui guette nos gestes. Il faut que je retourne aux filets, mon petit Gingolph... Laissez-moi seule

et rentrez chez vous. Tenez, allez-vous-en par le Jésus-Flagellé. On se reverra.

Ils se quittèrent. Gingolph suivit un chemin qui contourne la batterie de la Crèche, et qui, bientôt, descend et traverse de biais une vallée sans arbres. C'est là, au plus creux, parmi quelques maisons, que la piété des Boulonnais a bâti une petite chapelle, aux murs de laquelle sont accrochées des couronnes funéraires, et des banderoles, avec les noms des marins morts en mer et qui n'ont point de sépulture. Quelques paysans, épars sur les grandes ondes de terre nue, et qui le virent ainsi descendre, roulant, au pas régulier, pensèrent : « Voilà un marin qui va accomplir son vœu au Jésus-Flagellé. » Mais il passa devant la chapelle, posée là au bord d'un champ, et il revint par les hauteurs à Boulogne. Il était fier. Cette grande Zabelle, fille d'un patron de pêche, et l'une des plus aguichantes, bien sûr, de la Beurrière, lui avait dit, à lui Gingolph : « Aimez-moi donc ! » Elle avait ajouté, c'est vrai : « Je ne peux pas vous le défendre. » Mais la permission était donnée. Il ne tenait qu'à lui, désormais, d'aborder Zabelle, s'il la rencontrait sur le port, ou de l'attendre à la sortie de la maison d'armement, et de faire route avec elle. Quelle aventure ! Il s'étonnait de la rapidité avec laquelle une si grande affaire avait été résolue, entreprise et conclue. Car, en suivant la charrette sur laquelle trônaient les deux matelotes, il n'obéissait point à un dessein raisonné. Souvent il avait pensé à cette jeune fille, dont un marin avait dit, devant lui : « Ça sera la plus chouette femme de Boulogne ; » mais l'idée de lui parler, de lui demander son amitié, il l'avait eue tout à coup, en apercevant cette jeunesse qui passait. Où avait-il trouvé ce courage, lui si lent d'habitude à se décider et timide devant les étrangers ? Il était un homme, il avait un amour qu'il cacherait ou qu'il déclarerait, mais, s'il se décidait à le garder secret, il pourrait dire cependant aux compagnons, dans les heures oisives, quand on se rend sur les lieux de pêche et qu'on fait de la route en causant : « Moi aussi, j'ai mon amour. » Il répétait le mot, il voyait Zabelle au moment où elle s'était tournée vers lui, et un peu penchée, les yeux si pleins d'ombre qu'on pouvait s'y perdre et qu'il n'en avait pas aperçu le fond. « Aimez-moi donc, mon petit Gingolph ! » A présent, il fallait revenir à Equihen. Qu'allait dire la mère Lobez ? Elle qui avait un goût si vif pour

le Portel, et pour les filles du Portel, et pour les habitudes du Portel ? Il doutait si peu qu'elle dût accueillir sans plaisir une pareille confidence, qu'il finit par se résoudre à ne point parler de la conversation qu'il venait d'avoir avec Zabelle Gayole.

Il revint seulement vers trois heures du soir à Equihen; il avait bu un peu avec les camarades, il était las et de méchante humeur. Quand il entra sous la coque de la *Hardie*, la mère le considéra, ainsi qu'elles font toutes, lorsque l'absence a duré.

— Qu'as-tu fait, mon Gingolph ? A présent que les bateaux se reposent, les hommes ne savent plus que dépenser et que s'ennuyer. Tu as été à l'estaminet, dis ?

Elle obtint, pour réponse, quelques grognemens, et ne parvint pas à rencontrer les yeux de son enfant, du moins le temps qu'il faut pour lire le livre de l'âme, dont les pages tournent au vent. Chaque soir elle avait l'habitude de chercher ainsi le regard de Gingolph, et elle le trouvait si aisément d'ordinaire, si confiant, si pur ! Elle fut blessée dans sa tendresse toujours inquiète. Ce fut comme si le capitaine d'un bateau lui avait dit : « Le novice n'est pas bien ; je ne sais pas ce qu'il a; nous l'avons laissé au port, là-bas. » Dès lors, elle s'agita, imaginant plusieurs choses, et se demandant quelle serait la manière la plus sûre de faire parler ce rude enfant muet. Car il fallait savoir : il n'était pas possible de passer la nuit sans connaître ce qu'avait fait Gingolph et ce qui troublait ainsi le cœur de l'aîné. Gingolph, à l'extrémité du bateau, s'était assis, au bord du matelas de varech qu'il nommait son lit, et, dépliant un paquet de vêtemens serré dans un coffre, à côté, il montrait à Jeanne les reprises qu'il y avait à faire, et les touffes de fil qui marquaient la place d'un bouton arraché. Jeanne, assise près de lui, sérieuse et maladroite, prenait l'aiguille que commençaient à manier ses doigts courts, et elle essayait de recoudre les deux bords d'une déchirure. On ne distinguait pas bien la forme du vêtement, jersey, veston, sarrau? L'ombre n'était combattue que par les quatre pauvres rayons, gros comme un galet de plage, qui entraient par les lucarnes. Mais les deux enfans, pressés l'un contre l'autre, l'un travaillant, l'autre regardant, causaient avec volubilité, très bas, en riant. Ils ne parlaient d'aucune chose importante, sûrement, et Gingolph s'étourdissait, et cédait à la jeunesse qui a besoin de rire. Rosalie Lobez était jalouse de cette liberté même, que son

fils avait avec Jeanne et n'avait pas avec sa mère. Elle sentait qu'il ne riait, en somme, que pour éviter sa mère. Et elle jetait un coup d'œil, souvent, vers le fond du bateau, en achevant de fourbir le chaudron et de nettoyer les cuillers d'étain qui allaient servir pour le dîner. La demi-nuit de cinq heures tomba sur les falaises; le vent qui soufflait par l'ouverture de la porte devint froid tout à coup.

— Va au village, chercher du sel et une demi-livre de lentilles pour faire la soupe?

A peine la petite avait-elle disparu, que la mère prenait place à côté du novice. Elle continua de fermer la déchirure du jersey bleu, ayant soin de caresser quelquefois la main que Gingolph appuyait sur le lit, les cinq doigts écartés, et de dire : « Tu es mon petit enfant! » Quand elle eut parachevé la couture, coupé le fil avec ses dents et considéré le tricot qui tombait encore bien droit par devant et sans marquer la plaie, elle piqua l'aiguille dans l'étoffe de son corsage.

— Mon Gingolph a de la peine? Bien sûr il ne m'a pas tout raconté? Allons, mon petit, ce n'est pas d'avoir été au café, bien qu'on soit pauvre encore chez nous, et que je doive faire attention à toute dépense. Pourquoi as-tu l'air changé? Crois-tu que je ne voie pas saigner ton cœur?

Elle n'obtenait point la réponse qu'elle voulait, et il lui déplaisait cependant de faire une question plus précise. Les mères dont les fils commencent à grandir ont vite peur de la femme. Mais Rosalie Lobez, retenue dans ses discours, n'osait pas dire sa crainte. Ne se trompait-elle point? Il fallut que l'heure passât, et que l'enfant détournât tout à fait les yeux, pour que la mère, anxieuse, rouge, à bout d'artifices et d'à-peu-près, demandât :

— Mon Gingolph, est-ce une femme qui t'aurait plu?

Il se sentit deviné; aussitôt il fit tête, le visage levé, et non plus détourné, mais rapproché de celui de la mère, qui, dans l'ombre, voyait luire les yeux de son jeune fils. Avec une décision singulière, il se mit à répondre. Et l'angoisse à présent était sur leurs deux visages.

— C'est une de Boulogne.

— Pourquoi pas de Paris?

— Qui est jolie plus que les autres...

— Mon pauvre petit!

— Et bonne aussi ! Vous dites que non ?

— Comment la connais-tu ? Pour l'avoir vue sur le port ?

— Mieux : je lui ai parlé !

— Deux mots, je parie ?

— Autant que j'ai voulu.

— Ce n'est pas possible ! Où étais-tu ?

— Dans les prés de la Colonne. J'avais suivi les roies qu'on portait à sécher.

— Ah ! tant mieux !... Non, je ne veux pas dire que tu aies bien fait, mais je comprends, à présent. Tu l'as rencontrée dehors...

— Elle s'appelle Gayole.

— Bien ! bien ! Je ne connais que la mère, une grande femme, qui ne vous regarde jamais qu'en passant, comme le phare du Gris-Nez.

Il lui raconta, non pas avec toutes les circonstances, mais sans omettre les mots que Zabelle avait dits, ce qui s'était passé dans la matinée. Et la mère ne répondait que des petites phrases qui l'encourageaient à continuer : « Ah ! vraiment, voilà ce qu'elle t'a dit ?... Et comment as-tu répondu ? » Quand il eut fini, elle voulut lui faire entendre que Zabelle s'était moquée de lui. Mais il se fâcha et répondit :

— Vous croyez que je suis un enfant ? Eh bien ! vous verrez !

Alors elle se fit très douce, comme jadis lorsque le père exprimait une volonté arrêtée. Elle essaya seulement de montrer que ces menues galanteries n'étaient pas destinées à avoir un lendemain, et qu'il y avait mieux à faire, pour un garçon de seize ans et demi, que de courtiser une fille de patron boulonnais, qui serait mariée, sûrement, le jour où Gingolph Lobez serait en âge et en situation de l'épouser.

— Et puis, mon Gingolph, qu'est-ce que nous sommes pour ces gens-là ?

Mais il sortit sans répondre. Et presque à la même seconde, Jeanne rentra avec le sel et la demi-livre de lentilles.

La mère avait toujours porté seule les soucis de la maison. Elle trouvait lourde la croix de cette soirée de janvier, et, pareille à tant d'autres femmes, tandis qu'elle voyait se rassembler autour d'elle les plus petits chassés des chemins et des landes par la nuit, Louise, Ludovic et le petit infirme qui som-

nolait tout le jour sous le vent de la *Hardie*, elle ne pensait qu'à Gingolph, le grand, qui devenait un homme et jetait déjà son cœur à une fille étrangère. « Que cela dure peu, l'enfance! » disait-elle. Penchée sur le fourneau qui ronflait, soulevant le couvercle de la marmite pour écumer la soupe, la saler ou y jeter des rouelles d'oignon, elle s'accusait, plus fort que jamais, de la négligence qu'elle avait eue, le jour de la bénédiction de la mer; elle formait des projets pour réparer son erreur, et, brave, se remettait à espérer, c'est-à-dire à vouloir. « Quand mon aîné va rentrer, j'aurai l'air plus calme que je ne suis; je lui donnerai sa pleine assiettée, pour qu'il soit content; je causerai plus avec lui qu'avec les autres, et je le ménagerai en paroles, si nous parlons encore de sa matinée. » Il revint lui aussi à l'heure de la soupe. Trop jeune pour lutter contre sa mère, persuadé qu'il l'amènerait à d'autres idées, il fut ce qu'il était dans les bons jours, à peu près. La coque enfumée de la *Hardie* s'emplit du bavardage et du rire de tous ces petits Lobez. Quelquefois cependant, au meilleur moment d'abandon, la mère, contente de retrouver sa nichée au complet, observait, au fond des yeux qui ne fuyaient plus de Gingolph son aîné, un souvenir obsédant, personnage nouveau, venu en fraude dans la maison.

Gingolph continua d'aller, presque chaque jour, à Boulogne, pour avoir des nouvelles du bateau, et connaître les nouveaux compagnons que le patron embauchait. Il y avait toujours des rassemblemens, devant la douane où sont les bureaux de l'inscription maritime, et on apprenait là tout ce qui se préparait pour la prochaine campagne. Mais au bout d'une semaine, un soir qu'il neigeait, et que la mer, avant le coucher du soleil, s'était montrée d'un vert sableux, et toute hérissée de crêtes blanches, Gingolph tardait à rentrer. Les petits étaient endormis; les deux grandes filles, tenues en éveil par l'inquiétude de Rosalie Lobez, encadraient la pauvre veuve, qui s'était avancée, — bien inutilement, mais c'est le geste maternel! — jusqu'à la limite des terres vagues, jusqu'au bord de la route, afin de voir plus tôt Gingolph, quand il rentrerait. La femme demandait, pour la dixième fois :

— Il n'a rien dit, ce matin, quand il est parti?

— Non, maman. Comme d'habitude : « Au revoir, les mioches! » Pas autre chose.

La bourrasque de neige enveloppait le groupe. Le vent sifflait, emportait, relançait en l'air les flocons trop légers de la neige, qui ne cinglaient pas le visage, comme les gouttes de pluie ou les grains de sable, mais se posaient avec hésitation, capricieux, sur la peau tiède, et fondaient aussitôt. Les trois jupes se tordaient en arrière. Une ombre parut sur la route, grandit, se dessina, plus nette, derrière le voile moins épais de la neige.

— Pas lui! murmura Jacqueline.

— Trop grand! répliqua Jeanne.

L'homme avait reconnu les trois femmes.

— Rosalie, dit-il, en portant la main à sa casquette, je suis chargé de vous prévenir que votre fils ne rentrera pas ce soir.

— Où est-il?

— Il a trouvé une pêche à faire, je ne sais quoi. Vous dire le nom du bateau, je ne saurais, ni celui du patron. Mais le gars est en mer, depuis deux heures à présent.

— En mer! Et quand reviendra-t-il?

— Pas demain, voilà le sûr. Avec ce vent-là et une demi-voilure, ils font dix milles à l'heure!

La mère Lobez s'est retirée sans rien dire. Encore le danger des corps et celui, plus redouté, des âmes! Encore l'impuissance de la mère, qui n'a plus sa couvée sous ses ailes! Quand elle a poussé le verrou de bois qui ferme la porte de la *Hardie*, elle a une si grande peine de vivre que ses deux filles, deux petites, cependant, devinent la détresse de son âme. Une seule essaye de la consoler, c'est la seconde, Jeanne, un gros cœur simple, une fille qui n'aura point d'esprit, mais qu'on verra, sans doute, appliquée à bien vivre, et lumineuse pour quelques-uns. Elle s'est approchée de la mère qui s'était assise à l'extrémité du plus grand lit, en face de la porte et du couperet d'air glacé qui glisse par-dessous les planches, et elle baise le visage et les mains de la mère silencieuse, elle l'interroge, elle lui dit des mots qui ont du pouvoir, — elle le sait, — sur la tristesse des grandes vieilles personnes, elle répète : « Je vous aime! Je vous aime! » Puis, rendue communicative et tout amollie de tendresse, elle raconte ses jeux; elle mêle, à des enfantillages, le rappel de Dieu, de qui on lui parle si souvent, sous la coque de la *Hardie*; enfin elle exprime tout l'élan de son âme déjà dévouée au sacrifice.

— Maman, je voudrais être missionnaire!

— Pour quoi faire? Les petites filles ne peuvent pas l'être.

— Pour que Gingolph revienne toujours!

— A quoi sert de revenir, si le cœur n'est plus avec nous?

La mère parle comme si elle parlait à une autre femme. La petite ne comprend pas. Elle dit, avec la même effusion :

— Je voudrais être martyre!

Alors la mère l'a embrassée, afin d'arrêter cet accès de sensibilité, et elle a dit, avec un soupir :

— Tu voudrais être martyre? Eh bien! accepte la vie! Ça fera le compte.

Et Rosalie Lobez s'est mise debout, au pied de son lit, et elle a commencé à se déshabiller.

Le vent est dur de plus en plus. Toutes les choses crient sur son passage.

VI. — LA BAIE DE SOMME

Dans un des cabarets qui sont au delà des quais de Boulogne, au fond d'une salle peu claire, et tandis que la neige commençait à tomber, obscurcissant encore la pauvre ruelle, Gingolph et un autre jeune matelot, un peu plus âgé que lui, avaient été amenés par un étranger.

— J'ai un mot à dire à vous, mes garçons! Venez-vous à l'*Hareng saur?*

Ils avaient suivi, parce que l'aventure commande les gens de mer. L'homme, avant de les aborder, les avait longuement considérés, tandis que, debout, les mains dans la culotte de laine bleue qu'elles élargissaient, la petite blouse brune tendue par leur jeune poitrine, le visage impassible sous le vent et la neige, ils écoutaient les anciens qui causaient devant la douane. L'étranger, un grand, mince, tout rasé, les yeux jaunes et chargés de fluide comme ceux des bêtes de proie, le corps serré dans un pardessus imperméable plus militaire de coupe que le surtout des marins français, avait expliqué ce qu'il demandait et promis une récompense. Le compagnon de Gingolph fit signe, de la tête, qu'il n'acceptait pas le marché. L'homme n'insista pas, et se tourna du côté de Gingolph. Celui-ci but le mélange d'eau-de-vie et de rhum qu'il s'était fait servir, et, pendant qu'il buvait, à petits coups, ébranlé par le refus de son com-

pagnon et disposé à refuser, il aperçut la bague d'or, ornée d'un diamant, vrai ou faux, que l'étranger portait au doigt. Ses lèvres s'allongèrent sur le bord du verre. Une idée s'était emparée de son esprit, une image se levait, et, de ses pupilles rapprochées, il avait l'air de la contempler, au fond du lourd gobelet.

— Je marche ! dit-il.

L'Anglais congédia l'autre, d'un geste non équivoque. Resté seul avec Gingolph, il expliqua, à demi-mot, qu'il ne pouvait débarquer sa marchandise près de Boulogne, ayant été dénoncé aux douaniers, mais qu'il avait plusieurs amis sur la côte, chose bien nécessaire, dans son métier.

— Seulement, je ne prévoyais pas le contretemps. Je n'ai pas à bord mon pilote, vous comprenez, pour l'autre pays ? Vous connaissez le pays ?

Il prit, dans sa poche, une carte marine, la déplia, et indiqua une échancrure profonde dans les terres. Le jeune homme se pencha, les sourcils et tout le visage contractés par l'attention ; il eut besoin d'un peu de temps pour se reconnaître au milieu des dessins de la carte et de ces noms écrits en anglais, puis il dit :

— La baie de Somme ! J'ai fait la pêche à la crevette, au chalut, toute une saison. Il y en a, par là, des retraités, qui peuvent aider un brave homme dans l'embarras, comme vous dites !

Il prononça un nom, puis deux, et l'Anglais faisait signe : « Ce n'est pas ça ! » Au troisième, l'étranger eut un épanouissement bref de tout le visage. Gingolph avait deviné. Fier, il écrasa, de son pouce retourné, un petit carré moiré qui figurait un bois.

— Voilà le Hourdel ! Et voilà un bois où il n'est pas facile, la nuit, de suivre un homme. Le fermier habite par derrière. J'ai déjeuné plus de deux fois chez lui, quand on avait fait bonne pêche. Mais les courans ne sont pas commodes pour aborder, et, sur la côte, c'est tout galet.

L'homme eut l'air de comprendre. Il étudia, une dernière fois, la physionomie de Gingolph qui lui parut hardie, et le torse qu'il jugea de robuste modèle. Et, ayant dit un « all right ! » en matière de conclusion, il se leva, afin de ne pas demeurer trop longtemps dans la ville. Son bateau croisait au large.

Une demi-heure plus tard, Gingolph prenait la mer et rejoignait, dans un canot, le sloop qui s'éloigna aussitôt, et prit la direction du sud-ouest. Il avait, en quittant Boulogne, demandé à un camarade de faire prévenir, à Équihen, les habitans de la *Hardie*. Maintenant, obligé de tirer des bordées, par ce dur vent et cette tempête de neige, il s'avançait lentement vers l'embouchure de la Somme. Les quatre hommes qui composaient, avec le capitaine, l'équipage du sloop, ne savaient pas le français; occupés de la manœuvre, ils ne descendirent guère dans le poste, de toute la nuit, et Gingolph, étendu sur une couchette, dormit un peu, ou songea, jusqu'au moment où le bateau cessa complètement de tanguer, et navigua, malgré le vent qui continuait de souffler, sur des eaux calmes. Alors il se leva, et remonta sur le pont.

C'était le petit matin, l'heure où les phares sont encore allumés dans le jour naissant. Le sloop, dont on avait diminué la voilure, ne faisait aucun bruit en avançant, la mer non plus le long des rivages qui étaient lointains, et très bas, sauf à gauche où l'on devinait, dans les brumes roulées, le noyau d'une terre plus haute. En avant, la nappe d'eau n'avait point de limite visible, et ce qui arrêtait la vue, on le devinait aussi, n'avait point de consistance et serait bientôt enlevé dans la lumière. Autour du bateau, la mer était coulante, rapide, moirée d'écume. Le réservoir démesuré de l'estuaire de la Somme restituait à la mer descendante l'énorme masse d'eau qui couvrait les bancs de sable jusqu'à plus de dix lieues dans les terres. Gingolph fit mettre la barre toute à tribord, de manière à éloigner le sloop du chenal. Un courant secondaire aidait la manœuvre et portait le bateau vers le sud-ouest. On navigua ainsi un quart d'heure. Puis l'ancre fut jetée, à deux milles de la côte, et le jour fit sortir l'image de la terre des brumes où elle dormait. Le sloop avait, au bout de son beaupré, un rivage fait de galets relevés en talus, et qui couvraient les champs sur une profondeur variable, jusqu'à un point qu'on ne pouvait apercevoir du pont du petit navire. Tout ce débris de la falaise de Dieppe avait été jeté là par les courans. On voyait un village à la pointe qui ferme la baie de Somme, le Hourdel, une rive déserte, d'un mauve assez vif, piqueté de blanc, qui était la couleur des cailloux, la tache verte d'un bois de pins, puis un autre village pas très loin de là. Toute la grande baie de Somme

s'étendait à gauche, lac de lumière, que son peu de profondeur, le calme des eaux baissantes, les bancs de sable devenus voisins de la surface, rendaient plus clair encore que le ciel. Et l'on voyait nettement, à présent, les dentelures fines de l'autre rive, par delà l'estuaire, des toits menus comme des coquilles, les deux clochetons blancs d'une maison du Crotoy, illuminés par l'aube, et la suite vallonnée des terres, et la hachure brune du maquis sur les dunes. La vie du jour était commencée. A la file, les bateaux de Saint-Valéry-sur-Somme, les chalutiers de crevettes, un foc, une grand'voile de misaine, un petit tape-cul, sortaient par le chenal, longeant la terre, s'avançaient en mer libre et commençaient de ratisser les basses. Ils passaient à peu de distance du sloop qui avait hissé à son mât un pavillon de yacht de plaisance, blanc et rouge. Le capitaine anglais s'entretenait avec Gingolph, dans la cabine située en avant du poste d'équipage. Il sortit et donna un ordre. Un jeune marin attira le canot qu'on avait mis à la remorque une demi-heure avant le jour, se jeta dedans avec Gingolph, et s'éloigna, pour gagner la pointe la plus rapprochée, et entrer dans le chenal, A présent qu'il était immobile, le sloop sentait le miel et le pavot.

— Je ne suis pas fâché de quitter le bord, dit Gingolph à son compagnon : ça commençait à m'entêter.

L'autre ne chercha pas même à comprendre. Droitement assis, ses deux longues jambes appuyées au banc de nage, étendant les bras en avant, les allongeant de toute la longueur de son torse plié, il les ramenait en arrière, sans à-coup, aisément, le tricot de laine se gonflant aux biceps, la poitrine bien ouverte, le masque sans pensée, mais épanoui comme les autres muscles en mouvement, et tout l'être exalté par ce sport habituel.

Gingolph tenait la barre, et, agacé de ne pouvoir parler, il chantonnait, sur l'air de *La Boulangère a des écus*, une chanson composée jadis au camp de Boulogne, et que les Lobez tenaient d'un grand-oncle, voltigeur de l'Empereur :

Du mont Lambert, pas du Tape-Cul,
On voit bien l'Angleterre,
Oui on la voit, car je l'ai vue,
J'ai bien vu l'Angleterre, j'ai vu,
J'ai bien vu l'Angleterre.

D'l'Angleterre z'aurons les écus
Qui ne nous coût'ront guère,
Car elle en a plus que d'obus,
Partons tous pour la guerre, partons,
Partons tous pour la guerre!

Le canot passa bientôt à la pointe du Hourdel, dont il se tint à distance, la tourna, longea le talus, d'une désolation infinie, tout de grès et de silex. La mer avait des lames de fond, qui soulevaient inopinément l'embarcation, la portaient sur leur dos et brusquement la laissaient retomber dans un creux qu'on n'avait pas vu s'approcher, ni s'approfondir. L'Anglais nageait régulièrement, sans aucun souci de la direction, qui appartenait à Gingolph. Celui-ci donna bientôt un coup de barre, et le canot entra, à droite, dans un petit port que bordaient d'un seul côté des maisons de pêcheurs et de trieurs de pierre, des maisons menacées par les galets, indéfiniment versés par la mer, et roulant, les jours de tempête, par-dessus les talus de la pointe, à travers les champs et les prés, flot de silex et de grès, avalanche qui sortait des profondeurs de la mer, et se dressait en colline sur la rive, et refoulait jusqu'aux jardins clos les galets depuis des années immobiles et blanchissans. Ce désert de pierre polie n'avait pas un arbrisseau et pas une herbe. Gingolph, autrefois, l'avait parcouru, pour tendre des lignes et essayer de prendre des bars, assez nombreux dans ces mers tourmentées. Il monta sur le quai, et prit aussitôt la route qui, au delà du village, traverse des terres plates, marécageuses çà et là, sans arbres, sans beauté, fertiles quand l'eau n'y stagne pas. La mer, à quelques centaines de mètres, sur la droite, et souvent beaucoup moins, luisait et se plaignait, d'une plainte qui commençait à l'extrême pointe du Hourdel, et se propageait et se renouvelait, tout le long de la dure muraille inclinée. Car le désert pierreux, plus ou moins large, bordait la mer. Il venait par endroits jusqu'à la route même, et reprenait au delà, poussant ses traînées de galets au milieu des marais, des prés ou des cultures.

Le fils de la mère Lobez marcha une demi-heure, et arriva à la hauteur d'un petit bois de pins, étêtés par le vent et jaunis par l'embrun, qui s'étendait à gauche de la route, semis déjà ancien, dont les arbres, rapprochés et contraints cependant de s'étendre en largeur, formaient un fourré difficile à traverser.

Vers le milieu seulement, il y avait une charroyère. Depuis qu'il avait quitté le village, Gingolph n'avait rencontré aucun voyageur, aperçu aucun paysan dans ces étendues herbeuses, abandonnées à l'hiver. Mais il connaissait une ferme à l'abri du bois, et c'est là qu'il allait. Avant de quitter la route, il considéra le petit yacht anglais, dont la proue, à présent, faisait face au Crotoy, car la mer descendante s'épanouissait en éventail, en sortant de la baie de Somme, et repoussait les bateaux qui tiraient sur leur ancre. Il observa que le courant creusait la mer juste en face d'un mât de signaux, à présent inutile et mort, établi près de la côte, et qu'elle faisait un pli comme une soie sur le métier qu'on commence à détendre. Des deux côtés de ce pli, elle brisait et moutonnait sur des bancs de galets invisibles, en marche vers les terres. « C'est là que j'aborderai cette nuit, » songea-t-il. Alors, il tourna vers le bois, et se mit à marcher dans l'herbe molle et fanée, que personne n'avait fauchée. Quelquefois l'eau secrète de la tourbière giclait sur ses bottes de matelot. Il était content, il pensait à cette Zabelle Gayole, à la surprise qu'il lui ferait, au retour, quand l'expédition aurait réussi. « C'est pour moi ? Vous avez gagné cela? Votre mère ne le sait pas ? Comment avez-vous fait ? Que c'est joli ! » Qu'est-ce qui serait joli ? Quel cadeau offrirait-il à cette longue Zabelle qui était devenue sa pensée habituelle, autant et plus que la mère et les sœurs d'Equihen ? Il n'en savait rien lui-même. Mais il se représentait la joie et la jeunesse ensemble de ce visage qui le remerciait, il imaginait les mots que diraient les lèvres qui riaient si bien. Gingolph tendait la joue au vent froid du large. Il sautait par-dessus les touffes d'épines rampantes parmi les herbes ; il avait le cœur battant, les veines de ses tempes soulevaient le bord de sa casquette. Que lui faisait le risque qu'il courait ? Il savait vaguement qu'il pouvait être condamné à des mois de prison, à une amende « grosse comme lui, » et qu'une balle est vite tirée, dans la nuit, par un douanier qui a peur ; mais il s'en souciait bien ! La mer est plus dangereuse que la douane. Il sifflait un air d'opéra, qu'il avait appris sur les quais. Après le bois, la terre se renflait insensiblement ; elle devenait légère et féconde, propre à toute culture. Des champs bien tracés succédaient aux marécages. Il fit, en longeant les lisières d'un guéret et d'une pièce de jeune blé, environ cinq cents mètres, et il arriva dans la cour d'une ferme

neuve, basse, couverte en tuiles, qui n'avait point de chemin battu ou d'avenue qui la reliât aux routes voisines, mais où l'on abordait seulement par des pistes tracées autour des cultures, et qu'on voyait tourner dans la plaine toute rase. L'homme qui vivait là, pourvu qu'il fût sur ses gardes, ne devait pas être facile à surprendre. Gingolph frappa deux coups sur la porte de chêne encadrée entre des montans de brique. Il se passa un moment avant qu'une réponse vînt de l'intérieur. Puis un gros homme ouvrit la porte. Il était vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon qui s'arrondissait sur son ventre. En reconnaissant Gingolph, — qu'il n'avait pas revu depuis quatre années, — il eut un mouvement d'étonnement.

— On est revenu pour chaluter la crevette?

— Non, monsieur Guiscard, répondit Gingolph, en montant les deux marches et en pénétrant dans la pièce : je suis venu...

— Chauffez-vous d'abord, dit le fermier, interrompant Gingolph qu'il avait pris par l'épaule et qu'il entraînait, au fond de la cuisine, vers le feu de branches flambant dans la cheminée. Vous avez eu mauvais temps, cette nuit? Il fallait être marin, pour s'y risquer.

— En effet, dit Gingolph en s'asseyant, tandis que l'homme restait debout, tournait le dos au feu, et tendait l'oreille du côté de la pièce voisine. Je suis venu...

Omer Guiscard l'interrompit de nouveau :

— Comment va la maman d'Équihen?

Il ne regardait pas son hôte, mais tantôt la porte qui ouvrait sur la pièce voisine, tantôt la fenêtre à travers laquelle on voyait la cour, une grange, et un mur bas qui formait la clôture. Gingolph reprit : « Je suis venu, » et l'autre lui demanda aussitôt des nouvelles de plusieurs marins d'Équihen, de la pêche au hareng, d'un Islandais qu'on avait cru perdu, de telle sorte que le jeune homme ne pouvait pas engager la conversation, ni expliquer le voyage du yacht, par cette nuit mauvaise. Il y avait bien un quart d'heure qu'il était là, tout fumant de la vapeur d'eau qui s'élevait de ses bottes et de ses vêtemens mouillés, lorsque la figure finaude de l'homme s'éclaira d'un sourire. Les prunelles d'Omer Guiscard se déplacèrent, pour suivre un animal sans doute qui traversait rapidement la cour. Il courut à la porte.

— Ohé, Jean Waraille! A présent que tu as compté mes bouteilles d'eau-de-vie, tu t'en vas sans me dire adieu?... sans même accepter un verre?... Comme tu voudras... Je te retrouverai ce soir, au café...

Les réponses arrivaient vaguement jusqu'à Gingolph.

— C'est la régie qui inventoriait ma cave, dit le fermier. Elle s'en va. Nous sommes seuls. Eh bien! mon garçon, vous êtes venu avec l'Anglais. Ça n'est donc pas sûr, à Boulogne?

— Comment avez-vous deviné?

— Il n'arrive pas un yacht en vue du Hourdel ou de Cayeux sans que j'en sois averti. Vous débarquerez votre tabac cette nuit?

— Je viens m'entendre avec vous.

— Vous avez vu que j'ai déjà invité les Contributions pour ce soir; c'est un moyen dont j'use quelquefois : quand les douaniers ont bien bu, ils courent mal.

Il fut convenu qu'à neuf heures le canot prendrait terre près du signal, en face du bois de pins. Omer Guiscard se tiendrait prêt à transporter la marchandise. La voiture, attelée, attendrait à la lisière, et, dans la nuit même, le chargement du yacht serait à l'abri, dans l'une des cachettes que le fermier pourvoyait, selon les jours, l'inspiration et les avis de son chien Verdier.

Gingolph quitta la ferme après avoir déjeuné, revint au Hourdel, trouva l'Anglais, qui avait amarré son canot à l'entrée du port, et gagna la haute mer, où le yacht, immobile, dormait dans la lumière du matin. La journée lui parut longue. La mer fut pleine vers cinq heures du soir. Elle commença à descendre au coucher du soleil. Malheureusement, le vent s'était relevé et pouvait rendre malaisée l'opération projetée pour la nuit.

A huit heures, il n'y avait pas un feu au large. Sur la côte, les chalets de baigneurs dormaient leur sommeil d'hiver, et, sauf du côté de Cayeux, où l'on apercevait quelques étincelles, lampes allumées dans des maisons distantes, on ne pouvait souhaiter une rive d'apparence plus déserte, pour débarquer la cargaison du yacht. Le panneau fut ouvert, et les hommes du bord, réveillés, silencieux, violens et sûrs de geste, commencèrent à charger le canot, où se tenaient Gingolph à la barre, et un matelot, debout à l'avant, et qui empêchait l'embarcation

de heurter la coque du bateau, ou de s'éloigner. La mer était décidément rude, travaillée par les courans de reflux que contrariaient les amas de pierre presque à fleur d'eau. Il avait été défendu d'allumer une lampe, ou de fumer une pipe. Dans l'ombre, les matelots du yacht jetaient, par-dessus bord, des paquets de tabac assemblés et liés de manière à former un bloc de quarante centimètres cubes à peu près. Gingolph et son compagnon arrimaient le chargement dans le canot. Quand celui-ci fut plein, un troisième homme descendit, portant des cadres de bois qui allaient servir de hottes à ses deux compagnons, puis il prit les rames, l'amarre fut larguée, et le canot s'éloigna sans bruit, gouverné par Gingolph, qui tâchait de reconnaître le chenal, au bruit moindre des lames et à la lueur que traçait, dans les ténèbres, le courant entre les récifs, la bande moirée d'écume, que remontait le rameur sans repos ni pensée.

Ce fut l'Anglais qui sauta le premier à terre, en tirant l'amarre du canot. Les galets s'éboulèrent sous lui, et, pendant un moment, il se tint debout sur la pente du remblai, face à la terre, les pieds mouillés par les vagues, écoutant et regardant la nuit tout alentour. L'espèce de plateau formé par les galets n'avait pas une touffe d'herbe qui pût cacher un guetteur. Quand il fut sûr que le bruit n'avait pas fait bouger une des ombres qui épaississaient la nuit et dentelaient vaguement le bas du ciel au delà de la route, l'Anglais, profitant de l'élan d'une lame, mit le canot à peu près au sec sur le talus de pierre, et, hâtivement, avec l'aide des deux autres hommes, tandis que le retour des vagues menaçait le bateau, il entassa les paquets sur la pente. Le canot reprit la mer, et Gingolph, ayant arrimé, sur l'un des cadres de bois, tout ce qu'on y pouvait loger, passa les bras dans les courroies, et, droit malgré le poids, la tête dominée par la charge, il s'avança sur le plateau de galets, franchit la route, entra dans les herbes qui précèdent le bois.

Il n'avait pas peur, mais il pensait aux douaniers qui attendent les contrebandiers, et il serrait ses deux poings, qu'il tendait en avant, les bras pliés, les coudes au corps, comme un lutteur. Bientôt, dans la passe où les arbres sont le moins serrés, les branches de pins le touchèrent de tous côtés, et, du bout de leurs pinceaux de feuilles, égratignèrent les bottes,

la blouse, les bras, et la charge qui s'élargissait en arrière. L'Anglais devait le suivre à quelque distance. Gingolph arriva, sans avoir été interpellé par personne, jusqu'auprès de la charrette d'Omer Guiscard. Une ombre seulement courut à lui, silencieuse. Gingolph vit tout à coup, entre deux pins, deux yeux qui flambaient à un demi-mètre au-dessus du sol, et une gueule entr'ouverte, d'où s'échappait un souffle moins gris que la nuit. Les pattes de devant étaient ramassées, la tête horizontale, les pattes de derrière ramenées sous le corps et prêtes à se détendre. Il n'eut que le temps de siffler doucement et de dire : « Verdier! tu ne connais pas les amis! » C'était le mot de passe que Guiscard lui avait appris. La bête aussitôt parut plus grande d'un grand pied, et de sa joue poilue, et de son cou lancé en flèche comme celui d'un serpent, elle caressa le haut de la botte de Gingolph. Le tombereau du fermier était à dix mètres de là. Gingolph, d'un coup d'épaule, jeta sa hottée dans la voiture, puis il serra la main de Guiscard, assis dans l'ombre de son cheval. Car la lune éclairait comme un plafonnier, derrière des nuées en sillons que le vent poussait tout d'une pièce.

— Ils étaient trois douaniers au café, tout à l'heure, et ronds comme des tonneaux, dit le fermier. Tu n'as rien vu sur la route? Pas même un mendiant qui boitaille et qui demande son chemin? Ils sont forts pour se costumer! Alors, retourne vite et reviens de même. Et puis, si tu es surpris, pour que nous autres on puisse se tirer les pattes, tu te rappelles le signal convenu?

Gingolph fit semblant de siffler, les doigts rapprochés de la bouche. L'Anglais arrivait derrière lui. Ils se rejetèrent ensemble dans le bois, et regagnèrent le bord de la mer.

La dernière hottée de tabac fut soulevée par Gingolph, une heure plus tard. Le canot était revenu, apportant le reste de la cargaison du yacht. Les deux Anglais venaient de se coucher sur les galets, prêts à embarquer si une ombre inquiétante s'avançait sur la route ou se levait d'entre les herbes. Le jeune homme parcourut les deux cents mètres qu'il fallait traverser à découvert avant d'atteindre le bois. Mais, à peine avait-il écarté, de sa poitrine contente et chaude, les branches des deux premiers pins, qu'il se jeta en arrière.

— Halte à la douane!

Pour toute réponse, Gingolph se mit à siffler dans ses doigts, et le coup de sifflet fut entendu de tout le bois, et des champs voisins. En même temps, d'un geste de l'épaule, Gingolph rejetait son fardeau de contrebande, il tendait les bras en avant, il recevait le premier choc d'un homme plus grand que lui et plus gros, et tous les deux, ils roulaient sur la mousse, Gingolph dessous, l'autre dessus. Ils battaient l'air de leurs jambes, ou déchiraient l'herbe avec le talon de leurs bottes, avec leurs coudes, avec leur tête, Gingolph cherchant à se relever, l'autre à le maintenir dessous, tous deux mêlant leurs mains qui tâtaient le cou de l'adversaire, et le lâchaient par force et par douleur, et le serraient de nouveau, écrasées, griffées, mordues. Ils respiraient bruyamment, ils grognaient, ils râlaient. D'un coup de reins, Gingolph, tendu en arc, secoua le douanier, et, tournant avec lui, se trouva couché sur le côté; mais son bras gauche, engagé sous le torse de l'homme, calé dans un creux du sol, n'avait plus de force. Alors, feignant de céder, laissant l'adversaire sauter de nouveau sur lui et l'opprimer de son poids, saisi à la gorge, les yeux convulsés, il enveloppa, de ses deux bras devenus libres, la poitrine du douanier, la fit craquer, la vida de tout l'air respiré, et, tout à coup, rejeta, comme une loque, ce corps épais, où la vie, menacée, se mit à trembler. Lui-même, il s'évanouit. Ils restèrent là, l'un près de l'autre, allongés. Le plus âgé se ressaisit le premier, et dit, se tâtant les côtes :

— Diantre! pour un jeune, tu en as, une poigne!

Ce qui fit que Gingolph s'éveilla en riant, et répondit :

— Est-ce qu'on recommence?

Le douanier fit signe que non.

— Mon camarade est perdu saoul, dit-il; moi, je l'étais à moitié : sans ça, tu serais déjà coffré, jeune homme,... c'est égal, tu embrasses dur...

Il se frottait les côtes, et soufflait comme ceux qui sortent d'une plongée. Visiblement, il était incapable de retenir Gingolph. Celui-ci, qui l'observait, prêt à se battre encore, se redressa à demi. Le douanier fit de même, en geignant, et s'aidant de ses poings appuyés à la terre :

— Comme tu es jeune! dit-il. Je ne te demande pas ton nom, tu ne me le dirais pas...

— Bien sûr.

— Mais quel âge as-tu?

— Bientôt dix-sept.

— Quel dommage que tu fasses ce métier-là! Je vas te laisser échapper. Le faut bien : je suis le plus faible. Mais tu te feras reprendre... Tu es donc dans la misère?

— Non.

— Alors, qui t'a mis dans la contrebande?

Il y avait assez de lumière pour qu'on pût voir le visage épais, pacifique, tout civil du douanier. Gingolph se leva, enhardi, et, se penchant :

— C'est pour une fille, dit-il, et une belle.

— N'y en a pas de si belle qu'elle puisse te rendre l'honneur, si tu le perds, mon garçon!

Le jeune homme demeura debout un petit moment.

— Avec votre permission, je sors d'ici, la place n'est pas sûre, dit Gingolph.

Il s'écarta de l'homme, qui s'était mis debout, lui aussi, fit le tour d'un arbre, et, sans quitter des yeux le douanier, se baissa pour reprendre son ballot de marchandise. L'autre, qui continuait de se tâter, cria :

— Est-ce que c'est tout le souvenir que tu vas me laisser : huit jours de lit et quinze jours de douleurs?

— Ma foi, si vous fumez, voilà de quoi bourrer votre pipe! répondit Gingolph en jetant un paquet.

Il crut entendre : « Ce n'est pas de refus. » Vivement, il sauta hors de cette clairière qu'ils avaient faite, en se battant et se roulant parmi les pins et les herbes. Les branches étaient tombées, le sol était foulé, comme celui de la bauge d'un sanglier. Le douanier demeura debout au milieu. En trois pas, Gingolph l'eut perdu de vue. Il se dirigea droit sur la mer : l'Anglais avait disparu; le vent, très dur, rendait difficile le maniement d'un canot dans le ressac des grèves pierreuses. On ne pouvait apercevoir, au large, que la mer qui était, sous la lune, couleur de ferraille, par endroits polie et par endroits rouillée. La brume cachait le sloop, ne laissait passer que la plainte de la marée laborieuse, poussant le flot contre les pierres. « Est-ce qu'ils m'ont lâché? » se demandait Gingolph. Et toutes les vieilles histoires où étaient mêlés les Anglais jasaient dans sa mémoire, les histoires qui datent du même temps que la Colonne de la Grande-Armée. Il ne revint pas vers la route,

mais se mit à longer le bord de la mer, tout à l'extrémité du plateau de galets. En vérité, si un nouvel ordre avait sonné dans la nuit : « Halte à la douane ! » Gingolph n'aurait pas hésité : il se serait jeté à l'eau, il aurait essayé d'échapper, en se laissant dériver, dans cette ombre et cette mer dangereuse, jusqu'à une basse qu'il connaissait, où il avait pêché plus d'une fois. Non, le plateau était désert, la bourrasque levait, partout où elle le pouvait, de grands copeaux de poussière qu'on voyait vaguement se mêler au brouillard.

Gingolph, tapi dans une dépression du rivage, transi de froid, attendit deux heures, à l'endroit qu'il avait désigné pour embarquer, en cas d'alerte. Après ce temps, il entendit son nom qui venait de la mer, et il répondit, et la proue d'un canot blanc sortit de l'ombre. Quand les trois Anglais qui montaient l'embarcation virent que Gingolph avait échappé à la douane, et qu'il avait sauvé même la dernière hottée de contrebande, ils s'écrièrent ensemble : *Good fellow!* et lui serrèrent la main plus fortement que personne ne l'avait jamais fait, pas même le douanier.

Tout le reste de la nuit, le yacht voyagea, d'abord sans feux ; puis les deux étoiles, la rouge et la verte, s'allumèrent au-dessus de la lisse. Gingolph dormait, dans le lit d'un Anglais. Il avait reçu quatre guinées du capitaine. Au petit jour, le canot qui l'avait pris, dans le port de Boulogne, le débarqua, non pas à Boulogne, mais au pied d'une échelle de l'Épi, la digue du Portel. Le mauvais temps était fini, les bateaux harenguiers sortaient du port voisin, et passaient au large du fort de l'Hert. Gingolph suivit la jetée et monta sur ce rebord des falaises du Portel, protégé par un mur bas, et que pressent les maisons. Du bout de sa main droite, qu'il enfonçait dans sa poche, il touchait les quatre guinées, prix de l'expédition, et qui disaient : « Pour qui nous as-tu gagnées ? Est-ce pour la mère Lobez que tu as peiné, couru le danger de la prison, lutté avec le gabelou, enduré le froid dans le creux du Hourdel ? La matinée est presque douce. Quand onze heures vont sonner, si tu étais brave, tu irais attendre Zabelle Gayole à l'entrée du pont Marguet, là où se tient, dans sa cabane roulante et vitrée, le marchand de pommes de terre frites. Elle viendra, toute grande, avec sa jupe courte qui se balance quand elle marche, et sa manière de regarder du coin de l'œil, tandis qu'elle parle et

qu'elle rit avec les compagnes, la rue qui passe et qui la regarde aussi. Nous sommes là, nous les quatre belles pièces d'or ; dépense-nous pour elle, choisis pour elle une joie, et tu verras dans les yeux de Zabelle comme un feu de la Saint-Jean, mais qui ne sera que pour toi ; va chez le marchand de dorlots ! »

Et le jeune homme descendit jusqu'à Boulogne, et entra chez le bijoutier, qui comprit tout de suite qu'il avait affaire à un amoureux, bien muni d'argent.

— Asseyez-vous, monsieur.

— Pas besoin, merci : rester debout, ça me connaît.

— Vous venez peut-être pour que je vous vende une belle croix du Portel ?

— Non pas : un bracelet, un bracelet d'or, ce qu'il y a de beau.

— Combien voulez-vous mettre ?

— Cent francs ! dit Gingolph.

Jamais il n'avait dit deux mots avec tant de fierté. En les prononçant, il eut un battement de cœur. Le marchand lui montra des cercles d'or. Gingolph en choisit un, tordu, guilloché, et qui avait une petite chaîne de sûreté. Lui-même il le posa dans la boîte de carton, et, à plusieurs reprises, il souleva la ouate qui recouvrait le cercle d'or et ses rayons en épis. Il fit ensuite un brin de toilette, dans l'arrière-salle d'un café du port, puis, ayant songé longtemps, accoudé sur la table où fumait son bol de chicorée, le menton dans la paume de ses deux mains accolées, le regard levé vers les mâts et les cheminées de navires qui battaient la mesure, lentement, à travers les vitres, le Portelois se sentit le courage d'offrir son bracelet d'or à cette Boulonnaise intimidante, qui, tout à l'heure, allait sortir de la maison d'armement de M. Grollier.

Gingolph n'alla pas cependant jusqu'au milieu du quartier de Capécure. Il s'arrêta au commencement, et tout juste devant l'hôtel du Louvre, qui forme un îlot, entre le port, la Liane, le bassin à flot, et les rues animées et bâties par toutes les industries de la pêche. Les ouvrières qui vont déjeuner chez elles, dans la basse ville de Boulogne ou sur la colline de Saint-Pierre, sont obligées de passer à droite ou à gauche de l'hôtel du Louvre, pour gagner le pont Marguet. Le claquement de leurs patins, quatre fois le jour, sonne autour de la grande bâtisse

et fait lever la tête aux marins de Norvège, qui, non loin de là, déchargent les planches de sapin du nord et les blocs de glace.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le dernier coup de onze heures, que Zabelle tournait à l'angle de l'hôtel, du côté du bassin à flot. Elle n'était pas seule. Trois amies l'accompagnaient; elles allaient se donnant le bras, inclinant, d'un même mouvement, comme des barques sur la même lame, leur tête coiffée d'une capeline noire tricotée et leur taille enveloppée de laine brune; mais le groupe avait un centre, un chef, une âme, et c'était la belle fille qui marchait la seconde à droite, un peu plus haute que les autres, plus égale de teint, généreuse de sourire, de geste et de paroles comme celles qui savent leur royauté. Elles ne firent guère plus de dix pas sur la place; avant même d'avoir traversé les voies de la gare maritime, elles furent arrêtées par Gingolph, qui saluait Zabelle, et lui tendait la main.

— Je viens de faire une marée, mademoiselle Zabelle, et j'ai une commission pour votre père.

Elle le considéra un petit moment, du haut en bas, et d'un air de ne pas le croire.

— Dites-la toujours, si je peux la faire.

— Excusez, dit Gingolph, il vaut mieux que je vous suive : la chose est pour lui seul.

— En ce cas, suivez-nous. Tenez, mettez-vous là-bas à côté de Marguerite. C'est une fille qui cherche un galant.

Marguerite était une grosse fille réjouie, la plus éloignée de Zabelle sur la ligne des promeneuses. Gingolph se plaça près d'elle, et la bande continua la route, et le bruit des talons de bottes, frappant les pavés, se mêla au claquement de quatre paires de patins que chaussaient des pieds cambrés, nerveux et fouettés d'un sang jeune. La bonne humeur grandit, du fait de ce garçon qui marchait en serre-file. Toutes les ramendeuses de filets, les encaqueuses de harengs, les emballeuses d'huîtres et de palourdes, les filles et les femmes employées chez les armateurs et les mareyeurs, observaient les quatre Boulonnaises et leur cavalier, et jasaient en arrière : « Pour qui vient-il? — Pour Marguerite, tu vois bien! — Pour personne : il n'a pas vingt ans! — C'est bien l'âge pour un commencement! Tout de même, il aurait pu choisir... »

De l'autre côté du port, une des quatre jeunes filles, Marguerite justement, se détacha du groupe et entra dans les rues de la ville basse. On suivit le quai. Un peu avant la douane, les deux autres jeunes filles quittèrent Zabelle, qui resta seule avec Gingolph, et lui demanda :

— Que me veux-tu donc?

Elle le tutoyait. Il fut ému, comme si elle l'avait regardé avec des yeux de tendresse. Et cependant, ils allaient l'un près de l'autre, et elle n'avait pas l'air occupée de lui, mais elle suivait du regard le dundee *Jeanne-et-Jeannette*, le plus fin de Boulogne, qui sortait du port, tâchant de tenir le milieu du chenal, car la mer était presque basse, et naviguant avec sa voile demi-pleine et son foc encore indécis.

— Vous me tutoyez, dit Gingolph : je suis donc votre ami?

— Oui, un de mes amis, Gingolph, et j'attends ce que tu vas dire.

— Je n'ai pas de paroles à dire. Je ne sais pas aussi bien que vous. Mais je suis allé loin....

— A la Plata?

— Non, en baie de Somme, et j'ai fait, dans une nuit, une sorte de pêche dangereuse, que tout le monde ne fait pas, j'ai trompé les gabelous : Zabelle, ce n'est pas pour une autre, c'est pour vous que j'ai dépensé toute la belle gainée que l'Anglais m'a donnée. Devinez ce que j'ai acheté?

— Des bonbons, parce que tu sais que je les aime?

Il se mit à rire, content de l'erreur où elle était, et de la surprise qu'elle allait avoir.

— Une broche en cornaline?

— Pourquoi pensez-vous à des bijoux de pauvre?

— Un mètre et demi de dentelle pour mon fer à cheval des grandes fêtes? Ils en font de jolies, des dentelles, du côté d'Argentan, qui n'est peut-être pas loin de la Somme?

— Ce n'est pas ça.

Ils avaient dépassé la rue de Folkestone, la rue du Fort-en-Bois, la rue du Mâchicoulis, qui montent si raide à travers la Beurrière, et Zabelle n'avait pas fait mine de tourner et de grimper par un de ces escaliers. Les marins, les bateaux du port étaient cachés par le casino de Boulogne. Gingolph et Zabelle avaient devant eux le boulevard Sainte-Beuve, et un

jardin public désert, où le vent d'hiver avait, plus d'une fois, fait pleuvoir les embruns. D'un commun accord, ils entrèrent dans le jardin, et s'assirent sur un banc devant la mer. Gingolph mit sa grosse main dans la poche de sa culotte, où il avait caché l'écrin ; il tendit la boîte à la jeune fille, qui la prit et la posa sur sa robe. Elle enleva prudemment, du bout de ses longs doigts, les deux feuilles de papier qui enveloppaient l'écrin, et elle ouvrit.

— Oh ! dit-elle, que c'est beau !

Et elle se pencha en arrière, et elle tendit l'écrin à la lumière qui venait du ciel et de la mer, afin que le cercle d'or fût plus étincelant, tandis que Gingolph, un peu incliné de côté, la regardait et voyait ce visage, d'abord tout rayonnant de joie, qui devenait plus grave, et ces yeux qui ne cessaient point de contempler le bijou, mais qui songeaient maintenant au petit novice portelois : et il crut voir deux larmes commençantes au coin de ces yeux, et il sentit une des longues mains qui effleurait son dos et qui se posait sur son épaule. Mais Zabelle ne voulait pas qu'on vît son émotion, et ses lèvres se mirent à rire, tandis que les yeux demeuraient graves.

— Est-il possible que tu aies gagné tout cela dans une nuit? Tu es un brave garçon, mais je ne sais pas si je dois accepter un cadeau pareil? Que dira-t-on, si je le porte ?

— On dira que j'ai vos amitiés.

Elle avait repris l'écrin dans ses deux mains.

— Écoute, Gingolph : ma mère me laisserait porter tous les bracelets que je voudrais, mais mon père, non pas; il me battrait, si je ne lui disais pas d'où vient le bijou. Laisse-moi le temps de leur parler... Ils ne sont pas toujours du même avis... Si un jour tu me rencontres sur le port, ayant au poignet ton bracelet, tu pourras, le soir, monter la rue de Folkestone... Non, ne me remercie pas... Je suis touchée, mais flattée aussi !... Mon pauvre, mon pauvre, si tu savais comme je suis orgueilleuse !

— Vous avez de quoi !

— Je ne dis pas : mais pour bien faire la cour à une fille comme moi, je ne sais pas moi-même ce qu'il faudra !

— Je gagnerai pour vous ! Je dépenserai tout pour vous !

— Bien des hommes ont dit cela !

— Je me priverai de boire !

— Ah! mon mignon, n'en dis pas plus! Tu es amoureux, je le vois bien, pour de bon : tu ne calcules plus les mots.

Elle se détourna un peu, et il put voir de près, dans le coin de l'œil de Zabelle, passer tout l'esprit de la Beurrière, le contentement des belles filles de là-haut, qui aiment à être adulées, le doute qu'elles ont des hommes, leur instinct de dominer, la douceur aussi de leur remerciement.

— Quel drôle de ménage nous ferions, Gingolph! Tout de même, tu as de bons yeux que j'aime parce qu'ils sont à moi... Je n'y vois que mon portrait, qui est là, tiens...

Elle avançait le doigt. Elle dit encore :

— Et le portrait de la mer avec le mien. Je vois les vagues qui s'avancent.

— Je n'aime que ça, répondit Gingolph. Je voudrais, quand je serai plus vieux, t'emmener sur mon bateau.

— Non, nous autres, on ne navigue pas. On vous attend, on compte les heures, on pèlerine pour vous.

Le rire de Zabelle courut dans le jardin désert, et sur la plage. Et il n'y eut personne qui l'entendit. La mer se plaignait, le vent cherchait ses ennemis sur la côte et montait les falaises.

— Allons, mon amoureux, voilà qu'il est midi passé...

— Déjà!

— Tu ne les as pas entendus sonner? A Notre-Dame et à Saint-Pierre! J'ai l'oreille plus fine que toi.

— Parce que c'est des bruits de la terre, dit Gingolph en se redressant. Moi, j'entends si la mer sonne le creux, quand je suis dans le poste de l'équipage.

Il se leva parce qu'elle s'était levée. Elle rajusta sa capeline, lissa, de la main, ses cheveux que le vent avait ébouriffés.

— Quand je te rencontrerai, je lèverai le bras, comme ça, pour que tu voies mon poignet. Ne m'aborde pas tant que le bracelet ne sera pas en place... Je te remercie, mon Gingolph.

— Dites encore?

Elle répéta le nom, et elle s'en alla, avec une pensée nouvelle et un cœur épanoui.

Quand il l'eut perdue de vue, Gingolph reprit la route

qu'elle avait suivie, et monta dans le tramway du Portel. Il s'inquiétait de revoir sa mère.

VII. — LA MAISON D'ARMEMENT

Dans la maison d'armement Grollier, dont les hangars, les magasins et les ateliers bordent une cour rectangulaire, la salle des ramendeuses occupe tout le second étage, du côté de la rue. Là comme ailleurs, on l'appelle le grenier. On travaille sous les toits et parmi les charpentes. Les fenêtres sont, du côté de la rue, de moyenne taille et assez élevées au-dessus du plancher; mais du côté de la cour, on les a faites fort larges, elles se suivent sans autres intervalles que des pans de bois et de brique, elles forment une verrière par où la lumière entre abondamment. Voici que les jours commencent à s'allonger. Le mois de mars est déjà à moitié passé. Il est sept heures et demie du matin. Les quarante ouvrières du grenier sont presque toutes à leur poste, et, autour du poêle qui ronfle encore, près de la porte, il y a bien une vingtaine de petites marmites de fer émaillé. Sur les quarante femmes, composant l'équipe de ramendeuses de M. Grollier, trente-deux sont du Portel, et elles ne retourneront que le soir à la maison; elles mangeront à onze heures dans un coin de la pièce; elles y dormiront un somme, s'il leur plaît, en attendant que le long printemps froid du Pas de Calais ait fini de secouer, sur les falaises, les herbes de roches et les blés nouveaux, et qu'on ait plaisir à se promener, le nez en l'air, sur le quai ou sur la place de Capécure. La contredame elle-même est du Portel, cette Louise Wacogne, qui n'a pas manqué une semaine, en trente-cinq années, de faire à pied, deux fois en chaque journée, le trajet du Portel à Boulogne, de monter au grenier, d'y travailler de ses yeux et de ses mains, pendant dix heures, et, pour dissiper l'ennui des besognes machinales, de chanter un cantique ou de réciter le chapelet. Elle a un gros vieux visage d'homme, et des petits yeux bleus d'une limpidité angélique, elle a le crâne et les oreilles couverts de laine, été comme hiver, à cause des névralgies qui la travaillent; elle peigne avec soin les cheveux gris qui font bandeau sur le front, et, plus bas, sur les tempes, sont plaqués et tirés horizontalement comme les fils d'une chaîne sur le métier. Grande et mince vieille fille, digne en ses mouvemens, et

qui n'a pas les mains moins tachées de goudron et de cachou que ses ouvrières, et qui ramende à sa place, près du poêle, près de la porte, quand elle n'est pas appelée, ici ou là, pour donner son avis sur l'état du filet qu'on répare. A sa gauche, le long des grandes baies qui donnent sur la cour, d'autres femmes travaillent, d'autres encore au fond de la salle, d'autres le long du mur du côté de la rue, quelques-unes au milieu du grenier, autour des piliers de bois qui soutiennent la toiture et qui, à cinq pieds du plancher, s'épanouissent en arcs-boutans. Partout des filets sont amoncelés sur le plancher. Chaque ouvrière prend l'un d'eux, une « roie » de vingt-cinq mètres de long, et l'accroche à un clou. Chose curieuse! on s'est groupé par nation, dans le grenier de M. Grollier. Les huit matelotes boulonnaises travaillent en ligne, le long de la rue; elles mettent, à des filets neufs, la cordelette qui sert de bordure, le *waretail*, ou bien elles lient, au bas de ces roies, des bourrelets serrés de vieux filets qui serviront de plomb pour faire descendre l'engin. Parmi elles, il y a Zabelle Gayole, qui est la troisième de la file, et qui est entrée en fredonnant un couplet de café-concert et en regardant, d'un air de défi, la voisine et la préférée de la contredame, Marie Libert. Il a fallu que la vieille femme la fît taire :

— La paix, Zabelle! on ne chante pas, au grenier d'ici, des chansons du bal de la Carotte!

Ce n'est pas la première fois que les deux jeunes filles se dressent l'une contre l'autre, s'affrontent, et semblent ennemies. On tâche de diviser les camps et les travaux. Les Porteloises sont occupées, les unes à remplacer les mailles rompues des filets, les autres à remettre une partie neuve à un filet déjà usagé, à « coudre des largeurs » après avoir « flingué » les parties défectueuses. Il fait mauvais temps. Le plancher est taché par les empreintes des patins mouillés. Les fenêtres sont secouées par la bourrasque. Certes, de novembre à mai, les jours sont nombreux où la Manche est maussade, où le vent lève la mer en copeaux dansans. Mais les marins du nord ont l'habitude de ces lames cassées. Depuis quatre jours, c'est une vraie tempête qui empêche les pêcheurs de sortir. Ils sont tellement nombreux, les bateaux de Boulogne et du Portel, qu'ils obstruent le port, toutes les étraves pointées vers les quais et serrées entre d'autres étraves, comme des têtes de poissons,

quand un banc de mulets cherche un passage dans les courans. Chaque matin, les matelotes descendent de la Beurrière, inquiètes, disant bien haut, quand elles rencontrent leur homme : « Tu ne vas pas partir, hein? Tu n'es pas assez fou pour partir? Celui qui sifflerait le premier, il mériterait qu'on le mette en prison, et qu'on démolisse son bateau! » C'est leur grande crainte : elles savent que si un patron fait siffler sa sirène et prend la mer, tous les autres patrons de pêche suivront; qu'elles auront beau prier et menacer, elles n'ont pas le pouvoir de retenir les hommes qui veulent gagner et qui ont peur d'être traités de lâches par les camarades. Ce matin, qui oserait s'aventurer en haute mer? Le boulevard Sainte-Beuve est balayé par les vagues qui s'avancent jusqu'aux maisons bâties au pied de la falaise; pas un point du ciel qui ne soit d'un gris violet, pas un pli de la mer qui ne soit d'un vert mauvais, couleur de tessons de bouteilles! Les femmes pensent toutes, dans l'atelier, à des bateaux qu'elles connaissent. La contredame, qui n'entend pas autant de conversations et de rires que d'habitude, commence de réciter la grande prière du matin, car l'usage s'est conservé, dans l'atelier portelois, de prier en commun : « Très sainte et très auguste Trinité, Dieu seul en trois personnes, je crois que vous êtes ici présent. Je vous adore avec les sentimens de l'humilité la plus profonde, et je vous rends de tout mon cœur les hommages qui sont dus à votre souveraine majesté!... »

Les ramendeuses répondent toutes, la plupart d'une voix habituée au ton de la prière publique, pliée à l'unisson, voix jeunes, voix graves, voix que ranime et qu'enfle par momens la pensée d'un danger, d'un amour en péril, l'enfant, le frère, l'époux, l'ami; d'autres disent avec indifférence les formules depuis toujours connues, sans qu'une pensée d'amour leur traverse l'esprit, ni l'amour divin, ni l'amour des hommes, et cela fait, dans le concert de la réponse qui emplit le grenier, comme une partie à part, bien que la note soit la même et que les bouches remuent au commandement des mêmes mots. Dans l'atelier qui forme un angle droit avec celui des ramendeuses, et qui n'en est séparé que par la cage d'un escalier en échelle, des hommes travaillent à monter les filets réparés ou neufs; ils attachent, ils « lemment » les uns aux autres les morceaux de la longue tèzure qui prendra les harengs, ils

mettent les lièges et les « ficelles : » le murmure des voix leur parvient. Ils sont accoutumés. Ils disent : « Voilà les femmes qui disent la première prière, il n'est pas loin de huit heures. » Quand la contredame a fait le signe de la croix, et scellé toute la demande avec l' « Ainsi soit-il, » les voix montent de deux tons pour le moins et des rires traversent le grenier, la porte, la cage de l'escalier. Il y a une majorité de jeunes filles parmi les ouvrières de M. Grollier. Les aiguilles de bois passent plus vite dans les mailles, et, ressaisies au-dessus du filet, tirées en bas par la main qui les avait lâchées, serrent plus dur le fil sur le petit moule poli. C'est le matin, et les forces sont fraîches. Toutes les femmes sont debout. Elles dédaignent leurs tabourets, les petits tonneaux qui ont dansé sur la mer et soutenu les filets.

A neuf heures, une ramendeuse, la seule qui manquât à l'atelier, Léontine Lhomel, sœur d'un jeune patron de pêche de Boulogne, entre dans le grenier, bruyamment. Toutes les ouvrières se détournent; les plis des filets dansent d'un bout à l'autre de la salle, comme au passage d'une lame. Elle a une physionomie de tragédienne, cette Léontine, brune, pâle, les yeux rouges, les cheveux en désordre sous la capeline de laine. Elle n'accepte pas les observations de la contredame qui lui dit :

— Vous auriez dû prévenir! .

— Prévenir? Est-ce que le mauvais temps me prévient, moi, quand il va faire la chasse à Lhomel? Est-ce que le beau temps me rend visite? On voit bien que vous êtes vieille fille, et que vous n'avez pas de viande en mer!

Elle est debout, au milieu de l'atelier, elle a mis sa main gauche, comme pour se retenir, sur un filet accroché à une colonne de chêne équarri, et ses doigts blancs et jaunes, tachés d'anciennes taches, s'enfoncent dans la toison des mailles. Elle a des mains de princesse. Sa poitrine se soulève. La contredame est la seule qui ait repris le travail, et le bruit de son aiguille heurtée par ses ongles traverse le silence. Toutes les femmes et les jeunes filles, Boulonnaises ou Porteloises, ont l'esprit sur le pont des navires, entre les lames qui menacent l'homme, c'est-à-dire aussi la famille, la maison, le rang, la joie, les projets, l'amour, tout. Elles se penchent. Elles veulent savoir.

— Qu'y a-t-il ?

— Mes belles, vous entendez le vent ? On ne peut pas tenir sur la jetée, dehors la mer est comme une furieuse. La grande drague qui a voulu sortir a été obligée de rentrer. Moi, je suis allée sur le quai, mon frère était parti à sept heures. Je ne vivais pas, je ne pouvais pas venir ici, voyons, tandis que les hommes hésitaient. On menait le tapage, nous autres, on était bien quarante femmes de la Beurrière, autour de ceux qui entraînent toujours les autres. Ils étaient raisonnables. Ils disaient comme nous : « Ça serait de la folie ; ça serait vouloir sa mort. » Il n'y en avait qu'un qui ne disait rien. Devinez qui ?

— Bucaille la Bistouille ! N'est-ce pas que c'était lui ? Bucaille ! Bucaille ! Toujours lui !

Elles sont vingt qui crient le même nom.

— C'était lui ! Il tournait le dos à la mer ; il ne faisait que grogner, parce que son bateau mangeait du charbon depuis le matin...

— Le beau malheur ! C'est l'armateur qui paye !

— Mais c't homme-là, vous le connaissez : il écouterait un chien plutôt qu'une femme. A neuf heures moins un quart, tout à coup, il écarte les femmes, les filles, les compagnons, les gamins, nous tous, il va, les mains dans les poches, du côté de trois hommes de son bord qui regardaient la pluie tomber : « On embarque, les enfans ! » Fallait voir les femmes ! Elles les ont tirés par leur veste, par le bras, par le bout de leurs bottes. Mais baste ! en trois minutes ils ont dégagé l'avant du chalutier...

— Et puis ils ont sifflé ?

— Je vous crois ! Deux coups. On a vu le bateau au milieu du chenal. Alors, tous les autres chalutiers ont démarré, tous les hommes ont quitté les estaminets ; c'a été une procession, vapeurs, voiliers, tout ce qui pêche au chalut...

— Le 2200 ?

— Aussi ?

— Hélas ! hélas ! et le 306 ? Le petit bateau de Boutoille qui est grand comme un joujou ?

— Parti ! Je l'ai vu ! Je vous dis qu'ils y sont tous !

— Et le *Dragon*, est-il aussi dehors ?

La voix qui demandait cela ne tremblait pas. Léontine

Lhomel répondit par un signe de tête affirmatif. Zabelle Gayole reprit :

— Et la *Belle-Chance?*

Pourquoi demandait-elle cela? Dans ce rassemblement devenu tumultueux, parmi ces femmes et ces jeunes filles qui se lamentaient, ou qui invectivaient Bucaille, la tempête et le dur métier de la pêche, la question de Zabelle produisit une accalmie. A cause de l'amour qu'elles devinaient dans ces mots de Zabelle : « Et la *Belle-Chance?* » elles se turent, et elles observèrent le visage de la jeune fille, à qui Léontine Lhomel répondait :

— Partie avec les autres ! Il leur faut du poisson! S'ils crèvent, nous irons mendier! Toutes les femmes ont couru en pèlerinage à Notre-Dame.

Zabelle supportait tous ces regards comme des rayons de soleil, ses longues lèvres lissées par un sourire.

— Allons, mesdemoiselles, au travail! reprit la contre-dame.

Mais sa voisine, Marie Libert, une des très rares ouvrières qui avaient recommencé à travailler, mollement d'ailleurs, et distraite d'une maille à l'autre, dit, à demi détournée par-dessus son épaule :

— Que peut faire la *Belle-Chance* à une Boulonnaise? C'est tout Portelois!

— Bravo! dirent cinq ou six des filles les moins jolies du Portel, qui ne pouvaient souffrir Zabelle Gayole. Est-ce qu'elle a une part sur le bateau, cette Zabelle?

La Boulonnaise lâcha le filet qu'elle tenait dans son poing et qui retomba le long du mur, comme une portière de velours brun. Tout l'atelier, sans exception, écoutait.

— Oui, mesdemoiselles : j'ai mieux que ma part, à bord de la *Belle-Chance*, j'ai mon bon ami, mon fiancé de demain, vous entendez, Marie Libert?

— Qui?

— Gingolph Lobez.

— C'est au Portel qu'il habitera maintenant!

— Possible! mais ce n'est pas là qu'il ira chercher femme!

Marie Libert rougit; la vieille Louise Wacogne répéta : « Paix, mes enfans, travaillez ! » mais Boulogne était exaspérée, Boulogne représentée par huit de ses filles, qui échan-

geaient des mots rapides au bout du grenier. Zabelle Gayole s'avança de trois pas, et, regardant bien en face la Porteloise qui l'avait interpellée, et qui ne clignait pas les yeux, elle non plus, et qui était grave et interdite comme la douleur nouvelle :

— Vous ne pensiez pas que je le nommerais, Marie Libert?

— Comment donc! C'est votre habitude... Les filles de Boulogne disent tout.

— Vous, jamais assez!

— C'est qu'on garde le meilleur. Chez nous, on est discret.

— Dites donc cachottier. Boulogne dépense tout au grand jour, son argent et ses mots.

— Nous, on économise, c'est vrai. Ceux que nous aimons sont sûrs de ne pas être nommés en public.

— Mesdemoiselles, je vais vous mettre à l'amende. Tout le grenier est à l'envers à cause de vous!

Les deux adversaires se considérèrent encore un moment l'une l'autre. Zabelle n'avait point quitté cette physionomie hautaine qui lui était familière; Marie savait mieux qu'elle composer son visage. Eut-elle une pensée de revanche? On vit, sur sa calme figure de vierge, le sourire secret des filles du Portel, et elle reprit son travail, tandis que les autres ramendeuses bavardaient à mi-voix, et commentaient les nouvelles de cette matinée : le départ des hommes, et l'amour déclaré de Zabelle pour Gingolph.

L'après-midi, deux femmes manquèrent, parmi les ouvrières de l'atelier de Mlle Wacogne : Marie Libert et Zabelle Gayole, la première qui avait prévenu la contredame, deux jours d'avance, l'autre, capricieuse fille, à laquelle on pardonnait son impertinence, et d'assez fréquentes absences, parce que peu d'apprenties montraient autant d'adresse, de vivacité et de belle humeur au travail. Zabelle, à peine libre, sans attendre ses compagnes, avait couru au port. La tempête n'avait point cessé, des nuages gris galopaient sous le ciel noir, et tâtaient l'est et le sud de leur pointe échevelée. Cent bateaux attendaient dans la vase du port.

— Les hommes sont revenus?

— Tous, sauf quatre équipages.

— Tant mieux! La *Belle-Chance?*

— Revenue l'avant-dernière, son gouvernail brisé.

La jeune fille alla jusqu'au bout du port, mais ne reconnut point Gingolph parmi les marins, vêtus de leur suroît, le dos tourné à la mer, et qui attendaient que le vent voulût se taire et la mer s'apaiser; elle traversa la chaussée où sont les rails du tramway, et revint le long des maisons qui vivent dans la brume salée, cabarets souvent, dont Zabelle entr'ouvrait la porte, afin de voir les visages qui se levaient, autour des petites tables, les têtes lourdes, bleuies par la fumée.

— C'est toi, la jolie? Je parie que c'est moi que tu cherches?... Non?... T'es pourtant pas mariée? Dommage qu'on ne voie pas plus longtemps ta frimousse!

Elle fermait la porte; elle continuait ses visites aux estaminets où Gingolph aurait pu se trouver. Quand elle eut, vainement, cherché le jeune homme jusqu'aux halles abandonnées et dont le pavé de ciment, par hasard, était sec, elle avisa une petite Porteloise qui passait, revenant de faire une commission, un paquet au bout du bras.

— Dis Jacqueline, tu reconnaîtras bien Gingolph Lobez, d'Equihen? Veux-tu aller?

— Il emménage aujourd'hui dans la maison du Portel! Je la connais, la maison: ma tante y a demeuré.

— Tiens, regarde cela!

Zabelle tira de sa poche l'écrin qui ne la quittait point, l'ouvrit, et prit le bracelet qu'elle passa à son bras.

— Qu'il est joli! dit la petite. On le dirait en or vrai!

— Eh bien! tu diras à Gingolph que tu as vu Zabelle Gayole, et qu'elle avait au bras son bracelet d'or.

— Oui, mademoiselle. C'est tout?

— C'est tout. Et je te donne dix sous pour ta peine.

L'enfant partit, et Zabelle monta vers Saint-Pierre. Avant d'entrer dans la maison de la rue de Folkestone, elle remit le bijou dans sa poche. Il était plus de midi. Comme presque tous les jours, à pareille heure, le patron Gayole se tenait dans la première pièce, le salon, devant l'image de son bateau, sa fortune et sa gloire, un vapeur presque neuf, que l'artiste avait peint sur une mer régulièrement gaufrée et du plus tendre azur. Au bas, on avait écrit: « *Le Dragon*, vapeur harenguier, construit en acier à Hull (Angleterre) chez Cook, Welton et Gemmel, en 1901, jaugeant brut 264 t., et net 92 t. 35; dimensions: longueur 37 m. 36, largeur 7 m., hauteur 3 m. 70; machine à

triple expansion, de 480 chevaux indiqués; vitesse moyenne 10 nœuds, un gouvernail avant. Appartient à M. Joseph Gayole, de Boulogne. »

— Bonjour papa! Je suis en retard?

— Pas mal! Qu'est-ce qu'il y a encore

Il était magnifique de bougonnerie habituelle et fausse. Ses yeux bigles, sa bouche édentée qui creusait un sillon en arc dans ses joues rasées, son large nez en porte-voix, ses oreilles remontées en pointe, tous les traits du visage riaient à la fille unique et gâtée, tandis que, du gosier pavé, une voix coléreuse s'échappait, qui reprochait à Zabelle d'être en retard.

— On ne peut donc pas traverser le quai sans causer?

— Aujourd'hui surtout! J'ai demandé des nouvelles du *Dragon*.

— En mer, n'est-ce pas? Un des quatre qui ont tenu la mer!

— Et puis, j'ai été attaquée, à propos de Gingolph, chez Grollier!

— Par qui?

— Une Porteloise.

— Une sournoise alors, jalouse de toi?

— J'en suis sûre!

— Moi, je le disais à ta mère ce matin, que ce Gingolph trouverait facilement femme, si tu ne voulais pas de lui.

— J'en veux, et je l'ai dit tout haut, devant tout le grenier, et, à présent, il faut bien que mon père et ma mère consentent, ou bien que je sois sans honneur, par leur faute!

Le patron Gayole, qui avait les deux pouces dans ses poches, et tenait ainsi sa culotte au large, eut un sursaut, et entraîna Zabelle, la prenant par le bras, auprès de la fenêtre. Ils causèrent à voix prudente. Mme Gayole, qui cuisinait à côté, sortit à l'improviste, les surprit complotant, devina ce qu'ils se disaient et s'emporta tout de suite :

— Un pauvre et un Portelois, deux raisons pour que je dise non!... Tu es faible pour ta fille, comme tu l'as été pour moi, Gayole! Tu fais tout ce qu'elle veut... Heureusement que je suis là pour empêcher notre ruine!... Lobez, quand on est Vert-de-Gris!

— C'est pas toi qui l'es, ma poulette. Tu n'en as que l'aigrette. Moi, je peux juger : il a du mérite, ce garçon-là!

— A dix-sept ans !

— Il en aura ! Je vois cela dans ses yeux.

— Alors, c'est plus facile à voir dans ses yeux que dans les tiens. Moi, je te dis que je ne veux pas !

— Et moi, qu'il aura ma fille, et qu'au retour du service, il commandera mon bateau...

— Le *Dragon?*

— Aussi vrai que tu m'as commandé, mais que tu ne me commandes plus !

Mme Gayole, pour la première fois de sa vie, voyait son mari lui tenir tête ; elle en concevait un si violent dépit qu'elle ne se sentait plus cette verdeur d'esprit, cette ironie qui lui était naturelle, mais qui ne va pas sans quelque possession de soi-même. Évidemment, la grande force de Gayole était cette Zabelle, droite et mince, serrée contre son père et qui murmurait, en arrière, des mots que la mère n'entendait pas. Celle-ci prit le parti de diviser l'ennemi, et de remettre la bataille, c'est-à-dire la victoire, au moment où Zabelle aurait quitté la maison pour se rendre chez Grollier. Mais Zabelle, après le déjeuner, refusa de retourner au travail, pria le père, plus rouge et plus louche que de coutume, d'aller faire une promenade sur le port, et, demeurée seule avec sa mère, laissa passer les colères, les cris, les larmes, les supplications, et, au bout de cinq heures de lutte, arracha cet aveu à Mme Gayole :

— Jamais je ne t'approuverai. Mais ça n'est pas la peine de discuter plus longtemps. Tu as la tête aussi forte que moi, Zabelle, et ça n'est pas peu dire. Appelle ton va-nu-pieds et mets devant tes compagnes son bracelet.

— C'est déjà fait.

Quand le père rentra, au soir tombant, il trouva la maison silencieuse, et les deux femmes cousant, à quelque distance l'une de l'autre.

Avant midi, Marie Libert était de retour au Portel. En quittant l'atelier, pour aller plus vite, elle a pris le tramway. De la station, par la rue Carnot, elle s'achemine vers la maison qu'a louée la veuve Lobez, dans la plus vieille partie de la petite ville, sur une pente raide, voisine de la plage. Rêve que la pauvre Lobez a cru si longtemps impossible ! Mais non, pendant que Gingolph, au mois de janvier, passait en fraude des ballots de tabac jaune sur les terres et les galets de la baie

de Somme, elle avait été visiter les logemens à louer, et elle avait arrêté, pour le terme du 15 mars, cette maison bâtie en pierre, cette maison qui avait des cloisons, des fenêtres, une cour, tout ce que n'avait pas la coque de la *Hardie*. L'heure d'emménager était venue; Marie avait promis d'être là pour aider sa cousine; Gingolph avait dit : « Si je n'embarque pas, je viendrai aussi. »

Voici donc la façade, que Marie connaît depuis l'enfance. Elle n'est pas large, et le propriétaire ne l'a pas fait réparer : une fenêtre dans le toit de tuiles, une au rez-de-chaussée, à peine séparée de la porte, des murs extérieurs autrefois peints en jaune, maintenant crevassés et verdis par des coulures de pluie, de neige et de brume, deux degrés de granit, que des grosses bottes de pêcheurs et des patins de ménagères, à la longue, ont creusés au milieu.

Dormir dans une maison qui n'est pas en planches! Vivre au milieu de ce Portel où la race a vécu, où on a vu jouer cette Rosalie Lobez qui est veuve aujourd'hui, qui est pauvre, et qui revient! Tout ce bonheur a épanoui le visage de la mère. Elle se tient debout devant la maison, à côté de tout son mobilier chargé sur une charrette, et de ses enfans rangés, à sa droite et à sa gauche : Gingolph accouru de Boulogne, puisque la *Belle-Chance* n'est point au large, Jacqueline, Jeanne, Louise, Ludovic, Désiré couché entre les brancards. Tout le monde regarde la maison. Les voisines regardent les locataires nouveaux. Marie Libert descend tout doucement la rue.

Elle jette un coup d'œil sur l'énorme chargement qu'a traîné un cheval misérable et à son dernier souffle : tous les lits, les chaises en hérisson, les coffres, l'armoire, le poêle, des caisses, une malle, la table, un panier plein de poules entre les pieds de la table, et, dominant le tout, comme un mât penché, le tuyau du poêle qui chauffait la *Hardie* et où le vent joue un air enragé. Elle voit la cousine Lobez qui porte une horloge dans ses bras, et Gingolph, qui est vraiment le chef de ces pauvres, leur force, et leur beauté. Elle pense plusieurs choses, mais nul ne saurait dire si cette sage enfant, à la figure de petite novice, qui tend la main à Marie Lobez, à Gingolph, à Jacqueline et aux autres, est émue diversement par le bonjour de chacun. Sa plus tendre conversation est pour le plus chétif, Désiré, dont la tête est énorme et le corps décharné.

— Vous venez nous aider, ma cousine? demande Gingolph. Eh bien! quand ça sera trop lourd pour moi seul, je vous appellerai! Nous ne sommes que deux qui ayons de la force.

Il n'appela pas une seule fois. Mais, dans la maison ouverte, où la tempête courait librement, Marie, comme une sœur aînée, plus experte que Jacqueline, serrait le linge, pliait les vêtemens, étendait les paillasses et les matelas dans les pauvres châssis de bois, aidait enfin la mère qui n'avait point encore d'aide efficace.

Il était tard, le vent s'apaisait, la lumière diminuait lorsque la maison commença de prendre la physionomie qu'elle devait garder, ici de cuisine, là de chambre pour les enfans, là-haut de chambre pour Gingolph, qui dormirait au grenier. Dans la cuisine, qui ouvrait sur une cour étroite, toute la famille Lobez et la cousine Marie se reposaient. Une conversation simple les tenait attentifs, assis en cercle sur des chaises ou des caisses. Marie Libert interrogeait les enfans sur Equihen, et leur racontait quelques-unes des innombrables histoires du Portel, ville tassée, ramassée, habitée par une dizaine de familles qui ont multiplié sans beaucoup essaimer, et où, pour des raisons de parenté et d'étroit voisinage, la journée de chacun est vite l'histoire de tous. Elle était près de Gingolph, assis, tout couvert de poussière, et sa veste de toile brune déchirée aux manches, sur un gros sac de pommes de terre; elle dominait d'assez haut le pêcheur de la *Belle-Chance*, et lui, souvent, pour mieux l'entendre, et parce qu'elle était agréable à voir, il levait le menton. Leurs yeux se rencontraient, et la douceur était grande qui tombait de ceux de Marie. Rosalie Lobez s'étonnait que Gingolph n'eût point l'air de s'apercevoir que Marie le regardait avec complaisance; elle songeait que c'était un singulier honneur que Marie fût venue aider à l'aménagement de si pauvres cousins; elle se rappelait que son Gingolph, sur les quais de Boulogne, et dans les ports de pêche où relâchent les harenguiers, était guetté par d'autres filles, et elle disait, bien lasse pourtant et peu disposée à écouter :

— Ne nous quittez pas, ma cousine Marie, c'est le meilleur soir que j'aie passée depuis longtemps. Ce que c'est que la ville, tout de même : on y trouve des gens qui savent amuser le monde!

Un peu plus tard, elle dit encore :

— Gingolph, n'est-ce pas que les yeux de notre cousine Marie ressemblent aux yeux de ta sœur Louise?

Mais le garçon secoua la tête, en regardant les yeux de Marie, qui souriait du fond de l'âme. Et toute la nichée fit silence.

— Non, dit-il, et même ils ne sont pas tous les deux de la même douzaine.

— Ils sont jolis et bien à mon goût; que veux-tu dire, mon garçon?

— Qu'il y en a un, celui-là, où je vois une feuille morte!

— Par exemple! s'écria Rosalie Lobez, en se penchant au-dessus des yeux qui s'étaient détournés et remplis de larmes, n'écoutez pas ses plaisanteries : il veut parler d'un point jaune que vous avez dans l'œil gauche... Et cela vous va bien...

Elle aurait continué. Mais, au même moment, dans le couloir, on entendit saboter. Une petite fille, qui avait des cheveux blonds, le ventre en avant, la robe courte et bouffante, et des jambes maigres habillées de noir, s'arrêta entre les chambranles de la porte, et demanda :

— C'est-il ici chez les Lobez?

— Oui.

— J'ai tant couru! Personne ne savait.

— Que nous veux-tu?

— Je veux dire à M. Gingolph que Mlle Zabelle a mis son bracelet d'or... Et c'est vrai : je l'ai vu... Il a une chaînette...

Elle tendit la main :

— Donnez-moi deux sous, pour ma peine.

Marie se leva aussitôt, et elle sortit. On ne la vit ni pleurer, ni reprocher à Rosalie Lobez de l'avoir invitée. Elle eut le courage de dire bonsoir aux plus jeunes enfans qui l'aimaient déjà, l'ayant devinée, avec leur instinct sûr. Mais, dans le vent diminué, dans la nuit commençante, qui appelait les femmes au fourneau, et diminuait, derrière les fenêtres, le nombre des témoins, elle s'en alla, les mains jointes sous son tablier, le visage droit parce qu'elle était brave, mais les yeux fixes, et privés d'âme, et qui ne voyaient rien, parce qu'elle souffrait. Elle remonta la rue, elle tourna, prit la rue principale où elle habitait, et arriva devant la maison bien crépite, dont les volets étaient peints en mauve.

Là sa jeunesse heureuse avait demeuré. Mais Marie est per-

suadée en ce moment que sa jeunesse est finie. Elle est de la grande race humaine, qui ne vit point d'amusement, qui a le regard tout clair, dès le matin de la vie, à l'heure des brouillards d'amour, et elle se demande, étonnée encore d'avoir été dédaignée, si ce n'est point là le sacre douloureux, le signe d'une vocation plus haute. Ne serait-elle pas une de ces créatures associées au rachat du monde, employées jusqu'à l'usure des forces au bien des faibles et des abandonnés, fille qui vieillirait, oublieuse d'elle-même, garde-malade de la mère infirme, fidèle au soin de l'église qu'elle balaie et qu'elle orne, dévouée au salut des enfans auxquels elle apprend le catéchisme, âme qui achète la paix et qui peut la donner, veilleuse qui est mise sur le chemin, dans les grandes ténèbres, et que le vent n'éteint pas ? Quelle dure solitude ! Dieu qui l'habite avec nous n'est point pressenti de loin. Elle fait peur. Marie voit une femme jeune, qui lui ressemble à elle-même, qui a le visage de la sagesse, et qui se penche sur un livre de prière dont les pages sont fanées par le toucher des doigts. Est-ce toi, Marie Libert ? Toi jolie ? riche parmi les filles du Portel ? Toi qui as dix-huit ans ? Et d'où vient si peu de confiance dans la vie qui commence ? Le vent de la route a séché les yeux, les yeux bruns qui ne sont pas de la même douzaine. Elle soupire une fois. Elle monte les trois marches. Elle ouvre la porte : « Bonjour, maman ! »

Rosalie Lobez a d'abord fait dîner ses enfans, — et la soupe était longue à faire, on ne savait plus où trouver chaque chose, — elle a couché les petits, Désiré dans la cuisine, Ludovic dans la mansarde, à côté du grand frère. Les filles coucheront dans la belle chambre qui donne sur la rue. Puis, elle a causé avec Gingolph, pas longtemps, auprès du berceau où dort encore l'infirme. Elle ne grondait pas : elle était blanche de fatigue et de la grande peine de Marie.

— Tu as donc donné ton cœur, pour de bon, mon petit enfant ?... J'espérais que tu réfléchirais, car nous avions déjà parlé d'elle, à Equihen ?... Les parens savent que tu as de l'amitié pour leur fille ?... Elle a mis le bracelet d'or, pour te faire signe que vous êtes accordés ?... Le bracelet d'or, tu l'as gagné dans les deux grandes nuits de tempête, où j'ai eu si peur pour toi ? C'est là ton secret que tu refusais de me dire ?... Tu m'as caché l'histoire de ton voyage, toi qui me racontes tout ?...

Il répondait oui, à toutes les questions. Il était net et assuré dans ses réponses, comme un homme. Mais la jeunesse et le grand amour qu'il avait, et la joie de se savoir accepté, passaient en étincelles dans son regard. Et elle le voyait bien. Il répétait :

— Ma pauvre maman, quand vous la connaîtrez, vous serez plus contente ! C'est la plus belle fille de Boulogne.

La mère finit par dire :

— J'aurais mieux aimé la meilleure du Portel.

Et ils se séparèrent après s'être embrassés.

Alors, dans son lit nouveau, qui était encastré dans la muraille comme une couchette de marin, — tout ce pays est modelé par la mer, — Rosalie Lobez connut les longues pensées inquiètes qui naissent l'une de l'autre, les projets qui tombent, le courage qui va manquer, les paroles trouvées après coup, et qui peut-être auraient touché l'enfant, et qu'on ne dira jamais parce que l'heure est passée... Elle avait tant rêvé de ce retour au Portel, et tant espéré de ce tranquille visage de Marie, qui devait émouvoir le cœur de Gingolph !

René Bazin.

(La troisième partie au prochain numéro.)

Mme DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

V [1]

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS DE Mme DE STAËL SUR L'ALLEMAGNE

I

Dans un des premiers chapitres de *l'Allemagne*, Mme de Staël n'a pas essayé de dissimuler l'impression mélancolique et presque funèbre qu'elle éprouva lorsqu'elle franchit le Rhin et lorsqu'elle se sentit « exposée à entendre ces mots terribles : Vous êtes hors de France. »

J'étais, il y a six ans, sur les bords du Rhin, attendant la barque qui devait me conduire à l'autre rive; le temps était froid, le ciel obscur, et tout me semblait un présage funeste. Quand la douleur agite violemment votre âme, on ne peut se persuader que la nature y soit indifférente; il est permis à l'homme d'attribuer quelque puissance à ses peines; ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la confiance dans la céleste pitié.

Je m'inquiétais pour mes enfans, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans l'âge de sentir ces émotions de l'âme qui répandent l'effroi sur tous les objets extérieurs. — Mes domestiques français s'impatientaient de la lenteur allemande et s'étonnaient de ne pas être compris quand ils parlaient la seule langue qu'ils crussent admise dans les pays civilisés. Il y avait dans notre bac une vieille Allemande, assise sur une charrette; elle ne voulait même pas en descendre pour traverser le fleuve. « Vous êtes bien tranquille, lui dis-je. — Oui, me répondit-elle, pourquoi faire du bruit ? »

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars et 1er décembre 1913.

Ces simples mots me frappèrent en effet. *Pourquoi faire du bruit?* Mais quand des générations entières traverseraient la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeraient pas moins, et sauraient de même les atteindre.

Francfort fut la première ville d'Allemagne où Mme de Staël fit un séjour de quelque durée. Elle y était arrivée, incertaine de ses projets et de la route qu'elle prendrait. Quand elle était à Metz, elle songeait encore à se diriger vers Berlin; mais elle hésitait à s'enfoncer plus avant dans cette Allemagne qui lui faisait peur. Weimar l'attirait au contraire par l'éclat que projetait sur la petite cour ducale la présence simultanée de Gœthe et de Schiller. Mais avant de prendre l'une ou l'autre route, elle voulait attendre des nouvelles de M. Necker et la réponse aux questions minutieuses qu'elle lui avait adressées sur l'état de sa santé.

Une lettre que M. Necker lui écrivait le 4 novembre était de nature à la rassurer et l'encourageait à continuer son voyage :

... Tu auras déjà vu dans une de mes dernières lettres adressées à Metz que, là, il n'y avait pas la plus légère incertitude à conserver sur la convenance de ton voyage en Allemagne et que je t'invitais, par toutes sortes de motifs, à le faire avec sérénité, et puisque tu m'écris de nouveau sur ma santé, je te répète, avec la plus grande vérité, que je suis aussi bien que je l'ai été depuis longtems et justement de même que tu m'as laissé. J'ai mes réveils, lorsque des lettres de toi m'inquiètent, mais je surmonte aisément ces impressions dans la journée, et j'espère, avec la bénédiction du ciel, que je ne serai pas mis à des épreuves plus fortes que celles que j'ai eues. Je n'ai même aucun battement de cœur comme j'en ai eu quelquefois l'hiver dernier. Je trouve donc, relativement à ma santé, que l'époque est bien choisie pour l'entreprise de mon petit pigeon voyageur. Le jugement de Genève, dont tu as la bonté de prendre souci, est tel que tu peux le souhaiter; on trouve que tu as noblement fait de t'éloigner dès qu'on marchandait sur ton séjour à Paris; on trouvait de plus d'une raison parfaite l'idée que tu aurais eue d'aller présenter ton fils au Roi de Suède, et j'ai bien quelque regret à ce que tu ne l'aies pas fait.

Mme de Staël était arrivée à Francfort le 17 novembre. Le jour même de son arrivée, elle avait, suivant son habitude, écrit à son père une lettre qui a dû être perdue ou que M. Necker n'a pas conservée, car elle ne se trouve point dans les archives de Broglie. Le 19, elle lui écrivait une seconde lettre et lui faisait part de ses premières impressions sur l'Allemagne qui, on va le voir, n'étaient guère favorables.

Je t'ai écrit avant-hier à mon arrivée ici, cher ami, et j'ai reçu depuis une lettre de toi de Metz, dans laquelle tu veux bien entrer dans plusieurs détails de prudence que je suivrai très exactement. Je ne suis pas encore séparée de Benjamin; ainsi, tout le poids de l'Allemagne n'est pas encore retombé sur moi; il ne s'est montré à personne : je le tiens en chartre privée dans mon auberge (1).

On me traite bien ici à ce que je vois, mais c'est une ville sans ressources sur le rapport des lumières, et tout le matériel en Allemagne est insupportable ; lits, nourriture, poêle, toutes les sensations sont pénibles, et tout ce qui n'est pas distingué parmi les Allemands n'est pas tout à fait de l'espèce humaine relativement à nos habitudes et à nos goûts. Je frémis de ces quatre mois dans lesquels je suis embarquée; je ne crois pas qu'ils aient d'inconvéniens positifs, il me semble qu'on est bien disposé pour moi, les gazettes n'ont rien dit de fâcheux, la curiosité que j'excite est vive même ici, mais je me croirai dans une prison aisée quand mon ami m'aura quitté. Ah! il est impossible de vivre ailleurs que dans sa patrie, et quand cette patrie est Paris, c'est Armide (2) dont on a pris l'habitude. Les gazettes sont aussi tremblantes ici qu'à Paris; un gros résident (3) de France (qui n'est pas venu chez moi) les surveille et le caractère des Allemands n'est point imprudent. Rien ne ressemble moins à des Anglais, quoique leur opinion soit la même sur tout, mais ils serrent leur opinion dans une armoire comme une chose dont on ne se sert pas même les dimanches.

Ce qui m'a le plus intéressée, c'est un spectacle allemand où l'on donnait une pièce de Kotzbue, pièce aussi d'une philosophie complète sur le rapport du catholicisme, mais tout cela dit et écouté de manière que l'effet n'en doit pas être plus rapide que celui de la goutte d'eau qui ne pénètre le rocher qu'à l'aide des siècles.

J'irai à Weimar dans 8 jours; il faut toujours m'écrire ici. MM. Bethmann me renverront mes lettres si je n'y suis plus. Je tâche de vivre économiquement, quoique la vie d'auberge soit bien chère ; c'est à mille écus par mois que je vise et j'espère ne les pas passer, mais quelle triste manière de dépenser ton argent! — Il me semble que toutes les lettres d'Angleterre ici s'accordent à dire que les Anglais désirent la descente et c'est pour cela que je crois toujours qu'elle ne se fera pas, au moins cet hiver. Le roi de Prusse ménage toujours extrêmement la France ; on croit qu'il voudrait s'approprier l'électorat d'Hanovre.

A Berlin il faut être présentée à la Cour par le ministre de sa nation et je ne veux pas être présentée comme Suédoise. C'est une difficulté, car je ne

(1) Benjamin Constant avait épousé quelques années auparavant une dame d'honneur de la duchesse de Brunswick dont il était divorcé, et il avait exercé les fonctions de chambellan du duc de Brunswick dont il s'était démis. Son retour en Allemagne le mettait dans une situation assez délicate.

(2) Mme de Staël veut dire : « les jardins d'Armide. »

(3) Ce « gros résident » s'appelait Hirsinger. J'ai feuilleté sa correspondance aux Archives des Affaires étrangères ; il n'y est pas question du passage de Mme de Staël.

sais pas si Laforet (1), même avec la lettre de Joseph, me présentera comme Française. Tout est difficulté hors de France quand on n'est protégée ni par l'aristocratie, ni par le gouvernement français. Metz valait mieux que tout cela, mais tu l'as trouvé ridicule; il avait trop l'air de frapper à la porte; cependant il faut y retourner dans quelques mois et envoyer de là mon fils en pension. Je voudrais ne te revoir qu'après avoir vaincu ce terrible ennemi de mon repos, l'exil; mais je t'en conjure, réfléchis si tu peux venir à mon secours pour en triompher. J'espère que tu dis pour moi des tendresses à mon oncle; je ne lui écris pas, me fiant à toi. Mme Rilliet (2) aura une lettre de moi quand j'aurai vu son fils à Hanau; j'y passe en allant à Weimar. Je ne me soucie plus trop de ces diamans; ne les risque pas, cher ami. Qui sait si j'irai jusqu'à Berlin, j'ai tant d'envie de rentrer en France. Le résident de France n'est pas venu chez moi, ni le prince de Gotha que j'ai souvent rencontré; comme l'attrait de l'esprit est nul ici, passé la curiosité, il n'y a pas une balance contre rien. Ah! découvre-moi un moyen de me rétablir en France. J'ai trouvé ici deux compatriotes de mes amis de l'île Saint-Pierre qui ont été comme ma famille en soins pour moi; eux ou Paris ou Coppet l'été, tout le reste ne peut aller. Dis-moi donc un mot de l'humeur des Genevois contre moi.

Le même jour, elle écrivait à Villers une longue lettre :

J'ai été saluée sur la terre étrangère par une lettre de vous et je me suis crue en la recevant un moment dans une patrie. Rendez-moi souvent cette illusion. J'ai devant moi un hiver que je voudrais apaiser comme un ennemi et chaque jour qui s'écoule, chaque instant de soulagement que j'éprouve est un véritable bienfait du temps ou de mes amis. Je n'aurais pas cru qu'après trente ans on pût désirer jamais que la vie se hâtât, mais mon avenir de quelques mois est si cruellement dépouillé que je voudrais le traverser rapidement comme un désert... Vous dirai-je, au bout de deux jours, en véritable Française, mon impression sur un pays que je ne connais pas? Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée où des vêtemens de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout: c'est un concert dans une chambre enfumée. Il y a de la poésie dans l'âme, mais point d'élégance dans les formes (3).

« Un concert dans une chambre enfumée, » telle était la première impression produite par l'Allemagne sur Mme de Staël. La prolongation de son séjour à Francfort, où un pénible incident la retenait, ne devait pas détruire cette impression :

Francfort, ce 22 novembre.

C'est la première fois, cher ami, depuis mes malheurs, que je suis

(1) Laforet était ministre de France à Berlin.
(2) Mme Rilliet, née Huber, était une cousine et amie d'enfance de Mme de Staël.
(3) Isler, *Briefe an Villers*, etc.

depuis six jours sans nouvelles de toi et cela m'inquiète vivement. Je te demande en grâce de m'écrire, ne fût-ce que quelques lignes, trois fois par semaine. Je ne peux rien supporter sur la terre étrangère; mon imagination se frappe à l'instant.

Je viens aussi d'avoir une terrible épreuve. Il y a trois jours que ma fille a pris la fièvre, et je crois que le contraste de la chaleur des appartemens par les poêles de fer et du froid de la rue en était la cause. J'ai envoyé chercher le docteur Sommeringen, un homme très fameux, comme anatomiste, dans toute l'Europe, et qui a fait l'horrible découverte que la tête séparée du corps a encore du sentiment et de la connaissance. Au moment où il a vu ma fille qui était rouge de la fièvre, il m'a dit : « C'est la fièvre rouge, elle règne ici. » La pauvre petite se mit à pleurer tout de suite ; je lui demandai en anglais, pour qu'elle ne m'entendît pas, si elle était dangereuse. « Oui, me dit-il; à l'instant, une jeune femme de vingt ans qui demeure devant votre auberge, vient d'en mourir. » Je ne sais pas comment je ne suis pas tombée à terre de l'effroi de ces paroles. Si Benjamin n'avait pas été là, j'aurais perdu la tête; cependant un examen plus attentif m'a fait voir que Sommeringen se trompait et grâce à Dieu la petite n'a eu que deux accès éphémères dont elle est aujourd'hui parfaitement guérie ; mais quelle brutalité allemande dans ce médecin !

Restait une autre anxiété ; il ordonnait des remèdes et je ne savais pas du tout s'ils étaient bons ou mauvais. C'était une drogue composée d'alcali neutralisé par du vinaigre, de nitre, et de citron. Un Anglais que je vois assez souvent, qui est sorti de France parce qu'il avait à peu près soixante ans, m'a assuré que cette drogue était tout à fait innocente, et qu'il l'avait vu très souvent employer en Angleterre ; je l'ai donc laissé prendre et elle ne lui a point fait de mal. A présent, je voulais lui donner de la manne, Sommeringen me l'a défendu, il prétend que l'on a découvert que les médecines n'agissent sur les entrailles qu'après avoir passé dans le sang et que sous ce rapport elles font beaucoup de mal; il dit d'ailleurs que la fièvre est presque toujours une affection nerveuse qui demande des calmans et rien autre chose ; fais-moi le plaisir de dire tout cela à Buttini (1) et de me mander ce qu'il en pense.

Je voudrais aussi que tu fisses mettre tes lettres à la poste à Coppet; je suis sûre, que par la France, elles retardent et de Genève elles passent toujours par la France. Voici ma quatrième lettre à toi de Francfort. J'attends une réponse de Weimar et le parfait rétablissement d'Albertine, pour recommencer mon ennuyeux voyage. Je crois que je partirai samedi ou dimanche ; je ne partirais sûrement pas si je n'avais pas de tes lettres ; écris-moi toujours ici. Je t'ai écrit, je crois, de Metz, que j'avais écrit à Lebrun pour lui envoyer la déclaration que j'avais faite devant le maire de l'intention où j'étais de recouvrer mes droits de Française comme veuve, conformément à l'article du code civil qui m'y autorise; voilà sa réponse. Elle est singulière ; ne dirait-on pas que c'est volontairement que je m'en vais. Cette réponse cependant m'a encore fait pencher vers l'idée d'aller seule-

(1) Buttini était le médecin habituel de M. Necker.

ment à Weimar pour avoir eu un but quelconque de voyage, d'écrire de là ce qui est vrai, c'est que l'air et les poêles ne conviennent ni à ma santé, ni à celle de ma fille et de revenir à Strasbourg où je trouverais des maîtres pour Auguste, de l'envoyer de là dans une pension à Paris, vers le mois de février en allant, moi, à Metz qui est plus près, et d'écrire au Premier Consul, le temps de la descente passé, en me rendant secrètement à Paris. Tu sens bien, je l'espère, qu'il me serait doux, non de revoir les impitoyables Genevois, mais de te serrer contre mon cœur. Mais si je me repose à ma place, je n'ai plus de moyens d'en sortir, et il y a dans mon errante vie à présent quelque chose qui force à une décision. Le grand malheur de ton séjour à Genève pour moi, c'est qu'il finit tout intérêt sur mon exil; il n'en est pas de même de tout autre endroit. Ici je parais infiniment moins chez moi qu'à Paris.

Je te prie d'avoir la bonté de réfléchir sur tout cela, car, plus que jamais, je me suis convaincue qu'il n'y avait que Paris pour moi; je déteste l'Allemagne, l'Angleterre est impossible et l'on ne sait ce que vaut la France, que quand on voyage. Cette ville est tout à fait indifférente aux nouvelles; il en faut de terribles pour percer le triple rempart des habitudes, de la nourriture et de la pipe; on y a toutes les gazettes, mais presque aucune lettre.

On n'est inquiet parmi les amis des Anglais que pour l'Irlande, et encore paraît-il sûr que les rebelles mêmes ne veulent pas des Français. Un grand libraire d'ici et de l'Allemagne, Eslinger, m'a dit que ton ouvrage, le dernier, avait été prodigieusement lu en Allemagne.

Adieu, cher ange, écris-moi.

La réponse de Lebrun était singulière en effet; elle était ainsi conçue :

Paris, 22 brumaire an XII.

On a reçu, avec la lettre de Mme de Staël, la déclaration qu'elle a faite à la municipalité de Metz. L'une et l'autre ont été mises sous les yeux du chef du gouvernement. On la suivra toujours avec bien de l'intérêt dans tous les lieux qu'elle va parcourir. Elle trouvera partout des raisons de préférer la France. On croit que les enfans d'une Française ne doivent être élevés qu'en France, et on est fâché de voir ceux de Mme de Staël aller prendre dans un pays étranger des mœurs et des habitudes dont il faudra qu'ils se défassent, tandis qu'ils n'y trouveront point l'instruction que leur offrait leur patrie. On lui renouvelle l'hommage d'un ancien attachement.

Il était quelque peu superflu de dire à Mme de Staël, que la France était préférable à tout autre pays et quelque peu étrange de lui reprocher, au moins indirectement, de n'y point faire élever ses enfans, alors que la nécessité de pourvoir à leur éducation était précisément la raison qu'elle avait fait valoir pour

obtenir l'autorisation de séjourner à Paris. Comme on l'a vu par sa lettre à M. Necker, Mme de Staël le ressentit. Elle crut cependant plus politique de n'en rien laisser voir, de témoigner en cet ancien attachement dont on lui renouvelait l'expression, une confiance qu'elle n'éprouvait qu'à moitié, et de répondre par l'assurance d'une reconnaissance qui ne paraît pas avoir été très méritée. Le 30 novembre, elle écrivait à Lebrun :

Francfort, 30 novembre.

J'ai été bien touchée, citoyen consul, du petit mot qui m'accusait la réception de ma déclaration. Si vous saviez dans quelle situation elle m'est arrivée, vous seriez bien aise de m'avoir fait un peu de bien dans ce moment-là. Ma fille avait la fièvre depuis huit jours et j'étais dans une auberge avec un médecin allemand, prête à perdre la tête de douleur. Je me répétais souvent que si le Premier Consul m'avait vue dans cet état, il aurait pensé comme moi que l'exil était une douleur presque égale à la mort. Je ne mettrai point mon fils dans une université allemande. La terre étrangère porte malheur. Je l'enverrai bientôt dans une pension à Paris, quelque cruel qu'il soit pour une mère de se séparer de son fils. Ah! quel mal on me fait, à moi qui n'en ait jamais fait à personne. Je vais à Iéna et à Weimar, pour que mon fils y achève l'étude de l'allemand. Je voudrais n'être pas obligée de continuer ma route jusqu'à Berlin. Je crains que, dans une ville où il y a tant de monde et tant d'affaires, mon nom qui excite de la curiosité ne soit encore cité, quelques soins que je prenne pour l'en empêcher. Si vous pouviez m'écrire que le Premier Consul me laisse revenir, avec quelle joie je renoncerais à tout ce qui n'est pas la France. Mon père est si cruellement affecté de ce qui m'est arrivé que nous nous ferions mal réciproquement en nous parlant, et tant que mon exil durera, je ne dois pas l'attrister par le spectacle de ma douleur. Je ne sais donc pas ce que je deviendrai, si le Premier Consul n'abrège pas cette situation. Mon adresse est toujours ici chez MM. Bethmann banquiers. Ils m'enverront mes lettres. Je resterai encore quinze jours ou trois semaines de ville en ville, avant de partir pour Berlin, espérant toujours qu'il m'arrivera quelques bonnes paroles de vous qui me dispenseront de ce grand voyage. Je fais tous les jours une prière pour qu'une heureuse lettre m'apparaisse. Mettez-vous de moitié dans cette prière. Adieu, citoyen consul, ma reconnaissance vous est déjà acquise. Ajoutez-y s'il se peut mon bonheur (1).

Mme de Staël conservait, on le voit, l'espoir tenace que son exil pourrait être abrégé. Cet espoir se trahit encore dans la lettre suivante que, de Francfort, elle adressait à son fidèle protecteur Joseph :

(1) Archives de Coppet.

Mathieu vous a-t-il vu, mon cher Joseph, et vous a-t-il dit que j'ai été retenue ici trois semaines par la maladie de ma fille? Vous qui aimez Zénaïde, représentez-vous quelle a été ma situation dans une auberge avec des médecins qui ne parlaient pas français, enfin à moitié folle de douleur et d'inquiétude. En vérité, je pensais que M. de Talleyrand lui-même aurait eu pitié de moi dans un tel moment. Ce n'est pas une chose si simple que l'exil, et c'est avec raison que les anciens le trouvaient aussi pénible que la mort. Je vais jusqu'à Weimar, capitale littéraire de l'Allemagne. Je ne puis encore me résoudre à partir pour Berlin; c'est si loin et c'est si aisé d'être citée et calomniée au milieu d'une grande réunion d'hommes et d'affaires. Il faudra pourtant bien y aller si, d'ici à trois semaines, je ne reçois rien de vous, car mon père est si amèrement affecté de ce que j'ai éprouvé que je ne dois pas augmenter encore sa peine par le spectacle de la mienne. Le Premier Consul, m'écrit-on, passe l'hiver à Paris. Ne pourrait-il donc pas m'y laisser revenir? Il saurait chaque jour combien et par abattement et par résolution, je suis devenue semblable à ce qu'on veut que je sois. Savez-vous qu'une gazette allemande de Bamberg a dit que j'avais été renvoyée de Paris parce que je vous avais écrit que je souhaitais de vous voir à la tête du gouvernement et que vous aviez montré cette lettre au Premier Consul. Quelle sottise! mais vous n'avez pas d'idée de l'importance qu'on attache en Allemagne à tous les noms et à toutes les anecdotes de France. Ce n'est pas assurément que nous soyons aimés en Europe. Si j'ai jamais le bonheur de vous revoir, j'aurai, dans ce genre, des faits assez curieux à vous raconter. La France a besoin de succès; elle n'aurait pas d'amis volontaires, et c'est encore une des raisons qui me rend le séjour de l'étranger pénible. Mes affections et mes sentimens y sont froissés; je me trouve là plus amie de votre gouvernement qu'il ne le croit parce que le mouvement de mon caractère est de défendre ce qu'on attaque (1).

Je dois vous dire, pour vous flatter, vous qu'on ne flatte point, que votre considération personnelle est intacte; il y a partout estime et respect pour votre caractère. Quant au Premier Consul, il me semble qu'il n'y a qu'une voix, ici comme ailleurs, sur ses talens extraordinaires, mais il est, comme la France, plus craint qu'aimé. Quant à moi, si je n'étais pas considérée sous le point de vue de la littérature, ce qui me vaut beaucoup d'empressement, je sentirais encore plus combien on est mal hors de France, quand on a aimé les principes de la Révolution. Il faut être un pur aristocrate de 89 pour s'accorder avec la féodalité continentale et j'aimerais cent fois mieux mourir que de vivre partout ailleurs qu'en France ou en Angleterre, si l'Angleterre n'était pas en guerre avec nous. — Il y a ici un gros envoyé de France, Hirsinger, plus fait pour représenter Francfort à Paris, que Paris à Francfort, mangeant, buvant, fumant, dormant, enfin tout à fait

(1) A la réflexion et probablement en se relisant, Mme de Staël a rayé cette phrase depuis : *mes affections*. Cette lettre, comme la précédente, n'est qu'un brouillon, mais il n'y a point de doute qu'elles n'aient été envoyées, bien que les originaux ne se retrouvent ni dans les papiers de Lebrun, ni dans ceux du roi Joseph.

agréable à ce pays et peu à moi, qui n'y suis pas encore naturalisée, à qui, d'ailleurs, ma disgrâce a fait assez de peur. Je ne sais pas si elle produira ce même effet sur Laforet, mais je sais bien que deux lignes, qui me dispenseraient de voyager plus longtemps, seraient reçues par moi comme la rosée du ciel. Adieu, mon cher Joseph, vous qui avez été mon ange tutélaire, autant que vous l'avez pu, recevez des respects et des hommages pour Madame Julie, pour vous et que la Providence vous préserve à jamais de quitter la France et d'avoir vos enfans malades loin de leur patrie.

La rosée ne tomba pas du ciel ; les deux lignes espérées n'arrivèrent point et Mme de Staël dut continer sa route. Elle fut cependant retenue quelques jours encore à Francfort pour la santé de sa fille. Avant de partir, elle adressait à son père ces deux lettres où elle traduit, avec sa vivacité ordinaire, ses incertitudes, ses agitations, son amour maternel, sa tendresse filiale, en même temps qu'elle continue de faire part à son père de ses impressions sur l'Allemagne :

Francfort, ce 25 novembre.

J'ai été retenue ici, cher ami, par la santé de ma fille ; elle avait repris la fièvre et je ne crois pas avoir passé dans ma vie quatre jours comme ceux-là, ne sachant si j'avais pris le meilleur médecin, s'il me donnait les meilleurs conseils, entendant à moitié ce qu'il me disait, enfin bien misérable. Grâce à Dieu elle n'a plus de fièvre et je crois que lundi (c'est aujourd'hui vendredi) nous nous mettrons en route pour Weimar. J'attribue sa maladie au changement de nourriture ; elle n'a mangé que de la viande, parce que les légumes ici sont exécrablement arrangés et son estomac en a souffert. J'ai enfin obtenu qu'on lui donnât un peu d'émétique avant-hier et, depuis ce moment, elle va infiniment mieux. Cependant l'appétit n'est point encore revenu. Sommeringen lui a ordonné des gouttes stomachiques dans lesquelles il entre un peu de quinquina. Fais-moi le plaisir de consulter Buttini sur cela et de m'écrire ce qu'il pense ; elle avait un grand mal de tête chaque fois que la fièvre revenait, un peu de mal de cœur sans vomissement, presque habituellement de la tristesse, de l'abattement, du dégoût pour tout et (c'est le seul symptôme qui dure encore) point d'appétit. Je vais prendre pour sa nourriture à l'avenir des précautions auxquelles son air de santé et de vivacité ne m'avait pas fait assez songer, mais je voudrais un avis de Buttini sur l'usage de l'hypécacuana, lorsqu'il est évident que l'estomac est trop chargé. Ah ! quelle entreprise qu'un voyage avec elle. Mon Dieu ! que je l'ai souhaitée près de toi ! Si Benjamin n'avait pas été avec moi, je crois que j'aurais perdu la tête ; il pense à m'accompagner jusqu'à Weimar, et moi, quelquefois, je pense à n'aller qu'à Weimar, ce qui est un but littéraire rempli, et à revenir à Strasbourg et à Metz pour faire ma tentative de Paris au 1er d'avril. Je pense aussi à te proposer de m'envoyer dans ce cas chercher ma fille à Strasbourg pour la ramener chez toi, en me donnant peut-être Albert en échange, mais il faudrait lui donner

pour la route quelqu'un qui l'amusât; enfin je te fais passer sous les yeux divers projets; j'en ai formé cent pendant ces quatre jours; j'aime cette petite à la folie.

Je t'écrirai sous le couvert de M. Merian après-demain; je te supplie d'aller à Genève, je suis tourmentée de te savoir à Coppet. De Weimar il n'y a que deux courriers par semaine et très inexacts, je t'en avertis; mais tu peux être sûr que je t'écrirai toujours trois fois, et, si quelqu'un de nous était malade, c'est alors surtout que tu aurais des lettres, car moi ou un autre, nous écririons tous les jours.

J'ai reçu une lettre de Mathieu depuis celle de Lebrun que je t'ai adressée; il n'attache pas une grande importance au conseil de Lebrun; ma lettre et ma déclaration avaient été envoyées, il n'en avait pas entendu parler et prenait cela pour un bon signe.

Un grand embarras à Berlin, c'est la présentation à la Cour; il faut être présentée par son ministre et, malgré ma lettre à Laforêt, me présentera-t-il? Le roi de Suède passe l'hiver à Carlsruhe, singulière idée pour un roi; il oublie que même le roi des échecs ne remue pas. La flotte, comme tu sais, a fait voile le 16 novembre avec Augereau pour l'Irlande; juste ciel, qu'en arrivera-t-il? Les Anglais, qui se moquent de l'idée d'une descente en Angleterre, ont quelque inquiétude pour l'Irlande.

J'en ai de cette ville-ci par-dessus les yeux; on m'y a reçue de manière à ce que je puisse dire que c'est très bien, mais avec des yeux fins, on y pourrait trouver des nuances non de ma disgrâce, mais de mon républicanisme. J'ai reçu deux lettres de toi depuis ma dernière; adresse toujours tes lettres ici.

Francfort, ce 27 novembre.

Albertine va beaucoup mieux, cher ami; elle n'a plus de fièvre et l'appétit revient, mais si pareil accès lui revenait à Weimar, je croirais que l'air, les poêles et la nourriture d'Allemagne lui font mal et je reviendrais tout de suite à Strasbourg. Il faut que je donne un prétexte à mon expédition d'Allemagne et les hommes de lettres de Weimar en sont un suffisant; enfin je me déciderai là; à chaque station j'espère toujours qu'elle sera la dernière. Je crois que jeudi prochain 1er décembre, ma fille sera en état de se remettre en route; écris-moi toujours ici; ce n'est qu'en montant en voiture pour Weimar, que je te donnerai mon adresse là.

La flotte de Brest est, dit-on, sortie; on répand sans cesse des bruits sur sa prétendue défaite, mais c'est l'esprit de cette ville, si toutefois le mot d'esprit, en aucun sens, peut y être appliqué. En lisant les papiers anglais, on a bien l'idée de beaucoup d'esprit public dans la nation, mais d'aucune habileté dans le gouvernement, ce qui est toujours, ce me semble, une raison d'inquiétude pour les Anglais. On dit d'ailleurs ici que M. de Markoff va partir sans avoir de successeur et que le continent se brouillera, mais que signifient les « on-dit » de Francfort? Tu dois savoir à présent les nouvelles bien mieux que moi. J'ai reçu deux lettres de toi de Metz, qui m'ont désolée parce que tu étais inquiet de mon silence et je ne puis concevoir encore comment ce silence est arrivé. On m'assure que je serai reçue à ravir en Saxe; c'est possible par les individus, mais j'ai toujours une raison de

craindre que les cours voient mal ma disgrâce, mon républicanisme et mon esprit; c'est plus qu'il n'en faut pour effrayer. Tout cela est difficile à mener et plus ennuyeux encore que pénible. Je sens qu'il faut que je m'en aille d'ici pour qu'ils ne découvrent pas qu'ils auraient pu en faire davantage pour moi. Une chose triste aussi des voyages, c'est qu'on apprend trop à connaître son public, et c'est inouï combien l'Europe est encore peu éclairée. Le caractère allemand est d'ailleurs d'une telle timidité que, quand je demandais à Mme Bethmann la mère (masse informe) quel était le meilleur médecin de la ville, elle n'osait pas me le dire de peur de se compromettre.

Il paraît, par les papiers anglais mêmes, qu'il y a 22 vaisseaux de ligne à Brest, et l'on prétend que lord Cornwallis n'en a que 8; mais il y a une seconde flotte sur les côtes d'Irlande commandée par l'amiral Gardner. En tout, il n'y a pas de comparaison entre l'habileté des gouvernemens. Ce sont les choses et non les hommes qui tireront l'Angleterre d'affaire ou du moins pas les hommes qui la gouvernent.

Je voudrais bien te savoir à Genève, cher ami ; cette solitude de Coppet m'inquiète. Mon Dieu, qu'il est malheureux pour moi que tu n'aies pas choisi ta retraite en France! Quel tiraillement continuel entre le désir d'être avec toi et l'aversion pour le pays que tu habites! Ne pourrais-tu pas trouver une manière de me sortir de cette situation; elle est la prison de ma vie. J'ai reçu ta réponse à ma dernière lettre de Metz, tu m'en annonçais une suivante qui n'est pas encore arrivée.

Il y a ici des lettres de Londres jusqu'au 11 novembre par la voie d'Hambourg; on se hâtait de fortifier lord Cornwallis; il était bien temps d'y penser. Adieu, cher ami, mon cœur se resserre de nouveau en me préparant à quitter Francfort.

Mme de Staël passait ici la plume à sa fille, qui adressait à son grand-père quelques lignes affectueuses et enfantines. Puis elle reprenait :

Albertine a voulu t'écrire, cher ami, cette petite lettre qui est toute de sa composition. Sa santé va beaucoup mieux, ce qui fait que nous partons après-demain pour Weimar. Je t'écrirai cependant après-demain. J'espère, d'ici là, une lettre de toi qui me dira que tu as reçu mes lettres de Francfort; je ne conçois pas comment je n'ai pas de réponse à la première écrite il y a aujourd'hui 17 jours. Ce petit mot est la septième fois que je donne de mes nouvelles, sans compter ni ma cousine, ni Albert; tu vois que je deviens ennuyeuse, comme tu veux bien dire que tu l'es. Adieu, cher ange. On commence à douter ici même du départ de la flotte de Brest.

II

Le 1er décembre, Mme de Staël quittait Francfort et prenait la route de Weimar. Mais elle cheminait lentement, pour mé-

nager les forces de sa fille convalescente et s'arrêtait quelques jours à Gotha.

Voltaire définissait les petites cours d'Allemagne : « de vieux châteaux où l'on s'amuse. » Cette définition s'appliquait à merveille à la petite principauté de Gotha, durant la seconde moitié du XVIIIe siècle, en particulier sous le règne de la duchesse Louise-Dorothée. Cette princesse, intelligente et cultivée, était en correspondance avec Voltaire, qui avait passé quelques semaines chez elle en quittant Berlin et qui n'avait jamais oublié la manière dont elle l'avait reçu dans le « paradis thuringien. »

Souveraine sans faste et femme sans faiblesse,

c'est ainsi qu'il la qualifie. La duchesse Louise-Dorothée avait fondé à Gotha un ordre des *Ermites de bonne humeur*, dont la devise était : *Vive la joie!* et dont la règle consistait à « mettre l'étiquette de côté dans les réunions du chapitre. » Elle faisait représenter sur le théâtre de la Cour des pièces françaises, recevait communication de certains chants de la *Pucelle* et « prenait plaisir aux aventures de Jeanne, d'Agnès et du père Grisbourdon (1). » Ce qui est davantage à son éloge, elle avait discerné de bonne heure le mérite de Grimm, qu'elle avait même attaché pendant quelque temps comme secrétaire à son fils aîné, le prince héréditaire, quand celui-ci vint faire un séjour en France. Elle fut une des premières princesses à favoriser par une souscription cette fameuse *Correspondance littéraire*, que Grimm adressa tous les quinze jours, pendant vingt ans, aux principales cours de l'Europe, et qui est aujourd'hui, pour l'étude du XVIIIe siècle, une mine de renseignemens si abondans et si précieux.

Grimm devint même son correspondant particulier, correspondant singulièrement actif et utile, car il s'emploie avec une égale ardeur à obtenir le paiement de certaines créances que la cour de Gotha croyait avoir le droit de faire valoir, et à faire parvenir à la duchesse une *tête frisée*, une *considération* (sorte de paniers), et un volume qui contient la description de vingt-huit coiffures différentes avec autant de planches

(1) *Melchior Grimm*, par Edmond Scherer, p. 205 et *passim*.

gravées et enluminées. Pour le récompenser de tant de zèle, la duchesse Louise-Dorothée l'avait fait nommer conseiller de légation. Il fut même nommé, quelques années après, ministre plénipotentiaire de Gotha à Paris et il figure en cette qualité sur l'*Almanach royal* jusqu'en 1792. A cette époque Grimm, fuyant la Révolution, quitta la France et vint chercher un refuge à Gotha. Sa protectrice était morte depuis plusieurs années; elle avait laissé un fils, le duc Ernest II, qui mit à la disposition de l'ancien correspondant et factotum de sa mère une maison. Cette retraite convenait bien à celui qu'une autre de ses correspondantes, la grande Catherine, appelait, dans ses spirituelles lettres, tantôt : *Monsieur le philosophe*, tantôt *Monsieur le souffre-douleurs*, et à qui elle écrivait qu'« il n'était jamais plus heureux que quand il était auprès, proche, à côté, par devant ou par derrière quelque Altesse d'Allemagne. » Grimm n'était pas heureux cependant ; il vieillissait désabusé, aigri, morose, ne comprenant rien à cette Révolution dont, inconsciemment, ses amis de l'*Encyclopédie* et lui-même avaient bien un peu préparé le triomphe, ne sortant de cette petite maison que pour assister de temps en temps à quelque réception ducale, mais heureux encore, ces jours-là, de sortir de l'armoire un vieil habit vert pomme, et de l'écrin le cordon de Saint-Wladimir qu'autrefois lui avait octroyé Catherine. Dans cette petite maison, il allait recevoir bientôt la visite de Mme de Staël.

Grimm avait autrefois beaucoup fréquenté chez *Hypathie Necker*, ainsi qu'il l'appelle dans sa correspondance, et Mme de Staël avait dû l'y voir souvent. Elle était trop jeune cependant pour assister au fameux dîner où il fut décidé que les gens de lettres vertueux éléveraient par souscription une statue à Voltaire, non plus qu'à celui où Mme Necker, n'ayant pu arrêter les propos irréligieux de Grimm, finit par fondre en larmes, ce qui lui valut le lendemain, de Grimm, une jolie lettre d'excuses. Mais Germaine Necker avait assisté de bonne heure aux réceptions de sa mère, puisque dès l'âge de treize ans, assise toute droite sur une petite chaise, les yeux pétillans d'esprit, — telle la représente un crayon de Carmontelle (1), — elle tenait tête aux amis de sa mère qui se plaisaient à la surexciter. Grimm avait

(1) Ce crayon est à Coppet.

fait assurément partie de ce petit groupe des admirateurs de la jeune fille, et celle-ci, de son côté, n'avait pu manquer de se plaire à sa conversation qui, moins brillante que celle de Diderot, était plus fine et plus mesurée. Ces souvenirs d'autrefois, l'attrait un peu mélancolique qu'on éprouve au fur et à mesure qu'on avance dans la vie pour ceux qui ont été les témoins de notre enfance et de notre jeunesse et avec qui nous pouvons nous entretenir du passé, furent peut-être cause que Mme de Staël s'arrêta quelques jours à Gotha. Mais nous allons voir, par la lettre qu'avant de reprendre sa route elle adressait à M. Necker, quelle impression de désenchantement lui causa sa visite à l'ancien commensal de sa mère, à l'ancien ami de Mme d'Épinay.

Gotha, ce 10 décembre.

Quelle entreprise, cher ami, que de traverser le Nord de l'Allemagne au milieu de l'hiver! il y a partout quatre pieds de neige et mes inquiétudes pour ma fille et ma poltronnerie naturelle font de ce voyage un long supplice, et jusqu'à présent pour quel but, quel insipide but!

J'ai passé à Fulda. J'avais envie de voir le prince d'Orange, il m'a écrit qu'il était malade et qu'il me verrait à Weimar. A Eisenach, j'ai trouvé une femme francisée par les émigrés complètement, qui m'a très bien reçue et m'a montré des lettres de Weimar, qui semblent prouver que la Cour me recevra très bien. Mais on y dit que les grands hommes (Gœthe et Schiller) ont une peur terrible de me parler en français et qu'on ne sait pas si, de peur, ils ne s'en iront pas; mon succès à Weimar est donc encore incertain.

Je crois cependant que je m'en tirerai; mais qu'est-ce que c'est que s'en tirer? C'est comme des chemins: arriver sans avoir le cou cassé, résultat qu'on aurait obtenu en ne bougeant pas. Il n'y a rien de plus lourd, de plus enfumé au moral et au physique que les hommes allemands, je n'en dis pas de même des femmes, mais jusqu'à présent, je ne conçois pas comment elles peuvent placer leur amour ailleurs que dans l'idéal, car il n'y a rien de plus tristement réel que ces hommes qu'il faut bien qu'elles épousent. Ce n'est pas une nation que les Allemands, et le Premier Consul en peut faire tout ce qu'il veut, non de leur consentement, mais sans leur consentement, ce qui revient au même.

Il paraît qu'il a demandé à emprunter de l'argent à l'Électeur de Hesse en lui offrant en gage des villages de Hanovre, mais l'Électeur a demandé la garantie du roi de Prusse et de l'Empereur sur la validité de ce gage et cette garantie ne sera point donnée. Le roi d'Angleterre a déclaré qu'il ne reconnaîtrait aucun emprunt fait par les États de Hanovre depuis l'entrée des troupes françaises. T'ai-je dit que j'ai vu à Francfort un Hanovrien qui avait mené les chevaux du roi d'Angleterre au Premier Consul? il lui a donné pour sa récompense une assignation de 250 ducats sur la caisse même de Hanovre. Ce genre de générosité ne lui plaisait pas. L'enthousiasme pour

Bonaparte est fini en Allemagne parce que les aristocrates sont anglais et les démocrates républicains, mais il n'y a pas d'opinion active en Allemagne ni réunie ; chacun pense et fume solitairement. Il y a du gothique dans les mœurs, quoiqu'il y ait du XVIIIe siècle dans les lumières ; les hommes médiocres y sont plus médiocres que partout ailleurs, parce qu'il n'y a aucun remplacement par le mérite réel, ni grâces, ni mouvement, ni facilités ; enfin je suis revenue de l'idée qu'on puisse vivre là. Il est vrai que je ne parle pas leur langue et qu'il n'est pas vrai qu'ils sachent le français, quoi qu'ils en disent.

Je serais morte de vapeurs si Benjamin n'était pas avec moi ; c'est une bien grande marque d'amitié que de faire soixante lieues d'Allemagne par la neige, soixante lieues pour revenir sans compter le voyage de Francfort qui n'est qu'une plaisanterie à côté de ceci, et le tout pour se déguiser en précepteur et ne voir ni un homme ni une chose. Ma fille aussi est une charmante société et j'ai quelquefois peur qu'un développement si extraordinaire ne menace sa santé. Je t'assure qu'elle aura beaucoup plus d'esprit et surtout plus de grâces que moi ; si elle peut se mettre à l'aise avec toi, tu verras que j'ai raison ; mais Dieu veuille que ce Nord ne lui fasse point de mal.

Je serai après-demain à Weimar où j'espère trouver de tes lettres ; j'ai de grandes inquiétudes sur la correspondance dans cette partie de l'Allemagne. Je vais affranchir jusqu'à Nuremberg ; fais-moi le plaisir de savoir si tu dois faire de même et remarque si cette lettre t'arrive en neuf jours comme on me l'a promis ; je puis en recevoir la réponse directement encore à Weimar chez M. Desport, si tu ne perds point de temps ; on m'assure que Francfort est un détour. As-tu reçu une lettre d'Auguste, de notre route ? J'ai écrit aussi à Mme Rilliet et Auguste à son frère et à Alfred Rilliet, pour que chaque jour il t'arrivât la nouvelle que nous cheminions. Je compte partir de Weimar et me séparer de Benjamin le 2 janvier. Les vraisemblances me paraissent être pour que j'aille à Berlin ; de Weimar il n'y aura plus que soixante-dix lieues ; il faudrait les faire également par la neige pour revenir sur les bords du Rhin ; il vaut mieux aller attendre à Berlin le retour du printems. Ah ! quel ennui que l'hiver ! Pour s'en faire une idée il faut avoir traversé des plaines d'Allemagne qui offrent l'image d'une mer blanche, car vous n'apercevez que de la neige, ni un arbre, ni une élévation, ni rien que la neige réunie au ciel.

J'ai donc été voir Grimm et je dîne chez lui aujourd'hui. Tous ses défauts se sont fort augmentés par ses quatre-vingts ans ; il est lourd, lent, goguenard, sans esprit ni mesure et d'une aristocratie stupide. Il ne lui reste de sa philosophie passée qu'une amertume contre la vie, qui me rappelait ce que j'avais entendu dire à Saint-Lambert. Il est entouré de cette famille de choix, les filles de la petite-fille de Mme d'Épinay (1). Cette

(1) La petite-fille de Mme d'Épinay, l'*Émilie* des *Conversations*, qui avait épousé le comte de Bueil, avait émigré et était tombée dans la misère. Par un sentiment de fidélité, qui l'honore, à la mémoire de son ancienne amie, Grimm l'adopta en quelque sorte et la recueillit avec ses deux filles dans sa petite maison de Gotha. Ce fut une de ces jeunes filles qui composa l'épitaphe de Grimm quand celui-ci mourut le 19 décembre 1807.

petite fille elle-même n'a point d'esprit du tout; il disait devant moi : « *C'est un radotage à moi de vivre longtems, je la voulais courte et bonne et le contraire m'est arrivé.* — Ah! dit-elle avec un air tendre, *qui compte sans son hôte compte deux fois.* » Mon Dieu, que la bêtise est bête!

J'ai été de là chez la femme du premier ministre du duc de Saxe-Gotha, Mme la comtesse de Frankenstein, qui m'avait fait demander de venir chez elle; j'ai trouvé en elle une femme très bien, ce que sont les femmes en général ici, et son mari, un homme de beaucoup de sens, qui m'a parlé de toi, comme au reste tout le monde en parle ici avec le plus grand respect; il m'a fait plaisir en me montrant combien tous les émigrés font peu d'effet par leurs propos; à Eisenach, ils les regardaient comme des fous, M. de Castries excepté, qui par parenthèse a toujours parlé de toi avec le plus grand éloge. C'est à Eisenach qu'il a vécu et que le comte Schomberg est mort (1). J'ai appris quelques nouvelles là, chez ce premier ministre, sûres et assez piquantes. On m'avait dit que M. d'Entraigues (2), avait été forcé de quitter Dresde; point du tout. Il est nommé conseiller de la légation russe à Dresde; la *Gazette de Pétersbourg* a annoncé cette nomination et le don de l'ordre de Saint-André à M. de Markow; les deux faveurs ont le même but, M. de Voronzoff a eu une explication très vive avec le général Hédouville à Pétersbourg sur la manière dont on avait traité M. de Markow à Paris, et il a insisté positivement sur ce que l'armée française évacuât le pays de Hanovre. Dans la querelle qui existe à Ratisbonne pour les votes protestans et catholiques, la France favorise l'Empereur, bizarre combinaison, mais qui fait croire qu'elle ne juge plus la Prusse si dévouée à elle et qu'elle craint que la Russie n'en dispose. On dit la Prusse en effet très embarrassée, on m'avait déjà assuré de bonne part à Paris que la Russie ne voulait pas la descente. L'affaire de l'emprunt au landgrave de Hesse est tout à fait vraie. Voici comment s'est passé celui de Lubeck; ils l'avaient d'abord refusé, parce que M. d'Alopeus, l'envoyé de Russie à Berlin, les y avait encouragés; ils ont pris peur cependant des menaces de Léopold Berthier et ils ont recouru après lui; voici le seul titre qu'il avait pour faire cet emprunt : une lettre de son frère le ministre de la Guerre qui lui disait : *Vous nous demandez de l'argent, nous n'avons pas le sou à vous envoyer; prenez-en chez vos voisins.* A l'audience où M. de Markow a présenté ses lettres de rappel, après les avoir remises, il est sorti avant que le Premier Consul fût sorti, ce qui ne se fait jamais : tous les ministres l'ont écrit. Voilà, cher ami, tout ce que je puis tirer de mon pauvre sac.

Je t'écrirai de Weimar où j'espère trouver des lettres de toi. Mon Dieu! quelle triste pensée qu'un tel éloignement accru par les difficultés du

(1) Le comte Gottlob Schomberg, fils aîné d'un des ministres du duc de Saxe-Gotha, était entré au service de la France où il devint lieutenant-général. Il ne quitta la France qu'au moment de la Révolution. Le maréchal marquis de Castries était le vainqueur de Clostercamp, qui avait émigré également.

(2) Le comte d'Entraigues était un des agens les plus actifs de l'émigration. Il mourut assassiné à Venise, en même temps que la cantatrice Saint-Huberti, avec laquelle il vivait. M. de Markoff avait été ambassadeur de Russie à Paris. Certain jour, le Premier Consul lui avait fait une scène fort vive.

voyage. Ah! jamais, jamais, je ne me remettrai dans une semblable situation.

Je t'envoie ce qu'on appelle ici une harpe éolienne; tu ne la recevras guère que dans deux mois. Je t'expliquerai bien dans ma première lettre comment il faut l'exposer à un vent coulis pour qu'elle rende des sons que tu entendras dans une autre chambre; elle en rend aussi au milieu du jardin quand on la place bien entre des feuilles, et c'est d'un effet assez doux pour qui aime à rêver. C'est d'ailleurs une fantaisie très peu chère et, si cela réussit chez toi, on en pourra faire venir; cela coûte 18 francs tout emballé. J'ai pris deux leçons d'harmonica; si je parviens à en jouer, j'en acheterai un à Paris. Le reverrai-je jamais! Adieu, cher ange, écris-moi, plus que deux fois par semaine, les lettres se perdent et je suis ici trop aisément inquiette.

III

Par avance, j'extrais d'une lettre que Mme de Staël adressait quatre jours après à son père, mais de Weimar, quelques lignes relatives à un second dîner qu'elle accepta chez Grimm et à une rencontre qu'elle y fit.

Parlons, s'il se peut, de sujets qui ne m'émeuvent pas. Je suis restée deux jours à Gotha depuis que je t'ai écrit. Le prince héréditaire était venu chez Grimm pour me voir. Il a fallu dîner le lendemain avec lui. Ce prince a été à Genève où tu l'as vu; il a gagné de l'esprit assez, combiné avec de la folie; c'est un singulier mélange qui amuse la première fois; il met du rouge et il a assez de profondeur philosophique; tous ses goûts sont efféminés et son esprit est assez hardi : il est plus original que tous les autres Allemands que j'ai vus. Leur patron général, c'est de la bonté, de la timidité, du bon sens, de la roideur et de la science.

Ce prince héréditaire de Saxe-Gotha dont Mme de Staël nous trace un si piquant portrait s'appelait Émile-Léopold-Auguste. Il était né en 1773, âgé par conséquent de trente ans et fils du duc régnant Ernest (1). Son nom n'est point arrivé à l'histoire. Peut-être faut-il s'en féliciter pour lui, car il paraît avoir été un étrange personnage, à en juger au moins par sa correspondance avec Mme de Staël. Leurs relations ne devaient point se borner en effet à cette rencontre et à ce dîner sous les auspices de Grimm. Gotha n'étant pas très loin de Weimar, il est probable que le duc Émile eut plusieurs fois l'occasion de la revoir. Il paraît s'être épris pour elle d'une de ces admirations et de ces amitiés passionnées que Mme de Staël avait le don

(1) Le duc Émile avait épousé, en 1802, une petite-fille du landgrave de Hesse. Il succéda à son père en 1804 et mourut en 1822.

d'inspirer à ceux et à celles qui avaient subi le charme de son commerce. Les lettres que le duc Émile continua pendant quelques années d'adresser à Mme de Staël sont la chose la plus étrange du monde. La plupart sont écrites sur du petit papier, tantôt mauve, tantôt jaune, tantôt bleu, encadré de fleurettes, comme pourraient l'être les billets d'une petite-maîtresse. Aux quatre coins d'une de ces lettres qui est sur grand papier, sont représentés en relief des groupes de petits amours, nus et joufflus, qui tirent à l'arc ou respirent des roses. Au-dessous de ces groupes sont inscrites des devises dans le genre de celle-ci : « Je blesse mais j'attache. » « Ne faites qu'effleurer et craignez d'effeuiller. » Les lettres sont à l'instar du papier. — Il est impossible de pousser plus loin l'afféterie et le mauvais goût. A la déclamation ordinaire du temps s'ajoute le pathos allemand. Il n'appelle jamais Mme de Staël que « chère Louzinska, » « adorable Louzinska, » transformant ainsi, du moins je le suppose, un des deux prénoms de Mme de Staël qui s'appelait Louise-Germaine. La petite Albertine devient Louzinskilla (1). Il a recours aux métaphores les plus invraisemblables. Il se plaint de la « température boréale » des lettres de Mme de Staël ; il la compare « à deux bonnes choses qui refroidissent très vite : le café et l'amour masculin. » Ces lettres seraient amusantes à force d'être ridicules, si elles n'étaient pas si longues. Il y en a qui ne comptent pas moins de douze pages. Quelques échantillons pourront cependant paraître divertissans. Dans une lettre du 26 février 1804, alors que Mme de Staël était encore à Weimar, il lui demande de donner une suite à *Delphine;* il en trace même le plan ; mais il craint « qu'égarée par les feux follets qui scintillent sur l'autel de la mode, » elle ne se contente « d'un éloge éphémère et louche ; » puis tout à coup, il s'écrie :

Mais, grands dieux ! qui me fait parler ainsi ? Comment m'avisé-je de me mesurer avec la reine de la littérature ? A quoi dois-je cette force et ce courage ? Un regard, un mot, peut me terrasser et me confondre, mais enivré par le nectar de l'amitié que j'ai bu à longs traits dans vos yeux séraphiques (2), je ne redoute ni ce regard, ni ce mot accablant. S'il est vrai

(1) Dans la famille de Saxe-Gotha, ils avaient le goût d'employer des surnoms. C'est ainsi que le duc Auguste, oncle du prince héréditaire, écrivant à Mme de Staël, l'appelle : « aimable Chelidonie. »

(2) Dans une autre lettre il lui parle de ses yeux de houri.

que vous m'aimez parce que vous me connaissez, il faut que vous me connaissiez encore mieux pour m'aimer davantage. Sachez que je ne désire point un sort brillant, que je ne crains point les pointes acérées de la vie, que j'ai souvent émoussées, souvent faussées en y laissant accrocher mon pauvre cœur, que je ne cherche ni le bonheur, ni la gloire et que je me contente de marcher sur le chemin raboteux du devoir pour arriver peu à peu à la perfection. Vous savez que mon crépuscule et la sombresse d'une certaine nuit que je ne fuis pas, quoique je ne l'aime pas, m'envelopperont de leurs crêpes humides avant que je ceigne mon front, qui n'est fait que pour des roses légères et des sensitives délicates, d'un diadème pesant qui ne me convient pas. Louzinska, il n'y a pas grande gloire à régner sur les hommes !

Cette mélancolie à la Werther n'empêchait pas cependant le prince héréditaire de Gotha d'être parfois un peu pédant. C'est ainsi que, voulant démontrer à Mme de Staël qu'en Allemagne tout est *à la grecque*, il défile une kyrielle de substantifs auquels il accole l'épithète *grec ;* il y en a deux pages.

Cette correspondance dura quelques années. Sur un point cependant Mme de Staël et son bizarre correspondant ne devaient pas être d'accord : c'était sur l'admiration que celui-ci ressentait pour Napoléon qu'il appelle « l'Unique Grand, notre maître à tous. » Voici comme il parle de l'Empereur, l'année d'Erfurth probablement, — la lettre est sans date :

Mon avenir vous intéresse-t-il ? Il ne sera sûrement pas malheureux, se trouvant entre les mains d'un être grand et unique, d'un héros juste et magnanime qui a daigné me nommer son meilleur ami en me présentant la main dont il tient le globe avec cette parole si classique et si caractéristique : « Prenez-la, duc, elle est pure. » J'ai fait verser des larmes à ce séraphin envoyé par la Providence pour accomplir les prophéties du passé, pour régénérer le présent et pour servir d'idéal à l'avenir. Oui, j'ai fait verser des larmes de sensibilité à ce Grand Unique. »

Napoléon, tendant sa main à l'héritier du duché de Gotha, lui disant : Prenez-la, elle est pure, et, versant avec lui des larmes de sensibilité, j'ai peine à m'imaginer que la scène se soit passée ailleurs que dans l'imagination du jeune prince allemand.

Après avoir prolongé son séjour à Gotha pour dîner avec le singulier convive dont nous venons de parler, Mme de Staël partait pour Weimar. Elle y arrivait le 13 décembre à quatre heures et demie du soir, et aussitôt elle écrivait à son père :

Veimar, le 14 décembre (1).

J'arrive, cher ami, et je trouve deux lettres de toi, bonnes, excellentes, délicieuses. Je t'en conjure, ne parlons jamais d'un certain sujet qui me rend folle; tâche de me persuader en te le persuadant que tu iras si je te le demande, et il est bien vrai que je ne te le demanderai jamais. Mais l'imagination de mon cœur souffre quand je suis à un certain degré malheureuse et que je ne sais que me dire à ce degré : j'ai ce remède-là, pour que j'aie plus peur que toi de l'employer. Ne l'as-tu pas remarqué quand tu t'y étais décidé il y a huit mois? Pourquoi ne l'ai-je pas accepté alors? Aurai-je plus de courage dans un autre moment? Je ne le crois pas; il faudrait que tu me surprisses par une décision imprévue, mais savoir d'avance que tu pars, que tu pars à cause de moi, bref, mille inquiétudes qui me bouleverseraient le cœur, cela me serait impossible. Tu n'es pas capable d'art, mais donne-moi ce voyage comme un blanc-seing et sois sûr que je ne l'employerai que la veille du jour où ma vie serait perdue sans cela (2).

Ici se placent les quelques lignes relatives à ce second dîner chez Grimm avec le prince héréditaire de Gotha que j'ai déjà citées, puis Mme de Staël reprend :

C'est ici que je vais trouver Gœthe et Schiller, etc. On dit l'esprit sous les armes pour me recevoir. Je t'écrirai, le premier courrier, l'impression que j'éprouverai. Il est certain que c'est un pays cultivé; je dois le trouver tel, car *Delphine* y est connue de toutes les classes qui lisent, et l'on me dit en mauvais français : La Delphine est bien charmante. N'est-il pas bizarre que les Allemands l'aient plus senti que les Français? L'esprit de parti et la disgrâce, — la disgrâce ne nuit pas ici, tout au contraire.

J'ai oublié de te dire que le premier mot de M. Woronzoff au général Hedouville a été : « L'Empereur n'est plus impartial : il renonce à son titre de médiateur. » Il s'est plaint alors vivement des traitemens que M. de Markoff avait éprouvés et a demandé formellement l'évacuation de tout le Hanovre. Dans la querelle de l'Empereur avec la Bavière, la France s'est déclarée formellement pour l'Empereur; elle le ménage à présent tout à fait; l'Empereur de Russie a demandé à la Prusse de se joindre à lui pour requérir l'évacuation du Hanovre. Elle a dit que c'était trop tard, mais on la croit fort embarrassée entre la Russie et la France, entre son peu de goût pour la France et son goût pour la paix. Ce *son* se rapporte personnellement au roi de Prusse. Le savant d'ici qui a le plus d'esprit en conversation, Herder, se meurt; je le regrette beaucoup. Au reste, pour tous ces

(1) C'est par erreur que cette lettre est datée du 14. En réalité, comme on le verra par la lettre suivante, elle était arrivée le 13.

(2) Mme de Staël revient ici sur ce projet de voyage de M. Necker à Paris qu'elle n'avait jamais complètement renoncé à obtenir de lui et auquel M. Necker continuait à se refuser.

détails littéraires tu les auras dans un journal que je fais et que je t'apporterai; il est possible que je l'imprime; il pourrait être piquant. Ma fille est enrhumée, mais rien de plus, j'en ai des soins peut-être excessifs, et Auguste en est jaloux au point de se détraquer tout à fait; aie la bonté de lui écrire un mot sans parler de cela, mais en l'encourageant en général. Mon ami est ici dans un incognito qui fait rire, mais il faudra bientôt pleurer en se quittant. Que ferai-je cependant? Irai-je à Berlin? A présent que je n'en suis plus qu'à soixante-dix lieues, il me paraît fou de ne pas y aller passer deux mois; cependant en aurai-je la force? Écris-moi avec le plus grand détail sur ta santé, courrier par courrier, et, alors, je verrai si je puis continuer, mais jamais, jamais je ne tenterai de nouveau pareille entreprise. Tu ne sais donc pas pourquoi je crains les mots mélancoliques. Je crains la trop grande émotion que j'en reçois; tes lignes effacées m'ont fait fondre en larmes. Je te le dis, je ne puis pas te survivre. Tâche, cher ami, de vivre jusqu'à ce que ma fille soit mariée; nous nous endormirions si paisiblement ensemble alors. C'est un ange que cette petite; ni toi ni moi ne la connaissions; ce sera moi doublée pour toi quand je reviendrai. Je vais faire apprendre l'allemand à Auguste en l'établissant avec Bosse chez un Allemand. Mais je renvoye les détails à ma première lettre. Je profite de la poste qui part ce soir même, deux heures après mon arrivée.

Mme de Staël devait faire à Weimar un séjour de plus longue durée qu'elle n'avait projeté en arrivant. Elle y passa deux mois et demi. Nous l'y rejoindrons prochainement.

HAUSSONVILLE.

UN MAÎTRE DE LA NOUVELLE EN ALLEMAGNE

PAUL HEYSE

L'Allemagne s'est enorgueillie pendant la seconde moitié du siècle dernier de deux quatuors successifs de grands romanciers. Le premier comprenait Freytag, Auerbach, Keller et Fontane; le second, Spielhagen, Raabe, Heyse et Wilbrandt. Les auteurs du premier groupe sont tous morts dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ceux du second auront tous vu l'aurore du XXe. Paul Heyse est mort le 1er avril dernier. Adolf Wilbrandt, le plus jeune, vit encore.

La renommée de Paul Heyse était la plus universelle. Ses meilleures nouvelles ont été traduites dans toutes les langues. Il a reçu le prix Nobel en 1910. Quand cet honneur lui fut décerné, une approbation presque générale salua son succès. Un enviable bonheur était réservé à la verte vieillesse de ce bon poète : celui de vieillir entouré d'un minimum d'ennemis.

Paul Heyse s'est essayé, disons plus justement qu'il a réussi dans tous les genres : la poésie lyrique et le théâtre, le roman, la nouvelle, la critique et même la traduction (il a excellemment rendu en vers allemands les vers italiens de Leopardi et de Giusti). Mais entre tant de réussites, il y a lieu d'établir des degrés. Et si l'on voulait à tout prix adresser des critiques à Paul Heyse, on pourrait soutenir que ses romans sont un peu froids et que, si ses pièces de théâtre n'ont jamais attiré les

masses, la faute en est à leur délicatesse et à leur psychologie trop raffinée. Je ne vois pas trop, par exemple, quel reproche on pourrait faire à ses vers lyriques, si harmonieux et mélodieux, et je cherche vainement encore de quelle ombre on pourrait ternir sa gloire de nouvellier. Dans ce domaine, Paul Heyse possédait une supériorité incontestée. C'est là qu'il a cueilli ses plus durables lauriers.

Un auteur a beau s'être exercé avec un succès presque égal dans plusieurs genres : il est bien rare que la postérité apprécie également tous ses titres. Ou je me trompe fort, ou Paul Heyse figurera au temple de Mémoire comme auteur de nouvelles. Du moins tous les critiques allemands, dans leurs récentes études nécrologiques, s'accordaient-ils à porter ce jugement. C'est donc sous cet aspect essentiel que nous envisagerons Paul Heyse dans les pages qui suivent.

I

Il était né en 1830, et sa première nouvelle est de 1853 : elle est intitulée *l'Arrabiata* (l'Enragée), et déjà elle porte témoignage de toutes les qualités qui devaient assurer la renommée de son auteur. *L'Arrabiata* se déroule entre Sorrente et Capri. Elle est de ces nouvelles, si nombreuses dans l'œuvre de Paul Heyse, qui transportent le lecteur en Italie. Dès sa jeunesse, l'auteur qui vient de mourir admira passionnément le *bel paese*, sa littérature, son peuple, ses mœurs, ses sites. Son italianisme est même un élément capital de son talent. Ces sympathies italiennes sont chose, comme on sait, fort commune chez les hommes du Nord ; mais l'amour de l'Italie était chez Paul Heyse quelque chose de plus profond que chez la plupart de ses compatriotes. Il aimait ce pays d'une tendresse faite d'une compréhension aiguë, presque totale. Il la chérissait jusque dans ses tares, — tel un amant adorant sa maîtresse jusque dans ses imperfections, — alors que les Allemands, quelque enthousiasme qu'ils affichent, s'abstiennent rarement de reprocher à l'Italie ses mœurs « arriérées » et aux Italiens leur insuffisante propreté. En outre, s'ils sont protestans et quelque peu piétistes, il y a des chances pour que l' « Italie papale » leur arrache quelques brocards supplémentaires.

Rien de tout cela chez Paul Heyse. L'Italie telle qu'elle est forme à ses yeux un tout parfait dont il serait désolé qu'on s'avisât de rien distraire. La « crasse » blâmée par ses compatriotes, mais c'est un « préjugé allemand ! » La crasse italienne, c'est, pour citer ses propres paroles, « une noble patine qui s'attache aux objets. »

Paul Heyse jugeait avec la même indulgence la « patine morale » du peuple italien, la simplicité et la bonhomie de ses mœurs, le séduisant naturalisme de ses superstitions. Et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

Depuis Henri Heine, l'Allemagne n'avait pas produit d'esprit aussi latin. Paul Heyse n'avait pas grande affinité avec le génie français. Il semble aimer Musset, avec qui il n'est pas sans rapport, mais quel poète n'aime pas Musset? Tiède ami des lettres françaises, il paraît, en revanche, très versé dans l'ancienne civilisation et l'ancienne littérature provençales. Et ce goût s'explique fort bien. L'ancienne culture provençale et la culture italienne ne sont-elles pas sœurs jumelles? Et ne sont-elles pas l'une et l'autre tout près encore de cette civilisation gréco-romaine, la bonne nourrice de Paul Heyse?

Il est d'ailleurs un point à signaler sans retard, de peur qu'on ne se méprenne sur le *latinisme* de ce poète allemand. Son latinisme ne va pas jusqu'à emprunter aux célèbres *novellieri* italiens des siècles héroïques leur tour de pensée et de style. Les conteurs italiens du Moyen âge et de la Renaissance (Boccace à leur tête) sont de licencieux personnages dont l'italien dans les mots brave l'honnêteté. Et sous ce rapport, certains conteurs provençaux leur disputent la palme. Paul Heyse puise chez ces auteurs des sujets, des situations, des caractères. Il emprunte à l'Italie et à la Provence des fonds lumineux et clairs pour ses tableaux et ses portraits, mais par son horreur de la grivoiserie, par son respect de la femme et par la haute idée qu'il se fait de l'amour, il s'éloigne autant que possible des conteurs italiens d'autrefois. Pour comprendre combien l'auteur de l'*Arrabiata*, malgré son italianisme et son provençalisme, reste un pudique Teuton, il suffirait de mettre en regard ces deux maîtres de la nouvelle au XIXe siècle en Allemagne et en France : Heyse et Maupassant. Le contraste est d'ailleurs si énorme qu'un parallèle serait non seulement oiseux, mais absurde. La diversité de race s'aggrave ici d'un antagonisme

d'école. Maupassant est l'enfant chéri du naturalisme et Paul Heyse avait le naturalisme en horreur. Je me demande au surplus si la différence de race n'est pas plus apparente encore chez ces deux hommes que la différence d'école. En tout cas, la distance est entre eux aussi grande que possible. Paul Heyse, dont la critique allemande a maintes fois incriminé le latinisme ou le romanisme, n'a presque rien d'un écrivain français. Henri Heine s'était avancé beaucoup plus loin que lui à la rencontre de notre génie national.

Quand on a publié plusieurs centaines de nouvelles, on a forcément butiné ses sujets un peu partout. L'histoire offre au conteur une riche pâture. Paul Heyse en a largement profité. Son sens du passé est très vif. Il excelle à reconstituer les sociétés et les âmes d'autrefois. Son époque favorite n'est pas le Moyen âge proprement dit, mais la Renaissance. D'un fragment de chronique ou d'une simple visite en touriste dans un lieu illustre, le conteur germanique à l'imagination bouillonnante façonne un récit dramatique, touchant et surtout plein de vie; mais là encore se révèle l'homme du Nord. Les contes de Paul Heyse n'ont pas la simplicité réaliste des meilleurs récits italiens. Ce n'est point par la vérité du trait que cet auteur se distingue. Idéaliste comme étaient la plupart des écrivains allemands de sa génération, il crée des personnages plus beaux que la réalité, plus grands que la nature et dans le bien et dans le mal, mais surtout dans le bien. Pour tout dire d'un mot, les histoires de Paul Heyse embellissent le train ordinaire des choses jusqu'à paraître peu vraisemblables. On dirait même qu'il joue la difficulté dans ce sens. Ce divin raconteur est si sûr de sa puissance de persuasion qu'un thème l'attire en raison même de ce qu'il a d'exceptionnel.

La tragique aventure de Mme Amthor dans *l'Enfant prodigue* (1869) montre ce que Paul Heyse a pu tenter et réussir dans ce genre. Mme Amthor a recueilli un jeune homme blessé dans une rixe et qui du reste a tué son agresseur. Soigné par la douce Lisabethli, une fille de Mme Amthor, le blessé s'éprend d'elle. Et quand sa convalescence s'achève, il demande sa main.

Les fiancés qui s'adorent attendent avec impatience le jour des noces, lorsque, à la veille de la cérémonie, Mme Amthor acquiert la conviction que le bandit tué par l'homme qui va

devenir son gendre est son propre fils, un garçon dévoyé et qui avait rompu toutes relations avec les siens. Après une crise de conscience terrible, Mme Amthor, voyant sa fille si heureuse et si avide de plus de bonheur encore, renonce à lui apprendre l'affreuse vérité. Elle assiste au mariage à demi morte, mais elle joue son rôle, tout son rôle de mère, avec une parfaite dignité. Toutefois, le secret qui l'oppresse est trop lourd. Peu de mois après le mariage de sa fille, elle meurt, non sans avoir commandé qu'on l'enterrât à côté de l'homme assassiné par son gendre et dont elle est seule à savoir qu'il est son enfant.

On pourrait énumérer d'autres nouvelles où Paul Heyse narre des événemens qui ne contrastent pas moins avec le cours quotidien de la vie ; mais il s'en faut que cette invraisemblance soit choquante ou qu'elle nuise à l'intérêt du récit. Tant qu'on garde en mains le livre de Paul Heyse, on subit le charme. Il raconte si délicieusement qu'on ne songe point à se défendre. Certes, ses personnages ne sont pas de ceux qu'on rencontre tous les jours, mais ce monde fantaisiste est tellement enchanteur qu'on n'en découvre pas d'emblée toute la fausseté. C'est seulement à la réflexion, c'est seulement à tête reposée qu'on s'en avise. Et même alors, le charme continue d'agir. On sait gré à cet impeccable conteur de ses belles histoires qui vous ravirent jusqu'au septième ciel.

Peut-être juge-t-on plus sévèrement cette invraisemblance quand elle entache des récits modernes. Paul Heyse, en effet, ne cultive pas seulement le récit historique : il excelle aussi dans le récit psychologique. Je sais des nouvelles historiques de Paul Heyse qui sont des chefs-d'œuvre, mais on doit aussi à cet auteur des nouvelles psychologiques qui ne leur sont inférieures en rien. Quelle grâce, quelle finesse, quel naturel dans *les Deux sœurs* (1868) ! Alors que Paul Heyse, dans ses nouvelles historiques, accumule les dramatiques péripéties, il développe dans *les Deux sœurs* un sujet des plus minces. On peut dire de cette histoire ce qu'on a dit de certains ouvrages classiques : cela est fait avec rien. *Les Deux sœurs* racontent par lettres (les lettres d'une seule personne, Charlotte, à son amie Clotilde) un déplorable malentendu qui finit le mieux du monde.

Charlotte a vingt-six ans et son père compte qu'elle ne se

mariera plus; mais il entend que sa fille cadette, Lilli, ne coiffe pas sainte Catherine à son tour. On présente à Lilli un astronome destiné à s'éprendre d'elle et à devenir son époux; mais la frivole Lilli ne réussit pas à aimer l'astronome, alors que la grave Charlotte s'en est éprise à première vue. Séduit tout d'abord par la grâce rieuse de Lilli, l'astronome s'en éloigne pour avoir constaté tout le vide de cette cervelle d'oiseau. Il se rapproche alors de Charlotte dont il apprécie la riche vie intérieure. Et le lecteur devine l'humeur nouvelle de l'astronome aux lettres de Charlotte à son amie, avant que Charlotte elle-même ait compris ce qui se passe dans son cœur. Cette subtile aventure d'amour, toute en nuances psychologiques, est contée à merveille. Il y a énormément d'esprit et un métier surprenant dans le déroulement de cette élégante intrigue. L'imbroglio finit à la satisfaction générale. La grave Charlotte épouse le grave astronome et la frivole Lilli épouse un jeune diplomate aussi écervelé qu'elle.

Un Marivaux aurait tiré de cette situation une exquise comédie, M. Heyse en a formé une exquise nouvelle, plus exquise par la maîtrise technique qui s'y découvre. Rien n'est plus scabreux que le roman par lettres. Ou bien l'on y échoue avec éclat (c'est un accident commun) et l'on produit une œuvre misérable; ou l'on réussit brillamment et l'on frise le chef-d'œuvre, plus digne de ce nom en raison de l'extrême difficulté vaincue. Je n'hésite pas à gratifier *les Deux sœurs* de cette appellation de chef-d'œuvre dont je ne crois pas être prodigue.

Les nouvelles de Paul Heyse, — la franchise me fait un devoir de l'observer, — ne se maintiennent pas toutes à la même hauteur. Les plus récentes sont sensiblement inférieures aux plus anciennes. *Mélusine* (1894) contient encore des parties fort belles, mais l'étrange quiproquo, nœud de cette nouvelle, l'illusion de Mélusine se croyant aimée par Lucius, se produit dans des conditions si invraisemblables que tout le reste en est gâté. Et je n'aime pas du tout *Une nuit vénitienne* (1901), historiette à sensation où l'auteur cherche à communiquer un frisson bien vulgaire. Et je pense, enfin, qu'il eût mieux valu pour la réputation de Paul Heyse qu'il n'écrivît point *Vroni* (1891). On a lu *Vroni* quand on a lu ses meilleurs contes. *Vroni* semble fait d'élémens empruntés à Heyse lui-même. Heyse donne l'impression,

dans ce récit, de s'être démarqué soi-même. Les qualités qu'il y déploie en paraissent singulièrement affadies. *Vroni*, c'est la dixième mouture d'un sujet qui commença par être un admirable sujet, mais qui, pour avoir trop servi, a perdu peu à peu son suc et sa sève.

II

La plupart des poètes ont vécu malheureux ; Paul Heyse fait exception à cette sinistre règle. Comme tous les humains, il eut sa part d'afflictions domestiques (il a perdu successivement trois enfans tendrement aimés) ; mais sauf ce triple tribut payé à la jalousie des dieux, il n'a guère eu qu'à se louer de la destinée. Il était né optimiste et la vie lui permit de rester tel. Ils sont rares, les grands hommes qui ont eu cette grande chance.

La philosophie de Paul Heyse est fortement attachée à la terre. Sous ce rapport, elle s'apparente à celle de Gœthe. Elle ne nie point l'au-delà, mais en paraît peu préoccupée. La nature est si belle, la terre à qui sait en jouir est si riche en spectacles divins et en allégresses paradisiaques ! Est-il sage de réclamer pour le lendemain de la mort des joies nouvelles ? La mort apparaît à Paul Heyse démunie de tout aiguillon. Elle est le terme fatal d'un beau voyage qui n'a qu'un tort : celui d'être trop court.

Aussi exempt de mysticisme qu'il est possible, l'auteur de *l'Arrabiata* n'est point pour cela matérialiste. Certes, il ne méprise pas la matière. Et les épicuriens, pourvu qu'ils appliquent leurs principes avec mesure et avec goût, peuvent compter sur son indulgence ; mais sa tendresse, l'écrivain allemand la réserve à des personnages plus haut placés sur l'échelle humaine. Nul n'a mieux mérité ce prix Nobel pour la littérature, destiné, comme on sait, aux « auteurs idéalistes » et qui a été souvent délivré si mal à propos.

On formerait avec ses héros et ses héroïnes une galerie de « belles âmes » à faire pâlir ce que les Richardson, les Jean-Jacques Rousseau et leurs disciples ont produit dans ce genre de plus achevé. Les plus nobles sentimens animent ces êtres d'élite. Et une sympathie instinctive les jette aux bras les uns des autres. Ils se reconnaissent, ils se devinent à distance. Et

de concert ils voguent vers de touchantes et romanesques aventures. Paul Heyse a le culte de la dignité humaine et, quand se mit à sévir en Allemagne la littérature naturaliste qui en est la négation, il pensa faire une maladie. A la réflexion, il se contenta de faire un livre où l'école et la formule nouvelles étaient couvertes de malédictions. Malédictions légèrement injustes, convenons-en. Car c'est l'excès d'idéalisme de Paul Heyse et des hommes de sa génération, c'est cette limitation du monde à un monde séduisant, mais irréel, qui provoquèrent la réaction naturaliste avec son culte fanatique du laid tenu pour le vrai. Et si quelque chose peut mériter au naturalisme les circonstances atténuantes, c'est bien l'idéalisme par trop idéalisant d'un Paul Heyse.

Ces luttes de générosité, ces rivalités de chevalerie, ces débauches de sacrifices où l'on voit ses héros acharnés constituent d'ailleurs un édifiant spectacle. Nous verrons tantôt sous quel aspect l'amour se présente dans ses écrits; mais l'amitié, qui n'est à l'amour que ce que le purgatoire est au paradis, figure déjà chez Paul Heyse comme un sentiment sacré. La nouvelle intitulée *David et Jonathan* (1882) illustre d'une manière émouvante cette superstition de l'amitié. Un célibataire endurci, M. Jonathan, arrache à la rivière où il se noyait un jeune homme beau comme le jour, Édouard Vanesse. Et c'est l'origine d'une pure et solide amitié entre ces deux hommes. Jonathan sacrifie à son David ses chères manies de vieux garçon et jusqu'au fidèle caniche qui seul jusqu'alors recevait ses confidences. Aussi longtemps que Jonathan juge son David digne de tout ce dévouement, il l'en accable; mais Édouard Vanesse n'est au fond qu'un ambitieux égoïste, un véritable homme de joie et, malgré son aveuglement, Jonathan finit par s'en apercevoir. Édouard séduit une aimable jeune fille, d'humble mais honorable condition; après quoi, distingué par la fille de son patron qui est laide et sotte, il abandonne la jolie maîtresse pour épouser le riche laideron.

Le cynique langage dont Édouard justifie sa conduite ouvre enfin les yeux à Jonathan. Il n'éprouve plus désormais qu'une horreur instinctive pour l'objet de ses tendresses passées. Parce qu'Édouard lui a ravi sa croyance à la dignité humaine (cette religion des « belles âmes » chez Paul Heyse), Jonathan s'écarte de lui comme d'un monstre. Vainement Édouard cherche à

l'amadouer. Vainement, lors d'un banquet en l'honneur de Jonathan, qui s'est révélé grand architecte, Édouard Vanesse lit des vers à sa gloire et propose un toast en son honneur. Implacable, Jonathan arrache aux mains de l'homme qui l'a trompé la coupe pleine de vin écumeux et la jette sur le sol où elle se brise.

Pour Paul Heyse, l'être humain ne compte et il ne lui accorde son attention que s'il possède un solide capital de beauté morale. En tête d'une de ses plus jolies nouvelles, *Nerina* (1874), il a inscrit, comme épigraphe, ces vers de Leopardi : « Toujours j'ai méprisé les âmes basses et sans générosité. » Après avoir traduit la pensée de Leopardi, ces vers traduisent un sentiment qui accompagne Paul Heyse toute sa vie.

Son goût pour les âmes droites et vertueuses n'entraîne aucun besoin de prosélytisme. Paul Heyse préfère naturellement les bons aux méchans, mais il ne se propose pas de changer ceux-ci en ceux-là. Il ne vise à réformer ni l'humanité ni la société. Sans doute, il estime que la littérature doit se proposer un autre idéal. Et j'incline à croire qu'il a raison. Le romantisme et le naturalisme avaient de plus hautes ambitions. Les héros du romantisme et du naturalisme sont le plus souvent des révoltés dont on prétend nous faire épouser les querelles. Sous ce rapport, Paul Heyse se sépare nettement de l'école qui l'a précédé et de celle qui lui succéda. Ni romantique, ni naturaliste, il inclinerait de nouveau, par sa philosophie comme par son esthétique, vers le classicisme. Il peint l'homme dans sa généralité et sa totalité, en poète, et non pas en moraliste ou en clinicien ou en sociologue. L'art de Paul Heyse est essentiellement concret. Il fuit les abstractions et les théories, le rêve et le symbole. Les Allemands, habitués à plus de nuages, ont blâmé la simplicité et la clarté de leur compatriote. Ils y ont vu la preuve de son inaptitude à s'élever jusqu'à l'infini. Et l'infini, cela est vrai, « tourmentait » médiocrement Paul Heyse. Il en convenait sans peine. Le *Second Faust*, de son aveu, le laissait froid. Goûtant aussi fort peu Wagner, il avait le courage de le dire. Les Allemands ont eu quelque peine à lui pardonner cette imprudente sincérité.

III

On adresse à Paul Heyse dans son pays d'autres reproches plus graves. Si injuste que cela paraisse, on l'a taxé d'immoralité antichrétienne. C'est d'ailleurs un grief auquel un poète échappe difficilement en Allemagne, pour peu qu'il ait son franc parler. Or il est bien évident que Paul Heyse a rejeté tout dogmatisme chrétien. Dans une nouvelle qui est une perle de grand prix, *le Dernier Centaure*, il oppose l'antiquité hellénique et les temps modernes. La supériorité poétique de l'âge mythologique sur l'époque présente ne fait pas l'ombre d'un doute pour l'auteur allemand. « Le monde est devenu plus triste, les hommes ne sont pas devenus plus intelligens, le vin est devenu plus aigre. » Cette boutade d'un de ses personnages traduit certainement sa pensée. *Le Dernier Centaure* est un conte philosophique plus profond que les autres récits de Paul Heyse. Il rajeunit avec succès ce thème fatigué : le héros antique revenant de nos jours à la vie et s'étonnant et s'affligeant des changemens survenus. Un Centaure qui dormait depuis trente siècles dans un glacier du Tyrol, affranchi de sa prison par un été torride, pénètre au fracas de ses quatre sabots dans un village perdu où il cause un scandale énorme. Charitablement, le peintre Genelli l'avertit du sort que lui réserve une société où divin et beau ne sont plus synonymes : « Ah ! s'écrie le peintre, si seulement vous aviez dégelé quelques siècles plus tôt, pendant le *cinquecento*, par exemple, tout se serait arrangé. Vous auriez gagné l'Italie où l'on faisait le meilleur accueil à tout ce qui était antique et où votre nudité païenne elle-même n'eût pas suscité le moindre ombrage. Mais aujourd'hui, parmi cette humanité de pacotille, parmi ces êtres sans virilité, larges de front, étroits de poitrine et qui forment le monde moderne, je crains, *mio caro*, que vous n'ayez lieu de regretter fort de n'être point resté dans votre glace jusqu'au Jugement dernier. » Le sinistre pressentiment de Genelli ne tarde pas à se réaliser. Les bigots se voilent la face à la vue du monstre splendide, nu et sans doute fort immoral, qui encombre le village de sa présence.

Imprudent jusqu'à l'héroïsme, le Centaure semble prendre peine à justifier leurs soupçons. Il met sur son dos Nanni, la

jolie servante, et comme c'est fête au village il exécute sur la grande place, aux sons de l'orchestre populaire, des pas rythmés qui sont d'un artiste en chorégraphie, mais qui augmentent le nombre de ses ennemis. Les gendarmes, mandés en hâte, interviennent et portent sur l'animal-homme une main sacrilège; mais, d'un bond agile par-dessus leurs têtes, il leur échappe et, narquois, gagne au trot une éminence voisine. Exaspérés, les gendarmes l'y poursuivent, pressés de jeter dans les chaînes le Centaure, image de liberté et de beauté, qui offusque leur vue; mais le Centaure les prévient encore en s'élançant, pour y périr, dans le gouffre ouvert devant ses pas.

Quel que soit son culte pour les mythes de la Grèce et de la Rome antiques, Paul Heyse n'est pas pour cela un ennemi des religions modernes. Il aime trop l'Italie pour ne pas aimer le catholicisme, pour ne point rendre hommage à ce qu'il contient de vérité éternelle et divine, à ce qu'il enferme d'art et d'humanité. Le catholicisme donne à ses figures de femmes une grâce de plus. Mais s'il aime le troupeau et son bercail, Paul Heyse n'aime pas beaucoup les bergers et leurs façons. Un *frate* impose-t-il à une jeune femme, amoureuse et belle, le sacrifice de son amour (*Madame la marquise*, 1876), il attribue, sans doute à tort, une si dure pénitence à la jalousie : le *frate* n'interdit à autrui l'accès du paradis d'amour que parce qu'il ne saurait y pénétrer lui-même.

Paul Heyse, qui n'a pas plus le sens de l'au-delà que de l'infini, établit, entre la piété et la superstition, une confusion regrettable ; mais ses écrits, quoi qu'on ait dit, n'attaquent pas la morale chrétienne. Paul Heyse doit peut-être au milieu protestant où il a été élevé son respect, son culte de la conscience individuelle. Elle est l'arbitre souverain du Bien et du Mal. Dans les conflits où la destinée les jette, ses héros n'écoutent guère que cette voix. Elle est la plus haute instance où ils recourent dans les cas graves. Elle les trompe parfois, mais les erreurs qu'elle inspire ne sont jamais sans noblesse.

La morale de Paul Heyse condamne sévèrement l'adultère. En quoi cet auteur allemand continue de s'éloigner de ces auteurs latins qu'il affectionne. Les conteurs italiens, provençaux, français, ne voient guère dans l'infidélité conjugale qu'un accident. Ils refusent de la prendre au tragique et ne la prennent même pas toujours au sérieux.

Paul Heyse marque moins d'indulgence aux époux oublieux de leurs devoirs. Les héros, même célibataires, et jusqu'aux beaux éphèbes qu'il met en scène, hésitent à répondre aux avances d'une épouse coquette. Eberhard, le jeune archéologue de *Villa Falconieri* (1887), aime à la folie la comtesse Sammartino, mais « dans son âme d'honnête Allemand, » le désir et la vertu se livrent un rude combat et la vertu finit par triompher. Le Germain tenté s'enfuit sans laisser même son manteau de voyage aux mains de la Putiphar romaine, qui le raille et le maudit : « Il vous plaît mieux d'être sage qu'heureux, partez !... » Je ne crois pas me tromper en déclarant que Paul Heyse approuve et même admire cette conduite héroïque de son jeune archéologue. L'adultère dans ses récits se paye très cher. Pour avoir succombé, le professeur Chlodwig (*Amour céleste et Amour terrestre*, 1885) et le poète Ramon de Miraval (*la Poétesse de Carcassonne*, 1880) expient amèrement. Encore ces terribles pénitences paraissent-elles à peine suffisantes à la sévérité vengeresse de Paul Heyse.

En revanche, il hésite à condamner le libre amour de deux êtres jeunes et qui s'aiment, mais qui négligent la sanction préalable du prêtre et du tabellion. Il justifie sa complaisance dans *la Brodeuse de Trévise* (1868). Attiglio Buonfigli, gentilhomme trévisan, aime d'amour l'humble brodeuse Giovanna. Et ne pouvant s'épouser, ces jeunes gens se donnent l'un à l'autre en secret. Frappé dans un tournoi d'un mauvais coup de lance, Attiglio meurt. Giovanna, consumée de chagrin, languit et le rejoint bientôt dans la tombe. Paul Heyse met cette élégie en prose dans la bouche d'un érudit, qui l'exhuma, dit-il, d'une vieille chronique italienne, et en donne lecture, un jour de pluie, à une compagnie de gens délicats : « Que pensez-vous, demande à une jeune femme un membre de cette société ; que pensez-vous de la moralité de cette histoire ? » Sur quoi la personne interrogée répond avec un brin de lourdeur germanique : « Je ne sais s'il peut être question d'ériger en modèle un cas si singulier. On dit du reste : Autres temps, autres mœurs, et à chaque peuple ses idées ; mais j'avoue qu'un dévouement passionné qui ne compte point sur une fidélité éternelle me choquera toujours. Il a fallu la fin tragique de cette histoire pour me réconcilier avec son étrange début. Et pourtant, si cette blonde Giovanna avait été ma sœur, je n'aurais pas hésité à

marcher à son côté, la main dans la main, derrière le cercueil d'Attiglio. »

Comme il est timide, ce plaidoyer pour l'amour libre! De quelles réserves la prudente Allemande mise en cause n'entoure-t-elle pas son audacieux propos! Si la source de ce récit est vraiment une chronique italienne, le chroniqueur italien faisait moins de manières, cela est sûr.

Paul Heyse a composé la plupart de ses nouvelles à une époque où l'Allemagne était encore très *embourgeoisée* et très *philistine*. Elle a sensiblement changé depuis, et c'est une question de savoir s'il y a lieu de l'en féliciter. Sa santé morale était très supérieure, il y a trente ans, à ce qu'elle est aujourd'hui. Les nouvelles de Paul Heyse en témoignent. *Le Bonheur de Rothenburg* (1881) enferme une haute morale : ce conte n'en est pas moins délicieux, plein de grâce, d'esprit et de finesse. Il met en scène un brave homme d'architecte, Hans Doppler, à qui une générale russe faillit tourner la tête. Hans et la générale ont fait connaissance en wagon. Hans s'est montré galant, la générale plus que coquette, ensorcelante. Voilà notre Hans parti pour la gloire! Il rêve d'une fuite éperdue avec la générale au pays des fauves amours et des romantismes échevelés, en Sicile. .

La générale se prête d'abord à ce jeu qui l'amuse, mais, quand elle voit l'exaltation de son amoureux, elle s'alarme et s'occupe d'éteindre en hâte ce feu qu'elle a allumé si imprudemment. Elle y parvient en faisant comprendre à Hans tout ce qu'il perdrait à échanger le calme et sûr bonheur qu'il goûte à Rothenburg aux côtés de sa femme et de ses enfans contre une problématique félicité sicilienne. Dégrisé, l'architecte laisse la générale monter seule dans le train qui l'emmène vers le Sud.

J'ignore si ce récit a été composé avec préméditation pour un *magazine* destiné aux familles ou s'il a jailli spontanément de la libre inspiration de l'auteur, ce qui accroîtrait son mérite. Tel qu'il est, je n'hésite pas à y voir une des plus aimables, une des plus fraîches inventions de Paul Heyse. Pourquoi la vertu n'est-elle pas plus souvent célébrée en termes si élégamment littéraires? Elle jouirait parmi les littérateurs d'un plus grand crédit.

IV

Paul Heyse, nature si peu mystique, rend à l'amour un culte tout imprégné de mysticisme. L'amour est sur terre la chose divine. L'amour est ici-bas un reflet de ce Dieu dont Paul Heyse se désintéresse trop. Cette ferveur à poétiser la passion lui a valu de chauds admirateurs parmi les âmes sentimentales, mais lui a fait aussi des ennemis, et considérables. Bismarck, par exemple, n'aimait point l'auteur qui nous occupe : il lui reprochait « de ne pas écrire pour les hommes. »

Je lui sais, quant à moi, un gré immense de n'avoir pas écrit pour les hommes à la mesure du Chancelier de fer. Cette tendresse raffinée, cette exaltation chevaleresque, cette dévotion superstitieuse à l'Éternel Féminin qui remplissent les histoires de Paul Heyse ne pouvaient plaire à Bismarck. Elles ont plu à d'autres. Que dis-je ? Elles ont charmé deux générations de lecteurs moins difficiles. Quoi qu'en pensât Bismarck, le prestige d'un conteur dépendra toujours de la façon plus ou moins heureuse dont il saura dire des amans les plaisirs et les peines.

Et Paul Heyse y excelle. L'amour n'est pas chez lui le « déduit » de nos vieux conteurs, la galanterie ou la volupté. L'amour tel qu'il le comprend est une passion jalouse, qui remplit toute l'âme, élève l'individu au-dessus de lui-même, inspire les plus grands dévouemens ou les plus grands crimes, mais plus souvent les grands dévouemens. Plus l'être humain appartient à cette élite où Paul Heyse va chercher ses héros, plus il est capable d'amour, de ce grand amour pur. L'amour est nécessaire aux belles âmes, au même titre que la nourriture et le sommeil. Il est de parfaits amans plus précoces les uns que les autres, mais ce ne sont pas les plus précoces que Paul Heyse aime le moins. Pour avoir commencé plus tôt de souffrir, ils sont dignes d'admiration et de respect : « Qu'on dise encore (*Lottka*, 1869) que la jeunesse est le temps du bonheur sans nuage, alors qu'en des tourmens forgés à plaisir, elle gaspille les meilleurs dons du ciel et s'adonne à des sentimens trompeurs, seulement pour pouvoir être malheureuse ! »

Au demeurant, qu'on n'aille point prendre à la lettre ce cri du cœur ! Les héros de Paul Heyse n'échangeraient point contre

un paradis sans amour l'enfer amoureux où ils se consument. Ils aiment leur blessure, comme disaient les poètes d'autrefois. Elle leur est chère dans la mesure où elle est profonde. L'amour est la seule raison que l'homme ait de vivre et plus l'amour est absurde aux yeux des hommes, plus il est respectable aux yeux du romancier. Et quand Paul Heyse peut faire épouser une de ses bergères par un de ses rois, il en marque une joie un peu puérile. Il aime éperdument le romanesque. Un homme aurait-il eu en partage tous les plaisirs terrestres, s'il n'a pas eu son heure de folie amoureuse, il reste à plaindre. C'est parce que le professeur Chlodwig d'*Amour céleste et Amour terrestre* a trouvé chez sa femme tous les dons de l'esprit et toutes les vertus, — tout, sauf l'élan d'un cœur épris, — qu'il s'égare dans les sentiers fangeux de l'adultère. Il en est d'ailleurs cruellement puni.

On a reproché au nouvellier allemand de n'avoir pas glorifié les grands sentimens héroïques comme l'amour de la patrie. Qu'importe, si l'amour de l'amour lui a inspiré un enthousiasme idéaliste de tous points semblable! L'héroïsme moral d'un Jonathan épousant Gesine, la vertueuse et lamentable victime de l'égoïste Édouard, n'a-t-il pas aussi sa beauté? A la malheureuse qui objecte sa « honte, » Jonathan répond avec feu : « Ta honte! Si tu m'aimes, et si tu veux devenir ma femme, qui donc oserait prononcer ce mot? Ce qui est à toi doit être à moi, et ce qui est à moi est à toi. J'ai été un pauvre niais aveugle, mais je compte bien récolter désormais un peu de gloire, assez pour toi et pour moi. Et si jamais un polisson par ses railleries s'avise de troubler notre paix, ce n'est pas nous qui devrons baisser les yeux, mais lui. Ce misérable qui nous a trompés, toi et moi, est mort pour nous. Tu es sa veuve, je veux consacrer ma vie à sécher tes pleurs de veuve et à te rendre la joie. »

On a fait à Ibsen un grand mérite de ce qu'il exige dans le mariage l'amour réciproque et une sincérité et une fidélité totales de la part des époux. Au fond, ces idées ibséniennes n'étaient pas aussi neuves qu'on l'a cru, — même dans les pays germaniques et scandinaves. Et l'on dégagerait des fictions de Paul Heyse, — puisque c'est lui qui nous occupe, — un tableau du mariage idéal fort semblable à celui qu'a préconisé l'auteur de *Maison de poupée*. Les personnages du conteur allemand se conforment du reste à cet idéal beaucoup plus que ceux du dra-

maturge norvégien. Les personnages de Paul Heyse ne savent pas mentir. Et combien parfois n'en sont-ils pas gênés ! Il arrive à Paul Heyse de mettre en scène des pécheresses, des épouses coupables. Surprises par leur mari ou leur amant, elles renoncent à se défendre. La plupart des romanciers montrent, dans ces cas-là, le mensonge jaillissant spontanément des lèvres de la femme. Coupable évidemment, la femme n'hésitera pas à nier l'évidence. Et l'homme n'est pas moins roué. Moins fin, il n'est pas moins fourbe. Les intrigues amoureuses s'entourent, dans le roman et le théâtre contemporains, de beaucoup de vilenies, mais surtout de beaucoup de dissimulation. Paul Heyse exige de ses belles âmes qu'elles soient hautes, droites et loyales jusque dans l'amour, jusque dans l'amour irrégulier.

Les amans, chez cet auteur, aiment de toute leur âme et d'un amour qu'ils croient éternel. Et c'est pourquoi leurs tourmens nous émeuvent si fort; mais, quelle que soit l'ardeur de leur amour, il est une chose, dussent-ils en mourir, qu'ils ne sauraient lui sacrifier : leur honneur. Une nouvelle où plusieurs critiques voient le chef-d'œuvre de Paul Heyse, *Inoubliables paroles* (1882), illustre ce sentiment avec une force de pathétique à tirer des larmes aux lecteurs sensibles. La jolie baronne Vittorina de Hainstetten tombe amoureuse du précepteur de son jeune frère, le docteur Philippe Schwarz. Orpheline de père et très habituée à n'agir qu'à sa guise, elle décide d'épouser ce roturier qui lui plaît, dût la jaunisse en sévir parmi les siens.

Elle s'ouvre de son projet à une cousine dans un entretien que Philippe Schwarz surprend malgré lui et pour son malheur. Tout en célébrant les mérites de l'homme qu'elle aime, Vittorina ne peut s'empêcher de parler de lui en patricienne : « Ne sais-tu pas, demande-t-elle à sa cousine, combien dépourvue a coulé ma vie jusqu'à ce jour en dépit de toute ma richesse ? Et si maintenant je me suis mis en tête d'acquérir cet homme sans apparence plutôt que de m'offrir un Titien de prix fabuleux ou une statue grecque, jugerais-tu ce luxe si coupable ? »

Philippe Schwarz osait à peine lever les yeux sur Vittorina ; mais il l'aimait, il l'aimait follement sans espoir. Quelle disgrâce est la sienne ! Apprendre en même temps qu'il est aimé de Vittorina et comprendre qu'il doit renoncer au bonheur suspect qu'elle lui offre ! Sa « liberté et sa fierté d'homme » lui commandent, en effet, ce sacrifice : « Si je n'avais pas entendu

vos paroles, avoue-t-il, tout se serait arrangé avec le temps, notre sort serait devenu délicieux et de nature à exciter la jalousie et des dieux et des hommes. Car je sais, Vittorina, que moi aussi je vous aurais rendue heureuse comme mérite de l'être une créature de bonté. » Vainement Vittorina répète à l'ombrageux précepteur qu'elle plaisantait et qu'elle ne pensait point ce qu'elle disait quand elle le comparait à un Titien ou à une statue grecque. Philippe Schwarz reste inflexible. Il prend congé de Vittorina pâmée, quitte le château et s'en va mourir de chagrin à Rome. Sur sa tombe on grave, d'après ses instructions, ces mots : *Oblivisci nequeo.*

Dans son château de Styrie où elle soigne sa vieille mère, la jeune baronne de Hainstetten apprend avec horreur cette fin tragique et prématurée. A force de volonté, elle surmonte le choc : sa mère morte, Vittorina s'empresse de mourir à son tour. Et sur sa tombe, dans le parc, on grave, aux termes de son testament, la même inscription latine : *Oblivisci nequeo.* Les sceptiques, les blasés, ces *alme abbiette* pour qui Paul Heyse, s'appropriant les vers de Leopardi, a proclamé son mépris, hausseront les épaules à de tels scrupules. Sacrifier un tangible bonheur à la chimère de la dignité humaine, quelle mauvaise farce! Et certes, les amans capables des sentimens éthérés décrits dans *Inoubliables paroles* ne pullulent pas dans la vie réelle. Mais Paul Heyse, je le répète, ne visait point à copier la réalité. Inventer l'idéal, tel était bien plutôt son dessein.

V

C'est surtout dans les caractères de femmes qu'apparaît son irrésistible besoin d'embellir et d'idéaliser. Paul Heyse choisit souvent pour héroïnes des grisettes et moins encore ; mais il donne à ces humbles filles un cœur et des manières d'archiduchesses. Athénien de bonne race, il a soin d'égaler leur beauté physique à leur beauté morale, celle-là couronnant celle-ci. Elles ajoutent enfin à la beauté la grâce,

...la grâce plus belle encor que la beauté.

Gesine, la blanchisseuse dont Jonathan finit par faire sa femme, ressemble « à une caryatide de l'Acropole. » Plus est

basse la naissance de ces héroïnes, plus sont hautes leurs vertus. Elles ont la pudeur et la modestie, un certain abord farouche, mais, une fois qu'elles ont donné leur cœur, une fidélité prête à tous les sacrifices. Et peut-être sont-elles trop immuablement vertueuses. Les héroïnes de Paul Heyse sont sublimes, mais d'une sublimité un peu monotone à force d'être soutenue. Accostée sur le chemin de l'église par un peintre qui brûle de faire son portrait... et sa connaissance, la danseuse de corde Maria Franzeska l'éconduit en ces termes : « Vous vous trompez, monsieur, si vous me croyez sans défense contre les humiliations. Ces heures matinales tout au moins m'appartiennent, à moi et au ciel. Si c'est à la danseuse de corde que vous en avez, venez à la représentation ce soir. »

Le parti pris de montrer la femme pure dans telles conditions où la pureté lui est bien difficile éclate d'une façon plus significative encore dans le caractère de Lothka, l'héroïne de la nouvelle qui porte ce nom (1869).

Lothka doit le jour à une courtisane. Elle a passé son enfance dans une société corrompue. Fils et filles de demi-mondaines sont personnages de la comédie humaine à qui les romanciers naturalistes vouèrent une prédilection marquée ; mais toujours la même fatalité domine, d'après eux, ces existences : la fille d'une demi-mondaine appartient de toute nécessité, par droit de naissance en quelque sorte, à la galanterie. L'honnêteté, la régularité ne sont point permises, si l'on en croit les psychologues du roman expérimental, à la jeune fille née en marge de la société. Le plus souvent, d'ailleurs, la fille de courtisane s'accommode chez ces auteurs de sa déchéance. *Lothka* aboutit à peu près à la même conclusion, mais après des détours bien caractéristiques. Loin d'aimer le luxe impur où elle est élevée, Lothka ne songe qu'à conquérir la liberté avec la pauvreté, mais aussi avec l'honneur. Elle s'enfuit de la demeure maternelle et vient gagner à Berlin sa misérable vie en vendant des gâteaux rancis dans une pâtisserie de troisième ordre. Son beau visage où se lit une incurable tristesse lui attire des complimens intéressés qu'elle repousse avec hauteur. Pour son anniversaire, un jeune étudiant qui l'adore lui fait la surprise d'une broche en or. Elle éclate en sanglots et c'est la brouille avec ce soupirant discret qu'elle voyait jusqu'alors d'un œil favorable.

Et tout cela, vraiment, est peu commun. Mais comment

n'être point persuadé, conquis, par la façon incomparable dont cette histoire est contée? De cette fable étrange, Heyse a tiré quelques pages achevées. Il faudrait être insensible à tout ce qui fait la beauté formelle d'une œuvre pour résister à la grâce insinuante de cette nouvelle.

Lothka disparaît sans laisser de trace et son jeune amoureux, Sébastien, après l'avoir beaucoup pleurée, commençait presque à l'oublier quand il la retrouve une nuit de Noël distribuant à de pauvres enfans dans les rues de Berlin ses derniers *pfennigs*. Au sortir d'expériences désastreuses et qui ont fini de lui ôter le goût de vivre, Lothka a décidé de mourir. Elle se dépouille de ce qui lui reste avant de se tuer. Sébastien la ramène chez lui. Penchés sous la lampe, ils lisent ensemble la lettre de Noël où la mère de Sébastien lui souhaite d'heureuses fêtes, lui annonce de modestes cadeaux et lui recommande d'être sage. Lothka verse des larmes en songeant au bonheur d'avoir une mère avouable, un passé et un avenir d'honnêteté et de vertu. Cédant d'ailleurs aux prières de Sébastien, elle se donne à lui; mais elle se lève à l'aube en tapinois. Et dans un jardin public on la trouve, le lendemain, morte empoisonnée.

Sébastien survit à son deuil, mais ce drame a brisé sa vie : « Et quand il mourut vers trente-cinq ans, raconte Paul Heyse, il ne laissait après lui ni femme ni enfans. »

Il est curieux, le goût de cet auteur, si étranger à l'esprit démocratique de notre temps, pour les héroïnes nées dans les rangs du peuple, pour les ouvrières et les campagnardes. Un de ses personnages exprime cet avis que le charme principal de la femme « tient non pas à l'esprit, mais à la nature. » Paul Heyse pense comme cet amateur. La nature est santé, vertu, beauté. Plus une femme est près de la nature, plus elle a chance de répondre à l'idéal du poète allemand.

Heyse posait en fait que la femme est dans les pays du Sud plus conforme à ce type qu'il aimait. Et c'est pourquoi un si grand nombre de ses héroïnes sont des Italiennes ou des Provençales, ou du moins des Allemandes taillées sur ces modèles méridionaux.

Dans *Amour céleste et Amour terrestre*, il oppose une femme d'esprit et une femme de cœur et il rattache assez finement ces deux types aux deux figures féminines du célèbre tableau de

Titien. Gina, belle, instruite et froide, Gina, avec son âme du Nord, est dessinée avec infiniment moins de sympathie que Traud.

Traud, belle aussi, est fort ignorante ; mais si elle n'a pas la science de Gina, ni sa gravité pédantesque, elle l'emporte sur cette rivale par la spontanéité, la fraîcheur, la naïveté de ses sentimens. Née sur les bords du Rhin, fille de l'Allemagne du Sud, elle a déjà ces traits, dont Paul Heyse orne les Méditerranéennes chères à son cœur. La supériorité de Traud sur Gina, c'est la supériorité du monde classique sur le monde romantique, de la civilisation antique sur la civilisation moderne, de la Renaissance sur les siècles gothiques.

VI

Le classicisme de Paul Heyse et son anti-romantisme commandent sa vision de la nature comme ils déterminaient son idéal féminin. On a soutenu que les classiques ne comprenaient, n'aimaient pas la nature. Sous une forme si tranchante, cette assertion est inexacte. D'autre part, il est certain que l'homme intéressait les classiques beaucoup plus que le monde extérieur où il se meut. Paul Heyse leur ressemblait sous ce rapport comme sous les autres. Il ne se gênait pas pour déclarer : « L'homme est l'alpha et l'oméga. » Et certains principes énoncés par le peintre Rossel (*Au Paradis*, 1876) reflètent sûrement son avis personnel : « La nature, de quelque sublimité, de quelque aménité, de quelque poésie que la revêtent les bavards, n'est que la coulisse d'un théâtre. Et la Scène du Monde commence seulement à valoir le prix qu'on paye pour y entrer lorsque des figures humaines s'y font voir. »

Au reste, comment rendre par des mots la splendeur des sites méridionaux où Paul Heyse aimait à placer ses idylles. Ce doit être encore une confession personnelle que cette plainte d'un « peintre allemand » en promenade à Sorrente : « Qu'il est vain, s'écrie-t-il, de glorifier dans la poésie l'art suprême ! La poésie peut-elle soulager le cœur du poids dont l'accable cette impression que j'ai sous les yeux ? Nommez-moi les plus grands qui jamais régnèrent sur le verbe. Devant l'Incommensurable, ne sont-ils pas frappés de mutisme tout comme moi,

chétif tard venu? Comment glorifier à peu près dignement la lumière, l'éther, la mer et les parfums qu'exhale ce bois d'orangers? Le dernier parmi ceux qui se vantent encore d'une Muse, un danseur, pourrait ici surpasser les poètes. Ne peut-il exprimer l'effort vers le ciel par des signes, par des gestes, par toute sa personne? Un peintre aussi l'emporte ici sur le poète. Le plus insignifiant, le plus humble, pourvu qu'il ait appris à mettre sur une feuille de papier la ligne de la montagne lointaine et le couvent à l'extrême lisière, le bois à l'arrière-plan, le rivage marin, au premier plan, l'arbre récemment brisé par le vent... Ah! quel ne doit pas être son bonheur!... Je pourrais le tuer de jalousie. »

Il n'y a qu'un vrai poète, conscient de l'abîme qui séparera toujours l'idéal dont il rêve et la réalité où il aboutit pour dénoncer avec un tel feu l'infériorité de la poésie sur les arts plastiques. Les mots ne sont point, d'ailleurs, aux mains de Paul Heyse, les « pauvres hères » contre lesquels il s'emporte dans la suite du morceau dont nous venons de transcrire un fragment. Il en compose à merveille les paysages pleins de douceur, des paysages, naturellement, d'un goût tout classique. Jamais Paul Heyse ne s'exerce à la virtuosité dans le pittoresque. Jamais non plus il ne mêle aux descriptions tumultueuses d'une nature désordonnée ces effusions mystiques chères au romantisme. La nature, dans ses nouvelles, n'est qu'un cadre. Ses descriptions sont brèves, rapides, serrées. Elles achèvent d'expliquer les personnages sans les écraser, sans les étouffer. On trouve chez Paul Heyse de jolis tableaux de sous-bois allemands, mais surtout des croquis italiens pleins de soleil et de joie de vivre.

Pas de rocs sourcilleux, pas de sublimes horreurs, mais des paysages lumineux, aux grandes lignes simples et harmonieuses : « Le grand homme pâle, écrit Heyse dans *la Fille de Treppi* (1855), s'avançait sur un cheval de toute confiance que sa fiancée tenait par la bride. Des deux côtés défilaient dans la clarté de l'automne les cimes et les vallées du magnifique Apennin. Au-dessus des gorges planaient les aigles. Et, calme et clair comme la mer lointaine, brillait l'avenir devant les voyageurs. » Une telle concision paraît un peu nue, un peu sèche. Mais l'essentiel ne tient-il pas dans les lignes qu'on vient de lire? Et toute cette profusion de détails dont certains auteurs

contemporains n'auraient pas manqué d'empâter ce croquis n'est-elle pas un de ces empiétemens d'une forme d'art sur une autre où un compatriote de Paul Heyse, le judicieux Lessing, dénonçait déjà une grande erreur *moderne?*

Le style de Paul Heyse est à la mesure de son esthétique et de sa philosophie. Il est uni, coulant, ennemi de toutes les aspérités. Et cette correction ne va pas toujours sans froideur ni cette élégance sans uniformité. Tous les personnages de Paul Heyse parlent la même langue frisée au petit fer. Tous, dans les momens les plus pathétiques, s'étudient encore à parler bien, trop bien. Il y a moins de force dans ce style que de grâce. La grâce, il faut toujours y revenir quand on parle de Paul Heyse. Elle est l'attribut essentiel de son langage comme le caractère dominant de ses personnages : « Si l'on peut parler des profondeurs de la grâce, a dit un critique, le poète a plongé dans ces profondeurs. Sa sympathie instinctive pour la grâce comme puissance universelle et puissance vitale lui manifesta une richesse de sujets, de figures, de situations qui semblait presque inépuisable. »

Pour être tout à fait sincère, il faut ajouter que la grâce de Paul Heyse s'essayait parfois à faire « des grâces, » ce qui n'est guère plaisant. Paul Heyse n'est pas toujours léger. De loin en loin, je ne sais quel tour un peu guindé, quel badinage un peu empesé déparent une page ravissante. L'auteur de *Lothka* ignorait presque totalement l'ironie, mais il avait souvent, sinon de l'esprit à la française, du moins un humour fait de gaîté et de naturel qui relevait heureusement ce que ses historiettes avaient d'un peu fade. Enfin, l'humour de Paul Heyse restait toujours d'excellente compagnie. Cet auteur avait respiré l'air de cour à Munich, sous le roi Max. Sa littérature en gardait un cachet spécial.

Il est même permis de penser que le souci du bon ton entraînait parfois Paul Heyse un peu loin. Par crainte d'un mot bas, il lui arrivait de dévider des périphrases dont l'abbé Delille eût séché de jalousie. La logeuse de M. Jonathan, une brave femme du peuple sans malice et qui devait parler *tout droit* comme la Martine de Molière, annonce à son locataire que Gesine est accouchée d'un enfant mort-né qu'on a furtivement porté en terre. Et voici en quels termes elle s'exprime : « Vous ne le répéterez pas, monsieur Jonathan, mais je le tiens d'une per-

sonne en qui l'on peut avoir toute confiance : un malheur est arrivé là-bas. Le larmoyant témoignage de cette disgrâce n'a du reste pas dépassé la première heure de sa vie. Et maintenant nul ne sait ce que dissimule la petite éminence dans le cimetière villageois. » Je me demande où Paul Heyse a pu rencontrer des logeuses à ce point talon rouge. Ou plutôt, je suis bien sûr qu'il n'a pas tracé d'après nature le portrait de cette éloquente personne. Certes, je préfère ce trop beau langage au dégoûtant jargon des concierges de *Pot-Bouille;* mais Paul Heyse, — j'y reviens, — a peut-être contribué par ses cérémonies idéalistes aux impures orgies du naturalisme.

Le jeu fatal des forces spirituelles, — qui alternent en poésie comme en politique, comme partout, — devait faire succéder à la littérature éthérée de Paul Heyse la littérature brutale de MM. Holz, Schlaf et Hauptmann première manière. Mais voici : la formule brutale est à son tour vieillie et dépassée. En Allemagne comme en France et dans le monde entier, le lecteur réclame de nouveau des fictions ménageant à la beauté et à l'idéal leur part.

J'ignore si l'œuvre de Paul Heyse a bénéficié de ce fait d'un regain de faveur auprès du public; mais elle mérite assurément cette réhabilitation, cette consécration. La postérité, — la chose est certaine, — achèvera de venger Paul Heyse des mépris éphémères du naturalisme.

MAURICE MURET.

LA VILLE ET LA COUR

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE[1]

EXTRAITS DU JOURNAL
DU COMTE RODOLPHE APPONYI

II[2]

ANNÉE 1836

26 janvier. — Le Duc d'Orléans nous a donné hier le bal le plus magnifique, le plus élégant qu'on puisse voir. Tous les moindres détails ont été soignés d'une manière admirable. Après le bal qui a duré jusqu'à cinq heures et demie, il m'a invité à une espèce de second souper ou déjeuner, en me demandant en même temps lesquels de mes compatriotes je désirais qu'il invitât avec moi. Je lui ai nommé Clary, les deux Zichy, Erdödy et Fesztetitz. Monseigneur a bien voulu agréer ma demande, et, en me prenant par le bras, il a engagé tout le monde à nous suivre dans la salle à manger. Il m'a placé à sa droite, ainsi qu'il veut bien le faire à ces soupers qui ne sont composés d'ordinaire que de jeunes gens. Le Duc de Nemours se place toujours vis-à-vis de son frère, à l'autre bout de la table, et en fait les honneurs d'une manière assez silencieuse. Le Duc d'Orléans,

(1) *Copyright by* Ernest Daudet.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre 1912, 1er mai 1913 et 15 avril 1914

tout au contraire, est extrêmement gai, faisant chez lui les honneurs d'une manière charmante.

Son Altesse Royale nous donna les détails les plus intéressans sur la campagne qu'il vient de faire à Alger, contre Abd-el-Kader. Il nous dit que parfois il a été bien heureux de trouver pour la nuit un abri contre le mauvais temps dans un ancien tombeau, espèce de souterrain humide et peu confortable. Il nous raconta qu'un jour, Ibrahim-Bey, l'allié fidèle de la France, l'avait invité à dîner. Ordinairement, Ibrahim-Bey dîne seul avec deux de ses généraux. A l'heure du repas, son armée se rassemble devant sa tente, dont les rideaux sont ouverts, afin qu'on puisse le voir dîner. Une musique composée de trompettes et de tambours joue des fanfares au moment où Ibrahim saisit le poulet au riz qui se trouve devant lui. Il arrache à la fois et en mesure les deux pattes de la bête, les présente aux deux généraux qui sont assis à côté de lui. Cet acte de sa munificence ne manque jamais de lui attirer les applaudissemens de la foule.

Le Duc d'Orléans m'a assuré qu'à l'un des dîners qu'Ibrahim lui a offerts, il lui a été impossible de manger les mets qu'on servait. C'était par exemple de la pommade à la rose comme on en vend chez Lubin, dans laquelle il y avait des morceaux de viande coupés en carré, puis du gigot de mouton au miel et aux raisins de Corinthe.

« Voyant, poursuit le Duc d'Orléans, une espèce de boudin qu'on n'avait pas servi encore, je comptais y trouver de quoi me rassasier. Mais quel fut mon désappointement lorsqu'en le coupant en deux, il en sortit une espèce de liquide jaune et rouge si peu ragoûtant et d'une odeur si nauséabonde qu'il me fut impossible de le porter à ma bouche. »

13 février. — J'ai assisté plusieurs fois aux débats du procès des accusés du 28 juillet ; c'est un affreux spectacle que présente le banc des accusés. Cet affreux Fieschi, ce lâche Pépin, cet infâme vieillard Moray si impassible, si commun, si vulgaire, et ce Fieschi, visant toujours à l'effet, acharné, vindicatif contre ses complices, sans le moindre remords pour ce qu'il a fait ! S'il en parle, c'est encore pour exciter l'intérêt de son auditoire, il se met constamment en scène, il n'oublie jamais qu'il parle non seulement devant la France, mais devant l'Europe.

« Je suis un grand coupable, dit-il, il n'y en a pas eu de

plus grand ; dans deux mille ans, on parlera encore de Fieschi, l'assassin, le régicide. Le monde m'écoute en ce moment, je sais que ma tête doit tomber. Ni vous, messieurs les pairs, ni le Roi, personne enfin ne saurait sauver Fieschi : je ne le désire pas. Il faut une victime à la loi, la voici, c'est moi seul et je viens mendier la grâce de mes complices. »

Tout en disant cela, il n'oublie rien pour les inculper et rendre leur grâce impossible.

14 février. — Cette pauvre Mme de Rumford (1) vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans, pendant qu'elle était à sa toilette. Sa nièce, la comtesse de Gramont, entrait dans la chambre pour prendre de ses nouvelles au moment même où elle venait d'expirer dans les bras de sa femme de chambre.

Mme de Gramont est la fille d'un frère de Mme de Rumford ; elle a été élevée par sa tante et mariée à M. de Gramont-Caderousse, grâce à la grande fortune qu'elle lui assurait. Mme de Gramont m'en a souvent parlé, toujours dans les termes d'une très vive reconnaissance. Elle n'oublie pas qu'elle doit à sa tante toute son existence et le bonheur d'être la femme d'un jeune homme qu'elle aime de tout son cœur et qui possède, avec un beau nom, une assez jolie fortune.

Mais, tout en reconnaissant les bontés de sa tante pour elle, en ne négligeant rien pour lui prouver sa tendresse filiale par une déférence sans borne, elle a fini cependant par être traitée assez froidement. C'est que Mme de Rumford était très difficile à vivre, fort exigeante et capricieuse, sans douceur ni bonté. Un caractère aussi bizarre que le sien devait amener et amenait souvent de la brouille avec son gendre, qui prenait fait et cause pour sa femme ; il fallait toute l'influence si pleine de charme de celle-ci pour le raccommoder avec Mme de Rumford. Une semblable brouille existait au moment où la mort est venue surprendre Mme de Rumford, c'est ce qui fit que Mme de Gramont arriva chez elle sans être accompagnée de son mari. A l'aspect de la défunte, elle perdit l'usage de ses sens. On appela M. de Gramont, il arriva accompagné de son père, le duc de Caderousse et de son notaire, qui devait être présent à la mise des scellés.

(1) Veuve de l'illustre Lavoisier, elle s'était remariée avec le comte de Rumford.

Mme de Rumford laisse une fortune de près de trois cent mille livres de rentes. Le bel hôtel entouré de vastes jardins qu'elle habitait dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré est légué à la ville de Paris, à condition que le terrain qui l'entoure sera converti en une place qui portera le nom de Lavoisier, son premier mari. De plus, elle a laissé une assez forte somme destinée à l'érection d'un monument en bronze ou marbre qui sera placé au milieu de cette place, toujours en mémoire de M. de Lavoisier.

Le chevalier de Puisieux, ami de Mme de Rumford, qu'elle chargeait souvent de l'arrangement de ses concerts, arriva, une heure après sa mort, à la porte de l'hôtel. Comme on faisait des difficultés pour le laisser entrer, il dit au portier :

— Il est indispensable que je voie Mme de Rumford; j'ai à lui rendre compte des arrangemens que j'ai faits pour son concert de vendredi.

— Je crois pouvoir dire avec certitude à M. le chevalier que le concert n'aura pas lieu, reprit le portier.

— Et pourquoi ?

— C'est que madame vient de mourir !

— En ce cas, rue de la Pépinière, nº 117, ordonna le chevalier à son cocher, sans se déconcerter.

La comtesse de Sparre, que j'ai rencontrée chez la duchesse Decazes, m'a dit que Mme de Rumford, il y a huit jours à peu près, avait eu le pressentiment de sa mort et qu'elle (Mme de Sparre) lui ayant demandé des nouvelles de sa santé, elle lui avait répondu : « Très mal, ma chère, très mal, ne parlons pas de cela. Racontez-moi quelque chose de gai, je veux me divertir durant le peu de jours que j'ai à vivre. »

Elle avait rencontré le même jour son notaire, chez une dame de ses amies, et lui avait dit : « Venez chez moi demain, je veux finir mon testament, demain sans faute, à onze heures; vous déjeunerez avec moi. »

Puis, sans répondre aux questions qu'on lui faisait à ce sujet, elle parla le plus gaiement du monde des nouvelles du jour et des petits cancans qu'elle aimait à la folie.

28 février. — J'ai dîné vendredi dernier chez lady Granville. Il y avait là une singulière réunion de femmes spirituelles, de femmes aimables, de femmes politiques. Parmi les femmes aimables, je citerai d'abord lady Granville, qui ne le cède à per-

sonne pour la finesse de ses observations, la gaieté de sa conversation et le charme extrême qu'elle répand sur tout ce qu'elle dit. La duchesse de Sutherland a aussi beaucoup de grâce et d'esprit. Mme la vicomtesse de Noailles, qu'on appelle Mme Alfred, mère de la duchesse de Mouchy, est aussi bien spirituelle. On n'a pas plus de grâce et de mouvement, c'est une mobilité incomparable, une éloquence inimitable pour la simplicité et la justesse des expressions. Elle et la marquise de Jumilhac causant ensemble, c'est un feu roulant de bons mots et de plaisanteries si drôles, toujours neuves et si surprenantes qu'il est impossible de ne pas être subjugué sous tant de charme et de gaieté.

Lady Granville ne se contente pas de cette abondance d'esprit, il lui en faut encore, et, malgré son peu de goût pour la duchesse de Dino, elle l'avait invitée avec la princesse de Liéven et la délicieuse Mme Orloff.

J'étais curieux de savoir qui l'emporterait dans cet assaut d'esprit et à qui M. de Talleyrand et M. Molé donneraient la préférence. M. de Talleyrand, dans de semblables circonstances, se retranche ordinairement dans son impassibilité désolante, il mange beaucoup et n'ouvre la bouche que pour y faire entrer les morceaux les plus délicats qu'il sait apprécier et dont il fait par conséquent grand cas. Mais M. Molé a un fort mauvais estomac, il ne mange presque rien et parle d'autant plus. Néanmoins, ses frais de paroles ne sont pas pour tout le monde, il en connaît trop la valeur pour lancer son érudition au milieu de la foule et pour livrer son esprit fin et délié en le jetant à la tête de tout le monde. Il parle donc bas et à son voisin, et cela seulement si son voisin lui plaît. Sinon, il se tait et prend un air tellement sérieux et sinistre, qu'il faudrait un courage plus qu'ordinaire pour oser interrompre ses méditations profondes et sévères.

La princesse de Liéven devenait plus raide à mesure qu'on annonçait des personnages importans ou célèbres. Elle semblait attendre une attaque et s'être mise sur la défensive contre tout cet esprit féminin qu'elle abhorre. Mmes de Noailles et de Jumilhac, découragées par une attitude aussi farouche, se mirent dans un autre coin du salon et s'emparèrent de tous les hommes, notamment de M. Molé. Fasciné par l'esprit de ses deux compatriotes, il oublia le reste de l'Europe. Mme de Liéven en fut profondément blessée et, ne pouvant supporter plus longtemps

une telle humiliation, quitta le salon de lady Granville aussitôt après le dîner.

La duchesse de Dino, avec ses grands yeux noirs, assise à cette table où l'esprit était en force, avait l'air de la Sibylle. Elle promenait ses regards de l'un à l'autre de ces personnages, plongeant les yeux tour à tour jusqu'au fond des cœurs comme pour découvrir même les pensées les plus secrètes, les plus cachées ; puis elle les détournait avec une expression de tristesse ou de déplaisir, car elle n'y découvrait rien de bienveillant. Aussi prit-elle l'attitude toute filiale d'une tendre nièce qui n'a d'autre souci que celui de soigner son vieil oncle.

Mme Orloff parla beaucoup avec lady Granville et nous fit des mines très gracieuses. Elle est blanche, a de beaux yeux. Ses saphirs sont superbes : elle était mal mise, sans goût et avec beaucoup de prétention.

En résumé, il n'y eut, pendant et après le dîner, aucune conversation générale, il n'y avait de gaîté et d'entrain que chez Mmes de Jumilhac et de Noailles. Celles-là, rien ne saurait troubler leur ineffable bonne humeur. Sans elles, le dîner eût été d'un mortel ennui.

12 mars. — Ce matin, étant en visite chez la princesse de Liéven, elle m'a prié de l'accompagner au Bois de Boulogne ; je n'ai pu le lui refuser. Depuis l'hôtel Windsor jusqu'à la barrière de l'Étoile et de là jusqu'au Bois de Boulogne, et pendant toute la promenade que nous y faisions à pied, la princesse, sa nièce et moi, elle n'a pas cessé un instant de me questionner sur la société parisienne, sur les personnes et les choses. Comme elle ne lit jamais rien, ni brochures, ni livres, ni même les journaux, on est souvent étonné qu'elle ignore des choses que tout le monde sait, d'autant plus que souvent elle sait des choses que bien du monde ignore. De retour du Bois de Boulogne, nous avons fait quelques visites ensemble, telles que chez la comtesse de Saint-Priest, la princesse Dolgorouki et l'ambassadeur de Sardaigne.

Comme il était près de cinq heures, j'ai fait mes adieux à la princesse en lui disant que j'étais obligé de rentrer, vu que j'avais donné rendez-vous à quelqu'un pour affaires.

— Ah! mon Dieu! me dit-elle, voilà encore une demi-heure qui me reste. Que vais-je devenir jusqu'à cinq heures et demie?

Croyez-vous que l'Ambassadrice me recevra, qu'elle me permettra de passer cette demi-heure avec elle?

J'ai répondu que c'était l'heure que l'Ambassadrice passait ordinairement avec sa fille, pour répéter avec elle sa leçon de piano, mais que je ne doutais pas qu'elle serait charmée de recevoir la princesse. Je remontai donc dans sa voiture et nous nous rendîmes à l'ambassade, où elle tua sa demi-heure.

17 mars. — Le concert chez Delmar a été charmant; j'y suis resté jusqu'à minuit, et j'y serais resté plus tard encore, car j'étais bien placé, à côté d'une femme agréable avec qui j'ai causé bien gaiement, la duchesse de Sutherland. Mais j'avais promis aux princesses Schönburg et Brezenheim de me trouver chez Mme Émile de Girardin. J'ai donc dû quitter la duchesse et je l'ai quittée à regret.

Chez Mme de Girardin, il y avait beaucoup de gens de lettres, d'abord sa mère Mme Sophie Gay, puis Alfred de Musset et Lamartine, Balzac, Victor Hugo, Jules Janin, Émile Deschamps, Alexandre Dumas, Resseguier et autres. Mme Delphine de Girardin nous a récité de jolis vers de sa composition avec une grâce et, qui plus est, une simplicité parfaites. Lamartine nous en a dit de charmans et qui n'ont pas encore paru. Ces déclamations alternaient avec des romances, dont les paroles étaient composées par un des auteurs présens et mises en musique par Labarre, qui les accompagnait ou les chantait. Plusieurs de ces romances ont été composées par Mlle Lambert, charmante jeune personne remplie de talent et qui chante d'une manière inimitable. Chaque fois qu'on se mettait au piano, Mme Sophie Gay nommait l'auteur du poème qui nous exposait le sujet; on nommait ensuite l'auteur de la musique qui chantait ou accompagnait le chant de sa composition. Nos deux princesses, pour lesquelles une soirée passée de cette manière était chose toute nouvelle, en ont été dans le ravissement.

Parmi tout ce monde, il y avait aussi Mme Victor Hugo. Elle parlait beaucoup, mais avec esprit, avec un peu trop de recherche peut-être. Tous ces messieurs paraissaient beaucoup l'apprécier; Mme Gay m'a dit qu'elle aimait mieux le mari que la femme, ce qui ne m'étonne guère, car Mme Gay ne me fait pas l'effet d'être indulgente pour les femmes.

26 mars. — Hier matin, la duchesse de Dino a réuni du monde chez elle pour nous faire entendre quelques chœurs et morceaux d'un opéra composé par le comte de Ruolz (1), camarade de collège d'Alexandre de Périgord. Ce jeune homme a un talent remarquable pour la composition. Cet opéra a été joué à Naples et a eu beaucoup de succès en Italie. Mme de Dino a fait exécuter cette musique par les chanteurs et choristes italiens; le tout a été parfaitement bien rendu et m'a donné une grande idée de cet opéra.

Le comte de Ruolz a une très jolie fortune et il est un homme de naissance. Il poursuivait je ne sais plus quelle carrière, lorsque la révolution de Juillet a éclaté. Lui et toute sa famille sont trop attachés à la branche déchue pour qu'il lui fût possible de servir sous le nouveau gouvernement : il y renonça donc et se consacra exclusivement à la musique. Il paraît cependant qu'il y a une certaine fatalité qui s'attache à ses pas pour le mettre sous la protection du Juste Milieu, chose qu'il voulait pourtant avant tout éviter. Parmi tant de maisons où il pourrait aller, comment se fait-il qu'il ait précisément choisi l'hôtel Talleyrand, pour faire son début à Paris dans la carrière musicale ?

Mme de Dino a réuni pour ce petit concert du matin toutes les femmes les plus élégantes de Paris, les plus aristocratiques de toutes celles qui la connaissent et qui viennent chez elle, mais elle n'a pas invité la société qu'elle appelle officielle, pas même Mme Thiers, qui est bien la personne la plus officielle dans ce moment, puisqu'elle est la femme du président du Conseil et du ministre des Affaires étrangères.

M. de Talleyrand, qui déteste la musique, n'a pas paru. La princesse de Liéven n'est arrivée qu'à la chute du jour, c'est son habitude ; elle fait la même chose à nos concerts du matin. Le crépuscule lui est chose odieuse, elle en pleure de mélancolie si elle est seule.

8 avril. — La princesse de Liéven se donne beaucoup de mouvement, elle réunit dans son salon les sommités gouvernementales et celles de l'opposition carliste. Son principal oracle est cependant le prince de Talleyrand et, bien qu'elle veuille nous faire croire qu'elle ne parle avec lui d'autres choses que

(1) Il a dû sa renommée non à ses talens de compositeur, mais aux procédés qu'il a inventés pour dorer et argenter les métaux.

du temps passé, et qu'elle ne fait qu'écouter ses historiettes, je suis assez bien instruit pour savoir qu'ils sont bien occupés du présent.

La chose qui, dans ce moment-ci, préoccupe le roi Louis-Philippe et ses ministres, c'est l'accession du Duc d'Orléans au trône de son père. Il est hors de doute que le prince royal y montera, soit que le Roi périsse assassiné par les républicains, soit qu'il meure tranquillement dans son lit; mais il ne suffit pas de se placer sur le trône, il faut encore s'y maintenir. Sous ce rapport, le Duc d'Orléans aura bien quelques difficultés à surmonter, non qu'il ne soit aussi capable, aussi fin que son père, mais les choses matérielles lui manqueront et notamment les hommes, dont la plupart sont et seront déjà usés par le Roi, avant que le fils ne soit sur le trône.

Quant aux doctrinaires, ils peuvent bien maintenir leurs principes aussi longtemps qu'il y a un peu de calme dans les esprits, mais ils n'ont pas assez d'influence sur les foules, pour les faire prévaloir, si celles-ci se mettaient de nouveau en mouvement. Dans les temps orageux, pendant que les masses populaires sont en effervescence, qu'elles sont agitées par des doctrines subversives, que les esprits sont fortement surmenés, les principes froids et pédans des doctrinaires ne se feront pas jour à travers les clameurs populaires et n'exerceront aucune influence dans les affaires.

Le Roi et les ministres comprennent parfaitement cette difficulté; ils sentent qu'il n'y a qu'un moyen pour éviter ce danger, celui d'offrir à la France le plus de garanties possible de paix extérieure, d'ordre et de prospérité intérieure. Cette garantie ne peut être donnée à la France que par une alliance avec les gouvernemens les plus stables et les plus intéressés au maintien du *statu quo;* ce n'est donc ni l'Angleterre, ni l'Espagne, ni le Portugal, mais bien l'Autriche, la Russie, la Prusse, etc., etc. Si la France pouvait parvenir à faire un traité offensif et défensif avec ces trois puissances, dont la base serait le maintien du *statu quo* en Europe, la royauté du Duc d'Orléans se trouverait assurée pour toujours. Ceci est l'idée intime du Roi, et Thiers et consorts, tout révolutionnaires qu'ils soient, seraient enchantés de voir réussir ce projet, car leur existence et leur position, en recevant la sanction de l'Europe entière, se trouveraient par là même affermies.

Pour parvenir à cet heureux résultat, pour prouver à la nation française que le système du gouvernement de Juillet est non seulement toléré en Europe comme un fait qu'on est obligé de subir, comme une malheureuse nécessité, mais qu'il est approuvé par les gouvernemens étrangers et qu'il convient aux souverains qui y trouvent une garantie de paix générale et du maintien du *statu quo* en Europe, pour prouver cela, il faut un témoignage plus éclatant que de simples paroles et des assurances que tous les partis peuvent interpréter à leur manière.

Ce témoignage consisterait dans un mariage, contracté entre une des princesses de grandes cours et Mgr le Duc d'Orléans. Le mariage est en ce moment l'idée centrale autour de laquelle tourne toute la politique de Louis-Philippe. Le Roi n'ose pas encore prononcer ce grand mot vis-à-vis des ambassadeurs, mais il ne manque pas une occasion pour le leur faire insinuer indirectement. Plusieurs femmes, amies du Duc d'Orléans et avec lesquelles je me trouve aussi lié, m'en entretiennent et me demandent si je crois que le moment est arrivé d'en parler ouvertement. Moi qui en ai horreur, je dis toujours non, leur conseillant d'attendre un moment plus propice. J'espère qu'en attendant, notre archiduchesse Thérèse sera mariée et que le Duc d'Orléans ne voudra pas de la fille de l'archiduc palatin, qu'on sait être fort laide et que, pour cette raison, on désire moins que la fille de l'archiduc Charles.

Les conversations de Mme de Liéven et du prince de Talleyrand roulent donc principalement sur ce sujet. Mme de Liéven conçoit toutes les difficultés qui s'opposent à un semblable projet; néanmoins, elle fait entrevoir au prince qu'une alliance de ce genre avec la Russie ne serait pas chose impossible et qu'elle se fait fort d'arranger cette affaire, au cas où l'Autriche soulèverait des difficultés.

Mme de Liéven est anti-autrichienne autant que possible, et ce à quoi elle travaille de toutes ses forces, c'est la chute de Nesselrode et de son parti qu'elle appelle le parti autrichien à Saint-Pétersbourg.

— Voyez-vous, disait-elle à M. de Talleyrand, aussi longtemps que Nesselrode sera ministre des Affaires étrangères et Tatischeff ambassadeur à Vienne, nous ne parviendrons à rien. L'Autriche exerce trop d'influence sur l'esprit de l'Empereur, et tout ce que

nous éprouvons de difficultés pour rapprocher la Russie de la France provient de là.

Mme de Liéven voudrait que son frère, le comte de Benckendorff (1), remplaçât Nesselrode. Aussi est-elle en correspondance très suivie avec son frère et ce dernier communique à l'Empereur les lettres qu'il reçoit d'elle. L'Empereur paraît, depuis quelque temps, prendre goût à cette correspondance. Par contre, la princesse de Liéven communique une partie de celle de son frère à M. Thiers qui en fait faire des extraits et les soumet au roi Louis-Philippe. Sa Majesté n'en fait pas grand cas, n'appréciant pas plus qu'il ne faut les manœuvres de Mme de Liéven.

17 avril. — Au retour du Duc d'Orléans d'un petit voyage qu'il a fait à Bruxelles pour voir sa sœur, son projet de départ pour Berlin et Vienne a été mis de nouveau sur le tapis. Le Roi était d'avis qu'il devait attendre une invitation de l'empereur d'Autriche ; la Reine, tout au contraire, s'est rangée du côté de son fils en disant qu'il ne s'agissait plus d'attendre, mais d'agir.

La Reine est dans l'admiration du Duc d'Orléans : elle le trouve d'une telle perfection sous tous les rapports, qu'elle ne doute pas qu'il suffise de le voir pour lui offrir toutes nos princesses. Le Roi a des idées plus pratiques sous ce rapport et ne partage pas entièrement l'opinion de la Reine. Les ministres, dans leur présomption et leur fatuité toutes françaises, disent que la Couronne de France est chose si belle et si glorieuse à partager, que toutes les princesses du monde s'empresseraient et se mettraient sur les rangs pour l'obtenir. Monseigneur n'a donc qu'à choisir. On confond ainsi le voyage projeté et le mariage du prince, et on a grandement tort, car chez nous on ne le considérera certainement pas sous ce point de vue, et je crois que, tout au contraire, plus on mettra de facilité à agréer la visite, plus on prouvera là que le voyage et le mariage sont choses tout à fait distinctes.

La demande formelle pour le voyage a été faite par le Roi à Sa Majesté notre auguste maître, par l'entremise de M. de Sainte-

(1) Alexandre de Benckendorff, aide de camp des Empereurs Alexandre Ier et Nicolas Ier. Lors de la révolte militaire qui éclata à l'avènement de celui-ci, en 1825, le général de Benckendorff se signala par son courage et son dévouement à son souverain, dont il gagna ainsi la faveur. Comme on le verra plus loin, lorsque sa fille épousa Rodolphe II, fils aîné de l'ambassadeur Antoine Apponyi, l'Empereur voulut conduire lui-même à l'autel la jeune fiancée.

Aulaire ; puis on a communiqué cette démarche à l'Ambassadeur, qui, à son tour, en a fait son rapport au prince de Metternich. Tout refus de notre part me paraît chose impossible.

Cette affaire est tenue ici très secrètement, il n'y a que les personnes indispensables à sa coopération qui en soient instruites. Le Duc d'Orléans a dit à l'Ambassadeur que la seule personne vis-à-vis de laquelle il lui était pénible de se taire, c'est le prince de Talleyrand.

— Mais, a-t-il ajouté, je ne veux pas qu'il en soit instruit, avant que la réponse ne vous arrive de Vienne. Au reste, tout ce que l'Empereur voudra décider dans sa haute sagesse sera un ordre pour moi auquel je me conformerai avec la plus grande soumission.

Le langage du Duc de Nemours, dans cette occasion, est moins humble que celui de son frère. Il m'en parla dernièrement, d'un air assez piqué, en me disant qu'il ne voyait pas de notre part un grand empressement à leur être agréable puisque, déjà une fois, c'est-à-dire l'année dernière, ils avaient projeté de faire ce voyage, mais que feu notre Empereur avait trouvé bon de leur conseiller de le remettre indéfiniment.

— Monseigneur, lui ai-je répondu, doit savoir par expérience qu'un souverain ne peut pas toujours faire ce que son cœur désire, qu'il a souvent à consulter l'opinion publique, et cette opinion ne peut être pressentie qu'avec beaucoup de précaution et, par conséquent, pas du jour au lendemain.

22 avril. — La passion des courses de chevaux prend tout le monde : c'est jusqu'aux Ducs d'Orléans et de Nemours qui ont couru dans leur parc du Raincy. C'est une malheureuse passion, aussi dangereuse qu'inconvenante pour les princes. Les Ducs d'Orléans et de Nemours étaient en costume de jockey, dans leur propre livrée. Le Duc de Nemours a gagné, le Duc d'Orléans a été jeté par terre avec son cheval. Walewsky est tombé si rudement sur la tête qu'il est entre la vie et la mort. Quel ravissant plaisir !

27 avril. — J'ai fait ma visite à la Reine, le lendemain de son arrivée de Bruxelles. Le Duc d'Orléans qui, ce jour-là, voulait aller à Chantilly pour assister aux courses de chevaux, se porta à la rencontre de sa mère jusqu'à Senlis, petite ville près

de Chantilly. Il l'y attendit, la reçut et lui offrit à dîner, après quoi, la Reine revint à Paris et le Duc d'Orléans coucha à Chantilly.

— La Reine, me disait la princesse Clémentine à qui je parlais des courses faites au Raincy par les princes, la Reine, malgré son indulgence pour Chartres (on l'appelle encore toujours ainsi en famille) et pour Nemours, a été peu satisfaite d'entendre le récit des courses auxquelles ils ont pris part sans le consentement du Roi. Je ne les conçois pas d'ailleurs dans cette occasion, c'est tout à fait inconvenant.

— Je partage en quelque façon, dis-je, l'opinion de la Reine ; je crois comme elle que l'héritier présomptif, dont la vie est si précieuse au pays, n'a pas le droit de l'exposer, dans une occasion où il ne s'agit que de son plaisir et de la mince gloire d'arriver au but une demi-seconde plus tôt qu'un autre.

— On m'a dit que votre cousin Jules, reprit la princesse, a aussi couru au Bois de Boulogne.

— Oui, princesse. Ce n'était à la vérité qu'une course simple qui était sans danger ; mais, malgré cela, j'aurais autant aimé qu'il ne la fît pas, et, s'il m'avait consulté, il ne l'aurait certainement pas faite.

— Il ne vous en a donc rien dit ?

— Certes non, princesse, ni ses parens, ni son frère, ni moi n'en savions rien ; ce n'est que par les assistans que nous l'avons su, le lendemain.

La Reine et Madame Adélaïde m'ont parlé du voyage de Mgr le Duc d'Orléans. L'agrément de l'Empereur est arrivé depuis quelque temps par le télégraphe et le même jour celui de la Prusse. J'ai dit à Sa Majesté que j'espérais bien que Messeigneurs s'amuseraient à Vienne et que, certainement, Sa Majesté l'Empereur mettrait tous ses soins à leur rendre le séjour de Vienne aussi agréable que possible ; que, dès à présent, l'Empereur s'était informé de la durée de leur séjour, afin que toutes les journées fussent bien et dûment employées.

— Je suis très reconnaissant de la bonté de l'Empereur pour mes fils, m'a répondu la Reine ; mais voyez-vous, comte Rodolphe, je m'inquiète fort peu de savoir s'ils s'amuseront ou non ; l'essentiel est qu'ils y soient le plus possible avec l'Empereur et l'Impératrice, les oncles de l'Empereur et avec l'archiduc François.

Le Roi exprima ses regrets de ce que le Duc d'Orléans était à ces bêtises de Chantilly, ce qui l'empêchait d'aller faire, sur-le-champ, sa visite au représentant de la Prusse, ainsi qu'il l'a fait pour l'ambassadeur d'Autriche.

20 mai. — On vient de recevoir ici la nouvelle de l'arrivée des princes à Berlin, et de la manière amicale dont ils ont été reçus par le roi de Prusse et toute sa famille. Le public même a montré beaucoup d'empressement à leur rendre hommage. Le Roi et la Reine ont été si parfaitement satisfaits de cette nouvelle, qu'ils se sont empressés d'inviter le baron et la baronne de Werther, leur fils et leur fille, à la promenade et au dîner auxquels nous avons été invités, il y a peu de jours, de la part de Leurs Majestés, et qui doivent avoir lieu dans le parc du Raincy lundi prochain, lendemain de la Pentecôte.

Cette petite excursion devait être, dans le principe, purement autrichienne, c'est-à-dire que les invitations s'étaient bornées à l'Ambassadeur, à l'Ambassadrice, Rodolphe II, Jules et moi, et aux deux ménages Schönburg et Brezenheim ; mais les nouvelles de Prusse ont tellement touché Leurs Majestés, que le représentant de ce pays et sa famille ont été ajoutés à l'Autriche.

Depuis le départ des princes, on ne parle ici que de leur mariage avec deux de nos archiduchesses. On ne se contente plus d'une, il leur en faut deux, car Mgr de Nemours a aussi, dit-on, grande envie de s'allier à la maison d'Autriche.

Dans ce voyage, l'empressement avec lequel on a reçu les princes à Berlin est un coup de foudre pour le parti carliste ; c'est une véritable tuile qui lui tombe sur la tête, au moment où il travaillait à l'exécution d'un grand projet dont, tout absurde qu'il fût, il se promettait de grands résultats : il ne s'agissait de rien moins que d'enlever le Duc de Bordeaux à Prague, de le transporter à Saint-Pétersbourg et de le faire entrer au service de la Russie. Les plus zélés ajoutaient qu'un tel honneur ne serait accordé à l'empereur Nicolas que sous certaines conditions imposées par le parti carliste.

Se sont mis à la tête de cette entreprise MM. de Fitz-James, de Jumilhac, un jeune La Bouillerie et Alfred de Falloux. Ce dernier est, parmi ces jeunes gens, celui qui a le plus de sens commun, et je m'étonne de le trouver dans cette aventure. Ce grand secret devait être nécessairement divulgué ; aussi ceux

qui le détenaient avaient à peine franchi la frontière, que le gouvernement fut instruit de leur pitoyable projet. M. Thiers a eu la naïveté de s'en émouvoir : on l'a entendu se lamenter, on l'a vu appeler à l'aide tous les ambassadeurs, faire jouer les télégraphes, enfin en perdre la tête de peur. Il est vrai que cet émoi n'a pas duré et qu'on a fini par rire de ce dont on s'était alarmé. Quant aux carlistes, ils en seront pour leurs frais et pour le ridicule qu'ils jettent par cette expédition sur leur parti.

L'affaire du mariage du Duc d'Orléans, bien qu'on soit ici rempli d'illusions, ne laisse pas de donner des inquiétudes aux intéressés. Qui le Duc d'Orléans épousera-t-il ? Sera-ce une de nos archiduchesses, une princesse de Russie, ou bien une des filles du roi de Wurtemberg, ou bien une autre princesse d'Allemagne ?

« Partout, dit-on, non sans raison, aux Tuileries, le prince de Metternich est tout-puissant. S'il s'oppose à ce que nous nous mariions, il n'y a point de mariage possible : c'est donc à lui, à lui seul, que nous devons nous adresser pour arriver à ce but si essentiel. »

Mais la famille royale ne peut douter que l'Autriche, avant de donner une de ses archiduchesses à l'héritier présomptif de la France, demandera quelques garanties pour l'avenir.

24 mai. — Hier, après midi et demi, nous nous sommes rendus, l'Ambassadeur, l'Ambassadrice, Rodolphe II, Jules et moi, au château des Tuileries, dans les petits appartemens de la Reine, ceux que Madame la Dauphine avait occupés autrefois. Tentures, meubles, tout est resté ainsi que cette malheureuse princesse l'a laissé. Le Roi travaillait avec M. Thiers, la Reine faisait encore sa toilette ; nous fûmes donc reçus par Madame Adélaïde. Une minute après, S. M. la Reine parut, salua tout le monde et dit à chacun de nous une petite phrase gracieuse et aimable. Nous étions déjà au grand complet. La Reine engagea les dames à s'asseoir autour de la table ronde qui se trouve au milieu du salon. Les hommes étaient debout, allant et venant dans les appartemens et faisant la conversation avec les dames assises en cercle autour de la table.

Les princes de Joinville, d'Aumale et de Montpensier étaient très agités, à cause du mauvais temps. Il avait déjà commencé à pleuvoir, au moment où nous avions quitté l'hôtel, et, loin de

cesser à notre arrivée aux Tuileries, la pluie avait continué et devenait de plus en plus forte. Le Roi arriva, suivi de M. Thiers, son portefeuille sous le bras. Sa Majesté se désolait du mauvais temps et M. Thiers tâcha de sourire à nous tous, le plus gracieusement qu'il put. Sa Majesté s'approcha de la croisée pour observer le ciel, il pleuvait à verse et les promeneurs se sauvaient à grandes enjambées du jardin des Tuileries.

— Ceci n'est pas bien rassurant pour notre partie au Raincy, me dit le Roi.

— Ce n'est qu'un orage, Sire, répondis-je à Sa Majesté, il va passer; le baromètre est au beau.

— Vous me rassurez un peu, fit le Roi. Prenons patience.

Comme la pluie venait de cesser, j'allai sur le petit balcon pour respirer, car on étouffait dans le salon qui n'a qu'une croisée. Je regardai le jardinet que le Roi a fait faire et qui a provoqué la réprobation de M. de Chateaubriand.

— Voici le fameux fossé à propos duquel on m'a prédit la culbute, reprit le Roi. Qu'est-ce que cela peut faire au public de se promener dix pas plus loin de mes croisées? On a remarqué que, depuis que j'ai fait faire ce changement, il y a plus de promeneurs sur cette terrasse, devant le château, qu'auparavant. Pour ce qui concerne la prophétie de ma culbute, je crois être solidement planté sur mes deux jambes. Avec l'aide du ciel et le bienveillant concours des souverains, mes alliés, j'espère m'y maintenir pour le bonheur de la France et pour la paix en Europe.

Cependant, des coups de tonnerre se suivaient à courts intervalles et des torrens de pluie nous chassèrent du balcon. La Reine, qui a un tant soit peu peur de l'orage, me pria de fermer la croisée.

— Il est impossible, continua le Roi, de se mettre en route par un temps pareil, il faut attendre que l'averse ait cessé.

S'adressant à Athalin, il ajouta : « Faites mettre les équipages à couvert. »

Comme la pluie ne finissait pas, on fut un moment indécis sur ce qu'il fallait faire. Mgr d'Aumale me dit : « Ce qui est grave, c'est que le dîner est déjà parti pour Le Raincy, il nous faut donc l'y rejoindre. »

Il fut par conséquent décidé qu'on partirait malgré la pluie et le Roi ordonna le départ.

Dans la première voiture, montèrent le Roi, la Reine, les princesses, Madame Adélaïde, Mme de Verther, la princesse Schönburg, l'Ambassadeur et l'Ambassadrice d'Autriche; dans la seconde, les dames d'honneur de la Reine, de Madame Adélaïde et des princesses, puis la princesse Brezenheim, son mari, Mlle de Werther et le prince Schönburg; Charles Werther, Rodolphe II, Jules et moi nous montâmes avec le général Athalin, M. Dumas, aide de camp du Roi et le gouverneur du Duc de Montpensier, dans le grand char à bancs dont les trois princes firent les honneurs. Il n'y avait qu'un baldaquin monté sur ce char à bancs, destiné à garantir contre le soleil plutôt que contre la pluie. Néanmoins, nous voulûmes baisser les stores pour nous abriter. M. Athalin et moi nous nous mîmes à l'œuvre, mais sans succès. Les cahots de la voiture nous envoyaient à la figure les draperies en soie bleu de ciel toutes trempées, ce qui excita l'hilarité générale. Le prince de Joinville nous dit alors qu'étant marin, il ferait mieux que nous, et se mit à débrouiller les nœuds que M. Athalin et moi avions faits.

Messeigneurs de Montpensier et d'Aumale se disputèrent, à cause d'un rideau que l'un voulait descendre pour se garantir contre la pluie, et que l'autre retenait pour voir ce qui se passait sur les boulevards et autres parties de la ville que nous traversions. M. de Montpensier se fâcha tout rouge et bientôt quelques petits coups furent échangés des deux côtés. M. Athalin fit un signe au gouverneur qui intervint, de manière à satisfaire les deux parties belligérantes qui, après avoir fait la paix, se réunirent au prince de Joinville, pour faire des niches au gouverneur du duc de Montpensier. Comme ces plaisanteries étaient d'une nature fort innocente, nous nous y prêtâmes tous plus ou moins.

Pendant tout le trajet, nous fûmes précédés et suivis d'une forte escorte de garde nationale, d'un détachement de hussards et de garde municipale. De plus, il y avait, tout le long de la route, des gendarmes à cheval placés deux à deux et assez rapprochés les uns des autres, pour pouvoir communiquer entre eux, en cas de besoin. La pluie n'avait pas cessé; ce n'est qu'à l'entrée de l'avenue du Raincy que les nuages se sont dissipés et qu'un beau soleil a éclairé les riantes pelouses du parc.

A la grille, le Roi fut reçu par la garde nationale du village,

rangée en ligne, avec son drapeau et son tambour, qui battait vigoureusement sans discontinuer. Cette garde était peu nombreuse et surtout peu brillante. Ceux qui la composaient avaient piètre mine, ainsi que la populace en haillons qui criait : « Vive le Roi ! vive la Reine ! vivent les princes et leur société ! » Comme il fallait passer ces gens en revue, les princes s'apprêtèrent à descendre de voiture sur le gazon horriblement mouillé. Je leur déclarai que je ne descendrais certainement pas avant d'avoir vu de mes yeux le Roi mettre pied à terre.

— Voilà qu'on ouvre la portière de la voiture du Roi, nous dit le Duc d'Aumale, descendons.

Un des aides de camp, M. Dumas, qui était avec nous, sauta à bas du char à bancs et courut vers la voiture de Sa Majesté, mais il revint aussitôt, nous apportant l'agréable nouvelle que le Roi n'avait pas quitté le marchepied et s'y était tenu pour dire quelques mots à la garde nationale. Presque en même temps, les voitures se remirent en marche et, en quelques minutes, nous arrivions au château où nous descendîmes. On se réunit au salon, puis nous allâmes nous promener dans les serres. Là, on offrit des bouquets aux dames, et Mgr de Montpensier remplit ses poches d'oranges.

Les voitures nous attendaient de l'autre côté de la rivière qui traverse le parc et nous passâmes le pont à pied, parce qu'il n'est plus assez solide pour supporter le train de tant d'équipages peu légers. De l'autre côté du pont, nous attendaient trois chars à bancs dorés, attelés de six chevaux. Il y avait en outre des chevaux de selle pour ceux qui en voulaient. Nous fîmes une petite tournée dans le parc, et l'on s'arrêta à la vacherie, où les princes offrirent aux dames du lait chaud et du pain de ménage. Puis on se remit en route pour faire la grande tournée des bois.

Dans les villages que nous traversâmes, nous fûmes reçus avec des acclamations de « Vive le Roi ! vive la Reine ! » Dans une des allées de la forêt, un arc de triomphe en verdure et en fleurs était dressé, entouré de la garde locale. Le cortège ne s'y arrêta pas. Un peu plus loin, sous trois très belles tentes réunies, le dîner était servi parmi les arbres et les fleurs. J'ai donné le bras à la princesse Schönburg et je me suis trouvé assis entre elle et sa sœur Brezenheim.

Après dîner, on rentra au salon, où il y eut une nouvelle

distribution de bouquets aux dames et, à neuf heures, on repartait pour Paris, avec une escorte de piqueux à cheval portant des torches. Il était dix heures un quart lorsque nous arrivâmes aux Tuileries. M. Strada, l'écuyer du Roi, me dit que, pour l'arrangement de la partie, il lui avait fallu mettre près de quatre cents chevaux en mouvement. Je lui ai fait compliment pour la manière dont tout a été arrangé. Néanmoins, le Roi n'a fait que le gronder tout le temps. M. Strada a le malheur d'être oublieux, distrait et, je crois, un peu sourd. Aussi, malgré son zèle et sa prétention à vouloir deviner la pensée du Roi, il fait souvent le contraire. A la vacherie, par exemple, le Roi voulait nous montrer des vaches; comme l'étable était vide, il dit à Strada d'en faire venir pour avoir du lait; Strada part au grand galop et un quart d'heure après, il revient avec bon nombre de chevaux de selle et des grooms à sa suite.

— Mais, lui dit Sa Majesté, que voulez-vous que je fasse avec vos chevaux, la Reine et ces dames veulent boire du lait, c'est donc des vaches qu'il nous faut.

26 mai. — Nous avons été ce soir chez la Reine, pour faire notre visite de remerciement pour la journée du Raincy. Mme la princesse de Schönburg nous y a accompagnés, ainsi que la princesse de Brezenheim et les deux maris respectifs. Il y avait peu de monde dans le salon de Sa Majesté.

La Reine et Madame Adélaïde sont dans le ravissement du voyage des princes, les nouvelles qu'elles ont reçues de Messeigneurs les comblent de joie; le Roi s'est exprimé dans les mêmes termes de satisfaction. Ce qui avait inquiété la famille royale sur le compte de leurs fils, c'était un projet d'attentat contre leur vie, qu'on a découvert ici et qui aurait dû s'exécuter pendant leur voyage. Aussi les a-t-on entourés en Prusse de toutes sortes de précautions extraordinaires.

8 juin. — Jeudi dernier, jour de la Fête-Dieu, nous avons eu à dîner la marquise Visconti, de Milan, mère de la princesse Belgiojoso. Elle est venue à Paris pour déterminer sa fille, la princesse Belgiojoso, à vendre ses possessions du Milanais au duc de Canizaro. La princesse deviendrait, de cette manière, entièrement indépendante et pourrait rester à Paris, avec tous ces jeunes et vieux barbouilleurs de papiers, qui font du sentiment

dans leurs romans à vingt-cinq sous la page, et qui ne sont pas moins déplacés dans leur conversation que dans leurs écrits.

J'en citerai un seul exemple : Alfred de Musset, un des habitués de la princesse Belgiojoso, se roule sur les canapés, met ses jambes sur la table, se coiffe d'un bonnet dans le salon, fume des cigares. Un soir, chez Mme Émile de Girardin, il fut présenté à notre Ambassadrice ; celle-ci, avec sa politesse accoutumée, l'engage à venir la voir et lui indique un jour, où elle comptait avoir quelques gens de lettres. Il arrive, sentant la pipe à faire horreur, il s'approche de la table devant laquelle l'Ambassadrice était assise avec les princesses de Béthune, la marquise de Jumilhac, la princesse de Craon et quelques autres dames. Une gravure de Léopold Robert, offerte par celui-ci à l'Ambassadrice et représentant « les Moissonneurs, » donna lieu de parler de ce peintre, de sa malheureuse fin et de la ville de Venise où il est mort. A ce propos, M. de Musset nous dit, d'un ton prétentieux, que lui aussi, l'année dernière, avait manqué mourir dans cette ville d'une fièvre maligne.

Pour lui témoigner notre intérêt, nous observons que l'idée de mourir seul à l'étranger, sans qu'un ami, qu'un parent vous assiste, vous console dans les derniers momens, devait être terrible.

— Sans doute, répondit-il; heureusement, je n'étais pas dans ce cas, j'étais soigné mieux que par un ami, mieux que par un parent, j'avais une compagne, fidèle, adorable.

— Et vous l'avez perdue depuis? dit l'Ambassadrice.

— Mme de Musset est morte? ajoute la princesse de Béthune, toute chagrine que nous ayons contribué à rouvrir une plaie.

— Oh! non, reprend le jeune littérateur, je n'ai jamais été marié. C'était Mme Dudevant (George Sand) avec laquelle je voyageais en Italie. C'est à elle que je dois la vie, elle qui m'a soigné avec cet amour, cette tendresse dont elle seule est capable.

Un silence suivit ce discours. A ce singulier aveu, toutes ces dames s'entre-regardèrent; celles d'entre elles qui ne savaient pas rougir avaient peine à ne pas rire, et les hommes, moi comme les autres, n'étant pas maîtres de nous retenir, nous sauvâmes dans la bibliothèque pour donner un libre cours à notre hilarité.

Y a-t-il lieu de s'étonner que la princesse Belgiojoso, étant entourée comme elle l'est de jeunes gens si mal façonnés, prenne de leurs manières et prétende se donner des airs de femme supérieure, en ne se soumettant pas aux règles de la bienséance et de la politesse, tandis qu'elle serait fort étonnée, j'en suis sûr, si l'on s'avisait d'user de cette liberté vis-à-vis d'elle. Le jour où elle a dîné chez nous avec sa mère, sa sœur et le duc de Canizaro, dîner entièrement composé pour elle, il y avait encore le chargé d'affaires suisse, M. Hannage de l'ambassade d'Angleterre et le comte d'Harcourt, les seules personnes de notre connaissance qui ne soient pas étrangères à la princesse. L'invitation était pour six heures. Tout le monde était réuni à temps, excepté cependant la société milanaise, qui n'arrivait pas; on attend une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure, ils n'arrivent toujours pas. Enfin, à sept heures un quart, on fait servir, car personne ne doute plus que la princesse Belgiojoso a oublié l'invitation.

Nous étions au second service, voilà qu'elle entre avec toute sa suite. Vous croyez qu'elle s'est confondue en excuses? pas le moins du monde! Elle nous a dit tout simplement qu'elle avait perdu le billet d'invitation, qu'elle avait cru qu'on dînait à sept heures, qu'il y avait une demi-heure de grâce, de sorte que, calcul fait, elle croyait arriver juste à temps et qu'elle avait oublié d'envoyer à l'ambassade pour s'informer à ce sujet.

La princesse Belgiojoso, outre la prétention d'être une seconde Sapho ou Corinne, se plaît à prendre la physionomie d'un spectre : elle est blême et blafarde, elle a des coiffures et des turbans d'une forme insolite, des robes excessivement décolletées et si singulièrement vaporeuses, des draperies si bizarres, qu'on croit découvrir sans cesse un poignard caché sous leurs plis. Ses yeux noirs, qui lui sortent de la tête, qu'elle tourne de tous les côtés d'une manière sinistre, ses traits, immobiles du reste, cette bouche, dont les lèvres minces et pâles ne semblent faites que pour laisser échapper un soupir de douleur, tout son maintien, sa démarche et chaque mouvement qu'elle fait sont en harmonie avec le rôle qu'elle joue : triste et bizarre état d'une femme dont l'esprit a tourné à faux.

Dernièrement, je suis allé la voir chez elle. Je l'ai trouvée assise sur un canapé de genre Renaissance, dans un cabinet de même style. C'était le matin; elle portait une robe de chambre

blanche sous laquelle j'ai aperçu une espèce de corsage en velours rouge. Sur la tête, elle avait un immense turban qui m'a rappelé celui de la Sybille de Michel-Ange. M. Mignet était debout derrière le canapé, s'appuyant nonchalamment sur le dossier en bois de chêne sculpté; M. Liszt, le pianiste, en blouse de velours noir, avec de longs cheveux lisses tombant sur les épaules, sans cravate et un béret à la main, était assis sur un tabouret devant la princesse. Son costume, et comme je le croyais en Suisse, a fait que je ne l'ai pas reconnu d'abord ; il s'est fait reconnaître, il m'a dit n'être venu à Paris que pour peu de jours et qu'il comptait retourner en Suisse.

J'étais tellement étonné, abasourdi de toutes les extravagances qui m'entouraient, que j'eus de la peine à entamer une conversation. La princesse, aimant à s'entourer, d'un côté, de tous les jeunes gens les plus extravagans, et de l'autre, des savans les plus distingués, présente un mélange bizarre d'absurdités et d'instruction rapsodique qui inspire, tour à tour, de l'admiration et de la pitié : mais on finit par la plaindre.

14 juin. — Mme de Liéven, à ce qu'il paraît, aurait bien voulu abréger sa visite à Valençay : elle s'y ennuyait à mourir. Comme elle ne sait parler d'autre chose que de politique, et que ce sujet se trouvait épuisé, faute de nouvelles, elle ne savait plus que devenir. La duchesse de Dino se battait les flancs pour animer la conversation, mais elle avait déjà dit, la veille, tout ce qu'il y avait à dire sur les nouvelles arrivées d'Angleterre, d'Espagne et de Paris. Pour comble de malheur, ni le duc de Laval, ni le duc de Noailles, ni Maurice Esterhazy, ni moi, qui étions tous priés, n'arrivions. La poste n'apportait que peu de lettres et, par conséquent, pas davantage de nouvelles. La princesse de Liéven, faute de lettres plus fraîches, apportait au salon celles que lady Jersey lui adressait, et qu'elle relisait dans l'espoir d'y trouver quelque nouveau passage qui aurait pu lui échapper à une première, ou même à une seconde lecture, car déjà elle les avait relues. Malheureusement, elle n'y trouvait absolument rien qu'elle n'eût déjà commenté et discuté à fond.

Un soir, dans son désespoir, elle se leva et dit qu'elle était obligée d'aller dans sa chambre, pour écrire à la comtesse Apponyi. Le lendemain, elle déclara, pour la troisième fois, depuis qu'elle était à Valençay, qu'elle serait reconnaissante, si

on lui donnait un autre appartement que celui qu'elle occupait, qui, à l'en croire, était rendu inhabitable par une odeur de peinture. C'était celui qu'habite la duchesse de Montmorency, quand elle va à Valençay. Le majordome assura que, depuis quatorze ans, on n'avait pas touché à la peinture, mais que, cependant, si madame la princesse désirait changer d'appartement, il lui offrait celui que les infans d'Espagne avaient habité jadis. Mme de Liéven, après s'être transportée avec armes et bagages dans cet appartement, n'y resta pas davantage. Deux jours après, elle exprima le désir de changer et d'en avoir un, où les murs fussent un peu moins épais, chose qui lui donnait le spleen. Le troisième appartement fut celui de la duchesse de Valençay, qui venait de rentrer à Paris, et dont il fallut bien se contenter, car c'était le dernier qu'on pût lui offrir, tous les autres étaient infiniment moins bien.

18 juin. — Le discours prononcé hier par M. Laffitte, à la Chambre des députés, donne un terrible coup au gouvernement de Juillet. Ce sont de ces choses qui ont un fameux retentissement dans les provinces et à l'étranger. En effet, il doit être pénible aux partisans du système de Juillet d'entendre exprimer, du haut de la tribune, par un homme qui a si puissamment contribué au renversement de Charles X, le regret d'avoir fait la révolution, de l'entendre dire à Louis-Philippe qu'il n'a tenu aucune de ses promesses et que le gouvernement prétendu à bon marché coûtait le double de celui qu'on a renversé. Laffitte, dans son discours, demande pardon à Dieu et aux hommes pour la part qu'il a prise à ces tristes événemens.

Thiers, dans sa réponse à ce discours et à celui de Berryer, a reconnu que les révolutions coûtent cher, et « en vérité, a-t-il dit, si les révolutions étaient des questions d'argent, je crois que les peuples n'en voudraient jamais faire. Avant 1789, la dépense de l'État était d'environ cinq cents millions, depuis elle est montée à sept et huit cents et, après la Restauration, elle s'est élevée à un milliard. Vous voyez donc que, si on évaluait les révolutions par ce qu'elles coûtent, il y faudrait renoncer. Celle de 1789 ne s'est faite que pour diminuer les impôts, et le grand grief contre la malheureuse reine Marie-Antoinette était ses dépenses exorbitantes. On a reproché la même chose à Charles X et l'on a voulu avoir un gouvernement à bon marché, on est

parvenu à chasser ce malheureux roi, mais, loin de diminuer les impôts, on les a augmentés. »

Ce sont là de bonnes leçons pour les peuples qui auraient envie de faire des révolutions, et j'aime entendre ces vérités, de la part de révolutionnaires tels que Laffitte et Thiers, dont l'un a éprouvé bien des mécomptes et dont l'autre, tout au contraire, est parvenu au pouvoir, à la puissance la plus grande, sous un gouvernement qui n'est pas une République.

Thiers, dans sa réplique, a été très adroit, très spirituel : on lui a rendu justice sous ce rapport. Il a montré le talent et l'adresse d'un avocat très habile, qui défend une mauvaise cause; on a beaucoup admiré son adresse, mais il n'a persuadé personne. Laffitte n'avait rien dit, ces dernières années, par la raison que ses affaires de fortune l'absorbaient entièrement et qu'il avait trop de personnes à ménager pour pouvoir attaquer le gouvernement. Aujourd'hui, sa position a changé, il est de nouveau indépendant, à la tête d'une fortune de cent vingt mille livres de rentes, il parle, par conséquent, et il parlera à la prochaine session bien plus encore. C'est un homme vain et vindicatif; il a du talent, et ses antécédens le rendent redoutable au gouvernement de Juillet.

25 juin. — Je viens du cercle diplomatique qui a eu lieu chez le roi et la reine des Belges. La Reine a meilleure mine que la dernière fois que je l'ai vue; elle est bonne et douce, avec une grande envie de plaire. Sa Majesté m'a dit qu'elle était en plein bonheur de pouvoir passer quelque temps avec ses parens, ses frères et ses sœurs. Sa Majesté le roi Léopold est toujours le même, très solennel et très ennuyeux.

Leurs Majestés nous ont reçus dans l'ancien appartement du Duc de Bordeaux; je n'avais pas revu cette chambre depuis la fête que Mme la Duchesse de Berry y a donnée pour Sa Majesté le roi de Naples. Par un hasard singulier, l'Ambassadeur et moi nous sommes trouvés debout pendant le cercle, à la place où, en 1830, j'ai dansé avec Mme la Duchesse de Berry le dernier cotillon qu'elle ait dansé dans ce palais.

25 au soir. — Je viens d'apprendre qu'un attentat contre la vie du Roi a été commis, entre cinq et six heures après midi, sous le guichet des Tuileries, du côté de la Seine. L'individu

qui a tiré le coup a été pris; le Roi, dit-on, a échappé comme par miracle (1).

26 juin. — Hier soir, samedi, jour de réception chez nous, il y a eu beaucoup de monde, les uns pour entendre de nouveaux détails sur l'attentat, les autres pour en donner. Le comte de Rohan-Chabot, l'un des aides de camp du Roi, était dans la cour des Tuileries, au moment où l'attentat eut lieu. Il venait de quitter le Roi et se disposait à traverser le Carrousel, pour se rendre chez lui, lorsqu'il vit la voiture du Roi s'arrêter sous le guichet des Tuileries; au même instant, il entendit le terrible mot d'attentat prononcé autour de lui. Tout troublé, il courut vers le guichet, mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, la voiture du Roi continuait son chemin vers Neuilly.

Sa Majesté n'a pas été blessée, ni personne dans la voiture, où il y avait la Reine et Madame Adélaïde. Le Roi, sans se troubler, a mis la tête à la portière pour se montrer à la foule qui s'était rassemblée : « Je ne suis pas blessé, mes amis, dit-il. Vive le Roi! »

Et la foule répéta : « Vive le Roi! »

M. de Chabot nous dit encore que le jeune homme qui a tiré sur le Roi avait été reconnu par un garde national. Il s'appelle Alibaud, il est jeune, bien fait, ayant très bonne tournure et une figure agréable. Au moment où on l'arrêtait, il a tiré un poignard pour se tuer; un des gardes municipaux l'ayant traité de lâche : « On n'est pas lâche, répondit-il, lorsqu'on cherche la mort! »

Le prince Paul de Wurtemberg, qui arriva chez nous peu de temps après Chabot, nous confirma tout ce que nous venions d'entendre, mais il y ajouta que cet événement avait fait peu de sensation sur le public. Dans les groupes auxquels il s'est mêlé, au Palais-Royal et sur d'autres places, il a entendu deux exclamations : « Oh ! le maladroit! » disaient les uns. « C'est un fou, » disaient les autres.

Dans un conseil des ministres qu'a présidé le Roi hier soir, il a été décidé que, malgré l'attentat, la revue de la garde nationale, à l'occasion de l'anniversaire des « Glorieuses, » aurait lieu. Mais ensuite on déclarera dans un ordre du jour, par

(1) L'attentat d'Alibaud.

l'organe du général Jacqueminot, que la revue est abolie, vu que la vie du Roi est trop précieuse à la France pour la risquer de nouveau.

27 juin. — Nous avons fait, hier, notre visite de condoléance et de félicitation à la famille royale, à Neuilly. Grande était la foule et l'on a prononcé beaucoup de belles phrases. Le Roi conserve toujours son même calme, la Reine a beaucoup de confiance dans la Providence divine, qui protège si visiblement le Roi. J'ai trouvé Madame Adélaïde très abattue : en me parlant de l'événement, elle avait les yeux en larmes. Elle me dit entre autres que, dans les premiers momens, ni elle ni la Reine, bien qu'elles fussent dans la voiture du Roi, ne s'étaient expliqué la détonation. C'est le Roi qui leur dit la vérité en les rassurant et en rassurant le public qui entourait la voiture. La balle est entrée, deux pouces au-dessus de sa tête, dans les coussins de la voiture.

M. Athalin, avec lequel j'ai causé assez longtemps de ce lamentable événement, m'a dit qu'il le considérait comme infiniment plus grave que celui qui l'a précédé, l'année dernière. On a expédié, hier, des courriers aux princes, pour leur apprendre la nouvelle. Il est probable qu'ils reviendront aussitôt après l'avoir reçue.

Après avoir quitté le château de Neuilly, nous nous sommes rendus à la maison de campagne que M. Thiers a louée à Neuilly. C'est une charmante habitation, très spacieuse, toute fraîche et élégante. M. Thiers nous a dit que le Roi, peu d'heures après l'attentat, de retour à Neuilly, lui avait adressé une lettre d'affaires, véritable monument historique qui rend le plus incontestable témoignage du calme et du sang-froid de ce souverain.

— Il y règne, dit le ministre, une admirable lucidité de jugement sur toutes les affaires les plus importantes, dont j'avais parlé au Roi la veille et dont il avait puisé de nouveaux détails dans les papiers que je lui avais transmis pour les parcourir; il m'a fait les observations les plus justes, les plus précises et qui m'ont bien prouvé combien son esprit était libre de toute autre préoccupation.

29 juin. — Nous avons dîné, hier, chez le Roi, à Neuilly;

il y avait peu de monde. La plupart des personnes appartenaient au corps diplomatique. Il y avait aussi le jeune Sainte-Aulaire, qui arrive de Vienne; il a laissé les princes à deux postes de cette ville, en bonne santé, poursuivant leur route vers l'Italie. Sainte-Aulaire est peu communicatif, il avait l'air, tour à tour, étonné et ignorant. Comme il n'est pas bête, j'ai vu qu'il voulait le paraître pour éviter mes questions; je l'ai donc laissé là, passablement embarrassé de ses pantalons blancs, tandis que tout le monde était en noir, et je n'ai plus recherché sa société.

Après dîner, j'ai fait une promenade dans le parc, pour le montrer à Charles de Werther, qui ne l'avait pas encore vu. De retour au château, nous avons trouvé la terrasse et les salons remplis de monde. J'ai vu arriver le duc de Mortemart; il a dit au Roi et à la Reine :

— Ce que je trouve de consolant, dans les circonstances qui ont accompagné l'attentat contre vous, Sire, et ce qui m'a frappé dès le premier moment, c'est qu'il est bien prouvé maintenant qu'on ne peut attenter contre la vie du Roi, sans perdre la sienne et, croyez-moi, Sire, il y a bien peu de personnes, il n'y en a pas, dirai-je, qui voudraient échanger leur vie contre celle de Votre Majesté.

— J'accepte votre augure, lui dit le Roi.

— J'ai mis toute ma confiance dans la Providence divine, dit la Reine.

J'ai vu arriver encore le duc de Brissac, les princes de Beauvau, puis Girod de l'Ain, tout souffrant, avec un air cadavéreux. Il serait trop long d'énumérer la longue suite des grands et petits personnages qui se suivirent, pour mettre quelques larmes plus ou moins de circonstance au pied du trône. Mme de Boigne prit le parti sage de ne rien dire, car elle avait déjà tout dit, l'année dernière : elle a donc poussé un gros soupir, en levant au ciel des yeux baignés de larmes.

On ne saurait assez recommander, dans de semblables circonstances, une sage et prudente économie de paroles et de sentimens. J'ai vu beaucoup de personnes négliger, l'année dernière, cette sage maxime et s'en trouver fort mal cette année-ci, car on aurait voulu dire quelque chose de plus fort, de plus touchant encore, mais on était épuisé de la première fois.

La duchesse de La Trémoïlle me confia ne plus savoir de phrase pour Madame Adélaïde.

— J'en avais une superbe préparée pour le Roi, me dit-elle, une autre pour la Reine, mais je vous avoue que j'ai oublié Madame Adélaïde. Comme je vois que tout le monde lui en dit une, je ne veux pas rester en arrière.

— Il me semble, dis-je à la duchesse, que la Providence serait fort agréablement placée en cet endroit, surtout si vous n'en avez pas parlé au Roi, ni à la Reine.

— Dieu! que vous avez raison, comte, la Providence, c'est ça!

Et voilà qu'elle se précipite sur Madame Adélaïde. Tout s'use vite en France. On ne vit pas longtemps sur une impression ; il faut toujours du nouveau, sans cela les Parisiens disent froidement le mot « encore! »

Rien, du reste, n'est plus impolitique que tous ces discours, adressés au Roi de tous les côtés, ces larmes, pompeusement et publiquement versées, ces exagérations du mal qui pourrait résulter de la mort du Roi.

Le Duc de Nemours a été très sérieusement malade, et les médecins milanais lui ont appliqué tant de sangsues, lui ont fait des saignées si abondantes, que le pauvre prince est plus malade des suites du traitement que de la maladie dont on l'a débarrassé. La Reine m'a dit qu'il en avait été si affaibli qu'elle doute qu'il puisse continuer son voyage et revenir aussi promptement que Mgr d'Orléans.

Le général Baudrand, qui a accompagné les princes à Berlin et à Vienne et ne les a quittés qu'après leur départ de Vienne, m'a donné beaucoup de détails sur leur séjour dans cette capitale : « Notre séjour à Berlin, m'a-t-il dit, a été bien plus fatigant qu'à Vienne. A Vienne, ç'a été du repos comparativement à celui de Berlin. Les princes en ont été enchantés. »

Pour lui, il ne saurait assez exprimer l'admiration qu'il a conçue pour l'archiduc Charles : « Ce grand capitaine, me dit-il, le plus grand de l'Europe, le seul qui se soit glorieusement mesuré avec Napoléon et qu'on puisse appeler son rival. Le voir retiré des affaires, au milieu d'une famille charmante, se soustraire à une gloire qui le suit malgré lui jusque dans sa retraite, cette modestie si vraie, cette simplicité à côté de tant de mérites, cette grande distinction unie à une bienveillance

incomparable, voilà un tableau qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

5 juillet. — Le Duc d'Orléans est arrivé, avant-hier matin, un peu fatigué de son voyage : il a beaucoup maigri. Son frère est arrivé hier. Tous les deux, le Duc d'Orléans surtout, ont été douloureusement impressionnés par la nouvelle de l'attentat contre la vie du Roi. C'est l'archiduc et l'archiduchesse Renier qui la leur ont apprise. Messeigneurs nous ont dit que dans leur propre famille, ils n'auraient pas trouvé plus d'affection et un témoignage plus sincère d'amitié et de regrets que dans la famille impériale.

J'ai dîné aujourd'hui chez la marquise de Ferrari, avec le général Pozzo, son neveu et sa nièce. Le général est très amusant à entendre, sur son séjour à Londres et sur tous les ennuis de tout genre qu'il a éprouvés; il est enchanté de ne plus y être et prétend déjà que le peu de jours qu'il vient de passer sur le continent lui ont fait beaucoup de bien. N'empêche que je le trouve vieilli et alourdi. Il vient d'acheter l'hôtel du duc de Blacas, celui que la marquise de Ferrari habite en ce moment, fort bel hôtel situé dans la rue de l'Université. Le comte Pozzo l'a acheté pour quatre cent soixante mille francs et il sera obligé d'y faire encore de grandes dépenses.

7 juillet. — Le Duc d'Orléans est venu, ce matin, faire sa visite à notre cousine. Mgr de Nemours l'a accompagné, mais il n'a presque rien dit. Le Prince Royal s'est exprimé sur l'Autriche et le séjour qu'il y a fait, d'une manière très satisfaisante...

Notre armée, surtout celle d'Italie, lui a paru plus belle que celle de Prusse, mais les officiers beaucoup moins instruits que les officiers prussiens. Il n'a pas dit un mot sur la famille de l'archiduc Charles, sur l'Empereur non plus et parle peu favorablement de l'archiduchesse Sophie. En revanche, il est enthousiasmé par l'Impératrice, qu'il trouve la femme la plus distinguée, la plus intéressante de la terre, sa tournure la plus impériale du monde.

9 juillet. — L'autre jour, à un dîner chez Thiers, Pozzo l'a écrasé de complimens. Il lui a dit qu'il le considérait comme le premier ministre des Affaires étrangères qui, depuis Louis XVI,

ait compris la France et la politique de l'Europe, comme le premier homme d'État de ce temps; qu'il a fait merveille et que tout ce qu'il entreprendra lui réussira...

Thiers ayant parlé du mariage du Duc d'Orléans avec une archiduchesse, Pozzo lui a conseillé de faire la demande sans façon, disant que le succès en était certain, le prince de Metternich désirant vivement cette alliance. Le roi des Belges déconseille, cependant, cette manière brusque de procéder; il a représenté à M. Thiers qu'il serait dangereux d'entamer cette affaire, dans un moment où l'attentat a dû produire un bien mauvais effet à l'étranger. Ce Conseil a prévalu. Le président du Conseil a beaucoup de considération pour le roi des Belges; il le ménage, parce qu'il sait combien ce prince a d'influence sur le Duc d'Orléans.

13 juillet. — Le gouvernement français ne néglige aucune occasion de soutenir le gouvernement de la reine Christine, qu'il considère comme le seul possible en Espagne, tandis que, pour ma part, je le considère comme le seul absolument impossible. Thiers a de nouveau remis à Alava quatre millions pour payer la solde des légions étrangères et de l'armée royale qui mouraient de faim. Rothschild aussi jette son argent à pleines mains, dans ce gouffre. La France y est pour vingt-cinq millions, Rothschild pour près de soixante et l'Angleterre pour... Dieu sait combien, et cependant on est obligé tous les jours de faire de nouveaux emprunts.

La Cour de France est plongée dans une grande tristesse, à Neuilly. L'arrivée du Duc d'Orléans, loin de calmer les alarmes, n'a fait que les augmenter, d'autant qu'il est impossible d'entourer le Prince Royal de cette minutieuse surveillance à laquelle le Roi est obligé de se soumettre.

2 octobre. — La princesse de Liéven est de retour à Paris et nous tourmente par ses exigences. Si l'on ne va pas la voir presque tous les jours, elle vous fait non seulement des reproches, mais, qui pis est, elle se met à pleurer en s'écriant d'une voix lamentable qu'on l'abandonne, qu'elle est malheureuse et qu'on n'a pas la charité de lui consacrer quelques petits momens. Elle ajoute à ses plaintes de longues tirades sur l'égoïsme; cette jérémiade finie, elle vous questionne sur tout

ce qui se passe dans le monde politique et ailleurs, et vous met véritablement sur la sellette.

30 octobre. — Il est onze heures et je pars à midi pour Londres. Je profite de l'heure qui me reste pour mentionner ici que l'ambassadeur vient de recevoir de l'Empereur la Toison d'Or. Lorsqu'il a ouvert les dépêches de Vienne que le dernier courrier lui a apportées, la première qui est tombée dans ses mains a été le billet autographe de Sa Majesté. Nous sommes tous ici dans une inexprimable joie. Personne n'est plus digne que ce chérissime cousin de porter la Toison. Jamais elle n'aura reposé sur un cœur plus loyal, plus sincèrement attaché à son souverain et à son pays et, m'eût-elle été accordée, que je ne serais pas plus heureux que je ne le suis en ce moment.

Chatsworth, 30 octobre (1). — Je suis ici depuis trois jours, encore tout ébahi de la magnificence qui m'entoure dans ce vaste palais. Au milieu d'un parc immense s'étendent de larges terrasses superposées, ornées de rampes superbes, de vases, de statues, de jets d'eau et de fleurs ; de larges escaliers conduisent de l'une à l'autre par des grilles en fer admirablement travaillées et toutes brillantes de dorures.

Pour arriver dans la première cour du château, on traverse une espèce d'arc de triomphe avec de belles colonnes, flanqué de deux autres portiques d'une architecture imposante et noble. La seconde cour se trouve séparée de la première par un beau mur en pierre de taille sculptée dont la partie supérieure est ornée de beaux attiques surmontés de vases et réunis l'un à l'autre par des grilles très élégantes.

On entre dans l'intérieur du château, par un merveilleux vestibule, avec des cheminées en marbre blanc, un pavé magnifique, des statues et bustes antiques, des vases dorés et un très beau perron en marbre poli, orné de bronze. Par une galerie superbe, on arrive à un escalier monumental d'une richesse incomparable, qui dessert deux étages. On marche sur des dalles en marbre blanc, noir et lilas formant de très riches

(1) A cette date, le comte Rodolphe parcourait l'Angleterre où il s'était rendu pour répondre à une invitation du duc de Devonshire. Le récit qu'il fait de son séjour chez son richissime amphitryon, nous apprend ce qu'était, il y a soixante-quatorze ans, la vie que menait dans ses terres un grand seigneur anglais.

dessins, et sous de larges arcades, ornées de moulures sur fond d'or. Le plafond et les murs, peints à l'huile, représentent des sujets tirés de l'histoire romaine, mêlés à beaucoup d'ornemens sculptés et dorés. On voit, à travers les arcades, un autre double escalier orné de deux grands portraits en pied de l'empereur et de l'impératrice de Russie, richement encadrés. Cet escalier est éclairé d'en haut par une coupole très élevée et d'une très belle forme, c'est par cet escalier qu'on m'a conduit dans mes appartemens, car le duc, au moment de mon arrivée, se trouvait absent.

Vers sept heures, un valet de chambre est venu, de la part du duc, pour me conduire au salon. De l'escalier, on entre dans un premier salon. En Angleterre, il n'y a pas ce que nous appelons antichambre, les domestiques se tiennent dans le hall, et l'escalier fait déjà partie de l'appartement. Dans ce premier salon, il y a plusieurs portraits de famille, le père du duc et le duc lui-même en costume de pair d'Angleterre, puis un portrait de George III peint par Lawrence et donné par le Roi au duc de Devonshire, puis un autre du roi Henry VIII en pied, un portrait du temps.

Outre une superbe cheminée en marbre blanc, haute de six pieds dans son ouverture et admirablement sculptée, il y a encore une Vénus de Médicis le dos tourné contre une grande glace sans tain, par laquelle on voit une cascade magnifique qui tombe d'abord du haut d'un rocher dans un lac ; de ce lac l'eau s'élève, comme par enchantement, jusque dans le haut de la coupole d'un temple, d'où elle se précipite dans un bassin en marbre et de là s'écoule, après y avoir formé mille jets d'eau, par un large canal, comme par un grand escalier, de gradins en gradins, jusque dans les environs des terrasses où le même escalier continue et semble être menacé par le torrent.

Les meubles du salon, recouverts de damas, sont dans le style qu'on appelle en France « Rococo, » c'est-à-dire du temps de Louis XIV et de Louis XV. Vis-à-vis de la glace sans tain, s'ouvre une porte qui conduit dans un autre salon tout aussi grand que le premier, tout tendu en damas bleu ciel, encore orné d'une superbe cheminée avec un portrait de George III en pied par-dessus.

C'est dans ce salon que le duc me reçut et me présenta à ses deux neveux, lord Barington et M. Cavendish, deux frères dont

l'un a épousé une des sœurs de la duchesse de Sutherland et, par conséquent, la fille de lady Carlisle, sœur du duc de Devonshire. Le duc me présenta à elle et à sa belle-sœur, toutes les deux fort jolies, Mme Cavendish surtout : elle a une taille noble et gracieuse, une figure très régulière d'une expression charmante. Lady Barington me rappelle beaucoup la duchesse de Sutherland ; elle est moins raide, à la vérité, mais aussi a-t-elle moins de grâce dans l'esprit et beaucoup moins d'instruction.

La troisième dame, qui se trouvait dans le salon, était lady Marlborough, que j'ai beaucoup connue à Rome ; alors elle s'appelait lady Kinnaird. Elle n'est pas jolie, mais spirituelle et surtout très aimable. Nous nous sommes mis à parler de ce temps passé à Rome, de tout le monde élégant et aimable qui s'y trouvait réuni, tels que la mère du duc de Devonshire, si spirituelle, si bonne, si grande amie de Consalvi, la princesse de Liéven, Mme Récamier, lord Dolley and Leicester, lady Mary Stanley, lady Belfast, belle et très recherchée dans le monde de Londres, lady Francis Gover, belle-sœur du duc de Sutherland, lord Kinnaird, si fameux par son esprit et son opposition au duc de Wellington, la comtesse Dolly de Ficquelmont, le duc et la duchesse de Hamilton, le premier faisant sa cour à la princesse Borghèse, le duc de Laval, lord Normanby, maintenant vice-roi d'Irlande et milady, lord Hastings, vice-roi des grandes Indes et milady, et beaucoup d'autres personnes plus ou moins distinguées et aimables ; en fait de princes, le roi de Bavière d'aujourd'hui, le prince Wasa, le margrave Guillaume de Bade et le roi des Belges d'aujourd'hui, la reine d'Étrurie, le duc de Lucques, le prince de Hesse, le prince Gustave de Mecklembourg. Je ne parle pas de Wallmoden, du prince et de la princesse Rasoumowski, de Mme de Thürheim, du duc de Rohan, des cardinaux de Tonnerre et de La Fare, de M. de Marcellus, de lady Acton et de tant d'autres.

Après dîner, c'est-à-dire à neuf heures et demie, car les hommes restent à table après les dames, on a servi le café, puis, une heure plus tard, le thé, et pendant toute la soirée, la chapelle du duc a exécuté des opéras de Rossini, de Meyerbeer, de Caraffa, de Bellini et autre musique italienne, tout cela en grande perfection ; néanmoins, on causait, on criait même, car le duc est sourd ; moi, je crie plus fort, prétend-on, que tout le monde et, malgré cela, il ne me comprend pas toujours.

Il était question d'un *meeting* auquel le duc, ses neveux et lady Louisa Cavendish avaient assisté la veille et dont M. Cavendish était le héros. Ce *meeting* s'était tenu à Derby pour remercier Cavendish, élu membre du Parlement par le Derbyshire; de ce qu'il a si bien défendu les intérêts de ses commettans, ils lui ont offert un dîner splendide suivi d'un bal. A dîner, on lui a porté un toast auquel il répondit par un discours interminable, qui a paru le lendemain dans le journal: il y en avait trois ou quatre longues colonnes. Je me suis donné la peine de lire tout ce fastidieux encens jeté à ses commettans, whigs comme lui, et où il s'est déchaîné contre les tories presque aussi violemment que O'Connel.

Le duc de Devonshire, lady Granville et lady Carlisle ses sœurs, toute sa famille enfin, sont affreusement whigs; avec cela, ils tiennent pourtant à tous les avantages qu'ils doivent à leur naissance, tels que le rang qu'ils occupent dans le monde, leur fortune, leurs titres, etc., ils sont donc whigs non par principe, mais par vanité, pour se rendre populaires, pour se faire adorer à la manière anglaise, c'est-à-dire pour être applaudis lorsqu'ils se montrent en public, pour être à la tête du parti qui a la majorité dans leur province, pour qu'un membre de leur famille soit élu membre du Parlement, et quelquefois par faiblesse ou par peur. Sans cela, comment expliquer cette manie de tenir à un parti qui n'a d'autre but que de leur prendre ce à quoi ils tiennent le plus au monde : rang, fortune, pouvoir?

Le duc, n'ayant pas le don de la parole, a tâché de populacer d'une autre façon. Ce fut au bal qu'il déploya toute sa coquetterie pour les Whigs, il fit des frais de jambes inouïs, il fit danser toutes les sommités whigs et choisit dans les derniers rangs de la société ses danseuses, afin qu'on dise : « Voilà un grand seigneur riche et puissant et pourtant pas fier; je ne suis qu'un simple ouvrier, eh bien! il a dansé avec ma femme, ma fille, ma nièce, etc. »

Le duc, tout grand qu'il est, tricota de ses jambes le mieux qu'il put, transpira, s'éreinta à faire pitié, mais l'idée de se rendre populaire le soutint toujours et il rentra fort satisfait. Lady Louisa, si belle, si douce, dut aussi subir les conséquences de sa position, il fallut rester au bal jusqu'au jour, danser avec tous les fabricans et avocats de Derby que le duc et son mari lui présentèrent, elle était donc horriblement fatiguée

de tant de frais et surtout de tant d'ennui. Nous nous sommes séparés à une heure pour nous retirer dans nos chambres.

Chatsworth, 3 novembre. — Il y a eu, hier, au château, grand dîner ; nous étions, si je ne me trompe, vingt-cinq personnes. La table était longue, et tout le monde, assis autour, avait grand appétit. Pour moi, j'en avais autant que les autres, car je venais de faire une grande et belle promenade dans le parc. Après dîner, nous nous sommes transportés dans le musée et le jardin d'hiver, splendidement éclairés. La musique était placée, comme tous les jours, dans un des salons anciens. Nous ne l'avons pas trop écoutée : les uns causèrent, les autres jouèrent au whist, ou regardèrent de superbes ouvrages et gravures.

Vers minuit, le duc reçut de son intendant un petit billet, dans lequel il lui mandait qu'une des sous-blanchisseuses donnait un bal, dans l'endroit même où l'on blanchit le linge ordinairement, et lui conseillait d'y aller, s'il avait envie de rire un peu. Le duc ne se décida pas d'abord, il me dit que c'était par trop mauvais et qu'il ne voulait, par conséquent, point que j'y allasse. Tout le monde avait déjà quitté les salons, je fis donc de même pour aller me coucher. A peine étais-je dans mon lit, que Cavendish arriva me dire que le duc était au bal et qu'il m'engageait à y venir. Je me suis donc levé et, après avoir fait une toilette de bal, je me suis rendu à cette fameuse fête.

Pour y arriver, mon courrier me mena par un labyrinthe de galeries voûtées, de souterrains très obscurs et par une cour : il pleuvait à verse et j'étais nu-tête. J'arrive enfin dans une grande chambre, remplie de fumée de tabac accompagnée d'une odeur d'eau-de-vie et de celle de l'humanité transpirante et autre. Les murs de cette pièce sont en pierre de taille brute, deux colonnes au milieu en supportent le plafond. Les huches étaient mises de côté dans un coin, mais les robinets autour du mur nous indiquèrent bien clairement où nous étions. Quelques planches posées d'une colonne à l'autre formaient les banquettes. C'est là que le duc s'est placé avec nous.

Nos dos étaient appuyés contre une grande table, sur laquelle il y avait quelques cruches de bière, une chandelle et un verre contenant des allumettes. Autour de cette table, et autour d'une autre placée un peu plus loin et garnie de la même façon, étaient assis des palefreniers, des cochers et leurs amis, fumant,

avec les coudes sur la table. Toutes ces figures éclairées par une mauvaise chandelle dont la flamme vacillait et changeait par conséquent les ombres à tout moment, me faisaient l'effet de ces tableaux flamands, dont on a admiré avec raison la grande vérité.

Vis-à-vis de nous, il y avait un orchestre, si deux racleurs peuvent être ainsi nommés. Quelle musique infernale et monotone, pendant des heures et des heures, c'est-à-dire depuis six heures après midi jusqu'à cinq ou six heures du matin, toujours le même affreux air fastidieux et criard : une écossaise, et, avec cela, tout ce monde ravi et enchanté. Ce sont des chassés, et des tours de main, et des moulinets interminables : l'on saute le plus que l'on peut. Les grâces de quelques gros cochers étaient impayables. Malheureusement, il y faisait si obscur que je ne pouvais pas bien distinguer les pas, car en dehors des deux chandelles placées sur les deux tables, il n'y en avait que deux autres, attachées au mur, pour éclairer toute cette pièce.

Un des chasseurs du duc avait comme toilette de bal une blouse, une casquette et des gants jaunes glacés. Un autre domestique était en costume écossais et nous a dansé une danse de son pays. Pour que nous puissions distinguer les pas, on avait posé deux chandelles par terre. Après cette danse, la blanchisseuse nous a apporté, au duc et à moi, dans deux tasses, de la bière tiède mêlée à des œufs et à de l'eau-de-vie de genièvre. Le duc me dit qu'il fallait accepter ; en effet, la distinction était bien grande, puisqu'il n'y avait que moi seul qui la partageais avec lui. On fit taire la musique, un des gens de Sa Seigneurie monta sur la table et, après un petit discours prononcé au nom de toute la joyeuse compagnie, il but à la santé du duc. Cet acte fut accompagné d'un tonnerre d'applaudissemens. Le duc fut touché jusqu'aux larmes : » Voyez, me dit-il en me serrant la main, comme ils sont bons pour moi ! »

Après, suivit une écossaise que le duc dansa avec la femme de son premier cocher, son neveu avec une vieille femme, une pensionnée âgée de plus de soixante ans, et le colonel Thornil avec une blanchisseuse ; j'aurais bien aussi pris une danseuse si je n'avais pas craint de faire quelque brioche. Cette écossaise finie, le duc en dansa encore deux, ce qui nous mena tout doucement jusqu'à quatre heures du matin. Notre départ fut accompagné de bruyans applaudissemens.

Cte Rodolphe Apponyi.

LA RESPONSABILITÉ

DE LA

RUPTURE ENTRE LA RÉVOLUTION ET L'ÉGLISE

La question religieuse a été l'écueil de la Révolution. On n'aimait pas à en convenir naguère, de peur sans doute d'attribuer trop d'importance au sentiment religieux. Ainsi M. Aulard, dans son *Histoire politique de la Révolution française*, où il se propose d'étudier « les faits qui ont exercé une influence évidente et directe sur l'évolution politique, » ne parle pas de la Constitution civile du clergé. On n'en est plus là aujourd'hui. M. Mathiez, président de la Société des Études robespierristes, qui n'est pas suspect de complaisance pour le cléricalisme, écrit dans l'introduction de son dernier ouvrage *(Rome et le clergé français sous la Constituante)* : « La plupart des historiens, pour ne pas dire tous, s'accordent à proclamer que la rupture de la France avec Rome fut la grande faute de la Constituante, et peut-être l'événement capital de la Révolution française, car de cette rupture sortit la révolte des catholiques contre le nouveau régime, et, par voie de représailles, la Terreur, suivie elle-même de la longue réaction qui aboutit, après bien des soubresauts, au Concordat et à l'Empire. » Les manuels scolaires les plus répandus donnent la même note : « La Constitution civile fut la

faute capitale de la Constituante; elle eut les plus néfastes conséquences. » (Albert Malet.) Et la phrase est soulignée dans le texte. M. Albert Métin, présentement ministre, dans un manuel écrit en collaboration avec M. Seignobos, reconnaît que la question religieuse fournit aux partisans de l'ancien régime « l'appui qu'ils cherchaient depuis 1789 pour lutter contre la Révolution. » M. Debidour est encore plus catégorique : à ses yeux la Constitution civile fut « l'erreur capitale de la Révolution et elle ne pouvait être acceptée ni par le haut clergé ni à plus forte raison par le Saint-Siège. »

Ce point acquis, le débat s'est déplacé. Si la rupture religieuse a été un grand malheur et une grande faute, à qui est dû ce malheur, à qui remonte la responsabilité de cette faute? Nous avons ici trois thèses en présence.

I

La première thèse, la thèse classique depuis Mignet de ceux qu'on a appelés les « historiens de gauche, » c'est que la rupture entre la Révolution et l'Église est due au clergé, et particulièrement aux évêques. Elle est exposée notamment par M. Debidour, dans son *Histoire des Rapports de l'Église et de l'État en France de 1789 à 1870.* « Ces anciens privilégiés, dit-il, dont la plupart s'accommodèrent plus tard sous Bonaparte d'un régime plus rigoureux encore, et plus éloigné de leurs prétentions, repoussaient à ce moment toute transaction, parce qu'ils croyaient possible et même facile la restauration du régime déchu. Beaucoup d'entre eux, prêtres sans mœurs comme sans foi, se posaient maintenant en champions des vertus chrétiennes et de l'orthodoxie, criaient au sacrilège, au schisme, à l'hérésie... Dès le début, l'épiscopat, avec une remarquable énergie, s'efforce d'entraîner à la fois les trois puissances sur le concours desquelles il fonde le plus d'espoir : le Pape, le Roi et le peuple. » Comme on le voit, non seulement les évêques auraient provoqué la rupture, mais ils l'auraient provoquée dans une intention politique, « pour se conduire en vrais gentilshommes, » suivant le mot souvent cité de Dillon, archevêque de Narbonne.

Cette thèse de l'intransigeance de l'épiscopat est combattue

par M. Mathiez avec une abondance de documens propre à faire impression. M. Mathiez sur ce point se trouve souvent d'accord avec M. de La Gorce *(Histoire religieuse de la Révolution française)* et avec M. l'abbé Sicard *(Le Clergé de France pendant la Révolution)*, qui regrettent que l'opposition faite par le haut clergé à la Constitution civile du clergé ait dans bien des cas manqué de spontanéité, de zèle, ou, pour tout dire en un mot : de foi.

Tâchons de préciser. Au début de la Révolution, il est manifeste qu'un grand nombre d'évêques sont favorables aux réformes. Certes, il n'est pas agréable pour certains d'entre eux de constater que leur clergé leur préfère comme mandataires aux États généraux de simples curés. Plusieurs s'en plaignent dans les lettres qu'ils adressent au garde des Sceaux ou à Necker, et on ne saurait s'en étonner; mais beaucoup d'autres, et non des moindres, se prononcent ouvertement pour les idées nouvelles. Même sur les questions religieuses, ils se piquent d'avoir les idées larges. Chabot, évêque de Saint-Claude, qualifie de « fléau » les biens de mainmorte. L'évêque de Chartres opine dès le 27 mai pour la réunion des trois ordres, et, lorsque cette réunion s'opérera, les archevêques de Vienne et de Bordeaux figureront en tête du clergé. Le lendemain du 14 juillet, l'archevêque de Paris, Juigné, qui n'est pas un prélat d'avant-garde, prend l'initiative d'un *Te Deum* en l'honneur du « rétablissement de la paix. » L'archevêque d'Aix, Boisgelin, est un des plus ardens, lors de la nuit du 4 août, à dénoncer les abus de la féodalité, et plusieurs de ses confrères, notamment Asseline, évêque de Boulogne, font chanter des *Te Deum* pour célébrer cette nuit historique. Au reste, *Te Deum*, bénédictions de drapeaux, messes en plein air sur les autels de la patrie, sermons civiques, saluent chaque étape de la Révolution. Tout cela ne dénote pas un parti pris contre-révolutionnaire. Il y a plus. L'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, et celui de Vienne, Lefranc de Pompignan, sont pris pour ministres à ce moment, et le billet par lequel Louis XVI en informe l'Assemblée, est accueilli avec une « joie générale. » Lorsque fut voté le décret du 2 novembre qui mettait les biens du clergé à la disposition de la nation, l'archevêque de Bordeaux, comme garde des Sceaux, pressa le Roi de le sanctionner.

Continuons cette revue. Le clergé ne cherche pas à entraver

la liquidation de ses biens. Fait encore plus significatif, tous les évêques députés prêtent (le 4 février 1790) le serment civique, qui constituait une approbation des décrets constitutionnels votés jusque-là. La plupart des autres les imitent. Certes il y a des dissidences. Plusieurs évêques ont déjà émigré, ceux de Pamiers et d'Apt les premiers, puis ceux d'Auxerre, de Saint-Omer, d'Arras, l'archevêque de Paris. D'autres, membres de l'Assemblée, n'y paraissent plus. Ceux qui restent, dénoncés par les intransigeans de droite et suspects aux intransigeans de gauche, n'en ont que plus de mérite. Ils se réfugient peu à peu dans l'abstention. Ainsi, les deux prélats qui faisaient partie du Comité ecclésiastique, les évêques de Clermont et de Luçon, s'en retirent lorsque le Comité est renforcé de quinze membres de gauche, le 7 février 1790. Même alors on ne peut dire cependant qu'il y ait rupture entre l'épiscopat et la Révolution. Le nonce à Paris, Dugnani, dans ses dépêches, estimait encore une conciliation nécessaire entre l'Église et la Révolution et déclarait que cette conciliation était réclamée par la majorité du clergé et de l'épiscopat. Or Dugnani, très lié avec l'abbé Maury, était de cœur avec la réaction ; ses informations, non conformes à ses désirs, n'en ont que plus de poids.

Pendant ce temps, le Comité ecclésiastique avait poursuivi son œuvre et préparé son projet de Constitution civile du clergé. Le rapport a peine déposé, l'épiscopat fait entendre ses protestations par la voix de l'archevêque d'Aix, Boisgelin, qui prononce, le 29 mai 1790, un discours publié ensuite avec des « Observations » complémentaires. Ce discours dont les conclusions, dit Boisgelin lui-même, ont été adoptées « par tous les évêques présens, » est très important pour déterminer le sentiment de l'épiscopat. Est-ce une condamnation pure et simple? Un *non possumus* sans réplique? Nullement. « Tout son effort, constate M. Mathiez, tendit moins à démontrer l'irrecevabilité des réformes proposées que l'impossibilité de les exécuter sans l'aveu et le concours de l'Église. » Le haut clergé était gallican, il n'aimait pas la Curie, il acceptait assez philosophiquement que le rôle du Pape dans la nomination des évêques fût réduit à sa plus simple expression. Mais la Constitution civile va plus loin. M. Lavisse reconnaît qu'elle « supprimait à peu près l'autorité du Pape sur l'Église catholique » de France. Boisgelin ne prononce même pas ce mot d' « autorité. » Il parle

seulement de la « primauté de droit divin » que l'Église gallicane attribue au chef de l'Église universelle. Et quand il indique que tant de réformes fondamentales pour l'Église (élection du clergé, remaniement des diocèses, institution canonique conférée sans l'intervention du Saint-Siège) ne peuvent s'accomplir sans l'intervention de l'Église, il songe moins à une négociation directe avec Rome qu'à un concile national qui, suivant le mot de M. Madelin, « ferait accepter au chef de l'Église quelques nouveautés. » Dans son intention, il s'agissait moins de combattre le contenu de la Constitution civile que d'« employer les formes qui peuvent en rendre l'exécution régulière. » Et pour qu'il n'y eût pas d'erreur sur ce point, il ajoutait : « Nous sommes loin de nous opposer à vos désirs quand nous vous proposons les seules formes qui puissent les remplir. »

Dira-t-on que Boisgelin n'engage que lui, qu'il est un prélat sans conséquence, un ambitieux sans considération ? Ce serait difficile. Boisgelin est un homme du meilleur monde, académicien, orateur réputé, formé à la pratique des hommes et des affaires, une des meilleures têtes du clergé, « le plus intelligent des évêques députés, » dit M. Madelin. Il n'est pas un courtisan de la Révolution, il a combattu la réunion des trois ordres. « Il se sentait fait pour les grands rôles, écrit M. l'abbé Sicard dans son *Clergé de France pendant la Révolution*, et ne fut inférieur à aucun. Il montrera durant la Révolution le coup d'œil, la décision et le courage qui font les hommes d'État. Il ne tiendra pas à lui que le terrible passage entre le monde ancien et le monde nouveau ne s'effectue sans effondrement et sans violence. »

Après la solennelle déclaration de principes formulée par Boisgelin au nom de ses collègues, aucun d'entre eux ne prit plus part à la discussion. C'est une question de dignité. Mais leur déclaration avait porté. Le Comité ecclésiastique avait proposé, pour ouvrir la porte aux transactions nécessaires avec l'Église et avec Rome, un dernier article ainsi conçu : « Le Roi sera supplié de prendre toutes les mesures qui seront jugées nécessaires pour assurer la pleine et entière exécution du présent décret. » Gobel, au nom des curés patriotes, insista vainement pour son adoption, en précisant que c'était non avec un concile mais avec Rome qu'il fallait s'entendre. L'article fut rejeté, non pas comme mal fondé à vrai dire, mais comme

inutile. L'Assemblée admit, ou parut admettre, que le Roi n'avait pas besoin d'être invité à une démarche qui allait de soi. « Quand un décret est rendu, qu'il est sanctionné, observa Treilhard, président du Comité ecclésiastique, le Roi est obligé de le faire exécuter. Il est donc inutile de dire qu'il prendra toutes les mesures nécessaires pour l'exécuter. » L'article évidemment avait quelque chose d'ambigu et d'insuffisant : « La Constituante, constate M. Mathiez, consentait à offrir au Pape le moyen de s'associer à son œuvre, elle ne lui permettait pas de s'y opposer. » C'était peu, mais il semble que beaucoup d'évêques n'en demandaient guère plus. Ils souhaitaient une ratification pontificale qui leur permettrait de s'incliner eux-mêmes en toute sûreté de conscience.

Même les prélats cités comme intransigeans ne sont pas irréductibles. Écoutons, par exemple, l'évêque de Nancy, La Fare, protester contre la suppression des couvens : « C'est une vérité reconnue que l'existence politique des ordres religieux est entièrement subordonnée à la volonté de la puissance temporelle. Sans son intervention, ils ne peuvent pas plus continuer d'exister dans un État que s'établir sur un territoire. » Où est l'intransigeance, même chez cet intransigeant ? Le secrétaire d'État du Pape, le cardinal Zelada, ne s'y trompait pas. Il écrivait au nonce que les évêques de France ne s'émouvaient pas assez de « l'énormité de toute cette législation. » Et le fait est qu'ils en signalent bien les défauts, voire les impossibilités, mais avec une indulgence toute gallicane et l'espoir avoué qu'on y pourrait remédier. On s'en apercevra aux démarches que va tenter l'épiscopat pour tâcher de « baptiser » cette constitution civile, c'est-à-dire de la concilier en pratique avec les règles canoniques. L'abbé Barruel, ancien jésuite, qui sera un virulent adversaire des assermentés, écrit dans son *Journal ecclésiastique*, organe mensuel du clergé de droite : « L'enfant de l'Assemblée » ne fait que de naître. Il est à la porte de l'Église. Il demande à entrer. « Heureusement ses lois, sans être absolument les mêmes que les nôtres, ne sont pas jusqu'ici inconciliables avec nos dogmes. » Il en concluait que c'était à l'Église de trouver les moyens de mettre les prescriptions de la Constitution civile en harmonie avec les exigences canoniques. Et ces moyens, il les suggérait : non-acceptation par les métropolitains des mauvais évêques qui pourraient être élus, et non-acceptation des

mauvais curés par les évêques, ce que la Constitution civile n'empêchait pas; de même, arrangemens à négocier avec le Pape au sujet de l'institution canonique; lui seul a le droit de la donner, mais il peut le communiquer à d'autres. Il y a donc des formes à respecter, des combinaisons à imaginer pour sauvegarder les rites traditionnels. C'est une affaire de bonne volonté générale : ainsi les évêques dont les diocèses se trouvent supprimés se démettraient spontanément, — comme ils le feront du reste au moment du Concordat. Ni le ton ni le fond dans toutes les restrictions exprimées n'ont rien d'une provocation. L'évêque de Clermont, au moment de renouveler le serment civique, déjà prêté le 4 février et qui devait être renouvelé pour la fête de la Fédération (14 juillet 1790), dit simplement au nom de ses confrères députés : « J'excepterai de mon serment tout ce qui regarde les choses spirituelles. » Nul ne s'en étonna ni ne s'en choqua. A droite comme à gauche, on vit là une formalité réservant l'avenir, un avenir prochain qui devait tout arranger.

Les deux archevêques de Vienne et de Bordeaux, qui faisaient partie du Conseil, préparèrent un mémoire pour amener le Pape à une transaction. Le ministre des Affaires étrangères, Montmorin, en le transmettant à Bernis, notre ambassadeur près du Saint-Siège, indique que ces deux prélats « se sont eux-mêmes aidés des lumières d'autres évêques de l'Assemblée. » Le nonce écrit de son côté que les archevêques d'Aix et de Toulouse ont insisté auprès de lui pour que le Saint-Père acceptât les propositions conciliantes du Roi, à titre « provisoire, » et Boisgelin, l'archevêque d'Aix, écrivit au Pape dans le même sens. L'évêque de Clermont, Bonal, « un des plus respectables membres du clergé, » dit le nonce, déclare à ce dernier « que les évêques présens à l'Assemblée et la plus grande partie de ceux qui sont dans leurs diocèses désirent vivement que Sa Sainteté seconde, de la manière qu'elle jugera le plus convenable, les sages et religieuses demandes de Sa Majesté. » En négociant avec Pie VI l'acceptation de la Constitution civile, Louis XVI répondait donc au vœu de la partie la plus nombreuse et la plus marquante de l'épiscopat.

Malheureusement les événemens vont se précipiter. La Constitution civile, votée le 12 juillet, est sanctionnée par le Roi le 24 août sans qu'aucune réponse du Pape ait été reçue,

et, bien que la mise en vigueur n'en ait pas été très hâtée au début, les difficultés prévues ne tardent pas à se produire. Les évêques, même les plus libéraux, ne font rien pour en faciliter l'application, puisque le silence de Rome ne leur permet pas l'emploi des expédiens suggérés par eux, mais auxquels ils ne peuvent recourir de leur propre initiative. Ils se réfugient dans une attitude passive, tandis que les quelques opposans résolus ne se privent pas d'agir. Le *Journal ecclésiastique* est devenu aussi intraitable qu'il était accommodant quelques semaines plus tôt. Toutefois, rien n'est encore désespéré. Rome n'a pas parlé publiquement, et le Pape a même fait demander aux évêques membres de la Constituante par quels moyens ils croient possible de rendre la Constitution civile canoniquement exécutoire et d'éviter ainsi le schisme dont tout le monde déplorait l'éventualité. Sous le titre d'*Exposition des principes sur la Constitution civile du clergé*, Boisgelin rédigea un mémoire qui fut signé par 119 évêques, dont 30 faisaient partie de la Constituante, et par 98 autres députés ecclésiastiques. Ce travail fut non seulement adressé à Rome, mais publié. Il peut être regardé comme traduisant vraiment le sentiment réfléchi de la très grande majorité de l'épiscopat.

Qu'y trouve-t-on ? D'abord une condamnation de principe de la Constitution civile, et certains n'ont su ou n'ont voulu y voir que cela. Mais on y trouve aussi autre chose et les intransigeans qui ont refusé leur signature ne s'y sont pas trompés. A côté de la « thèse, » il y a ce que les théologiens appellent l' « hypothèse. » L'*Exposition des principes* est surtout un appel suprême au bon vouloir du Pape. « Nous n'avons pas seulement exposé les principes. Nous avons considéré leurs rapports avec les différentes mesures que peuvent occasionner les dispositions variées du zèle et de la religion dans des circonstances difficiles, et nous pensons que notre premier devoir est d'attendre avec confiance la réponse du successeur de saint Pierre... » La phrase est embarrassée, mais l'intention est claire, d'autant plus qu'un plan de conduite provisoire en 28 articles, à l'usage des évêques, était annexé à l'*Exposition des principes*. Ce plan n'était pas un plan de révolte : il suggérait au contraire tous les « tempéramens » permettant d'éviter une rupture immédiate, et d'attendre ainsi, sans créer l'irréparable, la décision de Rome.

L'*Exposition des principes* est envoyée à Bernis le 9 novembre. Mais les jacobins ne veulent plus attendre. Dès la fin de ce même mois, le 27 novembre, l'Assemblée votait l'obligation du serment, dans les huit jours, à la Constitution civile. Cette fois « les ponts étaient coupés, » suivant l'expression de Montlosier. Certes, mais ce n'est pas l'épiscopat qui les avait coupés. Encore après cette date, Boisgelin donne au Roi le conseil de sanctionner ce décret imposant un serment que lui-même et tous ses confrères les plus concilians refuseront pourtant de prêter. Et à cette lettre au Roi du 1er décembre, il joignait un nouveau mémoire pour Rome où il suppliait le Pape d'approuver la nouvelle division des diocèses, d'autoriser les métropolitains à donner l'institution canonique aux nouveaux évêques, « en attendant un arrangement définitif, » et de laisser de même les évêques instituer dans leurs cures les curés élus, sauf objections de mœurs ou de doctrine. Enfin, au dernier moment, c'est encore Boisgelin qui détermine Louis XVI à sanctionner le décret du 27 novembre « à condition que cette acceptation parût un acte forcé. » L'insistance de l'Assemblée lui paraissait d'ailleurs suffisante pour constituer cette contrainte. La sanction est du 26 décembre, le refus de serment de Boisgelin et de ses collègues de l'Assemblée est du 4 janvier. La rupture était consommée, mais on avouera que si Boisgelin et la majorité de ses collègues de l'épiscopat méritent un reproche, ce n'est vraiment pas de l'avoir voulue par calcul politique et rendue inévitable de parti pris.

II

Parfaitement, dit M. Mathiez. Ce n'est pas l'épiscopat français, c'est le Pape, c'est « l'évêque de Rome, » comme disaient les Constituans, qui a voulu et provoqué la rupture. Il aurait pu, il aurait dû accepter la Constitution civile, s'il n'avait pas eu en vue d'autres intérêts que ceux de la religion, et particulièrement la situation d'Avignon qui voulait lui échapper. Le Pape s'est servi de l'affaire de la Constitution civile comme d'un atout dans son jeu de souverain temporel.

Il y a, semble-t-il, quelque chose d'un peu ridicule et de tout à fait vain à discuter théologie, — fût-ce rétrospectivement,

— avec le Pape. La question de la Constitution civile était évidemment de celles dont le chef de l'Église a le droit de se croire souverainement juge. S'il estimait l'œuvre de la Constituante incompatible avec son autorité spirituelle, on ne voit pas bien comment on pourrait prouver qu'il s'est trompé, ni à quoi pourrait servir une pareille démonstration. Le « fait papal, » comme disait Brunetière, est un fait qui s'impose, en dehors de toute approbation ou désapprobation. M. Mathiez indique quelque part que l'orgueil de Pie VI a été froissé. C'est un argument moral qui nous paraît bien fragile. Des faits, des dates auront toujours en histoire plus de force que des déductions psychologiques. D'ailleurs est-ce bien la vanité ou l'amour-propre de tel ou tel souverain pontife qu'il convient de mettre en cause à propos d'une Constitution qui, dit M. Salomon Reinach dans *Orpheus*, « méconnaissait absolument l'autorité du Pape ? »

Ce qui importe, ce qui peut nous éclairer sur le degré de mauvaise ou de bonne volonté que le souverain pontife a pu apporter dans cette affaire, c'est d'abord la hâte ou la lenteur qu'il a mise à la résoudre. Comment, dans quel délai, sous quelle forme s'est manifestée son hostilité ?

Il y a une première observation dont tout le monde a été frappé, mais dont chacun tire des conclusions différentes. C'est que la condamnation formelle et officielle de la Constitution civile par le Pape s'est fait beaucoup attendre. La Constitution civile est votée le 12 juillet 1790, acceptée par le Roi le 22 juillet, promulguée officiellement le 24 août, et condamnée seulement le 10 mars 1791 par le bref *Quod aliquantum*. Ajoutons que dans l'intervalle l'obligation du serment avait été votée le 27 novembre, promulguée par le Roi le 26 décembre, et que le serment avait été prêté ou refusé dès le commencement de janvier. Rome a donc pris le temps de la réflexion. Faut-il en conclure avec M. Gazier (*Études sur l'histoire religieuse de la Révolution*) que le Pape n'eut pas tout d'abord d'opinion sur l'accueil que méritait l'œuvre de la Constituante ? « S'il y avait hérésie ou schisme évident, dit-il, pourquoi la cour de Rome s'obstinait-elle à garder le silence ? » La lenteur du Pape s'expliquerait donc par son indécision sur le fond même de la question. M. Mathiez l'explique plus prosaïquement par la préoccupation du Pape de ménager l'Assemblée tant qu'il lui reste un espoir de conserver

ou de récupérer Avignon. Ce ne serait pas le seul cas où la qualité de souverain temporel aurait paralysé chez le chef de l'Église l'action du souverain spirituel. M. Sciout, qui regrette l'attitude du Pape comme ayant eu « pour la religion des conséquences déplorables, » l'explique par une paternelle condescendance à l'égard « des appréhensions et des supplications de Louis XVI *(Histoire de la Constitution civile du clergé)*. » Enfin M. Edmond de Pressensé *(l'Église et la Révolution française)* suppose que le Pape avait besoin de ce délai pour agir sur l'épiscopat français et le disposer à la résistance.

Il peut y avoir dans toutes ces appréciations un peu de vérité, ou tout au moins de vraisemblance ; mais avant d'essayer de la dégager, une question préjudicielle se pose. Est-il vrai que le Pape ait attendu si longtemps pour faire connaître son avis? Les dates parlent d'elles-mêmes. Dès le 29 mars 1790, le Pape a protesté contre les innovations religieuses en France, mais en consistoire secret. Passons. La Constitution civile ne fut complètement votée que le 12 juillet. Or, deux jours avant, le Pape mettait déjà le Roi en garde contre le danger qui résulterait de sa mise en vigueur. Sa lettre n'arriva à Paris que le 23, et l'assentiment du Roi avait été annoncé à l'Assemblée la veille, mais ce n'est pas la faute du Pape s'il se trouve si tôt en face du fait accompli. Nous avons le devoir, disait au Roi le pontife, « de vous déclarer et de vous dénoncer de la manière la plus expresse que, si vous approuvez les décrets relatifs au clergé, vous entraînez par là même votre nation entière dans l'erreur, le royaume dans le schisme... »

Cette lettre fut communiquée au Conseil et le Pape demandait même qu'elle le fût. « Votre Majesté, y était-il dit, a dans son Conseil deux archevêques ; l'un (Pompignan, archevêque de Vienne, ministre de la Feuille), pendant tout le cours de son épiscopat, a défendu la religion contre les attaques de l'incrédulité ; l'autre (Cicé, archevêque de Bordeaux, garde des Sceaux), possède une connaissance approfondie du dogme et de la discipline... Consultez-les. »

Fut-elle communiquée à d'autres ? Fut-elle communiquée même à Boisgelin et à ceux dont les archevêques de Bordeaux et de Vienne demandèrent le concours pour y répondre ? Il est permis d'en douter. Plus tard, dans leur réponse au bref du Pape du 10 mars 1791 condamnant la Constitution civile, les

évêques députés à l'Assemblée déclareront : « Nous avons ignoré les brefs de Sa Sainteté, celui qu'Elle avait adressé au Roi comme ceux qu'ont reçus les archevêques de Vienne et de Bordeaux. » Ces derniers, en présence du fait accompli, considérèrent sans doute comme inutile de faire connaître la protestation pontificale puisqu'elle était arrivée après l'engagement du Roi de promulguer la Constitution civile. On peut les excuser, d'autant plus que les brefs avaient forme de documens secrets, mais en tout cas, on ne peut dire que le Pape avait laissé ignorer son sentiment à qui de droit. Il avait parlé, et parlé dès le premier jour.

Sa seconde manifestation officielle est du 17 août. C'est la réponse aux propositions faites pour « baptiser » la Constitution civile; ne fût-ce qu'à titre provisoire. Le Pape annonce qu'il va réunir une assemblée de cardinaux, chefs d'ordres, préfets de congrégations pour examiner les demandes du Roi, et rappelle sa première protestation : « Si nous n'avons pas prêché sur les toits, nous n'avons pas non plus dissimulé la vérité. » Il résulte de sa lettre qu'il ne veut rien brusquer, qu'il ne tient pas à crier « sur les toits » sa réprobation, mais qu'il la confirme. Un tel langage n'a rien d'hésitant ni d'équivoque, ni d'autre part rien de cassant ni d'agressif. Quand cette lettre du Pape parvint à Paris (vers le 30 août), la Constitution civile était promulguée depuis le 24. On ne peut vraiment dire que son contenu ait influencé Louis XVI et ses ministres.

La Congrégation, chargée d'examiner les propositions faites par le Roi pour ménager ce que le nonce appelait « un expédient par intérim, » conclut le 24 septembre à une demi-mesure. Le Pape « écrirait au Roi un bref paternel dans lequel il exposerait succinctement la doctrine de l'Église sur les questions dont il s'agit aujourd'hui et un autre bref aux évêques pour les affermir dans les bons principes, en les exhortant à lui fournir les moyens de tranquilliser les consciences sans susciter de nouveaux troubles. »

C'est à cette solution que se rallia le Pape, solution qui ne tranchait rien, mais aussi ne compromettait rien. Bernis allait peut-être un peu loin en « bénissant le Ciel d'avoir donné à l'Église un chef aussi sage qui cherchera toujours de bonne foi le repos, la paix de la France, » il n'en était pas moins vrai que si le Pape avait eu le parti pris de rompre, il n'aurait pas

usé de tant de précautions. En réalité, le pape Pie VI n'avait rien d'un intransigeant, et l'expérience n'avait fait que fortifier son naturel esprit de conciliation. L'empereur Joseph lui avait imposé un ensemble de réformes qui ressemblaient fort à celles de la Constitution civile, et ce premier conflit entre l'Église et l'État, bien que résolu récemment à l'avantage de la papauté par le mot de l'Empereur (20 février 1790), avait laissé au Pape l'impression d'un péril au-devant duquel il n'y avait pas à courir d'un cœur léger.

Continuons cet exposé chronologique. La réponse des évêques, qui est l'*Exposé des principes* rédigé par Boisgelin, part pour Rome le 9 novembre. Durant tout cet intervalle, la Constitution commence à être appliquée; les difficultés et les résistances apparaissent, et Rome refuse de prendre une résolution définitive en dépit de toutes les instances du gouvernement français, très mollement soutenues du reste par Bernis. Pourquoi ces atermoiemens? A cause d'Avignon, dit M. Mathiez. Il est possible, en une certaine mesure, mais le Pape invoquait, non sans apparence de raison, la nécessité d'attendre la consultation des évêques, consultation provoquée par lui. Qu'eût-on dit si, après l'avoir demandée, il avait pris son parti sans l'attendre? C'est alors qu'on aurait pu l'accuser d'opinion préconçue. Il est vrai qu'après avoir reçu l'*Exposition des principes*, le Pape ne répond pas par retour du courrier. Mais l'eût-il fait que sa réponse fût encore arrivée trop tard. L'*Exposition des principes* est partie pour Rome le 9 novembre. Les courriers les plus rapides mettaient de neuf à onze jours pour le trajet. Or, presque au moment où le Pape recevait l'*Exposition des principes*, avant qu'il eût pu matériellement prendre une décision et encore moins la faire connaître, un nouveau pas était fait à Paris. L'obligation du serment sous huit jours, proposée à l'Assemblée le 26 novembre, était votée le 27. On ne peut pas dire que la Constituante avait épuisé la patience à l'égard des lenteurs du Saint-Siège.

Est-ce fini? Pas encore. Le décret sur le serment n'est pas sanctionné. Le Roi, avant de s'y résoudre, fait un nouvel effort auprès du Pape. Ses suprêmes propositions, rédigées par Boisgelin, arrivent à Rome le 14 décembre. Le Pape ne perd pas un moment et convoque la Congrégation de cardinaux du Saint-Office pour le surlendemain. Ce n'est donc pas encore une fin

de non recevoir. Et pourtant, à cette date, le Pape n'avait plus grand'chose à ménager ni à espérer du côté d'Avignon, car les troupes françaises y étaient entrées, et la Constituante avait décrété le 20 novembre qu'elles agiraient « de concert avec les officiers municipaux, » c'est-à-dire en fait avec les autorités insurgées contre le Pape. Et il n'y avait pas d'erreur possible sur ce point, car l'abbé Maury avait vainement demandé que l'action des troupes françaises s'exerçât de concert avec le gouvernement pontifical. Le Pape en avait été vivement affecté. Il ne voulut pas néanmoins paraître influencé par cette déconvenue. Les douze cardinaux de la Congrégation du Saint-Office déclarèrent à l'unanimité, — nous le savons par un billet autographe que le Pape adressa le soir même à Bernis : — que le Pape « ne pouvait en conscience faire aucune concession quelconque sans les explications convenables et nécessaires. Mais ils ont tous conclu unanimement, ajoute Pie VI, qu'il fallait faire des réponses paternelles aux évêques, en autorisant ceux-ci à nous proposer eux-mêmes les articles qu'ils croiront absolument nécessaires et susceptibles d'être autorisés par nous. »

Ce n'était pas une réponse négative. Ce n'était pas non plus une ouverture vers un accord, car les évêques avaient déjà fait connaître leur sentiment, et même à deux reprises. Le leur demander à nouveau était pour le moins une superfétation. La négociation piétinait. Mais elle continuait. Malheureusement, avant que cette réponse pût arriver à Paris, un nouveau degré vers la rupture inévitable avait été gravi. On attendait le retour du courrier pour le 27 décembre. Dès le 23, l'Assemblée pressait le Roi de sanctionner le décret sur le serment par une démarche de son Président, et Louis XVI le signa le 26, se considérant comme contraint. Cette fois, la diplomatie avait épuisé ses moyens. Le Pape, bien qu'il eût obtenu satisfaction pour Avignon par le retrait des troupes françaises (décret du 16 janvier), va rendre publique la condamnation de la Constitution civile, déjà exprimée par lui dans le secret des consistoires et des chancelleries, dès le 29 mars et le 10 juillet. Du reste, le refus de serment opposé par plus de la moitié des curés et la presque totalité des évêques levait ses derniers doutes, non sur le bien fondé de la condamnation, mais sur son opportunité. C'est le 10 mars que fut expédié le bref qui ne laissait plus place à rien d'autre qu'à la guerre religieuse.

Que résulte-t-il du rapprochement des faits et des dates? D'abord, que le sentiment du Pape sur la Constitution civile a été net et nettement exprimé dès le premier jour. En second lieu, que ce sentiment ne paraît pas avoir été tellement influencé par l'affaire d'Avignon, puisque le Pape évite de rompre au lieu d'en chercher l'occasion au moment où Avignon semble perdu pour lui, et qu'il rompt, au contraire au moment où il obtenait gain de cause de ce côté, rupture qui devait amener et amena la perte, — définitive cette fois, — de cette vieille possession du Saint-Siège.

Quant aux considérations humaines et politiques pour lesquelles le Pape a tardé près d'un an à prononcer publiquement le *non possumus* qui était dans son cœur et dans son esprit dès le mois de mars 1790, celles qui ont été données ont une part de vrai. Mais il est une raison qui a joué un rôle plus direct que toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres auraient fait sur le Pape beaucoup moins d'effet. C'est l'attitude du cardinal de Bernis, notre ambassadeur à Rome. Bernis y représentait la France depuis vingt ans. L'ancien protégé de Mme de Pompadour était devenu, avec l'âge et les grandeurs, très hostile à l'esprit du siècle, auquel il n'avait pas été sans faire quelques concessions, sinon quelques avances, à l'époque où il tournait pour les dames des vers badins et correspondait avec Voltaire. M. Frédéric Masson résume en un trait heureux ses idées à la date où nous sommes : c'était « un prêtre qui croyait au droit des nobles et un noble qui croyait au droit des prêtres. » Ses dépêches le montrent très préoccupé de son rang, de son archevêché d'Albi, de ses revenus de gros prébendier, toutes choses que la Révolution était en train de lui enlever. On lui demandait de prodiguer ses efforts auprès du Pape pour faire accepter la Constitution civile, alors qu'il la jugeait lui-même inacceptable. Il n'est pas étonnant que ses efforts n'aient pas été couronnés de succès. D'ailleurs, il se considérait comme quelque chose de plus qu'un simple porte-parole de son gouvernement. Il se croyait et se disait « la seconde personne de Rome, » faisait sonner très haut son privilège de voir familièrement le Pape et de traiter directement avec lui sans passer par le cardinal secrétaire d'État, et ne suivait les instructions de son ministre que dans la mesure où elles cadraient avec son propre sentiment. Sa manière de presser le Pape n'avait rien de pressant. « J'attends pour lui

donner des conseils qu'il m'en demande, écrit-il à Montmorin, et je lui dis alors ma façon de penser avec les ménagemens qu'exige le caractère de Pie VI, que je connais fort bien. » Il considérait tout gagné quand il avait gagné du temps, laissait entendre au souverain pontife que la France était dans un état d'anarchie qui ne pouvait durer et lui faisait espérer que tout rentrerait bientôt dans l'ordre accoutumé. Une pareille conception de ses devoirs diplomatiques chez notre ambassadeur ne pouvait que confirmer Pie VI d'abord dans ses idées et aussi dans son inclination à ne rien compromettre par trop de précipitation.

III

Puisque la responsabilité de la rupture entre la Révolution et l'Église n'est imputable ni à l'intransigeance de l'épiscopat, ni à la mauvaise volonté systématique de la papauté, il reste à voir si elle ne retombe pas sur la Constituante.

Pour éviter la confusion des idées, il faut ici distinguer soigneusement entre les intentions et les résultats. Une assemblée, comme un homme, plus facilement même qu'un homme, peut ne pas avoir les intentions de la politique qu'elle suit. Et, en ce cas, elle se défend en toute bonne foi des intentions qu'on lui prête d'après ses actes, ce qui n'empêche pas ses actes d'avoir réellement produit les résultats qu'elle n'a ni prévus ni désirés, que parfois même elle déplore. Ne serait-ce pas le cas de la Constituante? Albert Sorel a donné de la Constitution civile une définition qui a fait fortune : « Une Église d'État instituée par des incrédules. » Pour lui la Constituante est une « assemblée de philosophes, » nous dirions aujourd'hui une assemblée « anticléricale. » Sur ce point, il semble bien que la thèse d'Albert Sorel ait été fortement ébranlée par M. Edme Champion (*La Séparation de l'Église et de l'État en 1794*). La plupart des constituans nous apparaissent aujourd'hui comme animés de sentimens religieux, — fortement imprégnés de gallicanisme chez presque tous, de jansénisme chez quelques-uns, mais sincères au demeurant. Ils croyaient en conscience n'avoir pas porté atteinte au dogme; il est vrai qu'ils s'attribuaient de leur propre chef le droit d'en tracer les limites. Tous ces légistes, nourris

de la vieille tradition royale et parlementaire, avaient des prétentions à la théologie. Le Comité ecclésiastique se donnait des airs de Concile ou de Congrégation des rites, et faisait la leçon au Pape tout en affectant pour lui à l'occasion un respect extérieur doublé de défiance, à la manière de Voltaire, qui définissait le Saint-Père : une « personne sacrée à laquelle il convient de baiser les pieds et de lier les mains. »

Ce Comité ecclésiastique, — nous dirions aujourd'hui : la commission des cultes, — ne comprenait aucun ennemi déclaré de la religion. Il ne comprenait même pas de gallicans extrêmes ni de jansénistes irréconciliables : ni Grégoire, ni Camus, dont le nom vient toujours à l'esprit, n'en faisaient partie. Des quinze membres du Comité primitif, élu le 20 août 1789, pas un non plus n'était protestant. On y compte deux évêques, ceux de Clermont et de Luçon, dont le premier fut choisi comme président. La majorité est formée de nobles ou de curés modérés, et se groupe autour des deux prélats. Parmi les hommes de gauche, ceux qui voteront la Constitution civile, figurent d'excellens chrétiens, comme le président d'Ormesson, Lanjuinais, professeur de droit canonique, beau caractère, cœur vaillant, Breton pratiquant aux convictions indomptables, Durand de Maillane, « esprit distingué, âme droite, destiné à traverser la Révolution sans souillure, » dit M. de La Gorce. On ne voit guère là que trois « philosophes » au sens spécial du mot, dont le plus influent est Treilhard, avocat renommé du barreau de Paris, grand travailleur, cerveau très rempli, mais docile aux fluctuations du baromètre politique, « rogue d'apparence, dit M. de La Gorce, pour être souple plus à son aise. »

Cette première incarnation du Comité ecclésiastique n'avait donc rien d'hostile aux sentimens religieux, et le premier projet de réforme du clergé, élaboré par Durand de Maillane et soumis par lui au Comité dès le 23 novembre 1789, différait sensiblement de celui qui fut plus tard adopté. Néanmoins la majorité lui opposa, sinon une fin de non recevoir, du moins une force d'inertie qui équivalait à un ajournement indéfini. C'est alors que Treilhard, sous prétexte que le Comité était surchargé de travail, demanda qu'il fût renforcé de quinze membres nouveaux.

La raison invoquée était un prétexte : la véritable se trouve dans une lettre du curé Thomas Lindet, futur évêque constitu-

tionnel qui jettera la soutane violette aux orties : « Le Comité des affaires ecclésiastiques est si mal composé qu'il est difficile qu'il travaille bien. On va le recruter. » Cette lettre est du 5 février 1790. Le même jour Treilhard faisait sa proposition; elle était adoptée sur-le-champ et les quinze nouveaux membres étaient élus le surlendemain. C'étaient presque tous des hommes de gauche, mais non des plus militans, et Lindet, qui n'en était pas, trouve que le Comité, « quoique renforcé, est encore bien faible pour le fardeau dont on l'a chargé. » Mais Lindet dut bientôt être rassuré. En effet, les deux évêques, suivis de sept membres de la droite et du centre, se voyant débordés, donnèrent leur démission. Elle fut refusée, mais, comme ils s'abstinrent désormais de paraître aux séances, les hommes de gauche restèrent sans contrepoids.

C'est ce comité ainsi remanié et épuré qui conduisit les affaires religieuses durant toute la Constituante. Il dépassa vite ses propres intentions et fut lui-même plusieurs fois dépassé par l'Assemblée. Ce n'est plus Durand de Maillane qui est rapporteur, c'est Martineau, avocat au parlement de Paris comme Treilhard, comme lui laborieux et rompu aux affaires ecclésiastiques, mais féru, lui aussi, de philosophisme, quelque chose comme un libre penseur qui aurait été janséniste. Dans le nouveau projet de Constitution civile, le nom du Pape n'était même pas prononcé. L'article 20, qui réglait la nomination des évêques, s'exprimait ainsi : « Le nouvel élu ne pourra s'adresser à l'*évêque de Rome*. Il ne pourra que lui écrire, comme au chef visible de l'Église universelle, en témoignage d'unité de foi. » Croire après cela qu'on pourrait obtenir du Saint-Siège au moins une acceptation résignée suppose une belle naïveté. Cette naïveté, certains ont pu l'avoir, mais c'est la pousser un peu loin aujourd'hui que de se demander, avec M. Mathiez, si le dessein de « rendre à l'Église de France une vie autonome, indépendante de Rome » était « forcément incompatible avec le catholicisme. » On priait le Pape de vouloir bien se considérer dans l'Église catholique comme un organe récent et superflu. Si ce n'était pas chercher une rupture, c'était certainement la rendre inévitable. Lanjuinais, au cours du débat, a trouvé ici le mot juste : « L'Assemblée entend-elle faire des lois pour la religion catholique, ou pour une religion toute nouvelle qu'il lui plairait de fonder ? »

Dans leur griserie de législateurs persuadés que la loi peut tout, et en toute matière, quelques-uns seraient allés jusque-là. « Un État peut admettre ou non une religion, » déclarait Treilhard. « L'Église est dans l'État. Nous sommes une Convention nationale ; nous avons assurément le pouvoir de changer la religion, » proclamait Camus. « Nous ne le ferons pas, » voulait-il bien ajouter. C'est ici l'écho, la survivance de ce qu'avaient fait ou voulu faire les régimes de tyrannie et d'absolutisme qu'on réprouvait bien haut tout en leur empruntant leurs procédés. C'est le rappel du vieil axiome : *cujus regio, ejus religio*, les sujets doivent avoir la religion de leur pays, la religion nationale, autrement dit la religion décrétée par le souverain. Certes ni le Comité, ni l'Assemblée n'entendaient aller si loin. Il leur plaisait seulement d'invoquer leur toute-puissance pour en imposer aux résistances probables du clergé et du Pape. Seulement, derrière les gallicans, il y avait les descendans de Port-Royal et des Camisards, en petit nombre mais déterminés, qui flairaient la revanche et qui poussaient les présomptueux et les ambitieux.

L'Assemblée fit pourtant effort pour ménager quelques accommodemens. Elle consentit à appeler le Pape par son nom dans l'article 20, elle proclama « l'unité de foi et de communion avec le chef visible de l'Église, » pour apaiser un scrupule de l'abbé Grégoire. Mais d'autre part elle repoussa, comme nous l'avons dit, l'article du projet qui « suppliait le Roi de prendre toutes les mesures qui seront jugées nécessaires pour assurer la pleine et entière exécution du présent décret. »

Cet article ouvrait la porte aux transactions avec Rome. Treilhard eut beau expliquer qu'on le repoussait comme inutile, vu que le Roi n'avait pas besoin d'une invitation de cette sorte pour prendre toutes les mesures nécessaires, ce rejet était, on l'avouera, tout le contraire d'une avance à l'égard du Vatican Treilhard avait lui-même affaibli la valeur de sa bénévole interprétation en ajoutant, pour flatter le préjugé antiromain de l'Assemblée : « Cette proposition est dangereuse parce qu'elle tendrait à faire croire qu'il y a des difficultés dans l'exécution d'un décret aussi facile à exécuter que tout autre (séance du 21 juin). »

Et à travers tout cela, l'Assemblée manifestait ses sentimens de piété en interrompant ses débats, le 3 juin, pour la Fête-Dieu

et, huit jours plus tard, pour l'Octave. En ces deux solennités, on put voir les membres de la Constituante, ceux de gauche comme ceux de droite, suivre la procession de Saint-Germain-l'Auxerrois en longue file derrière le Saint-Sacrement. Et il n'y a, dans ces manifestations qui nous paraissent contradictoires, ni hypocrisie ni inconséquence : les Parlemens agissaient de même quand ils condamnaient la bulle *Unigenitus* ou supprimaient les Jésuites. C'est alors qu'ils témoignaient de plus de zèle pour la religion. Le malheur de Calas a été de tomber sur un de ces momens-là.

La Constitution civile une fois votée, la Constituante crut peut-être que le Pape finirait par l'accepter, mais on a déjà vu qu'elle ne lui en laissa guère le temps. Les événemens vont toujours plus vite à Paris que les réponses du Pape n'y arrivent ou n'y peuvent arriver. Ainsi la Constitution civile est votée le 12 juillet. Dès le 22, le Roi s'engage à la ratifier, avant que la protestation du Pape (quoique datée du 10) ait eu le temps matériel de venir de Rome à Paris. Pourquoi cette précipitation de la part du Roi ? Ce n'est pas évidemment de son plein gré qu'il brusque ainsi des événemens qui mettent sa conscience de croyant à une cruelle épreuve : c'est pour satisfaire l'impatience de l'Assemblée. De même la promulgation officielle est du 24 août, et précède également une nouvelle lettre du Pape. Pourquoi cette fois encore Louis XVI s'est-il tant pressé ? Parce que l'Assemblée, comme le Grand Roi, n'aime pas attendre. Elle a implicitement admis que des négociations, — dont elle ne veut d'ailleurs rien savoir, — pourraient avoir lieu ; elle n'admet pas que ces négociations aillent moins vite que son désir. Dès le commencement d'août, le Comité ecclésiastique a délégué deux de ses membres auprès du garde des Sceaux, Cicé, pour réclamer une prompte promulgation. Celui-ci demande un délai de huit jours pour faire une réponse positive. Le 16 août, un député provençal, Bouche, se plaint à la tribune de toutes ces lenteurs. Il a interrogé le garde des Sceaux, qui a rejeté la faute sur l'Imprimerie royale ; mais Bouche, défiant, s'est renseigné auprès du directeur, qui a répondu n'avoir rien reçu. L'Assemblée charge son président d'écrire à ce sujet au garde des Sceaux. Le lendemain, un message du ministre explique qu'un peu de temps est encore indispensable pour assurer les mesures d'exécution. Le 20 août, Bouche revient à

la charge. Comme les huit jours étaient passés, Durand de Maillane, président du Comité ecclésiastique, écrit de son côté au garde des Sceaux pour lui remémorer ses engagemens : s'ils ne sont pas tenus, l'Assemblée sera saisie de l'incident. Le pauvre Cicé répond que le Roi, sur les instances du Comité, a donné ordre de faire la promulgation, laquelle aurait déjà eu lieu si le Roi n'avait espéré un arrangement. Enfin, le 24, une députation conduite par Dupont de Nemours vient souhaiter la fête du Roi et lui rappelle cette promesse. Bien qu'aucune réponse du Pape ne fût arrivée, ce qui n'est pas étonnant puisque le courrier n'était parti de Paris que le 1er août, le Roi cède à cette pression réitérée. N'est-ce pas sur ceux qui l'ont soumis à cette pression que retombe la responsabilité de cette précipitation et de ses conséquences?

Il en va de même dans l'affaire de la prestation de serment, cause directe de la rupture irrévocable. Ici encore, ce sont les dirigeans de la Constituante en matière religieuse qui prennent les devans, qui créent les conflits irréparables, et qui, par suite, encourent les suprêmes responsabilités « Les Constituans redoutaient, sans vouloir l'avouer, dit Ludovic Sciout, le résultat des négociations du Roi avec le Pape. » Ils se sont défendus d'une pareille arrière-pensée, et on les en défend, mais il faut bien avouer que, s'ils l'avaient eue, ils n'auraient pas agi autrement. Le Pape a demandé aux évêques leur sentiment sur la situation. Leur réponse, c'est l'*Exposé des principes* de Boisgelin, qui, rappelons-le, n'est parti de Paris que le 9 novembre. Déjà, le 5 novembre, Duquesnoy, un des hommes de Mirabeau, demande où en est l'application de la Constitution civile et pour quelle raison des fonctionnaires continuent de porter des titres de fonctions supprimées (c'est le cas de tous les chanoines et de certains archevêques et évêques). Le Comité ecclésiastique, par l'organe de Lanjuinais, assura qu'il s'occupait de ces questions. Le lendemain, Merlin de Douai proposait des mesures de coercition contre les ecclésiastiques récalcitrans : une privation de traitement, précisa Lavie. Le journal *les Révolutions de Paris*, extrêmement répandu, écrivait dans son numéro hebdomadaire du 13-20 novembre : « Par quelques exemples frappans, consternez ceux des évêques tentés de se placer en travers de la Révolution... Deux ou trois de ces messieurs traduits au tribunal du peuple et jugés par lui sans appel eussent rendu les

autres meilleurs patriotes ou plus circonspects. » Le Comité ecclésiastique montre peu d'empressement à s'engager dans cette voie. Il cède le pas au « Comité des recherches, » sans lui refuser sa collaboration au moins nominale. Le 26 novembre, le décret sur le serment était proposé et il sera voté sans désemparer le lendemain.

Entre le vote par l'Assemblée et la sanction par le Roi, on ne laissa pas davantage aux dernières tentatives de conciliation le temps d'aboutir, si peu de chances qu'elles eussent encore d'y réussir.

Nous avons vu que le 23 décembre, avant le retour possible du courrier, arrivé à Rome le 14, Camus obtient qu'une démarche soit faite auprès du Roi par le président de l'Assemblée pour s'enquérir des motifs qui retardaient la sanction et pour le prier de la donner sans retard. Les motifs, le Roi ne pouvait les faire connaître, puisque l'Assemblée voulait ignorer officiellement les démarches tentées auprès du Pape. Sa réponse resta vague et ne pouvait pas ne pas l'être. Le soir même, Camus revient à l'assaut et fait voter la motion suivante. « L'Assemblée nationale décrète que son président se retirera demain vers le Roi pour le prier de donner, sur le décret du 27 novembre dernier, une réponse signée de lui et contresignée par le secrétaire d'État. » On ne voulait pas laisser à la réponse du Pape le temps d'arriver, pour bien montrer qu'elle ne devait avoir aucune action, même apparente, sur les décisions de l'Assemblée.

L'aveu explicite de ce calcul se trouve dans une lettre du représentant Gaultier de Biauzat à ses électeurs de Clermont-Ferrand : « Le retard de la sanction, dit-il, est l'effet d'une imprudence ou d'une fausse démarche ; c'est que le Roi a écrit à Rome et que le courrier ne peut être de retour que le 24 ou le 26 de ce mois. L'on ne doute pas que, quel que soit l'avis du Pape, le décret sera sanctionné ; mais l'on improuve qu'on ait pris ce parti qui pourrait faire croire à quelques personnes qu'on a jugé l'avis du Pape nécessaire pour la validité du décret, du serment ou de la sanction. Nous travaillons actuellement avec quelques-unes des personnes qui approchent le plus près du Roi pour obtenir la sanction avant l'arrivée du courrier. » Cette lettre est du 14 décembre, et Biauzat ne l'écrit pas au hasard, car il est de ceux qui dans cette œuvre jouèrent un

rôle actif. Elle suffirait à elle seule pour réfuter ceux qui ne veulent pas reconnaître à la Constituante une part prépondérante dans la responsabilité des événemens qui vont suivre. Et cette responsabilité, elle l'a assumée sciemment, ou, tout au moins, les meneurs ont su ce qu'ils faisaient. La promulgation du décret sur le serment est du 26 décembre, fête de saint Étienne, mort lapidé. « Voilà une octave de Saint-Étienne, écrit avec satisfaction Thomas Lindet le soir même, qui pourrait bien faire pleuvoir des pierres. »

Est-il nécessaire de conclure ? Rien n'est plus délicat en histoire, surtout quand il s'agit d'événemens presque contemporains, où la complexité des faits, la multiplicité des intérêts, le choc des passions et la contradiction des témoignages commandent un redoublement de prudence. Il semble pourtant que, de l'ensemble des travaux publiés jusqu'ici sur l'histoire religieuse de la Révolution, se dégage l'impression que nous avons donnée. « L'Assemblée nationale, dit M. Louis Barthou dans son récent *Mirabeau*, avait commis une lourde faute en s'immisçant dans des affaires qui n'étaient pas du ressort de la puissance civile. » Cette première faute, en partie explicable par l'idée d'alors, que la religion est une affaire d'État, en entraîna une série d'autres, qui avaient pour but de légitimer la première et qui ne purent que l'aggraver. La responsabilité de la crise religieuse qui bouleversa, — et abrégea, — le cours de la Révolution, ne peut être rejetée sur l'épiscopat français, fort gallican du haut en bas, et peu enclin à sacrifier les droits de l'État à ceux du Saint-Siège. Les évêques de l'Assemblée notamment ont fait et refait tous leurs efforts pour prévenir, atténuer ou résoudre le conflit religieux, en conseillant au Pape les concessions susceptibles de donner à l'œuvre ecclésiastique de la Constituante une validité canonique. Cette œuvre même, ils en ont contesté la forme encore plus que le fond, et les ultramontains ont pu leur reprocher, non sans fondement, d'être restés jusqu'au bout plus préoccupés des libertés de l'Église gallicane que de l'autorité du Saint-Siège.

Quant au Pape, il a considéré dès le début la Constitution civile comme détestable dans son esprit aussi bien que dans ses modalités. Et il faut bien croire qu'il ne pouvait guère la juger

autrement, puisque les laïques les moins suspects d'ultramontanisme s'accordent aujourd'hui à reconnaître qu'elle tendait à annuler son autorité. Néanmoins les délais dont il a usé avant de la condamner formellement, les négociations, — dilatoires si l'on veut, mais non nécessairement illusoires, — auxquelles il s'est prêté jusqu'à la fin, attestent un ferme propos de ne pas rompre avant que tout espoir d'accommodement soit épuisé. C'est abuser de l'embarras où sa qualité de souverain temporel pouvait parfois mettre le souverain pontife que de voir dans l'affaire d'Avignon une cause déterminante de ses hésitations: nous avons remarqué qu'il a précisément rompu au moment où il obtenait satisfaction sur ce point. Supposer d'autre part que ses atermoiemens n'avaient pour but que de lui laisser le temps d'amener à la résistance les prélats trop disposés à accepter la Constitution civile, c'est exagérer la défiance qu'il pouvait avoir à l'égard de quelques-uns d'entre eux. Il savait au contraire, et Bernis était là pour le lui souffler au besoin, qu'il serait obéi dès qu'il aurait parlé. C'est plutôt en ne parlant pas qu'il permettait aux indécis et aux timorés de se croire libres d'adhérer aux exigences de la loi civile, sans capitulation de conscience. Comme le dit un jour l'abbé Maury à l'Assemblée, « le silence du Pape serait une approbation. » Son silence provisoire risquait donc de passer pour une approbation provisoire. Il est d'ailleurs excessif de tant parler d'atermoiemens. La diplomatie pontificale, étant données ses traditions, n'a pas fait preuve d'une particulière lenteur dans cette circonstance. Elle n'a pas suivi le train qu'on menait à Paris, mais n'est-ce pas celui-ci qui était anormal ?

C'est la Constituante qui a précipité les événemens et provoqué la rupture, sans la vouloir au fond, mais en agissant comme si elle la voulait. En politique, l'intention ne peut absoudre le fait. Les hommes de la Constituante croyaient à leur omnipotence et à leur infaillibilité en toute matière. Ils étaient en cela les produits de leur siècle, les produits du rationalisme abstrait, simpliste et autoritaire, dont l'esprit jacobin sera le dernier terme. C'est ce qui explique leur inintelligence des questions pratiques et des questions de conscience en particulier. A ceux d'entre eux qui ont la science du dogme, il manque la notion du sentiment religieux. « La France du XVIIIe siècle, remarque M. Salomon Reinach, n'est pas tout

entière dans les salons de Paris et de Versailles, à la cour de Frédéric le Grand ou de Voltaire. Le pays reste profondément catholique, avec une nuance de jansénisme dans les hautes classes, surtout de robe. Il y eut, à Versailles, des cardinaux athées, et un peu partout des abbés frivoles et incrédules ; mais le clergé, la robe et le tiers état de France comptèrent même alors une foule de gens austères, catholiques, sans autre inquiétude que de leur salut... » A plus forte raison, la foi du charbonnier s'était-elle maintenue dans les masses populaires. De tout cela la Constituante ne se doutait pas. C'est pourquoi, au cours de la grande crise d'où est sorti le divorce entre la Révolution et l'Église, elle a commis les fautes décisives et endossé les responsabilités capitales.

A. Albert-Petit.

ÉTUDES

SUR

LA ROCHEFOUCAULD

Consciencieusement, laborieusement et avec beaucoup de tact et de goût, M. Georges Grappe a réuni et commenté dans la *Bibliothèque française* les principaux textes du duc de La Rochefoucauld.

Consciencieusement, diligemment et avec beaucoup de pénétration psychologique et beaucoup d'esprit, M. Grandsaignes d'Hauterive a consacré un très agréable volume au *Pessimisme de La Rochefoucauld*. Sans aller plus loin, ce titre m'étonne. Je ne vois, à proprement parler, aucun pessimisme dans le petit livre de La Rochefoucauld. Expliquons-nous tout d'abord sur ce point-ci.

Il y a trois degrés. Il y a la mélancolie, il y a la misanthropie, il y a le pessimisme. La mélancolie, — qui tient beaucoup du tempérament, comme toutes les passions du reste, et c'est un point sur lequel Descartes, La Rochefoucauld et bien d'autres sont parfaitement d'accord et M. d'Hauterive le fait justement remarquer, — la mélancolie est une sensation habituelle de mal-être et d'inadaptation au milieu où l'on se trouve placé. Elle est une sensation de constant déboire. Elle n'accuse précisément personne, mais elle se plaint vaguement de tout. Elle est un mécontentement presque abstrait. Renan disait : « Je ne sais pas précisément qui je remercie ; mais je remercie. »

Le mélancolique pourrait dire : « Je ne sais pas précisément de qui ou de quoi je me plains; mais je me plains, parce que je souffre. » La mélancolie est une maladie mentale vague et insidieuse.

Il y a la misanthropie, qui est à base de mélancolie, mais qui n'est plus vague. Le misanthrope souffre et croit savoir de quoi il souffre. Il souffre de la méchanceté des hommes et il accuse tous les hommes d'être méchans ou tout au moins de n'être pas bons, d'être intéressés et de ne rechercher chacun rien du tout, si ce n'est la satisfaction de son intérêt propre. La misanthropie est une mélancolie qui s'est rattachée à quelque chose comme à sa cause et qui par là s'est précisée et aggravée. Chose assez intéressante, et que Jean-Jacques Rousseau a révélée, elle peut se concilier avec un sentiment qui peut sembler son contraire; elle peut se concilier avec l'opinion que l'homme est très bon. Pour Jean-Jacques Rousseau l'homme est bon en soi, primitivement et au fond. Comme il a dit : « L'homme est né libre et pourtant il est dans les fers ; » de même il pourrait dire, et au vrai il a dit cent fois : « L'homme est né bon et pourtant il est méchant. » Pourquoi? parce qu'il est né bon; mais la société l'a dépravé. Au fond, c'est dire plus que personne que l'homme est mauvais, puisque, naissant, il portait en lui l'instinct social qui devait le rendre mauvais. Rousseau est essentiellement misanthrope. Il l'est avec quelque *espérance de philanthropie*. Il l'est en espérant qu'en relâchant le lien social l'homme pourra s'améliorer. Mais chez Rousseau la misanthropie est une croyance, et la philanthropie n'est qu'un espoir.

Le plus souvent la misanthropie est plus directe et moins mélangée et se borne à cette conviction générale que les hommes ne valent rien.

Et il y a enfin le pessimisme. Il a les mêmes sources. Il tient à une mélancolie de tempérament et il relève d'un grand déboire. Seulement, le pessimiste ne hait pas les hommes. Il hait l'ensemble des choses qui fait les hommes malheureux; il hait le monde où les hommes sont misérables et ne peuvent pas ne pas l'être; il hait celui, s'il existe, qui a organisé le monde de telle sorte que l'homme n'y peut trouver que misère. Le pessimisme est la haine cosmologique. Le pessimisme, quoique de même source que la misanthropie, en diffère à ce point qu'il

peut conduire ou ramener à la philanthropie. Exemple Vigny. Parce que le monde est mauvais, il faut plaindre et aimer les hommes, qui souffrent de l'imperfection du monde. « J'aime la majesté des souffrances humaines. » Le pessimisme est une mélancolie amère qui a cru trouver sa cause et qui la voit dans une organisation défectueuse et cruelle des choses créées.

Or je vois de la misanthropie dans La Rochefoucauld et je n'y vois point de pessimisme du tout. Il a détesté (surtout méprisé) les hommes ; il n'a pas eu l'horreur de Dieu. Non pas qu'il fût religieux. M. d'Hauterive fait remarquer judicieusement que le nom de Dieu, qui était plusieurs fois dans son manuscrit des *Maximes*, a disparu du texte imprimé. M. de La Rochefoucauld n'était point religieux, mais il n'incriminait pas contre Dieu, ni ne protestait pas contre l'organisation du monde. Il était misanthrope tout simplement, et il s'arrêtait là. Il croyait que l'homme n'a aucune vertu, et que le mal qui est dans le monde vient de là. Il n'allait pas plus loin ni dans ses récriminations ni dans ses conclusions.

Je reproche à M. Grandsaignes d'Hauterive d'avoir parlé du pessimisme de La Rochefoucauld, c'est-à-dire d'avoir pris le mot *pessimisme* dans un sens qui n'est que trop répandu de nos jours, mais qui est faux et qui prête à de véritables contresens.

Quant à l'étiologie, si je puis dire, de la maladie misanthropique de M. de La Rochefoucauld, elle est faite dans le livre de M. d'Hauterive à n'y rien souhaiter en vérité. La Rochefoucauld était né très ambitieux et il avait vu, avant la Fronde, ses services et son dévouement aussi mal récompensés que possible. La Reine l'avait méconnu. Les diverses grandes situations auxquelles, non seulement il pouvait prétendre, mais où, sans conteste, il avait droit, lui avaient constamment échappé. La misanthropie de La Rochefoucauld ne date pas de la Fronde, M. Grandsaignes d'Hauterive l'a très précisément mis en lumière, elle date de la première jeunesse de La Rochefoucauld. M. de La Rochefoucauld était né mécontent ; mais son premier contact avec les hommes l'a renfoncé dans son mécontentement originel.

La Fronde l'y a rengagé de plus belle, comme dit Sosie. Il a vu dans cette guerre civile l'intérêt dominer tous les hommes,

— et toutes les femmes, — uniquement et de la façon la plus impérieuse. Il a vu tous les actes humains incontestablement susceptibles d'une interprétation défavorable. Au milieu de tous ces ambitieux sans scrupules, il s'est montré souvent hésitant et décontenancé, comme un homme qui était, sinon un grand vertueux, du moins « ami de la vertu, » et qui ne savait pas où la trouver et qui ne distinguait pas bien nettement où était le devoir. C'est précisément là le « je ne sais quoi » que le cardinal de Retz voyait « toujours » dans La Rochefoucauld et renonçait à élucider. La Rochefoucauld est entré dans la Fronde mécontent ; il en est sorti le mécontent universel. Aussi, dans les *Mémoires* écrits immédiatement après la Fronde, quoiqu'ils soient impartiaux et très « objectifs, » la misanthropie perce déjà. Il y a des *Maximes* dans les *Mémoires*. Il y a des maximes misanthropiques, contemptrices de la sottise humaine : « On n'est jamais si facile à tromper que quand on songe trop à tromper les autres. » Il y a des maximes fatalistes : « La Fortune règle les événemens plus souvent que [ne fait] la conduite des hommes. » Ces réflexions sont rares ; mais elles se font remarquer au passage.

Après la Fronde, La Rochefoucauld vécut dans cette société de Mme de Sablé, Jacques Esprit, etc. où l'on avait l'œil bon, le goût bon et l'esprit très éveillé sur les imperfections des hommes. L'esprit de cette société consistait avant tout *à vouloir n'être pas dupe*. Le « souviens-toi de te défier, » de Mérimée, était déjà le mot d'ordre de cette société. Il est incroyable comme des mots de Mme de Sablé, d'Esprit, voire de Mme de Motteville sont proprement des mots de La Rochefoucauld et, cités sans nom d'auteur, lui seraient attribués sans hésitation. Cette pensée de Mme de Sablé n'est-elle pas de La Rochefoucauld : « La société et même l'amitié des hommes *est un commerce* qui ne dure qu'autant que le besoin ? » Et celle-ci : « La vertu n'est pas toujours où l'on voit des actions vertueuses ? » Quant à Esprit, son livre, sur la *fausseté des vertus humaines*, est postérieur à celui du Duc ; mais on peut supposer qu'il l'avait dans l'esprit et dans ses conversations depuis bien longtemps. Et l'on y lit : « *L'intérêt joue lui seul* ce nombre infini de personnages qu'on voit sur le théâtre du monde. » — « *Les amitiés* sont des *trafics* honnêtes où nous espérons faire plusieurs sortes de gains... » — « Le désintéressement est un chemin par lequel les plus fins

parviennent à ce qu'ils désirent ; c'est le dernier stratagème de l'ambition. » On en citerait bien d'autres. Cette société se pique de n'être pas dupe des semblans de vertu. C'est son fond même. Elle est en réaction, inconsciemment peut-être, contre Corneille, et Corneille semble ne s'y être pas trompé puisque, presque tout de suite après la publication des *Maximes*, dans *Tite et Bérénice*, avec bonhomie ou malice, il fait exposer par un confident, très spirituellement, le système tout entier de La Rochefoucauld.

Cette société n'est pas sans quelque attache avec le jansénisme, qui nie que l'homme soit capable de vertu sans la coopération de la grâce, et les textes de Jansénius, que M. Grandsaignes d'Hauterive cite pour les rapprocher de ceux de La Rochefoucauld, sont bien intéressans et bien probans. Le docteur janséniste qui dit à La Rochefoucauld : « Où finit votre philosophie, le christianisme commence, » avait bien saisi la *position* de La Rochefoucauld dans le monde des idées. Il voulait dire : « La fausseté des vertus purement humaines, vous l'avez montrée ; après vous, vient le christianisme, qui montre à quelle condition et avec quel secours cette impuissance humaine est réparée. »

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette société et tout pénétré de son esprit que La Rochefoucauld vivait. C'est d'elle autant que de lui que le livre des *Maximes* est sorti. M. Grandsaignes d'Hauterive en a suivi attentivement les éditions successives pour guetter les *repentirs* de La Rochefoucauld. De cette étude sort plus que jamais cette constatation, déjà faite, que La Rochefoucauld avait cédé d'abord à la tentation, si fréquente chez les auteurs, de *frapper fort* pour attirer l'attention et que sa parole avait un peu dépassé sa pensée. Car certains mots restrictifs, certaines atténuations à la dureté des sentences étaient dans le manuscrit, n'étaient plus dans le texte publié et reparaissent dans les éditions suivantes. Là où l'auteur affirmait que telle vertu n'est qu'un faux-semblant, on le voit ajouter un *souvent*, un *d'ordinaire*, un *chez la plupart des hommes*, qui diminue beaucoup la dureté de la négation. La Rochefoucauld n'est point systématique et il aime l'exactitude. L'exactitude consiste ici à affirmer, non pas que la vertu est inexistante, mais qu'elle est rare.

Quelque soin que La Rochefoucauld ait mis à atténuer sa

misanthropie ou plutôt l'expression rude de sa misanthropie, il en reste assez, à vrai dire, et l'on peut s'en contenter. Le livre est dur et il sent le parti pris. Il sent le parti pris parce qu'il laisse voir le procédé. Le procédé est celui-ci : dissoudre les vertus, pour ainsi dire, dans les mobiles intéressés qui les avoisinent et assurer qu'elles ne sont que cela et que, par conséquent, elles sont fausses. L'amitié s'accompagne sourdement du désir d'échanger des services et par conséquent d'en recevoir. *Et elle n'est que* ce désir, déclare La Rochefoucauld : « Ce que les hommes ont nommé amitié *n'est qu'*une société, un ménagement réciproque d'intérêts... ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre [l'intérêt] se propose toujours quelque chose à gagner. » Le courage s'accompagne du désir de la gloire et de mobiles d'ambition. Et il n'est que cela, dit La Rochefoucauld : « L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune... sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes. » La pitié ne va guère sans un secret retour sur soi-même et sur les maux qu'on pourrait souffrir puisqu'on les voit soufferts par les autres. Et la pitié n'est pas autre chose que cette réflexion, dit La Rochefoucauld : « La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui... » — Le procédé est constant. Il est très ingénieux; mais il ne prouve rien, si ce n'est que tout est mêlé dans le cœur de l'homme, et que rien peut-être n'y est à l'état pur; et « ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillans et que les femmes sont chastes, » cela ne prouve pas que ni valeur n'existe, ni chasteté. La Rochefoucauld, qui aimait si peu Sénèque, emprunte ici pour en faire un procédé cette rude et fausse doctrine stoïcienne qui veut que toutes les fautes soient égales et que, par conséquent, là où il y a mélange de faute, il n'y a que faute et faute impardonnable. Le bon sens proteste.

Mais il faut reconnaître qu'à y regarder de près, La Rochefoucauld est beaucoup moins radical négateur des vertus qu'il n'y paraît. D'abord, faut-il tenir compte de ces *souvent*, de ces *d'ordinaire* et de ces *non pas toujours*, de ces correctifs qui sont si fréquens chez lui et que, presque, je trouve qu'il prodigue. Il faut remarquer ensuite qu'il y a des vertus qu'il n'a pas niées. Il n'a signalé aucun mélange d'intérêt dans l'amour paternel ou maternel ; il n'a signalé aucun mélange

d'intérêt personnel dans l'amour de Dieu chez certains hommes. Et ceci est bien remarquable que La Rochefoucauld ait évidemment évité la question des sentimens religieux. Il n'y a dans tout le livre des *Maximes* qu'une seule ligne sur la dévotion : « La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion. » Incontestablement, cette maxime n'épuise pas la question. Il me semble que La Rochefoucauld évite d'envisager *les états extrêmes de l'âme humaine*, où il entrevoit des choses qui contrarieraient son système. Il a aperçu dans l'humanité des régions inconnues, des sentimens irréductibles à l'amour-propre, et il s'en est détourné, ne s'étant nullement engagé à tout expliquer par son idée générale, mais seulement la plupart des choses. Au vrai, le titre de son ouvrage pourrait être : coup d'œil sur la moyenne de l'humanité.

Mais surtout il y a à remarquer que La Rochefoucauld, *non seulement par omission*, mais par déclarations expresses, a été beaucoup moins sévère pour les hommes qu'on ne s'obstine à le dire. Il a affirmé que l'homme n'agit que par intérêt. Donc il nie la bonté. Soit. Mais pourquoi ne remarque-t-on pas que, du même coup il nie la méchanceté? Il affirme que l'homme n'obéit jamais qu'à son amour de soi. Donc par amour du bien, jamais; mais par amour du mal, jamais non plus. Pour La Rochefoucauld, *la méchanceté n'existe pas*. Peut-on dire que cet homme-là calomnie l'humanité ? Mais... il la flatte ! Un satirique pourrait prendre une à une les maximes de La Rochefoucauld et montrer à quel point elle est flatteuse pour l'homme en supposant que jamais il n'agit par goût du mal. « Défiez-vous de votre optimisme, disait Mérimée, et persuadez-vous qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour l'amour du mal. » Voilà le contempteur de l'humanité. La Rochefoucauld est précisément le contraire. A La Rochefoucauld qui a cru que la méchanceté n'existe pas, l'humanité reconnaissante.

Paradoxe à part, il est bien certain que La Rochefoucauld croit peu à la perversité humaine. Il ne croit qu'à l'amour de soi et à son admirable habileté à se déguiser. Il ne croit qu'à l'intérêt et à ses subterfuges. Il se fait ainsi de l'humanité une idée fausse ; car plût à Dieu que l'homme ne fût qu'intéressé ! Il l'est, mais surtout il croît l'être et il est mené surtout par des passions qui se déguisent en intérêts. Des intérêts se travestissant en vertus, c'est ce qu'a vu La Rochefoucauld ; des passions

se travestissant en raisons d'intérêt, c'est plutôt ce qu'il aurait fallu voir. C'est de quoi surtout nous sommes dupes.

Toutefois, tant s'en faut que tout soit faux dans la vue générale de La Rochefoucauld. Il a vu une partie des choses; mais il l'a bien vue. Il a vu les artifices de l'amour de soi pour se faire passer pour vertus et ceci n'est pas tout, mais est d'une très grande importance. C'est une partie essentielle de l'examen de conscience. La Rochefoucauld a combattu les faux témoignages de la conscience. Il a combattu cette fausse conscience que nous nous faisons pour nous habiller en vertueux et nous complaire en nous-mêmes. C'est une œuvre très utile, et il l'a menée avec une pénétration, une sagacité et un éclat d'expression admirables. Il nous a dit : « Défiez-vous de votre facilité à vous trouver louables et de votre habileté à vous persuader que vous l'êtes. » Cette grande leçon d'humilité est déjà chrétienne — encore que la malice avec laquelle elle est donnée ne le soit pas complètement.

ÉMILE FAGUET.

LA ROUMANIE

ET

LA QUESTION AGRAIRE

L'antique colonie romaine qui a résisté à toutes les invasions et qui, comme un rocher battu des flots mais jamais entamé, a maintenu la race et l'esprit latins au milieu du monde slave et mongol, la Roumanie, attire aujourd'hui plus que jamais l'attention de l'Europe. C'est à elle que nous devons les bienfaits de la paix : sans son intervention aussi énergique qu'opportune, la Bulgarie et la Serbie seraient peut-être encore aux prises à l'heure où nous écrivons ; la Grèce et la Turquie auraient été entraînées de nouveau dans la lutte, et une troisième guerre balkanique désolerait le Sud-Est de notre continent. Depuis plus d'un an, les hommes d'État de Bucarest suivaient avec une anxiété bien compréhensible la marche des événemens ; à plus d'une reprise, ils avaient songé à mobiliser : la sagesse du roi Carol s'était opposée à des décisions prématurées. Ce souverain qui, après l'empereur d'Autriche, est le doyen des princes régnans, considérait avec raison qu'il convenait de laisser se dérouler les premières péripéties du drame avant de faire entendre la voix de son pays ; le Cabinet conservateur qui était au pouvoir à Bucarest partageait sa manière de voir. Mais, au printemps de 1913, lorsque la Bulgarie victorieuse se retourna contre ses alliés de la veille, et

attaqua les Serbes et les Grecs, il apparut que l'heure avait sonné. Ce ne furent pas seulement les ministres qui en eurent le sentiment : le peuple roumain tout entier fut traversé par un de ces courans électriques qui, à de certaines minutes, font battre tous les cœurs à l'unisson : la mobilisation fut décrétée le 20 juin (3 juillet de notre style) 1913. Il se présenta deux fois plus d'hommes que la loi n'en appelait. A la minute où les convocations étaient publiées, les réservistes se précipitaient à la gare la plus proche pour sauter dans le premier train en partance ; lorsqu'ils ne trouvaient pas de place dans les compartimens, ils se couchaient sur les toits des wagons : on en vit qui franchirent à pied des distances de 50 et de 100 kilomètres parce qu'ils n'avaient pas la patience d'attendre que leur tour vînt d'être transportés par chemin de fer. Un conducteur de tramway dans la capitale entend l'appel de sa classe ; il arrête sa voiture, descend de sa plate-forme et court à la caserne, en laissant le véhicule et les voyageurs ébahis en panne au milieu d'une place. Trois fils d'un vieux paysan viennent annoncer à leur père qu'ils partent pour l'armée : « Je vous bénis, mes enfans, leur répond-il, j'ai fait la campagne de 1877 : vous reviendrez sains et saufs, comme moi. » Dans une ferme voisine, l'aïeule voit tous ses petits-fils assemblés sur le seuil ; elle ne dit pas un mot, ne verse pas une larme : mais, quand ils sont sur la route, elle tombe évanouie.

En sept jours, les têtes de colonne roumaines avaient franchi le Danube, alors que l'attaché militaire autrichien assurait aux Bulgares que trois semaines au moins étaient nécessaires à l'opération. Le général Boteano, ancien élève de nos écoles militaires, avait, en sept heures, jeté sur le fleuve un premier pont de bateaux sur lequel passa l'avant-garde. C'était le moment où le sous-chef de l'état-major général de l'armée roumaine, le colonel Christesco, ancien élève de notre école supérieure de guerre et imbu de ses principes, détaché au quartier général des Serbes, encourageait ceux-ci à reprendre l'offensive et à attaquer sur tout le front les Bulgares, de façon à permettre à la mobilisation roumaine de se faire sans être inquiétée. On sait le reste. Les Bulgares, voyant s'avancer sur eux une armée de 500 000 hommes, comprirent à quel danger mortel ils étaient exposés. Ils traitèrent, et cédèrent la portion de territoire que les Roumains ont nommée le quadrilatère et

qui est comprise entre les villes de Tourtoukaïa, Balcik, Rutschuk et Varna : ces deux dernières sont restées bulgares. C'est une surface de 7 525 kilomètres carrés d'excellentes terres qui s'ajoute au royaume moldo-valaque et qui porte sa superficie totale à 138 000 kilomètres. C'est désormais de beaucoup le plus étendu des États et principautés qui occupent l'extrémité sud-orientale de l'Europe. Le tableau suivant indique les surfaces et la population :

	Kilomètres carrés	Population.
Roumanie	138 000	7 500 000
Bulgarie	112 077	4 700 000
Grèce.	121 268	4 251 000
Serbie	87 358	4 167 000
Albanie.	32 000	880 000
Monténégro.	14 256	515 000
Turquie d'Europe.	16 201	1 800 000

Tel est le résultat de la courte campagne qui a conduit les Roumains en Bulgarie et qui a, pour beaucoup de Français, été une révélation. Car peu de pays européens sont aussi mal connus chez nous que celui dont nous avons été les principaux créateurs. La seule excuse de l'ignorance où nous sommes trop longtemps restés à son égard est dans la rapidité de son développement. La transformation des principautés moldo-valaques, telles qu'elles étaient il y a un demi-siècle, en une nation moderne, s'est opérée brusquement. Certaines préventions aidant, nous n'avons pas su ou voulu nous tenir au courant de ce qui se passait à Bucarest et dans les provinces. Des livres ou des articles remarquables ont cependant été publiés par certains de nos compatriotes, qui ont pris la peine de se rendre compte par eux-mêmes des progrès réalisés. Nous voudrions apporter aujourd'hui notre pierre à l'édifice, en dressant un tableau sommaire de la situation économique du pays, en rappelant les progrès accomplis et en indiquant les problèmes qui restent à résoudre. Parmi eux, celui de la réforme agraire est au premier plan.

La Roumanie a tout d'abord été formée par la réunion des deux anciennes principautés de Moldavie et de Valachie : la première, située au Nord, entre le Pruth à l'Est et les monts Carpathes à l'Ouest, a pour ville principale Jassy, tandis que la Valachie, qui s'étend au Sud et vers l'Ouest, est bornée au Nord par les Carpathes, au Sud et à l'Est par le Danube ; au delà de

ce fleuve, vers l'Orient, entre lui et la Mer-Noire, s'étend la Dobroudja, que la Russie donna en 1878 à la Roumanie, ou plutôt dont elle lui imposa l'échange contre la Bessarabie, province beaucoup plus fertile, annexée à l'empire moscovite par le traité de Berlin.

Dans le discours que le roi Carol prononça le 13 mars 1900, à la séance solennelle de l'Académie roumaine, il rappelait en termes excellens que l'appréciation judicieuse des conditions d'existence et de développement d'un peuple ne peuvent s'acquérir sans la connaissance approfondie de son histoire. Il remettait en même temps à l'Académie un document qui lui paraissait constituer un élément d'information précieux, le journal de l'abbé Comte d'Hauterive, nommé en 1785 secrétaire de l'Hospodar de Moldavie par le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople. Avant de quitter son poste, Hauterive soumit à Alexandre Maurocordato un mémoire sur l'*état ancien et actuel de la Moldavie*, dans lequel nous trouvons à la fois des renseignemens sur cette province, qui forme aujourd'hui la moitié du royaume de Roumanie, et une série de considérations sur la condition de ses habitans et sur les mesures propres à l'améliorer, dont plusieurs ont été appliquées au XXe siècle.

Après les invasions des Grecs primitifs, dont Ovide, dix siècles plus tard, retrouvait les traces pendant son exil au bord du Pont-Euxin, après celles des Scythes et des Daces, l'empereur Trajan conquit le pays et le divisa en trois districts; le premier comprenait la Hongrie et la partie occidentale de la Valachie, le second la Transylvanie, et le troisième l'espace qui s'étend du Pruth aux Carpathes, c'est-à-dire le reste de la Valachie et de la Moldavie. Cette dernière province, ouverte du côté du Nord, devint la proie successive de conquérans barbares, tandis que les colons romains se réfugiaient dans les montagnes de la Transylvanie. Au commencement du XIVe siècle, Dragosh s'établit dans la Moldavie. Parmi ses successeurs, Stephan Voda a laissé le nom d'un prince puissant et heureux; il maintint l'indépendance de son pays, dont il porta les confins aux Carpathes, au Dniester et à la Mer-Noire.

Le peuple, quoique privé de toute propriété territoriale, parut à Hauterive doué de qualités remarquables qui, aujourd'hui encore, distinguent le paysan roumain. Mais les augmen-

tations arbitraires d'impôts, décrétées à tout instant par les boyards, irritaient les populations. L'incertitude de certaines taxes avait des effets plus funestes encore, toute demande inattendue étant, aux yeux des contribuables déjà mécontens, une vexation insupportable. Hauterive conseille aux seigneurs de se rapprocher du peuple, afin de le mieux comprendre et de le mieux traiter. Chemin faisant, il accumule les observations judicieuses, non seulement sur ce qu'il voit, mais sur ce qu'il conviendrait de faire. Il énonce des maximes d'une haute sagesse, qui aujourd'hui encore devraient guider la conduite des gouvernans. Il critique la manie de tout rapporter à une capitale « comme si la richesse de quelques hommes et la beauté d'un lieu faisaient la prospérité publique. » Il propose de planter d'arbres les terrains marécageux; il craint de voir les villes se peupler aux dépens des campagnes et un luxe ruineux remplacer ce luxe rural qui fait l'ornement et la richesse d'une province agricole, « luxe bienfaisant qui ne sacrifie pas des trésors à des goûts insensés, mais qui se glorifie de clôtures bien soignées, de beaux haras, de villages bien entretenus, de campagnes bien cultivées... Les boyards se rapprocheront du peuple et sentiront mieux, en le voyant de plus près, l'intérêt attaché au devoir de le traiter avec ménagement, de prévenir ses malheurs, sa ruine et ses émigrations. » On croirait entendre les discours prononcés en 1908 au parlement de Bucarest, au moment de la réforme agraire, dont le Cabinet libéral, au lendemain de la révolution de 1907, prit l'initiative, en même temps qu'il punissait, avec la plus grande énergie, les fauteurs de désordre.

La très grande majorité de la population étant adonnée aux travaux de la terre, la question agraire est la première de celles qui doivent être étudiées par celui qui veut se rendre compte de l'état de la Roumanie et de son avenir. C'est elle que nous traiterons d'abord; nous donnerons ensuite quelques détails sur les autres élémens de la vie économique, commerce, industrie, finances. Nous terminerons en montrant la situation que le royaume occupe aujourd'hui dans le Sud-Est de l'Europe et l'importance du rôle qu'il est désormais appelé à jouer et auquel la part qu'il a prise aux derniers événemens lui donne des droits incontestables.

II

De tous temps, la question agraire a joué un rôle considérable dans l'histoire de l'humanité : on peut dire qu'elle en forme comme la trame : les luttes entre peuples et, au sein d'une même communauté, entre individus, ont eu surtout pour objet la possession du sol. Dès la plus haute antiquité, aussitôt que des rudimens de société s'organisèrent et que chacun voulut assurer à lui et aux siens les alimens et certaines matières premières indispensables à la vie, les hommes cherchèrent à devenir ou à rester maîtres de la plus grande étendue possible de terres. Sans remonter plus haut que l'histoire romaine, on sait quelle place ces querelles tinrent dans la politique de la République : les séditions des Gracques sont présentes à notre mémoire. Toute l'histoire du Moyen âge est remplie des combats sanglans entre les divers États et monarques, qui veulent s'arracher les uns aux autres des territoires. Dans les temps modernes, ces luttes internationales continuent et se doublent de bouleversemens intérieurs qui, à de certaines époques, viennent modifier profondément le régime de la propriété foncière. Tantôt ils sont la suite de révolutions politiques violentes, comme en France à la fin du XVIIIe siècle; tantôt, comme en Espagne et en Italie, ils se produisent sans qu'il y ait de sang répandu, par une législation qui sécularise les biens du clergé, brise la mainmorte et morcelle, en les vendant aux particuliers, les vastes domaines des congrégations. En Russie, dès 1861, un tsar libéral supprime le servage qui attachait le paysan à la glèbe et rend celui-ci propriétaire en forçant les seigneurs à se défaire d'une partie de leurs domaines que l'État achète et cède aux ex-serfs moyennant le versement d'un certain nombre d'annuités. A la suite des troubles violens qui ont suivi la guerre japonaise et des soulèvemens de paysans qui, dans certaines provinces, ont pris une allure révolutionnaire, le gouvernement russe s'est préoccupé d'améliorer les conditions de la propriété rurale : une loi nouvelle a été soumise à la troisième Douma, à la fin de 1909. La propriété commune, le *mir*, est en voie de se transformer en domaines individuels. Les rapports annuels du ministre des Finances au Tsar donnent des renseignemens précieux sur les heureux effets de cette réforme.

Quand on compare l'état actuel de la Roumanie avec le tableau qu'Hauterive traçait, il n'y a guère plus d'un siècle, de la plus grande partie des territoires qui constituent le jeune royaume, on mesure le chemin parcouru. On pourrait même remonter beaucoup moins haut dans l'histoire, examiner les hommes et les choses au début du règne de Carol Ier : on constaterait un progrès tel que ce qui reste à faire paraîtrait peu de chose en comparaison de ce qui a été accompli.

Les cinq sixièmes de la population roumaine s'adonnent aux travaux des champs et à ceux qui s'y rattachent directement; ces familles rurales lui fournissent les élémens excellens d'une armée qui a fait ses preuves à Plevna et a depuis lors réalisé encore de sérieux progrès. L'industrie, au sens moderne du mot, la métallurgie en particulier, jouent un rôle bien moindre dans la vie nationale : des efforts suivis ont été faits et sont faits tous les jours pour développer cette partie de l'activité nationale : la mise en valeur des champs pétrolifères atteste la grandeur de l'œuvre entreprise; mais le caractère dominant n'en reste pas moins l'agriculture. Les problèmes qui y ont trait ne cessent de s'imposer aux préoccupations de ses hommes d'État : ils se sont dressés devant eux avec une soudaineté et une violence extrêmes en 1907.

Les origines de la question agraire roumaine sont complexes et doivent être cherchées dans l'histoire de ces populations paysannes qui, pendant de longues années, vivaient sur les terres du seigneur en lui payant une redevance en argent ou en nature, sous forme de travail ou de dîme. Elles consentaient à acquitter cette charge, mais elles n'auraient pas compris que le suzerain expulsât le vassal, dont le droit, non écrit, de vivre sur le domaine où il était né leur paraissait évident. Aussi longtemps d'ailleurs que régnait la vie pastorale, il ne s'élevait pas de grandes difficultés. Elles naquirent le jour où, les relations internationales ayant changé de caractère grâce aux voies ferrées et à la navigation à vapeur, la culture des céréales se développa dans les plaines fertiles de la Valachie et de la Moldavie. Les pâturages cédèrent alors la place aux champs de maïs et de blé, et le caractère individuel de la propriété s'accentua. Les grands propriétaires, dont les revenus s'accroissaient considérablement, abandonnèrent à des fermiers le soin de les faire rentrer, en imposant aux serfs des conditions souvent dures. Le méconten-

tement de ceux-ci grandissait : il fallut leur abandonner une partie des terres. Une série de mesures, dont les premières remontent à l'origine de l'État roumain moderne, eurent précisément pour objet d'amener le morcellement des *latifundia*, c'est-à-dire des grands domaines. Une partie de ceux-ci avaient déjà disparu en 1863, par l'effet de la loi qui avait sécularisé les biens des couvens grecs.

En 1864, une loi fondamentale du 15 août avait aboli le servage, imposé aux grands propriétaires l'obligation de céder une partie de leurs domaines et ordonné la mise en vente de terres de l'État. Elle avait aboli la corvée, la dîme et les autres charges en nature ou en argent qui pesaient sur le sol. D'après un rapport de M. Antoine Carp, plus de 408000 paysans sont alors devenus propriétaires : parmi eux, 72000 sont dans une position aisée (*fruntas*, c'est-à-dire de front, en première ligne); 202000 dans une condition moyenne (*mijlocas*, ayant deux bœufs); 134000 n'ont point de capital (*pàlmas*). A côté de ceux à qui des terres ont été attribuées, beaucoup sont restés sans en recevoir : d'abord ceux qui, à la suite d'accords intervenus entre eux et les propriétaires, ont cessé d'être corvéables et ont obtenu une maison et un jardin, puis les nouveaux mariés qui n'ont pas encore le droit de résidence; enfin ceux qui vivent sur des domaines seigneuriaux dont la fraction prescrite par la loi a été aliénée. Il arrivait en effet que dans les districts très peuplés, notamment dans les parties accidentées du pays, même les deux tiers des propriétés que la loi obligeait leurs possesseurs à céder ne suffisaient pas à doter de terres toutes les familles de paysans. Celles-ci pouvaient s'établir sur les terres domaniales les plus proches, où l'État était autorisé à leur vendre jusqu'à 12 pogones (6 hectares). Dès 1876, une circulaire du président du conseil Bratiano, le père du président actuel du Cabinet libéral, invitait les préfets à hâter l'application de cette dernière disposition. Une loi de 1881 réglementa la vente des terres domaniales aux paysans par lots de 2, 4, 6 et 8 hectares. Elle leur donnait des facilités de paiement, tandis que les acheteurs de plus grandes étendues étaient obligés de verser la totalité du prix dans les neuf mois. La loi de 1884 fixe à 5 hectares la contenance maximum des petits lots et interdit aux acquéreurs d'en réunir plus de deux. Elle donne la préférence, lors de la mise en vente, à ceux qui

ne possèdent encore aucune terre, et ensuite à ceux qui possèdent moins de 5 hectares. Une loi de 1887 institua dans chaque arrondissement une commission chargée de vérifier si les terres avaient bien été attribuées aux ayans droit. Une statistique de 1906 constate que 48 622 paysans « nouveaux mariés » sont devenus propriétaires de 229 000 hectares, que l'État leur a vendus depuis 1878, la part de chacun variant de 1 à 6 hectares. Le 7 avril 1889, une nouvelle loi modifia les conditions de vente des biens domaniaux, qui ne pourront désormais être acquis que par des cultivateurs roumains. Les trois quarts de chaque terre devront être divisés en petits lots; un quart seulement pourra échapper au morcellement. En même temps on imposa aux acquéreurs l'obligation de s'établir sur le domaine acheté par eux. Une loi de 1896 supprima la vente par lots de plus de 5 hectares et permit aux instituteurs, prêtres et desservans, de se porter acquéreurs. Une enquête récente a établi que les cinq sixièmes environ des acquéreurs ont cultivé eux-mêmes leurs lots, tandis que les autres les ont aliénés ou loués, faute de capital leur permettant de les exploiter, ou à cause de l'éloignement de leur résidence.

En 1905, la propriété se répartissait comme suit :

Genre de la propriété.		Superficie en hectares.	Proportion pour 100.	Nombre de propriétaires.
Petite propriété jusqu'à 10 hectares.		3 320 000	41	1 015 302
Moyenne propriété.	10 à 50 hectares	696 000	9	36 318
	50 à 100 hectares. . . .	165 000	2	2 381
Grande propriété.	100 à 500 hectares . . .	786 000	10	2 608
	au dessus de 500 hectares	3 002 000	38	1 563
Total. . .		7 969 000	100	1 058 172

Ces chiffres ne contiennent que les terres de labour, les prairies, les pâturages et les plantations de pruniers; ils laissent de côté les forêts, les vignobles, les marécages, les carrières, qui couvrent plus de 5 millions d'hectares. Parmi les 1 563 propriétaires qui possédaient alors les trois huitièmes de la superficie considérée, se trouvaient les institutions publiques de bienfaisance, en première ligne l'Éphorie des hôpitaux civils de Bucarest, qui possédait 141 671 hectares de terres arables, les sociétés d'assurance, l'administration des hôpitaux Saint-Spiridon à Jassy, les communes, les églises, la fondation Brancovan.

L'État, de son côté, détenait encore plus de 400 000 hectares, répartis en un millier de propriétés, reste d'un domaine quadruple au début du règne de Carol Ier. Une loi de 1911 a obligé l'État et les établissemens publics à affermer la plus grande partie de leurs domaines (1).

En quarante-six ans, les paysans ont reçu plus de deux millions et demi d'hectares, dont 1 200 000 cédés par les grands propriétaires en vertu de cette loi de 1864 avant laquelle on peut dire, avec M. Djuvara, qu'il n'existait pas de régime de la propriété foncière, et 1 300 000 provenant des domaines de l'État et vendus par lui. La difficulté du problème réside à la fois dans la nécessité de distribuer des terres aux paysans et dans celle de maintenir la grande propriété et de développer la propriété moyenne. Car il serait déraisonnable de croire que la division à l'infini du sol serait un bonheur pour la Roumanie. La culture des céréales se fait d'autant mieux qu'elle couvre, jusqu'à une certaine limite, des espaces plus considérables. L'emploi des machines n'est pas à la portée du petit agriculteur. Des domaines étendus permettent le recours aux méthodes modernes : grâce à celles-ci, le travail ne manquera pas aux ouvriers agricoles, qui trouveront largement à gagner leur vie, même s'ils ne possèdent aucune parcelle en propre. La meilleure preuve en est l'immigration régulière d'ouvriers agricoles étrangers, qui, en dépit d'une réglementation très sévère, viennent tous les ans, au nombre d'une vingtaine de mille, prendre part aux travaux de culture. Aujourd'hui, l'étendue moyenne des propriétés paysannes est d'environ 3 hectares : il ne faudrait pas qu'elle descendît au-dessous de ce chiffre, bien qu'il soit encore supérieur à celui qui lui correspond en France et en Allemagne : et on arriverait infailliblement à un morcellement ultérieur dans un pays où la population croît tous les ans de 100 000 âmes. Il se produirait alors un phénomène analogue à celui qui s'observe en Russie, l'insuffisance des lots accordés à chacun. Il est vrai que dans ce dernier pays la situation était, jusque dans les temps récens, aggravée par le mode de répartition des terres dans le mir, où des parcelles infinitésimales et souvent très éloignées les unes des autres étaient données

(1) D'après le rapport de notre attaché commercial, M. Lefeuvre-Méaulle, en 1912 : 1 840 000 hectares étaient cultivés par 3 838 grands propriétaires et 4 122 000 hectares par 1 075 000 paysans.

au même individu. En Roumanie, la loi ne s'oppose pas encore à la pulvérisation de la propriété. On a songé à écarter ce péril en rétablissant un régime qui existait jadis, celui du *minorat :* en vertu d'une vieille coutume roumaine, c'était le cadet de la famille qui conservait le domaine paternel. Il continuait d'y vivre avec sa mère, tandis que les aînés cherchaient fortune au dehors.

Malgré les efforts du législateur, beaucoup d'anciens serfs, bien que libérés, restaient dans la dépendance des seigneurs, et en vinrent à regretter le régime sous lequel ils n'étaient pas propriétaires, mais exerçaient sur la terre une sorte de droit de jouissance permanente, moyennant partage des produits. Cette organisation résultait de longues traditions de vie pastorale, qui n'impliquait ni partage des terres, ni division de la richesse entre les membres d'une même famille ou d'une tribu. Un demi-siècle n'a pas suffi à en chasser le souvenir de l'âme du paysan roumain ; en 1907, il s'est révolté brusquement contre un état de choses qu'il comprenait mal et qui lui semblait contraire à tout l'héritage des pensées ancestrales. Comme l'a fait observer un homme d'État aux vues profondes, la loi de 1864 avait bien libéré les serfs, mais elle avait du même coup affranchi les propriétaires des obligations qu'une tradition, non contestée, leur imposait vis-à-vis de ceux qui vivaient sur leurs terres. Quoi qu'il en soit, la sédition fut terrible. La répression fut impitoyable : mais elle était nécessaire. La discipline de l'armée roumaine fut mise à une cruelle épreuve, dont elle sortit à son honneur. Pas un soldat ne refusa de marcher, — et pourtant, dans bien des cas, il lui fallut tirer sur des frères, sur de proches parens.

Aussitôt l'ordre rétabli, le gouvernement ordonna une enquête, qui porta sur environ 40 pour 100 des contrats agricoles dans différentes régions du pays ; elle avait, entre autres objets, celui d'indiquer les prix du travail et de mettre en lumière les clauses de ces contrats agricoles, souvent très onéreuses pour les paysans. La loi du 23 décembre 1907, qu'un auteur a qualifiée d'une des plus audacieuses et étranges qu'ait vues le monde moderne, a cherché à remédier à ces maux. Désormais le fermage ne peut plus être payé qu'en argent ou en dîme prélevée exclusivement sur la récolte : les propriétaires ou fermiers ne pourront plus empêcher le paysan de faire celle-ci

au moment qu'il choisira. Auparavant, on lui défendait souvent de l'opérer autrement que sous la surveillance de son bailleur, qui venait quand bon lui semblait. Les contrats pour travaux agricoles seront enregistrés ; chaque ouvrier devra posséder un carnet sur lequel son compte sera tenu. Des commissions régionales, composées de l'inspecteur agricole et de deux délégués, l'un des propriétaires, l'autre des paysans, seront créées dans chaque district : elles fixent le minimum du salaire, d'après les prix de la main-d'œuvre pendant les trois dernières années, déterminent le travail qu'un ouvrier doit exécuter par jour, arrêtent les prix maxima de fermage de la terre de culture ou de pacage. Les prix doivent être approuvés par le Conseil supérieur de l'Agriculture et publiés au *Moniteur Officiel*. Ces mesures étaient justifiées, d'après l'exposé des motifs du projet de loi, par le caractère confus, abusif et souvent usuraire de beaucoup de contrats.

On a créé en même temps des pâturages communaux, qui permettent au paysan de nourrir son bétail et ses bêtes de somme ; car la hâte avec laquelle on avait étendu de tous côtés la culture des céréales avait fini par diminuer d'une façon inquiétante le troupeau roumain. Ces pâturages, dans l'esprit du législateur, sont destinés à se transformer progressivement en cultures de fourrages artificiels. A cet effet, les propriétaires sont invités à vendre aux communes des prairies en rapport avec le nombre de bestiaux à nourrir, jusqu'à concurrence d'un huitième des propriétés de moins de 300 hectares, et d'un septième des autres. En trois ans, il a été vendu aux communes environ 500 pâturages d'une superficie de 66 000 hectares, pour un prix d'environ 40 millions. L'État garantit aux propriétaires le paiement, en douze ans, du capital et des intérêts. Les communes sont tenues d'ensemencer les deux cinquièmes de ces pâtures en luzerne, deux cinquièmes en fourrage artificiel et de laisser le dernier cinquième en herbe pour le pacage des bestiaux. Chaque paysan paie à la commune une redevance proportionnelle au nombre de têtes d'animaux qu'il possède.

Afin de faciliter l'exécution de ces diverses mesures, le gouvernement fit voter, le 3 avril 1908, la loi instituant la Caisse rurale, qui a pour objet essentiel de donner aux paysans roumains le crédit nécessaire à l'achat de terres ; ses droits ne

peuvent être modifiés ni restreints directement ou indirectement avant trente ans. Le capital est de 10 millions. Les actions sont nominatives et ne peuvent être possédées que par des Roumains; l'État en a la moitié. Par son intermédiaire, il intervient d'une façon constante dans les relations entre grands propriétaires et paysans. Dans le cas, disent les statuts, où il n'y a pas eu de négociation entre eux et où le propriétaire recourt à la Caisse, celle-ci fixe, d'accord avec lui, les conditions d'achat. Si les négociations se sont faites en dehors d'elle, les conditions arrêtées entre vendeur et acheteur lui sont soumises : dans les deux cas, son Conseil d'administration détermine le prix maximum que les paysans payeront. Le Conseil nomme une commission qui examine la qualité des terrains, la situation économique et les conditions d'exploitation, et fixe la valeur de chaque catégorie de terrains aussi bien que de l'ensemble.

Les paysans qui ont acheté des terres à la Caisse rurale ou par son entremise sont tenus de les cultiver ; ils ne doivent les donner à bail qu'avec le consentement de la Caisse, qui n'autorise cet affermage que quand les propriétaires sont dans l'impossibilité de travailler eux-mêmes ; ces terres ne peuvent être affermées qu'à des paysans roumains. Les baux passés sans le consentement de la Caisse rurale sont nuls de plein droit. Les paysans sont tenus d'établir leur habitation dans la commune où sont situées les terres achetées par eux, faute de quoi ils peuvent, au bout de trois ans, être dépossédés, sans mise en demeure ni jugement, par voie administrative.

Les lots achetés ne peuvent être aliénés que dans deux cas : 1° les lots de 5 hectares peuvent être vendus à d'autres paysans, sans que ceux-ci aient le droit d'acheter plus de deux lots ni de constituer des propriétés de plus de 15 hectares ; 2° les prêtres et maîtres d'école qui possèdent moins de 5 hectares pourront acheter aux paysans deux lots de terrain. Toute vente faite en dehors de ces cas est nulle. Les paysans possédant de grands lots ne pourront les vendre que grevés des obligations qui leur sont imposées, la Caisse rurale ayant un droit de préférence pour l'achat.

Les terres achetées par l'entremise de la Caisse ne seront hypothéquées qu'avec son consentement et seulement jusqu'à concurrence de la somme que les acheteurs auront payée à valoir

sur le total dû par eux à la Caisse. Toute hypothèque contraire à ces dispositions est nulle. Les paysans ne peuvent concéder l'exploitation du sous-sol qu'avec le consentement de la Caisse.

D'autre part, les communes autorisées à se constituer des pâturages communaux pourront emprunter les fonds nécessaires à cet achat auprès de la Caisse rurale. Les sommes à verser annuellement par les communes pour les emprunts contractés par elles en vue de l'achat des pâturages communaux seront inscrites d'office dans leurs budgets.

La Caisse achète aux enchères publiques, ou de gré à gré, des terres d'une étendue supérieure à 200 hectares, pour les revendre ensuite aux paysans. Elle peut acheter des terres de moindre étendue, pour le même objet, des institutions publiques et de personnes morales. Elle dirige, contrôle et exécute toutes les opérations relatives au parcellement et au paiement du prix. Elle accorde aux paysans, au taux maximum de 5 pour 100 l'an, des prêts hypothécaires. Elle en consent aux communes, en vue de constituer ou de compléter les pâturages communaux. Elle émet des bons ruraux, qui seront donnés en paiement des lots achetés par les paysans ou des pâturages communaux, ou des terres achetées par la Caisse. Elle emploie exclusivement au paiement des coupons et des obligations sorties au tirage les intérêts et amortissemens encaissés par elle. Elle fait aux agriculteurs des prêts soit sur lettres de change, soit sur effets publics d'État ou garantis par l'État, sur lettres foncières et tous autres effets acceptés comme caution par l'État, à l'exception des bons ruraux.

Le propriétaire, désireux de vendre, soumet une offre au Conseil de la Caisse. Une fois l'entente établie entre lui et les paysans sans l'intervention d'autres intermédiaires, le Conseil nomme une commission qui examine la qualité des terrains, la situation économique et les conditions d'exploitation. Pour fixer le prix, le Conseil tiendra compte du rapport de la commission. Si le propriétaire est d'accord, il est procédé à l'accomplissement des formalités d'achat.

La Caisse rurale cessera pendant deux ans toute relation avec les propriétaires et les paysans qui auraient eu recours soit directement, soit indirectement à des intermédiaires. Quiconque, pour en tirer profit, aura promis aux paysans de leur

procurer des terres par son intervention ou par tous autres moyens, sera puni conformément au Code pénal. Dans le cas où on aurait eu recours à des menaces, agressions ou tous autres moyens violens en vue de contraindre l'une des parties à vendre ou à acheter une terre, ou seulement de l'influencer, ladite terre ne pourra plus être achetée par l'entremise de la Caisse rurale pendant dix ans. Sera refusé pendant le même laps de temps l'achat des terres sur lesquelles, au cours des deux années précédentes, des incendies volontaires auront été provoqués, ou bien où les paysans auront opposé un refus collectif d'exécuter les contrats agricoles, afin de forcer le propriétaire à vendre. Les ventes effectuées contrairement à ces dernières dispositions sont inexistantes : le ministère en demandera l'annulation d'office.

Les contrats de vente-achat sont déposés au tribunal ainsi que l'acte par lequel les paysans acheteurs constituent hypothèque au profit de la Caisse rurale pour toutes sommes qu'ils doivent à cette institution. Les inscriptions ainsi constituées n'ont pas besoin d'être renouvelées : elles sont imprescriptibles; elles garantissent les intérêts jusqu'au paiement intégral de la créance, sans qu'il soit besoin de prendre une nouvelle inscription à l'expiration des trois ans prévus par le Code civil. Aucune action d'éviction des terres achetées par l'entremise de la Caisse rurale ou par elle ne pourra jamais être exercée.

Il sera établi des lots de 5 hectares, sauf dans les régions de collines viticoles, où l'étendue peut en être réduite à 3 hectares. Un même paysan peut acheter jusqu'à 5 lots, mais les acheteurs d'un lot sont préférés aux acheteurs de plusieurs. Les acheteurs d'un lot versent, au moment de la signature de l'acte, un minimum de 10 pour 100, ceux de 2 ou 3 lots 25 pour 100; ceux de 4 ou 5 lots 35 pour 100. Dans le cas où les paysans contracteraient des emprunts aux banques populaires pour payer une partie des lots ou acheter du bétail ou des instrumens aratoires, ils ne pourront emprunter une somme supérieure à celle qu'ils ont à leur crédit dans les Banques.

La Caisse rurale peut également acheter des terres pour les lotir et les revendre : s'il ne se présente pas assez d'acheteurs de lots de 5 hectares, la Caisse peut vendre par 50 hectares à des acheteurs n'ayant pas d'autre propriété d'une étendue supé-

rieure à 25 hectares. Les acheteurs de lots de 50 hectares devront en verser intégralement le prix, qui ne pourra dépasser de plus de 10 pour 100 celui auquel la Caisse les aura achetés.

La Caisse consent aux communes des prêts destinés au paiement des dettes contractées pour constituer ou compléter leurs pâturages communaux et garantis par une hypothèque de premier rang inscrite sur ces pâturages. La Caisse pourra aussi consentir des prêts hypothécaires de second rang aux communes qui, pour former ou compléter leurs pâturages communaux, achèteraient des domaines grevés d'une première hypothèque en faveur de la Première société de Crédit foncier roumain. L'État garantit à la Caisse rurale le remboursement, en capital et intérêts, des dettes communales.

On voit quel a été le but poursuivi par les fondateurs de cette institution, qui, dans leur pensée, devait être un organe essentiel de la réforme agraire. Les prescriptions minutieuses dans lesquelles le législateur est entré, montrent qu'il a voulu travailler avec énergie au morcellement des grandes propriétés et à la répartition de la terre entre les paysans roumains. Il met à la disposition de ceux-ci une aide puissante sous forme de prêts, au taux de 5 pour 100 l'an, pouvant s'élever jusqu'à 85 pour 100 du prix d'acquisition. Il favorise les acheteurs de petits lots qui, lors des adjudications, ont un droit de préférence et obtiennent des avances plus fortes que les autres : l'acquéreur d'un lot n'est tenu de verser d'abord qu'un dixième du prix, tandis que celui de quatre lots doit en fournir les sept vingtièmes. Les possesseurs de plus de vingt-cinq hectares ne peuvent même pas se porter adjudicataires aux lots de 50 hectares mis en vente par la Caisse rurale.

Celle-ci toutefois ne paraît pas avoir obtenu de résultats bien considérables. En six ans, elle n'a guère acheté qu'une centaine de milliers d'hectares, dont elle n'a revendu qu'une faible partie. Cette modicité de transactions contraste avec l'activité générale des échanges immobiliers qui, bon an mal an, atteignent une valeur de 150 à 200 millions de francs, représentant plus d'hectares que la Caisse n'en a acquis depuis l'origine. Le motif en est que la Caisse a obtenu des terres là où elles sont bon marché, parce que les habitans n'en réclament pas, en Moldavie par exemple. Au contraire, elle n'a pas opéré en Olténie, en Valachie, là où la demande est incessante et où

les paysans paient le sol jusqu'à 2 500 francs l'hectare. Il est donc permis de se demander si cet établissement a donné tous les résultats que ses créateurs en attendaient. Son insuccès relatif semble démontrer, une fois de plus, que l'intervention officielle dans le domaine économique n'est pas toujours heureuse.

Un autre but poursuivi est la suppression des intermédiaires entre le vendeur et l'acquéreur du sol : des sanctions civiles et même pénales très sévères sont édictées à cet égard. D'autre part, des garanties exceptionnelles sont accordées à la Caisse, dont les créances hypothécaires sont établies de façon à donner toute sécurité aux acheteurs de ses bons.

Un dernier article du programme de la réforme a consisté à vendre aux paysans la plus grande partie du domaine de l'État, qui comprenait jadis plus de 1 600 000 hectares de terres cultivables, et qui est aujourd'hui réduit au quart de cette étendue. L'augmentation régulière de la population, qui dépasse 7 500 000 d'habitans, fait que la demande de terres augmente sans cesse. En même temps qu'il travaillait ainsi au morcellement du sol, le gouvernement a cherché à empêcher la concentration dans quelques mains d'entreprises d'exploitation agricole. La loi du 23 décembre 1907 limite à 4 000 hectares la faculté d'affermage à un seul preneur. Les orateurs du parti libéral ont attaqué ce qu'ils appellent les trusts agricoles, c'est-à-dire les associations de personnes et de capitaux qui prennent à bail les terres : une seule famille, dit-on, avait affermé 174 000 hectares. Cette organisation favorisait l'absentéisme des propriétaires, qui n'avaient plus qu'à recevoir une rente de leurs locataires, lesquels s'efforçaient à leur tour de tirer du sol le revenu le plus élevé possible et pressuraient le paysan.

En même temps qu'il faisait voter la loi sur les contrats agricoles et celle qui créait la Caisse rurale, le gouvernement remaniait les cadres de l'administration et réorganisait les communes. Le nombre des arrondissemens, qui comprenaient en général une demi-douzaine de communes, a été augmenté ; l'administrateur qui est à la tête de chacun d'eux doit visiter, trois fois par mois au moins, les villages et communes de son arrondissement : il a le droit de prononcer des amendes jusqu'à concurrence de 10 francs pour les contraventions de simple police, de 25 francs pour infractions aux lois sur les routes, la

pêche, la chasse. Il est assisté, dans chaque commune, par un notaire, agent de l'État.

Quel sera le résultat des réformes? Les détracteurs prétendent que la Caisse rurale donne beaucoup trop aisément le crédit aux paysans : avec le faible acompte exigé d'eux pour les petits lots, ils ne sont que trop enclins à acheter, mais ne se préoccupent pas ensuite de payer les termes successifs. Au fond de l'âme, ils ont l'idée que la terre leur est due, qu'elle doit être non pas vendue, mais donnée. Le député Jorga ne déclarait-il pas, dans la séance du 4/17 mars 1914, que, par la réforme, on ne donnerait pas la terre aux paysans, mais qu'on la leur *restituerait?* Or même en Russie, même en Angleterre, c'est-à-dire dans les pays où la grande, la très grande propriété couvrait la majeure partie du sol, on ne l'a pas distribuée gratuitement. La Caisse ne sera-t-elle pas, à leurs yeux, le créancier indulgent qui doit se transformer en bienfaiteur? D'autre part, les restrictions mises à l'étendue des lots qu'il est permis à chacun d'acquérir ne sont-elles pas de nature à empêcher les plus énergiques, les plus forts parmi les agriculteurs, de se créer un domaine important, sur lequel ils pourraient exercer leur activité et déployer leurs qualités? La législation nouvelle est non seulement socialiste, mais communiste, puisque, en limitant pour chacun la faculté d'acquérir, elle cherche à établir une sorte de nivellement par en bas qui est de nature à étouffer les initiatives. C'est la crainte qu'expriment un certain nombre de Roumains, inquiets de voir l'État intervenir dans chaque détail des contrats agricoles et substituer des règles d'airain au libre jeu des forces économiques. Il est trop tôt pour juger l'œuvre, mais il est permis de concevoir des doutes sur son efficacité. Certes, le Parlement obéit à un motif louable lorsqu'il cherche à organiser sur de meilleures bases la propriété rurale, fondement de l'existence du pays ; la Roumanie est encore trop près de l'époque féodale, son territoire renferme trop de vastes domaines, ses paysans sont trop pauvres, pour que le législateur ne continue pas ses efforts bientôt demi-séculaires, en vue d'une amélioration du sort de ces derniers et d'une plus grande division des terres. Il ne faut donc pas juger le code rural qu'elle vient d'établir avec les idées que nous apporterions à l'examen de plusieurs de ces mesures, si elles étaient proposées en France, où elles seraient d'ailleurs sans

objet. Les critiques que nous avons le droit de formuler ou les doutes qu'il nous est permis d'exprimer portent sur l'efficacité de certaines prescriptions. N'y a-t-il pas là excès de réglementation, intervention abusive de la loi dans le domaine des relations entre particuliers?

Au surplus, ce n'est pas seulement en leur donnant de la terre que le gouvernement s'est efforcé de venir en aide à ses paysans. Il s'est préoccupé de leur hygiène morale et physique. Il a eu le courage de limiter le nombre des cabarets. La loi du 27 mars 1908 en a institué le monopole. Dans les communes rurales il ne peut pas y en avoir plus d'un pour 150 familles. Le droit d'ouvrir un débit de boissons spiritueuses n'est accordé qu'à des personnes d'une moralité reconnue : il leur est défendu de recevoir des terres à bail. Autrefois, le paysan payait son alcool en affermant sa propriété, moyennant un prix dérisoire, au cabaretier et en s'engageant à travailler pour lui. A neuf heures du soir, les locaux doivent être clos. Les autorités administratives et sanitaires ont le droit de coutrôler les boissons, d'imposer des amendes et des peines : en cas de récidive, le débit est fermé. Cette loi paraît avoir donné de bons résultats. Elle a contribué indirectement à la prospérité des banques populaires et à la constitution d'une épargne agricole : les paysans y portent l'argent qu'ils ne dépensent plus en achats d'alcool. Leurs associations (*obstié*) trouvent dans ces banques les sommes dont elles ont besoin pour prendre à bail l'exploitation de domaines, qui leur donne en général d'excellens résultats. Ils gagnent des salaires qui atteignent 6 francs par jour.

La question agraire domine la politique roumaine. Lorsque M. Jean Bratiano, chef du parti libéral a publié son manifeste au mois de septembre 1913, il a inscrit tout d'abord parmi les réformes qu'il demande celle de la loi sur l'expropriation. La Constitution, qui ne permet celle-ci que pour des motifs d'hygiène ou de travaux publics, oppose un obstacle au morcellement rapide des grands domaines qui paraît, à un certain nombre d'hommes d'État, la condition essentielle d'une organisation définitive de la propriété dans le pays. Faudra-t-il en venir à ce remède radical? Parmi ceux mêmes qui sont désireux de favoriser la répartition des terres aux paysans, il en est qui croient l'action de la Caisse rurale suffisante : elle paraît devoir

l'être en Moldavie, où les propriétaires ne trouvent pas aussi aisément qu'en Valachie à affermer leurs terres, où le paysan n'a pas toujours le capital nécessaire pour entreprendre une exploitation fructueuse. Quoi qu'il en soit, la question est posée. Le parti libéral, revenu au pouvoir dès le début de l'année 1914, a dissous le Parlement. Les élections lui ont donné la majorité. Le Cabinet demande à la Chambre nouvelle de décider la convocation d'une Constituante, qui aura pour mission de modifier la Constitution. Cette proposition a été votée en première lecture le 5/18 mars 1914. Le principal changement consisterait à rendre l'expropriation plus facile, en obligeant le propriétaire à aliéner une fraction d'autant plus importante de son domaine que celui-ci est plus vaste. L'extension du droit de vote à un plus grand nombre d'électeurs, qui est le second article du programme réformiste, n'a pas, aux yeux de la nation, la même importance que le premier.

Le parti libéral et le parti conservateur étaient d'accord sur la nécessité d'une réforme agraire; mais les vieux conservateurs, représentés par M. Majoresco, ne considèrent pas comme nécessaire de modifier l'article de la Constitution qui ne permet l'expropriation que dans des cas nettement spécifiés. Ils jugent que la mise en vente des terres domaniales, des biens de mainmorte, et, en dernier lieu, des propriétés particulières volontairement offertes, doit suffire à améliorer la situation. Les libéraux déclarent que, sans l'expropriation, la réforme ne peut se faire que d'une façon incomplète. Les conservateurs démocrates, par la voix de leur chef, ont déclaré qu'ils admettaient l'expropriation, mais à condition que le prix fût fixé par des magistrats inamovibles et payé en argent. Dans un éloquent discours prononcé à la Chambre le 3/16 mars 1914, M. Take Jonesco a expliqué pourquoi il considérait que l'expropriation, moyennant juste et préalable indemnité, était la méthode la plus sûre et la plus honnête, afin d'arriver au résultat désiré. Même une fois le principe voté, de graves problèmes se poseront au sujet de l'emploi à faire, par le gouvernement, de cette faculté. Les terres expropriées devraient, semble-t-il, être remises aux paysans, puisque c'est leur intérêt seul qu'on met en avant. Dès 1864, le prince Couza, en vertu d'un décret-loi rendu pendant que la Constitution était suspendue, leur avait distribué des terres domaniales, en stipulant que ceux qui en auraient reçu ne

pourraient pas les aliéner pendant 30 ans. En 1884, lors de la revision de la Constitution, le délai a été prorogé de 20 années. C'est donc aujourd'hui qu'expire cette interdiction qui a été la source de beaucoup de misères, les lots primitifs, diminués successivement par les partages à la mort des ascendans, suffisant de moins en moins à la nourriture des familles. Aussi est-on décidé à ne pas la renouveler.

D'autre part, des associations de paysans ont réussi à prendre à bail des domaines importans et à les exploiter avec succès. C'est un mode de culture qui paraît donner de bons résultats et qui, en assurant un revenu convenable à un grand nombre de travailleurs, facilite la solution du problème. Nous ne saurions d'ailleurs trop insister sur sa complexité. Il ne suffit pas de concevoir l'idée généreuse et séduisante au premier abord de favoriser la petite propriété, en ayant présens à l'esprit les heureux résultats que celle-ci donne dans un pays comme la France. Il faut se demander si la Roumanie est mûre pour ce système et si, au contraire, la grande propriété n'est pas une des conditions de sa prospérité. Les paysans ont souvent été plus heureux en gagnant des salaires qu'en ayant pour seule ressource la culture d'un lopin de terre. En tout cas, la combinaison des deux occupations doit leur être favorable, et l'existence de domaines cultivés selon les méthodes modernes assure l'emploi d'une main-d'œuvre abondante.

Le Cabinet libéral, qui défend en ce moment la réforme devant le Parlement, n'ignore pas la difficulté de sa tâche. Aussi s'est-il gardé de faire connaître jusqu'ici les détails de son programme. Il est probable qu'il se réserve d'accepter, au cours de la discussion, bien des amendemens à la rigueur supposée de ses premiers projets. Il ne veut pas donner à l'opposition l'occasion de triompher, si elle devait obtenir trop aisément des modifications à un texte présenté dès le début du grand débat qui vient de s'ouvrir et dont l'issue exercera une action profonde sur les destinées de la Roumanie.

III

Les finances roumaines sont parmi les mieux ordonnées de l'Europe. Pendant les premières années du siècle, les budgets non seulement étaient en équilibre, mais se soldaient par des

excédens appréciables. Pour l'année 1913-14, voici comment se présentaient les prévisions de recettes et de dépenses :

Recettes.	Millions de *lei*.
Impôts directs.	49
Impôts indirects	85
Droits de timbre et d'enregistrement.	29
Monopoles de l'État. . . .	73
Services publics	134
Domaine de l'État.	29
Subventions.	23
Ministère des Finances. .	70
Autres ministères.	13
	505

Dépenses.	Millions de *lei*.
Ministère de la Guerre . .	75
— des Finances . .	207
— des Cultes. . . .	48
— de l'Intérieur. .	47
— des Travaux publics.	98
Ministère de la Justice . .	11
Ministère de l'Agriculture et des Domaines. . . .	9
Ministère du Commerce et de l'Industrie.	4
Ministère des Affaires étrangères.	3
Fonds spéciaux pour l'ouverture de crédits supplémentaires et extraordinaires.	5
	505

Les rentrées effectuées l'année dernière ont dépassé les prévisions de 100 millions.

En 1903, le budget n'était que de 218 millions, en 1908, de 408 millions; l'augmentation en 10 ans a été d'environ 140 pour 100. Il convient de remarquer que ce total comprend des recettes provenant de l'exploitation de monopoles et de services publics qui ne sauraient être assimilées à des impôts. Non seulement il n'a pas été créé une seule taxe nouvelle; mais on a supprimé la contribution foncière paysanne. Les sommes encaissées par les chemins de fer ne sont que le prix de services rendus; celles qui entrent dans les caisses de l'État du chef des monopoles ne constituent une charge pour la population que dans la mesure où le prix de la marchandise fournie au consommateur dépasse celui qu'il aurait à payer si le marché était libre. Dans les 600 millions de recettes de l'année dernière, les impôts proprement dits ne figurent pas même pour un tiers. On ne saurait dire que les Roumains soient lourdement taxés. Ils le seraient moins encore si l'État se déchargeait de certains services, tels que ceux de

la navigation, qui sont régulièrement en déficit. Le ministre des Finances Costinesco, dans son exposé des motifs du budget 1910-11, déclarait que celle-ci est une des plaies des finances roumaines; elle est en perte annuelle de 2 millions, sans compter les dépenses extraordinaires. Il en est de même du chantier de Turnu-Severin, au bord du Danube. « En dehors des postes et télégraphes, disait le ministre, qui donnent environ 2 millions de bénéfice, des chemins de fer dont les profits couvrent environ la moitié de l'annuité de leur capital de fondation, tous les autres services publics ne laissent aucun bénéfice, ne couvrent rien de l'annuité de leur capital de fondation. Malgré cela, l'État est obligé de fournir ces services au pays. Seul l'avenir, en élargissant la vie publique et économique, en améliorant les élémens par lesquels sont dirigées les administrations publiques, allégera la charge des contribuables. » Heureusement pour la Roumanie, ces diverses sommes n'atteignent pas un total bien considérable et n'ont pas empêché les premiers budgets du xxe siècle de se solder régulièrement par des excédens. Le capital engagé dans les chemins de fer de l'État, dont la longueur dépasse 3 400 kilomètres, est d'environ 1 milliard. On a calculé qu'il va y avoir près d'un demi-milliard à dépenser en travaux sur le réseau, notamment pour l'étendre, pour doubler les voies et augmenter le matériel. Celui-ci est insuffisant et une partie des récoltes se perd faute de pouvoir être transportée en temps utile.

Le commerce extérieur ne cesse de se développer : il a passé de 646 millions de francs en 1901 à 1 026 millions en 1910. Les exportations ont progressé plus rapidement que les importations : en 1910, elles ont dépassé celles-ci de 206 millions. Dans la période 1901-1912, les recettes des chemins de fer, qui sont tous entre les mains de l'État, se sont élevées de 55 à 110 millions, laissant un excédent de 45 millions sur les dépenses d'exploitation. Les banques sont au nombre de 183, au lieu de 30 en 1901 : elles ont près de 400 millions de dépôts et de comptes-courans.

Le système monétaire et fiduciaire du pays repose en partie sur la Banque Nationale, un des meilleurs établissemens d'émission du monde : fondée en 1880, elle a le monopole de la création des billets au porteur. Ses réserves représentent presque le triple du capital social, qui est de 12 millions de *lei*.

L'unité monétaire est un poids d'or égal à celui de notre franc. Les services que la Banque rend au pays sont considérables : elle a escompté en 1912 pour 700 et en 1913 pour 846 millions d'effets; le Conseil des ministres autorisa l'établissement, comme les statuts permettent de le faire en temps de crise, à abaisser de 40 à 33 pour 100 la proportion de l'encaisse métallique à la circulation. Le 20 octobre 1912, le chiffre du portefeuille atteignait 170 millions; un an auparavant, à la même date, il n'était que de 102 millions. Le 31 décembre 1913, il était de 181 millions. La Banque de Roumanie avait élevé son taux d'escompte de 5 à 6 pour 100; elle n'a pas dépassé ce dernier chiffre, qui a été, durant la même période, en vigueur à Berlin et à Vienne. Elle s'est appliquée à empêcher une hausse excessive des changes, en faisant venir de l'or et en vendant des traites aux importateurs : grâce à son portefeuille étranger, qui s'élevait au début de 1912 à 175 millions, elle a réussi à maintenir le cours du franc aux environs de 103, ce qui, aux époques critiques qui ont marqué les deux dernières années, peut être considéré comme un niveau relativement modéré. C'est un des grands services qu'elle rend au pays. Au moment de l'exportation des céréales, les traites sur l'étranger acheteur des produits indigènes sont offertes. La Banque les achète alors et se constitue, sur les autres places, des réserves qui lui permettent, pendant le reste de l'année, de satisfaire les demandes des Roumains qui ont des paiemens à effectuer au dehors. Si un puissant établissement n'intervenait pas de la sorte, les oscillations des cours seraient beaucoup plus violentes; grâce à la Banque Nationale, le change sur Paris n'a guère dépassé, depuis 1901, 2 pour 100; en moyenne, il a été inférieur à 1 pour 100. C'est un résultat qui atteste à la fois la bonne situation de la Roumanie au point de vue de ses échanges internationaux et l'excellente gestion de son institut d'émission.

A côté de la Banque Nationale, il existe un certain nombre de banques particulières dont plusieurs ont des relations étroites avec la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie. Ce sont, pour la plupart, des établissemens sérieux et prospères, tels que la Banque Marmorosch Blank, qui a des points d'attache avec les trois pays que nous venons de nommer, la Banque Générale, qui est une dépendance de la *Disconto-Gesellschaft* de Berlin, la Banque de crédit roumain, émanation de la Banque

des pays autrichiens, la Banque commerciale, fondée par l'Union parisienne et le *Wienerbankverein*, la *Bank of Rumania*, d'origine anglaise, la *Banca Romanesca*, purement roumaine.

Le développement des banques populaires a été remarquable. D'un million il y a vingt ans, leurs ressources ont passé à 130 millions. Les paysans souscrivent des actions, qu'ils s'engagent à libérer au moyen de versemens mensuels. En outre, ils y ont des dépôts libres. Ces banques font surtout du prêt *personnel :* quand leurs disponibilités sont insuffisantes, elles s'adressent à la Caisse centrale, qui elle-même reçoit un appui de la Banque Nationale. Certains de ces établissemens ont déjà un capital de près d'un demi-million, une réserve de même importance; l'un d'eux a consacré 2 millions à l'acquisition de forêts. Ils prêtent à des taux élevés, mais modiques par rapport à ceux que les paysans payaient encore il n'y a pas longtemps.

Six villes ont plus de 50 000 habitans : Bucarest, Iassy, Galatz, Braïla, Ploesti, Craiova : la première a une population qui dépasse 380 000 âmes et s'étend sur une superficie qui lui permet d'entrevoir une rapide augmentation. Sur 13 millions d'hectares qui représentent la surface du royaume avant l'annexion du « quadrilatère, » plus de la moitié était en terre arable, un quart en pâturages et en forêts. En quarante ans, la production du blé a sextuplé : elle dépasse 40 millions d'hectolitres. Le chiffre de production du maïs est à peu près le même ; l'orge et l'avoine atteignent environ 20 millions d'hectolitres.

L'industrie roumaine est encore peu importante en regard de celle des grandes nations européennes. Elle a toutefois accompli des progrès intéressans, dus en partie à l'initiative éclairée du Roi, qui n'a pas hésité à ouvrir la voie à son peuple sur ce terrain comme sur beaucoup d'autres : il a fondé des fabriques et démontré le parti qu'on pouvait tirer des ressources naturelles du pays. L'industrie qui tient aujourd'hui le premier rang est celle du pétrole, qui produit 1 800 000 tonnes et qui semble appelée à de brillantes destinées. Une conduite à laquelle on travaille activement amènera le précieux liquide à Constanza, port d'embarquement ; on espère qu'elle sera inaugurée en 1914 : elle aura le double avantage de faciliter l'exportation du pétrole et de dégager le trafic des chemins de fer, qui sont encombrés et ne suffisent pas aux autres transports.

On évalue à 200 millions de *lei* (francs) le capital fixe des industries roumaines, dont une moitié est employée dans l'industrie subventionnée, un quart dans l'industrie libre et un autre quart dans les manufactures de l'État. Le capital de roulement est d'environ 150 millions. Les ouvriers sont au nombre de 35 000, le personnel technique et administratif comprend 2 000 individus. Les matières premières employées proviennent, pour près des quatre cinquièmes, du pays ; le surplus est fourni par l'étranger. Les manufactures de tabac et les usines métallurgiques de l'État sont celles qui achètent la plus forte proportion de produits du dehors, sous forme de tabacs d'Orient et de métaux destinés à être transformés. On évalue à 300 millions de francs environ la valeur de la production des industries, réparties entre 500 établissemens. Plus d'un tiers émane de l'industrie de l'alimentation, c'est-à-dire de moulins, de fabriques de sucre et de glucose, des distilleries, des brasseries, ce qui s'explique aisément par la prépondérance de l'élément agricole en Roumanie. L'industrie du pétrole et de ses dérivés occupe le second rang. L'industrie qui vient en troisième ligne est celle de la construction ; les scieries en représentent la moitié. L'industrie textile vient au quatrième rang, avec les tanneries, fabriques de draps et de tricots, de cotonnades, de cordages. Enfin les fabriques de papier, de cellulose, de cartons, les imprimeries constituent le cinquième groupe par ordre d'importance.

A diverses reprises, l'État s'est efforcé de provoquer par des mesures législatives la création de fabriques, La loi de 1887 « pour l'encouragement de l'industrie nationale » promettait à tout établissement possédant un capital fixe d'au moins 50 000 lei la concession gratuite d'un terrain pouvant aller à 5 hectares, l'exemption de tout impôt envers l'État, le district et la commune, certaines franchises de douane, une réduction de transport de 45 pour 100 sur les chemins de fer pour les produits fabriqués, et de 30 pour 100 pour les matières premières entrant en fabrique. La loi du 4 juin 1906 a accordé aux filatures de chanvre et de lin certains avantages spéciaux, notamment l'exemption de droits d'entrée, pendant dix ans, sur des quantités déterminées de chanvre et de lin roui. Une autre loi de la même année a concédé l'exploitation des joncs et roseaux des marécages du Bas Danube qu'on voulait utiliser pour la fabrication de la cellulose. La loi sur les brevets d'invention du

17 janvier 1906, en restreignant à quatre ans la validité d'un brevet qui n'aurait pas été exploité d'une manière effective, a contribué au développement de l'industrie nationale. Celle-ci est également protégée par le tarif qui est en vigueur depuis le 1er mars 1906.

La Roumanie, on le voit, est encore à la période heureuse où l'industrie agricole est prédominante. C'est sa production en céréales qui constitue le fonds de sa richesse : à elles seules elles représentent les onze douzièmes de ses exportations. La quantité et la valeur des récoltes annuelles ont progressé rapidement ; on estime le revenu du pays à 3 milliards de francs, c'est-à-dire au triple de ce qu'il était il y a vingt-cinq ans.

IV

Tels sont les élémens économiques de la vie roumaine. Mais les chiffres ne suffisent pas à en donner une idée complète. Il est nécessaire, pour la comprendre, de savoir quelles sont les idées qui animent ce peuple et de connaître l'ardent patriotisme dont les témoignages ont été si éclatans et si nombreux lors des événemens de 1913. L'économiste doit ici faire une incursion sur le terrain politique. Pendant longtemps, nous avons considéré que la Roumanie était inféodée à la Triple-Alliance, et nous nous refusions à croire qu'une nation sur laquelle règne un prince de la maison de Hohenzollern pût avoir pour la nôtre d'autres sentimens que ceux d'une sympathie platonique. Nous oubliions d'autre part la situation très délicate dans laquelle se trouvaient les Roumains, depuis 1878, vis-à-vis de la Russie, qui leur avait pris la Bessarabie sans égard pour le concours décisif que leur armée lui avait donné dans la guerre contre les Turcs. Placés entre les deux grands empires moscovite et autrichien, les hommes d'État de Bucarest avaient une tâche particulièrement délicate à remplir. La guerre de 1912-13 leur a permis de s'orienter avec plus de netteté. D'une part, le rapprochement avec Pétersbourg s'est accentué. Le Tsar n'a pas toujours eu lieu d'être satisfait de l'attitude de ses cliens balkaniques : il a plus d'une fois dû élever la voix pour se faire écouter à Sofia, et il a pu redouter, lors de l'agression contre les Serbes, de voir s'établir au profit de la Bulgarie une hégémonie écrasante pour les Slaves du Sud-Est. Il a reconnu que

le roi Carol pouvait beaucoup pour maintenir l'équilibre. Il ne lui a pas ménagé les témoignages de satisfaction : le bâton de maréchal, la perspective d'un mariage qui unirait les deux familles régnantes ont marqué aux yeux de tous l'évolution qui s'est opérée. D'autre part, la politique autrichienne a irrité les Roumains. Il paraît avéré que, par haine de la Serbie, elle n'a cessé d'encourager les Bulgares dans leurs projets de domination et qu'elle a une grande part de responsabilité dans la seconde guerre balkanique. Or celle-ci a porté au plus haut degré l'inquiétude de la Roumanie, qui voyait là une menace de rupture de l'équilibre entre les alliés de la veille, devenus les ennemis acharnés du lendemain. Elle s'est décidée à mobiliser. Et ce n'est pas le gouvernement seul qui a pris cette résolution. L'opinion publique, avec une clairvoyance rare chez les foules, s'est prononcée énergiquement pour la marche en avant. Tout le monde sentait que l'heure était décisive et qu'il fallait montrer à des voisins devenus trop ambitieux que la question ne se réglerait pas sans que les 7 millions d'hommes qui forment l'agglomération la plus homogène de cette partie de l'Europe fissent entendre leur voix.

Nous assistâmes alors à ce spectacle, nouveau dans le monde, d'une armée qui envahit le territoire de ses voisins, sans que pour ainsi dire ceux-ci offrent de résistance, et d'un État qui obtient satisfaction sur toute la ligne sans verser le sang de ses sujets ni celui de ses adversaires. On a voulu faire un grief à la Roumanie de la facilité apparente avec laquelle elle a obtenu, à la suite de cette *guerre en dentelles*, le double résultat de s'assurer une rectification de frontières et d'imposer la paix aux trois Puissances qui avaient commencé une guerre fratricide. Ce reproche ne nous semble nullement fondé. Lorsque l'armée roumaine franchit le Danube, personne ne savait si les Bulgares n'allaient pas faire front contre elle et lui opposer une résistance sérieuse. C'est à la merveilleuse rapidité de ses mouvemens et au déploiement imposant de forces considérables qu'a été due la résolution prise par le roi Ferdinand de ne pas entamer la lutte. A ce moment, tout était à craindre. Le mérite d'avoir pris une décision énergique à la minute opportune et de l'avoir exécutée avec vigueur n'est pas à dédaigner. L'Europe doit être reconnaissante au Roi et à la nation qui ont jeté 500 000 hommes au Sud du Danube pour amener la signature

de la paix de Bucarest. Celle-ci, conclue en dix jours, a eu un sort plus heureux que le traité péniblement échafaudé à Londres en 1912, qui, malgré la collaboration des grandes Puissances, n'avait pas empêché la guerre de renaître.

La Roumanie peut contempler son œuvre avec satisfaction. Elle a été modérée dans ses revendications : le territoire qu'elle s'est annexé contient plus de Turcs que de Bulgares : elle s'est bien gardée de vouloir imposer sa domination à des populations qui lui seraient restées hostiles. Elle a démontré la puissance de son organisation militaire et affirmé sa volonté de maintenir l'équilibre entre les divers royaumes qui se partagent le Sud-Est de l'Europe. Elle va continuer à développer son agriculture et son industrie et mérite d'obtenir, pour cette œuvre pacifique, le concours de ses amis occidentaux. Des sceptiques nous diront que les dispositions du peuple roumain, hostiles ou amicales à l'égard de certaines grandes puissances, ne survivront pas aux circonstances qui les ont provoquées : ils font déjà grand état d'une visite que le prince héritier a rendue à l'archiduc Ferdinand, futur empereur d'Autriche. Ils oublient qu'il ne s'agit pas seulement entre les deux pays de combinaisons diplomatiques ou militaires, qui peuvent n'avoir qu'un caractère passager. Ils négligent une question, qui touche les fibres intimes de la nation : c'est celle de la Transylvanie et de la Bukowine, des 4 millions de Roumains qui peuplent ces provinces et qui, sous la domination austro-hongroise, ont conservé leur langue, leur caractère, leurs idées. C'est là un problème d'une gravité indéniable, que les événemens de 1913 ont remis à l'ordre du jour. Nous ne prétendons pas qu'il soit de nature à susciter un conflit immédiat : mais il est une source de méfiance, d'hostilité sourde, entre Bucarest d'un côté, Vienne et Budapest de l'autre. Le jour où des complications européennes naîtraient, cette question ne manquerait pas de se poser. Les anciens légionnaires de Trajan ont implanté dans les Carpathes une race vigoureuse qui a résisté et persisté, et qui semble destinée à une expansion remarquable sur les deux rives du Danube, entre les Slaves du Nord et ceux de la péninsule balkanique. Ceux-ci d'ailleurs sont moins nombreux qu'eux, car il paraît bien établi que les Bulgares, au point de vue ethnique, ne se rattachent pas à la même origine que la majorité des Russes.

De toute la politique étrangère de l'empereur Napoléon III, qui n'a pas toujours été aussi bien inspiré, l'acte le plus intelligent fut celui par lequel il aida à la formation de cette principauté, destinée à devenir bientôt un royaume, où la langue et les idées françaises sont plus en honneur que partout ailleurs. Nous avons là-bas une sorte de sentinelle avancée dans le Sud-Est de l'Europe, avec laquelle nous devrions entretenir des rapports beaucoup plus suivis que ceux qui existent aujourd'hui. Nos amis roumains se plaignent de ne voir assez souvent ni nos hommes politiques, ni nos hommes de science, ni nos financiers, ni nos commerçans. Sachons comprendre cette nation comme elle nous comprend; montons souvent dans l'orient-express qui nous transporte en quarante-huit heures à Bucarest, et nous verrons notre commerce, notre industrie, nos finances ressentir les effets bienfaisans de l'établissement de relations suivies entre les deux pays. La foule qui s'était massée en juin 1913 devant le Palais royal de Bucarest pour réclamer la mobilisation contre la Bulgarie, se porta ensuite devant la Légation de France et acclama notre drapeau. C'est elle aussi qui en 1870 affirma hautement ses sympathies pour le vaincu. N'oublions pas ces témoignages : ils ne nous sont pas prodigués de par le monde; sachons les apprécier et agir en conséquence.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

REVUE LITTÉRAIRE

LA CONVERSION D'HORACE (1)

Horace était un gros garçon, de taille courte et de petite santé. Auguste lui écrivait : « Tu n'es pas grand, non ; mais tu as de l'embonpoint ; » et, recevant de ce large poète un mince volume : « Une autre fois, je veux un ouvrage qui n'ait pas moins de tour que ton ventre ! » Gai de nature, aimable et bien pourvu de bonhomie ; sincère jusqu'à se montrer un peu vulgaire, à l'occasion, plutôt que de se guinder jamais ; dénué de grandes idées, de nobles ambitions, de principes hautains et de tout ce qui fait le tracas de la vie ; énormément égoïste, consacré à son plaisir et à son repos, et plus lâche que brave, l'amant d'Inachia, de Phryné, de Cinara et de maintes fillettes fut sauvé de la turpitude, où il eut de la propension, par la petite santé que je disais et par le goût, qu'il avait délicat. Vers l'automne de l'année 38 ou au printemps de l'année suivante, avec Mécène, il partit pour Brindes. Dès la deuxième étape, il est très fatigué. Il souffre de l'estomac, se met au régime, craint que l'eau ne soit pas bonne, le pain tendre et léger ; dans l'incertitude, il ne mange pas. Quand Mécène, au cours du voyage, va jouer à la paume, lui se couche. Il a des maux de tête ; et même, il a de l'ophtalmie. Il voyage avec ses médicamens, ses onguens et collyres. Il n'a que vingt-sept ans alors. Toute son existence, il eut à se soigner : et, là-dessus, il ne badinait pas. Je crois qu'il s'écoutait. Il redoutait la neige et le froid ; l'hiver, il se réfugiait volontiers dans les stations chaudes de l'Italie méridionale. Il redoutait également la chaleur ;

(1) *Horace, sa vie et sa pensée à l'époque des épîtres, étude sur le premier livre*, par Edmond Courbaud, professeur adjoint à la Sorbonne. (Librairie Hachette.)

l'été, au risque de mécontenter l'utile et capricieux Mécène qui, dans ses crises d'ennui, le réclamait, il ne voulait pas quitter sa fraîche villa, où le chêne et l'yeuse lui donnaient de l'ombre, où la montagne le garantissait des vents brûlans. S'il s'éloigne de la Sabine, pendant la belle saison, ce ne sera que pour aller à Baïes faire de l'hydrothérapie. Il guettait les inventions ingénieuses des médecins ; et il a été l'un des premiers cliens de cet Antonius Musa, qui préconisait les bains froids et qui l'envoyait à Gabies ou à Clusium, pour les douches. Ce n'est pas là le tempérament d'un viveur extraordinaire. Ou bien, s'il a commis quelques excès, probablement fut-ce dans sa prime jeunesse et avant cette vingt-septième année où la sagesse lui devient un devoir et, timide, une habitude. Lorsque plus tard il assure qu'il est un porc du troupeau d'Épicure, il se vante ou plaisante avec mélancolie. En outre, il a l'esprit fin, l'esprit gourmet plus que gourmand ; les pires folies ne le tentent pas. Il était porté aux amusemens de l'amour, — *ad res venerias intemperantior*, dit Suétone ; — oui, mais non avec fureur, et il sut épargner à sa quiétude les alarmes de la passion, à son hygiène l'imprudence. Il prétend qu'amoureux de Lycé peu clémente, il est resté, toute une nuit, couché dehors, devant la porte de la cruelle, par un très mauvais temps : Lycé ne le crut pas ; et imitons cette belle avertie.

Il savait plaindre, sur le mode grec, la vie courte, les heures qui s'évanouissent comme un rayon de soleil à la cime des arbres, le fragile bonheur, l'allégresse qu'il faut qu'on ménage pour qu'elle ne tourne pas au chagrin, le bref secours que le vin prête au courage, la flânerie parmi les trompeuses caresses et la menace de la mort, qui ajoute à nos ferveurs une vivacité désespérante. Il nous apparaît ainsi, voluptueux, replet, subtil, doux à lui-même, dans la douceur italienne, dans la lumière des beaux jours, dans les sites célèbres et charmans et, à Rome, dans la compagnie indulgente des politiques, des lettrés et des courtisanes.

Tel qu'il est, et avec ses défauts, avec une certaine médiocrité de l'âme, il a bien de la grâce et des attraits auxquels je ne suis pas sensible autant que le furent, jadis ou naguère, mille et mille dévots de sa poésie élégante et de sa bonne humeur. Que de militaires émérites et que d'officiers ministériels, de fonctionnaires et d'employés de l'enregistrement le lurent avec délice et, l'âge de la retraite venu, le traduisirent passablement! Il leur recommandait les vertus dont la pratique n'est pas onéreuse ; il leur vantait une destinée humble et analogue à celle qui leur avait été accordée ; il ornait de jolies phrases

leurs déceptions ; il glorifiait de sa renommée leur modestie. Ses préceptes ne les accablaient pas ; ses aveux leur étaient une excuse; et le menu libertinage de sa pensée, qui éveillait leurs souvenirs, les leur ennoblissait de latin. Ce temps est passé; la petite bourgeoisie néglige maintenant les humanités : Horace ne lui est plus un autre Béranger.

Mais un éminent professeur de la Sorbonne, M. Edmond Courbaud, vient de publier un *Horace*. Or, on dit et l'on répète que, férue de superstition pour la philologie, la Sorbonne dédaigne la littérature et, attentive aux seules besognes de la critique verbale, ne cède plus aux charmes de la poésie. Voyons le livre de M. Courbaud. C'est un in-12, de quatre cents pages, ou peu s'en faut. *Horace* est le titre. Et, le sous-titre : « Sa vie et sa pensée à l'époque des épîtres. » Second sous-titre : « Étude sur le premier livre. » Ainsi se restreint le sujet. M. Courbaud, qui a examiné toute l'œuvre d'Horace, borne néanmoins son étude aux vingt petits poèmes qui composent le premier livre des épîtres. Chacun de ces poèmes a de quinze à cent onze vers : le commentaire dépasse de beaucoup le texte. M. Courbaud n'est pas exactement bavard; mais il est extrêmement méticuleux : et « peut-on jamais avoir tout dit? » se demande-t-il. En 1864, Sainte-Beuve écrivait : « Ne subtilisons pas sur nos grands auteurs ; n'imitons pas les érudits qui dissèquent à satiété les odes d'Horace et qui disent : ceci est plaqué et ceci ne l'est pas. Qu'en savent-ils? Les plus fins sont conduits plus loin qu'ils ne le veulent et ne savent plus où s'arrêter... » Sainte-Beuve admonestait ainsi (à propos de notes sur Corneille) Édouard Fournier, dit le furet des grands écrivains. Il ajoutait : « Pourquoi remettre éternellement en question ce qui est décidé? Pourquoi venir infirmer, même en des matières légères, ce qui est appuyé suffisamment et ce qui est mieux? Assez d'autres soins nous appellent. » D'autres soins : et telle était la curiosité de Sainte-Beuve; il n'aimait point à s'arrêter longtemps sur un objet; vite il se sauvait ailleurs, pour attraper des anecdotes, des faits inédits, voire des potins. M. Courbaud ne se dépêche pas; et il a raison, si la méditation lente lui réussit. Pourtant, la remarque de Sainte-Beuve lui serait adressée sans trop d'injustice. Entre ces vingt épîtres d'Horace, si prestement écrites, si aisées, rapides, et un formidable commentaire, il y a le plus fâcheux manque de proportion : les petits poèmes sont opprimés. M. Courbaud répond : « Dans les questions littéraires, il faut éviter, avec tout le soin dont on est capable, la littérature au mauvais sens du mot, les considérations vagues qui se tiennent au-

dessus et loin des textes. » Sans doute! et le mot littérature a, en effet, un mauvais sens. Il a aussi un bon sens : et les érudits se méfient par trop de la littérature ; quelle moue sévère indique leur mépris!... La littérature, au bon sens du mot, devait engager notre auteur à écrire, touchant les épîtres d'Horace, un livre qui eût un peu l'agrément, sinon la frivolité de ces épîtres, leur gentillesse, leur esprit. Et, sur Quintilien, par exemple, on n'écrirait pas un livre plus grave, austère, moins souriant que celui-ci.

M. Courbaud, du reste, a beaucoup de talent : et veuille la Sorbonne souffrir la futilité de cet éloge !... Il veille à ses phrases, les fait bien, sait les varier, les nuancer. Peut-être abuse-t-il des nuances ; et les couleurs s'embrouillent un peu. Il n'a guère d'abandon ; mais il est toujours distingué. Il a perpétuellement le souci de n'exagérer point son idée, et de ne pas la diminuer, et de la présenter munie de tout ce qui la détermine : cela retarde son élan. Puis il manque de concision dans le style et, déjà, dans la pensée : voilà son tort. Et l'on relèverait, de place en place, quelques peccadilles. S'il dit : « Horace était parti à la campagne » et voit « deux alternatives » quand il n'y en a qu'une, mon Dieu, qui n'a jamais péché lui jettera la pierre. Quelquefois, il tatillonne ; mais souvent il a de très jolies pages... « Cette fin de la vie d'Horace, soit à Rome, au milieu d'amitiés délicates et parmi des jeunes gens qui lui sont attachés, soit à la campagne, dans une retraite où il apprend à vieillir en acceptant les inconvéniens de l'âge et en modérant de plus en plus ses passions, c'est vraiment la fin d'un sage ; c'est un beau soir tranquille... » Littérature ?... Excellente !... Mais, en général, il n'ose pas ; et il retient sa verve, comme s'il se sentait épié par les érudits.

Quelques lignes, au début de sa préface, attestent bien drôlement ses appréhensions. Il a fait, avant que d'entrer en matière, des cérémonies : parler d'Horace? et n'est-il pas téméraire ? le sujet n'est-il pas épuisé? pourquoi y revenir ?... « Alléguer que j'ai cédé, comme tant d'autres, à l'attrait du plus charmant esprit que Rome ait connu, ce serait, aux yeux des philologues, une excuse insuffisante... » Évidemment, sous les yeux des philologues, M. Courbaud n'est pas tranquille. Et il se moque des philologues ; mais il y a, dans son ironie, et de la peur et de la déférence.

Voilà un sentiment très juste. Comment ne pas respecter les philologues? On les a dénigrés avec une extrême violence. Les adversaires d'une Sorbonne pédantesque, si judicieux la plupart du temps, ont ici commis une faute : pourquoi ces ardens amis de l'antiquité

s'acharnent-ils à railler et malmener les plus fidèles serviteurs du génie grec et latin, les pieux et patiens philologues ? Nous savons que les œuvres antiques ne nous ont pas été transmises sans altération. Les copistes, — fainéantise, ignorance ou maudite vanité, — suppriment des vers entiers, changent des mots et même, pris d'une émulation dérisoire, collaborent avec le poète, le corrigent et lui font cadeau de leurs idées. Il importe d'écarter ces misères et de découvrir, sous les fautes des copistes, le texte véritable. C'est le travail des philologues : aventureux travail, et opiniâtre, et qui demande une dextérité merveilleuse, un tact infini, travail de l'imagination que guide l'amour de la vérité. Enfans d'Esculape et industrieux guérisseurs, les philologues : ils ont inventé une thérapeutique pour les poèmes malades et les discours égrotans. Puis, à cause de leur zèle et de leur assiduité quasi religieuse, je les compare aussi à des prêtres. La statue d'Athéna ou celle de Minerve leur a été apportée fruste ; ils ont à la nettoyer, à la délivrer de cette rouille qui atteint l'épiderme de la pierre et qui en ronge peu à peu la substance vive. Le plus gros, on l'a vite enlevé ; mais comme les doigts tremblent, quand ils vont toucher au sourire de la déesse ! A considérer les dégâts qu'ont faits le temps et les barbares, l'on s'afflige : et, sur les blessures de la déesse, on répand l'huile des bonnes conjectures. Il manque des morceaux à la divine statue : et l'on risquera des réparations. Je me souviens de philologues singuliers et admirables, uniquement dévoués à leur tâche modeste. L'univers, autrement, n'existait pas pour eux. Ils avaient l'humilité de qui estime son œuvre plus que soi, mais l'orgueil de qui ne saurait concevoir une œuvre plus auguste. Et, entre les philologues, je me souviens du grand Édouard Tournier, si touchant et plaisant, bizarre et occupé des plus vénérables manies. Sa mémoire serait bien digne d'une vie des saints, amicalement composée : on l'y verrait plus enfermé dans ses doctes soucis que nul reclus dans la cellule d'un couvent, plus solitaire, plus penché sur la lettre, gaine de l'esprit, et parfois, aux momens de relâche, fumant une pipe de tabac ou, sur le piano, divertissant ses minutieuses fatigues.

Louons M. Courbaud, qui respecte les philologues. Il tient compte de leurs recherches et, à vingt reprises, dans son *Horace*, il mentionne les Ribbeck, Wieland, Meincke, Lehrs et Müller. Il indique leurs propositions, les analyse, les apprécie. Son livre, nous l'avouerons, en est un peu encombré : par instans, les petits poèmes d'Horace disparaissent sous la foison des argumens philologiques. Relisons les

études consacrées à Horace par les humanistes du siècle dernier, les Hippolyte Rigault, les Goumy, les Boissier : nous n'y trouvons rien de ce genre. Hippolyte Rigault, jeune homme très spirituel et la fleur de l'université sous la monarchie de Juillet, fin moraliste et précieux lettré, goûte Horace et le juge : si la poésie le ravit, l'épicurisme ne lui impose pas ; docile aux vers, il blâme la doctrine. Chez Goumy, ah ! nulle philologie ! Plutôt, il la remplaçait par de très intelligentes digressions, par les prouesses d'une verve impétueuse et par des facéties de toute sorte, plusieurs inopinées ; au lieu de discuter un texte, ce républicain taquinait, en passant, les bonapartistes. Boissier, plus savant, très savant et avec la plus élégante maîtrise, porte légèrement son érudition ; et il ne s'embarrasse pas de fardeaux inutiles, il a jeté les lourds bagages de néant : parmi les poèmes d'Horace, il se promène, attentif et rapide. M. Courbaud n'a point cette allure dégagée : Ribbeck, Wieland, Meineke, Lehrs et Müller le retardent.

Vais-je le lui reprocher? Oui, quand je constate qu'au surplus, toutes les conjectures qu'il examine, il finit par les rejeter. Il les présente, loyalement; il épilogue à leur propos et enfin démontre qu'il faut conserver la leçon des manuscrits. Alors, dira-t-on, voilà beaucoup de philologie en pure perte; et, ne le dissimulons pas, Horace en a pâti.

Pourquoi M. Courbaud n'a-t-il pas, tout simplement, éconduit les philologues stériles et encombrans?... Vous en parlez bien à votre aise !... Vous ignorez le despotisme de ces personnages, qui sont difficiles à vivre. M. Courbaud, lui, les connaît. Il s'excuse auprès d'eux; ou il renonce à gagner leur pardon : mais il sait leur férocité. Il tâche de les amadouer; il essaye de les convaincre. O philologues redoutables, il ne pouvait pas s'arrêter à toutes les particularités du texte et signaler tous les problèmes que le texte pose. Cela, c'est le travail de l'éditeur et il ne songeait point à faire une édition... Ici, les philologues lui tournent le dos : à quoi songeait ce littérateur?... Non, philologues; ce travail, il vous l'a laissé. Puis, les problèmes que le texte pose, il ne les a point négligés; et il s'est efforcé de les résoudre, pour son usage : avec votre aide, ô philologues !...

Les philologues ont pris, de nos jours, une terrible autorité ; il n'est pas de plus impérieux et insolent dogmatisme que celui des philologues. Ces humbles serviteurs des deux déesses tiennent le haut du pavé, dans la cité universitaire ; et que de morgue ! Ces gens sont ou se croient en possession de la méthode ; ils en ont perdu toute aménité. Tels sommes-nous : dès l'instant où l'on se croit en possession

de la méthode, ici-bas, on perd toute incertitude, conséquemment toute sagesse, et la douceur. Les philologues ont la fatuité de leur science. Or, à la suite d'incidens divers, les sciences deviennent, depuis quelque temps, moins rudes et arrogantes ; les mathématiques elles-mêmes, sur le conseil d'Henri Poincaré, s'amollissent. La philologie est de plus en plus revêche. Cependant, elle ne hasarde que des conjectures : mais elle a le ton de la prophétie. Ses conjectures, habituellement, ne seraient pas indiscutables : très souvent, elles ne valent rien. Peut-être n'a-t-on pas oublié cette aventure, qui date d'un quart de siècle à peine. Des égyptologues trouvèrent, sur un papyrus, le manuscrit d'un long passage du *Phédon* : manuscrit fort ancien, et à peu près contemporain de Platon et qui offrait les garanties les meilleures. Eh bien ! il arriva que ce manuscrit déçut l'espoir des philologues : il prouva que toutes leurs conjectures, — sauf une ou deux, parmi des dizaines, — étaient fausses, inutiles les unes, absurdes les autres. Le labeur des philologues n'avait pas restauré le texte de Platon : il l'avait détérioré. Les philologues se découragèrent-ils? Pas du tout! Ils redoublèrent de hardiesse. M. Courbaud n'a pas tort de les craindre ; il n'a pas tort de les traiter avec un peu d'ironie.

Un Müller, parmi eux, n'est aucunement timide. Un passage le gêne-t-il ? Voilà, dit-il, « un pathos, indigne d'Horace : » il le supprime. Seulement, ce passage, M. Courbaud le déclare excellent, « d'une rare élévation morale. » Müller n'en a-t-il pas senti la noblesse? Oui ; mais Horace, au vers précédent, badinait ; et Müller ne veut pas qu'Horace, une seconde après avoir badiné, soit soudain grave. M. Courbaud réclame, pour le poète, plus de liberté. Ensuite Müller se récrie : Horace n'est-il pas, à l'égard de Mécène, trop familier? Ces vers choquans, il les refuse. M. Courbaud les admet. Ailleurs, dans l'épître à Lollius, Horace nous engage à écarter les plaisirs qu'on achète au prix de la douleur. Müller se rebiffe : achètera-t-il ses plaisirs au prix de la douleur? Je ne sais. Mais il considère que cet avis d'Horace « brise l'enchaînement des idées : » et il supprime le vers qui l'importune. Bref, Müller supprime, avec quel entrain! M. Courbaud, lui, conserve. Une fois, Müller ajouterait volontiers quelques vers. C'est dans l'épître à Iccius. Vers la fin du poème, il ne voit plus l'enchaînement des idées. Supprimer la fin du poème, c'est bien tentant. Il aime autant conjecturer que le copiste a sauté une phrase. Non ! et c'est trop commode, répond M. Courbaud, circonspect. Et, à peine Müller se lance-t-il dans l'hypothèse d'une lacune ou d'une interpolation, M. Courbaud le retient. Don Quichotte n'éprouva pas, de la part

de son paisible compagnon, plus de contrariété. Je crois que M. Courbaud, dans toute cette affaire, a bien raison. Dès qu'il n'est pas indispensable de modifier la leçon des manuscrits, gardons-la. Pour convaincre Müller de se tenir coi, M. Courbaud lui montre l'enchaînement des idées : si l'enchaînement des idées se voit très peu, M. Courbaud le restitue avec beaucoup de finesse et de malice. Le cas échéant, M. Courbaud dépense, au bénéfice de la dialectique horatienne, plus de malice qu'il n'en faudrait. Si, même ainsi, Horace n'a pas l'air d'un dialecticien, M. Courbaud note qu'après tout Horace aime à juxtaposer les idées et ne s'acharne pas à les lier logiquement. Certes ! Mais, cette observation faite au préalable, Müller et ses chicanes s'évanouissent.

La désinvolture avec laquelle Müller prend le texte d'Horace et le réforme à sa guise est héroïque, assez comique, assez extravagante. Et Müller, somme toute, agit comme les autres philologues. Ils sont, les autres philologues et lui, les victimes d'un accident spirituel analogue à celui où périt la prudence d'un Viollet-le-Duc. Cet archéologue, si heureusement épris de l'art médiéval, se figura un beau jour qu'il était un architecte gothique. Alors, non seulement il construisit, pour son propre compte, selon la formule ogivale; mais encore, les monumens bâtis par ses prédécesseurs du XIIe ou du XIIIe siècle, il les remania et les corrigea de même que vous remaniez et corrigez vos brouillons. Il ne savait plus que la cathédrale d'Évreux n'était pas de lui. Et il démolissait des arcs-boutans avec une superbe gaillardise. Il les remplaçait par d'autres, qui étaient de lui, terriblement de lui, et prétendait que les nouveaux, les siens, étaient mieux dans le style de l'époque. L'ancien architecte avait commis une bévue ; et son collègue Viollet-le-Duc la réparait. C'est ainsi que cet archéologue étonnant devint, presque ingénument, un vandale. Et c'est ainsi que les savans et pieux philologues, après avoir très bien travaillé, s'établissent poètes grecs ou latins et font une œuvre de dévastation. Horace à qui Müller a donné des soins ne ressemble-t-il pas à la cathédrale d'Évreux, hélas ! revue et corrigée par Viollet-le-Duc ?...

Je suppose que, pour les philologues, la tentation est à peu près irrésistible. J'ai vu les plus raisonnables y succomber : Tournier lui-même !... Il avait une sorte de génie. Mais, sur le tard, il soupçonnait partout des fautes. Il n'osa plus lire de grec : involontairement, et avec un art quasi pervers, il le modifiait. Il lut une bonne édition de Racine, espérant trouver là ses vacances; mais, triste, sombre et aguiché, il disait : « Il y a des fautes ! » Il résolut de ne lire que le journal ; et il disait : « J'y sens des fautes ! » Ce fut sa passion, ce fut

son tourment. Chercheur de tares qu'animait le désir de la parfaite pureté, il n'avait nul repos ; il endura une espèce de martyre étrange. Il se soumit à une règle d'ascétisme et, tant que les textes n'auraient pas été purifiés, il refusa les jouissances de l'esprit que leur éloquence ou leur poésie accordent au simple liseur. Dans sa jeunesse, il avait écrit un beau livre, *Némésis et la jalousie des dieux*, un beau livre de synthèse idéologique et dans lequel la pensée de l'Hellade revit avec la double nature d'un système et d'une croyance, don des philosophes et que l'âme d'un peuple suscita. Mais, quand Tournier fut entré dans les ordres philologiques, il ne fallait plus lui parler de la *Némésis*, péché de littérature et qu'il réprouvait comme j'ai vu le vieux Tolstoï se repentir de ses romans à l'époque où il ne voulait plus être qu'un apôtre. Les séductions de la philologie sont redoutables.

Le livre de M. Courbaud réagit contre les plus folles entreprises de la critique verbale. Je l'ai dit encombré de philologie : plutôt, encombré d'argumens contre la philologie, toutes les conjectures des Ribbeck, Wieland, Meineke, Lehrs et Müller y étant démenties. Allons-nous considérer qu'avec M. Courbaud la nouvelle Sorbonne se dégage des disciplines où on l'emmaillotait ? Notons, avant d'admettre cette hypothèse, qu'il ne s'agit pas de supprimer la philologie de même que Müller supprime effrontément des vers d'Horace. La philologie a du mauvais et du bon : ses erreurs ne doivent pas faire oublier les services qu'elle a rendus ; et ne repoussons point ceux qu'elle rendra. Mais il est indispensable de lui rabattre son caquet, de temps en temps, et de lui rappeler qu'elle ne peut être qu'une science, — en quelque mesure, — une science auxiliaire de la littérature, une servante de la littérature : sa tyrannie serait, de toutes façons, ridicule. Les forcenés qui sacrifieraient la littérature à la philologie auraient l'absurdité d'un architecte qui abattrait la maison pour ne conserver que les échafaudages.

M. Courbaud, lui, n'abat ni la maison, ni les échafaudages.

Sa manière n'est pas, à proprement parler, philologique. Du moins est-elle érudite, et parfois inutilement. Il a des précautions excessives et qui vont à la pusillanimité. Son désir est de n'avancer rien qu'il ne prouve : et il prouve même ce qui n'aurait pas besoin de preuves ; puis, à une preuve déjà suffisante, il en ajoute d'autres. Il va si lentement qu'à chaque instant le lecteur, au lieu de le suivre, le précède. Si clairvoyant à l'égard des philologues, il n'évite pas leurs prétentions à la science. Or, la science des philologues est conjecturale : que dire de la science de la morale et du goût ? M. Courbaud, dans

son livre, étudiait principalement la « conversion » d'Horace. Il a observé que le poète des épîtres, — le poète du premier livre des épîtres, — sur sa quarantième année, passa d'un joyeux épicurisme à des idées plus nobles et, sinon au stoïcisme intégral, à une doctrine assez stoïque du devoir. Comment procède M. Courbaud? Il prend une à une les épîtres d'Horace, — les épîtres du premier livre, — il analyse chacune d'elles : et, de chacune d'elles, obstinément, il cherche les intentions. Il analyse : il a raison. Mais, toute une partie de l'analyse était son affaire, non la nôtre. Il nous fait assister à tout son travail : il laisse les échafaudages et veut que nous y grimpions avec lui. C'est exactement la méthode des érudits; le travail de la construction les intéresse plus que l'édifice lui-même.

Quel analyste!... Et la synthèse?... Car la science a l'analyse pour moyen et la synthèse pour objet. Seulement, la vive synthèse effraye le savant craintif; et il s'attarde volontiers dans la sécurité de l'analyse. D'ailleurs, ce n'est pas tout à fait le défaut de notre auteur. Précisément, voici la singularité de sa manière. A le voir cheminer de vers en vers, quêtant son information, trouvant ceci, trouvant cela, on le dirait bien libre et en état de scepticisme ou d'attente. Non : il analyse et il tient sa synthèse. Il interprète les épîtres d'Horace, au gré du texte et au gré de ses conclusions. Sa bonne foi n'est pas douteuse : ses conclusions, le texte les lui fournit. Cependant, nées du texte, les conclusions s'imposent quelquefois au texte. A peine s'en apercevrait-on, si le stratagème n'était évidemment révélé par le contraste d'un rigoureux appareil scientifique.

Soit l'épître cinquième, à Torquatus. Horace invite son ami Torquatus à dîner. C'est au mois de septembre ; les nuits sont tièdes : l'on boira, l'on jettera des fleurs et l'on sera même un peu fou. Il faut profiter de la vie, cueillir les jours, aimer les vins délicieux ; et il faut s'amuser. Eh ! mais, cet Horace qui se convertit, cet Horace qui, dans son épître à Mécène, antérieure à l'épître à Torquatus, indiquait les préludes certains de sa conversion, cet Horace est un épicurien fieffé?... Semblablement, l'épître quatrième, à Tibulle, ne paraît pas très édifiante : « Si tu veux rire, viens me voir ; je suis gras, luisant, la peau soignée, un porc du troupeau d'Épicure. » Eh ! mais, la conversion? Voilà, tout uniment, le plus « bas sensualisme?... » Peut-être. Mais M. Courbaud s'est promis de suivre, d'épître en épître, les étapes d'une conversion. Il interprétera l'épître quatrième et la cinquième selon ce projet. Oui, Horace engage Torquatus à des liesses : c'est que Torquatus est trop économe et austère ; l'on fait œuvre pie

en secouant ce garçon. Tibulle? Un triste : et Horace n'est que gentil quand il « force la note, » afin que rie ce mélancolique. En outre, la philosophie d'Horace commande la mesure ; il blâme une sagesse morose ou renfrognée; quand il proteste contre l'excessive gravité de Torquatus et le chagrin de Tibulle, il demeure fidèle à ses principes.

Je ne nie pas l'ingéniosité de ces interprétations ; plutôt, elles me paraissent excessivement ingénieuses. La conversion d'Horace, M. Courbaud ne l'a-t-il pas prise un peu trop au sérieux ? Sans doute, Horace, dans les odes de sa jeunesse, est un folâtre ; puis il note les inconvéniens de la débauche et des passions, plus d'inconvéniens que d'avantages; il écrit enfin : « *Oderunt peccare boni virtutis amore,* » c'est-à-dire qu'on doit être vertueux pour le seul amour de la vertu. Le folâtre est devenu un moraliste du devoir. Et, la conversion d'Horace, la voilà. D'autant plus qu'Horace, ayant ses quarante ans, écoutait le conseil de l'âge. Je ne nie pas l'ingéniosité de M. Courbaud, ni la conversion d'Horace. Mais je crois que la durable vérité est dans ces vers de l'épître à Mécène (commencement de la conversion), où il dit : « Tantôt, je me sens un homme d'action et je vais me lancer dans les tempêtes politiques; je suis le gardien de la stricte vertu; et tantôt, furtivement, je retombe aux préceptes d'Aristippe... » M. Courbaud se le figure moins capricieux, nonchalant et badin. M. Courbaud consacre le premier livre des épîtres à une conversion d'Horace qu'il n'invente pas tout à fait et qu'il invente un peu. Il est dans la réalité, quand il nous montre un quadragénaire que son estomac sert mal, et qui s'apaise, et qui incline vers la raison; mais il ajoute à la réalité, quand il déduit presque logiquement les divers momens d'une conversion qui ne fut pas celle d'un philosophe.

Au bout du compte, la pensée d'Horace est une bien petite chose. M. Courbaud prête à Horace plus de pensée qu'il n'y en a dans l'œuvre de ce charmant poète. Ce n'est pas le servir. Nous lisons les odes, les satires et les épîtres : le joli arrangement des mots, leur grâce légère et l'aimabilité des propos nous peuvent enchanter. Mais qu'on n'appelle pas notre attention sur la pensée d'Horace : car ce n'est rien ; et alors nous nous en apercevons. Il a fallu tout le talent du poète exquis pour dissimuler tant de pauvreté, voire tant de vulgarité. L'on dit : Horace et Virgile. Et c'est, à l'égard du divin Virgile, un sacrilège. Dans Virgile, écrivait Hugo, le vers « porte à sa cime une lueur étrange. » Il n'y a pas de lueurs étranges dans les poèmes d'Horace. Il y a, dans les poèmes d'Horace, les petites méditations, tournées à ravir, d'un

drille qui aima l'aise de son existence, le divertissement de ses journées, le calme de son esprit.

Pourtant, il philosophe, habituellement. On chercherait en vain sa philosophie; et l'on chercherait en vain, chez lui, la philosophie d'Épicure ou celle de Zénon. De ces doctrines, il a possédé ce qu'un mondain de Rome en attrapait. Il a institué, entre les tendances épicuriennes et les stoïciennes, un débat qui témoigne de son élégante mollesse et de ses honnêtes velléités. Mais il n'est point allé jusqu'à l'âme des deux pathétiques doctrines qui alors se disputaient l'adhésion des gens troublés. Remarquons-le, son époque a été celle d'une immense inquiétude, à laquelle la philosophie répondit de son mieux. Livie, à la mort de son fils Drusus, va trouver le « philosophe de son mari » et lui demande les consolations de l'idéologie. Bientôt, les condamnés à mort des empereurs auront auprès d'eux leurs philosophes et mourront plus dignement si, à la dernière minute, ils entendent un stoïcien comme un prêtre. Sénèque, en ce temps-là, écrira ses lettres de direction et organisera la consolation philosophique. La philosophie de l'antiquité expirante est le désir et l'obscur présage d'une religion, de la religion si proche que déjà Virgile, dans sa quatrième églogue, semble annoncer, la venue extraordinaire du sauveur : aussi l'intelligent Moyen âge l'a-t-il placé, aux porches des cathédrales, parmi les annonciateurs et les prophètes. L'inquiétude qui est la poignante beauté du paganisme à son déclin, cette alarme et, pour ainsi parler, cette prévision chrétienne, Horace ne l'a point connue. Sa liberté conquise, son hygiène assurée, ses idées en ordre, il est content et se félicite en vers délicieux. Virgile devinait la pitié, les scrupules du cœur et de l'esprit, les rédemptions, les mystères de la vie et de la mort illuminées d'une espérance. Auprès de lui, Horace n'est vraiment, comme il l'a dit avec sa gentillesse qui vous désarme, qu'un porc du troupeau d'Épicure, troupeau fort délicat, joliment soigné, amusant. Mais il a salué, du rivage, le vaisseau de Virgile, qui allait plus loin.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

QUELQUES TRAVAUX RÉCENS SUR LE SOLEIL

L'étude de cette petite étoile que les poètes classiques appellent l' « astre du jour » a fait depuis quelque temps des pas de géant. Quand on pense qu'il y a quelque deux mille ans à peine, — un atome de l'éternité — je ne sais plus quel Athénien souleva un grand scandale, et fut même accusé d'impiété pour avoir osé suggérer que le Soleil était peut-être plus grand que le Péloponèse ; quand on se souvient que, tout près de nous, il y a un siècle, le grand Herschel croyait le Soleil habité, et que, plus récemment encore, Arago le croyait habitable ; quand on met en regard de tout cela nos connaissances récentes sur cet astre, on ne peut se garder d'admirer la marche triomphale que la science a réalisée dans ce domaine naguère à peine défriché. Mais à côté de toutes les choses que nous savons aujourd'hui du Soleil, celles que nous commençons à peine à soupçonner sont, comme nous allons voir, bien plus nombreuses encore. Toute la vie terrestre est suspendue au Soleil comme sont accrochés les légers fils de la vierge aux ballonnets mystérieux qui les promènent dans les bois. Cette importance il la tient seulement de sa proximité ; il est tout près de nous, à 150 millions de kilomètres à peine, ce qui est peu de chose dans l'espace sidéral. Cela nous a permis de l'étudier plus à fond que les autres étoiles ; les résultats récens de cette étude sont suggestifs et très inattendus sur bien des points, mais, par ailleurs, ils n'ont fait que dresser devant nous des interrogations nouvelles. En jetant un coup

d'œil rapide à travers toutes ces portes merveilleuses récemment entr'ouvertes sur le mystère par les héliophysiciens, ces modernes prêtres du dieu Soleil, nous mesurerons mieux notre ignorance presque totale du vaste univers que font les millions de soleils inaccessibles de la voie lactée.

Le Soleil n'est en effet qu'une des plus médiocres, une des plus quelconques et des plus banales parmi les étoiles. Aldébaran, par exemple, l'œil rouge du Taureau, qui est une des belles étoiles visibles dans ces soirées de printemps, mais non la plus belle, ne nous envoie guère qu'un quatre-vingt-dix milliardième de la lumière que nous recevons du Soleil. Si celui-ci était placé à la même distance de nous qu'Aldébaran, il ne serait plus qu'une étoile de cinquième grandeur, à peine visible à l'œil nu et quarante-cinq fois moins brillante que cette étoile. Mais il y a des étoiles comme Rigel, Canopus ou Deneb qui sont prodigieusement plus éloignées de nous qu'Aldébaran et qui sont pourtant plus brillantes que lui. Notre Soleil à côté d'elles serait donc un bien pitoyable lumignon. Si encore il pouvait se targuer d'être la moins lumineuse des étoiles, il aurait encore dans le monde une situation en quelque sorte exceptionnelle : mais il n'en est rien et la 61e du Cygne par exemple, qui est, à une exception près, la plus voisine de nous des étoiles boréales, est 10 fois moins brillante que notre Soleil. Celui-ci est donc dans l'univers stellaire un individu tout à fait médiocre, banal. Il est un peu, dans la théorie brillante des étoiles, pareil à l'élève moyen dont M. Maurice Donnay fit naguère le spirituel panégyrique. Ne le méprisons point pourtant; bénissons plutôt la contingence providentielle qui nous a couvés sous l'aile chaude de ses rayons vivifians : car sans lui, nous ne saurions pas qu'il y a des étoiles plus éclatantes encore, et jusqu'à ce qu'on ait découvert dans quelque autre système stellaire, — ce ne sera pas demain, — d'autres êtres qui pensent mal, mais qui pensent, nous garderons le droit de considérer notre petit système comme la capitale de l'Univers, et le Soleil comme le phare du monde. C'est ainsi que notre ignorance demeure le dernier bouclier de l'orgueil anthropocentrique.

Si les anciennes méthodes d'observation, la lunette astronomique et la mécanique céleste nous ont appris à connaître la distance du Soleil, son volume 1 206 000 fois plus grand que celui de la Terre, sa densité moyenne inférieure au quart de celle de notre globe, sa masse 332 000 fois supérieure à la masse terrestre et qui fait qu'à sa surface la pesanteur est plus de 27 fois supérieure à ce qu'elle est sur la Terre, en revanche, c'est uniquement aux méthodes nouvelles de

l'astrophysique et surtout à la spectroscopie que nous devons une connaissance un peu exacte de la constitution physique du Soleil. Ces méthodes nous ont fait connaître la physiologie, si j'ose dire, de cet immense organisme dont nous connaissions à peine auparavant l'anatomie.

On sait que la lumière du Soleil tombant sur une fente fine, et étalée dans le spectroscope qui permet d'en analyser et d'en disséquer les élémens, se présente sous la forme d'une bande lumineuse continue, présentant les diverses couleurs de l'arc-en-ciel, parsemée d'une multitude de raies fines et noires dont la position est sensiblement constante. Elles correspondent aux divers corps simples chimiques qui se trouvent dans l'atmosphère du Soleil, tout près du disque éblouissant dont nous recevons la lumière et qu'on appelle pour cela la photosphère. On n'avait jusqu'à ces dernières années réussi à produire un spectre artificiel analogue à celui du Soleil, qu'en plaçant des gaz incandescens devant une source lumineuse *solide ou liquide* plus chaude qu'eux et rendue elle-même incandescente par la chaleur, et qui seule fournissait un fond spectral continu comme lui. On en avait déduit que les espèces de nuages lumineux sans cesse en mouvement qui forment la photosphère et que décèlent fort bien, dans leurs détails, les admirables photographies de l'observatoire de Meudon, sont composés de particules solides ou liquides.

Mais il y avait là une chose bien singulière : la température de la photosphère a été trouvée, comme nous le verrons, très supérieure à la température de volatilisation de tous les élémens chimiques connus, et on ne savait comment sortir de cette contradiction. Des recherches récentes permettent d'y échapper, car elles ont montré que les raies spectrales brillantes des gaz, qui sont nettes et fines lorsque la pression est fine, s'élargissent dès qu'elle s'accroît et jusqu'à se rejoindre et à donner un spectre continu. On tend donc aujourd'hui à penser que tout le Soleil, y compris sa photosphère, est entièrement gazeux.

Nous ne savons pas grand'chose sur ce qui se passe au-dessous de la photosphère. Celle-ci nous masque l'intérieur du Soleil de même que les nuages nous cachent la surface de Vénus ou de Saturne. Comment pourrait-on s'étonner d'ignorer à peu près tout dans cet ordre d'idées quand nous ne savons rien de positivement observé sur ce qui existe dans l'intérieur de notre Terre, à moins de deux kilomètres sous nos pieds. Une chose est certaine en tout cas, car la mécanique la démontre d'irréfutable façon : c'est qu'il doit régner au centre du

Soleil des températures formidables et des pressions chiffrant par milliards d'atmosphères. Que peuvent être les *gaz* sous de pareilles pressions ? Nous n'avons aucun moyen de l'imaginer.

Nos connaissances solaires positives se rapportent d'une part à la photosphère elle-même et aux phénomènes connexes, taches et facules, et d'autre part aux diverses couches de l'atmosphère solaire qui entourent la couche photosphérique et dont les dernières s'étendent jusqu'à plusieurs millions de kilomètres du Soleil. Nous passerons donc en revue ces divers phénomènes.

*
* *

C'est la photosphère qui nous envoie la majeure partie de la chaleur et de la lumière que nous recevons du Soleil. Ses rayonnemens sont d'ailleurs un peu absorbés par l'atmosphère solaire sus-jacente et c'est ce qui fait, comme on l'a constaté, que le bord du Soleil est d'une part moins brillant, d'autre part plus rouge que le centre. Notre atmosphère se comporte de même : elle absorbe les rayons solaires, mais inégalement et plus du côté violet du spectre que du côté rouge, et c'est pourquoi le soleil couchant nous semble à la fois moins brillant et plus rouge que le soleil de midi.

Considérée dans son ensemble, la photosphère nous envoie des quantités d'énergie rayonnante dont la détermination exacte est depuis longtemps une des opérations fondamentales de l'astronomie physique. La puissance lumineuse du Soleil a été déterminée par diverses méthodes qui ont fourni des résultats concordans. L'auteur de ces lignes notamment, par l'emploi de son photomètre hétérochrome, est arrivé à ce résultat que l'hémisphère du Soleil tourné vers nous envoie dans l'espace autant de lumière que neuf milliards de milliards de milliards de bougies décimales. Le misérable lumignon dont nous parlions tout à l'heure est donc, somme toute, assez brillant malgré tout.

Pour exprimer l'énergie thermique du rayonnement solaire (dont les rayons lumineux ont aussi leur part) les astrophysiciens définissent une certaine unité qu'ils appellent la *constante solaire* et qui est la quantité de chaleur reçue normalement du Soleil pendant une minute par chaque centimètre carré de la Terre, addition faite de ce qui en est absorbé au passage par notre atmosphère. On a eu grand tort, comme nous le verrons, de nommer ainsi cette unité, car la quantité qu'elle mesure n'est rien moins que *constante*, mais les astronomes ont mieux

à faire sans doute que d'épurer leur langage et chacun sait ce que parler veut dire.

Donc la *constante solaire*, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — se trouve, d'après les plus récentes expériences, celle notamment de l'Observatoire américain de la Smithsonian Institution, très voisine de 2 petites calories. Cela veut dire que le rayonnement solaire suffirait à élever de 2 degrés en 1 minute ou de 0° à 100° en 50 minutes une couche uniforme d'eau d'un centimètre d'épaisseur et qui, comme une immense coupole, entourerait le Soleil à la distance qui sépare de lui la Terre. De cette donnée on s'est proposé de déduire la température du Soleil, ou plutôt de la couche photosphérique rayonnante. Pour cela il suffisait de savoir quelle est la loi qui lie la température d'une source à l'énergie thermique qu'elle émet. Nous avons exposé naguère (1) comment on a pu y parvenir grâce surtout aux travaux de mon maître M. Violle et du physicien autrichien Stéfan. Nous n'y reviendrons donc pas. Qu'on sache seulement que cette méthode a conduit à une valeur voisine de 6 000 degrés. On est arrivé à des nombres du même ordre de grandeur par des méthodes fort différentes et notamment en étudiant à l'aide du pyromètre stellaire que j'ai décrit naguère (2) le rapport des intensités des diverses régions du spectre visible du Soleil.

La *température effective* du Soleil est donc voisine de 6 000°. Comme les diverses couches du Soleil sont certainement à des températures très différentes les unes des autres (les couches extérieures étant plus froides que les couches internes), la conclusion précédente signifie ceci : le rayonnement que nous recevons du Soleil est quantitativement et qualitativement à peu près identique à celui que nous enverrait un astre homogène de mêmes dimensions que le Soleil, situé à la même distance et dont toutes les parties auraient un pouvoir émissif égal à l'unité (comme c'est à peu près le cas pour le noir de fumée, par exemple), et une température d'environ 6 000°. Comme on le voit, la notion de température du Soleil est beaucoup plus complexe qu'on ne le croit communément. Il n'en saurait guère être autrement lorsqu'on songe à tout ce que représente de données multiples, variées, la notion météorologique de température moyenne de la surface de la Terre.

Avant qu'on ne connût les lois physiques du rayonnement, on avait sur la température solaire les idées les plus fantaisistes. Herschel et

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1910.
(2) *Loc. cit.*

beaucoup d'autres croyaient le Soleil froid, obscur, couvert de montagnes et de vallées, revêtu d'une végétation luxuriante. Il est vrai qu'il énonça ces théories astronomico-bucoliques vers 1795, et que la mode était alors aux bergeries. Les cours royales elles-mêmes en étaient pleines. Pourquoi les astres auraient-ils échappé à la mode, et surtout celui qui avait eu l'insigne honneur de fournir un symbole au plus grand des Louis?

Lorsque les Christophe Colomb de l'analyse spectrale, Kirchoff et Bunsen, eurent montré que la composition de la lumière solaire n'était compatible qu'avec un état d'incandescence élevée, on passa à l'autre extrême. Le Père Secchi notamment, qui par ailleurs a laissé en astrophysique des travaux qui ne périront pas, attribuait au Soleil une température de 10 millions de degrés. M. Violle qui, le premier, mit un peu d'ordre, dans cette incertitude, définit la notion de température effective, et montra que celle du Soleil ne saurait dépasser quelques milliers de degrés, m'a raconté que parlant un jour à Secchi de ces questions, il lui proposa de transiger et d'adopter entre leurs chiffres respectifs un nombre intermédiaire ; mais Secchi ne voulut rien entendre et il resta cabré avec une souriante intransigeance sur ses millions de degrés. Les travaux modernes des physiciens sur le rayonnement, qui seuls auraient pu le convaincre, n'étaient pas encore nés.

Le rayonnement total du Soleil est chaque année d'environ 3×10^{33} calories. C'est un nombre qu'on ne sait pas nommer et qui aurait 34 chiffres si on l'écrivait à la manière ordinaire. Qu'est-ce qui entretient sans défaillance depuis les commencemens de l'histoire ; qu'est-ce qui renouvelle sans cesse la perte énorme d'énergie que représente ce formidable rayonnement? C'est une question que nous examinerons quelque jour.

Même si le Soleil rayonnait dans l'espace une quantité d'énergie rigoureusement invariable, l'expression *constante solaire* serait absurde, car la Terre, par suite de l'ellipticité de son orbite annuelle, recevrait même dans ces cas une quantité sans cesse variable d'énergie solaire (et qui dépasserait en janvier au moment du périhélie de près d'un dixième la valeur qu'elle a en juillet). En dehors de cela l'agitation constante et tumultueuse de la surface solaire, les variations extraordinaires que l'on observe dans son apparence et dont les taches sont, comme nous le verrons tout à l'heure, les plus curieuses, devaient conduire à penser que le rayonnement solaire n'est pas constant. Effectivement, c'est ce qu'ont établi des expériences récentes et tout

à fait remarquables, réalisées par les astronomes américains de la Smithsonian Institution sous la direction de M. Abbot. Les mesures du rayonnement solaire, bien que faites avec les appareils les plus délicatement précis, sont forcément affectées par toutes les variations que subit le pouvoir absorbant de l'atmosphère terrestre, qui sont intenses, fréquentes et irrégulières et qui dépendent d'un grand nombre de facteurs impossibles à connaître : humidité de l'air aux diverses altitudes, poussières, répartition des pressions, etc. Pour éviter ces causes d'erreur on a cherché depuis quelque temps à faire ces observations sur le sommet de hautes montagnes, mais cela ne permit que de s'en affranchir partiellement, puisque, au sommet du Mont-Blanc, par exemple, la pression atmosphérique est encore plus de la moitié de ce qu'elle est au niveau de le mer. De là résultait l'impossibilité de discerner, dans les variations observées du rayonnement solaire, si une part d'entre elles provenait du Soleil lui-même.

M. Abbot et ses assistans ont tourné la difficulté en faisant d'une manière continue des observations simultanées en deux stations de montagne très éloignées l'une de l'autre (Mount Wilson et Mount Whitney), en même temps qu'à Washington, puis tout récemment en des régions très séparées (Algérie et États-Unis). Les nombres obtenus dans ces conditions présentent une marche parallèle et concordante qui permet d'éliminer l'influence perturbatrice de notre atmosphère et de déterminer l'intensité du rayonnement solaire à 1 pour 100 près environ.

Or il résulte de ces observations poursuivies depuis près de neuf ans que le rayonnement solaire subit dans l'espace de quelques mois et même souvent de quelques jours des variations irrégulières qui peuvent atteindre jusqu'à 10 pour 100 de sa valeur et atteignent couramment 3 à 5 pour 100. Il y a quelques semaines M. Abbot a annoncé au Congrès solaire qui vient de tenir ses assises à Bonn qu'il avait, en outre, observé avec ses appareils des variations du même ordre dans l'intensité relative des rayonnemens que nous envoient le centre et le bord du Soleil. Cette constatation très importante prouve que les variations de l'énergie rayonnante du soleil est due, au moins pour une large part, aux variations de la transparence de l'atmosphère solaire. Ceci ne sera plus pour nous étonner lorsque nous aurons passé en revue les mouvemens étonnans dont cette atmosphère est le siège.

Mais ces variations, qui viennent d'être ainsi établies dans le rayonnement solaire ne peuvent pas être sans effets notables sur la climato-

logie terrestre. Nous y reviendrons quelque jour, lorsque nous traiterons de toutes les sympathies mystérieuses qui lient magnétiquement les moindres pulsations du Soleil à tous les phénomènes de notre petit habitacle. Dès maintenant, il nous suffira de remarquer que d'après le calcul, une variation de 10 pour 100 dans le rayonnement solaire et qui durerait six mois, altérerait la température moyenne des continens terrestres de 2 degrés centigrades, c'est-à-dire d'une quantité qui correspond à la différence existant entre une saison extrêmement chaude et une saison exceptionnellement froide.

***

La surface de la photosphère n'est nullement homogène : ses granulations sont séparées par des espaces plus sombres et animées de mouvemens extraordinaires qui déplacent, avec des vitesses de plusieurs kilomètres par seconde, des masses de matière plus grandes que la France. En outre, dans cette mer de nuages incandescens, il y a des sommets et des trous. Les premiers sont les *facules* qui s'élèvent au milieu de la surface photosphérique, comme la colonne de lumière qui jadis guida le prophète. Elles paraissent à la lunette ou sur les photographies plus brillantes que le niveau général de la photosphère, sans doute parce que, à cause de leur altitude, leur lumière subit moins, avant de nous parvenir, l'absorption de la lumière solaire. Les dépressions, les trous que l'on observe dans la photosphère, sont les *taches*.

Lorsque, peu après l'invention des lunettes, vers 1610, Fabricius, Scheiner et Galilée les découvrirent indépendamment, l'étonnement fut grand. C'était le dernier coup donné à la vieille astronomie mystique du Moyen âge, à celle qui, dans l'emboîtement compliqué de ses sphères de céleste cristal, n'imaginait que des astres immaculés et en quelque sorte immatériels. Il y a beaucoup d'autres choses dans le monde, dont l'éblouissant éclat comme celui du Soleil paraît intact et sans défaut, et où l'on découvre soudain des taches inattendues, lorsqu'on les regarde à la lunette, ou simplement à la loupe.

En général, les taches offrent l'aspect d'un noyau central très sombre, par rapport au reste du disque solaire et qu'entoure une pénombre dégradée. On dirait un entonnoir jeté dans la photosphère et qui se termine par un trou profond. Certaines ont jusqu'à 1/20 du diamètre solaire, c'est-à-dire jusqu'à 5 fois le diamètre de la Terre. En les observant, on les a vues se déplacer lentement, et c'est ainsi que, malgré les variations qu'elles subissent parfois dans leurs formes, on a découvert d'abord que le Soleil n'est pas immobile mais tourne

autour d'un axe peu incliné sur l'écliptique et dans le même sens que la Terre sur elle-même et les planètes autour du Soleil. Par ce procédé, que compléta d'abord l'observation des facules, on a découvert les lois si curieuses qui régissent sa rotation. Elle ne se fait nullement en bloc comme celle d'un astre rigide et cohérent : elle se fait en à peu près vingt-cinq jours à l'équateur et plus lentement de part et d'autre de celui-ci, de telle sorte, qu'à égale distance des pôles et de l'équateur, il faut à la photosphère 27 jours et demi, soit 2 jours et demi de plus pour faire une rotation complète. Cela est fort curieux, d'autant plus qu'on se serait plutôt attendu à voir l'équateur tourner moins vite que le reste, puisque, pour une même vitesse angulaire, sa vitesse linéaire serait plus grande. Nous n'entrerons pas dans la discussion des innombrables théories qui ont été édifiées pour expliquer ces faits. Elles sont toutes trop compliquées pour ne pas toucher dans leurs méandres la vérité par quelque point, et trop ingénieuses pour être parfaites. Aussi bien les faits seuls importent ici.

Mais c'est surtout l'analyse spectrale, auxiliaire imprévue de l'astronomie de position qui nous a donné des renseignemens complets, et tout récemment des révélations fort curieuses sur les mouvemens solaires. Cela a été rendu possible par l'application du *principe de Doppler-Fizeau* (cette appellation évoque les noms de deux physiciens qui l'ont découvert et mis au point) ou principe des vitesses radiales. Cette méthode prodigieusement féconde a apporté des clartés imprévues dans presque tous les domaines de l'astronomie ; elle dérive de cette analyse chimique des étoiles qu'Auguste Comte considérait jadis comme la plus décevante des impossibilités, d'où il appert que le pape du positivisme n'était pas infaillible. Rappelons brièvement ce qui constitue cette méthode :

Nous avons tous remarqué que lorsque la locomotive sifflante d'un express traverse à toute vitesse une gare où nous stationnons, le son du sifflet qui paraissait très haut pendant que l'express approchait, s'abaisse brusquement dès que la locomotive a traversé la gare et s'en éloigne. Il aurait pris un diapason intermédiaire si l'express, tout en continuant de siffler, s'arrêtait dans la gare. La raison en est simple : la hauteur du son dépend de la longueur des ondes sonores émises par le sifflet. Or cette longueur est diminuée de la vitesse de la locomotive lorsque celle-ci s'approche ; elle en est augmentée, au contraire, lorsqu'elle s'éloigne. Le son est rendu plus aigu dans le premier cas, plus grave dans le second. La même chose a lieu pour les ondes lumineuses et les raies d'un élément chimique donné sont déplacées vers

l'un ou l'autre bout du spectre d'une légère quantité qui permet de connaître la vitesse de la source lorsque celle-ci s'approche ou s'éloigne de nous, c'est-à-dire sa vitesse radiale. Lorsque la source s'éloigne de nous, les raies spectrales ont leur longueur d'onde augmentée, c'est-à-dire se déplacent vers le côté rouge du spectre; elles sont déviées vers le violet dans le cas contraire. On mesure très facilement ces déplacemens. S'il s'agit par exemple d'une étoile dans le spectre de laquelle on veut observer les raies de l'hydrogène, on projette sur la fente du même spectroscope les rayons d'un tube de Geissler contenant de l'hydrogène et on juxtapose ainsi au spectre stellaire un spectre artificiel, qui permet de connaître et de mesurer facilement, — surtout lorsqu'on opère par la photographie, — les déplacemens des raies du premier.

Dans le cas de la rotation solaire, c'est beaucoup plus simple encore : il suffit de juxtaposer sur la fente du même spectroscope (et sans qu'il soit besoin de spectre artificiel) les images des deux bords opposés du soleil situés aux deux bouts de l'équateur ou d'un parallèle dont on veut mesurer la vitesse de rotation. Chaque raie paraît dédoublée, puisque l'un des bouts s'éloigne de nous et que l'autre s'en approche, et la grandeur de ce dédoublement fait connaître la différence des vitesses linéaires des deux bords, d'où on déduit facilement la vitesse de rotation. Il y a pourtant certaines raies qui ne sont pas dédoublées; ce sont des raies dues à l'absorption des rayons solaires par notre atmosphère et surtout par l'oxygène. Janssen les a appelées *raies telluriques* et c'est même là un moyen de les découvrir.

Par ce procédé, on a déterminé récemment avec une grande précision la rotation du Soleil. L'observation des taches ne permettait pas de la connaître d'une façon complète, d'abord parce qu'elles ne sont pas toujours visibles, ensuite parce qu'il n'y en a jamais près des pôles solaires, presque jamais au-dessus de la latitude 45° et qu'elles ne s'écartent guère de deux zones privilégiées, qui s'étendent de part et d'autre de l'équateur entre les parallèles de 5° et de 30°. Les récentes mesures faites par la méthode de Doppler-Fizeau ont confirmé et étendu jusqu'au pôle la loi de décroissance de la rotation solaire avec la latitude : tandis que la rotation sidérale du Soleil s'opère en un peu moins de 25 jours à l'équateur, elle exige 26,3 jours, à la latitude de 30°; 31,2 jours à 62° et 35,3 jours, à la latitude de 80°. Ces énormes différences sont une chose surprenante. Elles sont cependant constamment mises en évidence, quelles que soient les raies spectrales auxquelles on s'adresse. Il y a d'ailleurs quelquefois des différences systé-

matiques et les raies d'un élément chimique donné fournissent le long d'un même parallèle des vitesses linéaires plus grandes que celles d'un autre. Cela provient évidemment de ce que le premier élément se trouve dans une couche atmosphérique plus élevée au-dessus de la photosphère solaire que le second, et c'est ainsi que l'on a entre les mains un moyen commode de déceler l'altitude des couches qui renferment les divers élémens chimiques. En particulier et tout récemment, on a découvert, par ce procédé, à l'observatoire de Mount Wilson (Californie), qu'il y a des masses énormes de calcium gazeux très au-dessus des couches qui fournissent les raies solaires de l'hydrogène, et ceci en dépit de la légèreté bien plus grande de ce dernier gaz. Nous verrons comment ce fait a été établi aussi au moyen d'une autre méthode très ingénieuse et qui, entre les mains de M. Deslandres, a donné à l'observatoire de Meudon des résultats tout à fait remarquables.

Mais de tous ces faits étranges que nous révèle la rotation solaire, le plus paradoxal a été mis en évidence, il y a quelques mois, par un astronome néerlandais, M. Hubrecht, toujours par la méthode des vitesses radiales. Grâce à des précautions minutieuses, cet astronome a réussi à augmenter notablement la précision des mesures et il a découvert que les deux hémisphères du Soleil tournent dans leur ensemble avec des vitesses différentes, et l'hémisphère Nord notablement plus vite que l'hémisphère Sud. Quelle est la cause de cette bizarre dissymétrie? On n'en sait rien encore, mais il faut s'attendre à voir bientôt, — comme pour tout fait nouveau, — surgir, si j'ose dire, la longue théorie des théories explicatives aussi nombreuses qu'incertaines.

Les études les plus récentes sur les taches solaires ont montré que leur spectre diffère à plusieurs égards de celui de la photosphère environnante. D'abord il est moins brillant, proportionnellement surtout du côté violet et moins du côté rouge. On peut expliquer de plusieurs manières la faiblesse relative des petites longueurs d'onde dans le spectre des taches : ou bien elle est due, conformément à ce que nous avons expliqué à diverses reprises, à ce que les taches sont à une température plus basse que la photosphère; ou bien elle est causée par une absorption plus grande de l'atmosphère au-dessus des taches (on sait que l'absorption atmosphérique s'exerce surtout sur les faibles longueurs d'onde ; ou bien elle est due aux deux causes réunies. Il est probable, en tout cas, que la première des causes invoquées s'exerce efficacement. Cela résulte de ce que nous allons voir.

Les raies noires visibles dans le spectre des taches et qui sont dues

à l'absorption des gaz atmosphériques immédiatement sus-jacens ne présentent pas toutes la même intensité que les raies correspondantes du spectre photosphérique. Or, parmi ces raies, il en est un grand nombre que l'on peut reproduire artificiellement au laboratoire en rendant incandescentes les vapeurs des élémens chimiques par divers procédés. Sir Norman Lockyer a remarqué depuis longtemps que lorsqu'on produit le spectre du fer, soit dans l'arc électrique, qui a une température voisine de 3500°, soit dans l'étincelle électrique fortement condensée qui a une température bien plus élevée encore, certaines raies, qui étaient à peine visibles dans le premier cas, deviennent très fortes et apparentes dans le second. Ces raies qu'on a appelées *raies renforcées* sont donc l'indice d'une température élevée. Or ces raies sont précisément beaucoup plus faibles, par rapport aux autres, dans le spectre des taches que dans celui de la photosphère. Celle-ci doit donc avoir une température supérieure à celle des taches. Des comparaisons minutieuses faites récemment par Hale, Adams et King des spectres des élémens vaporisés dans l'arc et le four électrique avec les spectres de la photosphère et des taches ont conduit au même résultat.

Un autre phénomène, enfin, tend à prouver nettement la température relativement basse des taches solaires : c'est la présence dans leur spectre de *bandes spectrales* absentes du spectre photosphérique. Ces bandes sont formées de multitudes de raies fines et rapprochées les unes des autres qui donnent au spectre un aspect cannelé et forment tout le long de celui-ci comme des colonnades régulières et régulièrement espacées. Ces bandes sont dues, on l'a prouvé, il y a peu de temps, à la présence, dans les taches, de divers oxydes et hydrures métalliques, et notamment de ceux du titane, du magnésium et du calcium. Or on sait qu'à haute température, les composés chimiques tendent tous à se dissocier, et qu'ils ne subsistent guère au-dessus de la température de l'arc électrique. La présence abondante des bandes d'oxydes et d'hydrures dans le spectre des taches suffirait à démontrer catégoriquement la température relativement basse de celle-ci et permet de lui assigner une valeur voisine de 3500 degrés.

Le fait le mieux établi de l'histoire des taches solaires est leur curieuse périodicité : tous les onze ans environ, (en moyenne exactement tous les onze ans et un dixième), elles sont presque absentes du disque solaire, puis, pendant trois ou quatre ans, leur nombre et leur étendue totale augmentent progressivement, puis restent à peu près stationnaires pendant quelque temps, pour diminuer ensuite pendant

environ six ou sept années, jusqu'à un minimum et recommencer indéfiniment le même cycle. Le dernier maximum des taches solaires a eu lieu en 1905 ; le minimum précédent en 1901 ; le dernier minimum a eu lieu, l'an passé, et il semble qu'actuellement la courbe ait déjà repris sa marche ascendante. On a fait des efforts inouïs pour arriver à découvrir la cause de cet étrange phénomène qui, comme la respiration gigantesque de je ne sais quel monstre interne, déchire périodiquement la surface du soleil, pour la laisser s'apaiser ensuite et qui recommence indéfiniment. On a voulu incriminer l'action attractive combinée des grosses planètes sur le noyau solaire, bien d'autres choses encore. Aucune de ces tentatives n'a abouti, et nous sommes, il faut l'avouer, dans l'ignorance la plus complète des causes qui font de notre soleil, non une étoile fixe, mais une étoile variable, analogue à tant d'autres que le photomètre décèle au fond des cieux. C'est d'autant plus regrettable que tous les autres phénomènes du Soleil, tous ceux qu'on a découverts récemment dans son atmosphère, notamment son curieux magnétisme, sont, comme bien des phénomènes terrestres, sous la dépendance étroite de cette périodicité undécennale de l'activité solaire.

Du moins, par l'exposé de ces découvertes, dont il nous reste à parler maintenant, il apparaîtra sans doute que, s'il n'y a rien de neuf sous le Soleil, — à ce que dit la sagesse des nations, — en revanche, depuis quelque temps, il y a beaucoup de nouveau sur le Soleil lui-même.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous apprenons trop tard le résultat des élections du 26 avril pour pouvoir en parler avec tout le développement que nous aurions désiré : d'autre part, il y a 251 ballottages sur 602 députés à élire. Mais on peut dire dès maintenant que la nouvelle Chambre ressemblera à l'ancienne. Aucun mouvement d'ensemble n'a eu lieu, aucun courant ne s'est manifesté, d'où il faut conclure que le pays, n'ayant pas souffert jusqu'ici dans ses intérêts matériels, n'a pas encore compris la gravité de la situation. Ce n'est pourtant pas que les leçons de choses lui aient manqué depuis quelques mois ; il n'en a pas saisi toute la portée ; il y est resté à peu près indifférent. La réélection de M. Caillaux à Mamers précise le caractère de cette première journée électorale. *Beati possidentes!* Ceux qui étaient en place y restent.

Mais si les hommes d'hier reviennent un peu partout, aucun changement ne s'est-il produit en eux? Dans un grand nombre de circonscriptions, les radicaux-socialistes et les socialistes eux-mêmes ont dû, pour se faire réélire, apporter de telles atténuations à leur programme, que la différence avec celui des modérés et des libéraux est devenu presque insensible : les électeurs ont pu s'y tromper. Le programme de Pau, une fois descendu de ce bruyant Sinaï, s'est altéré au point de devenir méconnaissable. Les compères en riaient entre eux ; seul, M. Camille Pelletan a crié au scandale et en a poussé un gémissement plein de mélancolie. Les radicaux-socialistes ont tenu à passer outre et se sont déclarés à qui mieux mieux partisans du service de trois ans, de la réforme électorale et de l'impôt sur le revenu sans déclaration contrôlée. Pourquoi cette nouvelle attitude, sinon parce qu'ils l'ont sentie conforme à l'opinion du pays et qu'ils voulaient être réélus ? Ils ont pris l'air du dehors

et se sont aperçus qu'il différait fort de celui du Palais-Bourbon. La leçon profitera-t-elle ? Le souvenir s'en maintiendra-t-il? Les députés tiendront-ils les engagemens des candidats ? Cela dépendra pour beaucoup du gouvernement qui veillera au début de la législature. Le ministère Doumergue pouvait suffire à une Chambre mourante et déjà entrée en décomposition ; il ne suffira pas à une Chambre renaissante et qui a quatre ans devant elle. Les présidens et les membres les plus importans des anciens ministères ont tous été réélus au premier tour de scrutin : M. Briand, M. Barthou, M. Millerand, et cela aussi est significatif. Les hommes, si on le veut, ne manqueront pas aux choses.

Mais ces observations sont peut-être prématurées, puisque la consultation du pays n'est pas encore complète. Trois points toutefois sont, dès maintenant, hors de cause : le service de trois ans contre lequel la plus violente campagne a échoué et que le pays a définitivement consacré, le scrutin de liste et la représentation proportionnelle, enfin la réforme fiscale faite d'accord avec les principes de la Révolution française et conformément aux mœurs nationales. C'est ce que les élus du 26 avril ont promis à leurs électeurs, et nous en prenons acte.

Paris a été l'interprète et le représentant de la France dans les fêtes dont il a entouré la visite que viennent de nous faire le roi George V et la reine Mary. Tout y a réussi à souhait et il semble même que le ciel ait voulu y participer avec une bienveillance particulière, car il a, lui aussi, prodigué ses sourires. Mais c'est surtout à lui-même que Paris a dû le succès d'une manifestation à laquelle il s'est livré avec un de ces élans spontanés de cordialité joyeuse qu'il n'avait pas eu depuis la visite de l'empereur de Russie. Le gouvernement, aidé du protocole, est toujours sûr de pouvoir accueillir les hôtes de la France avec correction et convenance, mais il n'est pas maître de l'âme de Paris ; elle reste indépendante et ne se donne qu'à qui lui plaît. La présence de la reine Mary a été heureuse ; la population de Paris y a été très sensible ; le Roi a inspiré à tous ceux qui l'ont approché un sentiment de confiance et de respect. On sentait qu'il n'y avait, pas plus d'un côté que de l'autre, rien de banal ni de conventionnel dans les sentimens qu'on s'exprimait et qui ont pris une forme parfaite dans les toasts prononcés au banquet de l'Élysée. Le président de la République et le roi d'Angleterre ont parlé tous les deux au nom de leur pays, avec simplicité, avec gravité, avec force, et leurs paroles ont été

entendues dans le monde entier, où elles ont été accueillies comme un gage de paix.

Nous nous rappelons la visite que le roi Édouard nous a faite il y a une dizaine d'années, au moment où il a inauguré avec une si haute intelligence la politique de rapprochement d'où est bientôt sortie l'entente cordiale. Il s'en faut de beaucoup, pourquoi ne pas le dire? que le sentiment populaire ait vibré alors autour du père comme il vient de le faire autour du fils. L'accueil a été respectueux, mais réservé. Il y avait visiblement de l'hésitation dans la foule. On était trop près d'incidens qui avaient laissé des impressions fâcheuses. Les gouvernemens savaient bien ce qu'ils faisaient et ce à quoi ils voulaient aboutir, mais l'opinion, qui n'y avait pas été assez préparée, ne le comprenait pas encore. Ce n'est que plus tard et peu à peu que la lumière s'est faite, et ce résultat est dû à la parfaite loyauté apportée par l'Angleterre à ses rapports avec nous. Quand elle a adopté une politique, elle s'y tient avec une fermeté dont aucun petit incident ne la détourne. La visite que le roi George nous a faite, visite à laquelle la présence de sir Edward Grey donnait toute sa signification, a été la preuve de cette résolution persévérante. Aussi les souvenirs antérieurs se sont-ils dissipés. Nous n'avons conservé, de notre longue rivalité avec l'Angleterre, que le sentiment de l'héroïsme dépensé de part et d'autre, qui est une des fiertés de notre histoire. Aujourd'hui les destinées des deux pays sont accomplies et tout fait croire que l'entente qui s'est formée entre eux présidera à un long avenir. La communauté des intérêts les a rapprochés, mais il est dans notre nature de mêler nos sentimens à nos intérêts, et voilà pourquoi la ville de Paris a mis un peu de son cœur dans la manière dont elle a reçu les souverains amis.

Cette communauté d'intérêts entre la France et l'Angleterre apparaît d'ailleurs de jour en jour avec plus d'évidence. L'Europe, comme on le sait, est divisée en deux groupemens distincts entre lesquels, grâce à Dieu ! il n'y a pas d'opposition irréductible, mais qui ont pourtant chacun ses intérêts particuliers. Ceux de la France et de l'Angleterre sont les mêmes. Laissons de côté, pour le moment, les situations générales telles qu'elles résultent de longs efforts historiques, pour ne parler que des faits du jour. Les événemens d'Orient, tels qu'ils se sont déroulés depuis dix-huit mois, ont posé dans les Balkans et dans la Méditerranée des questions nouvelles : quand les puissances ont eu à s'en occuper, à s'y appliquer, on a pu remarquer depuis le premier jour jusqu'au dernier que, par la nature même et

par la force des choses, la France et l'Angleterre, d'ailleurs en pleine harmonie avec la Russie, étaient d'accord sur tous les points. Au moment où l'entente cordiale a été formée, l'Orient était tranquille et nul ne prévoyait l'ébranlement prochain auquel il devait être soumis. Ce n'est donc pas en vue de problèmes qui n'étaient pas encore posés que l'entente a été conclue : cependant elle s'y est adaptée parfaitement. On a dit beaucoup depuis quelques jours dans la presse que l'action de la Triple Alliance, provenant d'une unité plus réelle ou d'une discipline plus forte, avait été plus efficace que celle de la Triple Entente. Cela est-il bien sûr? Il y a dans la Triple Alliance des divergences et même des oppositions d'intérêts qui n'existent pas dans la Triple Entente. On parle de résultats supérieurs obtenus par la Triple Alliance, parce qu'il a bien fallu reconnaître les intérêts primordiaux de l'Autriche et de l'Italie et y faire certaines concessions ; mais si la France et l'Angleterre n'ont rien obtenu de semblable, c'est parce qu'elles n'avaient pas à le demander et ne l'ont pas demandé en effet ; et quant aux intérêts de la Russie, ils ont été défendus et maintenus sur tous les points où la Russie elle-même l'a jugé nécessaire. Où est donc, en tout cela, l'infériorité de la Triple Entente? Au surplus, ce n'est pas, en ce moment, de la force respective des deux groupemens que nous nous occupons, mais de l'accord des intérêts entre l'Angleterre et la France, et, s'il apparaît clairement sur le continent balkanique, il apparaît encore davantage dans la Méditerranée. Là aussi, la nature et la force des choses travaillent à un rapprochement de plus en plus intime entre les deux pays. Des élémens nouveaux s'y sont introduits. D'autres, qui y existaient déjà, se sont très amplement développés. La Triple Alliance y a étendu son domaine. Le fait importe également à la France et à l'Angleterre : les deux diplomaties ne peuvent ni l'envisager ni en raisonner différemment. Le lien de l'entente cordiale en est resserré. Qu'il ait été question de tout cela dans les conversations que le comte Berchtold et le marquis di San Giuliano viennent d'avoir à Abbazia, rien n'est plus certain. Qu'on en ait aussi parlé à Paris, rien n'est plus probable ; mais à peine avait-on besoin de le faire pour être sûr qu'on était d'accord.

Après cela, faut-il dire un mot d'une autre question qui a, depuis quelques jours, occupé la presse, à savoir s'il y a lieu de convertir la Triple Entente en Triple Alliance? Nous ne dédaignerions nullement une alliance entre l'Angleterre, la Russie et la France, mais elle n'est pas indispensable pour faire équilibre à la Triple Alliance et, au

surplus, comme la réalisation en est actuellement impossible, le mieux est de ne pas la poursuivre. Les Anglais répugnent à un engagement de ce genre, non pas qu'ils reculent devant les conséquences qu'il pourrait entraîner ; ils les envisagent au contraire avec un parfait sang-froid et se tiennent prêts à y faire face, si l'occasion s'en présente; mais il n'est pas dans leurs habitudes de se lier en vue d'une éventualité qui n'est pas encore arrivée. Peut-être craignent-ils que de ces engagemens réciproques, une fois qu'ils sont pris, ne résulte une confiance excessive qui pourrait causer certains entraînemens. L'histoire des dernières années montre à quel point cette crainte, si elle existe, est chimérique. L'alliance de la France et de la Russie d'une part et, de l'autre, celle de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie n'a poussé aucun de ces pays à l'imprudence; ils se sont au contraire contenus mutuellement et l'équilibre des alliances a été en fin de compte une des meilleures garanties de la paix. Mais, qu'elle provienne d'un préjugé ou non, il faut prendre la disposition des Anglais telle qu'elle est et s'en accommoder. Le gouvernement radical actuel est peut-être plus éloigné qu'un autre d'une alliance formelle et l'éloignement qu'il a pour les traités secrets lui rendrait plus difficile d'en contracter une. Mais qu'importe? Toutes les fois que nous avons été l'objet d'une menace, l'Angleterre ne s'est-elle pas rangée à nos côtés et ne nous a-t-elle pas apporté un concours moral qui a été efficace? Il n'y a pas lieu de croire que ce qui a été suffisant dans le passé ne le sera plus dans l'avenir. Sans doute, si une provocation venait de notre part, l'Angleterre réserverait sa liberté; mais, comme une pareille éventualité ne se produira certainement pas, nous restons rassurés et confians. Aussi, n'est-ce pas chez nous qu'a surgi l'idée de substituer l'alliance à l'entente : c'est, semble-t-il, dans la presse russe qu'il en a été question pour la première fois et il ne faut d'ailleurs voir là que l'exagération d'une idée juste. L'opinion russe s'est préoccupée de ce qu'il y avait d'un peu vague, d'un peu aléatoire, dans sa propre entente avec l'Angleterre, et peut-être avait-elle raison. L'entente de la Russie avec l'Angleterre est postérieure à celle que nous avons conclue nous-mêmes avec cette Puissance, et elle n'a peut-être pas encore donné lieu, sur tous les points, à l'échange de vues qui s'est poursuivi entre Londres et Paris. S'il en est ainsi, il y a là une omission à réparer, une lacune à combler : il importe, en effet, que, quoi qu'il arrive, on ne soit jamais pris au dépourvu. Alors la Triple Entente sera arrivée au plus haut degré de perfection qu'elle puisse atteindre, et nous ne voyons pas en quoi elle

serait inférieure à la Triple Alliance. Si nous parlons de cette question d'alliance et d'entente, c'est parce que la presse britannique a tenu, pendant les fêtes de Paris, à mettre l'opinion en garde contre des espérances qui ne pourraient pas se réaliser ; mais nous savions fort bien à quoi nous en tenir à ce sujet, et il n'a jamais été dans notre pensée de rien demander au delà de ce qui existe déjà. Tout ce qu'il serait exact de dire, c'est que, à nos yeux, les liens entre l'Angleterre, la Russie et la France ne sauraient jamais être trop étroits.

Quant à la visite royale, il ne peut en résulter autre chose que des sentimens encore plus cordiaux entre les deux gouvernemens et les deux pays, mais ce n'est pas là un résultat négligeable. Il est bon de se voir de près pour se bien connaître, et nous avons la prétention de gagner à être connus. Nous avons nos faiblesses sans doute ; qui n'a pas les siennes ? Les nôtres, — que nous cachons si peu nous-mêmes ! — sont exploitées par ceux qui ont intérêt à le faire et qui les grossissent au point de les dénaturer. On nous ferait volontiers passer pour un pays tombé dans l'anarchie : les souverains anglais ont pu voir combien ce portrait était peu ressemblant. Aucune ville au monde ne pourrait donner un spectacle plus réconfortant que celui qu'a donné Paris, où, pendant trois jours, une foule immense, gaie, joyeuse, heureuse, a manifesté dans un ordre parfait. Le Roi et la Reine ont bien voulu dire qu'ils conserveraient le souvenir de la réception qui leur a été faite : ils ont pu voir que la France était sensible à l'amitié qu'on lui témoigne et qu'elle aussi en garde le souvenir.

Si le vieux continent est en paix, peut-on en dire autant du nouveau? Le canon a tonné à Vera Cruz et un détachement de troupes des États-Unis s'est emparé de la ville. Était-ce la guerre ? Le président Wilson se refusait à le croire. En tout cas, c'était bien un acte de guerre et les conséquences, avec les répercussions qu'elles pouvaient avoir, menaçaient d'être infiniment graves. Heureusement, une intervention opportune parait avoir conjuré le danger immédiat. Mais, pour bien comprendre la situation présente, quelques explications rétrospectives sont nécessaires.

Le conflit qui vient de provoquer cet éclat violent se poursuit depuis assez longtemps déjà entre les États-Unis et le Mexique, et si nous n'en avons pas encore parlé, ce n'est pas que nous n'en ayons pas senti l'importance ; mais d'autres affaires, qui n'en avaient pas moins et qui étaient plus près de nous, s'imposaient davantage à notre

attention. Le Mexique s'y impose aujourd'hui. C'est un pays à plaindre que le Mexique ! Il aurait, par don gracieux de la nature, tout ce qu'il faut pour être riche et prospère, mais il est déchiré par ses divisions intérieures, qui y prennent vite le caractère le plus brutal, et il n'a pas trouvé jusqu'ici le gouvernement qui pourrait lui donner la paix intérieure, le calme, la sécurité. Pendant plus d'un quart de siècle, cependant, ces bienfaits lui ont été presque assurés. Le Mexique avait rencontré ce que les anciens appelaient un bon tyran, dans la personne d'un homme supérieur, le général Porfirio Diaz. Mais si c'est là une forme de gouvernement, elle est tout empirique et provisoire : après avoir duré plus ou moins longtemps, elle prend fin brusquement, sans même attendre toujours la mort de l'homme providentiel. C'est ce qui est arrivé au Mexique quand Porfirio Diaz est devenu vieux. L'énergie chez lui n'a plus été aussi grande, tandis que celle de ses compétiteurs le devenait davantage ; il a été renversé, chassé, et est venu demander un refuge à la vieille Europe, laissant son pays en proie à l'anarchie. A peine avait-il disparu que plusieurs prétendans se le sont disputé comme une proie, et on a dit alors avec une amère ironie que le Mexique était revenu à son état normal.

Un moment, Madero a paru émerger du désordre, mais bientôt les factions se sont déchaînées contre lui, et il a péri assassiné. Il a été remplacé par Huerta, qui l'avait trahi et qu'on a accusé de n'avoir pas été étranger à sa mort. Quoi qu'il en soit, Huerta, homme à coup sûr sans scrupules, mais énergique, et qui, s'il ne valait pas plus que ses compétiteurs, ne valait probablement pas moins, s'est emparé du pouvoir et s'est proclamé président de la République. On lui a reproché de n'avoir pas observé pour cela les formes constitutionnelles, ce qui est en effet probable, mais ne l'aurait pas été moins de la part d'un de ses concurrens. Ceux-ci se sont arrogé le beau nom de Constitutionnalistes et ont ouvert la campagne contre Huerta. Le Mexique a été une fois de plus mis à feu et à sang. Les Constitutionnalistes en occupent une grande étendue, à partir de la frontière du Nord qui confine à celle des États-Unis ; mais Huerta est maître de Mexico et il incarne le gouvernement de fait, sinon de droit, qui représente le Mexique aux yeux du monde. Il a donc demandé aux gouvernemens européens de le reconnaître et, comme ils sont peu difficiles dans un cas pareil, avec un pays pareil, ils étaient en somme tout disposés à le faire, et quelques-uns même l'avaient déjà fait, lorsque le président des États-Unis, M. Wilson, a arrêté ce mouvement d'adhésions en déclarant que, pour son compte, il ne reconnai-

trait jamais un homme qui était le produit du coup d'État et de l'assassinat. Alors, l'Angleterre et la France sont restées dans l'expectative. Livrées à elles-mêmes, elles auraient certainement reconnu le seul gouvernement qui existât au Mexique, sans lui demander si ses titres étaient bien en règle, mais M. Wilson était pressant, et il était difficile de passer outre à son opposition. Les deux Puissances se sont donc abstenues, sans se dissimuler que cette abstention, ne fût-elle que provisoire, portait atteinte à l'intérêt de leurs nationaux qui avaient importé au Mexique des capitaux considérables, ou s'y étaient établis eux-mêmes pour veiller à leurs affaires. Les Anglais, notamment, ont obtenu et exploitent d'importantes concessions de pétrole, qui excitent, assure-t-on, la convoitise des États-Unis. Il est difficile de dire dès maintenant quel rôle jouent ces compétitions dans les incidens qui se succèdent et se précipitent au Mexique : toutefois, il y a lieu de croire qu'il n'est pas sans quelque importance. Le gouvernement de Londres a toujours été plein de ménagemens envers celui de Washington : quel qu'ait été son sentiment intérieur, il n'a pas reconnu le président Huerta et a attendu les événemens. Nous avons fait de même.

On se demandait pourtant, avec un peu de scepticisme, quelle prise M. Wilson avait sur le Mexique et par quels moyens il réussirait à abattre le président Huerta. Il s'était engagé si à fond de sa personne que l'affaire prenait l'apparence d'un combat singulier, d'un duel entre deux hommes dont l'un représentait sans conteste la moralité et dont l'autre représentait le contraire ; mais la question de morale ne résolvait pas la question politique et, dès l'origine du complot, on a eu l'impression que M. Wilson n'avait pas calculé d'avance tous les élémens du problème qu'il s'était imposé la tâche de résoudre. M. Wilson inspire une grande estime. On le sait consciencieux, scrupuleux, laborieux : tout le monde rend hommage aux qualités infiniment estimables qui le distinguent ; mais on se demande s'il n'est pas plutôt un homme d'étude qu'un homme d'État, et si, sorti d'une Université, il a appris dans les livres ce qu'enseignent en dehors d'eux la pratique des hommes et le maniement des affaires. On le respecte, mais on le regarde opérer avec quelque inquiétude, et son ministre des Affaires étrangères, M. Bryan, ne donne pas plus que lui, peut-être même donne-t-il moins encore l'idée d'un vrai diplomate. A-t-il cru que M. Huerta, sentant la lutte trop inégale entre les États-Unis et le Mexique, consentirait à disparaître? En ce cas, il s'est trompé. M. Huerta n'a pas du tout le naturel d'un homme qu'on peut amener à démission-

ner par persuasion. S'il a tous les défauts, il a aussi les qualités d'un aventurier de son espèce. Rien n'a ébranlé sa ténacité, ni les conseils, ni les menaces, et il a été dès le premier jour évident qu'il ne céderait qu'à la force. Où était celle que M. Wilson se proposait de mettre en jeu? On ne l'apercevait pas très bien. Cependant M. Wilson montrait une confiance inébranlable dans un dénouement, qui ne pouvait manquer d'être conforme à ses désirs et tous ceux qui l'approchaient étaient frappés du caractère de certitude qui apparaissait en lui.

Sur quoi donc comptait-il et quelle était son espérance? Tout donne à penser qu'il comptait sur les divisions du Mexique et que, en favorisant, en soutenant les Constitutionnalistes, il espérait se servir d'eux pour venir à bout du général Huerta. Nous avons dit que les Constitutionnalistes occupaient une grande partie du Mexique, notamment le Nord qui confine aux États-Unis : par la frontière commune aux deux pays, M. Wilson a laissé se produire, ou plutôt il a favorisé une active contrebande d'armes et de munitions. Grâce à elle, l'insurrection a pris un assez grand développement, pas assez grand toutefois pour renverser Huerta. Enfin quels étaient ces constitutionnalistes dans lesquels M. Wilson avait mis sa confiance? C'étaient un général Carranza, un général Villa, aventuriers de la même espèce que le général Huerta et dont on pouvait se demander si, dans le cas où il tomberait sous leur domination, le Mexique gagnerait au change. Et rien n'était plus incertain. On apprit bientôt que, forts des moyens d'action que leur avait procurés M. Wilson, ils pratiquaient beaucoup moins la guerre régulière que le simple brigandage et ne respectaient pas plus les intérêts et la vie des étrangers que ceux de leurs compatriotes. Un incident surtout a eu en Europe un long retentissement. Un Anglais, nommé Benton, a été mis à mort par le général Villa dans des conditions qui sont restées d'autant plus mystérieuses et suspectes, que le gouvernement des États-Unis, ayant demandé qu'on lui livrât le corps de la victime, n'a jamais pu l'obtenir. La version officielle était que Benton avait menacé de mort le général Villa et que, traduit pour ce fait devant un conseil de guerre, il avait été condamné à mort et fusillé. Mais une autre version courait et acquérait chaque jour plus de vraisemblance : c'est que le général Villa avait lui-même, à la suite d'une dispute, tué Benton d'un coup de pistolet. Le monde civilisé s'est ému : on s'est demandé de plus en plus si les protégés de M. Wilson valaient mieux que son adversaire. A Londres, comme on peut le croire, l'émotion a été encore plus vive qu'ailleurs. Une

discussion a eu lieu à la Chambre des Communes, et sir Ed. Grey a déclaré que l'Angleterre, si elle n'avait pas pour le moment le moyen de venger Benton, n'y renonçait pas pour l'avenir. Ici une question se posait; elle naissait de la doctrine de Monroe, en vertu de laquelle les États-Unis, se réservant le droit exclusif de faire rendre justice aux étrangers dans toute l'Amérique, en dépossèdent les Puissances européennes. Soit, a-t-on dit, mais que les États-Unis tiennent leur promesse; sinon, les Puissances reprendront naturellement l'exercice de leur droit. Et à ce dilemme il n'y a rien à répondre.

La situation se prolongeait, mauvaise pour tous, lorsque est survenu un incident nouveau, bien mince, si on le compare à quelques-uns de ceux qui avaient précédé, mais auquel M. Wilson a attaché une importance imprévue : c'était sans doute la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Quelques marins des États-Unis ayant débarqué à Tampico sous la conduite d'un officier, ont été arrêtés, interrogés, reconnus pour être ce qu'ils disaient être et aussitôt relâchés avec des excuses. On pouvait considérer l'incident comme clos; mais point; M. Wilson a exigé que vingt et un coups de canon fussent tirés pour saluer le drapeau des États-Unis, qui serait placé sur un point très apparent du rivage. Huerta ayant demandé que le salut fût rendu, la condition a été acceptée; mais, pour être plus sûr qu'il en serait ainsi, Huerta a exprimé la prétention que le salut fût rendu successivement après chaque coup. Refus des États-Unis, demande d'un engagement écrit qu'ils devraient prendre, nouveau refus de Washington, rupture suivie du bombardement et de l'occupation de Vera Cruz : les événemens se sont succédé avec une grande rapidité et l'état de guerre s'est trouvé exister de fait entre les États-Unis et le Mexique. Avouons-le, le président Wilson a eu dans le monde entier ce qu'on appelle une mauvaise presse : on n'a pas compris qu'après avoir montré tant de longanimité envers les Constitutionnalistes après l'assassinat de Benton, il émît des exigences si dures envers Huerta à propos d'une affaire aussi insignifiante que celle de Tampico. Mais la cause ou le prétexte du conflit laissés de côté, il fallait en voir les suites et on les regardait partout avec inquiétude. Au Mexique même, ce qui devait arriver est arrivé. S'il y avait un moyen de réconcilier Huerta et Carranza, c'était d'envahir le sol national. Les Mexicains sont patriotes : nous en avons su quelque chose autrefois. Sans doute, la réconciliation ne s'est pas faite dès le premier jour entre les deux généraux, mais Carranza a écrit à M. Wilson pour se plaindre d'un acte militaire qu'il regardait comme une faute et exprimer l'espoir

que les troupes d'occupation se retireraient immédiatement. C'était une mise en demeure. Dans tout ce pays, la surexcitation a été extrême. A Mexico, elle a pris le caractère de la fureur. La statue de Washington a été renversée et on dit que les morceaux ont été jetés aux pieds de celle de Juarès. Huerta lui-même n'allait-il pas devenir un autre Juarès? En tout cas, c'était la guerre, et le Mexique en acceptait la chance. Sans doute, à la longue, les États-Unis vaincraient sa résistance ; mais il leur faudrait pour cela refondre leur armée qui n'est pas préparée à une aussi grande entreprise, dépenser beaucoup d'argent, encourir de lourdes responsabilités internationales. Et tout cela pour un profit qui ne paraissait pas de nature à récompenser l'immensité de l'effort. Sans compter les dangers qui pouvaient venir d'ailleurs. Qui sait, en effet, si le Japon ne profiterait pas de l'occasion qui s'offrirait à lui de prendre parti dans l'affaire et d'y jouer son jeu?

On en était là et la perplexité était générale, lorsque l'Amérique latine, — le Brésil, l'Argentine et le Chili, — est intervenue par une proposition libératrice. Un des plus sensibles inconvéniens de la politique de M. Wilson était de provoquer une émotion profonde, et même quelque chose de plus que de l'émotion, dans toutes ces républiques de l'Amérique du Sud, qui n'acceptent ni sans réserves, ni sans réticences, l'espèce d'hégémonie que les États-Unis prétendent exercer sur tout le Nouveau Monde, et qui ne pouvaient pas voir d'un œil tranquille l'exécution dont le Mexique était menacé. Une fois déjà, au début du conflit, les États de l'Amérique du Sud avaient offert une médiation dont la proposition avait alors été déclinée ; mais ils l'ont proposée de nouveau et, cette fois, l'offre a été accueillie. M. Wilson n'aurait pas pu la repousser sans s'exposer à une réprobation qui se serait étendue très loin, et aurait pris dans l'Amérique latine un caractère particulièrement vif. Aussi sa réponse a-t-elle été affirmative. Nous en détachons la phrase suivante : « Conscient du but dans lequel cette offre est faite, le gouvernement américain ne se croit pas le droit de la rejeter. L'intérêt principal de ce gouvernement se trouve dans la paix de l'Amérique, dans les rapports cordiaux des diverses républiques américaines avec notre peuple et dans le bonheur et la prospérité qui ne peuvent venir que de l'accord réciproque et de l'amitié créée par la poursuite d'un but commun. » Cette solidarité établie entre toutes les républiques de l'Amérique est en effet un grand et bel idéal, assez près d'ailleurs d'être une réalité ; seulement, dans leur pensée, les États-Unis devaient être les inspirateurs et les guides de la politique commune, et l'ordre des facteurs se

trouve en ce moment un peu renversé. Mais si la paix est sauvée, c'est le principal. Le sera-t-elle? Il faut l'espérer, mais nous n'en sommes pas sûr, car des questions subsidiaires restent à résoudre, et M. Wilson ne l'est pas davantage, car il exprime la crainte « qu'un acte quelconque d'agression de la part de ceux qui dirigent les forces militaires mexicaines n'oblige les États-Unis à agir d'une façon qui pourrait détruire l'espoir d'une paix immédiate ; mais ceci ne justifierait pas, ajoute-t-il, une hésitation à accepter votre généreuse suggestion actuelle. »

En effet, aucune hésitation n'était possible. C'est une bonne fortune, quand tant de fautes ont été commises, qu'une chance de les réparer se présente inopinément. Le général Huerta, à son tour, a accepté la médiation, mais ce sont là, d'un côté et de l'autre, des acceptations de principe, et rien ne prouve encore qu'on s'entendra sur les conditions. Espérons que MM. Wilson et Bryan y mettront du leur. Ce sont de grands pacifistes et personne plus qu'eux n'a prôné l'arbitrage international. Ils se sont mis à l'œuvre et aussitôt ils ont conduit leur pays à la guerre. L'ironie serait ici trop facile. M. Wilson avait-il donc oublié le tribunal de La Haye? Il est heureux pour lui que les républiques latines lui en aient tout à point offert un autre.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ (1)

TROISIÈME PARTIE (2)

VIII. — LA DEMANDE

Dès l'aube, Gingolph quitta la mansarde. Rosalie Lobez entendit le pas des lourdes bottes de marine, dans l'escalier. Elle entr'ouvrit la porte. Quelle nuit reposée et pleine de rêves heureux il avait passée, lui! Dans le petit jour qui éclairait le couloir, la mère remarqua le soin avec lequel son fils s'était habillé. Il avait mis sa toque de loutre, achetée à un marin de Norvège, et qu'il enfonçait et appuyait sur ses oreilles comme sur des consoles naturelles, sa blouse neuve, une cravate rouge autrefois réservée pour les fêtes. Il embrassait la mère, il la remerciait du regard, en s'éloignant à reculons, avec de petits gestes de la tête : « Merci! Tout est bien fini, n'est-ce pas? Vous ne pensez plus, comme moi, qu'à la joie de mes futures accordailles!... » La mère le trouvait beau. Il l'était, la joie courait comme une sève dans les veines pures de ce corps de jeune homme; en lui l'honnêteté de sa race fleurissait; en lui s'annonçait la force qu'avaient eue les anciens; dans sa physionomie décidée, dans le port de la tête, dans le pli qui déjà se creusait entre les jeunes sourcils, on voyait transparaître le courage qu'ils n'avaient pas tout dépensé. La vieille marine du Portel fleurissait au bout de la branche. La mère ne put retenir un sourire de fierté : il y vit le pardon, l'oubli, l'approbation de l'amour.

(1) *Copyright by* Calmann-Lévy, 1914.
(2) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 1er mai.

— Combien de temps vas-tu naviguer?

Il répondit, la porte déjà ouverte :

— Ça sera une longue marée : le patron a fait embarquer beaucoup de glace.

Elle entendit les pas de l'enfant, qui s'éloignait dans la rue sonore, et l'âme demeurée en arrière, et qui disait : « O ma joie! O mon matin! Mon amour triomphant! Zabelle que je verrai peut-être, tout à l'heure, sur le quai de Boulogne ! »

Il ne la vit pas. La *Belle-Chance* glissa de bonne heure entre les jetées de Boulogne, et se coucha sur l'épaule gauche pour mieux nager, poussée par un grand vent d'Est, si subtil et aigu, que les hommes le sentaient souffler dans le creux de leurs os. Elle fit bonne pêche en face de Plymouth; avec ses deux bons chaluts neufs, dont l'un se reposait, tandis que l'autre travaillait, elle dragua la mer tout le long de la côte anglaise, se laissant venir au vent qui ne mollissait point; elle faisait assez de chemin pour prendre même les poissons de vive allure comme les maquereaux; les hommes disaient : « C'est la meilleure marcheuse de la côte, seulement, lui faut de la voile tant qu'elle en veut, c'est comme une belle garce qui n'a jamais assez de toilette. » Elle s'enhardit parce que les cales s'emplissaient et que le vent soufflait toujours; elle fonça dans l'Atlantique, longeant les dernières pierres du continent, semées à la pointe de l'Angleterre, les Sorlingues formidables, montagnes, débris de falaise, pierres levées, assemblées d'écueils qu'unit la rumeur perpétuelle du flot, et là, par des fonds de cinquante brasses, le chalutier prit deux mille mannes de maquereaux, sans parler des grondins, des morues, des chiens de mer et des merlus. Les Portelois exultaient. Il y eut un jour où le cambusier, un brave père de mousse, ayant été un peu généreux dans la distribution de l'eau-de-vie, l'équipage fut saoul pendant une marée. C'est à quoi le patron jugea qu'il était bon de rentrer : « Nous autres, disait-il, nous ne valons que ramenés souvent et gaulés par nos femmes. » Gingolph, enthousiasmé par le voyage et par le gain, était des compagnons qui auraient voulu continuer la campagne. Il les entendait raconter d'étonnantes choses, comme s'ils connaissaient les abîmes : « Les merluches, ça vient du golfe de Gascogne, par cent vingt brasses, jusqu'aux Sorlingues, et puis ça vire sur le cap Finistère, je ne sais pas pourquoi... » Il apprenait, sur ce grand bateau chanceux, à lire, dans les

eaux, le passage des poissons, comme font les braconniers qui reconnaissent, au milieu des fourrés, la coulée habituelle des bêtes de plusieurs sortes. Mais, après dix jours, le patron reprit la route de Boulogne, et Bishop rock s'enfonça peu à peu au-dessous de l'horizon.

A cause de la marée, la *Belle-Chance* ne rentra au port qu'un soir, au coucher du soleil. Zabelle était sur le quai. Elle avait guetté l'arrivée du bateau.

— Venez avec moi, Gingolph?

— Chez vous?

— Non, pas encore; mère ne le permettra pas tout de suite: venez faire un tour de ville!

C'était l'heure où les villes sont déjà illuminées, sous le ciel encore jaune. Ils allèrent, l'un près de l'autre, dans le quartier de Saint-Nicolas, où sont les magasins les plus nombreux de Boulogne, parmi les employés, les commis, les petites dactylographes, les couturières, les ouvrières des manufactures de plumes métalliques, peuple de jeunes hommes et de jeunes filles, qui traverse les bas quartiers de la ville, si pressé qu'on croirait assister à la sortie d'une grande réunion publique, et si curieux de ce qui brille! Les groupes s'arrêtent devant les étalages, on regarde les images, les femmes en cire de la vitrine du coiffeur, les dépêches affichées sous le hall, aveuglant de lumière, du journal *le Télégramme*, les jolies dentelles que, bientôt, les baigneurs achèteront, les affiches d'un cinématographe : et, sous le châle de laine ou le chapeau melon, la jeunesse des visages apparaît un moment. Les pères, les mères, sont ailleurs; ils attendent, dans les maisons; pas de bourgeois non plus, ils ont gagné les hauts quartiers de Notre-Dame; peu de voitures : le pavé est aux gens de bureau et d'atelier qui musent et baguenaudent avant de rentrer, et respirent la brume de la Manche qui descend autour des réverbères et les coiffe de mousseline jaune. Gingolph et Zabelle vont inaperçus dans cette foule en mouvement. Zabelle lui raconte ce qui s'est passé au grenier de Grollier et chez le patron Gayole. Elle parle vivement, d'une voix ample qu'elle retient, et elle fait des gestes, car elle n'a ni parapluie ni sac à main, et la Beurrière est orateur. Parfois elle s'interrompt pour montrer un objet à l'étalage : « Ce que c'est joli, dites, Gingolph? Vous n'avez pas l'air d'être de mon avis? » Elle parle pour lui et pour les voi-

sins qui peuvent l'entendre; elle rit pour lui et pour les voisins qui peuvent voir ses dents éclatantes; elle est habituée, dans le quartier de la marine, à vivre dans la rue, et il lui importe peu qu'on s'aperçoive, ce soir, qu'elle enjôle ce Gingolph. Lui, il s'en va près d'elle, les bras ballans, marchant comme sur la *Belle-Chance*, ne sachant guère ce que dit Zabelle, étourdi par le bruit, par la rapidité des mots, et par tous ces passans, mais bercé par la musique de la voix de Zabelle, ému par le beau visage qui se penche, et par ce grand halo d'amour qui enveloppe la femme qu'on aime. A respirer ainsi près d'elle, à sentir sur sa veste le frottement du bras de Zabelle, il a le cœur aussi chaud que s'il avait la fièvre. Au coin de la rue Thiers, elle s'est arrêtée : « Paye-moi des gâteaux? » Ils entrent dans la boutique, et Gingolph tient son porte-monnaie dans sa main, pour bien montrer qu'il paiera. Il est si content de lui faire plaisir, de dépenser pour elle! Il n'a qu'un regret, celui de n'avoir pas proposé lui-même d'entrer chez ce pâtissier. Zabelle est une connaisseuse. Tandis que lui, il choisit un morceau de flan, elle se fait servir, dans une assiette, une demi-douzaine de petites friandises à la crème, aux fruits confits. Elle n'est point fâchée d'observer que des curieux ont mis leur front sur la glace de la boutique, pour voir la matelote croquer ses gâteaux. « Joli dîner, mon petit Gingolph! Continuons la promenade! » Tous les deux, plus près l'un de l'autre, ils ont suivi la rue Thiers, tourné près de l'église Saint-Nicolas, et commencé de monter la Grande-rue, qui est de pente si rude. La foule est restée en arrière. Ils ne montent guère que pour lui échapper. Gingolph, à présent, s'est enhardi jusqu'à serrer la main de Zabelle, un petit moment. La nuit est venue. Au pied des remparts de la ville haute, devant la porte des Dunes, dont un rayon de lune, en glissant sous la voûte, diminue l'ombre, il y a des arbres plantés, un mail presque désert. Gingolph et Zabelle s'y promènent un peu. Le jeune gars raconte la campagne de pêche; il annonce que le lendemain, avant midi, la *Belle-Chance* doit reprendre la mer. Il n'ajoute pas qu'il est grand temps, pour lui, de rentrer au Portel. C'est Zabelle qui l'attire tout à coup et lui dit :

— Embrasse-moi, et va-t'en!

Il l'a embrassée, dur, avec sa grande force jeune, sur les deux joues. Et alors, tous deux courant, comme des enfans, ils

ont descendu la longue pente et regagné les quais, où ils se sont séparés.

Quand Zabelle a retrouvé sa mère, au coin du fourneau de la cuisine, elle a dit :

— Je viens de voir mon Portelois : il fera tout ce que je voudrai !

Mme Gayole a répondu négligemment, en levant ses belles épaules :

— Les hommes, c'est tous les mêmes : n'y a qu'à savoir les mener.

Cependant il se passa encore plus d'un an avant que les parens ne se fussent entendus. Les Gayole et la mère Lobez continuèrent de ne point se connaître.

L'année suivante, au moment où l'été commençait, la *Belle-Chance* ayant, comme chaque année, remisé ses chaluts dans les magasins, fut armée pour le grand métier, qui est celui du hareng, et, dès les premiers jours de juin, avec les vapeurs les plus audacieux, monta jusqu'au nord de l'Écosse, à la rencontre du grand banc de poisson qu'on dit venir du pôle. A peine si les hommes eurent le temps de vivre en famille, cette saison-là, et de voir grandir les mousses; la pêche fut belle, trop belle même. Les amoureux se retrouvaient rarement, et pour peu de minutes. On ne restait au port que le temps nécessaire pour renouveler les provisions de glace, de bière, d'eau-de-vie, et de reprendre une nouvelle « tézure, » quand les filets avaient souffert. Le 16 juillet seulement, au retour d'une pêche faite au-dessous d'Aberdeen, en face de Stone Haven, le patron annonça qu'on ne partirait que le 19. Il voulait assister à la confirmation que l'évêque d'Arras devait donner, le 18, à quatre cent cinquante enfans du Portel, parmi lesquels Fourmanoir comptait douze neveux ou nièces.

La longue insistance de Zabelle avait enfin déterminé Mme Gayole à recevoir Rosalie Lobez. Mme Gayole ne changeait pas de sentiment, elle n'approuvait pas sa fille, elle consentait simplement à ne pas prolonger une opposition inutile, et à laisser faire ce qu'elle nommait « une sottise de petite fille. » Elle avait dit un matin, à ses amies, Mme Bonvoisin et Mme Gournay, qui s'étaient empressées de le répéter à Zabelle :

— Ça sera un vrai mouillage, ce mariage-là ! Mais, puisque M. Gayole, mon mari, en est entiché, je laisserai faire.

Le 17 juillet, vers quatre heures du soir, toutes les commères de la rue de Folkestone étaient au guet, pour voir passer la Porteloise Rosalie Lobez, qui allait demander aux Gayole la main de Zabelle. Elle arriva menue et longue, montant à petits pas, car la chaleur était vive. Pour faire honneur aux Gayole, elle avait mis sa meilleure robe noire, un corsage que fermait, au cou, une petite broche en doublé, cadeau de défunt Lobez, et elle s'était coiffée du toquet de fête garni d'un petit bout de dentelle, qui serre la tête et descend à pic le long des joues, couvrant l'oreille. De la poche de son tablier sortait l'extrémité d'une boîte de carton. Elle n'avait pas d'ombrelle, ce qu'observèrent en souriant les dames de la marine. On remarqua de même que de ses mains, couvertes de mitaines de fil noir, d'une très ancienne mode, elle esquissait des gestes, comme si déjà elle eût été devant Mme Gayole. Derrière les rideaux de mousseline ou les stores brodés, les filles des patrons et les dames matelotes échangeaient des mots sans bienveillance.

— Ce n'est pas qu'elle ait mauvaise mine, non, ma chère, mais c'est du pauvre monde : la dentelle de son toquet n'a pas un centimètre.

— Une vraie miséreuse, cette mère Lobez : pas de chaîne d'or, une chaîne de montre en cordonnet, et des boucles d'oreilles pas plus grosses qu'un bouton de chemise. Est-ce curieux que Zabelle tienne tant à ce Gingolph ! Une fille qui est belle de sa personne !

— Et riche, ma chère ! Voilà déjà cinq ans qu'elle s'est fait inscrire chez la lingère, et qu'elle dépense plus de cent francs par an, oui, pour être gréée en beau linge, quand elle se mariera. Toutes les pièces sont brodées, à ce qu'on dit.

— Une fille qui aura en dot, en plus du lit, de l'armoire, de la commode, je le parierais, une table de milieu, peut-être même un secrétaire ; oui, cinq pièces, une de plus que moi : ça n'est pas rien... Tenez, voilà la mère qui sonne... On n'ouvre pas tout de suite... On la fait attendre... C'est une luronne, Mme Gayole... Que je voudrais entendre ce qu'elles vont se dire !

Rosalie Lobez fut accueillie d'abord par une servante, qui venait encore quelquefois faire le ménage chez les Gayole, et qu'on avait retenue pour la circonstance. Elle resta debout, dans la pièce contiguë à la cuisine, et qui, salle à manger autrefois et des moins décorées, était devenue salon, à mesure que

M. Gayole, patron d'un bateau de Boulogne, s'enrichissait. On dînait dans la cuisine, mais on recevait dans le salon, où il y avait deux fauteuils et un canapé en tapisserie, deux guéridons, un piano sur lequel étaient posés des cornets de verre de Venise, et, dans un angle, une machine à coudre, dont la boîte, en bois de rose, était ornée de quelques peintures. La veuve Lobez tournait le dos à la fenêtre, elle considérait les deux coquillages rapportés de la côte de Coromandel, et qui flanquaient la pendule, quand Mme Gayole entra. Elle fit un signe de tête et tendit un peu la main. Mais elle s'aperçut que Mme Gayole entendait rester à distance.

— Asseyez-vous donc, madame Lobez. Vous arrivez du Portel par un temps qui vous a donné bien chaud. Peut-être aussi avez-vous de l'émotion?

— Excusez-moi, madame; ce n'est point à cause de vous, car tout le monde dit que vous êtes bien parlable : mais c'est à cause de ce que j'ai à vous dire.

— Sans doute.

La femme du patron s'assit en belle lumière, sur le canapé, en face de la veuve. Elle n'avait pas fait toilette; mais, autour de son cou, elle avait passé sa grande chaîne d'or, qui dessinait, sur sa poitrine, cinq guirlandes étagées; elle avait remplacé les boucles d'oreilles en forme de boule, qu'elle portait d'habitude, par le long bijou d'or qui va s'élargissant et qu'on appelle les mille anneaux; ses cheveux étaient peignés et tordus avec un soin extrême, et les bandeaux soufflés, d'un noir vivant et qui brillait au sommet de la courbe, encadraient savamment le visage régulier, pâle et plein de Mme Gayole. La Porteloise admirait secrètement la beauté de la Boulonnaise, son air fort et assuré.

— Les choses sont ainsi, dit-elle : mon Gingolph a mis ses amitiés chez vous. Il est jeune, il a rencontré votre fille, il m'est revenu tout malheureux. Moi, je croyais que cela passerait. Je me disais que l'idée n'était que dans sa tête : mais non, elle était dans son cœur, et, si vous le vouliez, à présent, ils pourraient se causer, le dimanche.

— Il n'est pas dégoûté, votre Gingolph, madame Lobez : la plus belle fille de tout Saint-Pierre et qui n'est pas la plus pauvre! Qu'est-ce qu'il nous apporte en retour?

La main de la mère Lobez toucha la boîte de carton.

— Pas grand'chose, c'est bien vrai, madame Gayole!

— Une nichée de frères et de sœurs. Combien avez-vous d'enfans?

— Six en tout : mon mari est mort jeune.

— Ça fera cinq miséreux, qui seront à quêter ma fille.

— Eh! permettez! répondit la veuve, en ramenant ses deux mains vers sa poitrine et en les appuyant sur son cœur, pour en comprimer les battemens. J'espère bien que pas un de mes enfans ne mendiera, pas plus que je n'ai mendié! Nous sommes de pauvres gens, madame Gayole, mais, si je suis vivante et mes six petits aussi, je n'ai que mon travail à remercier, après Dieu.

La matelote dodelina la tête et leva les épaules.

— Vous ne pouvez pas dire autrement. Mais chacun sait qu'on ne fait pas six enfans égaux, et qu'il y a joliment des chances pour que l'aîné nourrisse plus que son ménage. Ça sera dur, avec la gainée d'un pêcheur!

La passion maternelle faisait étinceler les yeux de la Porteloise et la soulevait au-dessus du fauteuil.

— Que savez-vous s'il ne deviendra point patron? Mon mari ne l'était pas, je le sais, mais votre père non plus. Gingolph a de quoi l'être, lui.

— Je ne dis pas!

— Un jeune homme qui a le goût de son métier dans le sang, qui ne se dérange pas, qui n'est pas de la révolte, comme tant de ces jeunes gars, qui ne résiste point au commandement, qui a le cœur frais comme la mer, et qui n'a peur de rien! Ce n'est pas souvent que vous trouverez le pareil!

Mme Gayole lissa, de ses deux mains qui s'écartèrent, ses bandeaux de cheveux, et aplatit le chignon, à petits coups mesurés, afin de mieux montrer qu'elle n'était pas en colère, comme Mme Lobez.

— Ne vous fâchez pas, madame Lobez, je suis une mère qui parle avec une mère. Je n'attaque pas votre fils; je ne lui vole pas son avenir : je dis seulement qu'il n'a guère de présent, ce qui n'est pas mentir, ma chère dame. Et puis, j'ai toujours pensé qu'ils ne se ressemblaient guère, Gingolph, Zabelle : un Portelois, une Boulonnaise.

— Là-dessus, je pense comme vous, dit Rosalie en s'appuyant au dossier du fauteuil. Je n'ai pas désiré pour lui un si grand mariage.

Flattée, Mme Gayole laissa comprendre, en souriant légèrement, qu'elle jugeait aussi que le fils de la mère Lobez ferait un grand mariage, s'il épousait Zabelle.

— J'avais toujours pensé qu'il appareillerait avec une fille du Portel.

— C'était le plus sûr.

— Sans compter que je n'aurais reçu de lui que des complimens. Mais que voulez-vous répondre à un garçon qui refuse de regarder seulement les plus jolies filles du Portel, depuis qu'il a vu votre Zabelle ?

Mme Gayole leva ses mains, que les soins du ménage n'avaient point déformées.

— Je ne prends point la responsabilité de ce ménage-là; j'ai dit à M. Gayole que je voulais bien avoir l'air de céder, pour qu'on ne jase pas dans la Beurrière; mais qu'on ne me demande rien de plus. Zabelle ira chez vous, la Lobez, elle ira demain si vous le désirez. Mais il est entendu que je ne paraîtrai point, jusqu'au jour de l'église.

Rosalie avait parfaitement senti le dédain de cette appellation « la Lobez; » elle répondit quand même, un peu rouge :

— Vous êtes bien honnête de ne pas refuser votre enfant, car enfin, vous le pourriez... J'avais acheté la chevalière avec les pierres, comme cela se doit. Ça n'est pas qu'elle soit digne de vous, bien sûr...

Elle tira, cette fois, la boîte de carton, et, se levant, la tendit à Mme Gayole qui dit :

— Non ! pas à moi.... Zabelle ?

Par la porte de la cuisine, Zabelle, qui guettait le signal, s'avança. Elle alla vers Rosalie Lobez, se pencha un peu, à distance, et dit : « Embrassez-moi ? » La veuve la regardait, étonnée. Elle vit des yeux d'une seule pensée, capables de folie, incapables de mensonge, et elle ouvrit les bras.

— Il a tort de m'aimer, votre Gingolph. Maman me connaît bien, et vous ne me connaissez pas.

La veuve prit dans la boîte la chaîne d'or, ornée de petites pierres taillées, de vingt couleurs, et, pour toute réponse, la passa autour du cou de Zabelle.

— Que c'est joli, dit la jeune fille, et bien choisi !

Elle avait payé la chaîne bien cher, la mère Lobez, du gain de plus d'un mois. Mais elle eut la certitude que cette fiancée

de Gingolph était une fille de cœur, elle en éprouva une joie dont elle fut transfigurée. Jusqu'alors, et depuis son arrivée à la Beurrière, ce n'avait pas été la mère Lobez telle qu'on la rencontrait au Portel et parmi ses enfans. Mais quand Zabelle eut dit : « Que c'est bien choisi ! » Rosalie reprit une manière de plaisanter et, comme elle disait elle-même, de « courtoiser les gens, » qui lui était familière. Elle tourna la tête, considéra une des murailles du salon, une autre, une autre encore.

— Comme c'est riche chez vous, madame Gayole ! Je parie que vous allez à Paris ?

— En vérité, non. Je n'y suis allée qu'une fois, et je me suis bien amusée. Mais mon mari ne s'amusait pas. Il n'aime pas qu'on me regarde... Ça me prive souvent de n'y pas aller. Pas vous ?

— Ma foi non, madame Gayole, je n'y pense jamais.

— Ce n'est pas défendu ! On vit pour son plaisir.

Le visage de la Porteloise redevint un peu rêveur, et la flamme des yeux s'amortit.

— Que voulez-vous, chez nous, on ne dit pas de même.

— Et que dit-on ?

— Nous vivons pour...

— Dites-le !

— Pour gagner notre mort avec toute notre vie.

Elle disait : « not'mort, not'vie ; » elle était une pauvre femme. L'autre comprit à peine. Les mots demeurèrent entre elles, mouvement d'air, sans être reçus, comme s'ils n'avaient pas de prix. Zabelle écoutait, comme sa mère, cette langue étrangère.

IX. — L'APRÈS-MIDI SUR LE MONT SAINT-ÉTIENNE

Le lendemain, qui était le 18 juillet, le chemin qui va de Boulogne au Portel avait plus de passans que de flaques d'eau en hiver. Malgré l'heure matinale, des étrangers se mêlaient à des habitans de Boulogne ou de la campagne, invités à la cérémonie de la Confirmation. L'odieuse curiosité du baigneur fouillait les rues et les places, interrogeait, photographiait, cherchait à tout voir et à tout savoir, et ne comprenait rien, parce que la beauté de la fête était dans l'invisible. Un peuple de pêcheurs recevait l'évêque. Une partie des hommes étaient

en mer. Ceux qui restaient, et les femmes, avaient tendu des filets le long des murs des maisons, draperies blondes qui ne laissaient pas un vide, et couraient en feston d'une fenêtre à l'autre, parce que les âmes croyaient. C'était comme une longue table de communion, tendue à travers la cité populaire, et où toutes les familles et tous les âges avaient leur place. Dans les mailles, ici et là, selon le caprice des riverains, des fleurs et des feuillages étaient piqués. Les potées exposées sur les fenêtres, à l'abri, avaient donné pour ce jour-là des grappes de fuchsia et de géranium; les jardinets des reines-marguerites, des giroflées, des balsamines, des roses du Bengale; les champs voisins des tiges de trèfle incarnat, des pompons bleus de luzerne et des palmes ardentes de ce genêt qui n'a point peur de la mer et fleurit dans ses landes comme au profond des terres. Un peu avant les premières maisons, le clergé, les notables en redingote et coiffés du chapeau de soie, les enfans de chœur entourant la croix d'argent, des marins, des cyclistes qui iront porter la nouvelle au sonneur de cloches, des femmes vêtues de soie noire et violette, cinquante enfans de Marie dans leur costume rouge, attendent l'évêque et vont former son cortège. Gingolph est là sur le bord de la route. Lui, il attend Zabelle, qui a promis de venir. Elle vient, accompagnant son père, qui n'aime pas la toilette et qui a pris sa veste à boutons de corne et sa casquette de patron, noire avec une petite visière vernie. Zabelle est jolie dans le matin. Elle a mis sa belle coiffe qui forme une auréole autour de ses cheveux. Un nuage de poussière s'élève derrière elle, à côté, devant elle et la cache. C'est l'automobile qui amène l'évêque d'Arras. On s'empresse, la foule enveloppe la voiture, le cortège se dévide lentement et sort de la confusion extrême; on voit l'éclair de la croix au-dessus des têtes; la voix des chanteuses vole en festons dans l'air marin. Parmi ces remous de peuple, Gingolph a rencontré le patron Gayole et Zabelle. Ils vont sur le trottoir, tous trois, tantôt ensemble et sur une ligne, tantôt à la file, plus vite que les pèlerins, de sorte qu'ils parviennent bientôt à la hauteur du groupe des enfans de Marie. Zabelle ne regarde point ailleurs. Tandis qu'ils se détournent pour voir l'automobile entouré, obligé de s'arrêter, et l'évêque bénissant les enfans que les mères portent à bras tendus, elle cherche une jeune fille, elle l'aperçoit.

— On m'avait bien dit que Marie Libert allait être nommée

petite reine : c'est fait. Voyez-la donc! Elle a mis tous les dorlots de sa mère et de sa grand'mère, je suppose. Si on pouvait lui voir la cheville, on verrait qu'elle a des anneaux d'or au pied. Mais le vent n'est pas de force à soulever ces robes-là, pas plus que cette Marie n'est de force à porter son bâton à fleurs!

Marie marchait, en effet, en tête des enfans de Marie, avec la grande Reine et la seconde Reine, et portait, comme ses deux compagnes, une torche carrée, blanche, ornée d'un gros bouquet de fleurs en papier d'argent et d'un flot de rubans rouges, et qui était le signe de sa dignité. Elle tenait à deux mains cette lourde hampe ; elle était pénétrée de l'importance de son office, et son profil de sainte de vitrail ne se baissait ni ne se levait, tandis que le flot humain qui lui servait d'écran ne cessait de se mouvoir et de rouler sur l'autre trottoir de la rue. Ne reconnut-elle pas Gingolph et Zabelle qui passaient à sa gauche, le long des maisons? Elle n'eut point, sur son visage, cet air d'effarement et ce signe de la mort qu'y laisse une âme blessée qui se retire pour pleurer. Mais, sans détourner la tête, et tenant toujours sa torche devant ses lèvres qui chantaient, elle suivit du coin de l'œil, aussi longtemps qu'elle fut visible, la grande auréole blanche qui dominait la foule et glissait, plus rapide, le long des filets blonds piqués de fleurs et de feuillages.

Sur la place de l'Église, M. Gayole, Gingolph et Zabelle retrouvèrent la mère Lobez, qui avait remis son toquet de fête et sa menue broche en doublé. Autour d'elle, elle avait sa marmaille. Zabelle, dans les poches de son tablier, apportait des bonbons, et, tandis que le patron et la veuve du marin se saluaient et échangeaient les pauvres banalités coutumières, le spectacle était joli, de cette grande jeune fille penchée, un sac dans chaque main, et de ces enfans en demi-cercle, riant aux sucreries, intimidés en même temps, éblouis par la splendeur de cette inconnue, une princesse probablement, qui avait une dentelle à sa coiffe, un corsage de soie bleu pâle à reflets plus foncés, et, sur sa jupe noire, un tablier de soie de la même couleur que le corsage.

Tous, ils assistèrent à la cérémonie de la confirmation, qui fut longue, puis ils déjeunèrent chez la mère Lobez, et, un peu rouges, à cause du vin qu'elle avait servi, et de son café mêlé de beaucoup d'eau-de-vie, ils allèrent, moins l'infirme, faire une promenade dans la campagne. Il faisait chaud ; ils parlaient haut,

les enfans trottaient par devant et s'échappaient à travers les champs. La route fut d'abord toute vallonnière et d'horizon timide. C'étaient les plis de terrain qui entourent le Portel. La mère Lobez en connaissait chaque motte, ayant couru de ferme en ferme pour vendre du poisson. Elle indiquait les pistes à travers les prairies, et l'endroit où le muret de clôture était bas et écrêté, entre les champs. M. Gayole avait déboutonné son gilet; le petit Ludovic portait sa veste sur son bras; entre les deux groupes, celui des enfans et le couple des vieilles gens, Zabelle et Gingolph marchaient, se donnant la main. Et voyant les deux mains unies, les bras tombans, qui se balançaient au-dessus des landes, au-dessus des herbes, au-dessus des chemins, le patron Gayole répétait comme un refrain :

— Ça va bien, leurs affaires! ils ne s'occupent de personne! Tenez, madame Lobez, vrai comme je suis le patron Gayole, ils partent pour faire un ménage comme le mien. C'est un luron, votre Gingolph!

— Un brave cœur qu'il ne faudrait pas faire souffrir.

— Du plus loin que je l'ai vu venir, j'ai dit à Joséphine : « Laisse arriver! » Elle ne voulait pas. C'est moi qui ai tenu bon.

— Lui aussi!

— Ah parbleu! répondait en riant Gayole, quand une fois on a vu Zabelle, on la revoit toujours comme l'ombre qui ne peut vous quitter, tant qu'il y a du soleil ou tant qu'il y a de la lune. En a-t-elle une tête d'amoureuse! Des yeux comme des amandes chez l'épicier, des cheveux qui se tortillent comme un banc de goémon, et une voix dont on est travaillé...

— Et comment a-t-elle le cœur, monsieur Gayole?

— Eh bien! ma petite mère, il est bon. Elle peut faire de la peine, je ne dis pas qu'elle ne m'en ait jamais fait : mais je ne crois pas qu'elle l'ait voulu. Elle aime rire.

— C'est de son âge.

— Elle quitterait père et mère pour s'amuser, mais si, ensuite, elle les voyait pleurer, elle en serait malade de chagrin. Il y a bien des femmes qui sont comme elle.

La veuve Lobez songeait qu'il y a d'autres femmes encore. A quoi bon dire sa crainte? Elle était trop discrète et trop fine pour ne pas se taire. Mais elle trouva plus dure la montée qui commençait. Car la petite troupe était sortie des prairies et des champs, et gravissait la pente du mont Saint-Étienne, en suivant

la route qui passe derrière Fringhen. C'était l'heure où toutes les poussières sont dans le ciel et brisent la lumière. Les bêtes, dans les pâtures, cherchaient l'ombre d'un arbre ou d'un bout de haie. La haute colline, ronde et pelée du côté opposé au vent, c'est-à-dire vers le nord et vers l'ouest, n'entendait point parler la mer et ne sonnait que la chanson d'été, qui est celle des insectes. Tout au sommet, la petite église du village se dressait, couverte en tuile couleur de feu, entourée d'un cimetière dont les croix rapprochées faisaient, autour des murs, un étrange gazon fleuri, blanc et noir. On ne voyait que ce couronnement, l'église, les croix, et, un peu plus bas, sur la gauche, un bouquet de futaie. Le village était en arrière. Splendeur des cimes! Il devait habiter de la joie, là-haut, car les voyageurs, même les anciens, quand ils aperçurent le clocheton de Saint-Étienne, se hâtèrent et sentirent la fatigue qui fuyait devant quelque chose de fort et de chantant. Encore un bout de chemin, entre une lande et un champ de blé, et ils entrèrent dans l'église, le temps de mettre un genou sur les bancs, puis ils firent le tour du cimetière, parmi les tombes. On est là comme sur un phare. Sauf au nord, où le mont Lambert, prince des monts boulonnais, barre la vue, étendant vers la mer sa longue ligne fléchissante, et ses pentes couturées de ravines, au bout desquelles Boulogne fleurit, tout rose, on découvre un vaste paysage : tout le bassin de la Liane que commande le mont Saint-Étienne.

— Qu'est-ce que c'est, là, au sud? demandait Gayole pour qui la carte terrestre n'était faite que de falaises et d'écueils près de la côte.

— La forêt d'Hardelot, répondit Gingolph. Maman a été souvent jusqu'après les dunes, vendre du poisson, jusqu'à Florincthun et à Écames. A-t-elle marché, la pauvre!

La mère faisait, de la tête, un petit geste de contentement. Avec Gingolph et avec Zabelle, avec le vieux Gayole, elle voyait les plus rapprochées des dunes plantées, leurs arbres jeunes et, par endroits, le sable qui mirait le jour entre les pins, puis, au delà, une forêt plus compacte, plus ancienne, une forêt des terres fortes, puis des croupes cultivées, bien modelées, qui la débordent et, au delà, la ligne continue, à peine festonnée, de la chaîne de hauteurs qui ferment le Boulonnais.

Ils ne s'attardèrent point à contempler le beau dessin de cette

terre vêtue et tourmentée ; ils descendirent de quelques mètres, contournèrent le cimetière, et vinrent se grouper au pied de la terrasse qu'il forme, décidés à se reposer, et parlant déjà du retour. La mère Lobez était assise sur un moellon tombé du mur, Zabelle sur l'herbe ; Gingolph et le patron Gayole s'étaient couchés sur la pente, et accoudés, par politesse. Ils apercevaient devant eux, très bas, la vallée de la Liane, ses espaces d'un vert mouillé, ses groupes d'usines, d'où s'échappait un nuage couleur d'ocre, et la ville de Boulogne, lointaine, d'un rose fané par les fumées de ses fabriques et de ses navires. Un court moment, ils se montrèrent, les uns aux autres, des points de cette terre déployée sous eux, et qui leur rappelait tant de souvenirs, ils nommèrent des quartiers de Boulogne, des maisons du Portel et d'Outreau, des carrefours de chemins qui ressemblaient à deux pailles en croix. Les femmes répondaient, mais bientôt, Gayole dit :

— Et la mer ! Elle se chauffe !

Alors les deux femmes perdirent leur expression de bonheur, et elles laissèrent parler les hommes.

— Elle n'a pas sa figure d'hiver, hein ? On la jurerait innocente ! On lui donnerait à manger dans la main !...

Gingolph, en lui répondant, employa le mot dont se servent les marins quand ils parlent au patron du bateau.

— Oui, maître !

— Tu m'appelles comme les hommes de mon bateau, quand je les commandais. Viens, que je te parle d'elle. J'ai des choses à te dire, puisque tu seras mon gendre, un jour venant.

Ils se levèrent, et, l'un près de l'autre, ils s'avancèrent sur la pente, au delà des femmes, au delà du groupe des enfans. Ils étaient debout ; il n'y avait, devant eux, que de l'air, de la lumière et, au loin, là où ils regardaient, la mer toute luisante sous la rayée de juillet.

— Hein ? dit Gayole, la voit-on assez, la Manche ? Nous sommes presque au goulot. Car elle ressemble à une bouteile qui n'aurait pas de fond ni de bouchon. C'est une mer courte, un passage pour le vent, et pour le poisson, et pour les bateaux. Rien n'y tient en place. Presque pas de profondeur : des misères, trente, quarante mètres, au plus une centaine, dans la fosse qui commence au-dessus de Cherbourg. Pas mal de dangers, des talus qui se lèvent, comme la Bassurelle, le Colbart,

les Ridens, et toute cette vasière de la pointe d'Angleterre, sans parler des îles, et des courans. Sois un homme qui n'a peur de rien, quand il a mis de son côté tout son devoir bien fait. La mer n'aime pas qu'on ait peur d'elle. Va toujours bien hardi, veillant de tes yeux et de tes oreilles, ne dormant guère.

— C'est ma manière, dit Gingolph.

— Rappelle-toi que la Manche se remplit et se vide du côté de l'Océan, par le fond. Il y a une seconde branche de courant qui fait le tour de l'Angleterre, et le tour de l'Écosse. Les deux mordans de la tenaille se rencontrent devant Dunkerque, et l'eau vous la danse, la gigue anglaise.

— Je l'ai déjà vu, patron.

— Tiens toujours compte de la profondeur de la mer. Il y a des mers qui vous disent : « Ne reste pas là, nous avons des mauvais coups à faire, va ailleurs. » Mais surtout, pour trouver le poisson, calcule la profondeur, l'abri du fond, le courant, l'habitude qui fait que les mêmes espèces retrouvent les routes d'une année à l'autre. On pêche trop au chalut. Le banc de Hull, qui était un trésor au poisson, dans ma jeunesse, il est dévasté, à présent. Rien qu'à Hull, ils sont dix-sept cents bateaux. On les voit par paquets de trois et quatre cents, qui pêchent. Tu verras cela, la nuit, quand on passe : tous les feux allumés, les lampes à acétylène, les lampes électriques éclairant le pont...

— Les hommes disent que c'est comme une ville qui se balance.

— J'aime mieux le chalut dans la Manche, et les grands coups de filet qu'on donne à raser les eaux d'Angleterre. Faut pas se faire prendre, par exemple! Surtout, j'aime mieux le hareng. Voilà le métier des Boulonnais, le hareng! Tu es du Portel, mais tout de même tu comprends ce que je veux dire. C'est lui qui a bâti la ville. Il est le maître de tout. Tu vas, — une supposition, — en forêt de Boulogne. Tu vois un homme qui travaille avec sa hache. Tu lui dis : « Pourquoi cognes-tu sur le hêtre? » Ailleurs on répondrait : « Pour chauffer les gens, » mais il répondra : « Pour saurir le hareng! Tout le doré du hareng saur, et son goût, il est dans la fumée du hêtre à quoi on ajoute une poignée de sciure d'ormeau et de frêne si l'on veut. » Tu vas chez un armateur, chez les fabricans de voiles, de cordes, de filets, chez les constructeurs de machines, chez les marchands

qui vont chercher la glace de Norvège en billots et qui la cassent en grêlons : chacun d'eux parlera du hareng plus que de tout autre poisson. Tu vas dans les prés de Boulogne : ils servent à étendre les filets qui ont passé par le cachou. Toujours l'hareng : il est roi de Boulogne. Sans lui, la moitié et plus du quartier de Saint-Pierre serait toute pauvre. Le métier d'hareng est le plus beau, je te le dis. Moi, j'ai passé 214 fois devant Douvres, que tu vois là-bas, et je ne compte que mes navigations au hareng. Je sais où on le vend. Ce n'est pas seulement dans nos pays de rivage, ou bien en Hollande, ou en Angleterre : tout le monde en veut. Réjouis-toi quand tu liras dans les journaux que les vendanges ont été bonnes en Champagne, en Bourgogne, en Touraine, car les vignerons de ces pays-là mangent l'hareng saur pour mieux boire après. Ceux du Bordelais, par exemple, ne font pas de même, et c'est la morue salée qu'ils préfèrent. Gingolph, tu seras patron, tu deviendras riche, si tu as bien appris à reconnaître le poisson. Écoute-moi, moi qui n'irai plus. Pars toujours de bonne heure, et va jusqu'au 60° de latitude nord, par le travers des Shetlands. Il se montre là tout d'abord. Le hareng, c'est comme des champs tout mûrs et grouillans qui se lèveraient du fond, pour nous, toujours dans les mêmes temps et au même endroit. Fonce dedans, pêcheur du Boulonnais ! fais ta moisson ! emplis ta cale ! il restera toujours de la graine. Les gens qui n'ont pas fait la pêche, les savans, disent que les millions et les millions de harengs, dont la mer est quelquefois luisante dans la nuit, ne forment qu'un seul banc, qui descend du pôle, et qui suit la côte d'Angleterre, et puis qui passe par le détroit, pour aller se faire prendre encore jusqu'au Havre. Y crois-tu ?

— Monsieur Gayole, moi, je n'en sais rien encore.

— Moi, je sais ! Ça se lève par quartier, l'hareng, ça fait un peu de chemin, mais toujours dans son canton. Ça n'est pas le même poisson que nous pêchons, tout le long de la campagne de six mois. L'hareng des Orcades a de bons pâturages, faut croire. Tu es là, dans le grand nord, en juin. — Et Gayole étendait le bras. — Tu prends le poisson, il est gros, il est plein, tu l'ouvres, il n'a pas de laite, rien qu'un morceau de graisse. Trois mois après, tu es devant Grimsby ; le poisson aurait dû grossir : il est plus petit. Et il n'est plus le même, non plus, en novembre, quand on le pêche devant Boulogne, ou en décembre, devant

le Havre. Le difficile, c'est de découvrir le banc, quand il n'est pas encore tout formé, dans les mers froides. Eh bien ! je vas t'apprendre mes secrets. Pour moi, il y a trois apparences qui signalent l'hareng : les oiseaux, les baleines, et l'huile du poisson, qui blanchit la mer. Mais la plus sûre de toutes, c'est la baleine. Quand tu as vu la baleine souffler, et jouasser, et ses baleineaux venir tout contre le bateau, sois content : vingt-quatre heures après qu'elle a passé, mets tes filets à l'eau : tu es sûr de prendre du poisson. Ne grogne pas après le mauvais temps. Le pire, c'est la lune. Elle chasse l'hareng. On voudrait la faire tomber. Il faut une mer remuée, avec son sable, une nuit bien noire, et la danse ne gêne pas. Gingolph, je vois que les marins changent un peu de caractère. Ils ont moins de conduite, plus d'orgueil, et le poil dans la main souvent : mais la mer, ça ne change pas. Aime-la !

— C'est fait !

— Elle te le rendra. La Manche, c'est une mer qu'on ne connaît pas facilement, une femme, une matelote, mais c'est une bougresse aussi qui sait remercier ceux qui s'occupent d'elle. Tu verras !

Il avait parlé de son plus grand amour. Il prit Gingolph par le bras, le secoua pour s'assurer que le gaillard était solide sur ses pieds, puis il revint vers Zabelle et la mère Lobez, qui avaient causé, doucement, de menues choses de ménage.

— Il me plaît, ce garçon-là, il me plaît beaucoup !

— Tant mieux, monsieur Gayole ; c'est bien de l'honneur !

Le vieux se prit à rire, et regardant, de ses yeux inégaux, tantôt les femmes, tantôt son voisin, comme un homme qui a une arrière-pensée, et qui prépare l'auditoire à une confidence :

— Pourtant, Gingolph, tu n'es pas de la même marine que nous ? Tu es en retard, comme tout le Portel. Tu navigues encore à la voile ! Tu es payé à la part !

Le vieux Boulonnais riait tout à fait, et on put voir qu'il n'avait pas été mal surnommé par les gens de mer, qui le nommaient : Gayole la grand'goule.

Gingolph cessa de rire, au contraire, et de regarder Zabelle.

— Je tiens à la voile, et je tiens à la part ! dit-il.

Et, au sérieux de son visage, il fut aisé de voir qu'il affirmait une conviction, un principe qu'on avait déjà attaqué devant lui, et qu'il avait défendu. Zabelle, silencieuse, l'étudiait. La

mère Lobez observait son fils avec un peu de fierté et un peu de crainte, comme un homme qui s'expose à un péril. Seul, le vieux patron riait encore.

— Et pourquoi donc que tu ne viendrais pas sur nos vapeurs?

— Jamais! maître Gayole.

— C'est le progrès. Vous ne pouvez pas chaluter aussi bien, parce que vous n'avez pas la vitesse, et, quand il faut aller au hareng, le long de l'Écosse ou de l'Angleterre, et que le vent n'est pas votre ami, vous en perdez, du temps, à faire les voyages!

— Et vous, quand vous avez une avarie de machine, un corps mort, votre bateau!

— Tu y viendras!

Zabelle, en arrière, doucement, ajouta:

— Nous autres, à Boulogne, on donne le ton à la marine.

— Ah! mais non! cria Gingolph, qui se détourna, jeta à Zabelle un regard mécontent, comme s'il avait été personnellement injurié, mais ne voulut répondre qu'au vieux Boulonnais: ah! mais non! vous êtes plus flambarts, vous les Boulenois, vous parlez plus de ce que vous faites, vous ne vous cassez pas un bras, ou une amarre, ou une rame, dans un sauvetage, sans vous faire donner un ruban, comme des femelles...

— Dis donc, Gingolph!... Qu'est-ce que tu penses!... Paix, mon petit!

Les trois exclamations furent poussées en même temps par Gayole, par Zabelle et par la mère. Mais le jeune homme debout, le bras tendu vers le vieux patron, continuait:

— Vous faites la pêche aussi bien que nous, vous avez du coup d'œil pour le hareng; je veux bien: seulement, vous n'êtes plus des frères les uns pour les autres, vous ne partagez plus la pêche, vous n'êtes que des ouvriers, vous recevez votre gainée; que la pêche soit bonne ou mauvaise, vous embauchez tout le monde, tandis que moi, sur la *Belle-Chance*, rien qu'entre Portelois, avec ma part d'homme, et, si j'ai un filet, avec ma part de filet, je suis dans ma maison, je suis sur mon bien!

— C'est vrai, dit Gayole sentencieusement; les patrons le disent tous, la pêche de Boulogne, ça devient de l'industrie, mais aussi la plus belle pêcherie de France!

— Une école de fainéans!

— Moi, un fainéant!

— Pas vous, vos hommes! A qui fera le moins d'ouvrage,

puisqu'on est toujours payé de même! Tandis que nous, bon sang de bon sang, quand il y a une espérance de poisson, une dure manœuvre de tézure, du vent, de la glace, de l'eau dans les bottes, faut nous voir : personne ne demande à se reposer! Je resterai sur nos voiliers, maître.

Il eut un petit rire rapide, pour Zabelle, et dit encore :

— Je gagnerai toujours assez pour faire bouillir notre chaudière, à Zabelle et à moi.

Le vieux Gayole n'avait pas parlé sans raison des vapeurs harenguiers de Boulogne. Il avait l'air d'un homme emporté, et il l'était, mais ses colères étaient souvent méditées, et ses conversations toujours. Il s'était promis de faire, ce jour-là, un bel honneur et un plaisir à Gingolph et, malgré ce début peu engageant, ayant mûri son projet, il le déclara.

— Tu ne me déplais pas, jeune homme...

— A moi, il me déplaît quand il parle ainsi, interrompit Zabelle.

— Tais-toi, la fille! Je dis, Gingolph, que tu ne me déplais pas quand tu défends tes camarades du Portel. Il ne faut pas laisser sa maison, où qu'elle soit, sans raison ni regret. Mais, puisque je t'ai permis de causer avec Zabelle, j'ai pensé à te faire un autre cadeau : que penserais-tu d'être inscrit sur le rôle du *Dragon*, mon bateau, à moi?

Gingolph eut un mouvement de surprise, il fronça le sourcil, embarrassé de répondre, puis la jeunesse, incapable de se taire, l'emporta, et dissipa le nuage.

— Je refuserais, maître.

— Tu?...

— Oui, même si je me soumettais à naviguer sur un vapeur, je n'irais pas à bord du *Dragon*, parce qu'il y a un homme qui ne me revient pas.

— Il s'appelle?

— Le Minquier!

— Le mécanicien en second? Brave type, il me semble, débrouillard.

— Je le connais, interrompit de nouveau Zabelle : il est drôle tout à fait. Toutes les fois que je le rencontre, il a une manière de me saluer si jolie qu'on dirait un monsieur. C'est un Breton.

— Un étranger, dit Gingolph, et un homme que je ne peux voir. Là où il sera, je ne serai pas!

Le ton de Gingolph était si décidé que Zabelle, tout indépendante de caractère qu'elle fût, ne riposta rien. Le patron Gayole crut qu'il ne s'agissait point d'une haine personnelle, et que Gingolph exprimait seulement, à propos d'un homme qui ne lui était pas sympathique, la rivalité, l'hostilité de carrière, les différences d'origine souvent, de culture, d'habitudes et d'idées, qui existent entre les pêcheurs et le personnel des machines. Il ne voulut pas trop contredire Gingolph, et d'autant moins qu'il n'aimait guère, lui non plus, « la chaufferie. » Changeant de sujet, sûr d'être écouté et approuvé, il proposa d'entrer « Au Repos de la Côte, » dans la médiocre auberge, bâtie en contre-bas du cimetière et de l'église, et qui soutient comme eux, sans rempart, ni talus, ni rameaux d'arbres qui protègent, l'assaut presque constant du vent d'ouest. Ce fut un moment de cordialité. Chacun faisait effort pour faire oublier les dissentimens qui venaient de se révéler. Chacun se montrait prévenant : comme si la claire puissance qui veille tout en haut de l'âme n'avait pas deviné et vu qu'il y avait un désaccord véritable entre Zabelle Gayole et Gingolph Lobez, amoureux cependant et qui voulaient demeurer tels, l'un et l'autre.

Le retour, avec la lumière sur la joue gauche, et la brise de mer qui venait d'elle-même au devant des poitrines ouvertes, fut un moment court et paisible. Les deux fiancés marchaient près de Gayole et de la mère Lobez, l'union des familles semblait plus complète qu'à l'aller, on parlait d'autres promenades qu'on ferait, si la pêche le permettait. Quand le groupe se sépara, dans le bourg d'Outreau, le père Gayole, qui savait les convenances, demanda la permission d'embrasser la mère Lobez ; et cela signifiait qu'on était bien d'accord, et que les riches, les pauvres, les Boulonnais, les Portelois, ne formaient plus qu'une seule famille. Mais, dès que les maisons les eurent cachés les uns aux autres, et qu'ils se retrouvèrent sur des chemins différens, la veuve Lobez et son fils, le père Gayole et sa fille devinrent comme muets. Ils revivaient les heures récentes comme les bêtes remâchent leur herbe, lentement, la tête levée, les yeux au large. La destinée, si souvent faite de nos imprudences, de nos passions, de nos fautes, de nos vanités, les tenait tous prisonniers sur parole. Aucun ne cherchait à s'évader. Gingolph et Zabelle, pris au piège d'amour, pénétrés d'une image qui courait dans leurs veines, libres déjà dans une petite limite, n'avaient ni l'un ni

l'autre la force de redevenir étrangers, et défendus l'un pour l'autre, et seuls dans la vie. Ils se répétaient intérieurement, sans y croire tout à fait, que les dissentimens s'effaceraient, et que, d'ailleurs, ces différences qu'ils avaient constatées, entre leurs opinions, n'étaient point de première importance. S'agissait-il de religion ou d'honneur? Non. Avait-on découvert que ce Gingolph était un débauché, un ivrogne, un brutal? Non encore. Zabelle avec la confiance orgueilleuse des femmes très belles, qui ont déjà éprouvé leur pouvoir et qui le croient aussi grand sur les esprits que sur les cœurs, se promettait d'apprivoiser ce sauvage, qui refusait de monter à bord d'un vapeur, et ce jaloux, que le nom de Le Minquier avait rendu si rude. Le vieux Gayole n'était pas sans quelque contentement secret d'avoir rencontré un caractère d'une certaine vigueur. Moins dupe que d'autres des apparences, il ne doutait pas que cette querelle ne finît par le conseil et selon le désir d'une femme, de Zabelle sans doute, peut-être de la veuve Lobez qui ne s'était pas prononcée. Celle-ci apercevait seule les profondeurs, elle voyait que Zabelle et Gingolph n'avaient point l'âme pareille, et que leur volonté d'être heureux l'un par l'autre ne suffirait pas pour les rendre heureux, mais qu'elle leur montrerait, au contraire, quelle idée différente ils avaient du bonheur. Elle ne méprisait pas la jeune fille; elle éprouvait une mélancolie, une pitié qui enveloppait les deux enfans. Toujours son cœur voyageait dans l'avenir et souffrait pour les autres. Les ménagères, sur le seuil de leur porte, secouant la salade lavée dans la cage de fil de fer, disaient : « Bonjour, mère Lobez! un joli soir! » Elles recevaient une réponse de petite attention, et elles continuaient alors de causer avec les filles de la pauvre femme, qui traînaient la jambe, toutes trois, et qui riaient en arrière. La mère, pour rien au monde, n'aurait voulu faire part de ses craintes à Gingolph. « Maintenant, c'est fait, songeait-elle, il a tant voulu, tant voulu que j'aille chez ces Gayole! Si je lui disais ma peine, il serait encore plus malheureux que moi; et il ne me croirait pas, pourtant, à cause des trop beaux yeux de la Zabelle. Il faut que le malheur nous conseille lui-même. Il n'y a point de conseilleur comme lui. Mon Dieu, que mon petit souffrira, avec son tendre cœur! Je n'ai qu'à préparer mes bras pour le consoler!... Non, je ne veux pas faire la leçon. Mais, quand j'aurai l'esprit plus tranquille

que ce soir, je dirai une seule chose à mon enfant, et, pour Zabelle, je tâcherai de l'aimer. »

La ville était pleine de baigneurs qui faisaient monter le prix des vivres. La mère, en les retrouvant, ces inconnus qu'elle ne cessait de rencontrer, pensa encore : « J'aimerais mieux devoir deux cents francs chez le boulanger, et que ces Gayole, leur fille et leur argent n'eussent jamais approché de nous! »

Au commencement d'août, dans le court espace de temps que les hommes de la *Belle-Chance* demeurèrent à terre, elle eut un moment de solitude avec Gingolph, parce que les enfans étaient allés s'amuser sur la plage. Elle dit alors à son fils :

— J'ai réfléchi. Si les grands vapeurs prennent plus de poisson que les voiliers, il ne faut pas rester en arrière de ton état, Gingolph. Tu ne peux pas faire que le passé revienne. La part est meilleure que la paye, je suis de ton avis, mais, si tu es capable d'arriver second sur un vapeur, dis, Gingolph, est-ce que tu refuseras?

— Quelle apparence? Mon père l'a-t-il été?

— Vois-tu, ce qu'il ne faut pas faire, c'est changer son bon cœur contre un mauvais, c'est jurer, c'est fainéanter, c'est ne pas obéir ; mais ne te plains pas du déplaisir de la vie, ni des compagnons, ni de la fatigue : les pierres font partie du chemin. Emporte ton bon Dieu, et ne te soucie point du reste. Quitte la part, et va à la paye !

Il ne répondit pas sur l'heure, mais, quand la campagne de hareng fut finie, — oh! la dure année! le dur hiver où les bateaux étaient revêtus de glace, où les embruns gelaient en touchant les cordages! — il accepta d'embarquer sur la *Tour-d'Odre*, un vapeur harenguier et pêcheur de maquereaux, qui appartenait à l'un des principaux armateurs de Boulogne.

La belle Zabelle fut contente, le vieux Gayole aussi. La mère Lobez connut seule l'influence à laquelle il avait cédé, la pensée qui, lentement, dans ce cœur d'honnête homme, avait germé. Le jour où Gingolph lui annonça qu'il venait de se faire inscrire sur le rôle de la *Tour-d'Odre*, elle dit en elle-même :

« Gingolph, qui n'es que le reflet de la femme, c'est pour cela que tu vaux quelquefois. Hélas! une autre est déjà venue. Puisses-tu être, encore un peu de temps, le reflet de ma pauvre âme, parce qu'elle prie ! »

A bord de la *Tour-d'Odre*, Gingolph avait pour patron

Bucaille la Bistouille, ainsi surnommé à cause du terrible goût qu'avait eu et qu'avait encore le patron pour l'eau-de-vie mêlée de café. Bucaille n'était pas un vert-de-gris, mais il n'appartenait pas à une moindre race, ayant une parenté avec le célèbre corsaire boulonnais, marié à une Delpierre, et qui changeait de bateau de guerre comme un grand cavalier change de cheval, également redouté des Anglais, qu'il commandât la *Brillante*, le *Furet*, l'*Enjôleur*, l'*Adolphe* ou l'*Étoile*. L'arrière-neveu ne faisait la course qu'au poisson, mais il la faisait rude et sans répit. Depuis Belle-Isle-en-Mer jusqu'à la mer d'Irlande, depuis les Sorlingues jusqu'à Ymuiden, tout le long des côtes d'Angleterre et d'Écosse et jusqu'au port de Lerwick, qui est la capitale des Shetlands, pas une fille d'auberge qui ne se vantât d'avoir servi à boire au patron Bucaille. Lourd et majestueux, chaussé de bottes où un enfant de six ans fût entré tout entier, le visage tavelé, boutonné, encadré d'une barbe rousse que ponctuaient de virgules des mèches blanches tortillées, il était sans rival pour deviner l'heure, la profondeur, l'étroit goulet invisible entre les roches, où passe le poisson. Aucun de ses marins ne lui désobéissait, jamais. Il était manœuvrier, capable de reconnaître sa route, même dans le brouillard, sur toute mer où il avait passé. Bucaille ne disait pas beaucoup de paroles, mais il observait beaucoup, les choses et les hommes. C'est lui qui avait désiré d'avoir à son bord Gingolph Lobez.

X. — LES FIANCÉS

Depuis le jour où la mère Lobez était venue, rue de Folkestone, demander la permission, pour Gingolph, de « causer » avec Zabelle, les jeunes gens étaient promis et promise, et la coutume du pays donnait à la jeune fille une place et des droits définis dans sa nouvelle famillle. Lorsque la *Tour-d'Odre* était signalée, après un voyage d'une, deux, trois semaines, — il y a toujours des femmes qui guettent, avec des longues-vues, du haut de la Chapelle des pêcheurs, et il y a les camarades qui accostent, — Zabelle faisait chauffer du café mêlé d'eau-de-vie, ou d'un vieux rhum que Gingolph aimait bien, elle enfermait le mélange dans un cruchon qu'elle enveloppait d'un bas de laine. et elle descendait au port, sans faire toilette, portant la provision, et, du plus loin qu'ils pou-

vaient voir les pierres du quai où ils avaient coutume d'aborder, les marins reconnaissaient Marie, Joséphine, Véronique ou Zabelle. En hiver, ils buvaient pour se réchauffer ; en été, pour se rafraîchir. La consigne était sévère, d'ailleurs, et la relâche vite terminée. Bucaille reprenait la mer. Les amoureux n'avaient guère le temps des promenades, et, sauf le mois de février, où la mer rend ses hommes, la *Tour-d'Odre* avait toujours son étrave au labour des courans et des lames. On trouvait cependant l'occasion, selon la saison, d'aller ensemble à Equihen, à Hardelot, dans la vallée du Denacre, dans les prés et jardins de la Colonne, ou encore à la chapelle de Jésus-Flagellé. La mère Lobez, le plus souvent, accompagnait « les enfans » toujours suitée d'une ou deux de ses grandes filles, qui, du coin de l'œil, épiaient les fiancés, et, les ayant vus rire ou se parler bas, devenaient aussitôt rêveuses, ou sérieuses, pour un temps. Il arrivait aussi que Gingolph fît quelques flâneries dans la ville, avec Zabelle, pour lui acheter un petit cadeau, ou s'il y avait un spectacle à voir, un défilé de cirque, un cortège officiel, ou la foire de la Saint-Martin, qui garnit de boutiques, de manèges de chevaux de bois et de jeux de montagnes russes, les espaces libres de la haute ville, aux deux côtés de la porte des Dunes.

Leur amour n'était guère que leur jeunesse tentée et retenue. Lui homme, elle jeune fille, ils avaient la permission de se voir librement, de se dire des mots tendres, de se tenir par la main, d'échanger un baiser au coin d'une rue ou d'une haie, et d'être, l'un pour l'autre, le rêve, la joie future, l'abri contre le mauvais temps de la mer et de la vie. Mais c'était ce rêve-là, justement, qui tremblait quelquefois et perdait de sa beauté. Les pauvres l'ont comme les riches. Ils poursuivent la paix fuyante, la paix avec sa plénitude. Ils ne disent point les mots qui l'expriment, mais depuis l'origine, au long des siècles, ils ont tous espéré, et cru apercevoir, dans une autre créature humaine, l'idéal de la femme ou celui de l'époux. Et la plainte du monde est faite presque toute de leur déception autant que de leur mort. Gingolph avait plaisir à passer une demi-journée près de Zabelle, mais Zabelle aimait trop à rire. Dès qu'il était longtemps seul avec elle, à moins qu'il ne lui fît la cour, comme font les fiancés disant un peu plus qu'ils ne pensent, il avait le sentiment qu'elle s'ennuyait. Ce qu'il pouvait raconter de la pêche, de la navigation, des rivalités et des amitiés entre

gens de mer, de sa vie, en somme, n'intéressait pas Zabelle. Il se disait : « Toutes les filles sont comme elle, les bateaux ne sont pas leur affaire, » mais cela le peinait qu'elle n'eût pas même un peu de cœur pour le métier. « Combien gagneras-tu l'an prochain ? » demandait-elle, ou bien : « Le poisson s'est bien vendu? est-ce que l'armateur a parlé de la prime? » Elle se laissait chérir volontiers, mais il se disait quelquefois qu'elle eût souri tout pareillement à un autre, n'importe lequel, qui lui eût répété : « T'es jolie aujourd'hui, Zabelle, toute la Beurrière doit être jalouse quand tu descends la rue? Moi, je ne peux pas croire que j'aie pu gagner ton amitié. C'est comme si j'avais pris le poisson dont me parlait mon père, quand il avait bu, le poisson qu'il espérait prendre, et qui avait la tête en or, le corps en argent et les yeux en perle fine. Il y a tant de pêcheurs, au Portel et à Boulogne! Il en faut, une chance! » L'humble prière cachée dans ces mots-là, Zabelle ne l'entendait pas. Elle ne répondait pas : « Moi aussi, j'ai de la chance! » L'homme reprenait le large et, dans la solitude des grands guérets de la mer, il se remettait à songer à la fille du patron Gayole, à la belle Vert-de-Gris qui avait accueilli la demande d'un pauvre pêcheur du Portel, et il avait son image devant les yeux, tandis que, dans le dur vent, la pluie, l'embrun, il halait, pendant cinq heures de nuit, les filets où les harengs s'étaient maillés. Cela repose les mains d'avoir l'esprit ailleurs.

Maintenant qu'il avait fait, pour la mère Lobez, le sacrifice de s'enrôler sur un vapeur boulonnais, il allait loin dans l'espérance. Lorsque le cambusier passait sur le pont avec sa bouteille d'eau-de-vie, et s'arrêtait devant Gingolph, le vieux Bucaille lui disait, sa moque vide à la main, magnifique, ayant déjà lampé les quinze centilitres qui constituent la part de chacun : « Celui-là, fais-lui bonne mesure, il est marin comme un margat, » il voulait dire comme l'oiseau vorace qui pêche le plus de harengs dans les mers froides. Un jour même, il dit : « Marin comme moi! » il ajouta seulement : « Comme moi maintenant que j'ai baissé. » Personne, dans l'équipage, n'avait plus d'endurance, surtout personne n'avait son instinct très sûr pour deviner le temps prochain, ou la vitesse d'un courant, ou la présence du poisson. Les hommes embarqués avec Gingolph lui disaient quelquefois, par plaisanterie : « Eh bien! Gingolph, avant que tu aies trente ans, tu commanderas la

Tour-d'Odre, et ça fera un jeune patron avec un vieux bateau. » Ils faisaient plaisir à Gingolph. Mais il pensait aussitôt : « Zabelle n'est pas fière de moi. Je ne suis pas assez joli ! » Il disait vrai. L'espèce de beauté qu'il avait prise, en devenant homme, n'était point celle que pouvait admirer une fille élégante et, en toute chose, même dans son amour, dirigée par la mode. Gingolph, dans le temps de sa pleine jeunesse, et comme l'heure allait bientôt sonner de son service dans la flotte, de « faire son congé, » était devenu un homme dont la poitrine était épanouie et tendue, comme la proue d'un bon bateau; la taille était plus haute que la commune, et tout juste celle de Zabelle, le visage plein, rasé, à l'exception de la moustache blonde, les dents carrées et souvent à l'air, les yeux bien droits, bien fermes de regard, et tels que, comme la mer, pour un coup de vent ou un rayon de soleil, en un moment, ils changeaient de couleur. Il donnait l'idée de l'audace tranquille, et, quand il riait, de la finesse du guetteur de bêtes, dont la vie se passe à lutter et à ruser. Habillé de grosse laine, chaussé de bottes, la fameuse toque de loutre enfoncée sur la tête, il était un type magnifique de pêcheur des mers du Nord, d'autant plus que, au retour d'une campagne sur les côtes de Norvège, il avait laissé pousser ses cheveux, qui se relevaient en bourrelet tout autour du bonnet, et, vieillissant un peu le jeune Portelois, lui donnaient quelque ressemblance avec les pêcheurs des îles Lofoden. Il s'entendait mieux à naviguer qu'à danser, et c'est ce que Zabelle ne pouvait pardonner ; il n'avait pas la mine faraude de certains qui savent conter cent histoires, faire des tours de cartes et de passe-passe, amuser les femmes et les rendre envieuses du bonheur d'une autre. Parce qu'il était faible devant elle, deux fois il s'était laissé emmener dans des salles de bal où fréquentent les matelotes et les jeunes filles de Boulogne : elle s'était amusée, et lui, après avoir essayé de valser, sur les planches, avec Zabelle, il avait dû renoncer, et la voir, de loin, danser avec dix autres hommes, de ceux qu'il aimait le moins parmi les gens de mer. Zabelle avait une royauté à Boulogne, et lui il n'y ajoutait rien. On ne peut dire qu'elle ne l'aimait pas. Ses intentions étaient droites. Elle ne voulait ni le trahir, ni le quitter. Très jeune, plus éveillée que les filles de son âge, elle avait été flattée d'être recherchée par ce garçon. Mais on l'avait habituée à compter sur les hommages de tous, comme sur une

dette. Son amour était une simple préférence qu'elle avait déclarée avant l'âge de raison. Elle n'entendait pas qu'il la privât de l'admiration dont cette Gayole, depuis l'enfance, était l'objet. Même quand elle se promenait avec Gingolph, son regard becquetait un peu partout. Elle n'avait pas ces yeux qui reviennent vite au fiancé, et qui sont encore pleins de lui en regardant à côté.

Si on lui eût dit qu'elle n'aimait pas son promis de la belle manière qui est généreuse, et, autant que nous le pouvons, oublieuse de soi, elle eût été bien étonnée. Sans aucun doute, elle eût été capable, pour Gingolph, d'un acte de grand dévouement. Elle l'eût soigné et veillé, s'il avait été atteint d'une maladie contagieuse; elle se fût jetée à l'eau pour essayer de le sauver, si on était venu lui apprendre que Gingolph était tombé dans le port, à l'heure de la marée pleine. C'était le petit dévouement quotidien, qui lui faisait défaut. Elle n'avait pas été habituée, chez elle, à beaucoup penser aux autres, et elle découvrait, avec surprise, qu'elle pouvait faire souffrir, car ses parens, depuis sa petite enfance, lorsqu'ils souffraient par elle, mettaient toute leur tendresse à ne pas le laisser voir. La mère Lobez n'avait point leur faiblesse. Chaque dimanche, ou à peu près, Zabelle se rendait chez sa future belle-mère pour y passer l'après-midi. Si Gingolph était en mer, elle prenait le tramway, arrivait au Portel vers midi et demi, dînait à deux heures avec la famille Lobez, et ne rentrait chez elle qu'à la nuit. La coutume, — qui ne s'est point établie, en temps ancien, sans de belles raisons, — le veut ainsi. Zabelle, quand Gingolph n'était pas là, jouait aux cartes avec la mère Lobez, avec Jacqueline qui était maintenant une apprentie couturière, avec Jeanne la palombe qui commençait à grandir, ou bien elle se promenait, beaucoup moins loin que les jours où Gingolph menait la bande. Sans y manquer, elle assistait aux vêpres, dans la partie de l'église où sont quelques chaises libres, pour les étrangers ou les pauvres qui n'ont pas leur banc. De toute façon, elle avait l'obligation de causer avec la mère Lobez. Les deux femmes s'irritaient souvent l'une contre l'autre; colère vive chez Zabelle, exprimée en paroles aussitôt dites que pensées; regrets ardens chez la veuve Lobez, reproches qui s'adressaient aux parens bien plus qu'à la jeune fille. La mère Lobez disait à Zabelle : « Quel dommage que tu n'aies pas été élevée avec mes filles!

Tu serais meilleure. Il y avait en toi une femme étonnante qui ne fleurira pas! » Au fond, elles s'aimaient et peut-être la mère Lobez avait-elle, sur le cœur de Zabelle Gayole, plus de puissance que Gingolph, timide quand il parlait d'amour et gauche quand il dansait.

Et, ainsi, les jours s'écoulèrent, jusqu'à celui où Gingolph reçut l'ordre de se rendre à Cherbourg, au dépôt des équipages de la flotte, pour y commencer le service de quarante-huit mois qu'il devait à l'État. C'était à la fin de mai, et le lendemain, exactement, de son anniversaire. Il alla porter l'avis à M. Gayole, qui fut ému du départ, et qui dit :

— Mon Gingolph, tu es un marin. Il y a longtemps que je l'ai dit. Mais je l'entends dire, après moi, toutes les fois que je descends au quai. Tu vas finir d'apprendre la marine pendant ton congé. Tu y vas de bon cœur, au moins?

— Oui, maître Gayole; seulement un peu de tourment, à cause...

— A cause de Zabelle? Mon garçon, tu la connais : une fille qui a été élevée, je peux le dire, comme pas une. Aie pas peur. L'absence les rend plus tendres. C'est comme Mme Gayole : on peut se disputer au départ, on s'embrasse toujours au retour. Aie pas peur. Je suis là pour veiller. Et puis, quand tu nous reviendras, dans quatre ans, j'ai l'idée de faire de toi le patron du *Dragon*.

— Je serai bien jeune encore!

— La jeunesse, c'est de la chance de plus qui s'ajoute aux hommes. J'ai un patron qui vieillit, je vas le garder tout de même, bien que la pêche ne donne pas assez, depuis quinze mois. Mais quand Gingolph Lobez appareillera pour revenir à Boulogne, par chemin de fer, et pour épouser la plus jolie fille, et la meilleure de Boulogne, foi de Gayole, tu seras patron de ce bateau-là!

Il montrait l'image, accrochée au mur, du *Dragon* peint en gris.

Gingolph remercia, et, ayant été chercher Zabelle, qui était en visite chez une voisine, il convint avec elle qu'on passerait la dernière après-midi dans la vallée du Denacre, où il y a de plaisans estaminets avec des escarpolettes et des tables dressées sur l'herbe. En prenant congé de M. Gayole, Gingolph fut ému de sentir que le vieux patron lui serrait les deux mains, et les lui serrait de telle façon qu'il n'était pas possible de ne pas voir, dans un geste de cette vigueur, un serment d'amitié.

Le dernier jour vint vite, que Gingolph devait passer dans le pays de Boulogne. Le matin, il dit adieu à la maman Lobez, à sa Jacqueline, fille de quinze ans à présent, toujours maigriote, pâlotte, un peu pleurarde, qui ressemblait à une chèvre blonde, et qui rêvassait déjà des choses d'amour, à la bonne Jeanne, dont le cœur était tout au moment présent, et qui ne vit point l'avenir, ni le retour dont on lui parlait, mais la séparation, et qui fondit en larmes ; à Louise et à Ludovic, plus jeunes, qui ne comprenaient pas grand'chose, et se laissaient embrasser, un peu plus rouges seulement que de coutume. On se quitta à la petite gare du tramway. Gingolph avait emporté un peu de linge, des souliers, des photographies, deux pots de confitures, et une ligne de l'ancien bateau d'Equihen, pour pêcher quand on aurait le temps, sur le bateau de guerre. Tout cela était enfermé dans un coffre noir, qui avait appartenu au père et que le nouveau marin de la flotte alla déposer chez un ami, tout près de la gare.

A deux heures après-midi, Gingolph, Zabelle et Mme Gayole étaient en route pour se rendre dans la vallée du Denacre. Mme Gayole avait accepté, contrairement à son habitude et à ses propres sermens, d'accompagner les fiancés, parce qu'elle avait envie de se promener et qu'elle se rappelait de bonnes parties qu'elle avait faites, naguère, dans les bosquets et les prés de ce Robinson de Boulogne. Même elle portait, dans une assiette blanche recouverte d'une autre assiette et enveloppée d'une serviette, une friandise qu'elle préparait mieux que personne, à la Beurrière, une « tarte au papin, » c'est-à-dire, dans une pâte légère, une bouillie épaisse mélangée de pruneaux. Ni elle ni Zabelle n'avaient fait toilette. Une chaîne d'or autour du cou, les boucles d'oreilles à deux pendentifs ronds, suffisaient à marquer le rang de cette grande belle femme qui marchait à côté de Zabelle, et Zabelle elle-même n'avait pas quitté le mouchoir bleu qui protège les cheveux contre le vent, et qu'elle jetait sur sa tête, le matin, et nouait sous le menton. Avant de partir, elle avait pris seulement, et épinglé sur sa robe noire, un châle léger, jaune orange à reflets plus pâles. Il faisait du soleil, en effet, et le soleil était vif, mais le vent demeurait aigre : des écharpes de brume, longues, très haut dans le ciel, rappelaient l'hiver dont elles étaient l'arrière-garde en fuite. Les promeneurs passèrent devant la Colonne de l'Empereur, et, à droite, tour-

nèrent par le chemin qui descend et qui mène au fond d'une étroite vallée verte. On quitta le chemin pour un sentier, et ce fut alors le paysage reposant et court que préfèrent les ouvriers des villes. On franchissait des ponts rustiques, on entrait dans un mail planté d'ormes étêtés, de « touses, » comme disait Mme Gayole ; on traversait une bande de pré serré entre deux pentes raides, buissonneuses, élevées, mais qui abritent contre le vent. Et ils sentaient la douceur de l'air qui ne bouge pas, ce marin qui vivait dans le vent, ces deux femmes que la tempête, soulevant les tuiles, et loquetant les portes, éveillait si souvent, pendant trois saisons de l'année. Une maison, le *Café du deuxième moulin*, était bâtie à côté d'une chute du ruisseau. Dehors, il y avait des tables, des balançoires, et juste assez de buveurs attablés pour que Mme Gayole eût l'impression d'être venue dans un endroit encore fréquenté : une famille d'ouvriers du faubourg de Brequerecque, — une dizaine d'hommes et de fommes, — fêtait le parrain et la marraine d'un enfant, paysans riches, venus d'un gros village, et que leur carriole attendait à la sortie de la vallée.

Mme Gayole avait une habitude de la visite chez les voisines, qui lui rendait facile la dépense du temps. Elle causa tant qu'on ne fut pas assis autour de la tarte au papin, les deux fiancés ne faisant guère que lui donner la réplique. Elle avait faim; elle se mit à manger un morceau de gâteau, et Gingolph, chez qui grandissait, depuis midi, la tristesse du départ, écarta l'escabeau sur lequel il était assis et parla bas avec Zabelle. Il voulait faire des recommandations à cette Zabelle qu'il savait faible, amoureuse des mots d'amour et donc en grand danger. Pour ne pas la blesser, — il avait bien réfléchi à ces choses, au large, dans les heures où le bateau est en marche, — il ne lui parlerait pas de la familiarité trop grande dont elle usait avec plusieurs jeunes hommes de la marine. Deux fois il avait essayé, dans le cours de l'année, de lui faire comprendre qu'elle devait être plus prudente ; mais que pouvaient les paroles contre cette vanité sensuelle qui se plaisait à tout hommage, et que Zabelle appelait son indépendance de caractère? Exaspérée par les reproches, la jeune fille avait déclaré qu'elle n'admettait pas, chez celui qu'elle aimait, la jalousie ; elle s'était prétendue offensée ; et lui, il avait promis de ne plus croire aux mauvais propos qui couraient sur les quais

de Boulogne et dans les greniers où travaillent les ramendeuses. Non, il serait fidèle à sa promesse ; il ne se plaindrait pas. Seulement, il lui dirait tout de même, avant de partir, une autre crainte qu'il avait eue, une imagination mauvaise, qu'elle dissiperait d'un mot. Sans toucher à son verre de bière, tandis que les femmes mangeaient et buvaient, il écoutait monter son chagrin, attentif à cette peine de son âme et à la Zabelle qui, à sa gauche, toute rose de jeunesse dans la lumière dorée du soir, sans émotion apparente, contente, et abandonnant à son promis la main qui pendait le long de la chaise, embellissait la vallée et l'heure fuyante, si bien que les voisins de l'autre table n'avaient rien qui les intéressât plus que cette inconnue. Tous, ils écoutaient le peu qu'elle disait, et ils la regardaient comme un tableau de musée. Les écharpes de brume, là-haut, devenaient toutes dorées, et passaient comme des arcs tendus.

— Viens ! dit Gingolph. Il faudra partir bientôt.

Tous les yeux les suivirent, tous les cœurs les envièrent.

Elle se leva, souple, et, près de lui, dans le sentier qui passe devant la maison et vire à gauche, elle s'en alla, cherchant s'il n'y avait pas de fleurs à cueillir sur les haies.

— Je voulais te dire, Zabelle, que quand je me souviendrai de toi, sur les bateaux, demain, et après, pendant quatre ans, ça sera de toi avec tes dorures et ta coiffe.

— A ta fantaisie, Gingolph ! Je ne pourrais pas t'en empêcher, et puis, si je te plais ainsi, tant mieux !

— Tu me plais tant, que je voudrais que tu ne changes pas de mode, Zabelle, pour que je te reconnaisse mieux, quand je reviendrai.

— C'est-à-dire ?

— Promets-moi de ne pas faire comme d'autres filles de la Beurrière, qui se mettent à porter des modes de bourgeois ?

Elle se sépara de lui, d'un pas, pour le mieux voir.

— Non, je ne promets pas ! De quoi te mêles-tu ?... Tu ne m'as jamais vue coiffée d'un chapeau ? Je suis très bien, je t'assure, en chapeau, en corsage garni, en jupe plus longue que celles des filles de la marine. J'ai essayé... Et même, je t'avertis, puisque tu en parles, que, très probablement, je quitterai la coiffe...

— Ne le fais pas ! Ma mère, mes sœurs, toi, ça me ferait tant de peine que vous abandonniez !

Il disait « abandonniez, » sans savoir au juste ce qu'abandonnent les femmes qui laissent périr les costumes anciens. Mais, avec le bon sens de sa race, il devinait qu'abandonner la mode qui ne change plus pour la mode qui change, c'est une ingratitude qui n'est jamais sans causes graves, ni sans conséquences. Il prit Zabelle par la taille, la serra contre lui, et dit :

— Écoute, Zabelle, il faut bien que tu le saches : toute ma jeunesse, elle est dans ta main...

Zabelle fit le geste de faire sauter quelque chose...

... — Dans tes patins,... dans la dentelle de ta coiffe...

Elle allongea le bout de son pied qui n'avait pas de patins, et elle se mit à rire tout haut.

— ... C'est comme ta voilure, à toi;... si tu la changes, je croirai que tu n'es plus la même, que tu ne m'aimes plus!

— Eh bien! j'aurai au moins un moyen de te le dire, lorsque tu m'auras fatiguée avec ta jalousie!...

Ils firent un peu de chemin sans plus parler, ni l'un ni l'autre... Quelle réponse méchante! Que lui avait-il dit qui pût mériter cela? Quand on s'aime, est-ce qu'on peut accepter l'idée de ne plus s'aimer?

Ils étaient au commencement d'un autre mail d'ormes; au delà du ruisseau, un pré montait, et, sur un écriteau, cloué au tronc d'un arbre, le propriétaire naïf avait écrit : « Défense d'entrer dans cette pâture, il y a une vache méchante. » Zabelle, qui regrettait d'avoir parlé inconsidérément, montra l'écriteau, et se mit à plaisanter. Puis, voyant que Gingolph ne se déridait pas :

— Retournons! dit-elle. Vous autres, du Portel, vous ne comprenez pas qu'on change une coiffe pour un chapeau; ni qu'on rie, ni qu'on danse, ni rien, rien, rien!... Je suis contente que cela finisse, tu entends?

Il entendait trop bien. Pour ne pas l'irriter davantage, il se retenait de répondre, et de pleurer. La mère, de loin, les regardait venir. Elle comprit que sa fille et Gingolph s'étaient disputés, et, sans rien savoir au delà, elle dit :

— Une fois de plus, vous avez fait de la peine à ma jolie, Gingolph. C'est bien maladroit. Ma défunte mère m'avait appris ce proverbe : « Les mots avec lesquels on part sont ceux avec lesquels on revient. »

Pour rentrer à Boulogne, les promeneurs prirent une autre

route que celle de l'aller. Zabelle causait avec sa mère, Gingolph marchait près du fossé, sans rien dire. A un moment où elle le considérait, un peu inquiète de ce silence, elle l'entendit qui répétait, pour elle seule :

— Zabelle, toute ma jeunesse elle est dans ta main.

Elle ne répondit rien, mais elle ne retira point, de son visage et de son regard, son âme devenue hésitante, attendrie un peu, et qui se souvenait des heures d'amour.

Ce fut un grand malheur qu'ils eussent pris, pour revenir, l'autre route, celle qui traverse, plus haut, la vallée du Denacre et remonte vers la ville. Dans une des rues, presque dans la campagne encore, il y avait un bal public. On entendait le cornet à piston, le trombone et le violon, mal accordés, mais d'un entrain à faire danser un troupeau de brebis. Mme Gayole, bien qu'elle fût un peu lasse, dressa la tête, sourit, releva sa robe qui était cependant courte, et, les deux poings sur les hanches, en mesure, esquissa un pas de danse. Elle fit cela décemment, comme une dame authentique de la Beurrière voisine, sans insister, sans se trémousser, après s'être assurée que la route était déserte, à moitié obscure, et elle dit, s'arrêtant :

— Vous êtes tous les deux tristes comme des bonnets de nuit! Ah! quand j'étais jeune, je n'aurais pas pu entendre un flonflon sans entrer. Vous avez le temps : faites un tour de danse, mes enfans, ça vous mettra de belle humeur!

— Ma foi, je veux bien, dit Zabelle, ça me changera le sang!

— Non, dit Gingolph ; vous ne pouvez pas me demander ça : ma dernière demi-heure, dans un bal!

— Il y a quatre heures passé que nous causons! Je n'ai plus rien à te dire. Toi non plus!

— Oh! si.

Elle le regarda tendrement :

— Pour me faire plaisir?

— As-tu tes souliers de lasting? demanda Mme Gayole. Oui, c'est bien. Ote ton mouchoir! Tape un peu ton chignon; fais bouffer le bandeau gauche! Tu es un amour! A tout à l'heure! Adieu, Gingolph!

Les deux jeunes gens entrèrent dans la salle basse, éclairée par deux grands becs de gaz, aux deux extrémités, et meublée seulement d'une demi-douzaine de bancs mis bout à bout et qui faisaient le tour des murs. Le bal ne faisait que commencer.

Six couples de danseurs, habitués de la maison, achevaient de danser un quadrille; quelques jeunes filles, assises sur les bancs, quelques jeunes hommes debout près de l'orchestre, au fond de la salle, attendaient : filles de la marine, — mais non pas les meilleures, — faciles à reconnaître, rieuses et dédaigneuses, le regard toujours prompt et aigu; employées des magasins de Boulogne; matelots, commis des maisons d'armement. Parmi les femmes, plusieurs n'étaient pas du monde de la mer : les hommes en étaient tous, plus ou moins. Gingolph et Zabelle se tenaient près de la porte, en pleine lumière, lui, les sourcils froncés, les mains dans ses poches, regardant les hommes qui regardaient sa promise; elle tout épanouie, aussi maîtresse d'elle-même et désireuse de plaire que si elle venait là comme une invitée, parmi ses amies, le cœur libre et cherchant qui l'aimerait. Elle connaissait trois ou quatre des danseuses, et tous les jeunes hommes, qu'elle rencontrait le matin, en allant de la Beurrière à l'atelier de Capécure. Parmi ceux-ci, elle avait aperçu, avec ennui et parce qu'elle craignait l'insolence de l'homme, Le Minquier, le mécanicien. Gingolph aussi l'avait vu. Un grand jeune pêcheur de Boulogne, un bel homme réjoui, riant de toute sa figure rasée, vint à Zabelle, et, d'un geste, familièrement, bonnement, l'invita, le bras tendu. Zabelle dit, par-dessus l'épaule :

— Vrai, tu ne veux pas, chéri?

Gingolph ne répondant rien, elle s'élança sur le plancher, légère, au bras d'un marin qui ne savait que sauter, mais qui sautait en mesure. Les musiciens jouaient en fermant les yeux, à cause de l'aveuglante clarté du bec de gaz. Les couples de danseurs avaient dix manières de danser cette mazurka qu'ils appelaient « danse de caractère. » Les ombres se démenaient frénétiquement sur les murs, et s'allongeaient jusqu'au plafond, puis reprenaient forme humaine en se rapprochant du foyer de lumière. On entrait. La salle devenait bruyante. La poussière et la fumée des cigarettes formaient un brouillard blond qui décolorait les images, et les rendait lointaines. Zabelle, en passant, regardait Gingolph immobile, l'épaule touchant le mur, étranger dans ce lieu de plaisir. La danse terminée, et pendant que les musiciens changeaient le carton de musique placé devant eux sur un pupitre de fer, elle vint à lui. Elle traversait la salle, elle allait le rejoindre, lorsqu'un homme s'avança en diagonale, un

joli homme mince, très souple, tous les muscles taillés en lanière, et qui avait, au-dessus de sa petite barbe blonde en pointe, le sourire le plus fat qu'on pût imaginer. C'était Le Minquier, l'un des plus âgés des jeunes marins qui se trouvaient là, revenu, depuis deux ans déjà, du service. Il la salua, et l'invita pour le quadrille qui allait commencer. Elle était gênée; elle regardait Gingolph. Personne ne dut bien comprendre ce qui se passa. Ce fut rapide et presque sans paroles. Le solide pêcheur de la *Tour-d'Odre* sortit de sa poche sa main gauche, d'un simple mouvement de son pouce renversé montra l'autre extrémité de la salle, et murmura :

— Demi-tour!

L'insolente tête du Breton se tourna vers Gingolph. Il eut l'air de le découvrir et de s'étonner.

— Tu me commandes?

Gingolph sortit lentement, de l'autre poche, sa main droite, et répéta, un peu plus haut :

— Demi-tour, et promptement!

L'homme haussa les épaules, mais obéit. Gingolph sentit qu'il avait puissance sur lui, à jamais. Zabelle, dominée elle aussi, par cette violence, peut-être même contente d'être débarrassée de Le Minquier, s'approcha du victorieux, et, lui mettant une main sur l'épaule, demanda :

— Tu as eu raison. Il est insistant, ce Le Minquier. Je ne fais plus qu'un tour avec Henneveux, — c'était le grand mousse de la *Belle-Chance*, — un mousse, ça ne te fâchera pas! Il danse comme un ange! Et puis je t'accompagne.

Gingolph n'a pas voulu répondre. Il a tant de peine, ce soir, et tant de colère, qu'il faut qu'il se taise. Un moment, il suit des yeux cette grande et élégante fille qui danse sans penser à mal, mais sans penser à lui non plus. Brusquement, il se détourne, et sort de la salle de bal. Il fait nuit. Gingolph court jusqu'à la gare. Il pense : « Je ne veux pas que Zabelle me rattrape; je ne veux plus qu'elle me dise qu'elle m'aime. »

Quand elle est arrivée, dix minutes plus tard, le train était parti.

XI. — L'ABSENCE

Un mois après le départ de Gingolph, la mère Lobez eut un grand chagrin. Elle perdit Désiré, qu'elle trouva mort, un

matin, dans le berceau où avait continué de coucher l'enfant dont la tête seule s'était développée. Le petit était condamné. « C'est une délivrance, » dirent les voisines. C'étaient aussi bien des sacrifices de moins, et bien des dépenses. Cependant, il fut pleuré comme s'il eût été le plus beau, et le plus cher. La mère demeura plusieurs jours sans parler, puis elle parla de toute chose, excepté de lui. Son maigre visage s'amaigrit encore; autour de ses yeux, le cercle d'ombre s'élargit, et jamais plus il ne devait diminuer. Il fallait être mère pour comprendre toute cette douleur. Zabelle, qui venait chaque dimanche au Portel, versa des larmes vraies, la première fois qu'elle vit le berceau vide, rangé le long du mur et loin du lit de Rosalie Lobez. Elle s'appliqua à ne point raconter les histoires de la Beurrière, dont elle était toujours abondamment fournie, elle calma les enfans qui faisaient trop de bruit dans la maison en deuil, elle s'entretint, à voix mesurée, des mêmes choses dont on s'entretenait au Portel, assista aux vêpres, et, après l'office, s'étant assise dans une chaise basse à grand dossier, près de la veuve qui lui parlait de Gingolph, elle s'endormit, lasse de tant d'effort. Les dimanches qui suivirent, elle fut surprise que rien n'eût changé, et que l'enfant fût autant pleuré que dans les premiers jours. On se promena un peu sur la route. On joua un peu aux cartes, avec les filles aînées. Elle s'ennuya. Ce n'était pas une inventive. Elle avait besoin qu'on l'amusât. Ces princesses de la pêche et de la marine, dans leur quartier de Saint-Pierre, si elles ont un moment de tristesse, comme il en passe, le voisinage les en délivre. « Voisine, ouvrez-moi ? Je viens me désennuyer avec vous. » Mais, au Portel, Zabelle n'avait point de relations. Elle devait vivre l'après-midi du dimanche, selon l'habitude des fiancées, près de sa future belle-mère, et de Jacqueline, et de Jeanne, et des petits. On riait, quelquefois, par besoin de rire, malgré le deuil, d'un rire qui gagnait tous les enfans autour de la table, et que la mère laissait décroître, sans qu'elle eût le courage encore de s'épanouir à la joie des autres; le plus souvent, on ne savait que faire. Gingolph, naguère, emmenait tout le monde dans la campagne, ou au bord de la mer. Il avait un art pour varier les promenades et pour trouver des jeux. Mais Gingolph n'était plus là. Juin passa, puis juillet, et toute la saison où les dunes sont chaudes sous les pins d'Hardelot. La maison devint moins triste, la mère Lobez comprit

qu'elle devait s'efforcer d'être jeune encore, parce que les petits prenaient l'habitude de la regarder avant de rire, comme pour demander la permission. « Il ne faut pas ! disait-elle. Riez ! Faites du bruit comme au temps de Désiré ! » Elle pensait d'avance à ces dimanches, et à la manière dont elle occuperait l'après-midi, quand Zabelle serait venue. Elle préparait un laitage pour le dîner de deux heures, elle achetait un gâteau, bien que la vie, à présent, fût difficile. Le principal soutien manquait. La mère s'était remise à porter le poisson dans les villages, et il fallait souvent aller le chercher aux halles de Boulogne, car les canots de pêche qui abordent à l'épi du Portel, comme elle disait, « c'est des grands-pères qui vont prendre une friture, et pas autre chose. »

Malgré tout, dans ce Portel inconnu, dans cette maison pauvre, sans le fiancé qui en était l'orgueil et plus qu'à moitié le chef, Zabelle s'ennuyait.

Un dimanche de la fin de septembre, elle avait quitté le Portel avant l'heure accoutumée, sous prétexte de recevoir des parens de Calais, qui devaient rendre visite aux Gayole. En vérité, la promesse des Calaisiens n'était pas ferme, et Zabelle quittait sa belle-famille parce qu'elle était excédée du tapage des enfans, de la chaleur qui emplissait la rue et pénétrait les murs, des parties de pandour qu'il avait fallu faire avec Jacqueline, Jeanne, la mère Lobez qui n'aimait guère les cartes, mais qui se pliait à l'usage. A cause du beau temps et des baigneurs, elle avait mis sa belle coiffe, celle qui était bordée de dentelles de Bruxelles, elle avait pris son ombrelle, et ses mitaines de soie couleur crème, et son tablier de moire assorti. Tout le Portel en devisait sur son passage : des femmes, des pêcheurs, des retraités, des Parisiens la suivaient de l'œil, comme une barque qui a toute sa voile en lumière. Elle emmenait Ludovic, jeune gars de neuf ans bientôt, crépu, violent et tendre. Il avait demandé d'accompagner Zabelle jusqu'à Boulogne.

— Je la défendrai ! J'ai des pierres dans ma poche !

— Paix, mon dogue ! N'y a pas besoin.

— Alors, je lui achèterai des sucres d'orge. Dans ma poche, j'ai aussi deux sous.

La jeune fille passa le revers de la main sur les joues de son adorateur, dont les yeux se levèrent, tout brillans. Le soleil commençait à perdre de son aiguillon, mais il était haut encore,

il étreignait toute chose, et ne permettait point à l'ombre de s'élargir au revers des talus et des murs. Le ciel était maillé de gris blanc. Un orage éloigné mettait de la fièvre dans le sang des êtres jeunes.

— Il éclaire au-dessus d'Audresselle, dit Ludovic, mais nous avons le temps de gagner Boulogne, plus de dix fois. Vous marchez aussi vite que Gingolph !

Les promeneurs ne manquaient pas, baigneurs, marins, marchands, les uns qui venaient de Boulogne, les autres qui s'y rendaient. Tous deux, la grande jeune fille et le petit gars qui allongeait les jambes, ils allaient entre les maisons de cette rue Carnot qui est une pointe du Portel vers la ville. Déjà ils avaient dépassé la petite gare du tramway, ils marchaient entre les champs d'herbe et les champs de blé fauché, quand Ludovic entendit, derrière lui, un pas plus vif que celui des promeneurs. Il se détourna.

— Tiens ! Georges Le Minquier !

Zabelle fut contrariée ; elle essaya de marcher plus vite et d'échapper ; même elle déplaça son ombrelle, pour cacher son visage. Mais l'homme la dépassa un peu, et la salua.

— Quelle bonne chance de vous rencontrer, mademoiselle Gayole ! Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? Et toi, Ludovic, failli mousse, le permets-tu ?

— Avec plaisir, monsieur Le Minquier, dit l'enfant, flatté qu'on eût pensé à lui.

— Je vous en prie, Le Minquier, dit tout bas Zabelle, laissez-nous. La dernière fois que je vous ai rencontré dans la salle de danse, vous vous rappelez que Gingolph n'a pas voulu...

— Que je danse avec vous ? En effet, et j'ai cédé. Je ne voulais pas qu'il y eût du tapage, et de la gêne pour la plus belle fille de Boulogne, car vous pensez bien que je n'avais pas peur... Mais ce n'est pas elle qui m'a écarté, c'est lui... Puisque vous êtes seule, à présent, vous me devez bien une petite réparation... J'ai eu de la peine...

— Oh ! pas longtemps ! Vous ne manquez pas de danseuses, à ce que j'entends dire.

— Cette Beurrière est toujours la même, dit le mécanicien en relevant sa moustache, elle a le goût de l'amour, elle ne parle que de ça... Des danseuses, j'en ai des douzaines, c'est vrai, mais voyez-vous comme je suis : il n'y en a qu'une qui compte,

pour moi, et quand je la retrouve, par hasard, elle ne veut pas même que je marche sur la route, à côté d'elle.

Il oubliait de dire que le hasard, il l'avait préparé, et que, depuis une heure, il attendait Zabelle. Les mots qu'il disait très bien, avec une voix nuancée, en caressant sa barbe frisée et toute rousse dans le soleil, les mots tendres avaient une puissance sur le cœur de Zabelle. Ils le pénétraient rapidement, jusqu'au fond, comme pénètre la pluie dans les terres fines et remuées. Elle se sentait toute molle du plaisir d'écouter. Et elle attendit, muette, et marchant la tête haute, qu'un groupe de commerçans de la paroisse Saint-Pierre, — la lingère qui fait le trousseau des matelotes accompagnée de son frère et d'une amie, — l'eussent croisée sur le chemin. Ces gens, qui la connaissaient de vieille date, la voyant avec Ludovic, n'eurent pas l'air étonné que Le Minquier fît route avec elle, et, au passage, la saluèrent comme de coutume.

— Mauvais garçon, dit-elle, vous ne cherchez qu'à enjôler. Restez donc avec nous jusqu'à l'*Ave-Maria*, mais après, vous me laisserez.

L'homme leva sa casquette, comme il avait vu faire au théâtre :

— Mademoiselle, on vous le jure !

Puis, prenant dans sa poche un paquet de cartes postales illustrées qu'il avait achetées, en prévision, dans une épicerie du Portel, il le remit à l'enfant qui marchait à droite de Zabelle.

— Tiens, Ludovic, amuse-toi aux images !

Et aussitôt, plus libre, se tenant près de Zabelle qu'il dominait d'assez haut, bien que la jeune fille fût de belle taille, il baissa la voix, comme s'il avait reçu la permission d'oser davantage.

— Vous êtes, je le vois, meilleure que vos compagnes ne le disent.

— Qui ça ? Marie Libert ?

— Je ne nomme personne. Elles racontent que vous êtes vive et qu'il ne fait pas bon être votre ennemie...

— Ah ! mon Dieu ! pour si peu ! Deux ou trois attrapades par hiver, pendant que nous travaillons au grenier. Ces Porteloises n'ont pas de défense...

— Vous n'avez plus le droit d'en dire du mal. Et ce petit Gingolph, qu'en faites-vous ?

— Pourquoi petit ? Il est de ma taille.

— Simplement parce que j'ai la moitié de la tête de plus que vous. Où est-il ?

— A Toulon encore.

— Je suis sûr qu'il vous écrit de jolies lettres ?

Elle le regarda, et au coin des lèvres relevées de Le Minquier, sous la moustache mousseuse, elle vit ce sourire dont elle n'avait pas l'habitude, et qui la troubla, et la fit rougir. De qui rougissait-elle ? Et de quoi ? Les lettres de Gingolph, celles de Zabelle, tout cela se valait bien. Jusqu'alors, elle n'y songeait guère.

— Il m'écrit, quand il a le temps ; il est comme moi : il aime mieux causer.

— Bah ! peut-être qu'il se civilisera au service. J'en ai connu, qui étaient plus embarrassés que lui, en arrivant sur les bateaux, pour tenir un porte-plume, et qui finissaient par écrire comme des commissaires de la marine : un Creusotin, par exemple, un engagé, vous le devinez, que j'ai rencontré dans l'océan Indien...

Il contait à merveille. Il commença une histoire qui fit rire Zabelle, et il voulait la faire rire. De la bordure d'herbe de la route, une alouette se leva, et monta en tournant, chanteuse dès qu'elle n'eut plus peur.

— Bon présage, dit Le Minquier. Chez nous en Bretagne, on dit que les alouettes aiment la beauté, et que ce sont les jolies filles qui les voient le plus longtemps dans l'air. La voyez-vous ?

— Oh ! oui !

— J'en étais sûr. Et maintenant ?

— Encore un peu. Elle a plus de chant qu'elle n'est grosse !

— Ah ! mademoiselle Zabelle, vous voyez que la Bretagne a raison : moi, un marin, pourtant, je n'ai pas l'œil assez clair. Non, vraiment, ce Gingolph a trop de chance !

— Flatteur ! vous y revenez !

— Sans doute. A Boulogne, quand on parle de vous, savez-vous ce qu'on dit ?

— Bien des menteries, je le sais déjà.

— Non pas : on dit que vous devez avoir vos raisons, et qu'on ne connaît guère, pour préférer ce Portelois, mais que lui, sa chance est incroyable, et qu'il a les amitiés de la plus belle fille de Boulogne.

— Ceux qui parlent ainsi feraient mieux de se taire : ça doit être des jaloux.

— Il n'en manque pas.

— Si vous en connaissez, Le Minquier, dites-leur donc qu'on les voit venir.

Elle le regarda de nouveau. Elle vit les yeux ardens et caressans d'un homme passionné, et qui ne croyait pas à la sévérité de Zabelle Gayole. D'instinct, elle se sépara un peu de lui. Le sang de son corps de vierge lui monta au visage. Elle se sentit injuriée, et dit, mécontente :

— Mais sans doute. Je ne comprends pas ce qu'il y a de risible...

On arrivait à l'*Ave-Maria*. Le Minquier ne répondit pas. Mais le sourire léger ne quitta pas le coin de ses lèvres, et Zabelle, qui s'était retournée vers la ville toute proche, comprit que les yeux doux et cruels continuaient de l'envelopper, et elle descendit la pente, la tête bien levée, et le cœur battant. Quand ils furent en bas, tous les trois, ce fut Zabelle qui arrêta la troupe. En touchant le sol de sa ville, elle reprit pleinement possession d'elle-même, et, de l'air le plus naturel :

— Allons, mon petit Ludovic, rends les images à M. Le Minquier. Retourne au Portel. Tu as été un bon compagnon...

Elle se tourna vers Le Minquier :

— Je n'en dirai pas autant de vous !

Lui, il savait bien que les reproches ne comptent guère quand ils viennent en adieu. Il prit l'air le plus conquérant ; il s'inclina, comme il avait vu faire, lorsque, à bord des navires, dans les ports, les officiers recevaient des visites.

— Donnez-moi la main, on s'embarque après demain pour Grimsby !

Elle ne tendit pas la main.

— Au revoir quand même, jolie matelote !

Et il s'en alla, d'une allure leste, en sifflotant, sans se retourner. Ce fut Zabelle qui le suivit du regard, jusqu'à ce qu'il fût devenu un passant lointain, au bout de la rue. Ludovic la tirait par le bras, et elle ne s'en apercevait pas, elle ne répondait rien :

— Embrasse-moi, Zabelle, avant de partir !

Elle se pencha enfin, baisa au front l'enfant qui vit bien

qu'on ne faisait point attention à lui, et qui s'en alla, triste, non regardé.

L'automne vint. Plus d'une fois, le second mécanicien du *Dragon*, voyant passer Zabelle, sur le quai, s'avança vers elle, trouvant un prétexte : « Ah! mademoiselle Zabelle, une commission à faire à Maître Gayole, si vous aviez la complaisance? » Elle ne refusait pas de s'arrêter et de causer un moment avec lui. Mais toutes les fois qu'il la regardait, elle avait un petit regret ensuite, de n'avoir pas continué sa route. Ils étaient plusieurs qui plaisantaient volontiers avec cette Gayole, et, dans le matin maussade, quand elle était en vue, pendant plus de cinq minutes il y avait de la gaîté dans les propos des hommes et de la flamme aux yeux des jeunes. Mais un seul lui faisait peur, et cependant elle s'arrêtait.

Georges Le Minquier avait six ans et demi de plus qu'elle, et six ans de plus que Gingolph. C'était un homme aux traits menus et jolis, de taille haute, souple d'allure, de l'espèce qui sera toujours maigre, et dont les muscles plats saillaient, à chaque mouvement, sous la peau blanche. Né dans un bourg voisin de Saint-Malo, fils d'un ancien marchand forain établi, sur le tard, comme ferblantier, il était, physiquement et moralement, un étranger dans la marine de Boulogne. Mais ce qui lui valait peu de crédit parmi les marins, n'était pas toujours pour lui nuire auprès des filles et des femmes du port. Personne ne savait mieux amuser, retenir, attendrir même une de ces belles Boulonnaises qui ont le goût de la conversation, et l'habitude, comme des Espagnoles, d'avoir un cavalier servant. Elles disaient bien : « C'est du bourgeois, les gens de la chaufferie, » mais toutes n'y mettaient pas le mépris dont était animé, par exemple, le patron Gayole, lorsqu'il parlait des mécaniciens et des soutiers. L'éducation de Le Minquier avait été plus complète que celle des pêcheurs. Élève de l'école primaire, en Bretagne, jusqu'à treize ans, puis, de treize à seize ans, élève de l'École pratique d'industrie de Boulogne, d'où sortent beaucoup de mécaniciens, il avait, de plus, continué de lire, n'importe quoi, au hasard d'une curiosité souvent malsaine, et s'était fait une réputation d'esprit fort et hardi. Dans les tentatives de grève, plusieurs fois, il avait eu son rôle, celui des parleurs qui flattent l'ouvrier, le décident, et se retirent lorsque l'action commence. Gayole ne l'eût pas laissé inscrire sur le rôle d'équi-

page du *Dragon*, si Le Minquier n'avait eu, d'ailleurs, la réputation d'un praticien habile. Tel était l'homme qui, patiemment, guettait Zabelle. Pour lui, elle n'était pas seulement la plus jolie fille de Boulogne, mais une conquête profitable. Sans doute, le harenguier ne rapportait pas beaucoup d'argent à son propriétaire, mais le mécanicien attribuait au patron la malchance du bateau, et, ignorant le véritable état des affaires de Gayole, il se disait qu'un gendre jeune et avisé, commandant le *Dragon*, ou choisissant le nouveau patron, aurait un sort enviable. Il voulait se faire aimer et il savait l'art de la chasse.

Un soir qu'elle l'avait vu seulement passer près d'elle et la saluer au retour du travail, sous la pluie d'hiver que le vent couchait, Zabelle prit une feuille de papier et écrivit à Gingolph : « Dis-moi donc que je suis jolie? Tu me parles beaucoup de la mer et de la Chine, tu ne me parles pas de moi. J'ai besoin de complimens. » La réponse finit par venir, mais après combien de temps! Et quand Zabelle la tint entre ses mains, elle eut le sentiment que c'étaient là des tendresses fanées, qui venaient trop tard, et sur commande, et elle s'irrita contre ce fiancé qui ne la défendait pas. Hélas! il était loin, il ne savait rien, et si quelque pensée de jalousie, le souvenir, par exemple, du dernier soir à Boulogne, traversait son esprit, il l'écartait comme une tentation. La distance avait fait son œuvre, la privation exaltait ce cœur tendre : à mesure que le temps s'écoulait, Gingolph aimait Zabelle d'un amour plus fort et plus timide. Aux heures difficiles, il évoquait l'image de la fiancée. Elle l'aidait à vivre honnêtement, et il comptait les jours qui le séparaient de cette joie infinie : revoir les yeux et le rire de Zabelle Gayole.

Comme tous les jeunes marins des côtes de la Manche, il avait d'abord passé trois mois au dépôt des équipages de la flotte, à Cherbourg, puis, envoyé en détachement à Toulon, il avait été, dès le mois de novembre, embarqué pour la Chine. Ses camarades, si on les avait interrogés à son sujet, auraient répondu : » Gingolph Lobez, matelot de pont sans spécialité, bon garçon, bon marin, bien noté, ne raconte pas souvent ses affaires, reçoit beaucoup de lettres, n'en écrit guère. » C'était, en effet, tout ce qu'on pouvait voir, quand on ne connaissait pas son âme Il attendait le bonheur qui, pour lui, s'appelait Zabelle. Ses correspondans, c'était la fiancée, la mère, les sœurs, Ludovic pour quelques petits mots ajoutés aux lettres de la mère. Assu-

rément Zabelle n'écrivait pas de longues lettres : « Ça n'est guère une femme de plume, » disait-il. Mais il ne se passait pas de mois sans qu'il reçût, des mains du vaguemestre, l'enveloppe bleue sur laquelle, de sa haute écriture de dame malhabile, elle avait tracé le nom de Gingolph. Il n'en demandait pas plus. Pour lui, et pour tant d'autres, les lettres étaient douces à recevoir, et précieuses et dignes d'être baisées en cachette, si elles annonçaient : « La santé est toujours la même ; » si elles se terminaient par la formule qui fait sourire les matelots envoyés en Extrême-Orient et leur prouve qu'ils ont près d'eux une tendresse invisible, mais présente, sensible, à laquelle on parle et qui écoute : « Ton amie pour la vie, » ou encore : « Ton affectionnée Zabelle. » A-t-on besoin d'en écrire plus long, quand on s'aime d'amour, et de semblables paroles ne suffisent-elles pas pour redonner courage, et pour qu'un pauvre gars de pêcheur portelois vive ensuite tout un mois dans un rêve rajeuni? Lui, il répondait de petites lettres, bien mal « moulées, » qui se terminaient par : « Je t'embrasse dur, » ou plus souvent des cartes postales, choisies avec un soin extrême et lent, dans les boutiques de Shanghaï, de Hong-Kong ou de Nagasaki : une porte de ville, une jonque avec son aile pesante, un temple, une maison de thé bâtie au milieu d'un étang, et où abordent, se tenant et marchant sur la passerelle fleurie, trois marins de la marine française.

La mère Lobez, si peu savante qu'elle fût, et gênée par de grosses gerçures qu'elle avait aux mains, écrivait au contraire de longues lettres. Elle possédait un don de mettre les choses en ordre et de les raconter. Et les événemens ne manquaient pas! Sans parler de la famille, au sujet de laquelle une mère ne se trouve jamais à court, elle avait toute la chronique du Portel : des fêtes, des retraites, une procession, des fiançailles, des mariages, des baptêmes, des morts. Lui, là-bas, il cherchait avidement ce qu'elle pouvait dire de Zabelle. La mère Lobez n'en disait que de petits mots : « Elle est venue dimanche... Toujours belle mine et belle humeur, la demoiselle de la Beurrière... Je lui ai fait compliment ; elle a été si contente ! à ce moment-là, c'est toi bien sûr, mon petit gars, qu'elle regardait dans mes yeux. » Jamais elle ne se plaignait. Cependant les visites, longtemps régulières, et de chaque dimanche, devenaient moins fréquentes.

Zabelle s'excusait. Elle donnait, pour prétexte de son ab-

sence, tantôt la mauvaise santé du père Gayole, tantôt la rigueur de l'hiver, ou la chaleur de l'été. Les mois passaient. Il vint un jour où Gingolph commença de parler, dans ses lettres, de la fin de cette longue campagne d'Extrême-Orient, et du congé de deux mois qu'il viendrait passer au Portel. Ce serait en février et mars, probablement. Personne, dans le poste, n'avait pu le renseigner. Ces choses-là ne dépendent pas d'un matelot de pont sans spécialité. Mais il aurait sa feuille de route dès le retour à Toulon : cela ne faisait aucun doute. La dernière lettre, timbrée de Shanghaï, était la plus joyeuse qu'il eût écrite. Il calculait la date d'arrivée du transport qui le rapatrierait; il donnait rendez-vous à Zabelle et à des camarades du Portel et de Boulogne : « Enfin, ma chère maman, elle vient donc, la grande joie à laquelle je n'ai pas cessé un seul jour de penser, depuis que je suis parti : je vais revoir Zabelle, et je n'aurai plus, en la quittant, que quinze mois de service à faire! »

Presque au même moment où cette lettre était remise à la mère Lobez et lue à toute la nichée rassemblée, un matin que le vent d'hiver se reposait d'avoir tant soufflé, et que les invalides de la mer, voyant le soleil clair, se risquaient dehors, M. Gayole, accompagné et soutenu par Mme Gayole et par Zabelle, s'était rendu à l'extrémité de la jetée de Boulogne, pour attendre l'arrivée du *Dragon*. Il avait eu de la grippe et des étouffemens, et une convalescence lente. Mais cet air vif, cette lumière, cet horizon par où l'on s'en va, cette image grandissante du bateau harenguier, signalé depuis une heure, et qui revenait du large de Fécamp, ranimaient le vieux patron et rappelaient en lui l'espoir qui n'était jamais loin. Il alluma sa plus grosse pipe. Il se tenait entre sa femme et sa fille, appuyé sur la rampe de bois qui tourne autour du môle. Zabelle jugea que le moment était favorable pour présenter une demande importante qu'elle avait promis de faire. Debout, bien droite, ses deux longues mains posées à plat sur la poutre, le regard et toute l'âme enveloppant le navire qui s'approchait, elle demanda :

— Ils ont enfin une bonne pêche, ceux du *Dragon!*

— Oui, ils me l'ont fait dire par un camarade : 700 mesures de hareng!

— Vous êtes toujours content de Georges Le Minquier? C'est un homme entendu, n'est-ce pas? Et que vous avez eu le temps d'apprécier!

— Remarquable! dit Mme Gayole, soutenant sa fille.

Le bonhomme, le cou enfoncé dans le tricot de son gilet, la veste de toile gonflée en arrière, répondit :

— Pourquoi me dites-vous ça, les femmes? Ça vous regarde, la marine?

— Non, papa, je ne m'y connais pas, mais j'entends les gens causer sur le port.

— On entend tout ce qu'on veut, sur le port.

— Ils disent que Georges Le Minquier devrait bien être nommé chef mécanicien, à la place de Thomas qui vous lâche, et qu'il saurait bien vous faire, lui, des économies de charbon.

— Ouais, obtenir plus avec moins! Il suffit qu'un homme soit un peu faraud pour que vous le croyiez capable, les femmes! Eh bien! pour une fois, je suis de votre avis, et j'ai envie de prendre Le Minquier pour diriger la machine.

— C'est gentil! Papa, je vous remercie pour lui!

La grosse drague à vapeur sortait, sifflant et beuglant avec une telle puissance, et si près des trois promeneurs du matin, que Gayole, redressant l'avant-bras, mit ses doigts dans ses oreilles, et que, par-dessus le père toujours courbé, Zabelle put dire à sa mère, sans être entendue de lui :

— Allez-y!

— Joseph, reprit Mme Gayole, — elle ne donnait le prénom que quand elle était intimidée, et d'habitude, elle disait : Gayole, — tu sais que je ne déteste pas causer avec les uns et avec les autres...

Le patron leva les épaules, tandis que, de ses yeux bigles, il observait la pyramide de fumée du *Dragon* étendue sur les eaux, jusqu'à l'horizon.

— C'est l'opinion de tout le monde que Le Minquier a de l'avenir...

— Si je le nomme chef, il n'en aura plus! ah! ah! ah!

— Ça dépend : on peut toujours monter, d'une manière ou de l'autre. C'est un homme plaisant, et qui se présente bien, et qui a de l'éducation...

Un grognement de Gayole fut interprété par Mme Gayole comme un encouragement à continuer.

— Quelqu'un dont une femme peut être fière...

Il y eut un silence; la mer, au pied du môle, coulait dans les goémons et brisait sur les pierres.

— J'ai pensé, plus d'une fois, qu'il aurait été un parti pour Zabelle... je n'ai jamais compris le choix qu'elle a fait... N'était-elle pas trop jeune? Une marmousette : plus de cœur que de raison... Peut-être...

Elle attendit un moment, surprise que son mari ne bougeât pas, ravie, rendue audacieuse.

— Peut-être qu'il est temps encore...

Gayole, pesant de ses deux mains sur la rampe, se redressa, et, d'une pièce, il se tourna vers sa femme :

— Temps encore !

— Mais oui : elle n'est pas mariée!

— Temps de tromper, n'est-ce pas? Temps de manquer à sa parole? Temps de changer un marin contre un homme de chaufferie? Non, par exemple, ça ne se fera pas! En voilà des idées!

Il saisit la main de Zabelle.

— Heureusement, petite fille, que toi, tu n'as rien dit! Toi, tu l'attends, ton Gingolph! Il va venir, ton col bleu! Il sera content et toi aussi! Ça me rappellera ma jeunesse, quand j'espérais après cette femme-là, qui vient de dire des bêtises. Si on m'avait dit qu'elle me lâchait, j'en aurais fait, un scandale!... Morguenne! tu as eu tort de parler, Madame Gayole!...

Il était rouge de colère. Il avait la bouche ouverte pour continuer son reproche. Mais il fut interrompu. Sa femme, dignement, sans le regarder, sa belle tête aux bandeaux noirs levée, agitait le bras au-dessus de la mer :

— Bonjour! bonjour!

Un coup de sirène apprit à toute la ville que le *Dragon* rentrait au port. Le vapeur gris, fatigué par la route, toutes ses tôles écorchées, balafrées, rouillées par endroits et par endroits montrant leur derme de minium, gouvernait droit au milieu des jetées, refoulant la marée baissante, deux bras d'écume blanche tordus à son étrave et ne la quittant point. Il avait du hareng partout : dans les caisses de bois de sapin arrimées sur l'avant, dans les cales, dans les bacs établis le long du bordé et qui luisaient comme s'ils étaient remplis de pièces de cent sous neuves. Des débris de poisson et de charbon tachaient le pont, de l'avant à l'arrière. Les vingt hommes d'équipage étaient à leur poste. Sur la passerelle, le vieux patron malchanceux, fier du hasard qui l'avait servi, enleva sa casquette en apercevant les trois personnes groupées au bas de la tour du feu de port.

On entendit monter, sur les parois de la jetée, la vague soulevée par l'hélice, et à l'arrière, là où les yeux de Zabelle cherchaient, la porte du poste des mécaniciens s'ouvrit, et, un instant, la tête jeune de Georges Le Minquier apparut, inquiète et saluant d'un signe bref. Très vite la distance augmenta, les visages s'estompèrent, les hommes ne furent plus que des silhouettes en mouvement, et une seule image continua de vivre et de diminuer dans les yeux de Gayole : celle du bateau qui ralentissait, inclinait à gauche et, prudemment, s'enfonçait parmi les harenguiers ses frères et jetait ses amarres par-dessus le talus des quais.

Et Gingolph revint. Il revit Zabelle, mais ce ne fut pas la grande joie qu'il avait rêvée. Zabelle se montra distraite, distante ou inquiète, selon les jours. Plusieurs fois, elle manqua aux rendez-vous donnés. D'autres fois, elle abrégea les promenades auxquelles, Gingolph le voyait bien, elle ne prenait plus le plaisir des premiers temps; elle parut se plaire à soutenir des idées qu'elle savait qu'il ne partageait pas ; elle eut l'attitude et le langage d'une jeune fille libre de tout engagement plutôt que d'une fiancée. S'il se plaignait, elle répondait : « Tu vois bien, j'étais trop jeune quand tu m'as fait promettre de me marier avec toi. » Lui, il tâchait de rire, mais la bouche seule obéissait, et elle s'allongeait, tandis que les yeux s'emplissaient de larmes. Le soir, retiré au Portel, dans la chambre de la mère, et avant de gagner le grenier où il avait repris son lit d'autrefois, il disait sa peine à la mère Lobez, qui connaissait bien les cœurs des hommes et des femmes. Elle l'écoutait, en reprisant des bas à la lumière d'une lampe à essence, et, à cause de la difficulté du travail, elle était si courbée que Gingolph ne pouvait voir son visage ; il remarquait seulement que, sous le tricot de laine pendu aux aiguilles, les mains se joignaient par instans, et que les doigts tremblaient. « Elle me méprise, lui disait Gingolph, parce que je ne sais pas causer, ni chanter, ni danser, elle n'a point de fierté de moi ! Pourtant je suis fort ! — Oui, mon petit. — Je navigue depuis mes douze ans et même plus longtemps, et tous ceux qui m'ont vu naviguer m'ont dit que je faisais honneur au métier. — Sans doute. — Je ne crains aucun homme pour souquer sur un aviron, ni pour embarquer un filet par mauvaise mer, ni pour

reconnaître le hareng qui passe entre deux eaux, ni pour nommer les phares, et les îles, et les roches, et tous les bancs sournois, et tous les courans d'eau vive, depuis le Gris-Nez jusqu'aux Sorlingues. — Oui, mon petit. — Et même plus loin que les Sorlingues. dans la mer d'Irlande où mon père a pêché. — Oui, encore. Tout le monde te rend la justice que tu es un parfait marin, et moi je dis, de plus, que tu es une âme droite. — Alors, maman ? — Il ne faut pas la brusquer ; je crois qu'elle se fera peu à peu, à toi, à moi, à nous tous. Il y a des jours, tiens, quand elle vient ici, qu'elle est aimable comme une belle chatte et pas faraude du tout, et bonne pour moi autant qu'une de mes filles. » Puis, voulant empêcher qu'il ne s'enfermât dans la peine d'amour, elle lui parlait d'avenir, elle soulevait l'âme, comme elle avait, jadis, soulevé tout l'enfant qui criait. « M'est avis, disait-elle, que tu arriveras haut dans la marine, mon Gingolph. Si tu as un commandement, plus tard, tu choisiras tes hommes; même à Boulogne, on en trouve qui ont de la religion ; tu pourras peut-être naviguer comme faisaient nos grands-pères du Portel qui mettaient toujours Dieu dans leur travail. Il faut des voyageurs qui bénissent le monde. Suppose, mon Gingolph, qu'en entrant dans les ports, ou seulement quand tu aperçois, du pont de ton bateau, la pointe d'un clocher, tu dises : « Bénissez le monde et moi! » Tu ne vois pas, sans doute, ce que tu fais, mais, quelque part, des frères se réconcilient, des femmes obtiennent de sortir de leur péché, des enfans revivent, qui allaient mourir. Et c'est la prière d'un passant qui a conduit leur cœur ou guéri leur misère. »

Grâce à la mère Lobez, Gingolph prenait patience. Pendant le mois de février, où les navires se reposent, et où les capitaines et les patrons embauchent les hommes, il ne rencontra pas une seule fois Le Minquier, qui était allé en Bretagne. Mais, la jalousie le tenaillant, il s'était expliqué avec Zabelle, au sujet du nouveau chef mécanicien. Elle n'avait pas hésité. « C'est vrai ; il est de mes amis, mais comme plusieurs autres de la marine. Il me salue ; à l'occasion, il me dit un mot, quand je rentre du travail, mais jamais je ne l'ai reçu chez moi, et je n'ai pas besoin de dire que je n'ai pas été chez ses parens : il n'en a pas. — Mais maintenant qu'il va être chef de la chaufferie, il ira chez toi, Zabelle! — Il viendra parler au père : quel mal y vois-tu? »

Il fallait bien se taire, puisqu'elle ne voulait pas comprendre.

Ayant tout essayé, pour que Zabelle redevînt telle qu'elle était avant le départ, confiante, gaie, amoureuse, il dit un soir à la mère Lobez : « Je crois, selon ce que vous m'avez dit, qu'elle ne reprendra toute son amitié avec moi que lorsque nous l'aurons amenée dans notre maison, maman, et qu'elle n'aura plus, autour d'elle, des gens qui la conseillent mal. J'ai encore un mois de congé : eh bien ! je vas naviguer, et gagner de quoi lui acheter une plus belle montre, pour le temps de nos noces. » Il navigua, en effet, et pêcha tout un mois. Le dernier jour, comme il avait fait ses adieux à Zabelle, et qu'il était triste, la mère Lobez lui dit :

— Elle ne nous ressemble guère !

Mais elle n'eut pas plutôt prononcé ce mot trop dur qu'elle le regretta, et jusqu'à l'heure où le grand fils remonta dans le grenier, pour reprendre son vêtement bleu, son grand col et son béret de marin de la marine de guerre, elle répéta sous des formes qui variaient ;

— Aime-la bien ! Il y a des femmes, il suffit d'un jour, et d'un mot, elles vous aiment pour l'éternité ; d'autres, il faut les conquérir tous les jours, avant le mariage et encore après. Elle est peut-être comme cela. Aime-la toujours bien !

Et il partit.

Après le départ de Gingolph, qui retournait à Toulon, Zabelle revint encore au Portel, le dimanche, mais plus rarement. Les visites qu'elle y faisait n'avaient évidemment d'autre raison que l'opinion publique, qu'il fallait ménager. L'été s'écoula : plus de promenades, plus de confidences faites, le dimanche, à la pauvre Lobez, qui avait espéré d'avoir près d'elle, pour élever ses enfans, une sorte de seconde mère et de grande amie. Jacqueline, Jeanne, Louise elle-même, commencèrent à s'inquiéter pour Gingolph.

— C'est peut-être les parens qui ne veulent plus la laisser aller, mes enfans. Ils vont la perdre, songez donc !

A la fin de l'automne, la belle grande Boulonnaise revint encore au Portel. Dans un panier, elle apporta des gâteaux, des rubans, un bateau en bois, pour les enfans. Elle fut douce, grave un peu, elle accepta de monter jusqu'au château de Fringhen, qui est sur une grande colline, un peu avant Saint-Étienne, et, quand elle fut de retour, dans la nuit déjà, elle ne se hâta point de reprendre le tramway, mais, assise sur une

chaise basse, attirant, l'une après l'autre, Jacqueline, Jeanne, Louise, dans l'angle de la chambre où il n'y avait plus que ses yeux levés qui fussent luisans, elle les interrogea : « Que feras-tu quand tu seras grande tout à fait ? Il faut aider la mère. Elle est une bonne femme. Surtout, ne va pas te louer à la ville, car elle resterait seule !... » Les enfans plus jeunes ne comprirent pas ce qu'elle faisait. Jacqueline, l'aînée, devina, mais elle enferma tout dans son cœur silencieux.

Zabelle Gayole ne revint plus dans la maison de la mère Lobez.

Que faire, ma pauvre Lobez ? O femme qui aviez pitié de l'enfant ! L'avertir ? Qu'aurait-il résolu, lui si violent, si loin du Portel et de l'épaule où l'on peut se cacher pour pleurer ? L'avertir de quelle trahison, d'ailleurs ? N'est-ce pas trop aisé de calomnier une femme, une riche, une belle ? Demander : « Qui vient chez elle ? » n'est-ce pas en dire bien long, lorsque celle qui parle est la mère Lobez, une veuve dont on sait la prudence ? Et cependant, comment le laisser revenir, lui, le cher enfant, tout plein d'espoir, lorsque Zabelle, peut-être, avait cessé de l'aimer ? Elle souffrit, et finit par songer : « Que le malheur parle donc ! moi, je me tairai ! »

Elle n'avait pas tort de s'alarmer. L'amie de Gingolph, la belle grande matelote qu'il avait quêtée autrefois, qu'il avait suivie dans les prés de la Colonne, la fiancée que la mère Lobez avait été demander, toute tremblante, aux parens, Zabelle aimait un autre homme, qui la courtisait depuis des années. Libre, après le départ de Gingolph, devenu, depuis sa promotion aux fonctions de chef mécanicien, une sorte de personnage, dont la présence ne pouvait étonner chez le patron Gayole, il pouvait aisément rencontrer la jeune fille soit sur le quai, lorsqu'elles rentrent en troupe du quartier de Capécure, soit chez elle. Il voulait la séduire. A quoi bon raconter cette histoire de Zabelle adulée, amusée, oublieuse, et coupable ? C'est l'éternelle histoire : des complimens, des privautés bientôt, un cœur qui se défend mal parce qu'il a plus d'amour-propre que d'amour. Le Minquier, pour voir Zabelle, choisissait les matinées ou les soirées où le vieux Gayole, descendant au port, s'attablait, dans un café, avec le patron du *Dragon* qui rendait ses comptes, ou avec des pêcheurs de ses amis. Gayole, peu apercevant, n'aurait pas découvert lui-même l'intrigue et les assiduités de Le Minquier. Il en fut averti. Un soir, trois mois à peine avant le jour

où Gingolph devait achever son congé et rentrer définitivement à Boulogne, le patron de la *Tour-d'Odre*, le grand Bucaille, qui avait trop bu, ce qui était l'ordinaire, annonça à son ami Gayole que Le Minquier, devant deux témoins, s'était vanté d'épouser Zabelle. Ce fut un soir de tragédie. Toute la maison de la rue de Folkestone sonna des éclats de voix du bonhomme qui criait : « Les femmes ! vous perdez mon honneur ! Je ne veux pas ! » Dix fois de suite, avec une colère que l'eau-de-vie rendait plus redoutable, il défendit à sa femme et à Zabelle de recevoir Le Minquier ; il déclara qu'il avait donné sa parole, qu'il ne la reprendrait que si Gingolph lui-même renonçait à Zabelle, et le lui disait, à lui patron Gayole. Et l'émotion fut si vive, chez ce vieux brave homme, qu'il faillit mourir dans la nuit.

Les voisins se taisaient encore, et peut-être savaient-ils peu de chose. La mère Lobez n'apprit point par eux le malheur de son fils. Mais, un matin d'avril, qu'il faisait doux dans les rues abritées, elle connut tout de même le chagrin dont elle voulait douter.

Ayant fini de balayer les deux chambres du rez-de-chaussée, de laver les assiettes qui avaient servi pour la soupe, et d'attacher, avec l'aide de sa seconde fille, sur des fils de fer tendus dans la cour, une foule de pièces de linge lavées la veille, elle se reposait, assise près de la fenêtre, et regardait dehors. C'étaient ses vacances, après les grandes fatigues. Elle souleva le rideau, se recula, joignit les mains :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle revint aussitôt à la fenêtre, et l'ouvrit si précipitamment que Jeanne, de la cour, demanda :

— Qu'est-ce que vous voyez donc de si curieux ?

Ce qu'elle voyait ! Au milieu de la rue, venant de la rue principale et se dirigeant vers la mer, elle venait d'apercevoir Zabelle, qui la regardait, Zabelle qui avait un chapeau. Elle se souvint tout de suite de ce que cela voulait dire. Et, penchée en avant, maintenant, les mains jointes de nouveau, elle contemplait la jeune fille par qui son fils et elle-même avaient déjà tant souffert. Zabelle était si pâle, elle avait l'air si triste que la mère pensa : « Elle n'a pas eu le courage de dire autrement qu'elle n'aime plus mon enfant ! »

La jeune fille marchait à pas lents, dans la rue à peu près déserte. Elle allait dépasser la maison des Lobez. La mère,

levant une de ses mains, fit signe : « Viens ! » Zabelle hésita. On la vit s'arrêter, comme celles qui se sont trompées de route et qui vont retourner en arrière. Puis elle s'avança résolument, elle vint là où l'on appelait. La fenêtre était basse ; le visage levé de Zabelle se trouvait à la hauteur de la poitrine de la mère Lobez ; le chapeau de rubans chiffonnés qu'ornait une petite plume noire avait été déplacé par le vent ; Zabelle tenait ses grands yeux fixés sur les yeux de Rosalie Lobez ; elle demeurait sans parole, à cause de tout le passé, et si blanche que c'était pitié de la voir.

La mère se pencha encore, pour que Zabelle entendît seule, et elle dit :

— Ma pauvre fille chérie, qu'est-ce que tu as fait là ?

Puis elle rentra vite, vite, n'en pouvant plus, se tenant avec effort au bois du lit de Jacqueline.

— Vous êtes malade, maman ? Qu'avez-vous ? C'est quelque chose de la rue qui vous a fait mal ?

Jeanne accourait. A son tour, elle se pencha. Tout au bout de la rue, du côté de la mer, elle reconnut une grande Boulonnaise, marchant bien, qui s'éloignait, et qui avait, sur la tête, un chapeau noir, surmonté d'une plume que le vent défrisait et rebroussait.

René Bazin.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

PAGES INÉDITES D'ERNEST RENAN

DÉCEMBRE 1843

Les pages suivantes ont été recueillies par une main filiale dans les papiers d'Ernest Renan : elles ont un trop grand intérêt, une trop grande importance pour rester plus longtemps inédites. Renan les a écrites au moment où, sorti du séminaire d'Issy, il venait d'entrer à Saint-Sulpice. On sait par sa correspondance avec sa sœur Henriette quelles étaient alors les perplexités de son esprit. Elles ne venaient pas encore des doutes qui l'ont assailli un peu plus tard sur les matières de foi, mais bien de la question angoissante qu'il commençait à se poser au sujet de sa vocation ecclésiastique. Il se demandait si l'état qu'il avait embrassé était celui qui convenait le mieux à son naturel, à son caractère et, comme il disait, à son type, et la réponse qu'il se faisait ne le rassurait qu'à demi. Il aimait de l'état ecclésiastique la possibilité pour lui de se consacrer au travail intellectuel, à l'étude, à la recherche patiente du vrai, ce qui était à ses yeux la vie idéale ; mais il craignait aussi d'y rencontrer certaines accointances qui lui déplaisaient, lui répugnaient même, et d'y être soumis à des sujétions qui lui auraient pesé. De là ses hésitations à accepter la tonsure avant de quitter Issy et même après son entrée à Saint-Sulpice, non pas qu'il y eût dans cet acte un engagement définitif, mais parce qu'il y avait à ses yeux une promesse qu'il aurait préféré ne pas faire encore. Sa résolution était prise, le pas allait être franchi lorsqu'il écrivait les deux morceaux que nous reproduisons. Le premier, — Règlement particulier, — prouve que sa foi était intacte. Le second, — Principes de conduite, — beaucoup plus développé et plus significatif, nous le montre tel qu'il sera dans toute la suite de sa vie, mettant en somme le travail intellectuel au-dessus de tout. « Puisque Dieu, dit-il, ne m'inspire pas ce zèle, vif, ardent et expansif pour le

salut de beaucoup, qu'il donne à ses âmes choisies, je me contenterai du rôle modeste de chercheur, trop heureux de trouver pour lui et les autres une parcelle de vérité. » C'est le but qu'il se donne : nous ne le voyons ici qu'à son point de départ, et c'est ce qui intéresse et qui touche. Mais il est temps de lui laisser la parole dans cette sorte de Méditation subjective, où il se livre à nous tel qu'il était alors, tel qu'il sera toujours, passionné pour la vérité et encore plus peut-être pour sa poursuite, où qu'elle dût le conduire, se cherchant, s'interrogeant, s'écoutant lui-même, détaché et dédaigneux des biens matériels, s'adonnant au plus haut degré à ce qu'on a appelé depuis le culte du moi, au respect religieux de sa propre pensée, à la préoccupation un peu ombrageuse de son indépendance, puissamment imaginatif et idéaliste, mais sobre d'affirmations. L'homme qu'il voulait être, « un peu haut, peu flexible, sans raideur, » et l'écrivain aux nuances infinies étaient déjà formés.

RÈGLEMENT PARTICULIER

1° Je ferai mon oraison sur le sujet proposé la veille, et, quand il n'y en aura pas, je choisirai, selon mon habitude, quelque passage du Nouveau ou de l'Ancien Testament, convenable au temps de l'année, pour m'entretenir et suggérer les réflexions nécessaires.

2° Pendant la Sainte Messe, je pourrai m'occuper jusqu'à la Préface des pensées qui m'auront le plus touché dans l'oraison, ou même de la lecture de quelques passages du Nouveau Testament, ayant rapport à la Passion, ou à la Sainte-Eucharistie, ou bien encore de la lecture du quatrième livre de l'*Imitation*. Depuis la Préface, je m'occuperai exclusivement du Saint-Sacrifice. Du reste, je pourrai employer de temps en temps d'autres méthodes : par exemple, suivre les prières du prêtre, pour éviter la routine.

3° Je ferai tous les jours une demi-heure d'Écriture Sainte, le plus tôt possible après l'oraison.

4° Je préparerai toujours exactement le reste de la classe, employant le reste du temps à des études accessoires, dans lesquelles j'éviterai la légèreté qui veut toujours changer. Je m'occuperai spécialement cette année des sciences physiques et mathématiques.

5° Je ferai une visite au Saint-Sacrement après la classe du

matin, ou après le déjeuner. Je m'y occuperai de la lecture du Nouveau Testament ou de l'*Imitation* ou de quelque livre pieux ayant quelque rapport au très-saint Sacrement.

6° Dans les récréations, j'éviterai d'aller plus avec l'un qu'avec l'autre, quoique je ne croie pas qu'il me soit défendu d'avoir quelqu'un à qui je puisse ouvrir mon cœur.

7° En tous mes exercices, j'éviterai le trouble, ou du moins je n'y ferai pas attention.

8° Je tiendrai à la propreté dans ma chambre et sur moi-même, faisant tous mes arrangemens le soir et le matin.

PRINCIPES DE CONDUITE

Un principe essentiel dans la recherche du type que je veux suivre, c'est que la perfection pour chaque homme n'est pas de sortir de son naturel, mais de rester dans son naturel.

L'impossibilité prouvée par l'expérience où est tout homme de parvenir à un beau caractère hors de son naturel, suffirait pour établir ce principe. C'est en effet son oubli qui produit ces espèces de polichinelles, dont le monde est plein, et qui donnent la nausée à ceux qui sont dans le vrai et qui ont le tact un peu fin.

Et qu'on ne dise pas que ces individus, s'ils fussent restés dans leur naturel, eussent tout de même été des hommes médiocres. Sans doute ; mais ils eussent été vrais : or il n'est pas imposé à tous d'avoir un grand et beau caractère, mais c'est un devoir pour tous d'être ce que l'on est, d'avoir dans le caractère cette vérité, sans laquelle il n'y a pas de vie sérieuse. Les hommes médiocres qui restent ce qu'ils sont, qui sont médiocres avec vérité, sans emphase, sans prétention, ne sont ni méprisables, ni ridicules, et la foi et la raison nous apprennent qu'ils peuvent parvenir à une aussi grande hauteur morale que les plus grands esprits. Mais les médiocres, qui singent le grand, qui ne peuvent se résoudre à s'avouer ce qu'ils sont, qui sont sans cesse occupés à se tromper eux-mêmes, ceux-là sont méprisables et ridicules.

Je vais plus loin, et je prétends qu'il n'y a réellement aucun naturel méprisable, c'est-à-dire qui, réglé par une volonté droite, ne puisse devenir digne d'estime. Il y a des caractères grands,

communs, ardens, froids, tendres, peu sensibles; en tout cela, le bon et le mauvais se font à peu près équilibre. Mais ce qu'il y a de vraiment ridicule, c'est le caractère commun, qui veut se faire grand, le caractère froid qui fait le passionné, le caractère à la glace qui vise à la sensibilité; et cela par ce principe que la règle pour chacun est dans son naturel.

Il serait singulier en effet que Dieu, destinant chaque homme à une fin, lui eût donné des moyens directement opposés à cette fin, et qu'après avoir fait [de] la nature de l'homme le *criterium* de la vérité en logique et en morale, il l'eût obligé à s'en écarter pour chercher sa ligne particulière de conduite comme être moral. Ce serait là une anomalie contraire à toutes les analogies de la création.

Mais ce principe, dicté par la saine raison, a besoin d'une explication fournie par la foi, sans laquelle il serait incomplet et même faux; aussi ceux qui ont ignoré ce complément nécessaire ont-ils grossièrement erré dans leurs théories morales. Dire que la règle de chaque homme est dans sa nature, soit dans sa nature d'homme en général, soit dans sa nature comme individu, est-ce dire que tout homme peut et doit se livrer à ses penchans sans contrainte et sans remords? Ce serait là, il faut l'avouer, une morale infâme, qui fournirait au voluptueux, à l'avare, à l'ambitieux, l'excuse la plus naturelle et la plus légitime à leurs excès. Ce serait enfin le renversement de tout le christianisme : or, une théorie morale qui arrive là, est sûrement fausse. Mais remarquons bien que le naturel, dans le sens où nous le prenons ici, n'est pas synonyme de la nature, comme l'entendent les moralistes chrétiens. Le christianisme anathématise sans cesse la nature, ordonne de la détruire, d'en prendre en tout le contre-pied; ordonne-t-il pour cela d'aller contre son naturel? Des esprits peu délicats, peu inclinés aux tendances morales, l'ont pensé, et ont agi en conséquence : et bien sûr que Dieu ne leur en voudra pas, car plusieurs sont des saints : mais d'autres saints ont enseigné tout le contraire par leurs paroles et leur conduite. Voyez un saint Augustin, un saint François de Sales, un Fénelon, quelle vérité! quelle délicatesse, quel naturel et en même temps quelle abnégation de la nature!

Voici donc, ce me semble, comment il faut entendre ce point important. Chaque homme naît avec certaines dispositions qui constituent, les unes sa nature générale d'homme, les autres

son caractère individuel. La raison et la foi nous apprennent que les unes et les autres ont dû être droites au sortir des mains de Dieu : mais la foi ajoute qu'elles n'ont pas persévéré dans leur bonté primitive. Elles ne sont donc plus règles infaillibles. Cela ne veut pas dire que, de bonnes, elles sont devenues essentiellement mauvaises ; mais seulement qu'au lieu qu'auparavant elles n'avaient de force que pour le bien, elles ont force aujourd'hui pour le bien et le mal, et que souvent la force pour le mal l'emporte. Le devoir de l'homme n'est donc pas de détruire ces penchans, puisque ce sont, à proprement parler, ses règles, mais, par le secours de ses moyens de connaître naturels ou révélés et de sa volonté, de les mettre ou de les conserver dans la ligne du bien, dont elles peuvent s'écarter, puisque ce sont des règles faussées.

Cela posé, les premiers pas de celui qui veut se tracer une ligne de conduite est de se connaître lui-même, et c'est ce qui explique pourquoi tous les âges ont si bien senti l'importance de cette maxime.

Mais s'agit-il ici d'une connaissance d'analyse, où chacun s'attaquerait à se disséquer lui-même, à énumérer, à classer ses principes ? Cette analyse, indispensable pour l'étude de la nature humaine en général, utile aussi peut-être pour chaque individu, mais d'une extrême difficulté, n'est certainement pas nécessaire pour le but que nous nous proposons. Il y a une sorte de connaissance d'instinct, qui supplée à cette connaissance scientifique, et qui est peut-être plus propre au but en question. J'entends par là ce sentiment qui dit à l'homme : voilà ma vraie ligne de conduite, ce mouvement spontané par lequel, voyant ou lisant une action, il dit sur-le-champ : cela est ou n'est pas dans mon type. Cet instinct se trahit encore dans la conduite que l'on suit, lorsque l'on n'agit sous l'empire d'aucun principe d'affectation ou dans ces momens où l'on dépose son masque, pour être un instant seul à seul avec soi.

Le but constant de mes efforts doit donc être de perfectionner ma nature, de rejeter avec la plus grande sévérité tout ce que l'affectation ou l'imitation voudrait surajouter à mon type. Je suis assez porté naturellement, quand je vois quelque caractère qui me plaît, à en prendre la couleur ; sans doute qu'il faut éviter cette roideur qui rejette tout élément qui n'est pas natif ; cela irait à détruire la progressivité et même l'éducabilité,

puisqu'il est douteux qu'il y ait en nous un principe absolument natif. Mais avant d'admettre aucun élément dans mon caractère, il faudra que je regarde s'il n'y serait pas hétérogène. Du reste, je ne dois pas me troubler, quand je sentirai ce désir d'imiter un tel ou un tel, ni surtout m'amuser à argumenter avec ce penchant ; il faut revenir aux occupations et à la couleur d'idées de mon type, quoique restant sous l'impression du type étranger, et cinq minutes après, je serai rentré dans mon naturel.

Comme j'ai un désir extrême de plaire à ceux avec qui je me trouve, et que je sens fort bien que le seul moyen pour cela, c'est de prendre quelque chose de leur ton et de leur manière, vu que les hommes ne peuvent apprécier que ce qui est dans leur type, cela me porte souvent à altérer mon type, sous prétexte que cela ne tirera pas à conséquence pour l'intérieur; ainsi, durant les vacances, aux réunions des catéchistes, etc. Sur cela j'observe : 1° qu'un homme qui veut rester un caractère doit nécessairement s'attendre à plaire aux uns et déplaire aux autres; et cela ne doit pas lui faire de peine, car c'est la condition nécessaire d'un bien. Il faut donc s'y résigner et ne pas altérer son unité, pour plaire à un tel ou un tel; 2° que je suis bien plus sûr de m'attirer l'estime même de ceux qui ne sont pas de mon type, par la permanence en mon caractère, convenablement approprié aux circonstances, que par une trop grande flexibilité à me conformer à eux, car ils sentent fort bien que ce n'est pas de l'intime que cela part; 3° qu'en me revêtant de ces types étrangers, je ne peux espérer y réussir que médiocrement : or cela est dégoûtant; 4° enfin cela est indigne d'un homme qui prend les choses sérieusement : il aurait honte d'en faire autant devant ceux qui l'apprécient dans son type; cela doit suffire pour le faire rougir. Je devrai donc garder en tout un type invariable, quelque chose d'un peu haut, peu flexible, sans roideur, faisant entendre que c'est là un genre arrêté, que rien ne me le ferait changer, parce que je le suis par conscience.

Cette attention sur le genre extérieur est extrêmement importante pour la conservation du type intérieur. C'est une chose impossible qu'un homme ait un genre extérieur, différent de l'intérieur, vu que nous sommes invinciblement portés à conformer le type intérieur à celui que nous croyons que les autres se forment de nous. Cela est si vrai qu'il suffit que nous

croyions qu'un tel a telle opinion de nous, pour que nous cherchions de toutes nos forces à être conformes à cette opinion, en vertus ou en vices.

Chercher et suivre le vrai, dans l'ordre intellectuel et pratique, sera l'idée dominante de mon type intérieur. J'envisagerai le sacerdoce comme le dévouement, la consécration à la vérité, la tonsure que je vais recevoir comme le dépouillement de tout superflu pour m'attacher à la seule vérité.

Puisque Dieu ne m'inspire pas ce zèle vif, ardent et expansif pour le salut de beaucoup, qu'il donne à ses âmes choisies, je me contenterai du rôle modeste de chercheur, trop heureux de trouver pour lui et les autres une parcelle de vérité. Comme je suis un peu porté à l'égoïsme philosophique, je marierai toujours l'idée de l'utilité de quelques-uns de mes frères à celle de la recherche personnelle de mes convictions. Dieu m'a donné une charité tendre pour les esprits avides de vérité, mais flétris par le scepticisme; je la nourrirai avec soin. Oh! qui me donnera de trouver un vrai chercheur, prêt à renoncer au monde entier pour la vérité? Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche?

Je me tiendrai invinciblement collé à Jésus-Christ, la vraie vérité des hommes. Je ferai converger toutes mes études vers la religion; je me souviendrai qu'il est l'intermédiaire nécessaire, l'interprète, si j'ose le dire, sans lequel Dieu n'entend pas notre langue, et nous n'entendons pas celle de Dieu. Je me nourrirai donc de sa parole divine, consignée dans les saints Évangiles, tâchant d'en prendre l'esprit, et évitant la critique trop critique.

Comme j'ai grand lieu de croire que Dieu m'a taillé pour une vie d'études, et que d'ailleurs l'étude la plus acharnée est nécessaire pour mon inquisition de la vérité, qui doit être mon tout, je travaillerai sans relâche, et très largement, ne jugeant presque aucune étude étrangère à mon but, faisant cependant un choix.

Je me garderai de gêner en rien la marche naturelle de mon esprit, le laissant faire mon chemin comme ses développemens successifs l'amèneront, et j'aurai soin, en tout état, de tenir compte de sa relativité, et d'affirmer très sobrement.

Je ne jetterai pas mes idées à tout venant, non que je me défende toute exposition de mes sentimens, surtout sur certains

points et avec certains. Mais quand je verrai que je ne pourrais me faire entendre, je me tairai très soigneusement. Ce n'est jamais une excuse de dire : je n'ai pas été compris ; il fallait ne pas dire des choses qui puissent être mal comprises. J'aurai mes amis, à qui j'ouvrirai parfois la porte de derrière.

Quand on parlera en ma présence de choses qui ne tombent pas dans mon sens, soit que je pense le contraire, soit que je croie la chose formulée de travers, je me tairai, et me garderai d'entrer en leur sens ou de le contester. Le second ferait hausser les épaules aux sots ; le prèmier serait mentir, et d'ailleurs me troublerait : car ensuite je serais tenté de me conformer au type que j'aurais pu leur donner lieu d'induire de moi. Nous sommes si singuliers, qu'il suffit que nous énoncions une opinion, souvent sans y croire, pour être ensuite sérieusement portés à y croire.

Jamais la moindre polémique avec mes professeurs, très rarement en conférence, et seulement quand je serai interrogé, et que la matière le comportera.

J'éviterai de soutenir : 1° ce que je ne croirai pas. Car ce serait une raison pour y croire, ce qui me fausserait ; d'ailleurs, c'est se jouer avec la vérité ; 2° ce dont je ne serais pas sûr. Car les autres pourraient avoir raison, me pousser à bout, et je me sens assez faible pour n'avoir pas la force de céder : or, c'est un triste rôle de soutenir des absurdités pour ne pas s'avouer vaincu.

J'éviterai toute manière sèche d'envisager les choses, voyant tout dans le point de vue de la morale et de la vérité. Ceci ne veut pas dire que je rejetterai la forme scientifique. Au contraire, j'y moulerai mon esprit.

Ma piété sera aussi dans ce genre ; je tâcherai de pénétrer l'esprit et le cœur des choses et des mystères chrétiens. Je n'aime pas ceux qui font de la piété une chose à part, et comme l'antithèse du profane. Je n'aime pas non plus ces questions sur la prépondérance de l'étude et de la piété, etc. Cela n'a pas de sens. Si la piété était quelque chose de distinct de tout le reste, comme une spécialité à part, il est clair qu'il faudrait absolument ne faire que cela, ce qui mènerait à des conséquences subversives. Mais la piété n'est pas cela : elle est un esprit qui pénètre, domine la vie, plutôt qu'une partie plus ou moins importante de cette vie.

Je tâcherai donc de pénétrer ma vie de la piété, évitant celle qui rapetisse l'esprit par des pratiques trop petites ou trop multipliées, et celle qui énerve le cœur par une fausse sensibilité, et celle qui fausse l'intelligence par des spéculations creuses ou des systèmes à perte de vue sur des objets où nous ne sommes pas compétens. Mon type en ce point sera dans les *Élévations* de Bossuet, quelques endroits de Malebranche, et les *Pensées* de Pascal.

Il y en a qui, pour se procurer je ne sais quelles rêveries qu'ils appellent piété, se font des illusions perpétuelles, se forgeant dans l'esprit un beau idéal, auquel il faut absolument que les faits, bon gré mal gré, s'accommodent; type : M. Duchesne, professeur de rhétorique. Je me moquerai de cela : *intra me*, s'entend.

Je suis quelquefois porté à une certaine contention, ou recueillement d'imagination forcé, quoique ce ne soit pas là mon défaut. J'éviterai cela, y allant en tout bonnement et par raison.

J'aurai mes petites pratiques, simples et humbles, à part moi, auxquelles je serai fidèle, évitant le petit esprit et l'indifférence.

Comme il y a beaucoup d'exercices de piété dans la maison, je prendrai bien garde que ce soit là pour moi un temps perdu, surtout celui de l'oraison. Je m'occuperai de piété, mais largement, sans me resserrer scrupuleusement au sujet actuel, dont on parle ou qu'on lit. Pour l'oraison, j'y penserai très régulièrement le soir en me couchant. Quand il n'y aura pas de sujet donné, j'en prendrai dans l'Écriture Sainte, suivant en cela ce que je trouverai de mieux. Du reste, je ne m'astreindrai pas rigoureusement à la méthode, suivant mes pensées et mes sentimens où ils me mèneront.

Je penserai souvent à la mort. Je tâcherai de prendre l'habitude d'y penser spécialement au sortir de l'examen particulier et de la prière du soir. Je me demanderai si je serais content de mourir au moment actuel. J'ai éprouvé que c'est la vraie pierre de touche pour voir si j'étais dans le vrai. Quand je vivais de vérité, j'aimais à y penser; quand je vivais de vanité, hors de moi, sa pensée me répugnait, et je n'eusse pas voulu mourir en ce moment.

J'ai remarqué qu'il y a des savans qui craignent beaucoup la mort. Je le conçois pour les savans qui ont étudié pour savoir;

mais les savans qui ont étudié dans des vues supérieures, pour trouver la vérité et perfectionner leur nature, ceux-là la reçoivent avec courage. Je tâcherai d'être tel. Pour cela, je donnerai un rang très secondaire au désir d'estime; si je ne peux le détruire, je verrai dans l'étude et dans la pensée la destination de mon existence, me disant à moi-même : Eh bien! si je mourais actuellement, je pourrais me rendre témoignage d'avoir tendu *pro modulo meo* à ma fin. Je marierai à cette pensée un peu orgueilleuse quelque idée chrétienne.

Il faut que je me mette au-dessus de l'opinion, prêt à tout sacrifier pour la vérité. Je me nourrirai dans le goût de la persécution, esprit de saint Paul.

Je sens bien qu'actuellement il y a bien des mobiles en moi qui ne sont pas pour la pure vérité, je ne les ferai jamais entrer essentiellement dans mon type; et je prendrai garde qu'ils n'étouffent jamais l'essentiel. Quand je sentirai qu'ils le font, je n'argumenterai pas pour les mettre à la porte, mais revenant simplement à mon type, et y adhérant par la volonté, je les laisserai tomber.

Je suis extrêmement porté à une vertu toute profane. Je me souviendrai que tout ce qui ne passe pas par Jésus-Christ n'est rien.

Je ne me tordrai pas la tête à faire par raison certains actes de piété, qui ne peuvent venir que de la grâce, par exemple, la contrition, l'amour de Dieu. C'est comme si on voulait prouver la géométrie par sentiment.

Grâce à Dieu, je commence à être un peu plus maître de mes troubles. Je continuerai la même méthode, n'argumentant jamais, et me dispensant même du sentiment projectif par ce raisonnement que si je l'avais eu, j'aurais jeté le trouble : or, que je l'aie eu ou que je ne l'aie pas eu, la chose est objectivement la même.

Sine amico non potes bene vivere. J'aurai des amis, *salvâ regulâ.* Je serai simple et vrai dans mon amitié, comme en tout, n'ayant rien de caché pour mon ami, m'entretenant avec lui de l'intime de mon intime. Je serai ce que j'ai été jusqu'ici et mieux encore; car c'est un des points où je suis le plus content de moi, excepté dans deux malheureuses circonstances, qui me pèseront toujours sur le cœur. Je tâcherai que mes amis sympathisent avec moi pour l'esprit et le cœur.

L'amour le plus tendre, le plus simple, le plus attentif, le plus respectueux pour ma mère, entrera essentiellement toujours dans mon type. Je ne lui refuserai rien de ce qui sera strictement licite, et je n'attendrai pas qu'elle me fasse la demande explicite ; un désir de sa part sera pour moi un ordre, et je mettrai tout mon soin et toute ma finesse à les deviner.

Je m'occuperai très peu de former des combinaisons pour l'avenir, et, lorsqu'il me viendra des troubles à cet égard, j'y appliquerai le procédé susdit. Mais comme, pour agir avec sens, il faut de nécessité une certaine vue de l'avenir, j'aurai un avenir que je tiendrai pour certain, et dans la vue duquel j'agirai. Et quand le perturbateur m'objectera que je n'en sais rien, je dirai : « C'est vrai; mais sur ce point, ne faut-il pas agir sur une probabilité? Cela est clair. Du reste, je mettrai tout entre les mains de la Providence, la chargeant absolument de moi. Je n'ai jamais mieux compris combien c'est peine perdue que de combiner des plans. Pour bien conduire un tel plan, il faudrait avoir un point d'appui, savoir l'avenir, comme un point fixe, pour y viser : mais c'est précisément ce qui nous manque, et ce que Dieu seul a. Par exemple, j'étais en grand émoi pour savoir si je devais accepter la tonsure, ou non. Or, il n'y avait qu'une manière de sortir de ce doute : c'était de savoir quelles seraient mes idées dans l'avenir. Accepter, ou n'accepter pas, ne dissipait pas l'embarras, car n'accepter pas, c'était une décision tout aussi tranchée que d'accepter. Si je n'accepte pas, je m'expose à un reproche éternel; si j'accepte, je m'expose à m'en repentir. Le moyen de sortir de là, c'était de savoir ce que je serais dans vingt ans. Or impossible. Donc *fiat voluntas tua*, et faisons ce que nous dit notre directeur. Oh! que je vous remercie, mon Dieu, de me l'avoir fait faire!

Je ne tiendrai pas du tout aux biens de la terre, commodités de la vie, etc. Je ne me permettrai de désirer que le nécessaire pour mener une vie tranquille et mettre à l'abri du besoin ma mère et ma sœur. Je tâcherai même de vivre toujours dans une certaine pauvreté.

En un mot, vie calme, simple, pauvre, humble, ayant des amis, la facilité de penser et d'étudier, et en même temps d'être utile à l'Église, hauteur de sentimens, bonté de cœur, élévation de pensées, recherches tenaces et inductives, piété élevée, simple et tendre, et surtout vérité en tout, dans mes sentimens,

jamais d'emphase en ma conduite, agissant comme si j'étais seul au monde, toujours en la disposition de mourir, envisageant les choses crûment et sans lunettes, cherchant en tout et par-dessus tout la vérité, n'ayant jamais pour mobile essentiel la réputation, en un mot, c'est le mot résumant : vérité, vérité, vérité, unité, simplicité, voilà mon type, et tout cela *per Dominum nostrum Jesum Christum, Deum et hominem.* Mon Dieu ! qu'en ce siècle, il y a peu d'hommes dans le vrai ! Quelle fascination ! Toujours des riens, des intérêts d'un moment, la vie dans l'opinion, jamais le réel, jamais le vrai dans sa crudité. Par exemple, les philosophes, M. Cousin, etc. On veut paraître philosophe, métaphysicien, et on dit bien des choses vraies, mais avec cela, qu'on est indifférent pour la vérité ! Tout ce qu'on cherche, c'est du beau, car le beau fait parler de soi, et le vrai laisse morfondre ceux qui le disent : aussi dit-on indifféremment le pour et le contre, quand le pour et le contre fournissent en apparence du beau. J'aime bien Jouffroy, parce que lui au moins il voyait là une affaire personnelle. Ce qui le prouve, et ce qui fait son éloge, c'est qu'il était horriblement malheureux.

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Mon Dieu ! que je suis content d'avoir dit cette parole ! Que je trouve du goût à la répéter ! J'étais en grand émoi de délibération. Oh ! que j'ai bien fait, grâce à vous, de jeter tout ce fatras, pour aller dire simplement : *Dominus pars...* La vérité est mon partage ; je l'embrasse, je la prends pour ma compagne, je me dépouille de tout pour elle, je renonce à tout le superflu pour la suivre et m'attacher à elle. Oh ! le christianisme ne serait pas vrai, que cette cérémonie serait délicieuse, et je ne me repentirais pas de l'avoir faite. Ce devrait être l'initiation à la recherche de la vérité, la séparation des hommes, le renoncement au superflu.

Mais si, mon Dieu, le christianisme est vrai, vous me l'avez fait sentir au cœur, j'y adhère de toute mon âme, je l'embrasse de toute ma force : et si (ce qui est aussi éloigné que possible de ma pensée, et ce que je dirais impossible, si l'homme n'était pas un mystère inexplicable) l'avenir me montrait ailleurs la vérité, eh bien ! c'est à la vérité que je suis consacré, je suivrais la vérité où je la verrais, je serais encore vrai tonsuré. Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche ? *Dominus pars...* Mon Dieu, je ne sacrifie rien de matériel, car je n'ai rien ; mais j'ai

mon moi, j'ai mon esprit, mon indépendance, ma hardiesse, voilà ce que je lie, ce que je vous offre. *Propositum adolescentiæ meæ*. Guyomar, Liart, quand causerons-nous ensemble de nos *propositions?* Vérité, vérité, je me suis attaché à toi dès mon enfance. Puissé-je souffrir pour toi, pour te prouver combien je t'aime! *Dominus pars...* Mon Dieu! quelle douceur vous avez cachée en ces paroles, comme elles pénètrent! *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde*. On me proposerait la plus délicieuse position, la plus conforme à mes souhaits, que je dirais encore : *Dominus pars...* Jésus, celui qui a fait l'Évangile, voilà mon partage. *Hæreditas mea præclara est mihi*. Mon cher ami Guyomar, j'ai fait ce que tu désirais tant faire, ce que tu étais plus digne que moi de faire. Souviens-toi de notre jeune temps, c'est toi qui me fis aimer la vertu, oh! oui, tu vis encore, jamais je ne me résoudrai à croire le contraire. Je t'ai senti encore me parler. Pauvre ami, comme je t'ai été infidèle, comme il y a eu des orages dans mon esprit depuis nos entretiens d'autrefois! Très Sainte Vierge, qui avez été notre Mère commune, et sous les auspices de qui s'est formée notre amitié, gardez-moi, car je suis perdu, si je suis abandonné à moi-même. Mon Dieu! ne permettez pas que rien me dépouille jamais des sentimens élevés et de l'amour du vrai qu'il vous a plu de mettre dans mon cœur. C'est le christianisme qui m'a fait ce que je suis : n'aurait-il été pour moi qu'un pédagogue d'enfant? Je me donne, je me consacre à lui. *Hodie privilegia clericalia sortiti estis. Privilegia clericalia*, c'est-à-dire se faire moquer, huer et pis peut-être; tant mieux, cela prouve que cela est la vérité; c'est là sa vraie condition parmi les hommes. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*. Vraiment, je remercie le bon Dieu des douceurs qu'il m'a données à cette réception de la tonsure; elles ont été solides, senties, peu mélangées, et cependant je l'avais bien peu mérité, car vraiment j'avais fait une singulière retraite. Il est vrai que je cherchais le vrai de tout mon cœur. Je ne croyais pas que mon cœur roide fût flexible aux sentimens doux de la piété. *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*.

ERNEST RENAN.

SOUVENIRS DE LA MISSION MARCHAND

I

COMMENT SE PRÉPARE UNE MISSION ET COMMENT ELLE VOYAGE

Comment se prépare une mission ?

C'est une question souvent posée par ceux qui ne connaissent pas l'Afrique.

Il faut distinguer une mission d'une exploration, et d'une colonne destinée à faire de l'occupation.

Un explorateur se contente de traverser un pays, afin d'y recueillir des renseignemens, ou de donner à sa patrie un droit de priorité pour la possession des régions parcourues par lui. Il n'aura qu'à déterminer avant son départ la durée approximative de son voyage : et avec quelques caisses de perles, quelques ballots d'étoffe, il arrivera toujours à se nourrir et à faire vivre son escorte, insignifiante d'ailleurs, et simple porte-respect. Il emportera, en plus, quelques caisses de conserves pour lui, et quelques cadeaux pour les chefs dont il voudra se concilier l'amitié. Son convoi sera réduit, il ne s'en séparera pas et voyagera avec lui.

Une colonne appelée à faire de l'occupation sera forte, s'établira en différens points, mais opérera en contact direct avec sa base d'opérations, d'où elle tirera ses ravitaillemens au fur et à mesure de ses besoins.

Tout autre est la façon d'opérer d'une mission comme celle que le gouvernement confia en 1896 au capitaine Marchand. Cette mission relevait à la fois de l'exploration et de l'occupation.

Elle relevait de l'exploration, en ce sens qu'elle avait à traverser des contrées inconnues, qu'elle n'avait pas à s'immobiliser dans un pays, et que son rôle n'était pas de combattre, mais d'atteindre son but le plus vite possible. Elle relevait de l'occupation, car tout en s'enfonçant dans l'Afrique, des raisons politiques l'obligeaient à rester en liaison avec sa base d'opérations; en outre, elle avait à créer des postes et à préparer les indigènes à l'arrivée des forces qui la remplaceraient dans le pays. Elle avait donc besoin d'une escorte suffisante pour fournir la garnison de ces postes, et pour imposer le respect aux populations, ce qui est la plus sûre manière de ne pas avoir à les combattre ; de plus, cette escorte devait être à même de briser une résistance et de permettre à la mission, une fois parvenue au point fixé par le gouvernement, de s'y établir et de s'y maintenir.

La rapidité était une condition nécessaire pour être à temps sur le Nil et y prendre pied. L'occupation des pays derrière la mission pouvait seule justifier les revendications françaises dans la vallée du Nil ; enfin, notre établissement solide sur ce fleuve était indispensable et pour donner à cette occupation un caractère de stabilité, et pour résister à une attaque probable des derviches.

La condition de rapidité interdisait au capitaine Marchand la pensée de tirer ses ravitaillemens de la base d'opérations. Il devait bien rester en relation avec elle, mais en relation trop lointaine pour avoir le temps d'en attendre des convois. Sa mission était donc forcée d'emporter tout ce qu'il lui faudrait en vivres et munitions pour une durée de deux à trois ans.

Par vivres, il faut entendre les vivres européens, sucre, café, sel, farine, quelques caisses de conserves, et enfin les objets d'échange destinés à compléter la nourriture des blancs et à assurer celle de l'escorte.

Sur quelle base s'appuyer pour déterminer l'effectif de cette escorte ?

Il semble à première vue que plus on sera fort, et plus on passera vite. Ce serait vrai si la question ravitaillement n'intervenait pas.

Il était évidemment impossible à Marchand d'emporter dans son convoi les vivres nécessaires à la troupe. Rien que 100 hommes à raison de 300 grammes de riz par jour, représentent pour une seule année plus de 10 tonnes de riz. Il fallait donc vivre sur le pays. Or, en Afrique, les noirs ne cultivent guère au delà de

leurs besoins. Si l'effectif à nourrir n'est pas considérable, les indigènes, séduits par l'appât du gain qu'ils en retireront, sacrifieront les faibles réserves qu'ils peuvent avoir faites, en prévision des sauterelles; ils prendront même sur leur propre nourriture; mais s'ils doivent fournir un trop grand nombre de rations, ils en seront incapables. Le leur demander les condamnerait à mourir de faim, et, par conséquent, provoquerait des révoltes. La répression ferait perdre du temps, conduirait peut-être à un échec, car les peuplades voisines, averties du danger qui les menacerait, n'attendraient pas pour se soulever qu'on fût entré chez elles. La force serait ainsi une cause de faiblesse.

Lorsqu'on passe comme Stanley, on emmène une armée qui ravage tout et laisse derrière elle des cadavres faits par les balles ou par la famine qu'elle a provoquée; mais, quand on a des sentimens plus humains, et quand l'intérêt même exige que la route derrière soi demeure ouverte, on cherche le moyen d'éviter ces carnages.

L'effectif de l'escorte de Marchand était donc fonction de la population des pays à traverser et du degré de culture de ces pays. Le centre africain est peu peuplé, il est pauvre, il vit de manioc ou de bananes; on ne retrouve un peu de mil que dans la vallée du Nil; des régions entières sont inhabitées. Où 150 hommes auront peine à subsister, 300 hommes ne passeront pas. Mais était-il possible de s'aventurer dans des régions inconnues, sauvages, avec 150 hommes?

Pour tout autre pays que la France, c'eût été sans doute une folie. La France possède seule l'armée coloniale avec laquelle une telle folie peut être tentée sans risque, ou du moins avec le moindre risque. Elle seule a pour soldats ces Sénégalais et ces Soudanais dont le dévouement est à toute épreuve, dont le courage brave tous les dangers, et dont la résistance défie toutes les fatigues. Elle seule a, dans ses « marsouins » et ses « bigors, » des officiers et des sous-officiers susceptibles d'obtenir de pareils résultats.

En cette même année 1896, l'État Indépendant résolut de nous devancer sur le Nil. Il forma une expédition, qui était déjà en route lorsque celle du capitaine Marchand débarqua à Loango. Il avait estimé qu'il ne pouvait raisonnablement s'avancer dans le Bahr el Ghazal avec moins de 3 000 hommes. Ce qui devait arriver se produisit : cette colonne ruina les pays,

les populations se soulevèrent, et les soldats, mourant de faim, se révoltèrent à leur tour.

Marchand connaissait trop bien l'Afrique pour commettre une semblable faute, il connaissait aussi les tirailleurs, et était certain de passer partout avec 150 d'entre eux; il suffisait d'emporter les marchandises d'échange destinées à les faire vivre.

Là encore, la connaissance de l'Afrique était nécessaire. Les marchandises demandées par un pays ne sont pas celles que réclame le pays voisin. Mais comment savoir les goûts des régions où l'on n'est pas encore allé soi-même? Les récits des explorateurs vous renseignent, on compulse tous ceux qui ont trait soit aux contrées que l'on doit traverser, soit aux contrées limitrophes. Et encore, ces récits ne donnent pas une certitude, car, chez les noirs comme chez les blancs, la mode subit des variations. Où les perles rouges étaient appréciées, les perles blanches seront en faveur; où la guinée bleue était en honneur, le calicot blanc aura désormais la vogue, à moins que ce ne soit le coton écru.

Il est impossible de déterminer exactement ce qu'il faut emporter; tout un assortiment de marchandises est indispensable. En certains points le cuivre jaune a seul cours; on se munit de ballots de fil de laiton à couper sur place en barrettes plus ou moins longues suivant les villages. Partout le sel et la poudre sont recherchés. Pour les Musulmans, on prend des corans et des chapelets. Enfin, il ne faut pas oublier les cadeaux consacrés aux chefs, c'est-à-dire des burnous, des couvertures, des tapis, des sabres, des galons d'or, des étoffes riches telles que le velours, la soie brochée et les satins; et comme il est toujours utile de se faire bien venir des femmes, on complète ce bazar avec des glaces, des colliers de perles, des boules d'ambre vrai et faux, du corail, des rubans et de la parfumerie.

Le reste du convoi peut être organisé sans connaissances spéciales; la durée approximative de la mission et la pratique permettent de déterminer le nombre des charges de vivres, de médicamens, de papier, de bougies, d'allumettes, car il faut tout prévoir. Une fois le détail arrêté, on fait l'acquisition de tous ces produits du commerce et de l'industrie, qui constituent un magasin de nouveautés, d'épicerie, de quincaillerie, de parfumerie et de pharmacie!

C'est le moment où l'on court les fabriques, les dépôts, où

l'on vit au milieu des échantillons les plus variés, où l'on suppute les prix, les qualités, où, l'œil fixé à la loupe du compte-fils, on examine le nombre de fils contenus dans un carré d'un centimètre de côté. On passe du calicot à l'andrinople, on apprend la différence entre la toile et le coton, entre le velours de soie et le velours de laine; on découvre que les perles, dites de Venise, viennent de Gablonz, en Bohême. De la direction de l'artillerie, pour les cartouches, on se transporte chez le fabricant de bâches et d'articles de campement; du magasin d'emballage des colonies, on va chez le fournisseur des caisses et des tonnelets étanches. Le soir, on se plonge dans les récits des explorateurs français, anglais et allemands; on vérifie les commandes, les ordres d'expédition, on classe les factures, et pour se reposer on prend une carte, on contemple des espaces plus ou moins blancs que coupent de petites lignes rouges et noires, où on se voit cheminant, et sur lesquelles on rêve.

La mission du capitaine Marchand, dont la durée était évaluée à trois ans, ne comptait pas moins de 3049 charges, toutes de 30 kilos, poids maximum qui puisse être mis sur la tête d'un homme. Il est évident qu'il est impossible de constituer une armée de 3 049 porteurs et de se faire suivre de cette armée à travers l'Afrique. D'abord, on ne trouverait pas un pareil nombre de porteurs; ensuite, réussirait-on à les réunir, qu'on n'aurait aucun moyen de les faire vivre. La raison qui limite l'effectif de l'escorte, interdit d'emmener même un nombre restreint de porteurs.

Comment ces 3 000 charges circuleront-elles et arriveront-elles au but?

On peut d'abord poser en principe que les transports ne sont ni plus faciles, ni plus rapides dans les régions occupées qu'ils ne le sont dans les régions inoccupées. Celles-ci comme celles-là ont simplement à leur disposition la tête des nègres ou les pirogues.

Dans le Congo, par exemple, les charges auront à faire un premier bond de Loango à Brazzaville. Pour l'accomplir, si la route est libre, ce qui n'est pas toujours, une caravane partira aujourd'hui, une autre demain, celle-ci de 20 hommes, celle-là de 30; certains jours, trois ou quatre partiront à la fois, mais plusieurs jours pourront s'écouler sans qu'aucune ne se présente. Il faudra bien des semaines avant que les 3000 charges soient rendues au terme du premier bond.

Il en sera de même dans l'intérieur de l'Afrique; les bonds seront marqués par l'étendue des pays soumis à un même chef. On passera en quelque sorte marché avec un chef qui s'engagera à faire porter par ses sujets les charges jusque chez le chef voisin. Là, aucun poste n'existant, on sera obligé de créer des postes extrêmes et des postes intermédiaires.

Et ainsi, de pays en pays, les charges avanceront.

Naturellement, elles n'avancent pas vite, car il faut compter avec mille difficultés. Si le chef est désireux de gagner un beau cadeau, ses sujets, bien que payés de leur côté, ne manifesteront peut-être pas le même enthousiasme que lui. La route sera longue, le pays à traverser sera souvent désert, car deux États voisins sont généralement séparés par une zone qui leur sert de tampon et qui a depuis longtemps été ravagée. Il est bien convenu que les porteurs emporteront leur nourriture, mais ils sont pauvres, ils ont pu avoir à souffrir des sauterelles, et pardessus tout ils sont insoucians ; ils prendront, pour parcourir 4 ou 500 kilomètres, cinq ou six épis de maïs et une dizaine de sauterelles grillées! Si sobres qu'ils soient, ce régime est insuffisant ; ils s'en apercevront et abandonneront leurs charges dans la brousse. Il faudra créer des postes qui auront pour consigne de chasser, de fumer la viande et d'assurer les vivres aux convois. Cette façon de voyager amène la dispersion d'une mission; presque jamais elle ne sera groupée, non seulement par suite des obligations du portage, mais pour satisfaire à d'autres nécessités. Un officier ira en avant préparer l'arrivée prochaine de l'expédition, d'autres exécuteront des reconnaissances topographiques. Afin de ne pas perdre de temps, on n'attendra pas que la totalité des charges soit parvenue au poste extrême pour entamer le transport dans le pays suivant. Ce ne sera pas sur 500, mais peut-être sur 1 000 kilomètres que les officiers et les sous-officiers seront disséminés.

Cette dispersion force naturellement à vivre pacifiquement avec les habitans; et, quand une mission semblable est représentée comme couvrant sa route de ruines, l'arrosant de sang, il est facile de juger de la véracité de telles allégations.

Il peut paraître extraordinaire que cet état de paix soit réalisable. De même que pour beaucoup l'Afrique se résume dans le Sahara, on se fait difficilement à l'idée que les noirs ne soient pas des sauvages sanguinaires. Je ne veux pas dire que les noirs

soient sans défauts. Leur nature a quelques mauvais instincts. Si les nègres méprisent les billets de banque, même l'argent, c'est qu'ils n'en connaissent pas la valeur. Un chèque les laisse indifférens, mais il n'en est pas de même d'une caisse de perles! Quand ils la respectent, c'est que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Le Seigneur est représenté par leur chef qui tient à gagner son cadeau et n'hésiterait pas à couper le cou d'un de ses sujets coupable de vol; et lui-même borne ses convoitises au cadeau promis, par la peur des fusils et des baïonnettes. Il sait fort bien que s'il massacrait des blancs, d'autres viendraient qui lui feraient payer cher son écart de conduite. D'ailleurs, sur les sujets aussi la vue des armes produit son effet salutaire.

Mais l'escorte, tout en garantissant la paix, pourrait également provoquer la guerre. Les indigènes ont peut-être du mérite à résister à la tentation de s'adjuger les richesses qu'ils voient passer, les tirailleurs n'en ont pas moins à respecter les villages. Eux aussi se trouvent soumis à de fortes tentations. Ils ont la force, ils ne craignent rien et sont des hommes! Ils transformeraient volontiers la colonne en smala! Le tolérer serait s'exposer presque sûrement à des soulèvemens. Bien des révoltes ont eu pour cause l'enlèvement de Sabines noires.

Je disais que la France seule pouvait entreprendre la mission confiée au capitaine Marchand, parce que, seule, elle possède des tirailleurs dont le courage et le dévouement sont à toute épreuve; ces hommes méritent autant d'admiration pour leur discipline que pour leur valeur. Ne pas céder aux tentations dont je parlais, résister à tant de séductions, et se consoler avec ce mot : « y a service! » c'est certainement de l'héroïsme.

Une mission comme celle du capitaine Marchand ne pouvait réussir que préparée, conduite avec une profonde connaissance de l'Afrique, et escortée par nos tirailleurs.

LOANGO

Depuis le 10 juin, je suis à Loango; et voilà douze jours que je suis condamné à l'inaction par une révolte qui a fermé la route de Brazzaville. Je n'ai pas le moyen de rouvrir cette route, étant seul ici avec le lieutenant Simon. La mission Marchand, en effet, n'est pas concentrée à Loango, ses membres débar-

queront successivement. Le lieutenant Largeau a quitté le premier la France ; il est en ce moment à Loudima, cherchant à recruter des porteurs. Je me suis mis en route, quinze jours après lui, avec le lieutenant Simon et le sergent Dat; par le bateau suivant sont partis le capitaine Germain, le lieutenant Mangin, le docteur Émily, l'adjudant de Prat, les sergens Venail, Bernard, et les tirailleurs ; ils seront ici dans quelques jours. Enfin le capitaine Marchand, retenu à Paris par les dernières mesures à prendre, d'ordre matériel ou politique, ne nous rejoindra pas avant un mois.

Loango ne s'est pas modifié. Je l'ai retrouvé tel que je l'ai laissé, il y a deux ans, lorsque, sur un ordre ministériel, la mission Monteil a dû abandonner le Congo et se rembarquer pour la Côte d'Ivoire. Je revois disséminées sur le bord du plateau, face à la mer, et séparées par de larges espaces dénudés, les mêmes maisons de commerce, les deux anglaises, les trois portugaises, la hollandaise et les trois françaises; aucune autre ne s'est élevée depuis mon départ. Cet égrènement de bâtisses, la plupart en bois, commence par une des maisons françaises, et s'allonge en pente vers le Sud pour se terminer par les bâtimens de la mission catholique. Au Nord, en tête de cette ligne, s'aplatit une baraque carrée, également en bois, la maison de l'Oubangui. Sa destination, comme son nom l'indique, est d'abriter les passagers qui attendent d'être mis en route pour cette colonie. En arrière, au-dessus d'elle, une sorte de boîte oblongue toujours en bois, mais en ruines, n'a plus d'usage déterminé. Enfin, au sommet du plateau, dominant ce petit troupeau sur lequel il règne, le service local apparaît avec quelques demeures et magasins d'une apparence moins rustique. Rien n'a changé. Tout cela dort sous l'ardent soleil; tout cela disparaît presque, confondu dans la teinte uniforme du sable qui s'étale coloré, par places, d'une herbe courte privée de terre, brûlée avant d'être née.

Cependant, au bout de la falaise, loin de la maison de l'Oubangui, la civilisation et le progrès se dressent sous la forme d'un cube, moitié fer, moitié brique : le palais de l'administrateur. Ce palais resplendit dans sa nouveauté, son toit de tôles ondulées rayonne, il semble promettre à Loango le réveil, la renaissance, puisque, autrefois, paraît-il, au temps de la conquête portugaise, Loango a eu son importance.

De ce passé ne demeure d'autre vestige que certains mots portugais restés en usage. Ainsi Français, Anglais et Hollandais ont adopté comme mesure, pour métrer les étoffes, la *cortade*, qui représente 1m,80.

Loango n'est rien qu'un point de débarquement, la barre y est rarement mauvaise, mais il serait impossible d'y créer un port. Il n'y a de remarquable à Loango que l'indigène : le Loango.

Ce n'est pas que celui-ci ait une intelligence supérieure; au contact avec des blancs depuis plusieurs siècles, il n'a apprécié dans la civilisation que l'usage de l'alcool. Ce n'est pas qu'il soit brave et guerrier; il est, au contraire, fort timide devant le danger. Ce n'est pas non plus qu'il soit beau, j'entends beau, à la façon dont les nègres sont susceptibles de l'être ; la race fut belle sans doute à l'origine; malheureusement, par l'abus de l'alcool, elle est complètement dégénérée. Le Loango est remarquable en un seul point, mais sur ce point il éclipse tous les autres noirs, il est un porteur merveilleux, c'est grâce à lui que la colonie du Congo a pu exister et se maintenir jusqu'à ces dernières années. Les Loangos sont nés porteurs, ils sont certainement venus au monde avec une charge sur la tête. A voir ces hommes dont la plupart sont d'apparence malingre, on croirait que ces corps amaigris, au torse efflanqué, aux côtes saillantes, aux muscles atrophiés, aux jambes décharnées, aux pieds dévorés par les chiques, doivent être incapables du moindre effort. Et pourtant, dès qu'ils ont 30 kilos sur la tête, quelques-uns 60, — ceux-ci sont payés double, — ils partent légèrement de leur pas glissant, et par étapes, en vingt jours en moyenne, ils vont jusqu'à Brazzaville, à 500 kilomètres de la côte.

Le Loango est un porteur, il n'est rien d'autre. Lorsqu'il ne porte pas, il dort, il boit, ou il extrait les chiques de ses pieds ; encore néglige-t-il parfois cette dernière occupation, et insouciant, perdu dans les rêves que lui procure l'alcool, il abandonne aux chiques quelques-uns de ses orteils.

Loango est, en effet, un séjour de prédilection pour cet insecte, rapporté, dit-on, du Brésil par les noirs qui, après l'abolition de l'esclavage, regagnaient leur pays d'origine. Cette petite puce pénétrante se loge de préférence dans les parties les plus tendres du pied, soit entre les doigts, soit entre les ongles. Elle est presque invisible. Quand elle vous pique, on sent à peine une légère démangeaison, mais dès qu'elle est entrée, elle se met à

pondre. Elle s'entoure alors d'une membrane blanchâtre qui se développe avec les œufs et atteint assez vite la grosseur d'un pois ; si on ne l'enlève, on risque la perte d'un doigt, même d'un membre. Il n'y a qu'un moyen de s'en débarrasser, la retirer avec une aiguille. Quant à l'éviter... c'est chose impossible ; elle se glisse sous les guêtres les mieux ajustées, force les lacets les plus serrés, les bandes les mieux enroulées ; nul ne lui échappe.

Heureusement pour l'Europe, la chique ne vit pas dans le froid, dans l'humidité, il lui faut la sécheresse, le sable. Nous devons à cette raison de ne pas la connaître sur notre continent, mais elle se rattrape largement dans l'Afrique qu'elle envahit chaque jour un peu plus, transportée partout par les pieds de nos porteurs et de nos tirailleurs.

Chaque soir, au Congo, l'Européen est forcé de livrer ses pieds à l'examen de son boy. Sur les peaux blanches, la chique se détache en un minuscule point noir, mais encore perceptible ; c'est un avantage dont les noirs ne jouissent pas : sur leur peau la chique ne se décèle qu'une fois la membrane blanchâtre développée ; à ce moment, l'extraction est plus délicate, c'est ce qui explique chez les indigènes le grand nombre de pieds abîmés ou entamés. Il y a peut-être souvent de leur part de l'insouciance ou de la paresse, il faut cependant reconnaître qu'un Loango, dès qu'il est assis, se met généralement à explorer ses orteils à l'aide d'une épine arrachée au buisson voisin, s'il est en route, à l'aide d'une aiguille, s'il est dans un endroit civilisé.

Je ne peux même me figurer le Loango autrement que dans cette position, ou sur le sentier, trottinant, sa longue *moutète* sur la tête.

La moutète est l'accessoire inséparable du Loango, celui sans lequel il ne porterait pas car il serait incapable à lui seul de soulever 30 kilos ; il n'y réussit que grâce à la moutète, sorte de panier allongé fabriqué avec 2 feuilles de palmier. La confection en est simple : on pose à terre les 2 palmes à plat, les tiges parallèles, à environ 20 centimètres l'une de l'autre ; on croise les feuilles intérieures, réunissant ainsi les tiges sous lesquelles on rejette ce qui reste des feuilles croisées pour l'ajouter plus tard aux feuilles extérieures : le fond est constitué, on l'achève, en nattant trois par trois les feuilles d'un même côté sur presque toute leur longueur, réservant seulement

de quoi les relier par une dernière natte longitudinale qui forme les bords de ce panier à claire-voie. Comme on a eu la précaution de dépouiller de feuilles la base des tiges sur un mètre au moins, la moutète se termine, à l'une de ses extrémités, par une double canne. Ce prolongement rigide permet au Loango prenant le bout opposé du panier, de le soulever, avec la charge qu'il renferme, de l'amener sans fatigue à une inclinaison telle qu'il n'a plus qu'à glisser sa tête sous le centre de gravité et à laisser basculer pour se trouver chargé. Le long de la route, lorsqu'il a besoin de se reposer, il s'approche d'un arbre, baisse la tête, le bout des tiges touche terre, et la moutète est déposée, debout contre le tronc; quand il veut repartir, il n'a plus à faire aucun effort, la charge, dressée à hauteur de sa tête, bascule et se remet à sa place rien qu'en l'écartant de l'arbre. La moutète est l'économie des forces; sans elle, un Loango ne serait plus qu'une moitié de porteur.

En revoyant en pensée le Loango se faufiler, l'air craintif, à travers les villages, le long des ravins, un peu comme s'il voulait passer inaperçu, il me vient un remords. J'ai dit qu'il était timide devant le danger, mais je n'ai pas ajouté qu'il était excusable. Il l'est d'autant plus qu'une partie des risques, courus pendant son voyage, résultent des tentations qui se sont offertes à lui dès le début de sa route. Ces tentations sont grandes; il ne sait pas y résister. Si son courage est faible, sa vertu est fragile.

Qui dira jamais l'odyssée du Loango sur cette route de Brazzaville? Qui rendra ses tribulations? Qui chantera le dévouement, l'abnégation, la force de caractère, et la sobriété du porteur déposant sa charge à destination ?

A peine est-il parti de Loango qu'il pénètre dans la forêt du Mayombe, la terrible région du Mayombe qui réunit les difficultés de la montagne et celles de la forêt équatoriale ; le voilà qui escalade des pics, qui descend dans le fond des ravins, qui franchit des torrens, sa longue moutète s'insinue à travers les lianes, se glisse sous les arbres écroulés ; ses pieds s'agrippent aux cailloux, aux racines... enfin il arrive à un village, il va se reposer! Il se reposera trop bien! car dans ce village, comme dans tous ceux que le Mayombe lui offrira, tout sera mis en œuvre pour l'arrêter, c'est-à-dire pour lui faire dépenser les cortades d'étoffe, avances sur le paiement final, destinées à assurer sa subsistance jusqu'à Brazzaville. La ma-

sique, la bonne chère, les femmes, toutes les tentations des sens, de l'estomac et du cœur se dresseront devant lui.

Mais mon Loango possède une vertu à toute épreuve, du moins je veux le supposer ; il résiste, et, vrai saint Antoine, il sort du Mayombe sans avoir succombé. Il s'engage, entre le poste de Loudima et celui de Kimbédi, dans le pays Bakamba. Ici, la spéculation revêt un caractère moins affable. Le Bakamba frappe au ventre sans pitié : il refuse de vendre. Il s'estime ainsi parfait honnête homme, c'est son droit de ne pas vendre. Malheureusement, son honnêteté est légèrement usuraire, il n'exerce ce droit qu'en vue de réaliser de sérieux bénéfices sur des échanges fructueux.

Le pauvre porteur se couche le premier soir sans dîner. Toute la nuit, il voit en songe la chicouangue dont il est privé. Il s'imagine qu'il la fabrique lui-même. Il prend les racines de manioc qui macèrent dans un ruisseau pour y perdre leur substance vénéneuse ; il les roule dans un morceau de feuille de bananier ; il les fait bouillir jusqu'à ce qu'elles soient devenues translucides ; il tient enfin dans ses mains ce pain transparent comme une gelée, en savoure le goût de fermentation. Ce n'est qu'un rêve !

Un jour encore, ce Loango incomparable tient bon ; mais, généralement avant que la soixante-douzième heure ait sonné, vaincu par la faim, il consent à payer l'indispensable chicouangue dix ou quinze fois sa valeur.

Il n'est pas encore sorti du pays Bakamba, et ses ressources ont diminué d'une façon inquiétante. Il va toujours, car il est résolu à atteindre le but, mais il ne mange plus qu'une fois tous les deux jours. Cependant, il passe à côté d'un champ d'arachides, puis d'un autre, son estomac crie famine, il ne peut plus résister ; il faut vivre... et, en se cachant, il essaie, non d'assouvir, mais de tromper sa légitime fringale. Le propriétaire du champ n'est jamais loin, il approuve rarement une telle conduite, et, froidement, il confisque le porteur et la charge. Quand il ne réussit pas à l'attraper, il se promet de reporter sa créance sur le porteur suivant.

Supposons que l'adresse de mon Loango égale sa bonne volonté et qu'il n'ait pas été pris. Il a franchi Kimbédi, puis Comba ; il n'a plus que 150 kilomètres à faire. Il est sauvé ! Non pas ! Entre Comba et Brazzaville l'attend le terrible Bas-

soundi, grand détrousseur de caravanes, toujours prêt à massacrer quelques porteurs, non seulement pour s'adjuger leurs charges, mais encore pour créer un incident sur la route, dans l'espoir de gagner quelque chose au règlement de l'affaire.

Et c'est avec des ruses d'apache, par des marches de nuit, au moyen de sentiers détournés, que mon brave porteur cherche à gagner le Pool (1). Il file sans bruit, il courbe le dos, toujours exposé à recevoir une balle bassoundi au passage des ravins profonds et marécageux qui séparent les collines abruptes et boisées.

S'il réussit, quelle récompense ne mérite-t-il pas? A son entrée à Brazzaville, il devrait être fêté comme un héros!

Tous ne sont pas des héros, les uns succombent aux charmes du Mayombe, les autres aux exigences des Bakambas ou aux pièges des Bassoundis... mais avais-je raison de les traiter de craintifs? N'ont-ils pas droit à quelque indulgence?

Je ne me trompais pas en disant que le Loango était remarquable; le Loango et sa moutète, silhouette inséparable du paysage congolais.

BRAZZA ET LE CONGO

Si la route de Loango à Brazzaville n'a jamais offert une entière sécurité, si, en 1896, pas une caravane ne consentait à s'y aventurer, loin de moi la pensée, en écrivant ces mots, de vouloir diminuer la gloire de l'homme à qui la France doit son immense empire de l'Afrique équatoriale.

Cet état du Congo n'était que la conséquence forcée des théories humanitaires qui depuis longtemps illusionnaient la France.

Lorsque Brazza, prenant pied sur le Congo, eut ouvert la route du Tchad et du Nil, son action vers la Sangha, vers le Chari, vers l'Oubangui, s'appuya sur le bas Congo. Il eût été nécessaire d'occuper solidement cette région, puisqu'elle allait supporter le poids de la conquête de l'Afrique équatoriale; mais si Brazza en eût demandé les moyens, on les lui eût refusés. La métropole l'aurait regardé comme un guerrier, un conquérant; elle acceptait le cadeau qu'il lui faisait, encore fallait-il qu'il ne fût pas exigeant.

(1) Stanley-Pool : nom que porte l'épanouissement du Congo en face de Brazzaville.

Et puis, pourquoi ne pas le reconnaître? Brazza fut lui-même séduit par cette illusion très belle de la pénétration pacifique, à laquelle son grand cœur devait s'abandonner. Il n'eût pu la réaliser que si tous les agens du Congo avaient possédé le même ascendant que lui sur les indigènes. Les hommes doués de ce pouvoir sont rares et l'occupation du bas Congo demeura limitée à celle de l'étroit sentier qui relie Loango à Brazzaville. Les quelques postes semés sur cette route ne connaissant rien des pays environnans, la base d'action vers le Nord se trouva réduite à un point, au port de débarquement, à Loango. A mesure que l'œuvre de Brazza grandit, s'étendit sur la Sangha, monta vers l'Oubangui, cette base eut à supporter un poids de plus en plus lourd; un jour vint où elle fléchit.

Brazza n'en reste pas moins celui dont le nom plane sur toute l'Afrique équatoriale, le héros légendaire du Congo, le rival de Stanley; celui qui fut vraiment le paladin de l'Afrique.

Il fut ce paladin, car il n'avait pas seulement la volonté de conquérir un empire, il accomplissait en même temps une mission d'humanité. En lui s'incarnait le justicier des légendes, toujours prêt à tirer son épée pour défendre le faible et l'opprimé, et cette terre des noirs, cette terre d'esclavage où chaque chef un peu puissant devient un tyran, devait l'attirer.

Quels glorieux rêves emplissaient son âme! Libérer des peuples, les arracher à la servitude, et les donner à la France!

Il était de ceux qui se sentent des ailes et veulent sortir de la prison où la vie commune les a enfermés; cœurs ardens, enthousiastes, épris du péril; cerveaux lumineux d'où se dégage en même temps la bonté, la pitié, le pardon, et qui aspirent à répandre l'espérance, la joie et l'amour. Chimères peut-être? Mais admirables chimères. Celui qui en a réalisé quelques-unes peut s'endormir heureux.

Paladin, Brazza a erré sous le soleil, sous les tornades, insensible à la fatigue, inaccessible à la peur et au découragement; les indigènes, en le voyant passer, la face émaciée et pâle, éclairée par des yeux noirs profonds, d'une intelligence et d'une acuité incomparables, s'inclinaient devant l'homme qui se présentait à eux presque sans défense, et qui, pareil au prophète, la tête haute semblant voir par l'esprit et par l'âme, paraissait appeler à lui ses rêves du haut des cieux.

Cette puissance de séduction, nul plus que lui ne l'exerça

sur les noirs. Un de ses compagnons de route raconte son retour aux rives de l'Ogooué : « Son arrivée, dit-il, a été quelque chose d'émouvant; j'avais les yeux humides en constatant l'accueil que lui ont fait les noirs. La nouvelle de sa présence s'était répandue très vite. De toutes parts surgissaient des pirogues surchargées d'indigènes qui accouraient pour le regarder, le saluer, et criaient d'une voix forte : Notre père est revenu! J'ai peine à comprendre comment un blanc a pu inspirer tant de confiance et d'affection à ces gens défians, ingrats et de tempérament faux. »

Brazza portait ce secret dans son âme ouverte à tous les sentimens de justice et de bonté.

Tout à l'heure, le nom de Stanley est venu se placer près de celui de Brazza. C'est que l'un appelle l'autre par les contrastes que présentent ces deux grandes figures.

Tous deux sont des énergiques, des héros, mais l'un est dur, l'autre est souple; l'un est impitoyable, l'autre est humain; à celui-là il faut une armée, à celui-ci quelques hommes suffisent. Stanley confond trop facilement l'autorité avec la cruauté, il passe, il fait une trouée; ses foudroyantes percées laissent derrière elles une trace de sang; Brazza gagne le cœur des populations au lieu de les épouvanter, il ne recourt à la force que contraint, pour sauvegarder sa vie et celle des siens, et lorsqu'il doit punir, il le fait sans colère, avec l'indulgence d'un père. Si tous deux méritent la gloire qu'ils ont conquise, celle de Brazza est plus pure. Il y avait en Stanley de l'aventurier, en Brazza de l'apôtre.

Il s'en fallut de peu que l'honneur de découvrir le Congo n'appartînt à Brazza. Le jeune enseigne de vaisseau, qui venait de se faire naturaliser Français, après un séjour au Gabon, en 1872, commença, trois ans plus tard, la série de ses voyages. C'est dans cette exploration à travers les vallées de l'Ogooué et de l'Alima, qu'il toucha presque le Congo, arrêté par les indigènes à quatre jours du grand fleuve, au moment même où Stanley le descendait. Il allait bientôt prendre sa revanche.

Stanley, dès son retour, avait fait part de sa découverte à l'Association africaine, formée par le roi des Belges. Chargé par elle d'occuper les régions qu'il avait traversées, il était reparti pour l'Afrique en février 1879. Il s'était engagé dans la direction de Zanzibar, afin de dissimuler le véritable but de sa

mission. A Zanzibar, il recruta des porteurs, et de là se dirigea immédiatement vers les bouches du Congo où il débarqua le 14 août 1879.

Brazza veillait. Les projets de Stanley ne lui échappèrent pas. Lui aussi avait reconnu que la véritable voie d'accès à l'Afrique centrale était le Congo ; dès que le plan des Belges lui apparut, il se rembarqua, décidé à devancer cette fois Stanley. Les deux grands explorateurs étaient aux prises, mais, tandis que Brazza connaissait le départ de Stanley, ce dernier ignorait les intentions de son rival. L'un n'avait que 500 kilomètres à parcourir ; l'autre, par l'Ogooué et la Lèfini, en avait près de 2000 ; mais Stanley traînait à travers une région accidentée le lourd convoi des voyageurs anglais ; Brazza emportait pour tout bagage son cœur et sa volonté.

Au mois de septembre 1880, Brazza touchait le Congo, et, après avoir conclu un traité avec le roi des Batékés, Makoko, il fondait, le 1er octobre, sur la rive droite du Pool, le poste qui allait recevoir le nom de Brazzaville. Stanley était encore loin. Ce fut seulement quinze mois plus tard qu'il arriva au Pool. Quelle ne fut pas sa stupeur, lorsqu'il se trouva en face du pavillon français, au pied duquel le sergent Malamine et trois tirailleurs montaient la garde ; Brazza, parti pour fonder d'autres postes, avait confié à ces quatre braves le soin de défendre le drapeau et les nouvelles terres françaises qu'il abritait.

Intimidation et menaces furent vaines ; Malamine se serait fait tuer plutôt que d'amener son drapeau.

Stanley dut se résoudre à créer Léopoldville, en face de Brazzaville ; il lui fallait renoncer à toutes prétentions sur la rive droite du grand fleuve.

Brazza venait d'ouvrir l'Afrique centrale à la France. Comme le disait alors M. Rouvier, demandant à la Chambre la ratification des traités passés avec les indigènes, la France possédait désormais la clé du Congo, de cette magnifique voie navigable qui, sur un parcours de 5000 kilomètres, arrose une contrée admirablement fertile. Notre commerce allait y trouver le caoutchouc, la gomme, l'ivoire, les pelleteries, les métaux, les bois précieux, notre industrie acquérait des débouchés nouveaux.

Il ne suffit pas à Brazza d'avoir donné la clé de ces immenses régions, il voulut y porter lui-même le nom de la France, y faire aimer son pays d'adoption.

Cette œuvre gigantesque, il l'accomplit presque sans autre ressource que le dévouement de ses intrépides collaborateurs, le docteur Balley, MM. Fourneau, Chavannes, Dolisie, Jacques de Brazza, le capitaine Decazes, pour ne citer que ceux de la première heure; il y dépensa sa fortune, il y sacrifia sa santé.

Il disait : Il faut être plus dur pour soi-même que pour les autres. Ce principe, il le mit toujours en pratique.

La liste serait longue des souffrances endurées par lui, des dangers que seuls peuvent connaître ceux qui l'ont accompagné. Ceux qui ont suivi ses traces sont à même de les deviner. Quand il en parlait, il le faisait avec cette simplicité qui était un des charmes de cet énergique.

« Un jour qu'une pirogue avait chaviré dans les chutes de l'Ogooué, raconte-t-il, nous dûmes travailler longtemps dans l'eau pour sauver le chargement. Je gagnai à cet exercice une dysenterie qui me rendit plus maigre encore que je n'étais. Par-dessus le marché, je m'étais blessé assez sérieusement au pied gauche sur une roche. Un charlatan de l'endroit appliqua sur la plaie un diable d'onguent qui me fit enfler le pied gros comme la jambe. Privé de médicamens, je pris mon couteau et taillai dans le morceau jusqu'à un centimètre de profondeur, supprimant tout ce qui n'avait pas une jolie couleur de chair fraîche. J'en fus quitte pour deux mois d'inaction. »

Une autre fois, il fut attaqué à l'improviste au milieu d'un village; les balles sifflaient de tous côtés, six de ses compagnons avaient été blessés immédiatement. « La situation laissait à désirer, » écrit-il simplement.

Lorsqu'en 1897, il revint définitivement en France, il n'avait que quarante-cinq ans, sa santé était ruinée et, huit ans plus tard, il succombait; mais son nom était entré dans l'histoire.

SUR LE NIARI-KOUILIOU

DE LA CÔTE A KAKAMOÉKA

Le 2 juillet 1896, le vapeur *le Fiote*, de la Société d'Études Le Chatelier, m'embarque pour me conduire à quelques kilomètres au Nord de Loango, à l'embouchure du Niari, la rivière qui dans son cours supérieur porte le nom de Kouiliou.

Je me suis décidé à remonter le Niari et à essayer de trans-

porter des charges par cette voie, puisque sur la route de Loango à Brazzaville pas une caravane ne consent à s'aventurer. La présence des tirailleurs ne suffira pas à rouvrir cette route, il faudra la présence de Marchand ; lui seul est qualifié pour obtenir les pouvoirs nécessaires. D'ailleurs, les tirailleurs qui devaient arriver le 24 juin, par le même bateau que le capitaine Germain, ont été retenus à Libreville avec leur chef, le lieutenant Mangin, et le docteur Émily. Il n'y a donc rien à entreprendre, pour le moment, sur la route de terre, tandis qu'il est possible de faire une tentative par la voie du Niari. Le moyen m'en est donné par la Société d'Études Le Chatelier, qui veut organiser un service de transports, par le Niari et le Kouiliou, entre la côte et le poste de Kimbédi, situé sur la route du Pool à moins de 200 kilomètres de Brazzaville. Les charges qui lui seront confiées iront de la côte à Kakamoéka, au pied des rapides du Niari ; là, tournant ces rapides, elles emprunteront une route de terre, libre celle-ci, pour atteindre Zilengoma, où des baleinières les reprendront et les conduiront à Kimbédi.

Ces baleinières, des *surf-boats* servant à passer la barre, sont actuellement à l'embouchure du Niari, et la Société d'Études en a besoin sur le Kouiliou. M. Fondère m'a proposé de les conduire à Zilengoma, et d'utiliser ce voyage pour transporter 800 des charges de la mission. Nous nous rendrons ainsi un service réciproque.

Il est vrai que les voix les plus autorisées du Congo traitent ce projet de folie. Les rapides du Niari sont infranchissables, dit-on ; ou je mettrai six mois à les remonter, et quand j'y serai parvenu, toutes mes charges auront été noyées, ainsi qu'il en a été d'un essai tenté il y a deux ans ; ou j'aurai le même sort qu'ont eu, depuis, le capitaine Pleigneur, noyé dans un rapide et le lieutenant de vaisseau Besançon, mort d'épuisement. Et même, déclarent ces augures, en admettant que j'arrive à Kimbédi, je n'aurai en rien avancé les transports de la mission, car sur toute cette route de Brazzaville, il me sera impossible de recruter un seul porteur ; il faudra en envoyer de Loango.

C'est en effet une conviction absolue au Congo, que les Loangos seuls peuvent servir de porteurs. Le principe est indiscutable : hors les Loangos, pas de salut ! Le monopole du portage leur appartient, il est interdit d'y toucher. Il est vrai que les commerçans de Loango ont quelque intérêt à affirmer ce

principe, puisqu'ils ont de leur côté le monopole du recrutement des porteurs.

Le Congo serait donc l'unique contrée de l'Afrique où les populations n'éprouveraient pas le désir de gagner des perles ou des étoffes en fournissant des porteurs? Il faut croire pourtant qu'elles ne sont pas insensibles à l'appât des richesses puisqu'elles pillent les convois pour se les procurer. Le jour où elles verront les tirailleurs occuper le pays, et où elles n'auront plus d'autre moyen que le travail pour acquérir ce qu'elles convoitent, elles consentiront à porter.

Persuadé de l'exactitude de ce dernier raisonnement, je me suis mis en route vers le Niari ; je parviendrai bien à me tirer des rapides et à faire mentir les funèbres pronostics qui accompagnent mon départ.

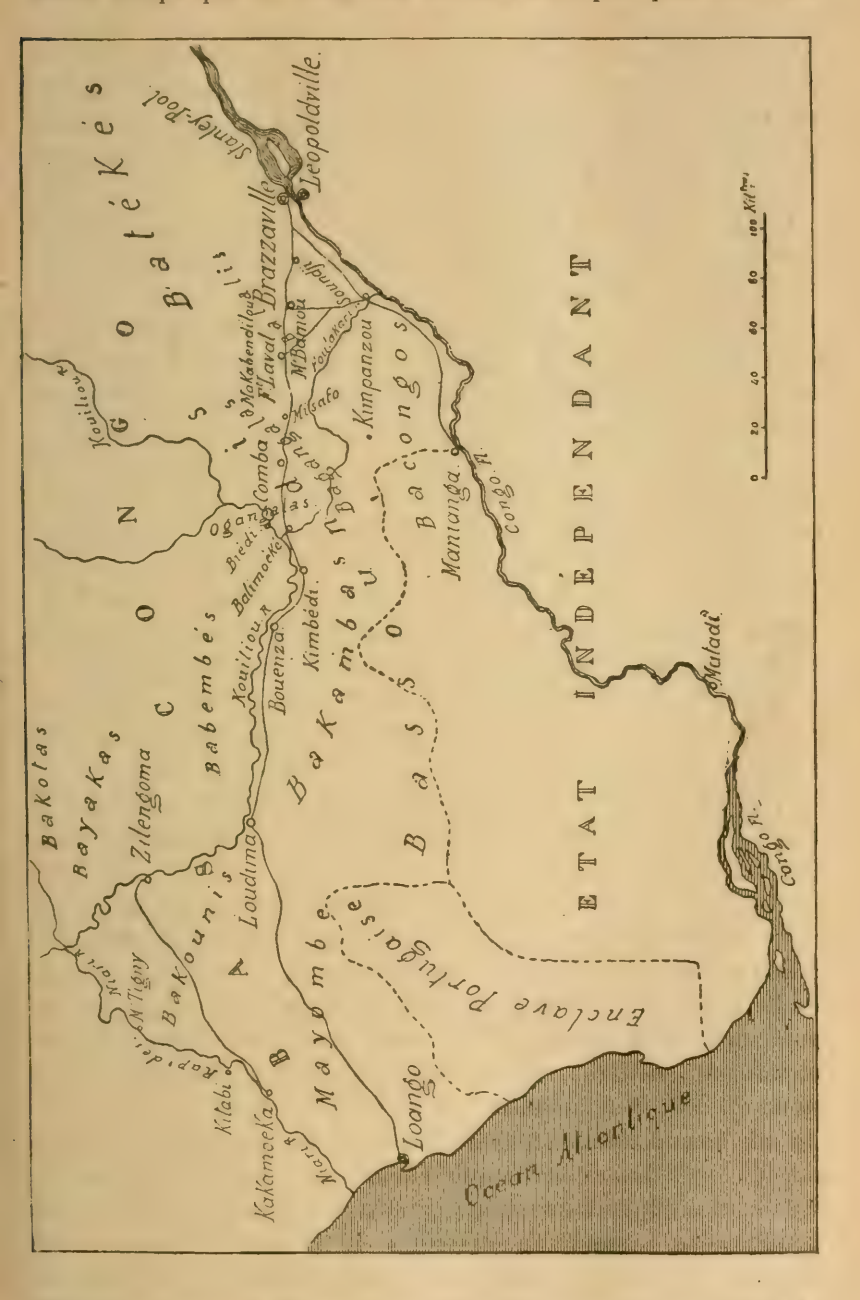
Sur le *Fiote* ont pris passage, avec moi, M. Fondère qui tient à me faire passer lui-même la barre du Niari, et M. Castellani. M. Castellani est un peintre très connu comme panoramiste, attaché à la mission à titre de dessinateur de *l'Illustration*. Il est arrivé à Loango le 24 juin, en même temps que le capitaine Germain, et s'est décidé à me suivre, séduit par les jouissances artistiques que lui offrira ce voyage.

Un gros chaland est à la remorque du *Fiote*, il renferme les 800 charges que je vais essayer de ne pas noyer dans les rapides.

De Loango au Niari, le trajet n'est pas long ; nous sommes partis depuis une heure et demie, et déjà nous apercevons l'embouchure de la rivière, qui ne se jette pas directement dans l'Océan, mais dans une lagune, comme presque toutes les rivières de la côte congolaise. Au milieu de la bande de sable qui sépare la lagune de la mer, s'ouvre un passage dans lequel les eaux du Niari heurtent la grande houle, qui éternellement bat les rivages occidentaux de l'Afrique et dont le choc contre le courant produit la barre, le mascaret classique existant souvent en Europe.

Quelques toits de cases apparaissent sur la plage et à l'intérieur de la lagune, nous approchons. Nous virons et mettons le cap sur la terre. « Attention ! crie M. Fondère ; tenez-vous bien. » Un commandement dans le porte-voix : « A toute vitesse ; » et presque aussitôt un énorme mascaret nous enlève. Mais le chaland, qui se trouve trop loin pour être soulevé en

même temps que le *Fiote*, tire sur sa remorque, pèse sur l'ar-



rière du vapeur. La lame, rencontrant une résistance, balaie le

pont, nous douche au passage, et emporte le panneau qui ferme la chambre des machines. Les mécaniciens sortent une tête effarée. Fondère se précipite sur eux et les renvoie à leur levier de manœuvre. D'ailleurs, nous sommes passés. Le chaland bondit à son tour et fond sur nous comme un bolide ; nous larguons son amarre pour ne pas être écrasés par lui, et nous entrons dans la lagune sans autre incident.

Cette barre n'est pas toujours bonne. Il y a deux ans, elle a englouti la plupart des pièces du *Léon-de-Poumayrac*, l'un des deux vapeurs envoyés pour le Haut-Oubangui. L'autre vapeur, le *Jacques-d'Uzès*, a été débarqué à Loango, mais il n'a pas eu plus de chance que son frère, car ses morceaux gisent épars le long de la route de Brazzaville, notamment dans la forêt du Mayombe. Des deux, c'est encore le premier qui a eu le sort le plus logique pour un bateau.

***

Fondère a besoin d'un jour pour rassembler les équipes de pagayeurs qu'il mettra à ma disposition, et faire exécuter une réparation au vapeur, le *Manji*, qui nous conduira à Kakamoéka, au pied des rapides.

J'habite avec Castellani une maison de bois entre la mer et la lagune. Assis sous la vérandah, nous attendons le moment de rejoindre Fondère qui nous a invités à dîner. Moussa, mon fidèle cuisinier, accroupi sur le sable, extrait les chiques de ses pieds.

Castellani le regarde et me dit : — Sait-il où nous allons ?

— Sûrement non. J'ignore même comment il a pu apprendre à Dakar ma présence à bord du paquebot, car on a peu parlé de l'organisation de notre mission. Toujours est-il qu'il se trouvait sur le quai, guettant mon arrivée, supposant que cette fois encore, la troisième, je l'emmènerais. Il n'a pas demandé où nous allions, il est monté sur le bateau, comme à Paris nous prendrions un tramway. Que lui importe le but et la durée d'une expédition ? La distance ne l'effraie pas, le temps n'a pas de valeur pour lui. Insouciant, il a traîné ses pas au bord du Sénégal et du Niger, sur les rives du Bandama ; bientôt, il les fera résonner le long du Congo, de l'Oubangui et du Nil. Après avoir vu le soleil se lever sur des forêts, sur des marécages, il

le verra se lever sur la mer... et ce jour-là, il ne se doutera pas qu'il a traversé l'Afrique.

Après un instant de silence, Castellani m'avoue timidement :

— Je ne suis pas beaucoup plus avancé que Moussa. Vraiment nous traversons l'Afrique ? J'ai pris tout ce que le capitaine Marchand me conseillait d'emporter, j'ai tout mis dans mes deux cantines et mon tonnelet, je supposais même que ce dernier était destiné à contenir ma provision d'eau dans le désert...

— Mais puisqu'il est étanche, justement pour empêcher l'eau d'y entrer !

— Ma foi, je ne savais pas. Je m'imaginais qu'en Afrique il n'y avait que du sable, et des palmiers de temps en temps ; et puis, je vous le répète, j'ignorais où nous allions. Quand j'ai lu, au magasin général des colonies, la marque C. N. apposée sur tous nos colis, j'ai demandé aux emballeurs la signification de ces lettres cabalistiques. Ils m'ont regardé avec pitié et m'ont répondu : « Congo-Nil, monsieur ! » J'ai fait : C'est vrai ; tout en ne comprenant rien du tout. Réellement, nous allons au Nil ?

— C'est l'exacte vérité. Les Anglais ont entamé leur marche vers Khartoum ; de notre côté, nous marchons sur Fachoda. Il s'agit d'arriver avant eux. Voilà tout.

Castellani joyeux se frotte les mains. Il se voit déjà au Nil. Quant aux difficultés que nous rencontrerons, elles ne l'inquiètent pas ; je le soupçonne même de ne pas y croire, car il ne croit plus à rien de tout ce qu'il a entendu raconter sur ce pays. Il possède, vis-à-vis de l'Afrique, un état d'âme pareil à celui de Tartarin, qui, dans sa célèbre ascension des Alpes, s'attendait à trouver, au fond des précipices, des restaurans et de confortables hôtels. Il ne va pas jusqu'à dire que l'Afrique est truquée, mais il accuse les récits des voyageurs d'être faux.

Deux faits l'ont conduit à ce degré de scepticisme. A l'escale de Konakry, il est descendu à terre et a eu une entrevue avec le docteur Maclaud. Il l'a aussitôt questionné sur la fièvre. Maclaud est humoriste, à ses momens perdus ; peut-être aussi appartient-il à l'école qui nie les bienfaits du sulfate de quinine ? Toujours est-il qu'il répondit gravement à son interlocuteur :

— La fièvre ? Je ne comprends pas...

— Mais cependant, docteur, reprit Castellani, il paraît que c'est terrible, et qu'on en meurt souvent.

Et Maclaud, de continuer imperturbable :

— La fièvre... je ne connais pas du tout... Ah! vous voulez peut-être parler de la quinine? Oh! la quinine, monsieur, a tué bien des gens!

Castellani a pris cette affirmation pour argent comptant; depuis, il n'en veut pas démordre : la quinine seule est redoutable.

Cette conversation avait déjà sérieusement ébranlé la confiance de notre peintre en tout ce qu'on lui avait raconté sur l'Afrique. Un deuxième fait, extraordinaire et pourtant véridique, acheva l'œuvre commencée par Maclaud.

Castellani était depuis quarante-huit heures à Loango, ou plutôt à la recherche de Loango, car il ne pouvait comprendre comment ces quelques masures dispersées sur un plateau sablonneux représentaient une ville; il méditait sur les capitales africaines, quand un commerçant vint lui proposer de contempler un boa prisonnier dans une caisse. On venait justement de servir une poule au reptile.

« Un boa! s'écria Castellani; un constrictor! » S'il voulait le voir? quelle question! Il y vole, et du premier coup d'œil, qu'aperçoit-il?... La poule en train de manger le boa!

Parfaitement. Si invraisemblable que cela paraisse, la poule mangeait le boa. Ce pauvre constrictor, gêné dans sa caisse, ou mal éveillé, avait nonchalamment avancé la tête vers la poule. Celle-ci, apercevant les deux yeux qui brillaient, de deux coups de bec les avait crevés. Le boa avait reculé; la poule s'était avancée, de plus en plus agressive, après les yeux avait attaqué le crâne, si bien qu'elle était en train de traiter l'énorme serpent comme un simple vermisseau. Peut-être fut-elle écrasée par les contorsions et les bonds désordonnés de son ennemi?... Castellani ne voulut pas en savoir plus long. Il revint, plongé dans une joie intense. C'en était fait, il ne croyait plus à rien. La fièvre n'existait pas, c'était la quinine qui tuait. Les boas... c'étaient les poules qui les mangeaient! L'Afrique n'était qu'un vaste bluff!

Les rapides le feront peut-être changer d'avis; il sera bien forcé de constater leur existence; à moins que la fièvre ne se charge de lui prouver que tout n'est pas un mythe sur le continent noir.

***

Le 4 juillet, à six heures du matin, nous embarquons.

Lentement le *Manji* s'éloigne de la côte et de l'Océan. Un dernier regard sur cette mer, dont bien loin les flots baignent les rivages de la France, et derrière un tournant l'Atlantique disparaît.

Le *Manji* presse sa marche, il se dirige vers la trouée que le Niari s'est ouverte à travers la forêt du Mayombe. Les rives de la lagune se rapprochent; de chaque côté, les berges sont voilées par le lacis que tendent devant elles les palétuviers. Arbre étrange qui semble être planté sur pilotis, pousse seulement en eau saumâtre, dans les estuaires des fleuves, et ne se propage que dans les parties inondées à marée haute, découvertes à marée basse. Arbre étrange surtout par la façon dont il se reproduit. S'il laissait tomber sa graine, celle-ci serait entraînée par les eaux, l'espèce serait perdue. La nature, guidée par la nécessité de la conservation, a paré à ce danger. La graine ne tombe pas de l'arbre, elle germe sur la branche et produit une longue liane souple qui descend vers le sol. Au moment où celle-ci arrive au niveau des hautes eaux, elle se divise en trois ou quatre rameaux qui, aux basses eaux, piquent dans la vase. Dès que ces derniers ont pris racine, le palétuvier, rassuré sur le sort de son rejeton, l'abandonne à lui-même; la liane se détache et devient le tronc d'un nouvel arbre. Enfin, le palétuvier a encore d'autres particularités; il est le plus lourd et le plus dur de tous les bois; comme il est imputrescible, les insectes et les autres agens de destruction ont renoncé à s'attaquer à lui.

Bientôt l'inextricable fouillis de troncs, de branches, de lianes, se raréfie, puis disparaît, nous entrons dans le Niari.

Les arbres montent et descendent pêle-mêle le long des flancs du Mayombe, le massif montagneux que traverse la rivière; ils frissonnent dans le vent et dans la lumière; ils se dressent de chaque côté, comme une falaise de verdure; parfois la tête d'un rocher en émerge; çà et là, des trous d'ombre la crèvent, ouvertures de cavernes, dans lesquelles l'esprit devine toute une nature vierge.

Derrière la muraille festonnée de lianes qui se relèvent en draperies, pendent en stalactites, et se frangent de graminées

accrochées à l'écorce, on perçoit la pénombre des sous-bois, la nuit verte avec des nefs de ramures, des voûtes d'église soutenues par des piliers formidables. C'est la forêt sans âge, car ces arbres ont des siècles, et, à côté d'eux, les plus beaux de nos forêts de France seraient des arbrisseaux.

Nos regards suivent le déploiement des branches, le moutonnement des cimes que la rouille de l'automne n'atteint pas, et qui restent en pleine gloire; les yeux, sans se lasser, se reportent d'une rive sur l'autre. Le fleuve est large, et pourtant nous avons l'impression d'être enfouis sous cet amas de verdure.

Il est midi. Une vibration d'air chaud flotte au-dessus des eaux, des coups de soleil éclatans fouillent les massifs sombres, cherchent à y faire pénétrer le frémissement de la vie; repoussés, ils rejaillissent sur le fleuve où traînent des flammes d'or.

Dans le bruit de la machine qui halète, de l'hélice qui tourne comme fatiguée, le vapeur fend l'eau brillante, le long de la coque elle court en bruissant. Sur les berges, les branches retombent et rasent l'eau qui leur communique un frissonnement; sous l'action du courant, des roseaux se courbent et se redressent mollement; la nature repose dans la lumière. Parfois un gamier s'envole; il sort de la verdure comme il s'échapperait de la fente d'un mur; il raye l'air de son vol saccadé et le trouble de la gamme de son cri. De loin en loin, un caïman réveillé se laisse glisser du tronc d'arbre sur lequel il dormait; il plonge d'un air nonchalant, ennuyé d'être dérangé; à peine entend-on tomber sa lourde masse qui ride l'eau de cercles concentriques; il s'est réfugié dans des profondeurs où il retrouvera sans doute d'autres arbres géans engloutis depuis des siècles.

Sur les baleinières destinées à mon voyage, et que remorque le *Manji*, les équipes de pagayeurs sommeillent, on dirait d'un entassement de bronze doré par le soleil.

Assis sur le pont, nous regardons la forêt escalader les flancs du Mayombe, se modeler sur eux, et dessiner tantôt des terrasses successives, tantôt des escarpemens. A chaque coude du Niari, la berge intérieure s'avance en promontoire, et des acajous monstrueux se découpent sur le fond, comme d'immenses portans de théâtre.

A quatre heures, une clairière apparaît sur la rive droite, c'est la plantation de café et de cacao de la maison Ancel-Seitz. Le vapeur s'arrête; nous sommes encore à quelques heures de

Kakamoéka. C'est le point où commencera mon voyage en baleinière ; nous passerons la nuit ici.

Dans le crépuscule, le fond de la trouée du Niari s'éloigne, n'est plus qu'une masse confuse ; une dernière clarté glisse sur l'eau ; les grands arbres de la rive opposée se dessinent à peine, ils se confondent avec leur ombre sur le fleuve, et semblent s'être rapprochés de nous. Dans la sonorité nocturne, la mélopée des crapauds s'élève, un jappement court et mélancolique lui répond : l'appel des caïmans, m'affirme Moussa.

***

Le *Manji* a repris sa marche, il poursuit sa route à travers des décors de féerie. Bientôt le fleuve se resserre, un coude brusque, et deux blocs de granit surgissent, dressant leur masse à 50 mètres l'une de l'autre. Ce sont les portes de N'Gotou. Entre ces deux bornes colossales, deux géans de pierre qui ont l'air de se parler, nous passons ; et, peu après, nous apercevons les cases de Kakamoéka, le point terminus de la navigation des vapeurs.

Nous gagnons à pied Manji, le poste de la Société d'Études, situé à 1 kilomètre de là, où nous devons séjourner vingt-quatre heures, le temps nécessaire au partage des charges. Il est indispensable en effet d'alléger les baleinières dans la région des grands rapides, c'est-à-dire entre Kakamoéka et Zilengoma ; je ne prendrai avec moi que 400 caisses ou ballots, M. Fondère fera transporter le reste par terre à Zilengoma, où je reprendrai la totalité des charges pour les conduire ensuite jusqu'à Kimbédi.

Colonel Baratier.

(A suivre.)

MME DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

VII[1]

MADAME DE STAËL A WEIMAR

I

Le séjour de Mme de Staël à Weimar marque une des époques relativement heureuses de sa vie. C'est sa période presque de gloire. L'accueil flatteur qu'elle allait y recevoir, — et c'était bien, elle-même en convient, un des buts qu'elle poursuivait en entreprenant ce voyage en Allemagne, — devait faire contraste avec la malveillance et la proscription dont elle était victime en France.

La petite cour de Weimar, au milieu des agitations de l'Allemagne encore féodale que l'esprit de la Révolution française commençait à soulever, constituait une sorte d'oasis pacifique et poétique où un despotisme paternel s'accordait avec l'amour des lettres. Le duché (2) de Saxe-Weimar, grand comme un de nos moyens départemens français et ne comptant au commencement du XIXe siècle qu'une centaine de mille d'habitans, avait longtemps vécu sous la régence d'une femme, la duchesse Amélie, née princesse de Brunswick. Veuve à dix-neuf ans et

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril, 1er décembre 1913 et 1er mai 1914.

(2) Ce ne fut qu'en 1815 que le duché de Saxe-Weimar fut élevé au rang de grand-duché.

mère d'un enfant de onze mois, elle avait, pendant dix-sept ans, administré sagement son petit État. Amie des lettres et des arts, elle avait donné Wieland comme précepteur à son fils, le duc Charles-Auguste et, l'éducation de celui-ci achevée, le précepteur était demeuré à la cour de son élève en qualité de conseiller; mais l'élève, majeur depuis 1775, n'avait pas tardé à subir une autre influence, celle de Gœthe qu'à l'âge de dix-sept ans il avait rencontré à Francfort et qu'il avait déterminé à s'établir à Weimar. Lorsque Mme de Staël arrivait dans cette petite principauté, il y avait déjà plus de vingt-cinq ans que Gœthe y trônait en ministre tout-puissant, administrant depuis les finances jusqu'au théâtre. Souverain et ministre vivaient en bon accord et l'on comprend que dans ses entretiens avec Eckermann, Gœthe, reconnaissant, se soit exprimé en termes flatteurs sur le compte du prince auprès de qui s'était écoulée la plus grande partie de sa vie. Il parle « de sa nature sérieuse et richement douée qui était toujours avide de nouvelle connaissance. » Il le tient « pour un des plus plus grands princes que l'Allemage ait possédés, » et il va jusqu'à le comparer à Napoléon, car Charles-Auguste aurait été soumis par momens, comme l'était Napoléon, à ce que Gœthe appelait le *démoniaque*, c'est-à-dire à une force mystérieuse qui agirait sur l'homme par instans et à son insu, en le rendant supérieur à lui-même (1).

Le duc Charles-Auguste avait eu également l'art d'attirer dans son petit duché Schiller, qu'il avait trouvé en 1790 professeur à l'Université d'Iéna, d'abord sans traitement, puis avec un traitement de 200 thalers par an. Ce fut lui qui le rapprocha de Gœthe et on lui doit cette noble amitié entre les deux grands poètes rivaux, qui est un des beaux et rares traits de l'histoire littéraire.

Le duc Charles-Auguste avait épousé, un mois après sa majorité, la princesse Louise de Hesse-Darmstadt. L'union ne devait guère être heureuse. La duchesse Louise était une femme d'une âme et d'un esprit très nobles, et d'une nature passionnée, bien qu'elle fût au premier abord d'une froideur un peu déconcertante. Elle poussait le sentiment religieux jusqu'au mysticisme et était demeurée très pure de goûts et d'imagination,

(1) *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, traduits par M. Delerot, t. II, p. 270 et *passim*.

tandis que Charles-Auguste faisait sa lecture favorite de *la Pucelle* de Voltaire et avait rassemblé avec soin une *Bibliotheca erotica* dont il était très fier. Aussi eut-il des maîtresses affichées, tandis que la duchesse Louise, qui devait montrer au lendemain d'Iéna toute la grandeur de son caractère, vivait d'une vie un peu solitaire et triste. De son côté, la duchesse Amélie, retirée dans son palais de Tiefurt, à une demi-heure de Weimar, en termes un peu froids, comme il est classique, avec sa belle-fille, vivait d'une vie séparée. Ayant conservé des goûts littéraires, elle réunissait quelques personnes, tantôt l'après-midi au thé, tantôt dans la soirée pour entendre de la musique ou quelque lecture, pendant que les dames autour d'elle faisaient de la tapisserie.

Le duc Charles-Auguste, la duchesse Louise, la duchesse Amélie constituaient donc à Weimar, suivant l'expression de Mme de Staël elle-même, « la trinité régnante, » entre les trois personnes de laquelle elle allait se partager. Mais à côté régnait encore une autre trinité constituée par Wieland, par Gœthe et par Schiller à laquelle Mme de Staël avait à se consacrer également. C'est entre ces deux trinités, dont il était nécessaire de poser rapidement les personnages que, dans ses lettres, nous allons la voir évoluer. De plus en plus je me bornerai au rôle d'éditeur et n'accompagnerai ces lettres que des commentaires nécessaires à leur intelligence.

Ce 15 décembre.

Je t'ai écrit il y a deux jours et je n'espère point de lettre de toi avant lundi, jour du départ et de l'arrivée des courriers ici. J'y suis traitée à merveille. Le duc de Saxe-Weimar dit qu'il a passé sa vie chez toi en 75 et me rend avec usure toutes les politesses qu'il a reçues de toi. Le lendemain de mon arrivée et le jour suivant, j'ai dîné et soupé à la Cour et le duc est venu lui-même à mon auberge ; il va faire donner les pièces de Schiller et de Gœthe à son théâtre pour moi ; enfin plus de politesse et de bonte n'est pas possible. Il en est de même de la société et des grands hommes, Wieland, Schiller, etc. Mais ici et dans toute la Saxe les dernières classes de la société ont lu *Delphine*, tellement que l'amour-propre ne peut rien désirer de plus. Il faut aller dans l'étranger pour savoir ce qui porte loin en fait de réputation. Chateaubriand lui-même y est à peine connu. — Eh bien ! cher ami, de tout cela il en résulte absence de peine, mais point de plaisir ; le plaisir, c'est l'amour, Paris ou la puissance ; il faut une de ces trois choses pour combler le cœur, l'esprit et l'activité, tout le reste est métaphysique en jouissances, mais réel en douleur si cela manque. Que dis-tu de ce portrait fidèle de l'intime moi ?

Schiller et Wieland ont de l'esprit d'une manière très supérieure dans l'ordre des idées littéraires, mais Schiller surtout sait si mal le français, qu'il fait des efforts pénibles à voir pour s'exprimer. Non pas Wieland, mais Gœthe et Schiller ont la tête remplie de la plus bizarre métaphysique que tu puisses imaginer, et, comme ils vivent solitaires et admirés, ils inventent seuls et font recevoir sans difficulté ce qu'ils ont inventé. C'est un public très facile que celui de l'Allemagne, et, sous ce rapport, tu peux en rabattre de mes succès ; or, un public très facile gâte le talent des auteurs. Ce coin de la terre est très étranger à la politique; il y arrive cependant des papiers anglais et j'ai vu dans un que Saint-Domingue s'était déclarée indépendante. Des bruits de paix viennent de Francfort, et il a passé ici avant-hier un secrétaire de légation russe dont M. de Markow attendait, dit-on, l'arrivée à Paris. Je mets aujourd'hui Auguste dans une pension à Weimar même, pour que, pendant quinze jours, il n'entende parler qu'allemand, et je vais dans un petit appartement pour quitter l'auberge dont la nourriture m'inquiétait pour Albertine ; je vais dans quelques jours à Iéna, qui est à quatre lieues d'ici, pour voir Gœthe et quelques professeurs. Je n'espère pas y rencontrer un bon instituteur, mes recherches jusqu'à présent sont inutiles. — Bosse est toujours une bête, et je compte m'en débarrasser à Berlin. — J'ai écrit à Sartoris pour savoir s'il ne serait pas possible d'être présentée par la dame d'honneur de la Reine, comme cela se fait ici; j'attends sa réponse. Il y a dans les papiers anglais des détails sur tous les genres de précaution que la police prend en France pendant l'absence du Premier Consul et sur les précautions qu'il prend lui-même, inquiet de l'effet de son absence; c'est vraiment curieux et vrai, à ce que je crois. Il est certain que Joseph m'a beaucoup dit qu'il ne voulait pas de moi cet hiver parce qu'il n'y serait pas; il s'est, selon moi, manifestement adouci sur la fin de notre discussion; il est bizarre de dire *adouci* quand il m'envoyait chaque matin un gendarme, mais je crois cependant que le mot est juste. Il a dit une fois à son frère : « Je croyais qu'elle se cacherait dans Paris, » et c'est sur ce mot que je me fonde pour mon retour au printems. Mais je ne puis pénétrer au fond de cet homme. Il disait : « Qu'elle aille en Italie politiquer avec Melzi (1), » mais il n'avait pas de goût pour l'Allemagne, puisqu'il n'exprima pas ce sentiment. Il est ici jugé comme je le juge; l'opinion me paraît faite partout, mais point animée, et dans ce pays il y a moins de vie que partout ailleurs. L'idéalisme, le schismatique, l'esthétique, y agitent les esprits plus que les affaires du monde; mais les femmes sont remarquablement cultivées, et les plus grandes dames de l'Allemagne font ici un million de frais de plus pour moi qu'Amélie Fabri et Mlle de Sellon. Aussi j'y suis beaucoup plus empressée. Ce que je déteste de Genève, c'est d'y trouver les épines sous les roses. La duchesse régnante qui passe pour froide, et que je ne trouve que digne, est plus accorte que les Sellon, et la duchesse mère, sœur du duc de Brunswick, a tout à fait envie de plaire. La sœur de l'empereur de Russie sera pourtant leur belle-fille et petite-belle-

(1) Melzi était vice-président de la République italienne dont le Premier Consul était Président.

fille, etc., etc., cela vaut bien le titre de comte d'empire des Sellon. On va donner pour moi à la Comédie tous les chefs-d'œuvre allemands; je suis ici sûrement pour quinze jours et peut-être vingt. Écris-moi toujours chez M. Desport. Je t'envoye la copie d'un billet du duc régnant à moi, pour que tu voyes qu'on traite bien ton pauvre chat. Montre-le à ma cousine et à M. Diodati.

« Madame,

« Ayant l'honneur de vous renvoyer la feuille du J. d. d. (?), j'ai encore celui de vous remercier, Madame, de l'indulgente bonté avec laquelle vous voulez bien recevoir les hommages de notre respect et de notre admiration, sentiment que je partage vivement avec les habitans de Weimar : je ne puis que désirer avec ardeur que vous daigniez, Madame, distinguer les miens du reste de la foule et me croire particulièrement, Madame,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« CHARLES-AUGUSTE. »

Weimar, ce 19 décembre.

Ce qui a une triste influence, ce sont les lettres; voilà deux courriers que je n'en reçois pas de toi; ta dernière lettre est du 2 décembre, et voici le 19; je n'ai de ma vie été à 17 jours de toi. Tu as beau me dire que je ne dois pas être inquiète du silence, je le suis extrêmement, et je te conjure de m'écrire que tu as fait donner à Mlle Geffroy (1) sa parole de m'écrire un mot tous les quinze jours; je l'en avais priée, et je ne sais pourquoi elle ne le fait pas; je vais écrire à ma cousine, mais à quelle distance je suis! Ma fille n'est qu'enrhumée.

Weimar, ce 21 décembre.

J'ai une lettre de toi, cher ami; tu ne peux pas sentir le plaisir que me fait l'adresse de ta main dans cet éloignement. Jamais un courrier ne manque que je ne sois agitée par mille douleurs, et, quand la lettre est là, j'oublie sa longue date et je suis gaie pour deux jours. L'excessive prévenance qu'on veut bien me témoigner ici a un peu remonté mon âme. J'avais presque du doute, un doute aigu et pénible sur ce que je vaux, et ces excellentes personnes ont remis du calme dans mon âme. Je suis invitée tous les jours à dîner à la Cour. Je refuse deux fois par semaine, et j'y soupe trois fois; je vais trois fois par semaine au spectacle dans la loge de la duchesse, et le reste du temps, les femmes et les hommes de lettres me disent des choses aussi douces que celles que tu me dirais, et tu sais bien que c'est là ce que je puis exprimer de plus fort et de plus gracieux. Si cette ville était une capitale ou si, tout au moins, le climat en était beau, on s'y trouverait fort doucement, mais c'est un climat plus rude que celui de Genève, parce qu'il n'y a point d'intervalles et que la neige et le froid y sont continuels. Il en résulte que je n'ai pas osé faire sortir ma fille parce qu'elle est un peu enrhumée. Une autre raison s'y est opposée aussi; elle a pris le plus bénignement du monde une maladie très salu-

(1) Mlle Geffroy était une sorte de femme de charge ou de demoiselle de compagnie qui tenait la maison de M. Necker.

taire, la petite vérole volante, et cette purgation naturelle, qui lui fera beaucoup de bien, demande à être ménagée. Je te répète encore, cette petite est un ange d'esprit et de grâces; je l'aime follement, car il vaudrait mieux peut-être traiter sa santé avec moins de soins. Malgré tout cela, cher ami, et surtout malgré ta lettre qui a tant d'empire sur mon cœur, je crois que j'irai à Berlin. Si près de cette ville, il serait presque fâcheux de ne pas la voir, certaine que je suis de n'y revenir de ma vie. Auguste fait des progrès dans l'allemand; encore trois mois de séjour en Allemagne, et il le saura pour sa vie. Si je n'allais pas à Berlin, on dirait que j'y crains quelques dégoûts, et, si les renseignemens que j'attends me parviennent, je suis sûre d'y avoir du succès. Il faudrait rester ici jusqu'au printemps, car le chemin est beaucoup plus mauvais pour retourner à Francfort que pour aller jusqu'à Berlin. Ce n'est pas s'éloigner, c'est presque se rapprocher, car le chemin est plus praticable de Berlin par Brunswick que par ici. Je verrai le duc de Brunswick à mon retour à l'Université de Göttingue. J'aurai fait un tour complet de l'Allemagne. Il y a à Berlin des étrangers, le prince Louis-Ferdinand, tout ce qu'il faut pour s'amuser avant la fin de mon pauvre visage. Laisse-moi lui faire faire cette petite apparition.

Benjamin aime mieux retourner seul qu'avec moi; il a envie de passer trois mois à Paris pendant que je voyage, et ce désir est fondé en raison. Si j'arrivais à Metz au milieu de l'hiver, j'y ferais une triste mine. Si j'y arrive au mois d'avril, je serai là maîtresse de tourner mes pas vers la Suisse ou Paris, et j'ai assez l'idée de passer de quelque manière un mois à Paris et de me rendre de là en Suisse. Pour le matériel de la route, Eugène est vraiment admirable. Il n'a pas manqué un clou à ma voiture depuis Paris. Ainsi, cher ange, il ne faut pas être inquiet pour ta grosse fille, qui est prudente jusqu'à la poltronnerie. Au reste, si tu me réponds bien vite, peut-être recevrai-je encore ta lettre ici.

On dit que l'empereur de Russie arme en Courlande pour s'unir aux Anglais dans l'expédition contre la Hollande et cette nouvelle me paraît aussi vraie. Quant aux succès de la descente, je t'avouerai que je n'y crois pas le moins du monde; j'ai causé ici avec un vieux Anglais qui a du sens et qui prend tout cela pour des folies. M. de Chateaubriand va venir dans le pays de Vaud. Je m'en réjouis beaucoup. Tu as deviné que j'étais occupé de *Valérie* (1); je te prie de la lire bien vite et de m'écrire si cela me détrône. Cher ange, je te prie, ne t'inquiète plus sur mon voyage. Je l'ai surmonté, je l'espère, et mes vapeurs, car c'étaient des vapeurs, sont pour le moment dissipées. Or, tout le mal venait de la faiblesse de l'âme; on triomphe des autres difficultés quand on voit les objets tels qu'ils sont: Écris-moi que tu dors bien la nuit et je continuerai ma route avec courage.

Ce 23.

Je vais acheminer ma petite lettre, cher ami; monsieur mon fils s'amuse à Weimar; la duchesse a eu l'extrême bonté de le faire venir à la

(1) Mme de Krudener, l'auteur de *Valérie*, n'avait rien négligé pour préparer et assurer le succès de son roman, et elle se posait en rivale de l'auteur de *Delphine*.

Cour, ce qui ne s'est jamais fait. Elle y a un jeune prince de son âge; ils font des parties de traîneau ensemble : enfin il est tout enchanté de l'Allemagne. Je ne crois pas qu'il arrive au dehors la moindre nouvelle de ce qui se passe ici; cela me paraît une retraite, un grand château avec beaucoup de société et un spectacle. Quant aux hommes, il n'en est pas question. Le duc excepté, qui est aimable, je ne crois pas qu'il existe telle chose qu'un homme en Allemagne; je rabâche là-dessus, mais c'est que c'est triste! Si tu pouvais avoir la bonté, comme tu fais ton compte le 1er de l'an, de m'envoyer le résultat de ce que je t'ai coûté cette année. J'imagine que les Bethmann auront tiré sur Récamier, et Récamier sur Foucault, les deux cents louis que j'ai tirés sur lui; j'en ai pris 40 ici en arrivant, qui comptent sur cette année. Adieu encore, cher ami; de grâce, ne t'inquiète plus sur nous.

Mme de Staël n'exagérait rien lorsqu'elle parlait de l'accueil qui lui avait été fait par la famille ducale de Weimar. Entre la duchesse Louise et elle se noua en effet une relation qui devait, en dépit de l'éloignement et des circonstances adverses, durer jusqu'à la fin de la vie de Mme de Staël. Voici comment Mme de Staël parle de la duchesse Louise dans *l'Allemagne :*

La grande-duchesse Louise est le véritable modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre; sans prétention comme sans faiblesse, elle inspire au même degré la confiance et le respect. L'héroïsme des temps chevaleresques est entré dans son âme sans lui rien ôter de la douceur de son sexe.

Et voici comment la duchesse Louise jugeait Mme de Staël peu de temps après l'arrivée de celle-ci à Weimar, dans une lettre qu'elle adressait en français à une amie. Après avoir parlé du chagrin que lui avait causé la mort de Herder, elle continue :

Ce qui nous égaie un peu et remet de la vivacité dans nos entretiens, c'est la présence de Mme de Staël, et je ne saurais nier que je suis charmée de faire la connaissance, ou plutôt de l'avoir faite, de cette femme célèbre et intéressante sous plus d'un rapport, car je crois qu'elle est unique dans son genre et qu'il n'y a pas deux personnes au monde organisées comme elle. Si cela ne vous ennuie pas que je vous en parle, j'aurai l'honneur de vous dire ce que vous savez apparemment par d'autres, mais, ne vous en déplaise, j'aime à vous répéter qu'avec un esprit supérieur et orné, elle n'a pas l'ombre de pédanterie, car elle parle à chacun de tout ce qu'on veut avec intérêt, ce qui rend sa conversation infiniment aimable et aisée. Tout ce qu'elle dit est exprimé avec une facilité, une justesse, une grâce et un naturel charmant, car ce qu'elle dit avec sensibilité, avec un sentiment profond, est tout aussi naturel que les choses spirituelles, piquantes et scien-

tifiques qu'elle dit un moment après. Lorsqu'elle voit un auteur, elle lui parle, sans se gêner par les autres, de ce qui l'intéresse et elle a l'air d'avoir un besoin de communiquer ses pensées et de s'instruire des siennes. Mais avec cela, elle change tout aisément la conversation la plus sérieuse avec la plus gaie et vous la voyez et l'entendez s'occuper de métaphysique et, l'instant d'après, d'une bagatelle. En un mot, je n'ai jamais vu une facilité et vélocité pareille d'idées et d'occupations, et avec cela elle paraît être bonne et compatissante, et je puis dire que jamais je ne l'ai entendue médiser (*sic*) de quelqu'un, car elle est trop juste et trop équitable pour le faire... Quant à l'extérieur de Mme de Staël, elle n'est pas du tout jolie, quoique ses yeux soient remplis de feu et de vivacité et ses manières sont aussi d'un genre particulier. Mme de Staël passera encore tout ce mois ici, ce dont je suis aise, car au moins il y a de la conversation pendant notre dîner (1).

« Weimar ne paraît pas une petite ville, mais un grand château, » disait Mme de Staël, et elle avait raison, car tout le mouvement de la ville se concentrait dans le château. Mais, dit l'auteur d'une Vie de la duchesse Louise à laquelle j'ai emprunté cette lettre, « les fêtes de Weimar, depuis que le jeune Gœthe était devenu un conseiller aulique cérémonieux, semblaient figées dans une cristallisation glaciale. La présence et la magie du génie de Mme de Staël les vivifiaient. Delphine parut au bal dans des toilettes d'un goût parfait; elle savait faire mouvoir ses pieds pour les danses aussi rapidement qu'elle savait parler. Elle jouait du piano et avait une voix étendue. Chez la duchesse régnante, souvent elle récitait les ouvrages des classiques français. »

De l'impression favorable produite par Mme de Staël à la cour ducale il subsiste encore d'autres témoignages, entre autres celui de Charlotte de Stein, à laquelle M. Ernest Seillière a naguère consacré ici même une si intéressante étude. La célèbre amie de Gœthe, avec lequel elle était alors brouillée, avait assisté au premier dîner de cour auquel Mme de Staël avait été invitée. Quelques jours après, elle écrivait à son fils :

Mme de Staël est admirée de tous, grands et petits, vieux et jeunes, savans et ignorans. Elle a, avec tout son esprit, quelque chose de très bienveillant, paraît fort ouverte, et a une facilité de parole pour l'expression de sa pensée que je n'ai jamais vue à personne. Tu ne pourrais manquer de t'éprendre d'elle. Son visage aussi m'est agréable, et plus on le considère, plus il plaît. Le duc s'occupe beaucoup d'elle et semble lui plaire mieux

(1) *Louise, grande-duchesse de Saxe-Weimar*, par Eleonore Bogarowski. Stuttgard et Berlin, 1903, p. 260.

que nos autres cavaliers. Il a d'ailleurs ouvert tous les tiroirs de son intellect... Ses pieds sont aussi agiles que sa langue; elle danse la Pericotine (?) et saute la Polonaise à la française que c'est un plaisir de la voir. Elle a laissé le vieux Reuss à moitié mort hier après la Polonaise. Aujourd'hui elle déclamera chez la duchesse Louise. Elle joue du piano et a une voix puissante, mais je ne l'ai jamais entendue... Elle a en elle un esprit multiforme. Dieu sait combien d'individualités ont péri pour la façonner à sa naissance et dans quelle foule d'êtres ces esprits devront rentrer quand ils seront mis en liberté par sa fin. Au surplus, elle me paraît ouverte, pleine de bonhomie et prompte à la confiance (1).

Avec la duchesse Amélie, les relations de Mme de Staël furent moins intimes qu'avec la duchesse Louise. Il est assez surprenant que, dans *l'Allemagne*, elle n'ait point parlé de cette princesse, qui fut cependant une personne de haute valeur morale et intellectuelle. Tandis que les archives de Coppet contiennent de nombreuses lettres de la duchesse Louise, je n'en ai trouvé que deux de la duchesse Amélie. L'une, datée du 19 février 1804, est assez bizarre. Herder, qui était le pasteur de la Cour, et avec qui la duchesse Amélie était liée d'une étroite amitié, était mort la veille de l'arrivée de Mme de Staël à Weimar, c'est-à-dire le 12 décembre. Le 13 février, la duchesse Amélie ne lui en écrivait pas moins :

Vous, Madame, qui savez si bien apprécier le beau, je pense que vous ne serez pas fâchée de faire avec mon ami Herder une petite promenade qui vous conduira à sa hauteur où vous vous retrouverez vous-même. Les belles âmes se rencontrent et laissons aller les Schelling et les Fichte avec leurs sentiers tortueux.

La seconde lettre est quelque peu postérieure au séjour de Mme de Staël à Weimar, et répond à une lettre que celle-ci lui avait adressée de Berlin :

Nous nous trouvons bien flattés, lui écrit la duchesse Amélie, de voir que votre cœur vous parle encore pour nous et que nous pourrons nous livrer avec d'autant plus de sûreté à l'espérance de vous revoir chez nous. En mon particulier, je ne saurais vous dire combien je me trouve heureuse d'avoir la perspective de pouvoir vous répéter mille fois les tendres sentimens que je vous porte et dont je ne prétends pas cependant me faire un titre auprès de vous, puisque je les partage avec tous ceux qui vous connaissent (2).

(1) Duentzer, *Charlotte de Stein*. Stuttgard, t. II, p. 192.

(2) L'original de cette lettre est dans les Archives de Coppet. Elle a été publiée *in extenso* dans la *Vie de la grande-duchesse Louise*, p. 266.

Avec le duc régnant Charles-Auguste, Mme de Staël noua également un commerce de coquetterie intellectuelle dont la durée se prolongea après son séjour à Weimar. Les archives de Coppet contiennent un assez grand nombre de lettres de lui, adressées à Mme de Staël, les unes pendant son séjour à Weimar, les autres d'une époque un peu postérieure. Dans l'une de ces lettres, il paraît un peu piqué de n'avoir pu avoir Mme de Staël à souper, parce que Gœthe, qui l'avait eue à dîner, avait encore voulu qu'elle vînt prendre le thé le soir. Plus ordinairement, il s'exprime sur le ton d'une admiration respectueuse et passionnée :

Vos bontés infinies, lui écrit-il, me pénètrent de la plus vive reconnaissance. Ce sentiment et celui que l'admiration pour les qualités rares de votre esprit et de votre cœur m'inspirent, forment ensemble la base d'un dévouement respectueux et d'un attachement que je vous ai voué, Madame, et qui durera jusqu'à la fin de ma vie.

Et dans une autre lettre :

Ayant l'honneur de vous envoyer la feuille du journal qui contient la notice du phénomène dont les *Buonaparticiens* tirent augure contre l'Angleterre, j'ai celui encore de vous remercier, Madame, de l'indulgente bonté avec laquelle vous voulez bien recevoir les hommages de notre respect et de notre admiration, sentiment que je partage vivement avec les habitans de Weimar. Je ne puis que désirer avec ardeur que vous daigniez, Madame, distinguer les miens du reste de la foule et me croire, très particulièrement, votre très honorable et très obéissant serviteur.

Lorsque Mme de Staël part pour Berlin, il lui remet une lettre d'introduction pour la reine de Prusse.

Puisse, lui écrit-il en lui envoyant cette lettre, le souvenir des Weimariens conserver un peu d'intérêt pour vous ! Accordez-leur un peu de bienveillance, Madame ; daignez m'en faire participer spécialement en me favorisant au partage de ce bienfait.

La lettre que le duc Charles-Auguste remettait à Mme de Staël était ainsi conçue :

Madame, les vœux que je forme annuellement de bon cœur pour Votre Majesté à la célébration de son jour de naissance n'ont jamais approché le trône d'une façon plus brillante que cette fois-ci. Mme de Staël-Holstein m'a ordonné de confier à elle le soin d'exprimer à Votre Majesté la vérité du sentiment d'un très profond respect qui me pénètre et la vivacité de mes félicitations. Mme de Staël nous a traités, nous Weimariens, avec une indulgence charmante, pleine de grâce et mêlée avec un peu

d'équité. Elle applique cette vertu-ci spécialement à l'attachement que nous lui avons voué. En vertu de cette équité, Mme de Staël a acquis des droits éternels sur notre reconnaissance.

Je m'en acquitte en détail pour tous et pour moi au singulier en suppliant Votre Majesté de faire remarquer à Mme de Staël, avec cette amabilité innée que vous possédez, Madame, au plus haut degré, combien il intéresse Votre Majesté de faire la connaissance personnelle de l'auteur de *Delphine*.

II

Le succès de Mme de Staël auprès de la « trinité régnante » fut donc aussi complet que possible, puisque ce ne fut pas un succès d'un jour dû à l'éclat de sa conversation et à la distraction qu'elle avait apportée à la cour un peu somnolente de Weimar et puisqu'elle y contracta des amitiés qui devaient durer, au moins avec la duchesse Louise, jusqu'à la fin de sa vie. Mais ce n'était pas ce genre de succès et d'intérêt que Mme de Staël était venue chercher à Weimar. C'était avec l'autre trinité, la trinité Wieland, Gœthe, Schiller, qu'elle s'était proposé d'entrer en rapport. On lira, je crois, avec intérêt le jugement que, dans une lettre à M. Necker, elle porte sur ces trois grands hommes.

Ce 25 décembre.

J'ai envie de te peindre les trois hommes célèbres de Weimar. Comme il n'y a point de nouvelles ici, il vaut autant te dire cela qu'autre chose.

Wieland a 70 ans, une figure fine, de l'esprit formé à l'école voltairienne; c'est Suard, moins l'usage du monde et la connaissance des hommes et des affaires. Il déteste le système allemand en littérature et craint de le dire de peur de se faire des ennemis dans sa vieillesse.

Schiller a un ordre d'idées sur la littérature tout à fait à lui et ne s'embarrasse de rien d'autre dans ce monde. C'est un grand homme maigre, pâle et roux, mais dans lequel on peut découvrir de la physionomie, ce qui est très rare en Allemagne. Il parle très difficilement français, mais sa pensée, et il en a, se fait toujours entendre. Son amour-propre ne consiste pas, comme celui des Français, dans l'irritabilité ni dans la vanité, mais il est entier dans ses opinions et ne met la tête à la fenêtre pour rien. Tout ce qu'il sait, il en fait de la littérature, mais jamais il ne fait le tour de la littérature par dehors; il reste toujours concentré dans ses livres ou dans lui-même; il résulte de cela plus d'originalité que de goût. Il m'a fait un compliment auquel j'ai été sensible; il m'a dit que j'étais la seule personne qui réunissait les réflexions d'une âme solitaire, avec la grâce d'une femme du monde. Il est doux et bon dans son amour-propre; rien ne le froisse, et il a d'ailleurs quelque chose de plus intellectuel que les amours-propres qui veulent des louanges instantanées.

Gœthe me gâte beaucoup l'idéal de Werther. C'est un gros homme sans physionomie, qui veut être un peu homme du monde, ce qui ne vaut rien à demi, et qui n'a rien de sensible ni dans le regard, ni dans la tournure d'esprit, ni dans les habitudes; mais c'est du reste un homme très fort dans l'ordre de pensées littéraires et métaphysiques qui l'occupent. Certainement je tirerai parti de ce voyage, mais j'ai envie d'être fat et de dire que moi seule j'en pouvais tirer parti comme je le fais, car il faut aller trouver ces hommes sur leur terrain, et toi-même tu les trouverais bien étranges dans tout autre domaine; mais je réussis parfaitement avec eux, et j'acquiers des idées nouvelles en les écoutant. Le duc est un homme d'esprit à la française, une politesse noble et delicate, assez de gaîté dans l'esprit, de la bonté et de la simplicité; s'il était roi, il serait sûrement fort loué. C'est un gouvernement très paternel et qui donne tout, de la liberté aux sujets, de la dignité, du caractère, de l'intérêt aux affaires politiques. Ces trois hommes et surtout les deux derniers ne lisent pas une gazette. C'est le coin du monde, je crois, où il y a le plus d'idées abstraites et le moins d'idées positives; c'est assez doux pour un temps.

On peut penser avec quelle curiosité ardente j'ai fouillé dans les archives de Coppet pour rechercher s'il y existait quelques vestiges des relations de Mme de Staël avec les trois hommes sur lesquels elle portait ce jugement si juste et si fin. Malheureusement, cette curiosité a été déçue.

De Wieland il n'y a rien à Coppet. Mme de Staël fut cependant pendant son séjour à Weimar en correspondance avec lui. Elle lui écrivait des petits billets, courts, mais coquets dont les originaux ont été conservés à Weimar (1) dans les Archives *Gœthe et Schiller*. Un jour que Wieland était sans doute souffrant, elle lui écrit :

Je vous parlerai si doucement et si communément que j'espère ne pas vous fatiguer et je ne puis pas avoir une autre raison pour me refuser le plaisir de vous voir. Cependant, si vous aimiez mieux que ce fût ou demain ou après-demain, je suis également libre ces jours-là et je laisserai guider mon impatience par votre santé. Si vous ne voulez pas après-dîner, écrivez sur un petit papier le jour, et voilà tout. Permettez-moi de vous écrire que je vous aime.

Un autre jour, elle lui écrivait :

Le monde de Weimar est tout à fait selon la philosophie de Schelling. C'est le repos ou plutôt le sommeil de l'idéal dans le réel. Mais ce qui vit à jamais, c'est ma tendre amitié pour vous.

Voici enfin le dernier billet qu'à la veille de son départ elle

(1) M. le docteur von Œttingen, directeur des Archives *Gœthe et Schiller*, a bien voulu faire copier pour moi ces lettres qui sont inédites.

adressait à celui que, dans une autre lettre, elle appelait « le bon et aimable Fénelon de la philosophie. »

Je ne puis me résoudre à vous dire adieu. J'espère cependant vous revoir l'année prochaine, mais la vie est si incertaine dans ce temps que le cœur se serre en embrassant une si rare personne que vous. Le monde n'en produira plus de semblable, et je suis solitaire dans ma génération, tandis que mon cœur a toujours appartenu à la vôtre. Je vous ai trouvé plus jeune que jamais par la pensée et il me semble que vous n'oubliez que le terrestre. Daignez cependant donner une place dans votre souvenir à mon admiration pour vous et pensez à moi et à mon père, sur cette terre et dans le ciel (1).

Soit que Wieland ne maniât pas facilement la plume en français, soit que Mme de Staël n'eût pas cru devoir les conserver, il n'y a point dans les archives de Coppet de réponses à ces aimables billets.

Il n'y a rien non plus de la main de Gœthe. Les quelques lettres qui lui ont été adressées par Mme de Staël ont été publiées dans le *Gœthe Jahrbuch* (2). Ce sont généralement de courts billets où l'expression de son admiration littéraire alterne avec de fréquentes invitations à venir dîner ou souper avec elle et Schiller.

Dès le lendemain de son arrivée à Weimar, elle lui avait écrit pour lui proposer d'aller passer quelques jours à Iéna pour le voir. « Il ne me faut pas moins de temps, lui disait-elle, pour vous exprimer mon admiration et pour recueillir quelques-unes de vos pensées qui germeront dans mon esprit le reste de ma vie. » Gœthe acceptait d'abord et il la remerciait dans un billet un peu lourd dont le brouillon a été conservé :

Voilà, Madame, une des contradictions les plus frappantes. Vous vous trouvez à Weimar, et je ne vole pas vous porter les assurances d'un parfait dévouement. Cependant je ne me plaindrai pas ni des affaires momentanément compliquées ni des indispositions physiques qui me retiennent ici. Ces accidens me sont chers, car ils me procurent un bonheur que je n'aurais jamais osé souhaiter. Vous vous approchez de l'hermite, qui fera son possible pour écarter ce qui pourrait l'empêcher de se vouer entière-

(1) Cette lettre est sans date comme toutes les autres. Mme de Staël devait, en revenant de Berlin d'où elle fut rappelée par la maladie de son père, s'arrêter à Weimar. Ce fut là qu'elle apprit la mort de M. Necker. Il ne serait pas impossible que cette lettre ait été écrite par elle lors de son rapide passage. Le ton mélancolique qui y règne le ferait supposer.

(2) Année 1884, p. 115 et suiv.; année 1887, p. 5 et suiv.

ment à la bienvenue. Vous éclairerez ces jours tristes et les soirées infinies passeront comme des momens.

Aussi lui faisait-il préparer un petit logis dans son voisinage. Pour le mettre à l'aise, Mme de Staël lui répondait :

... Je suis la personne du monde la plus indifférente à tout le matériel de la vie et j'y penserai encore moins que de coutume quand je serai avec vous. Je vous dis cela pour que vous n'imaginiez pas de me recevoir comme une dame de Paris, mais comme la femme du monde qui a le plus pleuré à *Werther* et au *Comte d'Egmont*. Si vous ne revenez pas avec moi lundi, je vous préviens que je serai un peu blessée. On prétend ici qu'il n'est pas bien à moi d'aller vous chercher et peu galant à vous de ne pas venir me voir. Moi, je consens avec plaisir à ce premier hommage que mon esprit et mon cœur vous rendent avec tant d'abandon, mais, si je ne vous ramenais pas dans ma voiture, je sais d'avance que cela me ferait beaucoup de peine. Voilà une lettre écrite comme si je vous avais vu toute ma vie, mais ne vous ai-je pas lu toute ma vie ? Mais votre *Werther* n'est-il pas l'ouvrage que j'ai relu cent fois et qui s'est uni à toutes mes impressions ?

Gœthe se ravisait cependant et prenait son parti de rentrer à Weimar. A partir de ce moment, les courts billets de Mme de Staël ne sont plus que des invitations ou des réponses à des invitations, relevées cependant par des mots gracieux ou d'innocentes coquetteries. C'est ainsi que, l'invitant à dîner avec Schiller, elle termine ainsi sa lettre : « Dites *oui*, c'est un très joli mot. » Un autre billet, très court, se termine par ce vers :

Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.

Le 1er janvier 1804, elle lui écrit :

Schiller vous a-t-il dit que je vous boudais ? Je vous dis ce compliment de nouvelle année. Si je m'établissais ici, vous feriez bien de me traiter comme tout le monde ; mais, pour quinze jours, n'auriez-vous pas dû me les donner sans chicanes ? Venez demain matin me voir ; je serai seule pour me fâcher sans témoin. Ne faut-il pas que j'avoue que je suis jalouse d'un professeur, nouveau genre de jalousie dont j'étudierai les sentimens.

Au commencement d'une autre lettre insignifiante de trois lignes, elle l'appelle : *my dear sir*, et termine ainsi : « Que dites-vous de : *my dear sir*. Il n'y a qu'en anglais qu'on a cette première nuance d'une timide amitié. » Sans doute Gœthe avait goûté la formule, car à quelques jours de là, elle l'employait de nouveau et lui écrivait :

Merci, *my dear sir*, et, dans l'empirisme ou dans l'absolu, aimez-moi un peu; moi, je vous aime de tout mon cœur, de tout mon caractère et de tout mon talent si j'en ai.

Mme de Staël fait sans doute allusion dans ce billet à une conversation qui s'était tenue chez elle à un souper auquel assistait sans doute Schiller, car à ce dernier elle écrivait également :

Gœthe s'est engagé à venir vendredi chez moi à sept heures pour y souper si vous vouliez honorer de votre présence ce souper tout à fait intime. Ne me refusez pas, vous qui êtes aussi simple dans vos manières qu'illustre par votre génie. Il n'y aura que Gœthe, vous, Benjamin Constant et moi. Vous viendrez sans toilette, n'est-ce pas? et vous rendrez heureux tous mes *moi*, l'empirique, l'absolu, etc. (1).

Les archives de Coppet ne contiennent malheureusement non plus aucune lettre de Schiller, qui parlait mal le français et probablement ne l'écrivait pas du tout, mais elles contiennent six lettres de Charlotte Schiller, sa femme. De même les Archives *Gœthe et Schiller* de Weimar contiennent vingt lettres de Mme de Staël à Charlotte Schiller. C'est à travers cette femme modeste, qui fut pour Schiller une compagne dévouée, que Mme de Staël fait passer ses avances, ses invitations et ses hommages à l'auteur de *Guillaume Tell*. Charlotte Schiller savait très bien le français et servait d'interprète entre eux.

Voulez-vous dire à Schiller, lui écrit Mme de Staël, que je viens de relire l'*Épouse de Messine* et que je suis dans l'admiration de la beauté des vers et des idées. S'il est bien et qu'il n'ait rien à faire demain, il devrait venir me voir à cinq heures... Il me semble dur de passer plusieurs jours sans vous voir tous les deux. Je puise du bonheur dans votre âme et des pensées nouvelles dans le génie de votre illustre époux.

Dans une autre lettre, elle lui dit :

J'ai bien disputé hier? n'est-ce pas? Que je me désole de ne pas parler la même langue que Schiller, mais vous êtes un aimable interprète entre nous!

Un autre jour encore :

J'ai trouvé en rentrant chez moi hier, Madame, une aimable lettre de

(1) L'original de cette lettre ne se trouve point, comme celles de Mme de Staël à Gœthe, dans les Archives *Gœthe et Schiller*, mais elle a été publiée par M. Urlichs dans les *Briefe an Schiller*. p. 548.

vous. C'était le doux accueil d'un ami en revenant à la maison. J'espère que vous et Schiller vous dînez chez moi aujourd'hui. Je serais trop triste de rester si longtemps sans vous voir ; le jour de mon départ s'approche, mais sûrement je reviendrai.

A ces aimables billets Charlotte Schiller répond sur un ton affectueux qu'il n'y a point lieu de mettre sur le compte de la politesse. Elle semble en effet s'être prise d'un goût véritable pour Mme de Staël. Excusant une de ses amies dont Mme de Staël avait désiré faire la connaissance et qui, étant dans le chagrin, s'était refusée à la visite, elle ajoute :

Pour moi, je trouve qu'elle a tort; comme je vous connais, Madame, j'ai le sentiment dans mon cœur que votre esprit, votre bonté seraient bien propres à me réconcilier avec le sort et je pourrais oublier dans votre personne mes chagrins.

et la lettre, assez longue, se termine ainsi :

Soyez persuadée, Madame, que nous vous aimons tendrement et que nous sentons toutes vos perfections avec admiration. Schiller pense comme moi en ce qui vous regarde. — Votre Charlotte Schiller.

Un autre jour encore elle lui écrit :

Je crains bien que Schiller ne puisse pas sortir de sitôt et que la Duchesse n'aimera pas d'attendre longtemps, car, quand on peut vous admirer et voir cette belle sensibilité de votre âme et entendre les sentimens peints par vous, c'est bien un plaisir qu'on ne peut pas goûter trop ni trop tôt se procurer... Je suis bien aise que vous m'aimez un peu pour moi-même. C'est tout ce que je désirais; je vous rends bien tous les sentimens de votre cœur pour moi avec reconnaissance et je m'en fais gloire d'oser vous dire combien je vous admire et vous aime.

Cependant le départ de Mme de Staël approchait et Charlotte Schiller lui témoignait en ces termes son regret :

Je me flatte bien que vous me conserverez une place dans votre amitié. Cette pensée est même nécessaire à mon cœur pour vous voir partir tranquillement. Je vous en supplie, laissez-moi l'espérance de vous revoir et ne changez pas de résolution... Adieu, Madame ; permettez-moi de vous dire combien je vous aime.

Schiller, qui était déjà malade à cette époque, devait mourir l'année qui suivit le séjour de Mme de Staël à Weimar, c'est-à-dire en 1805. M. Necker était mort l'année précédente. La dernière trace qui subsiste des relations entre Charlotte Schiller et

Mme de Staël est la lettre suivante que cette dernière adressait à Charlotte Schiller, peu de temps après la mort de Schiller.

Je suis bien touchée de votre billet, *my dear* Madame ; croyez que j'ai été plus émue pour vous que je n'osais l'exprimer de peur de vous faire du mal. Donnez-moi de vos nouvelles, aimez-moi ; je vous reverrai, je l'espère, et vos enfans et vous et le noble souvenir qui vous entoure s'unit à mes plus chères pensées. Peut-être mon père est-il avec Schiller ? *Dear* Madame, je vous serre contre mon cœur.

III

Je reprends la suite des lettres adressées par Mme de Staël à M. Necker :

Je reçois une lettre de toi, cher ami, qui m'annonce que tu as bien dormi, c'est la plus douce de toutes les lettres. Écris-moi, je te prie, directement ici, le détour par Francfort est trop long. Je crains tes réponses à de mauvaises lettres de moi, mais tu me connais, tu m'épargneras ma punition.

Ma fille est très bien, Dieu merci !

Je rouvre ma lettre pour te prier de m'envoyer une lettre pour M. de Hardenberg chez MM. Schickler banquiers à Berlin. Ce sont eux qui ont succédé à MM. Dohm et Spiegel, pour qui tu m'as donné une lettre de crédit de 500 louis dont je ferai usage quand celle de la même somme, que m'avait donnée M. Récamier sera usée. J'espère que mes six mois de voyage, tout compris, n'excéderont pas ces deux sommes, et je t'assure que pour cela, avec Bosse, il faut de l'économie.

Il y a ici une lettre de Russie qui dit que l'on recrute, mais que ce n'est pas un armement sérieux ; je suis bien portée à le croire ; l'Europe est plus que pacifique ; plus on la voit, plus on le croit. L'Hanovre (1) est traité cependant de la manière la plus cruelle ; il arrive sans cesse des Hanovriens ici, qui sont vraiment dépouillés. La confiance dans la descente paraît très diminuée dans l'armée française.

Adieu, cher ange, n'oublie pas M. de Hardenberg. Je dis à Auguste de t'écrire sa vie à la ville et à la Cour.

Je joins quelques paroles à ce barbouillage d'Albertine (2), mon cher ami : la copie de la lettre où tu as nommé Mme d'Erlach. Elle m'a fait la même impression qu'à toi mais j'aime pourtant qu'il l'ait écrite (3). Il ne faut pas oublier qu'il est prince et c'est une chose remarquable que le caractère de ce genre ; il n'y a pas d'individualité qui puisse triompher du caractère de l'espèce, mais nous causerons de tout cela avec le beau

(1) Le Hanovre était à ce moment occupé par l'armée française.
(2) Une lettre de la petite-fille de M. Necker était jointe à celle de Mme de Staël.
(3) Le début de cette lettre est obscur. Je ne saurais dire à qui se rapporte cet : *il*.

soleil quand il reviendra. Benjamin a été présenté hier à la Cour et tout s'est bien passé; il reste ici quinze jours et moi je pars pour Berlin le 1er de février. Il me paraît certain que la Russie est mal avec la France. Le successeur de M. de Woronzoff a le même sentiment que son prédécesseur; la Russie a fait de vaines tentatives sur la Prusse pour ébranler sa neutralité. Elle veut l'Hanovre et la France le promet, tandis que l'Angleterre le refuse. La Russie se retourne vers l'Autriche et l'on dit avec plus de succès, mais tout cela est bien vague.

Le prince Constantin est vivement pour la guerre et on lui dit une sorte de crédit sur l'Empereur. Le chef réel de la Prusse c'est un M. Lombard tout au Premier Consul. Il est positif que M. de la Rochefoucauld a forcé l'Electeur de Saxe à défendre *Delphine*. On croyait en France que tout le succès en Allemagne dépendait de la foire de Leipzig, mais je puis te dire avec vérité que le succès de ce livre me confond ici. Wieland a dit à Benjamin que j'étais l'être dont le génie, par écrit et en parlant, l'avait le plus frappé en sa vie. Il faut bien que je te confie cela, moi qui t'ai tant accablé de mes disgrâces. Adieu, mon ange; quand il m'arrive du plaisir je t'en crois et je t'en sens la source.

Weimar, ce 2 février.

Il m'en coûte de partir pour Berlin, cher ami, sans savoir que ton rhume est passé et j'espère, avant quinze jours que je reste encor ici, avoir le temps d'apprendre que tu es guéri. As-tu l'admirable saison dont nous jouissons ici; on n'a jamais vu rien de semblable, c'est un hiver d'Italie pour la douceur et la beauté. Albertine se porte à merveille, et, Dieu merci, sa force semble augmenter chaque jour. Si tu m'écrivais que tu ne tousses plus, nos vies physiques iraient tolérablement bien. J'ai fixé invariablement le jour de mon départ au 21 de ce mois et je serai ainsi à Berlin le 1er de mars, Benjamin me quittera le 25 février à Leipzig et il t'écrira de Francfort. Mon projet est de passer deux mois ou deux mois et demi à Berlin et de revenir ensuite par Weimar. Je m'y suis si bien trouvée que, si je crois sage d'envoyer mon fils un mois à l'avance à Paris, c'est d'ici que je l'enverrai; mais, si je passe encor l'été loin de toi, ne pourrais-tu pas établir Albert à Coppet avec un homme de mérite provisoire; j'ai peur qu'une pension prolongée ne lui vaille rien, mais où est cet homme de mérite? Je cherche ici et je n'ai rien trouvé. Ah le pauvre Gerlach! quelle perte et comme nous étions loin de sentir tout ce qu'il valait.

Je continue à trouver ici de l'intérêt dans les idées philosophiques et littéraires. C'est un monde de pensées tout à fait nouveau pour moi et le sérieux qu'on met à ce qui tient aux livres me fait illusion à moi-même sur la puissance qui les écrase. J'ai un projet de livre sur l'Allemagne qui aura je crois de l'intérêt; je le grossis tous les jours de notes, et hier j'ai fait un nouveau plan de roman tout à fait remarquable. Singulier peuple que ces Allemands qui le plus paisiblement du monde ont une imagination tout à fait romanesque. Ils ne sont pas sensibles comme les Français; point de sensations comme les Italiens, mais ils se créent un monde idéal dans lequel ils ont des conceptions tout à fait nouvelles,

et la route pour y arriver m'est inconnue. L'homme le plus supérieur d'ici, sans aucun doute, c'est Werther Gœthe, mais il a un amour-propre d'une nature aussi bizarre que son imagination. Il se croit inspiré d'une manière surnaturelle. Il est spiritualiste, et à la tête d'une nouvelle philosophie dont c'est l'idée; il croit donc que le monde idéal et réel n'est qu'une pensée qui est Dieu, et il se croit plus près de cette pensée qu'aucun être vivant, de manière qu'il est impossible de savoir en conversation si l'on ne heurte pas sans y songer sa religion de lui-même. Il m'attache cependant par l'étonnante analyse de son esprit dans les sujets les plus subtils, et l'inattendu de son imagination dans une foule de petites productions, que tu ne connais pas et dont je t'ai envoyé une petite, il y a deux courriers, je crois (1).

Je t'envoye aussi une lettre de la duchesse régnante, non qu'elle soit bien signifiante, mais c'est beaucoup pour elle, parce que ses manières sont très froides.

3 février.

Au milieu de mes discours, je reçois de ta bonté parfaite une consultation sur mes yeux; je les ai guéris avec du thé, ce qui est à peu près la même chose que le conseil de M. Buttini et je n'y pensais plus quand ta lettre est arrivée; je suis encore tout à fait en état de dominer la nature physique. — Cette seconde lettre de toi est du 22 et la précédente est du 20, et je les ai reçues toutes les deux à 24 heures de distance.

Je crois que la dernière a passé par la France. J'ai vu un homme qui arrivait de Berlin; il m'a dit qu'on m'y attendait avec une grande bienveillance; on dit aussi que la Russie et la Prusse s'entendent assez bien et que M. de Haugwitz n'est plus pour la France, mais seulement Lombard. Tu vois que mes nouvelles sont vraies; il me semble que tout annonce que la descente est renvoyée.

Je pars invariablement le mardi 21 février, je reste quatre jours à Leipzig et je suis le 1er de mars à Berlin; voilà ma marche lunaire. Ta lettre où tu m'assures que ton rhume est diminué me redonne des forces pour ces derniers pas éloignés qui seront bientôt suivis d'un retour.

Écris toujours ici. Adieu, adieu.

Weimar, ce 10 février 1804.

J'ai reçu hier une lettre de toi, cher ange, qui m'est arrivée comme à l'ordinaire très exactement, mais je ne sais s'il en sera de même quand je serai à Berlin. On dit que les lettres retardent dans les sables. Je ne veux pas te dire qu'il m'en coûte d'aller à Berlin parce que tu me répondrais : Qu'est-ce qui vous y force? mais, en vérité, je puis presque dire qu'on est contraint à accomplir un projet si avancé quand on vous prêterait des motifs fâcheux si vous ne l'accomplissiez pas. De plus, je suis entrée dans cette littérature allemande, dans cette philosophie, et je voudrais en avoir

(1) Mme de Staël avait traduit en vers : *le Dieu et la Bayadère.*

une idée complète; enfin on ne compterait pas assez comme succès et je crois que j'en aurai à Berlin. Il n'y a qui m'inquiète que ma conduite envers M. Jackson que je connais, que j'aime comme individu et qui est ministre d'Angleterre. Je t'ai écrit, je crois, que j'avais consulté sur cela à Paris, j'attends la réponse avant mon départ. A propos des Anglais, il faut pourtant que je te dise que, le printemps une fois arrivé, il me semble tout à fait impossible qu'ils se croient liés à rester chez eux. Ce n'est pas un poste que les trois royaumes, et du moins pendant l'été il est permis de le quitter.

Je pense à faire passer mon fils par Genève en l'envoyant à Paris. Que dis-tu de cette idée? Comme il passera encore un an à Paris, je serais fâchée qu'il fût tout ce temps sans t'avoir revu. Quant à moi, s'il n'y a pas de paix, je n'espère pas Paris pour moi l'hiver prochain, et dans ce cas je m'arrangerai pour revenir en Suisse; au mois de septembre, il y aura juste un an que j'en serai partie; c'est bien long.

Hier, chez miss Emilie Gore, une Anglaise honorable de ce pays, j'ai trouvé ton livre sur *les Opinions religieuses;* je l'ai ouvert et j'en ai lu quelques pages qui ont fait fondre en larmes tout ce monde. Tu me ferais plaisir si tu envoyais ici un exemplaire du *Divorce* (1) à la duchesse régnante et trois autres à mon adresse, que je placerai bien; mais tu mettras sur celui de la duchesse régnante : « de la part de M. Necker. » Elle y sera sensible et personne n'en est plus digne.

Le même jour, au soir, je lisais avec Benjamin dans un poëme de Voss, *Louise* (tu ne connais ni Voss ni *Louise*, mais tu m'en croiras si je te dis qu'il y a des trésors cachés dans tout cela), je lisais donc la prière religieuse d'un père en mariant sa fille, et il y a eu des paroles qui m'ont fait une telle impression que je ne puis te l'écrire sans me retrouver émue. — Il y a trop d'attendrissement dans mes relations avec toi; il y en a trop dans le temps qui s'avance pour nous tous, et s'il faut vivre, il faut se roidir le cœur. Pour commencer donc, je te dirai que Mme d'Or... est une sotte de trouver *Valérie* un bon roman; l'auteur de *Verther* qu'elle copie n'en peut supporter une ligne, et il fait un extrait de *Delphine* que je traduirai cette fois pour toi parce que cela en vaudra la peine.

Dans le bulletin à la main dont je t'ai parlé, il y a que l'intérieur des Tuileries est rempli de soupçons et de craintes, que Masséna est brouillé, que la descente aura lieu, etc.; mais tout cela passe par Londres avant d'arriver en Allemagne,

Adieu, cher ange, pense, je te prie, au moyen d'emmener Albert à Coppet; je voudrais qu'il ne fût pas toujours à la pension,

Adieu encore, mon ange; que Dieu me protège en toi.

Weimar, ce 20 février.

Je ne ferai pas partir cette lettre, mon ange, sans avoir reçu des nouvelles de toi qui me calment. L'état où je suis depuis ce matin est complète-

(1) Mme Necker avait écrit une petite brochure contre le divorce.

ment insensé, je le sais. Je me dis depuis ce matin que tu es sujet à la fièvre, que tu as du rhume, qu'un accès de fièvre est naturel dans cet état. Mais tu ne m'as pas écrit, toi qui as tant de soins pour moi. Malheureux cœur! Je suis à deux cents lieues de toi; la lettre de Mlle Geffroy est du 7 février, il y a treize jours. Ah! mon Dieu, quelle entreprise j'ai faite! Mon ami, je t'en conjure, ne sois pas malade; trouve de la force dans l'idée de mon désespoir; si nous devons mourir, mourons ensemble, dans quelques années, quand mon cœur y sera préparé, mais jamais, jamais il ne l'a été moins qu'à présent. Mon cœur était oppressé de larmes tout le jour; il n'y a pas un mot qui ne renouvellât le sentiment que j'éprouvais; tout mon être n'est-il pas empreint de toi? formé par toi? Quand je reçois un billet, je pense à te l'envoyer; quand je fais des vers, je veux que tu les voies; quand j'acquiers ici des nouvelles, je pense au plaisir de te les rapporter, d'en causer avec toi, de me disputer, de me raccommoder. Oh! mon Dieu, mon Dieu, et ne plus te revoir est possible, et cependant on vit et hier j'étais gaie; je formais des projets; j'avais oublié que les tourmens les plus affreux sont toujours là prêts à vous saisir. Puissances du ciel, ne viendrez-vous pas à mon secours? Et toi qui es un ange, ne demanderas-tu pas tous les jours à Dieu de vivre pour ta misérable fille qui a des torts, des folies, je ne sais quoi dans la tête, mais qui t'adore et qui aimerait mieux la roue qu'une mauvaise nouvelle de toi. J'attends ici que je sois rassurée, car, si je ne l'étais pas, je partirais pour Genève, et quel voyage, grand Dieu! avec une telle inquiétude! mais pourquoi s'y livrer au point ou je le fais? C'est parce que tu ne m'as pas écrit; il m'a semblé que la divinité se taisait pour moi. Ces lettres de toi, c'est ma bénédiction divine qui m'arrive deux fois par semaine. Il me semble que ce voyage d'Allemagne me plaisait assez, que mon fils y gagnait, que je faisais des provisions pour l'avenir, que je me calmais sur l'injustice de la France en voyant un public si favorable ailleurs. Était-ce donc un crime que ce projet, que son accomplissement? Si tu le pensais, pourquoi me le laisser faire? Est-ce qu'il a attiré la malédiction de Dieu, de ma mère sur moi? Je suis folle, mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit? Cette écriture de Mlle Geffroy sans la tienne, n'est-ce pas ainsi que le coup de poignard arriverait? Cher ami, ne te trouble pas de cette lettre; si tu es bien, je le saurai quand tu la recevras et j'aurai autant de joie qu'il y a là de douleur. Dis-toi bien que, si tu vis, je puis tout supporter, mais tu t'es fait tant aimer, mais tu as écrit, dit, fait, tant de choses dont le souvenir brise le cœur qu'il n'y a pas moyen de supporter le mal que cela fait. Tâche de me fortifier, tâche de devenir moins aimable, arrache-moi l'excès de tendresse que j'ai pour toi. C'est un poison que cette tendresse; elle me cause mille fois plus de douleur qu'elle ne peut me faire de bien. Mais si tu es guéri quand cette lettre t'arrivera, mon père, mon ange, mon enfant, jouis du degré de bonheur que j'aurai; depuis dix ans je n'aurai pas éprouvé une telle joie. Adieu.

Je ne sais pas pourquoi je ne t'enverrais pas cette lettre telle qu'elle est; j'ai écrit ce matin à Mlle Geffroy; il me semble qu'à force d'écrire, j'ai plus tôt une réponse.

Weimar, ce 23 février.

Ah! cher ami, j'ai ta lettre, j'ai deux lettres de toi; ce que j'avais souffert depuis lundi était si cruel que je me suis trouvée mal en recevant ces lettres que j'avais obtenues à onze heures du soir parce que le bon directeur de la poste avait veillé pour moi. Je comprends que ta fièvre a été cause que, le mardi matin, tu n'as pas envoyé ta lettre et la privation de cette lettre et l'écriture de Mlle Geffroy, tout cela m'a bouleversée à un degré qui menaçait ma tête et j'ai senti positivement que je mourrais dans les convulsions les plus douloureuses si j'étais inquiète de toi, loin de toi. — Il faut donc que je te demande deux choses : l'une de m'écrire si tu ne te sentais pas parfaitement bien, à l'instant même où ta parfaite sagacité qui s'applique à tout te ferait connaître que ta santé a souffert un changement quelconque. Après un mois passé à Berlin, je n'ai plus de raison politique pour rester en Allemagne. Je m'y plais assez, j'y gagne assez de nouvelles idées pour moi et de nouvelles connaissances pour mon fils, pour être bien aise d'y passer encore trois mois. Mais cette fantaisie comparée à ma vie, à plus que ma vie, à un supplice comme la terre n'en fournit pas, ce serait en toi la plus bizarre combinaison, la plus fausse délicatesse. Enfin je n'ai pas de termes pour cela. Il faut qu'il y ait quelque chose entre ton cœur et le mien qui te dise ce que je sens. Je sais que tu m'aimes; je sais que tu es beaucoup moins susceptible de distraction que moi, mais je crois pouvoir te dire avec vérité que tu n'as pas passé trois jours en ta vie comme les trois jours que je viens de passer. Il faut voir la véhémence de mon caractère; il faut voir mes défauts pour souffrir comme je souffre, car tu n'as pas mes défauts, tu n'as aucun reproche à te faire, tu n'as pas des serpens dans le cœur; je te dis tout cela pour appeler tous les scrupules de ta conscience sur ta santé et sur ce que tu m'en écris. Certainement, tu n'es pas un homme qui fût bien aise d'entraîner après soi sa famille, et j'ai la plus complète assurance que je mourrais, si tu étais sérieusement malade loin de moi. Je disais à Benjamin, dans ces trois jours, que j'avais l'imagination la plus vagabonde et le cœur le plus concentré, et il me disait aussi que mon besoin de distractions était en contraste avec ma nature sensible; cela est vrai, mais comme cela est ainsi, c'est à ta bonté divine à me protéger. Laisse-moi courir si tu te sens à merveille; rappelle-moi à l'instant où tu douterais de ta force. Ce n'est pas tout encore; j'écris à mon cousin pour lui demander de m'envoyer un courrier à Berlin, si tu étais jamais vraiment malade; un courrier irait en huit jours de Berlin à Genève. Ce moyen-ci, j'espère qu'il ne sera jamais employé, mais il me faut pourtant la certitude qu'on y aurait recours. Folie ou non, il y a des choses impérieuses dans notre nature auxquelles il faut céder. Tu aurais été content du bon Auguste, si tu avais vu son émotion. Tu aurais été aussi content de la petite qui se mettait à genoux devant moi et me promettait de bonnes nouvelles avec une petite dignité d'oracle que je respectais alors et qui me fait rire à présent. Mes gens d'eux-mêmes couraient les rues de Weimar pour voir arriver le courrier; enfin tu inspires à chacun ce que chacun est capable de sentir. Au reste, j'ai fait vœu, pendant ces trois

jours, de ne me dire malheureuse que pour la santé de ce que j'aime. Nous verrons si j'en aurai le courage, je l'espère.

A tout hasard je t'envoie la proclamation de Dessalines à Saint-Domingue; elle est bien remarquable. J'ai fait parvenir un mot à l'infortuné de Traz dont tu me parles et j'en ai écrit directement à Mathieu. Le préfet a promis de s'en occuper; il le lui doit en effet, certes, il le lui doit. Malheureux homme! et son père! Tu ne serais pas ce père, mais en vérité aussi j'ai quelque chose de digne de toi, c'est tout ce que j'ai de passion pour toi. Tu sais que Benjamin va à Genève et qu'il te prie de ne pas le dire. Je suis charmée de cette résolution; n'écris point avant de l'avoir vu? Je trouve que le considérant du budget n'annonce pas la paix continentale; on n'y croit pas non plus ici, parce qu'il est certain que la Russie a une armée dont tous les généraux sont déjà nommés. J'ai bien fait de choisir ce moment pour aller en Allemagne. J'attends encore deux courriers de Suisse pour partir; mon âme est encore trop ébranlée. Des lettres de Berlin me donnant presque la certitude d'une réception très flatteuse, c'est toujours bon à constater. Tu as bien raison de dire que Weimar m'aura été utile; il s'est répandu de là une vive bienveillance pour moi; on ne peut pas comparer la bienveillance de ce pays à celle d'aucun autre, parce que ce sont des gens qui n'ont jamais connu le dédain. Ils s'indignent, ils haïssent, mais la médiocrité n'y déprécie jamais la supériorité; nous parlerons de tout cela; j'ai vraiment beaucoup à parler philosophie, littérature, caractère national, je t'amuserai, j'en suis sûre et, si je puis, je lutterai contre l'idée de l'exil; c'est ton affaire à toi de me trouver le meilleur moyen de m'en tirer, et tu m'en tireras par une lettre à propos, n'est-ce pas, mon ange? Mais que, dans chacune de tes lettres, il y ait une page sur ta santé, je te conjure de ne pas faire sur cela la *mijaurée;* pardonne l'impertinente expression, mais je ne te dirai pas un mot sur les chemins. mais je ne ferai pas regarder à ma voiture si tu manques à ces détails que j'implore. Adieu.

Weimar, ce 29 février 1804.

Je pars demain pour Berlin, cher ami, et je mettrai les dernières lignes à cette lettre en montant en voiture. Ne t'inquiète pas si les courriers manquent pendant quinze jours; il faudra ce tems pour rétablir la régularité de la correspondance. Je remettrai une lettre pour toi à Benjamin, et mon fils t'écrira de Leipzig et moi de la poste après ma séparation de Benjamin. Je ne me mets en route qu'après avoir reçu une lettre de toi. J'ai conservé de ma dernière épreuve un ébranlement qui m'est pénible. Mille faux bruits se répandent sur la France; mande-moi, je te prie, ce que tu sais de Moreau et ce qu'on croit qui lui arrivera; je l'ai connu et sa pensée me touche.

1er mars à 8 heures du matin.

Voilà ta lettre qui m'arrive, cher ange, et je pars avec une sorte de tranquillité; ma plus grande est l'idée que Benjamin va vers toi. Tu as bien raison de dire que je quitte ma famille en quittant Weimar; hier tout le

monde pleurait en me quittant; il y a quelque chose de bien aimable dans l'attachement qu'ils me témoignent tous. Je pars chargée de lettres comme le courrier de la malle; j'en ai vingt-cinq, et de plus, la duchesse régnante, qui est pour moi comme une mère, a écrit aux quatre coins de l'Allemagne sur moi. Je te prie instament de lui envoyer le *Divorce* et les deux derniers volumes des *Mélanges*, et d'envoyer la même chose à *Mlle la Baronne de Gœckhausen, dame d'honneur de la duchesse Amélie, douairière.* Mais sur l'envoi à la Duchesse régnante de Saxe-Weimar, il faudrait mettre un petit mot de ta part; c'est une personne digne de cela et qui y sera bien sensible. As-tu eu la bonté aussi, cher ange, de te rappeler que tu m'as donné une lettre de crédit sur Berlin payable en Hollande; je vais commencer à en faire usage. L'habitude de la dépense est mille écus; il n'y a que le voyage par delà. Nous avons donné trente louis à la Cour ici pour la voiture dont je m'étais servie deux mois et demi, et pour la maison qu'on est habitué de payer. J'ai acheté aussi des robes pour être présentée à Berlin; j'ai payé la pension de mon fils, tout cela a grossi ma dépense et mon mandat est de deux cents louis pour l'ensemble de tout cela et le voyage à Berlin; mais, pour le compte même de Mlle Geoffroy, je suis chargée de tout à présent, hors d'Albert, ce qui fait que j'espère au moins que cette année ne passera pas l'autre. Je calcule que je resterai à Berlin jusqu'aux revues qui sont le 21 mai; le Duc d'ici y vient vers ce tems et ce séjour est raisonnable et naturel. — Je me rappelle bien en effet qu'il y avait un mauvais mot dans ma lettre à mon oncle, il n'y en aura plus jamais. Le mot du Consul sur les romans n'a aucun rapport avec *Delphine :* il confond Genève et le pays de Vaud et il m'a dit autrefois que Thull (?) de Lausanne l'avait assuré que toute les dames de Lausanne faisaient des romans; quand il veut être obligeant, la langue lui tourne. Il y a un livre ici sur le Consulat assez raisonnable, qui contient une grande analyse de ton dernier ouvrage dans les termes les plus vivement flatteurs; il dit que cet ouvrage a occasionné mon exil de France.

En même temps que cette lettre, Mme de Staël envoyait à M. Necker copie de celle qu'elle avait reçue, au moment de son départ, de la duchesse Louise.

Me voilà tout à fait réconciliée avec l'ennui que la comédie des enfans m'a causé hier soir, comme il m'a procuré l'aimable billet que je viens de recevoir de votre part, Madame, et pour lequel je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance. Malgré que je sens parfaitement que je suis loin d'être telle que votre indulgence veut bien me faire paraître à vos yeux, je ne suis pourtant pas moins bien flattée et touchée de l'amitié que vous voulez bien, Madame, me témoigner, et je ne saurais vous exprimer à quel point je la suis. Mais veuillez, Madame, vous bien persuader que ce sentiment ne s'effacera jamais de mon cœur et que le souvenir du séjour que vous faites chez nous sera certainement, à tous égards, un de ceux que j'aimerai le mieux et le plus souvent à me rappeler.

L. Duchesse de S.-W.

A ces lettres où l'amour filial de Mme de Staël s'épanchait en termes si touchans et si passionnés, M. Necker répondait comme à son ordinaire par des lettres tendres, judicieuses, sereines. Il continuait d'admirer le Premier Consul et louait Mme de Staël de ne pas laisser non plus porter atteinte à son admiration par « les piqûres d'épingle dont elle était l'objet. » Après avoir parlé avec quelque dédain du ministère anglais qui avait succédé à celui de Pitt, il ajoutait : « Il n'est pas de force pour la circonstance, mais quel gouvernement, à parcourir toute l'Europe, est de force assez pour lutter contre le Consul qui réunit en lui toutes les facultés. » Il s'était procuré une bonne carte d'Allemagne, et, le compas à la main, il mesurait chaque jour le chemin que sa fille parcourait. « J'éprouve, lui écrivait-il, que cette manière calme un peu mon imagination. » Parfois cependant la mélancolie l'envahissait. « Ah! que c'est loin, Weimar et toute cette Allemagne, s'écriait-il, dans une de ses lettres. Ah! dis-lui vite, je te prie, que tu désires de joindre à l'honneur de la connaître le bonheur de la quitter. » Mais le plus souvent, au contraire, il fortifiait sa fille contre les reproches qu'elle s'adressait à elle-même et la rassurait sur sa santé. C'est ainsi qu'il lui écrivait :

Ma pauvre Minette, toutes tes questions sur ma santé me font craindre que tu ne suives pas ton projet avec repos d'esprit. Rapporte-t'en, je te prie, à l'encouragement que je t'ai donné et, si cela ne te suffit pas, rapporte-t'en à l'opinion générale qui approuve ton voyage. Tu éprouves, ma chère amie, de grandes contrariétés, mais il te viendra de meilleurs momens, comme il en vient à tout le monde. J'y réfléchis beaucoup et, quoique j'aie aussi mes écarts d'imagination, je me sens encore en entier pour tout ce qui tient à toi.

Son amour-propre paternel jouissait de la réception faite à sa fille. Le 17 janvier 1804 il lui écrivait :

Je suis dans l'enchantement de l'accueil qu'on te fait. Il faut qu'il soit complet à en juger (deux mots sans doute oubliés) qui sont l'exacte représentation de ta pensée. Mais combien de détails me sont nécessaires pour jouir sans rabais de ce qu'on fait pour toi. J'ai bien embouché la trompette sur ta réception et chacun le redit dans la ville.

Mme de Staël quittait Weimar le 1er mars. Elle laissait de vifs regrets dans la famille ducale où elle avait contracté une amitié qui devait durer autant que sa vie. Les lettres échangées

entre elle et la duchesse Louise portent témoignage de cette amitié (1). Le duc Charles-Auguste, la duchesse Amélie partageaient ces regrets. « La Cour, dit l'auteur de la biographie de la duchesse Louise que j'ai déjà citée, sentit un vide très grand ; la magie de cet esprit à mille facettes avait donné un lustre inaccoutumé à cette Cour déprimée par la réalité attristante des événemens. Elle était plus aimée, plus appréciée par les princes que par le monde des écrivains. »

On a beaucoup insisté sur la fatigue que l'intarissable conversation de Mme de Staël aurait causée à Gœthe et à Schiller, à Schiller surtout, car le solide et olympien Gœthe était en état de supporter la fatigue et ne s'émouvait pas pour si peu. On s'est complu à répéter, et on retrouve partout, cette boutade de Schiller dans une lettre à Gœthe, qu'après le départ de Mme de Staël il lui semblait relever d'une grande maladie. N'est-il pas plus équitable de chercher son véritable jugement sur Mme de Staël dans cette lettre datée de l'année suivante, où il écrivait à sa sœur Christophine : « Mme de Staël est un phénomène pour son sexe ; peu d'hommes l'égalent en esprit et en éloquence, et, malgré cela, il n'y a chez elle nulle trace de pédantisme ou d'obscurité. Elle a toute la finesse que donne l'usage du grand monde et, avec cela, un sérieux rare et une profondeur d'esprit tels qu'on ne les acquiert que dans la solitude (2). »

Ce n'est pas non plus dans ses lettres à Schiller qu'il faut chercher le véritable jugement et le dernier mot de Gœthe sur Mme de Staël. C'est bien plutôt dans l'écrit intitulé : *Annales ou notes pour servir de complément à mes confessions*, dont plusieurs pages sont consacrées au récit de ses relations avec Mme de Staël (3). Dans ces pages, il lui rend un hommage que lui ont rarement payé ses plus grands admirateurs. « Sa personne, dit-il, avait quelque chose de ravissant au point de vue physique, comme sous le rapport intellectuel, et elle paraissait n'être point fâchée qu'on n'y fût pas insensible. » Puis il continue :

Mme de Staël poursuivait avec résolution son projet d'apprendré à connaître notre société, de la coordonner, et de la subordonner à ses idées ; de s'enquérir des détails autant qu'il se pouvait, de s'éclairer comme femme du monde sur les relations sociales, de pénétrer et d'approfondir, avec sa

(1) Ces lettres ont été publiées dans *Coppet et Weimar, passim.*
(2) *Mme de Staël et son temps*, par Lady Blennerhassett, t. III, p. 68.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 69 et *passim.*

riche nature de femme, les idées générales et ce qu'on nomme philosophie.

Il rapporte ensuite une anecdote dans laquelle il reconnaît qu'il ne se montra pas toujours très aimable avec Mme de Staël :

Une autre historiette fera également voir combien il était facile et agréable de vivre avec elle, quand on entrait dans sa manière. A un souper chez la duchesse Amélie où il y avait beaucoup de monde, j'étais placé loin de Mme de Staël, et cette fois encore, je demeurais silencieux, et ce soir mes voisins de table me le reprochèrent et cela causa un petit mouvement dont le sujet finit par être connu des hauts personnages. Mme de Staël entendit qu'on me reprochait mon silence ; elle s'exprima là-dessus comme à l'ordinaire et ajouta : « Pour moi d'ailleurs, je n'aime pas Gœthe s'il n'a pas bu une bouteille de champagne. » Sur quoi, je dis à demi-voix, de manière à n'être entendu que de mes plus proches voisins : « Il faut donc que nous ayons déjà bu parfois un petit coup ensemble. »

Enfin il conclut ainsi :

Quoi qu'on puisse dire et penser des rapports de Mme de Staël avec la société de Weimar, ils furent certainement d'une très grande portée et d'une grande influence pour la suite. Son ouvrage sur l'Allemagne, résultat de ces conversations familières, fut comme un puissant instrument qui fit la première brèche dans la muraille chinoise d'antiques préjugés élevés entre nous et la France. On voulut enfin nous connaître d'abord au delà du Rhin, puis au delà du canal, ce qui nous assura inévitablement une vivante influence sur l'extrême Occident. Nous devons donc bénir cette gêne et le conflit des individualités nationales qui nous semblaient alors incommodes et tout à fait inutiles.

C'est plutôt dans ces lignes, écrites bien des années après, qu'il faut chercher le jugement définitif de Gœthe sur ses rapports avec Mme de Staël. J'ai trouvé du reste, dans les archives de Coppet, trace de ces rapports sous une forme qui ne semble point indiquer que Gœthe en eût conservé un si mauvais souvenir. La duchesse Amélie avait auprès d'elle une demoiselle d'honneur, la baronne de Gœckhausen, qui avait vieilli à son service, personne aimable, un peu contrefaite, mais spirituelle et cultivée. Elle s'éprit pour Mme de Staël d'une de ces passions de femmes solitaires dans la vie, qui épanchent de tous côtés le trop-plein de leur cœur, comme Mme de Staël, au surplus, en inspira si souvent. « La Staël, écrivait Charlotte Schiller, est souvent au Palais, et là c'est la Gœckhausen qui l'adore le plus. » Cette

adoration survécut au départ de Mme de Staël. Les archives de Coppet contiennent un assez volumineux dossier de lettres de Mlle de Gœckhausen. On y trouve, répétées à chaque ligne, toutes les expressions de la tendresse la plus vive auxquelles viennent s'ajouter les formes un peu déclamatoires du temps et de la sensibilité allemande : « Mon adorable aimée, » « Ma divine amie, » sont les expressions dont se sert habituellement la bonne vieille demoiselle. Quand, au bout de trois ans, cette correspondance prit fin par la mort de Mlle de Gœckhausen, Mme de Staël en éprouva un vif chagrin. « Ses lettres me faisaient toujours plaisir, écrivait-elle à la duchesse Louise. Enfin, elle ne m'avait jamais causé de peine. On n'en peut pas dire autant des premières affections. » Dans ces lettres, le nom de Gœthe revient quelquefois. Au retour d'un cours de philosophie et de littérature dont il a « régalé » la duchesse Louise et qu'elle a « écouté de toutes ses oreilles, » Mlle de Gœckhausen ajoute : « Ah ! comme vous dites vrai, il est unique. Quelle profondeur ! Quelle clarté ! Voilà un *natur philosoph* que j'aime. Il vous aime beaucoup et vous admire bien au delà de ce que je pourrais dire. » Une autre lettre est plus piquante. Elle est datée du mois de juin 1804, c'est-à-dire de quelques mois après le départ de Mme de Staël de Weimar :

Hier au soir le jardin réunissait ma bonne duchesse, MM. Gœthe, Voss, et votre humble servante. A haute voix, Gœthe nous porta votre santé dans le noble vin de Champagne. Ce que je vous rapporte n'est pas précisément un événement très remarquable, mais votre souvenir fut si doux, mêlé à cette belle soirée, qu'il me semble le revivre en vous écrivant.

Gœthe évoquant le nom de Mme de Staël, par une belle soirée d'été, et buvant à sa santé « dans le noble vin de Champagne, » n'est-ce pas un trait qui traduit mieux le souvenir qu'il avait conservé d'elle que quelques phrases malicieusement choisies dans sa correspondance ?

HAUSSONVILLE.

LA POÉSIE DE MISTRAL

« Quand l'heure du déclin est arrivée pour l'astre, — sur les terres envahies par le soir, les pâtres — mettent au large leurs agneaux, leurs brebis et leurs chiens, — et sur les bas-fonds marécageux — tout ce qui grouille râle la clameur unanime : — Ce soleil était assommant (1). » Cette rumeur envieuse et hostile, qui s'éleva sur les traces de Lamartine, lorsque, vieillissant et « portant sa croix, » il gravit « son calvaire, » Mistral ne l'a point entendue autour de sa personne, autour de ses moindres écrits. Jusqu'à son dernier jour, jusqu'à ses paroles dernières, le chantre de *Mireille*, de *Calendal*, des *Iles d'or*, de *Nerte*, de *la Reine Jeanne*, du *Poème du Rhône*, et encore des *Olivades*, a été honoré, choyé, glorifié, comme le fut bien rarement un être d'exception. Il a vu, de ses yeux, sur une place du pays natal, se dresser sa statue, aux applaudissemens des lettrés de la capitale, aux acclamations des laboureurs provençaux. De son vivant, et jusque dans la mort, il n'y a pas une forme d'hommage public qu'il n'ait reçue avec aisance, avec simplicité, ou qu'il n'ait écartée avec élégance et noblesse.

Le mouvement de réaction, s'il ne s'est pas manifesté déjà, va se produire. Rappelons-nous avec quel ton d'irrévérence ou de méchante humeur on parlait de Victor Hugo, lorsque l'éclat trop fulgurant de ce soleil se fut éteint. L'enthousiasme, à son endroit, fut, pendant dix années au moins, démodé jusqu'au ridicule. Après quelques oscillations dans un sens et dans

(1) Frederi Mistral, *Lis Isclo d'or, Soulomi sus la mort dé Lamartine.*

l'autre, la postérité, volontiers équitable, semble avoir trouvé le point d'équilibre, et l'opinion est faite pour assez longtemps. Mistral n'est pas Victor Hugo. Il est toutefois assez grand poète pour que nous devions nous attendre à recevoir, à son sujet, cette révélation, qu'il ne savait qu'à peine son métier :

... è diguèron
Que sabié pas faïré li vers.

Nous parlerons de lui avec le respect qui s'impose, mais avec le même souci de garder la mesure, avec la même attention à ne pas dévier d'une critique indépendante, ou simplement exacte, que si la tristesse du deuil récent avait déjà pu s'effacer. Dans ses œuvres poétiques, dans sa première œuvre surtout, nous reconnaîtrons l'accent harmonieux, pénétrant, tendre, douloureux, original, qui lui valut si vite un grand renom, et qui maintiendra sa gloire.

I

Les origines de Mistral l'expliquent tout entier. Il est de souche rustique. Le père du poète, après avoir servi, en qualité de volontaire, dans les armées de la Révolution, reprend les occupations du franc tenancier, attaché de cœur à la glèbe. Son bien, assez étendu et cultivé avec ferveur, a fait de lui un homme riche. Sous des dehors d'énergie un peu fruste et de dignité grave, même austère, c'est un maître très bienfaisant. Veuf et sans enfans, le propriétaire du Mas du Juge, âgé de cinquante-cinq ans, en surveillant ses travailleurs à l'époque de la moisson, aperçoit une adolescente modeste et belle : il l'interroge; elle dit le nom de son père, le nombre de ses sœurs. Ému d'amour, comme autrefois Booz à l'approche de la douce Ruth, François Mistral demande en mariage la jeune fille, et il l'obtient. De cette union quasi patriarcale naquit à Maillane, près de Saint-Rémy, le 8 septembre 1830, au jour de la Nativité de la Vierge, un enfant mâle qu'il fut question de doter du prénom mystique de *Nosto Damo*, en l'honneur de la belle fête, où sa mère le mit au monde. Après réflexion, il parut à propos de préférer, pour un garçon, le prénom masculin de Frédéri, qui s'accouplait tout naturellement au nom sonore de Mistral, — un nom du Dauphiné, implanté dans la terre d'Arles.

Comme on peut s'y attendre, c'est la mère qui sut transmettre à cet unique fils l'instinct profond, les sentimens obscurs, l'ineffaçable empreinte de pensée, d'où devaient résulter pour lui, lorsque le temps serait venu, ses élans, ses moyens, ses inspirations les plus intimes. Nous savons, par Mistral lui-même, comment, autour du foyer paternel, l'hôte de passage, toujours accueilli, payait, d'ordinaire, sa bienvenue avec un conte, une légende, une chanson, à la façon de ce vieux vannier Mèste Ambrosi, si vivant, si vraiment issu de la réalité; comment encore, par les soirs d'hiver, le chef de la famille lisait à voix haute, pour les gens du mas, une page de l'Évangile, et, à la grande fête de Noël, après avoir béni la bûche, aux lueurs des braises de l'âtre, d'où semblait s'envoler en liberté, avec chaque étincelle, l'âme d'un être disparu, comment il prononçait, devant les assistans, la prière pour les ancêtres; comment enfin, bien avant dans la nuit, jeunes et vieux s'attendrissaient de pure joie, en répétant à l'unisson des noëls populaires de Micoulau Saboly, tout pénétrés d'émotion, de naïveté et de grâce. Mais la vraie source de tendresse et de volupté délicate pour le garçonnet, c'était l'enchantement que répandait dans sa fraîche mémoire, et dans le plus profond d'un cœur encore tout naïf, le murmure délicieux de la voix maternelle. Personne mieux que cette fileuse de laine et de lin ne chantait les vieilles chansons et ne contait ou ne « sornait, » comme on disait au temps jadis, les propos gais et savoureux. Jamais l'enfant ne semblait las de l'écouter. On aurait pu dire de lui ce qu'il dira de sa Mireille : « Et jusqu'à la pointe de l'aube elle n'eût pas fermé les yeux. » Comme Alphonse de Lamartine, comme Victor Hugo, comme Alfred de Vigny, le poète Frédéric Mistral a bien été, dans tous les sens du mot, fils de sa mère.

La vie entière de Mistral, comme celle de la matrone romaine, tiendrait en quelques mots : il resta sous le toit natal, il y écrivit ses ouvrages. Pour amplifier, sans utilité apparente, le récit des événemens qui s'enferment dans cette formule, et pour tirer de rien ou de si peu que rien, la matière d'un livre en prose, le poète s'est trouvé contraint d'attribuer une importance exorbitante à des aventures aussi vulgaires que sa réception au baccalauréat. Ce qu'il nous avait dit de lui, de ses parens, de son jeune maître Roumanille, dans la préface

des *Iles d'or* (1re édition), suffisait amplement aux lecteurs sans badauderie (1).

Quelques dates significatives jalonnent l'espace parcouru, pendant soixante-cinq années au moins de persistante activité, par ce grand artisan des vers, qui n'a jamais consenti à sortir de son cadre d'homme des champs que pour s'y replacer le plus rapidement possible. Ces dates, sauf peut-être celle du mariage de Mistral (1876) et celle de sa mort, se rattachent exclusivement à des manifestations littéraires, à la régulière apparition de ses écrits. En 1848, rentré chez son père, mais stimulé par la publication récente des premières poésies de Roumanille, *Li Margaridetto* (les Pâquerettes), ce fils de paysan improvise avec fougue, et très probablement après avoir dévoré *Jocelyn*, une composition rustique en quatre chants, *Li Meissoun* (les Moissons). Quelques débris s'en retrouvent dans le volume, *Li Prouvençalo* (les Provençales), et aussi dans les *Iles d'or*.

Avec les dix pièces de vers qu'il a fournies pour ce recueil des *Provençales*, constitué par Roumanille en 1852, et dans lequel, pour la première fois, se rapprochaient et se comptaient les poètes « de la ville et de la campagne » des contrées d'Avignon, de Salon et de Saint-Rémy, tous décidés à n'employer, pour l'expression de leur pensée ou de leurs sentimens, que l'idiome vulgaire, ramassé à terre en lambeaux, mais réparé avec dévotion, retrempé à la source, et comme revivifié, Mistral se place évidemment à la tête de l'ardente troupe. Il donne l'impression qu'il est le chef, tout désigné par un décret providentiel, pour assurer un plein succès à la restauration que les trouvères provençaux se flattent d'accomplir. Je me borne, pour le moment, à désigner ces vers de début, déjà très personnels, mais je me promets bien d'y revenir. Ils sont pleins d'intérêt pour qui veut faire remarquer la rapidité d'éclosion des qualités, acquises et innées, dans cette nature poétique, dont la jeunesse est comme le trait dominant. Jeune elle restera, jusqu'à ne connaître jamais la tristesse de s'achever dans les gestes lourds et tremblans de la sénilité; mais aura-t-elle, d'autre part, l'honneur et l'heur de s'affirmer, de s'élever aussi haut qu'il se peut, dans l'incontestable splendeur d'une œuvre puissamment virile?

(1) Les chapitres XIV et XV de *Mes origines* sont intéressans pour les origines du *Poème du Rhône* et de la chanson de *Mireille*, « ô Magali, ma tant amado. »

Il doit être permis d'en convenir, sans s'exposer au reproche de ravaler le génie de Mistral : malgré les ouvrages de lui, venus après *Miréio*, il reste, avant tout et surtout, l'auteur de ce poème de l'amour et de la mort, entrevu peut-être à vingt ans, entièrement achevé aux environs de la vingt-septième année. Dès 1858, deux amis du rimeur Maillanais, Adolphe Dumas et Reboul, lisaient *Miréio* en manuscrit à Lamartine. L'auteur des *Méditations* cria au miracle. Mais qu'il voyait juste en découvrant, d'un seul coup d'œil, que l'avenir de ce jeune poète, inspiré si heureusement par le sujet le mieux approprié aux ressources de son génie, était tout contenu et comme emprisonné dans cette fortune présente ! Il le nommait, — après Adolphe Dumas, — le « Virgile de la Provence », et il aboutissait à cette conclusion inattendue, d'une rigueur presque platonicienne : Vous avez fait, disait-il à quelques mots près, votre chef-d'œuvre poétique. Rien ne sortira de vous, désormais, qui le dépasse ou qui l'égale. Un chef-d'œuvre ne se refait pas. Laissez les vers, retournez à vos blés, à vos mûriers, à vos troupeaux, à vos labours, et à « vos six attelages de mules. » O jeune homme qu'ont aimé les dieux, ne songez plus qu'à produire en perfection « cet autre chef-d'œuvre, une belle vie. »

Entre les deux ouvrages de *Miréio* (1858) et de *Calendau* (1866) (1), Mistral sera l'instigateur du groupement félibréen, presque autant qu'il sera poète. Déjà, de 1852 à 1859, s'était manifesté cet autre aspect de son industrieuse ardeur. Au congrès d'Arles, c'est à lui qu'on dut la décision qui imposa aux partisans de l'idiome provençal une réforme orthographique. Il mit même la main, autant que Roumanille, à la préface des *Sounjarello* (les Songeuses), qui en proclamait le principe et en déterminait les conditions. Il prit sa large part au congrès d'Aix et il contribua à l'œuvre qui en est sortie : *Lou Roumavagi deis Troubaires* (le Pèlerinage des trouvères). Surtout, il avait présidé, en 1854, la mémorable assemblée du castelet de Font-Ségugne.

C'est là que le vocable de *félibre*, bien ignoré, et peut-être forgé (2), mais né viable, fut présenté par lui. Le mot était tiré

(1) Je donne ici les dates, non de l'apparition, mais de l'achèvement des deux poèmes. Les dates de publication sont 1859 et 1867.

(2) *Felibre* pourrait être une leçon incorrecte : on l'a récemment soutenu. Pour Mistral, *felibre* a le sens de docteur. Cf. Trésor du Felibrige.

d'une poésie populaire où Jésus, tout jeune garçon, assis au Temple parmi les docteurs, édifiait les « sept félibres de la loi. » Félibre fut substitué à troubaïre (trouvère), terme divulgué et trop discrédité pour retrouver une grande fortune. Mistral collaborait aussi, dès 1854, à l'*Armana provençau* (l'Almanach provençal), qu'avait fondé cet autre fier poète, son ami, Théodore Aubanel. Enfin, si d'autres que lui, Roumanille d'abord, puis Félix Gras, continuèrent à présider aux destinées du relèvement méridional, c'est bien Mistral qui, partout et toujours, dirigera les poètes associés; il sera, jusqu'au bout, ce qu'il fut, dès les premiers temps, l'âme du groupe.

Cette action paraît plus effective ou prend, du moins, plus d'extension après *Miréio*. Le bruit fait par cette œuvre avait dépassé les limites du territoire de la Crau. Il n'avait pas suffi au jeune auteur de s'assurer qu'on admirait et qu'on aimait sa poésie « en Arles. » L'Académie française, commise autrefois au soin de refouler tous les jargons, avait eu à se prononcer sur l'ouvrage, et elle avait suivi l'impulsion donnée par Lamartine : sous la présidence de Victor de Laprade, elle avait couronné cette idylle épique en patois de Provence. La propagande de Mistral pour la cause régionaliste trouva un nouvel aliment dans les hommages personnels qu'il venait de recueillir. Son ode *Aux poètes Catalans*, qui est du mois d'août 1861, en témoigne : « Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main, — poètes, relevons donc le vieux parler roman. »

On ne sera pas trop surpris qu'à cette date-là, l'idéal de Mistral et de plus d'un de ses amis semble être le retour aux conditions historiques du temps passé. Heureuse paraissait à ces hommes d'imagination l'époque où, « unies par l'amour, » Provence et Catalogne mêlèrent « leur langage, leurs coutumes, leurs mœurs. » Au dire de l'auteur des *Iles d'or*, pendant « cent ans » ces deux pays des troubadours « se partagèrent l'eau, le pain et le sel. » N'était-on pas alors au bon vieux temps? « Jamais la Catalogne ne s'éleva plus haut dans sa gloire, et toi, Provence, jamais tu n'as eu siècle aussi illustre. » Dans la vivacité de tels regrets comment ne pas être tenté de voir un commencement d'acceptation des théories séparatistes, que professait sans ambages un des meilleurs auxiliaires de l'union du Félibrige, ce gentilhomme érudit et poète, M. de Berluc-Pérussis? A force d'être passionné, l'amour de la petite patrie

devenait exclusif et, sous l'excitation de sophismes très ingénus, arrivait à voiler ou à défigurer l'image de la grande.

Cette tendance est plus marquée encore dans le sirvente de la *Comtesse*, qui fut composé en 1866. « Ah! si l'on savait entendre! Ah! si l'on voulait me suivre! » dit le refrain de cette pièce, au symbole admiré jadis, pour ce qu'on y trouvait d'énigmatique et de « mystérieux. » Mystère facile à percer, énigme qui n'est pas celle du Sphinx. Cette sœur issue d'un autre lit, et que sa sœur aînée, pour avoir son héritage, a mise au couvent, qu'elle fait même passer pour morte, sans pouvoir décourager ses amoureux, c'est la langue provençale, sans aucun doute. Mais n'est-ce pas le même poète qui s'était déjà écrié : « Qu'un peuple, face à terre, tombe esclave, s'il tient sa langue, il tient la clé qui le délivre de ses chaînes. » Et il n'y a pas, dans cette année 1866, d'autre application à faire de pareils vers que d'y reconnaître exprimé, par voie d'allusion, l'asservissement imaginaire, et tout métaphorique assurément, du comté provençal à la nation française.

Ainsi interprétées, c'est une sorte de malaise que procurent, à qui les entend maintenant, certaines rodomontades : « Tous en race nous partirions avec la bannière au vent, comme une trombe, pour enfoncer le grand couvent. Et nous démolirions le cloître où pleure, jour et nuit, où, jour et nuit, reste claquemurée la religieuse aux beaux yeux. En dépit de la méchante sœur, nous mettrions tout sens dessus dessous. Puis nous pendrions l'abbesse aux grilles d'alentour, et nous dirions à la Comtesse : Reparais, ô splendeur! Loin, loin d'ici la tristesse! Vive, vive l'ébaudissement! » Mais peut-être n'y a-t-il là qu'une exaltation de mots, qu'une truculence de coloriste, qu'un effet de coup de soleil? Nous sommes au royaume d'Arles, au pays où s'allonge, sur les eaux du Rhône, la silhouette belliqueuse des châteaux forts inoffensifs de Beaucaire et de Tarascon. Il y a lieu, souvenons-nous-en, de faire ici la part de l'amplification emportée ou joyeuse, et de compter avec cette puissance d'illusion, qu'un enfant terrible de la Provence, Alphonse Daudet, félibre lui aussi, mais si déniaisé, si tôt initié à l'ironie parisienne, définissait, comme sans y toucher, par cette image suggestive : « le mirage. »

Douze ans plus tard, après l'année terrible, une fois passées les heures des lamentations, *Lou Saume de la Penitènci* (le

Psaume de la pénitence), et de l'abattement presque désespéré, *Lou Roucas de Sisife* (le Rocher de Sisyphe), c'est à la conception d'une union des provinces latines et peut-être des pays latins que se hausse l'esprit particulariste de Mistral. « Relève-toi, race latine — sous la chape du soleil. — Le raisin brun bout dans la cuve; — le vin de Dieu giclera bientôt. » Mais il y a, encore ici, beaucoup de rêverie, et d'optimisme à courte vue : « O paysans, comme on vous nomme, — vous resterez maîtres du pays. — Environnés de l'amplitude — et du silence des guérets, — tout en faisant votre battue (1), — à la terre toujours ancrés, — vous voyez, au loin, comme une tempête — passer la pompe des empires — et l'éclair des révolutions; — pendus aux mamelles de la patrie — vous verrez passer les barbaries — et aussi les civilisations. » Nous avons, depuis ce temps-là, entendu un autre son de cloche : « les paysans s'en vont, et la terre se meurt. »

II

Un symbolisme, plus littéraire que poétique, et qui semble apporter à nos oreilles, parfois, des échos de cénacle au lieu d'un bruit de source vive, fut l'écueil, où vint se heurter, sans s'y briser assurément, mais non pas sans être attardé et entravé d'abord dans sa marche vers le succès, le poème à demi réaliste, à demi fantastique de *Calendau*. Ce n'était plus cette idylle chez les pasteurs, qu'un artifice légitime de vrai poète avait rendue inséparable de la nature méridionale, où elle s'était déroulée. Ce n'était plus ce tendre et tragique roman d'amour, qui, sous les ombrages du mas provençal, ou à travers la plaine de la Camargue embrasée de soleil, ou dans la fraîche obscurité du sanctuaire des Maries de la Mer, demeurait émouvant et vrai, au point de colorer de vérité et d'émotion les proverbes de laboureurs, les devis de veillée, les contes du vagabond, les chansons populaires, les paysages familiers, les visions mystérieuses, tout l'apport de ce *folk-lore* aralétan, aixois, avignonnais, dont le poète avait rempli, enrichi son premier ouvrage. C'était bien plus, ou bien moins, cette fois : c'était un sujet d'imagination.

(1) La *battue* est une demi-journée de travail aux champs.

Étrange et fantastique destinée que celle de Calendal, le jeune marin du port de pêche de Cassis. Il tente tous les efforts, il brave tous les périls, pour conquérir une maîtresse merveilleuse, la fée Estérelle. Cette fille des princes des Baux, descendante de Balthazar le mage, séjourne, dérobée aux regards, dans des solitudes presque inaccessibles, après avoir rompu, en s'enfuyant, le mariage indigne et odieux qui l'avait asservie au comte Séveran, chef de bandits. Pour Calendal, dont le cœur est grand, mais dont l'origine est si basse, que d'obstacles à surmonter! Qu'attend Estérelle de lui? De l'or? Voici le prix d'une pêche miraculeuse dans la « madrague. » De la gloire? Il apporte un rayon de miel conquis au péril de la vie dans les ruches du *Roucas de cire*, après la destruction des mélèzes géans, qui ombrageaient le mont Ventoux. La guerre au mal? Il livrera bataille au plus monstrueux des brigands, et dompté, enchaîné, il le mènera aux consuls de la ville d'Aix, qui fêteront cette capture. L'attachement inviolable à la vertu? Il s'attablera à « l'orgie sardanapalesque, » où son rival l'a convié, pour le prendre au piège du vice. Ni les délices du festin, ni les danses lascives des courtisanes nues, ni aucun autre attrait libidineux ne le détournera de sa fidélité farouche. Blessé au jarret par traîtrise, et jeté au fond d'un cachot, il saura s'évader. Du combat contre les soudards de Séveran, qui finit par s'abattre au milieu des morts, il sortira victorieux : l'amour idéal triomphe dans la pure gloire.

Cette trame pouvait suffire à supporter la broderie ingénieuse et légère d'un conte. Le poète l'a distendue inexorablement, pour l'adapter aux proportions d'une épopée. Sur ce tissu, qui n'avait plus sa consistance, il a mis le poids de l'histoire, des traditions, des coutumes, des fêtes, des cérémonies, des curiosités de tout âge et de toute valeur. L'antique Cour des Baux et le règne du gai savoir, la bataille des Aliscamps, avec la comtesse d'Orange et Guillaume au Court-Nez, la roche appelée la *Tête de Puget*, la forêt de la Sainte-Baume, les compagnons du tour de France et le Temple de Salomon, les joyeusetés provençales (*Passade*, *Guet*, *Chevaux-Frus*) au jour de la Fête-Dieu, la faïence de Moustiers (!), le paysage marin, îles de Lérins, îles d'Or, ports, criques et calanques, tout cela se mêle à l'intrigue et la fait oublier. La vérité des personnages, les ressources de l'action, disparaissent, une part du temps, der

rière l'appareil d'érudition ou les obscurités des rêves. Loin de soulever l'ouvrage sur des ailes, le symbole l'appesantit.

Lamartine, prophète encore, avait écrit : « O jeune homme de Maillane, tu seras l'Arioste et le Tasse quand tu voudras, comme tu as été homérique et virgilien quand tu l'as voulu, sans y penser. » Mais ce n'est pas sans y penser, qu'après s'être montré virgilien beaucoup plus qu'homérique, Mistral avait voulu renouveler dans *Calendau* les prouesses d'invention et les prestiges de couleur des poètes italiens. Il s'était appliqué, ou, ce qui n'est pas moins scabreux, évertué à poursuivre la fantaisie. Au lieu de se replier, une fois de plus, sur lui-même et de tirer, comme précédemment, de son trésor intérieur d'intuitions, de souvenirs, d'émotions profondes, l'âme de ses héros, il se l'était imaginée. Son Estérelle n'est guère qu'une abstraction. Calendal lui-même, avec tous ses efforts pour atteindre jusqu'aux régions de l'espace infini, peut faire, au lecteur désireux d'être ému par cette deuxième œuvre de Mistral, l'effet de s'approcher du vide, ou de ne s'élever très haut, comme disait le poète latin, que pour tomber avec plus de lourdeur.

Si je parle avec liberté de ce qui apparaît d' « audace belle, » mais un peu déçue, d'intentions fastueuses, mais assez vaines, dans ce dessein poétique, parfois faussé, c'est que j'admire, aussi pleinement qu'il se peut, les meilleurs endroits de l'ouvrage, et, avant tout, les deux chants III et V, qui s'en détacheraient fort bien, sous ce titre : *La Mer*, saisi par Jean Richepin. Ah! si de 1859 à 1866, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'il lui fallut pour broder et pour assembler les douze chants de *Calendau*, Mistral eût mis sa volonté à limiter son sujet, à l'approfondir, si, pour avoir absolument le droit de célébrer les escales de la Provence, après avoir glorifié ses labours et son marécage, il eût, non point passé peut-être une saison chez les Cassidiens, mais vécu de leur vie pendant ces sept années, comme Jacob, serviteur chez Laban, de la vie des bergers, l'idylle des pêcheurs, qu'il a ébauchée, et qu'il aurait menée alors au point de perfection, eût égalé, je ne dirai pas surpassé, l'églogue pastorale de *Mirèio*.

La presse littéraire ne fut pas hostile à *Calendau*. Elle était, en partie, à cette époque, aux mains de Provençaux, dévoués à Mistral et à « l'Idéio » : Émile Zola, Alphonse Daudet, Paul Arène, Armand de Pontmartin, bon nombre d'autres. Mais le

public resta plus froid que les amis, et Mistral fut troublé de ne pas retrouver les applaudissemens enthousiastes qui avaient accueilli le premier poème. Il eut la faiblesse, assez excusable, de s'en prendre au goût des « Français, » et de ne pas admettre, un seul moment, que lui-même eût pu se tromper. Il a écrit que les lecteurs reviendraient de leur étonnement, le jour où ils seraient capables d'admirer la force au même titre que la douceur. Et c'est bien, semble-t-il, cette sorte d'ascension depuis les effets gracieux jusqu'aux effets d'extrême vigueur que, de Mireille à Calendal, Mistral avait cru accomplir. Mais il ne suffit pas, en poésie, en art, pour se trouver puissant, de vouloir l'être. Et ce n'est pas une raison, parce que l'on a su rythmer et moduler son chant d'amour, avec un grand bonheur, sur une cornemuse ou une flûte de roseau, pour qu'on soit assuré, lorsque l'on embouche un buccin, de faire retentir des accens d'épopée, à remuer, — comme disait Hugo, — « les os des morts. »

Quoi qu'il en soit, Mistral n'écrivit plus de grand poème, pendant quinze ans. On ne doit pas être trompé par la publication, en 1875, du volume *Lis Isclo d'or*. La plus grande partie des pièces de circonstance, des contes, des ballades, des odelettes, des élégies, des légendes, dont ce recueil des *Iles d'or* est composé, sont antérieurs à 1867, qui est l'année de *Calendau*. Seuls, les sirventes furent faits, en majorité, entre 1867 et 1872, et, avec eux, trois ou quatre morceaux admirables, *Lou Porto aigo* (le Porteur d'eau), *La Reino Jano* (la Reine Jeanne), ode antérieure au drame de ce nom, *Lou Tambour d'Arcolo* (le Tambour d'Arcole), la plus célèbre peut-être des compositions lyriques du poète, et *Lou Blad de Luno* (le Blé de lune) (1), l'œuvre la moins traduisible du recueil, la plus propre à donner, dans la couleur et la saveur du texte, l'idée de l'invention verbale et des ressources prosodiques ou rythmiques du virtuose provençal. Qu'on en juge par le refrain et la première strophe : « La luno barbano — debano — de lano. — S'énténd péralin — l'aigo que laléjo — é bataréléjo — darriè lou moulin. » (La lune spectrale — dévide — la laine. — On entend au loin — l'eau qui caquette — et claquette — derrière le moulin.) Cette

(1) Cette image, le *Blé de lune*, désigne, dit Mistral lui-même, « les larcin amoureux. » Le sens de l'expression populaire « faïre de blad de luno » est « dérober du blé à ses parens à la clarté de la lune. »

fantaisie musicale, d'une si délicate et si riche sonorité, est dédiée à Paul Arène, un autre admirable ouvrier de la prose française et du vers provençal. Elle est pour l'oreille et l'imagination un divertissement délicieux.

La joie d'avoir écrit des vers comme ceux de ce *Blé de lune* doit, bien plus qu'aucun prix Nobel, nous paraître la récompense des dix années d'investigations, d'approvisionnement de formes, d'images, et de mots, que Mistral, comme chacun sait, avec la diligence et le silencieux acharnement d'une fourmi, employa presque uniquement à composer le précieux *Tresor dou Felibrige* (1). Mais le fait même qu'un labeur de pure érudition fût devenu l'occupation essentielle et exclusive de son âge de maturité ne nous fournit-il pas la preuve la plus manifeste du ralentissement et presque de l'arrêt de la poussée poétique, prévus, prédits par Lamartine, ou, si l'on veut une formule moins tranchante, de l'atténuation de la puissance créatrice?

M'objectera-t-on que *Nerto* allait suivre les *Iles d'or*, que le drame *La Reino Jano* a succédé au poème de *Nerte*, que *Lou Pouèmo dou Rose* est venu après la *Reine Jeanne*, et que le volume *Les Olivades* s'est ajouté encore à tout cela? De ce dernier recueil, mieux vaut ne rien dire et renvoyer aux *Iles d'or*, édition princeps. Mais qu'est-ce que *Nerto?* Une diabolique en vers, comme la mode était d'en faire après Barbey d'Aurevilly, et comme Verlaine en a rimé plusieurs. Cette histoire, où il est beaucoup parlé du diable, n'effraie pas : elle ne fait pas suffisamment sourire. D'ailleurs, dans l'aventure romanesque, mêlée de merveilleux, de cette jeune Nerte, dont l'âme a été vendue au prince des enfers par un père indigne, le baron de Pons, et dont la destinée peu banale est de s'acheminer, par un souterrain, du manoir paternel au palais des Papes, de trouver à la porte un beau séducteur, le Catalan Rodrigue de Luna, d'entrer au couvent pour éviter sa poursuite, d'être enlevée par lui, de lui échapper par miracle, et, par miracle encore, d'échapper au diable, en devenant une nonne de pierre, sur l'emplacement d'un château que la « poignée d'épée, en forme de croix, » a fait écrouler et réduit en poussière, il y avait, tout au plus, la matière d'une ballade. En répandant, sur ce mince sujet, d'ingénieuses, de brillantes descriptions, le

(1) Dictionnaire provençal-français.

souffle du poète a réussi à lui donner de l'agrément : il l'a gonflé, comme une bulle poétique aux couleurs d'arc-en-ciel, il en a fait une joie du regard, mais c'est œuvre fragile, et qui n'amuse qu'un instant. Nous n'avons plus les exagérations fougueuses de *Calendau*, mais nous n'en avons pas, non plus, les qualités supérieures.

Aiguillonné par l'exemple de Théodore Aubanel, qui, le premier d'entre les félibres, s'était risqué à l'œuvre dramatique, et qui venait de produire ce drame de passion si ramassé, si farouche, si saisissant dans sa simplicité antique, *Lou Pan dou Pécat* (le Pain du Péché), Mistral voulut, en 1890, faire sa tragédie en vers, *la Reino Jano*. Il n'a forgé qu'un livret d'opéra, mais un livret à défrayer de dialogue, de romances et de chansons, plusieurs partitions touffues (1). Et *lou Pouemo dou Rose*, avec quelle vivacité le parolier, le musicien se jetèrent sur cette proie! Il en sortit un drame lyrique, le *Drac*. Mais les douze chants de ce *Poème du Rhône* abondent en îlots de poésie fraîche, vraie et vivante.

Les héros de cette histoire, romanesque encore et fantastique, sont charmans. Le prince d'Orange, beau comme un jeune dieu, mais un peu pâlot et, par momens, teinté de langueur, car on l'envoie vers le Rhône pour « boire le soleil ravigotant » et aspirer l'haleine du grand vent qui « mange la boue, » ce rêveur, ce poète, cet érudit, bon enfant, bon rameur, et familier avec les matelots, descend de son pays de Flandre avec l'ambition de découvrir la *nymphe des eaux*, et aussi de compter, le portulan en main, les villes baignées par le fleuve, en attendant qu'il aperçoive, sur la rive, les reliques des monumens de la cité où ont régné ses ancêtres. Galamment et en grand seigneur, il se divertit au manège de coquetterie de dames vénitiennes qui ont pris passage, en cours de route, sur ce coche d'eau; mais il n'est amoureux que d'une beauté de légende, la Fleur du Rhône, et il la voit venir à lui dans celle qu'on nomme l'Anglore (2), la fille de Malatra, le lamaneur. Elle a pour métier de passer au crible les paillettes d'or. Elle aurait pour amant, si elle le voulait, un jeune, rude, et mauvais garçon, aux formes herculéennes. Mais elle-même n'est éprise que du *Drac*, le dieu

(1) Cette richesse même a pu attirer d'abord, puis rebuter les compositeurs. L'opéra de Reyer, par exemple, est resté à l'état de projet.

(2) Le lézard gris.

du fleuve. Elle le reconnaît dans le prince d'Orange. « C'est lui! — C'est elle! », voilà les seuls mots qui montent à leurs lèvres, quand leurs regards viennent, pour la première fois, à se croiser. L'enthousiasme du princillon, l'enivrement de la belle fille du peuple, leurs échanges brûlans de caresses et de propos, leur exaltation rêveuse, les accès de jalousie, les divertissemens à la foire de Beaucaire, l'attentat mystérieux contre le prince, son retour à la vie, les projets de fête nuptiale, les présages et pressentimens d'un grand malheur, la rencontre du bateau à feu, le choc, le désastre, les malédictions jetées par le patron Appian au progrès et à ses dons funestes, l'engloutissement, au fond du fleuve, de l'Anglore, unie étroitement au prince, son époux pour l'éternité, et le retour à Condrieu des hommes d'équipage et de leur chef, sans le couple des amoureux, sans l'embarcation, mise en pièces, sans rien qui reste de tant de biens, et sans que l'on entende un mot de plus « senso maï dire : » voilà ce qu'il faut lire dans l'ouvrage, et ce qu'il serait fastidieux d'analyser ou d'entourer de gloses.

Mais comment renoncer à rappeler ce qu'il y a de réalité expressive, au début de l'œuvre, dans ce chant premier, intitulé : *Patroun Appian?* Il s'ouvre par l'éloge de la race des Condrillots (Li Condrieùlen), les voituriers qui régnaient jadis sur le Rhône. Leur nid est Condrieu, où « se meuvent » les premiers souffles du Vent-Terral, et où se dresse dans les airs la chapelle de Saint-Nicolas, patron de la marine. Les Condrillots portent des braies de basane, mais leurs femmes sont « cossues et fières » comme des épouses de bourgeois. « Femmes de bien, les belles Condrillotes, dès qu'aux mûriers la feuille poussait, dans la tiédeur de leur poitrine forte mettaient à couver la graine de leurs vers à soie ; en dentelle et en point fleuri, par passe-temps, elles brodaient le tulle ; à petits points aussi, elles savaient piquer la peau des gants, et bonnes nourricières, tous les ans, elles faisaient un enfant superbe. » C'était le « vieux temps, » l'heureux temps. Le jour de la Saint-Nicolas, on célébrait la fête du *Reinage*, où la Royauté était mise à l'encan. Quelle admirable équipe, que celle du patron Appian! Quelle embarcation imposante, que la Carbule, avec la croix de la chapelle sculptée en poupe, et toutes les pièces de la Passion! Que d'incidens variés dans la navigation, que de précautions à prendre au voisinage de l'écueil! Et le chargement, et les

retards, les entraves, l'élan repris, tout le détail de la manœuvre, ponctuée par les paroles du *Pater*, que profère le maître ! La légende du coup de fusil, tiré sur le Christ en 1830, termine cette introduction d'une beauté magistrale.

L'impression de grandeur se retrouve encore au chant III, dans le tableau si ample et si coloré des troupeaux transhumans. Mais c'est un pittoresque agréable et piquant qui est surtout répandu dans l'ouvrage : la rencontre de la flottille remontante et les propos échangés ; l'entrée, au ponton de Valence, des Vénitiennes fantasques avec leurs cavaliers, portant tambour de basque, violon et mandore ; le radeau de bois descendu de l'Isère ; l'embarquement des violettes ; le salut aux rochers célèbres, aux vignobles fameux, au mont Ventoux ; entre deux récits de légendes, l'apparition de la chiourme des forçats ; la révérence au Saint Nicolas du pont de Bénézet ; la bataille d'injures, à propos des filets tendus dans le milieu du fleuve ; le grouillement du champ de foire avec ses marchands, ses étalages, son artiste tatoueur, ses badauds, ses coquins, ses aubaines, ses traquenards ; et le halage à la « remonte ; » et les dispositions en prévision du gros temps ; et la ripaille des Condrillots ; et ce qui suit, jusqu'à la collision, jusqu'au lugubre dénouement. Tout cela mis en scène, ou raconté, ou commenté avec effusion, comme par quelque Homéride au ton familier, dont les paroles abondantes et pleines de douceur ressemblent à la neige s'entassant sur la montagne, un jour d'hiver, ou au nuage d'éphémères descendant, par un soir d'été, sur les rives du fleuve. Le *Pouèmo dou Rose* passe en beauté, et de beaucoup, *Nerto*, la *Reino Jano*. Peut-être, sans y faire effort, va-t-il plus loin que *Calendau* et ses élans lyriques ? On s'attarderait volontiers à contempler, sur toutes ses facettes, ce joyau de la couronne poétique de Mistral ; mais il y a *Mirèio*.

III

Parmi les œuvres de Mistral, *Mirèio* est, à la fois, la plus célèbre et la plus inconnue. On ne peut plus la voir qu'à travers les déformations regrettables qu'elle a subies. Le compositeur Charles Gounod, avec la complicité d'un arrangeur dramatique, Jules Barbier, et sous le regard, non pas étonné, mais ravi, de Frédéric Mistral lui-même, a fait apparaître une Mireille

de romance, au goût des Parisiens de 1864, très friands d'opéra-comique. La Mireille du musicien s'est incarnée au théâtre dans la personne et avec les moyens de Mme Miolan-Carvalho. Ce que le nom de Mireille, attaché désormais à une tradition aussi décente, ramène au souvenir, ce n'est pas la fleur du buisson sauvage, qu'une brise matinale a fait épanouir, et que le hâle d'un seul jour d'ardent soleil desséchera. Ce serait bien plutôt quelque belle demoiselle d'Arles, tenant en main ses Heures d'Avignon. Qui ne la voit sortir du porche de Saint-Trophime? Malgré ses yeux baissés, on la devine impatiente d'être vue, entre deux amies moins jolies, mais parées comme elle, sur la route des Aliscamps, ou d'aller assister, dans les Arènes antiques, transformées pour la circonstance en théâtre forain, à quelque fête populaire : ce serait, aujourd'hui, une *corrida de toros*, bien espagnole. Qu'il y a loin de cette jeune personne à la villageoise ingénue et ardente que Mistral a voulu nous peindre, et qui vit et qui meurt dans son poème si païen et si chrétien, si réaliste et si mystique ! Il faut relire ce poème avec des yeux naïfs et frais, et lavés, s'il se peut, des images très infidèles, sur lesquelles ils se sont fixés.

Dans la dédicace de son poème imprimé (1), qu'il présentait à Lamartine avec l'expression de son immense gratitude pour l'accueil fait au manuscrit, Mistral disait du livre de *Mirèio* : « C'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes ans. » Il n'y a pas d'expression qu'il faille davantage retenir. Remontons, pour nous l'expliquer, aux premiers gestes poétiques du jeune homme de Maillane.

Dès l'époque des *Margaridetto* (1847), Roumanille citait, en épigraphe des vers de son disciple : une strophe des « Sept Psaumes » et un fragment de traduction d'une fable de La Fontaine, *la Cigale et la Fourmi*. Ce ne sont là que les essais, sans gaucherie d'ailleurs, de l'écolier. Mais le premier recueil collectif de 1852, *les Provençales*, — on ne l'a pas oublié, — contient dix pièces de vers de Mistral. Le poète, qui va écrire *Mirèio*, est là, comme avant la fleur, avec ses aspirations, ses aptitudes, son acquis, où perce l'originalité. Son conte des *Trois Conseils*, *Li tre Counsèu*, avait passé et aurait dû rester dans le recueil des *Iles d'or*, qu'il ne déparait pas. Son ode de *La folle-avoine*,

(1) 2e édition.

La civado fèro, a déjà le ton provocant et l'âpreté d'expression de ses sirventes. Telle ballade, *La bello d'Avous*, composée à dix-huit ans, rentrerait par son fantastique lugubre dans le romantisme ennuyeux, si l'on n'y trouvait des détails d'une grâce toute mistralienne, et ce sens très subtil de ce que peut fournir de précieux la source poétique populaire : « Margaï est si jolie — que la lune en passant — la lune obnubilée a dit au nuage, tout droit : — Nuage, beau nuage, passe. — Ma face — veut laisser tomber un rayon sur Margaï; — ton voile m'embarrasse. » Après l'astre, l'oiseau : il entend Margaï pleurer ; il lui parle, pour la consoler, « plus d'une demi-heure. » Et jusqu'au ver luisant, qui lui a dit : « Prends ma lumière, si tu veux. — Tu cherches ton amant ? — Pauvrette ! — Puisses-tu le voir du plus loin ! — Mon lampion puisse-t-il te conduire ! »

C'est surtout l'odelette, *Souto la trio* (Sous la treille), datée de juillet 1850, qui a de l'intérêt, un intérêt documentaire. Elle donne si bien l'idée de Mistral à vingt ans, et de sa fougue de plaisir, et de l'épicurisme, tout latin, par lequel il a débuté. Boire, avec des amis, à l'ombre d'une treille, du vin provençal, Châteauneuf, Ermitage ou autre, qu'y a-t-il de plus « beau ? » « Ce vin-là, plus vous en buvez, — c'est comme avec la salaison, — plus vous voulez boire. » On regarde passer, mais sans ôter son chapeau pour un tel butor, « Monsieur Jaloux, qui serre sa femme, comme une peau d'anguille. » Arrière surtout l'ambitieux ! Les coups du sort n'étonneront jamais ceux qui caressent le flacon sous la tonnelle : « Petite, prends une lumière, à la futaille du fond cours tirer le fausset ; va vite chercher du vin, jolie Madelon, et du vieux, tonnerre des mille diables ! »

Mais voici le fait décisif. Pour déterminer, tout d'un coup, l'épanouissement de ce talent, qui achevait de se former, la passion amoureuse surgit. C'est ce que nous apprend, dans une lettre adressée à Duret, le 14 juin 1857, Joseph Roumanille, le confident des jeunes pensées de Mistral, et, quoique plus âgé de douze années, l'Achate de Mistral, mais, aussi peu qu'il est possible, son Mentor. « Il (Frédéric Mistral) écrit au milieu des champs qu'il aime, surveillant ses laboureurs, et labourant avec eux... Jeune, riche, beau, aimé, inspiré, il chante dans sa riante solitude. » Ne prenons pas chaque mot au pied de la lettre, dans ces indications, si suggestives pour nous. Que le fils de François Mistral, pour se divertir ou pour achever de s'instruire,

ait mis, une fois par hasard, selon l'expression biblique « la main à la charrue, » admettons-le; mais ne nous laissons pas aller, comme l'avait fait Lamartine, à voir dans ce poète, épris du renom littéraire, un laboureur de profession. Mistral et Burns, que Lamartine rapprochait, ne sont pas, à ce point, semblables. Et toutefois, Mistral aurait pu dire comme Burns : « Je la vois encore, la jolie fillette — qui a allumé mes rimailles, — son sourire ensorcelant, ses yeux malins, — qui faisaient frémir les cordes de mon cœur (1)... » A défaut d'une confidence de Mistral, nous avons l'indication de l'ami Roumanille : « Jeune, riche, beau, aimé, inspiré, il chante. » Assurément, nous tenons là l'explication et le secret de la force du sentiment qui, dans ce poème d'amour (2), rend certains vers si lumineux, certaines scènes si ardentes. Mais Roumanille n'eût-il rien dit, nous devinerions tout. Les poètes n'arrivent pas à nous donner le change sur eux-mêmes. Pour exprimer, comme il l'a fait, la joie, la volupté, les transes, les tourmens, la détresse infinie des cœurs amoureux, il avait bien fallu que l'âme de Mistral fût la Psyché enivrée, douloureuse, initiée à ce mystère de l'amour, qui demeure interdit pour le regard, pour l'âme du profane.

L'amour qui brûle et qui frémit, du premier chant jusqu'au dernier, dans le poème de *Mirèio*, est le même qu'ont fait parler et agir devant nous, avec tant de sincérité et quelquefois de fatale fureur, certains poètes antiques, Virgile, fils de laboureur, et ses maîtres les Alexandrins. En se disant « humble écolier du grand Homère, » Mistral n'a pas été suffisamment explicite et exact. Il a lu Homère, nous pouvons le croire, et quelque chose lui en est resté. Le vers : « Déjà lou risoulet se mesclavo à si plour » (Déjà le sourire se mêlait à ses pleurs), est calqué, c'est trop évident, sur le δακρυόεν γελάσασα de l'Iliade, commenté, pour les siècles, par Chateaubriand; et lorsqu'on lit cet autre vers pittoresque et chantant : « E la niue soumbrejavo alin dins la palun » (Et la nuit s'assombrissait au loin dans le marécage), on pense à ce tableau de l'Odyssée, qui tient dans un hexamètre :

Δύσετό τ' ἠέλιος, σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί

(1) Auguste Angellier, *Robert Burns. La vie*, t. I, p. 25.
(2) Mistral dira de ce poème qu'il est « enfant d'amour. » Mais il ne parlera,

Mais les idylles de Théocrite ont bien plus servi à Mistral que les poèmes homériques. Le souvenir de la magicienne et de ses pathétiques incatantions anime tout le chant VI, celui de Taven, la sorcière. L'admirable chant IV, avec la tonte des troupeaux, le passage des transhumans qui descendent de la montagne, la horde des cavales blanches, « la multitude cornue » des taures et des taureaux noirs, s'apparente, et de près, avec les effets descriptifs de cette bucolique grandiose : *Héraclès, tueur de lion*, ou l'*Opulence d'Augias;* et, dans le même chant, la demande du pâtre Alari, offrant en présent, comme le chevrier de l'idylle sicilienne, une coupe de buis, par lui sculptée, ne s'inspire pas seulement des développemens poétiques du modèle grec, elle en imite jusqu'aux traits les plus expressifs, elle dérobe cette image exquise : « nouvellement ouvré, sentant encore le couteau du ciseleur, » νεοτευχὲς, ἔτι γλυφάνοιο ποτόσδον, « sentait encore le neuf, » dira Mistral, « on n'y avait pas bu »,

Sentiè 'ncaro lou nou, i 'avié panca begu.

Ce que le Maillanais a lu aussi, et, je dirais bien volontiers, ce qu'il a savouré, plus que sous la treille le vin de Rhône, ce sont les romans grecs. Je n'ai pas recherché l'usage qu'il a fait de tous. Mais j'ose bien affirmer qu'entre vingt et vingt-cinq ans, ou peut-être plus tôt, — car pourquoi ne serait-ce pas à l'âge même où l'écolier Jean Racine dévorait les *Amours de Théagènes et de Chariclée?* — Mistral s'assimila cette charmante et originale nouvelle rustique, extraite des discours du rhéteur Dion Chrysostome, et qui courait déjà, en 1841, traduite sous ce titre : *l'Eubéenne ou le Chasseur* (1). Rappelons-nous ou relisons la dernière partie du récit, cette scène d'hospitalité généreuse dans une famille « pauvre et libre, » et, après le repas, l'arrivée de deux amis de l'hôte : un homme d'âge, et, avec lui, son grand fils, de figure avenante; il tient en main un lièvre pris au lacet, la nuit précédente; il l'apporte en présent à sa fiancée. On attend, pour faire les noces, un jour heureux. « A quoi reconnaître un jour heureux? » demande l'étranger.

dans ses *Mémoires*, que d'une jeune fille, pieuse et pure, qu'il n'a pas aimée, et qui mourut, à la fleur de ses ans, en adoration devant lui. Il a gardé le silence sur l'autre.

(1) Bibliothèque grecque. *Romans grecs*. A Paris, chez Lefèvre, libraire, 1841.

« C'est, répond l'hôte, quand la lune est grande, l'air paisible, le firmament pur. » L'amoureux s'empresse de remarquer que cette nuit dernière, où le lièvre s'est laissé prendre, le firmament était limpide, l'air tranquille, la lune plus grande qu'il ne l'avait jamais vue. Et ces honnêtes gens de rire, et le jeune homme de rougir. Supposez seulement que le père de la jeune fille ait beaucoup de bien, et qu'au lieu de dire, « en baisant le front » de son enfant : « je veux qu'elle ait un mari pauvre, un chasseur comme moi, » il repousse le prétendant sous prétexte de pauvreté, vous arrivez au sujet même de *Mirèio*.

Que ne doit pas Mistral à la nouvelle de Longus, *Daphnis et Chloé*, à cette pastorale passionnée devenue, grâce au pur et naïf français de l'évêque Amyot, un des ouvrages de prix de notre vieille langue! C'est peut-être encore au collège, comme plus d'un autre, que le poète en herbe s'est délecté furtivement de cette histoire d'amour. S'il en était ainsi, la version suggestive, dont on doit croire qu'il s'est servi, lui aurait donné sa première leçon de simplicité méditée, d'ingéniosité acquise et de naturel, retrouvé par un raffinement de l'art.

Conscientes ou non, les réminiscences du roman de *Daphnis et Chloé* ne sont pas rares dans le poème de Mistral. En voici des exemples. On se rappelle, au début du chant Ier, le symbole de la figue, oubliée dans l'arbre par le cueilleur « affamé comme un loup, » *aloubati*. C'est « Dieu qui a voulu » qu'elle restât sur une des ramilles les plus élevées, pour que l'homme ne pût y porter la main, et que ce fruit, « mûr à la Madeleine, » ne servît qu'à ôter la faim à quelque « oiseau du ciel. » Cette image charmante apparaît déjà dans l'ancienne poésie grecque, mais c'est au livre III de la nouvelle de Longus que l'auteur de *Mirèio* la découvrit : « En allant ainsi çà et là, ils trouvèrent un pommier, dont les pommes avoient jà esté toutes cueillies, et n'y estoit demouré qu'une seule pomme à la cime de la plus haute branche. Cette pomme estoit belle et grosse à merveilles, et sentoit meilleur que toutes les autres, mais celui qui les avoit cueillies n'avoit osé monter si hault, et ne s'estoit point soucié de l'abattre, et à l'adventure aussi que les dieux le vouloient ainsi, qu'une si belle pomme fût réservée pour un pasteur amoureux. » On voit ce que Mistral a conservé, et comment l'instinct du poète, en ne changeant qu'un seul détail : « l'oiseau

du ciel, » au lieu du « pasteur amoureux, » a su donner à son emprunt une valeur tout autre.

Qu'on se reporte maintenant à l'épisode du nid de mésanges, dans le chant II. Sur le conseil de Vincent, Mireille met dans son corsage les oisillons qu'il s'emploie à lui dénicher. Mais à peine a-t-elle arrangé sous son « fichu à fleurs » la couvée aux « têtes bleues, » aux « petits yeux fins comme des aiguilles, » que le chatouillement désagréable des griffes et des becs pointus lui arrache le cri : « Ils m'égratignent, ils me piquent! » Le garçon arrive à l'aide et « présente, en riant, son bonnet de marin. » L'idée, peu ordinaire, de loger les oiseaux dans le sein de Mireille est venue à Mistral de ce passage de Longus : « Une cygale, » que « l'arondelle » poursuivait, « se vint jetter en sauvegarde dans le sein de Chloé. » La jeune fille dormait. L'aile de l'oiseau l'éveilla, en effleurant sa joue. « La cygale se print à chanter encore entre les testins mêmes de la pastourelle, comme si avec son chant elle luy eût voulu rendre graces de son salut : à l'occasion de quoy Chloé ne sachant que c'estoit, s'escria de rechef bien fort, et Daphnis s'en print de rechef à rire et lui mit la main bien avant dans le sein, dont il tira la gentille cygale, qui ne se pouvoit encore taire, quoy qu'il la tint dedans la main... » L'imitation, ou tout au moins la suggestion, ne paraît pas douteuse. On trouverait d'autres rapprochemens.

Mais les anciens n'ont fourni à Mistral que quelques-unes des couleurs dont il a chargé sa palette, avant de composer *Mirèio*. C'est du fonds populaire qu'il a tiré ses ressources les plus précieuses, et c'est ici surtout qu'il nous faut reconnaître et l'influence du foyer et la tradition maternelle. Il nous a dit quel crève-cœur ce fut pour lui, lorsqu'il entra au collège, de ne plus entendre la voix de celle qui chantait, sa quenouille en main, le *Pater de Noël*, *Marie-Madeleine*, *pauvre pécheresse*, la *Petite porchère*, le *Mousse de Marseille*, la *Belle Margoton*, la *Mariée honteuse*, l'*Oiseau en cage*. C'est de sa mère qu'il avait appris le nom de Mireille, rare et peu connu, même en Provence, à cette date-là. Entre les mains du fils s'est singulièrement conservé et accru ce pécule de légendes, de chansons, de dictons rustiques, de mots qui ont jailli du sol même, et qui ont le parfum du cru, la saveur du terroir. C'est ce qui donne à ce poème de jeunesse un de ses caractères essentiels.

Voyez l'arrivée des vanniers. Mireille les accueille par le

salut provençal : « Dieu vous le donne ! » et par ce geste qui en dit plus : elle met « le crochet à son fuseau. » Elle les sert allégrement, quand ils sont attablés avec les gens de la maison. Au moment de « trinquer, » à la fin du repas, on presse Meste Ambròsi de chanter. Il s'excuse sur son grand âge, sur sa voix brisée : « Li mirau soun creba, » (les miroirs sont crevés). Ces miroirs sont les deux membranes que les cigales portent sous l'abdomen, et dont le frottement continu fait la chanson, tant célébrée. Rien qu'en laissant tomber cette métaphore vulgaire, le vagabond est poète excellent. Et Meste Ramon l'est aussi, sans le vouloir davantage, lorsque, de sa voix assez rude, il appelle au repas les deux vanniers, et leur fait observer, d'un air grognon, qu'il est grand temps de laisser « la corbeille » et que les « étoiles » sont là : « An ! laissas dounc la canestello ! — Vesès pas naisse lis estello ?... »

Nous entendons enfin cette légende héroïque du *Baile Sufren*, du bailli de Suffren, « qui sur mer commande. » Il faut relire ce récit de bataille navale, si vivant, et sa mélancolique conclusion, où passe l'âme populaire : « O notre amiral, ta parole est franche, — avons-nous repris, le roi t'entendra. — Mais, pauvres marins, pour nous qu'en sera ? — Avons tout quitté, le logis et l'anse — pour courir en guerre et pour l'épauler, — et tu vois pourtant que le pain nous manque. — Mais si tu t'en vas, là-haut, souviens-t'en, — pendant qu'on s'incline à ton beau passage : — rien ne t'aime tant que ton équipage. — Car, ô bon Suffren, si nous le pouvions, — avant de rentrer dans notre village, — roi te porterions, sur le bout du doigt. » Cette invention, fière et tendre, d'un « Martegal » (marin de Martigues), Mistral l'a embellie et ennoblie, mais il ne l'a pas altérée ; il en sait trop le prix, et il le dit, dans un commentaire charmant : « Et voilà quand Marthe filait, — Les chansons qu'alors on chantait. — Elles étaient belles, garçons, et traînaient en longueur. — L'air s'est fait un peu vieux : Qu'importe ? » La vérité, c'est que, pour ces soixante-dix vers, placés dans la bouche du vieil Ambroise, on donnerait bien des volumes de rimes.

Oserai-je faire allusion à la chanson de Magali ? Ah ! que ce duo de *Mireille* de Gounod, cet aimable duo pour voix de ténor léger et de mezzo-soprano, qui fut pendant si longtemps la ressource des leçons de chant, crée aujourd'hui un obstacle impor-

tun entre le jugement du lecteur et l'une des pages les plus passionnées de la poésie! « O Magali, ma tant amado, » commence Nore, dans le poème, et « l'ouvrage » des jeunes filles redouble « de gaieté de cœur, » et, au refrain, comme après une cigale qui chante seule les autres cigales reprennent en chœur, ainsi font-elles. Plus que partout ailleurs, le texte est nécessaire ici pour goûter l'art subtil et pénétrant de cette donnée populaire. Les métamorphoses se suivent : l'anguille de roche et le pêcheur, l'oiseau de l'air et l'oiseleur qui tendra ses lacets parmi « l'herbe fleurie, » la pâquerette et l'eau limpide, le nuage et le vent de mer, le grand soleil et le lézard vert, buvant la lumière, la pleine lune et la brume de nuit, la rose et le papillon, l'écorce du chêne et le lierre, la nonne au monastère de Saint-Blaise et le confesseur... Mais, à ce mot, « les femmes sursautèrent, — les cocons roux tombèrent des mains, — et elles criaient à Nore : O dis, dis ensuite — ce qu'elle fit, étant nonnain, — Magali, qui déjà, pauvrette, — s'était faite rouvre et fleurette — lune, soleil, nuage, herbe, oiselet, poisson... — De la chanson, reprit Nore, — je vais vous chanter ce qui reste, » — et elle fait encore attendre cette fin, pour exciter au plus haut point la curiosité ardente.

Nous saisirons sur le fait, et comme dans l'effort de l'atelier, tout ce travail d'adaptation et d'invention, si nous relisons, au chant VIII, le délicieux récit de la rencontre d'Andreloun, le petit garçon, fils d'un pêcheur du Rhône. Mireille, désespérée, a fui la maison maternelle. Dans sa course errante à travers la Crau « immense et pierreuse, » elle a vu, elle a entendu, après les bergers de son père, les cigales, les lézards gris, les mantes-prie-Dieu, les papillons : ils n'ont pas su la détourner de s'en aller, comme une folle, rouler à travers les cailloux, « par un soleil qui, sur les collines, fait danser les genévriers et les galets. » Elle arrive, mourant de soif, à une margelle de puits, dont elle a vu, de loin, « étinceler la dalle. » Elle a franchi, « comme le martinet qui traverse une ondée » l'espace « de braise, » qui l'en séparait.

Auprès de ce vieux puits, garni de lierre, un « petit drôle, » un « drouloun, » savoure, en jouant « sous l'auge, le très peu d'ombre qu'elle abrite, » et il surveille son panier, plein de limaçons blancs. Il les prend, un à un, dans sa main brune, et il leur psalmodie l'incantation enfantine : « Escargot nonnain —

sors tes cornettes, — si tu ne les veux pas sortir, j'irai chez le maréchal (le forgeron), — qui mettra en pièces ta maison. » Mistral a reproduit la formulette populaire, à peu près textuellement, mais il imagine l'entretien, qui vient, comme de cire, après ce merveilleux point de départ : « Mignot, que fais-tu là ? — Petite pause. — Dans le gazon et la grève — tu ramasses des limaçons ? — Vous l'avez bien deviné, répliqua le petit... — Et puis, tu les manges ? — Moi, que non pas ! — Ma mère, tous les vendredis — les porte en Arles, pour les vendre — et nous rapporte du bon pain tendre. Y avez-vous été en Arles, vous ? — Jamais... » Comme il s'étonne, et qu'il est glorieux d'y avoir été, lui ! Ah ! il faut voir comme il en parle, ou comme, par cette bouche d'enfant, le panégyriste de la Provence saisit l'occasion, bonne ou mauvaise, de s'épancher sur un pareil sujet : il en abuse. Nous avons cette impression qu'après avoir, nous aussi, bu comme à la source et savouré le filet d'eau d'une exquise fraîcheur, nous descendons jusqu'au ruisseau tiède et banal, où le bétail s'est abreuvé. Banalité, d'ailleurs, de belle allure, et qui a plus assuré le succès, que la nouveauté rare.

D'une façon générale, les personnages sont vrais, et plus d'un d'entre eux ne manque pas de grandeur. La lutte de paroles des vieux, au chant VII, vise à l'héroïque. Elle fait penser à un autre héroïsme éloquent, celui de Don Diègue et de Don Gormas. Chez les paysans aussi, cette demande en mariage est d'une réelle noblesse. La réponse indignée des parens de Mireille, de la mère surtout, qu'a soulevée de fureur la prétention des va-nu-pieds, exprime fortement une réalité brutale. Quant à l'exaltation, un peu déclamatoire, des époques où ces deux hommes d'âge avaient vingt ans, la Révolution, les guerres de l'Empire, elle atteint, par momens, aux effets d'ampleur, de vigueur et de majesté ; mais l'intention est bien visible, et l'effort un peu trop marqué. Le sublime qu'on veut avoir nuit à l'élévation qu'on a.

Cette élévation naturelle réussit à porter très haut le chant des *Prétendans*. Alari, Véran, Ourrias s'avancent, opulens et fiers, comme trois jeunes rois. Voyez le berger Alari : ses mille têtes de bétail restent tout l'hiver, le long de l'étang lumineux d'Entresson, occupées à brouter les hautes herbes du marécage, à saveur de sel, puis, commandées par lui, à l'heure « où le blé se noue, » elles remontent dans les Alpes, pleines de fraîcheur.

Il tient son bâton d'érable « comme un sceptre, » et, quand il mène ses troupeaux s'abreuver « au puits des aïeux, » on le prendrait « pour le beau roi David. » Et Véran le « gardien, » menant avec lui ses cent cavales blanches, qui « épointent dans le marais les roseaux long-jambés, » et Ourrias, avec la balafre qui le défigure, mais qui témoigne d'un exploit pareil à un travail ou à un jeu d'Hercule : ce qu'ils ont, naturellement, de vigueur et d'orgueil, ne saurait nous laisser indifférens. Le grandiose, cette fois, s'ajuste à la réalité ; il ne s'introduit pas par artifice ou violence.

Mais ce qui est la vérité et la vie même, c'est Mireille, c'est Vincent. Tous deux sont beaux à voir, elle, avec ses quinze ans; lui, arrivant à peine à la seizième année. Il est bien fait, bien « frappé ; » il a les joues brunes, mais « terre noire donne bon froment, et de raisin noir sort un vin qui vous met en danse. » Et elle ? « Le gai soleil l'avait fait éclore. » Le visage offre, « à fleur de joue, » deux petites fossettes ; le regard est « une rosée à faire évanouir toute douleur. » La chevelure est noire et annelée ; « la poitrine arrondie est une pêche double et pas encore bien mûre. » A la voir comme elle est, « dans un verre d'eau, d'un trait vous l'auriez bue. »

L'âme de ces enfans est simple, s'il en fut ; ils riaient, ils chantaient : ils aiment. Mireille questionne le vannier sur sa sœur Vincenette. Lorsque l'amoureux les compare, qu'elle est ardente, la flatterie de ce jeune garçon ! Leurs yeux, leur voix leur visage, leur gorge passent dans ses propos : « Dans un an, » — dit-il de sa sœur, « elle a fait toute sa croissance. — Mais, de l'épaule jusqu'à la hanche, — vous, ô Mireille, rien ne vous manque. » Elle laisse tomber la branche de mûrier à moitié cueillie, elle rougit comme le feu. Les doigts s'entremêlent, elle frémit. Et, toujours plus hardi : « Qu'avez-vous ? » lui dit-il. « Une guêpe cachée — vous a peut-être piquée ? — Je ne sais, » répond-elle, à voix sourde, et baissant le front. Mais ils s'épient à qui rira le premier, ils se frôlent les mains, en les plongeant en même temps dans le sac où tombent les feuilles. L'heure de l'aveu vient. C'est Mireille qui parle. Son sein ne pouvait plus contenir son secret : « Vincent, Vincent, veux-tu savoir ? De toi je suis amoureuse. » Il craint qu'elle ne se moque : elle répète qu'il est « beau, dans ses haillons, » et, ce disant, elle a le visage enflammé « comme une lieuse de gerbes. » Il épanche le flot de

ses paroles passionnées, il la saisit, et « contre sa poitrine forte, éperdu, il l'attire éperdue. » Un cri de vieille femme les sépare.

Cette force d'amour, qui pousse l'une vers l'autre ces bouches en fleur, règne dans le poème de Mistral, sur les bêtes comme sur les hommes. Les cavales de la Camargue et leurs étalons « hennissent de bonheur. » Mais la conversation amoureuse de Mireille et de Vincent n'est pas l'*oaristys* de Théocrite ou d'André Chénier. Le respect limite l'ardeur : le respect, et encore une crainte mystérieuse. C'est presque d'un amour achevé dans la mort, qu'au second entretien, Vincent parle devant Mireille. Ce sentiment, qu'il faut payer de la vie une minute de bonheur, s'exprime par le symbole de l'herbette aux boucles frisées, qui croît dans les eaux du Rhône, et qui a deux fleurs, l'une belle, l'autre amoureuse. Et celle-ci nage, autant qu'elle peut, pour porter un baiser à celle-là; elle finit par rompre le lien qui la rivait à l'algue, et « libre enfin, mais moribonde, » de sa « petite bouche pâle, » elle effleure sa « blanche sœur. » « Un baiser, puis ma mort, Mireille ! et nous sommes tout seuls. » Ce baiser, il croit le cueillir : sa main hardie a pris la taille ; ils sont joue contre joue : elle s'échappe... « C'est ainsi qu'eux deux — semaient à la brune — leur beau blé de lune — manne fleurie, heur de fortune — qu'aux manans comme aux rois Dieu mande abondamment. »

Les douleurs de la passion dépasseront ces joies. Les parens de Mireille ont chassé maître Amboise et Vincent. Le front dans ses deux mains jointes, elle invoque, toute la nuit, « Notre-Dame d'Amour. » Mais elle se rappelle la parole : « Si le malheur vient vous désemparer, courez aux Saintes ; vous serez aussitôt secourue. » Elle va donc les implorer. La route est rude. Le soleil « lui darde dans le front ses aiguillons » et « le long de la mer sereine » elle « tombe, frappée à mort. » C'est dans le délire, et dans les affres de l'agonie qu'elle est portée auprès des puissantes reliques. Elle crie aux Maries : « Je l'aime, je l'aime, » et tout à coup elle croit voir le Paradis. A son appel d'angoisse, les trois saintes ont répondu : « L'amour pur n'est pas de la terre,.. La mort, c'est la vie... Si tu voyais comme votre univers nous paraît malheureux... ô pauvrette ! tu convoiterais la mort et le pardon. »

Douloureuse jusqu'au désespoir, la tendresse humaine

franchit encore, avec Vincent, le soleil du sanctuaire. En entendant sa lamentation, la foule entière a ressenti au cœur la même angoisse, « et pour lui ils souffraient, et ils pleuraient ensemble. » Et le *cantique des Saintes* se fait entendre : toute la foi de cette assemblée de chrétiens s'exhale dans ces mots de supplication : « Reines du Paradis, maîtresses de la plaine d'amertume, vous comblez, quand il vous plaît, nos filets de poissons; mais la foule pécheresse, qui à votre porte se lamente, ô blanches fleurs de la lande salée, si c'est la paix qu'il nous faut, de paix remplissez-la. » La mourante murmure : « O Vincent, je suis heureuse. Les âmes, que la chair ne retient plus, montent au ciel. » Et aussitôt, miraculeusement, les saintes lui apparaissent : « Les voici ! Elles sont sur la mer, elles viennent dans une barque sans voile. » Mireille meurt dans la douceur merveilleuse de cette extase.

IV

Ce qu'il faut dire encore et ce qu'il faudrait dire abondamment, mais ce sera, faute de temps, ma courte conclusion, c'est que la destinée entière de Mireille a un témoin, celui dont la présence met le sceau à toute « chose de beauté. » Ce grand témoin, c'est la Nature.

L'un des momens les plus émouvans du poème est celui où Mireille quitte, un peu avant l'aube, le mas des Micocoules, pour s'en aller à la mort. A cet instant, tout le ciel la contemple. Les constellations frissonnent de la voir fuir. C'est l'heure où l'on commence à traire. Les chiens, « blancs comme des lis, » sont immobiles, « le museau allongé dans les thyms. » Ils ont reconnu la jeune maîtresse et n'ont même pas tressailli. « Et sur les touffes des panicauts, des camphrées, ce perdreau de fille bondit, bondit ! Ses pieds ne touchaient pas le sol ! » Nul d'entre les bergers n'a songé à quitter ses bêtes pour l'escorter : ils la regardent, sans mot dire, disparaître, « comme un esprit. » Toute la fatalité, qui va suivre et que l'on pressent, n'arriverait qu'à la moitié de son expression, sans ce silence auguste.

Autre moment tragique : le combat entre Vincent et Ourrias. Morceau à effet, morceau étudié, où des traits de réalisme assez rude se mêlent aux moyens traditionnels, à des comparaisons qui ont traîné dans tous les poèmes épiques. L'écrivain veut

être admirable ; il réussit, par endroits, à se faire admirer ; l'émotion est nulle. La nature nous apparaît : tout se pénètre de grandeur, de noblesse héroïque. Derrière les torsions des deux lutteurs, le poète fait apercevoir la plaine de la Crau, la mer à l'horizon, la mélancolie du soleil qui sombre, et la lutte produit l'effet d'une bataille de géans. Quand le revirement dramatique, si poignant et si effroyable, s'accomplit, quand Ourrias, à qui Vincent vient de faire merci, reparaît, mais en assassin, et court trouer la poitrine de son rival des pointes du trident de fer, le témoin éternel est là, pour assister à l'odieux forfait, pour lui donner la majesté suprême : « Le pauvre vannier roule de son long — et l'herbe ploie, ensanglantée, — et de ses jambes souillées de terre — les fourmis des champs font déjà leur chemin. » Mais c'est la même lumière décroissante qui éclaire de ses tons divins ce spectacle d'horreur : « La Crau était tranquille et muette. — Au loin, son étendue — se perdait dans la mer, et la mer dans l'air bleu ; — les cygnes, les macreuses lustrées, — les flamans, aux ailes de feu — venaient, de la clarté mourante, — saluer, le long des étangs, les belles et dernières lueurs. » De pareilles beautés feront vivre le poème de *Mirèio* autant que ces ouvrages des anciens, qu'il rappelle, et qu'en ces endroits, il égale.

Si notre Fénelon ou si l'Anglais Landor étaient encore de ce monde, ces auteurs de conversations imaginaires feraient sans doute recevoir Mistral aux champs élyséens par Théocrite et par Virgile, et nous entendrions s'entretenir sur la jeunesse ou sur l'amour ces trois ombres courtoises de poètes passionnés, qui furent des lettrés infiniment subtils, et louèrent la vie rustique.

ERNEST DUPUY.

LA VILLE ET LA COUR

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE[1]

EXTRAITS DU JOURNAL
DU COMTE RODOLPHE APPONYI

III[2]

ANNÉES 1838-1839-1840

---

12 février 1838. — Le général de Flahaut est écuyer du Duc d'Orléans : à ce titre, il a rang, dans la voiture du prince, au-dessus du général Baudrand, qui est aide de camp de Monseigneur. Le général Baudrand admet cette supériorité dans la voiture, mais il prétend qu'il doit avoir le pas sur l'écuyer dans les appartemens, quand ils s'ouvrent pour des bals et des réceptions, et d'autant qu'il est dans l'armée plus ancien de grade que M. de Flahaut. Celui-ci conteste cette prétention, il la trouve tellement déplacée que, pour ne pas la subir, il a offert sa démission. A son grand désappointement, elle a été acceptée!

Baudrand, comme vieux serviteur de la maison d'Orléans, a trouvé dans cette occasion bien plus d'appui auprès du Roi qu'auprès du Duc d'Orléans; ce dernier ne lui est pas très favorable à cause de ses sympathies non dissimulées pour Guizot et les doctrinaires, situation qui déplaît au prince dont Thiers a su gagner la faveur.

Cependant, le Prince Royal et Mme la Duchesse d'Orléans

(1) *Copyright by* Ernest Daudet.
(2) Voyez la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

avaient représenté au Roi et à M. Baudrand lui-même, combien M. de Flahaut leur était utile à la place qu'il occupe à leur Cour, et qu'ils espéraient, par conséquent, que le général Baudrand voudrait bien, par attachement pour eux, faire un petit sacrifice d'amour-propre, en cédant au comte de Flahaut. Le général Baudrand se prêta facilement aux vœux de ses maîtres. Il passa chez M. de Flahaut, pour lui dire qu'il était prêt à lui abandonner un rang qui lui avait été conféré par Leurs Majestés, et auquel il n'aurait pu renoncer sur une simple contestation. J'ai remarqué qu'au dernier concert que le Duc d'Orléans a donné, le général Baudrand s'est plus que jamais effacé, tandis que M. de Flahaut s'est montré plus affairé encore qu'à l'ordinaire.

Ces petites soirées, au reste, me paraissent d'une raideur excessive. Le Prince Royal, tout en disant qu'il désire qu'on ait un peu plus l'air de s'amuser, est cependant enchanté qu'on chuchote tout bas au lieu de parler haut, que tous les hommes soient rangés à une respectueuse distance de la table de Mme la Duchesse d'Orléans, autour de laquelle se forme un grand cercle de femmes qui ne parlent pas non plus. De temps en temps, on entend la voix de Mme la Princesse Royale, adressant une ou deux phrases aux dames qui se trouvent auprès d'elle, ou bien indiquant des places aux personnes qui arrivent. Monseigneur reçoit à la porte : c'est-à-dire qu'il incline la tête avec dignité pour saluer ceux qui entrent dans son salon ; il ne dit pas grand'-chose, mais il gronde ceux qui n'arrivent pas à l'heure indiquée sur ses invitations. Il a, en outre, la mauvaise habitude de parler plutôt aux petites Anglaises, ou bien à d'obscurs personnages, qu'aux gros bonnets. Avant son mariage, cela était pardonnable, mais aujourd'hui, dans le salon de la duchesse même, ces distractions sont fort choquantes et en contradiction avec cette atmosphère de Cour et de cérémonial que Son Altesse Royale aime à respirer.

A la Cour, personne ne doute plus de la grossesse de Mme la Duchesse d'Orléans ; on dit qu'elle est grosse de trois mois ; dans la société, on en doute encore. Le faubourg Saint-Germain fait montre dans cette occasion de sa méchanceté ordinaire.

4 mars. — M. de Talleyrand, en dépit des instances que Mme de Dino lui a faites, de ne point parler à l'Institut pour honorer la mémoire d'un des membres de la Compagnie, M. Reinhard, qui

vient de mourir à un âge fort avancé, s'est fait porter dans la salle, car, depuis quelques mois, il ne peut plus se porter sur ses jambes. Il a lu un discours en honneur de feu son collègue. Les personnes qui ont assisté à la séance m'ont assuré que ce morceau d'éloquence avait fait beaucoup d'effet, grâce à la manière dont l'auteur l'a débité.

Quoi qu'il en soit, les amis du prince de Talleyrand n'ont pas manqué de dire que son discours avait produit le plus merveilleux effet dans le monde politique et littéraire. Le *Journal des Débats* en a fait un éloge pompeux qu'on a lu au prince, qui est ravi et enchanté. J'espère, pour son bonheur, qu'il n'a pas lu les articles du *Constitutionnel*, du *National* et d'autres journaux, qui le déchirent impitoyablement et le traînent dans la boue.

Ce que Mme de Dino redoutait arriva : M. de Talleyrand, vieux et fatigué comme il l'est, a été très souffrant à la suite de l'effort qu'il a dû faire. On a craint une attaque d'apoplexie, car il a eu deux syncopes très alarmantes. Je suis allé le voir, ces jours derniers, il n'y avait que très peu de monde : la duchesse de Dino qui ne le quitte pas, Mlle de Périgord, le duc de Noailles, et l'ambassadrice de Sardaigne, MM. de Montrond et de Valençay qui peuvent être considérés comme de la maison ; tous s'occupaient du maréchal Soult qui était là et dont la présence semblait fatiguer le prince. Le salon était fort peu éclairé ; M. de Talleyrand avait des quintes de toux très fortes, ce qui préoccupait singulièrement Mme de Dino ; elle en était si inquiète qu'elle ne pouvait suivre la conversation avec un peu de suite. Couché dans son fauteuil, M. de Talleyrand ne disait presque rien. Tout le monde parlait bas. Un seul coin du salon était un peu plus animé que le reste, celui où Mlle Pauline faisait les honneurs à Marie Apponyi et à Mlle de Brignole. Ces trois jeunes personnes riaient entre elles ; leurs éclats arrivaient de temps en temps jusqu'à nous et faisaient sourire quelques personnes de notre cercle, d'ailleurs si grave, si peu animé.

16 mai. — Hier a eu lieu un ravissant déjeuner dansant, chez nous à Auteuil (1). Tout le monde était enchanté de se trouver dans ce ravissant séjour, aussi près de Paris, au milieu d'un parc superbe.

(1) L'ambassadeur avait loué à Auteuil, pour y passer l'été, une maison de campagne dite le Château de la Tuilerie.

« C'est une véritable féerie, » me disait-on.

Et toute cette foule circulait facilement dans cette immense salle, dans ces vastes appartemens tout embaumés du parfum de cette masse de fleurs. Les terrasses, la vaste lanterne de la tour, la plate-forme sous les combles du château, tout cela était couvert d'invités qui ne se lassaient pas d'admirer et jouissaient sans contrainte des enchantemens de ces lieux.

La fête a duré jusqu'à huit heures, et c'est alors seulement que nous avons dîné. La princesse Berthe de Rohan a dîné avec nous et a passé la soirée. Pendant le plus brillant moment de la fête, le bruit s'est répandu que le prince de Talleyrand était mort. Il était au plus mal il y a deux jours et, à l'heure qu'il est, il n'est pas mort encore, mais à toute extrémité ; on attend sa fin d'un moment à l'autre. L'abbé Dupanloup y est pour l'assister. J'ignore si l'archevêque de Paris a fait quelque tentative pour voir le prince. Il ne manquera pas certainement de le faire dès qu'il aura eu la nouvelle du danger de mort dans lequel il se trouve.

2 juin. — Mlle Pauline de Périgord a la fièvre tierce, à la suite des émotions qu'elle a éprouvées au moment de la mort du prince de Talleyrand. Marie (1) va la voir et la trouve horriblement changée ; elle a sincèrement aimé son oncle, mais, malgré cela, elle en avait une peur affreuse. Aussi a-t-elle assuré à Marie que chaque fois que sa mère et l'abbé Dupanloup l'envoyaient auprès du prince pour obtenir la fameuse signature (2), elle était dans un tel état de violence, produit par le combat qu'elle se livrait à elle-même, qu'en sortant de la chambre de son oncle, il lui était arrivé de s'évanouir. Sa mère et l'abbé Dupanloup lui avaient dit qu'elle était responsable de la réussite de la chose, d'où dépendait le salut éternel du prince. Mlle Pauline, pieuse et fervente, douée d'une imagination vive, nerveuse et impressionnable, a donc souffert mort et martyre pendant toute la semaine qui a précédé la mort du prince de Talleyrand.

« Tu ne te figures pas, ma chère Marie, disait-elle, ce que c'est que de voir mourir une personne que l'on aime. Mon pauvre oncle ne pouvant rester couché, à cause de l'énorme

(1) Marie Apponyi, fille de l'ambassadeur.

(2) La rétractation des erreurs de sa vie, que Talleyrand n'a signée que quelques heures avant sa mort.

plaie qu'il avait dans le dos, s'appuyait sur un coussin qu'on avait suspendu au plafond avec des cordes. A mesure que ses forces l'abandonnaient, sa pauvre tête, n'ayant aucun soutien, tombait tantôt en avant, tantôt à droite, tantôt à gauche. Les dernières heures, pendant que l'on récitait les prières des agonisans, dont les trente ou quarante personnes qui étaient dans cette chambre répétaient les derniers versets, M. de Bacourt, l'abbé Dupanloup, le valet de chambre et le médecin de mon oncle le soutenaient alternativement par les épaules, et c'est ainsi qu'il rendit le dernier soupir. Nous autres de la famille, nous étions à genoux autour de ce pauvre oncle, à prier, à pleurer tour à tour. Lorsque le médecin déclara qu'il n'existait plus, nous embrassâmes cette main déjà toute glacée. Dès ce moment, je sentis le frisson parcourir tous mes membres, je ne pus ni manger ni dormir, je pleurais et je riais tout à la fois. Depuis quelques jours, je suis cependant un peu mieux, mais la fièvre revient parfois encore. »

Marie lui a offert de venir passer quelques jours à Auteuil; elle a accepté avec empressement et reconnaissance, mais il n'est pas sûr qu'elle vienne d'ici à longtemps, car elle ne peut quitter son lit.

23 juillet. — Londres regorge encore d'une foule immense, qui se presse dans ses longues et larges rues, et tout ce monde applaudit une jeune fille de dix-sept ans qui vient d'être couronnée reine d'Angleterre. C'est une chose imposante que de recevoir les hommages bruyans de trois millions d'individus de tout âge, de toutes les classes, de toutes les opinions, de toutes les nations, de toutes les croyances, réunis dans une si vaste capitale. La jeune Reine en a été touchée, flattée peut-être, mais nullement étonnée, tant elle est pénétrée de la grandeur de sa position et de la toute-puissance du prestige qui entoure la royauté en Angleterre.

Ce n'est pas cet amour filial, cette fidélité constante dont nos empereurs se voient entourés; sentimens qui proviennent de la gratitude qu'on leur doit, pour le bonheur dont on jouit sous leur gouvernement paternel, que dirige une seule volonté ferme, ayant pour but constant le bonheur et le bien-être des peuples. En Angleterre, où la volonté du souverain n'est que peu de chose, où sa puissance est limitée par les Chambres au point que la

royauté n'existe vraiment que de nom, le témoignage de l'enthousiasme populaire, pour la jeune Reine, tient plutôt aux usages et à des formes traditionnelles dont les Anglais sont esclaves, qu'à l'amour que le peuple devrait professer pour le souverain.

Quoi qu'il en soit, la Reine a été vivement applaudie par ses sujets, chose qui n'arriverait certainement pas en France. Sous ce rapport, l'Angleterre, en dépit des Whigs, offre encore des ressources contre un bouleversement social. Néanmoins, les mêmes cris de joie et d'enthousiasme qui ont retenti pour la Reine, ont été prodigués aussi au maréchal Soult. C'est qu'il est, à la fois, le représentant de la royauté de Juillet et du bonapartisme. Il est homme du peuple, sorti de cette foule pour s'élever au grade le plus éminent. Son talent lui a valu de la gloire à juste titre et le « mob » (populace) de Londres, en vénération devant le maréchal, n'adore en lui que l'homme du peuple et la révolution épicière de ses confrères de Paris. Si les habitans des bords de la Tamise ont applaudi la Reine par habitude, ils ont, par contre, applaudi le maréchal par un sentiment bien raisonné.

Ce qui vient encore à l'appui de mes dires, c'est que le Duc de Nemours se trouvait complètement effacé par le maréchal. Les démonstrations en faveur de celui-ci ne prouvent donc pas qu'il règne de l'amitié, entre les gouvernemens d'Angleterre et de France; elles révèlent, tout au contraire, des sympathies cachées qui existent entre les deux grandes capitales, mais peu favorables aux deux gouvernemens.

En ce qui concerne le Duc de Nemours, il faut reconnaître que la Cour et la ville ont été bien sévères pour lui. Je sais, par Mme de Liéven, que la reine d'Angleterre a été très choquée d'une visite que le prince lui a faite dans sa loge au Théâtre-Italien. Elle a trouvé que cette démarche avait été trop familière et que le Duc de Nemours aurait dû, avant de la hasarder, faire demander la permission à Sa Majesté britannique.

Je ne connais pas suffisamment l'étiquette de la Cour de Saint-James pour savoir si, et en quoi, le Duc de Nemours a manqué à la Reine dans cette circonstance, mais ce dont je suis parfaitement sûr c'est que, loin de vouloir offenser Sa Majesté, il a fait au contraire un grand effort sur sa timidité en se rendant dans la loge royale, et qu'il n'y aurait certainement pas été, s'il ne l'avait cru de son devoir.

24 août. — Mme la Duchesse d'Orléans vient d'accoucher d'un fils bien désiré par la famille royale. Le corps diplomatique a été appelé immédiatement à la Cour ; il a été reçu par le Roi, la Reine, le Duc d'Orléans et tous les princes et princesses, dans le salon de l'accouchée. Leurs Majestés firent cercle et présentèrent le jeune prince aux ambassadeurs. Mme la comtesse de Lobau, première dame d'honneur de Mme la Duchesse d'Orléans, avait le nouveau-né dans ses bras et le montra à tous les membres du corps diplomatique, en faisant le tour du salon.

Le petit Comte de Paris est blanc et rose ; il dormait tranquillement et avait l'air d'une poupée de cire. Le Duc d'Orléans nous dit : « Messieurs, je vous présente mon fils ; il est déjà chrétien. » Le petit prince venait d'être ondoyé dans la chapelle des Tuileries par l'archevêque de Paris. Le baptême solennel aura lieu au mois d'octobre à Notre-Dame, ainsi que l'exige l'étiquette. Il y aura des fêtes à cette occasion ; mais il y en aura aussi de publiques mercredi prochain.

La Duchesse d'Orléans a beaucoup souffert pendant les douze dernières heures et elle a été d'une faiblesse extrême après sa délivrance...

28 août. — Hier a eu lieu le *Te Deum* à l'église de Notre-Dame (1). On nous avait dressé une tente, dans la grande nef, devant laquelle on a placé notre tribune en face de celle des pairs du royaume. Dans cette tente, qui servait de salle de repos pour le corps diplomatique, on avait poussé les soins et prévisions jusqu'à établir un certain dégagement au beau milieu de la cathédrale. Le Roi a été reçu avec de très vives acclamations, mais il a été mécontent du discours que l'archevêque lui a tenu à l'entrée, au parvis de l'église.

La Duchesse d'Orléans a failli être victime de l'imprudence de ses femmes de chambre. Immédiatement après ses couches, tout le monde fut tellement ravi de la naissance d'un prince, que les médecins et l'accoucheur même suivirent, avec les dames d'honneur, le Roi, la Reine et les princes qui allèrent, avec le nouveau-né, dans les salons où une foule de monde et l'archevêque les attendaient. Pendant ce temps, la Duchesse d'Orléans, livrée à elle-même, crut pouvoir changer de lit. Ses femmes de

(1) Pour la naissance du Comte de Paris.

chambre se hâtèrent d'exécuter le désir de leur princesse et la transportèrent dans un autre lit, qu'elles avaient eu soin de bassiner tant et plus. L'effet de cette imprudence ne se fit pas attendre : au retour des médecins, dont l'absence avait duré un quart d'heure à peu près, une forte hémorragie s'était déjà déclarée, et l'on crut pendant un instant que c'en était fait de la princesse royale. On est parvenu à la sauver, mais une affreuse faiblesse a été le résultat de cette secousse. Le Duc d'Orléans était, dit-on, hors de lui d'inquiétude et de douleur.

20 décembre. — La réouverture des Chambres met de nouveau tout le monde en émoi. Ce sont des intrigues à n'en plus finir contre le comte Molé et son ministère (1); on veut le renverser sans savoir qui mettre à sa place, c'est une coalition monstrueuse entre la gauche et le centre gauche, les doctrinaires et les carlistes. Ces élémens si différens peuvent bien s'accorder pendant quelque temps, mais ils ne sauraient former un ministère qui puisse avoir une majorité compacte dans la Chambre. Le renversement du ministère Molé mettrait, par conséquent, le Roi dans la nécessité de dissoudre la Chambre, pour en faire élire une nouvelle, ce qui serait un embarras et un danger immense pour la royauté de Juillet.

Dupin a été réélu président de la Chambre à la majorité de cinq voix seulement, ce qui est un échec grave pour le gouvernement. Hier soir, on doutait même de l'élection de Cunin-Gridaine comme vice-président et l'on croyait généralement qu'Odilon-Barrot l'emporterait, ce qui eût été déplorable et aurait amené la retraite du ministère. Fort heureusement pour les affaires du jour, on est parvenu à faire élire aujourd'hui Cunin-Gridaine.

Cette difficulté vaincue, il en reste encore un bon nombre à surmonter ; tout présage une très mauvaise réponse au discours du Roi. Le projet de cette réponse sera rédigé, je n'en doute pas, dans le sens le plus subversif, et la discussion qui s'ensuivra sera au plus haut degré dangereuse. Si le ministère parvient à se maintenir jusqu'après cette malencontreuse adresse, je le crois sauvé pour tout le reste de la session. Dieu veuille que ce soit ainsi !

(1) On sait que le Cabinet Molé tomba, au mois de mars suivant, sous les votes d'une coalition des partis représentés dans la Chambre qu'avait organisée Guizot avec le concours des carlistes et des républicains.

MM. les Belges nous donnent aussi du fil à retordre : ils sont vraiment insupportables, exigeans et mauvaises têtes, et tout cela parce qu'ils comptent sur le parti libéral, ou pour mieux dire révolutionnaire, en France. Ils espèrent forcer le roi Louis-Philippe à se ranger du côté de la Belgique et allumer ainsi, entre la Belgique et la Hollande, une guerre d'où résulterait infailliblement la guerre générale, si la France prenait fait et cause pour la Belgique contre le roi des Pays-Bas.

29 décembre. — Depuis quelque temps, nous sommes tous dans l'admiration de Mlle Rachel, jeune personne de dix-huit ans, qui réunit à une grande simplicité un immense talent de déclamation lyrique. Elle joue d'inspiration et produit, par son jeu admirable, un effet merveilleux, d'autant plus étonnant qu'elle a tout contre elle, son organe, sa figure, sa taille petite et chétive.

Mlle Mars, qui ne manque jamais une occasion d'être méchante et envieuse, a tout fait pour perdre ce talent naissant. Elle a commencé, d'abord, par déclarer qu'elle ne permettrait jamais que Mlle Rachel jouât dans un drame moderne, pas plus que dans les tragédies nouvelles, elle l'a reléguée dans les rôles joués autrefois par Mlle Duchesnois, croyant ainsi la perdre, vu que, depuis la retraite de Mlle Duchesnois, chaque fois qu'on donnait une de ces anciennes tragédies, la salle restait vide.

Quels n'ont pas été son étonnement et sa rage lorsqu'elle a constaté qu'en voulant faire tort à Mlle Rachel, elle lui a fait, au contraire, un bien infini. La salle est comble chaque fois que Mlle Rachel paraît dans ces anciens rôles; jamais le théâtre de la Comédie-Française n'a fait de meilleures affaires qu'en ce moment. Ce qui chagrine bien plus encore Mlle Mars, c'est que, lorsqu'elle joue dans les nouveaux drames ou dans les anciennes comédies, le théâtre est bien moins rempli que lorsque Mlle Rachel joue dans *Bajazet* ou autres tragédies qui, depuis longtemps, étaient rayées du répertoire.

Mme Alfred de Noailles et autres dames de la société la font venir, pour lui faire réciter des scènes. Elle y va avec sa mère et accompagnée de Samson, dans lequel elle a grande confiance. Jamais elle ne joue un rôle nouveau, sans l'avoir répété préalablement avec cet acteur. La tenue de Mlle Rachel dans les salons est parfaite, c'est celle d'une jeune fille simple et décente. Elle est tellement préoccupée de son rôle qu'elle n'a l'air ni de voir,

ni d'entendre ce qui se passe autour d'elle, c'est au point qu'elle reçoit, presque avec indifférence, les complimens qu'on lui fait. Sa modestie la fait douter de son talent et, même au théâtre, lorsque la salle retentit d'applaudissemens, elle n'en éprouve de contentement que lorsque Samson lui dit qu'elle les a mérités et lui exprime sa satisfaction.

Les leçons de Samson consistent non pas à apprendre la déclamation à Mlle Rachel, ce qui ne ferait que gâter le talent de cette prodigieuse jeune fille : il se borne, à ce qu'il dit lui-même, à discuter avec elle le sujet de la pièce en lui indiquant à bien saisir les différens caractères des personnages et en lui enseignant l'histoire de l'époque où l'action s'est déroulée.

— Il est rare, me disait Samson, qu'après un exposé des événemens qui ont inspiré la pièce qu'elle doit jouer, Mlle Rachel ne saisisse parfaitement son rôle, jusque dans les plus petites nuances. Aussi, joue-t-elle chaque rôle d'une manière si différente que je n'en reviens pas moi-même d'étonnement et d'admiration. Elle s'identifie tellement avec le caractère qu'elle doit représenter, qu'elle devient pour ainsi dire le personnage même et que, par là, tout ce qui sort de sa bouche est d'un naturel sublime, inimitable et d'une merveilleuse vérité.

Mlle Mars, qui ne se résigne pas aux succès foudroyans de Mlle Rachel, s'occupe très sérieusement de former une élève qui sera, dit-elle, une rivale redoutable pour Mlle Rachel, qu'elle dépassera en talent et en grâce. Déjà elle la surpasse en beauté, chose peu difficile, car Mlle Rachel n'est point belle.

25 mars 1839. — Nous sommes de nouveau dans une interminable crise ministérielle. Aucun parti n'est en état de former un ministère qui puisse marcher avec cette Chambre. Grâce aux intrigues des doctrinaires et à la coalition qu'ils ont formée contre le ministère Molé, celui-ci s'est vu forcé de dissoudre la Chambre. Celle qui vient d'être élue n'est pas meilleure. On y retrouve tous les élémens de la coalition : elle représente l'alliance des doctrinaires avec la gauche et les carlistes. Sa majorité est bien positivement centre gauche et, à peine réunie, elle s'est prononcée contre Molé qui s'est retiré.

Maintenant qu'il n'y est plus, comment le remplacer ? Le ministère qui lui succédera ne saurait suivre une autre marche que celle qu'il a suivie. Il est bien clair que, si le ministère Molé

n'a pu avoir la majorité dans la Chambre qui vient d'être dissoute, ses successeurs l'auront bien moins dans celle-ci. Telle est la position qui résulte de la monstrueuse alliance du parti conservateur avec la gauche et les légitimistes. La coalition se trouve aujourd'hui débordée par la gauche. Celle-ci, arrivant au pouvoir, fait, nécessairement, ses conditions à la royauté. La royauté défend ses prérogatives constitutionnelles et se trouve soutenue, sur ce point, par le parti doctrinaire. Autant dire que les alliés d'hier ne s'entendent plus et un ministère composé de leurs chefs devient impossible. L'ancien ministère n'avait pas la majorité, un ministère doctrinaire pur ne l'aurait pas non plus et le centre gauche, qui l'aurait peut-être, est impossible à son tour parce qu'il exige trop de concessions du pouvoir royal.

Louis-Philippe se trouve donc dans une très fâcheuse situation : il charge tantôt le maréchal Soult, tantôt le duc de Broglie, tantôt Thiers de lui former un ministère, mais ils n'y parviennent pas, faute d'entente. La Chambre est ajournée, et le Roi a chargé Guizot de la formation d'un Cabinet.

23 mai. — Nous avons eu d'horribles massacres dans les rues de Paris (1), et je crains bien qu'on n'en voie encore. Paris et les Parisiens resteront toujours les mêmes, avides de plaisirs : au milieu de toutes les horreurs qui se passent dans les rues, l'on a dansé chez nous et chez d'autres ; on se battait encore le lundi et, malgré cela, nos salons étaient combles, près de mille personnes y circulaient, mangeaient, dansaient.

Notre position a été assez désagréable, à cette occasion, car, d'un côté, il n'y avait pas la possibilité de faire dire à deux mille personnes qu'il n'y aurait point de déjeuner dansant et, de l'autre, il nous paraissait probable que personne ne viendrait si

(1) L'insurrection des 12 et 13 mai. Barbès, Blanqui et autres, à la tête de quelques centaines d'hommes, essayèrent, mais en vain, de soulever Paris. La tentative échoua, non, malheureusement, sans qu'il y eût du sang versé. L'affaire se dénoua devant la Cour des pairs. Barbès fut condamné à mort et ses complices à des peines graduées. La sienne fut commuée par le Roi en celle des travaux forcés à perpétuité. On sait que Victor Hugo contribua à faire obtenir cette grâce au condamné en la sollicitant au nom de la princesse Marie, qui venait de mourir, et du Comte de Paris, qui venait de naître. Il écrivit au Roi :

Par votre ange envolé ainsi qu'une colombe,
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau,
Grâce encore une fois, grâce au nom de la tombe,
Grâce au nom du berceau !

les massacres du dimanche continuaient le lundi, jour fixé pour le déjeuner. De plus, en décommandant une fête annoncée depuis si longtemps, on aurait peut-être fort alarmé le public qui, déjà, l'était passablement. Il fut donc décidé qu'on laisserait les portes de l'hôtel, comme jadis, ouvertes, que tout serait préparé en conséquence, au risque même de n'avoir personne.

Mais, dès une heure et demie, tandis qu'ordinairement on n'arrive qu'à deux heures, toutes les rues étaient déjà remplies de voitures qui nous arrivaient de tous les quartiers élégans de Paris. Tout ce monde, pimpant et parfumé, descendait devant notre hôtel. C'est à peine si l'on parlait de l'émeute et, cependant, les fleurs qui devaient garnir la galerie avaient manqué, parce que le marché était envahi par la troupe de ligne ; au lieu de fleurs, on n'y voyait que des canons et des obus.

Les plus timorées de nos dames arrivèrent à quatre heures, au moment où les insurgés étaient complètement battus et dispersés. Le déjeuner a duré jusqu'à huit heures et demie. Nous avons dîné à neuf heures et, à onze heures, je suis allé prendre Mme de Landberg, sœur du comte Hatzfeld, pour la présenter chez la marquise de Bartillat où devait avoir lieu un souper très élégant. J'y suis resté jusqu'à une heure, puis je me suis rendu à un autre souper, chez la comtesse Leroideville, à laquelle j'avais aussi promis de venir : il était cinq heures du matin, je crois, lorsque je suis rentré chez moi.

Depuis, les fêtes continuent. Ce sont deux et trois petits bals par jour, des dîners, des parties à la campagne, des courses à Chantilly. En un mot, on ne tient aucun compte des dangers qui nous entourent. Jamais, en effet, les émeutes n'auront eu un caractère plus sanglant que cette fois : messieurs les émeutiers tuaient les officiers et les soldats qu'ils faisaient prisonniers, ils se promenaient dans les rues par groupes de dix ou quinze, avec des fusils de chasse et, sans mot dire, tiraient sur les passans comme sur du gibier. Heureusement qu'une seule section s'est levée, celle qu'on appelle des Quatre-Saisons ; les autres se sont abstenues et il y en a douze, autant que d'arrondissemens. Si les onze autres avaient pris les armes, les pires événemens étaient à redouter.

Demain, il y a grand bal chez lady Granville en l'honneur de la reine d'Angleterre : toutes les femmes sont invitées à venir vêtues de rose et de blanc, les vieilles en blanc avec un bouquet

de roses, les hommes en inexprimable blanc, gilet de même et un bouquet de roses à la boutonnière. La galerie sera ornée de tentures blanches et roses à franges d'argent, avec des masses de roses partout.

Le 30 de ce mois, il y aura un énorme dîner en uniforme chez nous, en honneur de la fête de notre Empereur. Ce sera le premier dîner de cérémonie qui aura lieu à notre ambassade depuis la révolution de Juillet. Le nouveau ministère, le corps diplomatique et les gros bonnets du pays en seront.

2 juin. — Auersperg (1), qui était ici depuis quelque temps, nous a quittés ce matin. Il a été passablement effrayé des émeutes : pour un empire, il ne serait pas allé au théâtre de la Gaîté où j'avais pris deux loges pour la représentation de lundi. Ce théâtre se trouvant dans le quartier où l'on se battait, il m'a déclaré très positivement que, pour son compte, il n'irait pas. Nous autres, qui avons, depuis tant d'années, l'habitude de ces scènes sanglantes, nous ne concevons pas qu'elles puissent produire de l'effet sur les étrangers, mais cependant, le lendemain, on voyait, à toutes les portes des hôtels de la rue de la Paix, des voitures de voyage prêtes à partir et, huit jours durant, on a eu toute la peine du monde à se procurer des chevaux de poste.

La fête de l'Empereur a été célébrée chez nous, par un grand dîner en uniforme qui a été vraiment superbe : plus de quatre cents bougies éclairaient la salle à manger, le dîner était de quarante-deux personnes : une harmonie militaire égayait un peu ce solennel repas; à neuf heures, on alluma dans le jardin des feux de Bengale et, pendant ce temps, les salons s'étaient remplis et on valsait de bon cœur.

La duchesse de Montmorency nous a donné un déjeuner dansant qui, commencé à trois heures de l'après-midi, a fini à trois heures du matin. On y a donc déjeuné d'abord, puis dîné et enfin soupé, tout cela au milieu d'une profusion de fleurs, avec un soleil magnifique, une verdure de gazon admirable et sous des ombrages de fleurs. Les repas ont été aussi délicats, aussi soignés que s'ils avaient été faits pour une table de douze personnes et nous étions trois cents. Le soir, tous les salons

(1) Le prince Vincent d'Auersperg, alors âgé de vingt-sept ans ; il fut conseiller intime et chambellan de l'empereur François-Joseph.

étaient inondés de lumière et, à travers les grandes croisées, l'on voyait des feux d'artifice apparaître et disparaître, tour à tour, au milieu d'arbres centenaires : on en était tout ébloui.

Le bal des roses chez lady Granville, a été magnifique d'élégance, de magnificence et de profusion en tout genre. Deux mille personnes circulaient, d'un côté, dans les bosquets de roses, à perte de vue, et, de l'autre, dans des appartemens richement dorés et splendidement éclairés. Cette fête a duré jusqu'au lever du soleil, dont les rayons n'éclairèrent que le jardin et ne purent pénétrer dans les salons, tant étaient épais les rideaux et les voûtes de roses et de feuillage qui lui en défendaient l'entrée.

Les femmes, tout en voyant naître le jour, n'en furent point éclairées, chose si désagréable et si désavantageuse pour les plus fraîches, les plus belles; grâce à la magie des lumières, elles restèrent fraîches et belles, même après le cotillon, et l'adorateur le plus exigeant avait encore lieu d'être satisfait, en admirant l'éclat et la beauté de sa belle jusqu'au dernier moment. Les adorateurs autant que les adorées doivent être reconnaissans à lady Granville, de son arrangement si fastueusement spirituel.

La princesse de Liéven, après avoir mis longtemps à se décider, a pris, enfin, le parti d'aller passer une partie de l'été à Baden, avec Mme la duchesse de Talleyrand. Cette pauvre princesse est bien la personne la plus malheureuse du monde Elle ne vivait et ne respirait que pour les intrigues. Une fois lancée en dehors de ce cercle, elle se meurt d'ennui et de désespoir. Je ne crois pas qu'elle puisse survivre longtemps au chagrin de ne plus pouvoir agir. Elle avait cru que MM. Guizot, Thiers et consorts reviendraient au pouvoir : dans ce cas, elle se serait réservé, ou bien on lui aurait peut-être accordé quelque simulacre d'influence; mais aujourd'hui, où nous avons un ministère tout à fait en dehors des combinaisons Thiers et Guizot, la pauvre princesse n'a plus de point d'appui pour tramer quelques intrigues politiques. C'est une grande expérience pour moi, que d'avoir suivi cette femme depuis l'apogée de sa toute-puissance jusqu'à sa décadence; elle me fait une véritable pitié.

13 juin. — Le Roi fait, en ce moment, remettre à neuf le château de Saint-Cloud; j'y suis allé dernièrement avec Auers-

perg qui a été étonné du luxe et de la magnificence, autant que du confortable, qui règnent dans l'ensemble de ce château. Le grand appartement que le Roi a fait faire est vraiment superbe : les plafonds voûtés à dôme sont éblouissans de peintures, de sculptures, de moulures et de dorures ; de même les boiseries et toutes les portes de cette longue suite de belles pièces ; tous les panneaux sont remplis par les plus magnifiques Gobelins, pris sur les tableaux de Rubens qui se trouvent dans la galerie du Louvre ; pour mettre les chaises et les canapés en rapport avec ces admirables tapisseries, il les a fait recouvrir des chefs-d'œuvre provenant des fabriques si renommées de Beauvais ; rien ne saurait être comparé à la vivacité des couleurs et à la composition de ces arabesques, rosaces et guirlandes, etc., etc., c'est comme la plus fine mosaïque, la plus belle peinture ; ces perroquets, ces papillons semblent se balancer sur ces touffes de fleurs, et leur plumage est si ravissant de légèreté et d'une magie de couleurs, si étonnantes qu'on serait tenté de les enlever de leur brillant encadrement.

La salle de billard, qui se trouve à la suite de cet appartement, est tout à fait dans le même style, et le billard lui-même, comme tous les autres meubles fabriqués d'après les plus beaux modèles de Boule, est incrusté de médaillons en émail. Près de cette salle se trouve une bibliothèque, tout en bois de chêne admirablement sculpté, haute de deux étages, éclairée d'en haut et ornée de deux immenses portes cintrées, à grandes glaces diaphanes, qui donnent dans deux appartemens opposés, dont l'un a la vue sur les belles et sombres allées du parc, ses jets d'eau, ses gazons et ses touffes de fleurs, tandis qu'en se tournant du côté opposé, l'on voit cette interminable cité de Paris, ses palais, ses monumens, ses dômes, ses arcs de triomphe, ses tours et ses flèches, et la Seine qui la traverse en serpentant et ses treize ponts de pierre et le mont Martre avec ses moulins à vent et, au delà, le château de Vincennes avec son donjon de saint Louis, son bois, sa campagne.

Ces deux vues sont bien différentes par les impressions qu'elles exercent sur nous : d'un côté, c'est l'image du repos ; de l'autre, c'est celui du mouvement, un million d'individus entassés dans un aussi petit espace ! un million de Français dans ce Paris où la tête de Louis XVI est tombée ! Cette idée fait horreur ! Et Louis-Philippe repose, respire librement dans ce

même château où demeurèrent Marie-Antoinette, plus tard Napoléon, mort à l'île de Sainte-Hélène, et Charles X, fugitif, mort en exil, et, avant Marie-Antoinette, Philippe-Égalité, père du roi des Français, mort sur l'échafaud en place de Grève, dans ce Paris que le Roi appelle : « ma bonne ville ! » Bien d'autres souvenirs encore surgissent en foule en contemplant cette effrayante cité.

Et pourtant, tout son aspect est si riant, si magnifique ! La vie qu'on y mène est facile, douce, agréable, brillante, étourdissante si l'on veut, complète en toute espèce de jouissances, riche en contrastes ; le sublime et l'abject y vont côte à côte, le vice et la vertu s'y rencontrent à la même heure ! On a autant de facilité à se ranger d'un côté que de l'autre, ou à rester entre les deux et être ce que l'on appelle vulgairement un honnête homme.

C'est ce que l'on rencontre, journellement, dans la vie d'un bourgeois de Paris qui, après avoir bien scrupuleusement vaqué à ses affaires pendant toute la semaine, compte s'amuser le dimanche, fermer sa boutique ce jour-là, et avec sa femme, ses enfans et l'ami qui est de rigueur, faire sa petite partie à la campagne en été, et au théâtre en hiver.

Je ne connais pas au monde un être plus positif, plus calculateur, plus matériel que le bourgeois de Paris ; malgré cela, il est compatissant, charitable, non par un sentiment de devoir ou de religion, car il n'admet pas l'un et ne s'occupe pas de l'autre, mais il est charitable et compatissant par bonhomie tout simplement. Il est doux et a facilement peur, ce qui fait que, par peur, il est capable de tout et, par conséquent, se rangera, à l'occasion, du côté du plus fort, soit que le plus fort lui donne plus de garantie de sécurité, soit qu'il le redoute. C'est pourquoi la Terreur s'appuyait sur la bourgeoisie de Paris tout aussi bien que le régime militaire de Napoléon, et le bourgeois de Paris n'est, pourtant, ni le cannibale de la Terreur, ni le héros de l'Empire.

4 juillet. — J'ai voulu suivre le procès de Barbès et de ses complices, traduits devant la Cour des pairs. Singulièrement pénible est l'impression que, comme tous les assistans impartiaux, j'en ai rapportée. Les avocats qui défendent ce tas d'assassins décorés du nom de détenus politiques, sont d'une arrogance inouïe envers MM. les pairs. Le baron Pasquier préside

avec dignité, mais il ne peut cependant empêcher qu'on lui en fasse avaler de bien dures. Le parti impliqué fait tout au monde pour intimider les témoins et les juges : des lettres anonymes leur arrivent de tous les côtés, avec d'épouvantables menaces; on dit aux pairs que, s'ils condamnent Barbès, on pillera leurs maisons et que le poignard des conjurés libres vengera les victimes. Mais, de son côté, la garde nationale déclare que, si les accusés ne sont pas condamnés, elle ne marchera plus contre les émeutiers.

Ce qu'il y a de plus rassurant, c'est qu'il y a dans Paris et autour soixante mille hommes de troupes dont l'esprit est excellent. Le gouvernement prend des mesures pour repousser toute nouvelle tentative. On a fabriqué, ces jours derniers, cent mille balles, pour Paris seulement, et un grand nombre de pétards pour faire sauter les portes des maisons. Le maréchal Gérard a dit l'autre jour à quelqu'un de ma connaissance : « Nous aurons encore une émeute, j'en suis certain, mais ce sera bien la dernière. Paris sera déclaré en état de siège, tous les émeutiers pris les armes à la main seront fusillés et les rues et les maisons barricadées seront canonnées. »

Le général Pozzo nous est revenu de Londres dans un état épouvantable, tant au physique qu'au moral. Il est douloureux de voir une si grande intelligence s'affaiblir à ce point; c'est un triste et humiliant tableau pour nous tous qui sommes exposés au même péril. Le général Pozzo, dont l'esprit si fin, si délié faisait l'admiration et l'envie de tout le monde, qui s'en est servi avec tant d'adresse pour arriver aux honneurs, à la richesse et à un grand renom, a, tout à coup, tellement baissé dans ses facultés intellectuelles, qu'il se voit même au-dessous du niveau de la capacité la plus ordinaire : c'est, en un mot, un homme entièrement éteint.

10 juillet. — Le procès des inculpés des affaires du 12 mai continue; c'est entre aujourd'hui et demain que l'arrêt sera prononcé par la Cour des pairs. Des lettres anonymes, pleines de menaces, continuent à arriver aux juges : on leur déclare qu'on massacrera autant de pairs qu'il y aura de condamnés. On se demande s'ils auront le courage de condamner, et on croit que, s'ils condamnent, le Roi fera grâce. La presse, sans exception aucune, se prononce contre l'arrêt de mort. Si tel est le

résultat de ce pénible procès, il ne restera au gouvernement d'autre moyen de défense, dans l'avenir, que de déclarer Paris en état de siège et de faire fusiller impitoyablement tous ceux que l'on prendra les armes à la main.

Le maréchal Gérard, en prévision d'émeutes nouvelles, a élaboré un plan de défense de la ville de Paris, qui est un véritable chef-d'œuvre de stratégie : en moins d'une heure, Paris serait couvert de troupes et d'artillerie; les gardes nationaux n'auraient plus qu'à garder chacun son quartier et sa rue; ils pourraient donc se mettre sous les armes sans être obligés de quitter leurs affaires et sans avoir à craindre de voir piller leurs maisons pendant qu'ils opéreraient loin de leur domicile.

15 juillet. — Ce que j'avais prévu est arrivé : le Roi a commué la peine de mort de Barbès en celle des travaux forcés à perpétuité. Les journaux de l'opposition se déchaînent contre cette demi-grâce et disent que c'est pire que la mort. Sur ce dernier point, il faudrait au moins et avant tout consulter le goût d'un chacun. Je suis bien certain, par exemple, que Mialon préfère le bagne à la mort, mais je suis également convaincu que Barbès aurait préféré le dernier supplice que la grâce du Roi, et moi, à sa place, j'aurais également préféré mourir sur l'échafaud que de traîner une misérable vie, accouplé à un assassin, à un être abruti par les vices et les crimes. Je crois donc que le calme de Barbès, qui ne l'a pas quitté au moment où on lui a annoncé l'arrêt de mort, le quittera à l'annonce de l'épouvantable grâce qu'on lui a faite.

24 septembre. — L'invitation à Fontainebleau est fixée à samedi prochain pour dîner et pour y passer ensuite le dimanche. La Reine n'a consenti à ce voyage qu'à condition qu'il n'y aurait ni fêtes, ni spectacles, ni même concert dans les appartemens : rien enfin qui lui rappelle le dernier séjour à Fontainebleau, où la pauvre princesse Marie faisait les honneurs d'une manière si gracieuse, et, comme il n'y aura qu'un an au mois de janvier qu'elle a eu le malheur de la perdre, elle ne veut point entendre parler de réjouissances. C'est pourquoi on a abrégé le plus possible le séjour en lui-même, ainsi que le nombre des invités qui sera excessivement restreint.

16 mai 1840. — Tout le monde est préoccupé de ce que va devenir le nouveau ministère. Faut-il le renverser ou non? C'est la grande question. Il est constant que rien ne serait plus facile que de chasser M. Thiers de l'hôtel du boulevard des Capucines, mais ne serait-il pas possible qu'il y revînt au bout de quelque temps, sous des conditions plus dures qu'aujourd'hui? Il faut donc lui laisser le temps de s'user, de se compromettre vis-à-vis du centre gauche et, s'il était possible, vis-à-vis de l'extrême gauche, afin que, sortant du ministère, il ne puisse plus se réunir à Odilon Barrot. Il faut donc que les 221 lui votent ses fonds secrets, ce qui le maintiendrait pendant le reste de la session, même sans la majorité dans la Chambre. Il resterait donc au ministère jusqu'à l'ouverture de la session prochaine, c'est-à-dire jusqu'à la fin de février 1841.

9 mai. — J'ai dîné hier à la Cour et j'ai beaucoup causé avec la Duchesse de Nemours (1). Elle est jolie comme un cœur, douce et bonne comme un petit ange ; elle ressemble plus à sa mère qu'à son père; cependant, elle tient un peu des deux. La Reine l'aime beaucoup déjà. Son père et son frère sont ici : le premier est tout aussi timide et embarrassé de sa personne qu'il l'a toujours été; l'autre l'est un peu moins, mais il a si peu d'esprit, parle un si mauvais allemand et un français si peu intelligible, que je suis ravi pour lui qu'il aime, d'après ce qu'il m'a dit, ses terres et la Hongrie, pour laquelle il est positivement plus fait que pour le monde parisien où il doit terriblement s'ennuyer.

24 juillet. — Le bruit avait couru que Mme Lafarge s'était empoisonnée, il n'en est rien ; elle est souffrante, ce qui n'est pas bien étonnant. Néanmoins, la nouvelle était si vraisemblable que tout le monde l'a crue. Je tiens de la duchesse de Talleyrand, qui a connu Mme Lafarge, que celle-ci lui avait dit, dans le temps où elle n'était pas encore mariée, qu'elle portait toujours du poison sur elle, qu'elle en prenait de temps en temps, pour calmer les affreux maux de tête dont elle souffrait.

La duchesse m'a déclaré encore qu'elle n'avait guère vu une personne qui, sans être belle, ni même jolie, fût plus séduisante

(1) Le Duc de Nemours avait épousé en avril 1840 la duchesse Victoria de Saxe-Cobourg-Gotha.

d'esprit et de manières. C'est aussi l'opinion de Raoul de Léautaud, qui figure dans le procès comme témoin à charge, à cause du vol des diamans de sa femme, pour lequel Mme Lafarge a été inculpée. D'après lui, elle est séduisante au plus haut degré, remplie d'instruction et de talent. Il m'a raconté que, lorsque le vol fut découvert, il était à cent mille lieues de la soupçonner. C'est le commissaire de police, auquel il donnait les renseignemens nécessaires pour découvrir le voleur, qui appela son attention sur cette circonstance que des vols semblables avaient été commis dans d'autres châteaux, lorsque Mlle Capelle y faisait des visites et notamment chez sa tante, Mme Garat. Malgré tout, Raoul de Leautaud ne voulut pas y croire. Néanmoins, il en parla à sa femme, qui ne fut pas moins étonnée que lui. Ne pouvant soupçonner personne dans leur maison, ils décidèrent de ne plus faire aucune démarche pour découvrir l'auteur du vol. Un an après, Mlle Capelle, devenue Mme Lafarge, fut accusée d'avoir empoisonné son mari.

On n'a pu lire sans horreur la lettre qu'elle écrivit à Mme de Léautaud, pour la conjurer de dire qu'elle lui avait confié ses diamans pour payer le silence d'un prétendu amant. Cette lettre, à elle seule, peint toute sa perversité.

Je sais encore, par Raoul, que sa femme et Mme de Montbreton possèdent des lettres de cette malheureuse, vrais modèles de style et de grâce, dans lesquelles elle fait parade des sentimens les plus nobles et les plus élevés. Il aurait fallu être diablesse comme elle, pour ne pas être dupe d'une pareille comédie. Aussi avait-elle réussi à fasciner tout le monde et, encore à l'heure qu'il est, son avocat est éperdument amoureux d'elle.

J'ai vu dernièrement son portrait, lequel, m'assure-t-on, est frappant de ressemblance. Dans ce portrait, elle n'est ni belle, ni jolie : l'expression de la figure est méchante, mais son front est bien développé. Ce front aurait fait grand plaisir à ce pauvre Gall. Son système s'y trouve complètement vérifié : les bosses de la mémoire, de la conception, tout ce qui constitue enfin une grande intelligence, s'y trouve marqué en bosses fortement prononcées.

31 juillet. — La nouvelle du traité conclu entre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, à l'exclusion de la France,

dans l'affaire d'Orient, a produit un effet foudroyant à Paris (1). Pendant deux jours entiers, on ne parlait que de guerre, mais déjà l'on commence à se calmer. Il n'en est pas moins vrai que cette alliance entre l'Angleterre et la France, que M. Thiers déclarait éternelle, n'existe plus ; aussi les journaux français ne trouvent-ils pas d'expression assez forte, pour peindre leur dépit contre la politique anglaise et lord Palmerston surtout. Quant au gouvernement français, il s'arme par terre, et surtout par mer, pour se mettre en mesure contre l'Angleterre ; tout cela aura pour résultat une augmentation de budget et des crédits supplémentaires.

Thiers avait espéré que l'opinion, en Angleterre, serait contraire aux mesures prises par Palmerston et que l'adhésion de celui-ci à la quadruple alliance entraînerait sa chute. Mais il est arrivé précisément le contraire et les Tories mêmes se sont ralliés dans cette circonstance à lord Palmerston. Cependant, Thiers est bien décidé à lutter contre l'Europe et à mettre huit cent mille hommes sur pied, s'il le faut. Malgré toute cette jactance, nous n'aurons pas la guerre, parce que personne ne la veut et ne peut la vouloir.

29 août. — Hier soir, visite à Saint-Cloud pour présenter Annette à la Cour (2). Elle était fort bien mise : elle avait une robe en poult de soie rose de Malines, sur la tête une petite calotte grecque brodée en perles, beaucoup de diamans dans les cheveux, de superbes pendeloques et, à son corsage, son incomparable émeraude entourée de diamans. Ce bijou a fait l'admiration de toute la Cour, par sa beauté et sa prodigieuse grandeur. Le reste du corsage était orné d'un esclavage en brillans qui fait partie d'un grand collier que l'empereur de Russie a donné à Annette le lendemain de ses noces.

(1) Ce traité, qui réglait la question d'Orient, en dehors de la France, fut signé à Londres le 15 juillet, à l'insu de Guizot qui était alors ambassadeur et sans qu'il s'en fût douté.

(2) Le mariage de Rodolphe II, fils de l'ambassadeur, avec Mlle de Benkendorff avait été célébré le 10 mai à Saint-Pétersbourg. A l'occasion de ce mariage l'empereur Nicolas avait témoigné avec éclat de la haute estime en laquelle il tenait le comte de Benkendorff : non content d'assister à la cérémonie nuptiale orthodoxe et à celle de l'église catholique, il voulut conduire lui-même la fiancée à l'autel. Il avait revêtu à cette occasion le costume hongrois et portait le grand cordon de Saint-Étienne. C'est l'Impératrice qui avait coiffé la mariée. Les époux n'avaient pas tardé à partir pour Paris.

La Reine, Madame Adélaïde, la Duchesse d'Orléans, ont été délicieusement bonnes, gracieuses, affables avec Annette. Le Roi ne l'a vue qu'un instant, ayant, comme à l'ordinaire, passé toute la soirée en tête à tête avec l'ambassadeur, dans un salon qui touche à la bibliothèque.

La Reine et Madame Adélaïde nous ont donné force détails sur les dangers que le Roi a courus, et les princesses avec lui, lors d'une petite excursion par mer du Tréport à Boulogne, où le bateau à vapeur *le Véloce* s'est échoué à l'entrée du port. La Reine, qui souffre horriblement en mer, était venue à Boulogne par terre. Ses angoisses ont été cruelles, au spectacle de l'horrible tempête qui s'était déchaînée avant que les voyageurs, c'est-à-dire, le Duc et la Duchesse de Nemours et Madame Adélaïde fussent arrivés à Boulogne. Le Roi, le Duc de Nemours et Madame Adélaïde n'ont pas souffert du mal de mer, tandis que tous les autres passagers ont été affreusement malades. Marescalchi, qui était de la partie, m'a avoué que de sa vie il n'avait souffert autant qu'au cours de cette malheureuse expédition : ses douleurs étaient telles qu'il n'avait pas un instant pensé au danger qu'il courait. Il ne s'en est rendu compte que lorsque le bateau s'est trouvé engagé au milieu des débris de la jetée, contre laquelle il avait donné, au moment de son entrée dans le port. Le capitaine, voyant l'immensité du danger et craignant que le vaisseau ne se brisât, fit jeter, en guise de pont, une planche qu'on n'eut pas même le temps d'attacher, tant il fallait se presser pour faire débarquer la famille royale.

« De sang-froid, m'a dit Marescalchi, personne n'aurait osé traverser cette frêle planche que les vagues furieuses menaçaient à tout instant d'enlever ; il fallait être dans une position aussi désespérée que la nôtre pour se résoudre à ce moyen de sauvetage. »

La Reine courut au-devant du Roi qui, courant aussi comme un jeune homme, alla se jeter dans les bras de cette chère femme.

16 octobre. — Ce n'est qu'au spectacle, que nous avons su l'affreux attentat qui a été commis de nouveau contre la vie du Roi (1). Nous irons ce soir à Saint-Cloud, pour féliciter Sa

(1) L'attentat commis par Darmès.

Majesté et la famille royale d'avoir échappé à ce danger. La Reine et Madame Adélaïde, qui occupaient le fond de la voiture, ont été bien plus exposées que le Roi, qui s'était placé par devant.

17 octobre. — Nous avons été hier soir chez le Roi : il y avait une foule incroyable, au point qu'on était obligé de circuler autour de la table de la Reine et des princesses, pour pouvoir leur parler. Au fur et à mesure, on faisait sortir la foule : les aides de camp du Roi et les officiers d'ordonnance ont mis beaucoup d'habileté à éloigner les personnes qui ne figurent pas sur la liste privilégiée du Château, et qui n'ont pas la permission de faire tous les jours leur cour à Leurs Majestés. A notre arrivée, et aussitôt qu'on eut annoncé à la Reine la présence de l'ambassadrice d'Autriche, Sa Majesté et les princesses se levèrent, et la marche de ceux qui défilaient autour de la table s'arrêta pour nous céder le pas et permettre à l'ambassadrice de prendre place à côté de la Reine. Pendant ce temps, l'ambassadeur et moi nous adressions nos condoléances et félicitations à Sa Majesté, puis à la Reine et aux princesses.

Ces dames, la Reine et Madame Adélaïde surtout, en sont accablées et lorsque nous observions à Madame Adélaïde qu'elle et la Reine avaient couru les plus grands dangers : « Ah ! comte Rodolphe, fit-elle, ne pensez pas à nous, ce n'est rien, mais mon frère, le Roi ! un souverain si aimé, si bon ! Je suis attristée et humiliée, pour la France, pour les bons Français à qui on fait jouer, aux yeux de l'étranger, ce rôle indigne, de penser qu'on pourrait les juger d'après les attentats qui sont l'œuvre affreuse d'une minorité. »

Mme la Duchesse de Nemours m'a dit que la princesse Clémentine et elle, qui étaient restées à Saint-Cloud, n'avaient su ce déplorable événement qu'après le retour du Roi et par lui-même. Comme la voiture de Leurs Majestés ne s'est point arrêtée, le Roi et les personnes qui faisaient partie de l'escorte ne se sont pas rendu un compte exact de l'attentat. Le Roi, en entendant la détonation qui avait été formidable, en voyant le panneau de la voiture criblé de chevrotines, qu'un garde national avait été blessé au doigt et un domestique à la jambe, a cru à une nouvelle machine infernale. En rentrant à Saint-Cloud, il a tout d'abord fait panser le doigt du garde national et soigner la plaie du valet de pied.

23 octobre. — M. Thiers a donné sa démission. Le motif ostensible est le discours du Roi, à l'occasion de l'ouverture prochaine de la Chambre des députés. M. Thiers ayant voulu insérer dans ce discours une phrase trop menaçante contre les Puissances, le Roi se serait refusé à la prononcer. Il importait à Thiers de trouver un prétexte pour motiver sa retraite dans un moment aussi critique, de se retirer comme une victime et de faire entrevoir au pays que s'il n'a pas agi avec force et vigueur vis-à-vis de l'étranger, c'est qu'il en a été empêché par le Roi.

Quoi qu'il en soit, la retraite de Thiers est un des événemens les plus graves que le gouvernement de Juillet ait eu à supporter depuis son origine, surtout étant donné sa position à l'intérieur. Les Affaires étrangères, principalement la question d'Orient, trouveront plus de facilité à se résoudre, Thiers ayant été désagréable à toutes les Puissances.

23 octobre. — Le nouvelle de la mort de lord Holland (1) vient de nous arriver ce matin. C'est encore une perte que la France fait, dans un moment où elle a besoin d'être appuyée dans le Conseil de la Reine d'Angleterre : ce ministre et lord Clarendon étaient les seuls, dans le ministère Palmerston, qui fussent favorables au gouvernement français,

Guizot doit arriver demain. Les nouvelles de Londres font prévoir que cet ambassadeur est décidé à entrer dans le ministère qui doit remplacer celui de M. Thiers. Dès lors, le nouveau ministère se trouve tout constitué, ce qui est considérable dans un moment où les Chambres sont convoquées, où tout le pays est en fermentation, où l'on attend les cendres de Napoléon, où il s'agit de la guerre ou de la paix, où enfin la France se trouve dans une position d'isolement complet, position inouïe dans les fastes de son histoire.

Les Chambres seront prorogées jusqu'au 5 novembre. Si Paris bouge, on déclarera l'état de siège. Cette mesure a été déjà proposée par Thiers, et M. Guizot ne manque certes pas du courage nécessaire pour l'exécuter.

28 octobre. — Je me suis trouvé dans le salon de la Reine

(1) Le troisième lord de ce nom, neveu de l'illustre Fox, un des membres les plus éminens du parti libéral en Angleterre et très sympathique à la France. Guizot, dans ses lettres à la princesse de Liéven, parle avec éloges du salon de lord et lady Holland.

lundi dernier, lorsque M. Guizot parut pour la première fois à la Cour, depuis son ambassade à Londres. J'ai cru m'apercevoir que la Reine et Madame Adélaïde l'ont assez froidement reçu, cela tient peut-être à une ancienne rancune que lui portent Sa Majesté et Son Altesse Royale et qui date du temps de la coalition, où M. Guizot a été détestable pour le Roi. On pourrait cependant encore attribuer cette froideur aux manières un peu dédaigneuses de M. Guizot; la Reine trouve déplaisant que cet ancien professeur ait l'air de mépriser les grandeurs de ce monde.

Nous étions, ce jour-là, au Château pour la présentation du prince et de la princesse Schvarzenberg et pour renouveler celle du comte et de la comtesse Louis Karolyi. Ces dames ont été étonnées de la manière cavalière dont Guizot parlait à la Reine de l'attentat commis contre le Roi; il en parlait comme d'un événement qui serait étranger à la Reine et à Madame Adélaïde; il savait pourtant qu'elles étaient dans la voiture du Roi et qu'elles avaient même couru plus de danger que lui.

Je comprends que les personnes qui n'ont jamais vu M. Guizot soient un peu étonnées de ses manières; quant à moi, qui ai le plaisir de le connaître depuis longtemps, j'ai, tout au contraire, trouvé qu'il avait beaucoup gagné à son avantage. Sa conversation aussi est plus animée, moins sentencieuse qu'auparavant. Ce n'est pas encore ce qu'on appelle un homme aimable, mais il est au moins plus supportable qu'autrefois.

En voyant entrer Guizot, j'ai dit au général Dumas, l'un des aides de camp du Roi : « Voici le Messie du moment. »

Il m'a répondu : « Ce sera certainement un grand appui pour le ministère, mais croyez bien que le maréchal Soult est décidé à marcher droit vers son but, sans Guizot, avec Guizot, contre Guizot, contre Thiers, contre Broglie, contre tout le monde s'il le faut; il marchera d'accord avec le Roi, appuyé sur la force du pouvoir royal et de l'influence que son nom exerce sur l'armée, laquelle est à nous. Quant aux émeutes et à l'opposition à main armée, nous ne les craignons pas. Le gouvernement a toujours été fort au moment du danger, tout le monde se rangeait autour de lui. Il en serait de même si le danger renaissait et le maréchal ne compte céder sur rien. »

Le Roi, lorsqu'il parle de Thiers, en fait le plus grand éloge : « C'est lui, observe-t-il, qui m'a toujours défendu contre les autres ministres. » Cependant, il est enchanté de s'en voir

débarrassé et fera tout son possible pour qu'il ne revienne plus au pouvoir. Dieu veuille qu'il réussisse!

M. Guizot a fait, hier soir, sa rentrée dans le salon de Mme de Liéven : c'était une grande joie pour la princesse; aussi l'a-t-elle fait savoir à tous ses amis et les a-t-elle invités à être présens à cette réapparition du grand homme. M. Berryer arriva de son côté, probablement pour rencontrer Guizot; il y avait aussi l'ambassadeur d'Angleterre, l'internonce, le ministre de Hanovre, celui du roi de Wurtemberg et une quantité d'autres petits diplomates : en fait de femmes, il n'y avait que la marquise Durazzo.

Guizot ne parla pas beaucoup, mais le peu qu'il dit donna la conviction, à tout le monde, qu'il est d'accord en tout point avec le maréchal Soult et que si, dès aujourd'hui, le nouveau ministère ne se trouve point tout formé, ce n'est point Guizot qui en est cause, mais bien certaines prétentions de la part des autres ministres moins importans, qui se disputent la répartition de la petite somme de pouvoir qui leur tombe en partage, après que Guizot et le maréchal se sont réservé la plus grande et surtout la plus importante moitié.

M. Guizot n'avait nullement l'air préoccupé ni soucieux de la grande tâche qu'il aura bientôt à remplir devant les Chambres. Son ministère doit être appelé le ministère de conciliation, son programme est la répression de la licence et des abus dans l'intérieur, tout en conservant au pays une sage liberté. Quant à l'étranger, il compte imposer au ministère une marche prudente, mais, en même temps, remplie de dignité.

M. Berryer déclama, avec force, contre les fortifications de Paris et soutint, avec beaucoup de violence, que le ministère sortant n'avait pas le droit de faire dévaster la plus belle partie du bois de Boulogne, que ce bois est une propriété nationale et que, sans un vote positif de la Chambre, personne ne devait y toucher.

« Pauvre France! poursuivit-il, elle est dans un triste état! J'en suis tout mélancolique ; et je suis péniblement affecté de sa décadence en tout, en politique, en littérature, en croyance! Qui est-ce qui croit? En quoi a-t-on foi? Est-ce en Dieu? Je vous le demande! Est-ce dans la vertu? Je vous le demande encore! Est-ce dans un principe quelconque ? Non, cent fois non, je ne vois plus, en France, ni des royalistes, ni des républicains, chacun vit pour soi, pense à soi, et cela au jour le jour! Quand

j'y pense, j'ai envie de pleurer et d'autant que je ne connais pas de remède à cette immense démoralisation. »

Cette jérémiade dans la bouche de M. Berryer m'a paru bien extraordinaire, alors que lui-même est le plus grand démolisseur de toute la France. Dans ce même salon de la princesse de Liéven, M. Thiers a dit un jour en ma présence, à ce défenseur de la légitimité : « Oui, j'avoue que je suis un grand démolisseur, mais, sous ce rapport, c'est vous, Berryer, qui méritez la palme, car vous mettez à votre œuvre de destruction plus de système et plus de suite que moi. »

Mme de Flahaut m'a confié, à notre soirée d'hier, que M. Guizot n'a pas voulu accepter le discours d'ouverture des Chambres tel qu'il était proposé par le Roi; il est revenu au projet, rédigé par Passy, qui a servi de prétexte à la retraite du ministère Thiers. Le Roi, d'après Mme de Flahaut, a dû faire cette concession à M. Guizot.

Le comte Molé avait l'air soucieux, chez nous, hier. J'ignore, au reste, ce qu'il veut, puisque, malgré les invitations du Roi, il ne s'est pas rendu au Château et s'est contenté de faire mettre dans son journal, *la Presse*, que le Roi l'avait fait appeler à l'occasion de la crise ministérielle.

Dufaure et Passy, les seuls qui dans le nouveau ministère représentent le centre gauche, veulent, dit-on, se retirer de la nouvelle combinaison, ne pouvant obtenir pour eux aucun portefeuille important tel que les Affaires étrangères, l'Intérieur ou la Guerre, l'un de ces deux premiers surtout qui se trouveront entre les mains du parti doctrinaire : Guizot au ministère des Affaires étrangères et Duchâtel au ministère de l'Intérieur.

7 novembre. — Jusqu'à présent, le ministère du maréchal va parfaitement bien ; il a remporté le premier et le plus important triomphe, celui de la présidence qui a été de nouveau confiée à Sauzet contre Thiers et Odilon Barrot. Le discours du Roi a été très pacifique. Espérons que tout s'arrangera de nouveau pour la paix, et que cette paix si nécessaire à l'Europe pourra se maintenir.

20 novembre. — Je suis allé faire ma cour à la reine d'Espagne, je l'ai retrouvée aimable, gracieuse, spirituelle et bienveillante, comme je l'avais vue en Espagne, il y a quelques

années. Elle a eu la bonté de se souvenir de moi et m'a dit avec une expression de profonde tristesse :

— Bien des choses se sont passées depuis que nous ne nous sommes vus, monsieur le comte.

— En effet, dis-je, la dernière fois que j'ai eu le bonheur de mettre mes hommages aux pieds de Votre Majesté, le Roi s'occupait de réunir la Junte pour assurer la succession de la reine Isabelle, Votre Majesté était désignée comme régente du royaume, et rien ne semblait plus brillant, plus glorieux que l'avenir de Votre Majesté si aimée, si appréciée par les grands et par le peuple espagnol.

— Eh bien ! tout cela a tourné contre moi, et me voilà aujourd'hui détrônée, exilée et, qui plus est, séparée de ma famille. J'espère, au moins, que mes sacrifices ne seront pas entièrement perdus et que les bons temps reviendront pour mes enfans et pour cette chère Espagne. Quant à moi, personnellement, j'ai renoncé au bonheur, ma carrière est finie à tout jamais.

Après cela, comme pour chasser son émotion, elle me parla de choses indifférentes.

Quelques jours après, j'ai de nouveau rencontré la Reine au château des Tuileries. J'ai remarqué qu'elle était mise avec une grande simplicité, coiffée d'un petit bonnet très modeste, et sans diamans. La duchesse de Berwick remplit auprès d'elle, pendant son séjour à Paris, les fonctions de dame d'honneur. J'ai trouvé la Reine très amaigrie, son visage en a un peu souffert, elle est cependant encore très jolie. Sa figure trahit l'esprit et la bienveillance. Elle est généralement admirée, et par M. Guizot lui-même, autrefois si prévenu contre elle et qui ne cache pas combien il est surpris de son instruction, de la justesse de ses jugemens sur les hommes et sur les choses.

La reine des Français m'a aussi beaucoup parlé, et avec le plus grand éloge, de la reine d'Espagne. Ce que Sa Majesté admire le plus dans sa royale nièce, c'est que ses discours sont exempts d'aigreur, qu'elle n'accuse, qu'elle ne blâme jamais personne, pas même ceux qui, ainsi qu'Espartero, mériteraient tout son mépris.

28 novembre. — On travaille à force aux préparatifs de la translation des cendres de Napoléon. Une grande activité règne surtout devant mes croisées qui donnent sur l'esplanade de

l'hôtel des Invalides, où le corps doit être déposé. Les tribunes qu'on dresse sur cette place pourront contenir plus de trente mille personnes, la grande avenue au milieu de ces tribunes est ornée des statues de tous les rois de France qui se sont distingués par leurs victoires. Cette allée de statues colossales aboutit à un arc de triomphe, à l'entrée de la première cour des Invalides; de là jusqu'à la porte de la cour intérieure, il y a deux rangées de candélabres d'une imposante dimension, puis il y aura encore des drapeaux, des aigles en grand nombre.

Le corps de Napoléon a été trouvé dans un état de conservation surprenante : à l'exception d'un petit bout de son nez, rien n'est entamé. On espère que par les procédés qu'on a inventés récemment, on parviendra à conserver le corps du grand homme absolument dans l'état où on l'a retrouvé.

26 décembre. — Les journaux étant remplis de pompeuses descriptions de l'entrée triomphale des cendres de Napoléon, je me contente de consigner ici mes impressions.

Le clergé, la Cour, les hauts dignitaires ne figurant pas dans le cortège, il ne se composait que de troupes à pied et à cheval et de gardes nationaux suivis de quelques canons, du prince de Joinville à cheval, entouré de deux aides de camp et de ses marins. Pour rompre la monotonie de ce cortège, on y avait adjoint des gardes municipaux, portant chacun, au bout d'une perche, un écriteau sur lequel était inscrit le nom d'un département. Ces noms ne sont pas bien sonores et ne rappellent aucun souvenir, si ce n'est que, dans chacun de ces départemens, il y a un préfet, un sous-préfet, des maires et leurs adjoints, puis un député plus ou moins bavard qui le représente à la Chambre, tandis que, en rappelant les noms des provinces : l'Alsace, la Touraine, la Bourgogne, le Languedoc, la Normandie, on eût rappelé des faits et des gloires qui auraient parlé à l'imagination des spectateurs et auraient peut-être animé et réchauffé cette solennité si glaciale.

Le char était beau et même magnifique dans ses détails, mais il était tout doré et ressemblait un peu trop au char du bœuf gras ! Et Napoléon ramené d'aussi loin, pour servir de spectacle aux Parisiens, à cette foule avide de plaisir et de mouvement ! Jamais cérémonie funèbre n'a été moins touchante et jamais, non plus, souvenir épique de l'histoire de France n'excita moins d'en-

thousiasme : sur ce million de figures qui ont passé dans les Champs-Élysées, je n'ai surpris que l'expression de la curiosité.

Il en est de même de ce que l'on appelle le pèlerinage au tombeau de Napoléon, pèlerinage qui se déroule sous mes croisées depuis le 15 de ce mois, et dont je suis, par conséquent, l'incessant témoin. C'est encore ce même sentiment de curiosité qui fait que la foule se presse, se heurte et s'entre-tuerait, si de sages et très vigoureuses mesures n'avaient été prises pour la contenir. Une rangée de baïonnettes protège l'interminable queue formée par une masse compacte de curieux, contre ceux qui, arrivés les derniers, voudraient prendre le pas sur ceux qui, depuis des heures déjà, se trouvent à la file en attendant, par un froid de cinq à six degrés, l'heureux moment où ils pourront franchir la grille de l'hôtel des Invalides, au delà de laquelle s'ouvre à eux une église bien drapée, bien tapissée, changée en chapelle ardente, avec, au milieu, un grand catafalque tout doré entouré de tribunes et d'estrades recouvertes en étoffe d'un beau violet, bordée de franges d'or et parsemée d'abeilles d'une égale richesse. Mais après avoir admiré cette pompeuse mise en scène, cette foule sort de là comme d'une salle de bal ou d'une salle de spectacle ! Pourrait-il en être autrement, alors que, dans la nef, elle n'a vu ni un prêtre, ni un symbole religieux.

Ce qui m'a paru le plus imposant, je dirai même le plus effrayant, c'est la terrible foule qui suivait le cortège ou le regardait passer. La large avenue des Champs-Élysées et celle qui va du pont de Neuilly à l'Arc de triomphe ressemblaient à un torrent, tournoyant, bouillonnant, d'où montaient des cris, des chants, des vociférations. Rien ne résistait à l'impétueuse curiosité de cette masse mouvante. Les pelotons de la troupe de ligne, ceux de la garde nationale, les soldats rangés pour protéger la voie contre l'envahissement, tout jusqu'aux barrières et échafaudages improvisés dans un but de spéculation, tout fut renversé, envahi et foulé sous les dix fois cent mille pieds des hommes, des femmes, des enfans qui formaient pour ainsi dire un seul corps, muni d'un million d'yeux. Cette hydre d'une nouvelle espèce se traîna jusque sur la place Louis XV, où elle se vautra en s'élargissant, pour se dissoudre finalement et s'écouler par le jardin des Tuileries, les quais et les rues, pressée de trouver un abri contre le terrible froid.

Voici, du reste, ce que m'a raconté un capitaine de la garde

nationale, dont la compagnie est composée d'honnêtes épiciers et marchands du quartier de la place Vendôme et de la rue de la Paix, autant dire les gens les plus tranquilles de la capitale, aimant l'ordre et le repos, surtout avec un enthousiasme tout à fait civique : « Oui, j'ai figuré, m'a-t-il dit, dans cette espèce de farce politique qui fut pour moi une véritable campagne, dont je suis à peine remis. A huit heures du matin, après avoir fait battre le rappel à trois reprises, je n'ai pu rassembler que soixante et douze gardes sur près de trois cents placés sous mes ordres. Tous les capitaines de ma connaissance se sont trouvés dans le même cas. Malgré cela, nous avons pu encore former deux pelotons à quinze files de trois hommes et partir ainsi pour Neuilly, afin d'escorter le char. Comme notre légion est la mieux pensante de Paris et très dévouée au maintien de l'ordre, on nous mit à la tête du cortège. Aux Champs-Élysées, en passant devant le front de la 5e légion qui est très révolutionnaire, nous fûmes insultés et provoqués. Formant la haie pour nous protéger contre la populace, elle entonna *la Marseillaise* et cria : « Voilà la première légion ! A bas les carlistes, les aristocrates, les traîtres ! » Une réponse à ces excitations aurait pu déterminer une lutte, un conflit, un combat sanglant entre une légion et l'autre ; ce danger me fit trembler. La 4e, la 5e, la 6e, la 7e, une partie de la 11e et toute la 12e crièrent : « A bas Guizot ! à bas les traîtres ! vive l'Empereur ! » Ce dernier cri, cependant, fut assez rare parmi la garde nationale, tandis qu'il était assez fréquent parmi la populace. Deux de mes hommes sont presque morts de froid, je les ai laissés à la porte du bois de Boulogne aux mains d'un chirurgien. Beaucoup se sont grisés, au point de ne plus pouvoir suivre leurs camarades.

« Arrivés sur l'esplanade des Invalides, on voulut nous faire faire par file à gauche et nous mettre en bataille derrière les gardes nationaux de la banlieue d'où nous ne pouvions plus rien voir. Indignés, mes hommes se débandèrent, malgré nos cris, nos prières. Le duc de Marmier, commandant de notre légion, cria, pria, conjura et finit par nous haranguer en ces termes : « Messieurs, c'est une conduite indigne de votre part. Comment ! la garde nationale de Paris va rentrer chez elle avant d'avoir présenté les armes à l'Empereur ! C'est ignoble ! » Vaines paroles : la déroute fut complète, tout le monde se sauvait en ricanant. Je n'avais plus derrière moi que seize fidèles. Parmi

les fuyards, neuf avaient jeté leur fusil, le trouvant trop lourd à porter par le froid. Les uniformes de la garde impériale, dont quelques individus s'étaient affublés pour exciter de l'enthousiasme, ont produit un effet contraire. On commença par en rire et l'on finit par les huer. Deux pauvres diables qui avaient eu l'idée d'endosser le costume des Mameluks de Napoléon, devinrent le point de mire de tous les farceurs. »

J'ajoute à ces détails que la garde nationale s'est aussi pas mal moquée de statues très grotesques, représentant le maréchal Ney et autres illustrations de l'Empire. Ces statues, faites à la hâte et se trouvant au milieu d'autres dont le dessin et la pose étaient assez corrects, excitèrent une hilarité générale, parfois si bruyante qu'on ne pouvait plus entendre le commandement. Les carlistes sont indignés d'avoir vu figurer le grand Condé parmi les statues rangées sur la route de feu l'assassin du duc d'Enghien.

La garde nationale et la populace, s'inquiétant fort peu des rapprochemens historiques et s'occupant bien plutôt de ce qui frappe les yeux, ont trouvé une nouvelle occasion de rire dans la manière bizarre de jeter de l'encens, au passage du corbillard : c'étaient d'énormes cassolettes remplies d'un combustible, brûlant d'une flamme rougeâtre, et répandant une fumée épaisse et si fétide qu'on en souffrait des yeux et du nez.

— Morbleu ! Qu'est-ce donc qui brûle là dedans ? cria une voix dans la foule.

— Ce sont les vieux souliers de Dupin, lui répondit-on.

Et la foule de rire et d'applaudir.

Ce qui, par exemple, a été d'une beauté poétique et grandiose, c'est la marche et la halte du char funèbre sous l'Arc de triomphe de l'Étoile, et ce qui est au total rassurant, c'est que toute cette cérémonie s'est passée sans émeute, sans troubles et sans aucun grave accident à déplorer.

Cte Rodolphe Apponyi.

NOTRE ÉPOQUE JUGÉE

D'APRÈS

LES SALONS DE 1914

La mode est aux centenaires, la curiosité aux restitutions du passé. Pour se figurer ce que fut ce passé, on a recours à l'histoire, aux mémoires, aux lettres intimes, mais aussi aux tableaux, aux statues, aux portraits surtout, comme décelant des nuances de la sensibilité, des aspects de la mode ou des prétentions de l'attitude que la parole n'a pu enregistrer. Il n'est guère de ces évocations qui ne s'accompagnent, aujourd'hui, d'images du temps, tirées des tableaux alors en vogue, ou des estampes qui couraient de main en main, quelquefois sous le manteau. Même les œuvres d'imagination sont mises à profit, car savoir ce dont rêvaient les naïfs, les songe-creux et les poètes, il y a un siècle, et sous quelles formes ils se représentaient la gloire, le bonheur ou l'amour, c'est encore pénétrer dans leur intimité et mieux connaître les mouvemens de leur cœur. L'habitude une fois prise, il est peu probable qu'on y renonce. Si, dans un siècle, on recherche ce qu'était la France, en 1914, comment elle sentait et ce qu'elle pensait, il est certain qu'on ira consulter son art. Que dira-t-il, alors, pour nous et contre nous? Quelle image donnera-t-il de notre vie, quel témoignage sur nos mœurs, différent ou semblable, après l'histoire, le théâtre et la collection des journaux? Si l'on se demande : « Quel était l'idéal des Français au xxe siècle? Qu'admiraient-ils et qu'aimaient-ils à figurer autour d'eux? Qu'espé-

raient-ils de la vie? Qu'était la Parisienne en 1914? » et on se le demandera, sans doute, — ou l'humanité aurait bien changé! — qu'est-ce que nos œuvres d'art pourront répondre? Nous l'imaginerons aisément si nous parcourons les *Salons* de l'avenue d'Antin et des Champs-Élysées. Ils ont du charme : ils en auront plus encore si nous les repoussons dans le lointain où sont les choses disparues; si nous considérons les tableaux, peints d'hier et à peine secs, comme de vieux témoins à consulter, des documens à lire. Leur témoignage sera le bienvenu, car il est tout spontané, nul des artistes réunis, ici, n'ayant songé à plaider pour ses contemporains. Parfois il sera un peu surprenant. Mais, même s'il nous surprend, il nous instruira en nous montrant l'empreinte que notre temps laisse de lui-même, à son insu, à la matière précieuse qui la garde le mieux.

I

« Il n'y a aucun doute qu'au commencement du XXe siècle, le trait caractéristique des Français fût la paix, le calme et les joies silencieuses du foyer, de la vie de famille. C'est ce qu'ils représentaient sans cesse dans leurs tableaux. S'ils ont figuré les événemens de la vie publique ou de la guerre, ces œuvres ne sont point parvenues jusqu'à nous et nous n'en trouvons pas trace dans le répertoire des grands artistes. Il est probable qu'il n'y en eut guère ou qu'on y attachait peu d'importance. De même, il semble que le machinisme fût infiniment moins répandu que quelques documens tendraient à le faire croire, — ou bien qu'il était circonscrit dans certaines régions du globe, les États-Unis d'Amérique, par exemple. En France, le train habituel de la vie, à en juger par les témoignages des meilleurs maîtres, était d'une grande simplicité, et d'un pittoresque aujourd'hui disparu. Que nous sommes loin de ces mœurs antiques! Dans les tableaux de genre du temps, le moyen de locomotion le plus usité est la gondole, la construction la plus répandue la *pergola*, l'arbre le plus souvent rencontré, le cyprès. La vie s'écoulait, grave et sereine, dans les parcs aux lourds ombrages, autour de bassins somptueux, dans une oisiveté élégante... »

Voilà ce qu'on pourra fort bien écrire, un jour, si les artistes qui exposent cette année, avenue d'Antin, parviennent,

— comme nous ne saurions, sans leur faire injure, en douter, — à la postérité la plus reculée. Car telle est, en effet, l'impression que donnent leurs toiles. Rien n'y a pénétré, de nos agitations, de nos drames, de nos foules, de nos travaux. *Coin paisible*, dit M. Gilsoul, *l'Heureux instant*, dit M. Lévy-Strauss, en montrant une mère avec son enfant, sur le tapis, au moment du goûter, *l'Étude*, dit M. Larrue en courbant deux enfans sur leurs livres, *Soir d'espérance*, dit M. Bouvet, *le Grand-Père*, dit M. Avelot, *Calme*, *Méditation*, *Calme*, dit M. Maurice Chabas, et partout des *Intérieurs*, des coins de chambre ou de boudoir, où l'on travaille, où l'on lit, où l'on rêve, des coins de jardins où l'on suit la fuite paisible des heures, des intérieurs d'église, surtout, où l'on prie. On pourrait croire à une immense conspiration en faveur des églises menacées, car ce sont, d'ordinaire, les plus humbles que nos meilleurs peintres ont célébrées. M. Meslé, M. Georges Griveau, M. Pierre Boyer, M. Le Sidaner, M. Le Gout-Gérard, M. David Nillet, Hochard, M. Lépine, M. Lefranc, M. Larrue, Mlle Doucet, avenue d'Antin, et, aux Champs-Élysées, M. Sabatté, M. Eugène Bossu, M. Blancard, M. Marius Roy, M. Glaize, M. Jean Geoffroy M. Lorimer, et bien d'autres.

Ce ne sont pas là des églises rencontrées, par hasard, dans un paysage : ce sont des portraits d'églises. Leurs traits et leurs rides sont étudiés comme ceux d'une aïeule. La femme qui introduit son obole dans le tronc de la vieille église chez M. Sabatté, *pour la conservation des églises de France* (Champs-Élysées, salle 43), est tout un symbole. L'excellente et fine impression intitulée *l'Église voilée* par M. Georges Griveau en est un autre de la même pensée. *L'Église sous la pluie*, de M. Meslé, est le type de ces humbles demeures du Bon Dieu, oubliées, dans le village moderne, que rien ne sauve de la destruction parce qu'elles ne sont pas des « monumens historiques. » Il ne semble pas cependant, au témoignage des peintres, qu'elles soient inutiles, car jamais ils n'ont exprimé, autant qu'aujourd'hui, le besoin qu'ont les âmes de se réfugier dans la croyance.

Les seules manifestations de la vie publique contemporaine sont des manifestations de piété. De rudes marins s'en vont sur la plage mouillée, au bord de quelque « rivière » de Bretagne, nu-tête et de minces cierges au poing, et c'est *le Vœu* de M. Boyer. Un frère ignorantin lève son bâton de chef de fan-

fare sur les têtes rougeaudes de jeunes tambours défilant dans la rue, et c'est *l'Orchestre d'Enfans* d'Hochard ; des figures étonnées de bambines se pressent et se serrent autour d'une statue de la Vierge sous la cornette protectrice des religieuses, et c'est *le Mois de Marie*, de M. Frédéric ; des formes blanches aux longs voiles tombans se blottissent au pied de lourds piliers sous l'équivoque lumière des vitraux, et c'est *la Confrérie de Notre-Dame* de M. Belladen; des Bretons et des Bretonnes aux coiffes palpitantes se reposent à terre, par groupes, autour d'une vieille église basse, pareille à un navire ensablé, et c'est le *Repos des pèlerins au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud* de M. Le Gout-Gérard. Les gestes du *Benedicite* inspirent, aux Champs-Élysées, M. d'Argoat et M. Désiré Lucas, la prière des nonnes prosternées devant l'autel de *Notre-Dame de la Mer* inspire M. Lorimer. *La Fontaine miraculeuse*, en Bretagne, a donné le thème d'un excellent tableau à M. Henri Guinier, et l'œuvre la plus accomplie du *Salon* est le groupe de deux femmes à l'église (salle 26), que M. Maxence a intitulé *Oraisons*.

Sans doute, si l'on passe, ainsi, du *Salon* de l'avenue d'Antin à celui des Champs-Élysées, on change un peu d'atmosphère. On se retrouve, çà et là, dans l'atmosphère du siècle passé et même de l'ancien Palais de l'Industrie. Car c'est le Salon de l'École, dernier réduit des retardataires. On a un peu oublié d'ouvrir les fenêtres. On y trouve donc encore de grandes inutilités comme *Après l'Émeute* de M. Manceaux, ou *le Travail*, un chantier de construction, par M. Henri Martin. Et M. Scott a voulu nous dire, après Veretschaguine, ce que sont les horreurs d'une guerre dans les Balkans, avec ses tableaux sur *le Transport des soldats turcs tués à Kirk-Kilissé* et *le Service religieux sur les tombes des soldats bulgares*. Mais ce n'est point là qu'on s'arrête. L'œuvre la plus saisissante des Champs-Élysées, *l'Enterrement de sept heures* chez les Petites Sœurs des Pauvres à Saint-Omer, par M. Joets (salle 16), est une impression de recueillement religieux et d'intimité. C'est aussi l'impression dominante des *Dames de l'ouvroir* de M. Jonas (salle 17), et d'un grand tableau, intitulé *Un vieux*, par M. Grün (salle 4). Ce robuste vieillard, encastré dans une stalle de chœur, les mains nouées entre ses genoux, solidement posé, le front penché, comme pour écouter quelque office, semble, lui aussi, plaider pour la vieille église où il a trouvé un abri.

« Quel était donc l'idéal des hommes du xxe siècle à son début? Il est certain que la pauvreté, la chasteté et l'obéissance y tenaient une grande place, car il y eut, à cette époque, un vif renouveau de ferveur franciscaine. La littérature biographique, critique et légendaire sur saint François d'Assise était abondante dans tous les pays et dans toutes les confessions. Les artistes parisiens prirent, en foule, le chemin de l'Ombrie et il ne se passa guère de *Salon* où l'on ne vît quelque œuvre de longue haleine inspirée du *poverello* d'Assise. C'est ainsi que l'Art, au xxe siècle, se mettait au service des hautes idées morales. Nous sommes loin de ces époques où un Burnand, un Maurice Denis consacraient des années à s'imprégner de la pensée franciscaine pour édifier leurs contemporains... »

Voilà qui se soutiendra fort bien dans les Sorbonnes à venir. Les documens ne manqueront point, authentiques, et pourvu qu'on les présente seuls, comme on fait d'ordinaire, ils paraîtront décisifs. Il y a toute une salle, en effet, avenue d'Antin, la salle VIII *bis*, dans le pourtour de la coupole, consacrée à saint François d'Assise, où M. Burnand, en trente-trois dessins rehaussés de couleurs, interprète les *Fioretti*. De son côté, M. Maurice Denis a rempli les vitrines de la salle X, avec les illustrations de la vie de saint François, gravures en couleurs. M. Bernard Harrison nous montre un *Automne à Assise* d'une atmosphère fine et lumineuse, comme une prière du saint lui-même, et l'on se souvient des grandes toiles où, ces dernières années, M. Lucien Simon et tant d'autres ont célébré la ville où il semble que Jésus soit revenu vivre. Aux Champs-Élysées, enfin, salle 2, M. Bouchor nous mène dans *la Plaine d'Assise* et sur *la Place Saint-Rufin*. Les peintres adoptent Assise comme, en d'autres temps, ils adoptèrent Barbizon, Pont-Aven ou la Grenouillère. M. Raffaëlli n'est pas encore à Assise, mais, déjà, le voici arrivé à Venise, — bien loin des fortifs et des « biffins » qui réjouirent sa jeunesse, et nul ne peut répondre qu'il n'ira pas, lui aussi, à la Portioncule, retremper, aux sources de sainteté, son Art qui fut toujours, à sa manière, un art profond et fervent. Les temps sont bien passés, que rappelle M. Georges Lafenestre au début de son livre sur *Saint François d'Assise, inspirateur de l'Art italien*, où le président de Brosses écrivait : « Près de Spoleto est la ville d'Assise, mais je me gardai bien d'y aller, craignant les stigmates comme tous les

diables !... » On y va fort bien aujourd'hui, non seulement pour les fresques, mais pour les cloîtres et les souvenirs du saint lui-même et pour y renouer la tradition des Giotto, des Sassetta, des Simone di Martini et des Ghirlandajo.

Mais, à les bien regarder, ces peintres ne les renouent pas du tout. Il y a un abîme entre les anciens imagiers de la légende franciscaine et les nôtres. Chez les Anciens, beaucoup de surnaturel et fort peu de nature; chez les contemporains, beaucoup de nature et point de surnaturel. Dans toutes les fresques de Giotto, de Sassetta, ou de leur école, on ne trouve pas un paysage, hors la figuration de quelque arbre conventionnel dans la *Prédication aux oiseaux*, ou d'une rocaille artificielle dans les *Stigmates*. Le fond le plus digne de ce nom est celui que nous voyons à Chantilly, dans les *Fiançailles de saint François avec la Pauvreté :* la route montant droit, de la Portioncule jusqu'à Assise, entre les carrés de culture disposés il y a sept cents ans comme ils le sont encore aujourd'hui et, au bout, les montagnes du Subasio. A part cela, rien ne nous donne la sensation de la nature : c'est l'arbre, c'est le rocher idéographique ou, si l'on veut, hiéroglyphique mis là pour indiquer le lieu de la scène. Chez M. Maurice Denis comme chez M. Burnand, le paysage enveloppe, imprègne, pénètre les figures, les transfigure, et l'action est réduite à rien. Il y a un abîme entre les deux sentimens. Ce qui touchait les Primitifs, c'était les faits miraculeux, les dérogations aux lois naturelles, le coup de théâtre divin qui dérange l'ordre établi et la monotonie des jours : le saint qui passe dans le feu sans se brûler, les diables qui s'envolent des cheminées de la ville d'Arezzo, la basilique qui dégringole et le moine qui, de son épaule, la soutient, les traits de feu qui partent d'un ange crucifié et viennent percer le saint aux quatre membres. Ce qui touche nos contemporains, c'est la splendeur ou la douceur des phénomènes naturels, la bénédiction du printemps dans la plaine d'Assise, l'hymne au soleil que semblent répéter tous les sommets de l'Ombrie, la communion intime du saint avec ses sœurs l'alouette à capuchon, son frère l'agneau, l'eau des sources, l'abeille des ruches, les fleurs du jardin de sainte Claire, son extase devant « la beauté des champs, le charme des vignobles et tout ce qui était plaisant aux yeux, » selon le dire de son disciple Thomas de Celano.

Saint François d'Assise est, au plus haut point, un saint champêtre et si les paysagistes avaient un patron, c'est lui, assurément, qu'ils peindraient sur leur bannière. Ses disciples, aussi : *sylvestres homines*, dit la Légende. Or notre époque est précisément l'époque bénie du Paysage. Le phénomène s'explique donc tout seul. Ce sont des paysages avec leurs hôtes habituels qu'ont figurés M. Burnand et M. Maurice Denis, ou bien des rues de villages, ou encore des cloîtres recourbant l'arc de leurs arceaux sur les traits effilés des cyprès. *Saint François bénissant Assise* est un malade arrêté sur la route; saint François apprivoisant des tourterelles ou prêchant aux bêtes au pied d'un chêne immense ou d'un olivier, sur le bord d'un chemin, est un charmeur d'oiseaux. C'est un simple paysage que *Frère Junipère coupant le pied à un porc* pour le donner à un malade, et quand Frère Égide travaille à la vendange, il nous rappelle les héros ordinaires de M. Lhermitte.

Même quand l'artiste moderne choisit, dans la vie de saint François, un trait miraculeux comme son prédécesseur, l'abîme subsiste. M. Burnand nous montre le *Loup de Gubbio*, mais ce n'est plus la bête féroce transformée en un hôte mansuet, qui tend la patte au magistrat de la ville, chez Sassetta, tandis que le notaire prend acte de ses bonnes dispositions. C'est une vulgaire scène de genre : des enfans et des femmes groupés autour d'un gros chien-loup qui lèche une assiette avec philosophie, — quelque chose comme une Fable de La Fontaine, illustrée par Gustave Doré. M. Burnand se souvient bien des stigmates, mais il ne nous les montre pas : il nous montre saint François descendant du mont de l'Alverne, avec Frère Léon, « *après* la scène des stigmates... »

Par là, on voit que nous n'avons pas tellement changé depuis le président de Brosses ! Ce qui a le plus changé, en nous, c'est le sentiment de la Nature. Ce qui est nouveau, c'est le goût des minutes recueillies et le ragoût des vertus inexplicables. Nous aimons venir, de temps en temps, puiser à ces grands réservoirs de silence que sont les cités désuètes de l'Ombrie et à nous distraire du spectacle de l' « arrivisme » contemporain par celui de ce petit frère qui déploya toute l'énergie dont un homme est capable, une énergie napoléonienne, à n' « arriver » à rien, — qu'au Ciel. Ainsi, la Portioncule, les *Carceri*, les grottes témoins des miracles de la

Pauvreté et de l'Humilité ont du charme pour les âmes contemporaines. Mais on va les voir dans le même esprit qu'on irait voir un aviateur boucler la boucle ou l'extase d'un fakir : une curiosité pour un exercice d'acrobatie morale et sans aucune intention de l'imiter. On a retrouvé la place où Bernard de Quintavalle et Pierre dei Cattani se sont dépouillés de tout et ont laissé leurs richesses en un petit tas. Mais on ne voit pas que les visiteurs y aient laissé leurs automobiles. Et les « heureux de ce monde » qui viennent cueillir les roses sans épines de Sainte-Marie-des-Anges, ou interroger Giotto dans l'église haute d'Assise, ressemblent fort à ceux de Rome que Frère Junipère, voici déjà sept siècles, laissa se morfondre à l'attendre, tandis qu'il était à califourchon sur une balançoire, au lieu de les bénir...

II

Qui sont ici, les « heureux de ce monde? » Assurément les personnages de La Touche, occupés à quelque fête dans les parcs, sur l'eau, à table, au concert, ou à de beaux voyages, — et, en effet, ils sont tristes. Ce sont des gens de Verlaine :

Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,

et le charmant artiste, qui les créa, n'y croyait pas non plus. C'était un frère de Watteau, mélancolique dispensateur de joies élégantes et conteur désabusé de galantes aventures. On a bien fait de rassembler, avenue d'Antin, une dernière fois, en deux salles pleines, les salles I et XXIII, une cinquantaine de ses œuvres. La mort prématurée du Maître y met sa vraie signature. On les regardera avec d'autres yeux désormais et on les verra mieux. Ce qui fait le prix de toutes ces rencontres : rencontres d'âmes, d'yeux, d'ailes, d'eaux, de chants et de feuilles, de rayons et de reflets et d'ombres, c'est qu'elles sont éphémères. Le carrosse rouge s'en va cahin-caha, sous la pluie de feuilles mortes et disparaît; le gué se passe et les nymphes restent seules; l'eau qui drape les vasques s'effiloche et se perd; la fusée retombe dans l'eau noire; la coupe de champagne s'abaisse vide, et l'*Amour*, que les mains des péronnelles se lassent de cribler de roses, ne trouvera plus, de longtemps, un pinceau qui le raille avec tant d'esprit. La mise en cadre de ces fantaisistes composi-

tions leur prête l'apparence du transitoire. Presque toujours l'objet principal, au lieu de se trouver vers le centre, apparaît seulement dans le champ de la vision, ou va en sortir : c'est très sensible dans la *Fête de nuit*, par exemple. Nul n'a groupé de façon plus imprévue, ni n'a fait ses groupes plus mobiles. On dirait, sans cesse, qu'ils vont se disjoindre pour se reformer plus loin : c'est le prodige de la vie. Avec cela, une palette de grand coloriste. L'œuvre de La Touche est celle qui inspira le moins de théories : c'est qu'elle n'en a pas besoin. Elle se comprend tout de suite, se goûte au premier essai, exalte et réjouit en nous le sens de la matière colorée. S'il est vrai que la grandeur d'un art se mesure au degré de résistance qu'elle provoque dans la foule, et aux efforts qu'il faut pour la comprendre, l'art de La Touche ne vaut guère. Mais on pourrait en dire autant de celui de Mantegna, du Titien, de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Rubens ou de vingt autres des plus grands, qui furent compris et acclamés par tout le monde, tout de suite. Le critère n'est donc pas sûr et il n'est pas prouvé qu'une œuvre ne soit, dans l'avenir, admirable qu'autant qu'elle a commencé par longuement horripiler les contemporains. Admirons donc, sans crainte, celle de La Touche, et saluons, en le quittant, ce royaume de la Fantaisie où il découvrait, chaque année, une province nouvelle, — et où il ne nous conduira plus.

Qui se partagera ce royaume? On voit, aux Champs-Élysées, trois œuvres qui semblent nées sur ses frontières : *La Grenouille ou la Coiffure interrompue*, de M. Domergue, les *Divertissemens dans un parc*, de M. Paul-Albert Laurens, et *la Treille*, de M. Raoul du Gardier. On en voit trois autres qui n'en sont pas trop éloignées, non plus : *La merveilleuse promenade*, de M. Henri Montassier, *Carnaval*, de M. Webster, et la *Fête de nuit*, de M. Clovis Cazes. Mais ces œuvres, malgré leurs qualités, servent surtout de contre-épreuves et nous montrent à quel point était supérieur, en naturel, en fantaisie, en richesse décorative, le Maître que nous avons perdu.

Le seul peintre qui, dans ces deux *Salons*, nous donne un bel exemple de peinture décorative, claire, aérée, plaisante à l'œil, c'est M. Maurice Denis. Et pas plus que La Touche, il ne s'inquiète de figurer la vie contemporaine. En retrouvant, un jour, cette suite de panneaux sur *Nausicaa* (salle X), par M. Maurice Denis et cette grande figure d'*Hercule au jardin des*

Hespérides (salle VI), par M. Desvallières, rien de plus naturel qu'on dise : « Il semble que les Parisiens de 1914 aient eu un goût très vif de l'Antiquité. Les fables de la Mythologie leur étaient familières. On devait s'entretenir couramment, dans les réunions mondaines, de la fille d'Alcinoüs, du rescapé de l'île d'Ogygie et de sa rencontre avec les Phéaciennes. Car ce sont, là, les sujets que les peintres à la mode choisissaient pour attirer l'attention du public... » Si quelqu'un hasarde que, peut-être, ces sujets ont été choisis non point parce qu'ils intéressaient les contemporains de M. Maurice Denis, mais parce qu'ils mettaient en valeur la beauté du nu sous le plein soleil et parmi les reflets des eaux, il ne sera point écouté. Car les solutions simples ne plaisent point à la critique. On lui répondra qu'il n'y a pas de beau, ni de laid dans la Nature, qu'il n'y a que des tempéramens d'artiste, qu'un grand peintre exprime nécessairement les angoisses et les rêves de sa génération et qu'une génération qui se passionna pour l'œuvre de M. Maurice Denis ne pouvait manquer de s'intéresser prodigieusement à l'histoire de Nausicaa.

A la vérité, l'aventure de ces peintres est singulière. Voici une trentaine d'années que la critique, presque tout entière, proteste contre le choix des sujets de l'antiquité classique dans les concours pour le prix de Rome. A chaque nouvelle épreuve, devant les thèmes proposés, le même cri s'élève : « Pourquoi toujours du nu, toujours de l'académie, toujours de l'antique ? Ce sont, là, des sujets absurdes ! Quelle ferveur des jeunes gens du xxe siècle peuvent-ils mettre à figurer ces histoires, quelle sincérité ? Pourquoi y aurait-il des sujets nobles et des formes belles, en soi, et le nu serait-il matière d'art plus que le « complet » d'un chauffeur : cette routine est intolérable ! » Voilà qui est entendu. Or voici M. Maurice Denis et M. Desvallières, qui figurent parmi les novateurs, que rien n'oblige à rien, qui sont libres de choisir leurs sujets parmi les plus modernes et les plus « sincères » et les plus « angoissans, » pour l'humanité en marche : ils peuvent, si le cœur leur en dit, représenter, en un panneau de vingt mètres, une frise de dynamos ou M. Jaurès présidant une commission d'enquête... Que font-ils ? Ils font Nausicaa et ses compagnes « lavant et purifiant leurs vêtemens de toute souillure et les étendant en ordre sur les rochers du rivage que la mer a baignés » ou « déposant leurs voiles et

faisant voler un léger ballon dans les airs, » ou Ulysse se réveillant au cri qu'elles poussent quand leur ballon tombe dans le fleuve, et apparaissant « dépouillé de ses vêtemens » et « souillé du limon des mers... » Or, il faut bien le dire : cette histoire, — en tant que péripétie, — ne nous intéresse que médiocrement, et il n'est guère de choses auxquelles nous pensions moins souvent qu'à l'aventure de Nausicaa. Mais quelle admirable péripétie de formes, de gestes, de couleurs ! Quel rythme indéfiniment nouveau, quel accord avec notre sensibilité esthétique ! Comme on comprend bien que, laissant à leurs théories les pédans du « futurisme, » ou de l'« Art social, » les artistes retournent au « nu » et au « drapé, » non parce qu'ils sont antiques, mais parce qu'ils sont éternels. Ainsi ont fait M. Auburtin dans son panneau *Comme arrive le Printemps*, M. Armand Point dans son *Effort humain*, M. Desvallières dans son *Hercule au jardin des Hespérides*, et M. Guillonnet (aux Champs-Élysées, salle 7) dans son *Berger des Géorgiques*.

Ne cherchons pas d'autres causes à la supériorité de notre statuaire dans les tombeaux. Nos grands hommes de places publiques sont le plus souvent des cauchemars de laideur et de vulgarité. Si les « gisans » de nos monumens funéraires ont parfois encore quelque grandeur et quelque style, depuis le *Cavaignac* de Rude jusqu'à l'*Alexandre Dumas fils* de M. de Saint-Marceaux, c'est que l'artiste n'est plus tenu au « complet ajusté » par le tailleur, mais qu'il dispose librement les plis du *vestis talaris*. Ainsi, les morts, en statuaire, nous attristent-ils moins que les vivans. Cette année, précisément, le tombeau a inspiré plus d'un artiste. M. de Monard a coulé, en bronze, un monument anonyme et glorieux *Aux Aviateurs morts pour la patrie*. M. de Charmoy a imaginé ce que doit être, selon lui, le *Tombeau du poète*. M. Mercié a sculpté l'effigie funéraire du *Prince de Joinville*, le prince navigateur, artiste et soldat, qui aima tant son métier et put le pratiquer si peu. M. Morel et M. Malet exposent des tombeaux. Enfin, M. Bartholomé a taillé, dans la pierre, une *Femme appuyée sur une stèle*, courbée par la douleur, semble-t-il, et pleurant sur une tombe. Ce dernier morceau est ce qu'on peut attendre du grand artiste auquel nous devons les émotions les plus profondes de la statuaire contemporaine.

Ces manifestations d'un même sentiment sont très diverses,

semble-t-il, et l'on ne saurait imaginer plus forte antithèse que celle ménagée par le hasard, avenue d'Antin, entre le *Poète* de M. de Charmoy, menu, émacié, plié dans une robe quasi monacale, rentré dans le « repos que la vie a troublé, » après s'être égaré, un instant, dans notre vie combative, — et l'*Aviateur* de M. de Monard, type moderne de l'homme d'action, dompteur d'élémens, frappé en plein vol, comme un oiseau de proie, image encore redoutable de la force, musculeux, le bras raidi dans une contraction suprême et un dernier effort. M. de Monard, en le figurant ainsi, a poussé à son extrême le caractère de la combativité moderne, comme M. de Charmoy, dans son *Poète*, à leur extrême, les signes de la « mort contemplative » et du renoncement.

Si l'on veut saisir un autre contraste, celui entre le doux évangélisme ombrien et la catholique Espagne, on n'a qu'à passer des images de M. Maurice Denis au *Cardinal* de M. Zuloaga, précisément exposé dans la salle voisine (salle XI). L'un est tourné vers le Ciel, l'autre est tourné vers l'Enfer. Saint François d'Assise vit et chante et danse presque dans un air léger, lumineux, aux ombres transparentes. Le terrible cardinal de M. Zuloaga est pesamment attaché au sol, sollicité par les puissances d'En-Bas, dans un pays sans atmosphère, massif, sans lumière, sans joie, où flotte comme une odeur de soufre, guetté par le regard équivoque d'un caudataire que la pourpre, et non le salut des âmes, hypnotise. M. Zuloaga est le peintre du cauchemar. Et c'est un bon peintre. Dans sa vision, comme il arrive quand on fait un rêve pénible et obscur, il n'y a pas de plans. Tout se présente avec la même densité, le même poids, la même intensité. La montagne et la ville voisines sont entrées dans la pièce où est assis le Cardinal et installées entre son fauteuil et sa table. Les roses du tapis sont aussi vivantes que celles du vase ou, si l'on veut, aussi mortes. Les rochers et les cyprès font partie du mobilier comme le bréviaire. Le tout a l'air tissé et brodé dans une même étoffe, somptueuse et lourde. Et c'est un parti pris fort extraordinaire. Mais si l'on accepte ce parti pris, il faut convenir que voilà une puissante peinture, cohérente, harmonieuse, fort peu moderne d'ailleurs, et je plains les archéologues chargés, dans quelque cinq ou six cents ans, d'identifier ce tableau.

Ils noteront sans peine, toutefois, qu'au xxe siècle, la France

fut le berceau d'une nouvelle école espagnole, car les exemples ne manqueront pas. Après M. Sorolla y Bastida, après M. Rusinol qui continue d'exposer d'éclatantes *Cours bleues* ou des *Jardins d'Aranjuez*, après M. Zuloaga, voici M. Vazquez qui s'impose à l'attention par son tableau, *L'Offrande des membres des confréries en Estremadure espagnole* (Champs-Élysées, salle 37) et M. Benedito Vivès, qui peint un excellent portrait de chasseresse, avec un chien admirable, dans les tons de Velasquez, salle 2.

On pourra aussi dater de notre époque un renouveau d'orientalisme dans notre Art. Nos peintres ont décidément passé la Méditerranée. Ils l'avaient déjà passée avec Delacroix, avec Decamps, avec Fromentin, avec Marilhat, plus récemment avec Guillaumet. Mais, aujourd'hui, c'est une foule. Toute cette foule ne revient pas avec des trésors. Il faut tirer, de là, pour les admirer plus à loisir, les envois de M. Dinet, *Baigneuses surprises*, *la Quesba*, *les Guetteurs*, avenue d'Antin, et, aux Champs-Élysées, l'éblouissant *Été*, *Sahel algérien*, de M. Henri Dabadie, l'*Alger vu du port* de M. Léon Cauvy, dans la manière de Brangwyn, et les deux tableaux de M. Gourdault, *Fête arabe à Gafsa* et *Le Fondouck aux colonnes*, d'un haut ragoût de couleurs.

L'Orient n'inspire pas à nos peintres seulement des *Orientales*, des scènes de fantasia ou de farniente : il commence à leur inspirer des essais de psychologie : de la défroque clinquante, leur observation a pénétré jusqu'à l'âme de ces peuples. Il se passe en peinture à peu près ce qui s'est passé en littérature, où l'observation lucide et précise d'un Louis Bertrand a succédé aux brillantes et superficielles pochades des romantiques. La couleur est restée ; mais il y a autre chose. Voici M. Dinet, par exemple, qui tente de nous initier aux mouvemens de l'âme musulmane, en faisant pour Mahomet ce que M. Maurice Denis et M Burnand ont fait pour saint François d'Assise : une suite de trente-cinq miniatures pour illustrer la vie du Prophète (avenue d'Antin, salles du rez-de-chaussée). Seulement, il n'a pas représenté le Prophète lui-même, ni rien de surnaturel, et il a pris la peine de nous expliquer pourquoi : « Musulman sincère, dit-il, l'artiste s'est refusé à enfreindre les véritables principes de l'Islam qui, s'ils admettent la reproduction de la figure humaine, contrairement à une opinion généralement répandue, interdisent non seulement l'image de la Divinité, comme un

blasphème conduisant facilement à une idolâtrie plus ou moins déguisée, mais aussi celle des Prophètes, comme un sacrilège les diminuant inévitablement. » M. Burnand, sans rien nous dire, s'est pareillement gardé de figurer quoi que ce soit de surnaturel. M. Maurice Denis en a montré si peu que ce n'est guère la peine d'en parler. Et sans aucune théorie préconçue, sans mot d'ordre, tous nos artistes font pour le Christianisme ce que fait M. Dinet pour l'Islam : ils nous montrent les gestes des croyans, les cérémonies du culte, le reflet de la paix, de l'espérance sur leurs visages extasiés, mais ils ont abandonné la figuration de la Divinité et de ses messages à la terre.

III

A cette question : « Quel était le type de la Parisienne en 1914? » si on la pose dans cent ans, la réponse ne sera pas très aisée. Car M. Boldini nous en donne une, qui n'est pas celle de M. Aman-Jean, laquelle diffère assez des témoignages de M. Jacques Blanche, ou de M. Besnard, et M. Baschet survient à point encore, pour tout embrouiller. Supposons qu'il ne subsiste, dans les collections, par la malice des événemens, que le document fourni par M. Boldini : *Portrait de Mlle R...* et *Portrait de Mlle L...* salle XVIII. Voilà une image bien caractéristique d'un temps et d'un pays, pensera-t-on : nous tenons, là, sans aucun doute, le type de la Française au début du XXe siècle. C'est fort bien, mais si, au lieu du document fourni par M. Boldini, c'est celui qu'ont rédigé M. Baschet, ou M. Besnard, ou M. Chabas qui survit aux incendies, aux nettoyages, aux oublis, et qui tombe entre les mains de l'historien, voici un arrêt tout différent que rendra l'histoire, avec non moins d'assurance et une somme égale de « crédibilité, » puisque le document sera « du temps » et signé d'un de ceux qu'on considérait alors, à tort ou à raison, comme des « maitres. » Nous jugeons tous les jours du Passé par une semblable méthode, c'est-à-dire en tenant pour l'expression de la vérité un document dont le grand mérite est de n'avoir pas servi à faire des papillotes.

Supposons, au contraire, que tous les portraits réunis ici, échappent à la destruction et soient consultés par les psychologues futurs, — s'il y a encore, dans cent ans, des psychologues, — qu'arrivera-t-il ? Qu'ils seront bien embarrassés...

pensez-vous. Peut-être, mais ils le seront moins que nous. Un contemporain regardant des figures contemporaines, ce sont les dissemblances qui les frappent; celui qui vient plus tard, ce sont les ressemblances. L'homme d'une génération nouvelle qui se trouve brusquement en face d'une génération disparue, c'est le voyageur qui débarque dans un pays lointain et inconnu. Il découvre, tout de suite, à toutes les figures qu'il rencontre, un trait commun, un air de famille, une manière de se tenir ou de se mouvoir qui le frappe par sa nouveauté et son universalité. Ce visiteur, que nous imaginons, qui n'est pas né encore, mais qui viendra devant nos portraits, aura, sans doute, cette impression d'uniformité, que nous y cherchons, en vain, aujourd'hui. Même ignorant, même illettré, il y verra quelque chose d'insolite, de caractérisé, que nous n'y voyons pas.

De fait, tous ces portraits se ressemblent en un point : ils sont inoccupés, las, les bras pendans ou languissamment repliés, les mains sont entr'ouvertes et ne tiennent rien, les cous sont nus et longs, les bras sont nus, les grandes lignes du vêtement sont croulantes et tombantes, les coiffures simples; il n'y a pas de bijoux ou très peu. Les plis accompagnent et soulignent la chute des bras, tendent vers le sol. Aucun geste ne se projette, ni ne se profile. La toilette tient peu de place. L'attitude, ou ce qu'on nommait autrefois « la pose, » est réduite à rien. On pourra tirer, de là, le diagnostic d'une extrême modestie ou, peut-être, d'un orgueil extrême. Ce sont des portraits d'intellectuelles, dédaigneuses des faciles triomphes du décor et de la mise en scène: le raffinement de la simplicité.

Je parle des portraits de jeunes femmes. Il est bien remarquable, en effet, que les portraits âgés n'ont point la même nonchalance, ni celui de *Lady Vantage*, par M. Laszlo (salle XX), ni celui de *Mme Henri Germain*, par M. Jacques Blanche (salle VIII). Ce dernier sera certainement consulté, dans l'avenir, comme un des plus beaux que notre temps aura laissés. L'harmonie des noirs, des jaunes, des violets couleur de pensée, des rouges, est admirable. On le consultera encore pour autre chose : pour illustrer ce que l'on trouvera dans les gazettes et peut être dans les *Mémoires* sur les salons de notre temps. C'est un singulier hasard que de tant de femmes célèbres par leur esprit et par l'esprit des autres, c'est-à-dire par leurs salons, notre temps ne laisse à l'avenir aucun portrait vraiment révélateur. On en a

deux de la princesse Mathilde, mais l'un semble plutôt une harmonie en rouge et un effet d'éclairage sous la lampe qu'une étude physionomique ; l'autre, fort ressemblant, la montre appliquée à une aquarelle et non à la grande affaire de son salon : la conversation. M. Jacques Blanche, le premier, nous apporte le témoignage d'un grand artiste sur une de ces femmes représentatives de la société française sous la troisième République, précisément au moment où elle préside aux rites de la sociabilité. En visite, en chapeau et gantée, installée, attentive, surveillant les paroles et les mines, tenant son éventail comme le sceptre de la conversation, dominant le choc des idées, le hasard des rencontres et les simulations des caractères, elle semble, comme au spectacle, jouir extraordinairement du tournoi où s'évertuent les causeurs de son temps. Elle suit les feintes de la courtoisie, les coups droits du bon sens, les voltiges du paradoxe, d'un œil amusé, perspicace, impartial.

C'est la chose du monde la plus rare qu'une conversation entre gens qui ont quelque chose à dire, et la plus française. Quand cette conversation devient générale et tourne en discussion, elle devient tout à fait précieuse. Le fond des caractères s'y découvre mieux que dans les actes et le fond des esprits plus vite que dans les livres. Le philosophe est tenu de sortir de son nuage et de fournir, tout de suite, les trois ou quatre conclusions dissimulées, d'ordinaire, dans le labyrinthe de son système. L'érudit déverrouille son trésor et en tire la seule anecdote peut-être digne d'être retenue qu'il y ait dans toute sa bibliothèque. Le politique fait grâce des développemens de son idée et vient aux faits. Tout spécialiste sort de sa spécialité comme d'une coquille et se joue en plein air. Et les mines qu'on ne voit pas dans les livres, révèlent ce que les livres ne disent pas, parce que l'auteur lui-même ne le leur a pas dit. Mais c'est la chose, aussi, la plus impossible à reproduire une fois qu'elle est passée. On ne saurait pas plus en donner une idée, en en montrant les élémens épars que d'une flamme en montrant des fagots ou des bûches. Et de toutes les discussions brillantes qui flambèrent et crépitèrent dans un des principaux salons de la troisième République, il ne restera, sans doute, à la postérité que le portrait de celle qui les écoutait.

On s'inquiétera vraisemblablement beaucoup moins de savoir à quoi ressemblaient les hommes de la troisième Répu-

blique. Ils ne sont pas en passe de faire des choses si grandes qu'on puisse raisonnablement espérer que nos petits-neveux éprouvent à leur égard une pressante curiosité. Il est entendu que nous sommes à une époque d'individualisme, mais jamais il n'y eut moins d' « individualités. » Pourtant, il se peut qu'on regarde, un jour, leurs portraits, pour voir quelles figures avaient des gens qui vivaient à l'aise dans les liens d'une législation et d'une constitution surannées et dont le cerveau contenait encore tant de superstitions économiques et sociales... Voici, avenue d'Antin, les portraits de *M. Albert Métin, ministre du Travail*, par M. Le Riche, de *M. Jean Dupuy, ancien ministre*, par M. Laszlo, et de *M. Charles Seignobos*, par M. Kœnig, qui y aideront. Et, aux Champs-Élysées, les portraits de *M. Mascuraud*, par M. Louis Roger, de *M. Maurice Sarraut*, par M. Carrera, de *MM. Pujalet* et *Charles Legrand*, par M. Etcheverry, corroboreront leur témoignage.

Le portrait de M. Albert Métin (salle XIX) est excellent de naturel et d'aisance. Le peintre a donné à son modèle un air de satisfaction peu commune. On sent, à le voir, que tout va pour le mieux dans le monde du travail et de la prévoyance sociale : apparemment, dans le temps où fut peint ce portrait, l'ouvrier ne voyait rien au-dessus de son sort, la vie était facile et à bon marché, l'alcoolisme, un souvenir comme la Peste, l'Assistance obligatoire une source de bénédictions, les retraites ouvrières accueillies avec des larmes de reconnaissance : les lois sociales de la République avaient mis fin à tous les maux. Non loin de là (salle IX), le *Portrait de M. Maurice Barrès* rêvant, un livre à la main, devant Tolède, donnera une haute idée des loisirs de nos députés. Mais ce tableau que M. Zuloaga intitule *Portrait de M. Barrès*, n'a rien de M. Barrès et pas grand'chose d'un portrait. C'est un beau paysage, une Tolède ravinée, calcinée, âpre, tragique, comme il convient quand on est la patrie du Greco, mais embarrassée par un premier plan noir, qui est tout à fait conventionnel, et une longue figure d'homme, qui est tout à fait mauvaise. M. Zuloaga prouve, une fois de plus, qu'un excellent peintre, puissant coloriste et original metteur en scène, peut manquer des qualités requises pour faire un bon portrait.

Ce sont ces qualités, ou du moins quelques-unes d'elles, qui ont mis M. Bonnat, depuis si longtemps, à part des autres

peintres de ce temps et qui éclatent encore dans le *Portrait du marquis de Ségur*, aux Champs-Élysées (salle 3). On ne pourra faire l'histoire de la troisième République, ni de la pensée à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, sans consulter M. Bonnat. C'est lui qui a le plus fortement exprimé le caractère de l'homme moderne, tout cerveau, tout travail, peu ou point pittoresque de costume, de pose, d'habitudes, sans rien d'apprêté, ni d'ostentatoire : un front lumineux dans une redingote noire. D'autres ont creusé plus profondément les traits individuels ou, avec plus de finesse, poursuivi l'expression fugitive. D'autres ont donné une vie plus palpitante aux chairs et aux regards. Son œuvre, à lui, quand on la rassemblera, en des « rétrospectives, » comme on fait celles d'Ingres ou de David, expliquera, mieux que nulle autre, en quoi nos contemporains illustres auront différé des enthousiastes de la Révolution, des doctrinaires de 1830, des imprévoyans du second Empire. Pour les historiens de l'avenir, obligés de se reporter aux images, les hommes représentatifs de notre temps seront les « hommes de Bonnat. »

Ce sont des caractères fort différens qu'on trouve dans les meilleurs portraits d'hommes exposés aux Champs-Élysées, c'est-à-dire : le *Portrait du sculpteur Jean Baffier*, par M. Joron, *M. F. de Mély*, par M. Patricot, l'*Amiral Germinet*, par M. Jonas, *M. Santos-Dumont*, par M. Flameng, *William Forbes, Esq.*, par M. Harris Brown, l'*Éleveur normand*, par M. Vogel, et *M. Shepard*, par M. Hall, ces trois derniers en habit de chasse et le fouet à la main et dans les meilleurs portraits d'hommes exposés avenue d'Antin, c'est-à-dire avec ceux déjà cités, le *Colonel d'Osnobichine*, par M. Boutet de Monvel, et le *Comte Szecsen*, ambassadeur d'Autriche, par M. Tadé Styka. Ils se rattachent tous à des souvenirs de maîtres anciens et leurs physionomies mêmes n'ont pas le cachet exclusif de modernité qu'ont les physionomies de M. Bonnat.

IV

Que dira-t-on maintenant de notre Art décoratif? Et, d'abord, en parlera-t-on dans cent ans et les élèves studieux de nos écoles apprendront-ils, dans des manuels, les caractéristiques du style 1914? C'est une opinion assez répandue, dans l'esthétique

contemporaine, que toute époque a un style et que, si elle ne s'en aperçoit pas, c'est qu'il n'est donné qu'à la postérité d'en distinguer les traits. Mais cette opinion ne repose sur rien. Car toutes les fois, en France notamment, qu'un style puissant et durable s'est créé, tout le monde s'en est aperçu, et les expressions « nouvelle manière de bâtir, » ou « goût nouveau, » qu'on employait alors, le prouvent surabondamment. On s'est aperçu du style Renaissance, on s'est aperçu du style Louis XIV, on s'est aperçu du Rococo, on s'est aperçu de l'Empire, dès qu'ils existèrent. Si nous n'apercevons pas le style troisième République, c'est peut-être parce qu'il n'existe pas.

C'est pourquoi il faut louer M. Lalique, après avoir paré la femme moderne, de s'occuper maintenant à parer la maison moderne. Et il faut le louer, encore, de chercher cette parure non dans les formes des choses, mais dans leur matière et leur couleur. La matière qu'il a choisie, c'est le verre, moulé et coloré, gravé quelquefois, et employé en grandes surfaces là où l'on employait auparavant la pierre ou le bois. C'est ainsi qu'on peut voir, avenue d'Antin, salle XII, tout un pavillon voûté, construit par ses soins, dont les pilastres ou montans sont faits de verre, couleur de miel, avec une décoration d'anémones figurées en relief et une fontaine centrale également de verre. La couleur répandue par tout cela est calme et fine : on baigne dans une transparence lumineuse. Sans doute, un tel décor ne convient pas à toutes les demeures, ni dans toutes les circonstances, mais il est à la fois charmant et nouveau. M. Lalique ouvre une voie où devraient s'engager résolument nos décorateurs. Les revêtemens de céramiques et les parois de verre, voilà ce qui peut marquer en gaieté, en intimité, en lumière, non pas une révolution totale, mais du moins un progrès dans l'art décoratif au XXe siècle.

A côté, précisément, dans la salle X, se trouvent, cette année, les vitrines où M. Delaherche expose ses *Grès au grand feu* et ses *Porcelaines*, M. Lenoble ses *Céramiques de grand feu*, M. Moreau-Nélaton, ses *Grès cérames*, et dans la salle voisine (salle XI) M. Dammouse a mis ses *Pâtes de verre*. Cet ensemble admirable, qui groupe les meilleurs exemples d'art décoratif qu'on puisse montrer à notre époque, doit être longuement étudié. On ne saurait rien trouver, hors de France, qui lui soit comparable. Nous passons peut-être trop souvent indifférens

devant ces choses pour courir à des tableaux ou à des statues d'une matière moins précieuse. Il n'est pas impossible qu'un jour, en fouillant dans les collections et en y retrouvant l'œuvre des potiers nos contemporains, on écrive : « Il semble qu'au XXe siècle, et dès la seconde moitié du XIXe, on ait retrouvé, en France, la plupart des secrets des céramistes de l'Extrême-Orient pour colorer les terres et les cuire de façon à produire des effets éblouissans ou nuancés à l'infini. A cette époque, l'art du potier atteignit un tel degré de perfection que certaines pièces paraissent des produits de la Nature même, avec le profond éclat et la densité des pierres précieuses. Mais, chose curieuse, sur aucune on ne trouve la marque de Sèvres. Il faut croire qu'à cette époque la célèbre manufacture avait cessé d'exister... »

Datera-t-on de l'année 1914 un renouveau de la Peinture? Assurément non. Et, d'ailleurs, dans les deux *Salons* de printemps, nul n'en affiche la prétention. Çà et là, seulement, quelques expériences. Chaque année, il y a un peintre qui entreprend de donner tort à Reynolds en peignant un tableau où les grandes surfaces sont bleues. C'est une tentative toujours malheureuse, toujours renouvelée : quelque chose comme le mouvement perpétuel ou la pierre philosophale des peintres. Car cette ambiance bleue qui, paraît-il, calme les fous furieux, enrage les gens qui ne le sont pas. Tout ce que peut obtenir le peintre, c'est qu'ils demeurent tranquilles. L'admiration, c'est trop leur demander. Pourtant, cette année, le problème a été résolu avec assez de bonheur. Avenue d'Antin (salle XX), Mme Florence Upton, en peignant une femme qui écrit *Dans la Chambre bleue*, est parvenue, à force de jeux de lumière, à créer une atmosphère agréable, — et aux Champs-Élysées (salle 9), M. Flameng, dans son *Portrait de Mme Omer-Decugis*, a peint une robe bleue avec une telle virtuosité qu'on oublie qu'elle est bleue, et la couleur chante et module comme si elle ne l'était pas.

Un autre artiste, qui rompt avec les habitudes coloristes de notre temps, M. Corabœuf, ne va pas inventer une peinture nouvelle, mais la sienne est si démodée qu'elle surprend comme un manifeste anarchiste. *Sa Dame aux perles* (Champs-Élysées, salle 34) prouve que les préceptes de l'*Exposition Ingres* n'ont pas été perdus pour tout le monde et que l'intraitable maître, subitement ressuscité par les soins de M. Lapauze, a fait, au

moins, un élève. Si l'on admet le point de départ, à savoir que le dessin est tout dans un tableau, on admirera l'énergie, l'obstination de M. Corabœuf à tendre là où il est arrivé. C'est un phénomène de réaction ou de rétrogradation assez fortement caractérisé pour nous inquiéter sur les attributions qu'on en fera dans l'avenir. Retrouvée dans quelques centaines d'années, à quelle date la *Dame aux perles* sera-t-elle reportée par les critiques ? Et n'ira-t-on pas chercher son auteur parmi quelque élève inconnu de l'atelier d'Ingres, qu'Amaury-Duval et Delaborde auront omis de citer?

Les deux tentatives les plus hardies dans les tableaux de figures, cette année, sont le *Retour de chasse* de M. Dufresnes, avenue d'Antin (salle VI) et *Eros et Psyché* de Mlle Hélène Dufau, (salle 1), aux Champs-Élysées. Mais toute leur nouveauté réside dans la transposition en peinture des procédés coloristes de la décoration du tapis oriental ou de la tapisserie. C'est beaucoup de talent dépensé pour ne pas atteindre le but d'un tableau.

Les paysagistes, non plus, ne nous révèlent rien de très nouveau. Quelques-uns se contentent de déployer une grande puissance dans l'interprétation d'un effet fugitif, comme M. Hughes Stanton avec sa *Route dans les dunes à Equihen* (Champs-Élysées, salle 8). Je doute qu'on ait jamais aussi bien rendu l'éclairage d'un paysage pendant la légère éclipse du soleil, derrière des nuages, par un jour chaud. D'autres cherchent à pénétrer plus avant dans le mystère des crépuscules ou des nuits. M. Henri Duhem est parmi les premiers et ses vues de l'*Ile de Clarens* doivent être comptées parmi les meilleures de ses évocations crépusculaires, M. René Billotte est parmi les seconds avec son *Lever de lune*. Jamais, d'ailleurs, les chevaliers de la Lune ne furent si nombreux dans les *Salons*. Et à tous les « levers de lune » ou « nuits lunaires » habituels, il faut ajouter, cette année, deux tableaux de figures, *Domrémy*, de M. Picard, et *Pêcheuses de Lune*, de M. Chabas, où l' « astre des nuits » figure comme le principal personnage.

Cette année, d'autres effets semblent avoir tenté aussi une foule d'artistes : les effets de neige. Aux Champs-Élysées, le *Vallon sous la neige à Salvagny*, de M. Louis Jourdan, rend très bien les colorations roses du soleil d'hiver, à certaines heures, le *Soleil d'Hiver*, de M. Gorter, et l'*Hiver à Saint-Cloud*, de M. Frequenez, sont aussi des contributions précieuses à

l'étude de la neige. Ce sont là des trouvailles d'effets, mais ce ne sont point des trouvailles de métier. Le seul paysagiste qui, aujourd'hui, nous paraisse nouveau, tant par ses sujets que par ses procédés d'exécution, c'est M. Joseph Communal. Son tableau de haute montagne, *La Meije et le lac Léris* (Dauphiné) (salle 12) entièrement peint au couteau à palette, est ce qu'on peut voir de plus puissant, de plus neuf et de plus sûr.

Datera-t-on de 1914, du moins, un renouveau en sculpture? Non, mais peut-être un retour à un certain archaïsme, je veux dire une grande simplicité de silhouette et une extrême sobriété de détails sont choses naturelles. Elles n'auraient jamais dû être abandonnées. La plupart des défauts de la statuaire viennent de ce qu'on la confond avec la peinture, c'est-à-dire qu'on veut tirer d'elle, en la torturant, des effets que la peinture, tout naturellement, exprime. Ici, l'archaïsme est donc un retour non à l'ignorance, mais à la connaissance profonde et sûre des virtualités de la matière. C'est pourquoi l'œuvre de M. Émile Bourdelle s'impose à l'attention : son *Buste de Mme A. Simu*, qu'il expose, cette année, a cette simplicité un peu archaïque, mais tout à fait noble qui convient au marbre. Un pareil souci se voit dans l'admirable *Chancelier Rollin*, de M. Bouchard, et dans la figure *L'Ile de Sein*, granit, de M. Quillivic. C'est l'archaïsme, aussi, de nos vieux tailleurs de pierre, qui donne son caractère à la statue *Le Souvenir*, par M. Eugène Bourgoin, et au *Torse, jeune fille* (granit) par Mlle Hilda Hart.

Le bois étant une matière encore plus difficile à travailler que le marbre ou la pierre, beaucoup moins homogène, semée d'obstacles, nœuds ou contre-fils, il est naturel que le modelé y soit plus sommaire et par plus larges plans. Or la sculpture sur bois paraît se développer dans les derniers *Salons*. Le poirier, le chêne, l'amarante, sont fouillés par des gouges audacieuses. C'est à M. Cornu que revient l'honneur d'avoir ressuscité cet art ancien, après M. Carabin, dont les figurines décoratives sont depuis longtemps célèbres. M. Cornu expose des *Portraits d'enfans* très bien traités et M. Carabin une *Bigoudenne tricotant* excellente de pose et de facture. Pareillement, M. Binder, originaire de Brienz, village où le travail du bois est en grand honneur, montre trois figures : *Crépuscule*, *Bucolique* et *Petite Frileuse*. Aux Champs-Élysées, on voit une *Supplication*, grande statue chêne, de M. Léon Morice et le

buste en bois du *Docteur Roux*, par M. Bloch. *Multa renascentur...*

Il semble que, parmi ces choses qui renaissent d'un long oubli, il faille aussi compter la sculpture des jardins. Chaque année, nous voyons paraître de nouveaux projets de fontaines, des termes ou des statues destinées à présider aux essors des plantes. Cette année, on voit, aux Champs-Élysées, la grande *Fontaine des dames d'Antan*, de M. Alaphilippe, la spirituelle *Vasque polaire*, ours blancs et pingouins, de M. Perrault-Harry, les *Enfans à la Fontaine*, pierre et bronze, de M. Bertrand-Bontée, le *Premier miroir*, fontaine de M. Delpech, la *Nymphe surprise*, avec accompagnement de tortues, de grenouilles et de dauphins, par M. Boisseau, la *Fontaine à l'enfant*, de Mlle Janet Scudder, celle encore de M. Sartorio, et, dans le même objet de décoration, la *Statue de pierre pour un parc*, de M. Fernand David, et l'*Enfant courant après son ombre*, de M. Pavot, spirituelle et fine idée, qui ne se peut bien comprendre qu'exprimée en plein air, en plein soleil. Voilà une tendance d'art à encourager. Il faut souhaiter que les amateurs de jardins deviennent des amateurs de sculpture. Nos artistes ont trop travaillé pour la ville. Les places publiques regorgent de grands hommes. Il est temps de réagir. La décentralisation la plus pressante est la décentralisation des statues. Non que je souhaite voir ces mêmes grands hommes sous les charmilles, au carrefour des plates-bandes, reflétés par les miroirs d'eau. Ce sont d'autres gestes et d'autres Dieux qu'on doit rencontrer au détour d'une allée. « Il faut de l'enfance répandue partout, » disait Louis XIV. Les progrès qu'on a faits dans l'âme mystérieuse des bêtes, permettent, aujourd'hui, d'ajouter aux enfans nombre d'animaux divertissans et gracieux. Et les Dieux d'autrefois peuvent aussi revenir. Comment l'avenir jugera-t-il notre époque? Nous ne le savons guère, mais ce sera un étonnement de voir le séjour et les choses des jardins tant vantés par notre littérature, au XXe siècle, et de ne retrouver aucune trace d'œuvres d'art faites pour les embellir.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

REVUE DRAMATIQUE

Porte-Saint-Martin : *Le Destin est maître*, pièce en deux actes de M. Paul Hervieu. — *Monsieur Brotonneau*, comédie en trois actes de MM. R. de Flers et G.-A. de Caillavet. — Comédie-Française : *Les Femmes savantes*. — Odéon : *Psyché*.

M. Paul Hervieu est un homme terrible. Ses confrères du théâtre ou du roman, quand ils ont une vision pessimiste de l'univers, nous suggèrent qu'il y a de par le monde beaucoup de coquins et que le royaume de la terre est à eux. Ils font des honnêtes gens de bonnes dupes et de pauvres victimes, mais du moins leur laissent-ils leur honnêteté. Tant qu'on ne doute pas de la vertu, rien n'est perdu. Ce sont les honnêtes gens que M. Hervieu fait comparaître devant lui, sous son clair, pénétrant et impitoyable regard d'inquisiteur. « Vous êtes, leur dit-il, sévères aux pécheurs et sans merci pour tout manquement à la loi morale. Vous flétrissez le voleur, honnissez le parjure, maudissez l'assassin. Vous condamnez ces misérables du haut de votre infaillibilité. Êtes-vous sûrs que vous ne tomberez jamais dans les mêmes erreurs? Êtes-vous certains que votre honnêteté ne commettra pas exactement les mêmes fautes qu'elle reproche à leur coquinerie? Vous vous récriez. Écoutez l'histoire que voici... » Et de cette manière qui est la sienne, faite de violence et de froideur, d'ironie et de passion, avec cette précision de logicien et cette férocité calme qui le caractérise, il leur conte *le Destin est maître*.

On a été généralement d'avis que la nouvelle œuvre de M. Hervieu est de la même famille que *l'Énigme* et, sans doute pour nous faciliter le rapprochement, la Comédie-Française vient de reprendre cette pièce qui a déjà treize ans de date et dont le succès, pendant ces treize années, ne s'est pas démenti. Or il est bien vrai que les deux

pièces sont pareillement en deux actes, que l'action y est rapide, le dialogue haché et que les personnages s'y prennent à la gorge. Mais il y a, entre l'une et l'autre, une différence essentielle. *L'Énigme* est une tragédie d'intrigue, où tout le pathétique est dans la situation et qui pose uniquement ce problème : laquelle des deux? J'imagine que la dramatique aventure des frères Gourgiran s'est présentée à l'esprit de M. Hervieu comme une devinette irritante et très propre à secouer les nerfs du spectateur. Quand nous avons constaté que des deux femmes qui vivent sous le même toit, dans l'antique rendez-vous de chasse et d'amour, la plus modeste, la plus réservée, la plus sage en ses propos, est aussi bien la plus dévergondée en sa conduite, notre curiosité est satisfaite et nous ne pensons pas plus loin : la seule question engagée était une question de fait. Dans *le Destin est maître*, l'auteur n'est pas parti d'un fait, mais d'une idée. Toute sa pièce n'est qu'un « cas » destiné à illustrer une vérité ou un paradoxe ; tout y est combiné en vue d'une démonstration. Ne prononçons pas le mot de pièce à thèse, qui n'est plus en usage ; mais disons que *le Destin est maître* est une « espèce dramatique » imaginée par un moraliste, à qui d'ailleurs la morale établie inspire de la méfiance.

Nous sommes à la campagne, chez les Béreuil. Ceux-ci figurent en bonne place parmi les heureux du monde. Mariés par amour, ils ont eu deux enfans, garçon et fille, qui sont devenus de première force au tennis. *Elle* est toujours jeune, charmante, désirable. *Lui* fait de grandes affaires. Ils sont riches et très estimés dans le voisinage. Un de ces intérieurs comme il y en a quelques-uns et qui semblent une oasis dans notre vallée de larmes... Et nous voilà fixés. Nous connaissons nos auteurs : quand ils nous présentent une de ces images de la félicité parfaite, c'est qu'ils tiennent en réserve et s'apprêtent à déchaîner tous les malheurs. Le fait est que nous sentons planer des menaces dans l'air et s'accumuler à l'horizon des nuages qui se rapprochent et noircissent à vue d'œil. Juliane Béreuil a un frère, Séverin, dont j'oserai dire que c'est un frère comme on en voit peu. Entièrement dévoué à sa sœur, dévoué jusqu'au sacrifice et jusqu'à la bourse, il a jadis renoncé à une partie de son patrimoine pour lui permettre d'épouser Gaëtan Béreuil dont elle était follement éprise, et qui sans doute l'aimait, lui aussi, mais était de ceux qui ne perdent pas la tête et savent le prix auquel il convient de coter l'honneur de leur union. Depuis lors, Séverin n'a cessé de veiller sur le bonheur de sa sœur. Il s'est installé dans la maison, où il fait office de génie tutélaire et de gendarme. Certes, il témoigne d'une sympathie médiocre pour le mari

de Juliane, mais cela ne nous étonne pas : un si bon frère ne peut manquer d'avoir, en quelque façon, des sentimens de belle-mère. Ce qui est plus inquiétant, c'est que Gaëtan Béreuil, partant pour un voyage d'affaires, ne laisse qu'une adresse vague. Quand les maris, subitement forcés de s'absenter pour affaires, ne laissent qu'une adresse vague, c'est mauvais signe. Survient un ancien adorateur de Juliane, Messénis, qui, avant le mariage, a soupiré pour elle, et, depuis, a continué. Il est assez habituel qu'on voie les Messénis reparaître à l'heure où s'absentent les maris. Mais celui-ci a tout l'air de l'amoureux transi dont il n'y a rien à craindre. Et Juliane est une parfaitement honnête femme. De tous ces indices réunis nous tirons cette conclusion que Gaëtan Béreuil doit être un mari abominable.

Ici se place une scène qui peut passer pour épisodique, si l'on ne fait attention qu'à la suite elle-même des événemens et qu'au drame qui va, nous n'en doutons guère, ravager le ménage Béreuil, mais qui est commandée par les intentions philosophiques de l'œuvre. Séverin s'aperçoit qu'on lui a volé un billet de cent francs. Le coupable ne peut être que le fidèle Baptiste, le plus vieux serviteur de la maison, l'homme de confiance, un ancien soldat qui jadis a combattu sous les ordres de Séverin, — vous ai-je dit que Séverin est officier? — et s'est fait plusieurs fois tuer pour lui. Que va faire Séverin? De toute évidence, il appellera ce malheureux, le confessera seul à seul, obtiendra de lui, en même temps que l'aveu de sa faute, une explication ou une excuse, en tout cas, lui épargnera l'humiliation d'être tenu dans la maison pour un voleur. On ne doit pas moins à un vieux brave. Tout au contraire, Séverin constitue un tribunal, composé de Juliane et de Messénis. (Qu'est-ce que celui-ci vient faire en cette affaire, et parce qu'on aime une femme, quels droits cela vous donne-t-il sur ses domestiques ?) Baptiste comparaît : c'est bien lui qui a volé les cent francs : sa fille, mariée et mal mariée, ne pouvait payer son terme, allait être jetée sur le pavé : il a trouvé par hasard sous une potiche un billet de banque, un chiffon, une loque de billet, sali, usé, rapiécé, qui, sous cette potiche, avait un air de s'ennuyer : il l'a rendu à la circulation. Je ne sais quel aurait été l'arrêt d'un tribunal ordinaire ; mais ce tribunal extraordinaire, improvisé et familial, est sans pitié. Il n'accorde pas même les circonstances atténuantes. Baptiste est renvoyé ; il restera jusqu'au retour de monsieur, qui lui réglera son compte. Puis il ira se faire pendre ailleurs... Nous sommes chez les pharisiens.

Mais revenons au ménage Béreuil. Une conversation entre Mes-

sénis et Béreuil confirme toutes nos appréhensions, et même les dépasse. Gaëtan trompe sa femme pour une danseuse ; la liaison est publique et il n'est bruit dans Paris que des prodigalités de cet amant magnifique. A ce train, la ruine est inévitable et elle est prochaine. Pis que cela. L'heure du désastre a sonné. Une lettre anonyme annonce à Juliane que l'homme dont elle porte le nom va être poursuivi pour escroquerie. L'infortunée, qui jusqu'ici n'a rien soupçonné et qui tient son mari pour le plus honnête des hommes et le plus irréprochable des maris, croit d'abord à une mauvaise plaisanterie, à une farce sinistre. Gaëtan aurait commis des détournemens, fait des faux ? Pourquoi ? Il n'a pas de besoins d'argent. Les dépenses de la maison n'excèdent pas les revenus. Il n'a pas de maîtresse... Ainsi, quand s'annonce une catastrophe, nous nous remettons devant les yeux toutes les raisons que nous avons de n'y pas croire ; mais il y a autour du malheur une atmosphère spéciale, qu'on respire, et qui, tout imprécise et insaisissable qu'elle soit, a tôt fait de détruire notre assurance... D'où vient que Séverin et Messénis ne partagent pas son indignation contre ce ridicule et odieux papier ? Que savent-ils qui leur fait accorder quelque créance à cette lâche mystification ? Hélas ! le danger existe donc, puisque tous deux partent pour Paris afin de le conjurer et d'arrêter, s'il y a lieu ou s'il y a moyen, le scandale et le désastre !

Au second acte, les pauvres ambassadeurs sont revenus, et revenus bredouille : il était trop tard. Déjà des policiers ont pénétré dans la maison pour s'assurer de la personne de Gaëtan. Soudain le voici lui-même. A cet instant critique où les minutes, les secondes sont comptées, un dialogue haletant s'engage entre son beau-frère et lui. Qu'est-il venu faire ? La situation est de celles qui n'admettent qu'une solution. Il est impossible qu'il quitte la maison entre deux gendarmes, et traîne en justice et au bagne un nom jusque-là honoré, le nom de sa femme innocente et de ses deux malheureux enfans. Le suicide est, en pareil cas, la seule porte de sortie. Sans doute il va faire le geste libérateur... Mais non. Ce misérable tient à sa peau. Il est venu chercher de l'argent, pour gagner ensuite la frontière. Il compte sur Séverin pour protéger sa fuite... Quelques brèves répliques qui s'entre-choquent comme les coups dans une lutte. Séverin pousse son beau-frère dans la pièce voisine. Nous entendons une détonation. Gaëtan est tombé raide mort d'un coup de pistolet ; mais nous savons bien que ce n'est pas lui qui a pressé la détente.

« Ton mari s'est cru perdu ; il t'aimait, il n'a pas voulu déshonorer ses enfans : il s'est tué. » Voilà sans doute ce qu'aurait dit à sa sœur

un frère moins intransigeant que Séverin, ou ce que lui aurait fait dire un auteur moins âpre que M. Paul Hervieu. Mais dans ce genre de théâtre sans merci, il faut aller jusqu'au bout de l'horreur. Séverin ne laissera donc ignorer à Juliane aucune des conditions qui font l'atrocité de ce drame domestique. Il lui dira la trahison de l'époux, afin de ruiner jusqu'au bonheur passé de la femme qui s'est crue aimée, et de lui fermer les avenues du souvenir. Il précisera qu'il y a eu non pas suicide, mais châtiment, c'est-à-dire meurtre, et qu'il est le justicier, c'est-à-dire le meurtrier. Rejetée du mari félon au frère assassin, que deviendra la pauvre femme? je vous le demande; et si elle n'y perd pas la raison, c'est que la souffrance n'est pas toujours une suffisante cause à la folie.

Ce n'est pas tout. Il y a une justice en France, du moins pour les particuliers. Elle a des façons tout à fait indiscrètes de se mêler de vos affaires. Les policiers, qui ont manqué Gaëtan Béreuil, se dédommagent en faisant les premières constatations; le prétendu suicide leur est tout de suite suspect : le coup a été tiré d'un peu trop loin pour être un coup qu'on se tire à soi-même. C'est alors qu'intervient la déposition de Baptiste. Il raconte la scène dont le hasard, dit-il, l'a fait le seul témoin. Comme son maître avait saisi son revolver, il s'est jeté sur lui; l'arme, dans la lutte, s'est déchargée : cela explique que le coup n'ait pas été tiré à bout portant. Ce Baptiste ment comme un arracheur de dents. Ce témoin porte un faux témoignage. Mais c'est un faux témoignage pour le bon motif. Ni Séverin, ni Messénis, ni Juliane, ni aucun des spectateurs qui, en Espagne et en France, ont applaudi et applaudissent chaque soir la pièce de M. Hervieu, ne démentira ce héros de la déposition fausse. Nous tous, tant que nous sommes, nous passons au rang de faux témoins.

Ainsi voilà de très braves gens qui ont fait justement le contraire de ce que prescrit l'Écriture, et qu'a édicté de tout temps toute morale. Non seulement ils ont contrevenu aux préceptes absolus et aux règles élémentaires, mais c'est parce qu'ils y ont contrevenu qu'ils sont de braves gens, et méritent notre estime et se sont acquis notre sympathie. Il est écrit : « Tu ne tueras pas ! » Et Séverin a tué son beau-frère. « Tu ne porteras pas de faux témoignage. » Et tout le monde ici va mentir. « Tu ne t'approprieras pas le bien d'autrui. » Et vous ne pouvez avoir oublié l'histoire du billet de cent francs. Concluons donc que ces règles d'une morale, instituée par Dieu même, sont sujettes à caution : selon les circonstances, on s'y conforme ou on ne s'y conforme pas. C'est à volonté, au choix, au petit bonheur. Le

plus intègre d'entre nous ne peut affirmer que ce soir il ne s'endormira pas voleur ou parjure. Le plus pacifique n'oserait jurer qu'il finira la journée sans que ses mains se soient ensanglantées. On n'est sûr de rien. Le destin est maître...

Telle est la thèse. Je ne sais si les « espèces » choisies par M. Hervieu sont des meilleures. Il en est une, à tout le moins, qui laisse à désirer. Il n'est nullement établi que l'honnête Baptiste ait été acculé au vol par la fatalité. Un homme qui a de si beaux états de service et des inquiétudes si avouables, et qui sert non pas chez des négriers, mais chez vous ou chez moi, aurait eu, pour se procurer les quelques sous dont il a besoin, un moyen bien plus simple que de les voler : c'est de les demander à ses maîtres. Mais ne chicanons pas sur ces points de détail ou sur ces pointes d'aiguille. Admettons qu'il se trouve dans la pièce de M. Hervieu et qu'il se rencontre dans la réalité des cas où nous soyons obligés d'agir en contradiction avec la loi morale. Quelle conclusion en tirer contre cette loi elle-même? Elle commande dans l'absolu ; mais la vie est le domaine du relatif. L'idéal est, comme eût dit Augier, escarpé et sans bords : tout l'effort de la vertu consiste à s'en approcher du moins loin qu'il lui est possible. Précisons davantage. Se trouvera-t-il quelqu'un pour dire que Séverin en tuant et Baptiste en mentant ont fait le bien? Nullement. L'un et l'autre ont commis une faute. Mais les conditions où ils l'ont commise y apportent une circonstance très atténuante, une excuse qui n'est pas l'absolution, mais qui, à parler comme les mathématiciens, la rejoint à l'infini. Non, et après y avoir mûrement réfléchi, je ne crois pas que notre confiance dans l'impératif catégorique et traditionnel ait lieu de s'inquiéter. L'assaut livré par M. Paul Hervieu a été rude. Mais la vieille morale continue à faire une belle résistance.

Dans une pièce où il se passe tant d'événemens et si terribles, on ne peut demander des développemens qui, de toute évidence, feraient longueur. C'est du drame express ; l'auteur fait de la vitesse, et on sait ce qu'est devenue la vitesse par ce temps de records. Force lui est de se contenter d'indications rapides. La vraisemblance y perdrait, si d'ailleurs on avait le loisir de la réflexion ; mais on est emporté dans le mouvement qui sans cesse se précipite. On pourrait s'étonner, par exemple, que Juliane n'ait rien soupçonné d'un état de choses qui dure depuis longtemps et est assez grave pour mener son mari en prison ; mais M. Hervieu nous répondrait sans doute que la chronique nous a révélé plus d'un exemple de cette sécurité jusqu'au bord de l'abîme. Il est singulier que Séverin ait attendu, pour intervenir, le

moment où le seul moyen qu'il ait de sauver son beau-frère est de l'assassiner ; mais c'est qu'il est un militaire, moins apte au maniement des affaires qu'à celui des armes à feu. Les caractères, forcément, ne peuvent être dessinés que d'un trait et les personnages saisis que dans une attitude : Juliane est l'honnête femme, Séverin est le justicier, Baptiste est le terre-neuve, et Messénis a un bien joli nom, mais il ne sert pas à grand'chose. La violence resserrée dans ce cadre étroit en paraît plus violente. Je me souviens qu'un jour M. Paul Hervieu reprocha aux dramaturges de la période précédente, aux Dumas fils et aux Augier, d'avoir ensanglanté la scène avec férocité. Il rappelait aux auteurs dramatiques ses confrères le précepte : « Tu ne tueras pas. » Or, *l'Énigme*, que vient de reprendre la Comédie-Française, se termine par un suicide, et la pièce nouvelle que représente la Porte-Saint-Martin roule sur un meurtre. Apparemment, c'est qu'au théâtre il en est comme dans la vie : on approuve une chose et on en fait une autre : le destin est maître. Peut-être, après tout, faut-il attribuer l'extrême rudesse de ce drame à ce qu'il a été écrit pour être représenté d'abord en Espagne. Il semble en effet qu'il ait quelque chose de bien castillan. L'honneur, au nom duquel Séverin tue son beau-frère, n'est pas sans analogie avec ce « point d'honneur, » qui a fait couler tant de sang sur la scène espagnole.

Mlle Brandès a été une Juliane très pathétique et M. Le Bargy un Séverin très sombre. M. Jean Kemm a remporté un grand succès pour la sobriété avec laquelle il a dessiné le bout de rôle du domestique infidèle et héroïque.

MM. R. de Flers et G. A. de Caillavet nous ont donné dans *Monsieur Brotonneau* une pièce qui diffère sensiblement de leur manière habituelle. Dans leurs plus ingénieuses comédies, du *Roi* au *Bois sacré* et de *l'Habit vert* à *la Belle Aventure*, ils ont repris le genre de la comédie parisienne suivant la formule de Meilhac et Halévy. Sur une intrigue de vaudeville court une satire légère des mœurs contemporaines. La sensibilité n'est pas absente de ces pièces gaies, le mélange de l'ironie et de la tendresse étant d'une saveur essentiellement parisienne. Parfois la sensibilité domine et nous avons *l'Amour veille* ou *Primerose*. J'ai lu un peu partout que le succès de *Monsieur Brotonneau* était un succès d'émotion et de larmes, mettant dans l'œuvre des deux écrivains une note de tendresse qui ne s'y trouvait pas encore aussi accentuée. Je crois au contraire que cette pièce est d'une note dure, d'ailleurs parfaitement conforme à notre tradition la plus fran-

çaise et même la plus gauloise. Nos pères étaient aussi peu féministes qu'il est possible et ils se représentaient volontiers la femme sous les traits d'un démon domestique. Le mari qui, au lieu de parler en maître, plie sous le joug, leur paraissait très ridicule et digne d'être puni pour la faiblesse qui lui fait abandonner ses droits et gâter le métier : c'est pourquoi on lui infligeait le châtiment qu'une femme tient toujours prêt, et son infortune ne lui attirait que des huées. Tel est exactement le point de vue auquel se sont placés MM. R. de Flers et G. A. de Caillavet, pour nous conter l'aventure, — non la belle, mais la banale aventure, — de M. Brotonneau.

A la banque où il est commis principal, on attend M. Brotonneau : c'est la première fois que cet employé ponctuel et modèle manque à paraître au premier coup de neuf heures. Il faut qu'un événement considérable se soit passé dans une vie si réglée. Ainsi les habitans de Kœnigsberg, le jour où Emmanuel Kant s'abstint de sa promenade quotidienne, en conclurent qu'un bouleversement s'était produit dans le monde : la Révolution française venait d'éclater. Ce qui est arrivé à M. Brotonneau, c'est qu'il a surpris sa femme occupée à le tromper. Ce n'est pas la première fois que Mme Brotonneau se livre à cette occupation ; mais c'est la première fois que M. Brotonneau s'en aperçoit. Il l'a trouvée aux bras d'un voisin qui, bien entendu, est employé à la même banque, un M. de Berville, gentilhomme décavé qui, par ses belles manières, a séduit la tendre Mme Brotonneau. Cependant qu'au bureau tous s'égaient aux dépens de ce Sganarelle qui n'est pas imaginaire, seule Mlle Louise, la dactylographe, le prend en pitié, que dis-je ? en admiration. Elle est sentimentale, elle a lu des romans, elle raffole des histoires d'amour : ce qui arrive à M. Brotonneau, c'est, quand même, une histoire d'amour. Touché par cette sympathie inattendue, M. Brotonneau embrasse Mlle Louise. C'est le moment précis où Mme Brotonneau surgit et fait à son polisson de mari, ainsi surpris en plein dévergondage, la scène paradoxale que tous devinent.

Au second acte, nous sommes chez Brotonneau : un cinquième ayant vue sur le marché Saint-Honoré. Ce logement exigu, — fournaise en été, glacière en hiver, — est devenu un nid d'amour. Car Brotonneau y a installé Mlle Louise. Il goûte les joies de l'homme aimé, il a rajeuni de vingt ans, il soigne sa mise : son ridicule, à travers tout cet acte, est celui du quinquagénaire amoureux. Elle aussi, Mlle Louise est très heureuse, mais à la manière d'une petite Parisienne qu'elle est, sentimentale, mais clairvoyante, chimérique, mais avertie

et qu'un secret instinct renseigne sur la fragilité de son bonheur. Je n'ai pas à suivre ici, de scène en scène, la marche de la pièce, mais à en indiquer seulement le dessin. Dans cet intérieur qu'elle égaie de sa jeunesse, l'aimable fille n'a l'air que d'une passante; au contraire, quand Mme Brotonneau y fait une rentrée, d'abord bien timide, humiliée, implorante, nous avons tout de suite la sensation qu'elle est toujours la patronne. Chassée du domicile conjugal, et pareillement de l'autre domicile, elle est maintenant sans asile et ne demande qu'un coin où abriter sa détresse... Que M. Brotonneau ne s'y méprenne pas ! C'est son destin qui, de nouveau, se dresse devant lui; et, comme dans la pièce de M. Hervieu, le destin est maître.

En effet, au troisième acte, nous trouvons Mme Brotonneau définitivement réinstallée chez son mari, ou, pour mieux dire, chez elle. Mlle Louise n'est plus que la maîtresse entretenue sous le toit conjugal. La force des choses fait qu'elle doit céder la place à sa rivale impérieuse et d'ailleurs légitime. M. Brotonneau verse des larmes abondantes, mais tout de même il renvoie, malgré lui et malgré elle, cette autre Bérénice. Déjà Mme Brotonneau a recommencé de crier, tempêter, gourmander la cuisinière comme autrefois : demain elle rappellera Berville ; et Brotonneau reprendra docilement sa chaîne.

Vous reconnaissez le thème ordinaire, les personnages et le ton de la farce classique. Non, M. Brotonneau ne nous inspire aucune pitié. Nous ne songeons pas un instant à le plaindre. C'est le meilleur homme de la terre, mais pourquoi tremble-t-il devant sa furie de femme ? Tu l'as voulu, George Dandin ! Le comique plantureux, gras et un peu rude, est ici, comme il convenait, le comique de la farce. Le trait est plus appuyé que de coutume. Ce n'est pas l'ironie du bout des lèvres qui est de mode sur le boulevard, mais la plaisanterie à pleine gorge que se repassent les générations. M. Brotonneau est un cousin de Boubouroche, un arrière-petit-neveu de Sganarelle et de George Dandin, comme Mme Brotonneau est directement apparentée aux commères de nos fabliaux.

M. Huguenet a rencontré dans le rôle de Brotonneau une de ses meilleures créations. Il y est délicieux de bonhomie, de comique ample et de naturel. Il a été secondé excellemment par Mme Jeanne Cheirel, la plus tumultueuse des mégères. Mlle Sylvie a dessiné avec beaucoup de grâce la figure touchante de l'aimable dactylographe.

Et maintenant, nous arrivons au grand triomphateur du mois. Oui, l'auteur le plus jeune, le plus gai, le plus actuel, le mieux en

communication avec le public d'aujourd'hui, vous l'avez nommé : une fois de plus et comme toutes les fois, ç'a été Molière. Ne disons pas que la Comédie-Française a « repris » les *Femmes savantes :* une telle pièce ne doit jamais quitter le répertoire. Mais elle l'a remise à la scène dans un décor neuf, avec une interprétation de premier ordre. La nouveauté du décor consiste dans une baie par laquelle on aperçoit un jardin à la française : la lumière, qui entre à flots, égaie et rafraîchit le vieux chef-d'œuvre. Ce n'est rien là que de bien simple, mais il fallait le trouver. Les chefs d'emploi ne dédaignent pas de tenir des rôles qui, au surplus, sont parmi les plus difficiles, parce qu'on s'y heurte à de grands souvenirs, et qu'on risque toujours de s'y montrer inférieur à une tâche consacrée où vous attendent les connaisseurs. Mme Bartet est une Armande exquise ; elle met toute sa grâce dans ce rôle dont il ne faut à aucun prix faire un rôle ridicule. Victime de sa mère, dupe d'un idéal quintessencié, Armande est passée à côté du bonheur ou de ce qu'on appelle ainsi : elle mérite d'être plainte. Et n'oublions pas que les soupirs de Clitandre étaient d'abord allés vers elle. Des deux sœurs, ce n'est peut-être pas la plus aimable : c'est assurément la plus séduisante, avec une distinction supérieure, un charme romanesque, un grand air, dont il faut bien avouer que manque cette petite bourgeoise d'Henriette. Mlle Valpreux, pour la continuation de ses débuts, jouait le rôle d'Henriette : elle y a plu par les mêmes qualités de justesse, de tact et d'élégance qui avaient fait son succès dans *Georgette Lemeunier*. Je ne sais si elle a suffisamment accentué le contraste entre les deux sœurs. Henriette est l'honnête fille suivant une morale un peu terre à terre et suivant la nature. Elle ne fait pas la renchérie, elle ne raffine pas, elle accepte sans scrupule un galant pour qui sa sœur n'a pas cessé de soupirer en secret. Sévèrement jugée par les délicats, ou par les précieux, elle plaît à l'ensemble du public par son bon sens robuste, sa franchise, sa belle humeur, sa gaieté bien portante. Elle est de l'étoffe avec laquelle on fait non les La Fayette, mais les Sévigné. Mlle Fayolle nous a présenté une Bélise impayable. M. de Féraudy et M. Berr, en Vadius et en Trissotin, ont livré avec la plus désopilante maëstria la bataille du cuistre contre le pédant. Et M. Siblot a dessiné avec bien de la mesure le personnage de Chrysale : il en a fait un comique, non un grotesque, un bonhomme dont le seul crime est d'être trop bon, mais d'ailleurs du sens le plus droit et qui a les idées les plus justes, puisque ce sont, à n'en pas douter, les idées de Molière. Le spectacle le moins curieux n'était pas celui de la salle, une salle bondée et débor-

dante de joie, qui battait des mains à ce comique si simple, si copieux et si dru, et saluait au passage ces figures marquées d'un trait si vraiment définitif. Au milieu de tous ces spectateurs inconnus, on se sentait en pays de connaissance, entre gens qui ont même tour d'esprit, parlent la même langue, admirent les mêmes choses. C'était une fête du goût français. Musset, — ou Donnay, à défaut de lui, — aurait pu venir : il n'aurait pas perdu sa soirée.

Et je voudrais dire au moins quelques mots de cette représentation de *Psyché* qui fut la dernière et probablement la plus artistique des mises en scène où se complaisait M. Antoine. Ce fut un enchantement et pour beaucoup une révélation. Il y a toute une partie du théâtre de Molière qu'on ne joue plus et dont nous faisons tort à son génie. Dans une excellente étude consacrée aux *Comédies-ballets de Molière* (1), M. Maurice Pellisson réclame contre cet oubli ou ce mépris. Car un préjugé longtemps accrédité nous a fait dédaigner ces divertissemens que Molière composait pour les fêtes de la Cour. Par un anachronisme superbement démocratique, nous avons souffert pour le pauvre grand homme obligé de se ravaler au rôle d'amuseur du Roi, et nous n'avons pas douté que sa fierté n'en ait frémi ! Enfin, nous avons plaint le poète réduit à travailler sur commande et dans la hâte, entre le machiniste et le décorateur...

La vérité, telle que la rétablit M. Pellisson, est tout autre. Il n'y a guère de doute que Molière ait pris plaisir à exécuter ces commandes que lui faisait le Roi. Elles lui étaient largement payées, ce qui, en aucun temps, n'a été pour un homme de théâtre une considération accessoire. On jouait devant un parterre de grands seigneurs et de grandes dames ; on était assuré de plaire au Roi, connaisseur en musique et danseur émérite. Molière, qui dans la vie privée aimait à s'entourer de belles choses, était heureux, comme directeur de troupe, de produire ses œuvres et ses acteurs dans le cadre magnifique que formaient les palais et les jardins de Versailles, de Chambord et de Saint-Germain. Il avait la joie de voir admirablement montées les pièces qu'il donnait pour les fêtes de la cour : on ne regardait pas à la dépense. Pour les *Amans magnifiques*, représentés à Saint-Germain, il reçut 43 000 livres ; pour le *Bourgeois gentilhomme* à Chambord, 50 000 livres. A Molière comédien les comédies-ballets donnaient l'occasion d'employer certains de ses talens dont lui-même ne faisait pas fi ; il chantait

(1) Maurice Pellisson, *Les Comédies-ballets de Molière*, 1 vol. in-12 (Hachette).

et il aimait à chanter : il a mis des morceaux de chant dans plusieurs de ses rôles; il dansait, ayant la jambe belle. Enfin à Molière auteur elles fournissaient le moyen de se montrer poète au sens où nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire poète lyrique. Nous reprochons au XVIIe siècle d'avoir ignoré la fantaisie, alors qu'il lui a seulement fait la juste part, — qui ne saurait être la principale. C'est que nous laissons de côté ce qui gêne notre thèse. La gloire de Molière est d'avoir dressé devant nous, dans leur éternelle vérité, les types de la comédie humaine; mais il a aussi, en se jouant, écrit un « théâtre de fantaisie et d'amour. »

On sait l'histoire de *Psyché*, « commandée à Molière afin d'utiliser un enfer célèbre que le garde-meuble du Roi avait en magasin. » Molière avait figuré sous le nom de Gélaste dans le roman de La Fontaine, paru deux ans auparavant : *les Amours de Psyché et de Cupidon* : il prit ce sujet qu'il avait sous la main. Il traça le plan de la pièce, en écrivit les premières scènes, et, pressé par le temps, s'adressa à Corneille qui en versifia quatre actes et y mit, lui barbon, quelques-uns des vers les plus amoureux qu'on ait jamais soupirés. Lulli fit la musique et Quinault les vers à chanter. La merveille est que des collaborations si diverses aient donné un résultat si harmonieux. Mais c'est ici dans l'histoire de l'art une minute charmante, un jour sans lendemain. Entre tous les élémens qui composent le spectacle, poésie, danse, musique, figuration, décors, costume, l'équilibre n'est pas encore rompu. C'est un équilibre instable et qui vaut par son instabilité même. Tout ici est en nuances, dont aucune n'est appuyée. On hésite entre le conte de fées et la fable mythologique; une douce familiarité rapproche de nous les dieux de l'Olympe, sans les outrager par la parodie ; ces dieux et ces êtres légendaires parlent comme des princes et des princesses de la Cour de Louis XIV; et quand ils peignent les tourmens de leur cœur, ils trouvent des mots de toujours et des traits de tous les temps. Ce mélange, ce voisinage, cette complexité, cette indécision est le charme indéfinissable de la tragédie-ballet, et qu'on ne retrouvera plus dans l'opéra de demain.

Mlle Defrance a été une Psyché d'une naïveté charmante. Et Mme Méry a dit le rôle de l'Amour avec une chaleur et une passion des plus remarquables.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

QUELQUES FIGURES DE MYSTIQUES SIENNOIS

Mistici Senesi, par Piero Misciatelli, un vol. 8°, illustré, Sienne, 1913.

Dans ma jeunesse, un jour, il me vint une pensée de vouloir vivre d'herbes et d'eau. Je projetai d'aller demeurer dans un bois; et je me mis à me dire à moi-même : « Que feras-tu dans un bois ? Que mangeras-tu ? » Sur quoi, me répondant pareillement à moi-même, je me dis : « Eh bien ! je ferai comme faisaient les saints pères d'Égypte ! Je mangerai de l'herbe quand j'aurai faim, et, quand j'aurai soif, je boirai de l'eau ! » Ainsi donc je résolus de faire; et, afin de vivre tout à fait selon Dieu, je résolus également de m'acheter une Bible pour la lire; et j'allai aussi m'acheter une enveloppe en cuir de chameau, de manière que l'eau ne risquât point de la traverser et de mouiller ma Bible. Et puis, toujours avec mon beau projet, je partis de Sienne, en quête de l'endroit où je pourrais m'installer; et je résolus d'aller ainsi en exploration jusqu'à Massa. Et, pendant que je suivais la vallée de Rochegiano, j'allais m'émerveillant tantôt de cette colline et tantôt de cette autre, tantôt de ce bois et tantôt de cet autre, et j'allais me disant de moi à moi : « Oh! ici, comme je serai bien! Oh! là, comme je serai encore mieux! »

En conclusion, sans m'être arrêté nulle part, je m'en retournai à Sienne, et résolus de commencer par faire l'épreuve de cette vie que je voulais vivre. Et ainsi je m'en allai, un matin, hors de la Porte des Foulons, et me mis à cueillir une salade de pimprenelle et d'autres méchantes herbes; et je n'avais emporté avec moi ni pain, ni sel, ni huile. Et je me dis : « Commençons, pour cette première fois, par laver notre salade et par la gratter; la prochaine fois, nous nous bornerons à la racler sans la laver autrement; et puis, quand nous aurons un peu plus d'habitude, alors, nous aussi, nous nous passerons de la nettoyer, et par degrés même, peut-être, nous finirons par nous passer de la cueillir! » Si bien qu'avec le nom béni du Seigneur Jésus, je commençai par une bouchée de ma salade; et, me l'étant

mise en bouche, je commençai à vouloir la mâcher. Mâche, mâche, j'avais beau essayer, impossible de l'avaler! Ce que voyant, je me dis : « Eh bien! buvons une gorgée d'eau, cela fera passer la salade! » Mais, bah! l'eau descendait, et l'herbe s'obstinait à me rester dans la bouche. En fin de compte, je bus une demi-douzaine de gorgées d'eau par-dessus une bouchée de pimprenelle, mais toujours sans pouvoir réussir à avaler celle-ci. Et sais-tu ce que je veux te faire entendre par là? Eh bien! avec ma bouchée d'herbe, j'ai fait partir de moi toute tentation : car de la façon la plus certaine je reconnais aujourd'hui que ce n'était là qu'une tentation. Ce qui m'est arrivé ensuite (lorsque je suis entré dans la vie religieuse) a été une élection, et non pas une tentation. Oh! combien il sied d'hésiter avant de suivre tel de ces désirs qui d'abord nous paraissent si bons, et qui parfois se trouvent être si mauvais!

J'ai traduit le plus fidèlement que j'ai pu cette page célèbre, où revit pour nous dans toute sa fraîcheur immortelle le doux sourire « franciscain » de saint Bernardin de Sienne. Et combien franciscaine, aussi, la doctrine qui ressort de cette confidence autobiographique du vieux saint siennois! Le fait est que de plus en plus, à mesure que j'ai eu l'occasion d'observer de plus près l'exquise figure du Poverello, j'ai déploré l'erreur de ceux de ses disciples immédiats et de ses récens biographes qui, — par un sentiment de réaction d'ailleurs bien légitime contre les tendances trop « temporelles » de ce qu'on pourrait appeler l'école du frère Élie, — ont voulu incarner tout l'idéal franciscain dans une vie de solitude et de macérations. Certes saint François lui-même, et saint Bernardin après lui, ont beaucoup aimé ces grottes sauvages des Carceri ou de l'Alverne où nul souci des misères du monde ne risquait de venir les troubler dans la contemplation de leur divin Maître : mais tous deux ont toujours considéré les séjours qu'ils y faisaient comme d'heureux instans de repos et quasi de récompense, tandis que leur mission véritable était de travailler pour leur Maître au milieu du monde, et d'y travailler bravement et gaîment, — en chantant, comme le fils « français » de la Provençale dame Pica, ou bien en mêlant à leurs pieux propos toute sorte de ces saillies familières et plaisantes dont débordent les admirables sermons de saint Bernardin.

Oui, c'est assurément le plus pur esprit franciscain qui s'exhale pour nous de la personne et de l'œuvre de l'apôtre siennois, à commencer par la manière dont celui-ci, dans sa première jeunesse, s'est rendu compte de son peu d'aptitude pour le régime, trop « végétarien, » des vénérables ermites du désert. Et lorsque, peu d'années après, en 1400, le jeune chevalier de la noble maison des Albizzeschi, s'étant mis à la

tête d'un groupe intrépide de dix autres gentilshommes, est venu s'installer pendant quatre mois à l'hôpital de Sienne, afin d'y soigner tendrement, nuit et jour, la foule des indigens atteints de la peste, j'imagine que plus d'une fois son grand modèle et devancier ombrien lui sera apparu avec un affectueux sourire paternel, le félicitant de n'avoir pas réussi, naguère, à avaler cette bouchée de salade qui voulait l'empêcher de se vouer tout entier au service des pauvres.

Les biographes de saint François s'accordent à regretter que personne, parmi les contemporains, n'ait eu l'idée de prendre par écrit et de nous transmettre les discours enflammés de l'apôtre-poète. Mais je ne puis me défendre de penser qu'une partie au moins de cette fâcheuse lacune se trouverait comblée, pour le lecteur français, par une bonne traduction de la touchante série des sermons populaires sionnois de saint Bernardin, prononcés en présence d'une foule énorme sur la Grand'Place de la cité de la Vierge, entre le 14 août et le 30 septembre de l'année 1427. Il y avait alors à Sienne un certain maître Barthélemy, tondeur de laines, qui « ayant une femme et plusieurs enfans, et ne possédant que fort peu de biens, mais beaucoup de vertus, s'est, pendant quelque temps, relâché de son travail et s'est mis à recueillir par écrit les sermons du saint *de verbo ad verbum*, ne laissant aucune parole qu'il ne l'écrivît telle que le saint la disait. » Debout au pied de la chaire de planches adossée à l'un des coins de la façade rouge du Palais Public, ce maître Barthélemy « écrivait avec un stylet sur des tablettes de cire ; et puis, le sermon achevé, il s'en retournait à sa boutique et copiait sur un cahier tout ce qu'il venait ainsi de noter, de telle façon que, ce même jour, avant de se remettre à son travail ordinaire, il se trouvait avoir écrit deux fois le sermon tout entier. » Après quoi le premier éditeur de la série de sermons croit devoir nous affirmer de nouveau que, par un vrai miracle de zèle chrétien, son digne ami le tondeur de laines est parvenu à « conserver jusqu'au moindre petit bout de parole échappé de la sainte bouche du bienheureux Bernardin ; » et le fait est qu'il nous suffit d'ouvrir au hasard le vénérable recueil pour avoir aussitôt l'illusion d'être nous-mêmes admis à entendre et à voir l'orateur franciscain, merveilleusement vivant auprès de nous avec les mille nuances expressives de son accent, de ses gestes, des jeux de son visage. Du haut de sa chaire improvisée, c'est à nous que s'adressent ses tendres appels ; et d'où vient donc le mélange tout particulier d'émotion et de ravissement qu'ils répandent en nous, sinon de ce que, dans chacune

des phrases du disciple de saint François, nous percevons nettement l'écho de la voix, — et du cœur, — de son maître ?

« Que si ta femme te rend la vie pénible, — nous dit par exemple saint Bernardin ? — il faut qu'ou bien tu tâches à la corriger par de bonnes et douces paroles, ou bien tu te résignes à la supporter. Jamais, en aucun cas, tu ne devras la battre ! » C'est exactement le contraire de ce qu'enseignait, vers le même temps, dans la même ville de Sienne, un autre fameux orateur et docteur franciscain : « Si ta femme ne se laisse pas amender par des paroles aimables, — écrivait en effet le frère Chérubin, — reprends-la en paroles brusques et âpres, en menaces violentes ; et puis, que si cela encore ne suffit pas, saisis ton bâton et bats-la fortement ! » *Piglia il bastone e battila molto bene !* Mais saint Bernardin ne se faisait pas faute de contredire jusqu'aux plus illustres des docteurs de son siècle, chaque fois qu'il avait conscience de défendre contre eux la doctrine et l'esprit de ce saint François qu'il a vraiment réussi à continuer, ou plutôt à « recommencer, » ici-bas, un peu de la façon dont saint François avait naguère rêvé de « recommencer » le Christ des Évangiles. Écoutons-le s'efforçant à dissiper dans l'âme de ses auditeurs la crainte d'une venue prochaine de l'Antéchrist, dans l'instant même où cette venue leur était solennellement annoncée par saint Vincent Ferrier et d'autres éloquens visionnaires dominicains :

Moi-même, depuis que j'étais tout petit, j'ai entendu affirmer que l'Antéchrist était né. Mais que dis-je ? Dès le temps des apôtres, on assurait déjà qu'il était né, et puis encore au temps de saint Bernard. Et voici que l'on se remet à l'assurer de nos jours ! Ah ! quelle folie c'est là, de vouloir en connaître plus long que le bon Dieu a voulu que nous en connaissions ! Qui donc y a-t-il qui sache ce qui en est de l'Antéchrist ? Pas une créature au monde qui le puisse savoir, attendu que Jésus-Christ lui-même, en tant que Dieu, n'a pas voulu le dire aux apôtres, ni même ne l'a jamais su pour son compte, en tant qu'homme !... Jamais l'Antéchrist ne viendra, si ce n'est au jour où un silence de mort aura achevé d'envahir notre foi chrétienne !

« Combien est fort et plein de noblesse celui qui a plutôt passion que compassion de son prochain ! » s'écriait encore notre prédicateur siennois, avec un jeu de mots qui aurait rempli de joie l'âme naïve et brûlante du Poverello. « Savez-vous, — demandait-il à ses ardens compatriotes, toujours prêts à se diviser en d'implacables factions politiques, — savez-vous qui est vraiment aveugle et sourd ? C'est celui qui prend parti pour les Guelfes ou les Gibelins ! » Et comme on lui reprochait respectueusement de n'avoir pas accepté le siège épi-

scopal de Sienne, qui venait de lui être offert par le pape Martin V : « Si j'étais revenu ici comme vous vouliez que j'y vinsse, c'est-à-dire en qualité de votre évêque, cela m'aurait fermé la moitié de la bouche. Tenez, voyez, comme ceci ! Voilà comment j'aurais été, et nul moyen de vous parler dorénavant autrement qu'avec la bouche à demi fermée ! Or, moi, j'ai voulu venir chez vous de façon à pouvoir vous parler ainsi, à bouche déployée : parce que, de cette façon, je puis vous dire ce que je veux, et vous parler à ma manière de tous les sujets ! » Ne nous semble-t-il pas voir saint François lui-même, dans la petite chaire extérieure de l'église Saint-Nicolas, sur la place d'Assise, s'amusant à fermer d'une de ses mains la moitié de sa bouche, pour mieux représenter à ses concitoyens la peine qu'il aurait eue à s'entretenir avec eux s'il s'était laissé entraîner à accepter l'une ou l'autre de ces dignités ecclésiastiques dont on ne cessait pas de vouloir l'affubler ?

Aussi ai-je la conviction qu'un jour viendra où ce seul vrai disciple et continuateur de saint François d'Assise prendra place dans tous nos cœurs à côté de son maître, — s'y substituant désormais aux douces et médiocres figures de ce frère Léon ou de ce frère Égide que je soupçonne de n'avoir même jamais essayé de comprendre l'héroïque grandeur « active » du maître qu'ils aimaient. Je dirai plus. Né en Ombrie d'un père ombrien, saint François ne saurait cependant être considéré comme le compatriote de ces pieux et paisibles rêveurs qu'il menait à sa suite : dès le début, les deux sangs, italien et français, qui se mélangeaient dans ses veines ont fait de lui un être singulier et indéfinissable, avec un tempérament et un caractère profondément différens de ceux que nous font voir les diverses espèces de la race italienne. Mais il n'en reste pas moins, après cela, que nulle autre cité d'Italie ne nous montre autant que la patrie de saint Bernardin un ensemble de qualités intellectuelles et morales qui ait de quoi nous rappeler, de près ou de loin, cette étrange nature du Poverello, avec son double besoin de rêve et d'action, son amour passionné de la vie s'accompagnant d'une impuissance foncière à concevoir celle-ci autrement que « sous la catégorie de la poésie. » Dans la mesure où il était possible au génie de saint François d'être compris et senti d'une des nations italiennes, c'est incontestablement à la nation siennoise que devait revenir ce précieux privilège ; et, en effet, il n'est pas douteux qu'au point de vue de la figuration artistique, par exemple, aucune autre école n'a égalé les vieux maîtres siennois en

pure et vivante beauté franciscaine. Des salles entières de l'Académie de Sienne sont remplies de portraits (imaginaires) de saint François ou de scènes de sa « légende » qui, infiniment mieux que tous les récits de Thomas de Celano et des Trois Compagnons, valent à ressusciter devant nous l'âme authentique du saint ; et qui donc, parmi les visiteurs d'Assise, à la Basilique de la Colline du Paradis, ou à l'église Sainte-Claire, n'a éprouvé comme un frisson de surprise ravie, lorsque, au bas de quelque savante fresque florentine ou romaine, une petite *Vierge* siennoise des Lorenzetti, un groupe de *Saints* de Simone Martini, s'est mis soudain à lui chanter son adorable musique? Qui n'a eu l'impression d'échapper tout d'un coup aux splendeurs et aux misères du monde d'alentour, pour se trouver délicieusement assis sur un tapis de fleurs, sous les vieux oliviers de la Portioncule, en compagnie du cher « jongleur du Christ » occupé à improviser quelque nouvelle strophe de son *Cantique des Créatures* ? Étonnante et exquise peinture, en vérité, qui semble s'insinuer à la fois dans nos cœurs par chacun de nos sens ; et depuis sa lumière, jusqu'à son parfum, rien d'elle qui ne nous paraisse directement jailli du grand cœur enchanté de saint François d'Assise !

Ainsi imprégnée d'images franciscaines, bercée de légères chansons que l'on dirait pareillement issues des lèvres mélodieuses du Poverello, la race siennoise ne pouvait manquer de donner à l'Italie l'héritier le plus parfait de l'esprit et de l'œuvre de l'apôtre d'Assise. Ce n'est pas sans motif que le vénérable peintre Sano di Pietro, dans le portrait quasi « officiel » qu'il nous a laissé de saint Bernardin sur l'un des murs du Palais Communal de Sienne, a représenté le vieux saint portant, dans l'une de ses mains, un plan en relief de sa ville natale. Plus encore que sa glorieuse compatriote et devancière, la plébéienne Catherine Benincasa, le patricien Bernardin degli Albizzeschi incarnait en soi le séculaire génie de sa race ; et lui-même s'en rendait compte très profondément, avec cette admirable justesse d'observation qui s'alliait chez lui à la flamme poétique, de telle sorte qu'il ne se lassait pas de proclamer, dans ses sermons, la force irrésistible du lien qui l'attachait à Sienne. Aussi bien personne n'a-t-il, avant ou après lui, défini plus exactement le caractère d'une race que notre Montluc allait appeler bientôt un « peuple de grands enfans, » et dont le cardinal du Bellay allait dire : « C'est une étrange bête que cette ville-là ! »

Je crois, — s'écriait notamment saint Bernardin, — que vous avez, au

fond, un sang plein de douceur. Et comme je vous sais de telle nature que vous avez toujours vite fait de vous dégoûter d'une même chose, et vite fait aussi d'y reprendre goût; et comme je vous vois aujourd'hui en tant de divisions et de haines que sûrement, si vous n'aviez pas été d'un cœur très humain, vous n'auriez pu manquer de finir par vous faire quelque grand mal, tout cela me prouve bien encore que votre nature est d'être très mobiles; et de même que vous êtes prompts au mal, de même aussi vous avez vite fait de retourner au bien.

Cette infinie « mobilité » du génie siennois, qui se révèle à nous jusque dans la pensée et le style de saint Bernardin, c'est encore l'un des traits qui manquent, d'ordinaire, aux âmes ombriennes; et par là encore je serais tenté de relier saint François d'Assise aux compatriotes de Duccio et des Lorenzetti. Parmi les saints innombrables qu'a produits, au long des siècles, la Cité de Marie, la très grande majorité sont des « convertis. » Ils commencent par s'enivrer ardemment de tous ces plaisirs que buvait à pleine coupe, de son côté, sur la Place et dans les petites rues tournantes d'Assise, le jeune fils du marchand Pierre Bernardone; et puis un jour, comme lui, les voilà n'aspirant plus qu'aux saintes jouissances de la victoire sur soi-même et du service de Dieu! D'année en année, nous assistons ainsi à d'incessantes répétitions de la même crise subite et radicale, transformant en d'humbles mendians ou en des solitaires étrangers au monde des Siennois de tout âge et de toute condition qui, jusque-là, s'étaient signalés par leur fièvre passionnée de luxe ou de richesses. Ou bien, au-dessous de cette troupe merveilleuse de saints, ce sont les deux figures ennemies du gibelin Provenzano Salvani et de la guelfe Sapia de Castiglioncello qui, l'un et l'autre, nous apparaissent dans le poème de Dante comme d'inoubliables exemples de cette « mobilité, » toute « franciscaine, » de l'âme de leur race. Voici qu'au plus fort de sa gloire et de sa puissance, Provenzano, l'illustre vainqueur de Montaperti, se dépouille de ses habits somptueux et demande l'aumône, afin de secourir un ami prisonnier : « Librement, sur la place de Sienne, — toute vergogne mise de côté, il s'installe ; — et là, pour tirer de peine son ami, — qui se trouve enfermé dans la prison de Charles, — il se condamne à trembler de toutes ses veines. »

Et, lorsque ensuite le poète, rencontrant dans un autre des cercles du Purgatoire, la Siennoise Sapia, couverte d'un cilice, avec les paupières cousues d'un fil de fer, lui exprime sa surprise de la voir heureusement sauvée de l'enfer, après tant de preuves qu'elle a données de son farouche orgueil et de l'impitoyable dureté de son cœur :

« J'ai voulu, lui répond-elle, faire ma paix avec Dieu sur l'extrémité — de ma vie ; et encore n'aurait-il pas suffi — de toute ma pénitence pour me tirer de peine, — s'il ne s'était pas trouvé que se fût souvenu de moi — Pierre Pettinagno dans ses saintes prières. »

C'est ainsi qu'une fraîche et pénétrante odeur franciscaine s'exhale pour nous de toutes les pages du volume consacré récemment par M. Piero Misciatelli à l'histoire des principaux *Mystiques siennois*. Impossible d'imaginer des âmes plus intimement proches de celle du grand saint de la Portioncule, — à l'exception toutefois du fâcheux capucin siennois Bernardino Ochino, dont M. Misciatelli aurait bien dû garder le portrait pour un autre recueil, au lieu d'associer comme il l'a fait aux douces figures souriantes d'un Giovanni Colombini et d'un saint Bernardin celle de ce raisonneur vaniteux et intraitable, dont les subtilités dialectiques ont fini par agacer Calvin lui-même et ses autres frères en protestantisme. *Quoniam non cognovi literaturam, introibo in potentias Domini* (parce que je n'ai point connu la littérature, je me trouverai admis au royaume de Dieu) : cette phrase ingénue d'un vieux saint siennois, que l'on croirait sortie de la bouche du frère Genièvre ou de quelqu'un de ses compagnons de la première génération franciscaine, nous revient sans cesse à l'esprit en présence d'un groupe pittoresque et touchant de « grands enfans, » obstinément résolus à ne chercher le bonheur que dans les seules voies de la pauvreté et de l'ignorance, de l'oubli complet de soi-même et de l'amour d'autrui. Ne nous semble-t-il point, par exemple, retrouver un chapitre perdu du *Miroir de Perfection* et des *Fioretti* dans cet extrait d'un recueil siennois d'« exemples moraux » du XIVe siècle :

Il y avait comme prieur, au couvent de la Selva del Lago, en ce temps-là, un très saint et vénérable frère Bandino, de la famille des Balzetti de Sienne. Un jour, étant l'heure de midi et les frères ayant à garder le silence, dans leurs cellules, voici que le frère Bandino découvre qu'un voleur a pris l'âne du couvent et est en train de l'emmener avec soi ! Sur quoi le prieur, ne voulant pas rompre le silence ni le faire rompre aux frères, est bien forcé de souffrir que le voleur s'en aille avec cet âne. Du moins s'en va-t-il lui-même à l'église, devant l'image du Sauveur ; et là il se jette en prière, implorant Dieu pour ce larron, afin que Dieu lui donne la vraie connaissance, de telle manière qu'il puisse se repentir et sauver son âme. Si bien que, le larron s'en allant avec l'âne et se trouvant déjà presque hors du bois, voilà que, au moment de sortir de celui-ci, l'âne s'arrête comme s'il avait été de pierre et attaché au sol. Alors notre homme, craignant d'être rejoint, veut s'en aller et laisser l'âne. Mais à

lui-même, tandis qu'il essaie de sortir du bois, il lui paraît que l'air lui barre le passage, comme un mur, de telle façon que par aucun moyen il ne réussit à sortir.

Et alors ce larron, en se voyant ainsi arrêté, fut pris de componction au fond de son cœur, et fit vœu à Dieu et à la Vierge Marie que, si seulement la grâce lui était accordée de sortir de là, il reviendrait en arrière et remettrait l'âne et le restituerait, et puis que désormais il s'amenderait et corrigerait sa vie. Sur quoi, ce vœu fait, l'âne de son propre gré revint en arrière; et le larron, se sentant tout d'un coup comme détaché, revint avec l'âne jusqu'au couvent, et demanda le prieur du lieu, — c'est, à savoir, le bienheureux frère Bandino, qui se trouvait prieur à ce moment-là, — et il rendit l'âne et avec bien des larmes s'accusa de sa faute, en racontant le miracle qui était arrivé. Alors le bienheureux frère Bandino lui pardonna, et lui fit donner bonne aumône. Et puis, avec grand amour et grande charité, il l'admonesta, et le pria de ne plus mal faire et d'amender sa vie. Ce que l'ancien larron lui promit de faire; et là-dessus le frère Bandino le renvoya en paix.

Mais au reste ne suffit-il pas de se rappeler l'antique et fameuse devise de Sienne pour sentir aussitôt que nul autre lieu au monde n'a jamais possédé en soi une âme plus parfaitement, plus délicieusement « franciscaine. » *Cor tibi magis Senn pandit ;* « plus au large encore que ses portes, Sienne t'ouvre son cœur ! » Jamais peut-être saint François lui-même n'a prononcé une parole qui répondit mieux à son idéal de beauté chrétienne ; et j'ai songé souvent à l'émotion qu'il a dû éprouver, lorsque, certain soir de printemps, entrant pour la première fois à Sienne, après avoir fait tournoyer longuement, sur la route, le pauvre frère Masseo, — ainsi que nous le raconte l'un des plus célèbres passages des *Fioretti*, — il a lu au fronton de la porte vénérable ce salut que lui adressait la vénérable cité. Oui, celle-là était vraiment digne de l'accueillir; et l'on sait en effet le grand rôle qu'il était destiné à y jouer dès cette première visite. « En ce même instant où le saint pénétrait dans la ville, un bon nombre de Siennois étaient en train de se battre, et déjà il y en avait deux qui avaient été tués. Mais dès que saint François fut arrivé sur le lieu du combat, il leur prêcha si dévotement et si saintement qu'il les ramena tous à grande union et concorde mutuelle. »

Il repartit de Sienne, comme l'on sait, dès l'aube du lendemain, pour échapper à l'ovation que lui préparaient le saint évêque de la ville et ses diocésains. Mais, à mainte reprise plus tard, nous le retrouvons dans la cité toscane, — ou plutôt à demi toscane et déjà presque à demi ombrienne, de telle sorte qu'il y avait en elle un mélange de races un peu pareil à celui qui nous explique la « singularité »

de l'apôtre d'Assise. Plus d'une fois celui-ci est venu ramener de nouveau « à grande union et concorde mutuelle » le « peuple de grands enfans » qui avait été naguère des premiers, en Italie, à entendre pieusement l'écho de sa voix; et semblablement je me plais à imaginer l'enthousiasme ingénu avec lequel, pendant l'un ou l'autre de ces séjours ultérieurs à Sienne, il a dû recueillir des lèvres de ses hôtes l'histoire de l'un des plus touchans entre ses devanciers, le bienheureux Sorore, fondateur de l'illustre Hôpital de l'Échelle.

C'était, ce Sorore, un pauvre savetier, né à Sienne vers l'an 830, d'une famille d'artisans obscurs et craignant Dieu. Sa mère, au moment de le mettre au monde, avait eu un rêve : elle avait vu une immense échelle qui s'élevait de terre, et que gravissait triomphalement le fils qui allait naître d'elle : si bien que celui-ci, dans la suite, a donné pour enseigne une échelle symbolique à l'admirable auberge des indigens et des malades dont il a entrepris de doter sa chère patrie. Après la mort de ses parens, en effet, le jeune savetier s'est mis en quête d'un moyen pour lui de commencer cette montée qui lui avait été jadis prédite par sa mère; et le meilleur moyen qu'il a trouvé a été de transformer son humble échoppe en une maison des pauvres. Un beau jour, ses voisins ont eu la surprise de le voir s'employer, en chantant, à démolir sa maison pour la rebâtir plus grande et plus commode; et bientôt, après s'être moqués, ils sont venus l'aider, et la ville entière n'a pas tardé à connaître l'audacieux projet du jeune savetier. Sans compter que Sorore, comme allait faire ensuite le jeune François, a vite résolu d'obtenir plus ou moins directement la collaboration de ses compatriotes. Il s'en est allé par les rues de Sienne avec une charrette où il entassait les pierres qu'on voulait bien lui donner pour sa reconstruction; et peu s'en est fallu, sans doute, qu'il ne promît déjà aux gens qu'il rencontrait « une récompense au ciel pour celui qui lui donnerait une pierre, deux pour celui qui lui en donnerait deux, » et ainsi de suite.

Le fait est qu'en très peu de temps Sorore a pu offrir aux pauvres de Sienne la plus belle et somptueuse auberge de la chrétienté. L'étranger, l'indigent, le malade, l'enfant, chacune de ces quatre catégories d'hôtes y était assurée d'un accueil amical. L'étranger y trouvait un logement, l'indigent un repas, le malade des soins, tout cela pour l'amour de Dieu, de la part de Dieu ; et quant aux enfans orphelins ou abandonnés, pour eux l'Hôpital de l'Échelle constituait une école en même temps qu'un abri, — ainsi que nous l'apprend aujourd'hui

encore l'une des charmantes fresques de Domenico di Bartolo, où nous voyons nombre de riches bourgeois et d'élégantes dames de la ville rivalisant à emmailloter, à nourrir, à instruire ou amuser des bambins de tout âge.

Une autre fresque voisine représente une série de fiançailles solennellement célébrées dans le même Hôpital : car le bienheureux Sorore n'avait pas manqué de pourvoir aussi au mariage de ses pupilles : et tous les ans, le jour du Jeudi saint, pendant de longs siècles, les jeunes filles élevées par les sœurs de l'Hôpital sont venues s'asseoir derrière une table dressée en plein air, vis-à-vis de la façade de la cathédrale, de telle manière qu'il fût permis aux jeunes hommes siennois de les considérer et puis de s'offrir à épouser l'une ou l'autre d'entre elles, après s'être dûment informés de la dot qui lui était allouée par le trésor de l'œuvre.

Ainsi le bienheureux Sorore a réussi à gravir tous les degrés de l'échelle qui devait l'élever jusqu'au « royaume de Dieu. » Et l'on pense bien que l'incroyable succès de son œuvre n'a pas été sans exciter tout particulièrement contre lui la fureur de ce Malin qui, quatre cents ans plus tard, allait s'ingénier par tous les moyens à entraver saint François dans l'accomplissement de l'ordre surnaturel donné au jeune apôtre par la bouche du Christ en croix de l'église Saint-Damien.

Un jour donc, avec la permission du Seigneur, le Démon se travestit en pèlerin et vint demander logement au bienheureux Sorore, qui s'empressa de le recevoir tendrement dans sa maison, et lui donna le meilleur lit pour se reposer. Le lendemain matin, le Démon se présente devant Sorore et lui dit : « Certes, je te suis grandement obligé de la charité dont tu as usé envers moi : mais de l'injure qui vient de m'être faite, je ne puis que m'en affliger, attendu que, étant venu me loger chez toi par crainte que ne me fût ravie, dans une auberge ou un autre lieu, la bonne somme de deniers que j'avais apportée, je vois maintenant combien je me suis trompé dans cette pensée; et du même coup je découvre que tu n'es pas du tout ce saint homme plein de charité que te proclame le monde, mais bien un voleur et pillard de grand chemin, enlevant leur avoir aux pauvre pèlerins, ainsi que tu m'as dérobé, à moi, ma bourse toute pleine de tant de deniers ! »

Ce qu'entendant, Sorore demeura tout confus et presque hors de soi; et c'est à grand'peine qu'il put retrouver le souffle pour parler, se sentant accablé d'une si lourde calomnie. Et comme il était si innocent, et si pur, et si simple qu'il ne pouvait pas croire que ce pèlerin étranger lui eût dit un mensonge, et comme, d'autre part, il ne parvenait pas à se persuader qu'aucun des autres étrangers qu'il avait logés eût été capable de commettre le vol, il se mit donc à rechercher par toute la maison cette fameuse bourse que le diable affirmait faussement lui avoir été prise.

Ne la trouvant pas, le pauvre Sorore adressa aux autres étrangers susdits une exhortation affectueuse : il leur dit que si l'un d'entre eux, aveuglé par le démon, avait eu vraiment le malheur de commettre le vol, il le conjurait de restituer la bourse pour le salut de son âme propre et puis aussi afin de le sauver du scandale, lui, Sorore, ainsi que sa maison, attendu que désormais les étrangers ne viendraient plus y demeurer, s'ils apprenaient qu'on y volait les gens. Là-dessus tous ses auditeurs restèrent atterrés : et pour montrer qu'ils n'étaient pas ingrats à l'égard de leur bienfaiteur, ils firent voir minutieusement tout leur avoir, et allèrent même jusqu'à se dépouiller afin de donner satisfaction à l'importun accusateur qui, cependant, s'obstinait à déclarer contre le serviteur de Dieu : « Je persiste à n'être pas satisfait, car c'est toi qui es un voleur et non pas tous ceux-là ! » Et puis, avec maintes injures et vilenies, sur-le-champ il alla dénoncer Sorore au tribunal. Là, quand il y fut appelé, le pauvre serviteur de Dieu se mit en devoir d'exposer ses raisons : mais telle était la perfidie du Démon que déjà non seulement les fonctionnaires de la justice, mais aussi d'autres citoyens commencèrent à se soulever contre le pauvre Sorore, le soupçonnant de n'être homme de bien qu'en apparence. Et comme enfin le juge le menaçait de le mettre en prison, voici que le bienheureux s'avisa d'enlever d'autour de son col un certain petit sachet contenant des reliques ; et, en posant le sachet devant le Podestat, il lui dit : « Seigneur, faites jurer à cet homme, sur ces reliques de saints, que ce qu'il est venu affirmer devant votre tribunal se trouve être bien vrai, à savoir : qu'il a vraiment apporté hier dans ma maison une bourse pleine de deniers ! Et puis ensuite, que s'il le jure, faites de moi ce qui vous plaira ! » A ces mots le Démon disparut avec une très grande rumeur, laissant le juge tout couvert d'immondices et les assistans tout comblés de stupeur. Et Sorore put s'en retourner en paix à ses bonnes œuvres.

M. Misciatelli suppose en outre que c'est depuis ce jour, et sous l'inspiration immédiate du bienheureux Sorore, que tous les hôtes de l'hôpital de Sienne sont tenus de déclarer d'abord très exactement le contenu de leurs poches, — par crainte d'aventures pareilles à celle qu'a faussement alléguée l'implacable ennemi du bienheureux. Mais sauf le cas où le savant historien siennois se trouverait en état d'appuyer son assertion sur une pièce d'archives, — chose d'autant moins probable qu'il ne se fait pas faute lui-même, par ailleurs, de nous exprimer son incrédulité à l'égard du « mythe » de Sorore, — je me refuserai toujours à soupçonner d'un acte de défiance aussi peu franciscain l'un des « annonciateurs » les plus vénérables de la personne et de l'œuvre de saint François d'Assise.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les résultats des élections sont maintenant connus. Au milieu du désarroi qu'a présenté la dernière Chambre pendant une grande partie de la législature et qui s'est encore aggravé à la fin, nous avons dit plusieurs fois que le pays n'avait à attendre son salut que de lui-même. Il n'a malheureusement pas eu l'air de s'en soucier et la Chambre de demain ne sera pas en progrès sur celle d'hier. On pourrait dire que tous les partis y ont conservé leurs positions, si l'un d'eux, le parti socialiste unifié, n'avait pas sensiblement accru la sienne. Les socialistes unifiés étaient 68, ils ont gagné 33 sièges et seront désormais 102. Ils ont acquis ces sièges au détriment des radicaux, en vertu d'un pacte fait avec eux dont nous parlerons dans un moment, et des progressistes : les premiers ont perdu 14 sièges et les seconds 16. Les unifiés sont en somme le seul groupe qui ait le droit de s'enorgueillir de ses succès : les autres sont, à peu de chose près, restés ce qu'ils étaient.

Cette situation mérite une étude particulière, qui sera faite plus tard, quand les chiffres définitifs auront pu être contrôlés, mais, dès maintenant, il semble malheureusement hors de doute qu'il sera difficile de constituer une majorité quelque peu stable. Nous avons dit que les socialistes unifiés étaient 102 ; les radicaux unifiés sont 161 ; les socialistes indépendans 33 : cela ne fait que 296, ce qui n'est pas la majorité sur un total de 602 membres. Il est vrai que l'autre moitié de la Chambre ne comprend qu'une douzaine de voix de plus et que, si la majorité est de ce côté, elle sera si faible qu'un gouvernement n'y trouvera pas non plus une majorité solide. Elle ne pourrait d'ailleurs se constituer avec la droite. La question est de savoir ce que feront les radicaux ou radicaux-socialistes non unifiés et ce qu'on appelle les républicains de gauche. Très vraisemblablement ils

se diviseront dans des proportions qu'il est impossible de prévoir et feront pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Mais ne se porteront-ils pas de préférence et en plus grande quantité du côté où la victoire a paru incliner elle-même et dont le contingent augmente au lieu de diminuer? Les socialistes unifiés étaient une force : ils deviennent une puissance. Le Cabinet actuel, ou tout autre Cabinet composé de la même manière devra compter avec eux pour pouvoir compter sur eux.

Ces résultats des élections, qu'il est permis de trouver un peu vagues, ne pouvaient guère être différens, étant donné le scrutin d'arrondissement. Tout s'est passé avec une extrême confusion. Du côté des radicaux et même quelquefois des socialistes, les programmes officiels du parti n'ont joué qu'un rôle secondaire, chacun ayant pris celui qui paraissait le mieux agréer aux électeurs, sans se préoccuper du mot d'ordre de Pau et avec un éclectisme déterminé par le seul intérêt des personnes : *primo vivere, deinde philosophari*. Quelle plus éclatante condamnation du scrutin d'arrondissement! Il semble que, par un reste de pudeur, ceux mêmes qui l'ont pratiqué avec ce tranquille cynisme aient tenu à le désavouer. De toutes les réformes dont il a été question, le scrutin de liste avec représentation proportionnelle est de beaucoup celle qui a été l'objet du plus grand nombre de promesses et a réuni le plus grand nombre de voix : le service de trois ans et l'impôt sur le revenu sans déclaration contrôlée ont eu la majorité aussi, mais une majorité moindre. La volonté que le pays a exprimée avec le plus de force a été de ne plus revoir le scrutin d'arrondissement. Elle s'est manifestée dès le premier tour de scrutin : les scandales du second tour n'ont pu que la fortifier.

Ce second tour n'a différé du premier qu'en un point, à savoir que les radicaux et les socialistes également unifiés, qui, le 26 avril, s'étaient présentés séparément, ont opéré leur concentration le 10 mai et se sont désistés les uns en faveur des autres, celui qui avait eu le moins de voix les reportant sur celui qui en avait eu le plus. L'opération s'est faite sur toute la ligne avec un ensemble parfait. Les radicaux ont donné un exemple de renoncement qu'on aurait pu louer s'il avait eu pour objet une meilleure cause. Les socialistes ont fait de même, mais ils ont été moins nombreux à le faire et ils ont été, comme on l'a vu, les bénéficiaires de cette tactique. La conséquence se devine : socialistes et radicaux reviendront à la Chambre unis en une masse compacte, qui sera vraisemblablement le pivot de la majorité. Les socialistes unifiés, du haut de ce qu'on appelait autrefois la Mon-

tagne, auront barre sur leurs collègues radicaux après avoir assuré leur réélection et ils formeront ensemble un bloc très inquiétant. Les socialistes auront pour la première fois l'impression qu'on ne peut pas se passer d'eux et que, dès lors, ils sont les maîtres. Si on veut un exemple d'un état de choses analogue, on le trouvera de l'autre côté du Détroit, en Angleterre, où les Irlandais, devenus eux aussi indispensables, dictent la loi au parti radical au pouvoir. Nos voisins sentent les inconvéniens de cette situation: nous les sentirons comme eux, car il faut s'attendre à ce que les socialistes usent et abusent de leur force. L'œuvre de la législature qui s'ouvre consistera dans la lutte entre les élémens de conservation qui restent encore debout et les élémens de révolution qui aspirent à les renverser ; nul en ce moment ne peut en prévoir le dénouement.

Pour en venir là, il n'a pas fallu aux radicaux et aux socialistes un grand effort d'invention : ces partis plus ou moins révolutionnaires sont en un sens les plus traditionalistes de tous, les plus soumis à la vieille discipline, les plus dociles aux antiques habitudes. Se désister, après un premier tour de scrutin, en faveur de celui qui a eu le plus de voix était une règle parfaitement légitime lorsqu'il ne s'agissait, en somme, que de savoir si on ferait la République ou la Monarchie. Dans cette première phase historique, où une seule question était posée et où elle était simple, l'union au second tour de scrutin, lorsqu'on n'avait pas pu la faire au premier, s'imposait comme une condition vitale et elle était fidèlement observée. Aujourd'hui, l'obligation est-elle la même ? Non assurément, et c'est confondre les temps, les besoins, les devoirs que de la maintenir lorsque tout est changé. Mais en France rien ne vit plus longtemps qu'une consigne : on y fait une révolution pour renverser un trône, mais devant un vieux mot d'ordre, on s'incline et on obéit passivement. Nous sommes très loin aujourd'hui d'avoir affaire à une seule question et à une question qui soit simple : une vingtaine se dressent devant nous et quelques-unes d'entre elles sont très complexes. Vouloir, même à un second tour de scrutin, faire sur elles l'impossible union du parti républicain est une gageure ingagnable. Si la République était elle-même en péril, il serait tout naturel de revenir à la concentration, mais tout le monde convient qu'elle ne l'est pas, que rien ne la menace, qu'elle est plus solide que jamais. Les préoccupations véritables sont ailleurs : elles portent sur le service de trois ans, sur la réforme fiscale, sur la réforme électorale, sur la liberté de l'enseignement. Voilà les questions qui divisent l'opinion et la passionnent,

parce que tout le monde sent qu'il n'y en a pas actuellement de plus graves et que l'avenir du pays, sa sécurité au dehors, sa tranquillité au dedans y sont intimement attachés. C'est donc, en saine logique, sur ces questions qu'il s'agissait de faire une majorité aux élections d'hier.

Les radicaux s'en sont-ils souvenus lorsqu'ils ont abdiqué au profit des socialistes? Ceux mêmes qui ont voté le service de trois ans, ou l'impôt sur le revenu sans déclaration contrôlée, en ont remis le sort entre les mains de leurs concurrens socialistes, qui avaient eu sur eux l'avantage au premier tour. Ainsi le veut, paraît-il, la discipline du parti. La postérité s'étonnera de ces naïvetés redoutables, qui rappellent, avec l'aggravation des conséquences, la philosophie scolastique où les questions étaient résolues avec des jeux sur les mots. Quand les règles du raisonnement avaient été observées, on croyait avoir atteint la vérité. Que dirait-on d'un voyageur qui, assis dans une voiture dont il aurait soigneusement fermé les fenêtres après avoir constaté que les roues tournent bien, que l'attelage est en règle, que le cocher tient correctement les rênes, s'endormirait tranquille sans prendre la peine de regarder où on le conduit? Ce voyageur ressemble à beaucoup de nos hommes politiques. Bridoison, lui aussi, estimait que la forme était tout. Nous avions déjà peu d'estime pour les seconds tours de scrutin : ils ont servi de tout temps de prétexte à toutes les compromissions, à toutes les capitulations et leur immoralité habituelle est pour beaucoup dans le discrédit dont on cherche à frapper le suffrage universel ; mais jamais elle ne s'était plus effrontément étalée que ces jours derniers. Aussi ne saurait-on trop recommander aux partisans de la réforme électorale, s'ils réussissent à la faire, de supprimer cette opération inutile et malfaisante. Le second tour n'existe pas en Angleterre et même aujourd'hui, où les institutions anglaises se rapprochent de plus en plus des nôtres, il n'est pas question de l'y introduire. Nous souhaitons que leur esprit politique en préserve toujours nos voisins, mais encore plus que quelque bonne fortune nous en affranchisse nous-mêmes.

Il est encore trop tôt pour tirer l'horoscope de la nouvelle Chambre : il est difficile toutefois d'envisager l'avenir avec optimisme. Le parti pris qui est passé dans nos mœurs parlementaires et qui consiste à faire une majorité avec des personnes auxquelles on reconnaît bon teint républicain et non pas en vue des questions qu'elles ont à traiter, risque de nous conduire de plus en plus loin. On exclut artificiellement de la majorité toute la droite, puis les ralliés, puis

les progressistes eux-mêmes, ce qui est d'une belle insolence. Et pourtant, qui veut la fin veut les moyens. Veut-on, oui ou non, le service de trois ans, une réforme fiscale conforme aux mœurs du pays, la réforme électorale qu'il réclame? Alors, il faut faire la majorité qui veut elle-même ces solutions et se mettre résolument à sa tête. En dépit de l'extrême confusion au milieu de laquelle les élections se sont faites et des tendances anarchiques qu'elles revêtent, il y a toujours de la ressource avec une Chambre qui vient d'être élue et qui comprend plus de 180 députés nouveaux, si on sait la prendre dès ce premier moment d'incertitude où elle n'a pas encore pleine conscience d'elle-même et où elle cherche sa voie. Mais qu'on y songe bien, il n'y a qu'une heure propice : si on la laisse passer, elle ne revient plus. Et cela est vrai surtout de la Chambre actuelle que des origines troubles rendent particulièrement sensible aux premières impressions qu'elle subira. Bon nombre de députés, même parmi ceux qui appartiennent aux partis avancés, ont assez d'intelligence pour n'être pas sans inquiétude sur l'avenir. Ils ne prendront néanmoins aucune initiative ; ils attendent une voix qui les appelle, une lumière qui les éclaire, une impulsion qui les guide Les trouveront-ils?

Il semble qu'il y ait de plus en plus en Allemagne un désaccord entre le gouvernement qui est animé de sages intentions, et l'opinion qui se laisse entraîner à des mouvemens passionnés et à des manifestations dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sont regrettables. Le gouvernement lui-même paraît subir quelquefois les influences ambiantes et, dans tous les cas, il se montre un peu lent à s'en dégager. En voici un exemple.

On se rappelle la polémique qui a été provoquée, il y a quelques semaines, entre la presse allemande et la presse russe par un article de la *Gazette de Cologne*. Cet article n'était pas isolé, il était seulement plus violent que quelques autres et il prenait un caractère plus accentué de menace à l'égard de la Russie. Il lui reprochait ses armemens, comme si l'Allemagne était le seul pays d'Europe qui eût le droit d'accroître les siens et si on manquait à une règle supérieure en usant à son égard de réciprocité. Le sentiment russe a été vivement froissé par l'article de la *Gazette de Cologne*, et le *Novoïe Wremia* y a répondu par un contre-article dont la véhémence ne laissait, à son tour, rien à désirer. Il y était dit que le moment était passé et qu'il ne reviendrait pas où on pouvait se permettre de parler à la Russie sur un ton comminatoire. Elle s'était relevée par un travail acharné, de

ses désastres en Extrême-Orient, et son armée, reconstituée, serait, quoi qu'il arrivât, à la hauteur de ses devoirs : elle assurerait la sécurité et défendrait l'honneur du pays. Cela était dit sur un ton péremptoire, où l'on sentait frémir une sourde colère, et donnait l'impression d'une patience poussée à bout. Un article de ce genre acquiert de l'importance par la personnalité de son auteur : le bruit s'est répandu que celui du journal russe était l'œuvre du ministre de la Guerre lui-même, qui n'avait pas dédaigné de déposer un moment l'épée pour prendre la plume et maniait celle-ci comme celle-là. La presse allemande n'est insolente que si on ne lui résiste pas ; lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle cesse de faire peur, elle s'arrête, comme si elle cessait elle-même d'être très rassurée. A peine quelques derniers et faibles grondemens ont-ils indiqué qu'elle battait en retraite : au bout de quarante-huit heures, elle avait cessé de parler de la Russie. Mais le gouvernement allemand n'avait rien dit. En vain, pendant plusieurs jours, la presse russe avait-elle demandé si l'article de la *Gazette de Cologne* était un article inspiré d'en haut, ou s'il fallait le considérer comme une élucubration personnelle à ce journal. En dépit de son insistance, la question était restée sans réponse, et ce mutisme du gouvernement allemand avait augmenté l'irritation de l'opinion russe jusqu'à l'explosion finale. Enfin, il y a quelques jours, M. de Jagow, ministre des Affaires étrangères, parlant devant la Commission du budget du Reichstag, a fait tout un discours sur la politique étrangère : il s'est expliqué sur tous les incidens survenus depuis quelques mois et n'a pas oublié l'article de la *Gazette de Cologne*. — Cet article, a-t-il dit, ne provenait nullement d'une source officielle et, pour mon compte, je l'ai vivement déploré. — A la bonne heure ; mais pourquoi M. de Jagow n'a-t-il pas parlé plus tôt ?

En ce qui touche la France, les choses ont eu un caractère différent. Nous avons déjà parlé de la campagne entreprise en Allemagne contre notre Légion étrangère, puis nous avons cessé de le faire parce que la campagne avait cessé elle-même : l'opinion allemande semblait s'en être désintéressée. Mais c'était une erreur. La campagne contre la Légion étrangère est intermittente : on la prend, on la laisse, on la reprend en Allemagne, suivant l'état des esprits à notre égard, de telle sorte qu'on pourrait la considérer comme un thermomètre propre à indiquer si l'humeur de nos voisins nous est plus ou moins favorable ou hostile. Considéré ainsi, l'instrument peut rendre des services : à tout autre point de vue, il n'est bon à rien, sinon à

montrer à quels prodigieux égaremens l'imagination germanique peut se laisser emporter. Les histoires qu'on raconte aux Allemands au sujet de la Légion étrangère et des effroyables traitemens qu'y subissent les malheureux légionnaires ressemblent à s'y méprendre à ceux que les bonnes d'enfans racontent à leurs marmots lorsqu'ils ne sont pas sages et qu'elles veulent les épouvanter sur les châtimens qui les attendent. Ce sont des contes à dormir debout, d'ogres et de loups-garous. Si de pareils enfantillages font vraiment peur aux Allemands, on ne peut que les en plaindre, mais en même temps il est permis d'en rire. Seraient-ils donc de grands enfans et a-t-on raison de les traiter comme tels? Après tout, cela les regarde et nous laisse indifférens. Quoi qu'il en soit, il y a eu, depuis quelque temps, une recrudescence d'animosité contre la Légion étrangère, et, le 29 avril, une question a été posée au Reichstag au sujet du racolage que nous opérions en Allemagne même. Nous sommes heureux de rendre pleine justice au gouvernement impérial; M. Zimmermann, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, a déclaré catégoriquement que les faits allégués étaient inexacts. Toutes les fois, a-t-il dit, qu'on a fait une enquête, elle a abouti à la même conclusion négative. Ceci dit, M. Zimmermann a exprimé l'avis très judicieux que la campagne contre la Légion étrangère, telle qu'elle était conduite, allait directement contre son but: c'est à l'école, d'après lui, c'est par l'éducation donnée aux enfans qu'on peut agir sur les hommes de demain et les détourner de s'enrôler dans une autre armée que celle de leur pays. Ce langage est celui de la raison. M. Zimmermann a ajouté qu'un arrangement avait été fait avec le gouvernement de la République, qui s'était engagé à rendre à leur famille les légionnaires mineurs. Une note officieuse a bientôt rectifié le fait; il n'y a eu aucun arrangement entre l'Allemagne et nous au sujet de la Légion étrangère et il ne pouvait pas y en avoir. M. Zimmermann s'est peut-être mal expliqué ou il a été mal compris: c'est très spontanément que nous libérons les jeunes gens qui n'ont pas encore l'âge de s'engager dans l'armée française; on n'a pas eu à nous le demander et nous n'avons pas eu à y consentir. Tout se passe au grand jour à la Légion étrangère; le fonctionnement de l'institution n'est nullement mystérieux; nous n'avons rien à en dissimuler et le nombre de ceux qui demandent à s'enrôler, trop grand pour que nous puissions les admettre tous, est une preuve que les choses se passent correctement, honnêtement, humainement. Au lieu de critiquer une institution qui nous fait honneur, l'Allemagne ferait bien de l'imiter; mais le pourrait-elle et

y aurait-il, chez elle comme chez nous, affluence de candidats à la porte de sa Légion ?

Nous avons dit que le discours, sincère et loyal, de M. Zimmermann avait été prononcé le 29 avril : le lendemain, 30, un fait scandaleux se passait en plein Berlin, au Palais de Glace, où on donnait une fête de charité au profit de la Ligue contre la Légion étrangère : il y a en effet en Allemagne une ligue qui s'est donné pour but de combattre cette légion. Des représentans des ministres de la Guerre et de la Marine assistaient officiellement à la représentation ; de nombreux officiers et fonctionnaires s'y pressaient. A un moment, on a vu sur la scène un acteur habillé en légionnaire français : en face de lui un peloton de soldats de la Garde en tenue de campagne est venu se ranger sous les ordres d'un sous-officier et, dans une pantomime dite patriotique, le soldat français a roulé sur le théâtre, fusillé par les soldats allemands. Les récits des journaux disent que la salle a manifesté son enthousiasme. Nous a-t-on bien compris? Le peloton d'exécution était composé de vrais soldats allemands, mis au service de la Ligue, et le sous-officier était aussi un vrai sous-officier. C'est un singulier emploi d'une armée régulière que de la faire servir à une aussi sinistre et indécente mascarade ! Comment un pareil fait peut-il se concilier avec les paroles que M. Zimmermann avait prononcées la veille ? Dieu nous garde de mettre en doute la bonne foi du gouvernement impérial ! Évidemment il ne savait pas ce qui allait se passer; le programme de la fête ne lui avait pas été soumis, ou bien il l'avait lu d'un œil distrait; mais l'opposition entre la parole ministérielle et le fait brutal prouve l'exactitude de ce que nous avons dit plus haut sur le désaccord qu'il y a en Allemagne entre les intentions du gouvernement et les passions échauffées de la foule. Et il ne s'agit pas ici d'une foule quelconque, puisque la fête avait un caractère quasi officiel. Les journaux français ont relevé le fait avec toute la gravité qui convenait et, en Allemagne, on n'a pas tardé à en être embarrassé, un peu humilié même, après la surprise du premier moment. M. Sommer, président de la Ligue contre la Légion, a cherché à s'expliquer, à s'excuser dans le *Berliner Tageblatt*. — Ce n'est pas, a-t-il dit, un soldat français, ni un légionnaire qui a été fusillé, mais un déserteur qui n'avait aucun uniforme défini ; la Ligue contre la Légion ne s'est jamais proposé de froisser les sentimens du peuple français; elle estime toutefois avoir d'autant plus le droit de s'opposer à l'entrée des Allemands dans la Légion étrangère que les incursions des racoleurs français en Allemagne deviennent de plus en plus fré-

quentes. — Prétexte pitoyable et d'ailleurs mensonger ! Le *Berliner Tageblatt*, qui n'est pas suspect de complaisance à notre égard, a renvoyé M. Sommer à M. Zimmermann et exprimé le souhait que la ligue apportât désormais plus de modération dans ses tendances. L'incident a eu enfin un épilogue au Reichstag où un commissaire du gouvernement s'en est expliqué. Il a reconnu que le soldat fusillé portait un uniforme « qui ressemblait à celui de la Légion étrangère, » mais il a donné l'assurance que des précautions étaient prises contre le renouvellement de faits pareils et aussi contre la figuration au théâtre de soldats de l'armée allemande. Le gouvernement français, a-t-il ajouté, a pris des mesures analogues touchant l'emploi de l'uniforme allemand dans des représentations publiques en France. La précaution était, croyons-nous, inutile : on a vu quelquefois, chez nous, l'uniforme allemand au théâtre, mais il y a toujours été respecté.

Nous ne voulons pas donner à l'incident plus d'importance qu'il n'en a : cependant il était impossible de le passer sous silence parce qu'il montre à quels excès une partie de l'opinion se laisse aller en Allemagne. Si le gouvernement essaie de les modérer, il n'y réussit pas toujours, et il est alors réduit à leur opposer un désaveu rétrospectif. Il y a là un danger contre lequel, de part et d'autre, nous devons nous prémunir. Des nouvelles, ou fausses, ou exagérées, sont répandues des deux côtés de la frontière. Hier encore, on racontait que tous les Français, sans exception, allaient être expulsés de l'Alsace. Ce serait, ou plutôt ç'aurait été un singulier don de joyeux avènement que le nouveau statthalter aurait fait, en arrivant à Strasbourg, au pays qu'il est chargé d'administrer. La nouvelle, qui paraissait peu vraisemblable, était inexacte en effet : on parle seulement aujourd'hui d'un certain nombre de permis de séjour qui ne seraient pas renouvelés. Même réduite ainsi, la mesure indique des tendances regrettables, car rien, dans les événemens qui se sont produits dans ces derniers temps, n'est de nature à la justifier. On dénonçait, il y a peu de temps encore, en Allemagne, la politique de piqûres d'épingle, qui, à la longue, pourrait amener des coups d'épée. Nous n'en avons jamais été partisan pour notre compte et nous le sommes moins que jamais. Mais, s'il y a aujourd'hui des coups d'épingle, d'où viennent-ils ? Est-ce nous qui les portons ? Serons-nous moralement responsables des conséquences ? On comprend d'ailleurs que l'état de l'opinion étant ce qu'il est chez nos voisins, le gouvernement y soit disposé à augmenter encore ses armemens, ou plutôt qu'il se prépare à le faire : réponse

éloquente à ceux qui parlent chez nous de supprimer le service de trois ans et de revenir au service de deux.

C'est toutefois une grande plaie pour le monde que ces armemens qui vont sans cesse en augmentant, et on se demande avec anxiété où s'arrêtera leur course folle. L'Allemagne paraît vouloir aller jusqu'à l'épuisement de ses ressources : tout le monde sera-t-il obligé de l'imiter? Ces efforts, si nombreux, si coûteux, sont faits, nous le voulons bien, en vue de la paix ; mais si, finalement, la paix est plus onéreuse que la guerre, qu'adviendra-t-il de l'Europe lorsqu'elle aura, en effet, épuisé ses ressources en hommes et en argent, et que toutes les nations se trouveront en face les unes des autres avec le maximum de force militaire dont elles sont susceptibles? La question s'impose de plus en plus aux esprits et n'est pas de nature à les rassurer.

Nous avons annoncé, il y a quinze jours, l'initiative si opportune prise par les États de l'Amérique du Sud, l'Argentine, le Brésil et le Chili, qui ont offert leur médiation entre les États-Unis et le Mexique, après le bombardement et l'occupation de Vera-Cruz. Le canon américain avait retenti dans le monde entier comme une sorte de tocsin. Sans contester la légitimité des griefs du président Wilson contre le général Huerta, on se demandait quelles seraient la suite et la fin d'une entreprise qui se présentait un peu comme une aventure et dont il était impossible de prévoir tous les développemens. Ceux qui cherchent des motifs cachés aux actes les plus publics se demandaient quel intérêt avaient les États-Unis à une guerre contre le Mexique, et ce sont là des questions auxquelles on trouve toujours des réponses ; mais le caractère connu du président Wilson ne permet pas de croire chez lui aux arrière-pensées qu'on prêtait à son gouvernement, et nous sommes convaincus que, du point de vue moral où il se place, son seul but est de se débarrasser du général Huerta qu'il considère comme l'incarnation de la fraude et même du crime. Qu'à côté de lui, d'autres aient des pensées différentes et que, au fur et à mesure que les événemens évolueront, de nouveaux objets s'imposent par la force des choses à la politique de Washington, rien assurément n'est plus probable ; mais à l'heure où nous sommes, il ne s'agit pour M. Wilson que de venir à bout de M. Huerta et de faire rentrer le Mexique dans les voies normales du gouvernement constitutionnel. Malheureusement, il n'est pas facile de venir à bout de M. Huerta, et il l'est peut-être encore moins, beaucoup moins, de faire fleurir la

vertu politique à Mexico. Quoi qu'il en soit, à l'heure où nous sommes, il faut souhaiter vivement que M. Wilson arrive à ses fins et que la médiation de l'Amérique du Sud l'y aide d'une manière efficace. La question est de savoir si elle y réussira.

La médiation de l'Argentine, du Brésil et du Chili, de l'A. B. C., comme on dit par une de ces abréviations aujourd'hui à la mode, s'est produite, on s'en souvient, à propos de la réparation d'honneur exigée par M. Wilson après l'incident de Tampico. Mais elle ne pouvait pas se réduire à un si petit objet. Qui se préoccupe maintenant de l'affaire de Tampico et des coups de canon par lesquels M. Wilson exigeait qu'on saluât le drapeau étoilé des États-Unis? Les trois plus grandes Puissances de l'Amérique latine ne se sont pas mises en mouvement pour si peu de chose : c'est toute la situation maladroitement créée entre Washington et Mexico qu'elles se proposent de liquider et nous formons le vœu qu'elles la liquident en effet. La médiation a été acceptée par les États-Unis et par le Mexique. Il semble bien qu'au premier moment le général Huerta aurait voulu la limiter à l'incident de Tampico : il a dû y renoncer bientôt et ouvrir un champ plus vaste à son activité. Mais s'est-on bien expliqué sur le but à atteindre ? Rien ne prouve que, dans la pensée du général Huerta, la médiation puisse conclure à sa démission et nous serions même surpris qu'il se résignât docilement à cette conséquence : c'est pourtant celle que M. Wilson poursuit par-dessus tout. Enfin les trois Puissances de l'Amérique du Sud ont aussi offert leur médiation aux généraux qui tiennent la campagne contre M. Huerta, mais ceux-ci ne l'ont pas acceptée. Elles auraient désiré que leur entrée en scène amenât la suspension des hostilités, non seulement entre les États-Unis et le Mexique, mais, au Mexique même, entre les fédéralistes qui obéissent aux ordres du général Huerta, et les constitutionnalistes qui obéissent à ceux des généraux Carranza et Villa, et ils n'ont obtenu qu'une demi-satisfaction. Ils l'ont obtenue, — à peu près, — de M. Wilson et du général Huerta; il y a entre eux suspension des hostilités, bien que les armemens continuent de part et d'autre ; mais il n'en est pas de même entre les constitutionnalistes et les fédéralistes. Les premiers, qui se sentent actuellement les plus forts, se sont emparés de Tampico et ne renoncent nullement à profiter jusqu'au bout de leurs avantages. On serait d'ailleurs étonné que M. Wilson vît leurs progrès de mauvais œil, puisqu'ils peuvent aboutir à la chute du général Huerta, et que c'est même par ce moyen qu'il a d'abord espéré la provoquer. Si Huerta venait à succomber, la question serait considérablement sim-

plifiée, et qui pourrait s'en plaindre? Il est vrai que d'autres difficultés pourraient venir des généraux vainqueurs. Quoi qu'il en soit, après d'assez longues négociations qui ont eu pour objet de préciser les conditions dans lesquelles s'exercerait la médiation, il a été décidé que les représentans des médiateurs d'une part et des intéressés de l'autre se réuniraient, le 18 mai, à Nicaragua-Falls et tâcheraient de se mettre d'accord. L'œuvre de la médiation est donc commencée. Le général Huerta a désigné ses représentans, les États-Unis vont désigner les leurs : l'initiative de l'Amérique du Sud a fait luire un espoir de solution sur le conflit le plus embrouillé.

C'est un événement d'une importance extrême que cette médiation. Elle manifeste, comme on l'a dit, la solidarité qui unit aujourd'hui l'Amérique tout entière, depuis le Nord jusqu'au Sud, depuis le détroit de Behring jusqu'à celui de Magellan : un pareil fait peut avoir pour l'avenir les plus grandes conséquences. Les États de l'Amérique latine sont en effet en pleine croissance, et tout fait croire que leur développement, déjà en très bonne voie, prendra bientôt une accélération considérable. A ces progrès matériels vient s'ajouter le progrès moral dont la médiation actuelle est la manifestation éclatante. Nous avons rappelé qu'au début de la crise, les États-Unis n'avaient pas accepté cette médiation; mais en présence d'une situation compliquée, hasardeuse, objet de leurs préoccupations et, on peut le dire, de celles du monde entier, ils l'ont acceptée aujourd'hui. Ni eux ni le Mexique ne pouvaient la repousser sans endosser une immense responsabilité. Réussira-t-elle? Il faut l'espérer et, en tout cas, le désirer très vivement; mais, même si elle échouait, elle devait être tentée et elle laissera des traces. On connaît l'expression inventée, si nous ne nous trompons, par Talleyrand que, s'il faut être bon Français, bon Anglais, bon Autrichien, il faut aussi que, dans chaque pays, on soit bon Européen. En Amérique, il faut être bon Américain, et c'est à développer ce sentiment que servira l'entreprise actuelle. Un jour sans doute, on usera d'une locution plus vaste encore pour y comprendre toute l'humanité.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ[1]

QUATRIÈME PARTIE [2]

XII. — LA VENTE DE CHARITÉ

En avril, Mme Gayole et sa fille reçurent une carte d'invitation pour une vente de charité. Chaque année, en hiver ou au printemps, elles en recevaient de semblables. On n'avait garde, dans la société boulonnaise, d'oublier les dames de la Beurrière, riches presque toutes, presque toutes généreuses, et dont le passage, dans la salle de la vente, n'était ni sans profit, ni sans gaîté.

A cinq heures, la petite Julie Mortier arriva, levant d'un doigt son épaisse voilette, d'où sortirent des lèvres qui riaient, des yeux qui riaient, un nez tout rouge.

— Mesdames, je vous annonce Mme et Mlle Gayole. Je viens de les laisser au bas de la rue du Temple. Les deux nouvelles du jour sont qu'il fait un vent affreux, et que Mlle Gayole a un chapeau.

— Il y a beau temps qu'elle porte des plumes! répondit une petite personne en noir, qui vendait au comptoir de la parfumerie, à droite de l'entrée.

— Son pêcheur portelois est-il revenu? Il paraît qu'il a été

(1) *Copyright by* Calmann Lévy, 1914.
(2) Voyez la *Revue* du 15 avril et des 1er et 15 mai.

demandé par Bucaille, pour être second à bord de la *Tour-d'Odre*.

— Il a navigué autrefois sur la *Belle-Chance* : on voit bien que ce n'est plus son bateau.

— Que voulez-vous dire ?

Plusieurs réponses lui vinrent d'un groupe de dames, acheteuses et vendeuses, qui n'achetaient plus et ne vendaient pas, mais causaient non loin de la porte. Il y avait, parmi elles, des femmes d'armateurs et la femme d'un gentilhomme campagnard, venue du fond du Boulonnais.

— Il trouvera sa place prise. La belle Zabelle témoigne d'une préférence marquée pour un chef mécanicien, un Breton qui ne vaut rien... Vous ne saviez pas cela, chère madame?

— Non, nous vivons retirés. Mais je m'étais dit, plus d'une fois, connaissant les deux fiancés : ménage d'éperviers, la femelle est plus forte que le mâle.

— On ne sait pas encore la fin. Le marin n'arrive que dans quelques semaines. Et je ne suis pas de votre avis : il est joliment bâti, et de première habileté dans son métier. Je l'ai rencontré, sur les quais, lorsqu'il est venu passer à Boulogne deux mois de congé, l'an dernier. Moi, je le plains : c'est la fille que je ne comprends pas.

— Moi non plus : pourquoi l'appelle-t-on toujours la belle Zabelle ? Est-elle si jolie que cela?

— Mais regardez-la donc, chère madame, la voici qui entre. Il n'y a personne ici qui puisse lutter avec elle, pas même moi! Pauvre chère Zabelle!

Tout le monde regarda la vénérable Mlle du Haut-Berger qui venait de parler de la sorte et qui passait, haute, voûtée, emmitouflée, son visage de vieux chanoine serré dans des capelines, des châles et des cache-nez, ses yeux bleus pleins de malice et d'oraisons, les lunettes relevées sur le front. Et tout de suite on se détourna. Les vendeuses se détachèrent du groupe pour inviter les arrivantes.

— Madame Gayole, une visite à la papeterie?

Zabelle, déboutonnant sa jaquette de drap soutaché et doublé de soie, dit, du bout des lèvres, avec une assurance de grande dame :

— Merci, j'écris très peu.

— Au comptoir de la parfumerie?

— Je ne sens qu'un peu le poisson, madame : c'est mon père qui le pêche.

— Les layettes?

— Pour plus tard, si vous voulez bien.

Elle avait dit cela très vite, en relevant ses cheveux que le vent avait ramenés sur son visage. On souriait. Les jeunes filles, les jeunes femmes, quelques messieurs qui demeuraient une partie de la journée dans la salle Sainte-Beuve, sous prétexte qu'ils avaient aidé à organiser la vente, observaient cette matelote de vingt-trois ans, nippée avec un goût sévère, chapeautée mieux qu'on ne l'eût cru, et dont le visage aux longues lignes avait tant de caractère et de passion.

Zabelle s'approcha cependant du comptoir de papeterie. Sa mère, magnifique dans un costume noir, coiffée de la coiffe auréolante, chargée de tout l'or de ses noces et des cadeaux successifs de son mari, la suivait : mais on pouvait lire, dans la physionomie de Mme Gayole, que la belle période de la vie était passée, et que l'enviable prospérité avait reçu de secrètes fêlures.

— Que choisis-tu? demanda-t-elle. Toi qui n'écris guère, tu ne lis pas davantage... Tenez, mademoiselle, un livre de comptes, c'est son affaire.

— Ou un livre d'images, riposta la vendeuse, en voici un qui a beaucoup de succès : il vient d'Alsace.

Zabelle prit l'album, mouilla son pouce ganté, et tourna quelques pages.

— Combien pour une dame de Boulogne?

— La baronne de Baincthun sort d'ici, elle a payé le même six francs.

— C'est donc dix francs pour une matelote, dit Zabelle en mettant une pièce d'or sur la table du comptoir.

Elle donna le livre à porter à sa mère, qui trouva la mission naturelle. Toutes les deux regardées, appelées de tous côtés, centres de petits groupes qui les enveloppaient, riaient avec elles, et s'ouvraient pour les laisser aller au comptoir voisin, elles firent le tour de la salle, achetant peu d'objets, mais au prix royal. Elle était vaste, cette salle Sainte-Beuve, et jolie en ce moment. Autour des murs tapissés de rouge, des tables chargées d'objets, des étagères, des pyramides de fleurs et de feuillages, un buffet, servaient de cadre à une réunion mondaine

nombreuse et sans cesse en mouvement. Les plumes et les fleurs des chapeaux, des rubans roulés en coques ou libres au vent, des dentelles, des yeux vifs, des lèvres ouvertes, des noms, des appels, des sourires, passaient au-dessus des amateurs qui avaient trouvé le moyen de s'asseoir, et de quelques vieilles dames, présidentes d'œuvres, tassées sur des chaises, la robe noire faisant le rond, les bandeaux gris bien nets sur les tempes bien ridées, femmes déjà entrées dans la puissance et le crépuscule de la mort, et dont le visage pourtant s'illuminait de jeunesse fugitive quand elles disaient : « Bonjour, petite! Adieu, ma belle ! » Devant elles, dans l'espace libre, sur le parquet, tout le Boulogne qu'elles connaissaient, les environs, les lointains de la province close, se promenaient, causaient, flirtaient, en groupes vites dénoués et renoués. Des châtelaines, qui n'avaient pas encore acheté la robe d'été ou le chapeau de printemps, observaient, à travers le face-à-main, les modes nouvelles portées orgueilleusement par Mme Harel-Dimieux, la femme très brune du grand industriel, et, avec une indifférence apparente, un détachement délicieusement joué, par Mme Demoutiers, la femme très blonde et jolie de l'armateur. Des colonnes carrées, revêtues de glaces, soutenaient une galerie qui faisait, à la hauteur du premier étage, le tour de la salle, et, de là-haut, venait un bruit de voix, de porcelaine heurtée et de pas sur les planches. On prenait le thé. Sur la balustrade, en bois découpé vert et rouge qui bordait la galerie, deux jeunes filles accoudées, toutes les deux éclatantes de teint, les cheveux ondulés et frissonnans de reflets d'or, se penchaient, relevaient la tête avec des inflexions de colombe, et médisaient à voix basse, leurs visages se touchant presque, des promeneurs de l'assemblée mouvante qui se tenait en bas.

Mme Gayole et Zabelle, fêtées partout, ayant acheté plus d'objets qu'elles n'en avaient eu le projet, avaient fait appeler un mousse qui passait dans la rue, et qui, derrière elles, ses deux bras tendus en console, portait livre, lainages, tablier, gerbe de fleurs.

Les gens du monde, qui avaient acheté moins de choses, suivaient de l'œil ce page des deux matelotes, chargé de dépouilles.

— Elle complète son trousseau, disait M. d'Ostrohove.

— Pour laquelle de ses noces? demanda sa femme.

Cependant Zabelle était arrivée au dernier des comptoirs, et elle n'avait qu'à traverser la salle pour retrouver la porte. N'ayant plus d'argent, lasse d'avoir causé avec plus d'effort que d'habitude, elle laissait sa mère aux prises avec une vendeuse du comptoir de confiserie, qui la comblait de berlingots et de caramels, car le mari était assureur et cherchait à se faire bien voir de l'armateur du *Dragon*.

— Tu ne veux pas des bonbons, Zabelle ?

— Non, merci.

— C'est la première fois de ta vie que tu en refuses.

Comme elle était là hors de la foule, et qu'elle échappait à la curiosité, et par conséquent à l'obligation de feindre et de jouer un rôle, Zabelle, tournée vers la muraille, les paupières à demi fermées, ne pensait plus à tout ce monde dont le murmure l'enveloppait. La jeunesse s'était retirée de ce jeune visage. Quelqu'un voyait la souffrance de Zabelle Gayole. Une main prit la main de la jeune fille, et une voix, que les voisins ne pouvaient pas entendre, murmura :

— Pauvre chérie! Pauvre chérie!...

Zabelle tressaillit. A ses pieds, dans l'ombre de cette partie reculée de la salle, et protégée encore par les tentures du comptoir, Mlle du Haut-Berger s'était retirée, lasse probablement de tant de politesses à recevoir et à rendre. Elle n'eut d'autre réponse qu'un signe de tête et un battement de cils de Zabelle. Mais cela voulait dire : « Vous, je vous aime bien ; je ne vous redoute pas : voyez, je ne cherche même pas à cacher mon angoisse. »

Mme Gayole passa près de sa fille, l'emmena. Et la grande coiffe rayonnante disparut de la salle, et recommença de palpiter dans le vent du détroit.

Rentrée chez elle, Zabelle enleva son chapeau, et ses cheveux abondans, soulevés comme un courant de la mer, furent délivrés, et elle redevint une femme de ménage qui préparait la soupe du soir. La mère était allée, dans les bas quartiers de la ville, demander une prolongation d'échéance au banquier de M. Gayole. Dans la cuisine, qui prenait jour sur l'étroite rue perpendiculaire à la rue de Folkestone et qui ne recevait le soleil qu'une demi-heure le matin, en été, il faisait sombre. Zabelle s'assit près de la fenêtre, après avoir mis la marmite sur le feu, et elle commença de peler des légumes amoncelés

dans une assiette creuse à ses pieds. Elle était seule, mais elle ne pouvait plus être seule, à cause des images qui la tourmentaient : le passé, l'avenir prochain. Elle grattait la peau terreuse d'une carotte, elle coupait en morceaux une pomme de terre, et le couteau s'arrêtait : « Que vais-je devenir à présent? Je ne dépendais que de moi-même, et rien ne se faisait, ici, que par moi. Maintenant, je me suis mise sous la dépendance d'un homme. Je ne puis plus ne pas faire ce qu'il veut. Gingolph, je l'ai laissé ; mais l'autre, je voudrais le laisser que je ne le pourrais pas... Elle avait raison, à la vente, Mlle du Haut-Berger : pauvre Zabelle!... » Elle entendit qu'on ouvrait la porte de la pièce de réception, à côté, puis qu'on marchait vers la porte de la cuisine. Elle dit tout haut :

— C'est vous, Georges?

Le Minquier poussa la porte de la cuisine, et entra, découvert et correct dans sa tenue de drap bleu. Il affectait de s'habiller comme les sous-officiers de la marine de guerre. Quand il entra dans cette pièce sombre, il sembla que ses yeux clairs y apportaient de la lumière. Zabelle sourit faiblement, puis redevint grave, sans un mot. Ils se remettaient d'accord, instinctivement : leurs âmes s'étaient tâtées de loin ; elles ne pensaient point aux mêmes choses, leur inquiétude n'était point la même, mais elles avaient une hâte pareille de sortir de l'humiliation présente.

— Eh bien! Zabelle, le père a-t-il consenti? Depuis la dernière visite, avez-vous parlé?

— Une fois, en vain. J'ai défense d'y revenir.

— Vous désobéirez, j'espère ?

— Oui, Gingolph revient dans un mois.

— Moi, je pars tout à l'heure, et nous ne sommes pas accordés.

— Vous retournez dans la mer d'Irlande? Combien de temps?

— Quinze jours au moins, trois semaines peut-être. Si j'allais oublier de revenir avec le *Dragon?*

Elle leva sur lui ses yeux inquiets.

Pouvait-on savoir ce que pensait ce Breton, chez qui l'ironie était une forme souvent de la colère? Il avait tout un mouvement d'idées dans l'esprit, tandis qu'il énonçait une chose comme celle-là; elles défilaient dans le ciel changeant de ses yeux; il revivait son roman avec Zabelle, il inventait une fin

sans la vouloir. Et Zabelle supportait qu'un homme comme lui parlât de ne pas revenir. Elle avait peur de lui. Il le savait. Il jouissait secrètement de se sentir le maître de cette fille, la plus réputée de la Beurrière, et elle lisait cette joie insultante, claire parmi d'autres sentimens et des pensées qu'elle ne pouvait deviner.

— Ne perdons pas de temps, dit-elle, mon père peut revenir. Comment plaisantez-vous quand vous voyez que je suis malheureuse? Vous ne comprenez pas? Non?

Elle laissa le couteau tomber dans l'assiette, secoua ses mains, se leva, et, devenue plus pâle :

— J'ai peur, dit-elle, j'ai peur que nous ne soyons obligés d'avancer les noces.

Le Minquier cessa de se moquer. Il fit une grimace qui signifiait : « Voilà un ennui de plus et nous n'en manquions pas ! »

— Eh bien ! dit-il, avouez-le à votre père : il consentira tout de suite !

Elle s'emporta, et les bras croisés, les yeux durs, vint à lui :

— Vous ne savez pas ce qui s'ensuivrait, et, si mon père me battait ou me chassait, vous ne seriez pas là pour me défendre, n'est-ce pas? Cela vous est égal que je supporte toute la colère et toute la honte? En vérité, vous n'avez pas de cœur! Pourvu que tout arrive selon votre volonté, peu vous importe quand les autres souffrent. Si vous ne les voyez pas, il vous est indifférent qu'ils souffrent !

— Mais non, Zabelle !

— Je vous connais à présent ! Vous accepteriez que je perde ma réputation, — et c'est déjà fait à moitié, — si vous deviez profiter de la honte où je serais tombée. Pourvu que vous soyez marié au plus tôt, avec une fille riche comme moi, peu vous importe qu'on dise de moi...

— La vérité...

— Je n'ai pas d'abri en vous, Georges Le Minquier! Allez-vous-en donc! Le *Dragon* siffle. Allez-vous-en !

Elle s'était détournée et penchée au-dessus du fourneau. Mais elle ne faisait que changer les choses de place, soulevant la marmite et la replaçant sur le feu, écartant une casserole où mijotait un ragoût.

Le Minquier, cependant, lui mit la main sur l'épaule, et elle ne le repoussa pas. Elle avait eu peur vraiment qu'il ne partît, et cette familiarité autoritaire la rassura. Elle s'écarta seulement au bout de quelques instans, et versa dans la marmite les légumes coupés en morceaux, tandis que l'homme disait :

— Ne vous emportez donc pas. Je ne cherche qu'une chose : vous donner de la décision pour que notre mariage soit résolu. Les camarades se moquent de moi. On ne cause pas encore de vous, non ; mais bientôt on en causera : il faut que vous obteniez le consentement de votre père, ce soir !

— Je l'aurai... Allez-vous-en. Je suis malheureuse à cause de vous, à cause de moi, et j'ai peur qu'il ne rentre.

Elle était devant le fourneau, immobile et inutile, comme celles qui n'ont pas le sentiment de la minute présente. Le Minquier, d'un bras, lui entoura le cou, la fit se pencher en arrière et l'embrassa plusieurs fois, et, comme elle essayait de se redresser, il l'embrassa encore, pour montrer qu'elle était bien à lui.

— Nous voilà donc amis, dit-il. Écrivez-moi des nouvelles par le 2201, qui nous suivra. Adieu, Zabelle !

Et le bruit de pas sur le plancher de la seconde salle, puis le battement de la porte d'entrée se mêlèrent à des cris de gamins qui se poursuivaient dans la partie de la rue qui descend en cascade vers le port. Puis plus rien. De nouveau la solitude, mais pas le plus petit réconfort. Cette visite de l'amant, du mari de demain, a laissé Zabelle désemparée. La maison est dure, à présent, pour celle qui fut longtemps adulée, que les dames de Boulogne traitent comme une reine de la pêche, que les voisines jalousent encore ! La mère, qui a fini par apprendre la conduite de sa fille, s'est montrée d'autant plus indignée qu'elle-même a été plus imprudente, et elle a déclaré qu'elle ne recevrait jamais Le Minquier avant le mariage ; le père ne sait rien, et on a raison de redouter qu'il n'apprenne qu'un mécanicien du *Dragon* est devenu l'amant de sa fille ; Le Minquier exige qu'on hâte le mariage, et peu lui importe le danger auquel Zabelle s'exposera peut-être, et la colère qui ne l'atteindra pas, lui, car le bateau a quitté le port.

— Eh bien ! dit la mère en rentrant, j'ai obtenu ce que ton père s'était vu refuser. Il est heureux de m'avoir ! Le banquier accepte que le découvert demeure tel jusqu'à la fin de juin ; il a

même payé la fourniture de bière et d'eau-de-vie pour le voyage d'Irlande. Est-il revenu, ton père ?

— Pas encore.

— C'est vrai : on l'entendrait faire son sabbat !

Le patron Gayole ouvrait la porte presque au même moment. Il tenait un journal à la main.

— Les nouvelles d'Irlande sont bonnes, dit-il. Le 3317 a pris tout ce qu'il a voulu de barils de maquereaux. Si le *Dragon* en fait autant, ça nous relèvera.

Le couvert était mis ; par la fenêtre entr'ouverte, l'air de la rue se mélangeait avec celui de la cuisine, chaud et fumeux : et cela voulait dire que l'été commençait. M. Gayole avait faim. Il aimait le bœuf aux pommes de terre et aux choux, longuement mijoté, qui lui fut servi. Les choses parurent favorables à Zabelle. Au milieu du dîner, la jeune fille, qui était assise face à la fenêtre, près de la table carrée, entre son père et sa mère, se décida à livrer l'assaut définitif. Le patron Gayole lui ayant fait le reproche de ne pas manger, elle répondit :

— Je ne mange pas parce que j'ai une permission à vous demander.

— La même ?

— Oui.

— Tu sais que je ne souffrirai point de mouillage dans ma famille. Tu n'as pas honte ? Un Breton !

— Breton si vous voulez : la mer est à tout le monde ?

— Un homme de la chaufferie !

— La marine, aujourd'hui, est-ce que ça n'est pas de la mécanique ?

— Un caractère qui me déplaît !

— Si je n'en veux pas d'autre !

Gayole avait toujours un œil qui n'obéissait pas. Il loucha effroyablement, tourna sa chaise du côté de Zabelle, froissa dans sa main énorme sa serviette, et, la jetant sur la table :

— Et que fais-tu de Gingolph, un marin, celui-là, et à qui j'ai dit oui, moi, Gayole ?

— Je lui ai écrit que j'avais changé.

— Eh bien ?

— Il n'a pas voulu me croire. Il veut me revoir. Il croit que je reviendrai à lui.

— Il a raison !

Mme Gayole répondit :

— C'est impossible, Gayole ! Zabelle ne peut plus, à présent...

Comme si le vieux patron avait attendu cette diversion pour laisser éclater sa colère, et comme s'il était content de se venger des trop longues obéissances de sa vie, il se leva, il jura, il devint écarlate, et, mettant le poing sous le menton de sa femme :

— Ça se fera pourtant, ce que je vous dis ! Tu m'as mené, Joséphine, mais je te mène à mon tour ! Tu voudrais que ce Gingolph ait été son promis pendant plus de deux ans avant son congé...

— Moi, je n'y suis pour rien.

— Suffit ! Moi j'y suis pour quelque chose, moi le père, et Zabelle pour le reste ! Tu crois qu'elle l'aura cajolé, embrassé au su et au vu du quartier, et qu'elle aura passé trente-six dimanches chez la mère Lobez, au Portel, et qu'avec un bout de billet, parce que ma fille a changé d'idée, tout sera fini, rompu, cassé, sans que le pauvre petit camarade ait rien à dire pour se défendre ? Non ! et non ! et non !

Les coups de poing assénés sur la table marquaient la violence de l'homme et sa résolution. Les deux femmes aussi s'étaient levées, et, l'une près de l'autre, dans l'ouverture de la porte qui faisait communiquer la cuisine et le salon, elles attendaient, attentives aux gestes et aux mots, ce qui allait être fait et être dit. Mme Gayole voulut s'avancer vers la fenêtre pour la fermer.

— Reste là ! cria-t-il. Je veux qu'on m'entende de la rue, quand je dis que ça ne se passera pas comme ça, dans la famille d'un Gayole, d'un Vert-de-Gris, comme tu m'appelles. Ah ! tu aimes pourtant ça, qu'on sache que tu es une Vert-de-Gris ! Il ne suffit pas de faire ta glorieuse, Joséphine ! Le Vert-de-Gris, c'est moi ! Le Vert-de-Gris ne fait pas de sottise aux braves gens, il ne fait pas de tort à un homme sans lui dire pourquoi ! Zabelle dira à Gingolph pourquoi elle ne veut plus de lui !...

Elles étaient si troublées qu'elles ne répliquèrent point. Elles étaient pâles toutes les deux.

— Car, moi aussi, j'ai reçu une lettre ! continua Gayole, —

et Zabelle eut un mouvement du doigt, pointant vers son père, comme pour dire : Voilà le destin qui parle ! — Ton promis a eu raison de me prendre pour juge. Il demande à te voir...

— Je ne peux pas...

— A te voir ailleurs qu'ici, où le bruit des paroles sort par les fenêtres, où les femmes savent qui entre et qui s'en va, et le temps qu'a duré une visite. Il entend que tout le monde soit de la partie, comme si on allait en pèlerinage, les femmes, et lui, et moi. Vous causerez. Et, si vous ne vous entendez plus, on dira, au moins, que vous vous êtes quittés honnêtement. Tu y seras, Joséphine Gayole, ma femme, je l'ai promis à Gingolph !

— C'est ce qu'on verra !

— Toi, Zabelle, c'est ma volonté que tu y viennes. Et puis...

Il s'arrêta un instant.

— ... Moi aussi, j'ai des choses à lui dire, et même des choses que je lui dirai à lui tout seul !

Zabelle s'était retirée dans la première salle. Sur la commode elle prit une capeline de laine et en couvrit ses cheveux.

— Où vas-tu ? demanda la mère.

Mais la jeune fille ne répondit pas, et elle descendit la rue, dans la chaleur des façades encore chaudes, et dans le froid qui tombait des premières étoiles.

XIII. — CHEZ Mlle DU HAUT-BERGER

Zabelle marchait vite, elle fut bientôt dans le quartier commerçant de la basse ville. Parmi les employées de magasin qui sortaient à cette heure-là, elle passait inaperçue. Elle qui, d'ordinaire, s'arrêtait devant les étalages, elle tenait les yeux levés vers l'ouverture des rues, où la poussière faisait de grands halos autour des becs de gaz et montait dans le ciel décoloré. Elle pensait à l'homme qui naviguait, dans ces demi-ténèbres, pour qui les rivages étaient déjà disparus, et aux difficultés qu'il lui laissait à résoudre.

Ayant gravi la haute colline de Notre-Dame et pénétré sous la porte des Dunes, elle se trouva sur la place Godefroy-de-Bouillon, au carrefour des très vieilles rues de la cité fortifiée. L'une des mieux conservées est la rue du Puits-d'Amour qui aboutit aux remparts, et que bordent des hôtels plus ou moins

déchus, quelques-uns loués par étages, d'autres habités par quelque bonne famille boulonnaise, silencieusement fière du portail ouvragé, des balustrades de fer forgé, et des fenêtres régulières noblement encadrées de pierres en saillie.

Une des plus vastes de ces maisons appartenait à Mlle Noémi du Haut-Berger. Elle avait été réparée à l'intérieur, rebâtie en quelques points, reliée à des constructions élevées dans le jardin, et le tout était adapté au service du prochain. Toutes les œuvres de Boulogne y tenaient leur conseil : les enfans en retard y venaient apprendre le catéchisme; les malades s'y faisaient soigner au dispensaire; les jeunes ouvrières passaient l'après-midi du dimanche dans les salles de patronage; dans d'autres salles, on travaillait pour les pauvres, ou pour la décoration des églises; une bibliothèque de 80 000 volumes fournissait des lectures saines à Boulogne d'abord, au reste de la France ensuite. On y rencontrait souvent des matelotes. Mlle du Haut-Berger les connaissait presque toutes et aimait à recevoir leur visite. Grande dame et fine dame, venue de Normandie dans le Boulonnais, elle avait été acceptée par la Beurrière, après longue expérience, comme une amie à qui on peut tout dire, tout demander. Elle tutoyait beaucoup de dames matelotes, étant l'aînée, ayant assisté au mariage, souvent préparé à la première communion, reçu la confidence des peines secrètes, donné un conseil, prêté de l'argent, montré son amitié. Les mots ne lui faisaient pas peur, le mal lui faisait de la peine, le moindre bien lui redonnait courage. Ses larges oreilles avaient tout entendu. Ses longues lèvres qui riaient si jeunement, et qui auraient pu être si médisantes, avaient seulement de la repartie, ce qui plaisait fort aux dames matelotes. Ses petits yeux regardaient droit. Elle arrivait toujours enveloppée de ouate, de châles superposés, de capelines, d'écharpes, les mains emmitouflées et portant une chaufferette, car elle souffrait de rhumatismes aigus : peut-être se soignait-elle trop, mais elle se soignait sans se plaindre.

Mme Gayole était venue, anciennement, au moment de l'achat du *Dragon*, trouver Mlle du Haut-Berger. Zabelle connaissait le chemin de la maison et le son de la sonnette. Elle entra, et, précédée de Maximilien, le vieux valet de chambre, qui disait : « Je ne sais pas si Mademoiselle va recevoir, je lui ai dit de ne pas le faire, elle a de la bronchite, elle vient de

rentrer très fatiguée de la vente, » Zabelle Gayole traversa l'antichambre, puis la cour, et pénétra dans le « bureau » de Mlle du Haut-Berger, une pièce où les papiers amoncelés sur deux tables, les boîtes de carton empilées le long des murs et contenant des documens utiles aux œuvres ou des brochures pieuses, laissaient à peine la place pour loger un fauteuil, une chaise et un petit secrétaire d'acajou. Quand la vieille demoiselle entra, pareille à une poupée habillée d'une pelote de laine, elle plissa les paupières, et, par-dessus ses lunettes d'or, examina la visiteuse qui était debout près de la chaise, dans le demi-jour. Ses joues ridées en arc, où vivait encore une trace du teint normand, se retirèrent et s'enflèrent en sillons sous la poussée des lèvres qui s'allongeaient :

— C'est ma grande Zabelle, que j'ai aperçue tout à l'heure et qui me revient! Dieu! que tu es gentille, même sans le fer à cheval! Tu as du chagrin?

— Du grand.

— De ce que ton père ne veut pas que tu te maries à ton idée?

— Oui...

— Oui, mais... d'autre chose encore, je vois bien... Difficile à dire?...

Les yeux fins, d'une surprenante lumière bleu tendre, cessèrent de rire, cessèrent d'être jeunes; les lèvres redevinrent toutes plissées; le visage se pencha vers l'épaule, et la commisération s'y peignait déjà. Aucune mère n'eût été plus prompte à la pitié. Zabelle, trop franche pour se dérober, tenait fixés sur elle ses yeux sombres, ses yeux durs. Elle la laissait lire peu à peu. Elle l'aidait.

— Tu as été danser à la Carotte?... Non? Tu as été aux Quatre-Moulins? A l'Anguille bleue?...

— Bien pis : j'ai lâché mon promis.

— On me l'avait dit.

— Pour un autre, vous comprenez! Seulement le second, c'est pas comme le premier...

— Tu l'aimes mieux?

— Je l'ai aimé trop. Vous comprenez?

— Oui. Ma pauvre petite!... Tiens, assieds-toi, tu es lasse.

Zabelle, qui jusque-là avait regardé en face Mlle du Haut-Berger, quand elle entendit qu'on ne la grondait pas d'abord,

mais qu'on la plaignait, comme elle avait beaucoup de peine dans le cœur, plus encore que d'orgueil, se mit à pleurer, et elle cacha son visage dans ses deux mains gantées de mitaines de soie. Elle pleurait abondamment, toutes les vannes ouvertes. La vieille fille la laissa pleurer un bon moment, et se recueillit, comme si elle priait. Et, sans doute, priait-elle. Puis elle dit, d'une voix basse, sans éclat, sans couleur, qui ne pensait pas à elle-même :

— Vous vous engagez trop jeunes, mes pauvres chattes; vous vous faites faire la cour, et cela vous est doux. Et puis vient le service. Mon Dieu, comme c'est long, quatre années, quand on ne sait pas écrire des lettres, qu'on ne reçoit que des petites cartes postales, par-ci, par-là... On avait l'habitude d'être complimentée, n'est-ce pas, de sortir ensemble, de danser, d'être à moitié mariée... On écoute un autre homme qui est là, pendant que le fiancé est au loin... Le service est une grosse épreuve pour nous autres les pauvres petites matelotes au cœur tendre... N'est-ce pas, ma Zabelle? C'est ça?

Entre les doigts un souffle répondit :

— A peu près. Et puis il chantait bien; il était drôle!

— Si drôle que tu pleures à présent. Vous aimez rire comme des Espagnoles, à grande gorge; vous ne vous demandez pas ce que ça vaudra, la chanson, pour nourrir la famille. On oublie tout, même le bon Dieu. Et cependant le cœur est bon, la foi est au fond. Dis-moi, Zabelle, ma petite enfant, est-ce que Gingolph sait que tu l'as abandonné?

— Oui : il ne veut pas y croire.

— Il t'aime trop.

— C'est comme si on lui disait que sa mère l'a rejeté. Il demande que je le revoie une dernière fois. Comme si c'était possible...

— Tu as peur de l'autre?

— Ni de l'un ni de l'autre : mais le supplice, n'est-ce pas pour lui, pour moi...

— Que dit le père?

— Contre moi. S'il savait ce que vous savez, je serais peut-être morte à présent. Et, à l'instant, il a fait une scène à ma mère, à moi...

— Et tu es venue dire ta peine à ta vieille amie?

Zabelle posa ses mains sur les genoux de Mlle du Haut-Berger.

Son visage était rouge, tout l'orgueil de ses yeux était tombé, et il n'y avait plus, devant Mlle du Haut-Berger, qu'une grande enfant malheureuse, qui sanglotait.

— Tout cela n'est ni beau, ni bien, ma pauvre Zabelle... Mais tu me demandes de te servir, n'est-ce pas? Je connais le monde; sans cela, tu ne serais pas ici...

Zabelle fit un signe, de sa tête penchée, pour dire : « Vous avez bien deviné. » Puis, se redressant :

— Si vous décidiez mon père à donner son consentement, que je vous aimerais!... Ne pas être obligée de dire à Gingolph que je ne l'aime plus!... Là, en face!

— J'irai demain. Il faut que tu te maries vite... J'obtiendrai, je crois que j'obtiendrai...

— Vous êtes bonne!

— Mais si ton père veut absolument que Gingolph te parle et essaye de t'attendrir, tu n'as pas d'autre moyen de te tirer d'affaire, ma pauvre Zabelle... Tu accepteras cela en expiation... Tu ne peux pas tout dire à ton père comme à moi. Il aurait bien raison de t'injurier, de te battre, de te rouer de coups!...

En même temps, celle qui avait, toute sa vie, gardé son cœur contre toute pensée impure, attira la pauvre matelote, la serra contre ses châles, ses pèlerines ouatées, ses capelines, et l'embrassa.

— Ne pleure plus comme ça. Tu vas perdre tes yeux, et il faut que tu les conserves. Ne te désespère pas. Sois seulement repentante. Dieu pêche à toutes les profondeurs, ma Zabelle, ça ne le gêne pas : il peut aller prendre tout au fond une pauvre araignée de mer, comme toi, et la ramener à la surface... J'irai demain.

Elle se leva. Quand elle passa, avec Zabelle, devant la porte de la pièce qu'elle avait fait transformer en oratoire, elle s'arrêta un moment et s'inclina. Zabelle en fit autant. Ce ne fut qu'un geste à l'unisson. Puis elle dit :

— Je ne pleurerai plus, que devant Lui et devant vous.

Le mot, pour la vieille fille, fut aussi doux qu'une citation à l'ordre du jour pour un soldat.

Les promesses sont souvent dures à tenir, même celle de ne pas pleurer. Zabelle, tant qu'elle fut sur la montagne de Notre-Dame, ne put arrêter ses sanglots, si bien qu'un ouvrier, la voyant, lui dit :

— Faut qu'elle n'ait pas peur de s'enlaidir la goule pour pleurer comme elle fait !

Mais elle ne pleurait plus quand elle entra dans le quartier de Saint-Pierre. Chez elle, personne ne prit garde à ses yeux gonflés, personne ne lui demanda d'où elle venait. Ses parens étaient dans la chambre, au premier.

— Chut ! dit la mère, en apercevant Zabelle, qui était montée à tâtons. Le père a été malade, dès que tu as été partie, très malade... Cela va mieux...

Le patron, couché dans le grand lit, très rouge, enfoncé dans les oreillers et les couettes, faisait signe, des paupières : « Oui, j'ai été très malade, et le mal n'est pas loin de moi. » Ses grosses mains tailladées, qui avaient tenu la barre de tant de chaloupes contre la tempête, reposaient moitié sur le drap, moitié sur l'édredon ; et elles avaient peur d'un petit mouvement. Il respirait péniblement. Pour lui, l'émotion avait été trop forte ; une crise cardiaque s'était déclarée, et Mme Gayole n'avait pas eu d'illusion : tout de suite elle avait compris que le danger pourrait être écarté, mais qu'il resterait voisin, désormais, et que la paix de la maison était finie.

Le lendemain, Mlle du Haut-Berger vint rendre visite au patron Gayole, qu'elle trouva assis dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte, fumant malgré l'interdiction du médecin. Il avait encore son regard de commandement, quand il répondait, ne remuant guère que les yeux et la main qui tenait la pipe : « Oui, mademoiselle, non, mademoiselle. » Rien ne put le faire renoncer à cette entrevue demandée par Gingolph. Avait-il confiance que Zabelle pourrait revenir à son promis ? Il le disait. Mais il disait aussi :

— Lorsque tous deux ils se seront expliqués, si Zabelle continue de refuser ce pauvre gars, l'autre pourra venir. Ça sera bien du chagrin pour moi et de la honte aussi : mais il pourra venir.

Et un mois s'écoula.

XIV. — LA PARTIE DE PLAISIR AU CAP GRIS-NEZ

Le surlendemain du retour de Gingolph, les deux familles, par la volonté du vieux patron Gayole, devaient faire un pèlerinage à la Vierge du Cran-aux-Œufs, près du Cap Gris-Nez.

Qui dit pèlerinage, en ces occasions, dit bien souvent aussi partie de plaisir. On se promène, on dîne dehors, on cause par couples ou par groupes. Mais les pèlerins de cette soirée-là n'avaient pas tous le cœur joyeux.

Mme Gayole ayant déclaré qu'elle ne paierait point les frais d'une promenade qu'elle faisait malgré elle, son mari, sur ce point, avait cédé. La pauvre Rosalie Lobez, grâce aux économies que Gingolph avait rapportées de Toulon, et à la générosité de Jacqueline, déjà passablement achalandée, avait pu louer une charrette de mareyeur, qui devait attendre les deux familles sur le boulevard Sainte-Beuve, au détour, là où finit la Beurrière et où commence la mer.

La voiture fut la première au rendez-vous, à trois heures après midi, car plusieurs des pèlerins avaient dû faire la demi-journée. C'était une charrette construite pour transporter les mannes de poisson, et sur laquelle on avait installé deux rangs de chaises de cuisine se faisant vis-à-vis. Dix minutes avant trois heures, le conducteur qui chassait, à coups de plat de paume retentissans, les mouches déjà nombreuses autour de la grosse jument boulonnaise, aperçut toute la famille Lobez qui se dépêchait, sachant bien qu'elle n'avait pas le droit d'être en retard. La mère ne portait point sa broche en doublé et c'était un grand signe.

— Quelle jolie mine ! dit l'homme en serrant la main de Gingolph. Le service ne t'a pas nui ! Mais comme tu es sérieux, ce matin !

Gingolph avait la mine rose et décidée, et cette sorte d'allégresse physique qu'on remarque souvent parmi les marins de la flotte, quand ils sont d'honnête race. Mais on ne voyait pas s'ouvrir ses lèvres sur ses dents carrées. Il avait repris le costume des pêcheurs, sans toutefois jeter, par-dessus son jersey de laine bleue, la blouse de toile cachou. Sa petite toque de loutre, bien usée, le coiffait encore. N'était-elle pas un témoin du passé ? Et, autour de lui, qui ne bougeait plus, et qui regardait la route par où les Gayole allaient venir, ses sœurs et son frère se promenaient et causaient librement, comme ceux qui croient qu'ils vont s'amuser. Jacqueline était là, mince, fiérotte, pâlotte, les yeux et le sourire toujours en mouvement, sous cette coiffe monastique du Portel, qu'elle aurait volontiers échangée contre un chapeau si les pratiques le lui avaient permis. Elle

savait bien que l'amitié n'était plus la même entre son frère et Zabelle; mais déjà elle songeait, pour elle-même, à des noms et à des images, et à des paroles qu'on lui avait dites tandis qu'elle revenait de sa journée. Quelle petite place ont les amours des autres, dans un cœur qui commence à aimer! Jeanne aussi était là, toute ronde, joyeuse pleinement, pleinement ignorante de ce que Gingolph pouvait souffrir, et Louise, le dernière fille, encore enfant, courtaude, rougeaude, le visage épais, encadré de deux tresses de cheveux grosses comme des queues de rat, et Ludovic enfin, mousse à présent, à bord d'un bateau de Boulogne, gamin crépu, ardent, qui, dans le tramway, avait fait le bruit de trois hommes, ne cessant de remuer, de chanter, de tambouriner des airs sur les vitres branlantes.

A trois heures dix, Gingolph frémit et se redressa. La mère, secrètement, se signa sur le cœur. Les Gayole venaient, Zabelle étant au milieu, entre Mme Gayole en grande toilette et tous ses bijoux dehors, et le patron, roulant, soufflant, biglant, vêtu de gros drap brun, et déjà faisant signe: « Je vous ai vus! bonjour! » Elle ne portait plus la coiffe ni la capeline; elle s'était coiflée d'un chapeau de paille, garni d'une torsade de ruban et d'une aigrette. Résolument, comme elle faisait toute chose, elle regardait Gingolph, pour voir s'il avait changé et de quel air il l'accueillerait : mais le cœur lui défaillait, et elle était obligée de regarder la mer, un moment, avant de revenir à son fiancé d'autrefois. Cinquante pas, trente pas, dix pas : elle ne levait plus les yeux, et semblait occupée à rattacher son châle que la marche avait déplacé. Gingolph lui tendit la main.

— Bonjour, Zabelle!

Elle serra le bout des doigts, mais l'âme n'y était plus. La jeune fille tournait à demi le visage du côté des jetées par-dessus lesquelles on voyait les mâts et les cheminées des navires qui, rencontrant la mer, prenaient leur balancement. Gingolph avait pensé, depuis des semaines, qu'elle l'attirerait à elle, après ce premier bonjour, et qu'elle dirait : « Embrasse-moi! » Non, pas encore. Elle ne lui donnait, après tant de lettres de supplication, d'autre signe d'amitié que celui-ci : d'avoir accepté l'invitation de la mère Lobez. C'était déjà quelque chose, oui! Et il crut bien faire de le marquer. Il dit :

— Je te remercie d'être venue. Comme ça, on pourra causer.

M. Gayole parlait à haute voix avec la mère Lobez et les enfans. Mme Gayole se mêlait elle-même à la conversation, voulant qu'il y eût un peu de bruit et que Zabelle pût répondre plus librement. Zabelle ne répondit que d'un geste évasif et d'un mot :

— A quoi bon ?

— A s'entendre. On ne s'entendait pas, de très loin ; maintenant qu'on est tout près, Zabelle, ça va peut-être changer ?

Elle secoua la tête. Elle leva les yeux sur lui, et elle vit tant d'amour malheureux qu'elle les détourna vite. Des promeneurs passaient, venant de la plage avec des enfans.

— La voiture attend, dit-elle. Pour rire ou pour pleurer, on sera mieux là-bas.

Et, emmenant sa mère et son père, elle les fit asseoir sur les deux premières chaises du côté droit de la voiture, avec Jacqueline, qui était la plus proche de son âge. Les autres Lobez montèrent aussi et s'assirent à gauche, moins Gingolph, qui s'aperçut qu'il n'avait point de place au milieu des siens et qui s'approcha du brancard, pour se hisser près du conducteur. Il sentit bien qu'il ne fallait pas faiblir, et, en s'asseyant sur la planche qui allait d'un montant à l'autre, il dit, comme s'il était d'humeur à plaisanter :

— Je prends le quart sur la passerelle !

La forte jument, dont la croupe luisait au soleil, partit bon train, et longea la plage. Il faisait un temps aigre et ensoleillé : l'hiver était dans le vent, l'été dans la lumière. Après la plage, on monta la côte de la falaise. On causait, on voulait causer, d'un côté à l'autre de la charrette. Pour plusieurs, l'excursion était un voyage. Les enfans seuls ne faisaient point effort pour parler.

De la hauteur du fort de la Crèche, toute la côte et ses belles anses jusqu'au Cap Gris-Nez, et ses trois villages apparurent dans le soleil : Wimereux, qui est bleu, Ambleteuse, qui est blond dans les sables, Audresselles, qui est rose. Tous, voyageurs amusés par le cahotement de la voiture, et par la grande brise qui leur soufflait au visage l'odeur des foins, ils se soulevèrent de leur banc, et plusieurs dirent : « C'est d'ici qu'on la voit bien ! » Mais ils ne parlaient ni de la campagne, ni d'une des maisons groupées sur les plages, ni des plages en guirlande et qui s'attachent au Cap comme au mât pavoisé, où le feston

s'accroche et s'interrompt pour reprendre : ils parlaient de la colonne de la Grande Armée qui se lève, à droite, parmi des arbres, et qui porte au sommet l'Empereur en empereur romain. Zabelle ne se détourna pas, elle pensait au jour où Gingolph, tout jeune, avait suivi jusque-là une charrette chargée de filets et une matelote assise au sommet, et qui riait de si bon cœur. Gingolph non plus ne dit rien. Mais il se tint, un moment, de travers, et il parut intéressé par ce coin de pays que la charrette eut bientôt dépassé. La mère Lobez, malgré elle, trouvait quelque plaisir à se sentir emportée au trot d'un bon cheval. Elle jugea que le voyage n'avait pas duré longtemps, lorsque le conducteur arrêta la jument, et commanda : « Descendez, c'est là que je vas mettre ma jument à l'abri. Heureusement vous allez la laisser reposer! Ne revenez pas avant six heures! »

Dans l'échancrure de la falaise, sur la pente de gauche, et abritée un peu contre les plus mauvais vents, un de ces nombreux retraités dont c'est l'ambition de vendre à boire et de boire avec les cliens, avait édifié, jadis, une maison. Le successeur était connu des pèlerins d'aujourd'hui. On lisait, au-dessus de la porte : « Café de la Terrasse, chez Bedlé Boutoille. » Déjà les enfans, Mme Gayole, Zabelle marchant comme une pêcheuse et sans trébucher sur les galets, descendaient vers la plage qui était là, à moins de cent mètres, large bande de cailloux de couleur foncée, avec des pierres blanches, çà et là, fleurissant la bordure du pré sombre de la mer. Rosalie Lobez suivait, relevant ses cottes. Le père Gayole et Gingolph avaient fait le tour de la jument et, par politesse, défait les guides et tenu les brancards pendant que le conducteur tirait la bête par le mors.

Il avait espéré, le patron Gayole, qu'à ce moment-là, et pour descendre à la plage, Zabelle attendrait Gingolph, se mettrait à côté de lui, aurait enfin une attention, ce qu'il avait coutume d'appeler une politesse, pour ce pauvre enfant, qui, tout le long du chemin, sous prétexte de regarder le paysage, se détournait et regardait le chapeau garni de rubans et les yeux qui étaient en dessous, et qui ne se levaient pas. Mais, quand il vit qu'elle avait pris les devans, avec Jacqueline, appuyée sur le bras de la jeune fille, et que déjà, toutes deux, elles étaient presque au bas de la pente, il comprit son erreur. Il eut grande

pitié. Il voulut retarder l'heure où, il n'en doutait plus guère, Gingolph allait souffrir. La pensée lui vint aussi que, peut-être, les femmes en priant auraient leur cœur changé.

— Gingolph, dit-il, m'est avis que nous devons laisser les femmes descendre et faire leur pèlerinage. Nous allons faire le nôtre.

— Où ça?

— Au Cap. J'ai des choses à te dire, moi aussi.

Et comme il parlait haut, une voix vint d'en bas, du milieu des rochers, et elle disait :

— Il a raison. Va, Gingolph! Je ne bougerai pas d'ici. Tu as bien le temps de me retrouver!

Gingolph ne vit plus, bientôt, que la mère Lobez qui, avec précaution, marchant sur les galets de la pente, cherchait à rejoindre le gros de la troupe. Il était pâle comme si déjà Zabelle lui en avait dit beaucoup plus. Gayole passa devant lui.

— Le mieux, c'est de faire ce qu'elles veulent, dit-il. Viens, mon garçon.

Ils remontèrent quelques pas, et prirent le sentier de douaniers, qui suit la crête de la falaise, Gayole en avant, sa vieille poitrine tendue au vent, Gingolph faisant des gestes avec les bras et les épaules, l'un et l'autre tournés vers la mer qui était, au-dessous d'eux, traversée de courans et de longues moires d'écume. Un murmure s'élevait de ces eaux en marche. On aurait pu dessiner les côtes en demi-cercle de Douvres, dont la tranche crayeuse sortait au loin des brumes, devenait éclatante en son milieu, et rentrait peu à peu dans le mauve de l'horizon.

Les femmes et les enfans étaient, depuis longtemps, assis en rond, leur prière faite, devant la statue de la Vierge abritée dans un renfoncement de la falaise et encadrée de plantes retombantes, lorsque les deux marins arrivèrent à l'extrémité du Cap. En avant du phare, il y a un jardin, dont les pauvres plates-bandes sont protégées par des haies taillées d'épine-vinette, et par un mur. Gingolph et M. Gayole se tinrent debout, le dos appuyé au mur, devant la mer lumineuse et divisée en mouvemens contraires. Tous deux, ils se souvinrent du jour où, sur le mont Saint-Étienne, ils avaient causé de la marine, pour la première fois. La ressemblance des jours était si grande que le vieux Gayole n'eut pas besoin d'exprimer le commencement de son idée, et qu'il dit seulement, les deux plis de sa

grand'goule étant tirés par la tristesse et tombant vers la terre :

— Il en a passé, du temps, depuis ce moment-là! Tu en as vu des pays! Raconte-moi un peu ton congé? As-tu connu un commandant qui se nommait d'Esprévieux?... Non?... Un premier maître qui avait nom Wilmotte?... Non encore?... C'est dommage. Raconte tout de même.

L'un près de l'autre, lentement, ils firent le tour du sémaphore et du phare, Gayole interrogeant, et le jeune homme répondant, mais Gingolph n'avait point le cœur aux récits d'Orient et d'Occident, il ne disait de paroles que juste ce qu'il en fallait pour ne pas blesser son ancien, le père de Zabelle. Gayole hésitait à toucher la grande douleur qu'il avait près de lui. Et c'était tout son secret. Ils revinrent à l'endroit où la mer coule autour du cap arrondi. Gayole vit que la lumière diminuait. Il mit la main sur l'épaule du compagnon :

— Tu vas être second de la *Tour-d'Odre*, et bientôt, si la chance ne te quitte pas, tu seras patron. J'aurais voulu t'avoir à bord de mon *Dragon*.

— Et quelqu'un n'a pas voulu?

— Quelqu'un, c'est moi, Gingolph! Pas un autre! Je ne sais pas ce qui adviendra de nous, en vérité, parce que la pêche est mauvaise, presque toujours. Les autres vapeurs prennent du poisson, mais pas nous. J'ai voulu monter et faire mon prince, et voilà que je descends...

L'aveu était dur. Le vieux Gayole remua les lèvres un moment, sans plus rien dire d'intelligible, comme s'il parlait à la mer dans une langue convenue, puis il se raidit contre l'émotion.

— Suffit. Tu seras patron d'un autre vapeur que le mien. Tu es un marin, tu es un homme. J'ai idée que tu auras tes belles chances, comme j'ai eu les miennes...

— Je commence par les mauvaises, maître Gayole.

— Non, ce n'est pas parce que tu n'embarques pas sur mon bateau à moi que tu réussiras moins bien ; je te l'ai dit, dans le temps, la mer est une bougresse qui sait remercier ceux qui s'occupent d'elle.

En disant ces mots-là, il s'aperçut qu'il disait une maladresse. Il pensa à une femme qui ne remerciait pas Gingolph. Et il cessa de parler. Un grand goéland approchait au vol,

ramant contre le vent, au-dessus de la falaise, le ventre illuminé par le soleil, la tête mobile entre les ailes et cherchant la proie.

Une même détresse s'était emparée du cœur des deux hommes; mais, chez le père Gayole, elle était causée par la honte, par la pitié, par la colère. Est-ce qu'ils pouvaient quelque chose pour ramener une fille comme Zabelle? Que feraient-ils l'un et l'autre pour lui changer le cœur? Ils répondaient en même temps : « Rien, rien ne peut l'attendrir, si vraiment elle a aimé et qu'elle n'aime plus. » Pendant la route, ils étaient restés silencieux à cause de cette douleur, qu'ils sentaient toute voisine, et qu'ils avaient peur d'exciter en parlant. Et, maintenant, l'un d'eux avait trop parlé, et la douleur s'était montrée sur le visage des hommes. Le vieux, dont le sang avait subitement changé de vitesse, passa la manche de sa veste sur son front, et dit :

— M'est avis qu'il fait chaud.

Et, comme le jeune ne répondait pas :

— Viens, que je te montre un endroit, au bas du Gris-Nez, où il y a un tourbillon.

Ils n'avaient que peu de pas à faire, pour atteindre l'extrême bord de la crête herbue. La pente, très raide, très longue, était verte jusqu'aux roches noires, en bas, rongées par l'éternel courant. Gayole eut peur que Gingolph ne se laissât rouler sur cette pente, volontairement, et il passa le bras sur les épaules du jeune homme. Il ne pensait plus déjà au tourbillon que la marée forme au-dessus des fosses qui sont là, cachées. Il dit :

— Faut pas te faire trop de peine, Gingolph. Elle est jeune. Elle peut te revenir.

— Vous avez vu comme elle me méprise! Elle ne m'a pas embrassé, moi qui reviens!

— Je t'ai défendu souvent, mais elle ne m'écoute pas. Les femmes de chez nous, elles ont trop d'esprit pour nous. On gagne peu de chose en leur parlant.

— J'espérais qu'elle me retiendrait, au pèlerinage, ou qu'elle viendrait avec nous : elle m'a laissé aller.

— C'est une peine pour moi, Gingolph, une grande. Je suis tout seul de mon avis, à la maison, parce que la mère a pris le parti de sa fille, naturellement. Moi, j'étais fier de toi, j'avais mis ma confiance en toi, et tu ne l'as pas trompée.

— Monsieur Gayole, je ne pense qu'à lui, à l'autre, qui a l'amitié de Zabelle.

— Il est faraud, vois-tu ! Il vaut cent fois moins que toi ; mais, les femmes, qui peut savoir leur cœur, tant qu'elles ne sont pas vieilles ?

Le jeune homme, qui n'avait point regardé Gayole, jusque-là, se tourna vers lui, et, visage contre visage, les yeux terribles, devenu très pâle :

— Est-ce qu'il est déjà son amant, dites ?

Le vieux patron tira Gingolph par le bras, et l'entraîna hors de cette étroite bande de gazon, où le danger de la pente pouvait attirer le jeune homme. Il reprit le sentier, il eut soin de marcher à droite, de peur d'accident. Et, faisant sa voix persuasive, autant qu'il le pouvait, il répondait, par petites phrases :

— Comment dis-tu ces choses-là ?... Est-ce que je permettrais ?... Une fille qui a été élevée avec soin, j'en réponds !... Tu t'emportes injustement...

Mais il ne parlait point avec l'assurance qu'il eût fallu. Gingolph sentait la colère lui fermer les poings.

Ils firent, côte à côte, une centaine de pas sans rien se dire avec des mots. Mais ils se comprenaient tout de même : Gingolph, de sa main droite, massait, étreignait, et paraissait vouloir écraser sa main gauche. Il regardait devant lui, l'herbe. Ce fut Gingolph qui reprit :

— Dites, monsieur Gayole, quel tort ai-je fait à Zabelle pour qu'elle me trahisse ?

— Si tu le demandais à elle-même, mon pauvre gars, je ne sais pas si elle pourrait te le dire, car je n'en connais point !

Ils marchaient sur l'herbe rase ; les pâtures des falaises, inégales, par endroits ravinées, étaient désertes autour d'eux ; la mer, comme il arrive souvent au coucher du soleil, dormait dans la lumière et respirait doucement, les yeux clos. Le vieux patron de pêche tendit le poing.

— Regarde-la qui s'endort ; si on dirait que c'est celle que tu connais comme moi ? Nos filles, tant qu'elles sont jeunes, lui ressemblent : ça caline et ça se fâche, ça change de cœur et de figure ; et pourtant, le fond est bon ; c'est d'elle qu'on a sa joie comme sa peine, elle qui tient nos familles, et sans quoi personne ne vivrait.

Il fit encore un peu de chemin et il dit :

— Gingolph, ma fille ne sera pas riche, comme tu pouvais le penser. J'ai fait des pertes ; j'ai bu un peu ; mes affaires ne vont pas bien ; ma maison...

Les mots venaient difficilement, et c'était une douleur aussi qui parlait.

— Ma maison, c'est comme mon bateau : je ne sais pas si nous pourrons la garder. Tu vois : il ne faut pas tant regretter Zabelle... Tu peux avoir plus riche que nous, à présent.

— Je la veux !

— Si elle s'est déprise de toi ?

— Elle ne me l'a point dit ! Je veux qu'elle me le dise !

— Mon pauvre garçon, tu cherches donc ta peine ?

— Je vais lui parler, et tout de suite.

— Je ne voulais pas que ce fût chez moi.

— Je comprends bien, monsieur Gayole : mais le café de la Terrasse n'est pas chez vous... Elle est là... Elle doit regarder la falaise pour voir si je ne reviens pas.

— C'est jeune, Gingolph ; tu as raison de la regretter, mais c'est jeune : ne lui fais pas de mal...

— Jamais autant qu'elle m'en a fait.

Et, sans rien ajouter, ni l'un ni l'autre, tout leur esprit imaginant la rencontre, la vivant, la redoutant, ils hâtèrent le pas vers la plage. Zabelle s'y trouvait encore. Après avoir fait halte, assises sur les galets, devant la grotte de la Vierge, et regardé jouer les enfans, et causé de choses nombreuses, aussi prévues et médiocres que celles dont s'occupe le monde, les trois femmes s'étaient réunies dans une salle de l'auberge, où elles avaient mangé un goûter préparé à Boulogne, et arrosé avec le café de M. Bedlé Boutoille. Puis, ne sachant que faire, elles étaient revenues sur la plage, mais sans s'écarter autant de la maison. Jacqueline, qui prendrait ses vingt ans dans quelques mois, Jeanne elle-même un peu lasse, avaient cessé d'être soutenues par l'idée que cette journée était une journée de fête. Elles éprouvaient la gêne du désœuvrement, l'ennui de l'inaction, et l'inquiétude de ce que les hommes allaient leur annoncer, au retour du Cap. Qu'avaient-ils pu se dire ? N'était-elle pas étrange, la conduite de Zabelle ? Le soleil déclinait et la tristesse du soir commençait à peser. Sur des pierres amoncelées, secouant leurs robes que le sable avait pénétrées,

toutes cinq elles s'étaient groupées étroitement, dans l'ouverture de la falaise, et elles regardaient la mer où la lumière diminuait. Elles disaient des mots, par politesse, mais sans prendre goût, on le voyait bien, à aucun autre sujet que celui qui n'avait point été effleuré. Tout le monde savait, toutes les grandes, que l'heure était venue. Les longues mains fines de Zabelle, par momens, se glissaient entre les galets, saisissaient un brin d'herbe qui avait poussé à l'abri de la pierre, et l'arrachaient. Seuls les enfans, c'est-à-dire Louise et Ludovic, continuaient de s'amuser, de crier, de troubler la solitude de ce lieu que la lumière abandonnait et où déjà les âmes n'étaient plus. Ils se poursuivaient sur la plage; ou bien, remontant le couloir pierreux entre les falaises, ils observaient le plateau onduleux et vert, dans la direction du Gris-Nez, et dégringolaient en criant :

— On ne voit rien!

Une fois encore ils escaladèrent la pente, et redescendirent presque aussitôt :

— On les voit! Ils arrivent!

Deux femmes devinrent très pâles : Zabelle Gayole et la mère Lobez.

Déjà le patron Gayole, au-dessus du groupe des femmes, au sommet de la falaise, se penchait et appelait :

— Zabelle? Viens tout de suite!

Elle ne fit aucune résistance, elle n'eut pas d'hésitation. Elle se leva, bellement, disposa par étages les tours de sa chaîne d'or, qui s'étaient serrés en collier étroit, et tandis que sa mère, la veuve Lobez, Jacqueline et Jeanne la suivaient du regard, elle prit le milieu du ravin, et, s'appliquant à mettre le pied sur les pierres solides, elle commença de monter à la rencontre de Gingolph qui descendait. Ils se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre, un peu au delà de la maison de Betoille. Zabelle s'arrêta la première, et demanda :

— C'est pour que je te parle que mon père m'a appelée? Depuis quand as-tu peur de moi?

— Depuis que je te connais.

Gingolph répondit cela très bas. Elle se mit à rire, comme si ç'avait été un compliment. Ses longues fines lèvres restèrent un moment allongées. Et lui, il les regardait avec douleur.

— L'endroit n'est pas choisi, reprit Zabelle. Viens chez Betoille.

Et, comme Betoille sortait de la maison, elle ajouta :

— Mettez donc la jument à la voiture, monsieur Betoille, il se fait tard.

La porte de la salle où on avait goûté demeurait ouverte. Zabelle et Gingolph entrèrent. Il y avait encore, sur les tables, des tranches de gâteau dans des plats de faïence, des verres, des tasses vides où on avait bu le café, et partout des miettes. La jeune fille avait repris quelque maîtrise d'elle-même. Elle choisit sa place, en plein jour, face à la fenêtre, dans l'angle que formaient deux tables, s'assit sur une chaise, se renversa un peu en arrière, et demanda :

— Cause, à présent ! De quoi te plains-tu ? Que ce soit vite fait !

Gingolph, devant cette belle fille si sûre d'elle-même, et qui le regardait, non plus en riant, mais grave, impérieuse, décidée à tout, hésita. Il avait toujours subi le pouvoir de la beauté et de l'intelligence de cette Gayole. Il avait été un amant timide. Il eut envie de lui crier : « Je sais que tu me trahis. Ne me réponds rien ! Ne parle pas ! Tu es plus habile que moi en paroles. Adieu ! » Mais la colère était trop forte. Gingolph était debout, à contre-jour, dans l'espace libre où, l'hiver, on mettait un poêle.

— Est-ce que c'est vrai, ce qu'on m'a dit ?

Elle ne le quitta point des yeux pour répondre. Elle pâlit encore seulement. Elle resta à demi étendue sur la chaise, et elle dit :

— Oui, probablement.

— Tu oses me dire cela ? à moi ?

— Puisque tu me le demandes !

— Gueuse, j'aimerais mieux que tu mentes ! Tu reçois Le Minquier ?

— Parfaitement. Il est mon ami d'aujourd'hui, comme tu étais mon ami d'hier. Voilà tout.

— Voilà tout ? Et la promesse que tu m'as faite ?

— Je ne suis pas mariée : j'ai le droit de changer.

— Et les cadeaux que tu as reçus ?

— Je te les rendrai.

— Et toute ma vie que j'ai dépensée pour toi, est-ce que tu me la rendras ?

— Tu en aimeras d'autres, toi aussi. Moi, c'est fini, tu entends, fini, fini ! Tu pars demain ? eh bien ! bon voyage !

Il resta plus d'une minute sans parler. Le chagrin le rendait muet. Il dit enfin :

— Ah ! mauvaise et sans cœur que tu es ! Tu crois que tu seras heureuse ?

— C'est bien mieux ! Je le suis !

Elle se leva, elle s'approcha. Et voici, tout à coup, que les yeux de Zabelle s'étaient emplis de pitié. Elle dit, de sa belle voix grave, qui prenait les âmes, qui avait pris Gingolph :

— Tu as tort de m'injurier. Tu peux me regretter, je te le permets. J'aurais voulu t'aimer comme j'aime l'autre à présent. Je n'ai pas pu, je t'assure. Je ne l'ai pas compris d'abord, et ç'a été mon grand tort. Et puis, Gingolph, tu as eu ta grande faute aussi, celle de me quitter, pendant quatre ans. Tu comptes ça parmi nos années d'amour, mais tu comptes mal. On s'est quittés trop longtemps.

— Pour le service ! Est-ce que je pouvais ?...

— Les filles de mon sang, nous autres de la Beurrière, nous avons besoin d'être chéries. Nous n'avons pas vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre ans, pour qu'on ne nous fasse pas la cour. Quand tu as été parti, je me suis trouvée trop seule. Je n'étais pas ta femme. J'ai écouté un homme qui m'a plu. Il vaut mieux que ce soit avant qu'après. Nous avons le sang qui nous secoue les veines, tandis que nous sommes jeunes. J'aurais pu être moins franche, mais je ne cache jamais rien.

L'homme, appuyé en arrière, de ses deux mains, à la table, dit à voix basse :

— Assez, Zabelle !

Elle vit qu'il fermait les yeux, pour ne plus voir ce visage cruel et si proche. Il souffrait trop. Il avait l'air d'un mort, les paupières abaissées, les joues blanches, la tête rejetée en arrière.

— Je dis ce que d'autres cachent. Nous ne sommes pas comme les mijaurées du Portel, nous autres. Il est temps de nous quitter. Je te dis ce qui est. Va de ton côté, et moi du mien. Mon pauvre garçon, j'en aime un autre.

— Gare à lui !

Gingolph cria si haut que les vitres sonnèrent comme si le

vent d'hiver les secouait. Il se détourna, il était déjà près de la porte. Zabelle l'avait saisi par le bras ; elle essayait de le retenir ; elle disait :

— Ne te venge pas sur lui, surtout ! Venge-toi sur moi !

Mais il se débarrassa, d'un seul mouvement de son bras. Il apparut sur le seuil. Il avait les deux poings sur le front. Il descendit la petite cour, vers le creux de la ravine. Et il criait, de sa grosse voix, comme s'il avait été sur sa passerelle de commandement ; il criait sans rien voir, sans savoir où il allait :

— Je suis abandonné ! Je suis abandonné !

Dehors, autour de la maison, dans la nuit commençante, il y avait les deux parens Gayole, la mère Lobez, les trois sœurs, le petit Ludovic, tous attendant, près de la voiture attelée, inquiets de ce qui se passait entre Zabelle et Gingolph. En voyant l'homme, ils s'écartèrent. Personne ne l'arrêta, pas même la mère. Personne ne lui dit : « Je te plains ! » Ils étaient dans le trouble qui suit l'annonce d'un grand malheur, même prévu. Aucun d'eux ne se jeta au-devant de lui. Gingolph remonta le ravin, reprit le chemin qui, à une petite distance, rejoignait la route. Mais, à peine était-il sorti du voisinage de la falaise, qu'il sortit du chemin, entra dans la campagne herbue, et s'éloigna, dans la direction de Wissant. Une voix cria :

— Gingolph ! Tu embarques demain ? Reviens ! Tu embarques ?

Mais elle se perdit dans l'air. C'était celle de Rosalie Lobez, qui avait retrouvé son esprit.

Déjà Gingolph était hors de la cour et du ravin.

Il n'avait pas encore fait cinq cents mètres sur le haut plateau du Gris-Nez, que Zabelle sortit de l'auberge. Elle descendit le perron, droite, recoiffée avec soin, et remettant les mitaines qu'elle avait quittées sur la plage. Pour répondre aux questions muettes de ces deux familles qui l'attendaient, elle vint à sa mère, et dit seulement :

— Nous sommes au complet pour le retour ; montez la première, maman, c'est votre droit.

L'opulente Mme Gayole, que son ample robe de soie préoccupait, se mit à l'abri derrière le dos du conducteur, songeant que la pluie pourrait tomber, et que le vent venait de Boulogne. Après elle, tout de suite, ce fut Zabelle qui prit place. La mère

pensait qu'elle aurait les confidences immédiates de sa fille. Mais non. « Viens près de moi, » avait dit Zabelle à Jacqueline Lobez. Le vieux patron s'était mis le dernier, du côté droit. La famille Lobez, moins Jacqueline, s'assit du côté gauche. Et l'on partit. La mère Lobez tenait, sur ses genoux, une serviette dans laquelle étaient enveloppés les restes du gâteau. Elle coulait un regard, de temps en temps, vers Zabelle, afin de surprendre quelque chose des secrets que la belle fille cachait. Elle ne connaissait que la douleur de son fils, déjà ancienne, et le mot que tout le monde avait entendu : « Je suis abandonné ! » Elle se demandait : « Où va-t-il ? Que lui a-t-elle dit ? Lui qui part demain matin ! » Et elle n'osait pas interroger. Pour faire bonne contenance et n'être mêlée à aucune conversation, Zabelle, dès que la voiture avait commencé de rouler, s'était penchée vers Jacqueline, et, le bras serrant la taille de la couturière, causait à voix basse. Elle avait l'air de la prendre pour confidente, mais, en vérité, ce qu'elle disait n'était qu'un bavardage de femme énervée, auquel l'autre, flattée, répondait abondamment. La chaleur des courtes terres passait par bouffées, et, par bouffées plus longues, le vent des eaux immenses qui luisaient dans le soir. Elles luisaient, ternies, du côté où l'Océan remplit cette veine de la Manche, par des nuages qui montaient en draperie. Le ciel était tendu de noir jusqu'à la hauteur où les yeux se lèvent sans effort, quand on regarde devant soi. Les phares s'allumèrent. Celui du cap Gris-Nez commença de promener son double pinceau de lumière sur le détroit et sur les étendues où les deux familles, à présent désalliées, ennemies secrètement, étaient groupées et serrées dans la voiture du marchand de poisson. Ni la mère Lobez, ni Mme Gayole, ni son mari, ne tentaient de dissimuler les sentimens qui les animaient. Aucun ne voulait engager une conversation, aucun ne pouvait se taire. Les mêmes mots, comme des refrains, avec des soupirs ou des gestes de colère, le long de la route, étaient emportés par le vent, et il ne semblait pas que les autres voyageurs les eussent entendus.

Joséphine Gayole, la mère, les yeux courroucés, rendant à la veuve Lobez les œillades qu'elle en recevait, disait :

— Il n'y a point d'alliance d'une Boulonnaise et d'un Portelois. Ça n'est pas chanceux. Je l'ai toujours dit.

La mère Lobez disait :

— Où va mon pauvre gars? Où est-il à présent?

Le vieux Gayole répétait :

— Moi qui lui avais expliqué toute la mer, le flot, les poissons, la manière de reconnaître l'hareng! Et on peut dire qu'il comprenait, et qu'il sera un patron comme Boulogne n'en a pas beaucoup!

La nuit descendait, et les enveloppa. Le bruit des lames sur les rivages montait par-dessus les falaises et coulait sur les terres. Il devenait plus fort au passage des vallées, où le lit des ruisseaux coupe la muraille de glaise. Alors tous les parens, cahotés dans la voiture, écoutaient la longue plainte. Les enfans ne l'entendaient pas.

XV. — LA NUIT

Vers le haut du bourg de Wissant, qui est fait de maisons clairsemées de marins et de paysans de falaises, bourg sans abri, il y a une ferme, entourée de murs bas, par-dessus lesquels on voit les fumiers, les poules, le cheval, s'il est attaché au pilier de la grange, et les hommes, s'ils sortent. Derrière la maison, les propriétaires, gens de perpétuel souci, ont planté un verger. Mais la mer est trop proche, l'hiver trop long, le vent trop dur. Le village, penché vers la mer, très doucement, n'a pas la permission d'avoir un arbre, et seuls, les blés font, sur les champs, une ombre qui dure peu. Le reflet des grandes eaux, et leur voix habitent ces terres. Gingolph va chez ce terrien, dont le fils est marin sur les bateaux de Boulogne. Il heurte à la porte, et l'homme vient, une chandelle à la main.

— Qu'as-tu, Gingolph?

— Je suis venu au Cap, avec les femmes et le beau-père, et je suis si las que je ne peux m'en retourner.

— T'es un peu saoul? Je comprends. Veux-tu un lit? Le fils aurait été content de te voir. Il est en mer.

— Ça vaut mieux, la mer; c'est la terre qui est mauvaise. Oui, donnez-moi un lit.

On le mène dans une pièce basse, pleine d'outils et de sacs, où, sur quatre pieux équarris et un cadre de planches, une paillasse et un matelas sont posés. Gingolph se jette sur le lit, s'enroule dans une couverture, et songe en pleurant. Il pleure, lui, l'homme qui se moquait des attendrissemens des femmes,

et qui est dur au mal physique. Il revoit, par brusques apparitions qui se succèdent sans ordre, toute l'histoire qu'il avait crue heureuse, et qui revient à lui, maintenant, pour le tourmenter. Zabelle Gayole le reçoit, tout enfant, dans la maison de la rue de Folkestone; elle passe, assise sur les filets tannés; elle est coquette; elle rit; elle dit des mots d'amour et des mots drôles; elle coud son trousseau de mariée... En ce moment même, il croit entendre frapper à la porte de la chambre; il se redresse : « Est-ce toi? » Si elle avait eu du regret? Si elle avait, — quelle fille de ressource, et entreprenante, et qui n'a peur de rien! — refusé de partir, et cherché son ami à travers la campagne; si elle allait entrer, disant : « Tout ton chagrin, chasse-le; j'ai été seulement coquette avec l'autre, mais toi, tu es le mari de demain, et tu me pardonnes déjà, n'est-ce pas, mon Gingolph? » Le loquet de fer use l'encoche. Personne n'entre. La douleur d'être abandonné s'approfondit avec le temps : « Pour qui travailler? D'où viendrait le courage, en mer, si personne sur la côte n'attendait l'homme, et ne le remerciait? S'il n'y avait plus des bras pour s'y jeter, une ménagère, une amie, une maison à soi? » La grande nuit couvre la campagne. La marée doit être basse. Elle commencera bientôt de monter, et le vent qui secoue la porte vient chercher le marin. Le souvenir de sa mère ne quitte pas non plus Gingolph. « Voilà celle qui comprend tout, et qui guérit de tout. » Dans cet abandon par une femme, il sent qu'une autre femme peut le secourir, la très pure, la désintéressée, la chargée, la pâle Rosalie Lobez, qui n'a eu, pour cette Zabelle, que des attentions et une tendresse voulue. Une autre image encore habite cet esprit, malade de douleur, qui revit tout le passé. Lui, le voleur de femme, l'étranger, l'hypocrite, le parleur inutile, Gingolph l'aura quelque jour à portée de la main. Peut-être, un jour, le rencontrera-t-il sur le quai. Les deux bateaux partent avec la marée. Là ou ailleurs, il faudra que le misérable ait son compte.

Gingolph s'exaltait à imaginer son ennemi abattu, criant grâce, et roulant à la mer. « C'est la justice! Meurs donc, canaille! » Ses poings se serraient et il frappait le châssis de bois, qui geignait sourdement. Bon débarras! Si Zabelle ne revenait pas à son fiancé, il y aurait, tout de même, une vermine de moins au port de Boulogne.

La fièvre galope dans les veines de l'homme désespéré. Une seule idée calme un peu cette révolte et cette peine, un seul visage.

Il y eut un long gémissement du vent; les navires à la voile, sur le détroit, devaient être inclinés. Gingolph rejeta la couverture, sortit dans le jardin, et alla réveiller son ami, qui dormait dans la grande chambre, à l'autre bout de la maison.

— Je suis attendu au jour, il faut que j'embarque ; il faut aussi que je revoie maman. Menez-moi à Boulogne : ça sera un grand service que vous m'aurez rendu.

Dans la nuit noire, un quart d'heure plus tard, entre les prés et les blés, sur le haut plateau balayé par le feu du Gris-Nez, une lanterne courait, suivant la côte. Le cheval était une puissante bête, trotteur primé dans les concours, et qui, sans un arrêt, de la même allure régulière, remontait le vent. Bien longtemps avant l'aube, Gingolph, que son ami avait conduit jusqu'au sommet de la rive gauche de la Liane, marchait sur le chemin familier qui, tant de fois, l'avait porté. Il était moins de trois heures du matin, lorsqu'il se trouva devant la porte de chez lui, dans la rue qui tourne et descend vers le port. Nulle part, aux fenêtres d'aucune de ces maisons pareilles, il n'y avait de lumière. Le vent soulevait des tuiles désorientées, sur le toit voisin, et les faisait claquer comme les patins d'une femme qui va au marché : clic! clac! clac! Pauvre fils, quelle était l'âme qui pensait à toi? Quelle solitude! Au moment de frapper à la porte, il fut tenté de s'en retourner sans avoir vu la mère. A quoi bon? Où était la consolation possible? Que pourrait la veuve Lobez? Les choses étaient finies. La pauvre femme n'avait-elle pas assez de tracas, pour qu'on eût pitié d'elle? En avait-elle porté, de la misère d'enfans! Non, il fallait être un homme, s'en aller sans attendrissement, faire dire par un mousse du port de Boulogne : « Le fils s'est embarqué ce matin, il est en bonne santé, » ou bien envoyer une carte postale, d'un des cafés du quai. Gingolph fit trois ou quatre fois la distance qu'il y a entre la maison et l'endroit où la rue tourne, puis il revint délibérément, et il frappa du doigt, aussi légèrement qu'il put, — cause des petits, — le bois de la porte : il venait de s'apercevoir qu'il avait oublié son couteau.

A peine avait-il frappé, qu'il entendit un souffle de voix, [illegible]et et prudent, qui répondait :

— Je vais! je vais!

Des pas glissés suivirent la voix.

— Est-ce toi, mon Gingolph?

— Oui.

— Va, je ne dormais pas!

Et elle ouvrit la porte.

— Prends garde, à cause des petits. Viens! Est-ce à pied que tu es venu? N'es-tu pas trop fatigué?

Il était content, maintenant, d'être entré.

Ils passèrent devant la porte de « la belle chambre » où dormaient, dans des lits de bois, cadeaux de Gingolph, les trois sœurs, Jacqueline, Jeanne et Louise. La mère écouta en passant, et, n'entendant rien, poursuivit sa marche, de son pas muet.

— Elles étaient si inquiètes hier soir, les petites! Il était plus de minuit, je les entendais causer de toi!

La maison, le vent, la marée, la veuve Lobez, tout s'était ému. La seconde porte du corridor ouvrait sur la pièce moitié moins grande que la belle chambre, et qui servait de cuisine. C'est là que couchait la mère. Le plus loin possible de la chambre des filles, près de la porte qui communiquait avec la cour, la mère fit asseoir Gingolph. Et, quand elle l'eut près d'elle, elle attira cette grosse tête jeune, et, de ses deux mains croisées, la serra contre sa poitrine.

— Pauvre enfant bien-aimé, toute la nuit j'ai prié pour toi, afin que tu n'entres pas en tentation de vengeance contre lui et contre elle...

Qui lui avait appris que Gingolph était ainsi tenté? Et qu'il cédait? Et qu'il avait résolu de se débarrasser de l'autre? Il ne répondit rien, et elle vit ainsi qu'elle ne se trompait point.

— Mon Gingolph, c'est une épreuve de foi qui t'est envoyée, et à nous aussi. On était tous heureux. Et voilà que la croix nous est offerte. Dieu veut voir si tu es capable de te vaincre, et de pardonner...

Elle entendit, tout près de sa poitrine, la voix de son fils qui disait :

— Non!

Elle n'eut point l'air de s'émouvoir, mais elle le laissa se redresser, s'appuyer au dossier de la chaise, et fermer les

yeux, comme il faisait, quand il était enfant et qu'elle le grondait.

La lampe à essence, posée en arrière sur le fourneau, ne donnait qu'une flamme bleue, haute d'un ongle, et qui tremblait et n'éclairait point.

— J'ai pensé à elle des centaines et des milliers de fois; j'ai eu le temps, quand tu étais en mer, depuis des années. Les premiers temps qu'elle venait ici, je ne pouvais me faire à ses manières. Ça n'était pas à cause de son argent que je trouvais qu'elle n'était pas faite pour des gens comme nous. Je n'aimais guère sa façon de me dire : « Eh bien! mère Lobez, quand nous serons mariés, lui et moi, ça sera la plus jolie fille de Boulogne et le plus beau gars du Portel qui seront en ménage! » Il aurait fallu dire : « le meilleur fils du Portel, » je t'aurais reconnu. Mais elle avait une rage d'être belle, d'entendre un compliment, même de moi; elle ne vivait point tout simplement, comme nous, dans la maison. J'avais du mal à la supporter. Et puis, peu à peu, — vois comme nos idées changent! c'est comme des feuilles qui poussent! — j'ai compris qu'elle n'avait d'orgueil que de sa beauté : mais aucune fierté de sa richesse; pas de mépris pour nous, qui sommes pauvres. On ne le sera pas toujours, je le sais bien, puisque tu seras patron, mais on ne peut dire encore que nous sommes des riches, n'est-ce pas? Sais-tu que c'est joli, pour une jeunesse comme elle, de ne pas regarder à l'argent?... Pourquoi es-tu si mauvais que tu ne me réponds rien? Et que tu restes là, les yeux sur le carreau, comme s'il y avait écrit dessus le carreau l'histoire de ton avenir?... Je me suis mise à l'aimer. Je l'attendais avec plaisir le dimanche. Elle aurait pu trouver des amusemens plus grands que de causer ou jouer avec mes filles et avec une vieille femme comme moi. Je le devinais bien, ce qu'elle pensait. Cependant, elle a mis longtemps avant de céder; elle a eu du courage; il a allu que tu fassès ton service. Alors, elle n'a pas eu la force... Viens, Gingolph, je me suis dit souvent que si Zabelle avait été ma fille, elle aurait été une fille si mignonne que personne n'aurait rien eu à lui reprocher. Elle a été élevée comme une reine : voilà son plus grand tort. Il lui a manqué d'être du Portel.

— Faites pas son éloge, maman : je ne la déteste pas!

Il s'était levé, trouvant l'atmosphère étouffante, lui qui

arrivait du grand vent. Il se dirigea vers la porte de la cour, l'ouvrit, et une vague d'air froid roula dans la pièce. Puis il revint s'asseoir, en se balançant, près de la mère, qui lui prit la main, et la garda.

— Gingolph, il ne faut plus l'aimer. Tu n'aurais que de la peine de plus. Gingolph, il faut pardonner à celui qui t'a trahi.

— Non, par exemple !

— Notre Seigneur le demande. C'est bien dur : mais tu ne dois pas entrer dans ton bateau avec de la haine. Tu ne dois pas être en péché contre ton prochain : c'est lourd dans les bateaux. Je ne vivrai pas, pendant tout le voyage, si tu ne me promets pas de ne pas faire de mal à l'homme...

Il se taisait. Elle reprenait sa gronderie maternelle. Une longue habitude des livres de prières lui avait donné un certain nombre de formules qu'elle répétait ; son cœur y mêlait l'argument de sa tendresse. Elle priait son enfant d'avoir au moins pitié d'elle.

Dans la cour, on voyait confusément, dressés contre le mur, le filet à crevettes dont se servait la mère Lobez, des perches, des petits tonneaux, une selle pour laver. Au-dessus de l'arête du mur, il y avait le ciel, qui était encore sans clarté, d'un gris aussi triste que celui du mur.

Rosalie Lobez tenait toujours dans ses mains les mains de son enfant. Elle l'adjurait de ne pas la laisser dans l'angoisse, de lui répondre. A présent, il regardait l'ouverture de la porte, béante sur la cour et sur le ciel. Et il se mit à dire :

— Une fille à qui j'ai été fidèle comme à une mariée !

— C'est ça ; pleure, mon enfant !

— Une fille qui faisait de moi tout ce qu'elle voulait !

La mère serra la main de son fils pour l'encourager.

— Une fille pour qui j'aurais donné ce que j'ai gagné, et ce que je gagnerai toute ma vie !

Il avait des larmes qui coulaient sur ses joues. Et il fallait qu'il souffrît bien pour pleurer. L'*Angelus* du matin sonna et il y avait déjà des âmes en prière. Les cloches en trois coups piqués, puis en sonnant à la volée, disaient la gloire de la Bénie entre toutes les femmes. La mère Lobez baissa la tête après le son de la cloche. Gingolph dit :

— Voici le jour qui paraît !

Au-dessus du mur, les intervalles entre les nuages étaient

devenus clairs, Gingolph s'avança dans la cour, et monta sur un tonneau. Par-dessus les cours voisines, entre deux toits de la rue en pente, on apercevait un coin de mer.

— La mer devient claire, dit le marin, les phares vont s'éteindre.

Une porte lointaine, violemment attirée, claqua dans le quartier.

— C'est Géiin le Corbeau qui part pour la pêche, répondit la mère.

Un moineau se posa sur le mur, étira ses ailes, et s'envola. On entendit la voisine qui pompait de l'eau, et qui manœuvrait le levier avec autant de vigueur qu'un homme ; puis tout se tut un moment ; puis une sonnette menue, assez lointaine, sonna dans le matin clair. Rosalie Lobez dit :

— Voilà que notre cousine Marie Libert ouvre au laitier : la chère âme ! Elle sera bientôt à la première messe.

Gingolph regarda un long moment la trouée irrégulière par où venait la lumière du jour. Il descendit de son tonneau, soupira, et dit :

— Sois contente, la mère : je ne le chercherai point. Mais n'en demande pas plus : qu'il s'écarte de moi !

— Je le savais, mon Gingolph, que tu reviendrais de ta colère. Reviens encore, et que ça ne soit plus que de la peine !

Et elle se mit à préparer la soupe.

Le quai est long, depuis le pont Marguet jusqu'à la fin des appontemens. La *Tour-d'Odre* était amarrée là, presque en tête de tous les bateaux de Boulogne. La marée la soulevait en mesure et, peu à peu, rapprochait le pont du niveau du quai. Mais il s'en manquait encore de plusieurs mètres, qu'on pût passer sans échelle de l'un à l'autre. La cheminée fumait. Il y avait bien une femme, arrêtée auprès de l'échelle de fer : mais c'était une mère, qui attendait son enfant attardé dans un des cabarets du port. Elle soufflait encore, et passait sa main sur ses tempes décolorées, à demi couvertes par un grand mouchoir noir à fleurs rouges, noué sous le menton : car elle avait porté, — depuis quelle maison de la Beurrière ? — un matelas étroit, couleur lie-de-vin, qui reposait là, sur tranche, devant elle, et qui s'appuyait au bas de la robe. Elle avait l'air d'une pauvre petite mère épuisée. Gingolph se rappela la mère Lobez, celle d'autre-

fois, au retour des longues traînées dans les bourgs, quand elle rapportait les paniers vides.

— Eh bien ! la mère, qu'attendez-vous ?

— Mon fieu Papegay qu'est core à boire ! N'êtes-vous pas le second ?

— Oui.

— Tâchez de lui avoir plus de 96 francs par mois. Ce n'est pas beaucoup. On est sept là-dessus, et il boit.

— Ma bonne, je ne peux rien. Quand je serai patron, je ne dis pas non : l'armateur prendra mon conseil.

— Être patron, monsieur Gingolph, voilà le bonheur !

Il la considéra un moment, et il avait des yeux si désespérés qu'elle sentit dans son cœur le voisinage d'une grande peine inconnue. Et lui, quand il vit qu'elle ne faisait plus l'aimable avec lui, mais qu'elle avait une pauvre frimousse de mère apitoyée, dont la mâchoire va déclinant et dont la joue se creuse, il dit :

— Il y a un bonheur qui vaut mieux : c'est d'avoir le cœur en paix.

Elle répondit :

— Je l'ai toujours eu.

— Vous avez de la chance !

— Mon pauv' jeune homme, faut être méchant pour vous faire souffrir. C'est-il une jeune ?

Il n'eut pas la puissance de répondre.

En ce moment, un marin d'une vingtaine d'années arriva. Il était tout courbé sous le poids de deux sacs de toile blanche et d'un paquet noir qu'il avait jetés sur son dos, et qu'il tenait par leurs gueules plissées et ficelées. D'un coup d'épaules, il se débarrassa de son fardeau, salua Gingolph d'un vague salut militaire, mit le pied sur la grosse pierre de granit qui bordait le quai, et visant une place libre, sur le pont du bateau, à l'arrière, près d'un vieux Boulonnais qui fumait sa pipe, il lança dans le vide le premier sac, qui s'aplatit sur le plancher, puis le second, puis le paquet de cirés qui rebondit et roula jusqu'au bordé. Après quoi : « Au revoir ! m'man ! » et lestement il tourna sur ses talons, se baissa, d'une main saisit le premier échelon de l'échelle de fer, et descendit. La mère hocha la tête :

— Il en faut des hardes, pour la pêche de l'hareng !

Et elle s'éloigna, ayant regardé l'enfant qui ne la regardait plus.

Les yeux de Gingolph étaient levés du côté des maisons hautes du quartier de la Beurrière. Quelques-uns des pêcheurs occupés à décharger le poisson avaient fait un geste de la main : « Bonjour! » Et lui, d'une baissée rapide du menton, sans même essayer de reconnaître ses amis, il avait répondu : « Merci ! Bonjour ! » Quelques-uns disaient entre eux :

— Il a bonne mine, pourtant ! Il va être second. Ce que c'est, tout de même : la fortune ne le réjouit pas.

Il se demandait si une épreuve terrible ne lui serait pas imposée : voir Zabelle arriver, Zabelle venue pour l'autre.

A onze heures, l'équipage était au complet : vingt hommes et trois mousses. Le patron Bucaille donna l'ordre de larguer les amarres, fit siffler la sirène, et, entre les quais de Boulogne, doucement, à la vitesse de cinquante tours, le vieux vapeur harenguier partit pour son destin.

Le *Dragon*, en arrière, appareillait, lui aussi.

René Bazin.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LES
PROJETS FISCAUX EN VUE

Depuis un certain nombre d'années, on cherche à effectuer dans la taxation des changemens profonds. Au lieu de s'adresser aux choses, qui ont de l'apparence, de la fixité et de la certitude, on s'en prend directement aux personnes, dont la situation, dans les sociétés démocratiques modernes, est plus ou moins obscure et plus ou moins instable. On prétend, d'autre part, dégager de toute ou presque toute contribution directe la grande masse des citoyens et établir des impôts progressifs accentués, qui frapperont, à des taux de plus en plus rigoureux, les gens aisés et surtout les gens opulens. Il en résulte que nombre d'impôts tendent à être assis sur des couches de plus en plus minces de contribuables, lesquelles n'exercent sur la direction des affaires publiques qu'une action de plus en plus faible, et sont mis quasi dans l'impuissance de se défendre. Si l'on compare l'ensemble des revenus ou l'ensemble de la fortune d'une nation à une pyramide, toute la base, jusqu'au tiers, par exemple, de la hauteur, comprenant les quatre cinquièmes ou même les neuf dixièmes de la substance, serait exemptée de taxes directes et celles-ci pèseraient uniquement ou presque uniquement sur la partie supérieure de la pyramide, particulièrement sur la pointe exiguë qui la termine.

En faisant ainsi de l'impôt direct, au lieu d'un fait général et uniforme pour l'ensemble de la nation, un fait qui ne concerne que certaines catégories, numériquement peu importantes, en enlevant à l'impôt direct toute large et fixe base, en

le faisant reposer sur des constatations purement conjecturales, on invoque la justice, on se flatte de faire une œuvre de progrès. Il importe d'examiner ce système et les prétentions sur lesquelles il repose, de rechercher s'il constitue vraiment un perfectionnement, une amélioration, au double point de vue de la justice et de la productivité, si c'est vraiment là une œuvre moderne ou si, au contraire, ce n'est pas un retour à de vieilles formules ataviques qui ont été appliquées dans des états sociaux disparus et qui ont été abandonnées parce qu'on les a reconnues comme erronées et néfastes.

I. — ORIGINE ET NATURE DU SYSTÈME FISCAL FRANÇAIS

Pour bien apprécier l'origine de ces impôts, qu'une certaine école porte aux nues, impôts personnels, globaux et progressifs sur le revenu, sur le capital, sur la plus-value et l'enrichissement, taxes démesurées sur les successions, il importe, sans qu'il soit nécessaire de remonter aussi haut que les républiques italiennes du Moyen âge ou les républiques de la Grèce antique, de se placer tout au moins à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Nous allons, pour cette raison, faire un résumé rapide de la genèse des systèmes fiscaux actuels, dans les trois principaux pays d'Europe : en France, en Angleterre et en Allemagne.

A ces dates, on trouve les impôts personnels sur le revenu, sur le capital, parfois aussi sur l'enrichissement, les hautes taxes successorales, en pleine application dans les différens pays du Continent européen. Ce sont essentiellement les formules d'impôt du Moyen âge : l'impôt sur les personnes, la capitation graduée, les contribuables y étant classés en séries, d'après les évaluations administratives, ce sont là les méthodes d'impôts qui régnaient au XVIIIe siècle, ayant des racines très anciennes. L'administration, suivant ses lumières, bien sommaires et incertaines, mais moins sujettes à erreur, dans une société régulièrement stratifiée et peu mouvementée, que dans les sociétés modernes, classait à son gré les imposables.

Tels étaient aussi, ou à peu près, en France, les impôts directs de l'ancienne monarchie, la capitation, la taille, qui ne frappait que les roturiers, les vingtièmes (ou taxe du vingtième du revenu) qui atteignaient aussi les classes privilégiées. Toutes

ces taxes personnelles s'épanouissaient dans les pays d'ancien régime.

On sait comment elles disparurent en France. Il y eut, dans tout le cours de l'histoire française, et les historiens, même ceux animés de l'esprit le plus démocratique, comme Henri Martin, en témoignent, un unanime vœu, un constant effort pour la transformation de la taille personnelle et des autres impôts personnels en impôts réels, reposant sur les choses et non sur des recherches arbitraires et conjecturales relatives à la situation des personnes.

Cet effort fut couronné de succès lors de la Révolution française. L'Assemblée Constituante, conformément au vœu national, tint à donner aux contribuables une charte, qui les mit à l'abri de tout arbitraire, de toute recherche inquisitoriale, de tout contact intime et personnel entre eux et les agens du fisc. Alors tous les impôts personnels furent balayés, sauf la contribution de trois journées de travail, d'après un tarif fixe à établir par les Conseils généraux entre un minimum de 0 fr. 50 et un maximum de 1 fr. 50 par journée.

Pour saisir les revenus non apparens, le législateur de la Révolution inventa la contribution mobilière, qu'il tint à dégager de toute intrusion dans les affaires propres des contribuables : elle se composait d'une taxe sur le revenu présumé d'après l'importance de l'habitation, et de deux autres taxes, l'une sur le nombre des domestiques, l'autre sur les chevaux de luxe; on y ajoutait l'impôt personnel uniforme des trois journées de travail, d'après le tarif que nous venons d'indiquer. Aux divers degrés d'importance de la valeur locative d'habitation, correspondaient des coefficiens différens de revenu imposable. Un loyer de 100 francs et au-dessous était censé comporter un revenu simplement double de cette somme; une valeur locative de 101 à 500 francs faisait ressortir un revenu triple, une valeur locative de 901 à 1 000 francs, un revenu quadruple; ainsi, par divers échelons où le chiffre du revenu était présumé de plus en plus considérable, relativement au chiffre de la valeur locative, on arrivait, comme terme extrême, pour les valeurs locatives atteignant 12000 francs, à l'établissement d'un revenu imposable douze fois plus considérable que cette valeur locative.

Évidemment, cette échelle officielle de correspondance des revenus taxables à la valeur locative de l'habitation du contri-

buable s'écartait des faits réels. Les gens à petits revenus ne mettent pas une si énorme proportion de leurs ressources à leur logement et, d'autre part, les gens à très gros revenus n'en mettent pas une aussi faible. Le législateur, en adoptant cette échelle d'évaluation des revenus, appliquait, sans le dire, un impôt progressif, accordant de très forts dégrèvemens aux petits contribuables et imposant aux contribuables opulens une quote-part assez fortement accrue. La méthode à laquelle il recourait se recommandait toutefois par de précieuses qualités. D'un côté, il taxait tous les citoyens, quoique très légèrement ceux ayant peu de moyens; d'un autre côté, la surcharge sur les gens aisés ou opulens était modérée ; enfin, il n'y avait aucune intrusion du fisc dans les affaires privées des imposables, aucun contact étroit et pénible entre aucun de ceux-ci et les agens du fisc.

Un débat entre les agens du fisc et le contribuable ne pouvait intervenir que lorsque ce dernier alléguait qu'il avait été imposé à la contribution foncière; le montant de la contribution mobilière était alors, de droit, réduit du montant payé à l'autre contribution, les deux ne devant pas se cumuler.

La contribution des portes et fenêtres, assise d'après un tarif qui tenait compte non seulement du nombre et de l'importance de ces ouvertures, mais aussi de la population de la commune, était encore comme une sorte d'annexe à la contribution mobilière, et c'est pour cette raison que, à l'heure présente, l'impôt sur les portes et fenêtres est, sauf convention contraire, à la charge du locataire.

La contribution des patentes, assise sur les bénéfices présumés et moyens de l'industrie, d'après des indices multiples et divers, terminait ce faisceau des quatre contributions directes établies par l'Assemblée Constituante, à la place de toutes les taxes de l'ancien Régime.

Le législateur, en supprimant taille, vingtièmes et autres taxes qui exigeaient des investigations minutieuses, une inquisition gênante, une taxation arbitraire et suspecte de partialité, en y substituant un faisceau d'impôts strictement réels, pouvait, avec raison, dire qu'il avait accompli une grande et utile réforme. Il avait trouvé le système moderne de taxation, assurant, à l'État, des ressources notables et progressives, libérant le contribuable, le citoyen, car l'un et l'autre ne forment qu'une

seule personne, de toute sujétion personnelle, humiliante ou gênante, envers les agens du fisc.

Les contributions directes ainsi établies étaient, sauf celle des patentes, constituées sous la forme d'impôts de répartition. L'Assemblée nationale, après des études impartiales, répartissait le montant qu'elles devaient fournir entre les différentes circonscriptions du territoire, c'est-à-dire entre les départemens. Puis, à l'intérieur des départemens, les conseils départementaux faisaient la répartition du contingent entre les arrondissemens ; les conseils d'arrondissement faisaient une sous-répartition entre les communes ; enfin, le contingent des communes était l'objet d'une répartition ultime entre les contribuables.

Cette forme d'impôt de répartition s'imposait à l'époque, le temps manquant pour établir un impôt de quotité, c'est-à-dire frappant, sans aucun intermédiaire et du premier coup, l'unité contributive. L'établissement d'un impôt de quotité exige, en effet, beaucoup de temps, des études prolongées, des délais pour les réclamations ou les recours. Le législateur de la Révolution, si le temps ne lui avait pas fait défaut, eût-il préféré l'impôt de répartition ? On peut discuter à ce sujet.

L'impôt de répartition eût nécessité, en tout cas, que le répartement aux divers échelons variât d'une période d'années à la suivante, tous les dix ou douze ans par exemple, afin de tenir compte des faits nouveaux, de comporter des dégrèvemens, quand la matière imposable s'était réduite de valeur et des augmentations, quand celle-ci s'était accrue. Des revisions périodiques s'imposaient donc. On ne les fit pas. On y substitua divers expédiens : des diminutions consenties à différentes reprises du principal de l'impôt foncier, par exemple ; certaines modifications à la contribution mobilière et à l'impôt foncier sur la propriété bâtie, en tenant compte des constructions nouvelles et des destructions. Ces expédiens, toutefois, ne pouvaient remplacer complètement et efficacement les revisions périodiques de la répartition. Les conseils locaux s'abstinrent également, pendant un siècle ou davantage, de toute modification à la répartition du contingent départemental ou du contingent d'arrondissement.

Il en résulta que, avec le temps et la succession fréquente de faits nouveaux qui modifiaient, parfois profondément, les évaluations primitives, les contributions directes constituées à la

fin du XVIIIe siècle devinrent inégales. Le manque de revisions décennales, non pas la nature même de ces contributions, était la cause de cette inégalité. Nous n'avons cessé de demander, quant à nous, dès la première édition, il y a plus de trente ans, de notre *Traité de la Science des Finances*, que l'on substituât, pour les contributions directes, le système d'impôt de quotité au système d'impôt de répartition. Nous avons obtenu gain de cause en 1890 pour l'impôt foncier sur la propriété bâtie et, au cours même de la présente année (1914), pour l'impôt foncier sur la propriété non bâtie. Quoique le travail de revision des évaluations, pour la transformation de l'une et l'autre de ces contributions, prête à certaines contestations, cette transformation, néanmoins, les mettra plus en conformité avec les faits actuels et fera disparaître la plupart des critiques qu'on pouvait leur adresser.

L'Assemblée Constituante, en instituant le système d'impôts directs qui vient d'être décrit, atteignait toutes les catégories notables de revenus ou de capitaux. Elle avait, d'ailleurs, trop d'expérience pour se livrer à la recherche de l'absolu, qui, en matière fiscale particulièrement, est toujours illusoire ou décevante. Que le revenu réel des contribuables ne fût pas toujours conforme au tarif de correspondance qu'elle avait établi entre la valeur locative de l'habitation et le revenu imposable, elle ne pouvait l'ignorer; mais elle se disait qu'un défaut grave de concordance à ce sujet ne pouvait se rencontrer que dans des cas exceptionnels et par conséquent négligeables ; qu'en outre, aucun système d'assiette, ni la déclaration du contribuable, ni la taxation administrative d'après les recherches des agens du fisc, ni l'une et l'autre réunies ne pouvaient avoir la vertu d'arriver, dans tous les cas, à l'exactitude absolue. Elle se résignait donc, avec raison, à quelques inexactitudes, en se disant qu'elles étaient amplement compensées par le bénéfice social de l'absence de toute vexation pour l'ensemble des contribuables, de tout contact pénible et prolongé entre eux et les agens du fisc.

Vers le milieu du XIXe siècle, une nature de richesse qui, antérieurement, était presque embryonnaire, prit graduellement un énorme développement ; c'est ce que l'on appelle les valeurs mobilières. Le législateur s'occupa de les faire entrer dans le cadre général des contributions ; il les soumit d'abord aux

droits de timbre et d'enregistrement, en cas notamment de transfert de propriété. Puis, il voulut les astreindre à une taxe spéciale sur le revenu. Il y avait certaines objections à faire à l'établissement de cette taxe spéciale. On pouvait faire valoir que les valeurs mobilières ne constituent pas une richesse en elles-mêmes, une richesse à part, qu'elles sont, en général, des titres représentatifs d'une richesse concrète, biens fonciers, établissemens industriels ou commerciaux, ayant acquitté toutes les contributions directes existantes, que, par conséquent, si l'on soumettait à des taxes spéciales le revenu des valeurs mobilières, il y avait double emploi.

Cet argument, bien qu'il ne soit pas dépourvu de force, ne prévalut pas devant les besoins du Trésor. Après la guerre de 1870-71 les valeurs mobilières furent frappées d'un impôt de 3 pour 100 de 1873 à 1890, puis de 4 pour 100 à partir de 1891. Le droit de conversion pour les titres au porteur, qui était de 0 fr. 20 pour 100 francs de capital, d'après le cours coté dans l'année, fut élevé à deux reprises, d'abord à 0 fr. 25, puis à 0 fr. 30 pour 100 francs de capital. Il en résulta qu'une obligation 3 pour 100 au porteur qui subissait un ensemble de taxes pour l'État de 11 fr. 75 pour 100 du revenu va, à partir du mois de juillet prochain, en subir une de 13 fr. 75. On sait que les remaniemens effectués par la loi du 31 mars 1914 dans la taxation des valeurs mobilières doit procurer à l'État, d'après les évaluations officielles, un surcroît de ressources de 93 millions de francs.

Ainsi s'est complété notre système de taxation des revenus. On ne peut dire que la richesse acquise y soit épargnée : on voit de quelles charges écrasantes elle est frappée en ce qui touche les valeurs mobilières au porteur. Ces lourdes impositions ont, cependant, jusqu'ici une compensation : c'est l'absence d'inquisition, de vexations arbitraires pour le contribuable. La dernière loi votée, celle du 31 mars 1914, comporte, néanmoins, bien des cas délicats ; il est douteux que le règlement d'administration publique qui doit lui donner ses modalités définitives puisse écarter complètement toutes les difficultés à ce sujet. Quant au capital, il est saisi en France, dans toutes ses manifestations, par un faisceau de droits de timbre et d'enregistrement tel qu'il n'en existe de pareil chez aucun autre peuple. Ce faisceau de droits sur le capital, indépendamment des taxes sur

le revenu, a produit 833 millions et demi pour l'enregistrement en 1913 et 250 millions et demi pour le timbre (impôt sur les opérations de bourse compris), soit ensemble 1 milliard 83 millions, moitié plus ou le double des taxes correspondantes en Angleterre ou en Allemagne. Chaque peuple a ses méthodes propres et ses procédés propres de taxation ; l'on ne peut isoler un de ces procédés pour le comparer seul à seul avec le procédé correspondant d'un pays voisin. Dans l'ensemble, le système de taxation en vigueur en France, quoique singulièrement aggravé, et, dans une certaine mesure, altéré par des lois récentes, demeure encore très recommandable; il a une haute productivité ; il ne porte que des atteintes jusqu'ici tolérables à la liberté et à l'indépendance des contribuables; il ne les assujettit pas à des investigations trop irritantes et trop gênantes; il respecte, dans une certaine mesure du moins, les mœurs, les habitudes et les idées que comporte le milieu social.

II. — ORIGINE ET ÉVOLUTION DE L'IMPÔT BRITANNIQUE SUR LE REVENU

Passons à l'Angleterre. Plaçons-nous, en ce pays, à la fin du XVIIIe siècle et dans la première partie du XIXe. Le système fiscal y était à la fois touffu et très incomplet, hérissé de taxes indirectes nombreuses, non seulement sur les denrées de consommation générale, mais sur un grand nombre d'objets manufacturés : le cuir, le verre et les glaces, le papier, le savon, les briques, etc., sans parler des chandelles et des bougies. Ces taxes sur les objets manufacturés gênaient considérablement l'industrie et en comprimaient le développement.

Les impôts directs, d'autre part, étaient tout à fait embryonnaires. La taxe foncière qui, dans toutes les anciennes civilisations, constituait une des ressources principales de l'État, avait été, sous Pitt, lors de la guerre contre la France, l'objet d'une opération qui l'avait presque complètement éliminée. En 1798, le cours des fonds publics anglais étant très bas (le 3 p. 100 consolidé ne cotant plus que 50), Pitt ne trouvait plus à emprunter dans des conditions admissibles. Il imagina d'offrir aux contribuables de racheter à perpétuité l'impôt foncier qui pesait sur les terres, sur la base d'un capital égal à vingt fois environ le montant de l'impôt ; le chiffre de la *land tax* ou impôt foncier était de 2 037 627 livres sterling, soit un peu plus

de 51 millions de francs ; les contribuables en rachetèrent la plus grande partie, si bien que le montant de l'impôt foncier dans le Royaume-Uni est tombé au-dessous de 20 millions de francs (750000 liv. st.).

L'impôt foncier ayant été ainsi racheté, en grande partie, à la fin du XVIIIe siècle, le principal impôt direct avait disparu en Angleterre, et l'on ne pouvait le rétablir ; c'eût été un acte de mauvaise foi. Des taxes industrielles et commerciales générales correspondant à nos *patentes* n'existaient pas ; on ne connaissait que les *licences*, analogues aux taxes que nous appliquons aussi sous ce nom et qui frappent quelques industries exceptionnelles, le commerce des boissons, celui des transports, alors rudimentaire. On ne pouvait songer, avec l'administration britannique très embryonnaire, à établir un impôt industriel et commercial général, chose très compliquée. Comme autres impôts directs, on ne connaissait guère que les droits dénommés *Assessed taxes* (taxes assises), lesquelles correspondent assez à ce que nous dénommons « taxes assimilées aux contributions directes; » c'était, outre une taxe sur les portes et fenêtres, divers droits ayant plus ou moins un caractère somptuaire : taxe sur les voitures, sur les domestiques, etc.

Ainsi, il n'existait en Angleterre, particulièrement depuis l'opération de rachat sous Pitt, en 1798, de l'impôt foncier, aucun système général d'impôts directs, et l'état très embryonnaire des administrations publiques ne permettait pas d'en constituer un. C'est dans ces conditions qu'apparut, en 1798, le premier impôt sur le capital et le revenu, *property and income tax;* il fut établi, à l'instance de Pitt, par une loi votée « accordant à Sa Majesté une aide et une contribution pour la continuation de la guerre ; » il s'agit de la guerre contre la France ; c'était une contribution extraordinaire, qui fournit 150 millions de francs, dans la deuxième année de son application, soit 100 millions de moins que la somme espérée : elle fut supprimée après la paix d'Amiens, laissant un arriéré considérable. La guerre ayant repris presque aussitôt, l'*income tax* fut rétabli en 1803, avec les cinq célèbres cédules, A, B, C, D, E, frappant les différentes catégories de revenu ; car il ne s'agissait que d'un impôt cédulaire, et non d'un impôt global : les revenus au-dessous de 60 livres sterling ou 1 500 francs étaient affranchis de la taxe et ceux entre 1 500 francs et 3 750 francs bénéficiaient de réduc-

tions. Cet impôt, quoique systématiquement établi, était toujours conçu comme une ressource de guerre et, en fait, il fut supprimé à la paix de 1815; il laissait d'amers souvenirs; les registres qui avaient servi à le percevoir furent brûlés.

Quoique l'Angleterre ait été dans toute la première partie du XIXe siècle en proie à des difficultés financières constantes, plus d'un quart de siècle s'écoula sans que gouvernemens et parlemens se résignassent à rétablir l'*income tax* de la guerre contre la France. Mais l'Angleterre restait toujours sans système d'impôts directs, et il lui était difficile de se passer éternellement de cette nature de taxes, outre que l'opération de rachat de l'impôt foncier sous Pitt, en 1798, empêchait l'établissement d'une contribution directe frappant spécialement la terre.

En 1842 seulement, vingt-sept années après sa suppression, devant les nécessités financières pressantes et en l'absence de tout système de taxes directes, l'*income tax* ou impôt sur le revenu fut rétabli, sur la proposition de Robert Peel et à titre de mesure simplement temporaire. Il avait été combattu par des hommes représentant le parti libéral et même l'opinion démocratique, lord John Russell et lord Brougham. Il fut entendu que « des nécessités urgentes avaient seules pu déterminer cette adoption et que l'impôt n'était rétabli que pour un temps limité à trois ans. »

Les trois années expiraient en 1845 : le gouvernement britannique libéral venait de faire adopter deux réformes importantes et coûteuses: l'abolition des droits de douane sur les céréales *(corn laws)*, ce qui était le commencement de la destruction du régime protectionniste, et la réforme postale qui réduisait uniformément dans tout le Royaume à 1 penny, soit dix centimes, la taxe des lettres; le parlement consentit à prolonger, pour trois nouvelles années, l'impôt sur le revenu; mais le ministère dut affirmer qu'il serait possible, en 1848, grâce aux plus-values espérées des autres impôts, de supprimer l'*income tax*. L'année 1848 se trouva une année de révolution et de gêne budgétaire: l'*income tax* fut maintenu pour trois nouvelles années. En 1851, la situation budgétaire ne s'était pas améliorée : le gouvernement proposa de classer l'*income tax*, qui, depuis neuf ans, n'existait qu'à titre précaire, parmi les impôts définitifs : le Parlement s'y refusa et n'en vota le maintien

qu'avec la promesse qu'il disparaîtrait l'année suivante. En 1853, M. Gladstone était au pouvoir ; sans être aucunement un partisan doctrinal de cet impôt et sans lui reconnaître de vertus particulières, il obtint que la Chambre en votât la continuation en envisageant pour cette taxe une durée de sept années. A l'expiration de ce septennat, en 1861, alors que l'Angleterre faisait de nouvelles brèches dans son régime douanier et abandonnait de nouvelles recettes fiscales, M. Gladstone, de nouveau ministre, obtint le vote de l'*income tax*, sans promesse de limite de durée. Il déclarait, néanmoins, que la suppression de cet impôt serait une belle tâche pour un chancelier de l'Échiquier, mais qu'il n'osait espérer que ce fût jamais la sienne.

C'est ainsi que l'*income tax* ou impôt sur le revenu, après un abandon de plus d'un quart de siècle qui suivit sa suppression en 1815, après des résistances, d'autre part, qui se maintinrent durant vingt années depuis son rétablissement et qui ne le faisaient regarder jusque-là que comme une mesure provisoire, s'implanta définitivement, à défaut d'un système régulier d'impôts directs, dans la Grande-Bretagne.

Jamais aucun des partis britanniques, jamais aucun homme d'État britannique, n'a témoigné pour cet impôt rien qui ressemble à l'enthousiasme et au lyrisme dont font preuve, en ce qui le concerne, un certain nombre de radicaux français. Jamais ils n'ont célébré en lui de prétendues vertus d'équité. Ils l'ont appliqué comme un simple expédient, à défaut de mieux. C'est une étrangeté que de transformer la résignation avec laquelle les Anglais, dépourvus de tout système rationnel d'impôts directs, ont accepté et toléré l'*income tax*, en une sorte d'idolâtrie, comme celle que professent, à l'endroit de cette contribution, nombre de politiciens français.

On avait pris, d'ailleurs, chez nos voisins, toutes les mesures possibles pour que les vices d'un impôt général sur le revenu fussent autant que possible comprimés. L'impôt était strictement cédulaire, sans aucune recherche du revenu total, sans aucune déclaration à ce sujet, sauf de la part des personnes réclamant l'immunité totale ou partielle accordée aux très petits ou aux petits revenus. L'impôt nouveau ne faisait aucun double emploi avec des taxes existantes, puisqu'il n'y avait pas d'impôt sur le rendement des valeurs mobilières, ni d'impôt sur les patentes ou les bénéfices industriels et commerciaux et

que la *land tax* ou impôt foncier avait été pour la plus grande partie racheté. Enfin, le taux de l'impôt était très faible, variant de 1842, année de son rétablissement, jusqu'à 1898, année de la guerre contre les Boërs, sauf pendant la guerre de Crimée, entre 0,80 pour 100 et 3,33 pour 100 ; en moyenne durant tout le XIXe siècle, il est loin d'avoir atteint le taux de 3 pour 100.

Les choses ont changé, sans doute, dans une certaine mesure, depuis l'ouverture du XXe siècle, la guerre sud-africaine, l'inauguration d'une politique sociale onéreuse et le triomphe des théories de M. Lloyd George. Néanmoins, le taux de l'*income tax* ne s'est pas élevé, et cela fugitivement en 1902-03, au-dessus de 1 shilling 3 par livre sterling, soit 6,2 pour 100, charge moitié moindre environ que celle qui frappe, à partir du mois de juillet 1913, en France, le revenu des valeurs mobilières au porteur. D'après le projet de budget pour l'exercice 1914-1915, il est vrai, que vient de déposer M. Lloyd George, le taux habituel de l'*income tax* sera de 1 shilling 4 par livre sterling ou 6,60 pour 100 environ, des réductions étant accordées au-dessous de 25 000 francs et l'immunité complète, comme antérieurement, au-dessous de 4 000 francs. Étant donné que la Grande-Bretagne ne connaît pas les impôts spéciaux sur les valeurs mobilières et que les taux sus-indiqués représentent la totalité de la charge dont ces titres sont frappés, ces taux peuvent ne pas paraître excessifs. On doit dire que, depuis quelques années, il s'y joint, pour les revenus élevés, une *supertax* ou taxe additionnelle qui, à partir du budget de 1914-15, présenté, il y a une quinzaine de jours, par le fougueux démagogue qu'est M. Lloyd George, élèvera jusqu'à 13 pour 100 la charge totale pour les gros revenus.

La principale innovation, introduite, en ces derniers temps, dans l'*income tax* britannique, c'est cette *supertax*, ou surtaxe frappant les seuls gros revenus. Elle fut appliquée le 6 avril 1909 aux revenus dépassant 125 000 francs; elle frappait l'excédent des dits revenus au delà de 75 000 francs, les premiers 75 000 francs en étant affranchis et n'étant grevés que de l'impôt sur le revenu général. Cette surtaxe, lors de son établissement, était au taux de 6 pence par livre sterling, soit 2,40 pour 100; s'ajoutant au taux de 6 à 6,2 pour 100 de l'impôt sur le revenu général, cela élevait la charge aux environs de 8 et demi pour 100 à partir de 75 000 francs de revenu pour les contribuables dont

le revenu total dépassait 125 000 francs. Une dizaine de mille contribuables seulement, plus tard une douzaine de mille, proportion infime, fut assujettie à cette *supertax*. Nous venons de dire que, pour 1914-15, les propositions de M. Lloyd George comportent l'élévation jusqu'à 13 pour 100 de l'*income tax* et de la *supertax* réunis; c'est à peu près l'équivalent de nos impôts actuels sur les valeurs mobilières au porteur.

L'introduction de cette surtaxe avait des conséquences graves : d'une part, elle donnait à l'impôt britannique sur le revenu un caractère nettement progressif, tandis que, auparavant, il n'avait guère qu'un caractère dégressif. Beaucoup de personnes considèrent ces deux expressions comme synonymes, c'est une erreur : nous avons, quant à nous, établi une différence très nette et aussi pratique que scientifique entre l'impôt dégressif et l'impôt progressif : l'impôt est dégressif quand le taux maximum de la taxe s'applique uniformément à la majorité de la matière imposable et que des dégrèvemens sont seulement accordés à la minorité de la matière imposable. L'impôt, au contraire, est progressif quand les taux élevés de la taxe ne s'appliquent qu'à la minorité de la matière imposable et à des couches de plus en plus minces de celle-ci. L'impôt progressif est donc infiniment plus dangereux que l'impôt dégressif; il est sans frein, tandis que ce dernier a un frein; l'impôt progressif comporte un arbitraire illimité (1).

L'inconvénient, le plus grand, toutefois, de l'introduction en 1909 de la *supertax* dans l'*income tax* britannique, ç'a été de transformer celui-ci, en ce qui concerne les gros revenus, d'impôt strictement réel en impôt personnel, et d'exiger la déclaration du revenu total du contribuable, quand un certain chiffre de revenu est supposé être franchi. La nature de l'*income tax* britannique a donc été profondément altérée par la mesure prise en 1909.

M. Lloyd George n'avait d'abord soumis à la *supertax* que les revenus supérieurs à 125 000 francs et pour l'excédent seulement de 75 000 francs. Mais, suivant une habitude qu'il a prise et dont il a déjà fait usage pour les droits successoraux, une fois la taxe et le taux admis pour les gros revenus, il a proposé, quelques années plus tard, de les appliquer à des revenus

(1) Voyez, sur ce sujet et sur l'application de l'*income tax*, notre *Traité de la Science des Finances*, 8e édition, 1912, t. I, p. 204.

moindres : à partir du budget de 1914-15, la *supertax* frappera tous les revenus supérieurs à 75 000 francs; mais seulement pour l'excédent au delà de 62 500 francs. On prête à M. Lloyd George l'idée, et il l'a, d'ailleurs, laissé entrevoir dans certains discours, d'appliquer graduellement à des revenus et à des successions moindres les taux élevés d'impôts qu'il avait fait voter d'abord pour des revenus importans ou d'importantes successions. Les contribuables moyens, qui voient parfois avec un malin plaisir charger les gros contribuables, devraient être avertis de l'application probable, avec le temps, à eux-mêmes, de cette échelle descendante. Ils devraient se rendre compte qu'il y a là une amorce, destinée à s'étendre, et la repousser dès le principe, alors qu'ils ne sont pas des victimes manifestement désignées; mais la niaiserie du public est telle, qu'ils s'en accommodent pour autrui, sans se douter qu'ils créent, pour eux-mêmes, un précédent fatal.

L'*income tax* est donc devenu, pour les revenus un peu supérieurs, un impôt global, progressif et personnel. Robert Peel, M. Gladstone et leurs contemporains ne reconnaîtraient certainement pas l'instrument qu'ils avaient forgé et auquel le pays avait déjà eu de la peine à se résigner.

Il s'en faut, d'ailleurs, que la résignation, à l'endroit de l'*income tax* britannique, soit aussi générale qu'on le suppose sur le continent. Les plaintes, au contraire, les récriminations sont générales. En ce qui concerne les revenus commerciaux et professionnels, et, depuis l'introduction de la *supertax*, les revenus totaux des contribuables ayant un certain degré d'opulence, on est sous le régime de la fameuse « déclaration contrôlée. » En Angleterre comme en Allemagne, et ce devrait être aussi le cas en France, si l'on établissait le même système, les agens permanens de l'administration ne suffisent pas au contrôle des déclarations; on est obligé de leur adjoindre des auxiliaires bénévoles pris parmi les commerçans, les industriels, les propriétaires, ayant une certaine situation; ces auxiliaires bénévoles jouent un rôle très important dans l'assiette de l'impôt; or, ils peuvent avoir un intérêt propre, professionnel ou autre, à connaître la situation de tel ou tel contribuable, à accroître ses charges; c'est là une source d'énormes abus, contre lesquels notamment ont protesté très énergiquement les plus importantes Chambres de commerce britanniques.

Les protestations notamment de la Chambre de Commerce de Birmingham en 1910 et de celle de Londres en 1911, celle-ci après une vaste enquête dans le Royaume-Uni, sont particulièrement topiques. Elles déclarent que l'*income tax* est très impopulaire *(so impopular)*, qu'il donne lieu à une inquisition de plus en plus pénible et préjudiciable. La Chambre de Commerce de Londres avait envoyé une série de questions aux Chambres similaires et aux groupemens commerciaux des 50 cités les plus importantes du Royaume. Elle a reçu 530 réponses qui, dans l'ensemble, sont concordantes.

On s'y plaint d'abord de ce que les agens de l'*income tax* exigent de plus en plus la communication des *balance sheets*, bilans ou livres; légalement, la production ne peut en être exigée; mais les agens usent de pression pour y contraindre; par exemple, ils déclarent aux contribuables que, s'ils ne produisent pas leurs livres, l'administration ne leur accordera aucune déduction pour l'amortissement.

La Chambre de Commerce de Londres, affirmant très nettement l'impopularité de l'*income tax*, allègue, entre autres raisons, que cette taxe n'est nullement un impôt sur les bénéfices nets, qu'on ne déduit pas des bénéfices bruts nombre de frais divers et elle énumère les frais qui devraient être ainsi déduits.

Parmi les autres griefs, s'en trouve un de première importance : la Chambre de Commerce de Londres se méfie grandement des agens locaux de l'assiette de l'impôt *(local assessors)*; ceux-ci, dit-elle, peuvent être des concurrens commerciaux ou simplement des hommes auxquels, à tort ou à raison, on n'aime pas à confier des informations confidentielles. Elle insiste beaucoup sur ce point capital.

Après nombre d'autres critiques, que la place nous manquerait pour exposer ici, la Chambre de Commerce de Londres conclut ainsi : « Le résultat de toutes ces investigations, c'est qu'il y a une plainte générale et bien fondée au sujet des lois existantes sur l'*income tax* et de son administration et qu'une enquête approfondie devrait être faite sur toute la matière de l'*income tax* en vue d'une complète revision et codification de la loi sur cet impôt. »

C'est en 1911 qu'elle élevait cette protestation ; l'année précédente, en 1910, la Chambre de Commerce de Birmingham

formulait des griefs analogues ; elle protestait également contre la demande de communication des livres de commerce et des bilans et elle dénonçait les pouvoirs excessifs dévolus aux agens de l'assiette (*surveyors*). Nombre d'autres Chambres de commerce britanniques ont fait, dans ces mêmes années toutes récentes, des protestations analogues. La Chambre de Commerce de Newcastle, par exemple, déclarait que l'on est, en ce qui concerne la question importante des amortissemens ou de la dépréciation, « livré aux pouvoirs arbitraires du surveillant du district, *the arbitrary discretion of the surveyor of the district* (1). »

L'*income tax* britannique ressort comme un instrument des plus grossiers, comportant de flagrantes inégalités, engendrant de plus en plus une inquisition vexatoire. Introduit en Angleterre une première fois en 1798, pour être aboli à la paix d'Amiens, puis rétabli lors de la réouverture de la guerre avec la France, supprimé de nouveau à la paix, en 1815, il ne revit le jour en 1842 que par la raison que la Grande-Bretagne ne possédait aucun système d'impôts directs et qu'elle avait même commis la faute, en 1798, de faire racheter l'impôt foncier préexistant.

III. — ORIGINE ET ÉVOLUTION DES IMPÔTS ALLEMANDS SUR LE REVENU ET SUR LA FORTUNE

Après l'Angleterre, sinon même avant, l'Allemagne est le pays dont les partisans des nouvelles formules d'impôts invoquent le plus l'exemple. Voyons rapidement quelles sont les origines, quelle est la genèse des taxes germaniques qu'on nous représente comme ultra-modernes.

Que l'Allemagne soit un pays encore tout imprégné, au point de vue administratif et social, des institutions du Moyen âge, c'est ce qui n'est pas contestable. La fiscalité allemande, dans toutes ses parties, y a ses racines ; elle ne provient aucunement de recherches rationnelles et de la poursuite de l'équité abstraite. L'impôt sur le revenu en Prusse, l'*Einkommensteuer*, est une

(1) Voyez dans *The Economist* (de Londres) l'article paru, n° du 25 mars 1911, sous le titre : *Income tax Administration*, également dans le *Financial Times* du 23 mars 1911, l'analyse du Rapport de la Chambre de Commerce de Londres et la reproduction de ses conclusions, enfin notre *Traité de la Science des Finances*, 8e édition, t. I, p. 620 à 625.

simple modification de la vieille formule d'impôt des anciens temps, la capitation graduée. Cette capitation, dite *Classensteuer* ou impôt de classes, impôt classifié, si on le préfère, objet d'une première revision en 1820, fut, à diverses reprises, modifiée de nouveau, notamment en 1851, en 1873, en 1875, en 1883, en 1891. De 1820 à 1851, elle présentait un haut degré de complication. Les contribuables étaient divisés en quatre classes d'après leur profession et certains indices extérieurs. Chacune de ces quatre classes était divisée elle-même en trois degrés, ce qui rangeait la population en douze catégories, à chacune desquelles correspondait une taxe fixe spéciale. A partir de 1851, on détacha de la *Classensteuer* ou impôt de classe les échelons supérieurs, ceux concernant les gens aisés ou riches ; on astreignit ceux-ci à un impôt dénommé *Einkommensteuer*, impôt sur le revenu, qui frappait les contribuables ayant ou supposés avoir un revenu annuel de plus de 3 750 francs, ceux ayant moins de moyens restant assujettis à l'impôt de classe. Une loi de 1891 effectua une modification plus profonde en substituant, pour l'*Einkommensteuer* ou impôt sur le revenu des contribuables qui en ont un de plus de 3 750 francs, le système de la déclaration au système de la taxation administrative faite d'autorité. Il s'agit, bien entendu, d'une déclaration contrôlée. Le taux de l'impôt est jusqu'ici relativement modéré et à peine légèrement progressif : le taux le plus élevé est de 4 pour 100 sur les revenus dépassant 100 000 marks ou 125 000 francs ; comme il n'existe pas en Prusse de taxe spéciale sur le revenu des valeurs mobilières, on peut dire que, même au degré le plus élevé, c'est une taxe qui ne se présente pas comme excessive. La Chambre des députés de Prusse, la Diète *(Landtag)*, étant élue d'après le système censitaire le plus rigoureux, fournit une garantie, jusqu'ici du moins, que le taux de l'impôt sur le revenu en Prusse n'aura rien de spoliateur.

Cet impôt est, en revanche, suivant les habitudes du caporalisme prussien, au plus haut degré inquisitorial. Le contribuable est, dans toute la force du mot, un *assujetti*, livré à toutes les exigences et toutes les recherches des taxateurs. Or, ces taxateurs, ce ne sont pas seulement des fonctionnaires, plus ou moins distans, n'ayant que des rapports intermittens avec l'assujetti ; ce sont des voisins, des concurrens. Le classement des contribuables, comprenant aussi l'examen de ceux qui

sont soupçonnés d'avoir le minimum de revenu imposable, est confié à une commission dont les membres sont choisis par l'Assemblée Communale et pris le plus souvent dans le comité exécutif de la municipalité. La commission, présidée par un agent fiscal, doit s'entourer de toutes les informations possibles; elle a un pouvoir d'interrogation et d'investigation quasi illimité. Les réclamations sont portées devant une commission de district choisie par la représentation provinciale et présidée par un agent du gouvernement. Cette commission a le pouvoir d'exiger du réclamant toute production de titres, contrats, livres de commerce, etc. Si cette production n'est pas faite, la réclamation est rejetée comme non justifiée. S'il ressort que le contribuable a dissimulé une partie de son revenu, il encourt une amende du quadruple du montant de l'impôt dont l'État aurait été frustré.

Tel est le régime prussien. Cet impôt, reposant sur la déclaration la plus strictement contrôlée, a produit, appliqué à tous les revenus dépassant 3 750 francs, une somme de 470 millions en 1912. Si l'on réfléchit que la Prusse a une population un peu supérieure à celle de la France (40 165 219 habitans en 1910), qu'elle s'est énormément enrichie, au point qu'on peut regarder comme probable que sa fortune présente égale celle de la France (1), ce chiffre de 470 millions, qui s'applique à une taxe correspondant à presque tous nos impôts sur les valeurs mobilières, à notre contribution mobilière également et à la plus grande partie de nos contributions directes, n'a rien qui soit particulièrement avantageux.

Un impôt, dont l'assiette comporte autant d'investigations d'ordre personnel et intime, ne peut être supporté que par une population habituée traditionnellement, d'une part, à une rare déférence envers les pouvoirs publics et l'administration et, d'autre part, soustraite aux discordes civiles et aux jalousies locales.

La fiscalité prussienne, car il serait exagéré de parler d'un système fiscal prussien constitué doctrinalement et d'après des principes rationnels, comprend deux autres taxes qu'il est question aussi d'introduire en France : l'impôt dit complémentaire ou sur la fortune et la taxe relative à l'accroissement de la fortune.

(1) Elle serait même plus considérable que celle-ci, d'après les recherches de M. Helfferich.

L'impôt sur la fortune, dit impôt complémentaire, est appliqué depuis 1895; il a un double objet : d'une part, on se proposait de compléter l'impôt sur le revenu qui frappe, sans discrimination, les revenus perpétuels ou spontanés et les revenus passagers provenant de l'activité personnelle; d'autre part et surtout, la Prusse ayant toujours repoussé toute taxe sur les successions en ligne directe, on voulait établir un impôt, sur les vivans, qui, avec un tarif modéré, en tînt lieu. Cet impôt sur la fortune a un point de départ très bas; il frappe toutes les fortunes au-dessus de 6 000 marks (7 500 francs), en exemptant, toutefois, celles ne dépassant pas 20 000 marks dans le cas où l'ensemble du revenu de leurs possesseurs n'excéderait pas 900 marks (1 125 francs) ; il y a d'autres déductions. L'impôt est, en principe, de 0,50 pour 1 000, soit, en supposant que la fortune produise 4 pour 100 de revenu, une taxe de 1 un quart pour 100 de ce revenu. En somme, les contribuables les plus taxés à l'impôt sur le revenu et à l'impôt sur la fortune, paient 4 pour 100 pour le premier, 1 1/4 pour 100 pour le second, soit ensemble 5 1/4 pour 100. Si l'on réfléchit que le total des droits sur les titres au porteur en France s'élève maintenant, suivant les cours des titres, à 13 ou 13,75 pour 100 du revenu et que les contribuables prussiens ignorent cette taxation, on voit combien les contribuables français sont plus imposés. Le nombre des contribuables à l'impôt sur la fortune ou complémentaire était, en 1911-12, de 1 767 034, et le produit de la taxe de 63 millions de marks ou 78 millions de francs. Ce sont là des rendemens modiques, comparés aux formidables rendemens de nos droits d'enregistrement et de timbre dont la plupart sont ignorés en Prusse.

On parle aussi beaucoup, en France, dans les cercles politiciens avancés, de l'impôt prussien sur la plus-value. C'est là une réorganisation effectuée en 1909 de vieilles taxes communales, qui existaient dans les villes prussiennes lors des transmissions d'immeubles. Au lieu de percevoir la taxe de mutation, comme chez nous, sur la valeur même de l'immeuble, on la percevait sur la plus-value ressortant par rapport à la transmission précédente, c'était un adoucissement. La réorganisation faite de ces vieilles taxes devait procurer au trésor prussien, d'après les évaluations, une recette de 45 millions de marks ou de 56 millions de francs. Notre impôt français sur les mutations

d'immeubles produit 150 millions, c'est-à-dire près de trois fois davantage. L'État français ferait donc une perte énorme s'il échangeait, sur ce point, sa méthode de taxation contre la méthode prussienne.

Les différens peuples ont des méthodes fiscales différentes, de même que des méthodes politiques diverses. Il est aussi frivole de vouloir copier servilement celles d'un peuple voisin, en matière de fiscalité, qu'en matière de constitution politique ou sociale. Les radicaux et les socialistes ne proposent pas à la France d'échanger son institution contre la Constitution germanique ou contre la Constitution britannique; par quel illogisme donc prétendraient-ils que nous échangions nos lois fiscales contre les lois fiscales de l'Allemagne ou les lois fiscales de l'Angleterre? La prétention est d'autant plus folle qu'il y a un lien étroit entre le système fiscal d'un peuple et son système politique ou social.

Il ressort amplement de ces études que les lois fiscales, soit de l'Angleterre, soit de l'Allemagne, n'émanent pas de recherches doctrinales au sujet du meilleur système de taxation, qu'elles ont des origines très anciennes dans l'évolution de ces peuples, et qu'elles se sont formées empiriquement, ce qui ne leur confère aucun mérite spécial, aucune supériorité sur les lois fiscales d'autres peuples à différente évolution politique et sociale.

IV. — LES PROJETS FISCAUX EN FRANCE; LE SYSTÈME DE LA CONJUGAISON

On propose, cependant, à la France avec une hauteur farouche, de copier servilement toutes ces lois fiscales exotiques et même, suivant une expression du grand protagoniste de cette politique, M. Caillaux, de les *conjuguer*. Voici ce que serait cette *conjugaison :* la France a un impôt spécial sur le revenu des valeurs mobilières, impôt qui, avec les additions récentes, les frappe toutes, à la seule exception des Rentes françaises; on y joindrait l'impôt germanique sur le revenu, bien que les Allemands ne possèdent pas l'impôt spécial sur le revenu des valeurs mobilières ni les énormes droits de timbre ou d'enregistrement qui, chez nous, frappent ces titres. La France a des droits de succession élevés, aussi bien en ligne directe qu'en ligne collatérale; l'Allemagne n'a aucun droit de succession en ligne

directe, mais elle a, sur les vivans, un impôt sur la fortune qui en tient très modestement lieu, produisant à peine les trois quarts de ce que produisent nos droits de succession en ligne directe (1) ; eh bien ! on *conjuguera* l'impôt allemand sur la fortune avec notre impôt successoral en ligne directe, bien que cette *conjugaison* n'existe aucunement en Allemagne.

Et ainsi de suite, voilà tout le mystère de la *conjugaison :* on ramasse toutes les taxes directes qui existent, sous des formes diverses, chez tous les peuples et on les *conjugue* avec les taxes directes qui existent chez nous et que ces différens peuples ignorent.

On arriverait ainsi à des taux phénoménaux ; on prétend, par exemple, emprunter aux Anglais leur *supertax* à l'impôt sur le revenu dont il a été question plus haut : cette *supertax*, on l'a vu, frappait d'abord les revenus au delà de 125 000 francs ; on va, paraît-il, l'appliquer à tous les revenus au-dessus de 75 000 ; elle était de 6 pence par livre sterling, soit de 2,40 pour 100, elle s'ajoutait à un taux d'impôts sur le revenu qui s'élevait actuellement à 5,80 pour 100 (1 shilling 2 pence par livre sterling) ; cela portait le total de la taxe sur les très gros revenus à 8,20 pour 100 ; mais il n'y a pas en Angleterre d'impôt spécial sur le revenu des valeurs mobilières ; c'est tout ce qu'elles paient au maximum. Or, en France, les valeurs mobilières au porteur, c'est-à-dire la grande généralité des valeurs, paient, d'après les lois récentes, 13,75 pour 100 ; on y ajouterait, pour les revenus au delà d'un certain chiffre, un impôt dit complémentaire, qui serait plus du double de ce qu'était jusqu'ici la *supertax* anglaise, soit de 5 pour 100 ; cela porterait l'ensemble de l'impôt à 18,75 pour 100 ; l'on y ajouterait un impôt sur le capital, qui serait de 0 fr. 25 par 100 francs ; soit, en supposant un intérêt moyen de 4 pour 100, une nouvelle taxe de 6,25 pour 100, cela porterait à 25 pour 100 la taxation pour ceux qui ont des valeurs mobilières au porteur, — et ces titres constituent les deux tiers au moins des revenus de la généralité des rentiers ou capitalistes ; ce n'est pas tout ; il y a la taxe proposée sur l'enrichissement, c'est-à-dire sur l'excédent du capital imposé

(1) On a vu plus haut que la taxe prussienne sur la fortune a produit 78 millions de francs en 1912-13 ; or, nos taxes de succession en ligne directe ont produit 101 millions 1/2 en 1912 (*Bulletin de Statistique*, du *ministère des Finances*, livraison de décembre 1913, p. 717).

d'une année à l'autre; cette taxe irait jusqu'à 5 pour 100 du montant de l'enrichissement, c'est-à-dire dépasserait le revenu annuel. Telles sont les propositions que faisait sans sourciller la Commission de législation fiscale de la Chambre défunte.

Voilà les miracles de la *conjugaison!* Les revenus provenant des valeurs mobilières au porteur seraient taxés, en certains cas, à 25 pour 100, deux ou trois fois plus que le taux cumulé de tous les impôts directs chez n'importe quelle nation d'Europe; on y joindrait, s'il y avait enrichissement, une taxe, une fois payée il est vrai, allant jusqu'à 5 pour 100 du capital.

Les Anglais n'ont qu'un tout petit reliquat d'impôt foncier sur la propriété non bâtie ou *landtax*, 750 000 livres sterling, soit 17 millions et demi de francs; ils n'ont, pour l'État, qu'une taxe des plus légères sur la propriété bâtie, *house duty*, soit 2 130 000 livres sterling ou 54 millions de francs; ils ne connaissent rien d'analogue à notre contribution mobilière; tout cela leur constitue, en dehors de l'impôt sur le revenu, des taxes directes tout à fait infimes. Nous Français, nous avons des taxes directes notables, huit fois plus importantes, d'une façon absolue, sans tenir compte de l'inégalité de richesse, que les taxes britanniques correspondantes: les Anglais ignorent enfin nos impôts spéciaux sur les valeurs mobilières; ils ne connaissent pas les patentes; et nous irions, sans rien supprimer de toutes nos taxes, toujours y ajouter, sous prétexte de *conjugaison*, l'impôt complémentaire britannique à un taux plus que double de celui qui était jusqu'ici appliqué dans la Grande-Bretagne, et, en outre, un impôt sur le capital, plus lourd que l'impôt germanique sur la fortune, un impôt sur l'enrichissement, etc.

Nous avons qualifié de maniaques, et on peut dire aussi de forcenés, ceux qui nourrissent de pareils projets; ces expressions vraiment ne sont pas, en pareil cas, excessives.

On avait jadis, en 1909, présenté ces nouvelles formules de taxation comme devant se substituer aux anciennes et les remplacer. On eût supprimé nos quatre contributions directes; on eût mis à la place sept impôts cédulaires, et l'on eût superposé au tout l'impôt dit complémentaire; on ne pensait pas alors, pas même M. Caillaux, à un impôt sur le capital et à un impôt sur l'enrichissement.

Aujourd'hui, l'on tombe d'accord que les contributions directes actuelles seront maintenues, quitte à être modifiées

et, pour la plupart, aggravées ultérieurement, et que l'impôt sur le revenu, sans parler des impôts sur le capital et sur l'enrichissement, s'y superposera. M. René Renoult, ministre des Finances après la démission de M. Caillaux, a déposé un projet bénin, bénin, dit-il, d'impôt sur le revenu global, ce que l'on appelait jadis un impôt de statistique, une amorce. La Chambre des Députés s'est empressée de le voter, presque sans discussion, mais non sans des déclarations très importantes et passablement effrayantes du rapporteur.

V. — MODE D'ASSIETTE DE L'IMPÔT RENÉ RENOULT SUR LE REVENU

Cet impôt, bénin, bénin, d'où toute inquisition, affirme l'auteur, est exclue, frapperait tous les revenus au-dessus de 5 000 francs et serait, sauf diverses déductions, au taux de 1 1/2 pour 100; le produit en est évalué à 60 millions environ; c'est dire que l'on estime à 4 milliards les revenus qui seraient imposés, et, comme il y a des déductions entre 5000 et 25 000 francs, il faudrait bien, pour obtenir les 60 millions, que les revenus supérieurs à 5 000 francs atteignissent 6 à 7 milliards, sinon plus. Il est très incertain que la matière imposable ait cette ampleur.

Ce n'est pas là, toutefois, le point important de la question : il est admis que ce ne serait qu'un impôt de statistique, une amorce; on cherche à n'effrayer personne; ensuite viendront les tours de vis.

Ce qui doit être surtout examiné, c'est l'assiette. La voici : chaque contribuable est tenu à produire annuellement une *déclaration écrite de son revenu imposable, il doit appuyer sa déclaration de l'indication des élémens qui constituent son revenu total.* La loi énumère les diverses natures de revenu et les divers renseignemens que le contribuable doit fournir à ce sujet dans la déclaration.

Il est dit que, *en principe*, la déclaration « dûment certifiée et signée » sert de base à l'impôt. Toutefois, l'agent de l'administration la contrôle à l'aide des renseignemens parvenus à sa connaissance et, en particulier, de ceux qu'il a recueillis auprès des services publics. On ajoute que l'agent de l'administration n'est autorisé à exiger de l'intéressé la production d'aucun acte, livre ou document. Mais, c'est le cas de dire : ah! le bon

billet ! Il est stipulé, en effet, que si la déclaration est reconnue inexacte, l'administration peut substituer au revenu déclaré un revenu plus élevé, sous réserve du droit pour le contribuable de réclamer devant les tribunaux compétens, qui apprécient les motifs invoqués de part et d'autre et fixent la taxe de cotisation.

Et l'on prétend qu'un impôt de ce genre ne comporterait aucune inquisition ! Il est manifeste, au contraire, pour l'homme même le plus naïf, que l'administratien aurait toute facilité pour contraindre l'*assujetti* à produire ses livres et documens. Elle n'aurait qu'à substituer au revenu déclaré un revenu plus élevé pour que l'*assujetti* fût bientôt réduit à se défendre et à fournir des preuves ; et où pourrait-il trouver des preuves, sinon dans ses documens ou livres ? L'administration, après les premières années de répit, ne se gênerait certainement pas pour pousser le contribuable ou nombre de contribuables à cette extrémité. Elle le ferait d'autant plus que, comme l'a dit M. Ribot au Sénat, on ne peut compter en France sur un corps de fonctionnaires suffisamment indépendant pour être soustrait aux considérations politiciennes (1), et que les agens du fisc devront, d'ailleurs, dans cette immense œuvre de taxation, se faire aider, comme en Angleterre et en Allemagne, par des auxiliaires locaux bénévoles, lesquels, eux incontestablement, seront plus ou moins accessibles aux pressions locales ou aux partis pris locaux.

On invoquera peut-être, à l'appui du projet Renoult, la disposition finale : lorsque le contribuable ne fait aucune déclaration, il est taxé d'office ; on dira que beaucoup de contribuables se résigneront à cette situation. Mais, cette taxation d'office, du moment qu'il n'est pas stipulé qu'elle doit reposer formellement sur des indices désignés par la loi, ne peut qu'être arbitraire et donner lieu aux plus grands abus. Le taxateur sera doux pour les amis du pouvoir qui seront sous-taxés et dur pour des adversaires qui seront surtaxés ; puis il n'aura qu'à élever la taxation chaque année pour réduire l'*assujetti* à la déclaration.

Ainsi, le système de M. Renoult conduit nécessairement à la déclaration contrôlée, disons minutieusement contrôlée, et c'est ce que le rapporteur à la Chambre a reconnu, proclamé même, dans les termes les plus saisissans. « La *déclaration inscrite dans*

(1) Déclaration de M. Ribot dans la séance du Sénat du 17 février 1914.

le projet, a-t-il affirmé, est *doublement contrôlée*, une première fois avec beaucoup de mansuétude(?) pendant la vie, et une deuxième fois très rigoureusement après décès. »

Il faudrait citer ici les développemens auxquels s'est livré le rapporteur au sujet de ce double contrôle : ce dernier est formidable, au décès, et pour le degré d'inquisition, et pour les sanctions, qui ne comportent pas seulement d'énormes amendes, mais une saisie importante du capital dont le revenu serait suspect d'avoir été évadé, et au sujet de l'étendue de la prescription que l'on veut faire trentenaire, de sorte que toutes les fortunes dans le pays seraient, pendant les trente années de durée de chaque génération, c'est-à-dire, en définitive, à perpétuité, frappées de précarité et de discrédit, étant toujours soumises aux revendications privilégiées du fisc (1).

Qu'on cesse donc de présenter comme anodin et comme acceptable ce projet René Renoult qui est, au contraire, au plus haut degré tracassier et constitue une énorme aggravation relativement au projet Caillaux voté par la Chambre en 1909. Les déclarations faites par le rapporteur à la Chambre sont d'une férocité telle qu'il ne s'en produisit jamais de semblables en France, sauf aux époques complètement révolutionnaires.

L'expérience, comme le raisonnement, démontrent avec évidence que le système de la déclaration du contribuable entraîne nécessairement un contrôle minutieux et rigoureux. Si l'on prétend renoncer à ce contrôle ou l'adoucir, ce n'est qu'une manœuvre pour amorcer le système et arriver rapidement au contrôle sans restriction.

La taxation administrative, d'autre part, ne peut échapper à l'arbitraire, à la fantaisie et aux faveurs, que si elle repose sur des règles fixes, sur un ensemble d'indices formels, avec des coefficiens précis dont on ne puisse, sous aucun prétexte, s'écarter : valeur locative, nombre de domestiques, voitures,

1. Voyez dans *Le Temps* des 3 et 8 avril 1914, la reproduction des passages principaux des déclarations du rapporteur, notamment en ce qui concerne la confiscation d'un capital égal à cinq fois l'importance du revenu supposé dissimulé, également sur ce point que la taxation administrative ne libérerait pas le contribuable, mais le laisserait, pendant trente ans, lui et ses héritiers, en butte aux revendications du fisc avec des sanctions telles qu'elles équivaudraient à une confiscation. En Prusse, au contraire, les amendes ne vont jamais au delà de quatre ou cinq fois le montant de l'impôt; celles qu'on propose en France sont vingt fois plus fortes.

automobiles, etc., importance du mobilier, etc. C'est en vain que l'on alléguerait que cet ensemble d'indices ne correspond pas toujours et d'une manière absolue au revenu ou à la fortune : elle y correspond généralement et, en matière d'impôts, comme en toute autre matière, la recherche de l'absolu est une chimère qui conduit à de beaucoup plus grossières erreurs que celles qu'on prétend éviter.

La taxation administrative, quand elle s'exerce, doit libérer complètement le contribuable, sans réserve de reprises éventuelles postérieures. Il importe, non seulement au contribuable en particulier, mais à la société en général, à la sécurité des transactions, par conséquent aussi à l'État, que les fortunes ne soient pas indéfiniment soumises à des risques occultes et indéterminés.

Si l'on s'écarte de ces règles, on suscite dans la société de graves perturbations dont souffrent toutes les catégories sociales et qui réduisent l'essor de la production et la prospérité publique.

VI. — LE PHÉNOMÈNE DE LA THÉSAURISATION : LA THÉSAURISATION MONÉTAIRE ; LA THÉSAURISATION DE VALEURS AU PORTEUR

Une des conséquences du système terrifiant d'impôts que l'on prétend établir, dans une société démocratique sans contrepoids, toujours inclinée à la démagogie, comme l'est la France, ce serait le développement à outrance, ainsi que dans tous les temps troublés, de la thésaurisation. Ce phénomène, habituel à toutes les sociétés inquiètes, avait presque entièrement disparu, grâce à l'absolue sécurité des transactions et à la modicité des taxes. Il est en train de renaître sous les menaces fiscales récentes.

Il y a deux natures de thésaurisation : la thésaurisation monétaire, celle des espèces métalliques et des billets de banque : on pourrait y joindre aussi les bijoux, comme dans les sociétés orientales. Ce mode de thésaurisation s'est rencontré dans tous les temps et dans tous les pays : il était réduit au minimum depuis le milieu du XIXe siècle. Il tend à reparaître.

Il y a un second mode de thésaurisation, susceptible de beaucoup plus de développemens : c'est la thésaurisation de valeurs mobilières au porteur. Garder chez soi ou en lieu réputé sûr, à l'abri de tous les regards indiscrets, des sommes montant

à des dizaines de mille francs, à des centaines de mille francs, à davantage même encore, c'est une pratique qui n'est pas inconnue actuellement. Nombre de particuliers s'y livrent, notamment parmi les gens modiquement fortunés. En province, il n'est pas rare que des particuliers aisés ou riches aient une bonne partie de leur fortune en valeurs au porteur dans une cachette à leur domicile. Ils courent le double risque du vol et de l'incendie. Mais si les craintes d'impôts exorbitans soit sur le revenu, soit sur les successions, prennent un haut degré d'acuité, beaucoup de gens se résigneront à ces risques. La prime d'assurance pour s'en couvrir, c'est-à-dire le paiement d'impôts arbitraires toujours accrus, peut apparaître comme tellement forte qu'on la considère comme inacceptable. Aujourd'hui, des gens aisés ou opulens ont parfois chez eux pour non seulement des dizaines de mille francs, mais des centaines de mille francs, de bijoux ou d'objets de collection; on peut thésauriser aussi les valeurs mobilières au porteur; il y a des coupures de titres de 500 livres sterling ou de 1 000 livres sterling, soit de 12 500 francs et de 25 000 francs. Un paquet modique de ces grosses coupures peut représenter 500 000 francs et même 1 million ou davantage.

Que cette thésaurisation de titres au porteur constitue une imprudence, cela est possible; cela, toutefois, dépend du taux des impôts et du degré d'arbitraire, de la variabilité de ces impôts. Puis, il peut se former des combinaisons d'assurances pour couvrir, en pareil cas, les risques d'incendie et de vol. Déjà, les assurances sur le vol commencent à se répandre : elles ne peuvent guère s'appliquer efficacement, aujourd'hui, au cas dont il s'agit; mais des modifications qu'on peut entrevoir pourraient les adapter à cette nature spéciale de sinistres.

Il est sage pour tous les intéressés, État et contribuables, de prévenir le retour à ces pratiques des temps troublés, refuge extrême des gens d'ordre et prévoyans contre l'oppression et l'arbitraire des pouvoirs publics. La seule méthode pour éviter ces maux, c'est que la fiscalité tienne compte du tempérament national, qu'elle se montre rassurante, au lieu de menaçante, qu'elle s'impose à elle-même un frein et une mesure, qu'elle suive des règles fixes; or, cela ne peut exister dans une société démocratique encline à la démagogie que par des impôts strictement réels, excluant toute recherche personnelle.

VII. — LA RÉPARTITION DES CHARGES NOUVELLES

La situation de la France comporte la nécessité de créer de très importantes ressources nouvelles. Il faut, cependant, tenir compte de ce que déjà des mesures ont été prises à ce sujet, notamment les 93 millions de droits nouveaux demandés à partir du 1er juillet de l'année courante aux valeurs mobilières.

Certains politiciens prétendent que ce que l'on appelle la richesse acquise devrait supporter tout le poids de ces nouvelles charges. C'est oublier, en premier lieu, que la richesse acquise est parfois très difficile à discerner de la richesse en création, avec laquelle elle a des liens étroits, à laquelle elle fournit les ressources dont celle-ci a besoin, favorisant ainsi l'essor de cette dernière; c'est de la fortune acquise, en effet, que provient presque intégralement le fonds de roulement de l'industrie et du commerce; c'est elle qui fournit, sous la forme d'actions ou d'obligations, les sommes nécessaires à l'extension des établissemens productifs de toute nature; c'est oublier, en second lieu, que cette fameuse richesse acquise, surtout à un certain degré de concentration, dans un pays démocratique comme la France, est limitée; en troisième lieu, que, depuis le début du siècle, elle a été déjà surtaxée à mainte reprise.

Les impôts indirects, depuis le commencement du XXe siècle et un peu auparavant, ont été l'objet de réductions nombreuses; en revanche, la richesse acquise a été frappée à coups redoublés par le fisc, notamment les successions et les valeurs mobilières : c'est en février 1901 que l'impôt progressif a été introduit dans les taxes successorales; depuis lors, le virus de la progressivité s'y est de plus en plus épanoui.

M. Klotz, ministre des Finances, dans l'Exposé des motifs du budget de 1912, établissait que, de 1907 à 1911, « il a été demandé au pays près de 253 millions de ressources nouvelles, » c'est-à-dire, pour abandonner tout euphémisme, il a été établi pour 253 millions d'impôts nouveaux, et il en faisait le relevé : 157 millions de ces taxes nouvelles portaient sur la seule richesse acquise, à savoir aggravation des droits de succession, relèvement du droit de timbre sur les fonds publics étrangers, élévation de la taxe de transmission sur les titres au porteur, et

l'on a continué les années suivantes, pour arriver aux 93 millions récens des nouvelles taxes sur les valeurs mobilières.

Si l'on veut procurer à la France de nouvelles ressources stables, c'est à l'ensemble des forces contributives du pays qu'il faut faire appel, et non toujours à une catégorie restreinte de ces ressources. Nous avons souvent signalé que l'établissement d'un décime ou d'un décime et demi sur l'ensemble des contributions existantes (à peu d'exceptions près) serait la première mesure à prendre, la plus efficace ou plutôt la seule sans laquelle aucune combinaison ne peut avoir d'efficacité. On a commencé, mais d'une manière incomplète, à recourir à ce moyen. Il conviendrait de le généraliser. D'autres ressources nombreuses se présentent. On ne voit pas notamment pourquoi l'on n'augmenterait pas, dans une mesure raisonnable, les droits sur les denrées coloniales, café, cacao, thé, qui, tout en étant des objets de consommation générale, n'ont pas un caractère de nécessité, alors qu'il est question d'accroître les taxes sur les boissons nationales, ni pourquoi l'on n'élèverait pas dans une certaine mesure les taxes sur les transports de voyageurs, celles du moins en première et en seconde classe, abaissées naguère, et lesquelles ont un rapport évident avec l'aisance ou la richesse ; c'est à titre simplement d'exemple que nous citons ces ressources, nombre d'autres étant dans le même cas. De même, on ne voit pas pour quelle raison on ne rétablirait pas des taxes modiques sur la navigation intérieure, pour le simple entretien des canaux et des rivières, ainsi que cela existe en Allemagne. Il serait indispensable de faire rentrer dans le budget les produits du pari mutuel, qui donnent lieu aux crians abus dont une élection dernière sensationnelle a fourni la preuve éclatante ; on y trouverait une disponibilité appréciable, de même dans la taxation efficace des jeux ; plusieurs dizaines de millions, au grand avantage de la moralité publique, pourraient tomber de ce chef dans les caisses de l'État.

Les inventions et applications industrielles des temps récens fournissent aussi une matière à taxation qui a un certain rapport avec l'aisance et la fortune : pourquoi le gaz et l'électricité sont-ils exempts de toute taxe, quand le pétrole, les bougies et les allumettes sont lourdement taxés ? D'où vient cette immunité pour l'éclairage de luxe, alors que les anciens et modestes moyens d'éclairage sont imposés ? Quelques dizaines de millions

seraient facilement obtenues de ces articles en plein essor et sans détriment aucun pour l'industrie. Pourquoi les cinématographes auxquels l'Italie se propose de demander 8 à 9 millions, pourquoi les phonographes, qui sont des instrumens de plaisir agressifs pour les voisins, jouiraient-ils d'une immunité qui n'est pas accordée à des produits plus intéressans? Ces taxations très justifiées, adaptant les contributions indirectes aux nouveautés qui s'y prêtent, jointes au décime ou au décime et demi sur la généralité, sauf exceptions, des contributions existantes, fourniraient amplement les sommes dont le budget, judicieusement et économiquement établi, aurait besoin.

Le projet de M. Dumont, ministre des Finances en décembre dernier, comportait 286 millions d'impôts divers, répartis sur les différentes forces contributives de la nation. M. Caillaux les a rejetés par simple parti pris. Pourquoi s'entêter à ne pas y puiser?

Si l'on tient à frapper d'un impôt spécial cette fameuse richesse acquise, sur la fonction de laquelle tant d'erreurs sont répandues, malgré les 300 millions environ de taxes nouvelles dont on l'a chargée dans ces toutes récentes années et cette année même, un certain nombre de sénateurs expérimentés, MM. Léon Barbier, Boivin-Champeaux, Guillier, de Langenhagen, Milliard, Servant, Touron et autres, ont fourni, en douze articles, une formule de *supertax*, qui, tout en demandant aux catégories aisées et opulentes de contribuables une centaine de millions de francs, n'aurait pas les énormes et irréductibles inconvéniens des projets d'impôts sur le revenu dont le Sénat est actuellement saisi.

Cette surtaxe serait assise sur des bases complètement réelles, d'après les contributions directes existantes, et notamment la contribution mobilière qui pourrait être élargie et complétée. Elle épargnerait tous les petits contribuables, toute la petite classe moyenne ; elle n'exigerait aucune déclaration, ne comporterait aucune taxation administrative arbitraire ; elle ne nécessiterait aucune augmentation de personnel, aucune investigation ou intrusion pénibles et hasardées ; elle pourrait être mise en recouvrement, même en plein rendement, dès le mois de janvier prochain. Ce projet est le seul recommandable, le seul pratique, le seul qui n'engage pas le pays dans une voie révolutionnaire.

VIII. — L'IMPOT PROGRESSIF ET LE COLLECTIVISME

C'est bien dans une voie révolutionnaire, en ce pays à tendances démagogiques qu'est la France, que le Parlement s'engagerait s'il donnait force de loi, quelles que fussent les atténuations qu'il prétendrait y apporter, au projet d'impôt sur le revenu de M. Caillaux ou à celui de M. René Renoult ou à tout autre, comportant la déclaration du contribuable ou la taxation administrative sans bases réelles certaines et sans coefficiens précis.

Le grand meneur du socialisme en ce pays, M. Jaurès, ne cesse de réclamer que l'on dresse le cadastre des fortunes, que l'on établisse le cahier fiscal, la fiche financière officielle de chaque citoyen. Une centaine de députés socialistes unifiés, c'est-à-dire, somme toute, tenans consciens ou inconsciens du collectivisme, l'appuient dans cette prétention : c'est, à l'heure présente, le but principal de leurs efforts. Ils veulent créer l'instrument de dépossession, de confiscation. En réalité, c'est de l'établissement, par une voie détournée et par des étapes graduelles, du collectivisme qu'il s'agit.

Et ce n'est pas nous qui nous exprimons ainsi. Nous ne faisons que reproduire une déclaration formelle, d'une suprême netteté, du principal théoricien collectiviste existant à l'heure présente, le plus fidèle dépositaire de la pensée de Karl Marx, M. Kautsky. Ce publiciste et cet agitateur allemand fait, au point de vue de la réalisation du collectivisme, un parallèle frappant entre la confiscation immédiate et l'impôt progressif sur le revenu ou sur les successions ; voici l'édifiante conclusion de ce parallèle :

La confiscation directe, écrit M. Kautsky, se ferait promptement, tout d'un coup, tandis que la confiscation par l'impôt permet d'arriver à la suppression de la propriété capitaliste par un lent *processus*, dont le mouvement s'accentuera à mesure que la nouvelle organisation se consolidera et manifestera ses heureux effets. Elle permettra de faire durer cette confiscation des dizaines d'années, de sorte qu'elle ne deviendra pleinement efficace que pour la génération nouvelle qui aura grandi dans ce nouvel état de choses, et à qui on aura appris à ne plus compter sur le capital et les intérêts. La confiscation perd ainsi ce qu'elle a de pénible ; on s'y habituera, elle paraîtra moins douloureuse. Plus la conquête du pouvoir politique par le prolétariat se fera pacifiquement, plus solidement ce pouvoir sera organisé, plus il sera éclairé et *plus on pourra s'attendre à ce que la*

forme plus raffinée de l'impôt progressif soit préférée à la forme plus primitive de la confiscation (1).

Ainsi parle, avec franchise et netteté, le principal théoricien vivant du collectivisme. On comprend que M. Jaurès insiste avec tant de véhémence sur la création de l'instrument de dépossession. Il s'agit de préparer l'avènement du collectivisme : la déclaration qui précède le démontre avec évidence. Le Parlement, le Sénat notamment, en présence de ce dessein manifeste, se montreront-ils complices ou dupes? Dans ce pays de France, enclin à la démagogie, avec les 100 députés socialistes unifiés siégeant à la Chambre, si l'on adopte la fiscalité proposée, même avec des atténuations paraissant rassurantes aux gens inclairvoyans, on se sera acheminé, le mot n'est pas de nous, à la confiscation ; on aura justifié les alarmes, si vives depuis quelque temps, de tous les hommes entreprenans et de tous les épargnans. La question qui se pose est la plus grave, d'ordre intérieur, que la France ait eu à résoudre depuis 1789 : gouvernement et parlement voudront-ils forger l'instrument de dépossession? On sera fixé sur ce point dans quelques semaines ou quelques mois.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

(1) Les derniers mots sont soulignés par nous : ce passage est extrait de l'opuscule de Kautsky, *Le lendemain de la Révolution Sociale*, publié dans la revue : *Le Mouvement socialiste*, organe du Marxisme orthodoxe, numéros des 1er et 15 février et 1er mars 1903.

Mme DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

VIII[1]

Mme DE STAËL A BERLIN

I

Mme de Staël quitta Weimar le 1er mars pour se rendre à Berlin. Elle laissait dans la petite cour ducale des amitiés sincères et des larmes furent versées le jour de son départ. Ce n'était pas sans quelque hésitation qu'elle avait pris le parti de s'enfoncer ainsi en Allemagne et de s'éloigner davantage encore d'un père aussi aimé. Ce n'était pas non plus sans quelque mélancolie que M. Necker voyait s'accroître la distance qui le séparait d'une fille si chère. Sans essayer de lui dissimuler complètement cette mélancolie, cependant il la confirmait dans le projet qu'elle avait formé ; il combattait les reproches qu'elle aurait été disposée à s'adresser à elle-même et la rassurait sur l'état de sa santé qui était l'objet de la préoccupation constante de Mme de Staël. En même temps, comme elle aimait « tout savoir, » il la tenait au courant des nouvelles qui arrivaient de Paris et des bruits qui circulaient à Genève. Quelques courts fragmens de ses lettres ne paraîtront peut-être pas tout à fait dénués d'intérêt, car il est parfois curieux de saisir sur le vif

1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril, 1er décembre 1913, 1er et 15 mai 1914.

l'impression première produite par des événemens qui sont devenus historiques. On y verra en même temps qu'aux sentimens passionnés de la fille répondait la profonde tendresse du père.

14 février.

Si tu n'avais songé qu'au succès, je t'aurais conseillé de borner ta course à Weimar, puisqu'il me semble impossible de réussir plus que tu ne l'as fait au milieu des deux sociétés que tu as voulu gagner. Mais Berlin t'attire encore comme nouveauté, comme grand spectacle; et ainsi, je me borne à souhaiter que tout aille bien. Quelle distance seulement quand mon cœur la calcule. Je ne sais, dans mes momens de tristesse ce qui en sera pour nous, mais la raison condamne absolument les mouvemens passagers de mon imagination.

Et après être entré dans quelques détails sur sa santé, il terminait ainsi sa lettre :

Tu vois que je te dis tout, puisque j'en ai pris l'habitude. Tu as la clef de ma santé; sois bien de corps et d'esprit et ta grosse planète suivra le mouvement de la plus resplendissante étoile.

Quelques jours après, il adressait de nouveau à Mme de Staël deux lettres où il la tenait au courant des grosses nouvelles qui arrivaient de Paris.

21 février.

. . . . . .

On entre dans ma chambre pour m'apprendre que les lettres de Paris annoncent que Moreau a été conduit au Temple et que les barrières ne sont ouvertes que sur des cartes. Une autre version, c'est que Moreau est seulement aux arrêts chez lui. Il y a une lettre circonstanciée qui a été lue par une personne qui sort de chez moi, mais elle contient évidemment des contes de Peau d'Ane, mêlés peut-être à une ou deux vérités : je vais répéter ces détails. Ce serait un des trois passagers venus d'Angleterre et arrêtés à Pont-Audemer, et auquel on avait promis sa grâce s'il faisait des révélations importantes, c'est lui qui aurait dévoilé une grande conspiration. On devait enlever ou tuer Bonaparte. Pichegru était venu incognito à Paris et s'était évadé. Georges aussi, et celui-ci, après avoir été enfermé dans une chambre d'arrêt, s'était enfui. On avait arrêté cinq cents à mille personnes. On nommait MM. de Septeuil, M. et Mme de Damas. On cherchait M. Mathieu de Montmorency. J'ai peine à répéter toutes ces pauvretés. Au reste, l'arrestation de Moreau est une assez grande nouvelle, et l'on est impatient d'en savoir davantage.

Vendredi, 24 février 1804.

Je n'ai pas pu recevoir de lettres de toi depuis ma lettre du dernier courrier. Nous avons vu dans les papiers les communications faites par Treilhard (1) à la tribune et je vois le public d'ici entre deux étonnemens, l'un de voir l'assertion si positive et par conséquent si digne de foi, faite au nom du gouvernement, l'autre d'apprendre que Pichegru et Georges ont été plusieurs jours sous la surveillance de la police et qu'elle ne les ait point fait arrêter. On croit aussi au dépit ambitieux de Moreau, mais on ne peut adopter l'idée qu'il ait voulu s'associer à un assassinat.

Enfin les gens amis de la tranquillité présente et future de la France voient avec peine un événement qui peut ôter la croyance qu'à la mort imprévue de Bonaparte, il y avait dans Moreau un homme capable de prendre momentanément les rênes de l'État, au lieu que, lui à l'écart, on ne voit personne. Enfin, si c'est un bonheur inappréciable de pouvoir déjouer un complot contre les jours du Consul, il est toujours fâcheux de rappeler souvent à l'Europe des idées de ce genre. Quant au public de Genève, il est, selon sa coutume, d'une partialité si absurde qu'il a inventé dans cette occasion la dénomination de conspiration contre Moreau.

Les lettres de Paris gardent un silence absolu et l'on citait hier comme une notion un mot d'une lettre non signée de Mme G... à son beau-frère; elle disait : « Il ne sera pas difficile à Moreau de se justifier. » En effet ce mot disait beaucoup à moins qu'il n'y eût auparavant, « si Moreau est innocent, » ce qu'on n'a pas su me dire. Je verrai la lettre ce matin. Il y a dans cette même lettre : « On arrête beaucoup de femmes. »

Pour moi, je suis sans correspondance avec la France; ainsi je ne puis rien savoir par moi-même. Il en est venu un, mais parti la veille de l'arrestation de Moreau. Il dit qu'on ne se doutait pas à Paris de cette résolution, mais qu'on y parlait de complots.

Tu aimes tout savoir et, à défaut de choses précises, je t'adresse des choses vagues. Ta lettre, ton aimable lettre m'a profondément touché. Non, chère amie, tu n'as aucun tort d'avoir entrepris ton voyage et ne sais-je pas bien qu'il dépend toujours de moi de prévenir ton éloignement en te demandant de revenir vers moi avec une de ces paroles sensibles auxquelles tu es incapable de résister. N'accrois donc pas tes peines par d'injustes reproches envers toi-même. Je suis dans ce moment aussi bien que je l'ai été depuis longtemps. Il ne me reste qu'un sommeil souvent interrompu, mais nulle altération de forces. Prends donc courage, ma bonne petite; je songe toujours à toi en me soignant et à toi aussi en priant et en élevant mon âme au Ciel. Laissons là les tristes idées et mettons-nous entre les mains de la Providence.

Les lettres de Paris nous apprennent l'arrestation de Pichegru. La venue de cet homme à Paris est un des événemens invraisemblables et bizarres dont l'histoire du temps est remplie. On ne sera nullement surpris maintenant de voir Moreau compromis.

(1) Treilhard, alors conseiller d'État, avait été en effet chargé d'adresser au Tribunat un rapport où était développée l'accusation portée contre Moreau.

La mort du roi d'Angleterre, qu'on annonce comme prochaine, amènera la paix et peut-être très vite, à moins que le roi nouveau ne confie le ministère principal à M. Pitt. Il faut croire plus que jamais à l'étoile de Bonaparte.

Encore une fois les plus tendres caresses à ma chère Minette. Je suis bien malheureux de n'avoir pas reçu sa lettre. Que serait-ce si elle était perdue! Adieu, adieu.

6 mars.

Chère, chérissime amie, quelle est ma joie! Ta lettre égarée m'arrive par un excellent homme qui l'a trouvée sur le chemin. Oh! quelle perte si cette adorable lettre ne m'était parvenue et que de pleurs j'ai versés en voyant la peine déchirante que tu as soufferte (1). Fais de moi tout ce que tu voudras. Je n'ai qu'une chose à soigner le reste de ma vie. J'obéirai à tous tes commandemens. Je suis, je t'assure, aussi bien que j'étais, à ton départ. Ma maladie n'était qu'une fièvre érysipéleuse qui s'était dérangée de son cours naturel, mais, au bout de trois heures, l'erysipèle s'est déclaré, et j'ai été soulagé. Je t'écris en hâte et j'espère que cette lettre arrivera en même temps que celle que j'ai fait partir ce matin. Adieu, chère amie de mon tendre et sensible cœur.

9 mars.

On ne sait point encore quand la grande procédure de Paris commencera. On ne doute presque plus depuis l'arrestation de Pichegru que Moreau ne soit compromis; cependant il y a un intérêt presque général pour lui. Pichegru semble un aventurier dans sa conduite. On dit que Moreau se borne à des dénégations et, quand on le presse par des indices contraires à ses allégations, il dit qu'il ne s'en souvenait pas. On assure que depuis longtemps la réputation de sa capacité pour tout autre chose que la guerre ne subsistait pas. Il y a de nombreuses arrestations. Il paraît qu'on aurait donné des avis à beaucoup de gens venus à Paris ou sur la route de Boulogne. Quelle entreprise que cet enlèvement du Consul! Elle était bien hardie et bien peu susceptible de succès.

Ce fut à Leipsick où elle s'était arrêtée en route pour Berlin, que Mme de Staël apprit l'arrestation de Moreau. La nouvelle de cette arrestation dut singulièrement l'émouvoir. Bien que ses relations avec Moreau n'eussent jamais pris le caractère d'intimité de celles qu'elle avait entretenues avec Bernadotte, au moment où celui-ci prêtait à demi son nom à une conspiration contre le Premier Consul, cependant elle avait toujours professé une grande admiration pour le vainqueur de Hohenlinden. Dans les *Dix années d'exil* qui ont été publiées après la mort de

(1) Deux courriers successifs n'avaient point apporté à Mme de Staël de nouvelles de son père. En proie à l'inquiétude, elle lui avait adressé une lettre éperdue. Voyez la *Revue* du 15 mai, p. 353 et 354.

Mme de Staël, mais qui ont été écrites avant la mort de Moreau, elle parle « de son caractère très moral, de son talent militaire incontestable, de son esprit juste et éclairé. » Nul doute qu'elle n'eût fait partie de ce petit groupe de personnes qui le regardaient comme le successeur possible et éventuel de Bonaparte, le jour où quelque événement imprévu aurait rendu le pouvoir vacant. C'était, sinon une espérance, du moins une éventualité favorable qui s'évanouissait. Dans son trouble, elle adressait à son père la lettre suivante :

Leipzick, ce 5 mars.

Je vais donc remettre à Benjamin une lettre pour toi, cher ami. Mon Dieu, que ce moment est triste! Dans quelle solitude je vais me trouver et combien de fois je me demanderai ce que je fais ici, loin de tout ce que j'aime. Retiens-le auprès de toi le plus longtemps que tu le pourras. J'ai peur de Paris depuis l'arrestation de Moreau; il n'y a de garantie pour personne. Enfin je pars, je pars pour la première fois. Je me suis trouvée engagée d'amour-propre, de projets; enfin je serai à Berlin depuis près d'un mois quand tu recevras cette lettre, et la mélancolie que j'éprouve sera sûrement diminuée. Pense à cela, cher ami, et calme-toi sur tout ce qui me regarde. Il faut bien que la vie me dompte, puisque je n'ai pu la dompter, et tant que tu me protèges, je ne veux jamais prononcer le mot de malheur. Adieu.

Il y a des momens où toute cette France me fait une telle peur que je suis inquiète de Genève même, mais tout cela vient de tous les détails que j'ai lus sur cette arrestation de Moreau. Nous en avons beaucoup pleuré, Benjamin et moi. Ah quel malheur! sa force comme son abomination viennent de n'avoir aucune nature humaine. Attendez chez toi et ne faites rien.

II

Mme de Staël arrivait à Berlin le 8 mars. Le nouveau milieu avec lequel l'ardente curiosité de son esprit lui avait inspiré le désir de faire connaissance était tout différent de celui de Weimar. Avant de l'y accompagner, il est nécessaire de montrer de quels élémens ce milieu se composait.

Sans vouloir pousser trop loin le rapprochement, il est impossible cependant de ne pas être frappé combien l'histoire de la monarchie prussienne et de la société de Berlin durant les quelques années qui précédèrent Iéna ressemble à l'histoire de la monarchie française et de la société parisienne durant les années qui précédèrent la Révolution. L'une et l'autre monarchie,

l'une et l'autre société couraient avec insouciance aux plus terribles épreuves, sans se douter du destin qui les attendait. On peut même faire remonter le parallèle jusqu'au lendemain de la mort de Louis XIV et de Frédéric II.

De même qu'au lendemain de la mort de Louis XIV, il y avait eu réaction contre la tristesse et l'austérité des dernières années du règne et que la Cour et la société s'étaient jetées dans les plaisirs, de même, au lendemain de la mort de Frédéric II, il y avait eu réaction contre le régime morose que Frédéric II, vieilli et avare, avait imposé à la cour de Prusse. Ce serait cependant faire honneur au successeur de Frédéric II que de le comparer à Louis XV. Frédéric-Guillaume II n'était qu'un débauché grossier et sans élégance. Ce qui le distingue en outre de Louis XV, c'est que des amours vulgaires ne l'empêchaient pas d'avoir la monomanie du mariage. Divorcé d'avec une fille du duc de Brunswick, il avait épousé en secondes noces une princesse de Hesse-Darmstadt. Mais il avait, du vivant de celle-ci et avec sa permission, moyennant que ses dettes fussent payées, — à en croire du moins Mirabeau, — obtenu, d'un consistoire complaisant, la permission d'épouser morganatiquement une demoiselle de Voss qui était attachée à la personne de la princesse Frédérique de Prusse, fille de sa première femme. Puis, celle-ci était morte, au bout d'assez peu de temps, non sans quelque soupçon de poison. Frédéric-Guillaume II s'était empressé d'épouser une comtesse Dœrnhoff, dame d'honneur de sa femme, de sorte qu'il avait à la fois trois épouses, l'une divorcée, l'autre légitime et la troisième morganatique. Mais ces mariages successifs ne l'empêchaient pas de conserver une maîtresse, à laquelle on faisait quelque honneur en l'appelant *la Pompadour*, car elle était d'assez basse extraction et fille d'un trompette. Ce fut néanmoins à cette maîtresse, créée par lui comtesse de Lichtenau, qu'il confia l'éducation des enfans qu'il avait eus de la comtesse Dœrnhoff, tombée en disgrâce.

Ce singulier successeur de Frédéric était mort en 1797. — « Mon temps d'épreuves va commencer et le paisible bonheur dont nous avons joui va finir, » s'était écrié le prince royal au moment de la mort de son père. C'était à peu de chose près ce qu'avait dit Louis XVI en apprenant la mort de Louis XV : « Nous régnons trop jeunes. » Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance entre les deux souverains

dont l'un devait être victime de la Révolution et dont l'autre devait conduire la Prusse à Iéna. Frédéric-Guillaume III était, comme Louis XVI, un prince honnête, pieux, bien intentionné, de mœurs sévères, mais hésitant, sans caractère, sans volonté et qui ne devait pas, dans l'infortune, faire montre de la grandeur que déploya Louis XVI en présence de l'échafaud. Ce qui complète la ressemblance, c'est que Frédéric-Guillaume III était, comme Louis XVI, le mari d'une princesse brillante et charmante, cette séduisante reine Louise, dont la mémoire est demeurée si populaire en Prusse, et dont une véritable légende entoure la figure. Mais cette légende est née du courage déployé par elle pendant les malheurs de la Prusse. A l'époque qui nous occupe, la reine Louise était encore une princesse plutôt frivole, peut-être même un peu coquette, très éprise de plaisirs et donnant à la cour de Potsdam le ton que l'infortunée Marie-Antoinette avait donné à celle de Versailles. Les plaisirs, les bals, les mascarades, — on appelait alors ainsi les bals costumés, — y tenaient une grande place et nous allons trouver la description de ces fêtes dans les lettres de Mme de Staël. Ainsi, à la veille de la pire catastrophe, la monarchie prussienne s'étourdissait comme avait fait la monarchie française, dans les divertissemens de toute sorte, et la société aristocratique de Berlin, prenant exemple sur la Cour, n'était pas moins frivole que ne l'avait été celle de Paris.

Une question, comme on l'a pu voir, avait préoccupé Mme de Staël avant son arrivée à Berlin, celle de sa présentation à la Cour. Persistant à ne pas admettre qu'elle fût Suédoise, elle ne voulait pas être présentée par l'ambassadeur de Suède. Elle aurait souhaité de l'être par le ministre de France Laforest. Mais, bien que Joseph Bonaparte eût adressé à celui-ci une lettre pour lui recommander Mme de Staël, cependant elle craignait, non sans quelque raison, un refus, si elle s'adressait à lui. Mme de Staël était notoirement en disgrâce à Paris ; le Premier Consul aurait pu savoir mauvais gré au représentant de la France de présenter officiellement une femme qui avait encouru sa défaveur et dont la qualité de Française était contestée. Pour sortir de la difficulté, Mme de Staël avait eu la pensée de demander à être présentée par la grande maîtresse de la Reine, la comtesse de Voss. De Weimar, elle consultait par lettre sur ce point un chambellan du Roi, M. de Sartoris, qu'elle avait sans doute

connu à Paris, car, dans sa réponse, il la remercie des bontés qu'elle avait eues pour lui autrefois. Mais, sur la question même, cette réponse n'était guère encourageante. Après lui avoir dit qu'il n'était pas d'usage que la Grande Maîtresse acceptât de présenter des étrangères, il ajoutait :

Vous ne pouvez, Madame, vous flatter d'une exception si vous considérez que votre célébrité, comme ayant causé quelques inquiétudes au pouvoir consulaire, peut exiger qu'à la Cour on paraisse mettre quelque mesure à l'empressement qu'on doit avoir de vous connaître. Ce serait agir en sens contraire que de permettre votre présentation par la Grande Maîtresse, par exception à la règle générale.

Le prudent chambellan continuait en suggérant un expédient. L'ambassadeur de Suède, M. d'Engeström, venait d'être rappelé. La Suède n'était plus représentée que par un chargé d'affaires, le baron Brinckmann, que Mme de Staël avait connu également autrefois à Paris et qui était disposé à toutes les complaisances. Mais Mme d'Engeström était encore à Berlin. Tout en considérant Mme de Staël comme Suédoise, Brinckmann ne ferait aucune difficulté, assurait M. de Sartoris, à ce qu'elle fût présentée par Mme d'Engeström considérée, depuis le rappel de son mari, comme une simple particulière. Ainsi la question de la présentation se trouverait résolue. Mme de Staël dut se résoudre à cet expédient. La première lettre adressée par elle à son père, de Berlin, va nous montrer qu'elle avait eu raison de ne pas mettre à l'épreuve la bonne volonté de Laforest.

Berlin, ce 10 mars.

Cher ami, je suis arrivée avant-hier soir à Berlin, mais comme la poste ne partait qu'aujourd'hui, j'ai le temps de te dire, avec mon arrivée, le bon succès de mon début. Je voulais, comme je te l'ai dit mardi, arriver ici pour le jour de naissance de la Reine ; aussi a-t-elle eu la bonté de m'inviter ce soir au bal et à souper chez elle.

L'ambassadeur de France est venu me voir hier matin, le prince d'Orange, le prince de Radziwill, le duc Frédéric de Brunswick, et c'est Mme d'Engeström, Suédoise, qui n'est plus ambassadrice, qui a écrit son nom avec le mien chez la grande maîtresse de la Cour. J'ai dit à Laforest que j'avais cru délicat de ne pas lui demander de me présenter, mais que je le priais d'observer que Mme d'Engeström n'était plus ambassadrice et que c'était une simple particulière, que jamais je ne pourrais ni ne voudrais renoncer à mon titre de Française. Il m'a répondu d'abord fort obligeamment, et puis il m'a dit qu'il me remerciait de ne l'avoir pas mis dans

l'embarras relativement à ma présentation, qu'il devait à la rigueur ne présenter que les Français qui avaient une lettre du Ministre des Relations extérieures pour cela, et que, pour une personne aussi marquante que moi, on ne pouvait rien prendre sur soi; il m'a assuré que le gouvernement ne lui avait rien écrit sur moi, mais il m'a de plus ajouté, vers la fin de la conversation, qu'un ami de Joseph lui avait écrit que je lui apporterais une lettre, mais que, dans cette lettre, une phrase qui disait : *je ne vous demande rien de précis*, avait rapport à la présentation pour laquelle Joseph ne voulait pas que Laforest se compromît s'il croyait que cela pourrait le compromettre; du reste, Laforest a été très aimable et très obligeant pour moi.

Tout s'annonce donc bien, ce me semble, pour mon séjour; mais j'éprouve un vide inconcevable au milieu de cette vaste ville où je n'ai pas un lien du cœur. Je serais hors d'état de rien composer, de rien écrire; il me semble que je n'ai plus même mon esprit, tant je vis à l'extrémité de moi-même. Il a fallu me faire faire dans les vingt-quatre heures une robe pour être présentée; si j'étais arrivée il y a trois mois, il m'aurait fallu deux cents louis pour ma toilette, car c'est une grande affaire ici. On donne lundi une fête pour la naissance de la Reine, qui coûte 60 000 livres de France, la Reine y dansera un quadrille qui doit représenter Statira aux pieds d'Alexandre; il y a 2000 billets de donnés et cela durera toute la nuit. J'ai bien perdu l'habitude de tout cela, et trois heures données à la toilette sont pour moi une chose nouvelle. Mais enfin j'irai et j'en suis curieuse; je te le raconterai mardi. J'aurai été lundi, jour de l'arrivée de la poste, douze jours sans lettre de toi; c'est la dernière fois, je l'espère, car, en me rapprochant, je me sentirai toujours plus de courage. En fait de nouvelles, je n'ai rien remarqué ici d'important qu'une indépendance d'opinions sous la protection d'un roi sage, tout autre que celle qu'on m'annonçait. Je t'assure que je ne serais, si je parlais, en discordance avec personne.

Il est sûr que Pichegru était le 13 janvier en Angleterre, mais comme six malles manquent, il est impossible de savoir rien de plus ni rien de certain sur la maladie du Roi. Quel malheur pour l'Angleterre que cette maladie en ce moment-ci! Il paraît que la Prusse ne veut pas d'alliance avec la France et que la dernière affaire avec Moreau n'a pas nui à cette résolution. M. Brustheim, associé de M. Schickler, a eu les larmes aux yeux en voyant ton écriture. « Comme il s'est conduit généreusement avec M. Winckelmann, m'a-t-il dit, mais avec qui ne se conduit-il pas ainsi, » à Leipsick, partout, on me prononce ton nom avec un sentiment de respect et d'admiration.

Mme de Staël avait donc été régulièrement introduite et invitée à la Cour. Nous n'avons plus maintenant qu'à lui laisser conter, avec sa vivacité coutumière, l'accueil qui lui fut fait. On verra que cet accueil ne se ressentit point « de la mesure dans l'empressement » que faisait prévoir le timoré chambellan :

Berlin, ce 12 mars.

J'ai reçu ici hier, mon ange, une lettre de toi du 21 février qui m'a fait plus de bien encore que dans tout autre temps. Je disais hier à Albertine en l'embrassant qu'elle était ma seule amie ici et j'avais envie de la placer sur une petite chaise et de lui parler comme si elle m'entendait ; cependant j'ai raison d'être extrêmement contente. J'ai donc été présentée avant-hier à la Reine et au Roi ; je vais te décrire cette circonstance. Comme c'était le jour de naissance de la Reine, au moment où elle est entrée dans une salle remplie d'hommes et de femmes couverts d'or et de diamans, les cymbales se sont fait entendre et cette musique a encor ajouté à mon émotion. La Reine est charmante; il n'y a aucune flatterie à dire que c'est la plus jolie femme que j'aie vue; sa parure est éclatante et du meilleur goût ; enfin elle m'a véritablement éblouie en s'approchant de moi; alors elle m'a dit, à travers beaucoup de choses obligeantes, ces paroles : « Madame, j'espère que vous nous croyez de trop bon goût pour n'être pas flattés que vous ayez choisi Berlin pour y venir; il y a longtemps que vous y êtes admirée et par moi surtout. » — J'étais vraiment si confuse que je n'ai su que répondre; mais, quelque temps après, je lui ai dit qu'il était impossible de ne pas regretter d'avoir fait un roman avant de l'avoir connue, que mon imagination aurait été animée par un modèle dont je n'avais pas eu jusqu'alors d'idée. Les princesses qui la suivaient se sont toutes approchées de moi et celles que je connaissais m'ont embrassée. Enfin j'étais si touchée de tant de bontés que j'avais un sentiment d'attendrissement et sur toi et sur mes amis qui ne voyaient pas cela, et sur ma patrie qui était si différente envers moi.

De là j'ai été présentée au Roi qui m'a dit des choses fort obligeantes sur son désir que je me trouvasse bien à Berlin. Le Roi est d'une belle figure et a beaucoup de bonté et de simplicité; le reste de la soirée s'est passé en révérences de tous les côtés imaginables. M. de Hardenberg est venu à moi très obligeamment et m'a dit que je te ressemblais beaucoup. Victor Constant et sa femme étaient là qui ont regretté l'absence de leur cousin; une quantité de gens que je ne connais pas m'ont dit avoir été chez toi, chez moi, il y a bien des années. Je me serais bien passé de cela. Enfin j'ai vu un certain M. de Tannvein, un Prussien qui voulait m'épouser, t'en souviens-tu? et son visage changé m'a fait rêver sur le mien.

Voilà mon histoire d'avant-hier, cher ami; raconte-la le plus que tu pourras, et si tu peux la faire parvenir à Paris naturellement, tant mieux. La princesse Louise de Radzivill m'a dit qu'elle avait lu des lettres bien spirituelles de ma cousine, et le prince Louis, son frère, m'a dit qu'il comptait me voir beaucoup. A travers cette foule je n'ai rien jugé, mais je réserve les détails pour une autre lettre. Je suis invitée tous les jours partout et je m'applaudis, je l'avoue, de n'être pas venue pour le carnaval, car mes forces n'y suffiraient pas. Mais ce soir est la dernière grande fête; celle-là en effet sera superbe: la Reine et toute la Cour dansent un quadrille sur le grand théâtre ; j'ai obtenu d'y mener mon fils, cela durera jusqu'à quatre heures du matin. J'ajouterai encore un mot demain à ma lettre en la fermant.

La nouvelle de l'arrestation de Pichegru a donné plus de corps à la conspiration de Moreau qu'elle n'en avait. Mande-moi, je te prie, tout ce que l'on sait à Genève. Veux-tu bien remettre ce petit mot à M. Percy dont j'ai trouvé deux lettres ici. J'y ai rencontré un Anglais, M. Drummond, qui vient de Constantinople où il était envoyé et qui retourne à Londres, la semaine prochaine, dont la société est bien agréable. Il est marié et part dans huit jours, ceci soit dit à cause de tes plaisanteries, car, à présent, tante Marie est fixée (1). J'ai aperçu un gros M. de Golofkin, celui dont tu m'as écrit, qui a, je crois, de l'esprit, jovial et mauvais sujet; j'ai vu quelques hommes de lettres, mais, sous ce rapport, Weimar est beaucoup plus fort. Les revues sont le 24 mai, et le 26 je me mets en route pour revenir; cher ami peut compter sur cela.

J'ai trouvé un logement et une voiture pour 25 livres par mois tous les deux, ce qui est de beaucoup moins cher qu'à Paris. Je place mon fils au collège allemand et je renvoie Bosse qui est une bête dépensière et voilà tout. Il y aura, j'ai peur, demain, un duel entre un Français de la légation et un officier de la garde du Roi; les officiers prussiens n'aiment pas la familiarité des Français; il n'est pas vrai du tout que l'esprit public ici soit français, mais on y est généralement content d'une paix sans servitude; je ne crois pas que la France obtienne l'alliance offensive et défensive qu'elle propose. Ces derniers tumultes diminuent toujours l'idée de stabilité. On croit ici le roi d'Angleterre mieux; l'opinion des Anglais est que sa mort ne changerait rien à la marche des affaires. Le Premier Consul demandait toujours, même pendant la paix, aux envoyés d'Angleterre des nouvelles du prince de Galles et jamais du Roi. Adieu, cher ange, à demain.

Ce 13.

J'ai veillé jusqu'à trois heures du matin et je m'éveille cinq minutes avant le courrier; le récit de la mascarade à samedi.

Adieu, cher ami, que de tristesse au fond des plaisirs!

Berlin, le 15 mars.

Je possède deux lettres de toi et une du 28 février, cher ami; c'est le plus tôt que je puisse l'espérer à cette énorme distance.

Je te disais donc dans ma dernière lettre que je te parlerai de la mascarade; c'était en effet la fête la plus à remarquer que j'aie jamais vue. Il y avait deux mille personnes dans la salle du spectacle et la Reine avec 80 personnes de sa Cour; princes et princesses ont dansé un quadrille qui représentait l'arrivée d'Alexandre à Babylone, et son mariage avec Statira veuve de Darius. Le prince Henri, frère du Roi, était Alexandre, la princesse d'Orange était la sœur de Statira.

Jamais de si belles et si élégantes toilettes, des diamans si magnifiques et en si grande abondance n'ont frappé mes yeux. Je regrette un peu ici de n'avoir pas pris des diamans, car cela est fort économique et fort brillant tout à la fois. D'autres quadrilles ont succédé à celui de la Reine,

(1) Cette réponse aux plaisanteries de M. Necker est difficile à comprendre.

mais rien n'égalait la magnificence du premier et la ravissante beauté de la Reine. Je me suis retirée à trois heures, mais l'on a dansé jusqu'à six heures du matin. Au souper à la table de la Reine, la moitié de la ville, je crois, a passé pour me regarder et si d'être célèbre est un plaisir, j'ai eu ce plaisir assurément. Kotsebue, qui est venu me voir, a voulu mettre dans son *Frei muthige* que le Consul m'avait exilée, mais qu'il n'avait pas plus donné de raisons pour cela que Paul n'en avait donné pour l'envoyer en Sibérie. La Censure de Berlin a rayé cela; je n'en suis pas fâchée.

Il y a encore une querelle à Paris avec la légation de Russie pour un homme attaché à Markow que le Premier Consul ne veut pas, qui reste secrétaire de légation. Je crois que M. Drummond ira en Russie; ce sera bien fait. C'est un triste tableau que celui de l'ineptie du ministre anglais. L'esprit public seul soutient la nation. Le Roi sera sauvé de tête et de vie à ce qu'assure un voyageur arrivé hier de Londres, mais cela ne peut pas être rapide et les rênes flottent au hasard. Il n'y a rien à craindre malgré cela comme système défensif, mais pour tout ce qui regarde le dehors, Brésil, Égypte, etc., le ministère ne peut ni ne sait rien entreprendre.

Je dîne aujourd'hui chez le ministre de France et je soupe ce soir chez le ministre de Russie. La vie d'ici est fatigante, je n'aurais pas tenu au Carnaval. Je serai plus tranquille dans mon logement.

Pourquoi ne me dis-tu rien de mes pauvres vers (1)?

III

Ce n'était pas uniquement pour être présentée à la Cour et pour assister à des mascarades que Mme de Staël était venue à Berlin. C'était surtout pour continuer l'exploration qu'elle avait entreprise à travers le monde de la pensée allemande et poursuivre le dessein qu'avec raison lui prêtait Gœthe « de s'éclairer comme femme du monde sur les relations sociales, de pénétrer et d'approfondir, avec sa riche nature de femme, les idées générales de ce qu'on nomme philosophie. » Or, Berlin n'était pas seulement un milieu social nouveau pour elle ; c'était, tout autant que Weimar, un centre de culture intellectuelle. La présence de Gœthe et de Schiller jetait peut-être plus d'éclat sur la cour ducale ; mais à Berlin se trouvaient réunis en plus grand nombre des hommes de lettres, qui constituaient un monde bien à part, tout différent de celui de la Cour. De même qu'en France, — et par là se complète la ressemblance que j'ai signalée, — il y avait à Paris une société philosophique et littéraire fort différente de la Cour de Versailles, de même il y avait

(1) Mme de Staël avait traduit en vers quelques pièces de Gœthe et de Schiller et avait envoyé ces traductions à son père.

à Berlin une société de poètes, d'historiens, de philosophes, qui se retrouvaient dans quelques salons, comme à Paris les Encyclopédistes se réunissaient dans le salon de Mme Geoffrin, et même dans celui de Mme Necker. Mais ce monde présentait un caractère tout particulier et fort différent de celui de Paris : c'était un monde presque exclusivement israélite.

En Prusse, les Juifs avaient été longtemps maintenus dans la situation abaissée que leur imposaient des préjugés remontant au Moyen âge. Le séjour de certaines villes leur était interdit. Dans celles où leur présence était tolérée, à Berlin par exemple, ils ne pouvaient posséder une maison située au coin d'une rue. Ils étaient assujettis à une taxe spéciale. Ils étaient exclus des corporations de métiers et ne pouvaient gagner leur vie que par le commerce de l'argent. Parmi les professions libérales, celle de médecin était la seule qui leur fût accessible parce qu'elle ne conduisait pas à une fonction publique.

Per à peu cependant, ils s'étaient relevés de cette condition abaissée par l'intelligence et la fortune. Moïse Mendelssohn, l'ancêtre de cette grande famille des Mendelssohn, de laquelle devait sortir un jour le célèbre compositeur, fut le premier à jeter quelque éclat sur sa race humiliée, par ses travaux philosophiques, en particulier par son commentaire du *Phédon*. On s'accorde à dire que c'est lui que Lessing a voulu peindre dans *Nathan le Sage*. Nommé à l'Académie des Sciences de Berlin, il avait vu son élection annulée par Frédéric II, mais sa réputation, comme savant et comme philosophe, avait dépassé les frontières de la Prusse. Il eut plusieurs filles dont l'une devait plus tard épouser Frédéric Schlegel et se faire catholique avec lui, mais qui fréquenta d'abord les salons ouverts peu à peu par ses coreligionnaires enrichis. L'influence exercée par les salons juifs sur le mouvement littéraire allemand à la fin du XVIIIe siècle a été considérable (1). Ces salons, beaucoup plus luxueux que ceux de la bourgeoisie berlinoise qui les voyait avec jalousie, étaient tenus par des femmes, souvent belles et intelligentes, qui n'avaient point de peine à y attirer les gens de lettres. Un des plus célèbres salons de Berlin était celui de Henriette Herz qu'on a quelquefois appelée la « Récamier allemande, » et la comparaison ne manque pas de justesse, car

(1) Voyez, sur la société de Berlin à la fin du XVIIIe siècle, trois articles de Karl Hillebrand dans la *Revue* des 15 mars, 1er mai, 1er novembre 1870.

la belle Henriette Herz était, comme la belle Julie, coquette et vertueuse, si l'on veut bien ne pas se montrer trop exigeant sur le sens du mot. Ce monde ne laissait pas que d'avoir des habitudes un peu singulières. Le romantisme et la sentimentalité y régnaient sans conteste. Henriette Herz avait fondé une « Ligue de la vertu, » destinée « à servir de lien entre les belles âmes des deux sexes en quête de leur complémentaire. » Les membres de cette Ligue, qui se tutoyaient et échangeaient de longues lettres écrites en caractères hébreux, se proposaient « le développement moral et le bonheur par l'affection, mais sans devoirs, car l'affection ne connaît point de devoir, » et ils supprimaient entre eux « toutes les barrières d'une bienséance purement conventionnelle. » Dans le salon d'Henriette Herz, se rencontraient philosophes, historiens, poètes : Jean de Muller, Schleiermacher, Jacobi, Fichte, Guillaume de Humboldt, Ancillon Tieck, Guillaume et Frédéric Schlegel. Quelques grands seigneurs fréquentaient également ce salon, mais en très petit nombre, car un préjugé tenace en éloignait le monde de la Cour. Nul doute que Mme de Staël n'eût bravé ce préjugé, car elle eût rencontré là précisément les hommes qu'elle venait chercher. Mais quelques mois avant son arrivée à Berlin, Henriette Herz était morte, et sa société littéraire se trouvait un peu dispersée.

Cependant, il y avait encore deux salons où cette société pouvait se réunir. L'un était celui de la duchesse de Courlande, la mère de celle qui devait un jour devenir, sous le nom de duchesse de Dino puis de Sagan, la nièce de Talleyrand. La duchesse de Courlande, née Dorothée de Meden, était la troisième femme du duc de Courlande qui avait divorcé deux fois. Elle n'était pas seulement fort belle, mais avait l'esprit libre et dégagé de toute prévention. Elle était la seule à Berlin à recevoir des juifs et des chrétiens, des grands seigneurs et des savans. Un des hôtes les plus assidus de son salon était ce séduisant et chevaleresque prince Louis-Ferdinand, dont la mémoire est demeurée non moins populaire en Prusse que celle de la reine Louise. Il menait alors à Berlin une vie quelque peu scandaleuse, mais il devait se réhabiliter en se faisant tuer héroïquement au début de la campagne de 1806. Sur son cœur, on trouva une miniature de la belle Pauline Wiesel. La duchesse de Courlande se montra très bienveillante pour Mme de

Staël. Elles demeurèrent en relation par correspondance; les archives de Coppet contiennent un certain nombre de lettres d'elle. Mme de Staël fréquentait également le salon de la princesse Radziwill dont elle parle souvent dans ses lettres. Cette très aimable personne était la sœur du prince Louis-Ferdinand. Elle appartenait par conséquent à la famille royale. Dans son journal, récemment publié (1), elle mentionne en ces termes le passage de Mme de Staël à Berlin : « L'arrivée de Mme de Staël à Berlin attire tout le monde autour d'elle. Elle venait souvent passer ses soirées chez nous. Mon frère Louis, quelques Anglais, la princesse Paul Sapieha, Jean de Muller, rendaient ces réunions très agréables. Je m'attachai beaucoup à Mme de Staël ; mon frère Louis en fut très enthousiaste et elle l'appréciait beaucoup. » Dans le salon de la duchesse de Courlande et dans celui de la princesse Radziwill Mme de Staël dut rencontrer quelques-uns de ces hommes de lettres qu'elle désirait connaître, mais elle en rencontra un plus grand nombre encore chez le chargé d'affaires de Suède, Brinckmann. Mme de Staël avait autrefois connu Brinckmann quand il était attaché à l'ambassade de Suède à Paris. Elle lui avait adressé, quelques années auparavant, un exemplaire d'un de ses ouvrages, avec cette dédicace de sa main : « A M. Brinckmann, pour qu'il se souvienne de moi quand il oubliera mon ouvrage. » Brinckmann n'avait eu garde d'oublier Mme de Staël. Sans doute il ne fut pas fâché, vis-à-vis de la société de Berlin, de se parer d'une aussi illustre voyageuse. Aussi avait-il pris en bonne part qu'elle n'eût pas consenti à se laisser présenter par lui. Il lui ouvrit son salon et organisa même pour elle une réception où il lui procura l'occasion d'entrer en relation avec une naissante célébrité berlinoise qui, dans le monde juif, commençait à occuper peu à peu la place si longtemps tenue par Henriette Hertz, avec Rahel Levin.

Rahel Levin est une figure souvent étudiée de l'Allemagne littéraire, non pas qu'elle ait jamais écrit elle-même, mais elle a tenu un salon célèbre qui fut un des cénacles du romantisme germanique. C'est sous le nom de Rahel Varnhagen qu'elle est le plus généralement connue. Mais elle ne devait se marier

(1) *Quarante-cinq années de ma vie*, 1770-1814, p. 191. Ce journal, récemment édité avec beaucoup de soins par la princesse Radziwill, née Castellane, contient les plus intéressans renseignemens sur la cour de Prusse. Les archives de Coppet contiennent quelques agréables lettres de la princesse Radziwill.

qu'en 1814. A l'époque du séjour de Mme de Staël à Berlin, elle n'avait encore que trente-deux ans. Elle occupait dans une maison de Jägerstrasse une mansarde où la reléguait l'avarice de son père. Agréable, sans être jolie, très intelligente, très instruite, passionnée pour les lettres, elle avait su déjà, par l'agrément de son commerce, réunir dans cette mansarde quelques-uns des habitués du salon plus luxueux de Henriette Herz. A la mort de celle-ci, elle hérita en quelque sorte de sa société, et la mansarde de la Jägerstrasse devint le rendez-vous habituel des hommes de lettres de Berlin.

Rahel Levin n'avait cependant pas toujours vécu d'une vie purement intellectuelle et cérébrale. Elle était sujette à ce qu'elle-même appelait « des convulsions amoureuses. » Sa première convulsion fut causée par la rencontre inopinée qu'elle fit au théâtre d'un jeune seigneur prussien, le comte Carl de Finckenstein, très blond, dont la beauté produisit sur elle une vive impression. Elle n'eut cesse ni trêve qu'elle ne l'eût rencontré de nouveau; elle l'aima, elle s'en crut aimée et l'agréa comme son fiancé. Ces fiançailles traînèrent trois ans, au terme desquels le jeune seigneur prussien, n'ayant pu vaincre les préjugés de sa famille, reprit assez piteusement sa parole. Elle demeura inconsolable jusqu'au jour où, deux ans après, elle fit également la rencontre fortuite d'un Espagnol qui répondait au nom sonore de don Diego de Urquijo. Elle s'éprit pour cet Espagnol, très brun, d'une passion plus violente encore que celle que lui avait inspirée le blond Prussien. Elle se laissa complètement subjuguer par lui; il en fit son esclave, la traitant avec une brutalité, avec un dédain incroyables, allant jusqu'à lui dire : « Je t'aime, mais je ne t'estime pas, » et elle supportait tout, revenant toujours à lui, jusqu'au jour où l'Espagnol retournant la cruelle phrase, lui dit : « Je t'estime, mais je ne t'aime plus. » « Alors, raconte plus tard Rahel, de mes propres mains, avec des mains de bourreau, j'arrachai mon propre cœur et je m'en allai comme on sort de la vie. »

De cette première période de l'existence de Rahel qu'elle-même appelait « sa turpitude, » il subsiste un témoignage, ce sont les lettres ou plutôt les courts billets adressés par elle à l'Espagnol, — celles au Prussien ont malheureusement été perdues, — dont le ton passionné rappelle les fameuses lettres de Julie de Lespi-

nasse et qui méritent d'être comparées aux plus célèbres correspondances amoureuses. Tel était du moins l'avis du propre mari de Rahel, l'excellent Varnhagen qui, les ayant découvertes dans les papiers de sa femme, après la mort de celle-ci, en avait préparé la publication. Sa propre mort l'empêcha seule de remplir ce pieux office de piété conjugale (1). Au commencement de l'année 1804, Rahel commençait à se remettre de cette crise dont elle sortait à peine. Brinckmann était un des habitués de sa mansarde. Il paraît même avoir été un peu amoureux d'elle. En tout cas, il lui adressait de longues poésies. Brinckmann crut être agréable à Mme de Staël ainsi qu'à Rahel Levin en leur procurant l'occasion de se rencontrer. Il supposait qu'une sympathie instinctive attirerait l'une vers l'autre ces deux femmes qui n'étaient pas sans quelque ressemblance d'esprit, car Rahel était, comme Mme de Staël, curieuse de littératures étrangères. Elle avait même fait un séjour à Paris. Brinckmann se trompait, comme on va le voir. Pour entourer la rencontre de quelque éclat, Brinckmann crut bien faire de donner à l'ambassade de Suède une soirée spéciale. Il avait invité des princes du sang, des dames de la Cour, quelques savans, entre autres Fichte, et un acteur alors célèbre à Berlin, Iffland. Quand Rahel entra, Mme de Staël, avec sa bonne grâce un peu impétueuse, s'avança au-devant d'elle; elle l'entraîna sur un sopha et pendant une heure et demie les deux femmes causèrent, le reste de la société se tenant à distance. Laissons Brinckmann raconter lui-même la suite de la scène : « Ensuite Mme de Staël vint à moi, l'air tout sérieux, et me dit : « Je fais amende honorable, vous n'avez rien exagéré : elle est étonnante. Je ne saurais que répéter ce que j'ai dit mille fois pendant ce voyage : que l'Allemagne est une mine de génie dont on ne connaît nulle part les richesses ni les profondeurs. Vous êtes bien heureux de posséder ici une amie pareille. » Ensuite elle fit signe à Rahel d'approcher : « Écoutez, mademoiselle ! Vous avez ici un ami qui doit bien vous apprécier comme vous le méritez, et je crois que, si je restais ici, je deviendrais jalouse de votre supériorité. » — « Vous, madame? » fit Rahel en souriant, « oh! non, je vous aimerais tant et cela vous ren-

(1) Ces lettres ont paru en 1873 à Leipzig. Elles sont en effet assez pathétiques, à en juger par les fragmens qu'en a cités M. Spenlé, dans son ouvrage intitulé : *Rahel Varnhagen : un salon romantique en Allemagne*, p. 43 et suiv.

drait si heureuse que vous ne deviendriez jalouse que de mon bonheur, car qui pourrait jamais vous en inspirer un pareil? »

A qui ces doux propos ne feraient-ils pas croire que Rahel Levin avait, comme tant d'autres personnes en Allemagne et en France, subi le charme de Mme de Staël? Il n'en était rien. Dès le lendemain, dans des notes, elle s'exprime de la façon la plus désobligeante sur le compte de la femme à laquelle elle adressait la veille de si flatteuses protestations. « Comme ces personnes voyagent, écrit-elle, ces gens riches, ces dames de la société, ces femmes de lettres qui ne savent parler que français et ne veulent entendre partout que leur propre langue. La pauvre! elle n'a rien vu, rien entendu, rien compris, hormis ce que MM. Schlegel et Ancillon, et madame la princesse une telle ou madame la générale une telle et quelques maîtresses de maison plus ou moins sottes ont bien voulu lui dire. Et puis, elle ne sait pas voir. Elle vous fait caracoler, comme un escadron, ses trois idées nouvelles à travers les plus vieilles civilisations de l'Europe. N'a-t-elle pas honte! Est-ce ainsi qu'on touche à de pareilles choses et ne faut-il pas, pour les saisir, des outils intellectuels autrement neufs? »

C'est bien pis quand l'*Allemagne* a paru. Comme le dit avec raison M. Spenlé, le dernier biographe de Rahel, « sa main est prise de tremblement, sa plume grince et crache sur le papier chaque fois que dans ses lettres elle arrive à en parler. » « Mme de Staël radote dans son livre sur l'*Allemagne*. Sotte! ai-je mis en marge. Si quelqu'un qui ignore l'Allemagne lisait son livre et les quelques pensées, — des pensées? — qui échappent à sa plume comme des montures sans cavalier et ses notes, ses aperçus, ses lectures qu'elle n'a pas eu le temps de changer en son propre sang, celui-là se figurerait l'Allemagne comme un trou enfumé, sombre, glacial où errent lugubrement quelques fantoches falots, voués par Dieu à la vertu... Voilà comme a l'âme triste cette femme sans réceptivité et sans musique, dénuée de flair et de mélodie intérieure! J'enrage. Non, mais qui lui a permis de fouiller dans les plus belles choses avec ses grosses mains, sans piété, sans innocence joyeuse. » Et elle finit en traitant Mme de Staël de « poule aveugle (1). » C'est ainsi que Mme de Staël en fut pour ses frais de bonne grâce et qu'un

(1) Spenlé, *op. cit.*, p. 96.

instinct secret de rivalité l'emporta chez Rahel Levin au point de lui inspirer un jugement aussi injuste et brutal.

IV

Mme de Staël ayant rencontré soit chez la duchesse de Courlande, soit chez Brinckmann ces hommes de lettres qu'elle désirait connaître, prit l'habitude de les inviter chez elle. La mode s'était établie à Berlin des « thés esthétiques. » On appelait ainsi des réunions où, à la fin de la journée, on dissertait entre gens de lettres sur la sagesse, l'art ou la philosophie. Mme de Staël, dans l'hôtel qu'elle avait loué sur le quai de la Sprée, convia à quelques thés les gens de lettres avec lesquels elle était entrée en relation. On trouvera dans cette lettre assez piquante à Wieland son jugement sur ceux qu'elle appelle « les savans (1). »

Le 31 mars, Berlin.

Oui, mon cher Wieland, me voilà à Berlin, au milieu du tumulte de la société, mais portant au fond du cœur le regret de la douce vie de Weimar. On me reçoit ici parfaitement bien, mais on n'a pas le temps de s'y voir ni de s'y connaître et la séparation complète des deux sociétés, celle de la Cour et celle des savans, donne aux salons une frivolité quelquefois assez fatigante. On y parle français, on y fait des calembours français, et moi qui n'entends pas l'allemand, j'ai presque du regret à votre humeur en parlant français, tant je suis convaincue que l'Allemagne ne peut rien gagner à imiter notre grâce parisienne. J'ai vu les savans. Fichte, Ancillon, Spalding et Schlegel sont ceux qui m'ont intéressé davantage avec des nuances différentes. J'ai mis dans la même chambre Schlegel et Kotzebue, comme il convient à une étrangère qui ignore les querelles et j'ai dit à Schlegel, pour qui je me sens du faible, qu'il ferait du tort non pas à vous, mais à lui, s'il attaquait le nom littéraire de l'Allemagne le plus connu en Europe. Je regrette ce temps où il n'y avait que de l'émulation parmi les savans et les hommes de lettres de l'Allemagne. Encore une fois il faut être Français pour se dire des injures; il faut être du pays où tout s'oublie. — Je ne puis rien faire ici que lire de l'allemand avec Schlegel, qui a bien voulu accepter la place de mon maître. Les traductions, les études, tout se perd au milieu de quatre invitations par jour. On m'assure cependant que le mois d'avril sera plus paisible et, ce que j'aime surtout, c'est le mois de juin que nous passerons ensemble sous les beaux ombrages de Weimar. — Dites-moi que vous m'aimez encore et que vous protégerez ma vie toujours de vos vœux et de votre amitié. J'ai écrit à notre séduisante duchesse, comme vous l'appelez, et notre amie Mlle de Gœckhausen a eu trois fois de

(1) Archives *Gœthe et Schiller*. Cette lettre est inédite. L'adresse porte : à M. le conseiller Wieland.

mes nouvelles avec injonction de vous parler de moi : l'a-t-elle fait ? Je n'ai point encore écrit à Gœthe, que vous appelez mon favori, sans vous souvenir qu'étant plus capable d'aimer que lui, vous devez inspirer un retour plus sensible. — Adieu, adieu ; donnez-moi votre bénédiction poétique ; elle vaut mieux que celle des capucins ou des idéalistes ; adieu.

A Gœthe elle écrivait également une longue lettre de laquelle j'extrais ce jugement, assez peu favorable, sur la société et le monde littéraire de Berlin. Son cœur était resté à Weimar (1).

Vous avez bien voulu me dire que vous auriez été bien aise de voir Berlin avec moi. En vérité, ce que j'ai de vif et de jeune dans les impressions ne peut guère s'exercer ici. C'est un pays qui ne frappe point l'imagination. La société y est alignée à la prussienne et les femmes ici doivent être tout étonnées de vieillir, car elles disent et font la même chose pendant soixante ans de suite et le temps ne devrait pas marcher quand les pensées, les sentimens, et les circonstances sont stationnaires. Si je vivais en Allemagne, je ne m'établirais certainement pas dans une grande ville. Les Allemands ne savent pas tirer parti d'une grande ville. On n'y choisit pas sa société ; on l'augmente. On n'y sait guère plus de nouvelles publiques, mais seulement mille fois plus de commérages. On n'y a pas plus de liberté que dans une petite ville, mais seulement un plus grand nombre d'observations, et la vie physique : boire, manger, jouer, y tient mille fois plus de place qu'à Weimar. Au milieu de tout cela, on discerne dans le monde littéraire ce qui caractérise l'Allemagne : érudition philosophique, droiture, mais il n'y a pas l'ombre d'une comparaison entre ce que nous appelons « société » en France, et ceci, et je ne suis pas étonnée que les savans aient en Allemagne plus de temps pour l'étude que partout ailleurs, car la séduction de la société n'existe pas.

Et elle termine ainsi sa lettre :

Adieu. Vous n'avez pas besoin d'être aimé et je vous aime. C'est une preuve de plus de ce que j'ai toujours observé : c'est qu'on obtient aisément ce qu'on désire peu.

V

Je reprends la publication des lettres de Mme de Staël à M. Necker.

Ce 17 mars.

J'ajoute encore quelques mots à ma lettre. J'ai dîné chez l'ambassadeur de France ; il y avait la femme de l'envoyé de Danemark, à laquelle il devait donner la main, mais il m'a fait passer la première avec le prince

(1) Cette lettre a été publiée *in extenso* dans le *Gœthe Jahrbuch* 1887, p. 5.

de Radziwill, ce qui était fort honnête. Après dîner, il m'a prise à part et m'a beaucoup répété qu'il désirait que je vinsse souvent dîner chez lui, « mais, a-t-il ajouté, vous ne parlerez pas de Christin (1). » Ce mot m'a étonné et je vais t'en donner l'explication. J'avais parlé de Christin à M. d'Alopeus, l'envoyé de Russie, et malheureusement je ne m'étais pas aperçue que Laforest était derrière moi dans ce moment. Alors j'ai dit naturellement à Laforest que je ne croyais pas me mêler de politique en m'intéressant pour une personne suisse au cachot depuis six mois, que je n'avais jamais manqué à protéger les malheureux et que si, par hasard, le gouvernement actuel était renversé par un gouvernement qui persécutât ses amis, je serais la même pour eux. Il a paru sentir cela et m'a assuré qu'il ne me disait cela que pour m'être utile et qu'il n'écrirait de sa vie un mot de ce genre, « mais, a-t-il ajouté, il faut que vous sachiez que les souverains ont une communication entre eux tout à fait différente des notes officielles de leurs ministres : Je ne croyais pas cela, me dit-il, avant d'être arrivé ici, mais j'en ai eu la preuve. L'empereur de Russie, le roi de Prusse sont en relations personnelles avec le Premier Consul (il n'en est rien), les souverains ont un esprit de corps ensemble. » « Je le crois, lui dis-je, mais c'est justement à cause de cela que je croyais possible que le Premier Consul accordât à l'Empereur de relâcher un malheureux, etc. » « Vous ne comprenez pas ! m'a-t-il dit, que les souverains sont convenus de se sacrifier mutuellement ceux qui leur font ombrage ; le Premier Consul ferait pour Alexandre, ce qu'Alexandre fait pour le Premier Consul aujourd'hui en ne réclamant pas Christin. » Je me suis imposé de me taire sur ce commerce ; n'est-ce pas avoir beaucoup gagné ? Le soir, M. d'Alopeus m'a parlé dans un style bien différent, et en très bon homme, mais je me suis promis de regarder derrière moi à l'avenir. Lombard (2), le chef des Affaires étrangères ici, est venu chez moi avec un empressement extrême, mais je ne vois encore aucune invitation de M. de Hardenberg ; il parle de toi cependant avec la plus haute admiration. Au reste ce ne sont pas les invitations qui me manquent ; la vie dans ce genre est tuante ici. On craint la mort du roi d'Angleterre ; on dit que le prince de Galles prendra M. Pitt, mais les communications sont bien difficiles avec ce pays-là.

Adieu, mon ange, je pars d'ici le 25 de mai, et je compte tous les jours.

Berlin, ce 20 mars.

Je continue à être traitée ici avec la plus grande distinction. Hier il y a eu un bal d'enfans à la Cour Ferdinand (3), où mon fils et ma fille ont été ;

(1) Dans ses lettres précédentes, Mme de Staël parle à plusieurs reprises de ce Christin, un jeune Neufchatelois auquel elle s'intéressait et qui était arbitrairement détenu à Paris.

(2) Jean-Guillaume Lombard, d'une famille française réfugiée en Prusse lors de la Révocation de l'Edit de Nantes, était secrétaire du cabinet du roi Frédéric-Guillaume III. Il avait été, quelque temps auparavant, envoyé en mission auprès du Premier Consul à Bruxelles et était partisan du maintien des bonnes relations avec la France.

(3) Mme de Staël appelle ainsi la cour du prince Ferdinand de Prusse, le dernier frère de Frédéric II.

la Reine les a comblés de bontés tous les deux ; elle a dit à ma fille qu'elle avait les plus jolis yeux du monde et qu'elle avait bien fait de les prendre à sa mère. Le Roi m'a parlé plusieurs fois avec une grande bonté ; la Reine mère m'a embrassée et comblé de caresses ma fille qui se démêlait de tout cela le plus drôlement du monde ; elle faisait des petites révérences, des petites mines, courait embrasser la fille du Roi, les filles des princesses avec une vivacité et une grâce qui plaisaient à tout le monde. Pour Auguste, il a dansé la gavotte assez bien et quand la Cour lui a parlé, il a répondu vraiment avec noblesse et simplicité, sans embarras, plutôt avec une petite nuance de Français. Voilà, cher ami, le début de ta famille. Je ne puis que m'applaudir d'être venue à Berlin ; si j'y avais mes affections, j'y serais heureuse, mais il y a toujours un serrement de cœur au milieu de ces fêtes si nombreuses, quand on sait que personne ne peut s'y intéresser profondément à vous. Enfin, je suis ici pour deux mois et je reviens ensuite vers tout ce que j'aime. La multitude des invitations que j'ai a du moins l'avantage d'étourdir la journée ; la vie paisible et réfléchie de Weimar ne pourrait se supporter seule. Auguste va au Collège allemand et il lui restera du moins de ce voyage de parler allemand ; c'est quelque chose pour le reste de la vie. Enfin je crois que si tu peux faire parvenir au Premier Consul combien j'ai été bien reçue ici, il se peut que cela me soit utile.

Tu as bien raison de dire que Weimar m'aura été utile. Il s'est répandu de là une vive bienveillance pour moi. On ne peut pas comparer la bienveillance de ce pays à celle d'aucun autre, parce que ce sont des gens qui n'ont jamais connu le dédain. Ils s'indignent, ils haïssent, mais la médiocrité n'y déprécie jamais la supériorité.

Ce 23 mars, Berlin.

Je ne puis concevoir, cher ami, pourquoi je n'ai point de lettres de toi. Je me repens bien de ne t'avoir pas prié de m'écrire ici, car les lettres de Weimar m'arrivent avec une inexactitude insupportable. Je m'étourdis tant que je peux sur la vie même, mais je suis incapable d'aucune occupation sérieuse ; loin de tout ce que j'aime, j'éprouve sans cesse des sentimens d'inquiétude qui n'ont point d'objet fixe, mais qui me rendent toute émotion douloureuse. Je continue à être traitée à merveille ici, on m'invite tous les jours à la Cour et à la ville ; j'ai dansé hier avec les frères du Roi, enfin je ne puis pas souhaiter une chose en fait de société qui me manque. Si je passe ainsi ces deux mois, je pourrai vraiment m'applaudir d'un voyage qui sera toujours une chose honorable pour moi ; nous verrons ensuite si le reste de la vie s'en trouvera bien.

J'ai rencontré ici un homme qui en littérature a plus de connaissances et d'esprit que presque personne à moi connu ; c'est Schlegel. Benjamin te dira qu'il a de la réputation en Allemagne, mais ce que Benjamin ne sait pas, c'est qu'il parle le français et l'anglais comme un Français et un Anglais, et qu'il a tout lu dans ce monde, quoiqu'il n'ait que trente-six ans. Je fais ce que je peux pour l'engager à venir avec moi ; il ne serait pas instituteur de mes enfans, il est trop distingué pour cela, mais il donnerait des leçons à Albert pendant les mois qu'il passerait à Coppet et j'y

gagnerai, moi, beaucoup pour l'ouvrage que je projette, et, ce qui va avant tout, je me crois sûre qu'il ne te déplairait pas, car ses manières sont simples et retenues, et tu aimerais à nous voir tous dans la retraite vivement occupés de l'étude. J'espère que ce projet réussira ; il ne changerait rien à l'ensemble de mes idées sur mes enfans, mais cela leur ferait momentanément beaucoup de bien, parce qu'il a vraiment une netteté et une étendue dans l'esprit qui est très frappante.

Il nous vient ici des nouvelles de France que j'ai honte de faire retourner vers toi, tant le détour est considérable ; cependant, sais-tu que Garat s'est offert pour être défenseur officieux de Moreau et que le Premier Consul lui ayant fait dire que ces fonctions n'étaient pas compatibles avec celles de sénateur, il a répondu que, dans ce cas, ce serait celles de sénateur qu'il était prêt à sacrifier. Sais-tu que le Premier Consul a dit à Dejean, le général, que son intention, il le savait, était de le nommer son successeur. « Oui, général, a-t-il répondu, si nous avions eu le malheur de vous perdre, je n'en connaissais pas de plus digne de vous remplacer. » Sais-tu enfin, qu'à chaque poste et sur les grands chemins, des gendarmes vous arrêtent pour voir votre passeport et confronter votre signalement. Passé dix heures du soir, on n'entend pas, dit-on, une voiture dans Paris. Mme Jules de Polignac est devenue folle du saisissement de son arrestation ; enfin l'aspect est triste. Le baron de Hardenberg ne m'a fait aucune politesse jusqu'à présent, ce qui m'étonne ; c'est la Cour et le corps diplomatique et les hommes de lettres dont j'ai reçu jusqu'à présent les politesses les plus marquées. Il ne m'est encore rien venu du ministère. Le Consul a dit à Oubril, le chargé d'affaires de Russie, qui voulait garder M. Baccoff auprès de lui : « Vous êtes secrétaire vous-même, vous n'avez pas besoin de secrétaire. » On a fusillé un homme attaché au service de Russie, M. Bullon je crois, en vingt-quatre heures, comme espion ; il a été prouvé depuis qu'il était innocent.

Ce 24.

J'ai une petite lettre de toi du 2 mars, cher ami, c'est bien long : voici mon petit billet que je t'envoie, mais tu ne me dis jamais rien de mes envois.

Tâche, je te prie, de faire savoir à Paris comme j'ai été reçue à Berlin ; c'est, je le vois par des lettres, une chose utile.

Le nom de Schlegel apparaît pour la première fois dans cette lettre à son père. C'était à Gœthe que Mme de Staël avait dû d'entrer en relation avec l'homme qui devait être pour elle un ami fidèle. Depuis longtemps, elle cherchait un précepteur allemand pour ses fils. Elle s'était jusque-là adressée sans succès de plusieurs côtés. Elle finit par demander un conseil à Gœthe, qui écrivit à Schlegel : « Mme de Staël désire vous connaître personnellement : elle croit que quelques lignes de moi faciliteront la première entrevue. Je les écris volontiers parce

que je m'attire ainsi des remerciemens des deux côtés, bien que mon intervention soit inutile. » Auguste-Guillaume Schlegel était alors âgé de trente-six ans. Il avait été quelque temps précepteur dans une famille hollandaise, puis il était revenu en Allemagne et s'était établi à Iéna et à Weimar. Avec son frère Frédéric il avait fondé une revue, l'*Atheneum*, où tous deux publiaient des articles de critique. Dans ces articles ils faisaient preuve d'une indépendance d'esprit qui ne laissa pas d'éveiller la susceptibilité de Schiller. Aussi les deux frères avaient-ils abandonné le séjour de Weimar et étaient-ils venus s'établir à Berlin. Guillaume Schlegel y avait ouvert un cours sur la littérature et les arts, qui attirait une grande affluence d'auditeurs. Mme de Staël avait suivi ces cours et elle avait été frappée de la supériorité de l'homme, de son érudition, de ses connaissances littéraires, de la variété et de l'abondance de ses idées. Elle s'empressait de faire part de son admiration à Gœthe. « Il faut aussi, lui écrivait-elle, que je vous remercie de la société la plus intéressante que j'aie rencontrée à Berlin, Wilhelm Schlegel. Je suis punie ou récompensée de toutes nos plaisanteries sur les Schlegel. Je ne crois pas possible d'avoir une critique littéraire plus spirituelle, plus ingénieuse que Wilhelm et des connaissances si étendues en littérature que, lors même qu'on n'est pas de son avis, c'est de lui qu'il faut emprunter des armes. »

Mme de Staël eut aussitôt la pensée de s'attacher Schlegel (1), mais ce ne fut pas sans quelque difficulté qu'elle y parvint. Il avait eu l'année précédente une aventure assez pénible. Sa femme, Caroline Michelis, l'avait abandonné, et avec son consentement, pour épouser le philosophe Schelling, car, dans ce monde littéraire de Berlin, on se démariait et se remariait facilement, et on avait fini par faire du mariage, suivant une expression pittoresque, « un colombier. » Mais Schlegel avait cherché des consolations auprès de la sœur de son ami le poète Tieck. C'était la véritable raison qui lui faisait hésiter à quitter Berlin, bien plus que la nécessité de terminer la traduction de Shakspeare entreprise par lui, qu'il objectait à Mme de Staël. Celle-ci finit par s'en douter. Piquée au jeu, elle voulut connaître la personne qui lui disputait Schlegel. Vainement lui fit-on observer que Sophie Bernhardi, ne sachant pas un mot de français, et

(1) *Gœthe Jahrbuch*, 1887, p. 5.

elle-même comprenant mal l'allemand, la conversation serait impossible. « N'importe, répondit-elle, je la verrai parler. » Schlegel dut les mettre en relation, et servir de truchement. Mais la situation fut difficile pour lui. « Que dit-elle ? » demandait à chaque instant Mme de Staël, et Schlegel ne pouvait pas traduire exactement les propos de son amie, qui étaient peu obligeans pour Mme de Staël. Ce fut à Mme de Staël cependant que la victoire resta. Moyennant promesse d'un traitement de 12000 francs et ultérieurement d'une pension viagère, Schlegel s'engageait à partir avec elle, pour donner, pendant quelque temps au moins, des leçons à ses enfans (1). Mais Schlegel tint dans la vie de Mme de Staël une tout autre place que celle de précepteur de ses enfans. Il s'attacha à elle par les liens d'une affection solide et, après avoir été un commensal habituel de Coppet, il l'accompagna dans la longue tournée qu'elle entreprit en 1812 à travers l'Europe. Il demeura auprès d'elle jusqu'à la fin et collabora à la publication des *Considérations sur la Révolution Française*. Il devait lui survivre longtemps, car il ne mourut qu'en 1842.

VI

L'existence agitée que menait Mme de Staël, obligée de se partager entre les fêtes de Cour, les réunions mondaines et les « thés littéraires, » ne l'empêchait pas d'adresser, chaque courrier, de longues lettres à M. Necker où elle continuait de lui faire part de ses impressions beaucoup moins favorables au monde de Berlin qu'à celui de Weimar.

Ce 27 mars.

Je possède, mon ange, d'admirables lettres de toi, qui me sont arrivées

(1) Cette double promesse fut fidèlement remplie par Mme de Staël. Dans ses comptes qu'elle tenait très exactement, Schlegel, à partir de cette époque, est porté tous les ans pour une somme de 12000 francs et elle lui laissa une rente viagère par testament. La clause qui le concerne est ainsi conçue : « Si M. Schlegel ne m'a pas quittée jusqu'à ma mort, je lui lègue 3000 francs de France de pension viagère et son appartement à Coppet, tant qu'il vivra, personne ne pouvant lui ôter une demeure que sa présence honorera toujours. » Le nom de Schlegel se retrouve dans une autre clause du même testament : « Je prie mon fils Auguste de veiller conjointement avec M. Schlegel à la publication de mes manuscrits, s'il en reste encore après ma mort, et notamment de mon ouvrage politique, s'il n'était pas encore publié. Je souhaite que le prix qu'on tirerait de ces manuscrits soit divisé entre M. Schlegel jusqu'à la concurrence de cinq cents louis (huit mille francs de Suisse) et mon fils Auguste. »

toutes à la fois et qui m'ont fait autant de bien qu'on peut en éprouver dans l'absence, car je ne sais quel sentiment de trouble se mêle aux impressions les plus douces quand on n'a que ce papier pour causer avec lui et qu'il vous a tout dit, quand vous savez par cœur ce qu'il contient. Que de choses j'aurais à te dire au milieu du monde, que de conseils je recevrais de toi. Hier par exemple, j'ai eu un véritable chagrin par la circonstance la plus imprévue. Je jouissais en paix de mes succès ici, lorsque Brinckmann, qui est vraiment excellent pour moi, entre dans ma chambre, tout pâle, et me dit : « Albertine a donné, au bal, un soufflet au prince royal et, le Roi et la Reine l'ayant appris, disent que c'est là l'éducation que les républicains donnent à leurs enfans. » Mon premier mouvement a été celui d'une véritable douleur ; le Roi et la Reine sont si bons, si simples, si aimables, que l'idée de leur avoir déplu me perçait le cœur. J'ai fait venir Albertine, qui est convenue qu'elle avait donné un soufflet mais elle ne savait pas à qui, et dont le chagrin dans le premier moment (car elle a été trop vite consolée) me faisait vraiment pitié. J'ai écrit à l'instant une lettre au précepteur du prince royal et j'ai envoyé mon fils la porter. J'ai déclaré que ma fille n'irait point au bal où elle devait aller le même soir et qu'elle resterait prisonnière dans ma chambre, jusqu'à ce que la Reine en ordonnât autrement. Ma lettre a été donnée au Roi et à la Reine, qui l'ont lue et m'ont fait dire avec une rare bonté qu'ils étaient désolés qu'on m'eût appris ce petit incident, si naturel parmi les enfans, et qu'ils me priaient de n'y plus penser et de mener ma fille au bal. J'ai été bien touchée de leur bonté, mais je n'en ai pas moins gardé la petite demoiselle en pénitence ; elle a vraiment besoin qu'on modère son impétueuse vivacité. Mais, dans cette occasion, j'ai vu qu'il y avait à Berlin des personnes malveillantes qui tâchaient de rattacher tout au républicanisme, etc. Ce n'est pas la pure bonté de Weimar ; c'est impossible à espérer dans une si grande ville et avec les prétentions intermédiaires des gens médiocres. A Weimar, il n'y a que des gens supérieurs et des gens tout à fait nuls et qui admirent l'esprit, comme tu admires un chanteur, sans envie ni regret. Ici, cela n'est pas de même, et la médiocrité s'y agite, quoique avec bien moins d'activité qu'en France. Les savans sont la société qui me plaît le plus ; je suis toujours plus enchantée de Schlegel, et j'ai décidé que je te l'amènerais. Si nous avions alors un musicien assez instruit pour guider Albert, Schlegel pendant quelques mois lui donnerait des leçons. Il s'en offre bien un aussi à moi dans ce genre, assez distingué, mais revenir avec deux Allemands, c'est trop. Dis-moi ton avis sur tout cela et ne t'attache pas à Patterson, à moins qu'il ne te séduise. Schlegel a mille fois de l'esprit comme lui ; il faut pourtant en convenir, c'est de l'esprit littéraire qu'il a ; je le regarde comme étranger au reste, puisque, avec cette inconcevable sagacité pour les langues et les livres, il ne doit pas être propre à tout. Benjamin te dira aussi qu'il en a vu un autre à Eisenach, qui peut-être, celui-là, se dévouerait à l'éducation ; il est musicien, mais il a une bien jolie figure et sûrement beaucoup moins d'esprit que Schlegel. Mais Schlegel ne me restera pas ; il a trop de moyens pour cela ; il a trente-six ans, il est petit et assez laid, quoique avec beaucoup d'expression dans les yeux ; mais Benjamin et moi nous n'avons pas plus d'esprit que lui en littérature, et Benjamin

lui-même, moins de connaissances. On n'a pas d'idée de ce que les Allemands savent quand ils s'y mettent. Il semble qu'ils ont quarante-huit heures dans les vingt-quatre; leur secret a été de ne jamais vivre en société ; ce secret-là n'est guère à mon usage, et cependant, le génie littéraire en dépend. Ne voilà-t-il pas que je raisonne, sans nouvelle aucune! l'arrestation au delà du Rhin cause ici une assez grande rumeur, mais il me semble que l'agitation de l'Europe finit toujours par se calmer (1).

Adieu, mon ange.

Ce 31 mars.

Je n'ai point de lettres de toi depuis le dernier courrier, mon ange, et quoique cela puisse être la faute de Weimar, je me sens triste et inquiète. Rien de nouveau n'est arrivé dans ma vie depuis mardi. J'ai rencontré la Reine au concert hier; elle est venue à moi trois fois avec obligeance et je me suis trouvée placée comme je le suis ordinairement après la duchesse de Courlande. J'ai donné un petit thé hier, où sont venus les princes et les savans réunis; enfin il me semble que, Dieu merci, cela va bien. Personne ici ne parle politique ni ne s'y intéresse, de manière que je ne me trouve pas dans le cas de faire aucune faute. Cependant je remarque la conduite du comte de Haugwitz, qui ne m'a point invitée, quoique je lui eusse dit, en causant, que je désirais de voir sa très belle serre, et du baron de Hardenberg, qui, malgré ta lettre, s'est contenté de me faire une visite un jour où je n'y étais pas (2). J'ai aussi été chez cette dame (nom illisible) que je n'ai point trouvée, qui m'a rendu ma visite, moi n'y étant pas, et tout a été dit ; au reste, c'est une personne de la deuxième société, et je crois que le comte de Tilly, qui est banni de partout à cause de ses dettes et de son aventure, va là. Ce qui m'invite sans cesse du reste, ce sont les cours Ferdinand, Henri (3) et le Corps diplomatique. J'ai dîné avant-hier chez l'envoyé de l'Empereur, le comte de Metternich, qui est un homme vraiment agréable par ses manières. J'ai plus de société qu'il n'en faut pour tuer deux vies, mais non pour en remplir une. Aussi est-ce avec une sensible joie que je me mettrai en route le 25 de mai pour revenir vers toi. Je serai six semaines à peu près à faire ce voyage; je compte passer par la Bavière et entrer en Suisse par Schaffausen. Préviens Meister qu'il me verra à Zurich les premiers jours de juillet. Il me paraît décidé que j'emmène Schlegel avec moi (t'ai-je dit que j'avais congédié Bosse avec vingt-cinq louis). Si nous avions avec Schlegel un musicien secrétaire et promeneur avec les enfans, ou du moins avec Albert, car j'enverrai Auguste en France, tout serait parfait, car Schlegel est un homme inouï pour donner des leçons; il te plaira si tu lui parles littérature, histoire, etc., mais sa figure n'est ni jolie, ni sédui-

(1) L'arrestation dont parle ici Mme de Staël est celle du duc d'Enghien opérée le 15 mars, à Ettenheim, sur le territoire badois. Elle reviendra tout à l'heure sur l'effet que produisit à Berlin la nouvelle de l'exécution de l'infortuné prince.

(2) Le comte de Haugwitz était ministre des Affaires étrangères; le baron de Hardenberg faisait également partie du ministère.

(3) Mme de Staël appelle ainsi les petites cours du prince Ferdinand et de la princesse Henri de Prusse, veuve d'un frère de Frédéric II.

santé ; il a seulement une physionomie remarquable et une conversation inépuisable dans son genre. Toute la science de Genève ne lui va pas à la cheville du pied et son esprit (toujours dans le cercle des livres) est admirable ; enfin, — et il m'est doux de penser que c'est un bon argument pour toi, — la solitude du retour ne me fait plus peur en causant avec lui. Pendant que j'en suis à mes acquisitions d'Allemagne, j'ai pris avec moi un excellent bon petit domestique allemand-francais, que Benjamin connaît, Huber; si tu n'as point remplacé Fleuri, je t'offre Cachet à mon retour, ne voulant pas avoir trois domestiques hommes, Eugène compris.

Il me semble que la Prusse s'entremet pour rapprocher la Russie et la France, mais, soit que cela réussisse ou non, je vois sur le continent des élémens de longue paix. L'opposition invincible entre l'Autriche et la Prusse, la maladie du roi d'Angleterre, l'ineptie de ses ministres, tout contribue à cette paix, qui ne sera point interrompue sans nouveaux événemens. As-tu remarqué Moreau à sa lettre alphabétique M... dans la liste des brigands? Qui est quelque chose après cela? Fais-moi le plaisir de lire la *Duchesse de La Vallière* de Mme de Genlis, qui réussit beaucoup à Paris. Que dis-tu de moi qui te fais l'essayeur des romans, mais à quoi ton esprit ne se prête-t-il pas?

Adieu, cher ange.

Je dîne encore jeudi chez l'envoyé de France, demain chez Lombard, vendredi chez la duchesse de Courlande et le soir chez la princesse Louise, etc.

La Reine a parlé très obligeamment de moi, mais le baron de Hardenberg ne me donne pas signe de vie, et, à quelques autres symptômes encore très légers, je croirais que la diplomatie du pays est en réserve. Cependant Laforest se conduit tous les jours mieux pour moi et je ne vois aucun nuage sur ma vie, mais j'ai besoin de descendre de cheval comme un cavalier fatigué. C'est aussi, je crois, le besoin de te revoir qui donne à ces sentimens fugitifs une plus grande consistance.

Adieu, mon ange; je ne suis pas encore tout à fait rassurée sur ces nuits qui t'obligent à te faire veiller, et je te demande plus de détails sur ta santé. Il semble que tu crois que c'est de toi que tu me parles.

Mme de Staël ne se trompait pas lorsque, à de légers symptômes, elle croyait discerner chez les principaux membres du ministère prussien une certaine réserve vis-à-vis d'elle et la crainte de se compromettre en lui faisant trop bon accueil. Cette réserve et cette crainte, qui faisaient contraste avec la bonne grâce de la Reine, tenaient à l'hésitation de la politique prussienne. Depuis le traité de Bâle auquel elle avait apposé sa signature en 1795, la Prusse vivait en paix avec la France ; mais il s'était formé peu à peu un parti national qui ne pouvait prendre son parti de l'humiliation que la défaite de Valmy avait infligée à l'armée de Frédéric le Grand, et qui

brûlait de réparer cet échec. Ce parti aurait voulu entraîner la Prusse dans une nouvelle coalition contre la France, qui était déjà en guerre avec l'Angleterre, et dont les relations avec l'Autriche, comme avec la Russie, commençaient à être très tendues. A ce parti appartenait le prince Louis-Ferdinand, et il était notoire que les sympathies de la Reine penchaient de ce côté. Mais il y avait un autre parti, moins fier, plus politique, qui redoutait une rupture avec la France. L'armée française avait, au mois d'octobre précédent, sous la conduite de Mortier, envahi le Hanovre, dont le territoire était le domaine patrimonial du roi d'Angleterre; elle n'était qu'à trois journées de marche de la frontière prussienne. Les conseillers de Frédéric-Guillaume redoutaient de donner quelque prétexte au mécontentement du Premier Consul et de provoquer, de sa part, quelque démonstration hostile. Le comte de Haugwitz, ministre des Affaires étrangères, comptait parmi les plus timorés. Son collègue, le baron de Hardenberg, ne l'était guère moins, du moins à cette époque, car il devait l'année suivante, et peu de temps avant la rupture avec la France, le remplacer au Ministère. Sans doute, tous deux redoutaient, en témoignant trop de bonne grâce à Mme de Staël, notoirement en disgrâce à Paris, d'indisposer le Premier Consul. Ils auraient dû cependant être rassurés par l'attitude du propre représentant de la France, Laforest, qui ne craignait pas, on l'a vu par les lettres de Mme de Staël, de se compromettre avec elle et qui, au cours de sa longue carrière diplomatique, fit toujours preuve d'une rare indépendance (1). Un événement tragique allait bientôt à Berlin venir en aide au parti anti-français.

Mme de Staël était en relations fréquentes avec le prince Louis-Ferdinand, chez qui elle trouvait beaucoup d'esprit et d'animation en conversation. Parfois elle l'invitait à souper en tête à tête et faisait « feu des quatre pieds » pour lui tenir tête. Cependant elle préférait, en général, et pour cause, ne pas le recevoir le soir. « Croiriez-vous, écrivait-elle à sa cousine Mme Necker de Saussure, que ce séduisant prince Louis, qui a certainement de l'esprit et une belle figure prussienne, a la parole toujours embarrassée après dîner et que je préfère avec soin de lui donner

(1) J'ai parcouru, au ministère des Affaires étrangères la correspondance de Laforest. Bien qu'en plus de ses dépêches il adressât des bulletins détaillés sur la société de Berlin, le nom de Mme de Staël n'y est pas mentionné une seule fois.

rendez-vous le matin. Et c'est le Lovelace allemand (1) ! » Mme de Staël avait donc l'habitude de recevoir le prince Louis-Ferdinand avant midi. Elle fut cependant quelque peu surprise, lorsque, certain jour de mars, à huit heures, on vint la prévenir que le prince, à cheval sous ses fenêtres, demandait à lui parler. Elle demeurait au rez-de-chaussée sur le quai de la Sprée.

Très étonnée, dit-elle dans les *Dix années d'exil* (2), de cette visite si matinale, je me hâtai de me lever pour aller vers lui. Il avait singulièrement bonne grâce à cheval et son émotion ajoutait encore à la noblesse de sa figure. « Savez-vous, me dit-il, que le duc d'Enghien a été enlevé sur le territoire de Baden, livré à une commission militaire et fusillé vingt-quatre heures après son arrivée à Paris ? — Quelle folie, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que ce sont les ennemis de la France qui ont fait circuler ce bruit ? » En effet, je l'avoue, ma haine, quelque forte qu'elle fût contre Bonaparte (3), n'allait pas jusqu'à me faire croire à la possibilité d'un tel forfait. « Puisque vous doutez de ce que je vous dis, me répondit le prince Louis, je vais vous envoyer le *Moniteur* dans lequel vous lirez ce jugement. » Il partit à ces mots, et l'expression de sa physionomie présageait la violence ou la mort. Un quart d'heure après, j'eus entre les mains ce *Moniteur* du 21 mars, qui contenait un arrêt de mort prononcé par la commission militaire séant à Vincennes, présidée par le général Hullin.

En envoyant ce numéro du *Moniteur*, le prince Louis-Ferdinand avait écrit à Mme de Staël et son billet commençait par ces mots : « Le *nommé* Louis de Prusse fait demander à Mme de Staël, etc. » Le *nommé :* c'est ainsi que le duc d'Enghien était désigné dans son arrêt de mort.

Deux lettres de Mme de Staël à son père vont nous montrer quelle fut au moment même la vivacité de son émotion ; mais cette émotion n'enlevait rien à sa clairvoyance. Comme dans plus d'une de ses lettres précédentes, elle porte un jugement sagace sur les dispositions de l'Europe dont l'indignation, — elle l'affirme avec raison, — n'osera se traduire par aucune protestation.

Berlin, ce 3 avril.

Ah! cher ami, quel poids je me sens sur le cœur et faut-il que je ne puisse pas causer avec toi! Tu sais tous les détails de la mort du duc

(1) *Dix années d'exil*, édition de 1904, p. 396.
(2) *Ibid.*, p. 119.
(3) Il ne faut pas oublier que les *Dix années d'exil* ont été écrites en 1813, pendant un séjour de Mme de Staël à Stockholm et après qu'elle s'était enfuie de Coppet pour échapper à la contrainte sous laquelle elle vivait. Les sentimens qu'elle portait alors au Premier Consul n'étaient pas, on a pu le voir, aussi haineux.

d'Enghien; tu les sais tous, et nos âmes s'entendent. Sans doute, si les Bourbons revenaient, l'Europe continentale me serait peut-être interdite; mais cinq heures après son arrivée, sans défenseur officieux, un confesseur refusé, tellement abattu par la route qu'il dormait à son interrogatoire, obligé de remettre au chef de ses bourreaux sa montre et sa bague pour les faire parvenir à celle qu'il avait secrètement épousée, la princesse de Rohan! Ah! le genre humain est atroce et ta pure et céleste image suffit à peine pour soutenir nos espérances immortelles. Mon Dieu, ne nous abandonnez pas! que les êtres qui sont susceptibles de pitié, de générosité, ne soient pas appelés à de telles douleurs! Il ne faut pas faire un mouvement dans cette époque; il faut être mort, excepté pour deux ou trois personnes; quand je dis cela, ne doit-on pas me croire? J'ai disputé pour la vie tant que j'ai pu. Je voudrais que mon temps d'ici fût fini, et si ce n'était le congé à prendre de la Reine, je l'abrégerais.

Voici quelques nouvelles du pavé de Berlin. Il est parti un courrier de Paris, le 8 de mars, pour exiger de l'Empereur de retirer ses troupes de la Souabe autrichienne, sinon... M. Oubril, le chargé d'affaires de Russie, a dit à Talleyrand que c'était sans l'autorisation de l'Empereur, son maître, que la note à l'Empire a été remise ici. Bonaparte dit qu'il s'est concerté avec l'empereur de Russie; tout cela ne signifie rien. Sans Naples, la Russie ne dira rien et il paraît que les Français n'y entreront pas, et, sans Lubeck, la Prusse sera immobile presque encore après (1).

La *Gazette de Berlin* a copié un article de Hambourg qui dit que les Français sont arrivés à Ettenheim, du consentement de l'électeur de Baden. Lui, l'électeur de Bade, s'est servi dans sa proclamation de cette expression : *l'entrée inopinée* des troupes françaises. Le roi de Suède est indigné, mais qu'est-ce que le roi de Suède? Il est arrivé ici la correspondance de M. Drake, elle ne me paraît avoir de signifiant que le rapport du Grand Juge qui semble indiquer qu'on doit faire chasser de Munich l'envoyé anglais (2). Tout cela est bien violent, mais l'Europe n'est rien. Jamais plus belle chance, pour être le maître, ne s'est offerte dans les annales de l'histoire. Mais l'Angleterre paraît calme et sûre de son existence. Je ne sais si l'histoire de l'amiral Linois t'est connue. Il n'a débarqué aucune troupe aux Indes, mais il est venu pour se rendre maître de Pondichéry, selon le traité d'Amiens. Un bruit de guerre était arrivé aux Indes qui a empêché les Anglais de lui remettre Pondichéry, mais ils n'ont pas voulu le prendre,

(1) L'empereur Alexandre avait fait parvenir à la diète impériale de Ratisbonne une protestation contre l'enlèvement du duc d'Enghien, mais aucune suite n'avait été donnée à cette note. Le Premier Consul menaçait alors tout à la fois de faire envahir par l'armée de Gouvion Saint-Cyr le royaume de Naples que la Russie avait pris sous sa protection et de faire occuper Lubeck par l'armée de Mortier pour fermer ce port à la flotte anglaise.

(2) Drake, ministre d'Angleterre à Munich, avait cherché à nouer des intrigues en France avec des émigrés rentrés. Il avait été trompé par un des gens qu'il employait et ses papiers avaient été saisis par la police consulaire. Le grand juge Regnier, dans un rapport adressé le même jour au Sénat, au Tribunat et au Corps Législatif, avait dévoilé les menées de Drake et l'impliquait dans la conspiration de Pichegru.

lui, l'amiral, parce qu'il n'avait rien d'officiel à cet égard; il est entré dans la rade de Pondichery et ayant appris ce bruit, il est reparti très vite pour l'Isle de France. Voilà, cher ami, tout ce que j'ai recueilli dans la ville ; il n'y a d'ailleurs rien de nouveau sur moi.

Berlin, ce 7 avril.

Cher ami, j'ai une lettre de toi qui me parle sur ta santé plus fermement que tu ne l'avais encore fait et je me suis sentie une nouvelle vie. Cher ami, j'aurai de la force pour tout et contre tout, tant que tu pourras me dire que tu te sens en bonne santé; il faut que je retire cependant ce mot *contre tout*, de peur que le destin ne l'entende; j'en excepte la maladie, le danger de ce que j'aime.

J'ai une lettre de Benjamin de 41 lieues plus loin que Francfort; je voudrais bien le savoir en Suisse; cette Forêt-Noire qui lui reste à traverser ne me laisse point tranquille. J'aurai un bien plus beau temps que lui pour revenir, et je me fais presque plaisir d'une route nouvelle avec Schlegel dont les connaissances historiques sont aussi immenses que ses connaissances littéraires. Si donc tu n'est pas trop ravi de M. Patterson, ne prends aucun engagement avec lui, car il y aura une chance pour décider Schlegel à rester, et c'est la différence de la nuit au jour comme esprit, non pas selon le jugement de Mme Grand, mais selon le nôtre.

Il est positif que la mort du duc d'Enghien a produit ici le plus grand effet que quelque chose puisse produire, mais il n'en résultera rien politiquement qu'une pudeur qui empêchera une alliance et qui forcerait, je crois, à se décider contre, s'il était ordonné de choisir. M. de Haugwitz est décidément contre la France, et il s'en va par un congé de trois mois, ce qui prouve ici que le système n'est pas changé. Je persiste à croire que la France n'aura la guerre continentale que si elle le veut formellement et positivement. Quant aux nouvelles d'Angleterre, elles ne laissent pas, selon moi, une chance à la possibilité du succès d'une descente, et l'esprit public et la liberté ont seuls soutenu ce vaisseau flottant sans pilote ; quelque part encore la cause de la dignité humaine est soutenue. Il ne paraît pas que M. Addington puisse rester en place, le débat est pour le successeur (1). MM. Grenville et Windham sont avec le parti Fox, et M. Pitt avec Sheridan; on voudrait une coalition de toutes les oppositions, mais c'est encore difficile.

Il y a ici un grand secret sur tout ce qui tient à la politique, et la société consistant presque uniquement en grande réunion, ne prononce pas une parole sérieuse; il est donc plus aisé qu'ailleurs de n'y pas faire de sottises. Il me semble donc que je continue ma route d'invitations en invitations sans descendre en rien, mais sans pouvoir monter, parce que tout est négatif ici dans le succès.

Si tu veux un échantillon d'une semaine, le voici : j'ai dîné jeudi chez Laforest en famille, il me l'avait offert très amicalement et je devais

(1) Le ministère Addington, qui avait cependant déclaré la guerre à la France, était taxé de faiblesse par Pitt et ses partisans qui le pressaient de prendre des mesures plus énergiques. Addington devait, à peu de temps de là, tomber du pouvoir. Il fut remplacé par Pitt lui-même.

l'accepter après trois dîners nombreux. Le soir j'ai soupé chez la princesse Henri; j'ai joué au whist et j'ai eu un très bon maintien tout le soir, dit-on. Vendredi, j'ai dîné avec Schlegel et lu de l'allemand avec ardeur; de là j'ai été voir des marionnettes italiennes qui m'ont fait moins de plaisir que je ne croyais et soupé chez la princesse d'Orange, deux heures à table. Aujourd'hui je dîne chez un frère du duc de Brunswick, ce soir je soupe chez la princesse Louise; demain dînent chez moi : le prince Belmonte, l'envoyé de Russie, Muller et Brinckmann ; le soir je soupe chez l'envoyé de Bavière ; lundi je dîne chez l'envoyé de Russie, je soupe chez l'envoyé d'Espagne, etc. En voilà assez pour te faire voir que le temps me talonne et que la vie s'échappe sans peines, sans plaisirs, sans idées, sans ennui, du moins celui de la solitude. Mais j'aimerais autant courir la poste tout le reste de ma vie que rester ainsi à des toilettes et à boire et à manger et à jouer, et Muller et le prince Louis, et le duc d'Œls (1), ivres presque tous les soirs. Ah! pauvre France, pauvre France, si vous n'étiez pas si abominable, que vous seriez charmante!

Je t'embrasse, cher ange, avec tout mon cœur.

Cependant le séjour de Mme de Staël à Berlin tirait à sa fin. Elle avait fixé son départ au 25 mai, au lendemain d'une revue à Potsdam à laquelle elle tenait à assister et pour laquelle le duc Charles-Auguste devait venir de Weimar. Lorsqu'elle avait fait choix d'une date, elle s'y tenait invariablement. C'était ce qu'elle appelait « sa marche lunaire » et son père la plaisantait quelquefois de cette fixité dans ses projets par laquelle elle s'enchaînait elle-même. Elle était fatiguée de cette vie de monde et commençait à compter les jours. Par avance, elle jouissait de cette réunion avec son père ; elle aimait à se représenter leurs effusions, les longues conversations qu'ils auraient ensemble. Elle faisait des projets d'avenir. Néanmoins, il semble que par momens quelques pressentimens mélancoliques l'aient traversée, comme si elle avait eu l'instinct secret d'un malheur qui planait sur elle. On trouvera trace de cette disposition dans les trois lettres suivantes, les dernières qui me restent à publier.

Berlin ce 10 avril.

Ta lettre à moi, depuis l'arrivée de Billy (2), est pleine de détails les plus intéressans, mais une seule chose m'attriste profondément, c'est qu'il faut qu'il t'ait dit de bien mauvaises nouvelles sur moi, puisque tu ne me dis pas

(1) Le duc d'Œls était un général prussien qui avait épousé une princesse de Wurtemberg-Œls.

(2) Guillaume Van Berchem auquel ses amis donnaient familièrement ce petit nom était un Genevois, d'une famille originaire de Hollande et amie de Necker qui compte encore des représentans à Genève. Il était banquier à Paris.

un mot sur ce sujet. Je t'en prie, *ne me cache rien*, il faut savoir son sort.

Je n'en suis pas plus en train des Genevois, je veux t'en donner un petit échantillon : j'ai vu entre les mains du duc d'Œls une réponse de son frère à lui, dans laquelle il dit qu'il a toujours admiré mon père et moi, et qu'en conséquence, quoiqu'il regrette de ne pas me voir chez lui, il s'empressera de venir me chercher à Berlin; enfin une lettre à merveille, où, par parenthèse, il écrit à son frère avec les mêmes formules que j'aurais pu prendre pour lui écrire moi-même. Voilà la réponse de M. de Galatin (1) à moi, il dit les mêmes choses, mais avec l'impertinence genevoise dont je suis plus désaccoutumée que jamais.

On a trouvé ici la lettre de M. de Lucchesini (2) bien plate, il a de plus ajouté dans des lettres particulières qu'on avait été fort content aux Tuileries de la manière honnête dont il avait parlé de la mort du duc d'Enghien. Quel homme! Le roi de Suède est si furieux de cette mort que je ne serais pas étonnée qu'il rappelât son ambassadeur. C'est le seul qui ait parlé dans sa lettre de la violation du droit des gens ; aussi ne l'a-t-on pas publiée. C'est très bien d'être un preux chevalier de roi, mais alors, il faut demeurer dans ses États ; on dit la Suède très mécontente de son absence et on assure qu'elle va se prolonger encore.

J'ai quelquefois l'idée de passer par Carlsruhe en revenant, certaine que je suis d'être bien reçue par la sœur de la duchesse de Weimar, la princesse de Baden, avec des succès de cour antécédens, etc. ; que penses-tu de cette idée ? Écris-moi ton avis. Une fois à Weimar, il est tout à fait égal de prendre une route ou l'autre.

Il est certain que la France a désiré une alliance avec la Prusse, et qu'en la négociant, elle disait toujours qu'elle pouvait en avoir une avec l'Autriche quand elle le voudrait. Je crois positif que cette alliance ne se fera pas.

Des bruits de guerre circulent sans cesse et tout le monde y croit, mais c'est toujours parce qu'on suppose une agression de la part de Bonaparte, car l'Europe est bien pacifique d'intention. Cependant la Russie continue à s'irriter, et au milieu de tout cela le plus léger événement peut embraser l'Europe, car tout le monde est préparé à l'idée qu'elle le sera.

On dit que le prince Czartoryski, qui a maintenant la grande influence en Russie, est un homme de beaucoup de caractère (3). Et la lettre d'Oubril ; tu as dû la trouver bien.

Mon séjour ici continue toujours de même, mais j'ai peur d'une malveillance que l'on ne me dit pas, mais qui me semble errer dans l'air ; c'est peut-être tout à fait chimérique, car aucun symptôme ne me l'annonce et je *suis sûre* de n'avoir fait aucune sottise. Mais il y a si peu de rapports entre moi et l'esprit général de la société, qu'il me semble toujours que la société doit le sentir. Mais quand je demande à Brinckmann ce qu'on dit de moi, il me répond toujours : « Bien, très bien, » et les invi-

(1) Les Galatin étaient une famille genevoise.

(2) Le marquis de Lucchesini était, depuis la paix de Lunéville, le représentant de la Prusse à Paris. Mme de Staël, qui avait fait de lui un portrait satirique dans *Delphine*, le juge sévèrement dans les *Dix années d'exil*.

(3) Le prince Adam Czartoryski était en effet un des conseillers les plus écoutés d'Alexandre Ier.

tations ne cessent pas ; c'est donc tout ce qu'il faut pour 45 jours qui me restent encore ; je n'en resterai pas un de plus, pour beaucoup de choses.

Je vais le 15 de mai à Potsdam voir les revues, et vraisemblablement, la Reine et la bibliothèque et la chambre de Frédéric ; ainsi, le 15 de mai, je serai déjà presque partie d'ici.

Je fais apprendre avec ardeur la cosaque à Auguste et à Albertine, pour amuser petit gros vous. Auguste est en pension et de plus au collège ; ce voyage lui aura été vraiment utile et deux mois de Schlegel à Coppet, avant d'aller à Paris, l'achèveront pour l'allemand et le grec. Quel maître que ce Schlegel, s'il voulait se vouer à cela ! Mais je crains bien qu'il ne reste pas. Enfin Auguste aura reçu une éducation bien distinguée, et tout cela dérive de toi, uniquement de toi. Je ménage bien ton petit argent néanmoins, mon ange ; ton premier crédit ne sera point passé. Adieu, adieu.

Voilà deux incluses, Galatin et une page sur l'arrivée de Duroc.

A 3 heures.

Comme je fermais ma lettre, on m'apprend que le général Duroc est arrivé à Potsdam ; cela met le pays en grande rumeur ; la conjecture la plus probable est qu'il vient ici pour annoncer que la France veut occuper le Holstein ou du moins le port de Lubeck et qu'il apporte toutes les offres d'agrandissement possible pour déterminer la Prusse à ne pas s'allier à la Russie dans cette circonstance. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. d'Haugwitz, qui devait partir, reste. On en dira peut-être davantage d'ici à samedi. Mon mouvement serait d'être bien aise d'avoir fini mon voyage, on n'aime pas l'agitation qui nous est étrangère, cela remue péniblement, Je dînerai peut-être avec Duroc vendredi chez Laforest. Samedi, je t'écrirai. Adieu, cher ange.

Je t'envoie deux billets, l'un que j'avais oublié la dernière fois et l'autre en réponse à l'affaire de ma fille.

Retire un paquet pour la vieille dame Geffroy à Coppet.

Sans date.

Je n'ai écrit que des absurdités le dernier courrier, mon ange, et cela va me perdre dans ton esprit comme nouvelliste, mais imagine que Mme de Voss, la grande maîtresse de la Cour, une femme qui a soixante-quinze ans, qui est grande maîtresse, née pour la prudence et l'étiquette, avait dit l'arrivée de Duroc, comment en douter ? Et il n'en est rien ; il n'est pas venu, il ne viendra point, et tout est plus paisible que jamais dans le monde politique. Mais il y a une telle ardeur de guerre dans quelques têtes, qu'elles en répandent sans cesse le bruit.

J'ai été très contente de M. de Hardenberg et je vois très bien que c'était l'embarras de sa surdité qui le détournait de venir me voir. C'est décidément un homme très agréable. M. de Tilly (1) s'est mis à reparaître

(1) Le comte de Tilly était un émigré qui menait à Berlin une vie assez scandaleuse. Il faisait des dettes et courait les aventures galantes. Une femme qu'il avait compromise s'était tout récemment jetée dans la Sprée. Il avait publié en

dans le monde. L'autre jour, il y avait un grand souper chez l'envoyé d'Angleterre où j'étais priée, je n'ai pas été à ce souper parce que je ne crois pas devoir aller chez M. Jackson ostensiblement. M. de Tilly y était ; on a dit que c'était à cause de cela que je n'y avais pas été et M. Jackson a prétendu que j'avais eu tort ; moi, je crois que, même sous ce rapport, j'avais raison, car je ne dois pas me rencontrer avec un homme qui a attaqué mon caractère comme femme à cet excès. Il a voulu se raccommoder avec moi, à mon arrivée ; j'ai répondu que je ne lui ferai assurément aucun mal, mais qu'il semblait impossible de se rencontrer après ce qu'il avait imprimé. C'est un homme d'ailleurs perdu de réputation, mais qui n'en est pas moins reçu, ici du moins, dans quelques maisons, et la femme de Jackson, cette demoiselle Dorville que tu as vue à Genève, est très perverse.

Il résulte de tout cela une certaine inquiétude dans l'air pour moi qui me fait désirer de partir et cependant je suis bien décidée à rester jusqu'au 25 de mai, pour que tout soit très naturel dans mon voyage et plus encore pour voir la Reine qui est si charmante et si bonne ; mais mon pauvre Weimar me convient bien mieux que tout cela.

Je suis toujours très contente de Laforest ; le prince Louis donne chez moi un concert jeudi ; toute la légation française y sera ; ils ne manquent pas une occasion de se montrer bien pour moi, et c'est certainement à Joseph que je le dois, mais peut-être à présent à moi-même, car j'aime vraiment Laforest mais point du tout Portalis. Quel sourire que celui de cet homme-là !

Il y a parmi les honnêtes gens une belle force d'immoralité ; en France, il n'y a que le commentaire de différent. Mais cependant quelle différence entre la France et Berlin ! Il ne faut pas voir ce qui veut ressembler à Paris pour supporter d'en être loin.

Rien de changé dans mes projets ; j'emmène Schlegel, mais en causant avec lui, je vois bien que c'est un homme qui ne peut pas renoncer à la carrière d'écrivain, et il est vraiment si scrupuleux qu'il donnerait sa vie entière à mes fils s'il s'en chargeait. C'est, d'un autre côté, un homme admirable pour la solitude littéraire, si l'on avait un inférieur musicien et attentif à la promenade et aux leçons. Enfin nous arriverons les premiers jours de juillet sans qu'il y ait aucun engagement ni de sa part, ni de la mienne, et tu jugeras et tu verras.

Je me fais un plaisir de te revoir qui absorbe tout ce qui t'entoure ; Coppet et Genève disparaissent dans la joie de t'embrasser. Il est vrai que je t'amuserai quelques momens de l'Allemagne, mais je crois le voyage d'Italie bien plus curieux. Ce qu'il faut ici c'est lire les livres allemands ; les hommes ni les coutumes n'ont pas d'originalité ; c'est en idéalisme qu'il faut les observer, non dans la réalité.

J'espère que je saurai l'allemand à mon retour, mais c'est horriblement difficile ; pour Auguste, il s'en joue pour parler, mais je lis mieux que lui.

1803 à Berlin, sous le titre d'*Œuvres mêlées*, un volume qui contenait à propos de *Delphine* un morceau excessivement désobligeant et presque injurieux pour Mme de Staël. Rentré en France en 1812, il s'expatria de nouveau en 1816 et se tua à Bruxelles d'un coup de pistolet.

J'ai pleuré à la mort de Wallenstein l'autre jour, comme à une pièce française.

Adieu, ange à moi, je t'aime tous les jours plus.

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Mardi ce 17 avril, Berlin.

J'allais, cher ange, commencer ma lettre accoutumée lorsqu'une invitation de la Reine-mère pour aller déjeuner chez elle, a bouleversé toute ma matinée, tu n'auras donc qu'un petit mot de ta Minette. La Reine mère est une personne pleine de grâces dans l'esprit et de la plus noble et de la plus affectueuse politesse (1). Elle m'a rappelé tout Weimar, c'est de la même source qu'elle vient; mais j'ai frémi en pensant que tu pourrais être à ce déjeuner. Elle nous a reçus dans un jardin d'hiver, plus froid, plus humide que le jardin en plein air, par un temps plus désagréable que le mois de mars en Suisse. J'ai eu bien de la peine à faire feu des quatre pieds dans cette glacière ; aussi la pauvre Reine est-elle percluse de rhumatisme, et elle ne veut pas croire que c'est le froid et l'humidité de sa chambre qui en sont la cause. On y a parlé médecine et l'on a dit entre autres choses qu'un homme venait de se guérir de l'hydropisie par l'usage du vin de Champagne ; parle de cela à M. Buttini, car c'est curieux.

Les Autrichiens ne retirent pas leurs troupes de Souabe. M. Pitt va, dit-on, rentrer dans les affaires. Je ne sais ce qui me fait croire à la guerre, mais tout est si tendu que, malgré tout le monde, dans un an cela éclatera. On varie d'opinions sur ce sujet parce que la nature des choses est en contradiction avec les volontés, mais la nature des choses ne doit-elle pas l'emporter? Le Roi, assure-t-on, a été très mécontent de la lettre de M. de Lucchesini ; celle de l'envoyé de Suède, dit-on, lui vaut son renvoi.

J'ai entendu un nouveau prédicateur, Palmier, qui m'a parlé avec enthousiasme de tes discours (2); ils sont extrêmement connus et admirés ici, et je te déclare qu'il n'y a pas une idée fausse sur toi dans toute l'Allemagne; c'est une preuve que les libelles ne produisent aucun effet; la vérité se retrouve dans l'étranger comme elle sera dans les siècles.

Coindet a tort de dire qu'il faut donner 50 louis pour le portrait; je suis convenue positivement à 25 et je crois 30 le raisonnable. Ma propre mine à moi te coûte bien plus cher, et cependant tu la recevras amicalement.

On m'écrit qu'on m'attend à Dresde avec beaucoup de bienveillance. Je n'irai pas à la Cour cependant, après la défense de *Delphine;* je ne trouverais pas de dignité à y aller et je ne veux pas d'ailleurs m'arrêter là plus de quatre jours. Ma vie va toujours bien ici, et même je me suis un peu plus amusée depuis quatre jours, parce qu'il m'a semblé que je formais un peu les autres à m'entendre, mais pas une heure de plus, entendez-vous, cher ami ! Je n'ai point eu de lettres de toi depuis le dernier courrier; ce qui corrompt le plaisir qu'on pourrait avoir à briller en si grande compa-

(1) La reine-mère de Prusse était princesse de Hesse-Darmstadt, de même que la duchesse Louise de Saxe-Weimar.

(2) M. Necker avait publié, en 1800, un *Cours de morale religieuse.*

gnie; c'est un sentiment d'inquiétude sur tout ce qu'on aime, qui poursuit toujours malgré soi.

Adieu, mon ange, le temps manque à une personne aussi invitée parmi les princes et princesses. Je suis pourtant affable malgré cela, et, ce qui vaut moins, je soupire, en finissant cette plaisanterie, sur la transplantation de mon sort.

On attend ici à chaque instant la nomination de l'Empereur des Gaules, et l'on prétend qu'il va se divorcer pour épouser la reine d'Étrurie (1). Le pauvre Louis XVIII est dans un état affreux de la mort du duc d'Enghien. Il y a ici un M. de Moutier qui est en correspondance avec lui, je lui ai fait politesse, mais il n'est pas venu me voir et Mme de Brehan, qui est avec lui, est, dit-on, d'une aristocratie furieuse.

Adieu encore, cher ami. Comme je sens toute ma vie à Genève!

Veux-tu bien dire, de ma part, mille amitiés à Mme de Châteauvieux, et mille remerciemens pour son bon conseil.

Sans date.

Cher ange, j'anticipe par ma joie le moment où je te reverrai; je sais bien que la douloureuse pensée de l'exil me reviendra; je connais assez ma misérable tête pour cela, mais, pendant quelque temps du moins, je ne serai qu'au bonheur de te retrouver. Je pars de Weimar le 1er juillet et le 14 je serai à Coppet; j'ai l'almanach devant ma table toute la journée, et si je ne croyais pas qu'il convient de rester ici, il me prendrait souvent une ardeur de départ à laquelle j'aurais bien de la peine à résister.

Laforest, chez qui je dîne toutes les semaines, m'a assuré que le gouvernement de Prusse a fort bien pris l'enlèvement de Francfort et d'Ettenheim, et en vérité, je le crois, car je leur ai entendu dire que cela regardait l'Empereur. Plus on examine l'Europe, plus on croit Bonaparte tout-puissant.

Adieu, mon ange, je n'ai pas manqué un seul courrier, depuis que je suis ici, à t'écrire. As-tu reçu régulièrement deux lettres par semaine?

Mme de Staël ne devait point connaître cette joie dont elle se faisait à l'avance une si vive idée. Il y a quelque mélancolie à penser que cette lettre si tendre n'était pas destinée à passer, non plus que les deux précédentes, sous les yeux de celui à qui elle était adressée. M. Necker tomba malade le 30 mars : il mourut le 10 avril. Les lettres mettaient alors un temps si long à franchir la distance de Genève à Berlin, que Mme de Staël lui écrivait encore alors qu'il n'était déjà plus. Le récit des derniers momens de M. Necker formera le triste épilogue de cette relation filiale si passionnée.

HAUSSONVILLE.

(1) Mme de Staël prévoyait la proclamation prochaine de l'Empire, qui devait en effet avoir lieu le 10 mai de cette même année. Par le traité de Lunéville, le Premier Consul avait donné la Toscane à un Infant d'Espagne, qui avait pris le titre de roi d'Étrurie.

SOUVENIRS DE LA MISSION MARCHAND

II[1]

DANS LES RAPIDES

I. — DE KAKAMOEKA A M'TIGNY

Le 7 juillet, tout est prêt; les colis sont arrimés, chaque baleinière est munie d'un fort câble, car le seul moyen de remonter les terribles courans que je rencontrerai est de se haler de rochers en rochers. Nous nous mettons en route. Mes équipes sont de races différentes. Immédiatement elles se classent suivant leur valeur; les Bassas et les Cap-Lopez, qui depuis leur naissance vivent dans les rapides, prennent la tête, mais sur mes sept embarcations, quatre sont armées avec des Loangos, et, si les Loangos ont le monopole du portage, ils n'ont pas celui de la navigation! Ils sont tout de suite en panne. Je laisse Castellani continuer avec les Bassas et je reste avec les Cap-Lopez pour aider les Loangos. Ce n'est que le début de mes tribulations; les rapides à franchir entre Manji et Koussounda sont insignifians; que sera-ce dans quelques jours?

Grâce au renfort des Cap-Lopez, tout mon convoi est rassemblé le lendemain en face de Koussounda. En y arrivant, je trouve Castellani installé sur un banc de sable d'où il a chassé un énorme caïman, qui a consenti à lui céder la place et à se transporter sur un banc de sable voisin. En ce moment, avec plusieurs

1. Voyez la *Revue* du 15 mai.

de ses frères, l'expulsé chauffe au soleil ses écailles verdâtres. Il ne semble pas avoir gardé rancune à Castellani, il paraît seulement intrigué par l'occupation de son remplaçant. Castellani, enthousiasmé par cette entrée des gorges de Koussounda, a en effet dressé son chevalet; il peint. Il m'explique qu'ayant oublié une partie de son matériel dans un des bateaux retardataires, il peint au pétrole au lieu de peindre à l'huile, avec une assiette en guise de palette. Comment une bouteille de pétrole s'est-elle égarée dans nos bagages? Je ne le saurai jamais.

Castellani est décidément l'homme de la brousse. Je crains même qu'il ne le soit un peu trop. Il est midi, et il est assis en plein soleil. Quand je lui fais remarquer que, pour un homme nouvellement débarqué, habitué au pâle soleil de Paris, il est peut-être imprudent, il hausse les épaules. Tout en dédaignant l'avis, il a pourtant un sourire de remerciement pour l'intention. Je ne parviens à l'arracher à la peinture et au soleil, qu'en l'invitant à entrer dans les gorges.

Koussounda est un large couloir, une tranchée ouverte en plein milieu d'une haute colline. Le coup de hache qui a fendu ce contrefort de la montagne est tombé verticalement, et des deux côtés la falaise se dresse à pic; sur la rive droite seulement, quelques rochers éboulés permettent de longer à pied le torrent. Dans ce défilé, le Niari se précipite furieux, bondit comme s'il avait hâte de fuir les masses sombres qui entravent sa course, s'écroule brusquement en une chute de trois à quatre mètres, et sort en tourbillonnant pour s'étendre et se calmer dans le large bassin sablonneux où mes sept bateaux sont rassemblés en ce moment.

Un à un, halés de rocher en rocher, ils s'engagent dans la gorge et arrivent au pied de la chute. Toutes les charges sont enlevées et déposées sur la rive droite, car un transbordement s'impose. Il me semble même impossible de faire remonter aux embarcations la trombe liquide qui déferle devant nous. Comment aborder cet écroulement d'eau, s'élever sur cet enroulement de vague? Nous nous entendons à peine dans le tumulte des flots qui se heurtent, se brisent, s'en vont en écume, en pluie, en fumée. Au milieu de ce fracas, se trouvent quelques endroits paisibles, de petits lacs endormis au sein des tourbillons, de larges squames blanches les recouvrent; autour d'eux le flot tourne et revient, créant un contre-courant jusqu'au pied

de la chute. C'est grâce à l'un de ces contre-courans que nous sommes parvenus assez facilement là où nous sommes. Mais maintenant ?...

Je suis d'avis de traîner les bateaux à travers l'amoncellement de rochers. Fondère, qui nous a accompagnés jusqu'ici, veut tenter le passage par eau. Quelle force humaine pourrait d'un seul coup enlever une de nos lourdes baleinières en bois au-dessus de cette vague ? Essayons.

Les 75 pagayeurs sont attelés au câble, dont l'extrémité, pour plus de sûreté, est amarrée à un rocher. A un coup de sifflet, ils se raidissent dans un effort violent, mais le *boat* est saisi par la cataracte, retourné comme une coquille de noix ; les hommes entraînés lâchent le câble qui se tend brusquement, et se brise comme une paille. La quille en l'air, le bateau tournoie ; il va sûrement se fendre contre les rochers qui disparaissent et reparaissent sous l'écume. Heureusement, un courant favorable le fait évoluer entre les écueils ; virant sur lui-même, traçant une serpentine, il file vers la sortie du couloir et va s'échouer dans le bassin au milieu des petites lames qui lèchent doucement les bancs de sable.

J'avais raison : il n'y a qu'un moyen de franchir l'obstacle, traîner les embarcations à travers le chaos de rochers où nous avons pris pied. Nous disposons quelques troncs d'arbres, de façon à établir une sorte de glissière, une succession de glissières plutôt, car cet amas de rocs est informe. Pour passer d'un morceau de glissière sur un autre, les bateaux devront exécuter toute une gymnastique, dont j'ai bien peur qu'ils ne sortent pas indemnes !

L'opération commence. Derrière eux, les *boats* laissent de longs copeaux ; leurs flancs se zèbrent de blessures, heureusement elles ne sont que superficielles ; ces embarcations, construites pour franchir la barre, sont résistantes. Mais du dernier rocher sur lequel on peut les amener, elles sont obligées de retomber à l'eau, exactement à la tête de la chute. Un manque d'ensemble des pagayeurs à ce moment, et le torrent prendrait sa proie.

***

Les sept baleinières ont passé et sont rechargées. Une seule a souffert, celle qui a été d'abord submergée par la chute. Sa coque s'est crevée ; avec un morceau de zinc coupé dans une

caisse de farine, quelques clous, de l'étoupe fabriquée avec un bout de corde, le flanc malade est réparé.

Fondère nous quitte pour retourner à Manji, et le convoi reprend sa marche à travers les rapides.

Les Loangos sont toujours en arrière, ils n'ont pas plus d'ardeur que le premier jour! J'ai fait charger et partir leurs bateaux les premiers, afin de leur donner un peu d'avance; mais à peine suis-je sorti des gorges de Koussounda, que je les aperçois allongés sur une grève sablonneuse. Je saute à terre pour les inviter à se remettre en route, et je commence par essayer de la persuasion. Mes bonnes paroles n'obtiennent aucun succès; ils n'ont même pas l'air de m'écouter. Je suis plutôt embarrassé! Je n'ose employer les menaces, de peur de les voir déserter. Ils ne sont pas encore à une assez grande distance de la côte pour ne pas réussir à rentrer chez eux où, ils le savent bien, la trop bienveillante administration locale ne les poursuivrait pas. Cependant, je décide un des contremaîtres à se lever. Instantanément les voilà tous debout, m'entourant, réclamant, gesticulant, criant. Je n'arrive ni à les entendre, ni à me faire entendre d'eux. Tout à coup, ils se sauvent en hurlant; à côté de moi, Castellani a surgi, le revolver au poing.

Il a cru à une attaque et bravement a bondi hors de notre bateau! Au lieu de le féliciter de son courage, je l'invite en termes véhémens à remettre son revolver dans l'étui, et je le renvoie à ses études, car il était en train de dessiner.

Vais-je rattraper mes pagayeurs effarouchés? Heureusement, ils ne sont pas allés loin; la mine déconfite de Castellani semble même les réjouir. Je ne veux pas insinuer que l'homme descend du singe; mais il est certain que les noirs comme ces animaux ont une facilité surprenante à se laisser distraire de leur idée première par le moindre incident. Ceux-là ne songent plus à ce qu'ils voulaient me dire ou obtenir de moi. Ils reviennent en imitant la pose dramatique de mon trop brave peintre, et, malgré mes efforts, je ne peux m'empêcher de rire. Dès lors l'hilarité est générale, et chacun, regagnant son embarcation, reprend la perche ou la corde de halage. Castellani a bon caractère, il ne se fâche ni de la façon un peu vive dont je l'ai apostrophé, ni des imitations auxquelles son geste donne lieu dans les équipes. Seulement, il a noté cet incident, à côté des déclarations de Maclaud sur la quinine, et de ses impressions sur les

rapports entre poules et boas ; les révoltes des noirs sont rentrées dans le domaine de la fiction ! A Manji, d'ailleurs, son carnet s'est enrichi d'un nouvel élément de scepticisme : Fondère lui a révélé que, de toute l'Afrique, le Congo est le seul pays où les noirs ne fabriquent pas de savon !

***

Nous suivons les baleinières à pied ; la forêt nous enserre toujours et pèse encore sur nous, mais la montagne se fait moins sauvage ; les berges sont praticables ; il m'est possible d'accompagner les Loangos, de les surveiller, de les exhorter ; si tant est que mes exhortations puissent avoir un effet.

Il est certain que ces malheureux font un dur métier. Le courant a une violence terrible ; les rochers se montrent partout, ils apparaissent à fleur d'eau comme des têtes de géans engloutis. Du matin au soir, il faut haler. Dans chaque équipe, pendant que les uns maintiennent le *boat* en place au milieu des tourbillons, les pieds agrippés aux écueils, les mains au bordage, les autres portent le câble un peu plus loin, luttant contre l'eau, escaladant les entassemens de rocs ; puis les premiers rejoignent ceux-ci, et tous à la fois recommencent à tirer ; un seul homme reste dans le bateau, muni d'une perche, afin d'éviter ou d'amortir les chocs ; c'est lui qui a la fonction la plus délicate, la plus dangereuse aussi, car s'il n'agit pas exactement dans le sens voulu, avec la force voulue, il peut mettre la baleinière en travers du courant et la faire chavirer. Il est exposé encore à un autre danger : si le câble se rompt, l'embarcation court grand risque, emportée par le courant, de s'éventrer sur les récifs. Les Bassas et les Cap-Lopez ont une sûreté merveilleuse d'œil et de main ; je tremble toujours pour les Loangos.

J'ai bien un moyen de stimuler l'ardeur de ceux-ci ; je possède une dame-jeanne de tafia dans mes bagages ; mais je la réserve pour les plus mauvais passages, car nous avons plusieurs chutes à remonter dans le genre de celle de Koussounda.

***

Aujourd'hui, 13 juillet, au confluent de la N'Goma, nous sortons de la forêt. Le Niari est encore encaissé entre les der-

niers contreforts du Mayombe, mais nous pouvons nous imaginer que du sommet des hauteurs qui nous dominent on découvre de vastes horizons, et cette idée nous fait respirer plus librement.

Des indigènes nous apportent du village voisin du manioc et des bananes, et j'apprends par eux que la route de Zilengoma passe sur la colline au pied de laquelle nous campons. Les achats terminés, les vivres payés de quelques cortades d'étoffes, je me dispose à gravir la falaise pour reconnaître ce sentier et contempler autre chose que cet interminable défilé dans lequel nous sommes prisonniers. Castellani veut venir avec moi; comme je lui conseille de rester, car l'escarpement est assez raide, il met un point d'honneur à m'accompagner; il parle toujours de sa vigueur, nous verrons bien s'il me suivra.

La colline n'a guère que 300 mètres, mais c'est une escalade plutôt qu'une ascension; nous grimpons au milieu de lierres, d'éboulis, de broussailles; de temps en temps, il faut faire un rétablissement pour s'enlever sur la plate-forme d'un rocher. Et Castellani me suit. Arrivé au sommet, il souffle un peu, moi aussi d'ailleurs. Nous nous asseyons un instant. Autour de nous, c'est le calme; l'horizon n'est pas encore très étendu, il est coupé par les mouvemens de terrain qui prolongent le Mayombe. Évidemment, nous ne nous attendions pas à trouver la plaine, une campagne fleurie, des champs de blé semés de coquelicots. Ce n'est que la brousse desséchée; pourtant, c'est un soulagement de voir devant soi, de ne pas être dominé par la montagne et la forêt. A nos pieds, la rivière bouillonne; couverte d'écume, elle paraît rouler de l'eau de savon.

La colline, sur laquelle nous sommes, s'abaisse au Nord vers un ravin affluent du Niari; le chemin annoncé par les indigènes descend le long de cette croupe; en le prenant, il est probable que nous rejoindrons les bords du Niari et notre campement, plus facilement que par le chemin de l'aller. Nous nous mettons en route. Au fond du ravin, pas de trace de sentier se dirigeant vers la rivière; cependant, elle est tout près, nous l'entendons gronder. Nous nous lançons à travers la brousse. A peine y sommes-nous engagés que nous rencontrons un fourré de ronces. Tant pis; il faut passer. Nous nous débattons : à chaque pas, les épines laissent la trace de leurs griffes sur nos vareuses, nos casques arrachés restent suspendus aux

branches. Les bras en avant, nous fonçons avec le courage du désespoir. J'ai pitié de Castellani, qui n'est pas habitué à de pareils exercices, j'essaye de lui frayer le chemin. Il prétend que c'est inutile, qu'autant vaudrait faire frayer par une souris le chemin à un bœuf. Il exagère pour lui comme pour moi! Nous entendons toujours la rivière, mais je commence à croire que nous n'y arriverons pas! Enfin nous y voilà. Nous poussons un soupir de satisfaction et contemplons non loin de là, d'un œil attendri, notre campement où la table est dressée. Moussa nous attend.

Pendant le dîner Castellani, dissimule quelques bâillemens. Je sais bien ce qu'ils signifient! Ils sont un des signes précurseurs de la fièvre ; mais je n'ose prononcer ce mot. Pourtant, je me décide timidement :

— Castellani, vous devriez prendre de la quinine.

L'explosion redoutée se produit immédiatement :

— De la quinine? Jamais! D'ailleurs, la fièvre... Et puis, vous, l'avez-vous?

J'essaye de lui expliquer que ce n'est pas une raison; il ne veut rien entendre.

Je regrette presque de l'avoir emmené dans mon excursion. Quel remords n'aurais-je pas eu, si j'avais connu son âge! Car il ne l'avait pas avoué, il s'était donné 45 ans, et il ne portait pas davantage. Il avait réellement 60 ans!

***

Un nouvel incident allait dans la nuit même compléter ce que la promenade avait commencé et accroître la fatigue de Castellani. Moussa avait jeté négligemment près de notre tente un pot de confiture vide, ou tout au moins qu'il croyait tel; il n'a pas l'habitude de laisser se perdre la moindre parcelle d'une semblable friandise. Mais là où il ne restait plus rien pour Moussa, des fourmis trouvaient encore à glaner. Pendant la nuit, alors que nous reposions tous, une bande de magnans en voyage vint à passer dans les environs.

Les magnans, fourmis noires, ont une férocité qui n'a d'égale que leur prétention. Tout ce qu'elles rencontrent de comestible, elles veulent l'emporter, fût-ce un homme. Leur marche est d'ailleurs merveilleusement organisée. La bande entière circule sur une largeur de 4 à 5 centimètres, entre deux haies de guer-

riers, de forte taille; à la plus petite alerte, ils se dressent de chaque côté, les pinces en l'air, tournés vers l'ennemi. C'est le service de protection ; le service d'exploration est constitué par des éclaireurs qui courent au loin, en avant, sur les flancs, à la recherche d'une proie. Quelle est la longueur de cette colonne ? Je ne sais si personne a jamais essayé de la calculer ! Il est de ces bandes qui défilent pendant des heures, peut-être pendant une journée !

C'était sûrement à une des plus fortes colonnes de ces terribles fourmis que fut signalé le pot de confiture de Moussa ! Elle s'y engouffra. Mais pendant ce temps les éclaireurs poursuivaient leur reconnaissance; ils découvrirent Castellani. Lâchant aussitôt le pot de confiture, les magnans se lancèrent à l'assaut.

Un cri me réveilla. Je reconnus la voix de Castellani. Avait-il rêvé d'une révolte des pagayeurs ?

— Les fourmis ! me dit-il.

Il avait seulement un peu d'angoisse dans la voix; et vraiment il aurait eu le droit de hurler. Je dois le reconnaître, il fit preuve d'un remarquable stoïcisme. Chaque morsure de ces insectes laisse sa trace, et produit une sensation de brûlure. Quand des milliers de magnans vous surprennent endormi, ce sont des milliers de brûlures qui vous éveillent, et la douleur est terrible.

— Déshabillez-vous, lui criai-je ; et sortez vite !

En Afrique, en route, on dort avec une partie de ses vêtemens, et le seul moyen de se débarrasser de ses agresseurs est de se porter loin du gros de l'ennemi, de se dévêtir entièrement, après quoi, un boy ou un ami complaisant vous épluche et arrache tous les magnans qui n'ont pas lâché prise.

Aidé de Moussa, je réussis à délivrer Castellani ; mais la nuit pour nous était terminée ; après avoir repoussé les fourmis à l'aide du feu, il fallut démonter la tente pour en chasser les dernières, et le jour se levait lorsque nous pûmes nous déclarer vainqueurs.

*
* *

A neuf heures du matin, nous arrivons au pied de la chute Pleigneur. C'est là que s'est noyé le capitaine Pleigneur dans sa reconnaissance des rapides du Niari.

Comme à Koussounda, le fleuve tombe en chute, disparaît dans une pluie de perles, une gerbe d'écume, et barre toute la largeur du lit. Cependant, sur la rive droite, existe au milieu des rochers une sorte de petit chenal en escalier; mais sa profondeur est à peine suffisante pour faire passer un bateau vide, et il n'a pas l'air d'avoir la largeur nécessaire. C'est pourtant le seul passage par où nous puissions essayer de remonter la chute.

Les *boats* sont déchargés, je fais avancer le premier. Je m'en doutais; il est trop large pour le chenal! On le soulève, on le met de travers, sa coque grince contre les rochers, se creuse de sillons, il arrive tout de même au-dessus du barrage. Les autres suivent; à deux heures de l'après-midi, tous sont réunis dans une petite crique sablonneuse, et je les fais recharger aussitôt.

— Nous reprenons la marche? demande Castellani.

— Évidemment!

— Vous avez une façon de fêter le 14 juillet!

Le 14 juillet! Je n'y avais plus songé. Voilà l'occasion de récompenser le zèle des Bassas et des Cap-Lopez, et d'encourager le timide effort donné aujourd'hui par les Loangos. En l'honneur du 14 juillet, il y aura repos et distribution de tafia.

Cette nouvelle est accueillie avec un enthousiasme qui s'accroît à la vue d'un défilé de bon augure; le chef de Kitabi, le village voisin, apporte du manioc, et en tête du cortège s'avance, sur la tête d'un indigène, un petit cochon ficelé dans une moutète. Le pauvre animal fait une si triste figure que je le livre au crayon de Castellani avant de l'abandonner aux pagayeurs.

Pendant que Castellani dessine, et que le chef de Kitabi s'éloigne, gratifié de cortades d'étoffe, je subis l'assaut des malades. J'aurais peut-être eu la vocation de médecin, je n'ai pas celle d'infirmier. C'est toujours le moment pénible de la journée; je ne peux cependant refuser de panser les écorchures, les coupures dont certaines sont assez profondes. Ces malheureux se sont blessés sur les rochers; c'est bien le moins que je les soigne.

Mes pansemens ne produisent pas grand effet, puisque les blessés reprennent aussitôt leur dur métier, mais les noirs aiment se faire soigner. Ils sont en cela de grands enfans éprouvant un plaisir à ce qu'on s'occupe d'eux; et ce qu'il y a de

mystérieux dans les remèdes les attire. Tout ce qui est inexplicable revêt à leurs yeux une allure de magie. Que pensent-ils de mes médicamens, de moi qui les distribue? Je n'en sais rien. Je sais seulement ce qu'ils pensent de leurs sorciers et de la façon dont ils sont soignés par eux. Ignorans des lois de la nature, ils donnent pour cause à leurs maladies l'influence d'un mauvais esprit, et ils attribuent leur guérison à l'apaisement de cette puissance néfaste. Ce n'est pas, en effet, à la victoire du bon esprit sur le mauvais qu'ils font remonter la cessation de leurs maux; le bon esprit existe bien, mais il est passif, le mauvais seul est actif; l'important n'est pas de se rendre propice celui-là, mais celui-ci. Ces enfans de la brousse sont des désabusés, ils reconnaissent que le mal a plus de puissance que le bien! Hélas! trop souvent la philosophie de ces nègres se trouve justifiée, aussi bien chez les civilisés que chez les sauvages.

Mes pagayeurs me considèrent-ils comme le vainqueur de l'esprit du mal? Cette hypothèse me flatte. Je crois qu'ils ne se livrent à aucune supposition; le blanc est un être à part, ils ne cherchent pas à expliquer son pouvoir. En tout cas, ils m'abandonnent leurs blessures avec une confiance que je déplore, mais que je m'efforce de mériter. Que deviendrai-je dans quelques jours? Je serai bientôt à bout de médicamens et je me verrai dans l'obligation, ou de renvoyer mes malades sans pansement, ou de les tromper. Il est vrai que si dans certains cas le mensonge est permis, c'est bien dans le domaine médical.

Je voudrais que Castellani eût un peu de cette foi aveugle dans ma science. Il est sans entrain, il étouffe des bâillemens; c'est en vain que je fais une timide allusion à la quinine; il y répond en me disant que d'un coup de poing il brise une porte, qu'il fatigue un maître d'armes sur la planche, et qu'il en a vu bien d'autres!

La fatigue et l'ascension d'hier, à laquelle s'ajoutent une nuit d'insomnie et la persistance d'innombrables brûlures, le mettent en mauvaise situation pour résister à la fièvre. Je crains fort qu'il ne doive en reconnaître l'existence avant peu, en dépit des affirmations du docteur Maclaud.

Le soir, le tam-tam provoqué par la distribution de tafia le laisse indifférent. Il remarque seulement qu'en France aussi on danse sur les places, au carrefour des rues... Et voilà comment un tam-tam nègre nous plongea soudain dans un rêve attendri.

***

Le jour se lève, une petite vapeur flotte sur le Niari, elle se confond au-dessus de la chute avec la brume projetée par l'écume; les collines en face de nous se détachent en sombre sur le ciel éclairci, rosi par les premières lueurs; nous repartons.

La marche du convoi est de plus en plus pénible, car le courant est de plus en plus fort et les rochers sont de plus en plus nombreux.

Aux rapides de l'Aloubonou, nous sommes obligés de nouveau de décharger les embarcations. Si encore les rives se prêtaient à cette opération! Mais les rapides se produisent généralement à un étranglement de la rivière, les berges sont supprimées et le transbordement des colis doit se faire dans l'eau, au milieu des brisans. Les hommes peinent affreusement, s'enlèvent des morceaux de chair; ils me font pitié.

Lorsque les sept *boats* ont passé, il n'est que quatre heures et demie; je donne cependant l'ordre de camper. Que de pansemens en perspective!

Pour effacer la mauvaise impression de cette journée épuisante, j'accorde à chaque équipe une prime de dix francs et j'annonce une distribution de tafia. Toutefois, comme je crains d'avoir d'autres journées semblables, et que ma dame-jeanne serait vite tarie, je commence à baptiser mon alcool. C'est une mesure prudente et hygiénique.

***

A peine avons-nous démarré que nous nous trouvons en face d'un autre rapide. L'Aloubonou se compose de deux marches; hier nous n'avons franchi que la première. Le déchargement des *boats* et le transbordement recommencent. Pour stimuler l'ardeur et ménager mon tafia, une fois le rapide remonté, j'envoie dire au chef du village voisin d'apporter des vivres et j'achète du manioc, des poulets, pour la somme folle de 19 cortades.

Réparer les forces dépensées n'est que justice. Malheureusement, je commets une imprudence! Je distribue ces vivres pour que la récompense suive immédiatement l'effort. Les meilleures intentions n'ont pas toujours des résultats adéquats. J'ai compté

sans nos Loangos! Ils jugent que la récompense ne consiste pas uniquement à déposer des provisions au fond d'un bateau, mais à les manger le plus tôt possible. Et la rivière prenant une allure plus facile, pendant que je file à grands coups de pagaies avec mes Bassas, suivis des Cap-Lopez, les Loangos se laissent distancer et s'arrêtent pour festoyer. A midi, lorsque je fais halte, ils sont loin derrière moi.

En les attendant, je profite d'un épanouissement du Niari qui crève les berges de petites criques, pour pêcher à la dynamite. Cette pêche remplit de joie mes payageurs. Castellani, qui semble remis de sa fatigue, n'est pas moins heureux qu'eux; il s'exerce à amorcer les pétards et à les lancer, je suis obligé de le modérer.

Enfin, à quatre heures, les Loangos apparaissent; ils mettent leur retard sur le compte d'une avarie : la quille en fer d'un de leurs bateaux a sauté. Je ne suis pas dupe de ce prétexte.

Il est vrai cependant que la bande de fer n'existe plus. Le *boat* déchargé, retourné, je constate, après examen, qu'il peut continuer à naviguer; il faudra seulement le surveiller.

***

Au réveil, au moment où je commande le départ, on m'annonce qu'une des baleinières est pleine d'eau; c'est celle qui a descendu la chute de Koussounda et s'y est crevée. Les chocs successifs subis depuis ont soulevé la plaque de zinc qui bouchait le trou, et arraché l'étoupe. Je fais une nouvelle réparation, et ce bateau ayant droit à des égards, je l'allège d'une partie de ses charges que je répartis entre les autres équipes.

Le Niari reste calme, nous avançons rapidement, les Cap-Lopez scandent de chants leurs coups de pagaie, je me laisse bercer par le mouvement, par la mélopée; le soleil lui-même se fait clément, il s'est voilé de nuages. Souvent, pendant la saison sèche, au Congo, il disparaît ainsi; on dirait d'un ciel d'orage, la lumière est à la fois plombée et cuivrée, mais ce n'est qu'une apparence, la pluie ne tombe jamais avant l'époque fixée par la marche des saisons. Celles-ci sont réglées par la marche du soleil; entre les deux points extrêmes de sa course, il apporte la pluie à toutes les longitudes par lesquelles il passe. Ici, par conséquent, le prochain équinoxe ramènera l'hivernage. Nous avons encore deux mois de sécheresse.

L'apaisement du Niari n'est pas de longue durée. A midi, un grondement trop connu me tire de mon indolence. Ce sont les rapides du Sousou. Je jette un regard en arrière; hélas! je ne vois pas un seul des bateaux loangos; je les avais oubliés dans le farniente d'une navigation paisible. Où sont-ils? Il est midi et demie. Quand arriveront-ils?

Le premier se montre à six heures, les trois suivans à sept heures et demie. Qu'est devenu le cinquième? Celui qui a le dénommé Balo comme contremaître. La nuit est complète, il ne nous rejoindra pas. Il prévoit sans doute que la journée de demain sera dure; il n'est pas pressé de le vérifier.

Nous dînons sur un rocher, entourés par l'eau que nous entendons bouillonner autour de nous. Qui donc a dit : « Les rivières sont des chemins qui marchent ? » Oui, elles marchent, mais pour ceux qui descendent le fil de l'eau; il leur arrive alors de marcher trop vite! Enfin, la phrase est jolie, elle fait image. Elle fait même rêver : on se voit dans le fond d'une barque, mollement allongé, emporté sans effort par le courant, les avirons à l'abandon, bercé par un léger clapotement, les yeux perdus dans le ciel, le front caressé par la brise... ou bien on se représente les gabarres hissant leurs voiles, les grands chalands en file, tirés par le remorqueur au souffle haletant, les péniches traînées par les chevaux qui égrènent, le long du chemin de halage, le tintement de leurs grelots dans le flottement de la brise matinale... Chemins qui marchent pour le rêve, chemins qui marchent pour le travail, les rivières en France sont des amies, des aides. Ici, elles sont, comme le reste de la nature, dressées contre qui veut les violer; les rivières sont des ennemies.

Je viens de faire cette série de réflexions, à part moi. A la grande stupéfaction de Castellani, je répète tout d'un coup rageusement, songeant à la journée de demain : « Ah! oui; les rivières sont des chemins qui marchent! »

Moussa, qui sert le café, a compris que j'invectivais le Niari. Maître d'hôtel accompli, il se mêle néanmoins quelquefois à la conversation.

— Sénégal seulement y a bon, affirme-t-il gravement.

— Est-ce vrai? demande Castellani.

— A peu près. Je reconnais que le Sénégal se jette dans la mer avec assez de dignité. Il est même de tous les fleuves

d'Afrique le seul à qui pareille chose arrive. De cela, Moussa, je lui sais gré ; bien que ce soit sûrement malgré lui. S'il ne rencontre pas de rochers sur sa route de sable, il n'y est pour rien ; mais au-dessus de Kayes, souviens-toi ; il se conduit comme les autres.

Moussa cherche une excuse à son fleuve. Comme il ne la trouve pas, je la lui fournis généreusement :

— Consolons-nous. Toutes ces chutes sont probablement destinées à pourvoir un jour l'Afrique d'électricité. Croyons-en le bon La Fontaine : Dieu fait bien ce qu'il fait.

Mais Moussa, qui ignore la houille blanche, aussi bien que La Fontaine, ne m'entend plus, il est retourné à ses fourneaux, me laissant à mes réflexions sur les forces inemployées, sur les réserves d'énergie dont dispose l'Afrique. Quelques lucioles voltigent autour de nous, petites étoiles mouvantes, elles protestent contre l'éclairage électrique que je viens d'évoquer. Puis-je désirer que des usines abiment ce paysage, que le travail de l'homme enlaidisse celui de la nature ?

* * *

Le jour est levé depuis deux heures, et j'attends toujours le *boat* retardataire. Il se décide à paraître vers neuf heures. Je fais une exécution ; je dégrade le contremaître et en nomme un autre à sa place, puis nous partons.

A deux heures, un barrage de plusieurs mètres dresse devant nous sa ligne d'écume, son rideau de poussière liquide ; ce sont les cataractes de la Moutima. Pas la moindre chance de les remonter le long de la rive gauche. Nous explorons la rive droite. Le Niari y creuse une anse qui communique, par une porte, formée de deux très gros rochers, avec un petit bassin où la chute est déviée par un promontoire rocheux le long duquel elle glisse. Ici, la chute est moins brutale, elle s'allonge sur plusieurs mètres, elle n'est plus qu'un torrent, mais ce torrent roule une énorme masse d'eau avec une terrible vitesse. Je n'ai pas le choix. Il faut passer ici, ou encore une fois traîner les baleinières à sec, comme à Koussounda. Une première difficulté nous arrête : la porte formée par les deux rochers est trop étroite ! Toutes les charges sont débarquées, et les *boats* allégés, tirés d'un côté, poussés de l'autre, soulevés, mis de travers, finissent par retomber dans le petit bassin.

Maintenant, tous les pagayeurs sont attelés au câble du premier bateau que je présente au torrent. Je n'ai pas osé laisser à l'intérieur le percheur habituel, il courrait trop de dangers. Je commande de haler. L'avant n'étant pas maintenu se jette à gauche, se précipite à droite, le bateau se débat au bout du câble, comme un cheval rétif au bout de sa longe ; il va se briser. Halte ! Il faut absolument un percheur, et même deux ; mais c'est risquer la vie de deux hommes ! Les Cap-Lopez seuls sont capables de réussir. Ils rient de ce qui me terrifie ; deux d'entre eux sautent dans le *boat*, comme si ce dernier reposait sur un lac. Ils sont prêts ; de nouveau, je fais haler. Maintenue par les perches, l'embarcation demeure face au courant. Elle reste immobile ! Sous les efforts réunis de 75 hommes, elle ne gagne pas un centimètre ; elle émerge d'une coupe d'écume, le torrent se relève le long de ses bords, et va l'envahir. Je la laisse revenir en arrière.

Où trouver du renfort ? Comme s'il eût deviné mon vœu, le chef de Yélika, un village dont on aperçoit les cases, arrive, suivi d'une théorie de porteurs chargés de vivres. Je mets bout à bout plusieurs câbles, j'y attelle le peuple de Yélika, après lui avoir expliqué qu'il faut tirer très vite, sans s'arrêter. Cette fois, les forces combinées de plus de 100 hommes parviennent à arracher la baleinière du torrent. Elle remonte. La vague coupée se dresse, passe par-dessus l'étrave. Plus vite ! plus vite ! Les Cap-Lopez n'ont pas bronché, le point critique est franchi, le *boat* flotte en eau calme.

Après avoir recommencé six fois cette manœuvre, les sept baleinières sont au mouillage au-dessus de la Moutima ; il est neuf heures et demie du soir. La nuit est complète au moment où le transbordement des charges, restées en aval, est terminé.

Nous campons sur les pentes du promontoire rocheux qui nous a permis de passer ; plus bas, à nos pieds, la grève est couverte de traces d'hippopotames, et mes noirs affirment que, si nous campions à cet endroit, nous serions écrasés par eux pendant notre sommeil. D'ailleurs, je n'en crois rien ; nos feux suffiraient à les éloigner.

Au réveil, pour la première fois depuis le départ, j'aperçois un horizon. Il est encore noyé dans la brume, mais la muraille qui nous enserrait jusqu'ici a disparu.

A mesure que nous avançons, le paysage se transforme. Devant nous s'étend une succession de collines où des bouquets de bois alternent avec une brousse parsemée de quelques arbres rabougris ; derrière nous, des plans successifs vont en s'étageant rejoindre les cimes du Mayombe qui se fondent dans le ciel ; sous la lumière grise des jours sans soleil, les contours des lignes ont la lucidité que les lointains prennent après un jour de pluie. Je me réjouis de ne plus avoir à cheminer entre ces parois de verdure toujours pareilles, où nous étions enfouis, où nous étouffions ; mais le Niari a vite fait de calmer ma joie, lui ne change pas.

Toute la journée nous nous halons de rocher en rocher ; plus nous allons, plus les rapides se multiplient. Dans les couloirs du Mayombe les dépressions étaient marquées brutalement par des seuils rocheux, digues naturelles qui créaient entre elles des biefs plus ou moins navigables, du moins on y avait parfois des instans de repos. Ici, le Niari ne descend plus par des échelons largement espacés, il coule sur un escalier. Si chaque marche nécessite un effort moins violent qu'une chute sur laquelle on se hisse par rétablissement, cet effort répété devient à la longue plus fatigant. Pour les Loangos surtout, ce travail est démoralisant, ils se traînent littéralement. Seul, le tafia serait susceptible de secouer leur mollesse. Je ne peux cependant pas recourir tous les jours à ce stimulant, à ce poison ! Il est vrai que le virus en est atténué, ce que j'enlève de la dame-jeanne étant immédiatement additionné d'une quantité d'eau à peu près égale. Je crois d'ailleurs qu'ils s'en aperçoivent et proportionnent leur énergie au degré de l'alcool.

A trois heures, je m'arrête au milieu d'un rapide ; les Loangos ne seront là que dans deux ou trois heures. Un petit affluent creuse dans la rive gauche un golfe où une plage de cailloux permet d'établir le campement. Je fais dresser ma tente au bord du ruisseau sous une voûte de feuillage, bien qu'il soit inutile de rechercher l'ombre ; le soleil ne s'est pas montré de toute la journée.

Depuis deux jours, le ciel reste couvert, il est couleur de plomb, il déverse un ton gris sur les arbres, sur l'eau dont les bouillonnemens ont des reflets de vieil étain, les rochers semblent

noirs entre les paquets d'écume accrochés à leurs pointes. Tout est assombri de cette teinte neutre, et la rumeur monotone des eaux devient aussi morne que le silence. Les hommes qui tirent sur les câbles ont l'air de faire des gestes d'automates ; sur eux aussi pèse cette lumière morte, ils agissent sans parler : quand ils s'appellent ou crient pour haler avec ensemble, leurs voix résonnent sans éclat.

Comme avant-hier, comme hier, nous gravissons les marches de cet escalier sur lequel bondit le Niari. Deux fois aujourd'hui, il a fallu décharger les bateaux, transborder les 400 colis.

A midi, sur la rive droite apparaît un massif d'aspect étrange. De loin, on croirait voir des murs crénelés, des tours, des flèches ; en approchant, les flèches s'ajourent comme des clochers, les tours se déchiquettent, les murs ont des pans écroulés qui donnent à cet ensemble une allure de ruines, de forteresse démantelée. Ce n'est qu'une fantaisie de la nature, une bizarrerie géologique ; ces rochers ont été sans doute sculptés par des torrens préhistoriques à l'époque où le Niari cherchait sa voie. Que n'en a-t-il découvert une plus praticable !

***

La vallée s'élargit, la rivière s'abaisse, mais en se calmant elle se répand sur une largeur qui lui fait perdre toute profondeur. Elle coule sur une table rocheuse, les quilles grincent, raclent le fond ; à peine y a-t-il assez d'eau pour empêcher les bateaux de se coucher.

Une ligne de collines, dont l'aridité contraste avec la verdure environnante, barre le lit devant nous ; ce sont les hauteurs de Milonga, où, d'après les renseignemens, nous devons trouver les rapides les plus durs.

A midi et demi, nous arrivons au pied de ce massif. Le Niari en jaillit par un étroit goulot. Le passage sera difficile. Il faut attendre les Loangos. Leur lenteur aura doublé la longueur du voyage. Sans eux, je serais déjà loin, et sorti des rapides.

Nous campons sous un petit bois en futaie. De grands arbres assez semblables à des chênes étendent leur ombrage au-dessus d'un sol couvert d'une herbe rase, parsemée de touffes d'ajones. Aujourd'hui le soleil brille ; au milieu de la poussière liquide que projette la chute à côté de nous, se dessine un arc-en-ciel, une de ses branches plonge dans la

vague, on dirait le col recourbé d'un grand oiseau de toutes couleurs en train de se désaltérer. Au delà, sur les crêtes des collines qui ondulent vers l'horizon, les rochers tracent un liséré bleuâtre.

Mais le temps n'est pas aux rêveries! Les blessés attendent leurs pansemens. Depuis quelques jours, je suis dépourvu de médicamens; j'en donne néanmoins. On ne se doute pas en France des cures que peut opérer la sauce anglaise! Mélangée à de l'huile, et dosée de façon à colorer la mixture de teintes variées, elle guérit les maladies les plus diverses, aussi bonne pour les plaies que pour les rhumatismes. Je ne crains pas de dire qu'elle est supérieure à la teinture d'iode! Quand j'ai appliqué sur un bras ce baume souverain, il faut voir comme mon malade en aspire le parfum avec délices! L'un d'eux a même eu, avant-hier, l'idée de passer sa langue sur la partie frictionnée. Il a paru goûter la valeur de ce produit britannique, si bien qu'hier son mal s'est trouvé, comme par miracle, transporté du bras dans la mâchoire. J'en ai tout de suite compris la raison, car il réclamait un traitement interne et ouvrait une bouche capable d'engloutir un flacon entier de Worcester sauce. Après lui avoir expliqué que ce remède s'employait seulement pour l'usage externe, je frottai sa joue, et aussi près de l'oreille que possible. Sa mine était comique; elle le fut bien davantage quand il tenta, en s'en allant, d'atteindre avec sa langue le point soigné. Il a certainement pris la résolution de n'avoir plus mal qu'en des endroits accessibles, où le remède puisse se laper. J'attends la déception de mes malades au premier poste où je me ravitaillerai, sans les prévenir, de véritable teinture d'iode.

Au réveil, j'examine la chute; je ne vois aucun moyen de la tourner; je donne l'ordre de transborder les charges. Après quatre heures de travail, l'obstacle est franchi, et les *boats* rechargés reprennent leur route.

Le Niari est resserré entre les collines qu'il traverse; mais s'il a retrouvé sa profondeur, il a retrouvé en même temps sa vitesse. Au premier tournant, d'énormes rochers apparaissent, c'est le deuxième rapide de Milonga, et nous en rencontrerons bientôt un troisième. Le seul passage possible est en plein

milieu, au plus fort du courant. Je passe en tête avec les Bassas, les Cap-Lopez suivent; puis je reviens diriger les *boats* loangos. Ayant mis le premier en bonne voie, je crois pouvoir l'abandonner et rejoindre Castellani campé sur la rive gauche. Il est trois heures et demie, et je n'ai pas encore eu le temps de déjeuner. A peine ai-je commencé que j'entends des cris; la baleinière a coulé! Un faux coup de perche l'a placée en travers du rapide, elle a été instantanément retournée. Je l'aperçois la quille en l'air, immobile, car son câble s'est pris entre deux rochers au fond du fleuve. Les caisses filent à grande allure vers le campement d'hier; mais que deviendront les ballots trop lourds pour flotter? Le courant est tellement violent qu'ils seront probablement roulés jusqu'à la chute. Vite, une équipe au galop pour couper le coude du Niari et rattraper ce qu'elle pourra; avec les autres, je vais essayer de ramener le bateau à terre. Comment dégager son amarre? Avant d'y songer, il faut lui attacher un nouveau câble; c'est-à-dire le rejoindre là où il est, en plein rapide, au milieu des écueils. Piquer une tête dans ce torrent, dont chaque bouillonnement cache un récif, me semble être une folie, un suicide si je le tentais, un homicide si je l'ordonnais. Je crois bien que ce *boat* est perdu.

Mais pendant que je réfléchis, deux de mes Cap-Lopez se sont mis à l'eau le plus naturellement du monde et, terrifié, je les vois plonger, reparaître, tournoyer, emprunter un de ces contre-courans créés par les remous, pour s'arrêter quelques secondes, jeter un coup d'œil autour d'eux, se lancer un peu plus loin... c'est fou d'audace, merveilleux d'adresse et de force. Et les voilà à cheval sur la quille, comme chez eux. Ils sont en effet chez eux, ces enfans de l'Ogooué, nés dans les rapides! Il s'agit maintenant de leur envoyer une corde; ce n'est pas facile, ils sont à cent mètres du bord. Après plusieurs essais infructueux, ils parviennent à saisir le flotteur auquel nous avons attaché le câble. Dès qu'ils l'ont fixé à l'avant du *boat*, nous halons, et bientôt, à force de tirer dans un sens, dans un autre, l'amarre qui a tenu lieu d'ancre se décroche du fond, la baleinière accoste la rive. C'est encore celle qui, à Koussounda, a été retournée par la chute, elle n'a vraiment pas de chance. Dans la circonstance, c'est un bonheur, puisqu'elle était moins chargée que les autres; mais elle s'est crevée de nouveau. Je pose une deuxième pièce à son flanc,

pendant que les Bassas et les Cap-Lopez achèvent de faire passer les derniers bateaux loangos. Au moment où je termine la réparation, les pagayeurs lancés à la poursuite des charges reviennent, ils les ont toutes repêchées à six kilomètres du lieu du sinistre; une seule manque à l'appel, un colis de sabres d'abatis; le mal n'est pas grand.

Le soir, je distribue des récompenses, cortades et alcool, aux Cap-Lopez et aux Bassas, je m'abstiens d'en donner aux Loangos; la dame-jeanne de tafia reste close pour eux. A la stupeur qu'ils éprouvent d'abord, succède bientôt une véritable fureur. Leur colère menace de dégénérer en révolte. Castellani caresse son étui de revolver. Il est enragé! Il voudrait évidemment avoir un récit sensationnel à envoyer à *l'Illustration!* Je me fâche :

— Ah! non. Ne recommencez pas. Restez tranquille.

Quand mes Loangos ont bien crié, gesticulé, je leur réponds froidement :

— C'est bien! Vous êtes libres, vous pouvez retourner chez vous.

Cette perspective de regagner la côte par leurs propres moyens les déconcerte. Quelques-uns tentent d'élever la voix. Je répète :

— Allez-vous-en.

Ils s'en vont, mais dans leur campement. Je plaisante Castellani. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il peindra une révolte de nègres dans la nuit! Des Loangos se révolter! Ces pauvres gens n'ont jamais été que les victimes des massacres, ils sont incapables d'en être une seule fois les auteurs!

— On dirait que vous le regrettez?

— Pour eux assurément. Et, mon Dieu, pour nous aussi. S'ils avaient plus de caractère, ils nous rendraient plus de services.

— Et s'ils vous avaient pris au mot? S'ils étaient partis?

— Ils ne le pouvaient pas. Même dans ce cas, je me serais passé d'eux. Demain, nous devons être sortis des rapides; jusque-là, je m'en serais tiré avec les Bassas et les Cap-Lopez; ensuite, en eau calme, j'aurais dédoublé les équipes.

C'est demain, en effet, que nous trouverons le fleuve libre. Après le dernier rapide de Milonga, nous franchirons celui de M'Tigny, et le voyage sera autant dire terminé, il ne sera plus qu'une promenade jusqu'à Kimbédi.

***

Le dernier rapide de Milonga me ménageait encore une émotion. Un des *boats* loangos, voulant éviter un rocher, oblique trop; il est empoigné par le courant, et les hommes qui le halent, entraînés par la violence du torrent, ne pouvant résister, lâchent le cable. Le *boat* file en tournoyant, emportant le maladroit percheur affolé. Si l'amarre s'accroche entre deux rochers, nous aurons une réédition du sauvetage d'hier. Je crie au percheur de couper la corde. Au même instant, celle-ci se tend, elle est prise. Mais le Loango, qui s'est ressaisi, d'un coup de hache tranche l'amarre. Il était temps! Le *boat* libre finit par aborder un peu plus loin sans encombres ; encore une fois, les charges l'ont échappé belle !

Enfin, voilà le rapide de la M'Tigny, le dernier! Les équipes, en apercevant le terme de leurs peines, donnent un furieux coup de collier. En un tour de main, les *boats* sont déchargés, halés, rechargés; c'est fini !

Hélas! au-dessus de la chute que nous venons de franchir, un rapide très violent barre toute la rivière ; il n'y a de passage que sur la rive gauche, et nous sommes sur la rive droite. Jamais les Loangos n'arriveront à traverser dans un courant pareil, à 100 mètres de la chute! Ils seront entraînés, et adieu tous nos efforts! nous échouerons au but.

Il faut cependant essayer. Les Loangos sont réunis et je les invite à regarder la manœuvre. Je lance les Cap-Lopez, ceux-ci, sans inquiétude. Ils remontent le long de la rive droite, à l'abri du courant ; puis au commandement : « Coupe! » le *boat* oblique. Au moment où l'avant entre dans le torrent, le demi-tour est instantané, malgré l'homme de barre arc-bouté sur son aviron de queue ployé comme un arc. Si l'aviron cassait! Les hommes pagaient avec rage, le *boat*, tout en redescendant vers la chute, emporté comme un fétu, reprend une oblique, et aborde presque en face du point de départ.

Cette fois, les Loangos ont compris qu'il ne serait pas prudent de dormir. Ils se décident à souquer, et ils exécutent les commandemens en vrais marins. A trois heures, tous ont passé; à mon tour, je traverse avec les Bassas.

***

Nous en avons donc fini avec ces terribles rapides, leurs grondemens et leurs tourbillons; maintenant, nous sommes en eau calme. Plus de rochers! les berges s'abaissent verdoyantes, le fleuve coule à pleins bords, le courant glisse avec un petit bruit, un frémissement joyeux. Le ciel d'étain qui pesait hier sur la vallée s'est ouvert, il éclaire les collines environnantes, fouille les bois, les herbes, communique à tout un frissonnement de vie. Une béatitude m'envahit à songer que je peux me laisser bercer sans rien avoir à redouter; j'ai mis seulement dix jours à remonter ces rapides, et je n'ai perdu qu'une charge, là où, d'après les pronostics, tout mon convoi devait être noyé.

A quatre heures et demie, devant l'ancienne factorerie de M'Tigny, nous débarquons. Les hommes sont harassés, blessés, il est nécessaire de leur donner deux ou trois jours de repos; de plus, les bateaux ont besoin de réparations; ici nous serons à proximité d'un village, nous aurons les moyens de nous ravitailler, et la petite grève, où nous avons abordé, permettra de tirer les baleinières à sec.

Sur le haut de la berge, j'aperçois les ruines de la factorerie; j'escalade le talus; devant moi est un petit tertre que la brousse recouvre; un morceau de bois émerge, à moitié pourri, on dirait le bras d'une croix. Je me penche, j'écarte les herbes, quelques lettres sont visibles sur ce morceau de planche, je déchiffre, ou plutôt je devine le nom : c'est ici la tombe du lieutenant de vaisseau Besançon, mort d'une bilieuse hématurique, contractée à la suite des fatigues qu'il avait éprouvées en essayant de franchir les rapides.

DE M'TIGNY A ZILENGOMA

Les trois jours de repos passés à M'Tigny ont été employés à tout remettre en ordre, à vérifier les charges, à faire sécher celles qui ont été mouillées, à calfater les *boats*, à acheter des vivres. Mes provisions de réserve sont en effet à peu près épuisées; il me reste deux caisses de riz; heureusement que la région à partir de M'Tigny est très peuplée, paraît-il, et pourra facilement subvenir à notre ravitaillement. Il faudra pour cela que les villages soient plus accueillans que celui de M'Tigny. J'ai dû

garder en otages le chef et son frère, jusqu'à ce que les indigènes m'aient apporté le manioc nécessaire aux distributions. Le vieux chef, d'ailleurs, a trouvé la chose toute naturelle. Il nous en a si peu voulu, que sa femme est venue partager sa détention, certaine d'en retirer quelques cadeaux. En Afrique, les vieux chefs ont toujours de jeunes épouses; celui-ci ne faisait pas exception à la règle; il avait même donné une preuve d'assez bon goût dans son choix, de si bon goût que Castellani jugea cette noble dame digne de son crayon. Il était au moins assuré de ne pas recevoir de reproches du modèle. Quand il lui présenta son œuvre, la jeune femme la regarda avec attention, ne saisissant pas très bien ce que signifiaient ces traits de crayon; elle retourna aussitôt le dessin, et parut beaucoup plus contente de se voir la tête en bas. Elle ne s'était reconnue, bien entendu, ni dans une position ni dans l'autre.

Castellani n'en revenait pas. C'était une offense à l'art, sinon à l'artiste, il ne s'y attendait pas!

— Ce sont des brutes, affirma-t-il.

Je protestai:

— Mais non. Seulement, cela vous prouve qu'il faut une éducation de l'œil pour discerner la représentation de la nature sur le papier. Nous avons, nous, cette éducation toute faite, par atavisme, en naissant; où ces braves nègres l'auraient-ils acquise? C'est la première fois qu'ils voient l'œuvre d'un maître.

— Vous ajoutez généreusement l'ironie à ma déconvenue!

— Voulez-vous parier que si, moi, je lui fais son portrait, elle le reconnaîtra.

— Je n'en crois rien! Je tiens le pari.

J'appelai Moussa :

— Va me chercher le paquet noir qui est dans ma cantine.

C'était un paquet enveloppé d'un papier d'emballage, noir d'un côté, jaune de l'autre.

J'étalai le papier sur la table, le côté jaune en dessus.

— Castellani, vous allez me dessiner, grandeur naturelle, le profil de cette jeune femme. Ne craignez pas d'accentuer ses charmes, forcez l'indice de prognathisme, ajoutez au relief des lèvres... faites un peu de caricature.

Castellani docilement obéissait. Quand il eut fini, je pris des ciseaux, découpai fidèlement le profil, très ressemblant d'ail-

leurs; et je le présentai d'un peu loin au chef. Celui-ci n'hésita pas : c'était sa femme!

Tout en se frappant joyeusement sur les cuisses, il appela ses sujets pour qu'ils vissent cette curiosité; son épouse, bien que d'une façon plus réservée, partagea sa gaieté.

— Et après? me dit Castellani. Ce n'est pas du dessin, ça. En tout cas, la partie dessin m'appartient.

— Attendez. Faites-moi maintenant une réduction de ce profil.

La réduction terminée, je la montrai au chef et à sa femme, à côté de l'autre profil. En quelques mots d'explication, ils avaient compris.

— Maintenant, Castellani, voilà le dessin! Donnez-moi votre crayon.

J'invitai mes deux élèves à regarder ce que je faisais. J'appliquai la réduction sur une feuille de papier, j'en suivis régulièrement tous les contours, et l'enlevant, j'indiquai l'analogie existant entre la silhouette et le dessin.

La jeune femme comprit la première. Alors, lui touchant délicatement les paupières, puis l'oreille, puis les narines, j'ajoutai successivement à mon portrait ces organes indispensables.

Castellani, devant l'œil que j'avais posé sur ce profil, ne se tenait pas de joie :

— Oh! cet œil! oh! cet œil!

— N'empêche qu'elle s'est reconnue; tandis que sur votre dessin elle n'avait rien vu. J'ai gagné mon pari. Payez.

— Comment?

— Mon portrait par le maître.

— Vil flatteur! Mais cet œil! cet œil!

C'est ainsi que j'eus un croquis de moi par Castellani.

***

La marche n'est plus qu'une promenade; je me laisse emporter, juché sur une caisse, dans le repos du corps et de l'esprit.

Il est midi. Le calme de la rivière n'est troublé que par le bruit des pagaies; parfois une branche morte tombe d'un arbre, parfois des feuilles bruissent, s'agitent dans la fuite d'un singe apeuré, et la nature reprend l'impassibilité qu'elle revêt à l'heure

où l'accablement du soleil plane sur elle. Cette torpeur m'envahit; si j'étais plus mollement assis, je m'abandonnerais peut-être au sommeil; en ce moment, je ne m'abandonne qu'à la rêverie, et ma pensée endormie s'arrête à peine aux réflexions suggérées par les images qui passent devant mes yeux.

D'où vient cette sensation de sommeil, éparse autour de moi? De l'immobilité? du silence? Peut-être aussi de l'absence d'ombres? Le soleil trop haut frappe en plein, détruit les contrastes, supprime le relief, aplatit, écrase tout; et rien ne se redressera avant qu'il ne se soit abaissé, avant que chaque chose n'ait retrouvé son ombre.

Dans le désert, cette impression se renforce de l'espace, du dénuement du sol; elle devient plus profonde, plus complète; et sur l'immensité composée de soleil, de solitude, et à jamais stérile, ce n'est plus le sommeil, c'est la mort. Ici, au contraire, la vie se dégage à travers l'engourdissement général; un frisson s'échappe de la terre; un murmure, chant de bestioles bourdonnantes, vibre indistinct dans l'atmosphère; au-dessus des taillis qui bordent la berge, une fumée monte des cases d'un village, douce et tranquille, semblable à l'haleine des êtres dissimulés dans l'épaisseur de la brousse; là-bas, au tournant, un arbre étale ses branches, les lance dans un geste vivant, comme pour saisir à pleins bras l'air et la lumière.

Ma baleinière, elle-même, est à l'unisson du paysage; endormie et vivante, elle avance si lentement que le mouvement est insensible. Le long des bords, l'eau court avec un gazouillement assourdi; les pagayeurs ne frappent plus l'eau dont ils caressent machinalement la surface de leurs pagaies à peu près inertes; et devant moi, allongé sur des caisses, Moussa dort, la bouche ouverte, le visage tourné vers le ciel, indifférent au mystère de midi.

Un soupir me tire de ma rêverie. C'est Castellani qui ne partage pas ma béatitude; il n'est pas heureux, il trouve les caisses dures, le soleil insoutenable. Il a bravement lutté depuis quinze jours, mais la fièvre commence à avoir raison de sa résistance.

***

Depuis deux jours que nous avons quitté M'Tigny, plusieurs villages ont défilé devant nous : Louvakou, Moutchéké, Bem-

boutaté ; malheureusement, leurs ressources étaient minimes, et hier, j'ai distribué mes deux dernières caisses de riz. Aujourd'hui, un grand village, Koutissa, s'offre à moi : il est urgent de nous y ravitailler.

Toutes les cases sont vides, les habitans ont fui dans la brousse. Je ne peux courir la chance de rencontrer plus loin un village moins sauvage ; je donne l'ordre de ramasser le manioc dans les champs. Au cours de la récolte, mes hommes découvrent un indigène et trois moutons. Je garde les derniers et j'envoie le premier vers son chef, pour que celui-ci vienne chercher le paiement de ce qui lui est dû.

Je l'attends en vain toute la soirée.

Le lendemain, à six heures du matin, le chef d'un village situé sur la rive opposée m'apporte trois poules. Je lui ouvre mes bras, lui explique la conduite indigne et ridicule de son voisin, et, lui ayant fait don d'un cadeau royal, je l'expédie à la recherche de mon créancier. Je tiens à payer mes dettes. Enfin, à neuf heures, je peux m'acquitter et repartir.

Le Niari s'élargit, ses rives s'abaissent, il est coupé de nombreux îlots recouverts d'une forte végétation ; la vallée s'évase, les arbres se présentent sous l'aspect de rians boqueteaux ou de ceinture verte le long d'un ruisseau ; les collines ne se voient plus qu'à l'horizon. De temps en temps, quelques groins d'hippopotames sortent de l'eau, soufflent et replongent aussitôt.

***

Castellani va de plus en plus mal, j'essaie de l'installer aussi bien que possible, de lui confectionner un abri qui le protège du soleil, mais ce confortable est bien relatif!

Nous venons d'arriver à Kambitchibinga. Par eau, nous sommes encore à dix jours de Zilengoma, le Niari décrivant une énorme boucle ; par terre, affirment les indigènes, nous en sommes à une étape. Je me décide à faire porter Castellani au poste de la Société d'Études, où il pourra être soigné. Le convoi est vite organisé. Je fabrique un hamac avec deux couvertures ; je désigne deux Loangos comme porteurs, je prends un homme du village pour servir de guide, et Castellani, presque sans connaissance, est bientôt emporté comme un colis vers Zilengoma. Le retrouverai-je dans dix jours? Je l'espère, mais son

état est certainement grave. Il ne s'est décidé qu'hier à accepter de la quinine; c'était trop tard. Dans la nuit, j'ai été réveillé par un ébranlement de ma tente, un bruit semblant provenir de la chute d'un corps; je me suis levé; Castellani était à terre, évanoui. Dans un accès de délire, il avait voulu se lever, s'était pris les pieds dans les cordes de la tente, et était tombé.

En Afrique quand on se sépare, on ne sait jamais si on se reverra.

***

Hier, je faisais filer Castellani sur Zilengoma, impuissant à le soigner; aujourd'hui, je n'ai pas cette ressource pour le Bassa qui vient me consulter, et cependant j'ai bien peur de ne lui être d'aucun secours. Le malheureux a un abcès dans le talon depuis plusieurs jours; jusqu'ici, il n'a pas voulu que je regarde son pied, et maintenant, il est incapable de marcher, il souffre horriblement.

L'abcès, ne pouvant percer la couche de corne qui recouvre la plante des pieds de tout indigène, a fusé à l'intérieur; il est absolument urgent de l'ouvrir. Mais avec quoi? comment? Je n'ai pas de bistouri et j'ignore l'anatomie! Si j'allais couper une artère? D'un autre côté, il est impossible d'attendre plus longtemps.

Je me décide à tenter ce qui, pour moi, est bien réellement une opération. Cette fois, il ne s'agit plus de frictionner à la sauce anglaise!

Je fais tenir mon Bassa par quatre de ses camarades, je prends dans le village un des couteaux dont les indigènes se servent pour se raser la tête, et à la grâce de Dieu!

Je crois que, pour couper cette corne, les outils d'un maréchal ferrant n'auraient pas été de trop! Enfin c'est fait. Il y avait un tel décollement que j'ai dû fendre la moitié du pied jusqu'au talon. Mais le pansement! Il en faut un sérieux et je n'ai rien. Après tout, un mouchoir bouilli fera une mèche très sortable, un autre découpé remplira parfaitement l'office de compresses, et, dans une de mes pièces d'indienne, il est facile de tailler des bandes: tout cela manque bien un peu de stérilisation... à la guerre comme à la guerre. D'ailleurs, ce Bassa a un tempérament à résister à tous les microbes.

***

Je suis descendu de mon bateau pour marcher un peu pendant que mon convoi remonte lentement le courant devenu assez fort. Je passe près d'un village. Guimbi-Dongui, d'après mon guide. Ce nom, paraît-il, est célèbre, car Guimbi-Dongui, chef de ce pays, est le frère de Maïnga Dongui, un grand chef, dont j'apprends l'histoire. Cet homme était déjà remarquable, non seulement par sa puissance, mais encore par sa coiffure, car son nom signifie : le chef à plumes; il a acquis une suprême notoriété par la façon dont il est mort. Il s'est suicidé, ne pouvant plus supporter la douleur causée par la maladie dont il était atteint. C'est ce que j'ai trouvé de plus saillant dans cette biographie. Et je reconnais que le fait vaut d'être cité, car le cas d'un nègre se suicidant est à peu près exceptionnel. Je n'ai entendu parler de suicide en Afrique qu'au moment de la peste bovine : des Peuhls se seraient tués après la mort de leur dernier bœuf, non du chagrin d'être ruinés, mais de désespoir d'avoir perdu les êtres qui leur étaient le plus chers. Le Peuhl n'est pas un homme, il est plus qu'un pasteur, il ne fait qu'un avec ses animaux ; et j'ai pu le constater, il leur parle et est compris d'eux. Un Peuhl, privé de ses bœufs, ne voit plus de raison d'être à sa vie. Un noir se donnant la mort, pour échapper à la maladie, je n'en connais pas d'autre exemple que Maïnga Dongui.

Un peu plus loin, je traversai des ruines. Là, était le village du chef à plumes. Chez les Bakounis, m'expliqua mon guide, toutes les fois qu'un chef meurt, le village est détruit et on le reconstruit ailleurs. En Afrique, la place ne manque pas, et les villes ne coûtent pas cher à bâtir.

***

Depuis plusieurs jours, le courant devient plus dur, nous approchons de Zilengoma où nous trouverons de petits rapides.

Ce soir, nous avons marché jusqu'à la nuit. Je suis arrivé en tête avec mes Bassas, et j'attends le reste du convoi. Autour de moi, l'obscurité tombe dans la paix du soir. Derrière les arbres, la lune luit, une lune d'argent niellé; elle s'empare de l'espace, et sous la clarté qu'elle répand, la lueur mourante du jour prend une teinte bleuâtre dans laquelle se fondent des vapeurs diaphanes sorties de la rivière.

A travers cette buée transparente, dans la pénombre bleue, s'avancent les baleinières des Cap-Lopez. Très chargées, elles sont si basses sur les eaux que les pagayeurs paraissent accroupis sur le fleuve, elles glissent comme des ombres.

De la rive, pour signaler notre présence, les Bassas lancent un chant d'appel, une vocalise très haute, d'un ton presque aigu. Des baleinières, aussitôt, s'élève un chœur, un air sauvage, tantôt lent et doux, qui rase la surface du fleuve comme un oiseau aux ailes étendues, tantôt vif et rauque, qui monte au-dessus des arbres et remplit la vallée. Fait de dissonances, ce chant possède une harmonie étrange, mais réelle, puisée dans la nature au milieu de laquelle ces pagayeurs ont passé leur vie. Tous les gosiers s'unissent, c'est le rugissement des rapides, le grondement de la tempête, le ruissellement de la pluie; les voix s'affaiblissent, le rythme se ralentit, le chœur s'affaisse, mais quelques notes percent encore, c'est l'apaisement de la rivière, les gouttes d'eau qui claquent sur les feuilles après l'orage; puis subitement, les voix reprennent en notes plus hautes, plus vibrantes, le soleil resplendit. Chant des rivières sur lesquelles vivent ces hommes, chant des eaux qui coulent presque sans murmure, et tout à coup se précipitent en mugissant, chant de la brise qui fait bruire le feuillage, chant de la tornade qui s'engouffre entre les falaises; ce sont les harmonies de la nature que ces hommes ont apprises en écoutant l'eau et le vent, comme le petit tambourinaire de Daudet avait appris en entendant chanter le rossignol.

Ces chants ont-ils réellement le charme que je leur prête? Ils au[illegible]nient probablement en France le même sort que la musique [illegible]u petit tambourinaire! Pourtant, ils ont une beauté; mais certain[illegible]es beautés sont inséparables du décor qui les fait valoir, et ne [illegible]supportent pas d'être transplantées. Pour comprendre ces harm[illegible]monies, il faut probablement vivre dans le cadre de la nature, se lib[illegible]bérer de la civilisation, se rapprocher des races primitives? Est-ce [illegible] une déchéance intellectuelle? Je crois, au contraire, que che[illegible] l'homme séparé du monde se produit un affinement du sens [illegible] des couleurs et des rythmes, comme chez un aveugle se produ[illegible]t un affinement de l'ouïe et du toucher.

Peut-être suis-je [illegible] simplement le jouet d'une illusion? Et quand bien même [illegible]rie verrais à travers le prisme magique de l'imagination, grâce [illegible] auquel l'enchantement passe des yeux dans

l'âme; qu'importe! J'obéis ainsi à l'instinct de faire provision de souvenirs, provision de bonheur. Aujourd'hui je marche, l'action est devant moi, et je ne veux pas regarder en arrière; mais, le jour où sonnera l'heure du repos forcé, l'heure où je n'apercevrai plus rien en avant, je me retournerai pour contempler le chemin parcouru, et mon esprit se perdra dans le passé. Sur ma route, je collectionne des sensations afin de les retrouver plus tard : cette ombre, cette eau, ce silence, ces harmonies sont le décor où se réfugiera ma pensée mélancolique.

L'air chargé de chaleur s'est adouci ; il prend une saveur humide ; les pagayeurs approchent; de temps en temps, l'un d'eux lance une note assourdie qui ne s'envole plus, elle semble planer, palpiter comme un battement d'ailes. La nuit descend tiède et tranquille.

***

Pendant trois jours, nous avons de nouveau halé les *boats*, car le 8 août nous sommes arrivés au pied des rapides de Zilengoma, rapides peu dangereux, il est vrai, rendus seulement difficiles par la baisse des eaux. Le dernier est passé; maintenant, je n'en trouverai plus d'autres que dans l'Oubangui... Que ce soit le plus tôt possible!

Le 11, à trois heures de l'après-midi, Zilengoma est en vue. Quelques toits apparaissent sur un plateau dénudé; au pied d'une berge assez élevée, plusieurs baleinières sont à sec, les quilles en l'air ; deux petits vapeurs et deux gros chalands sont ancrés à cette plage.

Attirés par les chants des Bassas et des Cap-Lopez qui signalent notre arrivée, trois Européens sont debout sur la rive ; je reconnais en l'un d'eux Castellani. Il est donc encore en vie!

Le temps de sauter à terre, de constater que notre peintre est guéri, de demander des nouvelles de Loango, d'apprendre que Marchand a débarqué le 24 juillet, que Mangin et les tirailleurs sont en route vers Kimbédi, et de nouveaux chants retentissent sur le fleuve. C'est Fondère qui revient de Loudima, donner ici le coup d'œil du maître. Dans toute la région Bakouni comprise entre Manji, Zilengoma et Loudima, il exerce un véritable commandement. L'influence de son autorité a même traversé le Niari, elle s'étend chez les sauvages Bakotas,

et jusque chez les Bayakas, plus sauvages encore. J'ai devant moi des représentans de ces deux races, venus à Zilengoma pour saluer les blancs et opérer quelques échanges. Ces populations ne sont que depuis peu au contact des Européens. Obéissant au mouvement de migration qui semble pousser les peuplades du centre vers la mer, c'est-à-dire vers le commerce, et surtout vers le sel, elles sont descendues des bords de l'Ogooué sur les rives du Niari, refoulant les Bakounis devant elles. Il a fallu longtemps pour les décider à entrer en relation avec le poste, leurs terreurs ne se sont calmées que devant la diplomatie de Fondère, une diplomatie moins faite de paroles que d'actes, fondée sur la fermeté et la justice.

Je suis obligé de constater que si la route de Loango à Brazzaville est fermée par les révoltes, les porteurs circulent librement dans le domaine de la Société d'Études. Presque toutes les charges laissées par moi à Manji sont déjà arrivées, et la dernière caravane est annoncée pour demain. Je vais donc pouvoir compléter à 800 charges mon convoi et me remettre en route dans deux jours.

Bien que Castellani soit rétabli, il fera bien de ne pas reprendre sa place au soleil parmi mes caisses, et d'attendre le départ d'un bateau moins encombré où il puisse jouir d'un peu plus de confort. Il a été sérieusement atteint, et je ne sais comment il n'est pas mort sur la route de Kambitchibinga à Zilengoma! Profitant de l'état d'inconscience où se trouvait Castellani, les guides Bakounis que je lui avais donnés ont tranquillement vaqué à leurs occupations. Ils avaient, paraît-il, quelques courses à faire dans les environs, quelques amis à visiter le long du chemin, et, remorquant à leur suite porteurs et hamac, sans s'inquiéter de ce que contenait celui-ci, ils ont trimballé mon malheureux peintre de village en village, s'arrêtant, le déposant dans un coin comme un colis encombrant, si bien que d'une étape ils en ont fait trois! Comment Castellani a-t-il vécu? Il l'ignore. Il ne croit pas avoir mangé; de temps en temps, on posait tout de même près de lui une calebasse pleine d'eau; mais, la fièvre aidant, il était convaincu qu'on se préparait à le manger. Il ne réfléchissait pas que les Bakounis ne sont pas anthropophages et que s'ils avaient eu l'intention de le dévorer, ils auraient commencé par l'engraisser, au lieu de le faire jeûner. Lorsqu'il fut recueilli par les deux Européens

de Zilengoma, il vit dans ces derniers les bourreaux destinés à l'achever. Les agens de Fondère éprouvèrent de ce chef beaucoup de peine à le soigner. Dans son cerveau halluciné, la quinine n'était plus seulement le remède proscrit par Maclaud, elle se transformait en poison.

S'il n'est pas encore complètement rétabli au physique, du moins son moral est déjà en très bonne voie ; mon arrivée lui a rendu sa gaîté. En ce moment, il a entrepris de me faire une théorie sur la peinture et il a retrouvé sa blague, la blague du rapin qui mélange le sérieux à la plaisanterie, le paradoxe à la vérité. Son crayon à la main, il disserte sur la sincérité de l'art, sur l'émotion causée par la nature. « La nature, dit-il, nous ne la voyons jamais qu'avec nos yeux, et nous ne la reproduisons jamais qu'à travers nous ; chacun y met sa note, et finalement, il y a toujours plus de nous que de la nature dans ce que nous créons ! Ainsi, quand je peins un panorama, j'oublie toujours une jambe ou deux ; ça, c'est ma note personnelle. Toutes les écoles ne me changeront pas ; on n'est jamais que de sa propre école. Prenez ce qu'on appelle la valeur ! Tout est dans la valeur, n'est-ce pas ? Un même objet possède pour tous, au même moment, le même degré de clarté ou d'obscurité qui lui assigne une place dans la gamme du clair-obscur. N'empêche que cette valeur, nous ne serons pas deux à la rendre de façon identique. Est-ce que les yeux bleus voient comme les yeux noirs ? Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas. Ce n'est pas la lumière du soleil qui détermine la valeur ; c'est celle des yeux, de l'intelligence. Quant à la valeur commerciale du peintre... C'est la mode qui en décide. Je vous en fais juge, mon petit capitaine, plus tard, que restera-t-il de moi ? Rien du tout. Eh bien ! regardez-moi : j'ai fait fortune deux fois avec mes panoramas. Oui. Seulement, les deux fois, j'ai dévoré cette fortune. Une autre fois je l'ai refusée. Savez-vous ce que les Allemands m'avaient demandé ? d'aller leur peindre le panorama de Sedan. J'ai dit, sans avoir l'air étonné : Combien ? Ils m'ont offert 50 000 francs. J'ai remué la tête de gauche à droite : Non ; ce n'est pas assez. Et comme ils me demandaient mon prix, mettant flegmatiquement mes mains dans mes poches, j'ai répondu : Cinq milliards. Ils courent encore. »

Tout en parlant, il avait préparé une feuille de papier, des couleurs d'aquarelle, et les avait disposées devant lui. Je

jetais un regard autour de moi, ne me rendant pas compte de ce qu'il s'apprêtait à peindre. Il répondit immédiatement à mon interrogatoire muet : « Je vous ai dit que je n'arrivais jamais à faire un homme avec toutes ses jambes ; aussi, il est vraiment inutile que je regarde la nature. Je préfère peindre de souvenir. D'ailleurs, j'ai des documens. »

Il tire de sa poche un carnet, un de ces carnets de cuisinière à raies rouges, sur lequel il avait pris des croquis pendant notre voyage. Et, triomphant, il proclame :

— Je vais vous montrer comment on fait une aquarelle.

Il feuillette son carnet :

— Tenez, voilà des bananiers qui iront très bien au premier plan.

Il arrache en même temps la page, s'empare d'un pot de colle et applique les bananiers sur un des coins de la feuille immaculée étalée sur ses genoux.

Et continuant de feuilleter :

— Ces rochers. Vous vous les rappelez? Ils feront admirablement dans le milieu du fleuve.

Un deuxième coup de pinceau, et les rochers vont se fixer en retrait des bananiers.

— Le fond, maintenant.

Quelques nouvelles pages sont arrachées et trouvent place en arrière-plan.

Je suis incapable de retenir ma gaieté devant cet assemblage, zébré de noir et de rouge.

— Oui ou non, reprend Castellani, — est-ce le Niari? Ces bananiers sont sur le Niari, ces rochers aussi, le reste de même? Par conséquent, voilà bien une vue du Niari; personne ne peut le nier. Ce sont ces raies qui vous gênent? Attendez. Ah! les aquarellistes! Ils vous disent qu'il faut respecter « la fleur du papier. » La fleur du papier! Vous allez voir. A nous la gomme!

Le voilà qui frotte les raies rouges, les lignes noires, jusqu'à ce qu'elles soient effacées, qui frotte ensuite les bords des pages collées pour les raccorder avec la feuille blanche; répétant joyeux : « Ah! la fleur du papier! des fumistes, les aquarellistes! »

L'opération terminée :

— A présent, un peu de couleur par-dessus.

Quand il eut fini, il prit son aquarelle, au bout de son bras allongé, et renversa la tête en arrière, clignant des yeux :

— Jouons la satisfaction du monsieur, qui, dans ce mouvement de recul, juge de la façon dont il a rendu son modèle... et signons.

Ma foi, cette aquarelle n'était pas mal du tout. Je dois à la vérité de dire que j'ai vu Castellani en faire d'autres, d'après un procédé moins humoristique et plus classique, avec tout le respect dû à la « fleur du papier. »

Du moment que Castellani a retrouvé sa gaîté habituelle, je suis rassuré. Il affirme bien qu'il est revenu des explorations, qu'il est décidé à rentrer en France; je suis certain qu'avant peu il me rejoindra sur la route de Brazzaville. Il changera d'avis quand il aura repris son équilibre. Il se ressent de la dépression physique et morale causée par le premier accès de fièvre ; il n'est pas encore blasé sur ces petits inconvéniens de la vie d'Afrique.

De même qu'à force de côtoyer un danger, on finit par ne plus y penser, on arrive dans la brousse à oublier les risques du climat, comme les autres, d'ailleurs. La mort ne semble plus effrayante; on l'accepte avec résignation, avec indifférence. Est-ce parce qu'en partant nous avons fait le sacrifice de notre vie? Est-ce parce que nous sommes affranchis de ces mille riens dans lesquels la civilisation nous enchaîne? Est-ce parce que, devant le but à atteindre, nous ne sommes plus qu'une volonté, et que cette volonté doit aller au delà de tous les obstacles, au delà de la mort? Notre insouciance vient de toutes ces raisons réunies. Nous disons quelquefois en riant : Nous sommes devenus philosophes. Oui, mais ce n'est pas la philosophie qui nous mène, c'est nous qui la dirigeons. La philosophie assombrit la vie, ou elle l'éclaire, suivant qu'elle domine ou qu'elle sert.

Colonel Baratier.

(A suivre.)

LES ÉLECTIONS GÉNÉRALES

ET

LA NOUVELLE CHAMBRE

Les résultats des élections générales qui se succèdent tous les quatre ans déconcertent presque toujours l'opinion publique. Comment se fait-il que, après chaque consultation du suffrage universel, il soit si difficile d'en comprendre l'exacte signification ? Pourquoi, malgré les fautes commises par le parti au pouvoir, la Chambre nouvelle ressemble-t-elle par bien des côtés à sa devancière et semble-t-elle encore plus divisée ? Les élections du 24 avril et du 10 mai derniers ne sont pas plus claires, quoi qu'on en dise, que celles de 1910, de 1906 et bien d'autres. Le pays ne peut pas manifester nettement sa volonté sous le régime du scrutin d'arrondissement, qui le condamne à choisir entre des candidats dont les déclarations sont assez vagues, au lieu de se prononcer sur des programmes définis. D'autre part, le succès de ces candidats dépend moins du nombre de leurs partisans que de l'habileté des manœuvres et des coalitions dont ils profitent. Enfin, il faut bien le reconnaître, l'éducation de notre démocratie est à peine commencée ; elle n'a pas et ne peut pas avoir de convictions réfléchies sur la plupart des problèmes si graves qui se posent ; elle se laisse aisément entraîner par des appels à ses passions, par des considérations d'intérêt personnel ou de clocher, par les promesses qu'on lui prodigue et par la propagande de fonctionnaires qui jettent dans la balance des partis tout le poids de leur influence.

Les batailles électorales sont, en France, d'autant plus confuses qu'il existe aujourd'hui, non plus deux partis, comme en 1876 et en 1877, mais au moins cinq. La Chambre précédente renfermait en effet neuf groupes divers et même un dixième, ouvert aux députés qui n'étaient « inscrits à aucun groupe. » Dans chaque collège, il n'y a place que pour un seul représentant ; par conséquent, il est presque toujours indispensable, pour triompher, d'obtenir les suffrages de plusieurs partis voisins, ou même quelquefois opposés. C'est en vain que les associations politiques ont tenté de s'organiser, de se discipliner, de défendre des idées claires dans des programmes précis : elles se heurtent, sous le régime majoritaire, scrutin uninominal ou scrutin de liste, à des difficultés insurmontables ; elles doivent se plier aux nécessités d'une stratégie qui les oblige à se rallier tantôt à un candidat, tantôt à un autre, qui ne sont pas les siens. Pour que ces associations remplissent leur tâche, il faut que chacune puisse combattre sous son drapeau et soit assurée d'obtenir un nombre de représentans proportionnel au nombre de ses adhérens, ce qui est impossible, sous le régime majoritaire, lorsque quatre ou cinq partis se mettent sur les rangs.

Ces vérités, si souvent démontrées par l'expérience, viennent de se confirmer avec éclat au cours de la campagne électorale de 1914. Pour en faire comprendre les résultats si affligeans, rappelons dans quelles conditions elle s'est engagée.

Le parti radical avait décidé, au Congrès de Pau du mois d'octobre 1913, de s'organiser en vue des élections générales de 1914. Il était alors très divisé et très diminué ; il avait successivement perdu la Présidence de la Chambre, la Présidence du Conseil et la Présidence de la République, mais il ne s'était nullement découragé et il ne cachait pas son dessein de prendre une revanche. Après avoir élaboré un programme en trois articles bien connus, — la réduction par étapes de la durée du service militaire, l'impôt progressif sur le capital et le revenu avec déclaration contrôlée, la « défense laïque, » — le Congrès avait nommé M. Joseph Caillaux président de son Comité exécutif, en remplacement de M. Émile Combes. Cette élection avait un sens précis : M. Caillaux devait se mettre à la tête des troupes radicales au Palais-Bourbon et engager, dès la rentrée parlementaire prochaine, une lutte sans trêve contre le Cabinet Barthou. La discussion du projet d'emprunt de 1 300 millions a

fourni au nouveau chef du parti radical l'occasion qu'il cherchait. Appuyés par les socialistes, M. Caillaux et ses amis ont violemment combattu le projet du gouvernement et ils ont réussi, le 2 décembre, à le renverser. Une semaine plus tard, le ministère Doumergue, dont M. Caillaux était le principal collaborateur, prenait le pouvoir et se faisait assez humble pour le conserver. Il n'était plus question du programme de Pau ; il ne s'agissait plus que de gagner du temps, de préparer les élections avec l'appui d'une majorité disparate, à laquelle on promettait les avantages de la candidature officielle en échange de ses votes de confiance. Le ministère Doumergue ne pouvait pas faire autre chose et c'est ce qu'il a fait : il a ajourné la solution de toutes les difficultés financières dont il était assailli pour se consacrer exclusivement à ce qu'on appelle, dans le jargon parlementaire, « la cuisine électorale. »

De leur côté, les adversaires du Cabinet ne sont pas restés inactifs. Après l'avoir combattu à la tribune et tenté de le mettre en échec, ils ont fondé, sous la présidence de M. Aristide Briand, une nouvelle association politique, la Fédération des Gauches, dans le dessein d'exercer sur le suffrage universel une action utile et de contre-balancer tout au moins celle dont le Cabinet Doumergue pouvait user par l'entremise de ses fonctionnaires. N'espérant plus convaincre la Chambre à une époque si rapprochée des élections, M. Briand, M. Barthou et M. Millerand ont voulu convaincre le pays. Ils ont fait preuve d'un courage et d'une éloquence remarquables : qu'on partage ou non leurs opinions, on ne peut que rendre hommage aux efforts de propagande qu'ils ont accomplis. Depuis l'époque héroïque où l'on se battait encore pour des idées, il n'a jamais été prononcé de discours plus vigoureux que les leurs : à ce point de vue, la période électorale de 1914 peut se comparer à celle de 1898, pendant laquelle M. Waldeck-Rousseau et M. Ribot, M. Raymond Poincaré et M. Paul Deschanel, sans parler des ministres alors au pouvoir, ont défendu avec tant d'énergie des principes de gouvernement dont la méconnaissance a provoqué l'état de confusion, de division et de désarroi d'aujourd'hui.

Les idées essentielles qui ont été exposées par les orateurs de la Fédération des Gauches sont, à coup sûr, celles de la majorité des Français, de tous ceux qui ont souci de l'avenir de

leur pays. Fortifier l'armée et le crédit public; éviter toute innovation fiscale ayant un caractère inquisitorial et arbitraire; gouverner dans l'intérêt général, en assurant à chaque citoyen la liberté et la justice; réaliser une réforme électorale ayant pour objet de substituer la lutte des principes à la concurrence des personnes et d'accorder aux minorités une part légitime de représentation, n'était-ce pas un programme qui s'imposait aux réflexions du suffrage universel? Au reste, les incidens de la dernière session de la Chambre avaient démontré la nécessité de changer nos mœurs politiques. Le drame du *Figaro* avait été suivi de révélations précises; une note écrite en 1911 par le procureur général avait été lue à la tribune par M. Barthou : elle affirmait que les poursuites intentées contre Rochette avaient été ajournées sur l'ordre de M. Monis, alors président du Conseil, qui avait agi sous l'impulsion du ministre des Finances, M. Caillaux. Nous n'insisterons pas sur ces scandales récens dont le résultat a été d'affaiblir le Cabinet Doumergue et de l'obliger à remanier en toute hâte son ministère pour remplacer deux de ses collègues démissionnaires. Si nous les rappelons, c'est parce qu'ils ont à coup sûr profondément ému l'opinion et qu'ils ont paru de nature, à la veille des élections, à favoriser le succès des candidats opposés à la politique radicale.

Après la séparation des Chambres, la Fédération des Gauches a continué sa campagne avec plus de vigueur que jamais : les autres associations politiques se sont bornées à faire des déclarations générales; le parti socialiste et le parti radical eux-mêmes n'ont rien dit ou peu s'en faut, et il a fallu que M. Clemenceau donnât à M. Doumergue l'ordre de prendre la parole pour que celui-ci s'y décidât. Mais le discours de Souillac a été d'une imprécision remarquable : le président du Conseil a surtout cherché à ne pas trop s'engager et à ne pas compromettre ses amis qui soutenaient, dans les collèges électoraux, des programmes équivoques. Les candidats radicaux s'étaient bien gardés, en effet, pour la plupart, de défendre les idées si bruyamment exprimées à Pau : ils affichaient des professions de foi édulcorées et parfois même très sages. Beaucoup se sont nettement ralliés au programme de la Fédération des Gauches, afin d'obtenir le plus grand nombre de suffrages possible.

Quel pouvait être d'ailleurs l'effet de la campagne oratoire de la Fédération des Gauches? Pour que le pays se prononçât clairement entre son programme et celui du parti radical plus ou moins atténué, il eût fallu que, dans chaque collège, il pût choisir entre deux candidats distincts : l'un défendant le programme de M. Briand, de M. Barthou et de M. Millerand ; l'autre celui de Pau. Or, d'une part, le programme de Pau était à peu près abandonné et les candidats du parti radical faisaient des déclarations à ce point contradictoires qu'ils soulevaient l'indignation de M. Camille Pelletan ; de l'autre, il était matériellement impossible à la Fédération des Gauches de présenter des candidats dans tous les collèges : elle se heurtait à des positions déjà prises, à des candidatures de tel ou tel autre groupement qui ne laissaient aucune place à de nouvelles formations de combat. Du reste, la Fédération des Gauches était une association trop récente pour pouvoir organiser la bataille sur tous les points du territoire ; elle devait surtout aider l'association qui se rapprochait le plus de ses idées, l'Alliance Républicaine démocratique, présidée par M. Adolphe Carnot. Or tous les efforts de M. Carnot tendaient à faire approuver par le suffrage universel les sacrifices consentis par les Chambres en faveur de la défense nationale. Son Comité avait, dans cette intention, accompli une évolution indispensable : s'il entendait pratiquer, comme par le passé, une politique d'union républicaine, c'était sans pousser l'abnégation jusqu'à s'unir aux socialistes. Il entendait au contraire leur barrer la route et ne s'allier qu'aux républicains résolus à les combattre.

Le choix des candidats semblait incomber au Comité déjà ancien de M. Adolphe Carnot, tandis que la propagande d'idées était réservée à la Fédération des Gauches. Mais ces associations n'ont peut-être pas assez compris que les deux méthodes d'action sont inséparables et qu'il est vain de prononcer d'éloquens discours, si l'on manque de candidats. Depuis longtemps, l'Alliance Républicaine démocratique aurait dû choisir ces candidats et organiser des comités locaux pour leur prêter une aide efficace : œuvre lente et difficile qui exige des ressources importantes, des efforts nombreux et persistans, non point à la veille des élections, mais pendant toute la durée de la législature. Pour l'accomplir, il eût fallu que la Fédération des Gauches se constituât beaucoup plus tôt, afin de changer les habitudes

invétérées des adhérens de nos associations. Or ces adhérens ne se sont réveillés qu'au dernier moment et lorsque le décret de convocation des électeurs a été publié par le *Journal Officiel :* il était alors trop tard pour agir utilement et pour engager une bataille avec des chances sérieuses de succès.

En définitive, sur 2 904 candidats qui ont fait la déclaration exigée par la loi, avant le scrutin du 26 avril, c'est à peine si la Fédération des Gauches et l'Association Républicaine démocratique réunies ont pu en opposer un total d'environ 120 aux candidats officiels du parti radical. Ce n'est donc que dans 120 collèges que la bataille a pu se livrer entre les deux camps opposés. Dans tous les autres, elle a eu lieu selon la fâcheuse méthode de l'ordre dispersé; tantôt le candidat radical n'avait à lutter que contre un concurrent improvisé de l'Action Libérale; tantôt, contre un concurrent socialiste. Au surplus, la discipline n'existe guère que dans le parti socialiste ; les autres ne sont pas organisés; ils manquent de ressources, d'hommes d'action et de comités locaux assez forts pour fournir une aide efficace à des candidats choisis d'avance. Le petit scrutin a découragé toutes les initiatives, annihilé toutes les bonnes volontés, provoqué le scepticisme et l'indifférence.

M. Poincaré disait dans un discours qu'il prononçait à Commercy, le 23 août 1896 : « La députation est devenue un emploi, un métier, une fonction, au lieu de rester un contrat de bonne foi entre les électeurs et les élus; et nous nous acheminons peut-être rapidement vers l'heure où elle ne sera plus, sauf de rares exceptions, que le luxe de la richesse ou le gagne-pain du politicien d'aventure. On ne saurait trop dénoncer un tel péril. C'est par un échange de forces avec tout ce qui travaille et tout ce qui pense dans le pays que les assemblées délibérantes peuvent se vivifier et se rajeunir. Le jour où naîtrait une sorte de classe politique et parlementaire sans attaches avec les parties les plus vivantes de la démocratie, sans racines dans les profondeurs du sol national, qui sait entre quelles mains inhabiles et inexpérimentées, qui sait peut-être entre quelles mains criminelles tomberaient les destinées de la France ! » C'est ce qui s'est produit, en 1914, dans un nombre considérable de collèges du Centre et du Midi de la France; on a vu surgir une multitude de candidats défendant les idées les plus extravagantes, parfois les mêmes, et se disputant avec âpreté la

conquête d'un mandat destiné, dans leur pensée, à les faire vivre plus largement. On s'est trouvé impuissant à leur opposer des candidats raisonnables et désintéressés : le suffrage universel n'a pu choisir qu'entre des « politiciens d'aventure » et pour des raisons fort étrangères à la politique générale.

En Angleterre et en Belgique, ce sont les associations politiques de chaque parti qui préparent les campagnes électorales avec ordre et méthode. Rien de tel en France. Ce n'est plus, chez nous, l'association qui choisit le candidat, c'est le candidat qui choisit l'association à laquelle il désire se rattacher et, très souvent, il aime mieux ne se rattacher à aucune, afin de pouvoir évoluer à son aise dans son collège électoral, capter des suffrages dans tous les groupes et préparer les coalitions qui assureront son triomphe. S'il rédige une profession de foi et s'il fait des déclarations publiques, il sait, par expérience, que cette méthode de propagande est insuffisante pour lui assurer la majorité. Aussi s'efforce-t-il de conquérir cette majorité par d'autres moyens; il fait des visites nombreuses aux électeurs, distribue des poignées de main, multiplie les promesses; s'il est candidat officiel, il oblige les fonctionnaires de tous ordres à devenir ses agens électoraux; il proclame cyniquement qu'il est seul capable, par son influence sur les ministres et sur les préfets, de faire régler les affaires communales et départementales dans l'intérêt de ses électeurs et de faire accorder à ses partisans toutes les faveurs dont le gouvernement peut encore disposer, sous un régime qui se dit démocratique.

De tous les moyens de persuasion, ce dernier est malheureusement le plus efficace. Dans un pays qui compte plus d'un million de fonctionnaires et où chaque citoyen a si souvent besoin de recourir à leurs offices; où les municipalités sont restées sous la tutelle étroite du préfet; où l'administration est devenue le plus arbitraire des pouvoirs personnels; où le suffrage universel a été domestiqué, circonvenu et corrompu de longue main, comment s'étonner des abus du parti au pouvoir? Nos mœurs électorales s'altèrent de plus en plus; l'intérêt général est de plus en plus sacrifié aux intérêts particuliers. C'est en vain que le pays s'est prononcé, il y a quatre ans, pour un régime électoral de justice et de vérité, pour l'assainissement des « mares stagnantes : » le scrutin d'arrondissement a continué son œuvre; le fléau de la corruption n'a fait que s'aggraver.

S'il nous fallait citer des faits précis pour démontrer que les actes de candidature officielle ont joué un rôle décisif dans les élections de 1914, comme dans les précédentes, nous n'aurions que l'embarras du choix.

Un seul exemple suffit : celui de l'arrondissement de Mamers où M. Caillaux vient d'être réélu député par 12 297 voix contre 10 839 obtenues par M. d'Aillières. Une affiche signée par les conseillers municipaux de la Ferté-Bernard nous a fait connaître les raisons de cette confiance inébranlable : grâce à l'appui de son député, la commune a pu réparer ses hospices, distribuer l'eau à ses habitans, assainir ses rues et agrandir ses écoles, sans bourse délier, ou peu s'en faut; elle a reçu, pour divers travaux d'édilité dont les dépenses auraient dû lui incomber, plus de cent mille francs de subventions prélevées sur les fonds du pari mutuel; elle en recevra prochainement d'autres encore, et sa gare sera reconstruite aux frais du trésor public. Quant aux « services individuels » rendus par M. Caillaux à ses électeurs, il paraît qu'il faudrait un « livre » pour les signaler « à la reconnaissance des Fertois. » Qu'un député de l'opposition soit nommé, tout va changer : plus de subventions aux communes, plus de services personnels! On s'est habitué depuis si longtemps à de telles pratiques que les citoyens les envisagent avec une parfaite sérénité et avec une sorte de naïveté attendrissante : il leur semble légitime d'accorder des votes de confiance en échange des avantages particuliers dont on les comble. La politique générale, l'intérêt du pays, qui donc y songe dans l'arrondissement de Mamers? Aux élections de 1906, il a failli punir M. Caillaux de son hostilité contre le ministère Combes, qui l'empêchait de servir les intérêts de ses commettans avec la même largesse; ceux-ci lui reprochaient, en outre, de n'avoir pas défendu avec assez d'énergie le privilège scandaleux des bouilleurs de cru : il n'a obtenu pour ces deux motifs qu'une faible majorité de 12 356 voix contre 12 248. Mais, pendant la législature presque entière de 1906 à 1910, M. Caillaux a été ministre des Finances; il a pu protéger les bouilleurs de cru et distribuer des faveurs en abondance; l'arrondissement lui donne alors une majorité qui dépasse deux mille suffrages, 13 279 contre 11 081. Quoi de plus clair?

Ce qu'a fait M. Caillaux à Mamers, quel est donc le ministre, ancien ou nouveau, qui ne l'a pas fait dans son collège élec-

toral? Quel est le député influent, soit parce qu'il est membre d'une commission importante, soit parce qu'il peut embarrasser le Cabinet par une question ou une interpellation, qui n'a pas obtenu les mêmes avantages pour sa clientèle? Ce ne sont pas seulement les fonds du pari mutuel distribués sans contrôle et dont l'emploi est devenu si irrégulier, qui servent à capter les votes d'une commune; dans notre budget de plus de cinq milliards, des crédits assez larges et qui peuvent être aisément affectés à la propagande électorale, sont ouverts aux ministres et à leurs amis : fonds de secours et subventions de toute nature, primes et encouragemens, œuvres d'assistance et de prévoyance, et tant d'autres. Il faudrait un volume, comme disent les amis de M. Caillaux, pour dresser la liste des faveurs particulières que le gouvernement et ses préfets peuvent accorder aux candidats officiels. On a tant abusé de ce procédé de corruption que l'on a découragé les candidats indépendans et soucieux de l'intérêt public : à quoi bon solliciter des suffrages, pour remplir un devoir, quand on doit se heurter à l'indifférence et à l'égoïsme d'un si grand nombre d'électeurs et à la résistance de fonctionnaires qui disposent de tant de moyens pour combattre les adversaires des candidats ministériels?

Toutefois, les résultats du premier tour de scrutin n'ont pas été aussi mauvais que pouvaient le faire craindre les abus de la candidature officielle. En comparant les chiffres de 1914 à ceux de 1910, on s'est aperçu que le parti radical avait perdu beaucoup de terrain dans la Seine, dans le Nord, en Seine-et-Oise, en Seine-et-Marne. Tout compte fait, ses adversaires restaient sur leurs positions. Le ministre de l'Intérieur s'est amusé à publier une statistique de fantaisie; il a prétendu que la Fédération des Gauches n'avait obtenu que 21 sièges, alors que cette association affirmait qu'elle en avait conservé ou acquis 125. Il est d'usage, en effet, après le premier tour, de chercher à égarer le suffrage universel, à lui faire croire à un succès, en vue de peser sur ses décisions au scrutin de ballottage qui est définitif. L'unique moyen de se rendre compte des mouvemens de l'opinion consiste à additionner les voix réunies par un même parti dans une même région, à les rapprocher des chiffres des élections précédentes; c'est un travail assez long et très minutieux que le ministère de l'Intérieur ne fait pas ou qu'il

fait volontairement très mal, parce qu'il ne cherche qu'à influencer les électeurs et les élus. Il est cependant hors de toute contestation que les candidats du parti radical unifié ont obtenu, le 26 avril, dans l'ensemble des collèges, un nombre de suffrages moins élevé qu'en 1910. Dans le département de la Seine, ils en ont perdu, en quatre ans, plus de cent mille.

En revanche, le parti socialiste a certainement gagné près de trois cent mille suffrages : il en a obtenu 1 400 000 environ contre 1 110 000. A s'en rapporter simplement aux chiffres, ce serait le seul parti qui aurait fait des conquêtes appréciables. Mais ces chiffres ne sont pas, nous le reconnaissons, tout à fait concluans. Il est en effet très difficile de se rendre compte des mobiles si divers qui exercent une influence sur des électeurs que la politique d'arrondissement passionne beaucoup plus que la politique générale. Il est toutefois important de constater que, dans la Seine, dans le Nord et surtout dans la Haute-Vienne, le socialisme a conquis, par sa propagande, un nombre considérable d'adhésions. Il n'effraye plus, comme autrefois, la petite bourgeoisie et les petits cultivateurs; il n'est plus considéré comme un épouvantail même par certains conservateurs qui aiment mieux, parfois, pour ne pas perdre leurs suffrages, voter pour un candidat socialiste, qui ne froissera pas leurs convictions religieuses, que pour un candidat radical sectaire et dont le succès provoquerait des représailles contre ses adversaires. Ce qui s'est passé dans la Haute-Garonne, dans l'Hérault, dans le Gard, représenté au Sénat par le président du Conseil, est très significatif : les victoires socialistes semblent être, dans ces départemens, l'œuvre de la droite. Mais il serait plus exact de dire qu'elles sont l'œuvre du parti radical. Quand on proclame bien haut que les suffrages de la droite ne compteront pas, qu'on doit former des coalitions contre tous ses candidats et gouverner contre elle après chaque élection, il ne faut pas s'étonner qu'elle se révolte contre une pareille iniquité et qu'elle vote pour un socialiste, à seule fin d'assurer la défaite d'un radical.

Ce qu'il y a de plus significatif dans les résultats du premier tour de scrutin, c'est le nombre considérable des ballottages : 252 sur 602 sièges à pourvoir. N'est-ce pas une preuve certaine que le suffrage universel est fort divisé, qu'il est indécis entre tant de candidats qui défendent si souvent des programmes à peu près semblables, mais qui lui promettent tous un égal

dévouement à ses intérêts particuliers? Dans la plupart des professions de foi, figurent, en effet, en première ligne l'attachement au sol natal, la connaissance parfaite des « besoins » des « chers citoyens » au milieu desquels on a toujours vécu, l'engagement de défendre en toute occasion leurs intérêts économiques et personnels, fût-ce au détriment de l'intérêt général. Quoi qu'il en soit, il est impossible de tirer des conclusions précises des élections du 26 avril : elles ont eu pour effet de faire perdre à chaque parti dans diverses circonscriptions des sièges qu'ils ont conquis dans d'autres. Tout le monde reconnaissait d'ailleurs qu'il n'y avait rien de changé après le premier tour; on prévoyait que la Chambre prochaine ressemblerait à la précédente, qu'elle serait aussi divisée et aussi impuissante.

Ce n'est pas absolument vrai. Les résultats du second tour de scrutin ont été très favorables au parti socialiste et ils ont permis au parti radical unifié de regagner le terrain perdu au premier. Nous n'avons pas besoin de rappeler que ces résultats dépendent uniquement de l'habileté des manœuvres et des coalitions qui viennent à se produire : selon la tactique qui est suivie par les partis en présence, la composition de la Chambre peut varier à l'infini. Trois systèmes différens de coalitions pouvaient, en effet, être adoptés. Si les radicaux se concentraient, comme ils l'ont fait, avec les socialistes, les deux tiers des sièges vacans devaient nécessairement revenir aux deux partis. Si, au contraire, la Fédération des Gauches s'était unie au parti radical, dans tous les collèges, pour combattre les socialistes, ceux-ci auraient été évincés presque partout. Enfin, si des coalitions s'étaient généralisées contre les candidats radicaux, dans le dessein d'assurer une majorité considérable aux partisans de la réforme électorale, la plupart des candidats radicaux en ballottage auraient été battus. Telle est la conséquence inéluctable du second tour de scrutin : il permet de se livrer aux tractations les plus immorales, mais les plus sûres. C'est une partie de cartes où le gain est acquis d'avance aux joueurs qui se sont entendus pour détrousser leurs voisins.

Les socialistes et les radicaux, ayant voté avec ensemble pour le ministère Doumergue, pendant les quatre derniers mois de la législature, il était facile de prévoir que cet accord se renouvellerait pendant les élections. Il s'est, en effet, conclu

ouvertement. Dans tous les collèges où le candidat radical était distancé par le candidat socialiste, le premier s'est immédiatement désisté en faveur du second : quelques résistances se sont à peine manifestées. Mais lorsqu'un socialiste a obtenu moins de voix que son concurrent radical, il ne lui a pas toujours cédé la place ; si le socialiste croyait avoir des chances de triompher, grâce à l'appoint des voix de l'opposition, il continuait à lutter contre le radical. C'est ainsi que les candidats socialistes se sont maintenus, notamment à Muret, à La Tour-du-Pin, à Saint-Claude, à Lyon (3e circonscription), à Chalon-sur-Saône, à Versailles, à Saint-Yrieix et à Sens, contre des concurrens radicaux plus favorisés, et partout, sauf à Lyon où M. Augagneur a pu obtenir une faible majorité de deux cents voix, ils ont réussi à enlever le siège aux candidats radicaux. Le marché n'a donc pas été désavantageux pour le parti socialiste : quand il se trouvait en ballottage avec un républicain démocratique ou progressiste, il bénéficiait des suffrages radicaux, ce qui ne l'empêchait pas de solliciter les suffrages de l'opposition quand il était, dans d'autres collèges, en ballottage avec un radical.

Au second tour de scrutin, les programmes ne comptent plus. Tel candidat radical, partisan de la nouvelle loi militaire et qui obtient quelques suffrages de moins que le candidat socialiste, se désistera cependant en faveur de ce dernier, sous le prétexte étrange qu'il y a un troisième concurrent en ligne, même si celui-ci est d'accord avec le radical sur la question de la défense nationale. Le fait s'est produit dans bien des collèges, où il a provoqué les résultats les plus choquans. A Nevers, par exemple, M. Massé, ancien ministre du Cabinet Barthou, était candidat radical ; il avait pour concurrens un progressiste qui partageait ses idées sur la nécessité de maintenir la durée du service militaire, et un socialiste qui y était opposé. Au premier tour, M. Massé obtient 5 500 voix et le progressiste 6 900, soit un total de 12 400 ; il se désiste en faveur du socialiste qui a réuni 5 900 suffrages et qui est élu au scrutin de ballottage. En conséquence, les partisans de la loi militaire, qui se composent des deux tiers des électeurs, se trouvent représentés par un adversaire de cette même loi.

Ce qu'il y a de non moins grave, c'est que les concentrations s'opèrent depuis quarante ans, toujours dans le même sens ;

elles s'opèrent vers la gauche et contre la droite, non seulement contre les monarchistes, mais contre les républicains libéraux et progressistes; le 10 mai, elles se sont même tournées contre la Fédération des Gauches et le parti républicain démocratique. Ceux qui invoquent la prétendue nécessité de se coaliser contre la droite ou contre les républicains qui ne sont pas radicaux savent très bien qu'elle n'est qu'une manœuvre destinée à conserver des sièges ou à en gagner de nouveaux : peu leur importe, puisqu'elle réussit. Sous un régime qui accorde tous les sièges à la majorité des votans, la tactique électorale décide de la victoire et les concentrations s'imposent, dans un sens ou dans l'autre, sous peine de défaite.

Examinons maintenant quelques résultats. Dans l'Ouest de la France, dans cette vaste région qui embrasse toute la Bretagne, la Normandie et les départemens voisins, la situation électorale ne s'est pas sensiblement modifiée depuis quatre ans ; la droite gagne, dans divers collèges, les sièges qu'elle a perdus dans d'autres; dans l'ensemble, les suffrages du parti radical ont diminué. Dans l'Est, en Meurthe-et-Moselle, dans les Vosges et la Marne, les déchets du même parti sont assez sensibles, mais ils sont surtout remarquables dans la Seine : là, le parti radical n'a pu faire élire sous son patronage que M. Puech et M. Bokanowski, qui ont d'ailleurs défendu les trois articles essentiels du programme de la Fédération des Gauches. Sur cinquante-quatre députés à élire, le parti radical n'en a donc obtenu que deux dans le département le plus important, dans la capitale de la France et sa banlieue.

En Seine-et-Oise, trois députés radicaux, M. Thalamas en tête, sont battus et, en Seine-et-Marne, deux républicains modérés remplacent un député radical et un socialiste. La politique générale a donc exercé une influence certaine à Paris et dans les environs. Mais, elle n'en a exercé aucune dans le Centre, dans le Sud-Ouest, dans le Midi et dans le Sud-Est : au delà de la Loire, les concurrences de personnes, la politique de clientèle et de clocher, les abus de la candidature officielle sont prépondérans.

Le scrutin d'arrondissement a provoqué, en outre, des résultats non seulement choquans, mais même absurdes: des minorités plus ou moins considérables n'obtiennent pas un seul représentant dans l'Aisne, l'Allier, le Cantal, le Cher, la

Côte-d'Or, la Corrèze, la Creuse, le Jura, la Dordogne, le Gard, la Haute-Garonne, l'Isère, le Puy-de-Dôme, la Haute-Saône, Saône-et-Loire, la Haute-Vienne et bien d'autres départemens. Cinquante députés ont été élus par d'infimes majorités qui n'atteignent pas trois cents suffrages : il eût suffi d'un déplacement de cent cinquante voix en moyenne pour changer le résultat. Dans certains collèges, les candidats qui ont obtenu plus de dix mille suffrages sont battus, alors que d'autres sont élus ailleurs par moins de deux mille. Enfin, lorsque plus de deux candidats sont restés en présence au scrutin de ballottage, le hasard a seul décidé de l'attribution des sièges; un candidat socialiste a été élu dans la première circonscription de Versailles, avec 6000 voix sur 28000 électeurs inscrits, alors que ses trois concurrens en ont obtenu ensemble plus de 14 000; dans le XIVe arrondissement de Paris, un autre socialiste a été nommé par 7000 suffrages sur 14000 électeurs inscrits, alors que ses deux concurrens en ont obtenu 10000; deux autres candidats socialistes ont triomphé, grâce à la même dispersion des voix, dans la 5e circonscription de Saint-Denis et dans la 3e de Sceaux; à Gannat, à Sedan, dans les deux collèges de Troyes, à Angoulême, à Ussel, à Aubusson, à Valence, à Boulogne-sur-Mer, à Toulouse, à Bordeaux, à Nérac, à Clermont, à Perpignan, à Charolles, à Louhans, à Saint-Yrieix, à Saint-Dié et ailleurs, les élus ne représentent que des majorités très relatives, souvent moins du quart des électeurs.

C'est une injustice ajoutée à bien d'autres, et le scrutin de ballottage n'est qu'une prime à l'immoralité. Tous les quatre ans, ce sont, après le premier tour, les mêmes manœuvres, les mêmes tractations, les mêmes échanges, les mêmes désistemens qui provoquent les mêmes scandales. Peut-être ces scandales ont-ils été plus nombreux et plus crians que par le passé, sans doute parce que les convoitises et les luttes personnelles ont été plus âpres : n'a-t-on pas vu, dans un collège que nous pourrions nommer, le conseiller d'une Cour d'appel se désister en faveur d'un concurrent condamné à seize mois de prison pour escroquerie? Et, s'il nous convenait de relever les abus invraisemblables qui ont été commis dans nos collèges coloniaux, à la Martinique où il n'a pas été possible de proclamer le résultat, tant les fraudes ont été nombreuses, en Algérie même où le général Bailloud a été combattu avec la dernière violence par

le gouverneur général, que de sophistications du suffrage universel n'aurions-nous pas à relever et à flétrir ! L'expression de la volonté nationale a été faussée, pour ne pas dire avilie : dans ces conditions, les résultats électoraux ne peuvent être ni décisifs, ni concluans. La Chambre nouvelle n'est pas l'image exacte et fidèle du pays. Ses résolutions ne pourront pas, comme elles devraient le faire, imposer le respect à tous les citoyens.

Cependant cette Chambre existe ; elle va décider, pendant quatre années et pour une large part, des destinées du pays. Elle pourra permettre à certains ministères de vivre et en empêcher d'autres de gouverner. Elle fera des lois que le Sénat pourra ajourner ou amender, mais qu'il ne pourra pas toujours repousser. De quels élémens se compose-t-elle ? Quelles sont les majorités qui pourront s'y former ? Quels projets de loi pourront y être discutés et votés ?

Nous ne pouvons répondre à ces questions par les statistiques officielles et inexactes dont les journaux sont remplis. Pour connaître l'opinion des nouveaux députés, il ne faut pas se borner à lire leurs professions de foi, si difficiles parfois à comprendre ; il faudrait savoir ce qu'ils pensent : or beaucoup ne pensent qu'à une chose, c'est qu'ils sont nommés pour quatre ans et qu'ils doivent s'efforcer d'être réélus. Toutefois nous possédons quelques élémens d'appréciation de nature à nous guider. Par exemple, il est certain que les socialistes comptent dans la nouvelle Chambre 103 membres, tous élus sur le même programme, sauf deux qui ont arboré la cocarde du parti ouvrier révolutionnaire. Il est acquis que le comité exécutif du parti radical et radical-socialiste unifié a donné son investiture à 254 candidats, dont 134 ont triomphé. Mais ces investis n'ont pas tous soutenu le même programme ; beaucoup ont réservé leur opinion sur la question de la durée du service militaire et sur la déclaration contrôlée du futur impôt progressif qui doit frapper tous les revenus et tous les capitaux. En revanche, un certain nombre de radicaux unifiés de l'ancienne Chambre n'ont pas demandé le patronage de la rue de Valois, qui leur semblait compromettant : on peut toutefois les ranger dans la même catégorie que les candidats officiels du parti. Enfin il faut ajouter aux radicaux les républicains socialistes qui votent avec eux et sont au nombre de 13. En faisant le total des

députés socialistes, républicains socialistes et radicaux à peu près orthodoxes, on arrive à un chiffre de 250 à 260. De l'autre côté de la Chambre vont se trouver 16 députés indépendans, 26 membres de la Droite, 34 de l'Action libérale, 54 progressistes, 100 républicains démocratiques qui ont été patronnés par le comité de M. Adolphe Carnot, soit au total 230 députés. Entre ces deux fractions opposées, il reste donc 120 députés environ dont la plupart se rattachent à la Fédération des Gauches et ont soutenu son programme. Nous ne donnons ces chiffres, d'ailleurs approximatifs, qu'à titre d'indication. Mais ils suffisent pour démontrer qu'aucune majorité unie et disciplinée ne saurait exister dans la nouvelle Chambre. Il en existera plusieurs, assez diverses, et qui pourront permettre à des ministères de tendances différentes de vivre pendant un délai plus ou moins long.

Serait-il possible, tout d'abord, de reconstituer le « bloc » radical et socialiste qui a été formé sous le ministère Combes et dont M. Jaurès était alors le chef le plus influent? Aux 260 députés de l'extrême-gauche dont nous avons parlé, on peut sans doute en ajouter sur le papier une soixantaine dont les opinions sont assez flottantes pour qu'ils puissent successivement se rallier à toutes. Cette opération, en apparence assez simple, se heurte cependant à bien des difficultés. Quel serait le chef de cette majorité disparate? Quel serait le président du Conseil d'un Cabinet qui s'appuyerait exclusivement sur le parti radical et sur le parti socialiste? D'autre part, quelles seraient les conditions imposées par le parti socialiste au ministère qui solliciterait son concours? Et ces conditions, qui seraient certainement impérieuses, pourraient-elles être acceptées par tous les députés radicaux? Ceux qui proposent de revenir à la politique de M. Combes oublient que, depuis dix ans, d'autres problèmes ont surgi; qu'il ne s'agit plus de traquer des congrégations religieuses déjà dispersées, mais d'équilibrer le budget, de trouver des ressources pour combler le déficit. Sur ce point, les radicaux et les socialistes sont-ils absolument d'accord? Évidemment non. Et ils ne le sont pas davantage sur la question de la durée du service militaire, encore moins sur la réforme électorale. Si donc une majorité composée de l'extrême-gauche venait à se constituer, elle serait condamnée à ne subsister que par l'équivoque, ce qui n'est pas une garantie de solidité.

Une autre majorité pourrait encore se former si les radicaux et les membres de la Fédération des Gauches, réconciliés après la bataille où ils se sont porté des coups si rudes, s'entendaient pour soutenir un ministère de « large concentration républicaine » qui n'aurait plus besoin du concours des socialistes. Cette majorité, un peu moins divisée que la précédente, pourrait à la rigueur, — mais ce n'est pas sûr, — se mettre d'accord sur le problème financier : elle ne le serait pas du tout sur la réforme électorale, un peu négligée par les socialistes qui, d'ailleurs, s'empresseraient de la défendre le jour où l'on tenterait de gouverner sans leur consentement.

Enfin il ne serait pas impossible qu'une majorité, composée des radicaux les moins intransigeans et de tout le Centre de la Chambre, pût se former sous l'impulsion de la Fédération des Gauches. Après tout, M. Briand et ses amis ont remporté une victoire morale, puisqu'ils ont obligé un nombre considérable de leurs adversaires à s'inspirer de leurs idées. En manœuvrant avec habileté, — car les manœuvres parlementaires sont aussi nécessaires que les manœuvres électorales, lorsque les partis ne sont pas disciplinés, — un ministère, présidé par M. Briand ou par M. Delcassé, ne serait nullement incapable de vivre. Et, pour conclure, nous dirons que les deux dernières hypothèses semblent pouvoir se réaliser plus aisément que la première. Mais la vérité est que toutes les combinaisons pourront être tour à tour essayées, abandonnées et reprises; qu'aucune majorité durable ne pourra se constituer et que, vraisemblablement, les crises ministérielles se succéderont comme sous la législature précédente, tous les ans, sinon tous les six mois.

Quelle a été, d'autre part, la réponse du pays aux trois questions principales qui lui ont été posées? Nous avons eu la patience de lire la plupart des professions de foi des nouveaux élus qui ne sont point, du reste, d'une parfaite lucidité; beaucoup sont volontairement équivoques, d'autres insignifiantes. Il ne résulte pas moins de nos recherches attentives que la victoire du parti radical n'est point aussi complète qu'il le proclame. Sur la question de la durée du service, 140 députés se sont prononcés pour une réduction immédiate à deux années et 135 environ pour un allégement progressif : ceux-ci ont dû reconnaître qu'il fallait « procéder par étapes, » organiser tout

d'abord l'instruction militaire des jeunes gens, fortifier les réserves, maintenir par divers moyens les effectifs de nos troupes de couverture. Il est clair que ces mesures demanderaient du temps pour être appliquées et pour donner des résultats satisfaisans. On peut donc espérer que si, pendant la législature qui s'ouvre, la loi militaire est complétée, elle ne sera pas modifiée aussi profondément que l'exigent les socialistes.

En ce qui touche le problème fiscal, on ne peut pas se prononcer avec une certitude absolue sur l'opinion des députés : les uns ont employé des formules contradictoires, en demandant, par exemple, un impôt progressif sur le revenu déclaré, mais sans inquisition ni arbitraire; d'autres ont soutenu qu'il fallait taxer plus largement la « richesse acquise » que les produits du travail, sans se douter que notre système actuel d'impôts leur donnait déjà ample satisfaction. Quoi qu'il en soit, 230 députés environ ont accepté la formule intégrale du Congrès de Pau; mais ils n'ont pas pris la peine d'en expliquer le sens, ils n'ont pas dit en quoi consisterait la déclaration et comment s'exercerait le contrôle. Dans ces conditions, le débat va continuer, peut-être plus confus que jamais, devant la nouvelle Chambre. Sans doute, un ministère qui s'appuierait sur les socialistes devrait s'efforcer de faire aboutir un projet d'impôt personnel et progressif sur le revenu, dont l'application serait d'ailleurs très compliquée et surtout très lente. Mais s'il obtenait, ce qui n'est pas sûr, une majorité au Palais-Bourbon, réussirait-il à entraîner le Luxembourg dans une voie aussi dangereuse pour nos finances? Il ne pourrait pas, croyons-nous, imposer la rente et frapper les revenus sous une forme inquisitoriale dans les circonstances actuelles. Quel que soit ce ministère, il devra comprendre la nécessité de ne pas alarmer davantage les capitaux; il aura besoin de contracter à bref délai un emprunt d'un milliard et demi pour payer les dépenses extraordinaires de l'occupation du Maroc, de la Guerre et de la Marine, pour alléger la dette flottante et couvrir le déficit assez élevé du budget de l'exercice 1914 qui n'est même pas encore voté. S'il obéissait aux ordres des socialistes et s'il aggravait ainsi la crise qui sévit sur le marché des capitaux, son emprunt indispensable ne serait pas souscrit : comment le Trésor public pourrait-il alors tenir ses engagemens?

La question qui a fait le moins de bruit au cours de la

période électorale, est la seule qui ait réuni, sans contestation possible, une majorité imposante : nous voulons parler de la réforme qui nous tient le plus à cœur, de la représentation proportionnelle. Près de quatre cents députés se sont prononcés en sa faveur dans leur profession de foi. Le scrutin d'arrondissement n'a plus trouvé de défenseurs; le ministère l'a abandonné et il a reconnu qu'un nouveau mode de scrutin s'imposait : toutefois, pour ne pas mécontenter ses amis, il a paru préférer le scrutin de liste majoritaire au scrutin de liste proportionnel, ce qui ne changerait rien aux abus, aux injustices et aux scandales dont on a tant de raisons de se plaindre. Dans un pays où le suffrage uiversel aurait le dernier mot, c'est donc par la discussion de la réforme électorale, énergiquement approuvée en 1910 et qui n'a plus été sérieusement combattue en 1914, que la Chambre nouvelle devrait inaugurer ses travaux. Si elle ne le fait pas, que fera-t-elle? Elle se livrera à des récriminations inutiles sur les luttes du passé; elle se condamnera à suivre les erremens de sa devancière; à agiter tous les problèmes sans les résoudre; à pratiquer une politique d'arrondissement, ruineuse pour les finances publiques et désastreuse pour l'intérêt national. Si elle réalisait, au contraire, une réforme électorale digne de ce nom, également juste pour tous les partis et susceptible de les contraindre à se discipliner, elle se dégagerait de la servitude qui l'oblige à satisfaire des appétits pour conserver des mandats. Elle pourrait changer ses habitudes mauvaises, améliorer le régime parlementaire, en lui donnant plus de cohésion, de stabilité et de clarté. Nous voudrions espérer qu'elle remplira ses engagemens et son devoir, qu'elle n'attendra pas d'être acculée à une impasse, au désarroi et à l'impuissance, pour accomplir cette œuvre de saine politique, de justice et d'honnêteté.

GEORGES LACHAPELLE.

ROGER BACON

LA FORMATION INTELLECTUELLE D'UN HOMME DE GÉNIE AU XIIIe SIÈCLE

Au début du XVIIe siècle, Gabriel Naudé, dans une *Apologie pour les grands hommes accusés de magie*, proclamait Roger Bacon le plus éminent des chimistes, des astronomes et des mathématiciens de son temps. D'Alembert, qui ne pouvait connaître que l'*Opus majus* édité par Jebb et incomplet, le met au nombre des « génies supérieurs qui savent s'élever au-dessus de leur siècle et puiser leurs connaissances dans leur sagacité et dans l'étude de la nature. » Aujourd'hui que l'on saisit mieux son œuvre, sans la posséder complètement encore, on voit en lui un homme de génie, l'égal des plus grands dans ce XIIIe siècle qui tient une place considérable dans l'histoire du christianisme et de l'humanité.

Toute sa vie, il a recommandé et pratiqué l'étude des sciences déjà cultivées en Occident au XIIe siècle et de celles dont le XIIIe y faisait l'apprentissage. Ce fut l'un des rénovateurs de la méthode expérimentale, l'un des hommes qui ont cherché à prolonger la vie humaine par des moyens tirés de l'observation et de l'expérience, l'un des ancêtres de Képler en optique et de nos modernes physiciens pour la propagation de la force. Hauréau et Littré, Renan et Bridges en ont même fait un positiviste avant Auguste Comte. C'est, en outre, l'homme le plus érudit de son temps, chez qui fleurissent presque toutes les idées de la Renaissance du XVe siècle : il étudie et veut qu'on étudie les langues étrangères, le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe. C'est

un des fondateurs de la science du langage, de la grammaire et de la philologie comparées. Après Sénèque, avant Condorcet, il compte sur les progrès des méthodes et des recherches pour le développement de la science, mais aussi de la métaphysique ou de la philosophie, de la morale et de la théologie. Car c'est aussi l'un de ceux qui ont précédé les modernes dans l'histoire comparée des religions, l'un des créateurs de la direction théologique qui aurait rendu la Réforme inutile et maintenu l'union étroite de la science, de la philosophie et de la religion.

Roger Bacon fait grand honneur à l'Angleterre : c'est un des représentans les plus caractéristiques de son esprit religieux et pratique, qui entend maintenir le passé en édifiant l'avenir. Et l'on comprend fort bien qu'on commémore prochainement son souvenir à Oxford par des fêtes et des publications partielles, que suivra bientôt, nous l'espérons, une édition complète de ses œuvres.

La France a été, presque autant que l'Angleterre, la patrie de Roger Bacon. C'est en France qu'il a longtemps vécu, qu'il a étudié et enseigné, qu'il a écrit ses ouvrages les plus célèbres, qu'il a rencontré le maître dont l'influence fut sur lui prépondérante, le Picard Pierre de Maricourt. La langue de ses œuvres capitales, si différente de celle de saint Thomas et de la plupart de ses contemporains, fait parfois songer par sa précision, sa sobriété, sa forme alerte et vive, à celle de Voltaire autant qu'à celle de Sénèque. Aussi la France a-t-elle grandement contribué à faire revivre son souvenir. Un des premiers, Naudé le disculpait de l'accusation de magie. C'est Victor Cousin qui a provoqué la découverte de la curieuse Morale, omise dans les deux premières éditions de l'*Opus majus*. Émile Charles a préparé les matériaux d'une édition qui eût été excellente, si l'on en juge par sa monographie sur Roger Bacon, la meilleure que nous ayons encore, et par les extraits des manuscrits qui l'accompagnent. Enfin les recherches faites depuis vingt ans dans notre pays n'ont pas été sans action sur la forme même que prendra la Commémoration anglaise, d'abord limitée à l'érection d'une statue, au Muséum d'histoire naturelle d'Oxford.

Montrer la formation intellectuelle d'un homme qui fut un des plus grands de la période médiévale, et que les modernes peuvent encore interroger avec fruit, c'est mieux faire comprendre l'homme et son temps, c'est aussi travailler à diriger,

en des voies fécondes, l'intelligence moderne. D'autant plus que d'excellens esprits commencent à s'apercevoir que si l'école, primaire, secondaire ou supérieure, est d'un grand secours pour l'acquisition des connaissances et la conduite ultérieure de la vie, elle est incapable de former complètement l'homme et ne saurait le dispenser du travail intellectuel et personnel, nécessaire au savant pour devenir un maître véritable, à chacun de nous pour s'adapter aux conditions de l'existence et s'acquitter de ses obligations diverses.

I

On dit Roger Bacon né en 1214. En 1267, il écrit que sa famille est noble et riche, que son aîné vit avec sa mère et d'autres frères, qu'il a pris parti pour le Roi dans sa lutte contre les seigneurs et le peuple, qu'il a été exilé et dépouillé. Roger Bacon a aussi un frère qui est scolastique, d'excellens amis, dont quelques-uns même, presque aussi pauvres que le franciscain à qui toute propriété est interdite, réussissent à lui procurer l'argent indispensable pour préparer sa réponse au Pape. Mais nous ignorons ce que fut pour lui cette éducation de la famille qui a parfois tant d'influence sur le développement ultérieur de l'individu et qui, un siècle plus tôt, amenait Abélard à renoncer à la gloire des armes, à sa part d'héritage, à son droit d'aînesse pour étudier la philosophie et la dialectique, pour parcourir les provinces et disputer avec ceux auprès de qui cet art était en honneur. Nous ne pouvons dire non plus avec précision ce qu'il retira de cet enseignement diffus que la vie offre à tout venant; mais il a toujours su se bien servir de ses yeux et de ses oreilles, comme le prouvent diverses mentions d'hommes et d'événemens contemporains qu'il signale à propos des idées dont il fait au Pape l'exposition.

Nous savons qu'il reçut l'éducation des écoles, qu'il la compléta par ses relations personnelles avec des maîtres d'Angleterre et de France, par l'étude de leurs écrits et des écrits antérieurs, latins et grecs, juifs et arabes, mais surtout par un travail ininterrompu pendant toute son existence et par l'emploi simultané de l'autorité, du raisonnement et de l'expérience.

La tradition rapporte qu'il étudia aux écoles déjà célèbres d'Oxford, au collège de Merton ou à celui du Nez de bronze

(Brazen nase Hall), qu'il annonçait une intelligence supérieure et qu'il obtint des succès précoces. Il nous apprend qu'il eut des maîtres fameux et qu'il fut lui-même célèbre par son enseignement, qu'il prit part, comme élève et comme maître, aux exercices scolaires auxquels il attribue une grande valeur pour l'éducation intellectuelle.

L'homme a besoin de maîtres : « Livré dès sa naissance à l'ignorance et à l'erreur, il répugne à la raison comme une brute; même arrivé à l'âge de discrétion, il ne rechercherait jamais la sagesse si ses parens, ses maîtres, ses supérieurs ne l'y forçaient. Et en ce cas encore, il est rebelle au point qu'il profite fort peu dans ses trente premières années. Pris ensuite par des habitudes d'ignorance et d'erreur, il méprise ce qui a le plus de valeur pour rechercher les richesses et les plaisirs de la vie charnelle. C'est la conséquence du péché originel, de nos péchés, contraires par leur nature à la sagesse; c'est la conséquence encore des quatre causes, autorité injustifiée, sentiment du vulgaire ignorant, puissance de l'habitude, obstination de l'âme qui se console de son ignorance, en réprouvant ce qu'elle ne sait pas. » Il en a besoin encore si l'on considère la manière dont les sages ont composé leurs écrits : pour cacher leur pensée au vulgaire, pour n'être compris que des plus studieux et des plus savans, ils y ont mis une quantité innombrable de passages rendus obscurs par des caractères, des vers ou des chants, des paroles énigmatiques et figuratives, par l'emploi des consonnes non accompagnées de voyelles, à la façon des Hébreux, des Chaldéens, des Syriens et des Arabes, par le mélange de lettres de divers genres, hébraïques, grecques et latines, ou même de lettres forgées à volonté, enfin en notant et écrivant avec brièveté et rapidité, comme les notaires. Comment sans maître pourrait-on les comprendre alors qu'on ne peut, avec tout ce qui a été écrit pour l'expliquer, saisir seul le problème soulevé par Porphyre, à propos des universaux ? C'est parce qu'ils n'ont pas eu de guides capables de leur faire comprendre la philosophie dont étaient en possession les écoles du XIIIe siècle, c'est pour avoir voulu être maîtres avant d'avoir été disciples, que Thomas d'Aquin et Albert le Grand, que les jeunes gens des deux ordres mendians, abordant ainsi l'étude de la théologie, qui requiert toute la sagesse humaine, n'en ont tiré aucun fruit, et que la corruption des études a été suivie par la corruption

de la vie et des mœurs. Même un jeune homme d'une grande pureté, qui n'a jamais commis un péché mortel, qui est attentif et diligent, comme l'est ce Jean dont Roger Bacon fait un si grand éloge à Clément IV, ne saurait s'instruire s'il ne reçoit l'enseignement écrit par un manuel et l'enseignement oral par un maître.

D'une façon générale, Roger Bacon estime infiniment tous les exercices du *Studium* ou de l'école, la conférence ou la lecture, faite ou entendue, la discussion que l'on dirige ou à laquelle on prend part. Ceux qu'il attaque, Alexandre de Halès, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin et les membres des deux ordres mendians ignorent les sciences vulgarisées, et à plus forte raison les sciences nouvelles, parce qu'ils n'ont pas assisté comme étudians aux conférences et aux discussions sur les matières qu'elles comportent, parce qu'ils n'ont été préparés ni à faire des conférences, ni à diriger des discussions de ce genre. Roger Bacon, lui, en Angleterre et en France, a suivi des conférences et assisté à des discussions; il a lui-même enseigné à Oxford et à Paris, il a dirigé des réunions d'étudians où l'on discutait et où l'on comparait les textes, comme en témoignent de nombreux passages, épars dans ses œuvres, et les divers commentaires qui restent encore manuscrits.

Et il semble bien qu'il utilise pleinement, après l'avoir acquise tout entière, dans sa forme et sa matière nouvelles, la méthode telle qu'elle est constituée au XIIIe siècle. Elle oblige à examiner tous les aspects d'une question; c'est le syllogisme, avec ses combinaisons diverses et ses liaisons nécessaires d'argumens; c'est le raisonnement parfait pour la forme, sinon pour la matière, dont la valeur doit être établie d'une autre façon.

Le progrès est plus considérable encore, si l'on considère les connaissances dont dispose le XIIIe siècle. L'Occident chrétien avait vécu à peu près jusqu'alors, — en dehors de la théologie, au sens large du mot, — sur le trivium et le quadrivium. La grammaire latine était sommairement étudiée; la rhétorique n'était guère plus approfondie, comme le montre, au XIe siècle, le curieux *Didascalion* de Conrad de Hirschau; la dialectique s'apprenait dans les sept ouvrages qu'on possédait déjà au Xe siècle, les *Catégories* et l'*Interprétation* d'Aristote, l'*Isagoge* de Porphyre, les *Divisions* et les *Topiques*, les *Syllogismes catégoriques et hypothétiques* de Boèce. Pour le quadrivium,

l'arithmétique était puisée chez Boèce, et un élève de Gerbert croyait avoir fait un travail fort difficile quand il avait composé une théorie de la division; la géométrie, l'astronomie, la musique se présentaient sous des formes aussi rudimentaires. Il faut ajouter, pour quelques-uns tout au moins, les *Aphorismes* d'Hippocrate, le *Timée* de Platon traduit et commenté par le plotinien Chalcidius, Macrobe qui donne sur l'âme et les trois hypostases les doctrines de Plotin, Aulu-Gelle et ses *Nuits attiques*, Marcianus Capella, et certaines doctrines conservées par saint Augustin.

Mais les Byzantins sont restés en possession de l'héritage antique qu'ils ont accru dans tous ses domaines; les Arabes l'ont acquis, par l'intermédiaire des Syriens et des Byzantins, et ils l'ont augmenté plus encore. Leurs philosophes sont souvent des théologiens, des astronomes, des mathématiciens, des juristes et des médecins. Ils ont des observatoires et dressent des tables astronomiques; ils avancent l'algèbre et la trigonométrie, l'optique, l'alchimie spéculative et pratique; ils pratiquent la dissection et la vivisection. En toute chose, ils recourent à l'observation et à l'expérience. Or, dès le milieu du XIIe siècle, l'archevêque de Tolède, Raymond, fait traduire en latin une bonne partie des ouvrages qu'avaient écrits les Arabes et leurs collaborateurs les Juifs : ces traductions se répandent en France et dans les pays voisins. Puis c'est Frédéric II qui rassemble autour de lui des Sarrasins et des Juifs, avec lesquels il entreprend des traductions nouvelles. C'est, en 1204, la prise de Constantinople et la fondation d'un empire latin où les Occidentaux peuvent trouver des livres et des maîtres. Tout le savoir acquis par les générations antérieures est mis ainsi à leur portée et ils peuvent même, ce qui est infiniment plus précieux, s'assimiler les méthodes de découverte et d'invention par lesquelles il a été rassemblé.

Roger Bacon utilise tout à la fois les méthodes d'enseignement et les méthodes de recherche. Il combine l'enseignement écrit et l'enseignement oral, pour que les étudians en tirent tout le profit possible. Ainsi il a écrit, avant d'entrer chez les Franciscains, beaucoup de choses pour servir à l'instruction des jeunes gens, sans doute des *Sommes* ou des *Manuels*, auxquels il faut joindre ses *Commentaires* sur la Physique, la Métaphysique, le traité des Plantes, le Secret des Secrets. Ce qu'il a

pu apprendre en vingt, trente ou quarante ans, il l'enseignerait en un an à un enfant docile, par la parole et avec un écrit dont la rédaction n'aurait réuni que des choses assurées. Ce qu'il sait du pouvoir des langues et des sciences, il le transmettrait de vive voix à un homme attentif et confiant, en un quart ou une moitié d'année, pourvu qu'il eût composé auparavant un écrit sous forme de résumé. Aucune difficulté ne demeurerait dans les écrits qu'il envoie au Pape, s'il pouvait les interpréter de vive voix. C'est que, dans les grandes choses, l'écriture ne suffit pas, il y faut une parole vivante. Sur la puissance de la parole, Roger Bacon expose une curieuse théorie. Toute action, en nous ou en dehors de nous, s'explique par ce que Roger Bacon appelle la multiplication des espèces et que l'on rapproche, non sans raison, de la moderne propagation de la force. Les vertus ou espèces que l'agent émet hors de lui changent les choses. Or l'homme, supérieur à tous les agens corporels, produit plus de vertus et d'espèces : il agit par ses œuvres, mais plus encore par ses paroles qui, formées intérieurement, possèdent une puissance plus grande. La parole modifie l'air et, par suite, ce qu'il contient, d'autant plus fortement que l'âme a une pensée, un désir, une intention plus énergiques, qu'elle est plus pure et que la grâce divine lui est accordée avec plus d'abondance, que le corps est plus puissant par son obéissance à l'âme, que la constellation céleste est plus favorable. C'est d'ailleurs une action naturelle, non magique. Ainsi Dieu fit le monde par sa parole, par son Fils ou son Verbe ; ainsi les prophètes et les sages anciens agirent sur la matière pour les pluies, les sécheresses et les autres modifications de l'air; ainsi furent produits tous les miracles et les choses admirables qu'on rapporte aux saints; ainsi s'expliquent toutes les espèces de fascinations, les chants, les incantations, les caractères, les déprécations instituées dans l'antiquité par des hommes de vérité ou plutôt ordonnées par Dieu et les anges et qui conservent leur vertu première, par exemple dans les épreuves du feu et de l'eau, les exorcismes, dans les paroles des sacremens; ainsi encore les philosophes crurent qu'on peut attirer, transformer ou mettre en fuite les hommes et les brutes, les serpens et les dragons des cavernes; ainsi enfin les tyrans et les méchans furent convaincus ou confondus, les saints, les philosophes, les gens de la plèbe, comme l'attestent les histoires, ont forcé les hommes à obéir à la vérité.

De là résulte la valeur de l'enseignement oral qui oblige d'ailleurs l'élève à interroger, le maître à exposer et à répondre clairement. La première conséquence, c'est que toute la puissance de la sagesse brille ou doit briller dans le *Studium*, l'Université ou l'École; c'est que sa beauté, sa grandeur, son utilité apparaissent dans les exercices de la discipline scolastique, avant de se montrer dans la direction de l'Église et de la république des fidèles, dans la conversion des infidèles et dans la répression de ceux qui ne peuvent être convertis. La seconde, c'est que, si les écoles des réguliers et des séculiers négligent ce qui est le plus précieux de la sagesse, le Pape doit intervenir pour y remettre l'ordre en instaurant l'enseignement qui convient.

Ainsi Roger Bacon a pris, dans les écoles, l'habitude des exercices auxquels on s'y livre. Mais, au lieu de ne leur laisser qu'une valeur verbale et purement scolaire, comme on fit souvent par la suite, il les a complétés et perfectionnés; il a voulu qu'ils devinssent le meilleur des moyens par lesquels on peut sinon augmenter, du moins transmettre la sagesse.

De même si les maîtres, au sens large du mot, ne lui ont pas manqué, c'est qu'il a su les chercher. Il a fait tout ce qu'il fallait pour entrer en relations avec les contemporains comme pour se procurer les œuvres de ses prédécesseurs. Et cela, dès sa jeunesse, ce qui lui a permis de se renseigner admirablement. Il a appris, d'hommes d'une grande simplicité et qui n'ont aucun nom dans les écoles, plus de choses utiles, que de ses maîtres fameux. Il sait que beaucoup de Latins travaillent sur les métaux et les couleurs, mais que très peu fabriquent vraiment et utilement les couleurs, que presque aucun ne fait les métaux, que fort peu connaissent les travaux propres à la prolongation de la vie, que peu même savent bien distiller, sublimer, calciner, résoudre et faire les opérations par lesquelles on arrive à la connaissance assurée des choses inanimées et à la certitude en alchimie spéculative, en philosophie naturelle, en médecine; il n'y en a pas trois qui aient travaillé pour savoir ce qu'est l'alchimie spéculative, c'est-à-dire ce qu'enseignent, en dehors de l'expérience, les auteurs et les livres; un seul, le maître des expériences, est puissant et très habile dans la science double qu'est l'alchimie. S'agit-il des mathématiques? Deux hommes seuls les possèdent parfaitement, Jean de Londres et Pierre de

Maharncuria, le Picard; deux les connaissent bien, maître Campanus de Novare et Nicolas, le maître d'Amaury de Montfort. L'optique n'a encore été enseignée ni à Paris, ni chez les Latins, excepté deux fois à Oxford, — peut-être par Roger Bacon lui-même. — Il n'y a pas trois hommes qui en connaissent le pouvoir et Albert, qu'on loue de si merveilleuse façon, l'ignore entièrement, puisqu'il n'en dit rien dans ses livres. Aucun auteur, aucun maître ancien ou moderne n'a écrit sur la multiplication des espèces. Aucun Latin, en dehors du plus sage de tous, ne peut donner une explication satisfaisante de l'arc-en-ciel et des cercles colorés, non plus que des marées. Roger Bacon connaît les astronomes qui peuvent corriger le calendrier. C'est avec l'un d'eux qu'il a dressé la table latine : deux savans seulement, dont l'un est un théologien très sage et un excellent homme, sont à même de comprendre les deux tables d'astronomie que Jean est chargé d'expliquer au Pape. Comme le vulgaire avec ses docteurs en vogue ne vaque guère aux opérations de la sagesse, on n'ose parler en public des ouvrages astronomiques, par peur d'être appelé magicien. La science expérimentale est tout à fait ignorée de la plupart des étudians : un seul Latin peut être loué pour les œuvres et en comprendre les principes. Enfin, en ce qui concerne la division des lieux du monde, Roger Bacon consulte les auteurs et les hommes qui ont voyagé de son temps par terre et sur mer ; en particulier, il confère avec frère Guillaume, envoyé en 1253 chez les Tartares, et aussi avec beaucoup d'autres qui ont exploré l'Orient et le Midi.

Son information n'est pas moins riche pour les langues. Il a trouvé des Latins qui parlent grec, arabe, hébreu, très peu qui sachent la grammaire et soient capables de l'enseigner. Des Grecs et des Hébreux d'ailleurs, il n'en est guère qui puissent exposer les règles de leur langue. Dans toutes les écoles de Paris, dans tout le royaume de France, il est honteux qu'on n'ait trouvé personne qui sût lire la lettre envoyée par le soudan de Babylone et y proposer une réponse.

Les premiers professeurs dont l'action s'est certainement fait sentir sur Roger Bacon constituent ce qu'on peut appeler le groupe d'Oxford. On y place d'ordinaire Robert Bacon, Richard Fitzsacre, Edmond Rich, et maître Hugues, peut-être Hugues de Saint-Cher. Robert et Richard, très liés pendant toute leur vie,

étudièrent à Oxford, à Paris et s'occupèrent surtout de théologie. Au témoignage de Mathieu Paris, Robert attaqua violemment, dans un sermon prêché pour l'ouverture du Parlement en 1233, le ministre favori du Roi, Pierre des Roches, qui appelait aux places et aux honneurs ses compatriotes du Poitou. De Richard, on a des commentaires sur les *Sentences* de Pierre Lombard. Quant à Edmond Rich, il acheva ses études à Paris, peut-être avec Alexandre de Halès. Selon Roger Bacon, il expliqua le premier, à Oxford, la *Réfutation des Sophistes*, d'Aristote ; il fut archevêque de Cantorbéry et canonisé après sa mort. Maître Hugues, dit Roger Bacon, fit le premier à Oxford des conférences sur les *Analytiques postérieurs*, où se trouve la célèbre théorie aristotélicienne de la démonstration. Ainsi Roger Bacon connut à Oxford tout l'*Organon* d'Aristote, la logique ancienne, comme dit le Concile de 1215, et la logique nouvelle qu'ignorait Abélard ; il eut, par Robert Bacon et par Edmond Rich, des exemples d'indépendance et de sainteté dont il semble bien avoir conservé le souvenir.

Par Roger Bacon encore, nous savons qu'il y a des naturalistes anglais, opposés aux naturalistes parisiens sur une question d'importance capitale, la génération des humeurs par les élémens et celle des êtres inanimés, des végétaux, des animaux et des hommes par les humeurs. Que ce groupement des naturalistes d'Oxford, d'un côté, et des naturalistes de Paris, de l'autre, ait été imaginé par Roger Bacon ou qu'il se soit formé autour des deux Universités, il vaut la peine de le relever, puisqu'il s'agit, pour Roger Bacon, du fondement de la philosophie naturelle, de la médecine et de l'alchimie, surtout si on le rapproche de cette confrérie d'alchimistes dont les travaux, communiqués à tous ses membres, ont été mis en pleine lumière par Marcelin Berthelot ; car on comprend mieux ainsi que Roger Bacon ait avancé, sur la puissance du travail collectif, des idées qui furent en partie réalisées deux ou trois siècles plus tard par la création des Académies.

D'autres personnages, souvent cités par Roger Bacon, sont associés par lui aux maîtres anciens et aux sages antiques dont les modernes ont perdu les voies : ce sont Robert de Marisco, Thomas évêque de Saint-David et Guillaume Lupus, dont nous ne connaissons que les noms ; Guillaume de Shyrwode et Jean de Londres, Adam de Marisco et Robert Grosse-Tête, évêque de

Lincoln. Guillaume de Shyrwode, trésorier de l'église de Lincoln, beaucoup plus savant qu'Albert dans la philosophie commune, n'a pas d'égal dans la grammaire des Latins, dans la logique ordinaire, dans la physique et la métaphysique qu'enseignent les écoles, sans se livrer toutefois aux recherches originales sur les sciences dont l'étude est, selon Roger Bacon, indispensable aux philosophes et aux théologiens. Les traités de logique qu'il a laissés sont d'ailleurs un commentaire tout à fait remarquable des parties de l'Organon relatives au langage et au raisonnement. Jean de Londres est l'un des deux seuls mathématiciens parfaits, qui sont capables tout à la fois de s'assimiler les connaissances acquises et de les augmenter. Si l'on admet, avec Émile Charles, qu'il se confond avec le Jean Basingestokes qui aurait rapporté d'Athènes le *Testament des Douze Patriarches*, il aurait poursuivi déjà l'idéal tracé par Roger Bacon et joint l'étude des langues à celle des sciences.

Adam de Marisco est presque toujours associé à son maître Robert de Lincoln dans la pensée de Roger Bacon comme ils le furent dans leur vie même. Ce sont les deux plus grands clercs du monde, travailleurs infatigables, parfaits en toute sagesse. Par l'étude des mathématiques, ils se sont rendus maîtres de toute science et capables d'expliquer, avec leurs causes, les choses divines et humaines. Par celle des langues étrangères, ils méritent d'être rapprochés de Salomon, d'Aristote, d'Avicenne. Pour l'enseignement de la théologie, ils emploient la Bible ; et non les *Sentences* de Pierre le Lombard. Par l'intellect agent, ils entendent surtout Dieu : Adam de Marisco explique à Roger Bacon comment le bienheureux Ambroise put voir les obsèques de saint Martin grâce à l'illumination divine. Les anges lui montrèrent un corps dans lequel était l'âme du bienheureux Martin. Les démons portent donc toujours l'enfer avec eux, puisque les esprits n'ont pas de distance locale et, comme les anges, ils savent ce qui se fait en divers lieux.

Robert de Lincoln est, en outre, placé parmi les hommes saints et bons dont peu de prélats imitent la vie. S'il n'a pas assez connu le grec et l'hébreu pour faire lui-même des traductions, il a eu beaucoup d'aides. De la Grèce, de l'Italie méridionale, il a fait venir des livres de grammaire, des œuvres religieuses, des hommes qui savaient le grec et qui ont passé le reste de leur vie en Angleterre. Par la longueur de sa vie, par

les voies admirables qu'il a suivies, il a su les sciences beaucoup mieux que les autres hommes, de telle façon que, parmi les traducteurs, seul il a connu les sciences, comme seul Boèce a connu les langues : les Latins lui doivent ainsi les livres du bienheureux Denys l'Aréopagite, de Jean Damascène et d'autres auteurs consacrés. D'ailleurs, il a fait mieux que des traductions, il a négligé les livres d'Aristote et leurs voies : par son expérience propre, par d'autres auteurs, par d'autres sciences, surtout par les mathématiques et par l'optique, il a traité des matières touchées par Aristote plus sûrement que ne font les mauvaises traductions de ses œuvres, comme le prouvent ses écrits sur l'arc-en-ciel, les comètes et d'autres problèmes. En fait, nous ne savons guère sur l'œuvre scientifique de Robert Grosse-Tête que ce qu'en dit Roger Bacon. Toutefois, Bridges a signalé, dans un des opuscules de Robert, des pages qui ressemblent fort à ce qu'on trouve chez Roger Bacon sur la propagation de la force, sur les lois de la réflexion et de la réfraction. Et il y a, dans ses écrits, d'autres indications à relever. Augustinien et plotinien, par ses commentaires sur la Théologie mystique du Pseudo-Denys, par la glose sur la *Consolation de la philosophie* de Boèce, il l'est encore et fait songer au *Livre des Causes* et à l'*Élévation théologique* de Proclus dans ses Commentaires sur les seconds Analytiques d'Aristote : « Il y a une science synthétique, acquise sans le secours des sens... Si la partie supérieure de l'âme humaine que l'on appelle l'intelligence, n'était pas offusquée, embarrassée par la pesante masse du corps, elle recevrait la science complète du rayonnement de la lumière supérieure, sans rien devoir aux sens. Un jour, dépouillée du corps, elle jouira de ce privilège que déjà, dit-on, possèdent quelques élus, affranchis en ce monde de tout contact avec les fantômes des choses corporelles. Mais la pureté du regard de l'âme étant troublée, gênée par ce corps corrompu... la raison ne connaît l'essence de l'universel en acte qu'en la dégageant, par le moyen de l'abstraction, de la multitude des individus et elle se trouve alors en présence de l'un et du même, recueilli suivant son jugement, d'un grand nombre de singuliers. Ainsi, par le moyen des sens, on recherche et on dépiste l'universel dégagé de ses particuliers. » Il y a des affirmations analogues dans le Traité sur Dieu, les anges, l'âme humaine. « Dieu est la forme de toutes les choses, étant essen-

tiellement en elles. L'âme n'est ni dans le cerveau, ni dans le cœur ; n'étant pas corporelle, elle ne siège dans aucun organe. Comme Dieu est partout et tout entier en même temps dans l'univers, l'âme est tout entière et en même temps dans le corps animé. » Ainsi Aristote est venu au XIIIe siècle avec les commentateurs et les intermédiaires grecs et latins, arabes et juifs qui se nourrirent de la pensée de Plotin ; ainsi le maître des représentans d'Oxford est un savant, soucieux de l'expérience, mais aussi un métaphysicien et un théologien à tendances mystiques.

Mathieu Paris et la tradition légendaire font de Robert un champion des libertés civiles, un réformateur des abus ecclésiastiques qu'il dénonce chez les Hospitaliers et les Templiers, comme il se plaint du pouvoir de l'or à la cour de Rome et se refuse à satisfaire, en raison même de son vœu d'obéissance, aux demandes d'argent incessantes d'Innocent IV. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les prélats de son entourage de le présenter comme un catholique plus saint, plus religieux, plus excellent qu'eux-mêmes, comme un grand philosophe versé dans la littérature latine et grecque, zélé pour la justice, ennemi de la simonie.

Roger Bacon a-t-il attribué au groupe d'Oxford plus d'originalité qu'il n'en eut réellement ? Nous l'ignorons. En tout cas, il lui doit en partie le respect de la sainteté, l'amour de la moralité, l'indépendance du jugement, l'habitude de l'observation, interne et externe, le goût des sciences, des langues dans lesquelles fut conservée la sagesse divine et humaine, le désir de recourir aux textes originaux, comme à l'expérience intégrale pour constituer chaque science particulière, pour construire la morale, la métaphysique, la théologie, en un mot, la philosophie et la sagesse parfaite.

II

Sur le continent, Roger Bacon a rencontré des maîtres renommés : il a entendu Jean de Garlande; il a vu et entendu Guillaume d'Auvergne; il a vu de ses propres yeux Alexandre de Halès et Albert de Bollstädt ; il s'est trouvé à Paris en même temps que Jean de la Rochelle, Henri de Gand, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais et saint Thomas d'Aquin. Il a vécu,

semble-t-il, dans une certaine intimité avec Pierre de Maricourt, avec d'autres hommes moins connus dans les écoles.

Jean de Garlande, disciple de Jean de Londres et d'Alain de Lille, maître trois ans à Toulouse, vécut ensuite à Paris de 1232 à 1252. Ses écrits, fort employés en Angleterre, donnèrent peut-être à Roger Bacon le goût des recherches grammaticales. Son *Dictionnaire scolastique* suppose des préoccupations analogues à celles qu'on rencontre, sous une forme plus scientifique, chez Pierre de Maricourt : « Nous avons, dit-il en débutant, à noter les instrumens nécessaires à l'entretien du corps, tant à la ville qu'à la campagne, mais auparavant je nommerai les choses que j'ai observées en marchant dans la ville de Paris. » Ce fut Jean de Garlande qui fit l'éloge de son collègue, Alexandre de Halès : « En lui s'alliaient, dit-il, une profonde humilité et une majestueuse grandeur; par les mœurs, il fut un joyau de pureté; par la science, il est comparable à une fleur magnifique qui, transplantée du sol d'Angleterre où elle avait pris naissance, embauma de son parfum la ville de Paris et fut la gloire de l'Uuiversité. »

De Guillaume d'Auvergne, Roger Bacon parle avec respect et admiration. Il s'appuie sur son témoignage pour soutenir que l'intellect agent est Dieu, et non une partie de l'âme : « J'ai entendu deux fois, dit-il, le vénérable évêque de Paris, le seigneur Guillaume d'Auvergne, l'Université étant réunie autour de lui, réprouver ceux qui affirmaient le contraire, disputer avec eux et établir, par les raisons que je pose, que tous se sont trompés. » Guillaume, maître en théologie, puis évêque de Paris, mourut en 1249 : « Au temps de ma jeunesse, dit-il, je me persuadais qu'il est facile d'acquérir l'esprit prophétique et de recevoir en abondance les rayons de la splendeur divine. Il me semblait que je pouvais facilement purger mon âme de ses souillures, la dégager peu à peu par les privations, des soucis et des jouissances qui la captivent et qu'alors libre et forte, elle s'élancerait d'elle-même dans les hautes régions de la lumière. Hélas! j'ai reconnu depuis longtemps, par expérience, que la vertu et la grâce peuvent seules purifier nos âmes de la souillure du péché. » C'est, en germe tout au moins, la théorie que l'on trouve chez Roger Bacon, celle que présentent les philosophes arabes à propos de l'intellect, celle que Plotin donne sous sa forme complète : l'âme, purifiée par l'exercice des ver-

tus, fortifiée par la pratique de la dialectique, peut atteindre, — pour un temps fort court et très rarement en cette vie, — l'union avec l'Intelligence, avec l'Un ou le Bien, par laquelle elle obtient, de toutes choses vues en leur principe, une connaissance supérieure à la science purement humaine. En disciple chrétien de saint Augustin, Guillaume y joint la grâce; avec les moines chrétiens et les çoufis persans, avec Algazel et certains plotiniens, il recommande les privations et les austérités. Il fait d'ailleurs une grande place aux plotiniens grecs et latins, à Hermès, au Pseudo-Denys, à Thémistius, à saint Augustin, à Macrobe, à Boèce et à Hugues de Saint-Victor; aux Arabes, aux Juifs, à Ibn Gebirol qu'il prend, d'après son nom et son style, pour un Arabe, et qui lui apparaît comme un chrétien dont il admire l'élévation des pensées et la doctrine du Verbe engendré. Une théorie plotinienne de l'optimisme est chez lui complétée par un traité de l'immortalité de l'âme où il utilise un travail analogue de Gundissalinus, le célèbre traducteur : l'un et l'autre ne craignent pas d'affirmer qu'ils n'ont rien pris qu'à Aristote et à ses partisans, qu'ils ont omis les principes et les preuves de Platon, applicables à toute âme et non à l'âme humaine, alors que ces partisans d'Aristote sont des plotiniens grecs, arabes et juifs! D'ailleurs Guillaume parle assez sévèrement de l'autorité et d'Aristote dont il possède la plupart des œuvres, authentiques ou apocryphes. Aristote, dit-il, s'est trompé en beaucoup de points, il a déliré de la façon la plus insensée sur les intelligences séparées. Aussi Guillaume refuse-t-il de se servir de ses paroles pour prouver ce qu'il veut dire; l'argument dialectique tiré de l'autorité ne saurait engendrer que la foi, non la certitude démonstrative qui exclut toute espèce de doute. Et c'est pour les intelligences bornées que l'autorité joue un grand rôle, car elles se laissent entraîner dans l'erreur par le prestige d'un nom célèbre : l'autorité accordée à certains philosophes ne fait pas seulement admettre leurs témoignages, elle les met au rang des Dieux et les rend infaillibles.

Ce qui a peut-être le plus frappé Roger Bacon chez Guillaume d'Auvergne, c'est ce dédain pour l'autorité non justifiée, c'est la sévérité avec laquelle Aristote est jugé, mais aussi interprété par les plotiniens, chrétiens ou non chrétiens, c'est la place donnée aux œuvres arabes et juives.

La façon dont Roger Bacon s'exprime sur les autres maîtres

prouve surtout qu'il entend diriger autrement l'enseignement des écoles, pour la matière et pour la manière. N'affirme-t-il pas qu'Alexandre de Halès et Albert le Grand, les hommes les plus fameux de son temps, sont cause de la mauvaise direction des études, d'où résulte toute la corruption des mœurs!

Aux maîtres célèbres dans le monde des écoles, Roger Bacon préfère d'autres hommes moins en renom, mais qui savent plus de choses. Celui auquel il se reconnaît le plus redevable, c'est Pierre de Maricourt, le Picard, qu'on a beaucoup de raisons d'identifier avec Pierre Pérégrin de Maricourt, l'auteur d'une lettre sur la pierre magnétique. C'est vers 1247, semble-t-il, que Roger Bacon commence à étudier avec lui les sciences nécessaires pour la théologie et la philosophie. En 1267, Pierre de Maricourt travaille, depuis trois ans déjà, à la construction d'un miroir comburant qui a été, dit-il ensuite, terminé, après de grandes peines et de grandes dépenses, Pierre ayant pour cela laissé de côté l'étude, toutes les occupations nécessaires et dépensé cent livres parisiennes. Le Franciscain est donc encore en relation avec maître Pierre, qui pourrait bien alors séjourner à Paris.

Or maître Pierre connaît les mathématiques sous toutes les formes où elles se présentent dans l'*Opus majus*, l'optique et la science de la propagation de la force, l'alchimie et la science expérimentale. C'est un des deux mathématiciens parfaits. C'est le maître des expériences, c'est à l'observation et à l'expérimentation, comme aux mathématiques, qu'il s'adresse pour pénétrer la nature et compléter les sciences qui en poursuivent l'étude. D'abord il observe pour savoir si les affirmations des livres sont conformes à la réalité. Puis il institue des expériences pour lesquelles il se fait le disciple des hommes, des animaux, de la nature. Ainsi la mathématique lui fournit le plan d'un astrolabe sphérique qui représente du ciel tout ce que l'homme doit en connaître. L'expérimentateur examine alors beaucoup de choses qui suivent, en tout ou en partie, les mouvemens des cieux, des comètes, des flots de la mer, des herbes et des élémens; puis il procède par analogie pour produire, avec la pierre magnétique, les mouvemens naturels par lesquels l'astrolabe deviendra une exacte imitation du ciel et rendra inutiles les horloges et les instrumens d'astronomie.

S'agit-il de l'optique et de la propagation des forces? La

géométrie prépare et figure un corps de miroir pour l'expérimentateur qui veut brûler tout combustible à quelque distance que ce soit. Et maître Pierre construit ce miroir comburant qui vaut plus que le trésor d'un roi et qui rappelle les merveilleuses inventions d'Archimède, dont Buffon, au XVIIIe siècle, constatera, par ses expériences, les prodigieux effets.

Le médecin cherche d'abord, dans les livres, les moyens de conserver la vie et la santé. S'il se propose de prolonger la vie humaine, il observe certains animaux, aigles, cerfs, corbeaux, persuadé que tout est donné aux brutes pour l'instruction des hommes, et leur demande les secrets naturels qui expliquent la longue durée de leur existence. Comme maître Pierre a étudié l'alchimie spéculative, l'alchimie opérative et pratique, il réclame à l'une et à l'autre la production de cet élixir qui ferait vivre les hommes actuels aussi longtemps que certains animaux et les anciens hommes.

Maître Pierre s'adresse aussi aux hommes pour remonter des pratiques techniques aux doctrines scientifiques qui en furent autrefois le point de départ ou l'occasion. Avant les modernes, qui s'efforcent de démêler, dans l'alchimie, l'astrologie et surtout dans la magie des périodes antérieures, ce qui est rêverie et superstition d'avec ce qui constitue des données positives et des pratiques dérivées des lois naturelles, maître Pierre considère les tentatives d'expérience et les sortilèges des vieilles femmes, leurs charmes et ceux de tous les magiciens, les impostures et les artifices des jongleurs pour savoir tout ce qui peut être su, pour séparer ce qui est magique ou démoniaque, selon les idées du temps, de ce qui est l'œuvre de la nature et des puissances naturelles.

Aussi maître Pierre ne convoite ni les honneurs, ni les richesses qu'il lui serait facile d'acquérir; il dédaigne les discours et les combats de mots. Passionné pour la science qu'il poursuit partout où il peut la recueillir, il ne l'est pas moins pour la réalisation des œuvres qui augmenteront la puissance de l'homme et rendront sa vie plus facile, meilleure et plus longue.

A côté de cet incomparable savant, Roger Bacon met souvent un exégète et un théologien non moins remarquables. Pendant trente ans, il a étudié les langues pour corriger le texte sacré et convertir les Infidèles. S'il avait une Bible grecque

et une Bible hébraïque, avec les livres des étymologies qu'on rencontre parfois en Angleterre et en France, mais qui abondent chez les Hébreux et chez les Grecs, il donnerait, avec le texte véritable, une exposition assurée du sens littéral. Versé dans l'astronomie, il a aidé Roger Bacon à préparer la table latine. Aussi réunit-il toutes les conditions requises pour corriger convenablement la Bible : il sait le grec, l'hébreu de façon suffisante, la grammaire latine selon les livres de Priscien. D'après les textes on peut supposer qu'il a, des sciences, la connaissance exigée par Bacon de tout interprète, qu'il est un contemporain de Robert de Lincoln et d'Adam de Marisco. Il y a certes aussi quelques raisons d'identifier ce théologien et cet exégète avec Pierre de Maricourt, d'estimer que celui-ci connut les langues comme les sciences, qu'il travailla à constituer et à expliquer les Livres saints, comme à découvrir les secrets de la nature et à construire des œuvres merveilleuses. Mais il faudrait des argumens positifs pour établir solidement que maître Pierre fut théologien et exégète. Il nous suffit de savoir que Roger Bacon a eu deux maîtres qui lui furent d'un grand secours, l'un pour la recherche scientifique, l'autre pour l'étude des langues, pour la critique et l'exégèse sacrées. Les a-t-il grandis l'un et l'autre, a-t-il voulu tracer deux figures idéales, et en imposer l'imitation à lui-même et à tous ? Cela n'est pas impossible, mais il est incontestable qu'il a cherché à réaliser, autant qu'il l'a pu, l'idéal ainsi esquissé et présenté.

III

Roger Bacon n'a épargné ni l'argent, ni les peines pour se procurer les œuvres des maîtres qui l'ont précédé et pour les avoir correctes. Il sait l'hébreu et il propose, aux versions de l'Ancien Testament, des corrections qui laissent supposer la possession du texte. Mais il ne semble pas qu'il ait eu une connaissance spéciale de la littérature rabbinique, du Talmud qui provoqua, en présence de Blanche de Castille, les discussions célèbres et si funestes pour la communauté juive. On ne saurait dire, d'après les textes actuellement connus, s'il lut Ibn Gebirol et Maimonide, familiers à Guillaume d'Auvergne et à saint Thomas, dans les originaux ou dans les traductions.

Par ses œuvres, surtout par la grammaire grecque, nous

savons qu'il connut le grec comme il connut l'hébreu. Vers la fin de sa vie, il eut peut-être le texte grec du Nouveau Testament, comme tendent à le prouver l'insistance qu'il met à demander la correction de l'exemplaire latin, l'éloge enthousiaste de l'exégète capable de mener à bonne fin cette œuvre urgente et difficile, les recommandations relatives aux Grecs schismatiques qui ont pu altérer le texte ou qui n'ont pas su le garder pur. En relevant les mentions que Roger Bacon en fait dans ses divers ouvrages, on verrait qu'il eut, en versions latines tout au moins, des docteurs et des Pères, Origène, Eusèbe, le Pseudo-Denys l'Aréopagite, Jean Damascène, des savans et des écrivains comme Archimède, Hipparque, Ptolémée, Euclide, Théodosius, Hippocrate, Galien, Dioscoride, Flavius Josèphe. Mais on ne saurait ni dresser un catalogue exact des traités dont il disposait, ni séparer ce qu'il leur doit de ce qu'il doit aux Arabes, ni indiquer quels textes grecs il put se procurer. Toutefois, la façon dont il juge les traducteurs qui ignorent les langues et les sciences, Gérard de Crémone, Hermann l'Allemand, Michel Scot, Alfred l'Anglais, Guillaume de Moerbeke, l'auxiliaire de saint Thomas, la sévérité de plus en plus grande avec laquelle il apprécie leur œuvre, nous inclinent à croire qu'il a pu, par une comparaison au moins partielle avec le texte original, voir de mieux en mieux ce qui manquait à leur œuvre.

Nous pouvons dire avec un peu plus de précision quelle est la position de Roger Bacon par rapport à Aristote et aux doctrines plotiniennes. Il connaît tout l'*Organon* et le complète par une logique plus extensive, applicable aux matières que ne régit pas celle où la démonstration domine, et qui est, en plus d'un point, analogue à ce que M. Ribot appelle la *Logique des sentimens*. De l'Aristote authentique, dont il lit et commente, à Paris ou à Oxford, la Physique et la Métaphysique, il a l'œuvre à peu près complète, sauf la Politique. L'Aristote apocryphe, tout plotinien et même chrétien, il en possède les traités les plus caractéristiques, le *Livre des Causes*, dont la doctrine vient de *l'Élévation théologique* de Proclus, les *Impressions célestes*, qu'au témoignage d'Averroès, Roger Bacon dit le plus important des ouvrages des anciens, le *Secret des Secrets*, qu'il étudie et commente avec les étudians de Paris ou d'Oxford et qui est plus propre qu'aucun autre à nous expliquer comment Aristote fut

considéré comme un auxiliaire chez les chrétiens d'Occident, et comment, avec l'autorisation expresse ou tacite des Papes, Albert et Thomas d'Aquin travaillèrent à le rendre complètement orthodoxe. Les commentaires inédits que Roger Bacon a laissés d'Aristote, les jugemens qu'il a portés sur ses traducteurs dénotent une vive admiration pour le maître dont le XIIIe siècle devait faire si grand cas. De nombreux passages en donnent l'expression exacte. « La sagesse, dit-il souvent, a été donnée quatre fois aux hommes, deux fois sous une forme complète, la vérité religieuse marchant de pair avec la vérité philosophique, aux Patriarches et à Salomon, deux fois sous une forme incomplète, parce que la vérité religieuse y fait défaut, à Aristote et à Avicenne. » On peut donc compléter Aristote, il n'y a chez lui, non plus que chez tous ceux qui ont reçu la révélation divine, ni choses fausses, ni choses contredites par l'expérience. Si on en rencontre de telles dans son œuvre, c'est qu'on l'a mal traduit, mal commenté, ou que l'on n'a pas usé avec lui d'une interprétation pieuse. Roger Bacon, qui utilise de plus en plus l'expérience, relève de plus en plus de choses fausses dans les traductions et en vient à dire, avec Robert de Lincoln, qu'il vaudrait mieux brûler l'Aristote dont font usage les chrétiens d'Occident et se tourner vers d'autres auteurs ou recourir à d'autres voies pour trouver la vérité. Et ce qui le porte peut-être encore à parler ainsi, c'est qu'Albert et Thomas d'Aquin reproduisent, sans les contrôler par l'expérience, toutes les assertions des traducteurs.

Les œuvres imprimées de Roger Bacon ne mentionnent pas le nom de Plotin, que Thomas d'Aquin cite comme le grand interprète d'Aristote. Les doctrines de l'école d'Alexandrie lui viennent par le Pseudo-Aristote et le Pseudo-Denys l'Aréopagite, par Macrobe, saint Augustin et Chalcidius, par Boèce et Cassiodore, par tous les Arabes, par les Juifs, peut-être encore par certains commentateurs que n'ont pas ignorés ses contemporains.

Il y aurait un substantiel article à écrire sur l'influence des Arabes, que Roger Bacon a presque tous utilisés depuis Avicenne, le prince et le chef des philosophes, jusqu'à Averroès dont il adopte les Commentaires et dont il combat, comme Albert le Grand et Thomas d'Aquin, la théorie sur l'intellect agent, telle au moins que la comprennent certains de ses inter-

prètes latins. Les Arabes lui apprennent la culture des mathématiques, la pratique de l'observation et de l'expérience; ils lui font constater aussi l'exactitude de la théorie sur le progrès intellectuel. Mais si Roger Bacon s'approprie la science et la philosophie des Arabes comme celles des Grecs, s'il recommande toujours de recourir aux sources, nous ne savons pas ce qu'il apprit dans les traductions et ce qui lui fut connu par les originaux; nous ignorons en quelle mesure il réussit dans ses recherches constantes et passionnées de toutes les œuvres du passé.

Les auteurs latins, Roger Bacon n'a garde de les dédaigner. Surtout il vante Sénèque, le Sénèque que nous tenons pour authentique et le Sénèque dont on raconta si longtemps la conversion en admirant sa correspondance avec saint Paul. Il a cherché ses ouvrages dès sa jeunesse. Il n'en a qu'une faible partie quand il écrit l'*Opus majus*, il les possède presque tous quand il compose l'*Opus tertium*. Encore une fois, comment le Franciscain qui a fait vœu de pauvreté, qui n'a pas d'argent, qui est presque traité en suspect et en prisonnier, peut-il continuer à chercher des livres, à se les procurer, comme à se procurer l'argent nécessaire pour la préparation de ses envois à Clément IV et la fabrication des miroirs ardens? C'est ce que nous ignorons et ce que nous apprendront peut-être les écrits encore inédits.

A Sénèque, Roger Bacon doit manifestement une justification de l'amour qu'il éprouve, comme les Arabes, comme Pierre de Maricourt, pour l'observation et pour l'expérience, la théorie du progrès dans l'ordre de la connaissance et bon nombre de règles morales pour la vie pratique, peut-être enfin la forme de son style aux phrases courtes et peu inversées.

Ainsi les maîtres du passé continuent l'œuvre des maîtres d'Oxford et des maîtres du continent. Ceux qui agissent sur lui le plus fortement, ce sont l'Aristote authentique et l'Aristote apocryphe, les savans et les philosophes arabes, surtout Avicenne, Averroès et Alhazen, Sénèque dont on ne peut, semble-t-il, exagérer l'importance et enfin Plotin, dont les doctrines, transmises par des intermédiaires si nombreux et si divers, expliquent ses tendances mystiques et sa direction métaphysique.

IV

On a pu dire que Roger Bacon juge avec sévérité la plupart des maîtres dont il a reçu l'enseignement. Nous ne trouvons pas, dit-il, dès notre jeunesse les maîtres utiles et ainsi nous languissons toute notre vie et savons peu de choses. Au lieu d'instruire d'abord les enfans dans la loi de Dieu, on les instruit dans les fables et les insanités d'Ovide et des autres poètes où sont proposées toutes les erreurs dans la foi et dans les mœurs. Car ils y apprennent qu'il y a une multitude de Dieux, hommes, étoiles et autres créatures, ils y rencontrent des erreurs infinies sur la vie future des bons et des méchans, toutes les superstitions au lieu de la religion, et toutes les corruptions qui leur font concevoir dès la jeunesse de mauvaises mœurs, qu'ils accroissent par la suite. Les maîtres de l'adolescence ne sont pas mieux traités que ceux de l'enfance : la difficulté ne vient pas, dit-il, des langues et des sciences, mais des maîtres qui ne savent pas enseigner ou des disciples qui ne sont pas diligens et qui désespèrent. Les maîtres de mathématiques ont la méthode la plus détestable et ils transmettent une infinité de choses superflues, ce qui fait que leurs disciples se dispensent d'étudier celles qui seraient nécessaires. Les docteurs modernes négligent les connaissances les plus indispensables, les six grandes sciences naturelles, les quatre parties de la morale qui sont les plus dignes d'être étudiées, les langues dans lesquelles nous a été transmise la sagesse divine et humaine.

On croirait entendre un de nos contemporains « se plaignant avec amertume du régime auquel il a été soumis pendant ses années de collège. » En réalité, Roger Bacon est comme les meilleurs de ceux qui ont continué à travailler après avoir dépassé l'âge où l'on est simple étudiant. Chaque jour ils apprennent des choses nouvelles qui leur paraissent valoir infiniment plus que celles qui leur ont été enseignées dans les écoles, ils voient se poser des questions dont ils n'avaient pas soupçonné l'importance et ils s'aperçoivent que ce qu'ils ignorent est bien plus considérable que ce qu'ils savent. Et ils regrettent amèrement que leurs maîtres, du temps où ils étaient jeunes, ne les aient pas mis en possession de connaissances plus étendues, plus amples, plus réellement utiles. Non pas qu'ils

eussent voulu se dispenser de travailler pendant leur âge mûr au développement de leur intelligence, mais parce qu'ils auraient eu des chances de savoir plus et mieux, d'aller plus avant dans la découverte de la vérité. Ainsi Roger Bacon déclarera à la fin de sa vie que toute la sagesse brille dans le *Studium* ou l'École, en même temps qu'il trouvera mauvais ou insuffisans tous les maîtres. C'est qu'en réalité il voudrait l'y mettre, épargner à ses successeurs la peine qu'il s'est donnée, et rendre leur travail plus facile et plus profitable.

Mais ce qu'il est devenu, il le doit surtout à lui-même et aux recherches qu'il a su mener à bonne fin. Il a travaillé toute sa vie. Depuis quarante ans, écrit-il en 1267, que j'ai appris l'alphabet, j'ai toujours été plein de zèle pour l'étude, et j'ai toujours été dans un *Studium*, sauf pendant deux années où je me suis reposé afin de mieux travailler. En fait, il semble bien n'avoir jamais abandonné le travail personnel. Et pour lui la tâche de celui qui veut ainsi s'instruire est considérable. D'abord il doit se mettre en relations avec tous ceux qui peuvent contribuer à sa formation : Roger Bacon n'y a pas manqué. Puis il faut la lecture et l'intelligence des textes où est exposée la sagesse.

Donc il faut posséder tous ces textes qui supposent une révélation divine, faite à des époques déterminées, sous une forme complète ou incomplète. Il est nécessaire par conséquent de les chercher jusqu'à ce qu'on les ait rencontrés, en tous les pays et chez tous les hommes où l'on a quelque chance de les trouver. Pour réussir complètement dans cette recherche, il faudrait beaucoup d'argent, il faudrait en outre l'aide des seigneurs, des rois et surtout du Souverain Pontife, qu'il demande et qu'il ne semble pas avoir obtenue. L'argent lui a souvent fait défaut et il constate, avec un retour sur lui-même, qui n'est pas sans amertume, que maître Albert, à qui l'argent n'a pas manqué, a pu réunir beaucoup de textes utiles dans la mer infinie des auteurs.

En second lieu, il faut connaître les langues dans lesquelles ces ouvrages ont été composés, ce qui suppose la connaissance de l'alphabet, celle du vocabulaire, celle de la grammaire ; il faut savoir les traduire, les parler, les écrire, comme sa langue maternelle, si l'on veut en tirer toute l'utilité qu'en comporte l'étude. Il faut donc entrer en relations avec ceux qui les parlent

et qui n'en ignorent pas les règles ; il faut enfin des livres, des grammaires et des vocabulaires.

Pour avoir l'intelligence des textes, qui fut donnée par Dieu à leurs auteurs, il faut recevoir et donner l'enseignement. Or le maître idéal doit savoir les sciences dont il veut transmettre la connaissance, les langues dans lesquelles elles sont exposées, et celle dans laquelle il les expose. Il doit ainsi se rapprocher du maître suprême, de Dieu qui a enseigné, à ceux qui l'ont possédée d'abord, la sagesse divine et humaine. Jugés de ce point de vue, la plupart des maîtres ne pouvaient donner à Roger Bacon une satisfaction complète : seul Pierre de Maricourt, qui continue d'ailleurs ses recherches et semble en instituer incessamment de nouvelles, n'est l'objet d'aucune de ces restrictions auxquelles n'échappe pas même Robert de Lincoln. D'autant plus que Roger Bacon se montre fort difficile sur la méthode à suivre dans l'enseignement public et dans l'enseignement privé. C'est surtout par la façon dont on explique, dont on expose, dont on répond aux questions, par la clarté et la netteté du manuel ou du résumé, par la puissance de la parole, qu'un maître habile arrive rapidement à enseigner ce qu'il sait à un élève diligent et attentif. Et il y a des règles pour le travail personnel de l'élève comme pour celui du maître : il faut qu'il écarte, par lui-même, toutes les causes d'erreur, qu'il évite le péché et poursuive la pureté morale, qu'il obtienne ainsi la grâce divine, qu'il soit studieux, qu'il apporte la plus grande attention et la plus grande docilité aux leçons qu'il reçoit, qu'il interroge le maître quand il ne l'a pas compris, avant qu'il essaie lui-même, en enseignant aux autres, de savoir comment il s'est rendu compte des choses ; il faut enfin qu'il s'exerce à développer les principes qu'il a puisés dans les leçons orales et écrites par des applications multiples et diverses.

En dernier lieu, il convient de faire appel à l'expérience et à l'observation pour vérifier la valeur des assertions émises par les maîtres du passé et par ceux du présent, comme pour augmenter les connaissances déjà acquises, — à l'expérience externe par les sens et les instrumens, comme à l'expérience par illumination intérieure.

Or Roger Bacon a toujours, même étant chez les Franciscains, recherché les livres. Les langues, il les a étudiées pendant toute sa vie ; il a laissé un fragment de grammaire hébraïque

que Hirsch, en le publiant, a considéré comme une ébauche des observations grammaticales incorporées à la troisième partie de l'*Opus majus*, peut-être une grammaire hébraïque à laquelle il aurait donné une forme complète. Roger Bacon recommande plus encore le grec, comme il convient à un chrétien, que l'hébreu. Sa Grammaire grecque, publiée par Nolan en 1902, se présente sous deux formes; le manuscrit d'Oxford, en plus de 200 pages, devait être une grammaire élémentaire, celui de Cambridge est peut-être l'ébauche d'une grammaire plus complète. En outre, Roger Bacon a exprimé l'intention de composer un dictionnaire grec pour les étudians et Nolan n'est pas éloigné de penser que celui du manuscrit d'Arundel au College of Arms de Londres a été écrit par lui.

Toujours Bacon place l'arabe parmi les langues que les Latins ne doivent pas ignorer. S'il met au premier plan, en s'adressant au Pape, les langues dans lesquelles sont écrits les livres saints des chrétiens, il n'oublie pas que la philosophie fut donnée par Dieu à Avicenne comme à Aristote, qu'Averroès a corrigé Avicenne comme celui-ci a corrigé ses devanciers; que c'est aux Arabes qu'on doit le plus, après les Grecs, dans les sciences qu'il estime essentielles, les mathématiques, l'optique, l'astronomie, l'alchimie, la science expérimentale; qu'il faut connaître la langue des Musulmans comme celle de tous les Infidèles pour les convertir ou agir sur eux avec quelque efficacité; qu'il y a des Arabes soumis à l'Église, obligée de les régir et de leur transmettre des ordres.

Enfin Roger Bacon recommande expressément l'étude du chaldéen, comme celle de l'hébreu et de l'arabe.

Les langues dont il préconise ainsi la culture, Roger Bacon montre les moyens par lesquels on peut les apprendre. Partout il y a des Hébreux dont la langue est, en substance, la même que l'arabe et le chaldéen, qui, par conséquent, peuvent nous faire atteindre le premier degré de connaissance, nous apprendre l'alphabet, puis la lecture et le sens des mots dont les Latins usent en exposant leur langue, leur philosophie et leur théologie. Il y a à Paris, en France et dans d'autres régions, des hommes capables de nous conduire au même résultat. S'il y a peu de Latins qui connaissent la grammaire, comme il y en a fort peu parmi les Hébreux et les Grecs eux-mêmes, beaucoup de Latins savent parler le grec, l'arabe et l'hébreu. En outre, des philosophes infi-

dèles, arabes, hébreux et grecs, habitent parmi les chrétiens, en Espagne, en Égypte, en Orient et dans bien d'autres régions. Pour le grec, on peut l'étudier dans n'importe quelle partie de l'empire byzantin, devenu latin depuis 1204, mais surtout en Italie, dans la Grande-Grèce d'autrefois : le clergé et le peuple sont purement grecs, en Calabre, en Apulie, en Sicile et ailleurs. Il est d'autant plus facile d'atteindre le degré inférieur de connaissance que Roger Bacon se fait fort d'enseigner en trois jours ce qui est nécessaire, en hébreu et en grec, pour lire et comprendre ce que disent les saints et les sages antiques dans l'exposition du texte sacré. De ce degré, on peut aisément, si l'on est diligent et soigneux, arriver au moins au second, être assez versé dans la connaissance de la langue pour traduire en latin les œuvres que nous avons en chacune d'elles. Quant au plus élevé, qui consiste à être capable d'enseigner, de prêcher, de traiter n'importe quel sujet, en un mot, de savoir une langue étrangère comme sa langue maternelle, c'est en lui qu'est toute la difficulté. Mais elle n'est pas insurmontable quand on a appris la grammaire et qu'on se met en relations avec ceux qui savent parler la langue.

Roger Bacon a des aptitudes, primitives ou acquises, pour les langues : « Je suis certain, écrit-il en 1267, que, dans une langue quelconque, dont l'étude me serait proposée à moi et à Jean, — le jeune homme dont il fait pourtant un grand éloge, — j'apprendrais plus en un jour que lui en une semaine. » Il croit même qu'il y a des aptitudes analogues chez beaucoup d'autres hommes qui arriveraient, s'ils étaient attentifs et diligens dans leur jeunesse, à saisir et à traduire en latin les ouvrages hébreux, grecs, arabes et chaldéens, voire à corriger et à exposer les textes sacrés. Qu'il soit arrivé à comprendre et à être capable de rendre en latin les textes de cette nature, il le dit expressément dans le *Compendium* de 1272 : « Pour avoir la sagesse pure, il faut la puiser à sa source hébraïque, grecque, arabe. Ceux qui ne la regardent pas dans les langues où elle a été primitivement constituée, n'ont jamais pu en contempler la dignité dans sa forme, dans sa figure et dans sa beauté. O combien est agréable le goût de la sagesse à ceux qui l'ont bue pleinement à sa source première ! Ceux qui n'en ont pas fait l'expérience n'en sentent pas plus le charme qu'un homme paralysé du goût ne sent la saveur des alimens ou que

le sourd de naissance ne sent le plaisir de l'harmonie. Bien plus, ils ne déplorent même pas le dommage qu'ils en éprouvent, alors qu'il est infini. »

A-t-il atteint le degré le plus élevé de connaissance? eût-il été capable d'écrire, d'enseigner, de prêcher, de discourir dans ces langues comme dans sa langue maternelle? Comme il s'est trouvé en contact avec des Latins qui parlaient grec, hébreu, arabe, avec des Hébreux et des Grecs, peut-être même avec des Arabes, il est vraisemblable qu'il a continué sans cesse l'étude commencée de bonne heure. Par les questions relatives à la prononciation ou à la prosodie qu'il soulève pour l'hébreu et pour le grec, par la manière dont il s'exprime sur le compte d'Hébreux lettrés et de Grecs ou même de Latins instruits et avec lesquels il semble s'être entretenu, on peut affirmer qu'il a obtenu des résultats dont la valeur s'est sans cesse accrue; on ne saurait dire, d'une façon précise, jusqu'où il a pu aller dans cette direction.

Mais il est certain qu'il a procédé, en matière d'exégèse, comme font les plus sages des modernes. Il veut qu'on cherche les textes grecs et hébraïques, qu'on se défie des exemplaires tronqués ou falsifiés, sciemment ou non, qui pourraient être fournis par les Grecs et par les Hébreux. Il veut qu'on s'attache à les rendre aussi corrects qu'on le pourra, qu'on y joigne les exemplaires anciens des versions latines, où l'on rencontre moins de lacunes ou d'erreurs. Et les nombreuses corrections qu'il a proposées pour l'Ancien Testament et qui sont pour la plupart acceptées aujourd'hui par les exégètes les plus prudens et les plus accrédités, prouvent que l'œuvre dirigée par lui eût rendu inutiles bien des travaux dont on fait honneur à la Renaissance ou aux temps modernes.

L'étude des langues ainsi comprise eût aussi conduit à une histoire comparée des religions que Roger Bacon esquisse pour donner, d'ailleurs, au christianisme la supériorité qu'il mérite, selon lui, autant par sa morale et sa philosophie que par ses dogmes.

De même elle conduisait à la philologie comparée. Roger Bacon rapproche l'hébreu, l'arabe et le chaldéen, comme il rapproche les idiomes de la langue française, variés chez les habitans de la Picardie, de la Normandie, de la Bourgogne, de l'Ile-de-France et de bien d'autres régions, comme il rapproche

les grammaires et les vocabulaires du latin, du grec, de l'hébreu et de l'arabe. Les comparaisons ne sont pas toujours heureuses, mais le principe est posé, et la voie se trouve ouverte pour les recherches ultérieures.

Enfin Roger Bacon a l'idée d'une grammaire générale ou universelle, la grammaire étant pour lui la même en substance dans toutes les langues et les différences étant accidentelles. Elle chercherait l'origine du langage, elle étudierait les signes par rapport à la pensée, signes naturels, joints aux choses ou les rappelant par ressemblance, et signes d'invention humaine, involontaires ou conventionnels. Par l'examen de l'équivoque et de l'analogie, elle montrerait que le mot ne peut être attribué à des sujets divers, quand on lui donne toujours le même sens, qu'il n'est pas légitime de conclure de l'identité de l'un à celle de l'autre, qu'il faut définir les mots avec grand soin, puisqu'ils changent d'acception et prêtent à l'ambiguïté.

Avec la même ardeur, Roger Bacon s'assimile les connaissances qu'ont laissées ses prédécesseurs et qu'ont acquises ses contemporains. D'abord, semble-t-il, la logique exposée dans l'*Organon*, et aussi la logique du vraisemblable qu'il cherche chez les Latins, chez Aristote et ses continuateurs arabes. Puis la morale, qu'il puise à toutes les sources, surtout chez Sénèque et Aristote, la métaphysique qu'il reprend chez tous les penseurs dont dispose le XIIIe siècle, la psychologie qui est augustinienne et plotinienne, la théologie qu'il va chercher chez les Pères et avant tout dans les livres saints, le droit canon qu'il rattache à la théologie et qu'il ne veut à aucun prix remplacer par le droit civil. Enfin il procède de même pour les sciences auxquelles il attache une importance toute spéciale, pour les mathématiques, arithmétique, géométrie, algèbre, astronomie, qu'il veut mettre à la base des sciences physiques, pour la physiologie des plantes et des animaux, pour l'alchimie, pour l'optique et pour la propagation de la force. On n'a pu encore séparer exactement ce qui lui vient de ses prédécesseurs, de ses contemporains et ce qui lui appartient en propre. Cependant on a relevé déjà la place qu'il donne à la morale des philosophes, dont l'objet est le même que celui de la théologie, et qu'il propose comme un modèle aux chrétiens du XIIIe siècle. Elle a ses racines dans la métaphysique, qui ressemble beaucoup à la théologie, mais relève essentiellement de la raison.

En astronomie, on a noté la critique du système de Ptolémée, l'explication de la voie lactée, formée par un nombre infini de très petites étoiles, celle des étoiles filantes, la connaissance de la scintillation et des réfractions astronomiques, les applications que Roger Bacon en fait à la chronologie qui, par elle seule, peut être ramenée à l'unité, au calendrier dont il propose la réforme avec des argumens repris plus tard par Paul de Middlebourg et Copernic, qui en décideront la réalisation en 1582 sous Grégoire XIII, enfin à la géographie qui devrait mesurer la terre, déterminer la position des villes et des contrées, en prenant un point commun pour l'origine des longitudes, consulter non seulement les auteurs anciens, mais encore les voyageurs, comme Guillaume de Rubruquis et Jean de Plano Carpini. Aussi Hackluit a inséré le traité de la nature des lieux dans la *Bibliothèque des voyages*. Humboldt a pensé que l'*Image du Monde*, de Pierre d'Ailly, a exercé sur la découverte de l'Amérique une influence plus grande que la lettre de Toscanelli, et Bridges a montré que Pierre d'Ailly, parlant de la terre habitable, a, sans le citer, reproduit littéralement Roger Bacon.

Dans la physique appuyée sur les mathématiques, il établit que l'air a une densité différente de celle des sphères célestes, parce qu'il y a une réfraction des rayons des astres; il veut expliquer par la géométrie et mesurer d'avance le soulèvement des flots, dû à l'influence des rayons lunaires; il donne de l'arc-en-ciel une explication qu'il tire des mathématiques et de l'expérience. En botanique, il a des vues justes sur les sexes; en physiologie, il regarde le cerveau comme l'origine des nerfs; il voudrait qu'on vît dans les monstres des effets des lois naturelles. En alchimie, on lui attribue de nombreuses découvertes dont il n'est pas prouvé qu'il soit l'auteur. Par l'alchimie spéculative, il entend qu'on cherche les combinaisons des élémens et des corps inanimés, des corps simples, des liquides simples et composés, des pierres communes, des pierres précieuses, des marbres, de l'or, des autres métaux, des soufres, des sels, des teintures, du bleu, du minium, des couleurs, des huiles combustibles, la composition des corps animés, végétaux et animaux, qui résultent des mêmes combinaisons d'élémens et d'humeurs.

En optique, Roger Bacon, a-t-on dit, fait autorité jusqu'au temps de Képler. Il est supérieur à Witelo que Képler a com-

menté et qui copie Alhazen sans le nommer : il expose la théorie psycho-physiologique de la vision, celle de la vision en ligne droite, celle de la réfraction et de la réflexion et il fut sur le point de découvrir les propriétés des lentilles.

Il construit, après Pierre de Maricourt et avec des dépenses qui vont sans cesse en diminuant, des miroirs comburans qui rappellent les inventions merveilleuses d'Archimède, que Buffon reproduira au XVIIIe siècle. En traitant de la multiplication des espèces, il a entrevu, selon Bridges, bon nombre des affirmations relatives à la doctrine moderne de la propagation de la force.

Mais ce qui importe bien plus que les découvertes particulières, c'est que Roger Bacon a donné à l'expérience une importance et une portée qu'elle n'avait jamais eues chez ses prédécesseurs. S'il admet trois sources de connaissance, l'autorité ou le témoignage, le raisonnement et l'expérience, les deux premières ne valent pour lui qu'en fonction de l'expérience. Celle-ci est double : l'expérience humaine et philosophique par les sens, par les instrumens, par les témoignages, l'expérience par illumination intérieure. La première a trois prérogatives : elle examine les conclusions auxquelles arrivent les sciences et leur fournit une certitude; elle donne des résultats entièrement nouveaux qui prennent place dans les autres sciences et n'auraient pas été acquis sans elle; enfin elle crée de nouvelles divisions dans la science, s'applique, par la connaissance du présent, à celle du passé et de l'avenir, produisant ces œuvres merveilleuses que célèbre Roger Bacon et dont le monde moderne a vu la réalisation.

Par l'expérience, ainsi entendue et rendue plus puissante encore par la préparation d'auxiliaires qui puissent partout et en tout temps observer les phénomènes naturels, on arrive à un triple résultat. On pourra déterminer la valeur exacte des données que fournissent les témoignages d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, la valeur des assertions que nous trouvons dans les auteurs grecs, latins ou arabes relativement aux choses qui en dernière analyse relèvent de l'expérience. C'est ce que fait parfois Roger Bacon, mais c'est à coup sûr ce qui demandera un travail considérable et les efforts de nombreuses générations d'observateurs. De même on vérifiera, par l'expérience, les majeures, les mineures, les conclusions de tous

les raisonnemens auxquels elles peuvent s'appliquer. Enfin on arrivera ainsi à augmenter, dans tous les domaines, les connaissances transmises par nos prédécesseurs.

Mais l'expérience, humaine et philosophique, est insuffisante et incomplète, parce qu'elle ne donne pas la certitude absolue pour les corps, parce qu'elle n'atteint aucune des choses spirituelles. Il faut y joindre l'expérience par illumination intérieure, qui n'est autre que l'inspiration ou la révélation divine. De même que le soleil nous fait voir les objets sensibles en les éclairant de sa lumière, Dieu éclaire les principes, les vérités éternelles et les êtres spirituels de manière que nous puissions en avoir la connaissance. C'est ainsi qu'il a révélé la sagesse, sous sa forme complète, aux patriarches et aux prophètes; c'est ainsi qu'il l'a révélée, sous sa forme philosophique, à Aristote et à Avicenne, qu'il la révèle encore, en tout ou en partie, mais en raison même de leur mérite, à ceux qui ont déjà travaillé à développer en eux l'intelligence et la volonté, à posséder ainsi plus de vérité et de moralité. Le maître idéal, qui sait tout, devient, en définitive, le maître intérieur qu'il faut se rendre capable d'écouter, après qu'on a interrogé la nature. Et Bacon dira volontiers que l'expérience seule peut nous faire saisir la vérité, entendant par là les lois et les faits que nous apprenons à connaître en écoutant et en interrogeant le monde sensible, mais aussi les causes, les principes et les êtres dont le maître intérieur nous révèle l'existence et la nature.

***

L'œuvre accomplie par les contemporains de Roger Bacon, ceux-là mêmes qu'il a durement traités, Alexandre de Halès, Albert de Bollstädt, Thomas d'Aquin a été considérable. D'un point de vue chrétien, ils ont fort habilement utilisé une bonne partie de ce que leur avaient laissé les Latins, les Grecs et les Byzantins, les Arabes et les Juifs. Par eux, le XIIIe siècle a été grand dans l'histoire du catholicisme. C'est de la synthèse thomiste qu'il s'est réclamé aux époques de lutte doctrinale, au temps de Luther et de Calvin pour la théologie, au temps de Léon XIII pour la philosophie. Par Roger Bacon, le XIIIe siècle est grand dans l'histoire du christianisme et dans l'histoire générale de la civilisation. Il ne fut pleinement satisfait ni par

les maîtres du passé, ni par ceux qu'il put voir et écouter. Les connaissances qu'ils lui donnaient, il voulut les puiser à leur source dans la langue même où ils les avaient exposées, les contrôler et les augmenter par l'expérience interne et externe. Si la Renaissance et la Réforme s'appliquèrent à étudier les langues sacrées et profanes, si le XVIe et surtout le XVIIe siècle entreprirent de vérifier par l'observation toutes les assertions de leurs prédécesseurs, si les modernes doivent surtout à l'expérimentation et au calcul la connaissance exacte et précise de la nature, si Spinoza, Richard Simon et leurs successeurs ont voulu faire de l'exégèse biblique une véritable science, si des philosophes demandent aujourd'hui à l'intuition ou à l'expérience intérieure une métaphysique qui maintienne l'accord entre la science, la religion et la philosophie, nous savons bien que Roger Bacon n'a pas réussi à réaliser tout ce que nous devons aux uns et aux autres, mais nous sommes persuadés aussi qu'il a vu combien il serait avantageux de le faire et comment on pouvait y travailler utilement. Nul ne saurait mieux, du XIIIe siècle à nos jours, donner l'idée de cette humanité si souvent comparée à un homme qui vieillit toujours en apprenant sans cesse; nul ne montre mieux ce que le travail personnel réussit à faire d'un esprit supérieurement doué qui ne néglige aucune des sources d'information propres à alimenter sa recherche et sa réflexion.

FRANÇOIS PICAVET.

REVUE LITTÉRAIRE

L'ÉLÉGANCE, EN LITTÉRATURE

Une dame un peu rêveuse disait à un homme de lettres : « On ne devrait jamais voir les auteurs ! » L'homme de lettres fut, je crois, extrêmement flatté, pour son œuvre ; non, pour lui. Et c'est une question de savoir si l'on ressemble à ses livres. Mais veuillez lire (ou bien relire) les quinze ou dix-huit volumes qu'a signés M. Marcel Boulenger : vous imaginerez l'auteur comme ceci. Un garçon jeune ; et peu importe son âge : on est jeune ou vieux de naissance. Un garçon que n'accablent point la lecture et la méditation ; certes, il lit et il médite, et il écrit, voire il écrit à merveille : mais il porte gaiement son fardeau, son métier. D'ailleurs, il n'a pas la tête encombrée de métaphysique ; et, si les fumées de l'idéologie vaine l'environnaient, il soufflerait dessus. Nous allons nous le figurer mince et vigoureux, le type du jeune homme que les trouvères admiraient et se plaisaient à définir ainsi : « large d'épaules et étroit du baudrier (1). » Il y a des écrivains de cette sorte ; et les autres sont étroits d'épaules et larges du baudrier. L'antiquité nomma les uns des Attiques, les autres des Asiatiques. Et ceux-là, Joubert les avertissait : « Écrivains gras, ne méprisez pas les maigres ! » L'auteur du *Page*, de *Couplées* et de *l'Amazone blessée*, nous le voyons à Chantilly : c'est de là que naguère il a daté une série de lettres, ou essais charmans, relatifs à Giosué Carducci, poète qui inclina un front rebelle sous la main gracieuse d'une reine, et relatifs aux arbres, aux livres, à la musique, au duel et

(1) Il faut, pour que le vers y soit, — et il y est, à cette condition, — élider à la césure la dernière syllabe d'*épaules*, malgré l'*s* et, selon l'ancien usage, compter *baudrier* (comme *destrier*, etc.), pour deux syllabes seulement.

aux chevaux. Sur les chevaux il a, mieux que des opinions, une science : et il vous cite Xénophon (traité de la Cavalerie), il juge les cavaliers de Saumur; cavalier lui-même, il examine les frises du Parthénon de manière à conclure : « On peut imaginer, sans trop de chances d'erreur, le cavalier antique comme un lad athlétique monté à cru sur un gros cob. » paroles un peu mystérieuses pour un lecteur casanier. Quant à l'escrime, elle l'amuse; et il trouve au duel un air de galanterie. Conjecturons que le séjour de Chantilly l'enchante pour la beauté de la forêt, pour la noblesse fine du château, pour les souvenirs de l'histoire, pour Gérard de Nerval et Sylvie, et pour la promenade et les sports, et pour les lévriers qu'on mène courir sur la pelouse, et pour les chasses, les chevaux, les jockeys et les lads, et pour les snobs, si drôles à regarder et à peindre. Nous lui prêtons une causerie nette, rapide, un peu ornée comme le style de ses romans ; il préfère certainement les petits faits aux longs propos : si le discours de l'interlocuteur s'embrouille, lui se tait. Il a beaucoup d'esprit ; et, plutôt que de le montrer, il le cacherait : mais il le laisse voir. Il n'est pas trop sentimental; apparemment, il ne l'est pas du tout ; il est aimable : il a cette bien rare politesse qui ne vous éconduit pas. Nous lui voulons, dans les manières et le costume aussi, une parfaite élégance. Mais prenons garde : qu'est-ce que l'élégance? Un jour (c'est lui qui le raconte), trois fats se querellaient, à Londres, vers 1810 : quel gentilhomme était, l'après-midi, le mieux vêtu au club? Ils décidèrent de s'en remettre à George Bryan Brummel, qui daigna les écouter. Sir Henry Mildmay, pour ses bottes à revers roses ? ou Pierrepoint, à cause de son gilet? ou bien lord Alvanley? Lord Alvanley, pourquoi ? L'on ne sut pas décrire son vêtement. Et George Bryan Brummel : « Messieurs, je déclare lord Alvanley vainqueur dans ce tournoi. Si Mildmay et Pierrepoint avaient été vraiment ce qu'on appelle habillés, vous n'eussiez remarqué ni les bottes de l'un, ni le gilet de l'autre. » Il en va de même pour le style, ajoute M. Marcel Boulenger ; pour le style et toute élégance.

M. Marcel Boulenger vient de donner *Le Fourbe*, roman (1). D'abord, il a écrit *Nos élégances*, puis une *Introduction à la vie comme-il-faut* et même un *Cours de Vie parisienne*. Ce sont de précieux livrets, tout pleins de bons préceptes et, en outre, de moquerie. L'on nous enseigne mille petites choses importantes, l'art de nous habiller, les règles d'une jolie conversation ; touchant la vénerie, les sports

(1) Librairie Ollendorff.

d'hiver, le polo, le golf, on nous prie de ne pas commettre les plus fâcheuses peccadilles. Quand et comment faut-il porter les gants, on nous le dit : sans le pardessus et en simple veston, jamais! D'ailleurs, je ne songe pas à résumer cet évangile méticuleux; mais j'en approuve la sagesse, avec une ingénuité confiante. Et j'en aime le ton, qui est celui de la plaisanterie, et dogmatique cependant. Notre conseiller badine, afin de nous séduire; et il commande, non sans rigueur. Les Grecs avaient un seul mot pour dire « persuader » et « ordonner; » en somme, ils n'espéraient que de la persuasion l'obéissance : telle était leur ingénieuse courtoisie. Et ainsi procède M. Marcel Boulenger : il sait nous prendre ; puis, quand il nous a pris, il nous conduit à son gré. Si nous lui semblons un peu incertains, distraits et mols, il a recours au stratagème ancien, nous présente un ilote ivre et nous rend les mauvaises façons bien ridicules et haïssables. Il est un moraliste aussi judicieux et fin dans ses directions que vif et gentiment brutal dans la satire. Un moraliste de l'élégance.

On dira : la vraie élégance se moque de l'élégance. Eh bien! oui, répond notre maître; et il n'est que d'avoir du goût. Lisons une de ses *Lettres de Chantilly :* « Nous autres Français, en quoi sommes-nous inimitables? Ah! notre qualité à nous, exquise et presque insolente, c'est une grâce native qui nous est échue, une élégance involontaire de l'esprit, moins que rien, d'ailleurs; ceci tout simplement : nous avons du goût. » Alors, tout va bien ?... Non : tout allait bien. Nous avions du goût; et l'on n'ose pas affirmer que ce soit fini ; mais notre goût, depuis quelques années, subit des tribulations périlleuses. Cela tient à maints phénomènes, tels que le progrès de la démocratie, la nouvelle répartition de la fortune, l'influence de l'étranger, le désordre national. Le goût français menace de se détériorer. Ce n'est pas encore un désastre. Mais, avant que ne s'écroule une délicate architecture, l'observateur attentif aperçoit les signes de la ruine prochaine. Holà! crie M. Marcel Boulenger ; holà! ces vilains gants, et inopportuns; holà! ces robes dérisoires; holà! ce faste grossier; holà! cette gravité de professeur allemand jusque dans la causerie d'après-dîner; holà! ce bavardage si médiocre, fade, amphigourique, prétentieux en outre; et holà! cette façon d'écrire!... Qu'est-ce que le goût? « C'est une sorte d'instinct qui nous pousse à redouter en général les excès, quels qu'ils soient, à rejeter les coquetteries de nègres ou les violences barbares, à craindre par-dessus tout la vulgarité, la bassesse, à comprendre exactement le sens du mot *ridicule*, à rechercher avec passion

la clarté... » Voilà le goût, dans le costume, la mode, l'usage le plus divers, le langage et, particulièrement, la littérature. Tout l'aspect d'un pays ou d'une société révèle un même état d'esprit, le même génie et la même folie peut-être. Une même corruption se manifeste dans nos airs, dans notre activité, dans nos livres. M. Marcel Boulenger n'a pas entrepris toute la réforme : il laisse à d'autres la critique de notre activité. Mais nos airs et nos livres, il les tarabuste. Et voyons, en littérature, son idée de l'élégance.

L'auteur de l'*Introduction à la vie comme-il-faut* nous est déjà recommandable pour avoir composé, sur *la Querelle de l'orthographe*, un juste pamphlet. Ces réformateurs et, plus ou moins érudits, chambardeurs de notre vocabulaire, philologues délirans et démagogues forcenés, primaires exaltés et politiciens qui avaient résolu de sacrifier au peuple électoral le visage des mots français, il les a bien admonestés et châtiés. Puis, sans redouter aucunement l'accusation de pédantisme, il a diagnostiqué *Les quatre maladies du style*. Honneur au maître de nos élégances : il a su que la littérature était en danger ; sur-le-champ, brave, il s'est engagé dans le franc bataillon des pédans. Quatre maladies ; il y en a d'autres. Celles qu'il y a diagnostiquées, les voici. Premièrement, « l'abus du génitif. » Un lauréat de l'Académie Goncourt écrit : « Une pelouse que bordent comme d'une chaîne de médaillons ovales des corbeilles de fleurs d'une jolie diaprure... » Ce lauréat, qui sans compter entasse tous ces génitifs, a aussi le tort de substituer à des prépositions telles que *par* ou *avec* la perpétuelle préposition *de :* manie fréquente aujourd'hui. Deuxièmement, « le néologisme. » Nos contemporains ont un entrain terrible pour inventer des mots. C'est qu'ils se dépêchent et n'attendent pas d'avoir trouvé, dans le riche trésor de notre langage, le mot dont ils auraient besoin. Vite, ils vous ont tiré du grec, ou de l'anglais, ou de leur imagination si prompte à jargonner, de soudaines syllabes. Ils ne songent pas, — et à quoi songent ces énergumènes? — qu'il faut des années, ou des siècles, pour que des syllabes deviennent des mots véritables, prennent de la réalité, commencent de vivre. Troisièmement, « la monotonie de la syntaxe » et, quatrièmement, « la veulerie dans les descriptions. » Le choix de ces quatre maladies me semble un peu arbitraire ; d'autres maladies du style contemporain ne sont-elles pas encore plus graves et inquiétantes?... La « monotonie » de la syntaxe ; mais, surtout, l'ignorance de la syntaxe. Le néologisme ; et, surtout, l'ignorance des mots et de leur signification. M. Marcel Boulenger cite un apophtegme qu'a formulé M. Michel Bréal dans sa *Sémantique :* « La

santé, pour un langage, consiste à s'éloigner sans violence de ses origines. » C'est la maxime du salut. Ni les mots ne dépendent de nous et de notre caprice; ni la syntaxe ne dépend de notre fantaisie. Élémens de notre pensée, les mots sont des êtres, et qu'on tue quand on les tourmente. Et la syntaxe est une dialectique; elle est une logique aussi : une dialectique, ô liberté! sans logique, ô absurdité!... M. Marcel Boulenger, très vaillamment, dénonce deux torts de nos écrivains: la hâte et la prétention. Ajoutons l'ignorance. Mais célébrons le défenseur énergique et avisé de la langue et du style français. Il aime les mots et il aime les phrases : honnête amour, et qui se perd; doux amour et suranné. Je compte M. Marcel Boulenger parmi les écrivains, peu nombreux, qui bientôt seront inintelligibles pour avoir pris chaque mot selon sa vraie acception et combiné les phrases selon le tour de la pensée. Passera-t-il les âges? on l'aura donc traduit en galimatias.

Il y a quelques années, M. Tristan Bernard lui écrivit, dans un journal: « Marcel Boulenger, je suis votre ami. J'aime ce que vous écrivez, vos romans et vos nouvelles, et je suis tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne la conservation et la préservation de l'orthographe française. Je tiens à ce qu'on laisse à nos vieux mots leurs lettres inutiles, qui sont des reliques de famille. Je professe, comme vous, une horreur instinctive pour les locutions *causer à* et *se rappeler de*. Mais, je vous en prie, ne me désavouez pas si je demande avec un groupe notable d'écrivains, plus autorisés et aussi timides que moi, à ne plus employer l'imparfait du subjonctif et à admettre une fois pour toutes que l'actuel subjonctif présent, si décent, de si bonne tenue, servira à tous les usages et remplacera l'abominable imparfait en *asse*, *isse* et en *usse*... » Et puis: « Marcel Boulenger, dites-moi que nous sommes d'accord. Je suis persuadé que, lorsque votre phrase vous conduit dans la direction d'un temps en *asse*, vous faites, comme moi, un détour pour l'éviter. Mais ces détours sont fâcheux pour la marche du style et pour la nette expression des idées. Il vaut mieux, une fois pour toutes, prendre un parti énergique et reléguer dans une panoplie l'imparfait du subjonctif. Malgré notre goût des anciennes formes, il ne nous viendra pas à l'esprit de sortir dans la rue coiffé d'un casque empanaché... » M. Tristan Bernard a tant d'esprit, de gentillesse nonchalante et il est visiblement si las de son casque lourd, quand il demande à s'en débarrasser, qu'on lui répond : Remettez-vous, monsieur Tristan Bernard; et soyez à votre aise!... On ne veut rien lui refuser. Mais on peut donner seulement ce qu'on pos-

sède : et la syntaxe n'est pas à nous. M. Marcel Boulenger répondit à M. Tristan Bernard : « Parbleu ! votre style est la grâce même : il peut se permettre d'aller tout nu. Mais nous autres, il faut bien que nous habillions un peu le nôtre, pour sortir. Or, l'imparfait du subjonctif habille, incontestablement. C'est un temps somptuaire, un temps de luxe. Il doit être imposé dans le projet Caillaux. Vive le luxe, monsieur !... Nous userons de ce subjonctif. » Bien répondu, certes. Et, pourtant, n'ai-je pas outré mes complimens tout à l'heure, quand je vantais le pédantisme de M. Marcel Boulenger ? (Car nous manquons de pédans !) M. Marcel Boulenger n'est pas un grammairien d'abord ; je ne lui accorde pas, pour sa devise, cette maxime du bonhomme Quintilien : « *Grammatices amor vitæ spatio terminetur*, puisse ton amour de la grammaire n'avoir pas d'autres bornes que celles de ton existence ! » Il se rit de la concordance des temps et n'estime l'imparfait du subjonctif, en *asse*, en *isse*, en *usse* ou autrement, que pour des motifs d'élégance. Frivolité ! il s'agit de grammaire.

L'élégance : et, avec M. Marcel Boulenger, c'est toujours là que nous revenons. Il y a, dit-il, des cravates pour Péruviens, des cravates pour camelots, des cravates pour députés qui souhaitent d'aller dans le monde, des cravates pour vieux généraux et des cravates pour dandys. Il y a autant d'imparfaits du subjonctif : celui de l'institutrice, celui de l'étranger qui apprend le français, celui du collégien, celui de Scribe, et celui de l'homme élégant. M. Marcel Boulenger n'offre à M. Tristan Bernard que celui-là. Il rédigerait peut-être ainsi une règle de sa grammaire : Ayez l'imparfait du subjonctif élégant.

Frivolité ? En quelque sorte, non. L'élégance de M. Marcel Boulenger est sérieuse ; et le modèle qu'il propose à l'écrivain, c'est La Bruyère. Je me demande s'il n'ajouterait pas : La Bruyère et Jules Renard. La vraie élégance est, pour un écrivain, d'écrire bien. Écrire bien : suivre les règles principales ; et (il l'exige) varier ses tours, comme La Bruyère ; et (il le disait) chercher avec passion la clarté, comme au surplus tous les auteurs classiques. Quelle erreur, si l'on croit que le souci de l'élégance ait pour résultat, dans le style, une langueur, une faiblesse, une pâleur efféminée ! Fausse élégance, et non celle d'un garçon « large d'épaules et étroit du baudrier. » Mais ce garçon met sa coquetterie à être fort : et l'on verra qu'il est fort s'il a bien l'air de se jouer où les malingres se démènent, s'il ne fait pas une quantité de mouvemens pour accomplir sa prouesse, enfin s'il agit avec justesse, écrit avec concision. Il a de la désinvolture. Il ne bavarde pas. Ce qu'il a résolu de dire, il le dit, et rapidement. Il ne

court pas de tous côtés ; mais il ne s'attarde pas. Il vous invite à prendre son allure : vous le suivez sans peine ; il vous guide avec précaution. Du reste, il ne bavarde pas ; mais il cause. Ne sommes-nous pas de loisir ? Et nous flânerons, quelquefois, comme des gens qui n'ont point à se presser outre mesure, et non comme des gens fatigués Nous éviterons l'ennui : l'ennui si morne qu'on éprouve dans ces phrases en labyrinthes où l'on est perdu et d'où l'on sent qu'on ne sortira pas ; l'ennui de ne pas savoir où l'on va, l'ennui de savoir qu'on ne va nulle part, et qu'on patauge, ou qu'au moins on piétine ; et l'ennui dont on meurt, dans les déserts de la pensée vague. On nous divertira ; il y aura de l'imprévu. Et l'on nous décrira le paysage ; mais vite, car il n'est rien de plus fastidieux qu'une description lente. Vous entrez dans un parc, à telle heure du jour ou du soir : et vous remarquez une fleur, un parfum, la couleur du moment. C'est tout ; cela suffit. Vous ne dénombrez pas les roses, les dahlias et les pieds de jacinthe : c'est la besogne de l'aide-jardinier. Vous ne faites pas un inventaire : c'est la besogne du commissaire-priseur. Non la besogne de l'artiste ! Et puis, vous lisez un roman. Les personnages vous intéressent, et le récit de leurs aventures. Vous réclamez des aventures ; ou bien les personnages ne vous intéressent plus. Mais ils rêvent ?... Ah ! qu'ils ne rêvent pas trop ! Qu'ils agissent, et réagissent, non comme des pantins : comme vous, si actif et allant dès que vous guide le garçon « large d'épaules et étroit du baudrier. » Pas de psychologie ! Vous avez renoncé à la description trop méticuleuse du parc, si beau sous le soleil et si mélancolique aux rayons de la lune bleue : ce n'est pas pour accepter qu'on vous inventorie l'invisible jardin de l'âme, plein de chiendent, d'ortie et de belladone, allégorie de ténèbres. Pas de psychologie : c'est la besogne des sorbonniens. Des actes : c'est ainsi que se déclarent les âmes ou, disons mieux, les caractères, mieux encore, les individus. Car il n'y a que des individus. Il faut qu'on soit, au bout du compte, disciple d'Aristote ou de Platon : la querelle, sous d'autres noms, dure. M. Marcel Boulenger, nous le désignerons comme aristotélicien. « Je vois bien, dirait-il à son tour, ce cheval, non la *chevaléité*, ô Platon ! » Pour indiquer ce qu'il n'aime pas, ne voit pas et considère comme du néant, il empruntera ce néologisme, trait de mépris.

Lisons *le Fourbe*, roman très joli et presque très beau, roman qu'on risque de n'entendre pas tout à fait bien : et, en pareil cas, c'est la faute du lecteur, la faute de l'auteur aussi. Ne blâmons que l'auteur ; mais nous le louerons pour tant de qualités charmantes qui le dis-

tinguent, et parmi nos meilleurs écrivains. Les mérites et les vertus de la vraie élégance littéraire, nous les discernerons dans *le Fourbe*, et quelques inconvéniens de ladite élégance.

Nous voici premièrement à Rome. Et l'auteur s'en excuse. Il devine qu'on se plaindra : « Ah! oui, encore, comme tant d'autres, comme tous les autres, en Italie !... » Il nous supplie de ne pas le confondre avec ces trop faciles raffinés qui « s'épanouissent à Florence, succombent à Venise et goûtent ensuite comme il faut la tristesse à Versailles. » Mais, que faire? « c'est là, c'est à Rome que j'ai rencontré Marie-Dorothée, marquise Gianelli. » Sournois! Il a une meilleure excuse : il ne décrit pas Rome, ses ruines, sa magnificence désolée; il n'abuse pas et il n'use pas d'une archéologie émouvante. C'est à Rome que son héros a rencontré la marquise Gianelli. Où l'eût-il rencontrée ? Elle était là. Puis, confessons-le, nous sommes satisfaits de ce qu'autour d'une si belle femme il y ait la beauté de Rome. L'essentiel sera de profiter sans nulle exubérance d'un hasard si avantageux. M. Marcel Boulenger regrette la discrète époque où La Fontaine écrivait (*Psyché*, la dernière phrase) : « On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour; puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisait la voulurent bien pour leur guide. » Afin de nous rappeler Rome, à l'instant propice, M. Marcel Boulenger écrira : « C'était la fin d'une ardente après-midi; l'on voyait par la fenêtre un cyprès plein d'oiseaux se dresser dans l'air du soir, comme une torche éteinte, mais encore palpitante et grésillante, ayant brûlé tout le jour. » Et c'est tout ; c'est un peu plus que dans La Fontaine : exquise retenue, pourtant!

Marie-Dorothée a dans les veines, par mégarde et par bonheur, une goutte de sang napoléonien. Née Rimbourg et l'arrière-petite-nièce du maréchal Rimbourg, elle ressemble au jeune Bonaparte de Toulon. D'ailleurs, sa mère est une vieille dame russe. Elle a un mari : le colonel Gianelli, homme d'honneur et de tact, réside à Turin, commande ses bersagliers, vaut par sa modestie. Elle a un amant : l'un de nos compatriotes, Stéphane Courrière, le poète incomparable, prince du théâtre, favori de la gloire, sublime et industrieux, enivré d'aubaines, prodigue de son génie, de son amour, absurde avec discernement, délicieux et ridicule. Notre héros, ce n'est pas lui : c'est François Simonin, petit inspecteur des forêts, et qui voyage en Italie, et qui rencontre Marie-Dorothée. Il la rencontre et il l'aime. Il le lui dira. Il n'est pas timide ; et il a raison : « Vous semblez bien portant, svelte et robuste, un bon athlète... » Ainsi l'accueille Marie-Dorothée»

curieuse d'une amitié qui vient à elle et, pour la seule amitié, sensible aux qualités païennes. François rivalise avec le poète lauré, Stéphane Courrière, notre Pétrarque. Et il va triompher... « Alors, François, vous goûterez avec moi, demain, à la villa d'Este? » Eh bien ! non. Pourquoi?... Marie-Dorothée lui a dit : « Vous prenez le plus droit chemin pour aller d'une pensée à l'autre; j'aime cela ! » Tel est-il, en effet. Cependant, il aime la marquise; il assure qu'il l'aime avec passion. N'en doutons pas. Mais il n'a plus d'argent ; et il regarde son carnet de chèques : épuisé, le carnet. « Demain, vous aurez le droit de m'appeler Marie, à la villa ; Marie d'Este !... » Le lendemain, dès l'aube, il part. Qu'on lui pardonne sa brusquerie : fonctionnaire, il était en mission, naguère, à Vallombrosa ; il a pris, à Rome, des jours de congé ; ces jours sont finis. Voilà une tête bien faite et qui sépare nettement les heures du plaisir, celles du devoir. En outre, écoutons-le : « Je suis marié. Pourquoi ne l'ai-je pas dit encore?... » Il ne l'a pas dit; et l'on ne s'en apercevait pas du tout. Il l'oubliait, probablement.

Yvonne Simonin : pauvre femme, très douce et réservée; hélas! trop réservée, pour ce mari, « bon athlète ; » et pieuse, toujours à murmurer une prière, trop pieuse pour le « bon athlète » positiviste; et si touchante, si inquiète ! Mais froide, en apparence. Frémissante ; mais en secret. Le « bon athlète » n'a vu que l'apparence. Il n'est pas bête. Seulement, avec une remarquable santé physique et morale, intellectuelle aussi, François a un défaut que M. Marcel Boulenger ne lui reproche pas, et que je lui reproche ; ce défaut : un goût tel de la clarté que tout mystère lui échappe. Yvonne, auprès de lui, est un mystère, et qu'il n'essaye pas d'approfondir. Les Simonin avaient une petite fille : elle meurt, le jour même que François revient de Rome. On aurait tort de prétendre que François n'eût pas de chagrin. Mais, comme il sépare nettement son plaisir et son devoir, il ne mêle pas non plus son chagrin et tout le reste de sa vie. Il pleure ; et, quand il retourne à ses forêts, il fait son métier. Yvonne, moins habile, s'abandonne à la douleur : elle n'est que de la douleur et n'a de refuge qu'en Dieu. Une même douleur les réunirait, François et Yvonne : ils n'ont pas une même douleur. François est tendre ; Yvonne tombe dans ses bras; « un instant après, elle remue les lèvres : sa prière... » Et il y a, entre Yvonne et François, cette prière où l'une met toute son âme, où l'autre ne met rien.

La marquise Gianelli a quitté Rome pour Paris. Elle appelle François. Et, en peu de jours, tant pis pour Stéphane Courrière : celui-ci vogue sur la Méditerranée avec une infante Pia qui, en faveur d'un

si grand poète, lancerait aux vagues son diadème doré d'altesse royale. Yvonne apprend la liaison de François et de Marie-Dorothée. Elle souffre et elle se résigne : elle offre à Dieu l'effort de sa dure patience. Elle apprend que Marie-Dorothée a mis au monde un enfant : le fils de François. C'est trop de souffrance et elle entre dans la prison du désespoir silencieux. Il faut bien, cette fois, que François en ait conscience. Marie-Dorothée ne le tente pas moins que jamais ; il est amoureux d'elle et de son allégresse florissante. Mais Yvonne endure un martyre; elle chemine vers la mort. Et François a pitié d'elle. François, ne le calomniez pas. Il a le cœur net, excessivement net; il a tout de même de la bonté, il a de la propreté dans l'esprit. Quand les préceptes de la morale se disputent sa préférence, il les examine, les range, les compare; et il choisit parmi eux. Abandonner sa maîtresse, l'année qu'elle lui donne un fils? Diable!... Laisser mourir de chagrin sa pauvre femme?... Un devoir, en dernière analyse, lui paraît urgent, simple et fort clair : « cause le moins de peine possible à ceux qui t'entourent... » Il aime sa maîtresse; mais il n'est pas question de lui. Marie-Dorothée se passera de lui très bien; et le petit garçon n'appartient pas à lui. N'hésitons plus. François se dévoue à Yvonne. Quant à rompre avec Marie-Dorothée, ce n'est rien ; Marie-Dorothée retournera en Italie; elle aura, pour se distraire, son fils et, qui sait? le poète qui justement n'épouse pas Son Altesse l'infante. Lui, François, si le voluptueux souvenir de Marie-Dorothée le caresse encore, il a de l'abnégation. Mais Yvonne? la reconquérir ou, plutôt, la conquérir?... Yvonne est loin, dans l'ineffable compagnie de Dieu et des anges. Il ira la chercher là-bas, parmi les brumes du mystère, lui qui n'a point, jusqu'à présent, fait un seul pas sur les routes mystérieuses; lui que n'émeuvent point l'odeur des églises, leur chant; lui que n'alarme point la promesse de la certitude reposante et lui qui, dans une prière, ne retrouve point des bribes du passé. Que faire? Il ne peut rattraper Yvonne où elle n'est pas : elle est là-bas.

Il sera dévot, mais fourbe. Et il feindra la dévotion : fourberie. Ah! que faire?... La fourberie nous dérange de l'idée que nous avions de lui. Peu importe. Avec un intelligent abbé Duregard, il cause. Les propos de l'abbé Duregard passent sur lui comme, sur la campagne, les légers nuages des beaux jours : du moins, il le croit. Les pieuses lectures lui sont inutiles; et il se fâche de ne trouver, en tant de pages, « rien de précis. » Quel homme! Il lui faut Dieu en théorèmes.

Il entendra la messe. Un dimanche matin, de noir vêtue, Yvonne va sortir; elle descend au jardin. Les deux lévriers, Marsyas et Marion,

près d'elle, bondissent, très joyeux : elle ne les emmènera pas, elle va tout droit à l'église. Et lui, François, les chiens lui sautent aux épaules, plus joyeux encore : il ne les emmènera pas, il va tout droit à l'église. Il regarde Yvonne, si jeune et toute vacillante, flétrie. Yvonne, au sortir de la messe, ne le remerciera pas d'être venu : des lèvres, murmurante à peine, elle remerciera Dieu. Il se confessera, il récitera dans le confessionnal de l'abbé Duregard le *Confiteor* : il aura soin qu'Yvonne le sache et, sur le visage d'Yvonne, il guettera, comme une lueur de soleil sur un mur, la vive lumière du bonheur. Il communiera. Au retour, il déjeunera ; il lève les yeux : Yvonne le regardait... « Et il y avait, — oh ! oui, j'en suis sûr ! — une émotion profonde sous ces paupières, qui se fermèrent bien vite, effaçant la vision exquise, une émotion douce et sans doute heureuse, telle que je ne pensais plus en voir jamais se trahir sur le visage si las et si clos. » C'est un jeudi ; c'est le jour qu'Yvonne va au cimetière. « Je t'accompagne ! » Et il passe son bras sous le bras d'Yvonne : qu'elle était mince ! et elle grelottait. « Tu as froid ? — Non. — Je croyais... » L'automne ; et ils ont l'air d'un couple qui bientôt sera vieux. Yvonne se tait. François, comme elle, parle en lui-même et, sans voix, dit à Yvonne : « N'aie plus peur, appuie-toi, confie-toi... » Au cimetière, les voici devant la tombe de leur petite fille. Yvonne s'agenouille. « D'habitude, je demeurais debout ; mais, ce jour-là, je me suis agenouillé, moi aussi... » Quand Yvonne se releva, elle posa sur la main de François sa main légère et balbutia : « François !... Notre petite... » Ils s'étreignirent et pleurèrent, « l'un près, tout près de l'autre, enfin ! » Et ils revinrent, du même pas, à leur maison.

La première partie de ce roman, gaillarde et amoureuse, a bien de l'attrait. La seconde partie est extrêmement pathétique. Beau roman, l'œuvre d'un excellent écrivain, qui possède l'art de conter, qui crée de vivans personnages : l'esthétique de l'élégance l'a servi à souhait.

L'esthétique de l'élégance, — et de la meilleure élégance, vraie et sérieuse, — a pourtant ses limites. Elle veut la clarté : le goût de la clarté est une vertu. Mais s'il y a, jusqu'en ce bas monde, plus de choses qu'on n'en discerne clairement, faut-il négliger tout cela qui n'est pas clair ? Ce fut la prétention des positivistes : reléguer le mystère ailleurs. Ils l'appelaient un océan pour lequel ils n'avaient ni barques ni voiles ; et ils le négligeaient. Or, si les brumes de cet océan pénètrent l'île du « connaissable, » l'envahissent, l'imprègnent, nous décrirez-vous l'île et non les brumes ? Et, les âmes, si vous n'en voyez que les surfaces claires, vous les ignorez : les âmes sont des océans

de mystère; ne regardez-vous que la crête des vagues hautes, négligeant les remous qui les ont soulevées?

Je reprochais à François Simonin d'avoir méconnu, par goût de la clarté, la mystérieuse Yvonne. Et pareillement, je reproche à M. Marcel Boulenger de méconnaître François Simonin, quand il l'appelle un fourbe. M. Marcel Boulenger, là-dessus, répliquera qu'il a fait à sa guise son héros : ne l'a-t-il pas inventé? Tant pis pour lui, l'auteur (et c'est encore à sa louange), s'il a donné à son invention tant de réalité que, son héros, je le traite comme un vivant. Non, François Simonin n'est pas un fourbe. Il croit qu'il en est un; M. Marcel Boulenger le croit également. Et ils se trompent tous les deux. Pour que François Simonin soit un fourbe, l'auteur a joint, en manière de préface, à l'histoire de ce François, un dialogue un peu nietzschéen sur la *virtù* admirable de la ruse. « Il rusait, le condottiere... Il rusait, le fort Ulysse... Ils rusaient, les petits Spartiates... » Oui! Mais François, qui renonce à toutes voluptés, qui renvoie sa belle Marie-Dorothée, qui s'apitoie sur la tristesse d'une pauvre femme et qui s'agenouille, il ne ruse pas. Est-il sincère, au confessionnal et à la table de communion? « Vous voulez aller à la foi et vous n'en savez pas le chemin... Apprenez [-le] de ceux qui ont été liés comme vous. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes... » Mais François Simonin ne veut pas aller à la foi!... Qu'en sait-il? Et, M. Marcel Boulenger, qu'en sait-il? Son héros lui échappe dès que ce héros pèche contre la parfaite clarté : or, il n'y a plus de clarté au point où est monté François chercher l'âme d'Yvonne, au delà de toute abnégation. Un fourbe? Il est un pauvre homme en chemin. S'il n'a pas fait encore sa soumission, gardons-nous d'offenser son élégant orgueil; et, si Pascal l'effraye, nous lui offrirons seulement ces deux vers d'Ausone, poète savant et futile :

Incipe, dimidium facti est cœpisse. Supersit
Dimidium : rursum hoc incipe, et efficies.

Je laisse en latin ces deux vers et proteste ainsi, doucement, contre les excès de la clarté.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA ROBE VAPOREUSE DU SOLEIL

La fable de l'aveugle et du paralytique me paraît fournir un symbole exact des rôles respectifs que jouent dans la science la théorie et l'expérimentation. L'une ne peut pas plus se passer de l'autre que ne le peuvent les deux dolens héros de Florian. L'expérience, sinon aveugle, au moins très myope, qui ignore tout ce qu'elle ne touche pas du doigt, tout ce qui dépasse le bout de son nez fureteur, piétinerait lamentablement dans le même cercle si la théorie à l'œil clair et qui voit de loin les obstacles... et aussi les mirages de l'horizon, ne venait à son secours. Mais la théorie à son tour ne serait rien, si elle n'était juchée sur les robustes épaules de l'expérience : sans celle-ci, elle ne pourrait jamais distinguer dans les apparences qu'elle aperçoit au loin ce qui est réel de ce qui est illusoire. Impuissante à avancer par elle-même sur le terrain solide des réalités, condamnée à tourner toujours ses regards dans le cercle immobile du même panorama fallacieux, elle ne bougerait pas plus qu'une souche et ne tarderait pas à radoter.

C'est ainsi que la collaboration, quelquefois orageuse, de l'expérience qui touche et de la théorie qui prévoit, des réalités ou des systèmes, du fait et de l'hypothèse, a construit clopin-clopant l'édifice, toujours inachevé, de la science contemporaine. Mais jamais sans doute cette collaboration du cerveau qui conduit et des mains qui tâtonnent n'a été aussi complète et aussi féconde que lorsqu'elle a décelé, dans l'atmosphère du Soleil, toutes les choses étonnantes qu'on y a découvertes depuis quelque temps.

*
* *

L'existence d'une vaste atmosphère absorbante autour du Soleil, probable *a priori* en vertu de toutes les analogies astronomiques, est déjà démontrée expérimentalement par la décroissance de l'état du disque solaire du centre au bord et par les raies noires de Frauenhofer dans son spectre, qui prouvent l'existence autour de lui d'une couche de gaz relativement froids et définis chimiquement précisément par ces raies. Mais c'est en réalité les éclipses totales du Soleil qui nous ont d'abord révélé l'atmosphère solaire. En temps habituel, elle nous est complètement invisible pour les mêmes raisons qui empêchent de voir les étoiles en plein jour : l'éclat du disque solaire lui-même et la lumière diffuse de notre ciel bleu. La lumière du jour a donc été longtemps un obstacle à nos progrès astronomiques; si le rideau éblouissant qu'elle étend devant le ciel est tissé de rayons éclatans, c'est un rideau quand même, car il nous rend pareils aux phalènes qu'une lumière trop vive empêche de voir plus loin que le bout de leurs ailes.

Les éclipses de Soleil, déchirant à de rares intervalles ce rideau, ont révélé autour du disque obturé par la noire gibbosité de la Lune, une immense gloire lumineuse dont les banderoles s'étendent jusqu'à plusieurs millions de kilomètres, et qui se divise ainsi : d'abord, tout autour de l'astre un mince anneau rose vif, on dirait de rubis, qu'on appelle la *chromosphère* et d'où s'élancent de minces flammèches, roses aussi, les *protubérances*. Celles-ci ont souvent plusieurs centaines de milliers de kilomètres d'étendue, et on les voit se déplacer et changer de forme pendant la faible durée d'une éclipse avec une vitesse que le calcul montre fantastique, *et qui dépasse souvent 100000 kilomètres par seconde*. Tout autour de la chromosphère et de ses protubérances roses, s'étend l'immense atmosphère coronale, l'immense *couronne* verdâtre qui constitue l'atmosphère externe du Soleil.

L'étude spectrale de ces diverses couches faite depuis un demi-siècle dans les éclipses a prouvé que la chromosphère et les protubérances sont composées surtout d'hydrogène luminescent, et que la lumière verte de la couronne provient d'un gaz qui n'a pu être encore identifié à aucun de ceux qu'on connaît sur la terre. On l'a appelé le « coronium. » — Le fait n'est d'ailleurs point sans précédent, puisqu'on a découvert également dans l'atmosphère solaire, lors d'une éclipse il y a une quarantaine d'années, un gaz inconnu qu'on a nommé

hélium et qui n'a été trouvé que bien longtemps après dans l'atmosphère de notre planète.

Le spectroscope, cet outil unique de merveilleux savoir, fournissait, lors de chaque éclipse nouvelle, une telle moisson de découvertes, les expéditions organisées chaque fois étaient d'autre part si dispendieuses et si aléatoires (puisqu'un seul nuage suffisait à les rendre inutiles) que l'on en vint à désirer impérieusement des méthodes qui permettraient de voir, même en dehors des éclipses, ce que ces capricieux et fugaces phénomènes montraient seuls jusque-là.

Par exemple de 1868 à 1906, c'est-à-dire en trente-huit ans, le nombre des éclipses totales de Soleil a été exactement de vingt-quatre avec une durée moyenne de 3 minutes et 6 secondes. Un astronome qui aurait pu organiser des expéditions dans toutes les régions du globe où elles ont eu lieu n'aurait donc vu l'atmosphère solaire que pendant moins de 1 heure et demie en tout. C'est peu.

Le premier pas pour remédier à cette situation fut réalisé par Janssen et Lockyer, lorsqu'ils découvrirent leur célèbre méthode aujourd'hui universellement employée pour voir les protubérances en plein jour. Elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire ici.

Dès lors, en ce qui concerne au moins la chromosphère et ses sommets protubérantiels, l'observation des éclipses totales devenait presque superflue. En revanche, tous les efforts tentés jusqu'ici pour observer la *couronne* en dehors des éclipses ont échoué complètement. De là l'ignorance dans laquelle nous sommes encore relativement à la nature exacte de cette *gloire* dont se nimbent parfois les faces superposées de la Lune et du Soleil. Pourtant il est bien établi que la couronne est formée de gaz extrêmement ténus et transparens qui tiennent en suspension des poussières très subtiles et qu'elle est si légère que, malgré son énorme épaisseur, elle est transparente à la lumière des étoiles.

***

Si l'observation de la couronne en dehors des éclipses est encore impossible, en revanche les astrophysiciens ont réalisé une œuvre magnifique en nous dotant, avec le *spectrohéliographe*, du moyen d'observer continuellement des phénomènes que les éclipses elles-mêmes ne montraient pas, cachés qu'ils étaient alors derrière le disque opaque de la Lune : je veux parler des diverses couches de l'atmosphère solaire, non plus seulement au bord du disque d'Hélios, mais sur toute la surface de celui-ci.

Le *spectrohéliographe* est l'œuvre commune et indépendante de deux éminens astronomes, l'un Français, M. Deslandres, aujourd'hui directeur de notre grand observatoire solaire de Meudon, l'autre Américain, M. Hale, directeur de l'observatoire de Mount-Wilson. Malgré son nom un peu rébarbatif, cet appareil est, comme toutes les inventions vraiment belles, fondé sur une idée à la fois simple et ingénieuse et nos lecteurs me pardonneront si je ne puis résister au désir de leur exposer brièvement en quoi il consiste, dussé-je leur paraître pendant quelques instans un peu trop « technique. » Aussi bien, on ne peut prendre un plaisir véritable et complet aux harmonieuses constructions de la science, si on n'a pas une idée un peu exacte des mécanismes qui en ont édifié les lourdes pierres de taille. Si la science nous enseigne le « comment, » — et non point le pourquoi, — des choses, il n'est point indifférent de savoir comment on découvre ce « comment. »

Imaginons que, ayant une image assez large du Soleil au foyer d'une lunette, je place la fente d'un puissant spectroscope suivant un diamètre de cette image, par exemple suivant l'équateur : j'aurai à l'autre bout du spectroscope un spectre complet de l'équateur solaire. Supposons que j'isole dans ce spectre une raie déterminée, par exemple la raie rose de l'hydrogène, et que je cache tout le reste du spectre à l'aide d'un écran percé d'une fente fine qui coïncide avec cette raie : si je place derrière l'écran une plaque photographique, j'aurai sur celle-ci une raie allant d'un bout à l'autre de l'équateur solaire, et dont l'épaisseur et l'intensité ne seront pas égales d'un bout à l'autre, mais dépendront de la répartition sur l'équateur solaire des masses d'hydrogène dont l'absorption dans l'atmosphère du Soleil produit cette raie. Imaginons maintenant que, laissant tout le reste immobile, je déplace l'image du Soleil sur la fente, de manière à la faire balayer entièrement et successivement par celle-ci; si je donne, à l'autre bout de l'appareil, un mouvement simultané et correspondant à la plaque photographique, il est clair que j'aurai finalement sur celle-ci une image du Soleil tout entier provenant uniquement de son hydrogène atmosphérique.

On peut ainsi, en isolant telle ou telle raie du spectre, avoir une image de l'atmosphère solaire provenant uniquement de tel ou tel élément chimique de cette atmosphère, ou plus exactement de telle ou telle raie de cet élément.

Mais on a fait beaucoup mieux encore et on est arrivé, comme nous allons voir, et grâce surtout aux beaux travaux de M. Deslandres, à

reconnaître au moyen du spectrohéliographe quelle est la répartition en hauteur d'un élément chimique donné, sa distribution dans les diverses couches de l'atmosphère solaire projetée sur le disque. C'est un résultat admirable, et ici encore la physique du Soleil est en avance sur celle de notre globe, puisque nous n'avons aucun moyen actuel de connaître par une simple opération optique la composition des diverses couches de notre atmosphère suivant la verticale.

Voici comment on arrive à ce résultat dans le cas du Soleil. Lorsqu'on dirige pendant une éclipse la fente d'un spectroscope ordinaire radialement au bord d'une image solaire, c'est-à-dire perpendiculairement à ce bord, on constate que les raies du spectre du bord n'ont pas un aspect identique suivant qu'elles proviennent de son voisinage immédiat ou d'une région un peu plus éloignée. Par exemple, les raies bien connues du calcium, H et K (on sait que Frauenhofer a baptisé les principales raies noires découvertes par lui dans le spectre solaire au moyen des lettres de l'alphabet), ont le caractère suivant : tout près du bord solaire la raie est très large, puis, à mesure qu'on s'éloigne du bord vers l'extérieur du Soleil, son épaisseur diminue, et elle va en s'effilant de plus en plus. On pouvait s'attendre à ce résultat puisque, d'après ce que nous avons vu, la pression augmente la largeur des raies spectrales, et que la pression doit forcément diminuer à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère solaire. Mais ce n'est pas tout : ces raies qui sont brillantes dans l'atmosphère solaire vue pendant une éclipse le sont également en temps normal en leur partie centrale au-dessus des facules du disque, comme MM. Deslandres et Hale l'ont reconnu en 1891.

C'est au moyen de cette partie centrale brillante des raies H et K du calcium qu'ont été faits par ces inventeurs les premiers spectrohéliogrammes. Puis ils n'ont pas tardé à reconnaître qu'il n'était pas nécessaire que les raies du spectre fussent brillantes pour qu'on pût obtenir avec elles des photographies de l'atmosphère du soleil : les raies *noires* du spectre solaire ne sont obscures que relativement à l'éclat éblouissant du fond continu du spectre sur lequel elles se détachent. En réalité, leur partie la plus noire émet encore une lumière très notable. C'est ainsi que M. Deslandres le premier a réussi à obtenir des images solaires produites par des raies *noires* du spectre, soigneusement isolées au moyen des fentes du spectrohéliographe.

Dans ces conditions, ce n'est plus qu'un jeu de photographier par exemple la répartition des vapeurs de calcium dans les diverses couches qui entourent le Soleil : pour avoir cette répartition dans les

couches basses, on utilisera dans le spectrohéliographe uniquement les bords des raies H et K; pour les couches les plus élevées de l'atmosphère seulement la partie centrale des raies, et leur portion intermédiaire pour les couches moyennes.

L'application de ces méthodes à toutes les raies des multiples élémens chimiques contenus dans le Soleil constitue un labeur formidable qui sera l'œuvre de l'avenir. Dès maintenant, les premières séries de documens obtenus aux observatoires de Meudon et de Mount Wilson ont conduit à plusieurs résultats remarquables, dont voici quelques-uns.

Il est maintenant démontré que la plupart des quelque 20000 raies noires que l'on a relevées dans le spectre solaire proviennent uniquement de l'absorption d'une couche atmosphérique relativement très mince et en contact immédiat avec la photosphère. L'existence de cette couche dite couche *renversante* (car, en vertu des idées de Kirchoff, c'est son absorption qui a pour effet d'inverser et qui fait apparaître en *noir* les raies *brillantes* qu'elle-même émet spontanément) a été récemment confirmée par la photographie de son spectre qu'on a pu faire lors des éclipses : tout au contact de la photosphère, celui-ci a montré pendant un bref instant, — d'où son nom de *spectre-éclair*, — sous la forme de raies brillantes toutes celles qui sont noires dans le spectre solaire ordinaire (1). Confirmation éclatante des idées de Kirchoff.

En général, les élémens chimiques les plus lourds ne se trouvent que dans la partie inférieure de l'atmosphère solaire. Il y a pourtant des exceptions remarquables, et on trouve en particulier des nuages de vapeurs de calcium très au-dessus des couches où l'hydrogène est abondant.

Enfin M. Deslandres et M. Hale ont, chacun dans des directions différentes, découvert et étudié dans l'atmosphère solaire, sous les noms de *flocculi*, de *filamens* et d'*alignemens*, toute une série de phénomènes étranges présentés par les diverses masses gazeuses en mouve-

(1) La plupart des élémens chimiques connus sur la Terre ont été retrouvés ainsi dans le spectre solaire. Il y a encore quelques exceptions parmi les métalloïdes. L'une d'elles cependant, concernant l'oxygène, vient d'être récemment écartée : après de nombreuses recherches et des discussions passionnées, il est maintenant bien prouvé que cet élément si abondant sur la Terre existe aussi dans le Soleil. Mais on peut se demander pourquoi ses raies sont si difficiles à déceler sous le spectre solaire. Quant au radium dont l'existence dans ce spectre avait été annoncée récemment, son identification n'est pas encore certaine. Elle est cependant probable, puisque l'hélium, produit de la désagrégation du radium, est abondant dans le Soleil. Et puis elle aurait l'avantage de fournir un aliment presque inépuisable à la formidable consommation d'énergie du Soleil.

ment dans l'atmosphère et dont l'importance pour la physiologie du Soleil ne le cède en rien à celle des taches elles-mêmes.

M. Deslandres a complété ces études à l'aide d'appareils spéciaux, qui, grâce au principe de Doppler-Fizeau, nous renseignent à chaque instant sur les vitesses des courans atmosphériques du Soleil (vitesse que nous n'avons pas encore le moyen de connaître optiquement dans notre propre atmosphère).

Les vitesses observées sont parfois fantastiques : on a observé ainsi récemment une masse d'hydrogène solaire attirée et comme aspirée brusquement vers une tache à la vitesse de 350 000 kilomètres à l'heure (la distance de la Terre à la Lune). De pareilles vitesses, comme aussi l'existence même de la luminescence de l'atmosphère solaire (on sait qu'on n'a jamais réussi à rendre lumineux des gaz par la seule chaleur et en l'absence d'une excitation électrique), comme aussi l'incurvation caractéristique des protubérances, ont depuis longtemps conduit les théoriciens à supposer que le Soleil est le siège de phénomènes magnétiques et électriques puissans. Il manquait à ces inductions le critère de l'expérience : celui-ci vient d'être récemment apporté par une découverte magnifique, issue directement des recherches spectrohéliographiques, et qu'il nous reste à exposer maintenant.

***

Il y a quelque temps, M. Hale a remarqué que, sur certains de ses spectrohéliogrammes obtenus avec les raies de l'hydrogène, ce gaz se présentait au-dessus des taches sous forme de traînées incurvées régulièrement vers celles-ci, avec l'apparence que leur aurait donnée un violent mouvement tourbillonnaire ayant son centre dans la tache elle-même. Une étude plus détaillée montra que le mouvement tourbillonnaire de l'hydrogène incandescent était bien réel, et on put même surprendre parfois des masses gazeuses violemment aspirées, comme nous l'avons vu, vers le centre de la tache. Cette constatation était fort intéressante en soi, puisqu'elle assimilait l'atmosphère solaire au-dessus des taches aux tourbillons, tornades et cyclones de notre propre atmosphère. Il n'y avait rien là qui pût étonner. C'est pourtant de ce simple fait d'observation que le génie de M. Hale, par une chaîne étroitement serrée et merveilleusement combinée d'expériences et de raisonnemens, a tiré une des plus jolies, une des plus suggestives découvertes de l'astronomie moderne : celle du magnétisme des taches solaires, et du champ magnétique de tout le Soleil. Voici comment.

Si, s'est dit M. Hale, la matière tourne en tourbillonnant au-dessus d'une tache solaire et si elle est électrisée, elle doit engendrer un courant électrique, c'est-à-dire un champ magnétique. Or la matière doit être très probablement électrisée aux abords de la photosphère : d'une part, en effet, comme nous l'avons indiqué, la luminescence des gaz de la chromosphère est très certainement d'origine électrique. D'autre part, notre atmosphère terrestre est électrisée (et on sait que les mouvemens qui engendrent les orages produisent des décharges électriques intenses, les éclairs) ; les mêmes phénomènes, mais à un degré inférieur, doivent exister dans le soleil. On sait aussi que la lumière solaire agissant sur les particules de notre atmosphère les *ionise*, c'est-à-dire les dissocie en particules plus petites chargées, les unes d'électricité négative, les autres de positive ; *a fortiori* cette même lumière ne saurait agir autrement dans l'atmosphère même du Soleil, là où elle est des millions de fois plus intense. Enfin on a découvert, depuis quelques années, que les corps incandescens émettent des électrons négatifs en grande quantité ; le filament de carbone d'une lampe à incandescence peut produire par exemple de cette façon un courant de plusieurs ampères par centimètre carré de sa surface ; la photosphère solaire, où la matière se trouve à un état d'incandescence encore bien plus élevé, doit forcément se comporter de même. Pour toutes ces raisons, on ne peut échapper à la conclusion que la matière qui est en mouvement dans l'atmosphère solaire doit être très fortement chargée d'électricité.

S'il en est ainsi, cette matière électrisée en mouvement doit avoir les mêmes effets que le courant électrique qui circule dans un fil de cuivre : le physicien américain Rowland a montré en effet naguère, dans une expérience célèbre, qu'un corps chargé d'électricité statique, et qui se déplace très vite, est analogue à un courant d'électricité dynamique. En particulier, il a, comme celui-ci, la propriété de dévier les aimans placés dans son voisinage, et on sait par les célèbres expériences d'Œrsted et d'Ampère que le sens de cette déviation est déterminé par une règle simple et se fait de telle sorte que l'aimant tend à se mettre en croix avec le courant électrique. Autrement dit, les corps électrisés en mouvement produisent dans leur voisinage un *champ magnétique*. Il s'ensuit donc que les gaz électrisés qui tournent en tourbillonnant au-dessus des taches solaires doivent se comporter comme ferait une gigantesque bobine d'électro-aimant, et produire au-dessus des taches un champ magnétique dont l'axe est sensiblement perpendiculaire au Soleil.

Tout cela était bel et bien, mais il fallait le prouver. C'est ce que M. Hale a réussi à faire en utilisant le célèbre phénomène de Zeeman par des moyens d'une ingéniosité admirable, que seuls, — il faut bien l'avouer aussi à notre corps défendant, — l'organisation unique et les budgets considérables de l'astronomie américaine pouvaient permettre de réaliser.

Le phénomène de Zeeman, du nom du physicien hollandais qui l'a découvert sur les suggestions admirablement prophétiques de l'illustre Lorentz, est un effet produit par les aimans, et, plus généralement, par tous les champs magnétiques sur la lumière : on sait que, d'après les découvertes récentes, celle-ci est causée par les mouvemens excessivement rapides de petites planètes minuscules et chargées d'électricité qu'on appelle *électrons* et qui forment ce petit système solaire en miniature qu'est l'atome.

Une raie spectrale d'un gaz donné correspond à une fréquence particulière de vibration de l'éther, et celle-ci est due elle-même à la vitesse avec laquelle les électrons tournent autour du centre de l'atome. Considérons par exemple les électrons qui, dans l'hydrogène par exemple, produisent une raie donnée. Si nous faisons agir sur ce gaz un aimant puissant, nous pourrons subdiviser ces électrons en trois catégories : ceux qui, au moment de l'expérience, sont orientés de telle sorte que leur mouvement de rotation est contrarié par l'aimant, ceux qui au contraire ont leur mouvement accéléré par lui, et enfin ceux qui sont dans l'orientation intermédiaire où il n'a aucune action sur leur vitesse. Il s'ensuit qu'au lieu d'une raie unique, ces électrons donneront trois raies spectrales dont celle du centre coïncidera avec la raie unique primitive. De plus, la théorie montre que les deux raies extrêmes jouissent de la propriété d'être polarisées en sens contraire l'une de l'autre. Le phénomène découvert par Zeeman a montré que, conformément à l'explication élémentaire que nous venons de donner et qui est d'ailleurs bien incomplète, il en est bien ainsi.

M. Hale s'est donc proposé de rechercher si le spectre du Soleil au voisinage des taches ne présentait pas le phénomène de Zeeman, et il s'est adressé pour cela à certaines raies du spectre des taches qui étaient, on l'avait déjà constaté sans en entrevoir l'explication, élargies ou même dédoublées par rapport aux raies du spectre normal. Le succès a couronné cette longue série d'ingénieux efforts et, par des procédés d'une prodigieuse délicatesse instrumentale, M. Hale a montré d'une façon indubitable que les taches du Soleil constituent des champs magnétiques puissans dont l'intensité atteint souvent et

dépasse 3 000 gauss, c'est-à-dire plus de 6 000 fois la force magnétique qui, à la surface de la Terre, attire vers le Nord l'aiguille aimantée. M. Hale a découvert aussi que la polarité magnétique des taches solaires dépend du sens dans lequel elles tourbillonnent et que souvent deux taches placées symétriquement de part et d'autre de l'équateur solaire ont un magnétisme opposé. Enfin, il y a quelques semaines, M. Hale a découvert aussi, et par des méthodes analogues, que le Soleil tout entier, et en dehors des champs magnétiques locaux des taches, est magnétique dans son ensemble comme la Terre elle-même, et de telle sorte que ses pôles magnétiques Nord et Sud sont orientés comme sur la Terre et près des pôles de rotation. Quant à l'intensité de ce champ magnétique général, elle serait en moyenne 80 fois plus grande à la surface du Soleil qu'à la surface de la Terre.

M. Deslandres a obtenu de son côté des résultats dans le même sens par l'étude de la courbure des protubérances solaires et de leur vitesse radiale.

Enfin une découverte, faite il y a quelques semaines à peine par le physicien allemand Stark, vient d'apporter un élément nouveau d'intérêt et d'espoir à ces études de physique solaire : elle prouve en effet que les raies spectrales peuvent manifester non seulement l'existence des champs magnétiques, mais aussi, par un effet analogue au phénomène Zeeman et d'ailleurs différent dans sa modalité, celle des champs électriques qui agissent sur les sources lumineuses.

Il est encore trop tôt pour envisager les conséquences qu'aura en astrophysique le phénomène de M. Stark. Certains astronomes n'envisagent point sans un peu d'affolement la complication nouvelle qu'il va introduire dans les études d'optique solaire; ils craignent qu'on ne finisse par ne plus pouvoir se débrouiller dans l'enchevêtrement des causes multiples qui agissent sur les raies du spectre. A mon sens, ils ont tort, et c'est un peu se plaindre que la mariée est trop belle. Plus la science progresse, plus les apparences fugitives qu'elle nous montre se compliquent. Si cela n'avait que l'avantage de nous rendre plus modestes dans nos prétentions et moins béatement catégoriques dans nos systèmes, ce serait déjà tout bénéfice. Mais il en est bien d'autres encore, ne fût-ce que l'éternel attrait du « nouveau, » de l' « inédit. »

En tout cas, dès maintenant la moisson est belle des découvertes faites dans l'atmosphère de notre petit Soleil, et ce n'est point en vain que les astronomes ont lentement dégrafé la robe vaporeuse où flotte son disque d'or fluide.

CHARLES NORDMANN.

REVUE MUSICALE

Théatre des Champs-Élysées (Saison anglo-américaine) : *L'Amore dei tre re*, poème de M. Sem Benelli, musique de M. Italo Montemezzi. — L'*Otello* de Verdi. — Concerts Monteux : *Le Sacre du Printemps*, de M. Igor Stravinsky. — Théatre de l'Opéra : *Scemo*, poème de M. Charles Méré, musique de M. Alfred Bachelet. — Théatre de l'Opéra-Comique : *Marouf, savetier du Caire*, d'après les *Mille et une Nuits* (traduction du Dr Mardrus); poème de M. Lucien Népoty, musique de M. Henri Rabaud.

La diversité des œuvres, celle aussi des interprètes ou des compagnies qui nous les présentèrent pendant les semaines qui viennent de s'écouler, imposent à cette chronique le caractère d'un pot-pourri. Vous y trouverez un peu de tout : du russe, de l'italien, de l'allemand, de l'anglais, de l'américain et jusqu'à du français. Chaque année, en cette saison, Paris, un Paris de moins en moins nôtre, nous offre ce spectacle et ce concert hétérogène. Et quand nous disons : « du français, » il ne s'agit que des paroles, rien ne nous paraissant plus éloigné qu'une partition comme le *Scemo* de M. Bachelet, par exemple, de ce qu'on appelle ou de ce qu'on appelait communément autrefois la musique française.

Donc, la troupe internationale de l'Opéra de Boston et du Covent-Garden de Londres est venue donner des représentations excellentes et diverses dans ce « théâtre des Champs-Élysées, » dont on avait avec raison déploré la clôture. L'endroit est favorable aux plaisirs des yeux et des oreilles autant que la salle Garnier leur est contraire. Quelqu'un n'a-t-il pas dit : « Là où il n'y a pas de sympathie, il n'y a pas d'art. » Or on ne saurait trouver un lieu plus antipathique à l'art musical que notre somptueux et triste Opéra. Tout y est distant, et tout y est morose. Toute œuvre, et tout d'une œuvre, l'action, les paroles et la musique, le chant et le geste, s'y enveloppe d'un voile, si ce n'est d'un

suaire. Ce qui se passe là-bas, sur la scène, semble s'accomplir dans une région non seulement éloignée, mais étrangère. Entre les artistes et le public, aucune communication et nul échange. Nous éprouvons l'impression de ne pas être, les personnages et nous, sur le même plan, dans le même ordre de la pensée et du sentiment, en un mot, de la vie. Ici au contraire, et tout de suite, nous sentons s'établir le rapport, le rapprochement et l'union s'opérer. Félicitons-nous qu'un tel théâtre ait rouvert ses portes et faisons des vœux pour qu'il ne les referme plus.

Le programme, ou le *cartellone*, de la troupe anglo-américaine portait exclusivement des œuvres allemandes et des œuvres italiennes. Parmi les premières, nous n'avons entendu jusqu'ici que le seul *Tristan*. Les honneurs de la soirée furent pour une Isolde vraiment admirable. La voix et le talent de Mme van Ostade ont d'éminentes qualités : la puissance et l'éclat, la tendresse et le charme. Grâce à ces derniers dons, l'intelligente artiste nous ménagea dans le courant, — ou dans le torrent, — d'un rôle presque incessamment frénétique des repos tout à fait délicieux.

Un drame lyrique italien nous était inconnu : *l'Amore dei tre re*, de M. Sem Benelli pour les paroles et, pour la musique, du maëstro Italo Montemezzi. La pièce est un drame de famille, une tragédie bourgeoise. Les trois rois, qui sans doute ne sont guère que des seigneurs, le sont de vagues seigneuries ou royaumes, quelque part dans l'Italie du Moyen âge. L'un, Archibaldo, est un vieillard aveugle ; Manfredo, son fils, est le deuxième ; le troisième s'appelle Avito. Tous les trois aiment Fiora, belle-fille du premier, épouse du second et maîtresse du dernier. On dirait une charade, mais terrible, où se mêlent et se heurtent furieusement les trois amours : conjugal, adultère et même incestueux. Le mari, comme il sied, ne se doute de rien. C'est le beau-père, dont l'âme, à défaut des yeux, clairvoyante et jalouse, découvre la trahison. Tandis que son fils s'en va-t-en guerre, il surprend Fiora près d'Avito. Le bruit des pas d'un fugitif, puis les aveux, bien plus, les défis injurieux de la jeune femme elle-même, achèvent de le convaincre et de l'égarer. Fou de colère, il se jette sur sa belle-fille et l'étrangle. Alors survient ou revient son fils, auquel il explique la chose à peu près en ces termes, bien qu'avec plus de lyrisme : « Elle te trompait, je l'ai assassinée. » Il lui cache d'ailleurs l'autre motif du meurtre, et fait bien. Mais, pour assouvir sa vengeance, le sinistre vieillard s'avise d'un abominable stratagème. Sûr que l'amant viendra dans la chapelle funéraire donner un dernier baiser à l'amante, il verse

un poison mortel sur les lèvres de la morte. L'amant vient en effet. Mais après lui vient le mari, le fils. Tous les deux succombent, et cela ne fait pas moins de trois homicides, dont un involontaire, à la charge de ce vieux gredin d'Archibaldo. Avouons qu'il est malaisé pour un dramaturge d'aller plus loin dans l'horreur, et dans l'horreur macabre. Il a même paru que ce dénouement accumulait un peu trop de baisers, et trop divers, sur des lèvres consacrées par la mort.

Il s'en faut que la musique (et nous ne le lui reprocherons pas, au contraire) égale ce drame en violence. Elle se garde heureusement de la brutalité, voire de la grossièreté, où s'abandonnent et semblent parfois se complaire les maîtres ou les représentans de ce qu'on appelle le « vérisme » italien. Mais, sans aller aussi loin, surtout sans descendre aussi bas, que dis-je, en s'élevant, et par l'élévation même, on eût aimé que cette musique atteignît au lyrisme. Il est trop rare qu'elle en approche. Il n'arrive guère qu'elle nous émeuve ou seulement qu'elle nous touche. La partition de M. Montemezzi manque de ce don ou de cette vertu pour ainsi dire nationale, et qui, lors même qu'elle n'impose pas certaine musique italienne à notre admiration, peut la recommander à notre indulgence : nous voulons parler de la sensibilité. Pathétique modérément, l'œuvre n'est pas davantage originale. Telle ou telle influence y est reconnaissable : entre autres, ou plus que toute autre, celle de Wagner.

Mais que voulez-vous? Qui saurait aujourd'hui, sans nous rappeler le signal d'Isolde, représenter, accompagner au moins en musique, ou par la musique, une femme agitant son écharpe dans la nuit! Ici (nous pensons à la grande scène d'amour du second acte entre Avito et Fiora), il n'y a pas de wagnérien que les gestes, et durant la période du duo qu'on peut qualifier d'assise, vu l'attitude des deux partenaires, c'est la musique même qui se développe, et, pour ainsi dire, évolue dans l'orbite sonore du fameux duo de *Tristan*. Ailleurs, elle paraît s'être proposé d'autres modèles, ou plutôt n'avoir pu se soustraire à d'autres souvenirs. Il n'en est pas moins vrai que, dans l'ensemble, par la tenue générale et par le style, une telle œuvre se distingue de certaines autres, venues du même pays et reçues dans le nôtre avec trop de faveur. S'il fallait marquer d'un seul mot le caractère dominant et le genre propre de la musique de M. Montemezzi, comment l'appellerait-on? Symphonique? Assurément non. Mélodique ou vocale? A peine davantage. Ses qualités sont plutôt de l'ordre verbal, ou, si l'on veut, oratoire. Elle chante moins volontiers, moins bien aussi, qu'elle ne parle. Son principal élément, son mérite

le plus sensible, le meilleur enfin d'elle-même, il faut peut-être le chercher dans la déclamation et le discours.

L'interprétation fut supérieure à l'œuvre. La compagnie Boston-Londres nous aura donné de beaux exemples et de nobles plaisirs. Dans la représentation de l'*Amore dei tre re*, dans cette représentation individuelle et collective, pittoresque et plastique autant que sonore, rien en vérité ne fut à reprendre. La voix et le chant de Mme Edwina (Fiora), ses mouvemens et ses attitudes, enfin toute sa personne physique et musicale a quelque chose de souple, de vif et de brillant, quelque chose aussi de distingué, voire d'un peu étrange, le signe enfin de ce qu'on pourrait, même en parlant d'art, appeler le sang ou la race. On sait que M. Vanni Marcoux (l'aveugle) ne possède pas ce qu'on appelle une bonne voix. On le sait, mais on l'oublie, car de cette voix médiocre, il est impossible de se mieux servir. En outre, le comédien ou le tragédien, chez ce remarquable artiste, égale ou surpasse le chanteur. C'est une magnifique voix de ténor, égale et pure, toujours agréable, souvent émouvante, que la voix de M. Ferrari-Fontana (Avito). Et puis, — heureuse rencontre ! — une intelligence musicale et dramatique anime, gouverne et modère cette voix. Rendons entière justice à nos visiteurs étrangers et remercions-les. En leur équipe véritablement exemplaire, les groupes sont dignes des personnalités. Nous avons ouï des chœurs aux voix fraîches, qui chantent juste, en mesure, et nuancent leur chant. J'ai beaucoup aimé la direction juvénile, ardente et vivante, souple, mais exacte aussi, du chef d'orchestre, M. Moranzoni. Grâce à lui sans doute, rien ne flotte ou ne traîne, tout est en place et d'aplomb, et l'on admire que tant d'élémens divers : premiers sujets cosmopolites, chœurs américains, orchestre français conduit par un chef italien, puissent former un ensemble harmonieux.

Peut-être vous rappelez-vous cette phrase de Renan : « L'intention de l'univers est généralement bienveillante. » On ne saurait douter qu'aujourd'hui l'univers, au moins l'univers sonore, soit animé d'intentions contraires. La musique de notre temps affecte un caractère agressif et méchant. Rien ne lui manque autant que l'agrément et la grâce, la volonté d'être aimable et le désir de charmer. Si vous souhaitez savoir où veulent en venir ces considérations générales et préalables, apprenez que plutôt elles nous viennent de deux œuvres, selon nous inégalement déplaisantes, mais déplaisantes l'une et l'autre : *Scemo*, l'opéra de M. Alfred Bachelet, et le ballet récent

encore, déjà fameux et fameusement discuté de M. Igor Stravinsky, *le Sacre du Printemps*.

Il paraît que, l'an dernier, le spectacle de ce ballet avait mis en joie une grande partie du public: joie ironique, expansive, dont les éclats empêchèrent, dit-on, la musique d'être entendue. On a pu l'entendre cette année, deux ou trois fois, privée ou débarrassée de la fâcheuse mise en scène, et jouée par l'orchestre nouveau que réunit et dirigea, dans la salle du Casino de Paris, M. Pierre Monteux. L'audition toute seule a ravi bon nombre d'auditeurs. Il en est d'autres, — dont le nombre également n'est pas médiocre, — qu'elle a plutôt effarés. Pourquoi? D'abord, avant que la chose commençât, un auditeur au courant et désireux de préparer son voisin, lui disait: « Vous allez voir. C'est très curieux, très puissant. Tenez, c'est un peu comme si l'on recevait des coups de poing. » Il y a du vrai, et cette analogie compte parmi les raisons qui déterminèrent chez quelques-uns, dont le voisin de notre connaisseur, une impression très forte, sinon très agréable.

Quand Borodine écrivait : « Nous autres Russes, ours blancs, mangeurs de chandelles, » assurément il se calomniait lui-même, ainsi que ses contemporains; mais il ne faisait que médire, à l'avance, de certains de ses successeurs. *Le Sacre du Printemps* nous paraît quelque chose de barbare, un effort à l'encontre, ou plutôt une chute au-dessous de la civilisation musicale. Nous saluons ici l'avènement de l'incohérence dans l'ordre intellectuel et, dans l'ordre purement sonore, de la laideur. Il nous semble assister au bouleversement de la musique entière, à la ruine de chacun de ses élémens, à la perversion de sa nature même. Tout est en butte ici, tout est en proie. En cette œuvre, ou de cette œuvre, il n'y a rien qui nous soit, ne disons pas sympathique, mais seulement saisissable : ni la pensée, ou la mélodie, ni le rythme, ni la mesure, l'harmonie pas plus que l'instrumentation. Nous croyons nous trouver devant un livre, un poème, si l'on veut, écrit dans une langue étrangère, dont le texte nous échappe et dont les caractères mêmes nous paraissent affreux. Entre cet art et nous, rien de commun. Ce genre, cette « catégorie » musicale est en dehors, ou plutôt (soyons humble) au-dessus de notre façon de concevoir la musique et de notre faculté de la percevoir.

Ainsi notre esprit ne sait où s'arrêter, où se prendre. Il s'en irrite, il en souffre. Et son tourment n'est rien auprès du supplice que notre oreille endure. L'épreuve est pire encore pour nos sens que pour notre raison. L'harmonie et l'orchestration, le groupement des notes et celui des timbres, tels sont les deux élémens ou les deux formes de notre

martyre. Un journal imprima dernièrement, au lieu du « *Sacre*, » le « *Sabre* » *du Printemps*. Il n'eut pas tort. Dans cette « coquille » il y avait une perle, tant il est vrai qu'une telle musique est rigide, blessante, et qu'elle fait mal. Tout extérieure, assure-t-on (et déjà ce ne serait point à sa louange), elle ne se propose que d'imiter ou de décrire les dehors ; elle ne veut être musique ni par les idées, ni par les sentimens. Mais par les sensations mêmes elle nous paraît le contraire de la musique : l'anarchie des bruits, au lieu de la hiérarchie des sons. Un matin qu'on répétait l'œuvre de M. Stravinsky, la salle était à peu près vide et de rares auditeurs écoutaient en silence. Au dehors vint à passer un tramway, puis un autre encore, sonnant à pleine trompe. Mais quoi ! Leurs appels entrèrent tout naturellement dans l'universelle dissonance et n'y parurent point déplacés, ou seulement imprévus.

La musique est décidément le plus libre de tous les arts. Que ne nous parle-t-on de son obéissance à la loi des nombres ! Rien de plus facile, pour un musicien, que de l'y soustraire et, sinon de modifier les rapports mathématiques entre les sons, de se comporter au moins comme si les dits rapports n'existaient pas. Tandis que l'architecture de pierre est préservée par le fil à plomb et la perpendiculaire de certaines excentricités, qui sauvera du porte-à-faux l'architecture sonore ? Il y a quelque trente ans, un de nos confrères en critique musicale, un de nos doyens, un de nos « maîtres, » nous demandait avec ingénuité : « En quel ton l'école moderne écrit-elle pour le quatuor ? » Il n'est pas impossible qu'un jour ou l'autre une école de plus en plus moderne écrive, non seulement pour le quatuor, mais pour l'orchestre entier, en plusieurs tons, en tous les tons à la fois. Et cela fera dans la polyphonie instrumentale une révolution près de laquelle les audaces d'un Stravinsky paraîtront jeux de petits enfans. Enfin, et pour dire toute notre pensée, puisque l'avenir n'est à personne, il se peut aussi que *le Sacre du Printemps* soit dès à présent un chef-d'œuvre, et qu'avant dix années il nous paraisse tel à nous-même. Alors ? Alors le plus sage serait peut-être, non pas de réserver notre jugement, mais d'y contredire, tout de suite, et de prendre, cette fois comme bien d'autres, nos répugnances actuelles pour la preuve anticipée et la garantie la meilleure de nos futures admirations.

Une des « charges » portées au « cahier » qui régit notre Opéra national, consiste dans la représentation, périodique autant qu'obli-

gatoire, d'une œuvre composée par un « prix de Rome. » L'avancement, pour cette sorte d'ouvrages, se règle peut-être au choix, ou à l'ancienneté, à moins que ce ne soit au hasard. Dans la dernière hypothèse, il se pourrait, comme dit la chanson, que « le sort *tombât* sur le plus jeune. » Tel ne fut pas le cas cette année. Le compositeur de *Scemo* doit être revenu de Rome depuis quelque vingt ans.

Scemo, c'est encore une histoire d'aveugle, et d'aveugle amoureux, mais d'un jeune aveugle, d'un aveugle corse, et qui perd la vue au second acte du drame seulement. Lazzaro, surnommé Scemo, est un brave et pauvre garçon, un peu singulier, un peu contrefait aussi, qui vit retiré dans la montagne, au-dessus du village. Pour seul plaisir, il a sa flûte et ses chansons; pour toute beauté, ses yeux, des yeux étranges, que les gens d'en bas accusent de jeter des sorts. Ils ont charmé, ces yeux et ces chants, le cœur de la jolie Francesca. Charme innocent, pur amour, que l'époux et le père de Francesca n'en ont pas moins résolu de punir. Ils montent ensemble à la cabane de Lazzaro. Ils l'accablent d'injures et de coups. Ils le tueraient même, s'ils ne craignaient, après sa mort, et contre ses meurtriers, l'influence fatale du *jettatore*.

Aussi bien, le vieux père en sera bientôt, ou s'en croira victime. La nuit venue, il est saisi par un vague et superstitieux effroi, qui se change très vite en convulsions, délire, apoplexie, dont il meurt. Aussitôt la voix publique accuse Scemo, non seulement de maléfice, mais de meurtre. Le village entier se lève contre lui. On le prend, on l'attache au tronc d'un arbre, on va le brûler vif, et le feu sera mis au bûcher par la main de l'épouse elle-même, que contraint et conduit la main vengeresse de l'époux. Mais à ce moment, par un effort désespéré, Scemo rompt ses liens. Puis, d'un mouvement encore plus tragique et moins prévu, plus inutile surtout, il se crève les yeux, ces yeux funestes, d'où tant de maux sont venus.

Pour la femme et pour le mari, sinon pour l'autre, il semble d'abord que cette atroce péripétie ait arrangé les choses. Malade longtemps, d'émotion et d'horreur, Francesca revient à la santé. C'est la veille de Pâques, et, dans la maison, sur la place, parens et amis célèbrent la fête de demain et la guérison de la jeune femme. Mais son corps seul est guéri, non son âme. Ses lèvres ne se rouvrent que pour répéter le nom et les refrains de Scemo. Du coup, toute la rage du mari s'est réveillée. Il s'élance, résolu cette fois au meurtre, sur le chemin de la montagne. Là-haut, dans une grotte, nourri par un brigand du maquis, l'aveugle a repris sa vie plus que jamais solitaire

et douloureuse. Il pleure, il gémit, il atteste aux échos la pureté de ses tristes amours. Au moment de le frapper, sans défense, l'ennemi qu'il n'a pas vu venir s'arrête, et brusquement s'attendrit. Alors commence, — et se prolonge, — entre les deux hommes, un combat de générosité, chacun voulant céder, ou laisser à l'autre la femme qu'ils aiment tous deux. Le mari disparaîtra pour jamais. Il s'éloigne et déjà, par ses soins avertie, voici que revient Francesca. Libre désormais, elle veut partager le sort de Lazzaro. Mais Lazzaro, se sacrifiant à son tour, lui jure, d'une voix brisée, qu'il ne l'aime pas, qu'il ne l'aime plus, et, le croyant, ou feignant de le croire, héroïque elle aussi, la jeune femme redescend vers le village, vers le foyer, vers l'époux.

Musique sérieuse, et solide, et savante par-dessus le marché ; musique sincère, cela ne fait aucun doute ; musique d'un musicien qui connaît, comme on dit, — en deux mots horribles, — son métier, ou son affaire ; honorable besogne, résultat malaisé (du moins en apparence), d'un labeur qui dut être rude, on ne saurait assez prodiguer à l'œuvre de M. Bachelet et au consciencieux ouvrier de cette œuvre toutes les formules par où se traduisent l'estime et le respect. Mais l'admiration, et surtout l'émotion, fût-ce la sympathie, c'est autre chose.

« Vois-tu, » nous disait volontiers Gounod, « la musique est en train de devenir irrespirable. » Il disait bien, et la suite des temps n'a que trop justifié son dire. Nous étouffons de plus en plus. Un *Scemo* n'est certes pas fait pour nous donner de l'air. Nous avons rarement entendu quelque chose d'aussi compact et d'aussi lourd, quelque chose qui nous inflige avec un tel parti pris la sensation de l'encombrement, de l'entassement et de la surcharge. Il semble que, dans un seul opéra, craignant de manquer une occasion peut-être unique, le compositeur ait accumulé tout ce qu'il sait, tout ce qu'on sait aujourd'hui, tout ce qu'on peut, tout ce qu'on ose, et même davantage. A celui-là nulle combinaison, nulle complication ne fait peur. La sobriété, la simplicité, voilà ses moindres défauts. La brièveté n'est pas non plus son fait. Montre en main, *Scemo* dure moins que tel ou tel autre ouvrage. Pour l'esprit et pour l'oreille, cela n'en finit pas. Interminable est la scène du dernier acte, où les deux hommes se passent, et se repassent, et se prennent, et se rendent l'objet commun de leur amour et de leur sacrifice mutuel. Les plaintes et complaintes de Scemo n'ont pas de bornes. Et puis, faute de proportions, il arrive que tout en cette œuvre passe au premier plan, ou s'y pousse. Pour faire danser et chanter une

poignée de villageois, quel besoin de cet universel branle-bas? Ah! la polyphonie, la polyphonie, qui viendra la réduire! Qui rétablira l'ordre et la mesure, la sagesse, et par momens le silence, dans la cohue indocile et tumultueuse en vain des instrumens déchaînés! Comme dit Œnone à Phèdre éperdue : « Quel fruit espérez-vous de cette violence! » Quel besoin de tout exagérer, de tout exaspérer! La scène des yeux crevés parut à cet égard le comble de la frénésie. Elle remémora plaisamment à quelques auditeurs une vieille « charge » d'Henry Monnier, où l'un des personnages rapporte l'effet produit un jour par le célèbre chanteur Dérivis dans l'*Œdipe à Colone*, de Sacchini : « Quand il en vint à ce passage : *Mes yeux souillaient la lumière céleste, Ma main les arracha*, l'émotion fut telle, que trois dames s'évanouirent, dont un oculiste. » La scène de *Scemo* ne sembla pas indigne d'une aussi flatteuse consécration.

Tout de bon, sur cette musique, ou contre elle, il y aurait trop à à dire. Massive, indigeste pour l'esprit, qu'elle accable, elle n'est pas moins cruelle à l'oreille, qu'incessamment elle offense, elle irrite. L'ouïe autant que l'entendement, tout en nous souffre d'elle ou par elle. On ne cesse de nous répéter : « Estimez, admirez l'effort du musicien! » Mais notre effort, à nous-même, il serait temps aussi de le considérer, et de le plaindre. Nous commençons d'en ressentir à la longue la fatigue, et la fatigue vaine. Au dedans, au fond d'une telle œuvre et de vingt autres qui lui ressemblent, sous l'appareil, et l'étalage, et l'embarras du dehors, nous craignons fort qu'il n'y ait rien. Nous avons lu quelque part cette remarque de Verdi : « Dans la musique, il y a la mélodie, il y a l'harmonie, il y a le contrepoint, il y a l'orchestration. Et puis, et surtout, il y a la musique. » Ce qui veut dire, entre beaucoup d'autres choses : « Il y a le sentiment, l'émotion, qui, de l'âme de l'artiste, passe directement en des formes sonores et les anime. Il y a, sur cette âme d'abord, et par elle ensuite, sur la nôtre, l'impression de l'humanité, de la vérité, de la vie. » La plupart de nos musiciens aujourd'hui ne sont malheureusement pas musiciens de cette manière. Et voilà pourquoi, dirait Shakspeare, ils n'ont pas de musique en eux.

Il en avait, le grand Italien que nous venons de nommer, et dont la troupe anglo-américaine des Champs-Élysées a brillamment représenté l'avant-dernier chef-d'œuvre : cet *Otello*, que Verdi lui-même nous reprochait naguère, en souriant, d'avoir « vu trop couleur d'or, » et qui, depuis trente ans bientôt, n'a rien perdu de son

éclat. Deux pages seules y ont vieilli, qui d'ailleurs ne furent jamais très jeunes : le serment des deux hommes à la fin du second acte, et le finale du troisième acte, un peu suranné comme ensemble, malgré la valeur et la nouveauté de certaines parties.

Avec un *Otello*, voyez-vous, après un *Scemo*, tout change. On quitte les régions de l'artifice laborieux et contraint pour le royaume de l'art libre et pur. On passe des ténèbres au jour. Par l'intelligence et par l'âme, on entre véritablement dans l'ordre des choses tout à fait hautes. Auprès d'*Otello*, *Falstaff* excepté, qui le surpasse encore, quelle œuvre nommerez-vous, depuis vingt-cinq ou trente ans, qui soutienne ce voisinage ? En quel opéra, de quel pays, trouverez-vous au même degré ces trois élémens dont nous parlions, et sans lesquels, au théâtre surtout, il n'y a pas de musique : l'humanité, la vérité et la vie ! Ah ! celui-là, — c'est Verdi que nous voulons dire, — devant un drame, devant une situation, devant une phrase ou seulement un mot, ne s'est pas travaillé, torturé, pour y plier, pour y rompre la musique indocile et rebelle. Mais en lui, hors de lui, la musique a jailli d'elle-même, forme sensible, signe éloquent et fidèle du sentiment ou de la passion qui l'avait provoquée.

Nombreux et variés sont les points de vue d'où l'on peut regarder la partition d'*Otello*. Autant que l'évolution et le progrès du génie, à l'âge accoutumé de son déclin, elle en atteste la constance et l'identité. Boito, sous une forme pittoresque, a dit vrai : « Verdi n'a cessé de monter, sur ses propres épaules. » Son renouveau n'a rien eu d'un renoncement, encore moins d'une contradiction. Plus d'un caractère de l'œuvre serait à rappeler encore. Entre autres, peut-être avant tous les autres, l'entière indépendance à l'égard de l'idéal et du style wagnérien. Ce n'est pas la moindre joie qu'*Otello* nous donne, d'entendre un opéra tout entier absolument libre, absolument pur du *leitmotif*. Il nous semble aussi, et même il fait plus que nous sembler, que l'éternel problème du rapport entre l'orchestre, ou la symphonie, et la parole, ou la voix, reçoit une solution plus juste et plus harmonieuse dans *Otello* que dans le drame wagnérien, et cela sans que la psychologie musicale y perde rien de sa force et de sa profondeur, de sa délicatesse et de sa variété.

On a beau dire, — et cet « on »-là n'est pas le premier venu, — que l'expression, ou la sensibilité, n'est pas l'affaire de la musique, ce sera toujours à leur vertu de nous émouvoir que, même en musique, nous reconnaîtrons les chefs-d'œuvre, les vrais, les grands. C'est à ce

titre aussi que nous avons salué naguère et que nous saluons encore un chef-d'œuvre dans l'*Otello* de Verdi. La musique y a tout exprimé, le dehors et le dedans, l'action extérieure, que d'aucuns aujourd'hui lui prétendent interdire, et l'autre, son domaine éternel, infini, celle-là, cette action purement intérieure, qui tantôt se ralentit et tantôt se précipite, mais ne s'arrête jamais sur le théâtre changeant qu'est l'âme de chacun de nous.

Verdi les a manifestées l'une et l'autre, ces deux actions, tantôt dans la plénitude de leur puissance, tantôt jusque dans leurs moindres, leurs plus secrets et leurs plus subtils mouvemens. L'orage du premier acte, la scène de l'ivresse, la rixe entre Roderigo et Cassio et le tumulte général qui s'ensuit, autant d'épisodes qu'une vie intense anime, où, sans retarder la marche du drame, ou sa course, la musique se développe et se déploie.

Mais surtout la musique de Verdi n'avait jamais encore, avant *Otello*, si bien compris et pratiqué la fameuse maxime qu'on donnerait volontiers pour devise à la musique entière : « Tôt ou tard, on ne jouit que des âmes. » Jouissance ou joie purement spirituelle, la plus haute et la plus profonde que puisse nous procurer l'art véritable, c'est de cette joie que la musique d'*Otello*, par la révélation des âmes dont elle se fait l'interprète, remplit et ravit nos propres âmes. Otello, Iago, Desdemona, Verdi nous les découvre et nous les livre tout entiers, aussi vivans par les sons, qu'ils vivent, dans Shakspeare, par les mots. Présente, sensible partout, leur vie musicale a cependant des degrés inégaux et des modes divers. Tantôt elle s'emporte et se donne carrière; alors ce sont de longues périodes et des effusions magnifiques. Tantôt elle se renferme, elle se cache en quelques mesures, en quelques notes, mais où l'infini de la pensée et du sentiment semble tenir. Que d'exemples ne pourrions-nous pas citer de cette expressive discrétion, de cette sobriété toute-puissante ! Ce serait certaine réponse du More à Iago, qui vient de lui décrire le mouchoir soi-disant donné par Desdémone à Cassio : « *È il fazzoletto ch'io le diedi, pegno primo d'amore !* Le mouchoir que je lui donnai, premier gage d'amour ! » A des accès de fureur, et déjà presque de folie, succède ici une faible plainte. Et si douce, et si lasse ! Sur une harmonie qui s'ouvre et tarde à se refermer, sur une dernière note qui monte et reste suspendue, on dirait que la voix et l'âme s'arrêtent ensemble devant tout ce passé, tout cet amour et tout ce bonheur, dont le tissu léger était le symbole, et qui s'est envolé, pour jamais, avec lui. Faut-il un autre exemple du prolongement extraordinaire et

comme de la portée immense qu'un accord, une modulation, et la plus simple, peut donner à la moindre parole ? « *E tu,* » dit tout bas Otello mourant à Desdemona morte, « *E tu, come sei pallida! E muta! E stanca!... E bella!* Et toi, comme tu es pâle! et muette! et fatiguée!... et belle! » Ici encore, après le redoublement précipité des premiers mots, la voix, deux secondes à peine, hésite. Puis, sur le dernier, longuement, douloureusement, elle se pose et se repose. Et c'en est assez pour que devant nous se découvre, avec l'infini de la beauté, celui de la douleur.

Verdi, quand *Otello* parut, avait soixante-quatorze ans. Il en avait quatre-vingts lorsqu'il donna *Falstaff*. Sur la tombe du maître on aurait pu graver la belle parole du Psalmiste : « *Ascensiones in corde suo disposuit.* Pour s'élever, il a disposé des degrés dans son cœur. »

L'exécution d'*Otello* fut insigne. La voix de Mme Melba garde encore beaucoup de fraîcheur et de limpidité. Son chant, ou son style, en maint passage, n'eut pas moins de charme que sa voix. M. Ferrari-Fontana jouait Otello, et M. Vanni Marcoux Iago. Voir, en ce qui les concerne, ce que nous écrivions d'eux à propos de *l'Amore dei tre re :* avec cette réserve, ou plutôt cette addition, que la supériorité de l'œuvre fit encore mieux paraître celle des interprètes. Pour les chœurs, pour l'orchestre et son chef, même observation.

L'Opéra-Comique vient de représenter un opéra-comique, un vrai : *Marouf, savetier du Caire.* Enfin on respire ! La musique de M. Henri Rabaud est délicieuse de grâce et de légèreté, d'esprit et de poésie. Nous en parlerons le mois prochain.

Nous ne pouvons rien dire des ballets russes, ou russo-allemands, qui se donnent actuellement sur la scène de l'Opéra : pas plus de la *Légende de Joseph*, de M. Richard Strauss, que de *l'Oiseau de feu*, de *Petrouchka* et du *Rossignol*, trois ouvrages de M. Igor Stravinsky, tout autres, paraît-il, que *le Sacre du Printemps.* Chaque année, faute d'y être convié, nous devons renoncer à ces fêtes, à ces pompes et à ces œuvres.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La France a été heureuse de recevoir, il y a quelques jours, la visite du roi et de la reine de Danemark, et Paris leur a fait, en son nom, un accueil empressé. Le Danemark est assez éloigné de nous à travers l'espace, mais, occupant dans les mers du Nord une position d'une exceptionnelle importance qui lui a donné pour tâche historique d'en assurer la liberté, il a toujours rempli ce devoir avec honneur, ce qui l'a mêlé, à plus d'une reprise, aux plus grands événemens de la politique européenne. Non seulement ses intérêts n'ont jamais été en opposition avec les nôtres, mais les circonstances les ont rendus quelquefois solidaires, et il a été alors le plus fidèle des alliés. Son histoire a été glorieuse, même dans l'adversité, ce qui est encore une analogie avec nous. Peu de nations, peu de gouvernemens ont mieux mérité notre sympathie. Le roi Christian X est particulièrement digne de ce sentiment et nous avons pu comprendre en le voyant pourquoi, en peu de temps, il a su acquérir une si grande popularité dans son pays : il inspire confiance par la simplicité de ses allures et son évidente loyauté. Les toasts échangés au banquet de l'Élysée ont été, de part et d'autre, empreints d'une sincère cordialité; mais celui du Roi au déjeuner de Versailles nous est allé encore plus directement au cœur, parce qu'il était encore plus spontané. Le Roi venait d'assister à une prise d'armes à Satory, et il a tenu à rendre hommage à notre armée dont il venait de voir quelques régimens sur le champ de manœuvres. A Versailles comme à l'Élysée, le Président de la République a été l'interprète de la France entière dans les vœux qu'il a exprimés pour le Danemark et dans l'hommage qu'à son tour, il a rendu à la vaillante armée danoise. La visite du roi et de la reine de Danemark aura resserré entre les deux pays des liens anciens, durables, solides, qui sont faits d'estime et d'amitié.

La place et le temps nous ont manqué, à la fin de notre dernière chronique, pour annoncer l'important et heureux événement qui venait de se produire au Maroc. On savait déjà depuis quelque temps que le général Lyautey préparait une marche sur Taza, et comme les préparations sont chez lui méthodiques et réfléchies, comme il commence par la prudence avant d'en venir à l'acte énergique et décisif, comme il ne laisse rien au hasard de ce qu'il peut lui enlever, le résultat de l'opération n'était douteux pour personne. On n'en a pas moins éprouvé un soulagement joyeux à la nouvelle que les généraux Gouraud et Baumgarten avaient opéré leur jonction et que Taza était entre nos mains. Sans doute, rien n'est terminé, car le pays environnant n'est pas encore occupé et pacifié, mais il le sera, et, s'il faut s'attendre à des retours agressifs de la part des tribus qui ont été surprises par la rapidité de notre marche, les moyens de les réduire ne nous manqueront pas. Le général Lyautey n'y emploie la force que lorsqu'il y est obligé : il lui prépare les voies par la diplomatie, c'est-à-dire par un adroit mélange de séduction et d'intimidation. Des esprits impatiens auraient voulu quelquefois qu'il allât plus vite; il a préféré aller plus lentement, mais plus sûrement, et il a eu raison. Au surplus, rien n'est plus injuste qu'une telle critique. Nous n'étions maîtres que de la Chaouïa lorsque le général Lyautey est arrivé au Maroc et nous y étions entourés de tribus hostiles qui n'avaient pas encore éprouvé notre force et ne doutaient pas de la leur. Fez était insurgé et assiégé : il y avait de l'aventure dans notre situation. Nous éprouvions une grande anxiété. Le général Lyautey a fait face à toutes les difficultés, les a surmontées, et peu à peu, graduellement, très fermement, il a étendu notre action et affermi notre empire. L'occupation de Taza n'a pas cessé d'être le but qu'il visait, il y songeait depuis longtemps, avant même d'être résident général, alors que, commandant nos forces sur la frontière algéro-marocaine, il rêvait de l'atteindre par cette voie. Les circonstances en ont décidé autrement. Nous ne referons pas une histoire qui, étant d'hier, est encore dans toutes les mémoires; on sait comment notre effort principal a dû se porter d'un autre côté; mais, que nous entamions l'affaire par l'Est ou par l'Ouest, il était indispensable et urgent d'établir, par une ligne ininterrompue, les communications du Maroc avec l'Algérie. C'est par l'Algérie en effet que nous pouvons agir sur le Maroc de la manière la plus rapide, et la plus efficace. Il fallait donc occuper Taza. Nous y sommes enfin, et là une nouvelle œuvre commence dont le général Lyautey se rend très bien compte, car il l'a caractérisée par

une image frappante. « Nous avons, a-t-il dit, établi une passerelle rejoignant les deux piles du pont : il faut maintenant jeter le tablier. » C'est cette seconde partie de sa tâche que le général Lyautey va maintenant entreprendre.

La « passerelle » d'ailleurs est déjà solide, puisque le général a pu la traverser lui-même à la hâte et aller toucher barre à Oudjda, le siège de son dernier commandement militaire en Algérie. Il a dû éprouver alors une satisfaction intime et profonde, qui est pour lui la meilleure des récompenses. Y en a-t-il de plus grande que celle que donne à un homme d'action la pleine réalisation d'un plan depuis longtemps conçu et préparé? L'intelligence est satisfaite, la conscience aussi : on se rend à soi-même le témoignage que donnent à la fois le succès obtenu et le devoir accompli. Certes, il reste encore beaucoup à faire au Maroc, mais les grands coups sont portés et, quand on songe à tout ce qui a été fait en deux ans, on peut regarder l'avenir avec confiance. Nos officiers et nos soldats se sont montrés dignes de leurs devanciers sur cette terre d'Afrique où nous avons déjà dépensé tant d'héroïsme. Les Chambres vont se réunir, et leur premier acte sera d'exprimer comme il convient aux uns et aux autres l'admiration et la reconnaissance du pays.

Ce devoir sera agréable à remplir, mais aussitôt après la Chambre se trouvera en présence de plusieurs autres qui lui causeront plus de soucis. Nous publions, dans une autre partie de la *Revue*, une étude sur sa composition, sur la force numérique qu'y présentent les divers partis, ou plutôt les divers groupes, car y a-t-il chez nous des partis sérieusement organisés? Les groupes sont caractérisés par la prédominance des intérêts particuliers ; les partis, par la prédominance des idées. Le parti radical-socialiste a-t-il des idées? On a pu le croire après le congrès de Pau ; il est plus difficile de le faire après les élections. Au congrès de Pau, il a rédigé un programme qui assurément était détestable, mais qui tout de même en était un : au cours des élections, ses candidats l'ont presque tous tellement estompé, atténué, émasculé, qu'il n'en est plus resté grand'chose. La plupart d'entre eux n'ont pas hésité à reconnaître que le service de trois ans était actuellement une nécessité. Ils n'ont pas hésité davantage à repousser, dans l'établissement d'un impôt sur le revenu, la déclaration contrôlée, sans laquelle, s'il faut en croire le congrès, il n'y a pas d'impôt sur le revenu possible. Comment donc les radicaux-socialistes pourraient-ils soutenir qu'ils ont une majorité sincère à

la Chambre? Leurs personnes sont revenues, soit; mais que sont devenues leurs idées? De là la difficulté de faire une vraie majorité.

Rien n'est plus simple, dit cependant M. Combes : il suffit de revenir à l'ancien bloc, qui a si brillamment et surtout si honorablement fait les affaires de la République depuis la dissolution des congrégations religieuses jusqu'à l'introduction des fiches dans l'armée. Admettons les socialistes unifiés dans la majorité. Ils sont plus de cent, on ne peut pas les négliger, il faut donc s'unifier avec eux. — C'est le conseil de M. Combes, et on n'en attendait pas d'autre de lui. Mais comment faire? Les socialistes unifiés sont les adversaires de la loi de trois ans et la plupart des radicaux ont promis de la maintenir; les socialistes unifiés sont partisans de la déclaration contrôlée, et la plupart des radicaux se sont engagés à la repousser. La reconstitution du bloc est donc difficile. Oh! nous le savons bien, on peut louvoyer, équivoquer, construire des phrases laborieuses qui disent à la fois oui et non. M. de Monzie, ancien membre du ministère Barthou, en a fourni un exemple qui, à la vérité, n'a pas été très goûté. Il n'a pas eu ce qu'on appelle une bonne presse, lorsqu'il s'est déclaré prêt à mettre en cause avec M. Jaurès les bases mêmes de notre organisation militaire, dont tout le monde, dit-il, reconnaît les graves défauts. Se propose-t-il de tromper M. Jaurès? Est-il résigné à lui livrer l'armée nationale après discussion et marchandage? Nous l'ignorons. Le plus probable est que les radicaux se diviseront. Les uns iront à M. Jaurès. D'autres, retenus par leurs promesses électorales ou sincèrement soucieux des intérêts vitaux du pays, se refuseront à cette servitude. Quelques-uns enfin resteront indécis, instables, inconsistans entre le pour et le contre, apportant au parti qu'ils serviront un jour pour le trahir le lendemain la faiblesse qui est en eux. Ce sont là, pour faire une majorité durable, de plus grandes difficultés que ne paraît le croire M. Combes, dans la simplicité rudimentaire de son esprit. Et si elle se formait, pourrait-on lui donner le nom de majorité de gouvernement? Quoi! un gouvernement s'appuierait sur les révolutionnaires, les ennemis de la société, les adversaires de l'armée! Est-ce là ce qu'on nous offre? Le paradoxe a pu réussir et se maintenir pendant quelques mois avant les élections parce qu'on s'était mis d'accord pour ne rien faire. On marquait le pas. Mais peut-il en être de même aujourd'hui? Jusqu'à preuve du contraire, nous persistons à croire que la majorité de M. Combes n'est pas viable.

Une seule le serait, peut-être, celle qui s'appuierait sur le principe

opposé, à savoir l'exclusion des socialistes unifiés. Sans doute ils conserveraient leur importance parlementaire ; un groupe de cent et quelques membres, qui a un programme beaucoup plus ferme que celui des radicaux et obéit à une discipline plus étroite que la leur, ne saurait être traité par prétérition ; mais enfin il ne saurait faire partie d'une majorité de gouvernement. La question est donc de savoir si, en dehors des socialistes, on peut avoir une majorité dans la nouvelle Chambre, et vraiment nous le croyons, puisqu'il resterait 500 membres. Il semble qu'il y ait là les élémens d'une majorité : on n'aurait même pas besoin de tout prendre. Elle se formerait naturellement autour des deux ou trois questions principales que nous avons énumérées. Les socialistes unifiés ont montré jusqu'ici une impatience extrême de poser la question militaire, et M. Jaurès, dans son journal, déclare quotidiennement qu'elle doit être résolue sans le moindre retard. Il ne supporte pas la pensée que la Chambre reste un seul jour incertaine sur un point aussi important, et nous sommes de son avis. Eh bien ! soit : on peut se compter là-dessus. Nous ne savons pas quel sera le ministre qui aura à soutenir la discussion ; mais, quel qu'il soit, il défendra la loi de trois ans. Il la défendra parce que le sentiment de sa responsabilité lui en fera une obligation impérieuse et aussi parce que les élections viennent de lui montrer que la volonté du pays était de la maintenir. Que feront les socialistes ? Ils voteront comme un seul homme contre le gouvernement et contre la loi, et cependant le gouvernement et la loi auront une grande majorité. De cette majorité personne ne les aura exclus, ils s'en seront exclus eux-mêmes, et, après l'avoir fait une première fois, ils le feront une, seconde, ils le feront une troisième, ils le feront toutes les fois qu'un grand intérêt politique, national, gouvernemental sera en jeu. Il n'y aura qu'à les laisser faire et à ne pas courir après eux.

Mais quel sera le ministère de demain? C'est encore une question que les journaux agitent : la solution en appartient surtout au président du Conseil, M. Doumergue. Il a annoncé, paraît-il, l'intention de se retirer et nous le comprenons sans peine. En vain lui assure-t-on qu'il n'a aucune bonne raison de le faire, qu'il n'a pas été battu aux élections, que ses candidats, — car nous n'apprendrons rien à personne en disant que jamais la candidature officielle n'a sévi plus effrontément qu'aux élections dernières, — que ses candidats ont triomphé en majorité. M. Doumergue sait fort bien où le bât le blesse. Peut-être aurait-il en effet, comme entrée de jeu, une majorité à la

Chambre, mais est-il aussi sûr de l'avoir dans son ministère même? Les socialistes sont unifiés, les radicaux aussi; peut-on en dire autant de nos ministres? De mauvais bruits courent à ce sujet. On annonce qu'ils ne sont pas d'accord sur les questions les plus importantes. Quoi de plus naturel? On sait comment ce ministère s'est formé à la hâte, au petit bonheur, à la suite de la chute de M. Barthou. Tout cela sentait l'improvisation et le provisoire : comment en faire du définitif? M. Doumergue a raison de vouloir se démettre. Il connaît aujourd'hui les difficultés de la situation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et il est sans doute assez modeste pour prévoir qu'il ne pourra pas bien longtemps y faire face. C'est un grand art en politique, comme partout d'ailleurs, de savoir s'en aller à propos. Mais par qui sera-t-il remplacé? A cette question, les réponses sont diverses. Plusieurs noms sont mis en avant : nous n'en retiendrons aucun, parce qu'il faut bien avouer qu'aucun ne s'impose avec une autorité et une force incontestables. C'est le rôle de M. le Président de la République de choisir le prochain président du Conseil : puisse son choix porter directement sur un homme et indirectement sur des hommes capables d'exercer une action salutaire sur la Chambre! Nous disions récemment qu'une Chambre toute neuve ne se connaît pas encore, et que le premier gouvernement qui l'aide à se connaître exerce sur elle une influence heureuse ou malheureuse, bonne ou mauvaise, dont dépend en grande partie sa destinée ultérieure. Voilà pourquoi les choix du début ont tant d'importance. Oublions celui qu'a fait M. Poincaré pour finir la dernière législature : attendons-le à celui qu'il fera pour entamer la nouvelle.

Dans un discours qu'il vient de prononcer à Lyon, il a éloquemment exposé l'idée qu'il se faisait de sa mission, et les paroles qu'il a prononcées ont trop d'importance pour que nous n'en reproduisions pas quelques-unes. Répondant à M. Cazeneuve, président du Conseil général : « Il m'est agréable, a-t-il déclaré, de vous entendre dire que, fidèle à la vérité constitutionnelle, vous placez en dehors des partis les fonctions et la personne du Président de la République. Si, dans l'exercice de sa magistrature, il ne peut encourir aucune responsabilité parlementaire ou politique, c'est qu'il doit demeurer étranger aux inévitables divisions d'une libre démocratie; c'est qu'il doit être et rester, je me plais à le redire, le président de tous les Français; c'est qu'il doit remplir avec une loyauté scrupuleuse et avec le souci constant des grands intérêts nationaux le rôle d'arbitre et de conseiller que lui assigne la Constitution républicaine. » Arrêtons

ici pour un moment notre citation, car il y a là beaucoup de choses en ces quelques lignes. M. Poincaré a parfaitement précisé le rôle du Président de la République tel qu'il a été rempli, avec des nuances différentes, par ses devanciers, et on ne saurait trop l'applaudir quand il dit qu'il veut être le président de tous les Français et qu'il doit avoir le souci constant des grands intérêts nationaux; mais peut-il, quelque énergie qu'il mette à le vouloir, rester absolument étranger à nos divisions? Sans doute il n'encourt aucune responsabilité parlementaire, mais quand il ajoute « ou politique, » ce dernier mot aurait besoin d'être défini : personne, en effet, n'échappe à la responsabilité politique de son action ou de son inaction, si on entend le mot dans son sens le plus large et si on l'élève à la hauteur de l'histoire. Il n'est d'ailleurs nullement contraire au principe républicain pris en lui-même que le président exerce une autorité plus grande qu'il n'a pris l'habitude de le faire en France, et il suffit pour le reconnaître de regarder l'Amérique. Le Président des États-Unis n'encourt non plus aucune responsabilité parlementaire, mais il ne décline pas sa responsabilité politique et il ne demeure pas étranger aux divisions de la démocratie. Sans doute les constitutions des deux pays diffèrent: celle des États-Unis est vraiment républicaine, la nôtre est pseudo-monarchique. Ses origines l'expliquent : elle a été une cote mal taillée entre la république et la monarchie. Aussi, à l'usage, ses défauts apparaissent-ils de plus en plus, et l'idée d'une revision nécessaire entre-t-elle dans beaucoup de bons esprits. Nous retenons toutefois un mot de M. Poincaré qui, même avec notre Constitution actuelle, montre qu'il comprend son rôle dans toute son ampleur, car, s'il dit qu'il doit être un arbitre, il ajoute qu'il doit être un « conseiller. » Ses conseils, quand il les donnera, de haut, et il ne le fera certainement que quand l'occasion en vaudra la peine, feront d'autant plus d'effet qu'ils auront été plus rares et plus attendus.

« La France, dit-il, qui a fait la triste expérience du pouvoir personnel et qui ne la recommencera pas, entend se diriger elle-même et contrôler souverainement, par l'entremise des représentans qu'elle se donne, l'action quotidienne des Cabinets responsables. » M. Poincaré a bien raison, nous sommes aussi peu menacés que possible aujourd'hui du pouvoir personnel; le danger ne paraît pas du tout venir de ce côté, et, à dire vrai, la France en a si peu la préoccupation qu'elle n'y pense même pas : elle ne se reprendrait à le faire que si l'insuffisance d'autorité dans la Constitution actuelle lui faisait de nouveau sentir le besoin d'une action gouvernementale plus éner-

gique et plus indépendante. En attendant, elle se contente, comme le dit M. Poincaré, de contrôler, par l'entremise de ses représentans, l'œuvre quotidienne des Cabinets responsables. Mais qu'attend-elle du Président de la République, car on a bien vu qu'elle en attendait quelque chose ? Il a de grands devoirs, et M. Poincaré les comprend et en parle merveilleusement. « Puisqu'il est chargé, dit-il, de représenter la nation tout entière, le Président de la République doit chercher à se hausser au-dessus des intérêts particuliers, même les plus légitimes, et à n'envisager en toutes choses que l'utilité générale : il doit se dégager du contingent et de l'éphémère pour affermir en son esprit la notion des nécessités permanentes : il doit dépouiller de toutes complications accidentelles les diverses questions qui se présentent à lui et tâcher de les considérer exclusivement du point de vue français. » Dans ce style lapidaire, M. Poincaré a défini le rôle du président avec une netteté, une précision, une fermeté de pensée et d'expression qu'on ne saurait surpasser. Mais quand on relit ces paroles, une question vient inévitablement à l'esprit : Qu'arrivera-t-il si, le Président comprenant ainsi son rôle, d'autres comprennent moins bien ou même comprennent mal le leur, et si, pendant qu'il haussera son âme à la hauteur des intérêts généraux et permanens du pays, d'autres abaissent la leur à la seule préoccupation et satisfaction des intérêts personnels ? Qu'arrivera-t-il, si ces derniers sont précisément ceux qui exercent le pouvoir, députés et ministres dépendant les uns des autres, comme les membres d'une même camarilla, et s'ils ont la prétention d'exercer seuls l'autorité, puisqu'ils ont seuls la responsabilité parlementaire ? Ces choses-là se sont vues et, d'après la manière dont les dernières élections se sont faites sous la plus haute pression gouvernementale, c'est-à-dire sous la plus virulente corruption administrative qu'on ait jamais vue, nous serions surpris si ces mêmes choses ne se voyaient pas encore. Il faudrait plaindre un président de la République qui se sentirait impuissant en présence de cette désagrégation nationale : son supplice serait celui d'un vivant attaché à un mort en décomposition. Heureusement M. Poincaré regarde comme un de ses devoirs d'être un « conseiller » et quand il se propose d'« affermir en son esprit la notion des nécessités permanentes, » il ne renonce pas à l'affermir aussi dans l'esprit des autres : et c'est là surtout qu'il est indispensable de la faire.

Pour le moment, il aura à choisir des ministres, ce qui est aussi une indication et un conseil. Les grands intérêts du pays apparaissent en ce moment avec un éclat si vif qu'on ne saurait se méprendre sur

leur caractère. Les personnes nous importent peu, les questions seules nous intéressent. Nous avons besoin d'hommes qui, conformément aux votes du pays, soient avant tout décidés à maintenir la loi de trois ans et non pas à en préparer la disparition; qui acceptent de faire une réforme fiscale, puisque tout le monde la demande, et dans le sens où on la demande, mais qui en excluent la déclaration contrôlée; enfin qui soient des tenans sincères de la réforme électorale que le pays réclame encore plus impérieusement que tout le reste. De tout cela il y a des partisans aussi et des adversaires dans le ministère Doumergue : il ne doit y en avoir que des partisans résolus dans celui qui lui succédera.

Que se passe-t-il en Albanie? Des choses singulières à coup sûr, bien qu'elles ne soient pas précisément inattendues; elles ne le sont que dans la forme; mais des choses dont les détails restent encore très confus. En tout cas la situation est inquiétante. Il faut avoir la philosophie du comte Berchtold pour trouver que tout va bien en Albanie, ou que tout ira bien, et qu'il n'y a pas à se tourmenter d'événemens aussi ordinaires dans les Balkans. Il est à craindre que cet optimisme de commande ne résiste pas longtemps à l'évidence des faits. Nous avons toujours cru que l'Albanie, telle qu'elle a été constituée par l'Autriche et par l'Italie avec la complaisance de l'Europe qui voulait leur être agréable, était une création artificielle et fausse, destinée à nous causer beaucoup de surprises : mais les surprises se multiplient, s'accumulent et dépassent tout ce qu'on avait imaginé.

Les choses allaient mieux en apparence et le comte Berchtold pouvait, il y a quelques jours, en faire valoir l'amélioration devant les Délégations; le gouvernement albanais, obéissant cette fois à de bons conseils, venait d'accorder aux Épirotes les garanties qu'ils demandaient les armes à la main; de ce côté il y avait détente, et on pouvait espérer un apaisement plus ou moins durable: enfin l'Europe commençait à détourner les yeux de l'Albanie pour les porter ailleurs lorsque le télégraphe lui a apporté la nouvelle qu'Essad pacha avait trahi son maître, ce à quoi, vu les précédens, il fallait s'attendre un jour ou l'autre, qu'il avait été bombardé dans son palais, puis fait prisonnier et finalement transporté sur un bateau autrichien et de là sur un bateau italien. Pourquoi ce transbordement a-t-il été opéré d'un bateau à un autre, c'est ce qu'on n'a pas expliqué très clairement: il est probable que le commandant italien a réclamé Essad et qu'on n'a pas osé le lui refuser. Essad était en effet dévoué à l'Italie, en

attendant de la trahir comme il a trahi tout le monde. Il est aujourd'hui en liberté à Naples où, dans les interviews qu'il leur accorde, il explique à des journalistes que le prince Guillaume s'est trompé, a été mal renseigné sur son compte et n'a jamais eu de serviteur plus fidèle que lui. Le prince avait vraisemblablement des raisons de n'en rien croire, mais on peut se demander s'il a manœuvré très habilement en se faisant un ennemi d'un homme dangereux, perfide, puissant, qui garde la vie sauve et dont le rôle ne semble pas fini. Essad était ministre de la Guerre il était à coup sûr gênant et inquiétant, mais a-t-il cessé de l'être et ne l'est-il même pas devenu davantage encore, malgré l'éloignement où il a été mis? Son départ, avec les circonstances qui l'ont accompagné, a provoqué à Tirana un soulèvement qui s'est rapidement étendu parmi les musulmans d'Albanie. Ils ont marché sur Durazzo en assez grand nombre pour vaincre toute résistance : à la vérité, ils n'en ont pas rencontré beaucoup. La gendarmerie albanaise, commandée par des officiers hollandais, leur a été vainement opposée; ils l'ont battue, ils ont fait dans ses rangs des prisonniers. Plus brève encore a été la résistance des Malissores catholiques que le prince avait appelés pour le défendre. Dès les premiers coups de fusil ils ont pris la fuite : si les insurgés ne s'étaient pas arrêtés pour parlementer, on ne voit pas ce qui aurait pu les empêcher d'arriver à Durazzo et de s'y comporter en vainqueurs. On sait quelles sont dans ce pays les habitudes des vainqueurs.

Ils n'y auraient d'ailleurs pas trouvé le prince qui, avec sa femme et ses enfans, s'était empressé de chercher un refuge sur un navire italien. Pourquoi pas autrichien, cette fois? Il semble que ce soit l'Italie qui a l'entreprise de ces sauvetages. A peine était-il sur le bateau, le prince a appris que les insurgés réclamaient sa présence pour négocier. Laissant alors ses enfans à bord, ce souverain amphibie est revenu à Durazzo avec la princesse sa femme, et il a signé tous les papiers qu'on lui a présentés. On en est là. Nous avons dit que le sens de ces échauffourées n'était pas très clair. Deux points, cependant, en ressortent avec évidence : d'abord que les préoccupations et les passions religieuses ont tenu une grande place dans l'affaire, car les musulmans, dont Essad était l'homme, se sont insurgés contre les préférences que le prince accorde, disent-ils, aux catholiques; ensuite, que l'Autriche et l'Italie, bien loin d'avoir suscité l'intrigue en commun, comme la presse anglaise l'a cru d'abord, y ont été dans des camps opposés, les Autrichiens du côté des catholiques dont ils sont les protecteurs, et, d'autre part, les Italiens du côté

des musulmans qu'ils favorisent. La presse italienne a jeté feu et flamme contre l'Autriche et la presse autrichienne lui a rendu la pareille, quoique plus faiblement. L'hostilité entre les deux alliés s'exaspère de plus en plus. Le prince est Allemand, et non pas Italien ; il est plus près de l'Autriche que de l'Italie, et sa situation, incertaine dans le présent et encore davantage dans l'avenir, cause plus de soucis à Vienne qu'à Rome. Il n'a aucune racine dans le pays : comment, d'ailleurs, pourrait-il en avoir? Sa fuite sur un bateau étranger, son retour probablement provisoire, son peu de confiance dans ses sujets, sa prudence qu'il pousse aux dernières extrémités, sa précipitation à se mettre en sûreté à la moindre alerte, ne sont pas de nature à créer autour de lui des sympathies et des dévouemens : on se demande s'il était l'homme de l'aventure où on l'a jeté.

Nous avons dit que le comte Berchtold avait présenté aux Délégations les vicissitudes du gouvernement albanais comme toutes naturelles et assuré qu'il ne fallait pas s'en inquiéter. Ce sont choses des Balkans, a-t-il dit. Le prince Guillaume, lui aussi, après l'arrestation et l'expulsion d'Essad pacha, avait écrit à ses parens en Allemagne qu'il se portait fort bien et que ses affaires avaient pris la meilleure tournure. Mais le surlendemain, quand il s'est cru obligé à s'embarquer, le prince a perdu de son assurance et il semble bien que la confiance du comte Berchtold ait diminué pareillement. On parle en effet à Vienne et encore plus à Rome de provoquer une intervention européenne pour rétablir l'ordre et la sécurité en Albanie. S'il s'agissait seulement de la sécurité du prince, la proximité de la mer, ou plutôt sa contiguïté avec la demeure princière, permettrait assez aisément de l'assurer ; mais pour ce qui est de l'Albanie, la difficulté est plus grande et ce serait une lourde tâche pour l'Europe que d'y faire régner l'ordre matériel. En tout cas, on ne voit pas assez clair dans les affaires de l'Albanie pour en assumer la charge sans plus ample information. Les Puissances de la Triple-Entente n'ont aucun intérêt direct dans ce pays, si ce n'est celui d'y diminuer, par bonté d'âme, les embarras de l'Autriche et de l'Italie et, en fin de compte, de les empêcher de s'y battre; mais cet intérêt est encore plus grand pour l'Allemagne et elle peut y suffire. Envoyer des soldats français faire campagne en Albanie pour servir des intérêts qui ne sont pas ceux de la France serait chez nous une entreprise peu populaire. Sans doute, il y a une solidarité européenne, à laquelle nous ne devons pas rester étrangers, mais elle a des limites qu'il ne faut pas franchir à la légère. Il y a quelques années, lorsque des

détachemens de toutes les Puissances occupaient la Crète, l'Allemagne leur a tout à coup faussé compagnie en disant qu'il importait peu au concert européen que sa petite flûte continuât d'y faire sa partie et qu'elle ne voyait aucun inconvénient à la déposer sur la table et à s'en aller. En effet, l'Allemagne s'en alla et il n'en résulta aucun inconvénient. C'est un précédent qui donne à penser. Qu'irions-nous faire en Albanie? L'Autriche et l'Italie ont créé cette principauté avec le consentement de l'Europe beaucoup plus qu'avec sa participation : l'Europe n'est pas responsable des suites.

Au surplus, cette solidarité européenne qu'on invoque et dont nous tenons grand compte, la Triple-Alliance l'a-t-elle toujours pratiquée? A-t-elle maintenu la délibération et l'action en commun? M. Sazonoff, dans un discours qu'il vient de prononcer devant la Douma, et qui est empreint d'une haute sérénité, d'une grande fermeté d'esprit, a dit que les ambassadeurs de la Triple-Entente continuaient, pour arriver à des solutions plus rapides, à causer ensemble à Londres. Pourquoi les ambassadeurs de la Triple-Alliance ont-ils rompu cet accord? Ils y ont signalé des inconvéniens; ils en aperçoivent aujourd'hui dans une politique différente. L'action de l'Europe a été affaiblie par ces divisions. La Triple-Alliance a-t-elle veillé à ce que d'importantes questions, celle des îles par exemple, fussent réglées conformément aux décisions prises? Que d'ajournemens, que de réticences, que de reprises depuis quelque temps! Il y a, entre les questions aussi, des solidarités : les a-t-on toujours respectées? Cela nous donne quelque liberté d'attendre et de voir venir. Nous tiendrons tous les engagemens que nous avons pris : mais, s'il faut en prendre de nouveaux et pour des intérêts qui ne sont pas les nôtres, c'est bien le moins qu'on nous laisse le temps de la réflexion.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ (1)

DERNIÈRE PARTIE (2)

XVI. — LA BELLE NAVIGATION D'UN HOMME EN PEINE

La *Tour-d'Odre* faisait route au nord-nord-est, presque sans changement de direction, et elle trompait les prévisions des vieux marins de Boulogne, qui estimaient que le bateau se rendait aux Orcades, ou aux Shetland, à la pointe de l'Écosse. Bucaille avait son idée. La machine, usée, ne donnait pas la vitesse qu'elle avait donnée, dans sa jeunesse. La mer était devenue dure dès le second jour, et on ne faisait pas plus de huit milles à l'heure. Les hommes, indifférens à la route, observaient les navires qui passaient au large. C'étaient leurs livres. A d'énormes distances, ils reconnaissaient la nationalité d'un bateau, la lourde proue d'un hollandais, la taille plus petite d'un anglais, la lettre qui désignait un port d'attache de Norvège ou d'Allemagne, et, à petits mots, ils échangeaient des souvenirs qui variaient peu, sur les escales, les monumens des villes, les avaries qui avaient obligé des bateaux encore vivans, ou déjà démolis, et dont le souvenir seul vivait, à relâcher dans un port des mers septentrionales. On avait du bon temps. On se préparait aux rudes heures de pêche. La fraîcheur du vent augmentait, et, les hommes, par-dessus leur tricot, mettaient leur court sarrau de toile, quelques-uns leur veste de peau ou leur

(1) *Copyright by* Calmann-Lévy, 1914.
(2) Voyez la *Revue* du 15 avril, des 1er et 15 mai et du 1er juin.

ciré, comme en hiver. La deuxième nuit, on vint réveiller Bucaille et Gingolph, qui dormaient au-dessous de la chambre de timonerie.

— Maître, on voit beaucoup de bateaux à l'avant!

Les deux hommes se levèrent, et montèrent, par la petite échelle, dans la chambre de veille, qui communiquait avec la passerelle.

En avant, la mer était couverte de feux verts et de feux rouges, peu élevés au-dessus de l'eau, et de feux blancs qui luisaient dans la mâture de misaine. Il y en avait jusqu'à l'extrême portée de la vue, jusqu'à la distance où ils paraissaient aussi menus que des étincelles de mica dans le sable des plages. Ils formaient des constellations en mouvement. Presque tous ces bateaux, dans l'ombre qui buvait leur fumée ou cachait leur voilure, marchaient, traînant le chalut. La mer du Nord, avec ses vagues courtes, les secouait, les faisait se lever et s'abaisser, et c'était une fête nocturne d'une prodigieuse étendue, une illumination balancée par les houles. Plusieurs des chalutiers, ici et là, s'arrêtaient et relevaient leur filet. Alors le pont resplendissait et devenait comme incandescent à cause de la lumière des lampes à acétylène ou des lampes électriques pendues au-dessus de la grande poche qui rapportait les poissons, les coquillages, les goémons et les herbes des hauts-fonds; des reflets enveloppaient le navire, et l'ombre des voiles ou de la cheminée coupait leur nappe mouvante. De loin, c'était bien, comme Gayole l'avait dit à Gingolph, une ville avec ses lignes de feu, ses arabesques, ses places carrées ou rondes, et son nuage au-dessus, plus pâle que la nuit. Mais quand on traversait la flottille, comme faisait la *Tour-d'Odre*, on voyait que ces bateaux étaient en réalité fort séparés les uns des autres, et qu'ils suivaient des routes en tous sens. Pillage qui ne cessait pas le jour, et que la nuit rendait plus ardent. De grandes gueules de filet, terminées par des planches que la force de résistance de l'eau maintenait ouvertes, des gueules de trente mètres de large, des chaînes de fer ou des ralingues de cordage suivaient la plage du Dogger Bank, ratissaient le plateau sous-marin, et, d'autre part, de toutes les profondeurs de la mer, tout ce qui a vie rampait, nageait, se hissait, montait du fond des ténèbres, indéfiniment, vers cette région où les eaux sont moins froides, et où les œufs peuvent éclore. A chaque moment, le

harenguier était contraint de changer sa route, à cause des navires qui coupaient la ligne du nord-nord-est. Il reconnaissait des compagnons pirates de toutes les nations; il lui arrivait de passer si près de l'arrière d'un chalutier vidant sa poche de mailles, que le reflet du pont mouillé passait dans la mâture comme un rayon de soleil, et qu'on voyait luire la barbe mouillée des hommes haut bottés, accroupis en cercle autour de la grande machine affalée sur le pont. Les marins de la *Tour-d'Odre* passant au ras des chalutiers reconnaissaient l'espèce des grands poissons que les pêcheurs, les deux bras tenant la bête par les ouïes, jetaient dans les glacières de la cale : « C'est une morue ! C'est un colin ! un chien de mer ! » Bucaille et Gingolph, côte à côte, veillèrent pendant deux heures, puis, en arrière, l'aspect de la grande ville de lumière se reforma, diminua, et s'évanouit dans les brumes.

Et le voyage continua. On ne voyait pas le *Dragon* qui avait pris sans doute une autre direction. Bucaille, perclus de rhumatismes, la poitrine détraquée, conservait l'humeur qui lui avait valu une popularité parmi les marins de la région boulonnaise. Il disait :

— Tu trouves pas ça beau, le Dogger Bank? Tu ne dis rien! Je l'ai traversé rien que pour le plaisir. J'aurais pu l'éviter.

Gingolph répondit :

— Il y a des jours pour tout.

L'autre leva les épaules.

A peine le bateau était-il sorti du banc, le temps changea. La lumière qui était belle, aux premières heures du jour, s'obscurcit par degrés, sans qu'on pût dire d'où venaient les nuages. Le vent soufflait de l'Ouest, mais les brumes montaient de partout à la fois. Il y avait du vent et il ne ridait pas la mer ; il y avait de la lumière et elle n'éclairait pas ; il y avait des lames et le harenguier demeurait droit. Temps mystérieux ! La brume s'épaississait et puis elle recevait un peu de jour, on ne sait par quelle fenêtre, puis ces clairières disparaissaient, et le crépuscule jaune n'avait plus de déchirure. La mer peu à peu devint dure ; elle sautait sur l'avant. Les hommes avaient mis le ciré. Ils ne parlaient pas. Ils recevaient la pluie fine, froide, qui engourdit, énerve et rend comme sans idée. La sirène du petit vapeur soufflait et meuglait toutes les trois minutes, et rien ne donnait une idée d'abandon comme cet

appel jeté dans les solitudes, et auquel pas un écho ne répondait. L'homme de guet, sur la passerelle, n'apercevait qu'une étroite bande de mer agitée, où se tordaient et s'enfonçaient, et remontaient en s'épanouissant, des courans souples, rapides, d'une eau jaune ou livide comme si les profondeurs de la mer avaient eu leurs fumées aussi. L'absence de luisant était comme une absence de joie. On travaillait sans hâte, on n'avait ni force, ni goût de plaisanter, ni appétit. Seule, la bière du bord diminuait aussi vite que d'habitude. Le baril installé à l'arrière recevait de fréquentes visites. Bucaille grognait et n'éloignait personne. Il fallait, presque chaque jour, remplacer le fût vide par un fût plein. Seul, Gingolph, qui était cependant porté sur la boisson, tout comme d'autres, ne buvait pas. « Que peut-il avoir, ce grand jeune gars ? se demandait le patron. Un gaillard qui vient d'achever son service ! » Et il cherchait, dans sa tête peu imaginante, et il ne trouvait pas. Deux jours durant, on voyagea dans la brume. Et à la fin du second, la *Tour-d'Odre* sortit du coton. Elle se trouva sous un ciel haut, qui ne ressemblait plus du tout au ciel de Boulogne ou du Havre. Au lieu des lourds nuages, débordans de soleil ou de pluie, qui montent et voyagent dans le bleu de France, on voyait, au ras des eaux, une ligne mauve, dentelée, d'un même ton, qui semblait peinte sur une toile. Le ciel, au-dessus d'elle, était d'un vert très fin, et pareil à celui des tiges qui ont grandi dans les caves. Puis l'azur commençait, traversé de longues écharpes, d'un violet plus sombre que celui de l'horizon, et qui enveloppaient le monde visible, de l'est à l'ouest. La lumière était partout sans force. Le jour se prolongeait bien au delà des limites ordinaires. Depuis combien de temps le soleil était-il couché ? On sentait que c'était la nuit à quelque chose de mort sur la mer et dans le ciel. Mais on avait aussi l'impression d'un état de clarté durable, suffisant, établi pour des desseins mystérieux. Pour quelles floraisons ? Pour quels voyages ? Dans l'immense paysage, aucun appel d'une note ardente. La surface de la mer, fouettée par un vent glacé, se levait en lames clapotantes, mais la pointe de ces sillons croulans n'avait ni écume, ni reflet, ni transparence, et le bateau s'avançait, à son allure médiocre, sur une mer couleur de métal, et sous un ciel clair, léger, varié, mais impuissant à faire briller la mer.

— Neuf heures du soir, dit Bucaille. Ouvrez les panneaux, et mettez la tézure dehors !

Il voulait tenter la chance et commencer la pêche. D'après ses calculs, à l'estime, il était entre les Shetland et la Norvège, plus près de cette dernière, à l'endroit où la mer du Nord s'ouvre dans l'Océan. La grande parole était prononcée. La *Tour-d'Odre* stoppa, et le bateau se laissa dépaler par le vent. Tous les hommes étaient en mouvement, le patron au milieu d'eux. On avait ouvert les panneaux des cales, à l'avant, où reposaient, pliés, les trois cents filets attachés les uns aux autres, qui composaient la tézure et qui dérouleraient leur ruban sur sept kilomètres de longueur ; le panneau où était lové le cordage qui servirait à tirer l'appareil et que les marins appellent l'aussière ; l'autre panneau encore, où l'on serrait les barils de bois qui ont une anse, les « quarts à poche, » destinés à flotter et à maintenir cette toile d'araignée où le hareng viendrait se mailler. La conduite du bateau fut laissée à Gingolph. Le patron se réservait de diriger la mise à l'eau du filet. Vingt minutes après l'ordre donné, le premier morceau de filet apparaissait sur le pont ; deux hommes, vivement, le liaient à l'aussière, à l'aide des cordes libres dont était armée l'extrémité supérieure du filet ; d'autres hommes accrochaient, de distance en distance, à l'aussière, un des quarts à poche, et les premiers mètres de la tézure, soutenus par les hommes qui mettaient leurs gros doigts dans les mailles, passèrent par-dessus la lisse de bâbord. Ils coulèrent sur le flanc du bateau, atteignirent le niveau des lames. Un premier quart à poche fut lancé par Balard. Bientôt le filet prit son équilibre, et demeura perpendiculaire, par vingt brasses de profondeur, dans les couches invisibles de la mer. Le bateau se laissait dériver sous le vent, avec sa voile d'artimon établie. La tézure se déroulait, les quarts à poche tombaient à l'eau presque régulièrement, le vent soufflait plus aigre, et, rarement, la machine était obligée de battre arrière pour remettre dans l'alignement le bateau qui obéissait au gouvernail d'avant. Sur la mer, les petits barils, à égale distance, se démenaient comme de gros oiseaux nageurs, qu'on ne distinguait bien qu'au moment où la crête des houles les soulevait et les portait en l'air. La lumière s'était affaiblie, le ciel était devenu d'un jaune de froment mûr, et les brumes, par grands demi-cercles noirs, y voyageaient Bientôt il passa à l'orangé, puis,

par degrés, on le vit pâlir, en même temps que les bandes de brume se dessinaient moins nettement, et il fut bientôt livide, d'une teinte verte, fanée, exténuée, qui devait durer jusqu'à la fin de la courte nuit.

Sur le pont, le père de mousse, Balard, avait allumé deux lampes à acétylène, qui suffisaient à éclairer les travailleurs. Bucaille n'aimait pas la dépense. Les pêcheurs, les uns dans le demi-jour, et les autres dans l'ardente lumière des lampes, se courbaient pour saisir le filet et le tirer de la cale, se redressaient pour passer au voisin la poignée de mailles qu'ils tenaient; d'autres saisissaient l'aussière, et y attachaient, nouant vite les cordes et serrant le nœud d'un effort brusque, tantôt le filet avec les barsouins, tantôt les quarts à poche avec les bandingues : tous travaillaient en mesure, en économisant les mouvemens. Ils parlaient peu. De temps en temps, des cales où plusieurs dépliaient les filets, un cri partait : « En douceur! » Cela voulait dire que les roies étaient emmêlées. Les hommes se relayaient, et ceux de la cale, par exemple, remontaient sur le pont après le trentième filet mis à l'eau, ce qu'ils appelaient une tournée. La *Tour-d'Odre* s'en allait ainsi, lentement, sur la mer froide, dans la nuit d'été des régions septentrionales. Il n'y avait aucun feu de navire à l'horizon.

Il était plus de minuit lorsque le dernier quart à poche fut lancé par-dessus bord. Alors, le bateau, retenu par l'aussière, demeura ancré à sa tézure qui flottait entre deux eaux, sur des milliers de mètres, dans l'ombre, en avant. Pour que le roulis ne fût trop fort, le mât de misaine avait été amené de 45 degrés. Les heures de repos étaient venues. Les hommes se retirèrent dans le poste d'avant, et disparurent dans l'escalier qui s'ouvre presque au pied du mât de misaine.

Gingolph n'avait pas quitté le pont. Il n'aurait pu dormir, malgré la fatigue, et il se promenait, à tribord, en regardant venir et passer les houles noires qui levaient le navire par l'avant, puis par le milieu, puis par l'arrière, et tiraient, l'une après l'autre, sur le filet qui, lentement, dérivait sous la poussée des courans. Il songeait à Zabelle. Pensées qu'il aurait dû chasser! C'étaient des mots tendres qu'elle lui avait dits, et il se rappelait le ton de ces mots-là, comme s'il les entendait dans le vent de la mer du Nord, — ah! durable musique, douceur qui ne passez point et qui feriez mieux de

mourir ! — et aussi d'autres mots, les derniers, si cruels. Toute sa vie tenait entre ces mots d'amour et ces mots de mépris. Il lui semblait qu'il n'avait commencé à vivre que le jour où cette grande Zabelle l'avait regardé comme elle ne regardait personne autre dans ce temps-là. La gueuse ! Avait-on obéi, travaillé, épargné pour elle ! Et la mère Lobez, qui avait perdu tant de soins et de temps pour apprivoiser cette fille de Boulogne et la marier avec le Portel ! Peut-être qu'il aurait fallu, tel jour, faire ceci, et dire cela, et être moins faible ? Mais alors, qu'aurait-elle fait, elle si dominatrice ! Il y avait eu pourtant des femmes, et souvent même, qui avaient regardé Gingolph d'une certaine manière. Et il avait ri d'elles, à cause de Zabelle, oui, beaucoup à cause de Zabelle Gayole. Il s'enfonçait dans le rêve sans fin. La mer était obscure entièrement. Les parties livides du ciel, les prairies mortes avaient des étoiles brouillées et comme endeuillées. Un homme seulement veillait sur la passerelle. Le battement de l'eau contre les tôles, la plainte du mât de misaine qui geignait dans son emplanture, le souffle du vent, qui tirait un son de fifre des haubans ou du treuil, enveloppaient la *Tour-d'Odre* d'une musique qui s'en allait mourir, éparpillée, sur la mer déserte.

Gingolph s'était approché de la caisse de la machine et se tenait appuyé aux tôles. Sa conscience, habituée aux examens par la mère Lobez, ne s'enfermait pas dans la peine et cherchait, contre elle et contre lui-même, l'assistance promise... Il songeait : « J'ai voulu la mort de Le Minquier, c'est mal. Le Maître a souffert plus injustement que moi. Il a pardonné, à moi-même il a pardonné plus qu'on ne m'a fait, quoique l'injure soit grande ! » Il se rappelait des phrases de sermon, et d'autres lues dans des livres de piété. Mais il avait du mal à s'y tenir.

Une lumière moins verte commença à paraître à l'orient, entre les nuages, et l'ombre fut rajeunie : un jour naîtrait bientôt dont la lointaine annonce était là. Gingolph, ayant soif, alla chercher, dans une cachette où il la serrait, la moque qu'il remplissait de bière au tonneau, et il but. La douleur l'empêchait de rester en repos. Il recommença la promenade sur le pont, et monta sur la passerelle. Le vieux Cantagrel, Cantagrel le Loup, était de quart.

— Tu ne dors pas ? Tu es donc malade ?

— Oui, des idées.

Cantagrel parla de Boulogne et de la pêche. La mer l'accompagnait du frémissement de ses lames, qui ne cessaient point de presser la vieille coque d'acier et de tâter les parois avec leurs pointes, pour voir s'il n'y avait pas de fêlure. Un instant, l'homme s'interrompit pour dire, comme s'il avait récité une leçon :

— Navire à l'ouest-sud-ouest, coupant notre ligne.

En effet, à l'extrême horizon, une lumière blanche, une lumière verte, annonçaient le passage d'autres marins, probablement des pêcheurs qui cherchaient, eux aussi, la route du grand banc de harengs. Gingolph eut la certitude que c'était le *Dragon*. Le navire disparut au nord-ouest. Et la clarté vivante, qui précède de longtemps le soleil, apparut entre les écharpes de brume toujours passantes.

Alors les hommes, bâillant et s'étirant, remontèrent sur le pont ; Balard ralluma les lampes, toutes celles qui étaient mises à sa disposition. Le pont resplendit, au-dessus de la mer toute noire. Bucaille fit signe de se hâter. On prépara le bateau pour la récolte. Six hommes lavèrent le plancher à grande eau : six autres établirent des moulinets parallèles, des rouleaux de bois sur lesquels le filet, tout à l'heure, allait passer avant de redescendre dans le bateau ; d'autres apportèrent et arrimèrent, le long du bordage, des pelles pour ramasser le hareng ; les mousses, sur le panneau de la première cale, disposèrent des morceaux de lard qu'ils avaient enveloppés dans un papier de journal, et des pommes de terre qu'ils venaient de peler pour les aînés. Pendant une demi-heure, le pont de la *Tour-d'Odre* fut de nouveau désert. Les marins, dans le poste d'avant, faisaient cuire leur dîner et mangeaient. Deux seulement qui avaient sans doute leurs provisions à bord, fumant une pipe, penchés par-dessus la lisse, essayaient de pêcher une morue ou un colin. L'étendue, autour du harenguier, demeurait noire jusqu'aux étoiles les plus basses, et le ciel, s'il commençait à vivre, était d'un vert lugubre encore et qui gardait beaucoup de la mort de la nuit.

Il devait être deux heures du matin, quand l'équipage et le navire furent tout parés pour la levée du filet, dont le bout forain était si loin, si loin dans les ténèbres ! Gingolph et Balard, qui étaient forts tous deux, se tenaient le long de la lisse, pour tirer les premiers et embarquer le filet ; deux

secoueurs, à côté d'eux, élargiraient la nappe et feraient se démailler le poisson; six hommes de mât, au milieu du pont, les mains dans les mailles brunes, aideraient de loin les embarqueurs et feraient tourner le filet qui descendrait dans la cale, où quatre marins l'attendaient, pour le lover et pour prendre encore les poissons oubliés. Le reste des hommes se tenaient à l'avant, pour détacher les quarts à poche et les cordages qui liaient le filet à l'aussière.

Tout à coup, le cabestan commença de tourner, des bouffées de fumée blanche sortirent de tous les tuyaux de la vieille machine; l'aussière, raidie, passant par la première évidure de l'avant, glissa sur le pont et descendit en spirale dans la cale; le premier baril apparut, fut détaché de l'aussière et jeté dans un coin, en arrière; les embarqueurs se penchèrent, le bout de l'immense tézure arriva en travers, ruisselant, glissa sur les rouleaux, et, sous le feu des lampes, tandis que la *Tour-d'Odre* avançait tout doucement, commença de couler, ruisseau de mailles que tous les hommes interrogeaient. La première roie n'avait pas pris un poisson.

— La robe est noire! grommelait Balard.

— Attends qu'elle s'argente! répondit le voisin.

— En voilà! crièrent des voix à l'avant.

En effet, sur la pente de filet qui sortait de la mer, un trait, comme une paille d'or brilla, puis deux, puis dix, puis cinquante dans un court espace. Les embarqueurs soulevèrent le large panneau avec précaution, puis l'étendirent, et, dans la clarté vive, les poissons, démaillés par une brusque secousse, tombèrent sous le filet ou sautèrent en l'air, au milieu d'une gerbe de gouttes d'eau éclatantes comme eux. Les hommes de mât allongèrent plus avidement leurs doigts pour tirer sur les mailles; les figures devinrent contentes : la proie était là, vivante encore, la grande fatigue des hommes ne serait pas inutile. Cependant, les bancs ne devaient pas être formés; le filet bientôt continua de sortir sans ramener autre chose qu'un ou deux poissons, et des méduses transparentes, et des goémons apportés par les fleuves sous-marins. Au bout de deux heures, lorsque Bucaille donna le signal de s'arrêter pour reposer l'équipage, les bacs disposés le long des parois contenaient quelques milliers de harengs.

— Tu vois, dit-il, que je ne me suis pas trompé de beaucoup.

Il y a de l'hareng. Il ne grouille pas. Il n'est pas tout levé : mais il y en a... Tu souffres donc, que tu n'as pas l'air content?

— Oui, dit Gingolph.

— C'est le coffre qui te fait mal?

— Oui, et le cœur avec.

Le patron n'était pas d'un esprit subtil. Il ne comprit pas qu'il s'agissait d'une peine de cœur, et il répondit :

— Faut prendre un grand verre de rhum chaud, ce soir en te couchant. Je t'en donnerai.

Cette nuit-là, le second resta au poste d'embarqueur qu'il avait choisi, plus longtemps qu'aucun homme ne l'eût fait, et il était tout blanc de fatigue et de froid quand la dernière bouée à pavillon, marquant le dernier panneau de la tézure, fut hissée à bord.

Il se passa quatre jours, qui furent de médiocre pêche. Quatre fois les sept mille mètres de filet descendirent à quarante mètres au-dessous de la surface de la mer, et, quatre fois, avec grande fatigue, on les retira, puis le poisson fut disposé en couches et salé dans des barils en bois de hêtre, cerclés de bouleau, qui tenaient chacun de sept à huit cents harengs. Il était aisé de compter les prises : elles ne permettaient pas de rentrer à Boulogne. Pendant ces quatre jours, la *Tour-d'Odre* s'était rapprochée de la côte d'Écosse, faisant route au sud-ouest. Bucaille ne décolérait plus. Il disait : « Je suis trop vieux ; la chance me quitte, comme une fille qu'elle est. » Dans la cabine, au-dessous de la chambre de timonerie, quand ils se retrouvaient ensemble, Gingolph et lui, le patron se plaignait de mal commencer sa dernière campagne. Gingolph étudiait la mer. Ce fut seulement vers le soir du cinquième jour, — le harenguier continuait sa route au sud-ouest, — qu'il dit à Bucaille :

— Maître, regardez l'oiseau : je le cherche depuis la sortie du Dogger Bank.

— Un margat!

— Vous pouvez tendre. Faites stopper!

— Pour un seul oiseau? Tu es jeune!

— Non, j'ai étudié l'eau : il y a du hareng.

Le vieux leva sa casquette, et dit, secouant sa grosse tête avinée :

— Alors, commande selon ton idée.

Il considéra avec suffisance et moquerie ce jeune second, qui paraissait très sûr de ce qui est prodigieusement incertain. Mais quoi? Aussi bien tendre là que plus loin. L'ordre fut donné d'arrêter la machine. A cent mètres par bâbord, on pouvait voir, posé sur l'eau, un oiseau plus gros qu'un goéland, mais de même ligne et de même allure, qui avait la tête jaune serin, le corps blanc et le bout des ailes noir. Il nageait, le cou enfoncé dans les plumes gonflées du poitrail, n'observant plus les vagues, mais cette chose énorme, fumante, arrêtée. Et lorsqu'il entendit tomber les premiers quarts à poche et les premiers plis du filet, il pagaya résolument, montra sa queue courte, et disparut dans le désert de l'eau.

Gingolph faisait tendre la tézure en travers d'un courant, reconnaissable au clapotis de la mer qu'on eût dite griffée par le vent. Il ne soufflait pourtant qu'une brise légère et partout égale. Des bulles graisseuses, par grappes, flottaient. Des lueurs phosphorescentes, à de grandes profondeurs, glissaient dans le sens du courant. Les hommes qui travaillaient se montraient les uns aux autres les signes de la mer, et ils discutaient les chances de la pêche. Comme ils avaient commencé à tendre les filets de bonne heure, ils eurent fini au moment où la nuit prenait possession de la mer. Mais la mer ne voulait pas qu'il y eût de nuit. Et les hommes ne pouvaient dormir. Plusieurs, après que la *Tour-d'Odre* eut pris son poste de veille, au bout de son ruban de filet, descendirent dans la chambre, et essayèrent de se reposer. Car ils étaient rompus de fatigue. Mais ils avaient beau fermer les yeux, le sommeil ne venait pas. Une moitié de l'équipage était restée sur le pont ou couchée sur la caisse de la machine. La mer était tout à fait apaisée. Elle n'avait point de lames courtes, mais un balancement de beau temps, presque une bonne humeur de mer du sud. A de longs intervalles la surface se soulevait ; une colline d'eau en mouvement, et dont la crête ronde allait, en ligne droite, de l'Écosse aux côtes de Norvège, passait sous le navire, et faisait se plaindre le mât de misaine, car l'autre ne se plaignait jamais. A peine si les hommes sentaient le roulis, qu'on eût dit fait pour un berceau. Ils bâillaient. Gingolph les voyant étendus sur le pont, serrés en grappe à l'extrême pointe du bateau, d'abord leur avait crié : « Que f....-vous ici ? On couche dans le poste ! »

Mais, à regarder la mer et le ciel, il avait compris pourquoi ses compagnons ne dormaient pas. Le ciel, du côté du pôle, était tendu de rayons en éventail, inégaux, d'un rose vif, et qui ne restaient pas en place. Leur pointe se raccourcissait ou s'allongeait; d'autres fois, la lame entière s'effaçait, et reparaissait à droite ou à gauche, doublant la puissance d'une autre raie lumineuse. La mer reflétait cette aurore boréale. Une mystérieuse illumination traversait aussi ses abîmes. On ne voyait ni longues traînées de feu, ni gouttes d'or roulant sur les pentes des ondulations régulières; toute l'étendue était bien sombre, pesante, d'une tristesse morne : cependant, une vie secrète remuait dans les profondeurs. Autour du bateau, dans le rayon assez court où le regard pouvait pénétrer, des lueurs passaient, rapides et enveloppées d'une si profonde nuit, qu'elles éclairaient seulement leur route, qu'elles n'étaient qu'un mouvement visible, on ne savait de quel être ou de quelle multitude d'infiniment petits; parfois, elles laissaient derrière elles un sillage; parfois, comme si la lumière n'était pas assez forte pour diviser les eaux saturées d'ombres, on devinait seulement, dans les profondeurs noires, une nappe coulante qui portait en elle un rayonnement, comme si des bancs de sable, avec leurs grains de mica coulaient entre deux eaux. Les nerfs des hommes les plus robustes étaient frémissans. Un pouvoir inconnu tenait les paupières ouvertes et rendait songeurs les esprits. C'est à peine si, par momens, on entendait le frissonnement de la vague traversée par l'avant, ou le frôlement d'un bout de filin, que le vent appliquait contre le pavois.

Ils étaient là étendus, dans leurs vêtemens de travail, le vieux Balard le mal peigné, Montador dont la tête était ronde comme un oignon, Malfoy, sauvage qui avait les épaules d'un géant et la taille d'un fantassin; Hars le barbu, Papegay, Cantagrel le loup, Henneveux, tout jeune, Gournay, dont le visage était beau, le grand mousse qui faisait semblant de dormir; il y avait aussi le chef mécanicien, qui se tenait à l'écart, assis, les bras appuyés sur une bitte. Il était le seul dont la figure ne fît pas, dans l'ombre, une tache pâle. La poussière de charbon, l'huile, la sueur, couvraient sa peau d'un enduit qui coulait par endroits. Gingolph restait assis sur la lisse de bâbord, et le plus souvent il regardait la mer.

— Ces temps-là, dit une voix, ça fait peur à l'hareng. C'est

trop clair pour son goût : il coule à fond. C'est aussi mauvais que la lune. Voilà mon avis.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, blanc-bec ! T'as donc pas vu la mer ce soir? Elle a des étoiles en dedans. L'hareng est bien obligé de passer au travers.

Gingolph reconnut, au son de la voix, que le premier qui avait parlé était Henneveux, et le second Hars le barbu, un homme qui parlait peu, et qu'il fallait une grande hérésie, une forte indignation pour tirer de son mutisme.

Trois hommes fumaient, à l'endroit où ils étaient pressés et protégés par l'angle aigu de la proue. Le feu d'une des pipes, excité par une aspiration plus violente, illumina la face carrée de Balard le père de mousse, et on entrevit des lèvres qui s'ouvraient de côté.

— Moi, dit Balard sentencieusement, si j'avais été à la place de Gingolph, je n'aurais jamais accepté de commander la mise à l'eau, parce qu'un patron c'est un patron ; l'armateur ne lui en voudra pas d'une mauvaise pêche, tandis que si on dit qu'un futur patron n'a pas eu de chance en choisissant son heure et son endroit, eh bien ! la note en restera.

— Je parie pour une belle pêche ! dit un homme.

— Moi aussi ! Moi aussi ! Et alors, retour à Boulogne, mes amis !

Celui qui était appuyé sur la bitte, à tribord, se mêla à la conversation. Il jeta un seul mot :

— Non !

— Et pourquoi ? On ne va pas rester un mois en mer ?

— Parce qu'il n'y a plus de charbon.

Des murmures, des grognemens répondirent. Quelqu'un demanda :

— Qui a dit cela ? C'est encore la chaufferie ? Pourquoi ne prend-elle pas ce qu'il lui faut de charbon ? La mer en mange, on le sait depuis longtemps.

Puis, avec la mobilité d'humeur, qui est, chez plusieurs, une forme de la bravoure, trois des marins dirent ensemble trois phrases différentes :

— Va pour les ports anglais ! Qu'est-ce que ça fait ? Tu voudrais embrasser ta femme, Papegay : ça sera pour l'autre semaine !

Et il y eut des rires, puis un silence long. La fatigue commençait à avoir raison de leurs nerfs.

— Et vous, Gingolph Lobez? Ça ne vous fait rien de retarder d'une semaine?

— Non. Au contraire.

C'était la voix du grand mousse qui avait interrogé Gingolph, la voix chantante et riante. Elle continua :

— Est-ce bien sûr? Quand on revient du service, il y a des gens qu'on aime à revoir...

Mais Gingolph quitta la lisse, et vint au gamin, en criant :

— Tais-toi, mousse!

Le mousse, qui s'était redressé à demi, vit dans l'ombre au-dessus de lui, très rapprochée, une figure terrible, et il entendit cette grosse voix qui fit sonner sa poitrine comme la peau d'un tambour :

— Ne te mêle pas de mes affaires! Tais-toi!

Le second se redressa, voyant que personne, dans le groupe, ne s'avisait de plaisanter, et il se dirigea, lentement, du côté de l'arrière.

Alors le mousse se pencha vers Balard :

— Balard, pourquoi m'a-t-il parlé comme cela, le second? Il n'a pourtant pas bu?

— La peine, ça fait quelquefois l'effet de l'eau-de-vie, mousse, et il vaut mieux que les jeunes ne s'en occupent pas.

— Tu sais ce qu'il a?

— Non : c'est des femmes, bien sûr.

L'ordre de tirer la tézure ne fut donné qu'à quatre heures du matin. Le jour était déjà vif. Des nuages légers, formant un réseau dont les mailles étaient gris clair, s'avançaient en avant-garde, et, derrière eux, au nord, l'horizon était sombre, et de teinte uniforme. Le cabestan fut vite en mouvement, et, dès que les premières brasses de filet parurent, des cris de joie s'élevèrent : « Vive Gingolph! En voilà, du poisson! On a pris tout le banc d'harengs! » Les filets étaient couleur d'argent; une maille sur dix retenait par les ouïes un hareng qui se débattait encore; les poissons coulaient, d'un bord à l'autre, sur le pont mouillé et gluant; ils remplissaient les bacs établis le long des parois; on avait ouvert, pour les y jeter, les panneaux des glacières. Et le filet, tendu par des mains joyeuses, continuait de monter des profondeurs de la mer. Tous les hommes étaient enveloppés par cette moisson vivante. Ils l'attiraient, ils la secouaient avec emportement sur le sol de leur bateau. Pour eux comme

pour les faucheurs de blé, l'attente avait été longue, il avait fallu embaucher des ouvriers, préparer les outils et les greniers. Pour eux aussi la richesse avait grandi secrètement, et, tout à coup, mûre, bonne à manger, elle s'était élevée jusqu'aux eaux voisines de la surface, où les hommes peuvent la saisir et l'emporter. Et cela ne durerait qu'un temps. Aussi quelle âpre poursuite! Ils étaient excités. L'un des mousses ne cessait de passer au milieu d'eux, de descendre dans les cales, de porter ici et là des moques de bière, qu'ils buvaient d'un trait. Bucaille exultait. Vers huit heures du matin, un autre grand cri s'éleva du pont de la *Tour-d'Odre* : « La baleine! la baleine! » A moins de cinquante mètres du bateau, et venant sur lui, on venait de voir un baleineau, reconnaissable à ses deux jets de vapeur, à son aileron, à sa queue horizontale. Il suivait le filet, happant les harengs qui tombaient; en approchant du bord, il plongea, une masse noire, longue, coula en biais sous le bateau. Les pêcheurs avaient vu, plusieurs fois, les baleines jouer autour des harenguiers, et, chaque fois, comme l'avait raconté le vieux Gayole, ils avaient reconnu qu'ils étaient au milieu même du banc de poissons. Tous les récits des rencontres semblables se croisaient en l'air. On travaillait dans l'ivresse du jeu, comme des joueurs qui ne cessent de gagner; comme des chasseurs qui tirent les grandes bandes d'oiseaux sur les grèves. On regardait Gingolph, qui avait repris sa place d'embarqueur. « Bravo Gingolph! Tu as l'œil! Ta fortune est faite! » Mais il répondait à peine. Personne ne lui demandait plus : « Pourquoi ne ris-tu pas? » Chacun respectait la douleur inconnue. A neuf heures, quand le dernier filet eut été embarqué et lové dans la cale, quand les hommes, exténués, mouillés de sueur, leurs habits ruisselant d'eau de mer, s'arrêtèrent, il fallut décider ce qu'on ferait de l'énorme quantité de harengs qu'on avait pris. Bucaille dit : « Salez tout! Le bateau a presque son plein : mais on va chercher du charbon chez les Anglais. » Les hommes se mirent, avant midi, à saler le poisson ; la mer avait grossi ; à petite distance, une colonne d'eau, soulevée par un tourbillon, courut sur la mer. Et quelqu'un dit :

— Voici la sorcière qui va chercher le vent!

Dans l'après-midi, le bateau piqua droit à l'ouest. En quel point de la vaste mer se trouvait-il et quelle côte surgirait devant sa proue? Le patron ni les marins du bord ne le

savaient. Ils naviguaient à l'estime. La terre d'Angleterre, ils ne s'en approchaient que rarement ; ils avaient débarqué, ici ou là, pour réparer une avarie, faire des provisions de charbon ou de vivres : mais leur habitation était au large ; ils étaient les vagabonds de la pêche hauturière et lointaine. Quand on verrait la côte, il serait temps de chercher à reconnaître un port ; s'il n'y avait pas de port en vue, on était sûr, en descendant vers le sud, d'en trouver un.

Une heure après le départ, Bucaille et Gingolph observaient l'horizon, du haut de la passerelle, quand Gingolph dit :

— Je vois la terre.

Des yeux ordinaires ne voyaient qu'un bourrelet de brume, de hauteur égale, qui enflait et épaississait le réseau de nuages tendus sur le ciel, comme font les vieux filets à harengs, qui servent de lest aux mailles des filets nouveaux. Bucaille lui-même ne voyait rien. Mais bientôt, Gingolph ajouta :

— Je vois une blancheur, un peu sur bâbord, et des montagnes derrière.

— Est-ce un phare ?

— Plutôt une église, ça diminue par en haut.

Ils se penchèrent l'un et l'autre, leurs grosses mains appuyées sur la carte marine des côtes d'Écosse. Les vitres de la chambre de timonerie les abritaient ; derrière eux, Montador tenait la roue du gouvernail ; les hommes nettoyaient le pont, à cause de l'Anglais, et pour que la *Tour-d'Odre* fît honneur à la pêcherie de Boulogne, quand on entrerait chez le voisin. La mer devenait dure. Même avec les jumelles du bord, Bucaille ne distinguait pas encore la blancheur. Il disait :

— C'est peut-être Peterhead ; il y a, comme ça, un clocher blanc, à Peterhead. Regarde bien.

Gingolph, debout à l'extérieur, appuyé contre la paroi de la chambre de timonerie, refusait les jumelles que Bucaille lui tendait : « Ça me gêne pour bien voir, » disait-il. Les deux mains à plat, au-dessus des sourcils, les traits tendus par l'effort secret de tout le corps qui aidait la puissance des yeux, il tâchait de saisir les contours de cette blancheur que défendaient, contre lui, le mouvement de la mer, la distance et la brume. Plusieurs minutes s'écoulèrent ; les deux mains descendirent.

— Je reconnais la côte. Nous avons le cap sur Aberdeen. Le clocher de Peterhead n'est pas aussi mince que celui-là.

En effet, la *Tour-d'Odre* se dirigeait sur Aberdeen, et ce que Gingolph avait vu, c'était une des nombreuses pointes de granit blanc, clochers, clochetons, aiguilles faisant la gerbe, et qui dominent la ville.

Le vieux Bucaille admirait ce jeune homme, et il dit, après tout l'équipage :

— Tu feras un vrai patron, Gingolph, déjà il n'y en a guère qui pourraient t'en remontrer.

Puis, voyant que Gingolph hochait la tête et ne répondait pas, il reprit :

— Seulement, tu as plus de peine que le monde ne peut te faire de joie.

XVII. — ABERDEEN

Bucaille avait fait entrer lui-même son bateau, par une pluie serrée qui rendait difficile la manœuvre, dans l'estuaire coudé de la Dee. Il connaissait le chenal ; il savait qu'on doit prendre les deux tours l'une par l'autre, et il était venu s'amarrer dans le port de marée, en face des grands hangars couverts en tôle gaufrée, où, chaque matin, les chalutiers d'Aberdeen apportent et étalent le poisson. Comme le jour, en cette saison, mange les heures de nuit, on voyait encore clair. Mais il était trop tard pour traiter, ce soir-là, de la fourniture de charbon. Les maisons de commerce étaient fermées. Gournay, qui avait appris à parler anglais pendant ses quatre ans de service, devait accompagner Bucaille le lendemain matin, dans Market Street, et faire renouveler la provision de la *Tour-d'Odre*. Quelques hommes seulement descendirent à terre, Gingolph n'était pas du nombre. Mais quand ces jeunes revinrent à bord, vers onze heures de la nuit, il entendit ce qu'ils racontaient aux camarades demeurés sur le bateau, et qui demandaient : « Quoi de beau dans la ville ? »

— Deux bateaux de chez nous, l'un qui fait du charbon, comme nous, l'autre qui a une avarie grave, le *Dragon*.

— Où est-il, le *Dragon*? demanda Gingolph.

— A quai, le long de la rivière Dee, un peu plus bas que le second phare. Il n'a pas pu aller plus loin.

Gingolph descendit dans la chambre, et il avait le cœur tout enveloppé de pensées mauvaises. Pendant que Bucaille, rompu

de fatigue pour avoir, tout le jour et tout le soir, lutté contre le mauvais temps, ronflait dans la couchette en face, il se disait : « J'ai trop de colère quand je pense à lui. Je ne devrais pas essayer de le retrouver. Je le sais bien que je ne devrais pas. » Mais il sentait qu'il céderait. Le vent soufflait violemment, et la pluie, qui avait commencé de tomber vers sept heures du soir, cinglait, par grandes rafales, les planches du pont et les vitres de la chambre de timonerie, au-dessus. C'étaient les deux voix de la nuit, dans ce port de pêche extrêmement peuplé, le vent, la pluie; elles avaient fait taire toutes les autres ; à cause d'elles, qui avertissaient les plus audacieux, les chalutiers ne prenaient pas la mer.

Au jour, le mauvais temps n'avait pas cessé. Bucaille sortit avec Gournay ; les compagnons s'en allèrent, presque tous, boire sous prétexte de visiter la ville, et quelques-uns, qui en menaient d'autres, connaissaient déjà des maisons dont les arrière-boutiques étaient des bouges véritables. Ils avaient mis leur suroît, boutonné d'un seul bouton, et sans passer les manches, par-dessus le tricot de laine bleue. Leur carrure faisait se retourner quelquefois les Écossais, qui estiment les solides épaules. Les gars de Boulogne en étaient fiers, et ils accentuaient alors le roulis de leur allure, sous la pluie, le long des maisons qui, toutes, ont l'air d'être neuves, étant bâties en moellons d'un granit blanc, éclatant et poudré de mica. Ils visitèrent le quai Waterloo, les chantiers de construction, la plage qu'ils comparèrent à celle d'Equihen, pour la longueur, et d'où le vent écartait jusqu'aux goélands rejetés vers les terres, puis, prenant le tramway, ils remontèrent les belles avenues, bordées de tant de monumens à coupoles, à tourelles et à clochetons. Elles étaient désertes. Un gamin les conduisit dans Duthie Park, où ils admirèrent les gazons et les arbres, et les premiers massifs de fleurs qu'on commençait à aventurer en plein air. Enfin, ayant franchi la Dee, sur le pont Wellington, ils trouvèrent, à l'entrée du faubourg de Torry, habité par des pêcheurs, et qui est bâti en étages, parmi les érables de Norvège, sur la rive droite de la Dee, une taverne où ils mangèrent, se séchèrent, et jouèrent longuement. Quelques-uns s'endormirent de fatigue sur les tables. Et le jour continua d'être froid et fumeux, sous les nuées qui passaient en tumulte.

Or, voici que vers cinq heures après-midi, à l'heure où, dans

les jours calmes, la lumière diminue de chaleur et augmente de magnificence, le ciel eut d'étroites rivières de clarté, entre les nuages dissociés qui formaient des îles mouvantes. Le vent n'avait pas cessé de souffler en tempête, mais la nappe de pluie était rompue, et le ciel, partout où les fragmens de nuages ne l'assombrissaient pas, était jaune doré. Les tombereaux n'amenaient plus de charbon à la *Tour-d'Odre;* le soutier avait même balayé le pont, et fait disparaître les traces de houille autour des ouvertures par où elle avait été versée. Gingolph, qui avait surveillé l'opération, s'habilla, mit sa vareuse bleue, et sa casquette de drap à visière vernie, qui lui donnaient l'air d'un maître de la marine, et il sauta, du bord sur le quai. Il eut assez vite fait de longer jusqu'au bout le bassin de marée, et de s'engager dans South Market Street. C'est la grande rue du port. Tout ce quartier appartient aux marchands de charbon, aux marchands de poisson et de salaisons, aux fabricans de glace et aux constructeurs de navires. Chaque magasin, chaque usine rappelait le port de Boulogne à l'esprit de Gingolph. Bientôt l'évocation fut plus complète et elle devint cruelle. Un groupe de femmes sortit d'une maison d'armement; elles étaient cinq; elles se donnaient le bras. Et déjà les souvenirs étaient là, et le cœur se gonflait dans la poitrine. Toutes, elles avaient un cotteron bleu, de grosses bottes, pareilles à celles des marins, un tablier blanc, et, comme la journée de travail venait seulement de finir, elles n'étaient pas coiffées. Elles marchaient dans la boue, elles trouvaient doux l'air froid qui ne sentait plus la morue. Quatre portaient, sur leur tête et sur leurs épaules, un châle écossais, et, sous l'étoffe qui faisait toit au-dessus du front, on voyait des mèches brunes ou des mèches blondes, tordues autour des bigoudis. Ce n'était pas le vendredi, le soir où l'on rencontre le *sweetheart*. Mais la cinquième, celle qui se tenait au milieu, comme la gloire, une grande fille qui regardait devant elle l'avenir en joie, n'avait sur la tête ni châle ni bonnet, mais ses cheveux d'un châtain clair et luisant, séparés au milieu, rejetés au-dessus de l'oreille, retombaient sur son dos, librement. Et ils étaient si jeunes qu'au-dessus de son front ils formaient une petite vague, avec un reflet doré qui changeait à la marche. Gingolph attendit les femmes et les regarda passer. Toutes cinq elles tournèrent vers lui leurs yeux, et leur bouche qui s'ouvrait pour parler ou pour rire, et lui, il eut une

si grande douleur d'avoir revu l'image, incomplète et étrangère, de Zabelle Gayole, qu'il dit : « Je le chercherai! »

Il continua devant lui, vers le sud, passa le pont jeté sur la rivière, et reconnut, de loin, le *Dragon*, amarré à l'arrière de deux vapeurs chalutiers peints en gris, qu'il connaissait également, pour les avoir rencontrés en mer, plusieurs fois, des chalutiers du service de Sa Majesté Britannique, la *Seamew* et la *Sea Flower*, qui pêchent pour les équipages des bateaux de guerre. Il aurait pu, après le passage du pont, suivre le quai de la Dee, s'approcher du *Dragon*, par l'arrière, et appeler le chef mécanicien. Mais il y avait peu de chance que l'homme se montrât. Gingolph prit la seconde rue, parallèle à la Dee, et la remonta jusqu'à l'extrémité. Elle aboutissait à une sorte d'esplanade, de place pavée, bordée par le fleuve qui s'élargissait à cet endroit. Les trois bateaux, les deux premiers de front, le troisième à la suite, dans le courant de la mer montante, bordaient la place, dans le sens de sa largeur, d'une bordure sombre. Les ponts des vapeurs s'élevaient au-dessus du niveau des pavés. Personne ne travaillait ou ne se promenait sur la place. Personne ne semblait veiller, sur les deux chalutiers et le harenguier, sauf un homme, assis à l'avant de la *Sea Flower*, et qui raccommodait une chemise. Gingolph sortit de la protection des maisons, traversa l'esplanade, et continua de suivre le quai de la Dee. Il y avait là, à droite, un groupe de maisons, après lesquelles on ne voyait plus que quelques constructions isolées, et une rive dénudée, montante, ouverte à la marée et au vent du large. Il chercha où il pourrait entrer, et lut, sur les murs de la dernière maison : *Tom Warren's Bar*. Nulle part il ne pourrait mieux observer le quai et la route qui vient des plages et des villages de la côte. Si Le Minquier sortait du bateau ou voulait y rentrer, on le verrait bien. Le couloir qui séparait en deux la maison était ouvert. Gingolph entra. A sa droite, un magasin d'approvisionnement pour les pêcheurs du quartier, un joli magasin, où il y avait un homme qu'il salua de la tête; à gauche, du côté de la mer, une salle qui lui parut trop grande pour lui seul, puis, au fond, une toute petite salle. Il poussa un peu plus la porte, qui s'était à moitié refermée, et il n'avait pas l'épaule droite engagée dans l'ouverture, qu'un buveur se leva, puis, se courbant, voulut passer sous le bras qui tenait encore la porte.

— Trop tard! dit Gingolph en l'arrêtant, et en le rejetant sur le banc scellé dans la muraille. Ah! tu ne t'attendais pas à moi, Le Minquier! Moi non plus! Tu es là comme un rat pris... Tu grinces des dents... Tu as les yeux fous... N'aie pas si peur... Tire ta main de ta poche! Pas de couteau! Tu entends, tire!

Par-dessus la petite table en fonte, Gingolph se penchait, étendant ses deux bras qui pouvaient se refermer sur l'homme. Celui-ci faisait semblant de rire. Il tira sa main de sa poche, et la posa sur la table.

— C'est cela, dit Gingolph, mais ne ris pas non plus, je te le conseille. J'ai le cœur malade à cause de toi, je ne peux pas te voir rire.

Le Minquier était fourbe, mais il n'était pas lâche. C'est à peine si sa figure perdit un peu de son air d'impertinence et de défi. Ses lèvres remontaient encore vers ses oreilles, et ses oreilles remuaient, et ses yeux luisaient de haine, quand il répondit :

— Tu as appris que Zabelle Gayole m'aimait mieux que toi. Je le sais, car je suis allé lui dire au revoir, le soir où tu es resté dans les rochers du cap Gris-Nez. S'il plaît à une fille qui n'est pas mariée de m'aimer, c'est qu'elle a des raisons. J'avais plus d'instruction que toi, mon pauvre.

— Elle t'a servi à mal faire.

— J'avais de meilleures façons. Zabelle m'a préféré. Voilà tout.

— Ne parle pas d'elle! Je ne lui en veux pas autant qu'à toi. C'est toi, le mauvais! Tu savais qu'on était heureux. J'étais son promis depuis ma jeunesse. Et elle ne me méprisait pas, non, avant de te connaître.

Le Minquier continua de braver Gingolph.

— Nous nous marierons, voilà le sûr. Le père Gayole a consenti.

— Ce n'est pas vrai!

— Reste en mer un peu de temps, et quand tu arriveras...

Le coup de poing qui fut frappé sur la table arrêta le persiflage. Gingolph était devenu très rouge; le sang galopait dans les artères de son cou.

— Ne parle plus, Le Minquier, écoute-moi. Tu m'as fait tant de mal qu'aucun homme sur la terre ne m'en fera autant.

— J'ai voulu...

— Tais-toi! Tu n'as plus qu'à te taire! Pour que j'aie la force de ne pas me venger, j'ai prié tout le temps que j'ai été en mer. Pour que je ne me venge pas, il faut que la pauvre mère Lobez l'ait demandé;... qu'elle ait demandé ta grâce, misérable, qui m'as cassé toute ma joie... Écoute encore : je ne sais pas comment je ferai pour ne plus aimer Zabelle Gayole.

— A ton aise!

— Mais toi, je sais que je ne pourrai plus te voir...

— Vraiment?

— Non, et voilà mon ordre; écoute-le, mon ordre!...

La voix de Gingolph restait sourde, il était penché, ses yeux ne remuaient plus.

— Tu ne m'approcheras jamais! Tu iras d'un côté quand j'irai de l'autre; tu me laisseras toute la largeur du quai lorsque je sortirai de mon bateau, ou que j'y rentrerai... Sans cela, je te le dis, tu es mort...

Le mécanicien se dressa, un bras levé. Gingolph se sentit menacé. D'instinct, il para avec sa main gauche, au hasard, et poussa un cri. La lame d'un couteau avait pénétré entre deux doigts. Le Minquier s'était effacé le long du mur, avait rouvert la porte, et disparaissait dans le corridor. Gingolph se jeta à la poursuite. Il entendit, derrière lui, le patron du bar qui accourait au bruit. Et certes, Le Minquier était agile. Mais les fortes jambes de Gingolph avaient une incroyable puissance d'élan. Il gagnait sur l'autre qui essayait de traverser la place, il lui coupait la route des bateaux amarrés, il l'obligeait à faire un détour, il le pressait, il le réduisait à suivre l'extrême bord de la Dee, il tendait les bras. Tout à coup Le Minquier fit une feinte, s'arrêta, et sauta dans le vide. Gingolph cria : « Rejoins ton bord par tes propres moyens! » Sur les bateaux de la flotte anglaise, deux marins riaient, et se préparaient à lancer une amarre à cet homme qui nageait, tout habillé. Sur le pas de sa porte, le patron de Tom Warren's Bar se demandait ce qu'étaient devenus ses deux cliens? Gingolph considérait sa main blessée, qui saignait. Il s'avança jusqu'à la bordure de granit du quai, secoua sa main au-dessus de la mer. Il suça le sang : une plaie, de la largeur de la lame du couteau, allait de l'articulation de l'index à celle du médium. Dans sa poche, il prit le gros mouchoir de coton repassé par la mère Lobez, enveloppa les doigts malades, les serra, et revint vers le café.

Des voix le hélèrent. Sur le quai, six marins de la *Tour-d'Odre* chantaient se donnant le bras, trois par trois. C'étaient Cantagrel le Loup, Hars, Henneveux, qui avaient l'air égaré, Malfoy, Montador et Gournay.

— Qu'as-tu à la main? dirent-ils en voyant le sang qui avait traversé l'étoffe?

— Je me suis fait mal avec mon couteau... Entrez chez Tom Warren... J'ai besoin de me remonter. Toi, Gournay, demande du café et de l'eau-de-vie, comme à Boulogne, et explique-lui que c'est moi qui paierai tout ce qu'il faudra.

Le beau Gournay, qui parlait un peu plus qu'il n'était nécessaire, pour bien montrer qu'il savait la langue du pays, traduisit la formule et ne fut pas compris.

— C'est bien simple, monsieur Tom Warren, reprit Cantagrel le Loup, on demande une bistouille!

Et comme l'Écossais n'entendait pas mieux, Cantagrel mit ses mains en porte-voix, et cria :

— Une bistouille! Le surnom du patron de la *Tour-d'Odre :* Bistouille! Allons vite!

Le « barman, » bon enfant, souriait de l'exubérance de ces méridionaux de Boulogne. Ayant compris, enfin, parce que Gournay avait recommencé la traduction, il apporta, non ce qu'on lui demandait, mais sa liqueur à lui, une bouteille de wisky, avec un siphon et des verres. Les sept hommes entrèrent dans la première salle à gauche du couloir, celle qui a deux fenêtres, l'une qui donne sur le port, l'autre qui ouvre sur l'embouchure de la Dee et sur la haute mer. En vérité, ils pouvaient se croire sur leur navire, dans cette lanterne bâtie en avant-garde, à l'entrée du port d'Aberdeen. Le reflet de l'eau et la clarté du ciel entraient par les deux grands hublots. Le vent venait sans obstacle là contre et heurtait les murailles.

— Qu'as-tu à la main? Voyons! dis-le donc?

Gingolph eut beau affirmer qu'il s'était coupé en ouvrant son couteau, ils n'en crurent rien.

Malfoy, Montador et Gournay s'étaient assis sur le banc le long du mur, en dessous de la fenêtre qui regarde vers le large, et chacun, à côté de soi, avait posé le verre plein de boisson gazeuse. Les autres compagnons entouraient Gingolph, qui était au milieu de la salle, devant la table où le patron avait mis la bouteille de wisky. D'un groupe ou de l'autre, des questions

furent faites à Gingolph, et il y répondait d'un mot juste et vite trouvé, lui qui n'avait pas bu. Après quoi, il se taisait. Il avait, sur ses compagnons, l'étrange ascendant de l'homme à jeun sur les esprits troublés. Il était, parmi eux, comme un chef qui entend les propos de la foule, mais qui n'attache de prix qu'à ses propres pensées. Il laissait dire.

— Gingolph, t'as pas vu la ville? T'as pas bu : aussi t'as l'air triste! Nous pas.

— Quelles maisons et quelles rues, Gingolph! Tu n'en as pas idée!

— Nous avons été dans un tramway, le nez en l'air, tout le temps, à cause des monumens qui sont hauts!

— Une ville qui est clochetée comme pas une!

— Qui est grise et brillante!

— Qui a toutes ses façades en pavé!

— Qui est blanche comme le neuf!

— Qui ressemble à une Bretagne toute nouvellement bâtie!

— Oui, figure-toi des clochers partout, des tours, des guérites, une dentelle de pierre au-dessus d'une école qu'ils appellent l'université, tout cela en granit! On ne connaît pas de gens qui travaillent le granit aussi bien que les gens d'Aberdeen. Regarde d'ici!

Gingolph répondit, du même air triste :

— Je vois d'ici toute la broderie de la ville!

Et il leva son verre qu'il vida jusqu'au fond.

En effet, par la fenêtre en face, il pouvait apercevoir, sur le ciel où volaient des nuages tourmentés, toutes ces flèches de granit qui forment, au delà des cheminées des usines, une ligne pleine de pensée.

— Gingolph, nous avons vu la musique du régiment : les hommes jouaient du biniou comme les Bretons, mais ils avaient un commencement de robe : c'étaient pourtant des gars superbes.

— Gingolph, on a trinqué avec des chaluteurs d'ici, au café qui est près du pont, là-bas. Ils ont essayé de nous faire comprendre ce qu'ils disaient. Pour signifier qu'ils prenaient beaucoup de poisson, dans la mer d'Aberdeen, ils ouvraient les deux bras, tiens, comme ça...

Et, comme Gingolph ne semblait intéressé par rien, ils demandèrent :

— Dis-nous alors ce que tu as fait ? Depuis que tu es parti de Boulogne, tu ne parles plus, tu ne ris plus !

— J'ai du chagrin. Je ne peux pas vous le dire. Vous le saurez toujours assez. Mais je peux vous dire une histoire.

Il versa de nouveau du wisky dans son verre, et, ayant porté le verre à ses lèvres, il regarda la splendeur qui allait mourir dans le ciel, d'abord en face de lui, et ensuite à droite, par la fenêtre qui ouvrait sur le large. Puis il dit, les six compagnons l'écoutant avec un grand effort, le cou tendu, et parfois un petit contentement, parce qu'il disait des choses de leur monde :

— J'ai connu un homme qui était trop beau pour faire un marin. Sa mère le disait : « Il est trop beau ! » A cause de cela, les capitaines ne l'aimaient pas, et les patrons ne l'aimaient guère. Mais toutes les femmes le regardaient. Il fit la pêche, un peu de temps, et après ce temps-là, on ne le vit plus. Ceux qui étaient jaloux de lui le cherchèrent, par cent questions qu'ils faisaient aux marins des vapeurs et des voiliers qui venaient dans le port. « Ne savez-vous rien de lui ? Un si beau, à ce que disent les femmes, qu'on ne peut le voir sans se récrier ? Vous, de la grande marine, l'avez-vous rencontré ? » Mais tous répondaient qu'ils n'avaient rien vu de pareil. Ça n'est pas étonnant : il était allé chez les Russes, de là il avait passé chez les Esquimaux, et enfin dans une île qui avait des bords de glace taillée et dont il devint roi. Les habitans étaient des pêcheurs et de fins marins, tous et toutes. La Reine savait mener à la godille un canot chargé. En hiver, ils vivaient pauvrement, vous comprenez ? Mais l'été, c'est beau partout, jusque sous le pôle qui a une manière de rire, comme Bucaille quand il a bu, ce qui lui arrive souvent.

Il leva son verre, et il dit : « Buvez, à la santé de celui dont je raconte l'histoire ! » Les verres furent levés, il y eut un remuement de bottes, lasses d'être étendues. Le vent secouait les fenêtres. Gingolph reprit :

— Le Roi faisait comme tous les rois, qui vont se promener avec leur Cour, et faire des parties fines. Le beau pêcheur, un jour que l'île était aimable, s'en alla au bord de la mer, et descendit dans un canot, avec deux jeunes seigneurs qui savaient aussi bien ramer que lui. L'envie qu'il avait de tenir un aviron, lui aussi, le faisait se lever sur le banc d'arrière, et s'étirer.

Mais les gens de la Cour, qui regardaient du rivage, n'auraient pas compris. Et il se rasseyait en soupirant, et regardant la mer qui était claire, brillante, mouvante à peine. Quand vous retirez de l'eau, au bout de la ligne, une vieille de roche, vous savez que chaque partie de son corps est d'une couleur différente, et que tant que le poisson vit, il est habillé comme un paon. La mer, qui est vivante, avait de même toutes les couleurs. Le Roi la regardait, il voyait, dans le fond, des grottes, des jardins, des forêts, des gazons comme ceux des prés normands avant que l'herbe ne soit en graine. Voilà qu'il aperçut, tout à coup, pas très profond, une femme qui le regardait et qui l'appelait. C'était au bout d'un cap de l'île, un peu en tirant vers la plage, à l'abri du courant et du vent. La Cour était à s'amuser dans les rochers, bien loin. « Sapristi ! enfans, dit le Roi, j'ai envie de me baigner. » Ils n'avaient pas le droit de dire grand'chose, puisqu'il était le Roi. Et donc, il enlève son manteau de laine brodé, sa couronne, son jersey, et il plonge dans la mer. Il nageait bien. En moins de dix brasses, il est près du fond. Tout bougeait autour de lui, naturellement, mais il reconnaissait, à l'entrée d'une caverne décorée de coquillages, la femme qui l'avait appelé. Il reconnaissait sa tête levée, son menton fin, ses cheveux blonds, qui n'étaient pas plus collés par l'eau que si le vent avait soufflé entre eux. Quand elle le vit tout près, le beau Roi, elle lui jeta les bras autour du corps, et il sentit qu'elle le mordait à la poitrine. Oh ! pas bien dur ! Il ne voulut pas se fâcher, mais tout de même, il se débarrassa d'elle, il remonta, car il y avait bien trois minutes que durait la plongée. « Votre Majesté n'est pas malade ? demandèrent les deux seigneurs. Elle est pâle comme de la farine. — Non, non, messieurs, ne vous inquiétez pas. » Ils ne remarquèrent pas que le Roi s'était détourné, pour passer son jersey, et ils revinrent à la côte. Le Roi essaya de rire, quand il revit la Reine, mais il avait de la peine à ne pas montrer sa tristesse. Sa femme lui fit faire une soupe au hareng, avec beaucoup d'oignon, comme il l'aimait : mais il ne mangea que deux cuillerées. Et il s'en alla, de maladie lente, de trop penser à la femme de la mer. Il ne pouvait plus vivre : la garce lui avait mangé le cœur.

A peine eut-il fini l'histoire que Gingolph cria :

— Ma main me fait mal. Buvez encore à ma santé !

Ils burent encore. Ils regardaient Gingolph comme des gens

qui viennent d'apprendre une nouvelle, et qui demeurent un moment étonnés, se demandant : « Comment cela se peut-il ? » Dans leur esprit engourdi par l'alcool, l'idée que cet homme avait été abandonné par sa fiancée, pénétrait lentement. Cantagrel le Loup, un des anciens, hocha la tête, et dit, comme s'il faisait une confidence à ses compagnons assis en arrière :

— C'est son histoire qu'il raconte.

Gournay, d'un geste de la main, lui ordonna de ne pas continuer. L'image de Zabelle leur devint présente à tous. Elle était là, jolie et rieuse, la Boulonnaise, et ils sentaient leur cœur qui lui disait bonjour. Dans le grand silence le vent continuait de souffler. Il ébranlait la maison. Par la fenêtre de l'est, Henneveux, en se levant, aperçut la mer qui avait toutes ses crêtes blanches, la mer qui fauchait les deux rives de la Dee, avec ses lames qui montaient sur les berges, coup sur coup, étalées, frissonnantes, tournantes, comme s'il y avait eu une moisson à faire. Il dit, comme un regret :

— On ne pourra pas partir cette nuit.

Mais Gingolph le fit taire.

— Est-ce que c'est Henneveux qui commande? Non! c'est Bucaille. On fera ce qu'il dira. La vie! la mort! est-ce que ça ne vous est pas égal?

Tous, ils étaient excités par le wisky. Et ils approuvèrent Gingolph, parce qu'ils ne voulaient plus parler de Zabelle Gayole, la grande fille de la Beurrière de Boulogne, qui faisait tant souffrir, ce soir, le cœur de Gingolph l'abandonné.

XVIII. — CELUI QUI VOYAIT LE FOND DE LA MER

Bucaille avait donné l'ordre de partir, vieil homme que les clameurs de l'équipage pas plus que celles du vent n'intimidaient. Depuis l'enfance, il était en lutte avec le mauvais temps. Quant à l'insolence des matelots, aux réflexions à demi-voix, aux menaces de grève, il n'avait commencé à les connaître que sur le tard, et lorsque la vigueur de son poing avait déjà faibli. A présent, sa colère s'exprimait en paroles, en jurons et en gestes. Il ne frappait pas, il ne rompait pas les engagemens, il ne recourait point à la justice étrangère; mais il maintenait son commandement, et, jusqu'à présent, les hommes avaient plié. La *Tour-d'Odre* avait quitté Aberdeen à minuit. Contrairement

aux prévisions, elle ne faisait pas route au sud : elle pointait en haute mer, et retournait dans les parages où Gingolph avait fait une si belle pêche. « J'aurai ma chance, moi aussi! pensait Bucaille; je reviendrai chargé de hareng jusqu'à la lisse de mon bateau; en une seule nuit, je peux faire le plein. » Au petit matin il était à plus de cinquante milles au large, dans une mer démontée. Tout le jour, il continua de naviguer, sans changer la route, et, à l'heure où commence la courte nuit d'été, les bras croisés sur les toiles qui protégeaient la passerelle, il dit au second :

— Faut mettre la tézure dehors!

— N'essayez pas! Il y a trop de mer!

— Je te dis qu'il le faut! Je suis venu retrouver ton hareng. Ça fera deux victoires : une pour toi, une pour moi, une pour le jeune, une pour le vieux!

Gingolph montra du poing les nuages échevelés, chargés d'une pluie qui ne tombait pas, et entre lesquels la lumière s'éteignait.

— Voilà trois jours qu'ils galopent, répondit Bucaille; la tempête est usée.

— Je ne m'y fie pas!

— Je te dis qu'il le faut!

— C'est bien.

Et, se baissant, les deux mains faisant pavillon, Gingolph cria : « Allume les lampes! Ouvre les panneaux! On met dehors! » tandis que le patron, rentré dans la chambre de timonerie, diminuait la vitesse et, changeant la route du vapeur, présentait l'étrave de la *Tour-d'Odre* aux lames déjà lourdes de nuit et poussées par le vent du nord.

Mais le filet commençait à peine à couler par-dessus la lisse, que les hommes, et Bucaille peut-être avec eux, s'aperçurent de l'imprudence qu'on venait de faire. Ils étaient à leur poste; la lumière des lampes leur taillait une cage dans l'ombre crépusculaire; ils plaisantaient parce que, malgré l'habitude, ils avaient du mal à garder l'équilibre. Le patron se tenait près du gouvernail d'avant; Gingolph, à côté de lui, lançait en mesure les quarts à poche par-dessus le bord. Les lames, l'une après l'autre, poursuivaient le navire qui reculait à petite vitesse. Chacune à son tour l'atteignait, l'enlevait, l'étreignait en coulant sur les tôles, dépassait le centre de gravité, et, faisant basculer le haren-

guier, le laissait retomber, l'hélice tournant à vide, dans le creux d'une eau battue et affolée, que dominait déjà une colline en marche. Tous ces pêcheurs et les mousses eux-mêmes avaient l'expérience du gros temps. Ayant mis leur suroît, ils ne s'étonnaient plus de rien. Cependant la violence de la bourrasque augmentait. Toutes les deux ou trois lames, l'eau, coupée par l'avant, se dressait, jaillissait en deux colonnes jusqu'au-dessus du pont, et là, prise par le vent qui fauchait toute la mer, aplatie, formée en plaques luisantes comme l'acier, traversait horizontalement la *Tour-d'Odre*, de l'avant à l'arrière, heurtant les câbles, la cheminée, la passerelle, les portes des postes d'équipage, et les hommes qui recevaient cette douche glacée dans le dos, sur la poitrine, ou en plein visage, et en demeuraient, un moment, étourdis ou aveuglés. Gingolph se détournait quelquefois pour voir la couleur de la nuit Tout à coup, le navire présenta le flanc à la lame, le pont fut couvert d'eau, trois hommes roulèrent jusqu'à la lisse; des cris s'élevèrent : « Eh! Bucaille? Barrez! Que faites-vous? » Le patron, affalé, fit signe que le navire n'obéissait pas. Le vent avait sauté subitement du nord au sud. La *Tour-d'Odre* s'inclinait sous la poussée de la rafale et de la mer.

— Bâbord toute!

Le hurlement de Bucaille domina le bruit de canonnade d'une vague énorme heurtant le navire en plein travers et couvrant tout le pont. Balard qui, de la chambre de timonerie, commandait le gouvernail d'arrière, mit toute la barre à bâbord, le bateau acheva de tourner et se retrouva vent debout. En même temps, les hommes se précipitaient sur les filets et coupaient les mailles; d'autres coupaient l'aussière. Mais, au moment où la *Tour-d'Odre*, séparée ainsi de la partie de tézure qu'on avait jetée dehors, libre de ses mouvemens, reprenait sa route, l'hélice s'arrêta. Bucaille, Gingolph, Cantagrel le Loup, Hars, deux autres encore, coururent à l'arrière, se penchèrent pardessus la lisse et, quand le navire se leva, virent que l'hélice était engagée. Un morceau de filet, avec le cordage de manœuvre, avait été attiré, roulé, feutré par elle, et l'immobilisait. Le vapeur ne pouvait plus se servir de sa machine. Il devenait une épave. La voix de Bucaille sonna de nouveau :

— Fermez les panneaux!

Difficilement, sous les paquets de mer qui s'abattaient autour

d'eux et sur eux, les hommes fermèrent les ouvertures, et, un par un, s'accrochant à tout ce qui pouvait les retenir, se réfugièrent dans le poste d'équipage. Les mécaniciens n'avaient pas quitté la chaufferie. Le dernier des marins qui s'aventura sur le pont, ce fut, comme il convenait, le patron Bucaille. Il avait fait signe à Gingolph : « Adieu! Va avec les autres, mon enfant! Je suis désespéré! » Seul il suivait le bord de son bateau, tantôt porté en l'air et serrant la lisse de ses deux bras, tantôt couché le long du pavois, recevant les torrens d'eau qui coulaient sur le pont, heurté par les pelles à hareng, par des planches détachées, par des bouts de filin manœuvrés par la tempête et qui fouettaient le navire. Peu à peu, avançant d'une longueur d'homme à chaque effort, il atteignit le milieu de la *Tour-d'Odre*, et se jeta dans l'escalier de la passerelle. C'était le salut, jusqu'au moment où le navire coulerait. En haut, Balard tenait à deux mains la roue du gouvernail, et les yeux terribles, à demi fou, essayait de donner une direction à cette masse qui n'avait plus d'élan et n'obéissait plus. Quand Bucaille arriva, ils faillirent se battre, l'un voulant prendre le poste de manœuvre, et l'autre le garder. Balard céda. Bucaille se pencha, prit, dans une poche de cuir clouée à la paroi, une bouteille d'eau-de-vie, et la but à moitié, sans décoller les lèvres du goulot.

— Prends le reste!

Alors, ayant confiance, résolu à tout, et il ne savait à quoi, debout, les mains sur la roue, son torse énorme penché, il commença de crier dans le cornet de cuivre qui communiquait avec la machine :

— Attention! Quatre-vingts tours, en avant!

L'ordre fut répété, mais la machine refusa.

— Quatre-vingts tours, en arrière!

La machine refusa encore. Le patron se redressa. Et il se mit à manœuvrer la roue, comme avait fait Balard. Le navire allait en tous sens, presque toujours en travers à la vague, il était couvert d'eau. Des pointes de lame crevèrent la vitre, juste en face de Bucaille, et lui, il cracha dans le vide, pour montrer son mépris, et il continua de gouverner son épave. Balard, couché à ses pieds, s'endormait de fatigue. Dans le poste d'avant, l'eau avait aussi pénétré; elle frappait les panneaux de bois de la porte; elle giclait par les fentes, à chaque fois que la mer déferlait sur le pont, et, coulant le long des parois de l'escalier,

s'amassait dans l'étroite cuvette que forment les coffres des marins, à cette pointe du bateau. Eux, les hommes, épuisés, n'ayant pas mangé depuis longtemps, ils étaient là au nombre de quinze, couchés sur les coffres ou dans les couchettes disposées le long des tôles, les unes au-dessus des autres. Ils dormaient ; ils fumaient ; ils essayaient de plaisanter ; quelques-uns, malades, vomissaient sur les paillasses. L'atmosphère était irrespirable, l'obscurité presque complète. On s'était jeté là comme on avait pu. On savait qu'il n'y avait rien à faire, et que, si on ouvrait la porte, le refuge serait inondé. Le bateau craquait, secoué en tous sens, pris de mouvemens désordonnés. Et la peur grandissait chez les plus braves. Au bout de peu de temps, ils ne savaient plus depuis combien d'heures ils étaient là enfermés. Un homme, on croit que ce fut Henneveux, qui avait la voix jeune et chantante, commença une histoire, pour amuser les autres. Mais il s'interrompit sans que personne lui demandât de continuer.

— La tête me tourne ! dit-il.

Un des compagnons repartit :

— Quelle heure est-il ?

On vit une petite lumière dans une des longues boîtes de bois qui formaient la muraille de droite. Une voix répondit :

— Deux heures du matin.

Il n'avait pas achevé que la *Tour-d'Odre* pointa, droit en l'air. Les hommes crièrent. Puis elle fut précipitée, non pas l'étrave en avant, mais couchée sur ses tôles, dans un abîme qui parut sans fond. Elle se redressa malaisément, et à moitié. Une vague s'abattit contre la porte. On entendit l'eau qui jaillissait sur les barreaux de l'échelle et coulait en cascade. Il sembla à tous que le bateau était pris dans un tourbillon, qu'il tournait sur lui-même, et qu'il descendait. Quelqu'un se leva, et pataugea dans la mare en mouvement qui courait sur le parquet. Il se dirigeait, tâtant de la main les coffres, vers l'extrémité du poste, qui finissait en angle aigu, comme le navire lui-même. De dessous son surot, il tira un porte-allumettes en métal, don ancien de Zabelle, et il dit :

— Mes enfans, c'est le moment d'allumer les cierges et de dire les prières !

Une flamme éclaira son visage qui n'avait ni pâli, ni changé d'aucune manière, et qui demeurait triste seulement

comme dans la taverne de Tom Warren. Des têtes sortirent de l'ouverture des couchettes. Il leva son bras, pendant que le navire plongeait de nouveau, ouvrit la petite chapelle vitrée que tous les patrons du Portel et les meilleurs de ceux de Boulogne clouent à l'angle extrême du poste, et il alluma deux cierges, de trente centimètres de haut, disposés à droite et à gauche d'une statuette de la Sainte-Vierge, et qui avaient été bénits avec elle, jadis, par le doyen. Les cierges brûlaient mal dans un air épuisé. Des formes se soulevaient des couchettes, très vagues, comme plongées dans la brume. La plupart des hommes étaient nu-tête, pas tous, ceux seulement qui avaient leur raison. Gingolph, appuyé en arrière à la table de l'équipage, récita le commencement de « Notre Père qui êtes aux cieux. » Les autres répondirent, songeant à Boulogne, ou au Portel, ou à rien. Il dit encore : « Je vous salue, Marie, » et, quand il eut fini, il jugea que tout le devoir de prière était rempli. Un coup de vent ouvrit la porte. Les bougies s'éteignirent presque. L'air de tout le poste fut renouvelé. Le mousse loveur se jeta sur l'échelle, y grimpa, ferma les battans de bois, et de là-haut cria :

— On est f....! Tous!

— A présent, continua Gingolph, je vas faire la quête pour l'église.

— Ça se doit, répondit une voix. On demandera leur part à ceux de la chaufferie, plus tard.

Les deux petits cierges éclairaient mieux la chambre triangulaire. Plusieurs des marins de la *Tour-d'Odre* étaient descendus des bancs ou des couchettes, et, les bottes dans l'eau, comme Gingolph, penchés, ils cherchaient, au fond des coffres, la pièce de monnaie qu'ils voulaient donner. Gingolph tendit la casquette qu'il avait à la main, d'abord au grand mousse que la peur tenait accroché à l'échelle, là-haut, puis aux deux petits, qui dormaient dans la même couchette, à demi morts de fatigue, et qui ne virent pas même le bras du quêteur et n'entendirent pas la voix qui répétait : « Donnes-tu, Pierre-Marie? Donnes-tu, Jean-Baptiste? » Puis ce fut le tour de Cantagrel le Loup d'être quêté. Le vieux pêcheur ne sortit de sa poche qu'une pièce de billon, parce qu'il était de bourse peu ouverte. La chaleur redevenait intolérable. Le navire tanguait à mort, et craquait si fort qu'on eût dit qu'il allait s'ouvrir en deux. Le second faisait le tour de la table ; il appelait les noms, afin de

tirer les hommes de la somnolence où la plupart étaient plongés. Tous ils donnaient, sans un mot. Quand il eut achevé sa tournée, il rassembla l'argent dans le creux de sa main, le versa dans son mouchoir à carreaux, et noua par-dessus les quatre coins.

— Je porterai ça avec Bucaille, quand on aura échappé!

Les mots tombaient dans les âmes lasses, et n'y faisaient point lever de réponse. Seulement, le grand mousse, qui avait regagné son banc, du revers de sa manche essuya ses yeux. Il y eut un grand silence des hommes qui écoutèrent la tempête.

— A présent, dit Gingolph, on est en règle. — Il pensait que la mère serait contente. — On est en règle; il n'y a plus rien à faire : si on jouait au pandour?

Cette fois, les paroles du second eurent de l'écho.

— C'est cela! Donne les cartes, Papegay : c'est toi qui les as serrées dans ton coffre.

Sur le navire en détresse, prisonniers de la mer, les hommes se mirent à jouer une partie de pandour. Les voix sonnèrent et se répondirent : on eût dit que le danger était passé. Non, il avait seulement duré. La *Tour-d'Odre* continuait d'être comme un écueil avancé quand monte la marée, couvert par chaque lame et ruisselant de toutes parts après qu'elle a passé. Les joueurs tombaient les uns sur les autres; l'eau noire du poste leur sautait aux cuisses; les cierges se consumaient; par les fentes de la porte, on commençait à voir la pâleur du matin. Et tout là-haut, au milieu du navire, dans la cage défoncée de la chambre de timonerie, qui décrivait un terrible arc de cercle, ou se dressait, et se cabrait, toutes ses fenêtres vers les étoiles, Bucaille, dessaoulé, mais constant dans sa pensée unique, se penchait au-dessus du cornet acoustique, et, sans savoir s'il y avait encore des mécaniciens pour l'entendre, criait : « Attention! Faites route en avant! »

Cependant Gingolph ne jouait pas. Lui et Balard, qui était un vieux plein d'astuce, lui et Gournay que le péril exaltait, tous trois graves, pas plus malades que s'ils avaient cueilli de la bruyère sur la lande d'Equihen, ils se tenaient debout, accotés contre une couchette ou contre le placard aux provisions, dans la partie la plus large du poste, près du fourneau, et ils travaillaient. A l'extrémité d'un aviron, taillé en épieu, ils attachaient, avec des ficelles, usant de nœuds compliqués et serrés

tout du long, un couteau à virole, qu'un des hommes avait donné. Il fallut plus d'une demi-heure pour que le travail fût achevé. Puis, aux secousses qui n'ébranlaient plus de même tout le plancher, aux intervalles très courts pendant lesquels le vent soufflait moins fort, Gingolph jugea que le moment était venu.

— Assez de pandour! A présent, on va sauver le bateau! Venez aider à la manœuvre!

Le premier, il monta par l'échelle, et poussa la porte.

Ah! la mer était noire dans le petit matin, et furieuse encore, et point lasse d'assaillir la *Tour-d'Odre*, qui n'en pouvait plus! Mais personne ne resta en bas. On eut de la peine à mettre un canot à la mer, et les trois hommes qui s'y jetèrent l'un après l'autre, en se laissant glisser le long des cordes, Gingolph, malgré sa main malade, Gournay et Balard, savaient ce qu'ils risquaient : au péril de leur vie, ils voulaient attaquer et détruire cette masse de filet enroulée autour de l'hélice, et ils n'avaient d'arme qu'un couteau emmanché. Ce fut une lutte magnifique. Vingt fois on les crut écrasés par l'arrière du vapeur que les vagues soulevaient et laissaient retomber; on les vit lancés contre le bord, ou emportés au loin par le vent et par le mouvement de la mer. Les compagnons groupés sous le vent, penchés, haletans, la tête dans les épaules, muets comme des cormorans posés sur la couronne de fer d'une balise, attendaient. Enfin, après longtemps, longtemps, comme Bucaille commandait encore : « Faites route en avant! » l'hélice se mit à tourner, et un grand cri s'éleva.

Quand Gingolph remonta sur la passerelle, la *Tour-d'Odre* faisait déjà route au sud. Le vieux patron lâcha la barre, et dit :

— Ramène le bateau, Gingolph! Je ne suis plus bon à rien.

Il descendit dans la chambre et s'endormit avant même d'avoir quitté son suroit. La plupart des hommes en firent autant, et se couchèrent là où ils se trouvaient. Gingolph en mit deux à la barre, et appela le grand mousse, qui avait déjà dormi.

— Mets du suif au creux de la sonde!

En quel point de la mer du Nord la tempête et les courans avaient-ils entraîné le bateau? A quelle distance des côtes? Il fit stopper, jeta le plomb à la mer, et, courbé sur la lisse, à

l'arrière, laissa la corde couler dans sa main. Le mousse était près de lui. Les vagues montaient jusqu'à toucher le bras qui tenait la corde, mais elles ne passaient plus par-dessus le pont. Lentement, il laissa se dérouler la corde, comme un pêcheur qui attend la morsure du poisson. Mais c'était la morsure de la terre qu'il voulait sentir. Le plomb, bientôt, ne pesa plus. Gingolph fit remettre la machine en marche et retira la corde. La sonde donnait quarante-sept mètres de profondeur, le suif indiquait un fond de sable. Une demi-heure plus tard, la profondeur était moindre, et le fond de coquilles brisées.

— Je crois que nous sommes en bonne route, dit Gingolph ; mais je n'en suis pas sûr encore.

— Il faudrait voir la terre, répondit le mousse.

— Nous ne la verrons pas : voici la sale brume.

La clarté diminuait, la mer devenait molle, et commençait à fumer. En peu de temps, la brume devint épaisse, et le vent tomba. L'équipage presque entier dormait. Gingolph veillait à tout, il tâtait le fond de la mer, toutes les demi-heures, et la *Tour-d'Odre* naviguait dans le jaune, en un point inconnu, sans que l'appel de sa sirène reçût aucune réponse. Vers le soir, le brouillard étant de plus en plus fort, les hommes s'inquiétèrent. Ils avaient dormi et mangé. Bucaille n'avait pas reparu. Ils s'approchèrent du second, assis près de la misaine, et qui examinait le plomb de la sonde qu'on venait de retirer.

— Enfin, où va-t-on ? demanda Henneveux, qui était la plus forte tête parmi les jeunes. Il faudrait savoir où on va ? Il y a des anciens qui disent que le bateau sera bientôt échoué sur la côte de Belgique, qu'on le voit à la couleur. C'est l'avis de Balard, et celui de Cantagrel.

Et comme Gingolph se taisait :

— Qu'as-tu à dire ? Ils en ont fait des marées, eux, ces vieux-là !

Gingolph releva la tête. Ses lèvres demeurèrent fermées. Il prit seulement une petite pincée de ce sable que le plomb avait ramené, la roula entre le pouce et l'index, et haussa les épaules, qu'il avait formidables. Ses compagnons n'insistèrent pas. Ils apprirent, l'instant d'après, que le second était allé se reposer. Et alors ils pensèrent que Gingolph savait des choses.

La nuit vint. L'inquiétude persistait parmi les hommes. Un

peu après minuit, Gingolph parla. Il dit, regardant la sonde qui venait de toucher le fond :

— On va entrer dans la Manche.

Et il changea la route, et diminua la vitesse. Dans tout le navire on connut aussitôt la nouvelle. Les compagnons se défiaient. Cependant, une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'un grognement énorme, à tribord, répondit au cri déchirant que poussait la sirène de la *Tour-d'Odre*. D'autres sirènes annoncèrent bientôt la présence, dans les eaux prochaines, de navires qui suivaient un chenal. On doubla les hommes de quart. La *Tour-d'Odre* coupait lentement la brume, avec son étrave qui oscillait à peine. Gingolph, qui ne quittait plus la corde, reconnut un trou de roches, par mer profonde, vers deux heures du matin ; peu de temps après, un plan de sable incliné, puis un talus qui se relevait rapidement : 19 mètres, 17 mètres, 13 mètres.

Alors, le second se mit debout pour mieux être entendu ; il assembla ses mains en cornet :

— Je m'y reconnais, mes enfans ! Nous sommes à la pointe du Colbart ! Route au sud-sud-est !

Il faisait noir comme dans un four. Mais Cantagrel le Loup, qui passait près de Gingolph, ayant allumé une allumette et tiré plus de bouffées de sa pipe qu'il n'était nécessaire, observa que le second riait et se frottait les mains. Et il dit à ceux des compagnons qui dormaient à moitié, à l'avant, le long du pavois :

— N'y a pas de plus grande nouvelle depuis qu'on est parti de Boulogne : j'ai vu rire Gingolph Lobez !

Gingolph dit encore quelques mots, tous les quarts d'heure : « Fond de sable,... fond de sable à coquilles brisées,... fond de roches,... fond de roches et petits graviers... »

Les coups de sirène devinrent plus rares. Le brouillard laissa passer la lumière du premier matin. Gingolph, qui s'était porté à l'avant, et penché au-dessus de l'étrave, aperçut une petite chose noire, dans le court rayon de la vue incertaine. Il fit stopper. Les hommes dirent : « C'est une roche ! » Gingolph cria :

— Hé ! là-bas ! Qui êtes-vous, les moineaux ?

La voix tombait comme vaine et sans timbre dans ces brouillards. Elle dut mettre plus de temps que de coutume à

atteindre la chose noire qui se balançait sur l'eau et qui changeait de forme à chaque seconde, à cause des reflets et de l'ombre. On vit une tête se dresser au-dessus d'une ligne sombre. Et une réponse vint :

— Jean Malfoy.

— De quel port ?

— Boulogne, parbleu !

— A quelle distance sommes-nous ?

— Tout contre, en plein dans le chenal.

Le bateau ralentit encore sa marche, et passa à toucher le canot.

Les hommes avaient entendu. Ils se levèrent. Ceux qui étaient loin accoururent. Tout l'équipage fut bientôt autour de Gingolph. « Quelle belle manœuvre ! — Moi, je pensais bien que ça finirait comme ça ! — Moi aussi ! moi aussi ! » Celui-là lisait le fond de la mer. Pas de cartes, pas de jour, pas de brevet de capitaine : il avait tout dans la tête. Ce Gingolph avait fait une chose étonnante ; ils le lui disaient, en lui serrant la main, les uns le tutoyant, les autres non. Le mousse loveur, qui avait cru la *Tour-d'Odre* perdue, sautait de joie par-dessus les cordages traînant sur le pont. Du haut de la passerelle, Bucaille, enfin réveillé, commandait :

— En avant, doucement !

L'étrave de la *Tour-d'Odre* entrait dans une eau jaune, tournoyante comme celle qui sort des passes étroites, et les tourbillons entraînaient de l'écume, des débris de bois et d'herbe. Les marins pensaient à la Liane. Ils aperçurent avec attendrissement des épluchures de légumes qui flottaient. Bientôt, on vit deux grands bras, d'un violet vague, tendus à droite et à gauche, et c'étaient les falaises de Wimereux et celles du Portel. Une drague siffla pour avertir de son passage. Au-dessus des charpentes de la jetée de gauche, des morceaux de falaise, puis la croix de la chapelle des marins, puis le toit rouge de plusieurs maisons sortirent du nuage. Une vague d'air tiède, pleine du bruit de la ville, déferla sur le pont. Et les premiers rayons du jour illuminèrent la *Tour-d'Odre*.

La fatigue était si grande que, lorsque Gingolph fut arrivé chez la mère Lobez, il n'eut pas la force de raconter son voyage, ni de manger, ni de boire, mais il demanda son lit, s'y jeta, et s'endormit. Il dormit pendant vingt-quatre heures. Des amis

vinrent le voir, l'armateur le fit demander : on ne put le réveiller. Au matin cependant, comme il se retournait, la mère Lobez, assise près du lit, passa la main sur le front et sur les joues du marin, comme s'il avait été le petit mousse d'autrefois, et elle l'appelait :

— Gingolph ? Mon Gingolph ?

Il ouvrit les yeux, il commença de sourire, puis il reconnut sa mère, et il se détourna, et la douleur reprit possession de son visage.

— Ah ! ma pauvre mère, je croyais que c'était ma Gayole !

Elle eut le cœur percé d'une douleur vive. Ne sachant que répondre, elle embrassa son enfant :

— Qui t'a aimé comme moi ?

Mais cela ne le consola pas.

Entre eux, il y avait un secret, dont ils ne voulaient point parler : c'était la date du mariage de Zabelle. Tout Boulogne et le Portel savaient que la fille de l'ancien patron Gayole se mariait le 22 juin, qui était un mardi, avec le mécanicien Le Minquier. Gingolph le connut bien vite, mais il n'en parla pas. « Que ferons-nous ce jour-là ? pensait la mère. Il est capable de vouloir se rendre à Boulogne, pour la voir passer. Alors qu'arrivera-t-il ? » Lui, il se disait qu'il ne devait pas tourmenter la mère, en lui parlant du 22 juin, et qu'il faut que les hommes portent leur chagrin tout seuls. Elle pensait encore : « Si j'étais riche, je l'emmènerais bien loin ! Mais nous n'avons pas le moyen de voyager. Et la *Tour-d'Odre* n'est pas finie de réparer. »

Le matin du 22, avant l'aube, elle s'éveilla, et récita son rosaire, pour que Gingolph ne souffrît pas trop. Elle demandait : « Faites-moi souffrir ; mais pas lui. Il est moins bien fait que moi pour la peine du monde, je vous assure, mon Dieu, il pense moins à vous. » Elle s'habilla. Elle avait prévenu Jeanne, sa seconde fille, celle qui était simple comme une palombe, d'être prête de bonne heure, pour préparer la soupe et le café. Car Jacqueline, la couturière, n'aimait pas faire la cuisine, et Jeanne, qui allait atteindre dix-sept ans, était chargée, presque toujours, des besognes que refusait l'aînée. Jeanne se leva sans tarder, prépara la soupe et le café.

— Mets ton mouchoir de laine, pour sortir, dit la mère.

La mère Lobez était toute défaite de visage, quand elle demanda à Gingolph, qui descendait de son grenier :

— Veux-tu venir faire un tour de promenade jusqu'à Équihen ? J'ai du monde à voir par là-bas.

Gingolph répondit simplement qu'il voulait bien, et elle fut déchargée d'une grande crainte. « Peut-être qu'il n'y pense pas, » se dit-elle. Elle le regardait de côté, tandis qu'il marchait à sa gauche, et il n'avait pas « l'air d'y penser » en effet. Il était grave, comme de coutume ; il roulait sur ses fortes jambes ; il répondait posément aux questions et aux souvenirs que la mère et Jeanne multipliaient : « Te souviens-tu, quand tu étais mireur de goélettes? Quand tu naviguais sur la *Reine-Marie?* Et les soirs où le vent sifflait, quand nous logions dans le bateau sur la falaise d'Équihen, et que tu nous racontais des histoires de marine ? » Gingolph, une fois, répondit : « Je me souviens d'une veillée de Noël aussi, où j'avais chanté et quêté des sous, au quartier de la Beurrière. » La mère Lobez se hâta de parler d'autre chose. Il faisait un temps pur ; il y avait plus d'été dans l'air et sur les champs que la Manche ne le permet souvent. La mer se reposait. A peine son souffle frais se mêlait-il à l'air chaud qui se levait de la plage. Un flot sans force, dont le murmure était tout de même celui d'une grande voix, se brisait sur le sable. L'eau, sur le bord, était transparente ; elle était bleue au large. Lorsque les petites plages eurent été laissées en arrière, et que Gingolph eut devant lui cette immense faux recourbée de la plage d'Équihen, la mère Lobez s'arrêta et dit :

— Voilà où vous avez été élevés.

Tout de suite une autre pensée lui vint.

— Ton pauvre père n'a jamais navigué, lui, que sur la *Reine-Marie*. Il n'a pas eu d'avancement, la mort l'a pris.

Elle avait été appelée, la veille, par un commis d'une maison d'armement de Boulogne, et elle avait causé avec lui.

— Quelqu'un que j'ai vu, hier, m'a parlé de toi, mon Gingolph.

Il fit cette réponse :

— Tout le monde parle de moi en effet. A l'heure même où nous sommes, je crois que tous les hommes et toutes les femmes de la marine, de Boulogne à Équihen, disent mon nom.

— Je me suis engagée pour toi, reprit-elle en essayant de rire. Oui, moi, la mère Lobez, j'ai répondu que tu accepterais les propositions de l'armateur, M. Demoutiers.

— Lesquelles ?

— Il vient d'acheter un vapeur, en Angleterre. C'est toi qui commanderas le bateau. Il s'appelle d'un beau nom : *L'Empereur*. Demain, j'ai dit que tu irais voir M. Demoutiers.

— Pourquoi pas aujourd'hui ? Pourquoi pas, la mère ?

Il disait cela d'un ton si âpre, que la mère Lobez sentit mourir en elle la belle joie qu'elle s'était promise, d'annoncer la nouvelle à Gingolph.

— Ce serait bon pour nous tous, mon enfant, dit-elle.

Gingolph continua de marcher sur la plage, les yeux devant lui, sans répondre. Puis tout à coup, il attira Jeanne, il la serra contre son cœur, comme il n'avait point fait depuis longtemps.

— Ah ! petite gueuse, est-ce que tu seras comme elle ?

L'enfant comprit tout de suite.

— Non !

— Est-ce que tu trahiras ?

— Non !

— Est-ce que tu feras souffrir ?

La souffrance est si dure aux jeunes que la jeune fille eut horreur de cette pensée.

— Non, mon Gingolph ! Je ne ferai jamais souffrir !

— A cette heure-ci, elle est mariée à celui qui ne l'a pas aimée le premier ! On s'était dit les premiers mots de notre amitié quand j'étais encore enfant. J'avais ton âge à peu près. Si ton cœur était pris, Jeanne, vois-tu ce que ça serait, d'être trahi ? Pourquoi l'ai-je connue ?

Il écarta de lui sa sœur, qui était en larmes, et toute fière, dans le fond de son cœur, d'avoir été choisie par la douleur d'un homme. Puis il prit la main de Jeanne et la main de la mère, et ils s'en allèrent ainsi, très loin sur la plage, au bord des garennes d'Hardelot, dans la partie sauvage où les bateaux n'abordent pas. Alors, tous trois, ils s'assirent sur la pente des premières dunes. Ils avaient la même physionomie, étant émus de la même peine. Ils s'imaginaient parfois entendre le son des cloches. Les rares passans qui de loin, le flot étant retiré, apercevaient cet homme entre deux femmes, pensaient : « Voilà un marin en bonne fortune ! » La mère Lobez disait :

— A présent au moins, tout est fini. C'est comme s'il y avait la mer entre vous.

— Dis pas ça : moi, je passe la mer. Il y a plus que la mer.

— Quoi donc ? dit-elle, contente.

— Il y a toute ma colère.

— Hélas !

Rosalie Lobez ne voulut point juger plus longuement la colère de Gingolph, et elle continua :

— J'avais pris bien dur sur moi-même pour m'entendre avec la Boulonnaise. J'avais fini par l'aimer, parce qu'elle n'était pas toute mauvaise, bien sûr. Mais ma tentation a toujours été ailleurs... Mon Gingolph, tous les cœurs ne sont pas légers comme le sien.

Il l'interrompit :

— Ne me parle d'aucune.

La mère reprit, comme si elle pensait tout haut :

— Si tu avais vu Marie, le jour de la bénédiction de la mer, où elle a mis son beau costume, tout ce qui est arrivé ne serait pas arrivé... Je regrette la faute que j'ai faite, de te laisser aller par la ville.

— Que c'est loin de nous !

— Sais-tu qu'elle a eu, la semaine passée, un bel avancement ?

— Ne me le dis pas.

— Tu te rappelles la vieille Louise Wacogne, qui commandait les femmes du grenier de M. Grollier ? On l'a trouvée morte dans son lit, pas plus blanche que d'habitude, mais morte. Devines-tu qui on a choisi pour la remplacer ? Oui, Marie Libert, notre cousine. Contredame à vingt-cinq ans ! Voilà qui fait son éloge !

— Tant mieux pour elle !

La veuve, comme si elle voulait faire un serment, étendit sa main sèche et usée, à travers laquelle on voyait le jour.

— Celui qui aurait son amitié, Gingolph, aurait la paix.

— Elle est pour d'autres !

— Il aurait un abri, une conseilleuse, ce que moi j'appelle une femme. Vois-tu, mon petit, rien ne vaut les cœurs d'ici : les cœurs où il y a dedans un grain d'encens.

Gingolph secoua la tête.

— Non, maman : Marie Libert et moi, on n'est plus fait pour se plaire.

— Pourquoi ?

— J'ai le goût salé, à présent... D'ailleurs, ne te mets pas en peine : ça ne sera ni elle, ni personne.

La veuve comprit qu'elle n'aurait pas gain de cause, au moins dans cette journée. Ils restèrent assis, tous les trois, devant la mer qui montait. Ils se taisaient. Ils la regardaient venir. Sans doute, elle avait des histoires pour toutes les douleurs : quand Gingolph l'eut écoutée longtemps, il se sentit plus fort, et il dit :

— Rentrons ; demain, je reprendrai mon métier.

La mer ! Quand nous serons morts, n'est-ce pas, mon Dieu, vous nous rendrez la mer ?

XIX. — LA BELLE NORMANDE

Dix-huit mois ont passé sur la douleur de Gingolph et sur les noces de Zabelle. La douleur de l'homme n'a guère changé, mais Zabelle n'est pas heureuse. Le père a été ruiné, il a dû vendre son bateau et la maison de la rue de Folkestone. Il n'est plus qu'un pauvre retraité de la marine, qui vit sur la limite extrême de la Beurrière, près de la paroisse de Saint-Martin, et qui descend de là, quelquefois, lorsque le temps est doux. Zabelle, trop intelligente pour ne pas lutter contre la misère, est devenue mareyeuse. Elle a loué un magasin et une grande cour, sur le port, derrière la halle. Il fallait un cautionnement : il a été avancé par Mlle du Haut-Berger. Zabelle achète le poisson à la criée et l'expédie au loin ; elle gagne pour élever son premier enfant, pour payer la toilette qu'elle n'a point cessé d'aimer, pour aider ses parens, qui viennent lui dire, l'un après l'autre : « Zabelle, toi qui es riche... » Mais, depuis les malheurs, le ménage n'est guère uni. Le Minquier a parlé de s'embarquer sur un long courrier. On assure qu'il a reçu des propositions d'une Compagnie transatlantique étrangère dont les navires font escale à Boulogne. On dit de lui des choses qui sont fausses, d'autres qui sont vraies, et dont bien peu sont flatteuses.

Gingolph est au Havre, avec l'*Empereur*, retenu là-bas par une avarie. La première lumière du matin entre à peine dans la cuisine de Rosalie Lobez, et déjà la mère pense à lui. Voici le commencement de février. Il fait froid, il vente dur, la pluie tombée ne sèche plus. La campagne de pêche, celle du grand métier va finir. La plupart des bateaux sont déjà rentrés au port de Boulogne, et Gingolph ne peut tarder. Les curés et les vicaires

marient tous les jours, sauf le vendredi, dans l'église de Notre-Dame, dans celle de Saint-Nicolas, dans l'église surtout de Saint-Pierre, où les cloches ne cessent de sonner pour les noces des marins. Chaque matin les vieux landaus de la ville promènent les cortèges. On ne trouve pas une voiture à louer avant trois heures après-midi. La bourse des patrons, des simples matelots, des pilotes, des commis d'armement, est pillée par leurs femmes et leurs filles, dont c'est la grande saison de paraitre. Tous les bijoux sont sortis des armoires, et aussi les beaux fers à cheval, les robes et les mouchoirs de soie, et les chapeaux hauts de forme qui coiffent de fortes têtes habituées aux casquettes. Dans les cafés, surtout dans ceux de la banlieue, on entend, très tard, les disputes des hommes, le bruit des cornets à piston, et des voix qui geignent : « Viens-t'en donc enfin ; il est temps de s'en aller ! » Le Portel, comme Boulogne, marie ses fils que la mer lui a rendus pour cinq semaines. Et Rosalie Lobez, dans sa maison non éveillée, se demande comment faire, pour que Gingolph ne voie pas trop, lorsqu'il sera de retour, ces jeunes ménages de la veille, qui s'en vont, le mari donnant le bras à sa femme et parlant bas, le long des rues et des chemins. Il n'est point guéri, le pauvre gars, du chagrin que sa première lui a fait. Il ne prononce jamais son nom. Il se détourne quand elle passe, même très loin. La veuve Lobez n'a pas besoin de confidences pour connaître la souffrance de son enfant. Elle a toujours l'âme en prière et en songe pour quelqu'un des siens. Elle dit quelquefois : « C'est le cri de mes petits qui m'est resté dans les oreilles et qui m'éveille chaque nuit. » A présent, les petits sont grands, ou demi-grands : elle a plus de mal à les consoler ou à les protéger qu'aux jours anciens, où il suffisait d'allumer la lampe, de faire boire le nourrisson, et d'allonger la main pour agiter le berceau.

Son Gingolph est au Havre qu'elle nomme toujours la Plata. Pendant qu'on répare son bateau, il monte sur le cap de la Hève. Le temps est meilleur qu'à Boulogne : il fait du vent et du soleil ensemble. Les vieux ormes plantés en lignes au sommet plat du cap, les vieux ormes qui forment un rectangle allongé, et qui abritent trois fermes, et des vergers, et des pâtures, ondulent au vent du large, bien qu'ils n'aient point de feuilles en cette saison. Gingolph monte seul, à pied. Il connaît là-haut un douanier retraité, dont la fille vend du lait aux

étrangers. Il arrive au sommet de la falaise, d'où l'on voit la grande rade, toute en lumière, et au fond, quand on se détourne, le Havre rose et bleu, très bas, dans les fumées de son port. Mais le jeune patron de l'*Empereur* n'est pas venu pour le paysage. Il va vers la futaie qui ressemble aux remparts d'une ville; il regarde, au ras du talus de cette forteresse et sur la ligne d'enceinte, une maison aux fenêtres cintrées, couverte en tuiles plates, décorée de panneaux de pierres de silex, pied-à-terre de gentilshommes ou de bourgeois du siècle dernier, et qui est devenu un logement d'ouvriers. C'est ce que les gens de la Hève nomment le Pavillon Tremblant. On entre par une barrière; on passe sous la voûte des ormes; on trouve une pommeraie, et quelques tables dressées sur l'herbe. Gingolph s'assied. Il n'a point fait de bruit en ouvrant la barrière, et cependant on l'a vu.

Dans la pommeraie, il y a une belle fille, qui étend du linge sur des cordes d'aloès; elle a un col frais repassé, un tablier frais gaufré au bord, de beaux cheveux écartés et soufflés sur les tempes, et du même blond qui prend le cœur, depuis la racine jusqu'à la pointe du même blond. Elle va sagement, comme une fille appliquée au devoir, soigneuse de la maison. C'est à peine si, ayant accroché une chemise à la corde et quand elle se baisse pour prendre une autre pièce dans la manne d'osier, elle jette un regard sur la table qui est là-bas et sur le nouveau client. Il ne vient pas grand monde chez le douanier, les jours ouvrables. Aujourd'hui, un seul homme, un marin, et si sombre! Elle le reconnaît, vaguement, elle sait qu'il est venu déjà, et qu'il l'a regardée, comme tant d'autres.

Elle a le cœur triste, elle aussi, parce que les hommes passent et ne l'emmènent pas. Le père, un brave homme pourtant, boit plus que le revenu de sa pension et de sa tonnelle. Il voudrait rogner sur la parure et la dorure. « Quelle idée! Une fille unique et une si jolie! Non vraiment, père, on ne s'entend pas : je veux bien servir, mais que je sois parée! Ma défunte mère n'est plus à votre charge. Supportez-moi jusqu'au jour que j'attends. » Ni l'un, ni l'autre ne se contraint; pas un sacrifice, et donc deux peines.

Le client est monté là pour être à la campagne sur la falaise enveloppée par la mer. Il n'est pas difficile pour la verdure; un pré tondu, des rangs de pommiers qui ont de la mousse

jusqu'à mi-corps, le reposent de la mer changeante. Il a encore le cœur si irrité à cause de la trahison d'une femme, ah! l'insensé! qu'il accepterait avec joie la première parole d'amour qui le vengerait du mépris. Que lui a servi d'être riche? De gagner 12000 francs pour la première année? L'image de Marie, la Porteloise, a bien traversé son esprit quand la maman parlait d'elle, mais il y a des poissons aussi qui traversent les mailles du filet et n'y restent pas pris. Il ne pense guère à son bonheur; il n'a que deux songes dans l'esprit : son malheur et le moyen d'humilier qui l'a humilié.

La belle fille est venue, en musant, son panier d'osier blanc à la main, et, la brise faisant voler son tablier, la belle fille, de l'autre main, le remettait en place.

— Vous ne voulez pas de lait, monsieur?

— Non, ma jolie, vous parler seulement! Dites-moi, quitteriez-vous bien la Plata, pour vivre en un autre pays, si le pays ne vous déplaisait pas?

— Ce n'est pas le pays qui me décidera, c'est celui qui m'emmènera.

— Si c'était moi, que diriez-vous?

La belle a bien regardé avant de répondre, ne sachant pas s'il plaisantait. Elle a pensé à des histoires de marins qui enlèvent les femmes et les emportent sur leurs bateaux. Elle a eu peur. Un homme qu'on connaît si peu! Lui, il avait les veines battantes, et un air de se moquer et de l'admirer tout de même. Elle cherche la vérité, dans ces yeux qui ne sont point tout à elle, mais qui sont graves, qui pensent et qui effarouchent les femmes. Ah! s'il voulait seulement rire de bon cœur, comme on l'aimerait tout de suite! On lui a dit bien des galanteries, à cette pauvre Margot, mais jamais de ce ton-là.

Elle lève les épaules, elle ne sait plus si elle doit s'en aller ou rester, elle a envie de pleurer. « Je suis patron, à présent, dit l'homme, je commande un vapeur de cent tonneaux. Si tes cheveux dorés sont à toi... — Tous! regardez! (et elle enlève son peigne)... — Si tes dents sont toutes à toi (et elle se met à rire)..... Si la couleur de tes joues est à toi! — C'est le sang de mon cœur! — Alors tu me consoleras d'une fille qui, ma parole, était moins belle que toi! »

Donc, elle s'est assise à côté de lui. Entre elle et lui, elle a

mis son panier. Mais, par-dessus le panier, il pouvait l'embrasser et elle a tendu la joue. Pendant une heure, ils ont causé. Et lui, tout le temps, il pensait à l'autre, il répétait : « Je la ferai crever de jalousie! Je veux qu'elle te voie toute la première. Je trouverai le moyen de la prévenir! » La Normande ne comprenait pas les mots qui passaient au large, dans les yeux du marin. Elle comprenait seulement qu'il n'était pas comme les autres, ni pour ce qu'il lui disait, ni pour ce qu'il lui cachait. Et il dit enfin : « Ma jolie poupée, je pars demain matin. »

C'est ainsi, ou à peu près, que Gingolph promit le mariage à Margot la Normande, sur le cap de la Hève, dans la petite pommeraie qui touche au Pavillon Tremblant. La vérité est qu'il mit non pas une heure, mais une semaine à se décider, et qu'il fit plusieurs visites au douanier et à la fille, mais qu'elle, la belle blonde, ne se marchanda pas même une demi-heure, et qu'elle avait dit oui, dans son cœur, dès qu'il s'était nommé et déclaré patron d'un navire de cent tonneaux.

La veille du jour où il devait partir pour Boulogne, ils eurent une dernière conversation près de la barrière du verger. Elle avait peur de lui, et ne le tutoyait pas encore.

— Pour m'en aller avec vous, sur le navire, je mettrai mon chapeau à plumes...

Il retira la main qu'il avait mise dans celle de Margot, et plissa le front.

— Surtout pas cela!

— Pourquoi?

— Parce que j'ai connu une femme qui a quitté sa coiffe, un jour, pour montrer qu'elle lâchait son promis. Non, Margot, il faut mieux faire... J'ai une idée... une belle!

Il se mit à rire bruyamment, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait.

— As-tu un costume de Normande? un qui aurait de la dentelle?

— Pas à moi; ça n'est plus guère de mode en Normandie. Mais j'ai encore celui de ma mère : il est plié dans mon armoire; j'ai tout : la coiffe avec des dentelles comme d'une reine, et la couronne de myosotis...

— Ah! mon petit cœur!

— Le cachemire, le devantiau, la jupe de droguet, et aussi la croix du pays, qu'on attache à un velours...

— Assez, Margot! Je n'en demande pas plus! Mets tout ça dans ta cantine, et ne manque pas, demain matin!

— Pourquoi avez-vous l'air si dur, quand vous me dites des douceurs ? A demain, mon grand?

— Mon bateau est à quai, près de la chaussée des États-Unis.

Et il s'en alla lestement.

La réparation qui avait obligé le patron à demeurer une semaine dans le port étant achevée, Gingolph avait commandé le départ pour sept heures et demie du matin. Les hommes s'étonnaient, car on eût pu partir aussi bien deux heures plus tôt, et être à Boulogne avant le plein du flot. Déjà tout était paré sur le pont, les manches à air orientées, la machine sous pression, le timonier à son poste : Gingolph ne montait pas sur la passerelle, et n'ordonnait pas de larguer les amarres. Contre son habitude, il avait mis sa vareuse de molleton bleu et sa casquette de drap. Bien astiqué, les mains dans les poches, il se promenait sur le pont, observant les gens qui allaient et venaient, et, quelquefois, jetant un coup d'œil du côté des maisons du quai baignées dans la brume et le soleil. A sept heures vingt-cinq, comme il venait de tourner, au pied du mât de misaine, et reprenait sa marche vers l'arrière, il s'arrêta. Sa figure ronde devint fière et ses yeux luirent d'une joie dure. Les hommes, dispersés sur le pont, regardèrent, et ils aperçurent une femme, grande, et marchant bien, et du beau blond de Normandie, qui venait parmi les ouvriers et les camions, ayant près d'elle un gamin qui portait une petite valise et un grand carton à chapeaux.

— C'est peut-être sa bonne amie qui vient saluer le patron? dit Balard.

— Mais non, répondit Gournay : puisqu'elle a du bagage, c'est qu'elle va s'embarquer.

— Pas chez nous, toujours!

Il avait à peine dit cela, que la Normande fit un petit signe de tête, à l'adresse de Gingolph qui levait sa casquette, et qu'elle tourna à angle droit, se dirigeant vers l'*Empereur*.

— Seigneur, dit le grand mousse, quelle belle dame qui vient pour nous!

Elle mit le pied, sans hésiter, sur la planche qui servait de chemin pour embarquer, et, d'un regard, du gouvernail à la

proue, elle prit possession du navire, tandis que le patron s'inclinait et s'excusait gauchement :

— Prends garde; c'est glissant; ça n'est pas comme sur terre, ici.

Mais il ne lui donna pas la main, étant un peu fruste, et intimidé secrètement par ses hommes, qui l'observaient. Seulement, il reprit sa voix de commandement, pour dire au gamin :

— Porte le baluchon dans ma cabine!

Dans sa cabine! Le mot courut jusqu'à la machine, tandis que Gingolph commandait : « En route, doucement! »

L'*Empereur* sortit du port. L'*Empereur* prit la haute mer. Les hommes chuchotaient : « Il a télégraphié à l'armateur hier soir. On n'a tout de même jamais vu ça : un patron qui a une femme à bord. Si on voyageait de nuit, où est-ce qu'il la logerait? Comment va-t-elle manger? C'est-il aussi dans sa cabine? Elle a le pied marin! Et une jolie goule, sûr! Sauf qu'elle est de Normandie, elle n'est pas pour déplaire. » Il ventait une brise de l'ouest qui aidait plutôt le vapeur, et faisait route avec lui. Margot avait jeté une capeline sur ses cheveux, elle s'était assise derrière la caisse de la machine, et là, au chaud, pas trop au vent, une pelote de laine dans sa poche gauche, deux aiguilles dans les mains, elle tricotait, ce qui faisait dire aux hommes : « C'est pas une bonne amie, elle travaille. » Mais quand le patron eut fait le quart de midi, et remis le commandement à Balard, il descendit de la passerelle, et causa à voix basse avec la Normande, puis appela les hommes :

— Venez, enfans! on dîne ici, aujourd'hui! Elle vous invite.

Ils n'étaient pas tous empressés, se défiant de cette femme, et du ridicule qu'il y avait, selon eux, à naviguer avec une femme à bord. Mais quand le mousse eut apporté un chaudron plein de viande de mouton aux pommes de terre, et deux litres d'eau-de-vie blanche, ils s'approchèrent, les uns s'accroupissant sur les talons, les autres restant debout. Le temps était joli. Il y avait dix hommes autour de Margot la Normande, les autres étant à la machine, ou refusant d'obéir à une politesse, et préférant manger seuls.

— Vous saurez, dit Gingolph, que Mademoiselle Marguerite que voici est ma promise, que je l'emmène avec la permission du père, et que je l'épouserai devant le curé et devant le maire, avant un mois.

— On peut te faire compliment, dit Balard : c'est pas mal choisi.

Le rire de Margot s'en alla sur la mer, et les remercia.

Quand ils eurent mangé et bu, ils firent exprès de s'écarter, parce qu'on sait vivre, et qu'ils voulaient que le patron et sa promise pussent causer. Mais, à leur grand étonnement, Gingolph resta peu de temps auprès de celle qu'ils appelaient déjà la patronne, et il trouva des manœuvres à commander ou des inspections à faire, dans la cale aux filets, dans la machine, dans les soutes, dans la cale aux poissons, le poste d'équipage, jusqu'à ce que l'embouchure de la Canche, signalée par l'homme de quart, l'avertît de l'approche des côtes de Boulogne. Alors, revenant de la soute aux filets, où il avait constaté du désordre, il passa près de la cheminée et près de Margot. Et il était si fort en colère qu'il ne vit pas la belle fille tournée vers lui, les yeux levés, et les deux mains tombantes qui tenaient le tricot. Gingolph était déjà sur la passerelle.

Elle approchait, la ville de sa douleur. Tandis que les hommes préparaient le bateau pour l'arrivée, lui, il ne quittait plus des yeux ce bras de la digue Carnot, aussi mince qu'une raie de charbon tracée sur l'eau, et cette échancrure de la falaise où se tassent, abritées aux deux bords, puis répandues en éventail, les maisons de Boulogne. Il ressemblait à un capitaine qui va faire sa première entrée, et qui n'ose pas remuer. Déjà il apercevait, au ras de la ligne des falaises, les maisons d'avant-garde, et les autres, à la suite, qui sont la crête inégale de la ville. Ces dentelures légères, plus pâles que la terre, c'était le haut quartier des marins. Et là il y avait une femme qui s'était jouée de lui, qui l'avait méprisé, mais qui l'avait aimé, tout de même, et non pas un moment, mais des années. Le cher visage qu'elle avait! Ce n'était pas une poupée, mais une Française de la race ardente, qui a tant d'esprit, tant de cœur, tant de changement d'idées, que la flamme luit dans ses yeux. Et une douceur, quand elle voulait! Le jour où l'on portait les filets dans les prés de la Colonne, lorsque Zabelle était perchée sur la voiture, son mouchoir bleu au vent, sa joue épanouie comme un bout de haie vive au mois de mai, quelle façon elle avait de dire : « J'irais comme ça au bout du monde! » Les après-midi de dimanche, au Portel, dans les premiers temps, on eût dit qu'elle était déjà en ménage : douce avec la mère, gaie avec les sœurs

et les frères, causant des affaires en femme capable de tenir les comptes, oui, et de diriger la dépense d'un bateau, donnant à chacun la part qui lui revient...

— Pardon, maître, on range la terre de trop près!

— F... -moi la paix!

Quelles folies aussi pour elle! On pouvait faire escale à Grimsby, à Hull, au port de Bruges ou de Gravelines : ça n'étaient pas les Anglaises des ruelles du port, ou les Flamandes, qui recevaient une réponse à leurs propos d'amour : c'était Zabelle Gayole, la matelote de Boulogne, celle qui ne disait rien et qui ne se doutait pas qu'on lui restait fidèle... On achetait des miroirs, des rubans, des peignes d'écaille blonde, on les donnait au retour, elle remerciait, et on avait la joie de la voir heureuse... Comment avait-elle pu trahir? Mon pauvre Gingolph, tu as perdu, à l'aimer, tout le meilleur de ton cœur; il est comme une noisette vide, comme une noix de coco dont elle a bu le lait. Ça ne revient pas. C'est ma jeunesse qu'elle a eue. La gueuse, je la ferai souffrir! Elle pleurera, elle aussi!

— Patron, le courant nous drosse!

— C'est pas vrai!

— Mirez la pointe de la digue.

Le navire, en effet, mal barré, s'écartait de l'entrée du port. Gingolph le ramena dans la voie droite. Et, en barrant, il cria :

— Margot?

La jeune fille vint. Elle n'eut pas un regard de Gingolph. Elle vit des yeux fixés sur l'horizon, une mâchoire avançante, un cou tendu, un visage qui avait une expression de commandement. Et elle entendit une voix :

— Va te mettre aussi belle qu'une Normande peut être belle!

Elle n'eut pas le courage de rire, et elle descendit dans la cabine. Le grand mousse la précédait, disant : « Prenez garde, mademoiselle,... faut avoir l'habitude, pour descendre l'escalier du patron...

Sur la côte, il y avait quelqu'un dont l'âme était déjà montée à bord. La mère Lobez se tenait au plus haut point du Portel, sur le glacis de la batterie. Elle avait près d'elle un mousse aux cheveux frisés, bien déluré, qui mirait à son tour les goélettes avec la longue-vue du père.

— Tu es sûr que c'est l'*Empereur*, Ludovic?

— Je reconnais tout. Mais, par exemple, il vient par un mauvais chenal !

— Les plus mauvais sont bons pour lui ! Vois-tu ton frère ?

— Je vois un homme sur la passerelle.

— Personne autre ne commanderait l'entrée ! C'est Gingolph !

— Oh !

— Qu'y a-t-il ?

— Je vois aussi une chose, à l'avant, une chose blanche... Peut-être un morceau de voile, ou un oiseau qu'ils ont pris... Le bateau force de vitesse...

— Il veut entrer au jour.

— Maman, tu n'as qu'à courir vite au pont de Boulogne, si tu ne veux pas que l'*Empereur* y arrive avant toi !

Quand le harenguier de Gingolph Lobez entra au port de Boulogne, le soleil se couchait. L'*Empereur* s'avançait si lentement qu'on voyait tout de suite que ce n'était point par prudence. Il entrait seul, tout le chenal était pour lui. Cependant la grosse voix de la sirène appelait toute la marine ; elle allait parmi les harenguiers et les chalutiers, parmi les flobarts, et les sloops, et tous les pirates au repos, accrochés aux deux quais et pressés comme les pépins d'une figue fendue en deux ; elle frappait aux vitres de Saint-Pierre ; elle faisait s'ouvrir les portes des cafés ; elle faisait voler en rond les mouettes autour d'elle. Tout ce qui vivait de la pêche regardait et s'écriait : « C'est l'*Empereur* qui rentre ! Gingolph est sur la passerelle. Il a dû faire bonne pêche pour grogner pareillement ! Non ! regarde à l'avant, droit au-dessus de l'étrave ! Plutôt un peu vers nous... Qu'est-ce que c'est que cette femme ? Elle a les deux mains sur la lisse, et les yeux tout baissés. L'a-t-il fait sculpter comme une Sainte-Vierge pour mettre à son navire ? Elle a une coiffe blanche avec une couronne de myosotis ; elle a des bijoux d'or ; elle a un châle de noces comme les filles d'ici, mais qui est d'un bleu plus doux ; elle a un tablier gorge de pigeon ! Tiens, elle a remué les mains ! Elle dit bonjour à quelqu'un qui attend sur le quai ! Sûr, c'est Gingolph Lobez qui ramène à son bord une promise du loin ! »

Ils couraient pour la voir. Les marins de Norvège et ceux de Hollande, voyant de si belles couleurs et la blondeur des cheveux, se demandaient : « Est-ce une de chez nous ? » D'autres disaient :

« J'en ai rencontré deux toutes pareilles, un jour, au port de Rouen. »

Dès que Gingolph eut conduit son bateau à l'extrémité du port, près des écluses du pont Marguet, il donna la main à Margot pour monter sur le quai. Beaucoup de casquettes de laine saluaient la promise. Mais lui, il ne serra pas les mains qui se tendaient. Il était blanc comme ceux qui vont mourir, et, prenant les devans, marchant le visage fermé et sans voir personne, il laissa Margot avec la mère Lobez, qui n'était guère moins émoyée que lui. Elle était venue, la mère Lobez, parce que le fils l'avait demandée. Pour ne point le désavouer, elle avait pris la main de Margot, et, tout en marchant, et faisant des signes de tête aux gens qui la saluaient, elle lui disait des petits mots, elle l'emmenait vers le tramway du Portel. Mais, d'apercevoir son Gingolph qui ne se détournait point, elle comprenait bien des choses.

— Dites, madame Lobez, pourquoi Gingolph va-t-il devant?

— Pour nous faire la route, mon enfant.

— Il ne causait guère sur le bateau?

— C'est l'habitude quand il commande.

— Il avait les yeux rouges quand il m'a pris la main?

— C'est le grand air de la mer qui lui aura piqué les yeux.

Tout bas, la veuve disait :

— Voilà un devoir qui me vient. Elle est bien belle, la gueuse! Mais c'est le cœur qui n'y est pas encore! C'est si nouveau!

Un peu plus loin, voyant qu'il allait toujours devant, elle murmura :

— Pauvre petit!

Et, un moment après, elle ajouta :

— Mon Dieu, je le vois bien : il faudra que je continue d'être la mère, encore un bon bout de temps!

René Bazin.

LA FIN DE L'EMPIRE

De nombreux amis l'ayant sollicitée de publier les manuscrits laissés par Émile Ollivier sur la fin de l'Empire, madame Émile Ollivier, réalisant d'ailleurs une des dernières volontés de son mari, s'est décidée à donner à la *Revue* les trois chapitres dont la publication commence aujourd'hui. Les lecteurs qui ont aimé les récits de *l'Empire libéral* les accueilleront avec intérêt et sympathie, bien qu'il y manque, hélas! ce trait final qu'y mettait toujours l'éloquent écrivain dont l'intelligence et le talent ont conservé intacts jusqu'à la fin leur vigueur et leur éclat. M. Émile Ollivier, on s'en souvient, avait suivi le maréchal de Mac Mahon jusqu'à Sedan, et on ne saurait trop regretter qu'il n'ait pas écrit le récit de la bataille suprême. Dans les chapitres qui suivent, il revient à Paris et raconte les derniers jours du régime.

I

L'Opposition se montrait d'une habileté supérieure. Elle caressait, cajolait, enguirlandait Palikao : « Vous avez une gloire à conquérir, lui disait Gambetta, c'est celle de délivrer le territoire. J'ai l'espoir que, *mettant toute opinion politique de côté*, vous vous mettrez à la hauteur de cette noble mission (12 août). » Et le ministre fut salué des applaudissemens de la Chambre entière.

Enchanté, endormi, Palikao lâcha tout. Sur un rapport dithyrambique de Dréolle qui, en bon prophète, annonça que Paris n'aurait plus que des enfans dévorés de l'ardeur nationale, héros de l'ordre et du patriotisme, l'Opposition obtint l'armement général. La garde nationale fut rétablie dans tous les départemens conformément aux lois de 1851, l'organisation commençant par les villes en état de siège et les départemens

menacés. A Paris, le chiffre des nouveaux bataillons fut porté à soixante, et l'effectif fixé à 1 500 hommes; l'arme promise fut le fusil à tir rapide. Dans les nouveaux bataillons, les officiers deviendraient électifs. On essaya de corriger ces innovations anarchiques par quelques restrictions : les anciens officiers, désignés par le gouvernement, furent maintenus en fonctions, et les officiers élus durent être choisis parmi les anciens militaires (12 août); mais les restrictions furent moins efficaces que les innovations.

L'urgence sur la permanence de la Chambre ne fut repoussée que par 117 voix contre 117. La majorité ne fut considérable qu'en faveur du maintien de l'état de siège. Néanmoins, en fait, trouvant probablement sa majorité trop vacillante, le ministère concéda la permanence, la subordination du pouvoir exécutif, la suppression de l'état de siège. Clément Duvernois disait : « Nous protestons énergiquement contre l'accusation de vouloir nous soustraire au contrôle de la Chambre. Nous avons, il est vrai, repoussé un comité de défense spécial, mais nous avons accepté le grand comité de surveillance et de contrôle, qui est la Chambre tout entière. Et la meilleure preuve que nous l'avons accepté avec la déférence la plus complète et la plus entière, c'est que, aussitôt arrivés au pouvoir, nous avons déclaré que nous abandonnions toute idée de prorogation directe ou indirecte. » Et Jules Brame avait ajouté : « Que nous avez-vous demandé que nous ayons refusé? Démission du général en chef, nomination d'un général dans lequel la France a confiance, élection des officiers de la garde nationale, nous vous avons tout accordé. »

Les députés de la Gauche n'en continuaient que plus fort leur manœuvre et se constituaient de plus en plus en foyer révolutionnaire, d'où les excitations constantes se répandaient dans les masses. « L'armée que M. de Bismarck a dans Paris, écrivait Mérimée, est la plus redoutable de toutes. » Gambetta vilipendait le ministère, mettait sa parole en suspicion, « parce qu'il avait différé de vingt-quatre heures l'annonce de l'occupation de Nancy, » et renvoyait à nos successeurs l'accusation d'incapacité qu'ils nous avaient jetée : « Quand nous sommes gardés par des incapables, la consternation est légitime... » Glais-Bizoin, encore plus insolent, demande si « le Trésor continue à verser les deux millions par mois à celui qui nous a précipités

dans de si terribles aventures? Je serais heureux d'apprendre que celui auquel je fais allusion a donné ordre de verser ces deux millions pour soulager les maux dont il est le principal auteur. »

Jubinal ayant protesté, Gambetta lui cria : « Vous n'avez pas la parole! Aujourd'hui, vous n'avez qu'une attitude qui vous convienne, c'est le silence et le remords *(A l'ordre! à l'ordre. Applaudissemens à gauche.)* Il faut savoir si vous allez continuer ce système, qui, à l'incurie, ajoute l'inexactitude et vous fait soupçonner, entendez-vous bien? de mettre par-dessus tout l'intérêt de la dynastie et de négliger la patrie. » *(Approbation à gauche. Protestations sur un grand nombre de bancs.)* « Il faut savoir, disait-il encore, si nous avons fait notre choix entre le salut de la patrie et le salut de la dynastie. » Il y revient le lendemain : « Entendez-vous mettre par-dessus tout l'intérêt de la dynastie et négliger la patrie? »

C'était le commentaire de la parole de l'Impératrice, qui disait à qui voulait l'entendre : « Ne songez pas à la dynastie, ne songez qu'à la France. » — « Il est un honneur, a-t-elle écrit depuis, que je ne me laisserai pas enlever, celui de n'avoir eu qu'une pensée, le salut du pays, et d'avoir, en toute circonstance, subordonné à sa cause toutes les questions dynastiques. » Les ennemis de l'Empire adoptèrent cette formule. Elle les justifiait d'avoir soutenu qu'il existait un intérêt dynastique et un intérêt national, opposés ou tout au moins distincts, et cet aveu précieux créait des facilités à leur œuvre de révolution.

Les ministres eux-mêmes trouvèrent commode de pratiquer ce système de « patriotique et sublime désintéressement. » « Nous voulions, a dit Brame, nous voulions avant tout sauver la France, et, dans nos esprits, la dynastie n'était qu'au second rang. » Il eût été plus exact de dire qu'elle n'était à aucun rang. — Et le public traduisait : « Ne vous gênez pas pour renverser la dynastie au nom du salut de la France. »

Ce fut, émulation touchante, à qui, sous prétexte de ne songer qu'à la France, ne s'occuperait pas du tout de la dynastie ou ne s'en occuperait que pour gémir sur les embarras que son chef occasionnait. « La situation de l'Empereur, disait Palikao à Wimpffen, est des plus fausses. Ce prince a quitté l'armée de Bazaine pour rejoindre celle de Mac Mahon, mais à quel titre s'y trouve-t-il? Ne voulant pas revenir à Paris, où l'Impératrice exerce la régence et ne veut pas qu'il rentre, peut-il se borner

à rester l'hôte incommode du maréchal de Mac Mahon, sans faire sentir son influence, ne fût-ce que dans les conseils ? »

Certains ministres, Jérôme David et Brame notamment, ne se contentaient pas de gémir entre eux sur les embarras que l'Empereur leur créait; ils le discréditaient publiquement, sans s'en rendre compte, je veux le croire. Ils répétaient dans les couloirs, et quelquefois à la tribune, « qu'ils n'avaient rien trouvé de prêt, qu'ils avaient tout à faire. » L'effet de ces accusations n'était pas d'atteindre des ministres dont personne ne s'occupait plus depuis qu'ils avaient disparu de la scène, mais d'accroître la déconsidération de l'Empereur sur laquelle les révolutionnaires comptaient pour séparer sa cause de celle de la France. Nul n'ignorait que le véritable auteur de l'organisation de l'armée, le véritable coupable de sa soi-disant désorganisation, ce n'étaient pas les ministres transitoires, mais le souverain, maître absolu de la chose militaire depuis 1851, et resté tel, même après la réforme libérale.

On fit plus que ne pas défendre l'Empereur ou l'accuser indirectement, on le supprima de la vie officielle. Le ministre de l'Intérieur enjoignit aux préfets de ne se rendre à la messe du 15 août qu'en habit privé, non en costume officiel. Le rédacteur du bulletin officiel, Imbert de Saint-Amand, ayant produit des correspondances étrangères qui racontaient cette fête du souverain et les toasts qui y avaient été portés, on le manda au ministère pour lui notifier qu'en ce moment, il ne convenait pas de parler de l'Empereur.

II

Le *Journal officiel* du 18 août publia un décret de l'Empereur, contresigné par Palikao, nommant Trochu gouverneur de Paris et des forces chargées de défendre la capitale en état de siège. En même temps, la proclamation du général aux habitans de Paris était affichée sur les murs.

Cette proclamation, très concise, sortait de la banalité ordinaire des documens de ce genre, par deux traits caractéristiques : elle ne mentionnait pas le nom de l'Empereur et paraissait oublier qu'il y eût en France un régime légal qu'on nommait l'Empire. Elle aurait pu être publiée sans y changer un mot sous un gouvernement orléaniste ou républicain : le

général s'annonçait comme étant un serviteur du pays et non un serviteur de l'Empire. Elle se terminait par une phrase incohérente où étaient recommandées à la fois l'action par l'autorité morale et l'application de la loi du lynch américain, la justice par ses propres mains : « Je fais appel à tous les hommes de tous les partis, n'appartenant moi-même, on le sait dans l'armée, à aucun parti qu'à celui du pays; je fais appel à leur dévouement. Je leur demande de contenir par l'autorité morale les ardens qui ne sauraient pas se contenir eux-mêmes et de faire justice de leurs propres mains de ces hommes qui ne sont d'aucun parti, et qui n'aperçoivent dans les malheurs publics que l'occasion de satisfaire des appétits détestables. » (18 août.)

Les ministres, sauf Palikao, furent très surpris de cette publication qu'ils apprirent en ouvrant le *Journal officiel*. Ils se plaignirent fort qu'un acte aussi grave eût été consommé sans qu'on les eût préalablement consultés. De la part d'une Régence et d'un chef de Cabinet qui se piquaient de parlementarisme (1), le procédé en effet ne manquait pas d'impertinence. La proclamation affichée irritait surtout les parlementaires : on se la passait de main en main. Cependant il était difficile de reprocher à Trochu une proclamation qu'il avait soumise d'abord à l'approbation de la souveraine et qui avait été affichée par les soins du ministre de l'Intérieur. On le laissa donc parler sans le contredire lorsqu'il voulut s'expliquer et on lui accorda courtoisement le traitement qu'il réclama en invoquant des charges de famille et une paternité adoptive des fils de son frère.

L'opinion publique s'alarma plus fort et de la nomination et de la proclamation. Dans la nomination on voyait le renoncement à l'espoir d'arrêter les Prussiens en marche sur Paris; dans la proclamation on était choqué de l'appel à l'autorité morale qui promettait implicitement l'impunité. L'exhortation au lynch effraya surtout : fallait-il donc admettre que, dans certains cas, les citoyens se fissent justice eux-mêmes? La justice prompte et sûre des tribunaux militaires ne suffisait-elle pas à toutes les répressions légitimes?

Palikao s'efforça d'apaiser ces alarmes par ses déclarations à la Chambre : « Messieurs les députés, permettez-moi de vous donner quelques explications sur un fait auquel on a attribué

(1) Jérôme David : « Il y avait dans le sein du Conseil un parti parlementaire très fort, à la tête duquel était le comte de Palikao. » (Déposition.)

une gravité qu'il n'avait réellement pas, et qui n'a rien que de très simple et de très naturel dans l'état des choses : il s'agit de la nomination de M. le général Trochu au commandement supérieur de Paris. *(Écoutez, écoutez.)* Depuis le peu de jours que nous sommes au pouvoir, nous avons fait tous les efforts possibles pour mettre Paris en état de défense, non pas, messieurs, que nous craignions l'apparition immédiate de l'ennemi, — non, nous n'en sommes pas là, — mais il fallait coordonner ce que nous avons fait, il fallait concentrer tout ce qui se rattache à la défense de la capitale entre les mains d'un seul homme, et cet homme, il fallait qu'il fût énergique et dévoué. — Auparavant, j'avais donné le commandement d'un corps d'armée à M. le général Trochu dont je connais et apprécie la valeur. *(Très bien! très bien.)* — Cherchant, comme je vous le disais, un homme intelligent, actif, énergique, capable de réunir dans sa main tous les pouvoirs nécessaires pour effectuer l'armement de Paris, j'ai songé à M. le général Trochu, et je l'ai rappelé moi-même du camp où il pouvait être remplacé par un autre général. *(Très bien.)* — Voilà, messieurs, le motif qui m'a fait rappeler à Paris le général Trochu, il n'y en a pas d'autre; nous n'avons pas la moindre inquiétude en ce moment, au contraire! » *(Vives approbations et applaudissemens.)*

Trochu, dans une lettre au *Temps*, présenta au public le commentaire de son paragraphe ambigu : « L'erreur de tous les gouvernemens que j'ai connus a été de considérer la force comme l'*ultima ratio* du pouvoir. Tous, à des degrés différens, ont relégué au second plan la vraie force, la seule qui soit efficace dans tous les temps, la seule qui soit décisive quand il s'agit de résoudre les difficiles problèmes qui agitent la civilisation, la force morale. Tous, à des degrés différens, ont été personnels, n'apercevant pas le pouvoir impersonnel qui ne se considère que comme la délégation de la nation, qui ne conçoit et n'agit que dans l'intérêt de la nation, jamais dans le sien propre, qui se soumet à tous les contrôles qu'il plaît à la nation de lui appliquer, qui les tient pour sa sauvegarde, qui est loyal, juste, ardent pour le bien public, professeur d'honnêteté publique, et seul en possession de cette force morale dont j'ai défini la puissance. L'idée de maintenir l'ordre par la force des baïonnettes, du sabre, dans Paris livré aux plus légitimes angoisses et aux malheurs qui en sont les suites, me remplit d'horreur et de

dégoût. L'idée d'y maintenir l'ordre par l'ascendant du patriotisme s'exprimant librement, de l'honneur et du sentiment des périls évidens du pays, me remplit d'espérance et de sérénité. Mais le problème est ardu : je ne puis le résoudre seul; je puis le résoudre avec l'appui de tous ceux qui ont les croyances et la foi que j'exprime ici; c'est ce que j'ai appelé le concours moral. Mais il peut arriver un moment où Paris, menacé sur toute l'étendue de son périmètre et aux prises avec les épreuves d'un siège, sera pour ainsi dire livré à la classe spéciale de gredins « qui n'aperçoivent dans les malheurs publics que l'occasion de satisfaire leurs appétits détestables. » Ceux-là, on le sait, errent dans la ville effarée, criant : « On nous trahit! » pénètrent dans la maison et la pillent. Ceux-là, j'ai voulu recommander aux honnêtes gens de leur mettre la main au collet, en l'absence de la force publique, qui sera aux remparts, — et voilà tout. »

Cette lettre était absolument contraire aux devoirs d'un chef militaire subordonné. C'était la lettre d'un chef de gouvernement critiquant ses devanciers et proposant son propre programme; c'était une diatribe contre l'Empire, une sorte de déchéance morale prononcée contre le régime. Il était évident que, si un chef militaire pouvait impunément se permettre un tel langage, il devenait implicitement le maître et le chef de la nation.

Le seul esprit perspicace et audacieux du ministère, Clément Duvernois, proposa de répondre à ce pronunciamiento moral par une révocation immédiate. Indépendamment de son manifeste, la nomination de Trochu, comme gouverneur de Paris, était la conséquence du retour de l'armée et de l'Empereur, et, puisque ce retour ne s'opérait pas, elle devait être rapportée. Il y avait déjà à l'armée, côte à côte, un empereur et un maréchal: était-il sage de constituer à Paris, côte à côte, l'autorité rivale de deux généraux? N'y avait-il pas déjà assez d'anarchie, de trouble, de confusion, pour qu'on ajoutât ce nouvel élément à tant d'élémens perturbateurs?

Les ministres n'avaient d'autre règle de conduite que de ne pas déplaire aux révolutionnaires de la Chambre et de la rue. Pourquoi leur auraient-ils refusé Trochu, en qui la révolution plaçait son espérance militaire? Ils repoussèrent la proposition de Duvernois et se limitèrent à demander des explications. Trochu n'en fut point avare. Il battit l'estrade et commença

une de ses longues harangues habituelles : « Est-ce que vous croyez que lorsque l'armée française, luttant contre l'ennemi, vient d'être battue à ce point qu'il n'en reste que des débris, les troupes sans cohésion, qui sont elles-mêmes pénétrées du désastre de nos armes, vont livrer bataille à la population de Paris? Mais vous êtes comme gouvernement à la merci d'une nouvelle défaite à la frontière, et la guerre civile dans Paris pour vous maintenir en de telles circonstances est impossible. Oui, vous êtes désormais à la merci d'un nouveau désastre militaire : espérons qu'il ne viendra pas; mais, s'il vient, ne comptez que sur l'autorité morale que vous aurez su acquérir, pour contenir la population. Par des efforts qui lui montrent à quel point vous êtes résolus à remplir vos devoirs patriotiques, prenez de l'autorité morale. Avec elle, vous pouvez espérer de vous sauver; pour moi, momentanément j'en ai un peu, je vous l'offre. »

Alors un des membres du Conseil lui dit : « Mon général, il faut évidemment se servir de la force morale, mais enfin quand elle ne suffit pas, il faut que la force armée intervienne. » Trochu répondit qu'on ne devait pas douter qu'il ne sût remplir à l'occasion son devoir de soldat et qu'il réprimerait l'émeute. Quoique n'ajoutant pas foi à ces assurances, les ministres s'en contentèrent et lui conservèrent son commandement. Ils firent plus. Ils l'introduisirent au Conseil de défense et portèrent ainsi un nouveau coup à l'esprit de hiérarchie et de respect. Le président de ce conseil était le maréchal Vaillant; son grade, son expérience, sa capacité, son âge le désignaient à cet honneur; on lui fit donner sa démission, et Trochu fut investi de la présidence à sa place (19 août).

Une autre proclamation de Trochu amena un nouvel orage. Elle était adressée aux mobiles de la Seine qu'il avait ramenés avec lui et qui paraissaient l'objet de ses prédilections : « Gardes nationaux mobiles de Paris, j'ai demandé votre appel immédiat à Paris parce que c'était votre *droit*, parce que votre devoir est là, parce que j'ai en vous la confiance la plus entière... A bientôt! Entre toutes les troupes réunies pour la défense de Paris, vous serez la première que j'aurai la satisfaction de passer en revue (23 août). »

Palikao fut à juste titre indigné de ce langage. Il déclara à Trochu qu'il était incroyable que lui, gouverneur d'une place à

la veille d'être assiégée, eût méconnu les règles militaires jusqu'à dire à des soldats de vingt ans : « Votre droit est d'être à Paris et de défendre Paris. » Leur seul droit était de se rendre où on les envoyait et d'y faire leur devoir. Il conclut en se levant : « Vous avez commis en faisant cette proclamation un acte de la plus grande indiscipline ; vous auriez dû la soumettre au ministre de la Guerre ; puisque vous n'avez pas cru devoir respecter mon autorité, je dépose mon portefeuille sur cette table et je cesse d'être ministre. »

L'Impératrice, les collègues de Palikao s'émurent et le supplièrent de reprendre sa démission. — « Je ne le ferai, répondit-il, que lorsque le général Trochu aura reconnu l'autorité du ministre. » Trochu riposta qu'il n'avait jamais songé à la méconnaître, et comme toute énergie était impossible au Cabinet (1), convaincu qu'en renversant Trochu on s'exposait à susciter dans Paris une commotion profonde, Palikao reprit sa démission, et l'incident s'apaisa.

Trochu resta finalement en possession incontestée d'un pouvoir anormal, exceptionnel, en dehors des règles, d'autant plus immense qu'il était indéfini, et un second gouvernement s'installa paisiblement, d'abord en face de celui de la Régence, puis insensiblement contre elle.

III

A sa manière, Trochu s'occupa aussi de la France, sans souci de la dynastie. Dans la matinée, il visitait les fortifications, examinait les positions, se rendait compte de l'état des magasins d'approvisionnemens et pressait les travaux de défense auxquels présidaient avec intelligence et dévouement les généraux Chabaud-Latour et Guiod et l'amiral La Roncière Le Noury. L'après-midi, il tenait cour plénière, recevait comme un chef de gouvernement, écoutait un peu, pérorait énormément. Le soir, il se rendait au Comité de défense, communiquait ses observations du matin et pérorait encore. Ces harangues de l'après-midi et du soir étaient toutes sur le mode lugubre, à ce point qu'une fois un des membres du Conseil, le général d'artillerie Billaud, se leva et, croisant les bras sur la poitrine, s'écria : « Mon géné-

(1) Jérôme David (Déposition).

ral, tenez, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. Quand je viens ici, je suis un brave soldat : je ne suis plus jeune, mais je suis confiant dans les élémens de résistance qu'une nation comme la nôtre peut offrir à l'ennemi ; si je vois une difficulté, je cherche à la surmonter ; si je rencontre une objection, je cherche à la résoudre. Mais, quand je vous ai écouté pendant un quart d'heure, il faut bien le dire, je ne vaux plus rien. La vérité est que vous êtes président, non d'un Comité de défense, mais d'un Comité de défaillance (1). »

Trochu ne se contentait pas de ne pas s'occuper de la dynastie ; il était entré complaisamment en rapport avec ses ennemis déclarés. Emmanuel Arago était reçu par lui depuis les premiers instans de son installation au Louvre, et les autres, Picard, Ferry, Gambetta, étaient venus successivement. Palikao, qui le flairait et qui n'osait le révoquer, eut la velléité de lui créer un rival. Il tâta Wimpffen, qu'il allait envoyer à la place de Failly et lui proposa de renoncer au commandement du 5e corps pour prendre celui du 14e corps en formation à Paris : « Il est possible, lui avait-il dit, que le général Trochu cherche trop à grandir sa personnalité et qu'il agisse au détriment de l'ordre établi ; il est possible qu'il devienne un homme embarrassant ; dans ce cas, votre valeur nous permettrait de vous confier sa place. » Wimpffen se récria et déclara qu'il n'entendait pas se mettre en opposition avec un compagnon d'armes, qu'il était résolu à ne prendre parti ni pour ni contre lui, et qu'il préférait se rendre à l'armée où il porterait la hardiesse qu'on voulait bien lui reconnaître.

Cette velléité n'eut pas de suite. Le ministère, n'espérant plus se servir de Trochu et n'osant pas le briser, prit le parti de ne plus s'en occuper ; on cessa de l'appeler au Conseil où il entravait les délibérations par ses interminables harangues, on le laissa se remuer à sa guise et il s'occupa en liberté à préparer son avènement. Pietri seul lui communiquait les rapports de police, et allait s'entretenir avec lui dans le vain espoir de pénétrer ses desseins ; Palikao ne lui transmettait ni instructions, ni ordres, ni renseignemens. Il fit juger et ordonna de fusiller un Prussien arrêté comme espion du côté de Gien, sans que le gouverneur de Paris, chef responsable de la Justice

(1) Dépositions de Rouher et de Jérôme David.

militaire dans l'état de siège, en eût été informé; il lui laissa ignorer les mouvemens de l'armée prussienne et, à ses plaintes, répondit qu'il n'avait pas qualité pour être associé aux secrets du gouvernement.

Constamment le ministre de la Guerre, par l'intermédiaire du commandant de place, le général Soumain, ordonnait la rentrée et la sortie des troupes de Paris sans en prévenir le gouverneur général, et lorsque celui-ci protestait, le ministre lui répondait que son titre ne lui assurait que le mouvement des troupes réunies à Paris, que ces troupes mêmes n'étaient pas sa propriété exclusive, et que, par là, ne se trouvait pas supprimé le droit supérieur du ministre de la Guerre d'en disposer en dehors de Paris, selon que les nécessités de la guerre le commandaient. Trochu, se sentant suspecté, écarté, s'irritait dans son orgueil. Il cessa presque toute communication officielle avec son ministre, et glissa peu à peu à accepter les caresses et les avances de la Gauche et du Centre gauche unis dans la même œuvre subversive.

Ses amis de la Droite, instruits de ces colloques par les conversations des couloirs, s'en alarmèrent. Le digne Kolb-Bernard pria Plichon, auquel le général témoignait de l'amitié et de la confiance, d'essayer de l'arrêter sur la pente. Plichon se rendit au Louvre, attendit dans l'antichambre six grands quarts d'heure, et, pendant cette attente, vit passer devant lui Gambetta qui fut reçu immédiatement. On l'introduisit enfin. Il dit à Trochu le péril moral auquel il le sentait exposé et le supplia de s'y soustraire. « Vous n'avez pas besoin de me répondre, ajouta-t-il en s'en allant, je vous ai prévenu; à vous d'y penser. »

Les réflexions du général lui firent convertir plus que jamais son cabinet en salle d'audience politique. Jules Favre, Jules Ferry, Picard et quelques républicains de Paris y vinrent ensemble ouvertement le 21 août. Il les harangua. Le discours, cette fois, à cause de la qualité des auditeurs, dura deux heures. Jules Favre, maître de l'art, put admirer à son aise cette parole facile, élégante, colorée, tour à tour simple et incisive, quelfois prodigue d'images, toujours abondante. Le fond n'était pas plus encourageant que celui des discours tenus au Comité de défense : quoique le soldat français fût supérieur au soldat allemand, l'armée elle-même était inférieure à cause de la

défectuosité de son instruction, du relâchement de la discipline, de l'absence de respect et de confiance en ses chefs; la défense à Paris ne pouvait être qu'une héroïque folie. Les députés de la gauche ne se troublèrent pas de ces expansions pessimistes : après le premier choc, ils les mirent sur le compte d'un esprit justement alarmé par la grandeur d'une tâche sans précédent, et ne voulurent garder de cette conférence que le souvenir des qualités éminentes et du caractère chevaleresque qui venaient de se révéler à eux. Trochu leur témoigna, en les congédiant, une affectueuse cordialité (1).

Se croyant déjà chef de l'État, autorisé à recevoir quiconque se présentait à lui, il correspondait sur les choses militaires avec le prince Napoléon, sans en informer son ministre. Le Prince lui envoya de Florence (22 août) la note suivante : « Je suis envoyé ici par l'Empereur et le maréchal Mac Mahon pour décider l'Italie et l'Autriche à faire la guerre. Mon opinion est que l'Italie pourrait donner 50 000 hommes dans huit jours, portés à 100 000 dans quinze jours et 150 000 dans un mois. Je suis sans nouvelles précises et je m'adresse à vous qui avez mon amitié et ma confiance. Dites-moi quelle est notre situation militaire et donnez-moi votre avis sur la direction des soldats italiens si je pouvais les obtenir. Faut-il les diriger par le Mont-Cenis sur Belfort ou par les Alpes sur Munich? Dans ce cas, la permission de l'Autriche est nécessaire pour qu'on passe sur son territoire... réponse urgente; prière de garder le secret sur ma note. »

Trochu répondit : « Nouvelles améliorées, le maréchal Mac Mahon s'étant remonté et Bazaine s'étant ravitaillé, mais grande incertitude au sujet des combinaisons et opérations; on les tient secrètes, s'il y en a. — Il faudrait concentration sur Lyon, et de là, par marche perpendiculaire, menacer le flanc gauche de l'invasion dans la direction de Belfort ou de Langres. Des éclaireurs ennemis paraissent à Châlons et à Troyes. La défense de Paris marche bien. Respectueux dévouement. »

Cependant l'Impératrice s'effrayait de la défection générale qu'elle sentait autour d'elle. Elle appela Trochu et lui demanda anxieusement s'il la défendrait, et si, en cas d'émeute, il protégerait le Corps législatif et les Tuileries. Trochu aurait

(1) Jules Favre, tome I, p. 49.

pu lui répondre : — Madame, vous déclarez sans cesse « qu'une de vos plus grandes préoccupations est d'éviter à tout prix une collision sanglante à l'intérieur, que l'idée d'une guerre civile, pendant que nos armées versent le sang français, vous est un sujet d'horreur (1), » et vous avez démontré la sincérité de vos sentimens en graciant Eudes et Brideaux, les assassins des pompiers de la Villette. Comment voulez-vous que je défende les Tuileries contre une émeute, sans répandre du sang et sans vous devenir un sujet d'horreur (2) ? » Mais qui a la force de jouer avec les inconséquences d'une malheureuse femme, en d'aussi effroyables conjonctures? Trochu, se laissant émouvoir, se montra bon prince, et mettant dans ses paroles une conviction passionnée, il répondit qu'il se ferait tuer pour défendre le Corps législatif, les Tuileries et l'Impératrice. Et, pour rassurer pleinement les inquiétudes de l'infortunée souveraine, il ajouta d'un ton dramatique : « Souvenez-vous que je suis Breton, catholique et soldat (3). »

IV

Aux Tuileries, la bataille de Borny avait arrêté un jour le découragement ; la bataille de Rezonville l'avait ramené. C'avait été alors la désespérance morne, inplacable, sans lueur. L'Impératrice, toujours imposante d'attitude et imperturbable de courage, assistait dans une atonie stoïque à l'effondrement de

(1) Déposition de Pietri dans l'*Enquête parlementaire sur le 4 septembre.*

(2) Récit de Dugué de la Fauconnerie : « Quoiqu'il fut alors plus de minuit, la Régente, qui venait de présider le Conseil des ministres, voulut bien me recevoir. Mon discours ne fut pas long. « Madame, dis-je à l'Impératrice, deux jeunes gens, presque des enfans, viennent d'être condamnés à mort par le conseil de guerre, et c'est assurément justice ! Mais il ne faut pas que l'Impératrice, si grand que soit le crime, permette, quand elle peut l'empêcher, que le sang coule à Paris, alors que tant de braves gens vont verser le leur pour la France. Le père d'un des condamnés m'attend en bas. Je supplie Votre Majesté de me permettre de lui porter un mot de consolation. » La réponse ne se fit pas attendre : « Allez ! » me dit l'Impératrice, et elle ajouta en me tendant la main : « Allez tout de suite ! »

(3) Lettre de l'Impératrice à la princesse Anna Murat. Trochu n'a pas osé nier nettement le propos : « *J'en doute* (de ces paroles) à cause de leur intention prétentieuse, mais il est certain que j'ai fait plusieurs fois de vifs et sincères efforts pour persuader l'Impératrice et son gouvernement de ma sincérité. Dans tous les cas, que j'aie ou n'aie pas dit ces paroles, je déclare qu'elles étaient l'expression de mon sentiment. Oui avant et pendant cette crise, j'ai servi l'Impératrice, malgré la répulsion qu'elle éprouvait pour moi, avec la loyale fidélité que j'ai mise dans tous les temps, dans mes rapports avec l'Empereur. » *L'Empire et la défense de Paris*, p. 427.

son pays, de sa dynastie. Elle décidait la princesse Clotilde à envoyer ses enfans à Prangins, et elle-même, n'ayant point la moindre illusion, disait que ce qu'elle désirait par-dessus tout pour son fils, c'était une vie heureuse et sans ambition. Nul ne la quittait sans être ému de son calme héroïque et sans avoir peine à ne pas pleurer. « Elle est admirable, écrivait Mérimée, et me fait l'effet d'une sainte (1). »

Les ministres proféraient sans conviction des encouragemens patriotiques sans autorité. Palikao et Duvernois s'appliquaient avec une activité intelligente à leur tâche spéciale, mais ce qui constitue le gouvernement, la pensée directrice qui domine les faits et les pousse à un but nettement défini, était éteinte. Palikao s'efforça de lutter contre le pessimisme général. Il commença un système de contre-vérités auquel il se complut pendant tout son ministère ; il publia un bulletin dithyrambique qui grossissait outre mesure, comme Frossard l'avait fait à Spickeren, les forces de l'adversaire et dénaturait la portée de l'action. Mais les dépêches prussiennes, arrivées par Londres et Bruxelles, mirent en relief que les batailles sous Metz ne nous avaient servi de rien, puisque l'armée française avait rétrogradé sous la ville et accepté ainsi elle-même, comme un fait acquis, que la route de Verdun par Mars-la-Tour et Conflans fût fermée. La réalité affreuse apparut : Bazaine était obligé d'abandonner ses positions et rejeté sous Metz !

Le 22 août, au matin, le *Journal officiel* publia la note suivante : « Le gouvernement, n'ayant pas reçu de dépêches de l'armée du Rhin depuis deux jours, par suite des interruptions des communications télégraphiques, a lieu de penser que le plan arrêté par le maréchal Bazaine n'a pas encore abouti. La conduite héroïque de nos soldats à différentes reprises, en présence d'un ennemi très supérieur en nombre, permet d'espérer la réussite des opérations ultérieures. Des coureurs ennemis ont paru à Saint-Dizier. »

Ces nouvelles rendirent la Chambre houleuse. Palikao, imperturbable, essaya de la calmer : « Messieurs les députés, vous avez pu lire ce matin au *Journal officiel* une Note que le gouvernement y a fait insérer. Cette Note était l'expression de la vérité ce matin ; nous avions pris l'engagement de la dire

(1) Mérimée. Lettres du 16 août et du 17 septembre 1870, publiées par M. d'Haussonville dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1879.

toujours, nous l'avons dite, quelque émotion qu'elle pût produire. *(Très bien!)* — Des nouvelles sont venues depuis; j'en ai reçu du maréchal Bazaine, et ces nouvelles sont bonnes. Je ne puis pas vous les faire connaître, vous comprendrez pourquoi. *(Oui! oui! Très bien!)*

Voix à gauche. — De quelle date sont-elles?

Le ministre de la Guerre. — Du 19.

Le comte de Kératry. — Du maréchal Bazaine lui-même?

Le ministre de la Guerre. — Du maréchal lui-même. Elles montrent chez le maréchal une confiance que je partage, connaissant sa valeur et son énergie. J'ajouterai que l'organisation de la défense de Paris marche avec activité, et que sous peu nous pourrons recevoir quiconque se présentera devant nos murs. *(Vive approbation.)*

L'Opposition, qui lisait les dépêches prussiennes et les journaux anglais, savait néanmoins à quoi s'en tenir. Elle crut qu'elle pouvait sans imprudence s'avancer encore dans la voie révolutionnaire. Mais elle ne voulait rien précipiter. Trop visiblement la résistance du gouvernement était en sens inverse de l'attaque : à mesure que celle-ci s'enhardissait, celle-là fléchissait. L'attaque devait donc être sûre et mesurée, elle devait attendre l'événement et ne pas risquer de se compromettre en laissant aux violens la tâche de jeter par terre ce qui allait tomber de soi-même. Les révolutionnaires à courte vue, les émigrés surtout, car à ce moment il n'y avait plus d'exilés, étaient fort mécontens de cette politique dilatoire. « Attendons-nous, écrivait Quinet, à toutes les infamies. Je me disposais à partir pour Paris, mais on n'a pas osé réclamer la déchéance. On n'aura, m'écrit-on, ce courage que lorsque tout sera perdu. Ce n'est pas assez de désastres. La gauche et M. Thiers veulent que l'on perde encore une grande bataille. Alors, et alors seulement, ils penseront au remède. »

V

L'événement a prouvé que c'était la Gauche qui calculait le mieux. Si elle avait obéi aux impatiens, le Corps législatif eût été renvoyé, et la plupart de ses membres mis sous les verrous. Voyez au contraire où la ruse et la patience les avaient conduits : la guerre désavouée par ceux qui l'avaient exigée et votée; le

seul ministère qui pût diriger les événemens renversé; l'Empereur suspendu comme chef militaire et comme chef politique; les affaires aux mains de ministres faibles ou inexpérimentés; le cri du sauve-qui-peut poussé dans la Chambre et au dehors; Thiers, Gambetta, Jules Favre devenus les oracles et les directeurs d'une majorité affolée; les révolutionnaires distribuant des armes à leurs adeptes et guettant la prochaine défaite pour se ruer sur ce qui restait encore debout des institutions; Trochu érigeant sa puissance en face de celle de la Régence.

Le renversement de l'Empire n'était pas un fait subit et unique : il avait été successif. On avait commencé par renverser le ministère qui avait décidé la guerre, puis on avait suspendu l'Empereur, qui l'avait conduite, de son pouvoir militaire et de son pouvoir gouvernemental. Et par qui avaient été opérées ces démolitions successives? Par la Gauche, par les ennemis? Sans doute ils y avaient travaillé. Pourtant, seuls, ils eussent été impuissans à les produire. Elles étaient surtout l'œuvre des candidats officiels, des fidèles de la Régence. Les députés de la Gauche avaient donc mille fois raison d'être patiens. Les faits, sans souci des palinodies humaines, se déroulaient avec une logique féroce, et les mêmes mains qui avaient immolé l'Empereur, allaient immoler l'Empire.

Comme, à partir du 9 août, la Régente avait supplanté l'Empereur, depuis l'installation de Trochu au Louvre, le gouverneur de Paris avait pris insensiblement dans l'attente publique la place de la Régente. Le changement se marquait d'heure en heure, surtout autour des débats législatifs. Tant que Trochu n'avait point été là, on avait ménagé Palikao qu'on redoutait; on l'avait un peu brusqué lorsqu'on vit avec quelle facilité il avait mordu à l'hameçon des louanges captieuses; on le dédaigna et on le brava lorsque son successeur fut installé au Louvre. On ne s'était attaqué jusque-là qu'à la personne de l'Empereur; de plus en plus les coups s'adressèrent à l'Empire et à ses institutions. Gambetta, Jules Favre, Kératry, d'une loquacité chaque jour plus agressive, usaient chaque jour avec plus d'impudence des facilités inconstitutionnelles que le ministère leur avait concédées. Toutes les séances étaient consacrées à des demandes indiscrètes de renseignemens, à des débats oiseux ou compromettans, à des propositions précipitées que la peur inspirait et qui la répandaient. On faisait planer les suspi-

cions les plus odieuses contre les fonctionnaires dévoués à leurs devoirs civiques; on les accusait de fuir devant l'ennemi, d'être d'une lâcheté insigne, d'organiser une Jacquerie contre les opposans, d'ameuter les populations contre les protestans, qu'on traitait d'alliés des Prussiens à cause de la similitude de leur religion; on représentait les conseillers d'État, d'une honorabilité au-dessus du soupçon, qui avaient été envoyés dans les départemens avec les instructions les plus conciliantes, comme des fauteurs de guerre civile; on les déconsidérait à l'envi. On avait cessé de s'occuper du malheureux Empereur, qu'on ne redoutait plus et qu'on sentait abandonné même par les siens, mais on ne ménageait aucun outrage au régime, à la dynastie. On avait pris pour thème que la véritable cause de nos malheurs était dans les institutions que le pays s'était données en 1852, et qu'il venait de confirmer par le plébiscite. « Toujours le gouvernement! disait Jules Favre, jetons nos béquilles une bonne fois. » (18 août.)

En vain le président Schneider essayait-il de réprimer ces excitations à l'illégalité; en vain quelques députés fidèles, tels que Vendre, Laroche-Joubert, d'Aiguevives, Haentjens, l'appuyaient-ils par de virulentes apostrophes, la conjuration parlementaire suivait imperturbablement son cours. Kératry déposa une proposition demandant que six députés élus par la Chambre fussent adjoints au Comité de Défense de Paris. C'était encore un empiétement du pouvoir parlementaire. Palikao s'y opposa avec énergie. Thiers soutint alors une autre proposition qui, disait-il, devait tout concilier : c'était de réduire à trois le nombre des députés à adjoindre au Comité. Le ministère répondit qu'il accepterait cette adjonction, à condition que le choix des trois députés serait fait par le gouvernement lui-même et que Thiers serait l'un d'eux (23 août). Thiers protesta : il ne voulait pas être nommé par le gouvernement. La Commission élue par les bureaux pour étudier les propositions le choisit néanmoins comme rapporteur. Thiers consentit, mais déclara que son rapport ne serait fait que le lendemain.

VI

Le lendemain, de bien plus poignantes agitations venaient troubler la Chambre et retarder le débat. Le bruit s'étant

répandu que Mac Mahon se repliait sous Paris, les révolutionnaires étaient entrés en fureur et avaient vociféré que l'honneur ne permettait pas d'abandonner celui qui, à ce moment, était « notre héroïque Bazaine. » Ils avaient trop compris tout ce que leur promettait le plan stratégique de Palikao et le soutenaient avec rage. Être débarrassés à la fois de Mac Mahon et de l'Empereur, demeurer seuls avec la Régence à Paris, quelle aubaine!

Gambetta et Jules Favre s'employèrent de toutes leurs forces à sa réalisation. Dans le Comité secret qui suivit la séance publique, Jules Favre prononça une philippique contre l'abandon dans lequel on laisserait le héros et son armée « par préoccupation dynastique. » Un membre de la majorité, Mathieu, de la Corrèze, voulut rassurer cette sollicitude patriotique. « Je m'étonne, dit-il, que M. Favre, si bien informé, ignore ce qui se passe à cette heure même. Hier l'armée se dirigeait de Châlons sur Paris, non dans un intérêt dynastique, mais pour sauver le pays. Hier, on ignorait, depuis les combats du 18, où en était Bazaine. On vient de recevoir de lui, à Reims, un courrier retardé par la difficulté des communications. Il appelle à lui Mac Mahon; il l'attend de pied ferme, dit-il, et Mac Mahon et l'Empereur qui, jusque-là, avaient obstinément résisté au ministre de la Guerre et au Conseil, sont décidés à marcher vers Metz. Le mouvement est vraisemblablement commencé à l'heure où je parle, et M. Favre a satisfaction. — Eh bien! répliqua Jules Favre, que le gouvernement le dise tout de suite, car c'est une honte de ne pas aller au secours de Bazaine. »

Uue dépêche de Mac Mahon annonçait, en effet, que son armée avait renoncé à couvrir Paris et s'était mise en marche vers Metz. Cet acte de démence stratégique, plus insensé que tous ceux qui avaient amené nos défaites précédentes, réjouit les cœurs de nos patriotes. Ainsi Jules Favre, Gambetta, Palikao, poussés par des passions opposées, nous conduisaient au même dénouement (23 août) (1).

Lorsque le détestable conseil donné par lui eut produit ses résultats effroyables, Jules Favre a reproché à Palikao de l'avoir écouté. Il a osé écrire : « Le seul plan qui parût raisonnable en

(1) Lettre de Mathieu du 18 octobre 1872. Un autre député, le comte de Latour, a raconté dans l'*Univers* le même fait : « Qui peut oublier Jules Favre dénonçant avec colère la retraite de Mac Mahon de Châlons vers Paris en la qualifiant de manœuvre dynastique? » Voyez la déposition de Rouher dans l'*Enquête*.

présence d'un ennemi dont on connaissait la hardiesse, consistait, en couvrant Metz, à faire replier nos armées sur la ligne d'opération la plus favorable à la défense de Paris. On pouvait ainsi disposer de deux cent mille hommes, les établir sur un terrain de bataille excellent et leur ménager une retraite sûre, qui avait l'inestimable avantage de fournir à la capitale une armée de secours. Mais en adoptant ce parti, il fallait ou abandonner l'Empereur ou le ramener à Paris dont on redoutait les ressentimens. Le ministère Palikao crut sans doute pouvoir sauver la couronne et le pays : en réalité, il sacrifia le pays à la couronne (1). »

On revint à la proposition de Kératry. Il la reprit et la soutint avec une extrême acrimonie. Il recommença véhémentement le thème ordinaire : « La nation expie vingt et un ans

(1) Lettre du général Le Gros, commandant la 83e brigade d'infanterie et la 3e subdivision du 6e corps d'armée, à Émile Ollivier : « Châlons, 11 août 1913. — Monsieur le Président, — je viens de lire votre dernier article dans la *Revue des Deux Mondes* sur la « Déposition de l'Empereur. » — Vous citez le commandant Vidal, vieux soldat de Crimée et d'Italie. C'est moi qui l'ai poussé à publier ses souvenirs de la « Campagne de Sedan, » parce que je les jugeais de nature à fournir à l'Histoire des données vécues et exactes. J'avais rédigé une courte préface dans laquelle je jugeais sommairement, comme elle le mérite, la combinaison abracadabrante, qui relève du vaudeville, par laquelle le général de Palikao, de funeste mémoire, avait la prétention d'assurer la jonction des armées de Metz et de Châlons.

« Vous avez mille fois raison de vous élever comme vous le faites contre les allégations audacieuses de ce pseudo-homme de guerre, qui agissait en face des armées allemandes victorieuses comme il l'eût fait contre les Chinois ! J'ai publié dans le *Journal des Sciences militaires* en 1895 une étude très objective et très positive, où je démontre irréfutablement que le plan (?) Palikao suivi à *la lettre* n'aurait pu que nous valoir *le 26 août un désastre analogue à celui qui nous attendait le 1er septembre à Sedan !*

« En 1905, le général Canonge me pria de résumer ce travail en une note qu'il a reproduite dans son Histoire de la guerre de 1870. Voulez-vous me permettre, sans amour-propre d'auteur, de vous en envoyer la copie? Vous verrez que les argumens qui la composent s'accordent pleinement avec la thèse que vous venez de soutenir si brillamment.

« Oh ! oui, en 1870, un grand chef au début, et nous battions sûrement les Allemands ! Il eût fallu vouloir, répartir les forces en vue du but et agir à fond sur le point choisi, dès le 29 juillet, sans s'arrêter aux doléances. On aurait cru vraiment que l'on entrait dans un désert où tout manquait. Il fallait passer outre, attaquer une des armées ennemies, la IIIe à mon avis, *du fort au faible;* puis on aurait avisé pour exploiter un succès certain. Même après Frœschwiller et Spickeren, tout pouvait se réparer avec du savoir-faire et de la décision. Hélas ! nous n'avions ni l'un ni l'autre !

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentimens de respectueuse sympathie,

« Général Le Gros. »

d'abandon entre les mains du pouvoir personnel, » et finit par ce cri révolutionnaire : « Dans ce moment-ci, croyez-moi, la France, compromise par les égaremens du pouvoir personnel, veut se sauver par ses propres mains. » *(Vive approbation et applaudissemens à gauche.)* Sur quoi Duvernois s'était levé et avait répondu : « L'honorable M. de Kératry a examiné la question qui nous occupe avec une modération à laquelle je rends hommage. » Avec de tels adversaires devant eux, pourquoi Messieurs de l'Opposition se seraient-ils gênés?

Toutefois Palikao perdit patience et parla comme il convient : « Il y a des Prussiens dans la population de Paris, et je puis vous le prouver. C'est donc contre l'ennemi extérieur et contre l'ennemi intérieur que nous dirigeons tous nos efforts, et nous ne cesserons que quand la patrie sera délivrée de l'ennemi intérieur. *(Vive approbation.)* Vous pouvez compter sur une fermeté inébranlable de ma part. J'ai en mains tous les moyens nécessaires contre les désordres qui pourraient se produire, et je réponds à la Chambre de la tranquillité de Paris. » *(Bravos et applaudissemens.)*

Jules Favre défendit avec âpreté l'argumentation de Kératry : « Je suis de ceux qui pensent que les malheurs de la patrie sont dus exclusivement au système politique auquel elle s'est confiée. Mais si cette opinion peut être combattue, ce que je reconnais, il en est une qui ne rencontrera pas de contradicteurs : c'est que ces malheurs sont dus à une direction fatale, dont personne, dans cette enceinte, ne voudrait prendre la défense, direction qui peut sans exagération se traduire par l'un ou l'autre mot : ineptie ou trahison ! *(Bruits divers. Laissez parler! laissez parler!)* Depuis que la Chambre est assemblée, la politique semble avoir subi une déviation singulière; il n'en est plus question. De telle sorte que la nation française ne sait pas pourquoi elle va mourir. »

De vives et nombreuses agitations, des cris : A l'ordre ! accueillent ces paroles. Plusieurs membres se lèvent et interpellent l'orateur : « Nous armons le pays, s'écrie Chevreau, et vous le désarmez par vos paroles. — Ne découragez pas l'armée ! » ajoute Palikao. Et avec colère : « Un ministre de la Guerre français ne peut entendre de telles paroles. » Il se lève, très animé, quitte la salle des séances. Les députés de la Gauche se demandent si le général ne va pas préparer un acte de répres-

sion; Bethmont se précipite à sa suite : « Est-il vrai que vous allez faire arrêter Jules Favre ? » Le général le rassure : il n'a pas un aussi noir dessein; son ministère n'est pas un ministère de coups d'État; il prie seulement l'honorable député d'engager Jules Favre à tenir compte de la gravité des circonstances et à modérer son langage.

Révolté de l'attitude de la Gauche, Buffet, dominant tout le débat de sa forte et éloquente parole, dit avec une solennité pathétique : « Le gouvernement parlementaire a, dans une grande crise, à faire ses preuves. Il faut qu'il prouve que, pendant la guerre, il est propre à défendre le pays, comme à discuter, dans la paix, ses intérêts. En présence de l'ennemi, malgré les divisions, malgré les partis qui peuvent exister, qui existent légitimement dans cette Chambre, c'est à nous, partisans de ce régime libéral, de montrer que nous avons un seul désir, une seule passion : l'union de tous les sentimens et de toutes les énergies vers un même but, vers un même résultat : chasser l'étranger. » (24 août.) Une acclamation enthousiaste accueille ces nobles accens, aussi sincères sur les lèvres du loyal orateur qu'ils l'étaient peu sur celles de tant d'autres. Mais l'assemblée ne demeura pas sous l'empire de ce sentiment, et revint vite à ses passions aveugles.

Thiers expliqua que, favorable aux propositions de Kératry, il les abandonnait pour éviter une crise ministérielle. Puis, rappelant que Duvernois avait invoqué l'intérêt des institutions, il poursuivit : « Je fais un sacrifice au pays et à la Chambre en ne portant pas la discussion sur ce sujet; mais je supplie qu'on ne fasse pas figurer ici un intérêt de ce genre. Nous savons tous aujourd'hui pourquoi la France combat; elle combat pour son indépendance; elle combat pour sa grandeur, pour sa gloire, pour l'inviolabilité de son sol. Tous, nous le savons, à gauche, au centre, à droite ; c'est éclatant comme la lumière, et tous nos cœurs battent à l'unisson quand vous parlez de ces grands, de ces sublimes intérêts de la patrie. Mais, de grâce, ne nous parlez pas des institutions : vous ne nous refroidirez pas, vous ne diminuerez pas notre zèle pour la défense du pays; mais, sans nous refroidir, vous nous frapperez au cœur en nous rappelant ces institutions qui, dans ma conviction à moi, sont la cause principale, plus que les hommes eux-mêmes, des malheurs de la France. » *(Bravos et applaudissemens à gauche. Rumeurs au*

centre et à droite.) « Triste séance, écrivait le président Bonjean; au fond, c'est toujours la question de déchéance qui se reproduit sous diverses formes. La Gauche ne veut pas sans doute le succès des Prussiens, mais elle ne veut pas non plus que la victoire, qui couronnera les immenses efforts que fait la France, tourne au profit de la dynastie napoléonienne qu'elle veut évidemment renverser. »

VII

Le gouvernement n'en continua pas moins ses avances malheureuses à la Gauche et au Centre gauche. Les amis de Thiers reprochaient aux ministres de ne l'avoir pas appelé dans le Comité de défense de Paris, bien que l'offre formelle lui en eût été faite, on l'a vu le 23 août. Thiers lui-même dit le 26 août : « Si le gouvernement a besoin du dévouement de n'importe lequel d'entre nous, quelque périlleux que ce dévouement puisse être, il sait bien que nous sommes gens d'honneur, et qu'il n'y en a pas un seul d'entre nous qui reculera devant le péril. Quelle que soit la difficulté matérielle ou politique qu'il faille braver, quand le gouvernement nous appellera patriotiquement, nous répondrons patriotiquement aussi. » *(Oui, oui, bravo!)*

Le gouvernement ne laissa pas tomber cette parole à terre. Dès le lendemain (27 août), paraissait au *Journal officiel* un décret qui appelait Thiers au Comité de défense des fortifications en compagnie de trois autres députés, Daru, Dupuy de Lôme, Talhouet. Thiers, cette fois, ne refusa pas, mais c'était de la Chambre seule qu'il voulait tenir son mandat. Dès l'ouverture de la séance, il monta à la tribune et déclara qu'averti par l'*Officiel* seulement de sa nomination, il ne croyait pas pouvoir accepter une tâche pareille sans une délégation du Corps législatif. « Nous vous demandons tous d'accepter, » dit Thoinnet de la Turmelière. De toutes parts on s'écria : « Oui! tous! tous! c'est le vœu de tout le monde. » — « Je crois devoir constater, dit le président Schneider, que cette manifestation vient de tous les côtés de la Chambre. » Les amis eussent voulu un vote formel. Schneider fit remarquer qu'une acclamation partie de tous les bancs de la Chambre rendait un vote superflu. L'apparence fut sauvée, et Thiers ne parut tenir son mandat que du Corps législatif.

Mise en train par ce nouveau succès, la Gauche voulut alors accroître la situation du gouverneur de Paris qu'elle considérait déjà comme son chef, et demanda « que le recrutement et l'armement de la garde nationale de Paris fussent dans ses attributions exclusives : il lui paraissait indispensable que le général Trochu eût les pouvoirs dont il avait besoin pour avoir à sa disposition dans la garde nationale le nombre d'hommes qu'il croira nécessaire à la défense du pays. »

Palikao, piqué au vif, se fâcha et le prit de très haut. D'un ton sec il riposta : « La position du général Trochu, d'après tous les règlemens, n'est qu'une position militaire et nullement une position administrative. La délivrance des armes se fait par l'administration de la Guerre et je n'admettrai jamais qu'un de mes inférieurs, placé sous mes ordres, usurpe les fonctions que je dois remplir. » *(Nombreuses marques d'approbation.)* Quoique la Gauche, sentant qu'elle s'était avancée trop tôt, eût essayé de le désarmer en le couvrant de complimens, Palikao, agacé par ce début, se montra encore moins condescendant, lorsque Emmanuel Arago lui demanda : « A quelle distance les armées prussiennes sont-elles de la capitale ? » — « Si, pendant que je suis ministre de la Guerre, répondit-il sèchement, un officier, de quelque grade qu'il soit, commettait l'indiscrétion que l'on me demande de commettre, je le ferais fusiller. » *(Vive approbation et applaudissemens.)* Il quitta la Chambre cette fois encore avec un fracas de mauvaise humeur, et, dans la salle des conférences, se répandit en lamentations sur les pertes de temps auxquelles le condamnaient « ceux qui se gargarisaient de paroles sonores. »

Les députés irréconciliables, qui ne laissaient pas d'être de temps à autre inquiets des conséquences de leurs agressions, se demandèrent de nouveau si l'heure du coup d'État n'avait pas cette fois sonné. Ils interrogèrent Duvernois, Brame, Jérôme David surtout, réputé un foudre de guerre, ne rêvant qu'actes de vigueur. Ce fut à qui se montrerait le plus rassurant. Duvernois donna sa parole d'honneur qu'il ne consentirait jamais à un coup d'État. Brame fut d'une magnanimité magnifique : « Je vous ai fait préparer des appartemens chez moi, venez-y ; on n'osera pas aller vous prendre chez un ministre. » Jérôme David garantit que le ministère ne songeait pas à un coup de force, et que « si la moindre disposition dommageable à la liberté de

l'un des membres de la Chambre était proposée, il s'y opposerait de tout son pouvoir. » Rassurés, les conspirateurs continuèrent sans trouble leurs agissemens.

Les propositions insensées se succédèrent sans interruption. Jules Ferry demandait la liberté du commerce des armes et, à la Commission qui la lui refusait, il répondait : « L'officiel ne sauvera pas la France, la France ne se sauvera que par elle-même. Si on hésite à rendre libre la fabrication des armes de guerre, c'est que l'on craint que ces armes ne tombent entre les mains des ennemis du gouvernement; que l'on dise cela et que l'on sache que, enfin, s'il y a quelque chose qui paralyse la défense nationale, c'est l'intérêt dynastique. » *(Dénégations au centre et à droite.)* (25 août.) Gambetta, Barthélemy Saint-Hilaire continuèrent à déposer une série de pétitions demandant, les unes que : « comme tous les citoyens valides, les séminaristes, abbés, moines, frères, fussent appelés à défendre le sol de la patrie menacée, » les autres protestant contre les opérations des conseils de revision. Glais-Bizoin réclamait l'élection de tous les officiers de la garde nationale (29 août); Raspail, au nom des épouses, des mères, des filles, au nom de la justice, au nom de la France, au nom de l'Humanité, proposait l'amnistie générale de tous les délits politiques et délits de presse (31 août). Jules Favre s'indignait que les honorables citoyens de Belleville ne fussent pas encore armés et qu'on accueillît par des rires et des murmures leurs réclamations patriotiques : un commandant de bataillon leur avait déclaré qu'ils n'auraient pas de fusils! Jules Favre exigeait justice immédiate de l'injure adressée à de tels patriotes. « Que le sang français, s'écriait Gambetta, retombe sur ceux qui ont refusé d'armer les citoyens! — Oui, c'est une trahison! » ajoutait Jules Favre. (30 et 31 août.)

Kératry proposa de charger le Comité de défense de reviser d'urgence les nominations des officiers de la garde mobile (31 août) : « Beaucoup de ceux qui avaient été nommés manquaient de l'expérience nécessaire pour conduire les hommes au feu; leur nomination avait été un acte de favoritisme; laisser continuer ces erremens, c'était envoyer les gardes mobiles à la boucherie. » Dans l'histoire parlementaire, il n'y a rien de plus médiocre, de plus décousu, de plus niais, de plus honteux, de plus déshonorant que ces dernières séances du Corps législatif.

Un jour, Thiers n'y avait plus tenu et avait protesté : « Toutes les propositions qui viennent d'être faites sentent l'agitation; restons calmes. » (26 août.)

Les ministres répondaient en se morfondant en humilités sentimentales et en parlementarisme à outrance. Ils s'indignaient qu'on pût suspecter des hommes si respectueusement soumis aux volontés du Parlement et qui n'avaient d'autre préoccupation que de mériter sa confiance : ne suffisait-il pas qu'un orateur dénonçât un préfet ou un maire, pour que, sans même l'entendre, *ab irato*, on le destituât (1)? Ne donnait-on pas des armes à qui les demandait? Pourquoi, dès lors, des paroles provocatrices et amères, pourquoi ces perpétuelles questions qui les détournent de leur premier devoir, le salut de la patrie? La majorité applaudissait les ministres, sanctionnait toutes leurs propositions, les comblait de votes de confiance. Mais, en même temps, elle écoutait avec patience, parfois avec encouragemens, et même avec une complaisance chaque jour plus sensible, les sorties, les extravagances, les violences de la majorité morale.

Les ministres tentèrent de se soustraire au supplice d'être perpétuellement sur la sellette en ne paraissant plus à la Chambre et en s'y faisant représenter par le plus incolore d'entre eux, Grandperret. Précaution inutile. On leur faisait transmettre les questions et force était de venir répondre. Alors ils essayèrent d'adoucir les assaillans en louant leur beau langage et leur modération (2); les coups de trique ne devinrent que plus violens (3). Vainement, encore, sacrifiaient-ils la France dans la crainte d'être soupçonnés de défendre la dynastie; on ne cessa de leur reprocher d'être uniquement préoccupés des intérêts dynastiques. Vainement, dans l'espérance de n'être pas inquiétés, livraient-ils au parlementarisme les droits primordiaux de tout pouvoir exécutif; on les accusait de lui témoigner une profonde antipathie.

La haine ne désarmait pas. A la Chambre, au dehors, dans tout le monde politicien, elle s'étalait de plus en plus. On ne cachait plus « qu'on verrait avec satisfaction les humiliations qui

(1) Préfet de Nancy le 23 août; maire d'Épernay le 29 août.

(2) Jérôme David sur Gambetta.

(3) Ce sont dans leurs propres termes les sentimens exprimés par le colonel Chaper dans l'enquête parlementaire.

pourraient être infligées à l'Empire, odieux par son origine et ses allures à la plupart des honnêtes gens. »

Boissier, l'orateur des clubs révolutionnaires, élu capitaine de la garde nationale à la fin de 1870, disait dans sa profession de foi : « Oui, citoyens, je n'hésite pas à le déclarer, mon plus ardent désir était la défaite de l'armée impériale, car son succès eût suspendu, pour longtemps encore, la légitime possession de nos droits. » Humbert, toujours violent, épouvantait Turquet par ses théories révolutionnaires. « Il faut encore une défaite, disait Humbert, encore une! » Et les larmes lui venaient aux yeux pourtant, car il eût préféré la victoire; seulement, l'Empire! voilà quel était l'ennemi. »

Duvernois finit cependant par se révolter d'être ainsi conduit au gibet, ayant au cou une corde qu'à chaque pas on serrait un peu plus fort. Le 1er septembre, trouvant Chevreau dans son cabinet, en compagnie de Pietri, il lui dit négligemment : « Je suis un homme d'aventure, ce qui est parfois utile; si nous n'arrêtons pas les autres, ils nous arrêteront; Pietri, si on lui donne les ordres, les exécutera; qu'en pensez-vous? » Chevreau pâlit et sortit de son cabinet sans même répondre. Une autre fois, Persigny, accompagné de l'ancien préfet de police Boittelle, se rend chez Chevreau et lui dit : « Trochu trahit; un jour qu'il viendra aux Tuileries, jetez-le dans un cabinet, faites-le conduire à Vincennes; le lendemain, criez dans les rues : « La trahison de Trochu! » et renvoyez la Chambre. » Chevreau se récria et se voila la face.

Loin de se prêter à arrêter quoi que ce soit, le ministère accepta d'achever la désorganisation gouvernementale en introduisant la démagogie dans la garde nationale. Jusque-là, sous la surveillance vigilante du général d'Autemarre, commandant en chef, malgré les clameurs de la Gauche, on avait apporté une grande circonspection à inscrire sur les contrôles et à distribuer les armes; peu à peu on se relâcha et on finit par incorporer et armer, non seulement des volontaires sur la qualité desquels on ne se renseignait pas assez, mais des individus qui, en tout autre temps, eussent été rejetés avec mépris. On distribua huit mille fusils par jour, et trente mille repris de justice se glissèrent de la sorte dans les rangs. Lorsqu'on eut ainsi lâché la bride, le général d'Autemarre ne voulut pas prendre la responsabilité de l'avilissement de sa troupe, il donna sa démission.

(29 août.) Le général de La Motte-Rouge, troupier aussi simple que brave, accepta de prendre sa succession.

La garde nationale ayant à sa tête un général moins inflexible, les anciens officiers, qui ne se sentaient plus soutenus, annoncèrent qu'ils se rendraient au ministère de l'Intérieur en corps pour déclarer que, ne voulant pas paraître moins investis de la confiance publique que leurs collègues élus, ils apportaient leur démission. Chevreau manda le général Trochu, on lui montra les conséquences de cette dernière dislocation, et, comme lui seul était encore investi de quelque autorité et que, d'ailleurs, accepter ou refuser les démissions rentrait dans son office, on le pria de les refuser par la raison qu'on ne donne pas sa démission devant l'ennemi. Trochu le promit. Par conséquent, lorsque les officiers se présentent, Chevreau les lui renvoie, leur annonçant que le général repoussera leurs démissions. Quelle n'est pas sa surprise et celle de ses collègues d'apprendre le lendemain que les démissions ont été acceptées! Chevreau demande avec vivacité à Trochu les motifs de ce revirement. Celui-ci répond tranquillement que le matin il était de son avis, mais que les officiers lui avaient donné de bonnes raisons le soir et qu'il s'y était rangé.

Le lendemain, le gouvernement venait docilement (2 septembre) demander à la Chambre d'ordonner les élections d'officiers même dans les bataillons déjà organisés, consacrant ainsi, par une suprême faiblesse, ce que Glais-Bizoin lui avait demandé pour lui infliger une humiliation. « Sans souci du péril national, pour faire la cour à ces républicains de profession dont il allait avoir besoin (1), » le complaisant Dréolle, toujours prêt à rédiger n'importe quel rapport, sauf à le désavouer ensuite, proposa l'adoption et la motiva ainsi : « Les dangers d'une désorganisation ne sont pas à redouter, et c'est une bonne chose de revenir au principe de l'élection et d'en généraliser l'application. »

Le résultat de ces élections fut tel que les uns l'avaient espéré et les autres craint. Les hommes d'ordre, inconnus à la foule, furent écartés, et les grades furent attribués aux marchands de vin ou à leurs protégés : parmi les élus, on découvrit quelque part un souteneur de filles qu'on dut éliminer (2).

(1) Déposition du colonel Chaper.
(2) *Id.*, *Ibid.*

VIII

Maintenant, les voies sont de tous côtés ouvertes à la révolution. Son armée est constituée, outillée, commandée par des chefs dignes d'elle. Que la défaite prévue soit annoncée, l'écroulement impérial s'opérera sans obstacles.

L'heure de cette défaite, allait sonner. Ce n'était pas le simulacre du Comité de défense qui pouvait en conjurer les effets. Ce comité n'avait aucun pouvoir de décider quoi que ce fût, ni même de donner son avis sur la direction générale de la guerre ; son mandat était spécialement limité à la mise en état des fortifications de Paris : il rendait compte au gouvernement chaque jour de ce qu'il avait fait la veille, et son compte rendu autographié était délivré à chacun des ministres. Les réunions se tenaient dans la soirée et se prolongeaient jusque vers minuit. Parfois une discussion technique s'engageait, comme le 27 août, par exemple, où l'emplacement d'une pièce fut débattu avec le maréchal Vaillant. Le plus souvent, l'office spécial du Comité épuisé, on s'entretenait des faits généraux de la guerre. Trochu pérorait et récriminait. Le maréchal Vaillant répliquait vertement : « Quand un peuple est malheureux, disait ce noble vieillard, il lui faut une victime, un bouc émissaire : il a choisi Le Bœuf. Les reproches qu'on lui adresse sont injustes, exagérés. S'il avait fallu attendre que les banquiers et les industriels du Corps législatif eussent voté tous les fonds nécessaires à la mise en parfait état de toutes nos places, à l'approvisionnement complet de tous nos arsenaux, en vue de toutes les éventualités non seulement possibles, mais fantaisistes, c'était se condamner à demeurer à tout jamais dans l'état d'humiliation auquel nous avait déjà réduits notre inaction après la bataille de Sadowa. Ce n'était pas possible. Aujourd'hui même que la France est vaincue, je dis que la situation qui vous avait été faite après Sadowa n'était plus tenable; la France ne pouvait pas l'endurer plus longtemps; la Prusse du reste désirait la guerre et nous y a provoqués. Ceux qui l'ont déclarée ne méritent aucun reproche. Il la fallait tôt ou tard; on a cru les circonstances favorables: on s'est trompé, puisque nous sommes battus, mais après tout, la valeur de nos soldats ne s'est pas démentie, et notre défaite est encore glorieuse (1). »

(1) Notes du maréchal Vaillant.

Lorsque la marche de Mac Mahon vers Bazaine fut connue, Thiers en fit l'objet des reproches les plus véhémens et des pronostics les plus lugubres. « Les Prussiens, disait-il, ont eu le temps d'envelopper l'armée de Metz ; entre cette armée et Paris, il y a un mur d'airain formé de plus de 300 000 hommes impossible à percer. Le seul résultat qu'on obtiendra, c'est de perdre inutilement nos dernières forces organisées. Vous avez un maréchal bloqué, vous en aurez deux. » Chabaud-Latour et surtout Trochu appuyaient ces prophéties de malheur trop fondées. Le maréchal Vaillant défendait Palikao comme il avait défendu Le Bœuf. Les raisons stratégiques sérieuses lui manquant, il en était réduit à l'argument sentimental de la Cour : Bazaine devait être secouru à tout prix ; en essayant de le dégager, on obéissait à un devoir étroit, à un sentiment patriotique. Et c'était tout ce qu'il trouvait à répondre à Trochu, qui, dès le premier instant et quand tout pouvait encore être sauvé, avait vu et signalé les conséquences inévitables de la funeste décision.

Le 3 septembre, au Comité, on se chamaillait plus que de coutume, quand Jérôme David qui, sans oser le dire, partageait maintenant l'opinion de Thiers sur la stratégie qui nous menait à Sedan, lui saisit la main et lui dit à l'oreille : « Monsieur Thiers, n'insistez pas ; je vous parlerai tout à l'heure. » Thiers s'arrêta aussitôt. La discussion tomba. Dès qu'ils furent dehors, Jérôme David, entraînant Thiers, lui dit : « L'Empereur est prisonnier ; Mac Mahon est blessé mortellement ! »

Quelques heures plus tard, mon ami Henry Darcy, homme éminent par le caractère autant que par l'intelligence, descendait le faubourg Saint-Honoré, après avoir lu au ministère de l'Intérieur, au milieu d'un grand concours de curieux, la dépêche officielle affichée qui annonçait notre affreux désastre. Il croise trois des *leaders* de la Gauche, deux d'âge mûr, un moins ancien dans la carrière. A ce moment, un jeune homme chevelu, arrivant lui aussi du ministère, accoste ces messieurs et leur dit la nouvelle. Les deux aînés baissent les yeux sur le trottoir avec un sourire discret, le plus jeune fait un saut en l'air et chante : Cocorico !

Et, d'Angleterre, Edgar Quinet écrivait : « Nous rentrons en France au bruit joyeux du canon de Sedan qui nous annonce la délivrance ! »

ÉMILE OLLIVIER.

Mme DE STAËL ET M. NECKER

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

IX[1]

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DE M. NECKER

I

M. Necker était tombé malade le 30 mars. Il mourut le 9 avril. Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, et presque jusqu'à la veille de sa mort, il continua d'adresser à sa fille, par chaque courrier, des lettres où l'expression d'une tendresse non moins profonde que celle qu'elle lui portait, alternait avec les nouvelles et les bruits de Paris ou de Genève que, pour satisfaire à l'ardente curiosité de Mme de Staël, il ne cessait de lui transmettre. De ces lettres j'extrairai ces derniers fragmens qui achèveront de faire connaître l'homme privé et lui vaudront peut-être quelque retour d'une sympathie et d'une estime que les injustes violences des partis extrêmes ont enlevées à l'homme public.

Genève, 3 mars.

Je n'ai pas pu recevoir une nouvelle lettre de toi depuis le dernier courrier. Je n'ai pas pu relire encore celle du 23 février au moment où

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril, 1er décembre 1913, 1er mai, 15 mai et 1er juin 1914.

une lettre de moi fit cesser tes inquiétudes. Cette lettre m'a trop ému; je la reprendrai incessamment.

Tu es peut-être à l'heure qu'il est bien près de Berlin et je détourne de toi et de moi toute idée triste. Il me semble que c'est un moyen de te faire mieux jouir de ta nouvelle position, et j'espère que tout ira bien. Ah! comme je le désire!

Ma santé va de mieux en mieux; je n'ai plus trace de rhume et mes nuits se rapprochent de l'état naturel. Ce serait bien le moment de te gronder un peu sur tes alarmes exagérées, mais je ne veux rien faire de tout cela par écrit. Dis mille choses tendres pour moi au bon Auguste. Ce que tu me dis de sa petite sœur prise comme un augure est charmant.

Mars, sans date.

On vient de m'apporter ton portrait, je l'ai bien regardé et je le regarderai (1). Mme Rilliet crie : Parfait, parfait, pour la ressemblance, et moi je trouve qu'on me l'a un peu gâté et qu'on a substitué, je ne sais comment, une teinte mélancolique à l'air animé qu'il avait.

Je crois bien en effet, pauvre petite, que tu aurais eu trop à faire si l'on t'avait eue à sa disposition pendant le carnaval. Ces grands plaisirs d'ailleurs ont leur monotonie comme les autres. Enfin le début est si beau que j'ai peur des rabais si communs dans la vie, mais c'est trop tôt que ce retour à la tristesse dont ton post-scriptum, en revenant du bal, donne le soupçon. Combien de choses nouvelles seront entrées dans ta tête pendant ce voyage d'Allemagne! Je regrette bien d'avoir si peu voyagé.

. . . . . .

On ne se contient pas à Genève sur le procès et le jugement du duc d'Enghien. On ne sait pas encore dans ce moment si la sentence a été exécutée. On doit être bien scandalisé en Europe des instructions données par le gouvernement d'Angleterre à son ministre à Munich (2). On se demande aussi comment tous ces écrits ont passé entre les mains du gouvernement de France et l'on croit qu'aujourd'hui comme autrefois il y a en Allemagne des directeurs de poste gagnés. Le duc d'Enghien efface dans ce moment tous les autres intérêts. M. Nat (?), dans son ardeur, voulait, je ne sais pourquoi, t'écrire sur ce sujet; je l'en ai empêché en lui disant positivement que tu ne te mêlais plus de politique.

Adieu, ma chère Minette. Redouble de circonspection de tous les genres avec les grands personnages qui feront ta société. Il n'y a point avec eux de *(mot illisible)* sans bruit. Adieu.

(1) En plus du portrait classique de Gérard, qui a été fait après la mort de Mme de Staël, il y a à Coppet quatre portraits à l'huile de Mme de Staël : un portrait du peintre genevois Massot où elle semble avoir de vingt-cinq à trente ans, un petit portrait de Mlle Gérard où elle est représentée avec sa fille Albertine, une réduction de la main même de Mme Lebrun du grand portrait qui est au musée de Genève, enfin un grand portrait en pied d'un peintre inconnu. C'est probablement de celui-là que parlent M. Necker dans cette lettre et Mme de Staël dans une lettre précédente où elle dit n'avoir promis pour ce portrait que 250 francs.

(2) Allusion à l'affaire du ministre anglais Drake. Voir l'article précédent.

Mardi, 27 mars.

J'ai reçu, chère amie, avec un bien grand plaisir tes deux premières lettres de Berlin du 10 et du 14. On ne pouvait rien demander de plus en accueil et en distinctions. Tout cela est bon à communiquer aux amis et aux ennemis et j'agis, j'agirai pour ma part dans ce sens. Je ne vois que des gens à qui cela fait plaisir et ils m'ont paru enchantés de ta réponse à un aimable compliment.

Pardon si l'on te parle d'une ressemblance avec moi. C'est bien bête et de plus très faux. Que M. Townsend, que je me rappelle fort bien avoir vu à Berne, ait changé de visage tant qu'il voudra, le tien est resté le même.

Toutes les arrestations ne sont pas sorties d'un certain cercle, et même, elles ne consistent en aucune personne connue, excepté celles nommées dans les gazettes. Les autres incarcérés sont des hommes ou tarés ou obscurs. On prétend que successivement il en est venu jusqu'à six cents d'Angleterre. On a pu les compter à mesure qu'ils arrivaient, car le complot était suivi dès l'Angleterre à la faveur de la vigilance merveilleuse du Consul. On dit, mais ceci ne me semble pas également positif, que M. d'Enghien était un homme principal dans la conspiration. Il est sûr, comme tu l'auras appris, qu'il a été arrêté à Ettenheim, avec toutes les personnes qui étaient chez lui. On croyait y trouver Dumouriez, mais il n'y était pas. On persiste à croire qu'il est ou qu'il a été en France. Mais il y a, ce me semble, incertitude. Les deux personnes qui donnent le plus de renseignemens sont les deux jeunes Polignac.

Les infortunés ne sont point effrayés, dit-on, mais c'est par légèreté. Réal (1) leur disait : « Si vous n'aviez aucune réserve et que vous fissiez connaître sans interruption tout ce que vous savez, on ne serait pas obligé de vous faire venir ainsi souvent chez moi accompagnés de gendarmes, ce qui doit vous être désagréable. — Point du tout, Monsieur le Conseiller; nous nous ennuyons beaucoup dans la prison où nous sommes et nous sommes fort aises de venir vous voir. » Et en parlant des regrets qu'ils ont eus de s'être engagés dans cette affaire quand ils l'ont vue si mal organisée, ils ont dit : « Si nous avions prévu tout cela, nous nous en serions retournés tout de suite et nous vous aurions dit en nous en allant : Régnez sur ces rivages. » On croit voir à ces récits la scène de Châteauvieux faisant l'émigré, mais on finit par de la tristesse et par de sombres réflexions générales, en songeant que ces jeunes gens encore ainsi confians sont néanmoins dans une situation bien critique. Il est très certain que Moreau a écrit une lettre de regret et qu'il demande au Consul de ne pas le faire comparaître devant un tribunal. Le Consul lui a répondu que s'il avait reçu sa lettre dix jours plus tôt, il aurait obtempéré à sa requête, mais qu'il était trop tard. Cette lettre de Moreau sera, dit-on, jointe à la procédure.

Il sera donc jugé et il y aura preuve, dit-on, de ses entretiens avec Georges et Pichegru. On croit que, s'il était condamné capitalement, le

(1) Le conseiller d'État Réal avait été chargé de l'instruction du procès de Cadoudal et de Pichegru.

Consul exercerait envers lui son droit de grâce. Quelle situation pour un homme tel que Moreau et dans quel précipice il s'est laissé jeter! Tout était bête et archibête dans ce complot. C'est le résultat évident de ce qu'on apprend.

Pichegru a été livré pour 50 000 écus par l'ami qui l'avait retiré chez lui. Il a donné la nuit la clef de sa chambre à la police et six hommes vigoureux sont entrés inopinément et, quoiqu'ils se soient jetés à l'improviste sur Pichegru, il s'est défendu comme un lion.

Il y a, comme il est juste, un intérêt général pour le Consul, pour ce gardien du repos public. On prétend que, lors même que, pour le malheur de la France, les conspirateurs auraient réussi dans leur funeste projet d'enlèvement ou d'assassinat, ils n'auraient rien obtenu pour leur but principal et que Cambacérès avec les 20000 hommes qui sont à Paris aurait soutenu un gouvernement absolument étranger à la famille royale et qu'il n'y a en général aucune chance possible pour ce qu'on appelle la contre-révolution et cette opinion me paraît appuyée de beaucoup de détails. Il me paraît hors de doute que le gouvernement anglais avait connaissance de tout le complot et il l'a sanctionné au moins par de l'argent. Qu'il est bête, ce gouvernement! C'est le moins qu'on puisse dire. L'affaire de la descente n'est pas abandonnée, il s'en faut bien, et ce qu'on dit des préparatifs est merveille et fait un honneur infini au génie de Bonaparte. On assure que la Russie ne veut pas qu'on envahisse l'Angleterre, mais le gouvernement français pourrait aller si vite qu'aucune opposition ne fût de saison. Au reste, il y a une chance de paix sous un nouveau règne, s'il est ouvert en Angleterre comme l'état du Roi le rend probable. On dit que Nelson sera pris pour dupe dans les mouvemens de la flotte de Toulon et, en général, c'est beaucoup la destinée des Anglais quand ils disputent avec le maître à tous, l'habile Consul.

On fait courir le bruit que Acton, le premier ministre de Naples, a été arrêté au nom de la France et on va plus loin encore dans tous les propos vagues que l'on répand. Que de troubles encore en Europe! La sagesse de la cour de Berlin dont tu es déjà frappée lui fera prendre, je n'en doute point, le meilleur parti au milieu de l'orage. On parle d'alliance entre elle et la France, mais je ne veux pas que tu m'en parles par conjecture, car il faut que tu te tiennes à l'écart de tout intérêt politique et que tu vives de tes goûts d'esprit.

Tu fais un magnifique portrait de la Reine et qui répond à sa réputation. Je suis fort aise que tu l'as louée beaucoup ainsi que le Roi, c'est une des meilleures preuves que tu es contente de leur accueil.

Je ne puis écrire plus longtemps; à un autre courrier le reste.

Cette lettre, plus longue que ses lettres ordinaires, est la dernière que M. Necker ait écrite en pleine possession de ses facultés. On l'y retrouve bien tel qu'il était, affectueux, judicieux, mesuré dans l'expression de ses sentimens et équitable dans ses jugemens. L'exécution du duc d'Enghien lui avait causé une profonde horreur. « Comment aller vers ce sang? »

écrivait-il dans une autre lettre à propos du dessein qu'avait formé Benjamin Constant de se rendre à Paris. Mais on aura remarqué l'admiration avec laquelle il continue à parler du Premier Consul, malgré les griefs qu'il aurait été en droit de concevoir depuis l'exil de sa fille, et la sévérité avec laquelle il juge les entreprises tentées contre celui qu'il continuait à considérer comme *l'homme nécessaire*. Avant de raconter comment il a reçu la mort, je voudrais montrer de quel œil il envisageait à l'avance le redoutable passage, et comment il s'y était préparé.

II

M. Necker était de nature profondément religieuse. Il avait été entretenu dans ces sentimens par sa femme, fille d'un pasteur vaudois. Tous deux étaient chrétiens d'éducation et de sentiment, mais leur piété prenait surtout la forme d'un déisme attendri, et leurs prières s'adressaient moins fréquemment au Christ qu'à Dieu lui-même. De même, leur langue religieuse s'inspirait davantage de la Bible que de l'Évangile. Dans les prières que j'ai retrouvées dans les papiers de Mme Necker et dont j'ai publié quelques-unes, prières très belles, très ardentes, très pathétiques même, le nom du Christ n'est pas une seule fois prononcé (1). Les œuvres religieuses de M. Necker, car ce financier, ce ministre de l'ancien régime a laissé des œuvres religieuses, présentent le même caractère. Dans l'intervalle de ses deux ministères, il avait composé un ouvrage de philosophie. Il avait songé d'abord à lui donner pour titre : *De l'existence de Dieu*. Puis il avait réfléchi qu'il était préférable de l'intituler : *De l'importance des idées religieuses*, trouvant « que ce titre se rapprochait plus de ses premières occupations et semblait indiquer les vues d'un homme d'État. » « Il faut donc, ajoutait avec indignation Germaine Necker dans son Journal de jeunesse (2), obtenir des hommes la permission de les entretenir de l'éternité en leur parlant du présent, et ils appelleraient vain et inutile tout ce qui n'aurait que l'âme et l'immortalité pour objet. » Cet ouvrage, qui allait à l'encontre des idées philosophiques du temps, avait eu peu de succès.

(1) *Le salon de Mme Necker*, t. II, chap. Ier. *Les Journaux de Mme Necker*.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 173.

Dans sa retraite de Coppet, M. Necker était revenu aux études philosophiques et religieuses, et il y avait consacré une partie de son temps. Une partie seulement, car, durant les premières années, son âme n'était pas assez apaisée. Il avait conservé un assez vif ressentiment de l'ingratitude dont, à son sens, il avait été victime, et il s'était appliqué tout d'abord dans un ouvrage intitulé : *De l'administration de M. Necker par lui-même*, à défendre les actes de son ministère, non sans diriger même d'assez vives critiques contre ceux qui l'avaient combattu ou mal soutenu. Souvent j'ai été étonné que ceux qui mènent une si vive campagne contre le mouvement de 89 n'aient pas tiré plus souvent argument de cet ouvrage de M. Necker, car nulle part on ne trouverait une critique plus acerbe de l'œuvre de la Constituante. Il ne se désintéressait pas non plus de ces questions de finance et d'administration qui avaient tenu une si grande place dans ses préoccupations, et il leur consacrait plusieurs ouvrages, entre autres celui qu'il a intitulé : *Dernières vues de politique et de finances*, et qui n'était pas, on se le rappelle, sans avoir quelque peu contribué à la disgrâce de Mme de Staël. C'est qu'il ne pouvait pas non plus se désintéresser complètement du pays qu'il s'était efforcé de servir, auquel il était demeuré attaché et où il savait que sa fille désirait vivre. Cependant, des pensées plus graves avaient repris empire sur lui et il avait publié en 1800, en deux volumes, un *Cours de morale religieuse*.

Dans la préface de ces deux volumes, M. Necker indique le point de vue auquel il s'est placé pour les écrire. C'est à la France surtout qu'il a pensé, car « les idées religieuses, un des premiers élémens de l'harmonie sociale, sont peut-être plus nécessaires à cette nation qu'à tout autre peuple. » Rien ne manque à cette nation dont il fait un magnifique et en même temps judicieux éloge. La nature lui a prodigué tous les dons : riche sol, beau climat, air suave et tempéré, situation au centre de l'Europe et en même temps communication avec les extrémités du monde à la faveur des mers qui baignent ses rivages. Elle lui a prodigué en même temps « les richesses du domaine moral : esprit inventif, pénétrant, animé ; la patience unie au courage, l'oubli si prompt après les peines, et, en modèle aux autres peuples, toutes les parures de la grâce et de l'imagination. » Mais la religion lui est plus nécessaire qu'à tout autre

peuple pour contenir son ardeur, régler ses mouvemens, et, les autorités anciennes devant lesquelles elle avait l'habitude de s'incliner ayant disparu, la religion demeure la seule à laquelle elle puisse obéir.

L'ouvrage lui-même est un recueil de discours ou plutôt de véritables sermons. M. Necker dit en effet dans la préface qu'il avait supposé, « par une fiction permise, qu'un pasteur d'un âge avancé prononçait les discours dont cet ouvrage formait la réunion. » Poussant la fiction jusqu'au bout, il allait jusqu'à imaginer qu'un de ces sermons, celui sur l'amour conjugal, était prononcé par lui-même dans le temple de Coppet dont il suivait régulièrement les exercices (1). Chaque discours, — il y en a vingt-huit, — a pour sujet un point de morale, mais est précédé d'un texte approprié. La plupart de ces textes sont tirés de la Bible dont on sent que M. Necker avait fait une lecture approfondie, car des citations non seulement des Psaumes, mais du Pentateuque ou des Livres Sapientiaux, entre autres de l'Ecclésiaste, y reviennent continuellement. Très peu de textes sont tirés de l'Évangile, bien que l'un des derniers discours, qui est en quelque sorte la conclusion des précédens, soit consacré à l'exaltation de la religion chrétienne. Inutile de dire que ces discours, ces sermons plutôt, inspiraient à Mme de Staël une profonde admiration. Elle y voyait le plus puissant des réconforts contre les épreuves de la vie. Lorsque Christin, ce jeune Neuchâtelois auquel elle s'était intéressée, fut arbitrairement emprisonné par l'ordre du Premier Consul, elle lui fit parvenir le *Cours de Morale religieuse*, comme on ferait parvenir à un prisonnier la Bible ou l'Évangile, et Christin la remerciait en ces termes : « Le respect que m'inspire son auteur, la belle âme qui a dicté les discours et le style enchanteur de tout ce qui sort de cette plume vraiment unique m'assurent que ce livre va être pour moi une source de consolation et de plaisir (2). »

Sans partager l'admiration un peu excessive de Mme de Staël, il faut reconnaître qu'il y a dans ces discours d'assez belles

(1) Frappé de ce que le culte protestant, tel qu'il était pratiqué en Suisse, présentait d'un peu froid, M. Necker avait, dans un de ses écrits, tracé le plan d'une liturgie où le sermon aurait alterné avec des chants et des prières. Cette liturgie ressemble beaucoup à celle qu'ont adoptée certaines églises protestantes.

(2) Archives de Coppet. Cette lettre a été citée par M. Fréd. Barbey dans l'étude qu'il a consacrée à Christin et Mme de Staël dans son intéressant ouvrage : *Au service des Rois et de la Révolution*, p. 150.

choses. La langue en est un peu pompeuse, défaut qui d'ailleurs était celui du temps, mais certains passages ne manquent ni d'éloquence ni d'élévation. Je citerai, en particulier, celui-ci tiré d'un discours sur la mort dont le texte est emprunté à l'Ecclésiaste : « *La vie n'a point de défense, quand il faut aller au tombeau.* »

La mort!... La mort!... Quel nom je viens de vous prononcer! La mort!... Tout fuit, tout disparaît devant elle. Quelle image sombre et terrible je vais offrir à votre pensée! Le printemps a coloré nos campagnes, la terre s'est parée d'un éclat nouveau; les fleurs, les plantes, les arbrisseaux, nos jardins, nos prairies, tout s'anime, tout s'embellit. La mort!... Et vous ne verrez plus un si beau spectacle ; et vous n'assisterez plus au retour solennel des magnificences de la nature!

Le mouvement continuel du monde social attire vos regards, irrite votre curiosité; vous y réussissez par les différentes prétentions de l'orgueil ou de la vanité ; vous faites du plus petit intérêt une grande inquiétude, du plus faible désir une forte passion; vous êtes enfin dans tout le sérieux de la vie. La mort!... Et ce monde, avec qui vous croyez avoir fait une alliance éternelle, ne sera rien pour vous, comme vous ne serez rien pour lui; et pas un grain de votre poussière ne s'animera aux mots d'ambition, de succès, de gloire ou de célébrité, à ces mots, qui, hier encore, exaltaient votre sentiment, faisaient bondir toutes vos pensées. La mort!... Et vous serez un corps glacé, sans action et sans parole, et que l'immensité des sables de la terre appelle et revendique.

Hélas! et qu'elle est surtout effrayante, cette dernière perspective! Les plus doux liens, les plus tendres affections vous rendent heureux ; et votre cœur palpite aux noms si puissans de père ou de mère, d'épouse ou d'époux, de fils ou de frère ; vous croyez qu'avec des sentimens si vifs, si continuels, et qui placent votre vie hors de vous, aucune fin, aucune interruption n'est possible. La mort!... L'inexorable mort!... Et vous n'entendrez pas même les cris de douleur, les plaintes lamentables des amis que vous aurez quittés, et qui vous redemandent, vous appellent en vain. O mort! le roi des épouvantemens, que vous avez été bien nommée! Dieu de bonté, Dieu d'espérance! ah! nous vous chercherons! Pourrions-nous, sans vous, sans vos consolations, regarder l'avenir (1)?

Des ouvrages de longue haleine n'occupaient pas seulement le temps de M. Necker. Il avait encore pris l'habitude, dans les deux dernières années de sa vie, de jeter sur le papier des pensées que lui suggéraient les sujets les plus divers. Ainsi faisait également Mme Necker, et après la mort de sa femme, M. Necker s'était fait un devoir de joindre, aux trois volumes de *Mélanges*

(1) *Œuvres complètes de M. Necker*, t. XIV, p. 264.

qu'il avait publiés, un certain nombre de ces pensées, non sans encourir quelques railleries pour n'en avoir pas retranché quelques-unes, où l'amour conjugal de Mme Necker se traduisait en termes trop expressifs. Ce que M. Necker avait fait pour sa femme, Mme de Staël le fit pour son père, non sans encourir le même reproche, car elle inséra, dans le recueil de *Pensées* qu'elle fit paraître, très peu de temps après la mort de M. Necker, quelques éloges que son père avait faits d'elle. Pour s'en excuser, elle avouait que de rien sur cette terre elle ne tirait autant d'orgueil que de ces éloges paternels. Parmi ces pensées, il en est qui ne laissent pas que d'être assez profondes. On y sent l'expérience de l'homme un peu désabusé des hommes, revenu du respect que lui inspirait autrefois l'opinion publique depuis qu'il l'avait vue s'égarer jusqu'au crime, ayant conservé en dedans de soi des sentimens toujours aussi vifs, mais souffrant de l'impuissance de l'âge à les traduire en action ou même à les exprimer. Quelques pensées sur la vieillesse ne sont pas sans une certaine vérité mélancolique.

Les vieillards mènent une vie pénible lorsqu'ils sont encore en état de tout apprécier, de tout sentir. La haute perspective de l'avenir ne leur appartient plus, et, quand ils veulent parler du passé, on ne les écoute guère; chacun court vers les combats du monde d'où ils reviennent; c'est beaucoup quand on les salue en passant.

Les pauvres vieillards! Ce qu'ils savent le plus tard, c'est qu'ils doivent employer discrètement, même avec leurs enfans, les expressions caressantes, les mots de tendresse. Je doute que ce langage leur aille bien avec personne. *Je vous aime* est une parole éthérée, une parole du ciel et qui exige sur la terre tout l'accompagnement de la beauté et toute la parure du jeune âge (1).

M. Necker revient sur cette question des rapports entre les enfans et les parens dans une autre pensée qui a pour sujet les seconds mariages. En principe, il les conseille aux femmes, car elles ont besoin d'un soutien ; aux hommes, car ils ont besoin d'un confident, et il continue :

Les enfans remplissent votre vie, mais de l'amour que vous avez pour eux. Vous ne voudriez pas les occuper de vos peines secrètes, les ennuyer de vos angoisses morales et physiques. Ce n'est pas à eux de vous donner du courage ; ce n'est pas à eux de vous avertir qu'il est déjà tard pour vous aimer encore. Il y aurait un renversement d'ordre, un manque de conve-

(1) *Op. cit.*, t. XV, p. 214, et *passim*.

nance, un défaut de goût du moins à en faire des compagnons de votre vieil âge, à les associer à votre pauvre histoire. Il faut d'autres liens, il faut un autre amour pour trouver du charme dans la faiblesse de l'objet qu'on aime.

Il reconnaît cependant que ce conseil ne saurait convenir à certaines personnes, et, par un retour évident sur lui-même, il termine ainsi :

Si votre premier allié dans la vie remplit votre souvenir, si vous l'avez aimé d'un sentiment qui ne s'éteint jamais, un nouveau lien est impossible. Ne le reconnaîtriez-vous pas, cet autel où l'on vous demanderait de poser une seconde fois la main, et ce regard si doux, si tendre et si malheureux, ce regard qui vous a été jeté en passant dans les bras de la mort, vous a-t-il dégagé de votre foi ? Vous a-t-il annoncé que vous étiez libre ? Et quel présent feriez-vous à une âme sensible qui voudrait être aimée comme elle vous aimerait ? Non ! non ! Vivez d'amour encore, mais que le même souvenir fasse à lui seul le sort de votre vie.

Je détacherai encore cette pensée dont le ton et l'inspiration passionnée ne sont pas en accord avec la placidité qu'on prête volontiers à M. Necker. Elle a pour titre : *Un Dieu jaloux.*

Le souverain bienfaiteur des hommes n'est pas un Dieu jaloux, puisqu'il a introduit dans le monde un sentiment plus fort que la reconnaissance : l'amour.

Un assez grand nombre des pensées de M. Necker, et je suppose que ce sont les dernières, ont la mort pour objet. Il avait dépassé soixante-dix ans, c'est-à-dire l'âge à partir duquel on devrait vivre dans une étroite familiarité avec cette idée, car les années qu'on passe sur la terre ne sont plus que des années de grâce. Il envisageait la mort avec un mélange d'effroi et d'espérance dont l'expression est parfois assez forte et émouvante :

Ne badinons pas sur la mort; nous ne la connaissons pas, tant la vie est une forte distraction, mais quand elle demande à vous voir, à vous parler en tête à tête, quand elle prend jour avec vous pour la suivre dans les ténèbres, quand elle vous dit de venir et qu'elle ne répond à aucune de vos questions, quel trouble alors doit s'emparer de vous! Lueurs de la religion, lueurs consolantes, vous apparaissez, et tout va changer.

Un des morceaux les plus longs que Mme de Staël ait recueillis dans les pensées de M. Necker a pour titre : *Vade-mecum religieux.* L'inspiration en est élevée et la forme n'est pas sans beauté. Ce *Vade-mecum* se termine par une effusion chrétienne, assez rare sous la plume de M. Necker :

O Jésus, puissant même par votre seule sagesse ! quel spectacle miraculeux vous présentiez au monde, par cette religion où le langage de la bonté parfaite, ce langage, en apparence sur les limites de la faiblesse, a néanmoins subjugué la terre, résiste encore aujourd'hui aux cris tumultueux de nos hordes féroces, et fera taire ces cris au moment déjà désigné par la Sagesse divine ! O notre Seigneur ! quel spectacle miraculeux vous avez offert au monde, lorsque vous prépariez la soumission des esprits et la sainte ardeur de la foi, en prêchant une religion toute de paix et de charité ! Quel spectacle miraculeux vous avez offert au monde, lorsque, sans combat, sans armes, sans pompe et sans char de triomphe, vous avez fait plus que des conquérans, lorsque des paroles, à jamais remarquables par leur simplicité, ont suffi pour transmettre votre gloire aux âges les plus reculés, et lorsque, loin de tracer votre nom en lettres de sang sur un champ de bataille, vous avez vu venir la mort sans faste, sans murmure, sans vouloir associer personne aux douleurs de votre généreux sacrifice. Ah ! sans doute, entre les diverses paroles de Jésus-Christ avançant vers le terme de sa carrière mortelle, celles-ci retentissent encore dans tous les cœurs sensibles : « Maintenant, disait-il en élevant ses regards vers le ciel ; maintenant mon âme est troublée. Voilà, mon heure est venue. O mon père ! éloignez, s'il se peut, cette coupe de moi ; mais que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » O Jésus, votre âme fut troublée ! Elle le fut à l'approche d'une fin cruelle, et qui devait sceller vos touchantes promesses et vos sublimes instructions. Votre âme fut troublée ! Elle le fut pour la cause des hommes, et c'est pour eux, pour nous, que vous avez souffert. Ah ! pourrons-nous ici rappeler sans émotion les paroles et l'application de notre texte : « Ils m'ont haï sans cause. »

Le morceau se termine par ces considérations sur la mort :

C'est une grande circonstance pour l'homme, que le moment où il voit distinctement les approches de la mort, où nul autre spectacle ne lui offre une distraction, où nulle autre pensée ne l'occupe. Et ce n'est plus alors la mort dont il avait entendu parler du temps de ses forces ; ce n'est plus cette mort fastueuse peinte par les poètes dans nos tragédies, ni cette mort de gloire ou d'ivresse que les cris de guerre et le bruit des tambours accompagnent ; ce n'est plus enfin la mort, lorsqu'elle faisait encore partie du roman de la vie, c'est la mort dans son isolement, la mort au milieu de ses ténèbres, au milieu du silence et de l'oubli ; un adieu terrible à ce qu'on aime, et avec un sentiment profond, une voix qui ne peut rien exprimer, une main qui ne peut plus bénir. O mon Dieu ! faites paraître une lueur consolante au delà de ce sombre tableau. Est-elle le prix de la foi ? nous la demandons telle qu'il la faut pour vous plaire. Hélas ! il est bien vrai, c'est vous seul que nous devions servir ; mais tant d'objets que vous nous aviez donnés à aimer, tant d'intérêts variés qui nous ont distraits dès nos premiers pas dans le monde, dès les commencemens de notre voyage, et notre raison si faible d'abord, notre raison que l'expérience seule achève d'éclairer... Ah ! pardonnez, ô Dieu ! nous allions nous excuser, nous allions nous défendre, et nous aurons pour juge celui qui sait

tout. Prions-le seulement, et puisque sa bonté nous donne l'être, espérons que sa pitié sera notre dernier secours.

III

A ses derniers momens M. Necker connut les effets de cette pitié et il reçut le secours qu'il espérait.

Ce fut le 30 mars qu'il tomba malade. A ce moment, se trouvait précisément à Coppet une de ses nièces, Mme Rilliet Huber, la meilleure amie de Mme de Staël avec Mme Necker de Saussure. Elle s'installa au chevet de son oncle et tint jour par jour et même heure par heure un journal des phases que le malade traversait. Sans doute elle pensa que ce journal adoucirait la douleur de Mme de Staël de n'avoir pas assisté aux derniers momens de son père. Mme de Staël le conserva en effet précieusement. L'original et plusieurs copies de ce journal se trouvent dans les archives de Coppet.

L'origine du mal qui l'emporta fut un érysipèle à la jambe, d'un caractère gangreneux et accompagné d'une forte fièvre qui lui occasionnait par momens des accès de délire. Des étouffemens très pénibles compliquaient et aggravaient encore la situation. Il fit pourtant, le 3 avril, un effort pour écrire une dernière fois à sa fille. L'écriture de cette lettre est fort différente de son écriture ordinaire ; on sent que la main est tremblante et qu'il suit sa pensée avec peine. Néanmoins il se réjouit encore des succès de sa fille à Berlin : « Il est glorieux à ton âge d'avoir obtenu tout cela par soi-même, » lui écrit-il. Il lui donne un dernier conseil : « Une femme de la Cour ou ayant été à la Cour écrit ici que tu avais eu un grand succès, mais que tu avais un peu trop d'aisance avec les princes. » Il lui donne encore une ou deux petites nouvelles et la lettre qu'on devine écrite avec effort se termine un peu brusquement par ces mots : « Adieu, chère amie ! » C'était un adieu, en effet. A partir de ce moment, il ne conserva que par intervalles sa pleine connaissance. Quand il la recouvrait, c'était pour parler de sa fille et de Dieu. Je me bornerai à transcrire le journal de Mme Rilliet Huber dans sa simplicité émouvante :

Dimanche matin, 8 avril à 9 heures du matin.

M. Necker, assis sur son fauteuil, dans un demi-délire qui le fait parler haut et avec véhémence, parle de sa fille et dit à ceux qui l'entouraient :

« *Oui, je n'avais qu'à lui écrire une ligne pour la faire revenir en courant. Je la connais. Qu'elle ne se reproche rien, qu'elle n'ait pas de remords, je le dis pour ses amis et non pas pour elle;* » et alors, ouvrant son manteau, posant une main avec force sur son cœur et levant l'autre au ciel il dit : « *C'est là, c'est le cœur d'un père qui la juge et la justifie ; c'est le cœur d'un père qui doit juger sa fille, je ne lui ai que des obligations,* » et son air est élevé et noble ; il parle sans s'arrêter, avec le ton de l'inspiration, et mêle des pensées et des mots sensibles à des phrases incohérentes, passant d'un sujet à un autre ; on dirait que le délire va et vient. Il parle de son frère, il l'appelle : « *Mon pauvre, mon pauvre frère,* » comme s'il le plaignait tendrement. « *Il vaut mieux que moi, mon bon frère, mon pauvre frère.* » Puis « *je serai dans un meilleur monde, j'ai couru bien des dangers dans celui-ci.* » Il continue à parler avec véhémence et sans discontinuer.

10 heures et demie.

Il est calme, sommeille et parle bas et est recouché.

Midi.

Il a vu son frère, il lui a parlé tendrement, il a dit à Mme de Germany : « *Baisez-moi au front,* » mais il articule difficilement dans ce moment. Il dit à M. de Germany : « Ils se sont conduits comme des anges, avec beaucoup de courage. » On croit qu'il veut parler de *ses gens.*

1 h. et demie.

Une longue consultation composée de MM. Butini, Odier, Vieusseux et Coindet ; il reconnaît tout le monde, mais le délire ne cesse pas. Il parle à M. Butini de sa maladie et au milieu de phrases entrecoupées il dit : « *Assurez-moi six jours, six jours.* » M. Jurine (1) répond : « *Je vous assure six mois, six ans. — Non, non, je ne veux que six jours seulement.* » Il a proposé de lui-même de lui mettre un vésicatoire derrière le dos.

Il a désiré marquer son contentement à ses gens dont il a été servi à ravir ; il a dit à ces messieurs : « *Je suis très content, bien content de mes domestiques, vous m'entendez bien ; vous me comprenez.* »

Depuis dix à onze heures, il a été plus calme ; il n'y a plus de hoquet ; il sommeille et les mots qui lui échappent montrent qu'il n'est occupé que d'idées douces et de sentimens bienveillans et tendres. Il dit à ceux qui l'entourent : « *Je vous aime, je vous aime tous.* »

3 heures.

Il a dit à Mlle Geoffroy : « *Il faut dire au Premier Consul que ma fille n'a pas de part à mon ouvrage ; s'il m'avait parlé !* » Puis il s'est fait soutenir par ses gens, a fait une longue prière à voix inintelligible, les mains et les yeux levés ; on n'entendait que des mots entrecoupés prononcés avec ferveur ; il a béni ses enfans en les nommant par leur nom.

(1) Jurine était un chirurgien.

4 heures.

Il est calme; il sommeille. Il appelle Mlle Geoffroy; il lui dit : « *Dites à ma fille qu'elle ne croie pas avoir des torts; que lorsqu'elle eût été ici, elle n'y aurait rien fait, Dites-lui avec douceur. Je sais qu'elle m'aime beaucoup, qu'elle m'a bien aimé.* »

5 heures.

L'agitation est revenue; il s'est levé et s'est promené longtemps dans sa chambre, sans sentir sa jambe : la fièvre le soutient; ses idées sont exaltées et incohérentes. Il a appelé fortement *ma nièce, ma nièce*, puis il lui a pris le bras et ne lui a rien dit. Il confond souvent les noms de *ma fille, ma nièce*, mais il se reprend tout de suite et ne témoigne aucun regret de s'être trompé. Il sait toujours quelles sont les personnes qui l'entourent et n'en demande aucune autre.

7 heures.

Calme et discours bas et inintelligibles.

10 heures et demie du soir.

L'agitation a repris après plusieurs heures de calme; il rêve, il parle beaucoup, sans qu'on puisse le comprendre. Il parle de son frère : « *Mon pauvre frère, si bon, si pur!* » Il prie, il dit : « *Dieu est bon, je me confie,* » puis il s'interrompt. Il prononça : « *Mon adorable femme.* » Il parle encore; on n'entend pas ce qu'il dit, il appelle *sa voisine, sa bonne voisine*, puis il ne l'a pas reconnue. Il dit : « Diodati est-il là? » puis il revient à son frère, il le demande avec force, il dit : « *Je veux le voir; ce n'est pas que j'aie rien à lui dire, mais je veux le voir.* » Son frère est entré; il ne lui a rien dit. Il mêle l'idée de sa fille à son ouvrage. « *J'assure qu'elle n'y a pas travaillé; il faut le dire.* »

Minuit.

Le calme est revenu, il dort d'un sommeil tranquille, la poitrine est dégagée, plus de hoquet du tout. Il ne souffre pas.

La nuit du dimande au lundi a été moins agitée; il a prié beaucoup; sur les 3 heures, il a dit à haute voix : « *O mon Dieu, mon juge, mon Sauveur, voici ton serviteur qui va à la mort à grands pas.* » Les idées religieuses occupent toutes ses pensées, quelque incohérentes qu'elles soient.

Lundi, 10 heures du matin.

Depuis 4 ou 5 heures il ne veut plus prendre ni remèdes ni boissons; il dit : « *Non, non, plus rien.* » Il ne reconnaît personne, mais il prie sans suite; on entend les mots de : *Mon Dieu, pardon, indulgence, confiance.*

11 heures et demie.

On veut lui donner les poudres de gems, il s'y est refusé vivement, il a dit d'une voix forte : *Non, non.* Ses mouvemens sont pleins de force.

Midi.

La poitrine est remplie; la respiration courte, la connaissance extérieure perdue; mais une force musculaire très considérable. On lui a mis un vésicatoire sur la tête, il a résisté beaucoup. La poitrine est toujours plus oppressée, mais il n'a aucun mouvement convulsif.

1 heure et demie.

Le bruit de la poitrine diminue; il ne donne aucun signe de souffrance ni d'agitation. Avant 2 heures de l'après-midi, sans convulsion, il a cessé de respirer.

Je crois intéressant de compléter ce récit des derniers jours de M. Necker par une lettre que treize ans après, au lendemain de la mort de Mme de Staël, un pasteur qui avait célébré quelque temps le culte à Coppet adressait à Auguste de Staël. Cette lettre donne les mêmes détails que le récit de Mme Rilliet Huber, mais insiste davantage sur les sentiments religieux de M. Necker :

Le jour de Pâques, le 1er avril, je me rendis chez lui en sortant de prêcher. « De quel sujet, me dit-il, avez-vous entretenu votre auditoire? Récitez-moi le morceau le plus saillant de votre discours. » Je lui dis que ces belles paroles du Sauveur mourant : « Pardonnez-leur, ô mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font » avaient été le sujet du sermon. « Bien, dit-il, c'est le sublime de la générosité, et l'observation d'un devoir souvent fort difficile a besoin d'être encouragée par un tel exemple. Hélas! ils ne savent aussi, depuis longtemps, ce qu'ils font, ceux qui gouvernent la France. » Le Duc d'Enghien venait d'être amené à Paris; il en était navré et je lui témoignai mes craintes sur l'issue de cet attentat. « Non, non, me dit-il, ne craignez pas ce que vous paraissez redouter, ce crime serait trop horrible. Un petit-fils du grand duc Condé, l'unique reste de cette race de héros, il est impossible que Bonaparte, homme de guerre, ose, veuille même commettre un pareil forfait. L'exécration du siècle présent et des siècles à venir est devant lui. Il le retiendra quelque temps en captivité jusqu'à ce que, sa puissance étant plus affermie, il n'ait rien à craindre de lui. » — J'admirai la générosité de ces sentimens et je me tus. N'ayant vécu que huit jours de plus, il n'a rien su de l'horrible assassinat qu'on se serait bien gardé de lui apprendre (1). Le lendemain, les mêmes sujets consolans de piété l'occupèrent. Il recommandait à Dieu sa fille qu'il paraissait désespérer de revoir, et ses enfans. C'est alors que, m'ayant demandé avec vivacité : « Ne croyez-vous pas que l'indulgence, la plus belle qualité chez les hommes, est aussi le plus bel attribut de l'Être suprême? Vous me comprenez, ajouta-t-il. Dans de grandes circonstances, avec les intentions

(1) Le pasteur fait erreur, M. Necker connut l'exécution du duc d'Enghien.

les plus pures, il est possible d'errer. L'événement peut tromper la prévoyance. Le juge suprême est clairvoyant. Il a vu l'ame toute nue. » Ma réponse ne se fit pas attendre et j'étais en fonds, aidé surtout de nos livres saints admirables sur ce point-là, pour le satisfaire pleinement. Dans les jours suivans, malgré ses angoisses, je fus content de sa sérénité. Le dimanche, veille de sa mort, ses jambes étant prodigieusement enflées, la fièvre était très forte, il n'avait point de place bonne. C'était le soir. Il préférait de se tenir debout. Il s'appuya sur moi longtemps et proféra beaucoup de mots entrecoupés sur sa fille. — « Lui aurais-je nui? » il s'agissait de son dernier ouvrage. — « Non, dit-il, j'espère que non. J'aime Dieu, je l'aime, oui je l'aime, j'aime ma fille, je le prie pour elle. » C'était la voix d'un ange : nous fondions en larmes d'admiration. Un moment après, il me dit : « Mon frère, mon cher frère, que je le voie. » Je l'envoyai chercher à l'instant. Quand il vint, sa tête était déjà embarrassée. Le pauvre M. de Germany, étant déjà malade, avait eu beaucoup de peine à venir. Mais M. Necker le reconnut pourtant et lui serra affectueusement la main. M'étant retiré pour le laisser reposer, je le revis le lendemain. Le délire s'était emparé lentement de son cerveau, et, comme il avait perdu connaissance, son agitation était infiniment plus corporelle que mentale. Butini, présent, ne cessait de nous dire qu'il ne souffrait pas, n'ayant aucun sentiment de son mal, et que cette agonie qui nous effrayait par le soulèvement de sa poitrine était nulle pour le malade. Ainsi cessa de vivre ce grand homme auquel il ne restait, depuis bien des heures, que la vie physique.

Et le vieux pasteur terminait ainsi sa lettre :

Sa fille chérie a rendu le dernier soupir au milieu de son sommeil. J'en bénis Dieu : elle avait fait sa paix avec lui en le priant pour elle et pour ses enfans. Voilà donc ces âmes immortelles semblables à tant d'égards et si étroitement unies, réunies pour ne plus se séparer... Me suis-je trompé en espérant que cette communication et les réflexions auxquelles elle m'a conduit seraient de quelque intérêt pour vous. Il m'a semblé, en vous les adressant, avoir à mes côtés ceux que vous ne verrez plus, ici-bas du moins, et dont le départ vous a fait verser tant de larmes. C'est par de telles pensées que je me suis soutenu dans les pertes que j'ai ressenties, et que mon long ministère a pu être de quelque utilité, — toujours inférieure, il est vrai, à ce que je désirais, — aux âmes affligées.

PICOT, pasteur.

IV

La dernière lettre de Mme de Staël à son père est datée du 17 avril. Ce fut le 18 avril qu'elle apprit, de la bouche de la princesse Radziwill, le malheur qui était venu fondre sur elle.

Ce fut Louis et moi, dit la princesse dans son *Journal*, qui dûmes lui apprendre la mort de M. Necker, son père. Mme Necker-Saussure, sa cousine, s'adressa à moi, pour prévenir Mme de Staël d'une maladie dangereuse survenue à son père; il y avait succombé, avant qu'il fût possible de le faire savoir à sa fille. C'est ce qu'elle ne devait apprendre qu'à Leipzig, où l'attendait M. Benjamin Constant. Celui-ci était à Coppet au moment de la mort de M. Necker et en apportait tous les détails à sa fille.

Je fus chez Mme de Staël avec Louis. J'y trouvai le chargé d'affaires de Suède, déjà prévenu de l'événement par M. Benjamin Constant. Au premier mot que je lui dis de la maladie de son père, elle jeta un cri et dit : « *Il est mort.* » Je lui remis la lettre que sa cousine m'avait envoyée pour elle. Avec une douleur déchirante, elle fit ses préparatifs de départ; une heure plus tard, Mme de Staël était sur la route de Leipzig (1).

Ce ne fut pas à Leipzig, mais à Weimar que Mme de Staël apprit la mort de son père que la princesse Radzivill lui avait laissé ignorer, et ce ne fut pas Benjamin Constant, ce fut Mlle de Gœckhausen qui la lui apprit. Son désespoir se traduisit par des cris et des convulsions d'une telle violence que le médecin appelé à la soigner déclarait n'en avoir jamais vu de pareilles. « Elle est plongée dans une douleur vraiment folle, des convulsions, des cris mêlés à des larmes, » écrivait également Charlotte de Stein.

Mme de Staël dut passer quelques jours à Weimar, pour se remettre de cet état violent. Ce retard donna à Benjamin Constant le temps d'arriver. Il était depuis peu à Lausanne, quand il apprit la mort de M. Necker. Quand la nouvelle lui parvint, il écrivit dans son *Journal intime :*

M. Necker est mort! Que deviendra sa fille? Quel désespoir pour le présent! Quel isolement pour l'avenir! Je veux la voir, la consoler, ou du moins la soutenir. Pauvre malheureuse! Quand je me rappelle sa douleur, son inquiétude il y a deux mois, et sa joie si vive qui devait être de si courte durée! Pauvre malheureuse! Mourir vaudrait mieux que cette souffrance (2).

Il se rendait aussitôt à Coppet où il trouvait réunis quelques parens du défunt. « Conversations tristes, ajoute-t-il, mais que la sensibilité pour les malheurs qui ne sont pas personnels est d'une mince épaisseur! Comme on est prêt à se distraire et à penser à

(1) *Quarante-cinq ans de ma vie*, p. 191.

(2) *Journal intime de Benjamin Constant*, précédé d'une introduction par D. Melegari, p. 24 et *passim*.

autre chose... Ainsi, dans ce moment, je suis triste, mais si je voulais, je serais, non consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle ; mais je ne le veux pas, car je sens que Mme de Staël a besoin, non pas seulement de ma consolation, mais de ma douleur. » Aussi se décidait-il à aller au-devant d'elle. Il partait, emmenant avec lui Sismondi avec lequel Mme de Staël n'était en relations que depuis peu d'années, mais qui lui donnait ainsi la première marque d'une amitié durable. Sismondi se savait, paraît-il, quelque gré à lui-même de cette preuve de l'attachement qu'il témoignait à sa nouvelle amie, et Benjamin Constant, toujours railleur, le remarquait dans son *Journal* : « Sismondi s'est décidé à m'accompagner. On lui a tant dit qu'il rendait ainsi un grand service qu'il était presque effrayé de la grandeur de son action. » Après plusieurs jours de voyage, tous deux arrivaient à Weimar. « Les premiers momens ont été convulsifs, » dit Benjamin Constant dans son *Journal*, et il continue :

Elle est encore plus étonnée, plus frappée de son malheur que pénétrée. C'est l'effet du premier moment. Mais cette douleur qui l'a terrassée entrera dans son âme, qui n'est jusqu'à présent que bouleversée et s'identifiera à son existence. Alors les consolations cesseront parce que la véritable douleur aura commencé. On lui renvoie deux lettres de son pauvre père; ce sont les dernières. On voit que les idées se troublent. Il y a des mots oubliés, d'autres à peine lisibles. Le mort y est partout. Et cependant il est encore occupé d'elle à chaque ligne; il pense à ses intérêts les plus fugitifs, à toutes ses peines d'imagination. En un mot, le cœur du père y survit. Aussi la douleur de notre amie augmente.

Benjamin Constant n'apportait pas seulement à Mme de Staël les détails sur les derniers momens de son père dont elle devait être tristement avide. Il lui remettait en même temps une lettre touchante de Mme Rilliet Huber, datée du surlendemain de la mort de M. Necker.

Mercredi, 11 avril.

Mon ange, mon ange, il n'y a ni consolation, ni paroles, ni expressions que je puisse te donner, ni prononcer. Je ne peux que pleurer avec toi, et pleurer sur toi. Depuis le 5, tout ce que je souffre ne peut se décrire; ton idée est là, pour me faire passer de la douleur au désespoir. Ce père, il t'adorait; garde-toi de pousser trop loin le regret de n'avoir pas été ici dans cet horrible moment; tu troublerais sa cendre. Ses dernières idées, ses derniers sentimens, au milieu du désordre de son état, ont été toutes

d'alarmes sur toi, sur la douleur que tu aurais de ton absence, et cette absence a fait son bonheur. Je te le jure par ta douleur, ton père a joui plus de tes succès à Weimar et à Berlin qu'il n'aurait joui de ta vue. Tant qu'il a été bien portant ou seulement incommodé, tes lettres, tes détails faisaient un aliment à sa vie. Crois-moi, je l'ai si bien connu cet hiver; il était si bon, si confiant pour moi! Jamais je ne lui ai surpris d'autre mouvement que celui de la joie de ton voyage et jamais un regret sur ton absence. Nous causions de toi trois ou quatre fois par semaine, de dix heures à minuit, et tout était doux dans ses réflexions, dans ses observations : Son sentiment pour toi était de l'amour sans personnalité; il ne mettait d'égoïsme qu'à tes succès, et ton voyage lui a donné une gloire nouvelle.

Pleure-le, cet ami parfait; pleurons, mon ange; mes larmes mouillent ce papier, elles sont amères, oh! bien amères. Depuis l'âge de treize ans j'ai vécu sous son toit paternel, et j'ai recueilli son dernier soupir. J'étais dans sa chambre, et tout a été céleste et sans douleur pour l'ange qui est retourné dans sa Patrie.

Du ciel il veille sur toi, sur tes enfans qu'il a bénis en les nommant; conserve-toi pour sa mémoire, et par obéissance pour sa volonté sacrée. Conserve-toi pour tant d'objets qui tiennent profondément à toi, mon ange et pour moi aussi.

Dans ce milieu de Weimar où Mme de Staël avait laissé des amitiés fidèles, elle rencontra la sympathie à laquelle son malheur lui donnait droit. La veille du jour où elle se remit en route, elle adressait à la duchesse Louise ses remerciemens et ses adieux :

1er mai.

Madame, je quitte Weimar où mon bonheur a fini. Je conserve pour vous la plus tendre, la plus respectueuse reconnaissance. Si je reviens à la vie, je reviendrai vous voir; mais chaque jour creusera plus avant la douleur dont je dois mourir, je ne sais à quelle époque. Plaignez-moi dans votre palais, dans cette noble solitude où vous savez vous guider vous-même. Pensez quelquefois à un cœur déchiré où reste votre souvenir. Si Votre Altesse écrit au Duc, qu'il y ait un adieu de moi, un remerciement à la princesse Caroline. J'ai regretté de ne pas la voir, mais faut-il apprendre à sa jeunesse comment la destinée peut s'écrouler en une fatale seconde (1)?

A la même date, elle écrivait à Sophie de Schardt, la belle-sœur de Charlotte de Stein, qui lui avait témoigné beaucoup de sympathie et avec qui elle devait rester en correspondance :

Adieu, *my dear Madam*, je ne puis m'empêcher de prendre congé de vous. Il y a dans votre voix, dans votre accent, quelque chose qui sonnait

(1) *Coppet et Weimar*, p. 58.

si doucement à mon oreille durant ces tristes jours. Je vous reverrai quand je pourrai revoir quelqu'un, quand le nuage qui s'épaissit chaque jour autour de moi me permettra de former quelque nouveau plan. Adieu, *my dear Madam*, ne m'oubliez pas.

Mme de Staël se mit en route, accompagnée de Benjamin Constant, de Sismondi et de Schlegel : à Zurich, sa cousine et intime amie Mme Necker de Saussure vint au-devant d'elle. Mme Necker de Saussure avait assisté aux derniers momens de M. Necker. De sa bouche, Mme de Staël put donc entendre avec plus de détails encore que ne lui en avait donné Benjamin Constant, le récit des derniers momens de M. Necker. Je laisserai Mme Necker de Saussure raconter elle-même cette rencontre et la fin de ce pénible voyage (1).

Je ne décrirai point les scènes cruelles qui se succédèrent pour nous. Ce n'est pas quand la douleur se déploie dans toute sa violence que le génie est reconnaissable. Les convulsions, les horribles angoisses d'un cœur désolé, sont les mêmes chez toute la pauvre race humaine, et il n'y a pas de place pour la distinction dans les grands accès de souffrances morales. C'est dans les intervalles un peu calmes que je retrouve Mme de Staël, et c'est dans ceux-là que je la peindrai.

Il y eut quelques-uns de ces momens de trêve durant notre sinistre voyage, et jamais peut-être ce qu'il y avait de merveilleux en elle ne m'a-t-il frappée davantage. Lorsque l'abattement de la douleur en avait remplacé les grands éclats, Mme de Staël nous priait de causer dans la voiture, apparemment parce que le bruit des paroles l'aidait à se maîtriser. Elle amenait avec elle M. Schlegel, et comme, pour peu qu'elle fût maîtresse d'elle-même, on la voyait occupée des autres, elle désirait qu'il se montrât à son avantage, et lui indiquait en deux mots les sujets qu'il devait traiter. En conséquence, M. Schlegel nous développait une grande quantité d'idées nouvelles, et quand l'entretien s'animait, il arrivait quelquefois que Mme de Staël, reprise par son talent, se lançait tout à coup dans la conversation. Alors, racontant l'Allemagne, les hommes, les systèmes, la société, elle déployait un feu, une beauté d'expression extraordinaires; mille tableaux éclatans se succédaient, jusqu'à ce que, ressaisie par une griffe meurtrière, elle retombât sous l'empire de la douleur. On eût dit de ces feux d'artifice tirés un jour d'orage, dans lesquels une explosion subite fait jaillir des gerbes d'étincelles que des bourrasques de vent et de pluie viennent éteindre aussitôt.

Il ne faut pas supposer toutefois que sa distraction fût complète; un tremblement presque imperceptible, une légère contraction dans les lèvres, montraient qu'elle n'avait pas cessé de souffrir, et qu'elle parlait, si on peut le dire, par-dessus sa douleur.

(1) *Notice* de Mme Necker de Saussure en tête des *Œuvres complètes de Mme de Staël*, édition de 1821, t. 1, p. 201.

Lorsque, au terme de ce long et douloureux voyage, Mme de Staël descendit de sa chaise de poste dans la cour du vieux château solitaire sur le seuil duquel son père ne s'avançait plus pour la recevoir, il y avait déjà plus d'un mois que la dépouille de M. Necker avait été portée dans le monument qu'il avait fait construire au milieu d'un petit bois voisin du château, et déposé à côté de celle de sa femme, dans la grande cuve en marbre noir où Mme Necker avait voulu que leurs deux corps fussent réunis. Les dernières volontés de M. Necker prescrivaient en termes formels cette réunion. Son testament, qui est daté du 10 novembre 1803, débute ainsi :

Je rends grâces à l'Être Suprême des faveurs dont il m'a fait jouir sur la terre. Je me prosterne devant son infinie grandeur et je soumets avec respect ma destinée future à sa miséricorde et à sa bonté.

J'institue ma chère fille mon unique héritière et je lui recommande de faire usage de la fortune que je lui laisserai de la manière la plus conforme aux lois de la morale et de la religion.

Après quelques legs à l'Hôpital et à la Bibliothèque de Genève, le testament se termine par ces mots :

Je prie ma très chère fille de garder un souvenir de moi et de recevoir ici une dernière expression de ma tendre affection. J'invoque sur elle et sur ses enfans la bénédiction divine.

A ce testament étaient jointes deux enveloppes que M. Necker prescrivait de remettre à sa fille immédiatement après sa mort. L'une de ces enveloppes contenait quelques legs particuliers; l'autre était remplie des indications les plus minutieuses relatives au monument où il devait reposer. Il s'en remettait à sa fille du soin d'entretenir le monument et les murs de l'enclos où ce monument avait été élevé; mais, prévoyant le cas de la mort de sa fille ou celui où elle serait obligée de vendre le château, il chargeait la commune de Coppet de cet entretien, moyennant une rente de six cents livres qu'il lui conférait « pour être distribuée aux pauvres les années où il n'y aurait pas de réparation. » Inutile de dire que Mme de Staël et, depuis sa mort, ses descendans, se sont pieusement acquittés de cette prescription (1).

(1) Cette rente est aujourd'hui encore servie à la commune de Coppet par les descendans de Mme de Staël.

V

Mme de Staël ne s'éloigna point de Coppet durant tout l'été qui suivit la mort de son père. Elle s'abreuva jusqu'au fond à la coupe de la tristesse; elle connut cette mélancolie de vivre solitaire là où l'on a vécu à deux, de rencontrer à chaque pas les traces de l'être aimé qui a disparu, de trouver à chaque instant sous sa main les petits objets indifférens qui lui appartenaient, que sa mort a rendus précieux et qu'on se demande cependant s'il faut conserver ou détruire, car il y a une amertume dans cette survivance des choses aux êtres, et d'ailleurs, comment espérer qu'aux yeux des générations nouvelles, ces objets auront le même caractère sacré? Ne vaut-il pas mieux faire soi-même de son vivant le sacrifice de ces reliques que les laisser exposées après soi à des profanations?

Mme de Staël dut être singulièrement émue en trouvant dans les papiers de son père une dernière marque de la sollicitude dont il l'environnait. On se rappelle que le Premier Consul en avait voulu à M. Necker de la publication des *Dernières vues de politique et de finances*, et que la mauvaise humeur que lui avait causée cette publication avait été pour quelque chose dans la disgrâce de Mme de Staël. Avant de mourir, M. Necker s'était évidemment proposé de tenter un dernier effort pour disculper sa fille de toute part de responsabilité dans la publication de ce malencontreux ouvrage, et il avait jeté sur le papier le brouillon d'une lettre qui n'a jamais été envoyée, mais que je crois cependant devoir reproduire, car il y plaidait une dernière fois, non sans dignité, une cause qui lui était chère.

Citoyen Général,

J'aurais une cause à défendre, une cause qui m'est bien chère et que je porterai un jour directement à votre tribunal suprême. Je ne présumerai pas trop de moi puisque j'invoquerai seulement la justice que vous rendez et que vous devez à tout le monde.

C'est de la cause de ma fille et de ses enfans dont je veux vous parler, mais comme ils sont errans dans ce moment en obéissance avec vos volontés, je diffère dans ce moment de la soumettre à votre jugement, car je respecte plus que personne le temps du Premier Consul, ce temps que réclament en entier les plus grands intérêts dont l'histoire ait perpétué le souvenir. Mon seul but aujourd'hui est de déposer entre les mains du

Premier Consul une déclaration que je puis seul donner, et, à mon âge l'on n'a plus le choix des momens, tout ce qui est nécessaire devient pressé.

Je crois savoir avec certitude que, depuis le départ de Mme de Staël, le Premier Consul, en parlant d'elle, lui a reproché mon dernier ouvrage. Je proteste qu'elle n'y a eu aucune part ni directement ni indirectement, et bien qu'un Bonaparte ait le droit de mettre la jeunesse au premier rang, même pour la pensée, cela n'est pas juste en règle générale, et me faisant un moment le chevalier de l'expérience, je soutiens que ma fille, à qui je sais bien de l'esprit, n'aurait pu écrire mes *Dernières vues*, ni m'en donner le premier mot. Mais qu'importe ici le raisonnement? je dis, j'atteste un fait et j'attache à cette assertion toute la solennité que l'on peut exiger. De grâce donc, Général Consul, ne reprochez plus rien à ma fille à l'occasion de mon ouvrage; ne déchirez pas un cœur paternel et par le malheur de sa fille, et par la douleur de cette fille bien-aimée, et par le regret sans fin auquel vous me livrez en me laissant l'idée que je suis la cause de ce malheur.

Général Consul, je n'ai moi-même aucun tort quant à cet ouvrage et je vous respecte trop pour négliger de le dire. Je n'ai eu aucun tort, car je n'ai permis qu'aucun exemplaire fût donné, qu'un seul fût donné ou prêté à qui que ce soit avant que vous eussiez donné la permission de le publier, et c'est la loi que vous avez établie.

Secondement, je puis m'être trompé, mais avec moi toutes les personnes sans inimitié pour l'auteur ont vu que l'ouvrage était écrit non seulement avec respect, non seulement avec admiration, mais encore avec goût pour le Premier Consul; je n'ai traité que l'avenir, cet avenir qui avait été laissé en blanc à dessein par le Premier Consul et qui n'a été rempli par un Sénatus-consulte public qu'au moment où mon ouvrage allait paraître. Je ne veux plus écrire sur ce sujet, mais si, pendant mes forces encore, je devais voir entrer le Premier Consul dans ce petit appartement de Genève, si présent à mon esprit, il apercevrait que la difficulté de cet avenir dont j'ai parlé peut défier le premier des génies du monde, et il le sentit par avance lorsqu'il me dit à Genève qu'après la plupart des règnes il y avait eu des lacunes provenant des minorités, des régences, etc. Après cette conversation que j'eus avec le Consul à Genève, s'il avait été témoin de la manière dont je fis connaître aux miens l'impression que j'avais reçue, le Consul ne soupçonnerait pas que j'eusse été indifférent au désir de lui plaire en composant mon dernier ouvrage, et quant à l'idée en elle-même, elle n'était pas nouvelle pour moi. J'écrivais dans ma retraite sur la constitution de 91 et sur la constitution directoriale; jamais je n'aurais peint les personnes, j'avais oublié les hommes pour ne voir que les choses.

Certes il est aisé au maître du monde de plier, de froisser, de renvérser de faibles roseaux, tels que moi et les miens; mais il vient un temps où le pouvoir n'est plus de rien pour personne et je ne comprends pas comment celui qui a tout à attendre de la reconnaissance publique, tout à lui demander, se plaît à traiter durement un ancien serviteur de l'État. Je ne réclame rien à titre de talent ou d'habileté, mais j'ai servi l'État sept ans sans appointemens et en refusant les droits de l'Écu, les pots-de-vin, les presens des pays d'État. Aujourd'hui, Général, il ne tient qu'à vous que je

lui laisse encore toute ma fortune, car jamais je ne demanderais quelque chose au prince qui m'offenserait sans cause.

La lettre s'arrête ici. Peut-être les forces manquèrent-elles à M. Necker pour l'achever.

Depuis la mort de son père, Mme de Staël avait conçu une sorte d'effroi de la vie. Elle se sentait à découvert devant la destinée, sans protecteur et sans gardien. Elle attribuait à M. Necker une influence mystérieuse sur les événemens de son existence; elle le croyait placé auprès d'elle par la Providence, pour écarter de sa route tous les accidens, pour la préserver même de la mort, car elle rêvait de mourir en même temps que lui, et lorsque, dans ses lettres, elle l'appelait « mon ange, » c'était avec une arrière-pensée religieuse et mystique. Cependant ses amis ne la laissaient point solitaire, Mme Necker de Saussure passa l'été à Coppet. Sismondi, Bonstetten vinrent l'y voir. « Elle est affreusement triste, écrivait Bonstetten à Frédéric Brun; nous n'avons fait que pleurer ensemble. Quelle éloquence! Quel sentiment! Quel amour pour ce père qui l'aimait tant!... La voilà libre avec 100 000 livres de revenus, et Dieu sait si elle sera heureuse avec tous ces biens terrestres; le monde est trop petit pour son âme de feu (1). »

Le feu de cette âme avait besoin d'alimens; ses amis les lui fournissaient. Schlegel était demeuré auprès d'elle; Jean de Muller qu'elle avait connu à Berlin était venu lui faire visite, Sismondi et Bonstetten ne s'éloignaient guère. Bonstetten, dans ses lettres, rend un compte animé de la vie de Coppet, au mois de juin : « Il se dépense plus d'esprit à Coppet en un jour, écrivait-il, que dans maints pays en un an, » et, quand il rentrait dans sa chambre à Genève, elle lui semblait un tombeau (2). C'était Schlegel qui tenait le plus souvent le dé de la conversation; il étonnait ses interlocuteurs par son érudition et par la hardiesse de ses aperçus, qui devançaient la critique de nos jours. Mme de Staël se plaisait à le lancer dans la dispute et se contentait de « battre la mesure. » Certain jour, Schlegel avait nié à table la personnalité de Moïse, d'Homère et d'Ossian. Muller lui répondit

(1) *Briefe von Bonstetten an Frederike Brun*, p. 156. La célèbre romancière danoise, l'amie de Bonstetten, devint également l'amie de Mme de Staël. Les archives de Coppet contiennent un certain nombre de lettres d'elle.

(2) *Op. cit.*, p. 213 et *passim*.

qu'il voulait une fois prendre la plume et démontrer, dans un savant ouvrage, que Charlemagne n'avait jamais existé... »

« Le bon Sismondi, ajoute Bonstetten, est complètement abasourdi; il m'avouait hier que tout lui semblait maintenant d'une crasse ignorance, je dus le consoler. »

Quelque douceur qu'elle trouvât dans la société de ces fidèles amis, Mme de Staël ne pouvait cependant s'accoutumer à l'idée que Coppet dût être désormais son séjour habituel, le lieu où elle passerait le reste de sa vie. Déjà, du vivant de son père, elle en redoutait la solitude, et M. Necker était le premier à comprendre que quelques mois de Paris étaient chaque année nécessaires à sa fille. Que serait-ce maintenant? Aussi ne pouvait-elle s'empêcher d'espérer que la barrière qui lui fermait les portes de Paris serait levée, et cela, par l'intervention de celui qui avait déjà essayé sans succès de la protéger. On se souvient que, de Francfort, elle avait adressé à Joseph Bonaparte une lettre où elle lui disait que deux lignes qui la dispenseraient de voyager plus longtemps seraient reçues par elle « comme la rosée du ciel (1). »

La réponse de Joseph Bonaparte, qui ne se trouve point dans les archives de Coppet ni de Broglie, ne lui avait probablement laissé aucun espoir, puisqu'elle avait continué son voyage; mais, pendant que s'échangeait entre eux cette correspondance, la situation de Joseph Bonaparte avait changé et grandi. Le Sénatus-consulte du 28 floréal an XII, qui avait proclamé le Premier Consul empereur, faisait en même temps de son frère aîné un prince impérial et l'un des héritiers éventuels de la couronne. Mme de Staël crut sans doute que le crédit de Joseph devait s'en trouver accru et, dans sa détresse, elle croyait pouvoir s'adresser de nouveau à lui. Elle lui écrivait le 13 juin cette lettre pathétique :

Mon Prince,

Souffrez qu'en reconnaissant en vous, pour le bonheur des Français, un prince, un successeur, une Altesse Impériale, je m'enorgueillisse du temps où vous me permettiez un nom plus doux.

On m'a envoyé de Berlin une lettre où j'ai vu que vous aviez pitié de mon sort; je le crois le plus malheureux qu'il y ait sur cette terre; j'ai perdu mon protecteur et mon ami, l'être que j'ai le plus aimé et qui avait

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1914.

pour moi le plus admirable sentiment ; la maison paternelle n'existe plus pour moi et ma patrie m'est fermée. J'ai été bien près de terminer ma vie et je ne sais pas encore si je pourrai supporter l'existence. Si vous ne me rendez pas la possibilité de revoir mes amis, je ne crois pas que j'aie la force de lutter contre ce que je souffre. Mon père, dans son délire, a souvent nommé le Premier Consul, et j'ai trouvé dans ses papiers un brouillon de lettre à l'Empereur actuel des Français qui lui atteste sur son honneur que je n'ai été pour rien dans son dernier ouvrage et qui lui demande, au nom des services qu'il a rendus à la France, de ne pas en bannir sa famille. J'aurais pu envoyer ce brouillon à l'Empereur et je vous le confierais à vous si vous y trouviez quelque avantage ; mais, au milieu de tant de prospérités, quel intérêt peut-on mettre à la voix des morts et de ceux qui voudraient les suivre. Vous seul avez, malgré tout l'éclat qui vous environne, une bonté qui permet au malheur de vous approcher. Sauvez-moi si vous le pouvez de la situation où je suis. Je vis ici dans un tombeau qui sera bientôt le mien, si mon exil ne se termine pas. Je n'ai plus la force de vivre loin de mes amis. Je n'ai plus dans ce monde un intérêt ni une pensée que le besoin de les rejoindre, et si l'Empereur pouvait voir dans quel état je suis tombée, il saurait qu'il ne fera qu'un acte de pitié en me laissant me traîner dans quelque coin solitaire auprès de mes amis.

Si cependant la fin de mon supplice n'est pas encore possible, si votre situation nouvelle ne vous permet pas encore de faire revenir une personne bien attachée à l'ordre de choses actuel, puisqu'il vous crée l'appui de la France et d'elle-même, envoyez-moi des lettres pour le cardinal Fesch et pour Madame votre mère. J'irai passer l'hiver à Rome ; j'irai errer encore jusqu'à ce que, mes enfans et moi, vous nous ayez rendu notre patrie. Vous garderez la dernière lettre de mon père. Ah ! que je vous en remercie ; si vous saviez comme il m'écrivait sur vous ! Je me croyais alors malheureuse et je l'avais pour appui ; que suis-je maintenant ? Pardon de ne vous entretenir que de moi. Tous mes vœux vous accompagnent ; je frémis de vous savoir à l'armée. Serez-vous de cette expédition ? Faudra-t-il en éprouver la terreur ? Si vous faisiez quelque voyage ailleurs, pourrais-je vous rencontrer ? Mon Dieu, le plaisir de vous revoir me sera-t-il jamais accordé ? Acceptez l'hommage de mon tendre et profond respect.

Du camp de Boulogne, Joseph lui répondait (1) :

Madame,

J'ai reçu depuis bien longtemps votre lettre du 13 juin, et celle que vous avez écrite à ma femme, et qu'elle m'a adressée, en me demandant une prompte réponse : l'Empereur était attendu tous les jours ici, et j'ai voulu lui parler de vous, Madame, avant de vous envoier des lettres pour Rome ; ce que je fais avec empressement aujourd'hui, mais j'avais espéré pouvoir faire mieux. Je ne dois pas vous cacher que je n'ai pas pu obtenir une chose que je désire beaucoup, et que cependant j'espère toujours ; ce que

(1) Archives de Broglie.

je puis vous promettre, c'est de la désirer toujours, et de m'en occuper souvent.

Lorsque vous visiterez à Rome le Colisée, et d'autres monumens dont vous ne pourriez pas déchiffrer les inscriptions, lisez qu'il est en France un ami qui s'occupe de votre retour; livrez-vous au plaisir de voir des merveilles anciennes et modernes, et n'ayez pas regret au temps que vous n'emploierez pas en sollicitations, pour revenir ici; je m'en occuperai, je vous le promets, mais j'exige de vous le courage de la résignation, et la confiance dans mon amitié. Si je ne réussis pas, personne ne réussira. Le courage consiste sans doute à être tranquille, lorsqu'on a fait tout ce que l'on peut, pour obtenir ce que l'on veut. Je moralise à mon aise, sur les côtes de France, me direz-vous, lorsque vous recevrez cette lettre. Je pourrais être en Angleterre, mais je n'y resterais pas longtemps, si cela arrivait. Vous me connaissez assez pour croire que rien n'est changé dans moi, quoique tout change autour de moi; soit vertu, soit vice, vous savez que je m'estime mieux que tout ce que les hommes peuvent donner : un bon cœur, une âme aimante, c'est Dieu qui les donne; les grandeurs ne sont quelque chose que pour les petites âmes; je suis très flatté que vous ayez de moi cette opinion; écrivez-moi donc comme à un ami, c'est à coup sûr plus rare qu'un homme élevé en dignités. Ma femme partage bien mes sentimens; elle vous aime beaucoup, elle vous apprécie, je suis très aise des sentimens qu'elle a pour vous.

Respectez moins en moi le prince; respectez un ancien ami; vous savez qu'on ne respecte un ami qu'en l'aimant toujours; ce que l'on donne au respect est enlevé à l'affection, et je veux que vous m'aimiez toujours comme par le passé. C'est ce que je ne croirai pas si je remarque le moindre changement dans votre style; j'en supposerai dans vos sentimens.

Agréez donc l'hommage de tous ceux que vous me connaissez depuis longtemps.

J. Bonaparte.

Mme de Staël remerciait Joseph (1) de cette lettre affectueuse qui fait honneur à la délicatesse de son amitié et, comprenant qu'il n'y avait aucun espoir pour elle, elle se résigna à partir pour Rome. « Je vais, disait-elle, porter le fardeau de la vie en Italie, où l'on dit qu'on oublie l'existence. » Mais elle consacra les quelques mois qui précédèrent son départ à écrire, d'une plume rapide et émue, une *Notice sur la vie privée de M. Necker*, qui devait servir de préface au *Recueil de Pensées* qu'elle ferait paraître en même temps. Au début de cette notice, elle disait que, si jamais son esprit se relevait du coup qu'il avait reçu, elle écrirait la vie politique de son père, mais qu'elle ne voulait pas le faire dès à présent, craignant de réveiller les passions

(1) La réponse de Mme de Staël a été publiée au t. X des *Mémoires du roi Joseph. Appendice.*

haineuses que la mort avait désarmées. En effet, les *Considérations sur la Révolution française*, dont la rédaction occupa les dernières années de sa vie et qui ne parurent qu'après sa mort ne devaient être, dans sa pensée, et quand elle se mit à l'œuvre, consacrées qu'à raconter la vie publique de M. Necker. La notice qu'elle écrivit en 1804 ne parle au contraire que de l'homme privé. Elle s'était installée dans le cabinet de M. Necker d'où l'on voyait le petit bois qui abritait son tombeau ; elle vivait au milieu des objets dont il avait coutume de se servir. Cette vue et ces souvenirs entretenaient sa douleur. Ce cabinet lui rappelait en particulier une des dernières conversations qu'elle avait eues avec son père, avant son départ, par un soir d'automne.

Après nous être longtemps entretenus intimement, dit-elle, je lui demandai à lui-même, à lui qui semblait devoir me préserver de tout, même de sa perte, ce que je deviendrais, s'il me fallait jamais la supporter. — « Mon enfant, dit-il alors d'une voix brisée par l'émotion, Dieu mesure le vent aux brebis tondues. » — Ah ! l'orage ne m'a pas épargnée, et c'est quand ma patrie m'était ôtée qu'une autre patrie, la maison paternelle, n'est plus pour moi qu'un tombeau... J'existe cependant, privée de ces soins qui s'étendaient à tout; j'existe, privée de cette sollicitude continuelle sur ma vie, sur mon bonheur, qui me rendait un objet intéressant à mes propres yeux. La douleur ne produit rien que la douleur; les jours ne s'arrêtent point en chemin, et la vie, toujours plus dépouillée, revient, telle qu'elle est, à chaque réveil (1).

Bien que le ton un peu trop constant de l'admiration et de l'enthousiasme puisse inspirer parfois un léger sentiment de contradiction, cependant il est difficile de lire sans émotion certains passages de cette notice, celui de tous les écrits de Mme de Staël où elle se peint le mieux, dit Mme Necker de Saussure, avec toute l'impétuosité de ses sentimens et sa puissance de souffrir. Sa douleur ne trouvait de consolation que dans la pensée de l'immortalité, mais c'était encore à M. Necker qu'elle demandait cette consolation. Elle en puisait l'espérance dans le *Cours de morale religieuse* et, après en avoir relu certaines pages, elle s'écriait :

Quelle émotion, hélas ! la lecture des discours sur la mort et l'immortalité ne fait-elle pas éprouver ! Celui qui n'est plus parlant si vivement de la mort, regrettant à l'avance le printemps, la nature et toute la beauté de la

(1) *Œuvres complètes de Mme de Staël.* Édition de 1821. T. XVII, p. 108 et *passim*.

terre qu'une nuit éternelle couvre à ses yeux maintenant ; celui qui n'est plus, compatissant aux regrets de ceux qui survivent, promettant l'immortalité ; cette immortalité, noble espérance de le revoir, touchante communication avec lui ! O mon Dieu ! pardonnez aux faibles créatures si leur cœur qui a tant aimé ne se peint dans le ciel que le sourire de leur père qui les recevra dans vos parvis.

La dernière page du manuscrit de *La vie privée de M. Necker* porte la date du 14 octobre 1804. Quelques jours après, Mme de Staël se mettait en route pour ce voyage d'Italie d'où elle devait rapporter *Corinne*. Cette longue série d'études n'ayant eu pour objet que ses rapports avec M. Necker, je l'abandonnerai donc ici. J'ajouterai cependant que de Rome, où elle passa l'hiver, le souvenir de son père, qui ne la quittait pas, lui inspira la pensée de rendre un dernier hommage à la mémoire de ceux qui l'avaient précédée dans la vie. Elle fréquentait souvent l'atelier de Canova, alors dans tout l'éclat de sa gloire. Il avait récemment achevé le monument funéraire de l'archiduchesse Christine, la sœur de la reine Caroline de Naples, qu'on venait visiter le soir à la lueur des flambeaux. Ce monument lui inspira la pensée de commander à Canova un bas-relief destiné à orner le monument funéraire de ses parens, et qui est aujourd'hui en effet placé au-dessus de la porte en fer à jamais scellée. Ce bas-relief représente Mme de Staël drapée à l'antique, l'épaule nue, la face recouverte d'un voile, pleurant sur un tombeau. Dans le haut, Mme Necker, tout enveloppée de voiles que seuls ses pieds dépassent, s'envole vers le ciel qu'elle montre d'une main, tandis que de l'autre elle enlève M. Necker. Celui-ci, drapé également à l'antique, mais jusqu'à mi-corps seulement, tourne vers sa fille un regard attendri et, d'un geste consolateur, lui tend la main qui reste libre. Ce bas-relief, évidemment inspiré de l'antique, n'est pas sans quelque beauté mélancolique.

Treize ans plus tard, en juillet 1817, le duc de Broglie, obéissant aux dernières volontés de Mme de Staël, déposait son cercueil dans le monument funéraire où reposaient déjà son père et sa mère. Le souvenir de M. Necker ne s'était pas, avec les années, affaibli chez sa fille. Son testament débute ainsi : « Je recommande mon âme à Dieu qui m'a comblée de biens dans le monde et m'en a comblée par la main de mon père à qui je dois ce que je suis et ce que j'ai, et qui m'aurait épargné toutes mes fautes, si je ne m'étais jamais détournée de ses

principes. » Quelques lignes plus bas, elle ajoute : « La vie apprend beaucoup, mais, pour toute personne qui réfléchit, elle rapproche toujours davantage de la volonté de Dieu, non pas que les facultés s'affaiblissent, mais au contraire parce qu'elles s'accroissent. » En effet, les croyances religieuses et chrétiennes de Mme de Staël s'étaient affermies et précisées dans les dernières années de sa vie. Durant les longues nuits d'insomnie qui précédèrent sa mort, on l'entendait répéter à haute voix : « Notre père qui êtes aux cieux. » L'aspect un peu païen du monument où elle repose ne révèle cependant point ces espérances qui avaient consolé sa douleur et soutenu ses derniers jours : il y manque un signe extérieur, un symbole, quelque chose qui parle aux yeux. Mais ces espérances s'affirment sur d'autres tombes, que le même petit bois recouvre aujourd'hui de son ombre paisible. Un caveau creusé au pied du monument a successivement reçu la dépouille du fils de Mme de Staël, celle de sa belle-fille, qui a porté avec modestie et dignité pendant près d'un demi-siècle ce nom illustre, et enfin celui de sa petite-fille (1). Sur cette dernière tombe a été gravé, d'après l'indication expresse de celle qui y repose, ce verset de l'Évangile selon Saint Jean : « Et c'est ici ma volonté que quiconque contemple le fils et croit en lui, ait la vie éternelle. C'est pourquoi je le ressuciterai au dernier jour. » Cette foi en la résurrection qu'elle avait transmise à ses descendans fut une croyance commune à Mme de Staël, à son père, et à sa mère. A ces trois nobles êtres, celui qui écrit ces lignes a consacré ses premières études littéraires. En les reprenant et en les complétant aujourd'hui, il achève d'acquitter une dette, car à tous les trois, comme à ceux qui ont perpétué jusqu'à lui leurs traditions, il a le sentiment qu'il doit presque tout du très peu qu'il est.

HAUSSONVILLE.

(1) C'est en 1876 qu'est morte la baronne Auguste de Staël, née Vernet, qui a laissé le château de Coppet à la comtesse d'Haussonville, petite-fille de Mme de Staël par sa mère la duchesse de Broglie.

SOUVENIRS DE LA MISSION MARCHAND

III[1]

DE ZILENGOMA A KIMBÉDI

Le Niari a perdu son nom, je navigue maintenant sur le Kouiliou. La navigation y est facile, les baleinières avancent rapidement; les Cap-Lopez, en avant, lancent leurs chants à tous les échos. J'essaye en vain de retenir leurs airs. Il y a pourtant une mélodie dans ce concert de voix, un rythme qui varie suivant l'effort donné par les pagayeurs, mais je ne peux arriver à dégager l'harmonie qui résulte de l'amalgame des différentes parties exécutées sur des tons auxquels mon oreille n'est pas habituée, et que je ne suis pas assez musicien pour noter.

Ces chants confirment la remarque que j'avais déjà faite à la Côte d'Ivoire, il y a deux ans ; ils sont particuliers aux races qui vivent sur les rivières, au milieu des rapides, à l'exclusion des races de l'intérieur des terres, dont les mélopées lamentables se traînent sur les trois éternelles mêmes notes.

***

Des heures et des heures, nous cheminons lentement sous le soleil éclatant qui depuis quatre jours, depuis notre départ de Zilengoma, n'a pas cessé de briller. Le fleuve est monotone comme le pays qui l'entoure. Parfois, nous échouons sur un

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

banc de sable, les hommes sautent à l'eau, tirent le bateau, le remettent à flot, et la marche reprend dans le clapotement des pagaies, au milieu de la solitude, à travers l'atmosphère qui flambe. J'en arrive à regretter les rapides; avec le danger, ils donnaient au moins un intérêt à notre route. La lenteur des Loangos a même cessé d'être une cause d'inquiétude; ici, ils ne risquent pas de noyer mes charges, ils peuvent seulement par leur paresse allonger la durée du voyage. A la vérité, je ne me désintéresse pas du retard qu'ils occasionnent, car je suis à court de vivres, et les villages sont rares; ceux que je rencontre sont pauvres, comme ces rives plates et désolées sur lesquelles la brousse hérisse le sol de tiges desséchées.

***

Nous longeons une haute falaise rocheuse qui nous couvre de son ombre. D'énormes racines jaillies de quelques fentes pendent le long de ce mur et descendent jusqu'au niveau de l'eau avec des contorsions de serpent. Les Cap-Lopez qui avaient perdu leurs voix dans un paysage plat, toujours semblable, se réveillent à la vue des rochers, et la paroi sonore répercute les ondes de leurs chants sur la solitude lumineuse.

Bientôt, de la rive gauche, la falaise passe sur la rive droite, elle est zébrée des mêmes serpens, mais éclairée cette fois par le soleil, elle se mire dans le fleuve, les racines réfléchies dans les rides produites par notre passage prennent une vie, semblent ramper entre deux eaux comme des reptiles.

Le soir, l'escarpement est revenu sur la rive gauche; nous campons en face de lui. Dans l'obscurité, il se dresse agrandi; sur la rivière immobile, on ne distingue plus son reflet de lui-même.

Autour de moi, des ombres rayent la nuit d'un vol saccadé, ce sont des chauves-souris qui habitent cette muraille, elles vont et viennent, attirées par la lueur de mon photophore; elles me frôlent de si près que je sens le vent de leurs ailes, coup d'éventail dans l'air maintenu tiède par la chaleur qu'ont emmagasinée les rochers.

***

Je viens de dépasser Loudima, le premier poste que rencontre le voyageur sur la route de Brazzaville, à la sortie du Mayombe.

J'y suis resté vingt-quatre heures pour attendre le courrier de France annoncé, répondre à une lettre de Marchand et lui envoyer de mes nouvelles. Pendant ce temps, les *boats* loangos continuaient leur marche et prenaient de l'avance.

Marchand, Germain et Landeroin, l'interprète d'arabe, sont encore à Loango. Mangin, avec Simon, le docteur Émily et 95 tirailleurs, va s'établir entre Comba et Brazzaville, dans le pays où se sont produites les dernières révoltes. Enfin, Largeau est à Brazzaville pour examiner les possibilités de transport sur le Congo. A Loudima est resté le sergent Dat, il doit faire relever les charges abandonnées par les porteurs dans le Mayombe. Ce ne sont pas uniquement les morceaux du vapeur le *Jacques-d'Uzès*, qui peuplent la forêt, ce sont aussi nos propres charges. Dans une lettre, Marchand me révèle les exploits des Loangos.

Ces exploits résultent à la fois de la révolte qui a fermé la route de Brazzaville et du fameux monopole accordé aux commerçans et aux Loangos. Il serait plus juste de dire qu'ils résultent de toute la situation du Congo.

L'occupation du Congo se réduit à celle du sentier qui relie Loango à Brazzaville. Deux postes, Loudima et Comba jalonnent ce sentier long de 500 kilomètres. Un troisième, Kimbédi, a été fondé il y a deux mois. En dehors de ces postes, tenus par un blanc et quelques miliciens, le reste du Congo est non seulement inoccupé, mais complètement inconnu.

De cette organisation découlent deux impossibilités : celle de recruter des porteurs dans le pays, dont la conséquence directe est le monopole concédé aux Loangos ; et celle d'assurer la sécurité sur la route qui a produit le monopole octroyé aux commerçans. Ceux-ci, en effet, ne pouvant s'établir, sans danger pour eux, dans l'intérieur de la colonie, et se trouvant réduits à un commerce restreint sur la côte, on a voulu leur donner une compensation. Ce double monopole est une des causes des soulèvemens, car interdire aux populations de porter, c'est les inciter à acquérir par le vol ce qu'on ne leur permet pas d'acquérir par le travail. En outre, les postes étant trop faibles pour protéger les porteurs et obliger les indigènes à leur vendre des vivres à un prix raisonnable, les Loangos sont conduits à dérober ce qui est nécessaire à les empêcher de mourir de faim ; et ces larcins amènent des représailles.

Faiblesse des postes et monopole, qui réagissent ainsi l'un

sur l'autre, viennent encore d'engendrer un nouveau résultat.

L'administration confie ses charges aux commerçans, qui, pour 60 francs, les lui font transporter à Brazzaville. Le commerçant ne paie en principe qu'après service accompli, mais il est bien forcé de remettre aux porteurs des avances destinées à assurer leur subsistance pendant 100 kilomètres, aller et retour. Le taux de ces avances varie par suite des difficultés du recrutement et de la concurrence entre maisons de commerce.

Peu après mon départ de Loango, les porteurs se refusant toujours à marcher, en raison de l'insécurité de la route, on leur promit, pour les séduire, de leur donner en avances les deux tiers du paiement total. Une première caravane se présenta, fut chargée, et partit. Une deuxième suivit. D'autres arrivèrent. A Loango, tout le monde chanta victoire. Un beau jour, que découvrit l'administration? C'étaient les mêmes porteurs qui repassaient devant elle, comme au théâtre les figurans dans un défilé! Les Loangos avaient succombé à la tentation! Recevant presque la totalité du salaire, avant d'avoir rien fait, ils avaient préféré s'abstenir d'un voyage dangereux. Ils étaient allés jusqu'à une distance variant entre 10 et 20 kilomètres, quelques-uns à moins, ils avaient déposé leurs charges dans la forêt, dans la brousse, et étaient venus se rengager sous d'autres noms pour toucher de nouvelles avances. Plusieurs s'étaient ainsi engagés trois ou quatre fois avant que leur manœuvre ne fût découverte.

En ce moment, ils réfléchissent en prison sur les inconvéniens du cumul, mais une partie de nos charges gît dans le Mayombe. Le capitaine Marchand n'a pas mis longtemps à juger la situation et à trouver le remède à y apporter. Il a tout de suite expédié les tirailleurs vers Comba, au point où règne l'effervescence, et, ayant ainsi donné aux postes la force qui leur manquait, il a d'un trait de plume aboli les monopoles. Il en a le pouvoir, puisque, le 8 août, M. de Brazza lui a remis le commandement de la route, et de toute la région insurgée.

La résolution de Marchand a, paraît-il, pris des proportions de coup d'État! Loango est révolutionné : toucher aux pratiques ancestrales qui président au recrutement des porteurs est un sacrilège; la mesure est très grave; le portage est perdu!

Il est difficile, en tous cas, que la situation soit plus mau-

vaise qu'elle ne l'est actuellement; et d'après ce que je viens de voir dans le domaine de la Société d'Études, j'ai la certitude que la suppression de ces monopoles sera notre salut. Les Bakounis des bords du Niari ne diffèrent pas des Bakounis qui entourent Loudima à l'Ouest et au Nord; et ceux-ci porteront comme ceux-là. Il en sera de même des Bakambas qui s'étendent à l'Est jusqu'à Kimbédi, et des autres peuplades entre Comba et Brazzaville.

Les Bakounis ne demandent qu'à travailler, mais entre Loango et Kimbédi. Ils refusent de faire le trajet jusqu'à Brazzaville, à travers des populations dont ils connaissent les dispositions malveillantes à leur égard, sur une route où ils ne trouvent pas à se ravitailler. Il est évident que, si les convois circulaient de poste à poste, il serait possible de leur procurer, à peu de frais, une nourriture qui revient actuellement très cher, sans être assurée.

La fidélité des caravanes dépend uniquement de la question alimentaire. Leur remettre d'avance quelques mètres d'étoffe et les lancer avec ce viatique, c'est leur donner la tentation de tout dépenser dès le début, et les exposer à être rançonnées, dépouillées, au cours de leur voyage. Enfin il deviendrait presque inutile de protéger les porteurs, si ceux d'une région n'allaient pas au delà de la région voisine, si toutes les races étaient intéressées aux transports.

La mesure prise par Marchand repose sur la logique; je suis sûr maintenant que mes 800 charges, une fois arrivées à Kimbédi, y trouveront des porteurs.

Marchand, dans sa lettre, s'inquiète aussi de ma santé. Ne lui a-t-on pas annoncé, à toutes les escales, depuis Konakry, qu'il ne me reverrait pas, qu'il était impossible que je fusse encore en vie! Il est certain que, durant la traversée, j'ai été en piteux état. Une vieille dysenterie, qui datait du Soudan, et m'avait laissé tranquille pendant la colonne de Kong, s'était réveillée en France avant mon départ. Je m'étais bien gardé de la révéler, et malgré la peine que j'avais eue à la cacher, j'y étais parvenu. J'avais résisté jusqu'à Dakar, mais là je ne pouvais plus dissimuler. D'ailleurs, il était temps de me soigner; je crois même qu'il était grand temps! A toutes les escales, on essaya de me débarquer. Si je n'avais plus la force de me lever, j'avais encore celle de menacer de mon revolver ceux qui vou-

laient me déposer dans un hôpital. Cette révolte à part, jamais docteur n'eut un malade plus docile que je ne le fus à l'égard des ordonnances du médecin du bord. A Libreville, j'allais déjà mieux; je dus cependant me défendre de la sollicitude de M. de Brazza qui désirait me faire apprécier tous les agrémens de son hôpital :

— Vous ne savez pas ce qui vous attend ! répétait-il.

— Raison de plus, Monsieur le commissaire général. J'ai là une occasion unique de l'apprendre.

Bref, à Loango, j'étais rétabli. Si, dans l'avenir, une rechute survient, j'en serai quitte pour me soigner sérieusement pendant quelques jours. Je ne dis pas que le moral soit tout dans une guérison, mais il y est pour beaucoup. N'entre-t-il pas pour une large part dans cette prédisposition de notre organisme à attraper certaines maladies, à être, comme disent les médecins, en état de réceptivité? La peur est le plus terrible des microbes! Et lorsque ces mêmes médecins reconnaissent qu'ils ne guérissent pas, mais qu'ils mettent simplement la nature en état de réagir, ne reconnaissent-ils pas implicitement le pouvoir du moral? Ici, plus que partout ailleurs, on est sauvé ou perdu par le moral. Ce n'est pas tant la fièvre que le « mal du pays » qui a décimé le 200e à Madagascar!

En ce moment, sous ma tente, au bord du Kouiliou, je suis seul, tout est immobile autour de moi, tout est silencieux, d'un silence qu'on ignore en France; je suis seul loin de ceux que j'aime, sous un ciel inconnu d'eux; au milieu de ces êtres d'humanité primitive couchés autour de moi, je suis l'unique figure du monde moderne; il semble que je devrais être écrasé par une sensation d'abandon, que je devrais avoir le cœur serré... Mais le but est là, toujours devant les yeux, et la vision de ce but, de l'action qui le réalisera, élargit le cœur, le dilate; l'être se sent meilleur, il est en quelque sorte renouvelé par ce sentiment qu'il agit utilement; tous les obstacles rencontrés deviennent pour lui un stimulant, son énergie se double à la pensée qu'en arrivant là-bas, au point marqué par la France, il aura fait quelque chose pour son pays.

***

Maintenant, chaque soir, le vent souffle; il soulève les extrémités flottantes de ma tente, les fait claquer comme des voiles,

rabat sur moi la fumée des feux allumés pour le repas du soir; de la brousse balayée par la rafale sort un soupir confus, des arbres une plainte aiguë. Ce sont les signes avant-coureurs de l'hivernage.

Dans la nuit, le vent s'apaise, la rosée tombe, les hommes frissonnent de froid; roulés dans un peu de toile, enveloppés tout entiers, sans que ni leurs pieds, ni leur tête apparaissent, ils semblent des paquets déposés autour des feux. De temps en temps, un des paquets s'entr'ouvre, une main sort, rapproche deux bûches, quelques étincelles s'envolent, et la toile ruisselante de l'humidité nocturne se referme sur le corps transi.

Le matin, l'air est glacé, les pagayeurs s'attardent auprès des tisons qu'ils ont ranimés, ils y jettent des brassées de branchages, et devant la flamme détendent leurs membres engourdis. J'ai pitié d'eux, je ne presse plus Moussa de rouler ma tente, comme je le faisais d'habitude. Cependant, les charges embarquées, il faut partir. En pagayant, les noirs se réchauffent, c'est à mon tour de grelotter jusqu'à ce que le soleil soit assez haut pour me réchauffer.

***

Sur la rive droite, les toits pointus d'un village émergent de champs de manioc. Depuis Loudima nous sommes dans le pays Bakamba, inhospitalier entre tous. A grand'peine puis-je me procurer les vivres nécessaires, les indigènes ont même la prétention de faire payer le bois mort que mes équipes récoltent dans la brousse; on sent que jusqu'ici ces populations ont simplement toléré la présence des blancs. Cependant, le passage des tirailleurs de Mangin paraît les avoir inquiétées, et le résultat de leurs réflexions se manifeste par un peu moins d'arrogance; pour des Bakambas, c'est presque de l'affabilité.

Un besoin de marcher, de secouer la torpeur, produite par l'immobilité à laquelle je suis condamné dans mon bateau, m'a conduit vers ce village dont j'aperçois les chaumes. Les habitans étaient rassemblés sur la place; ils palabraient, accroupis en cercle autour d'un homme, ou plutôt d'un monstre, au corps barbouillé de rouge et de blanc, paré de bracelets, de clochettes s'entre-choquant, tintinnabulant à chacun de ses gestes, de ses déhanchemens qui semblaient vouloir être une danse. L'assistance l'accompagnait d'une mélopée lugubre.

Mon arrivée jeta le trouble dans cette fête. Les femmes s'enfuirent, les hommes se levèrent la figure renfrognée, le chef avait l'air plus maussade encore. Je priai ce dernier de m'envoyer des vivres et je regagnai mon convoi. En chemin, j'interrogeai le Loango qui était avec moi sur la réunion au milieu de laquelle j'étais tombé. Je compris pourquoi ma présence avait été considérée comme intempestive. Le fils du chef, me dit mon Loango, est malade, et le sorcier « fait fétiche » pour apaiser le mauvais esprit.

Chercher à apaiser le mauvais esprit n'a rien de blâmable en soi; mais je sais comment on l'apaise. Généralement le féticheur découvre que ce génie malfaisant s'est réfugié dans le corps d'un homme ou d'une femme, et celui qu'il désigne est obligé de se soumettre à l'épreuve du poison, qui montre sa culpabilité ou son innocence. Le malheureux ingurgite le breuvage préparé par le sorcier; si cette décoction, faite avec l'écorce d'un arbre vénéneux, n'agit que comme un vomitif, l'innocence est démontrée; si elle amène une issue fatale, la culpabilité est de toute évidence, le mauvais esprit réclamait la mort de cette victime! Il est inutile de dire que le sorcier, dosant le breuvage lui-même, produit l'un ou l'autre effet, à sa volonté, suivant les cadeaux qu'il reçoit de la famille de l'accusé. Quiconque s'expose à son inimitié court grand risque de se voir, un jour ou l'autre, sacrifié au mauvais esprit, ou d'être dénoncé comme pratiquant la sorcellerie. La superstition tient une grande place dans l'âme de ces pauvres gens ; le sorcier a tout intérêt à développer cette croyance en des puissances surnaturelles, avec lesquelles lui seul est en rapport; aussi exerce-t-il une véritable tyrannie parmi les indigènes dont l'existence se trouve assombrie par de perpétuelles terreurs.

Toutes ces pratiques inhumaines, telles que l'épreuve du poison, disparaîtront un jour; actuellement, elles sont clandestines, mais elles existent encore. Que peuvent deux postes sans forces réelles, dispersés sur 500 kilomètres! Si ma visite a été jugée intempestive par les habitans, c'est que je les surprenais en flagrant délit. J'y ai gagné une abondance inusitée de manioc apporté avec une rare exactitude. Évidemment, ces gens, pour être aussi aimables, ne se sentaient pas la conscience très nette.

***

La saison des pluies n'est pas loin, ces coups de vent qui soufflent régulièrement chaque soir en sont l'annonce. Le ciel ne se couvre plus jamais, le soleil qui approche de l'équateur passe presque au zénith, les journées sont brûlantes, et la terre, dans la nuit pure et scintillante, renvoie sa chaleur aux étoiles, se couvre de rosée.

En prévision des premières pluies, les indigènes brûlent la brousse, c'est une façon commode de défricher et de préparer les semailles. Que sèment-ils ici ? Au Soudan, les noirs ont des lougans (des champs) de mil, d'arachides, de patates, d'ignames; ils cultivent le coton; il leur faut des pâturages pour leurs troupeaux, pour leurs chevaux. Mais au Congo? La culture se borne au manioc; les bananiers sont en petit nombre et se reproduisent tout seuls; les ananas poussent à l'état sauvage à travers la brousse; quel besoin les indigènes ont-ils de pâturages? Le pays ne renferme ni un cheval, ni un âne; on ne rencontre quelques spécimens de moutons que chez les Bakounis; ici une chèvre est une rareté; il n'y a d'autres animaux domestiques que le cochon et la poule. Du manioc, des cochons et des poules, ne me paraissent pas justifier de vastes incendies de brousse. Il est vrai qu'on ne dirige pas le feu; on veut brûler un hectare et on en détruit mille.

C'est ce qui se passe en ce moment; toute la rive gauche, dont la berge assez élevée et boisée descend en pente jusqu'au Kouiliou, n'est plus qu'un brasier. L'incendie hurle, se dresse, bondit; des langues de feu lèchent tous les arbres à la fois, se tordent le long des branches, les font crépiter, éclater; courbées par le vent, les flammes et la fumée forment une voûte qui s'étend au-dessus de nous, masque le ciel; une pluie de flammèches retombe autour des *boats*, nous voguons à travers du feu; dans cette fournaise, les pagayeurs s'agitent, silhouettes de démons; je me figure que je navigue sur un fleuve infernal.

***

Le Kouiliou se perd en méandres indéfinis, il se replie sur lui-même; depuis hier nous voyons Bouenza devant nous, sans pouvoir atteindre ce petit village construit par la mission catholique; ce matin seulement, dimanche 30 août, nous y arrivons.

La mission est déserte, il est huit heures, les Pères et les enfans sont à la messe. J'entre dans l'église. Une centaine de petits négrillons agenouillés sur la terre battue chantent des cantiques d'un timbre suraigu. Ils chantent à cœur joie ; si le bon Dieu ne les entend pas, c'est qu'il a l'oreille dure ! mais s'il les entend avec plaisir, c'est qu'il a l'oreille peu délicate ! Il est vrai qu'il est toute indulgence. Le pauvre Père organiste a beau ouvrir le grand jeu de son harmonium, il n'arrive pas à dominer les voix.

Derrière les enfans, des hommes et des femmes écoutent, avec recueillement, surtout avec admiration. Le nègre, quel que soit son âge, aime ce qui est apparat. Pour ces êtres primitifs, les cérémonies catholiques constituent une véritable attraction ; ils les aiment, comme ils apprécient les réjouissances, les fêtes. L'éclat des lustres et des candélabres, le fourmillement des lumières qui peuplent les églises d'autant de petites étoiles, la dorure des chasubles, des vases sacrés, de l'ostensoir qui rayonne, véritable soleil ; tout cela resplendit en leurs yeux, avant de resplendir dans leur âme, et les ravit. En les regardant, je me souviens de ce que racontait Binger, sur un de ses *boys* fervent catholique. Celui-ci était toujours vêtu à l'européenne ; un jour il se présenta habillé à la mode musulmane. Binger s'en étonna :

— Tu es donc redevenu musulman ?

— Non, je suis toujours catholique, seulement de temps en temps « je fais aussi un peu musulman, » à cause des fêtes.

Ce brave garçon ne cumulait pas les religions, il cumulait les fêtes.

***

L'office est terminé. Au moment où je vais saluer les Pères, apparaît, sur la route, le chef de la seconde compagnie de milice du Congo, M. Leymarie. Il arrive de Loango, suivi de 80 miliciens destinés à renforcer l'action de nos 150 tirailleurs. Correct, M. Leymarie porte un sabre au côté. Ce sabre jette même un certain trouble dans l'esprit des Pères, auxquels nous nous présentons ensemble. Ils ne comprennent pas, tout d'abord, que le capitaine est justement celui des deux qui n'a pas d'armes. Notre identité rétablie, les Pères m'emmènent visiter leur domaine en compagnie de M. Leymarie, du général Leymarie, comme je le baptisai incontinent, surnom qui devait lui rester, dont il

était très fier, et auquel il s'efforça toujours de faire honneur.

Dans le jardin de la mission, les légumes abondent, les plates-bandes soigneusement entretenues regorgent de choux, d'épinards, de haricots ; plus loin sont les fruits du pays, et ceux d'autres colonies acclimatés ici. Du potager, nous passons aux ateliers où les enfans apprennent un métier ; voilà la menuiserie, la briqueterie, le four à chaux. Enfin nous revenons vers le bâtiment principal, résultat de tous ces travaux. La maison de briques, sa charpente, les meubles, tout sort des ateliers que nous avons visités ; la table, où les Pères nous convient à nous asseoir, offre un menu dont je n'ai plus la notion depuis longtemps.

On sent ici la suite dans les idées, dans la direction, l'activité dans l'exécution, la foi dans l'œuvre entreprise, toutes conditions seules capables d'assurer le succès. Les Pères changent, les uns meurent et s'en vont peupler le petit cimetière à côté de l'église, les autres sont déplacés et vont porter leur ardeur, plus au fond de cette Afrique à laquelle ils ont donné leur vie ; mais l'impulsion reste la même, le but ne varie pas : élever des âmes vers Dieu, en leur faisant connaître et aimer la France.

Leur tâche est ardue ; ils le savent bien ; mais ils ne peuvent la rendre plus facile, il leur faudrait pour cela plier la religion aux exigences de l'état social dans lequel les nègres ont toujours vécu. Se conformer aux règles du christianisme, pour un indigène, c'est transformer sa vie. On peut dire que toutes les races, en Afrique, ont une religion et croient à une autre vie dans un autre monde ; elles sont donc toutes prêtes à recevoir la conception de l'éternité, même d'une éternité renfermant autre chose que des satisfactions terrestres, comme celles que promet le paradis de Mahomet ; elles ont aussi certaines aspirations mystiques, elles aiment le mystère, le surnaturel ; de ce côté encore le catholicisme n'éprouve pas de peine à se faire accepter par elles ; mais les religions indigènes sont adaptées à leurs besoins matériels, et leur permettent de les satisfaire ; la religion catholique, au contraire, leur demande de renoncer à leurs habitudes, à leurs mœurs, de modifier leur existence, en un mot de changer leur nature.

Un autre obstacle pour nos missions, dans leur œuvre d'évangélisation, est le manque de missionnaires. Ils sont très

peu nombreux, le climat fait de terribles ravages dans leurs rangs, et ils ne réussissent pas à former des missionnaires indigènes. La religion catholique nécessite du prêtre un sacrifice trop incompatible avec la nature des noirs. Ceux qui, sincères dans leur vocation, entament leurs études théologiques, reculent devant le célibat. Ils sacrifient la polygamie, à laquelle bien des convertis ne parviennent pas à renoncer, ils ne peuvent aller plus loin.

Les Pères savent toutes ces difficultés, mais ils ne se découragent pas. Ils obtiennent toujours un résultat, puisqu'en jetant un germe de civilisation dans le pays, ils le garantissent par cela même de l'invasion de l'Islam. Car le fait est reconnu, l'Islam n'agit que là où il apporte le premier élément de civilisation. Pour le catholicisme, c'est déjà une victoire.

Il est des coloniaux qui regrettent cette victoire, ce sont les « Islamophiles ; » il en est d'autres qui, n'étant partisans ni de l'islamisme, ni du christianisme, voudraient laisser aux indigènes leurs différentes religions. La question revient à savoir si nous avons intérêt à trouver en face de nous des chrétiens, des musulmans ou des fétichistes, ainsi qu'il est convenu à tort d'appeler ces derniers, car ils croient tous à un Dieu.

On a écrit des volumes pour et contre l'islamisme.

Je dois dire d'abord que c'est une erreur de s'imaginer que l'Islam a envahi l'Afrique. Il y a de vrais musulmans, mais en nombre relativement restreint ; évidemment, si on les favorisait, ils finiraient par se diffuser, et, à mon avis, ce ne serait pas à notre avantage.

Je pense que si l'islamisme fait faire un premier pas dans la civilisation, il est incapable d'en susciter un autre dans le progrès. Pour ne pas conserver de doute à cet égard, il suffit d'avoir connu des officiers musulmans, servant au titre français. Après avoir vécu trente ans et plus de la vie européenne, alors que nous les supposions définitivement acquis à notre civilisation, le jour même où l'heure de la retraite a sonné pour eux, ils ont repris le costume arabe et sont retournés à la vie de leurs pères. Les musulmans restent musulmans, au point où ils en sont ; ils ne se convertissent ni à une autre religion, ni à une autre civilisation. Il s'ensuit que jamais nous ne pourrons avoir une entière confiance en eux.

Heureusement pour nous, comme je le disais tout à l'heure,

les musulmans fervens sont l'exception au Soudan, c'est pourquoi nous sommes sûrs de la fidélité de nos tirailleurs. Ceux qui se disent disciples de Mahomet ne le sont que de nom et ne pratiquent pas. Moussa est bien dans ce cas ; il est musulman par snobisme, parce que c'est bien porté au Sénégal, il n'a jamais fait une prière, ne dédaigne pas l'alcool et ne s'est jamais soucié de savoir l'époque du ramadan.

Tant au point de vue de la civilisation qu'au point de vue militaire, je ne vois pas d'intérêt à propager l'islamisme. En avons-nous un à chercher à maintenir les noirs dans leurs religions ?

Au point de vue militaire, nous n'avons pas à souhaiter des hommes plus braves, plus disciplinés que nos tirailleurs bambaras. Si nous n'étions qu'officiers, n'envisageant que le combat, nous chercherions à les éloigner de la civilisation ; celle-ci ne pourrait qu'abîmer ces merveilleuses qualités du guerrier, bravoure, endurance et sobriété. Mais nous faisons la guerre uniquement pour apporter la civilisation. Le problème se présente donc sous une autre face, et revient à se demander si l'idée de progrès, de civilisation, s'allie avec les pratiques recommandées par les religions indigènes.

Toutes, je le veux bien, ne réclament pas des sacrifices humains, mais toutes laissent subsister à côté d'elles certaines mœurs absolument sauvages. Que dire du sorcier, du féticheur, qui, trouvant la cause d'un malheur, de la mort d'un individu, dans un être, homme ou femme, désigne celui-ci à la vindicte publique, ou lui fait subir la fameuse épreuve du poison ? Toutes ces religions, qu'on les nomme totémisme, animisme, ou religion des ancêtres, celle-ci en étant pourtant une des formes les plus respectables, renferment des pratiques inhumaines. Je ne parle pas de toutes les superstitions qu'elles entraînent, bien que leurs défenseurs, ceux qui les défendent contre le christianisme, soient précisément ennemis de toute superstition. Il semble donc difficile à la civilisation de vivre à côté de ces religions.

Il est vrai que les partisans du *statu quo* se flattent de les dépouiller de tout ce qui les entache de cruauté ou de superstition, et reconnaissent qu'il convient de les améliorer.

Nous serions donc obligés de nous ériger en réformateurs, chaque officier, chaque administrateur deviendrait un petit

Mahomet. Je ne crois pas utile d'insister sur ce côté humoristique de la question. Et s'il faut réformer... alors, pourquoi ne pas prendre une religion toute faite, qui, somme toute, a donné des preuves de son action civilisatrice?

Il y aurait bien un moyen, radical celui-là, qui consisterait à supprimer toute religion. Malheureusement, l'humanité est telle, qu'elle éprouve le besoin de croire à quelque chose, et plus elle est primitive, plus elle ressent ce besoin. Il n'est pas une peuplade nègre qui n'ait une croyance. Les fétiches, pour les noirs, ne sont en réalité que des signes extérieurs n'ayant la plupart du temps aucun rapport avec la religion ; ces fétiches, statues ou amulettes, ne les empêchent pas de croire tous à un Dieu qui a créé le monde. Cette notion est plus ou moins nette dans leur esprit. Ils ne s'adressent pas à ce Dieu, ne lui reconnaissent pas le pouvoir de modifier les événemens; car un être supérieur ne doit pas s'abaisser jusqu'aux contingences terrestres, mais ce Dieu existe; et généralement, comme chez les Loangos, il a des ministres qui, eux, président aux actes des humains. Il serait probablement plus difficile de supprimer aux noirs toute religion que de les convertir à une autre.

Et puisque leurs religions sont incompatibles avec la civilisation, à moins d'être modifiées par nous, et je ne peux envisager cette hypothèse sans rire, pourquoi ne pas favoriser l'action de nos missionnaires, comme l'Angleterre, comme l'Allemagne favorisent l'action des leurs ?

Nous sommes, nous, arrivés à un degré tel de civilisation et de vertu que nous estimons pouvoir nous passer de religion? Soit. Mais, avant de parvenir à ce degré, les noirs ont de longues étapes à parcourir. Avoir la prétention d'inculquer de but en blanc à ces enfans de la nature, soumis à l'instinct, la notion du devoir, leur donner pour seul contrôle la conscience, et leur enlever cette idée d'une autre vie qu'ils ont, autant dire tous, me semble, à moi, une utopie.

Il faut bien croire que je ne suis pas le seul à être de cet avis, puisque, en dehors des partisans du christianisme, tous, y compris ceux qui veulent améliorer les religions existantes, prêchent la protection de l'islamisme : celui-ci est d'ailleurs protégé partout, aussi bien en Algérie qu'au Sénégal. C'est même une question devant laquelle s'arrête un esprit sans préjugés, cherchant uniquement à être impartial. Pourquoi un

décret, comme celui de 1903, en Afrique Occidentale, renferme-t-il des clauses relatives aux musulmans, et n'en contient-il aucune à l'égard des indigènes chrétiens? Ceux-ci restent soumis à toutes les coutumes locales concernant leurs frères totémistes, animistes ou autres. Ils peuvent bien se réclamer de la justice française; toutefois, il faut pour cela que les deux parties soient d'accord sur ce point; le privilège est faible et le plus souvent sans effet.

Les indigènes chrétiens, il est vrai, sont en très petit nombre, du moins ceux qui le sont réellement et qui peuplent quelques villes du Bas-Sénégal évangélisées depuis de longues années; les autres, comme ceux du Congo, ne sont encore chrétiens que superficiellement. Je le reconnais, mais la plupart des musulmans protégés par le décret ne sont musulmans, eux aussi, que superficiellement. Et puis, les convictions d'un millier d'individus ne doivent-elles pas être respectées autant que celles d'un million?

Quelles que soient les opinions sur les religions indigènes, sur leur amélioration ou leur remplacement par une autre, les hommes sans parti pris ne peuvent que s'incliner devant le dévouement des missionnaires. Ils sacrifient leur vie, non seulement pour que les indigènes connaissent leur Dieu, mais aussi pour qu'ils connaissent la France. N'auraient-ils atteint que ce dernier résultat, ils n'auraient pas perdu leur temps. Ils n'ont pas d'illusions sur la valeur présente des conversions obtenues, mais ils ont confiance dans l'avenir, ils n'ont pas la prétention de transformer des mœurs en un jour; ils cherchent d'abord à les améliorer tout en répandant notre langue et en faisant aimer notre drapeau. Ils vivent sur cette parole : la destinée de l'homme n'est pas de toucher le but, mais d'être toujours en marche; et cette marche, avec l'infini pour flambeau, se continuera au delà du tombeau.

***

Au soleil levant, nous avons quitté Bouenza; l'air frais est rempli de la senteur des herbes mouillées par la rosée de la nuit; les pagayeurs qui approchent du but pressent la marche. Nous glissons sous les arbres penchés, nous frôlons les roseaux de la berge, les feuilles encore humides brillent dans la lumière matinale.

Nous ne jouissons pas longtemps de cette fraîcheur. Le soleil monte rapidement. Dans notre sillage, son image se tord, se déforme ; devant nous chaque goutte jette une étincelle. Une branche morte tournoie et dessine de grands cercles miroitans dont l'éclat meurt sur la rive ; un paquet d'herbes arraché par la crue fait une tache qui paraît noire, sur la rivière incendiée ; tout flamboie, les yeux ne se reposent que sur les ombres projetées par les arbres, et ces ombres diminuent peu à peu. A midi elles disparaissent.

L'atmosphère est lourde d'une chaleur qui précède l'orage. Il n'a pas encore plu, mais chaque soir le vent devient plus violent : il est temps d'arriver à Kimbédi.

***

Mon voyage est fini. Abandonnant nos bateaux qui n'avaient plus que quelques kilomètres à faire, j'ai terminé la route à pied.

Deux heures de marche dans une plaine coupée de ruisseaux sans importance, à peu près inhabitée, et sur la rive droite de la Louvizy, un petit affluent du Kouiliou, entre deux collines le poste m'est apparu.

Le poste... quelques cases édifiées à la hâte, puisque Kimbédi n'a encore que deux mois d'existence. Sur la pente douce qui descend vers la rivière, quelques constructions provisoires et sommaires servent d'habitations et de magasins ; au bord de l'eau, un espace défriché est coupé de plates-bandes parallèles, quelques légumes commencent à pousser, des radis se montrent déjà et piquent la terre de points roses.

Dans une de nos paillotes, nos 800 charges sont mises à l'abri ; il ne reste plus qu'à les en faire sortir. Pour le moment, cet espoir semble hasardé, mais si les agens du Congo que j'ai trouvés ici doutent de sa réalisation, ils sont pourtant décidés à m'aider de tout leur pouvoir ; MM. Gros, Jacquot et Fredon ne demandent qu'à mettre leur expérience au service de l'effort prodigieux que nous allons tenter. Car nous n'avons pas seulement à transporter les 3 000 charges de notre mission, mais encore celles destinées à l'Oubangui, au Chari, au Tchad, et même au Congo qui est réduit à la famine comme les autres colonies. Marchand a pris la résolution de tout faire passer, sans oublier la flottille du Haut-Oubangui, du moins ce qu'on

pourra en sauver. Depuis deux ans la circulation des caravanes est arrêtée, et nous devrons assurer le transport de près de 20 000 charges.

C'est le travail de demain.

LES BRIGANDS DU CONGO

Les renseignemens recueillis jusqu'ici ne sont pas encourageans; les environs sont annoncés comme très pauvres en vivres; le portage local est représenté comme impossible à organiser; les Bassoundis, voisins des Bakambas de Kimbédi, sont, paraît-il, irréductibles, et l'opinion générale déclare que le seul moyen d'obtenir la tranquillité sur la route est d'y faire le désert.

Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant, comme disait Tacite. C'est une solution simple et énergique. Nous avons le moyen de la prendre; néanmoins, il semble utile auparavant d'étudier la situation de plus près. Il est possible que les terribles Bassoundis méritent d'être supprimés, mais si beaucoup sont à retrancher, certains valent peut-être d'être gardés.

Les Bassoundis... Qui sont-ils? D'où viennent-ils? Où et comment opèrent-ils?

A première vue, le Congo est une mosaïque de peuplades différentes. L'ethnographie de toutes ces races diverses qui se poussent mutuellement, se remplacent, se pénètrent, est excessivement compliquée. Si ces peuples ont une histoire, elle nous est inconnue, et nous en sommes réduits à des hypothèses, sans pouvoir prétendre à des certitudes.

Le mouvement continuel qui agite les populations africaines les entraîne vers l'Océan, c'est-à-dire vers les grandes lignes commerciales et vers la source du sel, n'est nulle part plus sensible qu'au Congo; migration très marquée des peuples qui occupent les vastes contrées baignées par le Chari et le Tchad, et se dirigent du Nord au Sud vers l'Oubangui et le bas Congo.

C'est ainsi qu'à l'Ouest j'ai trouvé, à Zilengoma, les Bakotas du haut Ogooué parvenus sur le Niari, refoulant les Bakounis, et refoulés eux-mêmes par les Pahouins qui ont derrière eux les N'Dris, d'où semble venir la poussée initiale.

A l'Est également, les Batékés, race d'instinct commercial très développé, sont descendus du Nord pour se masser autour

du Stanley-Pool, au confluent des grands courans commerciaux du bassin Congolais; ils ont même abandonné les territoires entre Comba et Brazzaville pour se rapprocher du fleuve.

C'est dans cette trouée que les Bassoundis ont pénétré, descendant eux aussi du Nord, parallèlement aux Batékés. Là, ils ont englobé les Bagangalas, dont les derniers représentans sont établis autour de Comba, ainsi que les Ogangalas des alentours de Biédi. Les Bassoundis se sont ainsi trouvés limités à l'Est par les Batékés et les Ballalis, à l'Ouest par les Bakambas. Se heurtant au Sud aux territoires Bacongos, ils ont reflué vers l'Ouest, vers l'Océan, but suprême, et passant derrière l'enclave portugaise de Gabinda, ils se sont étendus jusqu'aux derniers contreforts du Mayombe, au Sud de Loudima.

Le Bassoundi est donc la race la plus dense, la plus importante du Congo, et, d'après ce que nous en savons, elle est aussi la plus turbulente. Ses méfaits ne se comptent plus. Les nombreux récits que j'ai entendus sur les crimes commis par les Bassoundis permettent de juger qu'ils opèrent principalement dans deux régions, à l'Ouest de Comba, aux environs de Balimoéké, et à l'Est de Comba, dans le territoire de Foulembao.

Aux environs de Balimoéké, ils sont dirigés par un brigand célèbre : Mabiala Minganga, Mabiala le Grand, ayant comme lieutenant son neveu Mabiala N'Kinké, Mabiala le Petit. Ce sont eux qui, en 1892, ont assassiné l'administrateur M. Laval. Ce meurtre est resté impuni. On a bien tenté de s'emparer de Mabiala Minganga, mais sans y réussir, et cet échec n'a fait qu'accroître le prestige déjà considérable du chef, car celui-ci est, de plus, grand féticheur. A la suite de ce meurtre, Mabiala a disparu, nul ne sait où il se cache, on a seulement la certitude qu'il existe toujours et que son influence continue à s'exercer contre nous. Quant à Mabiala N'Kinké, bien qu'on fût certain de sa participation à l'assassinat de M. Laval, on n'a pas pu prouver sa culpabilité; il continue de commander le village de Balimoéké, un des premiers villages sur la route de Comba, près de la rivière Ouali-Ouali. Des porteurs, des miliciens ont disparu, nul doute que le neveu, sous la direction de l'oncle, ne soit l'auteur de ces disparitions. Malheureusement, cette conviction ne s'étaie sur aucune preuve. A-t-on vraiment cherché à avoir cette preuve? Dans l'état de faiblesse de la colonie, toute répression est impossible. Il y a quelques jours,

deux porteurs malades déclarèrent au lieutenant Mangin ne pouvoir plus suivre sa colonne et demandèrent à rentrer chez eux. Mangin leur donna des vivres et quelques cortades d'étoffe, puisqu'ils refusaient de l'accompagner jusqu'au poste de Comba. On a retrouvé leurs cadavres sur les bords de la Ouali-Ouali. Mabiala N'Kinké a déclaré à M. de Kerraoul, administrateur de Brazzaville, en tournée de ce côté, que ces Loangos avaient été tués par les tirailleurs. Il a fallu un rapport officiel de Mangin pour rétablir la vérité. Peut-être eût-on préféré ne pas la connaître?

Est-il vraiment impossible de découvrir la retraite de Mabiala Minganga, de châtier l'oncle et le neveu? C'est ce dont je m'occuperai ici, pendant que Mangin s'éclairera sur les brigands des environs de Foulembao.

Dans cette région, les crimes sont prouvés, les auteurs connus. Il se joue là, depuis des années, une comédie tragique entre trois comparses, Mayoké, Missitou, et Mabala, chefs de Foulembao, Lilemboa, et Makabendilou. Ces trois Bassoundis ont formé une véritable association dont le but est le détroussage méthodique, on peut même dire raisonné, des caravanes et des Européens de passage.

A quelques kilomètres dans l'Est de Makabendilou, s'élève une colline qui porte le nom de montagne des Chiens. A ses pieds, le petit hameau de Lilemboa sert de halte habituelle aux convois qui y reprennent leur souffle avant de commencer l'ascension. Sous un prétexte futile, mais préparé, une discussion ne tarde pas à s'élever entre indigènes et porteurs, généralement à propos d'un achat de vivres. La discussion dégénère bientôt en querelle, et la querelle en rixe. Aussitôt apparaissent, venant protéger le faible village de Lilemboa, tous les guerriers du grand Mayoké, chef de Foulemboa. Ils se trouvaient, par le plus grand des hasards, à proximité, dans les bois du voisinage. Le deuxième acte commence. Les porteurs et les Européens sont mis en joue, on les maltraite, on leur tire la barbe, on leur passe le tranchant des couteaux sur le cou; les malheureux croient leur dernière heure venue. A ce moment, *Deus ex machina*, Mabala surgit. D'un beau geste, le noble vieillard se place devant les victimes, les couvre de son corps, détourne les fusils bassoundis. Devant lui, les farouches guerriers s'inclinent.

Un tel service vaut bien une récompense; Mabala le fait

délicatement comprendre. Le moyen de ne pas être reconnaissant envers ce bon vieux, quand on a encore devant soi la bande hurlante, quand on sent encore sur sa peau le froid de l'acier? On s'exécute, on remet à Mabala le prix de son intervention.

Est-il nécessaire d'ajouter que ce prix est aussitôt partagé entre les trois intelligens associés qui réalisent ainsi des bénéfices fort appréciables?

Parfois, les porteurs loangos y laissent leur tête. Alors la route se ferme.

C'est en cet endroit que furent arrêtés l'administrateur Ponel, l'adjudant de Prat, plusieurs agens allant de Brazzaville à la côte.

C'est là qu'éclata un incident en 1885, au passage d'un membre de la mission Gentil.

C'est encore avec un des trois associés que le gouverneur Dolisie eut, cette année même, maille à partir, et que peu après, en juin, plusieurs miliciens et nombre de porteurs loangos disparurent.

Tout cela se sait, mais le Congo est désarmé. Pouvons-nous en être étonnés? N'avons-nous pas trouvé, il y a deux ans, une situation identique à la Côte d'Ivoire, où les Européens étaient massacrés à quelques kilomètres de Grand-Bassam qui fut même assiégé par les indigènes?

Le Congo et la Côte d'Ivoire sont deux victimes de cette illusion qui s'appelle la pénétration pacifique.

LA PÉNÉTRATION PACIFIQUE

Si je traite d'illusion la pénétration pacifique, ce n'est pas que de parti pris j'attaque le régime civil. Cette conception, de s'emparer des âmes sans avoir recours à la force, est bien faite pour séduire un peuple ouvert à toutes les idées généreuses. Vouloir apporter le bonheur à des populations sauvages et leur faire entrevoir un idéal, se refuser à voiler de sang cet idéal, est un beau rêve, malheureusement irréalisable.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment naît une colonie de pénétration pacifique, de rechercher les moyens dont elle dispose pour continuer son œuvre, et d'opposer ces moyens aux difficultés contre lesquelles elle est obligée de lutter.

Je ne parle pas spécialement du Congo, soumis dans les premiers temps par la seule influence de M. de Brazza. Le Congo,

dans la suite, s'est dérobé à l'autorité des agens de la colonie, parce que ceux-ci n'avaient pas au même degré le don de séduction de leur chef, et se trouvaient privés des moyens nécessaires à tout homme pour mettre le pays en état de supporter les charges écrasantes qui pesaient sur lui. Je parle du cas général, de la façon habitelle dont est née telle ou telle colonie sans en viser aucune particulièrement.

Un explorateur s'engage dans un pays inconnu; il passe, il sème sur sa route les perles à pleines mains, il distribue les étoffes à brassées; en échange, il ne réclame rien, à peine quelques porteurs, ou de quoi vivre; et les populations enthousiasmées par ses libéralités signent tous les traités qu'il désire, ne demandent qu'à voir venir chez elles le plus grand nombre de ces généreux philanthropes.

Mais voilà que derrière l'explorateur arrivent les administrateurs chargés de répandre les bienfaits de cette civilisation qui s'est manifestée sous d'agréables apparences. Avec eux, les bienfaits cessent de revêtir la forme de largesses, ils prennent l'aspect de mesures éminemment vexatoires, bien que souverainement justes. Les indigènes ne comprennent pas!

Un blanc les a comblés de cadeaux, les a étourdis de promesses; un autre lui succède qui ne leur donne rien, mais en revanche leur interdit de piller, de voler, de faire des captifs et, bien plus, leur réclame un impôt!

Celui-là entendait vraiment la civilisation, celui-ci n'est qu'un pirate, un ennemi.

Ils ne veulent pas se soumettre à des exigences qui leur paraissent pleines d'illogisme; et du refus d'obéissance à la révolte, il n'y a qu'un pas.

Pour faire respecter sa volonté, l'administrateur est forcé de réclamer des gendarmes. On les lui fournit sous le nom de miliciens, avec parcimonie à la vérité; quatre ou cinq, parfois moins, rarement davantage. Peu à peu, d'ailleurs, on est forcé d'en augmenter le nombre, et la colonie pacifique se trouve bientôt pourvue d'une forte compagnie dont les hommes sont payés exactement deux fois ce que coûtent des tirailleurs réguliers. Rendent-ils les mêmes services? Ils créent simplement une difficulté de plus. Les miliciens sont de la race des tirailleurs; guerriers, ils ont la domination dans le sang, et, recrutés généralement parmi les fortes têtes dont ne veulent pas les

régimens, ils sont tout disposés à régner en maîtres sur le pays dont ils ont la garde, et à ne pas obéir à des chefs qui ne sont pas des officiers.

A chacun son rôle. Un administrateur n'est pas un soldat. Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas sur ses hommes l'autorité nécessaire pour les empêcher de commettre des exactions ou de se soulever contre lui.

Que penserait-on d'une conception allouant à chaque département de la France, pour assurer l'ordre intérieur, et la sécurité extérieure, quatre gendarmes commandés par un maire, ou même par un préfet ?

Que dirait-on, si ces quatre gendarmes étaient, par surcroît, recrutés parmi les hommes les plus indisciplinés? Et si, de plus, la population du département était spécialement encline à la révolte ?

Telle est, pourtant, l'organisation d'une colonie soumise dès le début au régime civil. Le tableau n'est pas humoristique, il est fait d'après nature.

Et je dois encore ajouter une ombre à ce tableau, celle des concessions.

L'exploitation immédiate des ressources d'un pays neuf par une société puissante a des avantages ; elle est presque une nécessité pour la pénétration pacifique. Les postes, en effet, sont installés le long de la route parcourue par le premier explorateur, et ils ont trop de peine à se maintenir en place, pour songer à étendre leur action en dehors de ce sentier. C'est même la caractéristique de ces colonies; elles sont « linéaires. » Le petit commerce n'oserait pas se risquer hors de cette ligne, il n'a pas les moyens de prendre des miliciens à sa solde. Au contraire, le concessionnaire a des capitaux, il est capable de payer la protection dont il a besoin, et il lance dans la brousse, encore inconnue, un essaim d'agens escortés de quelques miliciens.

Ainsi se trouve complétée et constituée la colonie : un axe jalonné de postes autour desquels va rayonner le commerce. Malheureusement, ce rayonnement multiplie les points de contact avec les indigènes, c'est-à-dire les chances de conflit, et ces chances sont accrues par la présence des miliciens, encore moins disposés à obéir au commerçant qu'à l'administrateur. Enfin, le pays voit d'un mauvais œil l'établissement d'un monopole.

Un brave chef à qui je demandais la raison de son animosité contre les concessions, me répondit par la fable suivante : « J'avais trois femmes; toutes rivalisaient d'amabilité; j'étais heureux. Une d'elles mourut; j'étais déjà moins bien soigné, mais je n'avais pas à me plaindre, elles étaient encore deux, obligées de lutter pour obtenir mes faveurs. Un jour, il ne m'en resta qu'une... elle me rendit la vie impossible, elle ne s'occupait plus de moi; sûre que mes faveurs n'iraient pas à une autre, puisque je n'avais plus le choix. Vois-tu, ajouta-t-il mélancoliquement, c'est la même chose avec les commerçans. »

Telles sont les difficultés au milieu desquelles un administrateur se débat. On le place dans une situation inextricable, dont il ne sort souvent qu'en y laissant sa vie.

Cette issue est presque fatale, car les événemens suivent un cours logique. Les indigènes se sentent peu de goût pour le travail, c'est-à-dire pour gagner ce qu'ils convoitent, et surexcités par la vue de richesses faciles à s'approprier, puisqu'elles ne sont pas, ou pour ainsi dire pas défendues, ils commencent par voler quelques charges dans un convoi.

L'autorité toujours paternelle ne manifeste d'autres sentimens que l'étonnement d'avoir des enfans si mal élevés.

La tentation vient d'abord, pour les pillards, d'ajouter aux perles et aux étoffes des caravanes, les fusils des miliciens d'escorte. Ceux-ci ne voulant pas abandonner bénévolement leurs armes, les agresseurs se voient forcés de supprimer les miliciens.

L'étonnement en haut lieu devient de la douleur. Quelques esprits subversifs, à tendance militariste, émettent alors l'opinion qu'une répression paraît indiquée.

Une répression? On manque des élémens nécessaires. Les demander serait reconnaître l'inanité de l'occupation pacifique. Et puis, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre! la sagesse des nations le dit, et la fable prouve que la douceur est préférable à la force. Les noirs sont de grands enfans; on ne fusille pas des enfans.

Les esprits subversifs observent encore que, si on ne fusille pas les enfans, on les fouette. Le fouet est hygiénique, il décongestionne, et le pays semble légèrement congestionné.

Bref, on prend une grande résolution, car, à tout prix, il faut rouvrir la route : on bombarde les coupables... mais avec des

projectiles susceptibles de les ramener, sans risquer de se les aliéner. On les bombarde de ballots d'étoffes et de caisses de perles.

Les effets sont immédiats. Instantanément le pays retrouve le calme, les routes fermées se rouvrent. Ainsi apparaît un grand principe d'ordre social : en donnant aux voleurs ce qu'ils désirent, on supprime le vol.

Bientôt, un second massacre se produit, un deuxième bombardement est opéré, semblable au précédent. Et de bombardement en bombardement, l'audace des administrés s'accroît de jour en jour ; en même temps, leur intelligence s'ouvre, à mesure que pénètrent chez eux les produits de la civilisation ; si bien qu'un matin, ils se sentent capables de mettre sur pied une règle de trois : un Européen vaut bien dix miliciens; or si, pour un milicien assassiné, nous avons tant, nous recevrons dix fois plus pour un blanc massacré.

Quelques heures plus tard, le chef du poste voisin a vécu.

Combien ont péri ainsi, obscurément, sans que leur sacrifice fût connu ! On étouffe le retentissement d'actes glorieux, souvent héroïques, pour sauver la face de l'occupation pacifique.

Les peuples primitifs ne respectent que la force. La bonté, quand elle ne s'appuie pas sur les armes, n'est à leurs yeux que de la faiblesse. Faut-il s'étonner de ce sentiment chez des peuples primitifs admirateurs de la force? N'en est-il pas de même chez les peuples civilisés ? La pénétration pacifique n'est qu'une forme de la diplomatie, et cette dernière, chez nous, ne vaut que si elle a derrière elle des baïonnettes et des cuirassés.

Apporter la civilisation, supprimer l'esclavage, inaugurer une ère de liberté, et réaliser cela sans heurts, sans verser de sang... Quel beau rêve !

Ce n'est qu'un rêve ! Nous ne cherchons pas en Afrique à améliorer, mais à transformer radicalement ce qui existe. Nous voulons que le pays passe d'un état à un autre état complètement différent ; en un mot, pour appeler les choses par leur nom, nous voulons faire une révolution. Une révolution n'est jamais pacifique ; ceux qui la font sont moins des médecins que des chirurgiens.

Dans toutes les colonies de pénétration pacifique, le résultat a été le même. Toujours il a fallu en venir à l'occupation militaire, nulle part la révolution ne s'est accomplie sans effusion de sang.

A le verser tout de suite, on en eût moins répandu, et ces pays eussent pris plus vite leur essor vers leurs destinées.

Les colonies ne sont pas faites pour y entretenir des armées, c'est vrai. Mais les armées y sont nécessaires au début, et tant que le nouvel état substitué à l'ancien n'a pas effacé toute trace de ce dernier. Elles le sont encore parce qu'une terre n'appartient réellement à un peuple que s'il l'a arrosée de son sang, s'il l'a conquise par le sacrifice des siens. Qui oserait proposer de céder à une nation voisine un territoire sur lequel ceux des nôtres, tombés glorieusement, montent la garde du fond de leur tombe?

Les vivans défendent nos possessions d'Afrique contre l'Afrique; nos morts les défendent contre l'Europe.

MABIALA N'KINKÉ

Dans la nuit transparente et froide, je viens de prendre le quart, mesure de prudence, au cas où Mabiala N'Kinké essaierait de nous attaquer pour rentrer en possession des prisonniers que je lui ai faits ce matin. Au nombre de ces derniers se trouve une de ses femmes et un de ses enfans.

Parti, le 9 septembre au matin, de Kimbédi avec M. Jacquot, que je comptais envoyer en recrutement de porteurs dans la région Bacongo, j'avais emmené M. Fredon et ses 25 miliciens, me proposant d'installer un poste à Balimoéké. Il me semblait nécessaire de surveiller de près Mabiala N'Kinké. L'assassinat des deux porteurs du convoi de Mangin eût bien mérité une répression, mais, si j'étais certain de la culpabilité de Mabiala, je n'en avais pas la preuve.

A quatre heures et demie, en arrivant à Balimoéké, je remarquai le silence du village. A peine m'étais-je arrêté, qu'un Bassoundi, la mine arrogante, vint m'intimer l'ordre d'aller camper ailleurs.

— Ici, lui répondis-je, c'est moi qui commande. Va dire à ton chef que j'ai à lui parler; il devrait déjà s'être présenté à moi.

Une minute après, l'indigène revenait avec cette réponse :

— Mabiala ne se dérange pas pour un blanc.

Je me retournai vers M. Fredon :

— Que deux hommes aillent s'emparer du chef.

Les deux miliciens n'étaient pas sortis du rang, qu'un brouhaha immense s'élevait, accompagné d'un bruit de course ; en quelques secondes, il ne restait pas une âme dans le village.

Cette fuite était évidemment préparée. Il était tard, je voulais laisser à Mabiala le temps de la réflexion, je lui envoyai un indigène sur lequel les miliciens avaient mis la main, et j'ordonnai de camper.

Ce matin, à six heures, Mabiala ne donnant pas signe de vie, je partis à sa recherche, tombai à l'improviste sur un petit village caché au milieu de la brousse, et fis treize prisonniers, dont une femme et un enfant de Mabiala. Ayant des otages, je n'avais plus qu'à attendre ; j'installai le bivouac sur un mamelon coupé par le sentier de Brazzaville.

Sur ce mamelon il est facile de se garder, mais, pour plus de sûreté, j'ai décidé que M. Jacquot, M. Fredon et moi, prendrions le quart. Je n'ai pas grande confiance dans la façon dont ces miliciens ont été dressés ; je sais bien qu'il y a de la bataille dans l'air, sans que nous ayons encore tiré un coup de fusil, et cette idée ne peut manquer d'exciter un Sénégalais; mais le seul défaut d'un soldat noir est d'être incapable de veiller. Dans son village, il passera une partie de la nuit à bavarder, tout en fumant ; au bivouac, dès que les rumeurs ont cessé, il s'endort. Les sentinelles ont grand'peine à n'en pas faire autant ; l'obscurité pèse sur leurs paupières, le silence les alanguit ; lorsque la nuit est fraîche, le froid les engourdit ; rien ne peut vaincre cette somnolence.

Pour un blanc en faction, la nuit est le moment où ses nerfs sont à la plus rude épreuve ; dans l'ombre, il prête à un arbuste l'apparence d'un être humain, le frissonnement de l'herbe sous le vent devient pour lui un chuchotement, son oreille aux aguets perçoit des bruits imaginaires ; toute la fantasmagorie nocturne l'environne, le tient éveillé ; le noir n'a pas cette sensibilité nerveuse, il demeure sans émotion là où on l'a placé ; le souci d'exécuter sa consigne n'arrive pas à dominer la torpeur qui le saisit. Par exemple, quand les tirailleurs ne sommeillent pas, ils sont de terribles gardiens ! terribles même pour les amis, car ils ne comprennent pas toujours les ordres. Je me souviens de la nuit où, étant de ronde pendant la colonne de 1892 contre Samory, je tentai d'aborder une sentinelle. En vain je lui donnais le mot : « Passe au large ! » répondait-elle invariable-

ment. Et comme j'insistais, le levier du fusil craqua, m'avertissant que j'allais être gratifié d'une balle. J'eus heureusement l'idée de lui crier : « Caporal Akili ! » c'est-à-dire : Appelle le caporal ; et, grâce à celui-ci, je pus faire rectifier la consigne ; du moins j'en eus l'espoir. On raconte qu'au Dahomey, le général Dodds, essayant de sortir du carré pour se rendre aux feuillées extérieures, fut arrêté de même ; il s'obstinait à vouloir passer, et comme général, et comme simple mortel soumis aux lois de la nature. Sans hésiter, la sentinelle lui donna l'avertissement que j'avais reçu ; il fallut l'intervention de l'officier de ce trop bon tirailleur pour que le général fût délivré de toutes ses angoisses.

Mais à côté de ces exemples. combien d'autres prouvent la faiblesse du noir contre le sommeil! que de douloureuses catastrophes causées par ce manque de vigilance!

Nous avons essayé quelquefois de recourir au fameux cri : « Sentinelles prenez garde à vous! » simplifié en deux mots : « Sentinelles, veillez ! » On entendait bien résonner l'appel : « Sentinelles, ouillez! » mais il était prononcé d'une voix de rêve, d'une voix perdue dans un songe.

En prenant le quart, je suis sûr que nous serons gardés.

La lune paraît ; jamais la nuit n'a été encore aussi froide. Je me réchauffe en faisant le tour des postes disposés au fond du ravin qui sépare notre mamelon des collines voisines. Une lueur transparente baigne la brousse ; au milieu de l'adoucissement de toutes les lignes fondues dans ce clair-obscur, les arêtes de nos tentes se découpent rigides ; les toiles tendues par l'humidité leur donnent l'apparence de petites pyramides. Sur l'une d'elles un groupe sombre d'êtres, accroupis ou couchés, forme une tache noire ; ce sont les prisonniers. A côté d'eux, se détache la silhouette d'un milicien ; ils doivent être gelés, et me feraient pitié, si je ne me souvenais de leurs exploits ; c'est près d'ici que M. Laval a été assassiné ; c'est au bord de la rivière, dont j'aperçois la vallée, que les deux Loangos ont été massacrés, et combien d'autres!...

***

Le jour se lève, de légères brumes flottent dans les fonds ; elles sont bientôt pompées par le soleil, les vallonnemens se précisent, le sentier de Loango se dessine, et trace une ligne grise sur la pente de la colline qui, dans l'Ouest, nous fait face.

Le long du chemin, se dressent des poteaux télégraphiques, indice d'un effort tenté par le Congo, mais dans lequel il n'a pas persévéré. Ils sont là, ces poteaux, fichés en terre depuis deux ans, et nul fil n'y a été attaché ; ils sont là, jalonnant la route, espoir d'une civilisation future, représentans fidèles d'une pénétration aussi lente que pacifique. Trop lente assurément, ces poteaux l'attestent, puisque, au bout de vingt-quatre mois, ils sont encore veufs de leur fil ; trop pacifique, ils en sont la preuve, car les isolateurs dont on les a pourvus ont tous été brisés intentionnellement par les indigènes, sans qu'on ait songé à le leur reprocher. Il est vrai que le mal n'était que dans cette manifestation de révolte ; nulle communication n'a été interrompue, de ce fait, entre la côte et Brazzaville !

A l'Est, de la poussière s'élève. Est-ce Mabiala? Pourtant nous le supposions dans l'Ouest. Des chechias apparaissent; c'est un convoi conduit par le « général » Leymarie, et envoyé par Mangin pour prendre des charges à Kimbédi. Mangin m'annonce 63 porteurs... mais les 39 miliciens qui les escortent n'ont pu en conserver que 26; les autres se sont sauvés, peu désireux de traverser les États de Mabiala Minganga et de Mabiala N'Kinké. Un poste s'impose dans cette région, probablement une répression. Si je suis amené à sévir, les 39 miliciens qui viennent d'arriver ne seront pas inutiles.

***

8 heures. Une sentinelle signale dans l'Ouest que « y en a d'hommes beaucoup. » Cette fois, c'est Mabiala. Un grouillement couvre la pente de la colline ; au centre, sur le sentier de Loango, le chef s'avance.

Je fais donner, par l'interprète, l'ordre à cette troupe de s'arrêter. Mes 64 miliciens sont alignés derrière moi. Les Bassoundis hésitent, palabrent, et finalement m'envoient un parlementaire. Celui-ci n'ose pas approcher, il reste au pied de mon mamelon, et me déclare de la part de Mabiala que si je ne rends pas les prisonniers, le chef me fera la guerre. Je lui réponds que les prisonniers seront remis en liberté quand Mabiala sera venu lui-même me parler.

Il retourne sur ses pas, et revient une deuxième fois porteur du même ultimatum. En même temps, je remarque un mouvement parmi les Bassoundis : ils ont l'intention de me cerner.

Tout en palabrant, j'ai donné les ordres aux miliciens ; ils sont cachés derrière les broussailles qui bordent le petit plateau où j'ai passé la nuit, ils ont mis la baïonnette au canon et ont défense de tirer sans mon ordre. Je me fais désigner Mabiala par l'interprète : c'est celui qui est au milieu du sentier ; il en est sûr, c'est « ce sauvage-là » qui a envoyé le parlementaire. Si nous nous battons, il faut l'abattre le premier. Je prends la carabine de Moussa et je réponds :

— Si Mabiala veut la guerre, il va l'avoir tout de suite. Qu'il vienne ou...

Des coups de fusil me répondent.

J'appuie ma carabine sur un rocher; pour une fois les poteaux télégraphiques vont être utiles ; il y en a huit entre Mabiala et moi ; le chef est donc à 400 mètres. Je tire, et je commande : « Feu ; à la baïonnette ! »

Mabiala N'Kinké est tombé; en présence de ce désastre, et devant les baïonnettes, les Bassoundis fuient dans tous les sens ; dix-neuf restent sur le terrain ; j'arrête les miliciens.

La leçon est suffisante ; le chef mort, ses hommes ne renouvelleront pas l'attaque. M. Fredon, que je vais laisser avec ses miliciens, recevra, je l'espère, la soumission des révoltés ; toutefois, celle-ci ne sera complète, et les caravanes n'auront de sécurité, que le jour où Mabiala Minganga sera en notre pouvoir. Où est-il ? Le poste s'emploiera à le découvrir.

MABIALA MINGANGA

Depuis la mort de Mabiala N'Kinké, la tranquillité règne dans les environs immédiats du poste de Balimoéké. Toutefois, l'action de Mabiala Minganga continue à s'exercer sourdement sur le reste du pays. L'agitation ainsi créée peut, au moindre prétexte, se transformer en révolte. Si Mabiala n'était que chef, il serait moins dangereux, mais il est en même temps grand féticheur ; c'est lui qui est en communication avec les esprits, et, tant qu'il vivra, il terrifiera les populations ; celles-ci le croient invulnérable, gardé par ses fétiches. Malgré la terreur qu'il inspire, M. Fredon a réussi, après un mois de vaines tentatives, à trouver un guide qui consente à nous conduire à la retraite de Mabiala, et Marchand s'est décidé à en finir avec le grand féticheur, à venger enfin la mort de M. Laval et celle de tant de

miliciens et de porteurs. Il m'a chargé de cette mission. Dans quelques heures, je dois partir.

Le guide est amené.

— Un ballot d'étoffe, si tu es fidèle, lui dit Marchand ; la mort, si tu nous trompes.

Le malheureux tremble, effrayé de ce qu'il va faire. Il faut qu'il ait un bien grand désir de richesse, ou une terrible vengeance à exercer contre Mabiala. C'est un traître; un soldat répugne toujours à se servir d'un traître, mais nous n'avons pas le choix des moyens avec l'adversaire d'aujourd'hui, dont la disparition peut seule assurer le calme de la colonie. C'est dans un guet-apens que Mabiala a assassiné M. Laval, c'est lâchement qu'il a fait massacrer miliciens et porteurs ; demain, il agirait de même à notre égard. Et qui nous dit que ce guide n'est pas son instrument? Dans quelques heures, je le saurai.

Il est minuit, les 20 tirailleurs que j'emmène sont prêts. M. Jacquot m'accompagne. En route.

La nuit est profonde, des nuages recouvrent le ciel. Je précède Jacquot, les tirailleurs suivent.

Il n'y a pas de service de sûreté à établir dans une obscurité pareille. Seul le guide est devant moi; nous sommes entièrement à sa merci. Je marche sur ses talons, et je le distingue à peine. S'il veut s'échapper, je n'ai aucun moyen de l'en empêcher. Un saut de côté, et il disparaîtrait dans l'ombre. Lui attacher les bras? Il ne pourrait plus avancer dans le chaos de rochers que nous traversons. A Dieu vat! comme disent les marins.

Dans quelle direction allons-nous? Nous avons quitté le sentier de Brazzaville pour piquer dans le Nord; depuis, je n'ai pu me rendre compte de notre orientation. Je suis comme un homme aux yeux bandés qu'on aurait fait tourner sur lui-même. Où est le Nord? Pas une étoile pour me le dire.

Nous ne cessons d'escalader des collines, de descendre dans des ravins; à chaque pas, nous trébuchons. Comment le guide s'y reconnaît-il? Suivons-nous seulement un sentier? Mes pieds tâtent le terrain à gauche et à droite, et ne rencontrent que des pierres. Pas un arbuste, pas une broussaille ne nous a frôlés au passage; dans quel pays sommes-nous? Quelle région désolée traversons-nous? Je n'ai aucune notion de l'heure. Je ne veux pas flamber une allumette, et le cadran de ma montre est invi-

sible. Je crois que nous marchons depuis près de trois heures. Nous serions donc à douze kilomètres du poste; à cette distance, des coups de feu ne peuvent s'y entendre: si nous allons vers une embuscade, nous ne tarderons pas à tomber dedans.

Le guide s'arrête. Nous sommes au sommet d'une hauteur faite de rochers; il me touche le bras, m'indique le bas de la colline et murmure : « Mabiala. »

C'est ici ; mais quelles mesures prendre? Je ne vois rien. L'interprète est près de moi; à voix basse, je lui dis de demander s'il y a un village au fond de ce ravin. Le guide répond non, et montre le rocher. Mabiala est dans une caverne, en bon brigand qu'il est. Il faut reconnaître l'entrée de cette caverne, la disposition des environs immédiats. Je vais descendre. Je préviens Jacquot : un coup de sifflet bref et faible, les tirailleurs me rejoindront sans bruit ; un coup de sifflet prolongé, ils dévaleront aussi vite que possible.

Me voilà au pied de la colline, elle est peu élevée, les tirailleurs seront vite près de moi; c'est presque sur un seul bloc rocheux que j'ai marché, il est facile de ne pas faire de bruit. Je voudrais essayer de saisir Mabiala endormi. A cette heure, les noirs ont le sommeil profond.

Où est l'entrée de la caverne? Je me glisse avec le guide; à quelques pas, il me retient; son doigt désigne le sol. Tout près de moi, le rocher semble finir brusquement à quelques centimètres de la terre qu'il surplombe. Je me baisse. Cette ligne d'ombre sous le rocher est-elle l'entrée ? Oui, affirme le guide. On ne peut y pénétrer qu'à quatre pattes. Nous aurons du mal à prendre Mabiala sans combat.

Je m'écarte et siffle doucement. Les tirailleurs observent fidèlement la consigne de tenir leur baïonnette, on ne les entend pas descendre. Dès qu'ils m'ont rejoint, je les dispose en demi-cercle en avant de la caverne : il y a un peu de brousse sèche, j'en arrache pour préparer une torche. Je m'avance avec deux hommes. Je me couche à plat ventre et je regarde dans le trou : pas une lueur de tisons; j'écoute; pas le moindre bruit. Il n'y a personne là dedans. Il faut s'en assurer. Avec les deux tirailleurs nous nous coulons à l'intérieur. Aussi brusquement que je peux, j'allume ma poignée d'herbes. La grotte est vide, inhabitée depuis longtemps.

Je sors et menace le guide ; il m'a trompé.

— Mabiala a deux maisons, répond-il ; celle-ci et une autre. Il est dans l'autre, allons-y.

Ma petite colonne repart à travers les rochers, par la même obscurité. Au bout d'une heure, le terrain se modifie, nous marchons sur de la terre, la brousse nous frôle.

Maintenant, nous longeons le bord d'un ravin boisé ; nous avançons plus facilement et plus vite. Ce ravin m'a l'air d'un fameux coupe-gorge, les pentes doivent être presque à pic, car, autant que je suis capable d'en juger, nous avons des cimes d'arbres à notre droite. Si la deuxième caverne de Mabiala est au milieu de ces bois, comment arriverons-nous à la cerner par une nuit pareille ?

Elle est bien là, en effet. Le guide me montre une amorce de sentier qui paraît s'enfoncer dans la terre et les branches : ce sentier aboutit à la maison du chef. La maison ! Je sais ce que représente ce terme !

— Y a-t-il d'autres passages ?

— Un seul : en face, de l'autre côté, là où est la maison de Mabiala.

Je donne l'ordre à Jacquot de prendre le premier chemin avec quinze hommes. En bas, il s'arrêtera, et m'attendra.

Je continue avec cinq tirailleurs. Cinq cents mètres plus loin, nous franchissons le ravin et revenons vers la caverne que nous avons dépassée.

La nuit est plus claire, les nuages se sont dissipés, je peux voir l'heure ; il est quatre heures et demie. Nous descendons une pente douce. Le guide me ralentit, avance pas à pas; il se baisse et touche une large dalle plate dont le bord surplombe de deux à trois mètres le fond du ravin. L'entrée est sous cette roche.

A ce moment, la baïonnette d'un tirailleur heurte un caillou. Des pas résonnent dans la caverne ; puis une voix lance un appel. C'est Mabiala. Il s'est réveillé et s'inquiète. Nous nous sommes couchés à plat ventre. Nul bruit ne lui répondant, le chef se rassure probablement. Tout rentre dans le silence.

Je lui laisse le temps de se rendormir, puis j'achève la descente. Où est Jacquot ? Il se glisse jusqu'à moi : les sentinelles sont placées, toute issue est fermée.

Je rampe vers l'entrée de la caverne avec le caporal Sori-Bondjo et un tirailleur. Je suis devant un large trou surplombé par la dalle où je me trouvais tout à l'heure.

Rien ne bouge. J'avance le corps dans l'intérieur. Sori-Bondjo est à ma gauche, son camarade à ma droite, leurs épaules touchent les miennes.

— Lui, y a foutu le camp, murmure Sori-Bondjo.

Au même instant, un éclair jaillit, un vent de feu passe sur ma figure, les deux tirailleurs tombent à mes côtés.

Au hasard, je décharge mon revolver dans le trou, pendant que Jacquot enlève les blessés ; deux autres tirailleurs ont bondi près de moi, ils veulent entrer. Je les arrête ; la lueur de mes coups de revolver m'a permis de reconnaître que nous n'avons devant nous qu'une première chambre, assez petite, où il n'y a personne, et qui communique avec d'autres chambres souterraines par un étroit couloir d'où Mabiala a tiré. Le guide m'a dit que Mabiala est seul ; mais un homme seul simplement armé d'un couteau tuerait les uns après les autres ceux qui essaieraient de se glisser dans ce couloir.

Je n'ai pu m'emparer du grand féticheur pendant son sommeil ; maintenant, c'est un siège à faire. Se voyant cerné, il se rendra peut-être.

Je recommande aux hommes disposés en sentinelles de ne pas se montrer, de ne pas faire le moindre bruit ; Mabiala ne sait ni qui l'attaque, ni combien nous sommes ; il nous croira peut-être partis et essaiera de fuir. Qu'on le laisse sortir, et qu'on se jette sur lui.

Les blessés ont été portés au-dessus de la grotte, à l'abri ; ce sont des tirailleurs, je n'ai pas besoin de leur demander le silence, ils ne pousseront pas un gémissement.

Le jour paraît, il pénètre dans le ravin ; l'entrée de la caverne se dessine au milieu des hautes herbes comme une tache d'ombre. Mabiala n'a pas donné signe de vie, n'a pas tenté de s'échapper... aurait-il été atteint par mes coups de revolver ?

Je fais le tour des sentinelles masquées par les arbres, le cercle d'investissement est complet. Je reviens vers les blessés, je passe à environ vingt mètres de la grotte ; un coup de feu en jaillit, le tirailleur qui marche derrière moi tombe.

Maintenant, je distingue au fond de la première chambre le trou noir du tunnel qui conduit dans le fond de la caverne ; c'est de là que Mabiala tire, sans qu'on puisse l'apercevoir ; en avant, sont alignés des fétiches en bois. Si nous ne nous emparons pas de cet homme, pour tout le pays, il devra la vie à ses fétiches !

Je poste deux hommes, aussi bien défilés que possible, en face de ce trou, avec ordre de tirer au jugé, au premier coup du grand féticheur.

Pendant que j'examine les blessés, une détonation retentit; une des sentinelles s'est montrée, Mabiala l'a atteinte aussitôt.

J'ai déjà quatre hommes de moins. Comment pénétrer dans cet antre, éventrer cette caverne?

A tout hasard, j'ai emporté, hier soir, deux kilos de dynamite; bien que tout le cordeau bickford fût usé, je pense à m'en servir; mais comment? Aurais-je du cordeau que je n'arriverais pas à lancer les cartouches exactement dans ce tunnel étroit. Peut-être pourrai-je crever la dalle qui forme le plafond et qui est à nu. Je ne crois pas que ce soit possible, le rocher doit être trop épais; pourtant, je n'ai pas autre chose à essayer. Mais, si je veux obtenir un résultat, il faut que je fasse un bourrage sérieux sur la dynamite; celle-ci par conséquent disparaîtra sous les rochers amoncelés et je n'aurai pas la ressource de la faire détoner par le choc, en tirant dessus...

J'appelle cependant Moussa, à qui j'ai confié l'explosif. Il me le donne et me tend également une boîte de poudre qu'il y a ajoutée de sa propre initiative. Voilà le moyen de faire éclater les cartouches; je n'ai qu'à fabriquer un saucisson de poudre aboutissant au détonateur. C'est facile, Moussa a toujours sur lui du fil et des aiguilles.

Je découpe mon mouchoir en lanières, et me mets à l'ouvrage. En même temps, je commande à M. Jacquot de gagner avec le guide et un tirailleur la route se dirigeant sur Comba. Marchand y passera dans la matinée, Jacquot lui rendra compte des événemens; je peux avoir encore d'autres blessés, j'ai besoin de renfort.

Avant de préparer l'explosion, je tiens à avertir du danger le grand féticheur, et surtout ses compagnons, au cas où il ne serait pas seul. L'interprète crie que si d'autres hommes sont enfermés avec Mabiala, ils peuvent sortir, ils seront libres. Les blancs ont résolu de s'emparer du chef; leur tonnerre tout à l'heure tombera sur les rochers.

A intervalles réguliers, l'interprète recommence son appel. Mabiala n'y répond que par un nouveau coup de feu. Un cinquième blessé est apporté près des autres.

Les tirailleurs en fureur veulent entrer dans la caverne. Je

suis obligé d'accourir pour empêcher cette folie. Pas un ne reviendrait. Ils n'y entreraient même pas! Le premier tombé boucherait le couloir. D'ailleurs, mon saucisson de poudre est prêt.

Je prends, dans les quatorze hommes qui me restent, cinq tirailleurs pour rouler des rochers jusque sur la dalle, voûte de la caverne, afin de bourrer la dynamite. Que les sentinelles fassent attention! elles ne sont plus que neuf.

Pendant que les morceaux de roc roulent et s'accumulent, un genou à terre, aidé d'un tirailleur, dans la même position, à côté de moi, je ficelle le saucisson et les deux kilos de dynamite. Un éclair jaillit en face de nous, le tirailleur s'écroule l'épaule hachée. Mabiala était inquiet, sans doute, du bruit qu'il entendait au-dessus de sa tête, il n'était plus surveillé que par un petit nombre de sentinelles, distraites peut-être par mon travail; il a pu, sans être vu, se glisser jusqu'à l'arbre qui se dresse au bout de la grotte, et se hisser derrière lui. Me voyant occupé, une masse métallique dans les mains, probablement ce tonnerre dont je l'ai menacé, il m'a lancé un coup de fusil à 10 mètres.

Il tire à chevrotines; cette nuit, son premier coup de feu à bout portant a écarté et blessé les deux hommes à mes côtés; cette fois, à 10 mètres, les chevrotines ont fait balle! Comment une seule d'entre elles ne s'est-elle pas écartée et n'a-t-elle pas frappé la dynamite, me lançant dans les airs?

Le tirailleur qui m'aidait a une horrible blessure, il n'a plus qu'un trou à la place de la clavicule. Ses camarades, les treize qui me restent, trépignent de fureur. Je leur montre l'arbre qui a servi au grand féticheur : « Si vous aviez fait votre devoir, au lieu de me regarder, Mabiala ne serait pas sorti; vous l'auriez tué ou pris. Maintenant, surveillez le trou et ne bougez plus; collez-vous aux arbres; il va pleuvoir des rochers. »

Tout est prêt, les tirailleurs se sont éloignés, les blessés sont à l'abri. Le saucisson que j'ai confectionné a environ 1 m. 50, mais sa combustion sera instantanée; pour la retarder, je fais une traînée avec la poudre inemployée. La traînée est courte! La mine explosera à quelques mètres de moi. Encore une fois : à Dieu vat!

J'allume et me sauve. Une détonation formidable ébranle l'air et la terre; je m'aplatis. Les quartiers de roc, les uns entiers, les autres pulvérisés, montent à près de cent mètres; puis le

déluge de pierres commence autour de moi, dans un fracas d'arbres hachés, de brousse écrasée, de terre enfoncée. Je me relève et j'examine le rocher. Le résultat n'est pas sensible. La dalle n'a pas bougé. Mais subitement un doute me prend. Mabiala est-il encore là? S'il a pu tirer sur moi, tout à l'heure, sans être vu, il a pu aussi bien s'échapper, dans le moment de stupeur causé par le coup de feu et la blessure du tirailleur. Voilà que les herbes crépitent, elles se sont enflammées. Le vent souffle, il ne faut pas songer à les éteindre; je donne l'ordre de les couper rapidement en avant des blessés. Le ravin est à contre-vent; l'incendie ne le gagnera que lentement, les sentinelles ne craignent rien pour l'instant.

Je me pose de nouveau la question : Mabiala est-il encore là? Je me découvre pour essayer de voir si le couloir est obstrué; des éboulemens ont pu se produire à l'intérieur sous l'action de la secousse imprimée au sol par l'explosion. Je ne remarque rien. Cette fois nul coup de feu ne jaillit.

J'appelle l'interprète, je lui dis de répéter ce qu'il a déjà crié, qu'un nouveau tonnerre achèvera de tout démolir si Mabiala ne se rend pas, que ses compagnons se hâtent de sortir.

J'attends. Mes objurgations restent sans réponse. Que faire? Si Mabiala m'a échappé, c'est un échec qui nous coûtera cher, mais s'il est encore là et si je me retire devant lui, sa victoire atteindra des proportions fabuleuses. Il n'est pas seulement Mabiala Minganga, Mabiala le Grand, il est le grand féticheur, celui qui parle avec les esprits. Sa puissance deviendra une puissance surnaturelle; tous les fétiches alignés devant sa caverne auront suffi à mettre les blancs en fuite!

J'examine le ravin, la position des sentinelles qui se trouvent du côté où Mabiala aurait pu fuir; il est possible en effet qu'elles ne l'aient pas vu se sauver.

Le feu est descendu de la hauteur, il va gagner le ravin. Je donne l'ordre aux tirailleurs de couper les herbes autour d'eux. Pour le faire, plusieurs sont forcés de se montrer, et pas un coup de fusil n'est tiré à leur adresse. Que signifie ce silence?... Mabiala est-il écrasé par un éboulement?

Je regarde le feu s'avancer sur la grotte; tout à l'heure les herbes devant l'entrée s'enflammeront; dans la première chambre il y a une litière de paille qui servait de couchette au grand féticheur et à ses hommes; lorsque celle-ci prendra feu,

la fumée forcera bien Mabiala à sortir. S'il ne sort pas?... Quelques brassées d'herbes ajoutées à cette paille, et la mort de M. Laval serait vengée, le pays serait préservé de l'insurrection, des massacres, qui suivraient fatalement un échec. La véritable humanité est-elle de repousser l'arme que l'incendie m'apporte et de sacrifier la vie des Européens, des miliciens du Congo à celle de Mabiala? L'humanité a plus de droits d'un côté que de l'autre, et de plus ses droits sont conformes aux intérêts de la France.

Je dis aux tirailleurs : « Ramassez toute la paille coupée. »

Maintenant, je fais crier, sans arrêt, par l'interprète le danger qui menace la grotte. Que tous sortent! Tout à l'heure il sera trop tard! Sauf Mabiala, tous auront la vie sauve!

Il est midi. Depuis six heures, je lance ces appels.

Le feu lèche le rebord des rochers; autour de la caverne le ravin s'enflamme.

Des pas pressés résonnent dans la brousse au-dessus de nous. Marchand arrive avec les tirailleurs au pas gymnastique; il descend vers nous. Avant même d'avoir rencontré M. Jacquot, de la route qu'il suivait, il a entendu et vu l'explosion. Effrayé, il a piqué droit sur le panache de fumée.

En quelques mots, je le mets au courant, et lui montre les tirailleurs prêts à alimenter le feu qui vient de gagner la première chambre.

Il reste un instant silencieux. Toutes les réflexions qui ont passé dans mon esprit traversent le sien... « Allez, » dit-il.

Je fais un geste; les herbes tombent dans le foyer.

Deux heures plus tard, un tirailleur se glissait dans le tunnel, et, dès le premier pas, se heurtait à un cadavre.

Mabiala avait dû essayer de sortir, mais trop tard : il était tombé asphyxié au seuil du couloir.

Colonel Baratier.

UNE ÉTAPE DE L'HISTOIRE DE LA CHINE

La Chine a franchi une étape décisive de son histoire. Quoi qu'il arrive, l'ancien régime impérial, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps mythiques, ne renaîtra plus. Si despotique que devienne la dictature de Yuan-Chekai elle n'aura ni le caractère, ni l'immuable solidité de l'antique monarchie du Fils du Ciel. Ainsi fut, toutes différences gardées, le pouvoir de Napoléon comparé à celui de Louis XVI. La génération actuelle a vu le commencement de la révolution chinoise; il n'est pas certain qu'elle en voie la fin. « Le vieux système est à bout; le nouveau n'est point assis (1). » Avec la dictature de Yuan-Chekai et l'ordre relatif qu'elle établit, la Chine, après des péripéties dramatiques, atteint une sorte de plateau où elle semble devoir provisoirement s'arrêter. C'est le moment de mesurer le chemin parcouru, d'observer le sens de l'évolution commencée, d'étudier les répercussions que les événemens de Chine ont eues ou peuvent avoir sur la politique européenne.

Il faut toujours redire que les Chinois sont 430 millions, presque le quart de la race humaine; sur quatre êtres humains il y a un Chinois; la moindre secousse qui ébranle l'énorme masse, intéresse toutes les nations et modifie les conditions de la politique mondiale. La Russie n'est libre d'agir en Europe que dans la mesure où elle est assurée de la tranquillité de l'Asie; Russie d'Asie, Russie d'Europe sont comme les deux ampoules d'un sablier, qui ne sauraient demeurer pleines

(1) Mot de Napoléon Ier que son neveu Louis-Napoléon a donné comme épigraphe à son fameux livre : *les Idées napoléoniennes.*

en même temps. Depuis 1878, l'activité russe, arrêtée dans le proche Orient par la grande déception du Congrès de Berlin, se tourne vers l'Extrême-Orient; elle est mise en échec en 1904-1905 par les victoires du Japon. Les conventions de 1907 qui rétablissent des rapports confians, fondés sur un partage équitable d'influence entre Pétersbourg et Tokio, rendent à la Russie sa liberté d'action en Occident. L'entrevue de Revel entre Nicolas II et Édouard VII en juin 1908, et la fin de l'entente austro-russe pour le maintien du *statu quo* balkanique (janvier 1908) marquent la reprise de l'activité russe dans les Balkans. La coïncidence des dates est frappante et n'est pas fortuite. La présence de la Russie avec toutes ses forces en Europe est nécessaire à l'équilibre et à la paix générale; elle est indispensable à notre sécurité : il suffit de rappeler quels événemens ont agité l'Europe et mis la France en péril, de mars 1905 jusqu'à la convention franco-allemande du 4 novembre 1911. Cette raison, — si nous n'en avions pas d'autres et de très puissantes, — suffirait à nous intéresser aux événemens qui s'accomplissent en Extrême-Orient.

I

Une révolution, une république en Chine, dans la vieille Chine des traditions et des rites où le pouvoir, descendu d'En Haut, s'incarnait depuis quatre mille ans dans la personne sacrée de l'Empereur, Fils du Ciel, et dont l'immutabilité absorbait et assimilait les conquérans eux-mêmes, c'est à coup sûr l'un des événemens les plus invraisemblables qui aient, en ces dernières années, bouleversé la face du globe. Peut-être est-il cependant moins paradoxal qu'il n'en a l'air. Il s'explique par la rencontre d'une double série de faits économiques extérieurs et de faits moraux internes. Nous voulons dire que d'abord la transformation de la Chine apparaîtra, quand on observera les événemens contemporains avec le recul nécessaire, comme l'une des conséquences de cette révolution économique, unique dans l'histoire de l'humanité, qui a, par la machine et la grande industrie, transformé l'Europe et les pays de civilisation européenne en un immense atelier qui produit des objets fabriqués qu'il faut vendre et qui absorbe des matières premières et des denrées alimentaires qu'il faut acheter. Industrie,

commerce, agriculture industrialisée y ont accumulé des richesses capitalisées qu'il faut faire « travailler, » produire et qui s'emploient à ouvrir de nouvelles sources d'inépuisables richesses. La politique des nations « civilisées » est asservie, de plus en plus, à leur capital et à leur activité productrice. Nous avons montré ici, à l'époque où l'Empire du Milieu a commencé de s'ouvrir à l'influence et à l'activité occidentale (1), qu'il n'était pas possible que ce prodigieux réservoir de richesses inexploitées, ce marché colossal dont le pouvoir d'absorption est presque indéfini, restât toujours isolé de la vie européenne qui l'assiège de toutes parts. La révolution qui a transformé en 1868 le peuple insulaire du Japon, devait nécessairement se produire, plus lentement et par des voies différentes, dans la masse continentale de la Chine. C'est le Japon lui-même qui a été le premier instrument de cette transformation. En battant leurs frères jaunes, dans la guerre de 1894-1895, les Japonais leur démontrèrent la supériorité des outils et des armes des Européens. Armes et outils, c'est sous cet aspect industriel et matériel que se révélèrent d'abord les avantages de la civilisation occidentale et qu'ils s'imposèrent. Ce ne fut pas sans résistances. L'instinct de la conservation avertissait les Chinois que l'adoption de la civilisation européenne les entraînerait dans une série de révolutions, car elle repose sur l'autonomie de l'individu et l'autorité de l'État, tandis que la leur était une hiérarchie d'organisations familiales et communautaires. La révolte des Boxeurs (1900), dirigée à la fois contre le gouvernement et contre les étrangers, est un épisode de cette résistance. Les victoires du Japon sur une grande puissance européenne, la Russie, eurent, dans tout l'Extrême-Orient, un profond retentissement; elles démontrèrent qu'en adoptant les outils de travail et de guerre des Européens, un peuple de race jaune peut maintenir son indépendance, manifester sa valeur, garder son originalité et son particularisme. Les réformes à l'européenne devaient donc être la première étape d'une transformation dont l'aboutissement serait le relèvement et le triomphe de la Chine en face des étrangers. Dès lors, nationalisme et réformisme devinrent les deux aspects d'un même mouvement qui conquit

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1897 et du 1er novembre 1899 et nos ouvrages : *la Chine qui s'ouvre* (Perrin, 1900, in-12) et *la Lutte pour le Pacifique, Origines et résultats de la guerre russo-japonaise* (Perrin, 1906, in-8).

rapidement les esprits des Chinois éclairés, qui créa une opinion publique et prépara une ambiance nouvelle dans laquelle pourrait s'acclimater un gouvernement à l'européenne.

Les conséquences de ces événemens, qui faisaient pression sur la Chine pour l'ouvrir aux outils et aux idées venus de l'extérieur, se rencontraient et s'amalgamaient avec les résultats d'une évolution morale interne, proprement chinoise. L'immutabilité apparente de la vie chinoise cache, en effet, des passions et des haines sous-jacentes, qui; de temps à autre, font explosion au dehors; la masse évolue lentement, mais puissamment. La révolte latente des Chinois, surtout de ceux du Sud, contre la dynastie mandchoue, ses mandarins, ses maréchaux tartares, se prolonge depuis la chute des Mings en 1674; elle a soulevé, au milieu du XIXe siècle, la terrible guerre des Taï-Pings, où des millions d'hommes périrent, où le Nord noya dans le sang la sécession du Sud. Cette guerre éternelle, toujours prête à recommencer, la Révolution de 1911 n'en est qu'un épisode. Parmi ces populations habituées à la vie corporative, aux responsabilités collectives, à une grande indépendance locale, qui ne font que commencer à s'élever à la notion d'un État centralisé, la pénétration des idées européennes a été rapide, mais incomplète. Les conceptions occidentales se sont, la plupart du temps, plaquées sur les âmes chinoises, elles les ont recouvertes comme d'un vernis sans les imprégner intimement; elles leur ont donné des aspirations à la fois imprécises et violentes plutôt qu'un ensemble coordonné de conceptions raisonnées et adaptées aux besoins du pays. Les idées européennes sont entrées chez les Chinois, en même temps que les machines et les armes perfectionnées, par les ports ouverts, par les chemins de fer, par les livres. Beaucoup d'ouvrages, surtout français et anglais, ont été traduits ou adaptés; Jean-Jacques Rousseau, dont les utopies sociales s'harmonisent assez bien avec les conceptions confucianistes, a exercé une grande influence sur des esprits encore peu aptes à la critique et qui absorbent pêle-mêle des notions hétéroclites et incomplètes. Le culte de Napoléon va de pair avec l'amour de la liberté. Napoléon leur apparaît comme le héros tutélaire qui fonde la liberté et achève la Révolution. Dans la *Marseillaise* chinoise on chante :

« Washington, Napoléon, Fils de la Liberté,
« Venez vous incarner en nous. »

Et quand les Yunnanais, entraînés par le général Tsai, eurent chassé les mandarins impériaux et proclamé l'autonomie de leur province, ils coururent l'annoncer au Consul de France : « Nous avons fait une révolution ! M. Tsai même chose Napoléon ! »

Ce que l'on appelle la « civilisation européenne » représente bien un même ensemble d'instrumens, de machines, de méthodes et de procédés, mais il s'en faut que cela constitue un bloc cohérent de conceptions sociales, religieuses, politiques. Des États-Unis, du Japon, sont venus aux Chinois des enseignemens et des exemples très différens de ceux qu'ils recevaient de France ou d'Angleterre, de Russie ou de l'Allemagne. Cet ensemble de nouveautés disparates s'est quelque peu fondu et amalgamé avec les conceptions indigènes : du mélange sont nées des aspirations presque générales vers un gouvernement plus national, d'où les Mandchous seraient exclus, et plus libre, c'est-à-dire doté d'institutions parlementaires et représentatives. Mais les vieux instincts particularistes ne disparurent pas et la révolution se traduisit d'abord, presque partout, par l'organisation d'un gouvernement local. Il ne faut pas oublier, pour bien comprendre la révolution chinoise, que le commerce et l'industrie ont développé, en dehors de la classe des lettrés, une bourgeoisie active, riche, cultivée et progressiste. Des Chinois de plus en plus nombreux voyagent et vont faire leurs études dans les Universités d'Europe, du Japon et surtout des États-Unis ; mais il arrive souvent qu'ils se déracinent et qu'en rentrant chez eux ils ont perdu le contact avec leurs compatriotes et la mesure des réformes qui peuvent s'adapter à leur pays. Aux États-Unis, au Japon, à Singapore, en Indo-Chine, en Europe, les Chinois sont presque tous révolutionnaires. Les principaux chefs de la révolution de 1911, Sun-Yat-Sen par exemple, sont des américanisés dont les prédications libérales et socialistes correspondaient à certaines tendances des Chinois cultivés, mais dont la mentalité ne tarda pas à se révéler séparée par de profondes incompréhensions de celle de leurs compatriotes. C'est la double cause de leur succès relatif et de leur échec final.

Les croyances et les conceptions chrétiennes ont exercé une grande influence sur le développement des idées nouvelles en Chine. Les catholiques comptent près d'un million et demi de fidèles ; les protestans environ deux cent mille ; ceux-ci, les

Américains surtout, allient parfois des préoccupations commerciales à leur propagande religieuse et le Chinois donne moins facilement sa confiance à leurs pasteurs qu'aux prêtres catholiques. Les gens de négoce et de finance ne sont guère en relations qu'avec le monde des mandarins, rompu aux affaires et corrompu par les affaires ; les missionnaires au contraire sont en contact avec toutes les classes de la société ; de tous les étrangers, ils sont ceux qui approchent de plus près le peuple et qui en peuvent le mieux pénétrer l'âme ; ils demeurent et les autres passent, ils sont désintéressés et les autres cherchent âprement leur bénéfice ; ils annoncent un Dieu de charité, les autres sont les adorateurs du Veau d'or. Dans le livre, si plein de vie et de pénétrantes observations, où il relate ses pérégrinations et ses conversations : *A travers la révolution chinoise*, M. Farjenel relate une conversation avec Mgr Jarlin. L'évêque de Pékin, dont on n'a pas oublié la vaillance au temps où, coadjuteur de Mgr Favier, il soutint au Pé-tang un siège contre les Boxeurs, constate « combien l'esprit des Chinois est changé, combien il évolue vite : c'était autrefois un axiome que le Chinois était dépourvu de patriotisme, qu'il sacrifierait son pays pour quelques dollars. On se trompait à cet égard... Le Chinois a un grand amour de la justice, et c'est ce sentiment qui a, en partie, causé la révolution. Le christianisme aussi a eu une influence indirecte. Les idées de fraternité, d'égalité, qu'il enseigne, ont fait leur œuvre... Les chrétiens et les prêtres chinois sont acquis aux idées républicaines... ; les curés indigènes... valent, en bien des cas, les Européens, et c'est à leur activité que l'on doit surtout le développement du nombre des catholiques parmi la population indigène (1). » Il ne faut pas s'étonner que les missionnaires aient accueilli avec sympathie la révolution et la République. Le nouveau régime a accordé la liberté des cultes et mis à la raison les mandarins qui étaient souvent hostiles aux missionnaires coupables de s'interposer entre eux et les victimes de leurs exactions. Sun-Yat-Sen est un protestant méthodiste, et nombreux sont les catholiques parmi les personnages qui ont pris une part active à la révolution ; un catholique fait partie de

(1) *A travers la Révolution chinoise*, par B. Farjenel (Plon, un vol. in-16). Voyez aussi, sur cette période de l'histoire de la Chine : Edmond Rottach, *la Chine en Révolution* (Perrin, 1914, in-16) ; Jean Rodes, *la Chine et le mouvement constitutionnel* (Alcan, 1913, in-16).

l'entourage intime de Yuan-Chekai. Lorsque le Président prit solennellement possession de ses fonctions, un seul représentant des religions fut invité à prendre part officiellement aux cérémonies; ce fut l'évêque de Pékin, auquel Yuan-Chekai fit savoir tout le prix qu'il attachait à sa présence. De la révolution, les missionnaires ont vu surtout les aspects sympathiques; ils étaient du côté du peuple dont ils ont admiré l'élan, le courage, l'enthousiasme généreux; au contraire, les diplomates et les gens d'affaires ont vu surtout l'administration disloquée, l'État en péril, la sécession du Sud menaçante, les capitaux et les dividendes compromis. La politique, comme c'est son devoir, a défendu l'ordre au nom des intérêts; mais peut-être cette défense l'a-t-elle parfois empêchée de reconnaître le caractère vrai d'un mouvement complexe où il n'y avait pas que désordre, et d'où est sortie, malgré tout, une Chine très différente de celle d'autrefois. Les révolutionnaires sont venus trop jeunes dans un monde trop vieux; ils vieillissent, et le monde où ils s'agitent se rajeunit; et ainsi s'établit un équilibre provisoire, dont la République autocratique et centralisatrice de Yun-Chekai est une expression assez exacte.

II

Les révolutions, dans l'histoire ancienne de la Chine, se traduisaient par des changemens de dynastie. Si l'Extrême-Orient avait continué, loin de toute intervention européenne, son évolution autonome, la Chine, vaincue et humiliée par le Japon en 1895, aurait alors chassé les mauvais maîtres qui n'avaient pas su la défendre; une dynastie nouvelle serait sortie du peuple ou venue du Japon. La présence des étrangers faussa la direction de l'histoire; les Européens avaient signé des traités, engagé des affaires avec les empereurs mandchous : ils travaillèrent à les maintenir sur le trône. Mais les crises succédèrent aux crises. L'empereur Kouang-Siu, en 1898, conseillé par le fameux Kang-Yu-Wei et d'autres lettrés en relations avec les Japonais, tente de moderniser son empire : c'est la révolution venue d'en haut, réalisée d'un coup par décret.

C'est alors que paraît pour la première fois dans l'histoire le personnage de Yuan-Chekai. Il est fils de mandarin, né au Ho-Nan; il a reçu l'éducation de l'aristocratie, mais il a peu de

goût pour les vains rabâchages des lettrés ; c'est un homme d'action et de décision, non un homme d'idées et de théories. Il choisit la carrière militaire, malgré le peu de considération que les Chinois y attachent et en dépit des conseils de sa mère veuve ; il aime le commandement, l'exercice du pouvoir pour le pouvoir plutôt que pour les jouissances qu'il procure ; l'argent n'est pour lui qu'un instrument : ambitieux, mais non pas ambitieux vulgaire. Il ne connaît aucune langue étrangère, il ignore l'Europe : c'est un vieux Chinois et ses procédés sont chinois; il échappe à l'idéologie occidentale inassimilable aux cerveaux de ses compatriotes, mais il a, de l'homme d'État, la puissance de travail, la volonté prompte, le sens des nécessités et des possibilités. En 1898, il est parmi les hommes de progrès, l'ami des réformateurs ; il a remis l'ordre et la discipline parmi les troupes du Tche-li ; l'empereur Kouang-Siu et ses conseillers le chargent d'exécuter le coup d'État qui reléguera loin du pouvoir l'impératrice Tseu-Shi, supprimera son neveu le Tartare Yong-Lou et assurera l'exécution des décrets réformateurs. Yuan fait son calcul : cette révolution hâtive, mal préparée, est vouée à l'échec; elle profiterait surtout aux Japonais ; mieux vaut se jeter dans l'autre parti. Yuan avertit Yong-Lou et l'Impératrice qui prennent les devans, séquestrent Kouang-Siu, suppriment réformes et réformateurs (1). Yuan, dès lors, est l'homme en vue, l'homme de main, sur qui l'on peut compter dans les circonstances difficiles ; sa haute fortune commence, il devient vice-roi du Petchili, conseiller d'Empire ; il est une réserve et une force pour l'avenir.

Le coup d'État autocratique de 1898 ne détruit ni le besoin ni le désir d'une réforme ; mais la jacquerie des Boxeurs, l'expédition internationale de 1900, troublent le cours normal de l'évolution chinoise et démontrent la nécessité d'une transformation profonde qui mette la Chine au même niveau que le Japon dont les victoires ébranlent le continent asiatique. Le docteur Sun-Yat-Sen organise une active propagande réformatrice et anti-mandchoue ; il trouve un terrain favorable dans les provinces du Sud, surtout dans la grande ville commerçante de Canton, qui a toujours été le centre de l'opposition contre les Tartares ;

(1) Voyez ici même notre article du 15 août 1905. Dans ce même article, voyez ce qui concerne les débuts de l'action de Sun-Yat-Sen. Cf. *la Lutte pour le Pacifique*, ch. II.

il organise, avec la connivence des Anglais de Hong-Kong, plusieurs soulèvemens qui échouent; mais son apostolat, soutenu par les subsides des riches Chinois qui vivent hors de Chine, recrute de nombreux adeptes. Il publie en 1904 une brochure : l'*Abrégé de la Révolution*, où il résume l'essentiel de son programme : fin du régime mandchou, constitution démocratique et républicaine, égalité, socialisme agraire selon les doctrines de M. Henry George. Dans son discours de Tokio du 16 janvier 1907, qui eut tant de retentissement, il développe le même programme. Les sept cents journaux qui paraissent en Chine répandent les principes réformateurs jusqu'au fond des provinces. Peu à peu, sans bruit, sans que les étrangers, qui ne lisent pas les caractères, puissent en soupçonner le sourd cheminement, les idées nouvelles sapent les fondemens séculaires de la monarchie. Soit par conviction, soit par ambition, plusieurs grands personnages préconisent des réformes. Le vice-roi Tchang-Tche-Tong est le réformateur modéré, tandis que Yuan-Chekai passe pour plus radical : rivalité d'ambitieux plutôt qu'opinions raisonnées. La lutte pour la conquête du premier rang est la seule préoccupation de ces mandarins; la constitution, les réformes ne sont pour eux que des moyens : c'est la différence capitale par où Yuan, Tchang et leurs émules se distinguent de Sun-Yat-Sen, de Hoang-Hing et de leurs amis.

En 1906, l'influence de Yuan-Chekai l'emporte; il devient ministre des Affaires étrangères le 4 août; le parti des réformes prend le dessus; des décrets sont promulgués qui tendent à rabaisser le prestige des Mandchous en les soumettant aux mêmes lois que les Chinois; le fameux édit interdisant l'usage et la culture de l'opium est publié. Des projets de constitution sont étudiés. Sous la pression d'émeutes qui éclatent sur divers points de l'empire comme les prodromes menaçans d'un mouvement général, le gouvernement promet une constitution; des assemblées provinciales consultatives sont créées (19 octobre 1907), c'est le premier essai de régime électif et représentatif. Les membres de la future assemblée d'Empire seront choisis parmi ceux des assemblées provinciales. L'influence de Yuan-Chekai fait décider la création à Pékin d'une école où les jeunes gens de grande famille viendront étudier le fonctionnement du régime parlementaire (22 juillet 1908). Enfin un décret du 27 août fixe les principes constitutionnels : la constitution

promise sera promulguée en 1916, quand les mesures préparatoires auront été prises. Pendant qu'en haut la prudence mandarinale prépare, par une gradation habile, l'avènement d'un régime constitutionnel, en bas, dans la masse du peuple, les impatiences réformatrices et révolutionnaires précipitent les événemens. Les sociétés secrètes, qui reçoivent le mot d'ordre de Sun-Yat-Sen, organisent la rébellion, travaillent à s'assurer le concours de la force armée. La révolution et la réforme se préparent ainsi parallèlement, mais la révolution est plus pressée et peut-être plus sincère.

La mort, presque simultanée, de l'empereur Kouang-Siu et de l'impératrice douairière Tseu-Shi fait passer la dignité impériale sur la tête d'un tout jeune enfant, Pou-Y, sous la régence de son père le prince Tchouen. Yuan est disgracié, relégué dans son pays natal du Ho-Nan. Le gouvernement poursuit sa politique de réformes. Le 14 octobre 1909 les assemblées provinciales se réunissent; comme c'est la règle pour toutes les assemblées délibérantes, elles tendent à outrepasser leurs attributions, à usurper sur le pouvoir exécutif. Elles envoient des délégués au pied du trône pour demander que la convocation du parlement soit avancée de cinq ans et réalisée en 1911. Les délégués provoquent des manifestations, organisent toute une agitation pour soutenir leur vœu; la Cour tient bon, maintient la date de 1916, mais, pour se conformer aux engagemens du précédent règne, elle convoque l'assemblée nationale consultative : c'est celle que la presse européenne a appelée le Sénat; elle se réunit le 3 octobre 1910 et, tout de suite, elle manifeste sa volonté d'accroître son importance et de dépasser son mandat; d'accord avec les délégués des provinces, restés à Pékin, elle organise une campagne de pétitions et de manifestations pour hâter la date de la convocation de l'assemblée nationale; l'ordre est troublé dans la rue; une bombe éclate dans la maison du Régent. C'est le scénario traditionnel de toutes les révolutions : le gouvernement cède, accorde la convocation du parlement pour 1913 (décret du 4 novembre 1910) et, naturellement, l'impatience des réformateurs redouble, les pétitions se multiplient, les troubles s'aggravent. Le gouvernement prononce la clôture de l'assemblée (10 janvier 1911). Dans les provinces, l'effervescence est de plus en plus générale; des bandes armées parcourent le pays. Brusquement, le 10 octobre 1911, la Révo-

lution éclate en même temps dans tout le Sud et dans le bassin du Yang-Tse; c'est le résultat d'un mouvement concerté, préparé de longue main par les sociétés secrètes et les agens de Sun-Yat-Sen. Le Setchouen, la grande province du haut Yang-Tsé, qui compte 70 millions d'habitans, Ou-Tchang, la grande ville qui fait face à Han-Keou sur l'autre rive du Fleuve, le Yunnan qui fut jadis la dernière forteresse des Taipings, le Kiang-Sou toujours frondeur, sont les principaux foyers de la révolte. La République est proclamée à Canton; l'insurrection triomphe à Yunnan-fou. Un gouvernement militaire est organisé à Ou-Tchang sous la présidence d'un homme énergique et décidé, Li-Hueng-Hong; il lance une proclamation où il appelle aux armes les Chinois pour chasser la dynastie étrangère : guerre aux Mandchous, expulsion des mandarins, mais paix et respect aux étrangers, tel est le mot d'ordre. Il est scrupuleusement observé : nulle part les étrangers ne sont inquiétés, mais les Mandchous sont tués ou s'enfuient. Les Chinois coupent leurs nattes, le ciseau devient l'emblème de la Révolution; couper les nattes, c'est le signe de l'affranchissement de la servitude mandchoue. A ceux qui résistent, les propagandistes coupent de force les nattes et quelquefois la tête avec la natte. Les trois quarts de l'Empire sont séparés de fait du gouvernement central; les impôts cessent de rentrer; il n'y a plus d'État organisé. Tous les élémens de désordre et d'anarchie sont déchaînés. Le Chinois, d'ordinaire tranquille et passif, devient capable, sans transition, des plus violentes passions, qui vont jusqu'au délire. Partout on célèbre, à grand renfort de chants et de pétards, la liberté conquise; on réclame la République : « Plus d'Empereur! c'est un loup dévorant! c'est un étranger qui opprime le peuple chinois! » A Nankin, l'agitation commence à la fin d'octobre; un vieux général tartare, Tchang-Hiun, résiste avec une terrible énergie; il a dix mille hommes de troupe fidèles, il fait détruire les écoles; quiconque a coupé sa natte est massacré; on se fusille dans les rues; les cadavres s'amoncellent. Mais les troupes gagnées à la Révolution accourent, bombardent la ville; les républicains arborent le drapeau blanc, symbole de la révolte, ils ouvrent les prisons où près de deux mille officiers et soldats suspects avaient été enfermés. Un bataillon de trois cents jeunes filles prend part à la lutte. La Révolution l'emporte, Tchang bat en retraite vers le Nord avec ses troupes, rançonnant le pays, pillant

les villages sur sa route. Autour de Han-Keou et de Ou-Tchang, des combats acharnés se livrent entre l'armée impériale et les révolutionnaires.

Mais un certain ordre apparaît dans ce désordre : des constitutions locales sont promulguées ; des gouvernemens militaires s'organisent. Au Yunnan, un jeune général de brigade expulse le vice-roi, s'improvise dictateur et rétablit un calme relatif. La Chine devient comme une marqueterie de provinces autonomes, de villes libres ; toute la façade officielle de la Chine impériale et mandarinale s'écroule. Une Assemblée nationale, composée de délégués élus par les Assemblées provinciales, se réunit à Nankin (1). Nankin, c'est la capitale du Sud, la capitale chinoise, comme Pékin est la capitale du Nord, la capitale mandchoue, c'est l'ancienne ville des Mings où l'on vénère les tombeaux des anciens Empereurs chinois. Le 25 décembre, Sun-Yat-Sen arrive d'Angleterre comme le héros du régime nouveau ; on lui fait un accueil triomphal ; son entrée à Nankin est celle d'un souverain au milieu de son peuple en liesse. Le 29, il est élu Président de la République par 17 voix sur 18. Il constitue un ministère. Il y a un gouvernement de la Chine du Sud en face du gouvernement de la Chine du Nord : le plan préparé depuis sept ans par Sun-Yat-Sen et ses affidés est réalisé. Il ne reste plus qu'à installer la République à Pékin sur les ruines de l'ancien régime.

La Cour était prise au dépourvu ; elle n'avait ni troupes sûres, ni hommes d'État : Tchang-Tche-Toung était mort, laissant vacant le rôle de chef du parti des réformes modérées. Dans cette détresse, la famille impériale jette les yeux sur l'homme qui a déjà donné des preuves de décision et d'énergie : Yuan-Chekai. Il a trahi en 1898 la confiance de l'Empereur, ce n'est pas un homme sûr, mais c'est un homme résolu, lui seul est capable de sauver le trône. Le régent et l'impératrice mère, Long-Yu, se résignent à rappeler l'exilé ; il est nommé vice-roi des deux Hou et commandant en chef de toutes les forces militaires et navales de la région du Yang-Tsé (14-27 octobre). Le 9 novembre, il est nommé président du Conseil impérial. Il se décide à venir à Pékin. Cette fois, il est dans la place ; il est l'homme de la place.

(1) Dix-sept provinces sur dix-huit étaient représentées. Le Petchili seul ne l'était pas.

Que va-t-il faire ? D'abord prendre le vent, louvoyer, assurer sa situation personnelle. La révolution triomphe ; il faut compter avec elle, lui donner des satisfactions ; il sera temps, ensuite, de la canaliser, de la dominer. Le nouveau chef du gouvernement s'abouche avec les chefs de la révolution par l'intermédiaire de Tang-Chao-Y. Le terrain d'entente est facile à trouver : abdication de l'Empereur, fin de la dynastie mandchoue, constitution républicaine. Sun-Yat-Sen et les hommes du Sud tiennent avant tout à délivrer la Chine des Mandchous ; à ce grand objet ils feront de grands sacrifices ; la monarchie détruite, il semble à ces logiciens novices qu'une République s'établira et qu'une République ne peut être qu'un régime de liberté et d'égalité. Yuan accepte ou propose, d'un cœur léger, l'abdication impériale : pour le mandarin chinois qu'il est, quel rôle plus glorieux que de reléguer dans l'histoire du passé la dynastie usurpatrice de ces Mandchous, de ces barbares de la steppe, détestés et méprisés ! Il faut se représenter l'importance d'un tel événement dans l'histoire de la Chine pour bien comprendre la manœuvre de Yuan-Chekai. Quant à la constitution républicaine, on peut toujours l'accepter ; ce n'est qu'un texte mort, sous lequel le plus habile saura glisser la réalité vivante de sa volonté. Sur cette base, l'entente se fait. Les termes de la Constitution sont débattus et arrêtés selon les vues de Sun-Yat-Sen et de ses amis. Il est entendu que si Yuan accepte la Constitution, Sun se retirera devant lui et assurera son élection à la Présidence. Ainsi Yuan aura la satisfaction de fait, Sun la satisfaction de principe.

La Constitution est républicaine et démocratique. Rappelons-en les articles les plus caractéristiques :

Article premier. — La République chinoise est constituée par le peuple de Chine.

Article II. — Le pouvoir souverain, dans la République chinoise, appartient au peuple tout entier.

Article III. — L'autorité de la République chinoise s'étend aux vingt-deux provinces ; à la Mongolie intérieure et extérieure, au Tibet et au Tsinghai.

Article IV. — Le pouvoir, dans la République, est exercé par un Sénat, un président provisoire de la République, des ministres et des tribunaux.

Article V. — Dans la République chinoise, tous les hommes

sont égaux, et il n'y a aucune distinction juridique entre les races, les clans, les degrés, les religions.

Le président a le droit de déclarer la guerre et de conclure des traités de paix, d'accord avec l'Assemblée.

Il peut être jugé par une haute cour de justice composée de neuf magistrats de la plus haute juridiction (1).

D'autres articles précisent la séparation des pouvoirs et le fonctionnement de chacun d'eux. Une assemblée de délégués des provinces se réunira à Pékin pour préparer la constitution définitive, élaborer les lois électorales; elle exercera, dès sa réunion, le pouvoir législatif.

L'entente faite, il ne reste plus qu'à organiser la mise en scène. La dynastie était tombée en quenouille, elle joua le rôle classique du « guillotiné par persuasion. » Yuan démontra au régent et à l'Impératrice, avec toutes les formes congrues, que l'abdication s'imposait; les princes se laissèrent persuader par de grosses pensions. Dans ce pays de tradition, il importe que la transmission du pouvoir se fasse sans interruption, sans coupure, que le régime nouveau soit l'héritier légitime de l'ancien : et c'est par un édit impérial daté du 12 février 1912 que la Chine apprend que le souverain abdique et que la République succède à la monarchie abolie; ainsi les ancêtres sont respectés et les convenances observées. « Actuellement, déclare l'Impératrice mère au nom de l'Empereur mineur, les habitans de tout l'Empire sont partisans de la République. Les provinces du Sud ont demandé, les premières, l'établissement de ce régime, puis les généraux du Nord l'ont approuvé... Puisque le Ciel et le peuple veulent le régime républicain, comment pourrions-nous être assez obstinée pour garder notre trône contre la volonté des habitans? En présence de la situation actuelle, d'accord avec l'Empereur, nous remettons au peuple le pouvoir souverain, nous proclamons la République pour satisfaire le peuple qui veut la paix et afin de suivre l'exemple des empereurs de l'antiquité qui déclaraient que l'Empire appartenait à tous...

«... Nous accordons à Yuan-Chekai le pouvoir dirigeant, afin que, conjointement avec les républicains, il forme un gouvernement provisoire... »

Le spectacle historique, que ce texte explique, vaut, en

(1) Le texte complet est donné par M. Farjenel (Annexe II).

vérité, qu'on s'y arrête. Ainsi finit une monarchie vieille de quatre mille ans et dont les origines sont plus anciennes que l'histoire ; elle finit, mais le culte, fondement de l'idée de l'État, se continue par le président de la République. L'Empereur enfant et l'Impératrice mère sont relégués dans un palais, entourés de respect. Yuan-Chekai, élu le 15 février par l'Assemblée de Nankin, prête serment à la Constitution, le 10 mars, à Pékin, en présence des délégués de toutes les provinces et de tous les pays dépendant de l'Empire chinois : Mandchourie, Mongolie, Tibet, Turkestan ; les musulmans ont envoyé des délégués spéciaux ; le 11, l'Assemblée de Nankin envoie à son élu et publie une adresse dont le style et les sentimens élevés méritent d'être remarqués :

« Vous êtes investi de la confiance des quatre cents millions d'hommes du peuple chinois, et vous avez la responsabilité des quarante millions de lis carrés du territoire.

« Les trois chapitres et les cinquante-six articles de la loi organique du gouvernement provisoire doivent être considérés comme la constitution de l'État et strictement observés. Vous ne dédaignerez pas l'opinion publique, n'emploierez pas de moyens despotiques, mauvais ou injustes. Si vous vous conformez à ces indications, nous prenons le Ciel et la Terre à témoin que les cinq grandes catégories de la race chinoise vous accorderont, de tout leur cœur, affection et respect. Nous vous envoyons le grand sceau présidentiel, avec lequel vous signerez vos actes, afin que vos ordres, ainsi scellés, puissent être ponctuellement exécutés. »

Tandis que Yuan-Chekai prend possession du pouvoir et constitue un ministère présidé par son ami Tang-Chao-Y, le docteur Sun-Yat-Sen redevient simple citoyen. Les journaux européens ont dit que son abnégation apparente n'était que le juste sentiment de son inexpérience et de son impuissance à gouverner. Même si telle était la vérité, son désintéressement ne serait pas sans mérite. Nous connaissons des républiques où l'incompétence n'arrête pas toujours, au seuil du pouvoir, les hommes qui cherchent l'occasion de s'y installer. L'apôtre de la révolution a pensé que la République ne pouvait être fondée que par les anciens serviteurs du régime déchu, que Yuan-Chekai inspirerait confiance aux étrangers, sans le concours desquels tout gouvernement était impossible, qu'un gouvernement cen-

tralisé, assurant l'union et l'indivisibilité des dix-huit provinces était indispensable. Il est rare, dans la vie politique, que ceux qui ont été à la peine et au danger soient à l'honneur et au profit. Il serait injuste de méconnaître ce qu'il entre de grandeur morale et de vrai patriotisme dans le désintéressement de Sun-Yat-Sen et de ses amis.

III

Ces grands événemens, qui ont modifié si profondément la physionomie de la vieille Chine, ont diversement affecté les intérêts des grandes Puissances; celles-ci, à leur tour, ont réagi sur l'histoire intérieure de la nouvelle République. Les destinées de la Révolution chinoise sont étroitement liées à celles des intérêts européens, américains, et japonais.

Deux principes ont depuis longtemps dirigé la politique des étrangers vis-à-vis de la Chine : intégrité territoriale de l'Empire du Milieu, porte ouverte, c'est-à-dire liberté commerciale, libre concurrence pour la mise en valeur des richesses de l'immense pays. Chaque fois que l'ambition imprudente d'une ou plusieurs Puissances a esquissé une politique de partage de la Chine, de *Break up of China*, des complications, des catastrophes même, s'en sont suivies et ont eu leurs répercussions en Europe. Le principe salutaire de l'intégrité de l'Empire chinois a été posé en 1895, après le traité de Shimonoseki, lorsque la Russie, l'Allemagne et la France s'unirent pour donner au Japon, après ses victoires sur la Chine, le « conseil amical » de renoncer à occuper la péninsule du Liao-toung et Port-Arthur. Le principe était sage et les Puissances qui l'avaient préconisé commençaient à en recueillir les bénéfices sous la forme d'avantages économiques, de concessions de chemins de fer, quand l'Allemagne, saisissant le prétexte de l'assassinat de deux missionnaires dans le Chan-toung, s'empara de la baie de Kiao-tchéou et incita la Russie à occuper Port-Arthur. Cette violation cynique du principe qu'elles avaient soutenu deux ans auparavant eut sans doute des résultats avantageux pour l'Allemagne; mais elle fut pour la Russie une grande faute dont l'insurrection des Boxeurs, la guerre contre le Japon, avec tous les désastres qu'elle a entraînés, sont les conséquences directes. Cette seule faute fit perdre à la Russie le fruit des patiens efforts d'une diplomatie si experte

à manier des Asiatiques. Le principe était si juste, que le Japon, à son tour, s'en constitua le défenseur, s'en servit contre l'Europe et sut en tirer les avantages qu'il comporte. L'alliance défensive anglo-japonaise du 30 janvier 1902 est conclue sur la base de l'intégrité de l'Empire chinois; c'est elle qui a rendu possible la guerre russo-japonaise que les empiétemens de la politique russe en Mandchourie et en Corée ont rendue inévitable. Le traité de Portsmouth et l'alliance de l'Angleterre avec le Japon, renouvelée en 1905, consacrent le principe de l'intégrité de la Chine et ferment le cycle des calamités que la Russie et, par contre-coup, la France et l'Europe ont eu à souffrir pour l'avoir violé.

L'histoire rentre alors dans son cours normal. La Russie et le Japon sont, par leur situation géographique, les deux Puissances les plus intéressées à l'avenir de l'Empire chinois; il est assez vaste et assez riche pour que leurs intérêts puissent s'y développer côte à côte sans se nuire et que même ils s'y entr'aident : une association russo-japonaise pour la mise en valeur de la Chine, tel a été le vœu des hommes d'État russes ou japonais qui ont eu le sens des grands intérêts permanens de leurs pays; ainsi pensaient le prince Lobanof et le marquis Ito. Lorsque celui-ci vint en Europe, à l'automne 1901, dans le dessein d'y chercher l'alliance dont il avait besoin pour maintenir l'ordre et la sécurité en Chine, c'est à Paris et à Pétersbourg qu'il s'adressa; ni M. Delcassé ni le comte Mouraview ne comprirent l'importance des ouvertures que leur fit l'homme d'État japonais; c'est alors que la diplomatie japonaise entama à Londres les négociations qui aboutirent au traité d'alliance. Les désastres de Mandchourie ramenèrent la Russie à une plus juste appréciation de la situation en Extrême-Orient. L'évolution fatale de la Chine vers un régime mieux adapté à la vie moderne, la mise en valeur de ses richesses, ne se feraient ni sous la tutelle exclusive de la Russie, ni sous la direction unique du Japon; elles ne pourraient être qu'une œuvre internationale dans laquelle la Russie et le Japon exerceraient l'influence la plus forte et obtiendraient les plus gros avantages. Il fallait donc revenir, après tant de péripéties dramatiques et de sang versé, à la seule conception politique qui fût à la fois conforme à la justice et à tous les intérêts: intégrité de la Chine; entente russo-japonaise. Le traité de Portsmouth esquissait déjà

un partage d'influence : aux Japonais, la Corée et la Mandchourie méridionale ; aux Russes, la Mandchourie septentrionale et la Mongolie. L'aboutissement du Transsibérien à Pékin à travers la Mandchourie n'était qu'une solution occasionnelle, que l'on n'avait pas prévue à l'origine, et qui avait entraîné les Russes, pour leur malheur, vers Port-Arthur et la Corée; mieux valait donc revenir à la conception primitive, à la voie directe vers Pékin à travers la Mongolie par Ourga.

Ainsi s'orienta la nouvelle politique russe. La juste modération du traité de Portsmouth, inspiré par les diplomaties anglaise et américaine, n'atteignait la Russie ni dans son honneur, ni dans sa chair ; elle l'accepta sans arrière-pensée, et, résolument, elle adopta une autre méthode : paix et équilibre en Extrême-Orient par l'accord entre la Russie et le Japon. C'est l'honneur de M. Isvolski d'avoir réalisé ce programme avec la collaboration éclairée de M. Motono, ambassadeur du Japon à Pétersbourg ; il a procédé à une revision générale des intérêts et des aspirations de la Russie en Asie, suivie d'un partage équitable d'influence et d'une réconciliation avec les anciennes rivales de la Russie. Les pourparlers avec Londres sont parallèles aux négociations avec Tokio ; le traité anglo-russe pour la délimitation des sphères d'influence en Perse et dans l'Asie centrale est du 30 août 1907 ; les conventions russo-japonaises sont du 13 juin, du 28 et du 30 juillet de la même année ; la première règle les difficultés relatives à l'exploitation des chemins de fer de l'Est Chinois et du Sud Mandchourien et à la gare commune de Kouang-Tcheng-Se ; la seconde accorde aux sujets japonais des facilités pour la pêche dans les mers du Japon, d'Okhotsk et de Behring ; elle est accompagnée, le même jour, d'un traité de commerce de navigation ; la troisième, enfin, est la plus importante : chacune des deux parties « désireuses de fortifier les relations pacifiques, amicales et de bon voisinage qui ont été heureusement rétablies entre la Russie et le Japon, et d'écarter la possibilité des malentendus futurs entre les deux empires, s'engagent à respecter l'intrégrité territoriale actuelle de l'autre, de même que tous les droits résultant pour l'une ou pour l'autre des traités en vigueur, accords ou conventions, appliqués à présent entre les hautes parties contractantes et la Chine... dans la mesure où ces droits ne sont pas incompatibles avec le principe de l'égalité de traitement énoncé

dans le traité signé à Portsmouth... » En outre les deux parties reconnaissent l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Empire de Chine et s'engagent à y maintenir le *statu quo*. Ce langage diplomatique signifie que la Russie et le Japon se tiennent réciproquement pour satisfaits de leurs possessions territoriales et ne recherchent, en Asie, aucun agrandissement aux dépens de la Chine ; il est sous-entendu que les deux pays travailleront d'un commun accord à y faire prévaloir leur double influence. L'accord du 4 juillet 1910, tout en confirmant les précédens, et en assurant le respect du *statu quo* en Mandchourie, fait un pas de plus ; il prépare la coopération amicale des deux gouvernemens pour les chemins de fer à exploiter ou à construire dans les pays dépendant de l'empire chinois, Mandchourie et Mongolie. L'annexion de la Corée à l'Empire nippon proclamée le 24 août 1910 est acceptée sans difficulté par la Russie. La réconciliation est donc complète ; le 28 août 1911, le tsar Nicolas et le mikado Mutsuhito échangent des télégrammes très cordiaux constatant que les dernières questions litigieuses entre les deux pays sont réglées. La coopération commence. En juillet 1912, le voyage à Pétersbourg du prince Katsura prépare l'action commune des deux pays en face de la révolution chinoise. S'il faut en croire les révélations de la presse japonaise, un arrangement aurait été signé en juillet 1912 et délimiterait, entre les deux pays, des zones d'influence séparées du Nord au Sud par le méridien de Pékin, et de l'Est à l'Ouest par une ligne passant par la station frontière de Kouang-tcheng-Se sur le Transmandchourien ; une grande partie de la Mongolie intérieure tomberait ainsi dans la sphère d'action du Japon.

La fin du dramatique malentendu entre la Russie et le Japon a eu en Europe des conséquences considérables : elle a rendu à la Russie la liberté d'action qui a précipité les grands événemens dans la péninsule des Balkans. La France n'a pas manqué de travailler à cet heureux rapprochement, qui assurait la sécurité de ses possessions et de ses intérêts en Extrême-Orient et lui rendait, en Europe, son alliée. L'histoire dira un jour tout ce que la France, dans cette période difficile de son histoire, a dû à la discrète et persuasive influence de notre ambassadeur à Tokio, M. Gérard.

Telle était, au moment où s'accomplissait la révolution chinoise, la situation diplomatique en Extrême-Orient. Des liens

multiples et enchevêtrés créaient une solidarité d'intérêts très étroite et très solide entre la Russie, le Japon, l'Angleterre et la France : alliance anglo-japonaise, alliance franco-russe ; ententes cordiales anglo-française et anglo-russe, accords russo-japonais, accord franco-japonais (1). La Belgique solidarisait ses intérêts avec ceux de ce puissant groupement. De la triple alliance, au contraire, l'Allemagne seule a en Chine des intérêts considérables ; ses associées, Autriche et Italie, n'y apparaissent qu'au second plan ; les relations de l'Allemagne avec le Japon sont bonnes, mais sans cordialité ni confiance ; en Extrême-Orient, la diplomatie de Guillaume II, hautaine, cassante, faisant à tout propos parade de sa force, n'a pas « la manière ; » dans la crise chinoise, l'Allemagne a défendu ses intérêts; elle s'est jointe au groupement des grandes Puissances, non sans chercher de temps à autre à y provoquer des fissures. Quant à la Chine, l'accord des grandes Puissances était pour elle, tandis qu'elle achevait l'étrange mue qui allait la transformer en République, une garantie de sécurité ; la guerre civile, si des ambitions étrangères avaient eu intérêt à l'alimenter, aurait pu aboutir à une sécession définitive ; au contraire, toutes les Puissances allaient se trouver d'accord pour prêter au gouvernement chinois l'appui financier nécessaire à l'établissement d'un ordre durable et d'une administration réformatrice. Tous les accords entre les Puissances ayant pour article fondamental l'intégrité du territoire de la Chine, ce principe allait, une fois de plus, exercer son action bienfaisante et pacificatrice.

IV

La République chinoise est née pauvre. Le premier effet de la révolution fut d'arrêter net l'afflux des impôts des provinces vers la capitale. Le gouvernement chinois est un minimum de gouvernement ; il laisse une large autonomie aux provinces, et les vice-rois n'envoient au trésor impérial que ce qui reste après

(1) Accord du 10 juin 1907, signé par M. Pichon et le baron Kurino, qui met fin à la situation délicate créée entre les deux pays par la guerre russo-japonaise. L'accord consacre le statut territorial résultant pour le Japon du traité de Portsmouth et pour la France de sa situation en Indo-Chine; il met fin aux appréhensions que l'on avait conçues en France pour la sécurité de l'Indo-Chine après les victoires du Japon. A. Tardieu, *La France et les Alliances*, 3e édition, p. 276

qu'ils ont payé toutes les dépenses de leur province, y compris celles de l'armée, et satisfait l'avidité de tous les mandarins : ce reliquat est peu de chose. C'était assez cependant, avec le produit des douanes, pour faire vivre l'État et la Cour. Brusquement, cette source fut tarie et le Trésor à sec. Le gouvernement de Yuan-Chekai se trouvait donc sans ressources en face de la tâche colossale de la Chine à pacifier et à organiser. Pour ressouder l'unité disjointe, réprimer le brigandage et la guerre civile, il fallait de l'argent, les Puissances étrangères seules pouvaient en prêter à la Chine. Voilà pourquoi la question des emprunts a dominé tout le problème de l'évolution intérieure de la Chine et de ses rapports avec l'Europe, le Japon et les États-Unis.

Les étrangers avaient, au rétablissement d'un gouvernement régulier et durable, un intérêt considérable : il leur fallait sauvegarder un capital d'environ quatre milliards prêté au gouvernement impérial et les entreprises et concessions de toute nature dont ils ont commencé ou préparé l'exploitation. L'ancien régime vivait d'expédiens, d'emprunts onéreux; une bonne partie de ces emprunts était souvent, en vertu du contrat, employée à des achats de marchandises d'une utilité douteuse. « Lorsque nous étions à Changhaï, rapporte un témoin, quatorze cents mitrailleuses inutilisables, rongées de rouille, y représentaient l'achat forcé à un prêteur (1). » Le plus clair des revenus de l'empire provenait des douanes très bien administrées par sir Robert Hart et les fonctionnaires européens de son service; mais le produit des douanes servait à gager sept emprunts et subvenait aux budgets de la Cour, de la Marine et des Affaires étrangères. Au moment où la Révolution éclata, des pourparlers étaient engagés entre le gouvernement impérial, et un *consortium* de grandes banques anglaises, allemandes, américaines, françaises pour la conclusion d'un gros emprunt. Le premier souci du nouveau gouvernement, personnifié par Yuan-Chekai, fut de reprendre les négociations en vue d'un grand « emprunt de réorganisation » d'un milliard et demi, qui devait servir à remettre sur pied l'administration et l'armée et à aider la République à maintenir l'ordre et à résister aux ambitions dangereuses. Tout le développement économique du pays, auquel les étrangers sont

(1) Farjenel, *ouv. cité*, p. 205.

intéressés pour une si forte part, dépendait du succès de l'emprunt; on comprend ainsi pourquoi certains établissemens qui ne faisaient pas partie du *consortium* et qui passaient pour en être les rivaux, s'employaient au succès de l'emprunt. La politique des grandes Puissances en Chine, depuis la révolution, se résume dans l'histoire du *consortium* et de l'emprunt; la diplomatie, dans le dénuement où était alors la Chine, ne pouvait agir que par des moyens financiers : il s'est établi entre la diplomatie et la finance une collaboration très étroite.

L'accord des grandes Puissances pour assurer le concours financier indispensable à la Chine ne s'est pas fait sans difficultés. La Russie, au début, refusait de participer à l'opération et demandait à son alliée de s'en abstenir; elle craignait qu'un gros emprunt ne servît surtout à réorganiser l'armée, à acheter du matériel de guerre et à contrecarrer l'influence russe en Mongolie et celle du Japon en Mandchourie. Les nationalistes républicains demandaient que le Président prît des mesures pour empêcher que les provinces vassales, Mandchourie et Mongolie, ne se détachassent pour tomber en fait sous la dépendance de la Russie et du Japon. M. Kokovtzof préférait à un emprunt fait par le *consortium* sous le contrôle de la diplomatie, un emprunt moins considérable que les établissemens belges, avec le concours des banques françaises et anglaises de second rang, auraient réalisé. Ce furent les hommes d'État japonais qui, avec leur merveilleuse intuition des affaires chinoises, eurent le mérite de comprendre qu'un accord général de toutes les grandes Puissances était la condition indispensable du rétablissement en Chine d'un gouvernement régulier et que l'emprunt était à la fois le signe extérieur de cet accord et la condition de son efficacité. Il fut entendu que l'emprunt serait réduit à vingt-cinq millions de livres sterling (six cent trente et un millions au cours de l'émission) et qu'il serait affecté à des dépenses nettement déterminées qui ne pourraient pas être des dépenses d'armemens, et que la diplomatie exigerait avant tout que satisfaction fût donnée à la Russie dans la question de Mongolie. On ne tarda pas à Pétersbourg à se rendre compte que refuser de prêter au gouvernement de Yuan-Chekai le concours dont il avait besoin pour établir son autorité, c'était risquer de prolonger l'anarchie et que les républicains les plus avancés étaient, en Chine, les plus nationalistes, les plus hostiles aux Russes; le

triomphe, même momentané, d'une république démocratique et sociale en Chine, aurait, dans tout l'Extrême-Orient, un retentissement tel que l'exemple en pourrait devenir contagieux et provoquer des troubles en Sibérie où vivent des milliers de socialistes et de révolutionnaires russes exilés ou déportés. L'intérêt de la Russie et du Japon était donc, comme celui des grandes Puissances, d'aider la Chine à se donner un gouvernement régulier et pacificateur sans lui permettre de devenir une puissance assez forte pour inquiéter ses voisins. A ces conditions, le Japon et la Russie adhérèrent au *consortium* et à la politique dont il était l'expression ; il représenta désormais les intérêts de six grands États et parla en leur nom. Ainsi se manifestait la puissance de la combinaison diplomatique qui unit les intérêts du Japon à ceux de la Russie.

L'unanimité diplomatique et financière des Puissances étant assurée, il restait, avant de réaliser l'emprunt, à résoudre de grosses difficultés. Il fallait d'abord gager l'emprunt, inspirer confiance aux prêteurs; le plus clair des revenus de la Chine était déjà engagé. Les grands établissemens de crédit, en France surtout, manifestaient des inquiétudes; ils hésitaient à engager leur clientèle à placer ses capitaux dans un pays où la situation politique paraissait mal affermie. Le corps diplomatique demanda comme gage le revenu des gabelles, et il commença à parler d'un contrôle étranger sur l'administration financière de la Chine. Mais une telle intrusion des étrangers dans la vie intérieure du grand empire n'allait-elle pas soulever un mouvement xénophobe, provoquer peut-être dans les provinces des massacres que la présence, à Pékin, des troupes internationales serait impuissante à prévenir? Ne risquait-elle pas, enfin, d'ébranler la situation, déjà si difficile, de ce Yuan-Chekai que les Européens regardaient comme le seul homme capable d'assumer la responsabilité du gouvernement? Yuan était dans l'impossibilité matérielle de gouverner sans le concours des étrangers, mais il risquait, en se mettant entre leurs mains, une dangereuse impopularité. Les révolutionnaires qui n'auraient pu réussir, s'ils avaient pris le pouvoir, à faire face aux engagemens financiers de la Chine, et qui eurent le mérite de sacrifier leurs ambitions politiques à l'intérêt supérieur de leur pays, pouvaient, en présence d'une mainmise des étrangers sur les finances de la Chine, demander compte au président provi-

soire d'une pareille trahison et ameuter contre lui l'Assemblée et l'opinion publique.

La manœuvre du vieil homme d'État, entre tant d'écueils, est merveilleuse de souplesse et d'ingéniosité. Aux étrangers, il se donne comme seul capable de conjurer le péril d'anarchie et de dislocation ; ils sont plus intéressés que les Chinois eux-mêmes au crédit de la Chine, car ils sont ses seuls créanciers; ils ont donc tout intérêt à le soutenir ; mais qu'ils se gardent de l'étrangler, en lui imposant des conditions inacceptables! L'Assemblée nationale provisoire repousse les conditions du *consortium*, il faut donc lui donner, à lui Yuan, les moyens de tenir en bride l'Assemblée, de payer les soldats qui menacent de se mutiner. Ils se mutinent en effet, le 28 février 1912, à Pékin, au grand effroi des étrangers ; entre Nankin et Pékin, un général tartare tient la campagne, vit sur le pays et Yuan ne semble pas pressé d'en venir à bout. Les banques récalcitrantes avancent l'argent nécessaire pour apaiser les soldats, les Puissances qui craignent que Yuan ne soit débordé par les révolutionnaires, se montrent plus traitables. Le rusé Chinois trouve le moyen de leur prouver qu'à la rigueur, il pourrait se passer d'elles et de leur *consortium ;* il conclut avec le financier anglais Crisp un emprunt de 280 millions. Grand émoi dans le corps diplomatique et parmi les grosses banques du syndicat ! Mais l'emprunt Crisp n'est pas couvert, un accommodement se fait entre financiers et le *consortium* reste maître de dicter ses conditions. Yuan du moins a gagné du temps et des amis ; il a employé une partie de l'argent avancé par les banques à se créer une clientèle, à recruter, dans les provinces du Nord, des soldats dévoués, tandis qu'il licencie ceux du Sud. Aux chefs républicains, il persuade que seul il est en mesure d'inspirer aux étrangers la confiance indispensable pour obtenir d'eux les ressources nécessaires au gouvernement, qu'il a déjà remporté un succès inappréciable, l'abdication de la dynastie, la fin du régime mandchou, et que son pouvoir est la transition nécessaire entre l'ancien régime à jamais aboli et le régime démocratique de l'avenir. Les chefs des Kouomintang (parti du peuple) se laissent persuader ; ils abandonnent la partie, se retirent dans le Midi pour y reprendre en sous-œuvre l'éducation républicaine et nationale du peuple chinois. Pour les républicains, Yuan est l'homme nécessaire, un peu comme le fut, en France, M. Thiers

après 1870. Il ménage les Mandchous. Les ennemis du nouveau régime voient en lui le dictateur qui, une fois son pouvoir solidement établi, mettra à la raison les novateurs. Ainsi, rassurant tous les intérêts, flattant toutes les ambitions, ménageant toutes les Puissances, Yuan-Chekai établit au-dessus des lois et des partis son pouvoir dictatorial. Bientôt il se sent assez fort, assez indispensable, pour frapper ses adversaires; deux généraux républicains, Tchang-Tchennou et Fang-Ouei, étant venus à Pékin pour conférer avec lui et faire entendre leurs doléances, il les fait tuer (15 août 1912). Lui-même s'enferme au fond de son palais strictement gardé par des soldats fidèles. Les chefs républicains viennent à Pékin; Sun-Yat-Sen y est accueilli en grande pompe, comblé d'honneurs (septembre 1912); le ci-devant prince régent, Tchouen, vient lui rendre visite officielle dans le palais où il réside; c'est le symbole visible du triomphe de la Révolution et de la République. Sun accepte de devenir directeur général des chemins de fer; le général Hoang-Hing, soldat de la Révolution, vient aussi dans la capitale et est nommé directeur général des mines. C'est le ralliement. Tout est à la concorde et à l'harmonie, sinon peut-être à la confiance. Le pouvoir personnel de Yuan s'impose comme un fait et comme une nécessité.

Tandis que s'accomplissait cette évolution vers la dictature, l'Assemblée nationale provisoire votait et le Président promulguait les lois constitutionnelles de la République (10 août, 14, 20 septembre 1912). En voici les dispositions essentielles. Le pouvoir législatif appartient à deux Chambres. Le Sénat est élu par les Assemblées provinciales; les Chinois vivant hors de Chine et les lettrés y sont représentés. La Chambre des députés compte 596 membres élus à deux degrés pour trois ans parmi les hommes d'au moins vingt-cinq ans. Pour être électeur, il faut remplir certaines conditions de cens, assez élevées, ou posséder certains diplômes; les fumeurs d'opium et les illettrés sont exclus; ne sont pas non plus électeurs ni éligibles les militaires, les fonctionnaires de la police, de l'administration, de la justice. Il y eut, en tout, vingt millions d'électeurs.

Les premières élections constitutionnelles pour la Chambre et le Sénat ont eu lieu en décembre 1912 et janvier 1913; elles furent un succès pour le parti du peuple (Kouomintang) dont le chef est Sun-Yat-Sen; il obtint plus de la moitié des sièges;

même dans le Nord, en Mandchourie, par exemple, ses candidats l'emportèrent, mais Yuan contre-balança cette majorité en nommant lui-même les représentans de la Mongolie et du Tibet qui, en raison des circonstances politiques, se trouvaient dans l'impossibilité d'élire leurs députés. Au Sénat, le parti du peuple eut 129 sièges contre 77 au parti de Yuan-Chekai. Les élections étaient un échec pour le Président provisoire ; même s'il obtenait encore, pour l'élection à la présidence définitive, la majorité que Sun-Yat-Sen et ses amis paraissaient prudemment disposés à lui assurer, son pouvoir serait précaire et limité. A cette diminution Yuan, assuré de l'appui des étrangers, préféra la lutte ; il l'entama à la chinoise.

Un des chefs du parti du peuple, Song-Kiaojenn, ancien ministre de l'Agriculture, orateur éloquent et populaire, avait particulièrement insisté, au cours de la campagne électorale, sur la nécessité de ne donner au Président qu'un pouvoir limité et contrôlé à la mode française; dans une réunion politique tenue à Changhai, il avait même attaqué personnellement Yuan-Chekai et dénoncé ses usurpations, sa dictature. Quelques jours après, au moment où il allait monter dans le train qui devait le conduire à Pékin, il était tué à coups de revolver (20 mars 1913). L'enquête démontrait que l'assassin était un homme de police, aux gages du premier ministre Tchao-Ping-kiun. Il y a des juges en Chine ! Ils osèrent lancer un mandat d'amener contre le premier ministre, dont la complicité ressortait des documens saisis au domicile de l'assassin. Yuan, par décret, le déclara innocent. Un pareil événement, au moment où le Parlement allait se réunir à Pékin, jeta la consternation dans le parti du peuple. A l'ouverture des Chambres (8 avril), l'élection des bureaux fut faite au milieu d'une émotion intense. Entre le Président et le Parlement, c'était la guerre.

Le « nerf de la guerre » était à la disposition des étrangers. L'emprunt du *consortium* n'était pas encore signé. Les Chinois ont l'art des négociations dilatoires : Yuan voulait faire traîner les pourparlers jusqu'au moment où il serait Président définitif. Du côté des prêteurs, on commençait à s'inquiéter, on se demandait si le parti démocrate et révolutionnaire, qui annonçait qu'il ne reconnaîtrait aucun emprunt conclu sans un vote régulier du Parlement, n'allait pas l'emporter. Au lendemain de son élection, le jour même de l'assassinat de Song-Kiaojenn, le pré-

sident Wilson avait retiré l'appui officiel aux banques américaines en les invitant à sortir du *consortium;* le Président et M. Bryan considéraient comme incompatible avec le programme démocrate de couvrir une politique inspirée par les trusts et les banques. La République des États-Unis reconnaissait officiellement, la première, la République chinoise. Mais les Américains s'excluant eux-mêmes du concert financier et politique des Puissances, leurs rivaux japonais comprirent tout le parti qu'ils pouvaient tirer de cette abstention pour le développement de leur influence en Chine, et ils n'en furent que plus résolus à soutenir le président Yuan-Chekai. Les Puissances européennes ne dévièrent pas non plus de la ligne qu'elles avaient adoptée et persistèrent à appuyer Yuan, qu'elles regardaient comme seul capable de maintenir l'ordre, de canaliser la révolution et de permettre l'essor des affaires. Yuan-Chekai ne pouvait l'emporter qu'avec l'appui de l'argent et de la diplomatie des étrangers; en assurant son triomphe, ils étaient assurés d'avoir en Chine un gouvernement favorable à leurs entreprises et à leurs affaires, et qui aiderait la Chine à se relever, à se réorganiser et à mettre en œuvre ses ressources. A Paris, un groupe de banquiers et d'hommes d'affaires venait précisément de fonder une nouvelle société, la Banque industrielle de Chine, au capital de 45 millions, destinée à organiser l'exploitation financière et industrielle de la Chine et résolue à soutenir la politique de Yuan-Chekai. Le Président provisoire hâta les dernières négociations avec le *consortium;* la question de Mongolie fut réglée à la satisfaction de la Russie. Tout fut enfin « bouclé » et, dans la nuit du 26 au 27 avril 1913, le contrat d'emprunt fut signé entre les ministres représentant le Président provisoire et les délégués du *consortium.* Au dernier moment, le vice-président du Sénat, M. Wang-Tchengting, un chrétien puritain du parti démocrate, obtint de pénétrer dans la maison où étaient échangées les signatures et formula une protestation : le contrat, disait-il, n'avait pas l'approbation du Parlement et la nation chinoise ne pourrait que le considérer comme nul. Le Sénat et la Chambre, quelques jours après, votèrent un ordre du jour dans le même sens. Sun-Yat-Sen adressa aux parlemens européens une protestation qui resta sans effet. Le *consortium* et Yuan-Chekai étaient les maîtres de la situation. Mais le Chinois, pour ne pas dépendre trop étroitement des banques du *consor-*

tium qui lui mesuraient les versemens et exigeaient des justifications de l'emploi des fonds, s'était arrangé, dès le 10 avril, pour conclure un emprunt de 40 millions, à 6 pour 100, avec un groupe austro-allemand que soutenait, dit-on, la maison Krupp; en échange, des commandes d'armes devaient être faites; c'est encore les revenus de la gabelle qui figuraient la garantie des prêteurs. Ces incidens n'étaient pas sans provoquer quelque inquiétude dans les milieux financiers; on hésitait à lancer l'emprunt dans le public. Après entente entre les gouvernemens, les ministres des Affaires étrangères des différens pays intéressés écrivirent aux banques des lettres conçues dans un sens identique constatant que les chancelleries considèrent que « ce contrat constitue un engagement liant le gouvernement chinois et ses successeurs (1). » L'emprunt lancé dans le public réussit.

Dès lors, les événemens se précipitent. Yuan est assuré de l'appui de toutes les Puissances, liées par les avances et les prêts que leurs nationaux ont consentis; elles ne lui demandent que d'établir solidement son pouvoir, garantie d'ordre et de sécurité, sans trop s'inquiéter des moyens dont il croira pouvoir se servir. En Chine même, les adversaires de Yuan semblent renoncer à la lutte ou l'ajourner, tant la question financière prime toutes les autres. Sun-Yat-Sen cherche à empêcher la guerre civile dont il prévoit la sanglante échéance. Dans les provinces, des troubles éclatent et Yuan-Chekai en profite pour prendre l'offensive; les exécutions commencent; à Ou-Tchang, les Kouomintang sont poursuivis et massacrés, le consul de France sauve ceux qui se réfugient sur le territoire de la concession française. La terreur règne à Pékin, les suspects sont exécutés ou s'enfuient, mais le Parlement reste ferme et multiplie les protestations; il rejette le traité sino-russe relatif à la Mongolie, il rejette le contrat d'emprunt; on ne le regarde plus que comme un Parlement factieux dont le maintien n'est encore nécessaire que pour procéder à une élection présidentielle régulière. Tout le Sud est en armes; les délégués des assemblées provinciales réunis à Changhai prononcent la déchéance du dictateur, traître, violateur de la Constitution. Au commencement de juin 1913, la guerre civile commence; les troupes de Yuan,

(1) Ce sont les termes prudens employés par M. Pichon dans la lettre qu'il a écrite le 7 mai 1913 au directeur de la Banque d'Indo-Chine. Voyez le texte dans le livre de M. Farjenel, p. 346.

mieux organisées, mieux payées, l'emportent; partout les républicains sont traqués; le 22 juillet, un décret officiel de Yuan met à prix la tête des principaux chefs, sans toutefois nommer Sun-Yat-Sen; celui-ci, avec Hoang-Hing et plusieurs autres, se réfugie au Japon. La reprise de Nankin par les troupes du gouvernement commandées par le Mandchou Tchang-Hiun fut particulièrement atroce; la malheureuse « capitale du Sud, » déjà détruite au temps des Taïpings, fut mise à feu et à sang. Trois Japonais ayant été tués dans la bagarre, le gouvernement de Tokio envoya des navires de guerre qui rétablirent l'ordre et sauvegardèrent ce qui restait de la population décimée. La guerre civile s'apaisa ainsi peu à peu. La Chine, de nouveau ensanglantée, était du moins préservée, une fois encore, d'une sécession.

Le 6 octobre 1913, on procéda à Pékin à l'élection pour la Présidence de la République. Le vote eut lieu à huis clos sous la surveillance des soldats et de la police. De 870 membres du Parlement, 732 étaient présens; 507 votèrent au troisième tour pour Yuan-Chekai, 363 s'abstinrent ou dispersèrent leurs voix. Quelques jours après, les Puissances reconnaissaient officiellement la République chinoise.

Le dernier acte de la tragi-comédie fut joué quelques semaines plus tard. Le conflit entre le Président et le Parlement était irréductible. L'opposition courageuse, mais impuissante, des Chambres ne pouvait que gêner le gouvernement et entretenir des germes de guerre civile. Le 4 novembre, Yuan chassa des Chambres la majorité opposante et, le 12 janvier, il déclara le Parlement dissous; les derniers sénateurs et députés s'enfuirent. Les comités républicains dans les provinces furent dispersés, et les membres qui chercheraient à se réunir déclarés rebelles. Les Assemblées provinciales furent également dissoutes (mars 1914), la liberté de la presse supprimée de fait. Depuis cette série de coups d'État, Yuan-Chekai, Président de la République, dictateur, règne sans opposition ni contrôle sur l'immense Chine, meurtrie, mais pacifiée. Tout récemment, le 1er mai, une nouvelle constitution a été promulgée, elle organisa le despotisme en faveur du Président de la République. Le régime parlementaire est supprimé en fait. Un Parlement devra être convoqué au plus tard en 1916; il est dit que son assentiment sera obligatoire pour les lois portant accroisse-

ment des charges fiscales ou modification des frontières de la Chine, mais un conseil de la République est créé, dont les membres seront nommés par le Président. Celui-ci, après avis conforme de ce Conseil, pourra dissoudre le Parlement, ou refuser de promulguer une loi votée par le Parlement, même à la majorité des trois quarts des voix. Une commission de dix membres, choisis dans le Conseil de la République, élaborera une Constitution définitive. Avec le nom de République, c'est le pouvoir absolu qui désormais est établi en Chine.

V

De leur politique diplomatique et financière et de l'appui prêté au gouvernement de Yuan-Chekai, les Puissances européennes ainsi que le Japon et les États-Unis attendaient un double résultat : d'abord l'intégrité de la Chine et le maintien de l'ordre, ensuite des bénéfices positifs, une part dans la mise en valeur, dans l'exploitation des richesses de la République. Le résultat a-t-il répondu à leurs espoirs ?

Nous avons dit que le Japon et la Russie s'étaient mis d'accord pour sauvegarder l'intégrité des provinces chinoises et pour se partager la domination ou le contrôle effectif sur les « marches » du Nord, Corée, Mandchourie, Mongolie. Les vastes régions semi-désertiques de la Mongolie remplissent tout l'espace intermédiaire entre les provinces russes de Sibérie et la Chine proprement dite : c'est le pays des steppes; de là sont parties, au XIIIe siècle, les armées du Tchinguiz-Khan, qui ont conquis le monde depuis les mers de Chine jusqu'à la Baltique et à l'Adriatique. Les Mongols, descendans clairsemés des héros d'autrefois, nomadisent encore dans ces plaines indéfinies; leur pays est sur la route directe, l'ancienne « route de la soie » qui conduit d'Europe en Chine soit par la trouée de l'Ili, soit par Ourga; par là passera un jour le chemin de fer le plus court et le plus facile à construire de Russie à Pékin. Cette région a donc pour les Russes une grande importance, et ils travaillent depuis longtemps à s'y assurer une clientèle. Les Chinois, de leur côté, s'ingéniaient à conquérir peu à peu la Mongolie par une lente infiltration de colons que suivaient des fonctionnaires et des soldats; ils ont réussi à assimiler ainsi une partie de la Mongolie intérieure, celle qui est contiguë à la Mandchourie. Les

Mongols, habitués à l'indépendance, voyaient avec inquiétude cette invasion; leurs ancêtres ont, au cours des siècles, plusieurs fois imposé leur suzeraineté ou intronisé leurs princes en Chine, ils n'ont jamais été soumis par les Chinois. En 1911, des chefs mongols avaient fait offrir à la Russie le protectorat des tribus dont le centre est à Ourga où réside le *Koutouktou*, chef religieux et politique de la Mongolie (1). L'abdication de la dynastie mandchoue à Pékin parut aux chefs mongols l'occasion désirée pour se séparer des Chinois; ils n'étaient liés, alléguaient-ils, que par une union personnelle avec la dynastie, mais nullement par un lien de vassalité, encore moins de sujétion, avec la Chine. La Mongolie extérieure proclama son indépendance et se tourna du côté de la Russie. Par un traité du 3 novembre 1912, entre le Tsar et les princes mongols, la Russie reconnut l'autonomie de la Mongolie vis-à-vis de la Chine; des soldats russes, sous prétexte de gardes consulaires, obtenaient le droit d'y résider; la Russie promettait de prêter des instructeurs pour former l'armée mongole. Yuan-Chekai, pour éviter la sécession de la Mongolie, fit mine d'y envoyer des troupes que la diplomatie russe arrêta en route. On négocia; nous avons vu le lien étroit de ces négociations avec la question de l'emprunt du *consortium*. Le 5 décembre 1913, un traité fut signé entre Yuan-Chekai et les Russes. La Russie reconnaissait que la Mongolie fait partie du territoire chinois, mais la Chine reconnaissait l'autonomie de la Mongolie. En fait, les Russes exercent sur la Mongolie extérieure une sorte de protectorat politique et économique. Un rapprochement a été ménagé, par l'entremise du bouriate russe Dorjief, entre le Grand Lama d'Ourga et la Grand Lama de Lhassa. Le Turkestan chinois, complètement séparé de la Chine, tombera comme un fruit mûr aux mains des Russes. Au Tibet, le Dalaï Lama a obtenu le retrait des troupes chinoises et cherche à réorganiser, avec l'aide des Anglais, un gouvernement autonome. En Mandchourie, nous avons fait allusion aux arrangemens spéciaux qui délimitent les zones d'influence japonaise et russe entre le méridien de Pékin et les confins de la Mandchourie. Une partie de la Mongolie intérieure rentre ainsi dans la sphère japonaise;

(1) Voyez Paul Labbé, *Chez les Lamas de Sibérie* (Hachette, in-16), et le Voyage du commandant de Bouillane de Lacoste : *Au pays sacré des anciens Turcs et des Mongols* (Émile-Paul, in-8).

c'est dans cette région que le gouvernement de Tokio a obtenu trois concessions de chemin de fer ; deux lignes joindront deux points de la grande voie transmandchourienne avec Yao-Nanfou et traverseront des régions fertiles où la culture intensive du haricot soja est devenue une source considérable de richesses ; une troisième ligne descendra de Yao-Nanfou vers Jehol. Par leurs chemins de fer, par leurs consuls, par Port-Arthur et la presqu'île du Liao-Toung, qu'ils tiennent à bail en vertu du traité de Portsmouth, les Japonais sont les véritables maîtres de la Mandchourie méridionale et de la Mongolie intérieure ; les Chinois les haïssent, mais ils sont impuissans à les repousser. En fait, la Chine est donc aujourd'hui presque réduite aux dix-huit anciennes provinces, tous les pays annexes sont, ou séparés, ou en voie de séparation. Ainsi, à la lumière de ces faits, s'éclaire l'attitude de la Russie et du Japon vis-à-vis de la révolution chinoise.

Les Puissances européennes et les États-Unis n'ont demandé à la Chine que des avantages économiques, des chemins de fer à construire, des mines à exploiter. Il faudrait une étude spéciale pour en entreprendre l'énumération. On n'y aperçoit pas de plan d'ensemble, l'initiative vient en général des banques ou des groupes financiers, qui s'intéressent beaucoup moins à la construction du chemin de fer qu'à l'emprunt qui doit servir à en couvrir les frais ; souvent une concession est demandée, puis revendue avec bénéfice sans aucun souci des avantages ou des inconvéniens politiques qui peuvent s'ensuivre ; une concession devient ainsi une valeur mobilière sur laquelle on spécule, et si elle peut rapporter de beaux bénéfices au « groupe » de spéculateurs qui l'obtient, on voit moins l'avantage qu'en espère la diplomatie qui en négocie l'octroi. Cependant les Allemands, dans le Chan-Toung et dans les régions limitrophes, apportent un remarquable esprit de méthode dans leurs demandes de concessions ; ils cherchent à créer un réseau de voies ferrées qui amènerait les marchandises, notamment les charbons et les fers du Chan-Si, à leur port de Tsing-tao. Les Anglais restent volontiers dans le bassin du Yang-Tse et y supportent sans bonne humeur la concurrence de leurs alliés japonais qui cherchent à y obtenir quelques lignes courtes mais productives (Kiu-Kiang à Nan-tschan, desservant la mine de fer de Ta-je qui alimente les fonderies du Japon). Les Français, souvent associés aux Belges, ont obtenu la concession d'un

réseau considérable ; tout récemment, la *Banque industrielle de Chine* a reçu l'autorisation d'émettre un emprunt pour la construction d'un réseau qui partirait de Yunnan-Fou, prolongerait le chemin de fer qui vient du Tonkin et se dirigerait vers les riches cités commerçantes du Se-tchouen, Souifou, Tchoung-King. Un autre projet franco-belge, pour lequel un emprunt initial a déjà été lancé en Belgique, irait du Kan-Sou rejoindre le port de Haï-tscho, au Sud du Chan-Toung, par le Chen-Si, le Chan-Si et le Honan (1 800 kilomètres).

Ces lignes, et beaucoup d'autres que nous ne nommons pas, seront peut-être un jour les artères vivifiantes par où un sang nouveau circulera jusqu'au fond des provinces les plus reculées de la Chine ; pour le moment, elles témoignent surtout de l'activité de la spéculation internationale qui s'est abattue sur la Chine comme sur une source inépuisable de belles émissions, de riches courtages, de gros dividendes. Tout cet intense mouvement d'affaires explique la politique suivie par les grandes Puissances en Chine. La diplomatie, à la suite des financiers, n'a cherché qu'une chose : l'établissement d'un ordre qui rendît possible les affaires. Quelque idéaliste impénitent, un vieux républicain de 1848, s'il en est encore, aurait peut-être rêvé, pour la France du moins, un rôle plus généreux. Seuls, ou presque seuls, aujourd'hui, en Chine, les missionnaires sont républicains ; ils espèrent tout de la liberté ; les financiers, qui attendent tout de l'autorité, appuient la dictature. Mais cette politique ne va pas sans périls ; sans chicaner sur les procédés un peu trop « ancien régime » de Yuan-Chekai, il faut reconnaître que sa dictature est une transition nécessaire entre l'empire absolutiste des Mandchous et un régime plus libéral, mais encore faut-il préparer cet avenir. Soit que Yuan fonde, sans le nom et sans le titre, une dynastie nouvelle de sang chinois et transmette son pouvoir à ses héritiers, soit qu'au contraire les républicains reprennent le dessus par une révolution analogue à celle de 1911, il faut, dans les deux cas, organiser une Chine nouvelle avec une administration et des finances. L'emprunt international du *consortium* a servi surtout « à alimenter le gaspillage et à accroître les appétits dans le pays et parmi les étrangers. » Le système des emprunts industriels que l'on paraît préférer aujourd'hui (1) donnerait peut-être de bons résultats, si ces

(1) L'emprunt de 150 millions émis le 7 avril par la Banque industrielle de

emprunts étaient échelonnés avec méthode et employés uniquement à des travaux directement et immédiatement nécessaires à la Chine; ils ne remplaceront pas les emprunts de réorganisation. La Chine est riche, il faut lui prêter de l'argent, non pas pour acheter des armes, mais pour l'aider à créer une administration qui lui permette de percevoir l'impôt foncier et de faire face par ses propres ressources aux emprunts de mise en valeur dont elle aura encore besoin. Le fameux emprunt de « réorganisation » de 631 millions n'a servi que pour une faible part à réorganiser; 300 millions étaient destinés à rembourser des emprunts échus, 125 aux dépenses de l'État pendant six mois, 75 au licenciement des troupes, 50 à la réforme du monopole du sel, 75 à payer les frais, remises, commissions, etc. Ce n'est pas ainsi qu'on « réorganisera » la Chine, et cependant il est difficile de continuer indéfiniment à alimenter la vie du gouvernement de Yuan-Chekai au moyen d'emprunts qui seraient de moins en moins solidement gagés. Les emprunts, de quelque nature qu'ils soient, ne contribueront à créer en Chine un état de choses stable et pacifique que si les prêteurs sont appelés à en surveiller l'emploi : « Ce serait trop peu de vous prêter de l'argent disait dans un discours, le 15 décembre dernier, le très distingué ministre de France en Chine, M. Conty, nous voulons aussi vous fournir des hommes pour collaborer avec vous et vous faire profiter de toutes les ressources de l'industrie moderne où le génie français a apporté une si large et si glorieuse contribution. » La voie, où la finance et la politique européennes sont engagées, aboutit au contrôle des finances chinoises. C'est là un remède nécessaire. Un régime soucieux de l'avenir de la Chine comprendra que, dans les difficultés présentes, l'organisation de deux grandes administrations nouvelles sur le type de celle des douanes, celle de la gabelle et celle de l'impôt foncier, pourrait rendre à la République les

Chine et qui a provoqué l'interpellation de M. Lefebvre du Prey à la Chambre, le 30 mars, est un de ces emprunts industriels ; il est destiné à faire le port de Pou-Kou et à divers travaux. M. Doumergue, ministre des Affaires étrangères, avait cru pouvoir écrire, le 12 mars, au directeur de la Banque une lettre où il énumérait les garanties affectées par le gouvernement chinois à cet emprunt. En réponse à l'interpellateur, le ministre allégua pour se couvrir la lettre dont nous avons parlé, écrite par M. Pichon au directeur de la Banque d'Indo-Chine. Il faut remarquer que le cas est tout à fait différent, M. Pichon n'ayant écrit sa lettre que par suite d'une entente internationale, en même temps et dans le même esprit que ses collègues des autres pays intéressés.

mêmes services que les douanes ont rendus à l'Empire. Comme le fit, en 1860, le prince Kong, Yuan-Chekai ne tardera sans doute pas à se convertir à cette idée. Mais le contrôle ne pourrait être organisé que par une collaboration étroite du gouvernement et des étrangers et en réservant à l'élément chinois la part qui lui avait été jadis réservée dans l'organisation du service des douanes. Ce sont les douanes qui, à plusieurs reprises, en 1895, en 1900, en 1912, ont sauvé la Chine. L'organisation du service des gabelles et de l'impôt foncier d'après les méthodes et sous le contrôle des grandes Puissances, donnera aux Chinois l'éducation administrative, financière et gouvernementale dont ils ont besoin. Mais le remède demande à être manié avec précaution. Il est nécessaire que les gouvernemens européens exercent aussi une sorte de contrôle sur les affaires qu'ils patronnent et prennent garde de ne pas blesser le sentiment national qui s'est éveillé dans l'Empire chinois. La Chine n'est pas un corps inerte ; la révolution vaincue a laissé des traces profondes dans les esprits et dans les cœurs ; les écoles, les livres enseignent la liberté et le nationalisme même sous le régime de la dictature. Le gouvernement japonais a déjà quelque peu modifié sa ligne de conduite sous la pression de l'opinion publique favorable aux républicains chinois; il semble incliner vers une politique peut-être moins solidaire des Européens, plus asiatique, plus préoccupée de l'avenir de la Chine. C'est là un symptôme qu'il ne faut pas négliger. Les étrangers, à la surface de la masse énorme de la Chine, restent toujours dans une situation précaire, et s'ils cherchaient à dominer le pays, à s'immiscer de trop près dans sa vie intérieure et dans son gouvernement, un mouvement xénophobe pourrait les balayer en quelques jours. La révolution, suivie de la dictature de Yuan-Chekai, n'est pas un stade définitif de l'histoire de la Chine; ce ne peut être qu'une étape de la longue transformation qui, d'un agrégat d'innombrables cellules juxtaposées, fera un État outillé, organisé et gouverné selon les méthodes de la civilisation moderne. Les destinées de la Chine réservent de dangereuses surprises aux Puissances étrangères, si elles oublient que les affaires ne sont pas toute la politique et que les peuples ont parfois de terribles réveils.

René Pinon.

SOUVENIRS DE MEXIQUE

I. — PREMIÈRES IMPRESSIONS

Le Mexique est une fois de plus en révolte. Sur ce sol de constantes éruptions volcaniques et de continuelles révolutions, l'effervescence augmente. Aussi le regard du monde entier se tourne-t-il avec anxiété vers ces lointains parages et on se demande, non sans angoisse, quand prendront fin ces sanguinaires massacres et quelle sera l'issue de ces troubles.

Si inquiétante que soit la situation actuelle, elle n'est pourtant nullement surprenante pour tous ceux qui ont quelque notion de ce pays. Il suffit d'en feuilleter rapidement l'histoire pour se rendre compte qu'à la première révolution, en 1810, le brasier de la révolte s'est allumé pour ne plus jamais complètement s'éteindre. Depuis qu'au début du XIXe siècle, Hidalgo souleva la nation, les révoltes se succèdent sans interruption. Tour à tour les chefs des insurgés se proclament présidens ou même empereurs. Lopez de Santa Anna, Yturbide, Benito Juarez, Porfirio Diaz, Madeiro, s'emparèrent tour à tour du pouvoir par la guerre civile. L'état des choses est resté le même aujourd'hui, avec le général Huerta.

La révolution est passée au Mexique à l'état endémique : aussi les menues occupations de la vie quotidienne s'y déroulent-elles comme en temps normal. On peut s'entre-tuer devant la porte de la ville, souvent même dans la rue voisine, entendre les coups de feu échangés, sans qu'on s'en préoccupe le moins du monde. On va à ses affaires, on visite ses amis, on travaille, et on se distrait comme à l'ordinaire. Souvent je me trouve témoin de rixes violentes, les trains sont constamment exposés à être attaqués ou dévalisés. Un jour, à peu de kilomètres de

distance de Cuernevaca, la locomotive et plusieurs wagons furent complètement démolis par l'explosion d'une bombe lancée par les insurgés.

Mais n'est-ce pas un trait caractéristique de la nature humaine que, plus elle est près du danger, moins elle semble s'en rendre compte?

Durant mon séjour au Mexique, cet état d'esprit m'a vivement frappé. Au milieu du trouble et de l'émeute, la routine quotidienne de l'existence suit inaltérablement son cours. On déplore la mort de quelques victimes, on s'apitoie sur les malheurs publics, et puis l'intérêt personnel reprend tous ses droits. Ombres et lumières, larmes et sourires se succèdent sans transition. Il semble que, sous ces ardentes latitudes, les passions sont encore plus violentes. Aux rayons de ce soleil magique la vie est plus intense et plus fiévreuse. Cet astre, bénédiction de ce sol, idole de ce peuple, par son éclat et sa chaleur tropicale éblouit à la fois l'œil et l'esprit.

C'est au foyer même de l'agitation, dans l'historique palais de Chapultepec, que je passai le premier jour de cette triste année. Véritable Éden, si jamais il en fut sur terre! A la fois coin de forêt vierge et jardin fleuri, des plates-bandes multicolores s'étalent au pied des cèdres au sombre feuillage, des cascades éblouissantes jaillissent au milieu de rochers moussus dont le sommet est couronné par l'ancien palais des rois Aztèques. Depuis l'époque de Montézuma, cette royale demeure a subi bien des changemens, et il n'en reste guère que les soubassemens. Mais, quoique souvent restauré, ce palais présente encore un ensemble grandiose.

Que dire de l'intérieur meublé pour l'empereur Maximilien? Il offre toute la banalité du style et du goût du second Empire. C'est dans une grande salle mal décorée que le Président de la République recevait les hommes importans du pays et le Corps diplomatique. Réception d'ailleurs fort simple, où deux domestiques habillés de noir offraient aux invités des verres d'eau pour tout rafraîchissement. Au reste, le monde alors au pouvoir, ami du Président Madeiro (1), est très modeste. La classe soi-disant dirigeante, les grands capitalistes, les propriétaires fonciers, ces familles connues par leurs vastes richesses dans le monde entier,

(1) En quelques mois, ce chef d'État et beaucoup de personnages présens à cette réception ont été fusillés dans les circonstances dramatiques que l'on sait.

toutes partisans de Porfirio Diaz, vivaient soit retirées, soit au delà des frontières. Quant aux rares descendans de l'ancienne noblesse espagnole, ils sont généralement appauvris et ne jouent plus un rôle important.

En somme, la puissance est entre les mains d'une classe moyenne très peu instruite, encore moins cultivée, agissant sous l'impulsion de la passion plus que de la raison, issue généralement de métis, héritant pour l'ordinaire plus largement des défauts que des qualités de ses ancêtres. On s'explique par là les tristes événemens qui remplirent le siècle dernier et qui semblent devoir se prolonger encore.

Le sentiment patriotique disparaît devant l'ambition personnelle : chaque fois qu'un homme de valeur surgit à cet horizon trouble, immédiatement il forme un parti et tâche de renverser le pouvoir pour s'en emparer. C'est ainsi que nous assistons à ces changemens continuels de présidence. Quelles que soient les dénominations des différens partis, une fois qu'ils sont arrivés au suprême pouvoir, leur programme de gouvernement ne varie que dans la forme : le fond est toujours le même.

Le peuple, en majeure partie de race indienne, végète dans un état de profonde apathie. Perdu dans ses forêts et labourant ses champs immenses, il est resté fidèle à ses traditions. Mais ces Indiens de l'Amérique centrale nous montrent, même au milieu de leur décadence, les traces d'une civilisation disparue. D'allure svelte, avec des traits remarquablement fins, de manières avenantes, ils gagnent vite la sympathie. Telle était, il y a trois ou quatre siècles, l'opinion des conquérans eux-mêmes.

De mes voyages dans les différentes parties de cette vaste contrée, dans le Nord aride et sous la chaleur tropicale de ses régions méridionales, j'ai conservé les souvenirs les plus agréables. Loin des centres agités, dans de petites villes calmes et tranquilles comme Moreillia, Colima, Orizaba, Puebla, Oaxaca, et tant d'autres, grand fut mon étonnement de rencontrer des monumens remarquables et d'agréables conditions d'existence.

Partout de belles églises et des palais artistiques, des places publiques fleuries et ombragées, des voies larges et droites. Dans la moindre de ces villes, une petite société locale fort polie. Les familles ont conservé beaucoup de leurs anciens usages; la vieille culture latine a laissé son empreinte, et le matérialisme moderne n'a pu encore entamer cette mentalité idéaliste.

Réminiscences du passé, vestiges de la civilisation d'antan, évocation de cette Espagne glorieuse des XVIe et XVIIe siècles, que je découvre à chaque pas et qui me frappe même en ses ruines, si cet immense empire sur lequel le soleil ne se couchait pas a établi sa conquête par l'épée de ses vaillans *conquistadores*, sa suprématie réelle fut assurée par la supériorité de sa culture. Ici comme partout, nous saluons l'idée planant victorieuse et vivante sur les empires déchus et sur la force matérielle anéantie.

II. — L'ARRIVÉE

A la première aube du jour, le 18 décembre 1912, j'arrivai au Mexique. Le train sans fin roulait lentement sur l'énorme pont de fer jeté sur le Rio Grande. C'était un matin gris et froid. Tout autour de moi le paysage apparaissait triste et sombre, sans végétation et peu cultivé. Les deux villes sœurs de Loredo, dont l'une construite sur la rive gauche du fleuve appartient aux États-Unis, l'autre située en face fait partie du Mexique, sont peu attrayantes. Comme tous les centres de commerce à leur début, elles ne possèdent ni beauté, ni originalité.

Je m'étais représenté le Mexique tout autrement, plus riant et plus chaud que ces mornes cités du Nord et que leurs banlieues glacées et désertes. Heureusement la triste impression diminua d'heure en heure à mesure que je pénétrai dans l'intérieur. Mes espérances furent même en fin de compte dépassées. Il serait difficile de trouver pays plus ensoleillé et peuple plus original. A notre époque si prosaïque, le Mexique est resté un pays de rêve.

Mais pour en revenir à Loredo, je n'y trouvai rien de tout cela. Sa construction et son emplacement me rappelèrent les villes des États-Unis. Sa gare semblait aussi désolée et sale que celles du Texas. La même foule vulgaire et mal tenue se presse ici comme là-bas sur le quai. Chacun crie en anglais, ou plutôt en américain, avec un accent nasillard bien marqué.

Les règlemens de douane sont tracassiers au dernier point et, loin de les adoucir, on les aggrave partout. Dans le grand hall de Loredo, les employés plongent dans tout le contenu des malles, le retournent de haut en bas et abîment à plaisir, autant qu'ils le peuvent, les bagages des voyageurs les moins suspects de contrebande. Les trains sont organisés comme ceux de l'Amé-

rique du Nord. Dans les wagons, tous prennent place les uns derrière les autres comme dans les omnibus. Dans les célèbres *Pullman car*, l'installation est encore moins confortable, il faut s'asseoir les uns en face des autres dans le voisinage le plus proche. Mais c'est le soir que la situation devient le plus incommode, quand les sièges sont transformés en lits et que tous les voyagers, jeunes et vieux, hommes et femmes, s'allongent en rangées superposées et que les voitures ressemblent à d'immenses dortoirs.

Ce qui ajoute à l'inconfort des trains, c'est l'importunité des marchands de gâteaux, de boissons et de cigares qui continuellement vous harcèlent. Quant aux conducteurs noirs, on dirait qu'ils veulent se venger sur les malheureux voyageurs de l'injustice faite à leur race. Leur impolitesse et leurs mauvaises manières sont toutefois moins irritantes que l'empressement obséquieux déployé dans l'espoir d'un pourboire.

Par les portières, j'aperçois des steppes comme dans « l'Est » américain, du moins les prairies étendues du Mexique rappellent les pays annexés en 1847. Nulle trace d'habitation, pas même un arbre. Tout au plus, quelques broussailles basses couvrent le sol. La moindre végétation paraît desséchée. L'herbe rare est jaune comme de la paille et sous un soleil de feu toute la nature semble brûlée comme sur une planète anéantie.

Le soleil offre la seule consolation sur cette terre déserte, soleil éclatant du tropique qui répand, avec toute sa puissance, dans un ciel sans nuages, ses rayons éblouissans. L'atmosphère est d'une pureté merveilleuse. Nulle part dans l'univers, même dans les régions alpestres, l'air n'est plus clair que sur les hauteurs du Mexique, et, en aucun lieu, le soleil n'y est plus incontestablement le maître de la nature. Dès les premiers jours de mon arrivée, je compris le rôle décisif que l'astre éclatant a joué de tout temps au Mexique et parmi ses habitans.

Le train stationne dans ces longs espaces, mais aucune trace de villes ou de villages. Ces haltes aux noms indiens sont très modestes et entourées tout au plus de quelques huttes. La population couverte de guenilles est à demi nue ; mais ces gens ont une douce physionomie et des trais remarquablement délicats ; ce sont des indigènes ou des métis espagnols. La gendarmerie forme un grand contraste parmi cette foule tranquille. Ces gardiens de la paix sur leurs petits chevaux de race sont très pitto-

resques ; leur costume répond au goût national. La jaquette courte et le pantalon en forme d'entonnoir sont ornés de nombreux boutons ; les paremens sont d'un rouge éclatant. Le costume est complété par un énorme chapeau, représentant assez bien un pain de sucre posé sur un large plat.

Lampazo, avec ses quelques milliers d'habitans, est le premier endroit à l'aspect indubitablement colonial, ou plutôt espagnol. Ses maisons recouvertes de couleurs vives ont des toits en forme de terrasses plates. Des coupoles élevées couronnent les églises.

Mon premier arrêt fut Monterey ; son nom lui vient d'un titre de la famille Zuniga, dont un des membres fut le neuvième vice-roi de la Nouvelle-Espagne. La ville doit son importance actuelle aux nombreux habitans venus des États-Unis, qui forment la plus grande partie de la population. Dans les rues, on entend autant d'anglais que d'espagnol. La direction des aciéries et des grandes brasseries est entre les mains étrangères et journellement, le nombre des riches mines et des grandes propriétés achetées par des sociétés américaines augmente.

La ville prospère est commerçante. Quoique les nouvelles constructions soient d'un goût douteux et s'allient mal aux anciens bâtimens, l'aspect général est pourtant sympathique. Les quartiers habités par les classes privilégiées ont conservé beaucoup de leur charme d'antan. Ainsi la vieille résidence épiscopale, sur une hauteur près de la porte de la ville, forme un spectacle délicieux, malgré la ruine complète du palais.

Cependant c'est la vue environnante qui exerce le plus grand attrait. Des montagnes aux lignes fantastiques se dressent devant le regard. Leurs sommets sont abrupts et se détachent sur le bleu du ciel comme les dents aiguës d'une scie. Les éruptions volcaniques de jadis ont tout bouleversé et offrent au spectateur une vision étrange : gouffres profonds, cimes altières s'enchevêtrent suivant le hasard d'éboulemens préhistoriques.

La vie, elle aussi, ne manque pas de romanesque dans cette contrée. Les troupes gouvernementales sont en train de chasser les insurgés du général Reyes. La révolution règne de nouveau dans le pays. Dans le Sud, un certain Zapata est à la tête des révoltés ; à l'Est, ils suivent Orizco, tandis qu'ici, c'est l'ancien ministre mécontent, le général Reyes, le chef de l'émeute. Aussi bien, il semble généralement admis que dès qu'un personnage

important a quelque grief contre le gouvernement, il provoque un soulèvement.

Quoi qu'il en soit, voilà encore le Mexique entier du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, le théâtre de la guerre et du pillage. De tous côtés, arrivent les tristes détails de nouveaux massacres et de combats livrés entre l'armée nationale et les troupes en révolte. La propriété et la vie des habitans est menacée au plus haut point et le peuple témoigne d'une attitude très dangereuse en faisant souvent cause commune avec les attaquans et en partageant le butin avec eux.

Aussitôt que la paix est assurée avec l'étranger, la guerre civile reprend. On m'a assuré que pendant la présidence, ou plutôt la dictature de Porfirio Diaz, l'ordre avait régné dans le pays. Ceci n'empêcha point que son long gouvernement, qui débuta par la révolution et la guerre civile, finit soudainement dans le sang.

Monterey ne me cause pourtant pas une impression belliqueuse : tout au contraire, avec ses hautes cheminées, elle paraît industrielle et commerçante. En réalité, les rencontres ennemies ont lieu dans les environs et les *Reyistes* attaquent de préférence les grandes propriétés isolées. Celles-ci sont surtout exposées à leurs coups. Ils emportent tout ce qui leur tombe sous la main et, en cas de résistance, ils emploient la plus impitoyable violence.

Je passai à San Luis-Potosi mon premier dimanche au Mexique. La ville possède une cathédrale spacieuse et un palais épiscopal remarquablement beau. Les églises sont nombreuses, et la population se fait remarquer par une édifiante piété. Le lieu est agréable et plaisant. Les bâtimens ont beaucoup de caractère, les rues gardent le cachet du Moyen âge. Toutes les places publiques sont autant de jardins merveilleusement entretenus.

San Luis-Potosi doit aux mines d'or et d'argent des montagnes voisines son épanouissement et son opulence. Par la conquête au XVIe siècle, des immigrans prirent possession de l'endroit. Malheureusement, leur rapacité épuisa beaucoup de riches gisemens. Mais de nouveaux filons furent constamment découverts et jusqu'à aujourd'hui, le territoire est resté le district minier le plus abondant du pays. C'est seulement depuis peu de temps que de longues étendues devinrent la propriété de sociétés américaines avec le droit d'exploitation.

Au point de vue artistique, la ville offre un coup d'œil pittoresque et attirant. Le spectacle des rues bariolées, pleines de vie et d'agitation, est enchanteur. Des détails, dignes du pinceau d'un peintre, surgissent de tous côtés. La grande place de la Promenade, recouverte d'une sorte de baldaquin en toile pour préserver de la chaleur, fait l'effet d'une salle de réunion, rendez-vous de la société élégante. Tout brille et étincelle dans la lumière éblouissante. La vie se déroule avec la gaieté et la grâce méridionales.

La population aisée et riche jouit visiblement d'une existence agréable. Au premier moment, on est étonné de voir combien l'humanité paraît plus contente de son sort que de l'autre côté du Rio Grande, où la lutte pleine de tristesse et de soucis, résultat du désir unique d'amasser de l'or jusqu'à ce qu'il en soit devenu l'esclave, absorbe l'homme. Ici au contraire, sous les rayons en feu d'un soleil brillant, ce sentiment âpre disparaît.

J'erre à travers les rues nombreuses. Elles se ressemblent toutes par leur disposition et sont pourtant toutes différentes. A chaque instant, je rencontre des détails charmans et l'image d'ensemble est toujours harmonieuse. Nuestra señora del Carmen est le monument le plus remarquable de la ville. Les coupoles vertes de l'église. ornées de faïence, sont d'une parfaite pureté de lignes. La façade, décorée de riches sculptures, offre le type du style baroque local, nommé *charrigueresque* par les architectes espagnols. Tout n'est pas de bon goût, loin de là, mais l'impression générale ne manque pas de grandeur et de pittoresque. La claire lumière du pays exige des profils plus accentués; le manque de simplicité augmente en quelque sorte et rehausse davantage ombres et lumières.

De San Luis-Potosi partent plusieurs lignes dans les diverses parties du pays. L'une conduit directement vers le golfe du Mexique à Tampico, la plus importante à Vera-Cruz et à la baie de Campèche, port en croissance continuelle, particulièrement favorable et commode aux vaisseaux arrivant de toutes les mers et dont les rapports commerciaux avec les États-Unis sont des plus importans.

Je poursuis mon voyage au cœur du pays vers les hauts plateaux. Bien que la région me paraisse sèche et brûlée, nous sommes en plein hiver. La contrée que je traverse devient de plus en plus montagneuse. Les chaînes s'élèvent à une hauteur

toujours plus grande et font une impression singulière par leur merveilleuse configuration. La plaine, au sol remarquablement fertile, est, par endroits, très bien cultivée. De grandes fermes ou *haciendas* s'étendent, semblables à des oasis, au milieu de ce pays plat, inculte et peu habité.

Ici et là, s'élèvent de modestes villages et des villes insignifiantes. San Miguel de Allende attire particulièrement mon attention par la bizarrerie de ses monumens. Les citadins montrent avec une grande fierté leur église San Miguel, aux tours élancées. Elle est l'œuvre d'un architecte du lieu, Ceffe-rino Gutierrez, fils de pauvres Indiens, qui vécut au milieu du XIXe siècle et, visiblement, s'éprit du style néo-gothique qui, en Europe aussi, eut un si fâcheux développement. Plusieurs églises construites par lui rappellent les gâteaux montés des pâtisseries.

A part cette confusion du goût, ces constructions sont bien dans leur cadre. Les murs blancs sont d'un très bel effet dans les pays ensoleillés, et la végétation semi-tropicale forme un fond admirable. Des palmiers toujours plus nombreux, des cactus couvrent l'étendue dans toutes les directions. Quoique la température soit sur ces hauteurs généralement agréable, je me trouve pourtant dans le pays chaud et il prend de plus en plus un aspect exotique.

Je m'aperçois alors combien banal paraît ici mon *Pullman car*. Et ce qui m'est particulièrement désagréable, c'est la vulgarité bruyante de mes compagnons de voyage : marchands étrangers, commis voyageurs, tous gens d'affaires se rendant en masse au Mexique pour y faire fortune. Ils sont de toutes classes sociales, mais de mauvaise éducation, gagnant de l'argent moins par le travail que par la spéculation. On les trouve partout et ils sont devenus un vrai type.

Leur ton et leur manière de parler sont extrêmement fatigans. Ils jugent de tout uniquement au point de vue pratique et méprisent toute opinion opposée à la leur. Civilisation est pour eux synonyme de richesse. Ils trouvent que les indigènes qui ne s'habillent pas à la mode américaine sont des barbares, et, quand ils ne payent pas de coktail, ne fréquentent pas les bars ou autres établissemens de ce genre, leur mépris pour eux n'a plus de bornes.

Fatigué de la conversation, de la désagréable odeur de tabac et d'eau-de-vie, de la fausse élégance du wagon-salon avec ses

garnitures de peluche et ses ornemens de fer-blanc, je me rends dans une voiture portant l'inscription : *Primero classe.* Elle est occupée par des gens plus simples, mais de bien meilleure tenue. Ils peuvent être beaucoup plus pauvres, mais leurs rapports avec autrui témoignent d'une bonne éducation et d'une grande cordialité.

Parmi eux, je trouve des personnes de toutes conditions. On voyage beaucoup dans ce pays ; aussi les compartimens sont-ils toujours pleins. Cependant, tout le monde est de bonne humeur et on s'aide mutuellement avec une parfaite politesse. Tous se saluent et s'offrent immédiatement des provisions de voyage. Quelques paroles aimables, mais sans indiscrétion, sont échangées; chaque voyageur se sent à l'aise et au milieu de ses semblables.

Les ouvriers indiens, les *peons*, sont installés dans des voitures à peine mieux pourvues que celles qui sont destinées au transport des bestiaux, sauf qu'il y a plus de longs bancs de bois. Je leur fais de fréquentes visites pour m'entretenir avec ceux qui y voyagent. Outre leur langue maternelle, ils parlent tous espagnol et répondent clairement à mes questions. Ils ne manquent pas d'intelligence, bien que naturellement peu cultivés. Pauvres, ils paraissent contens et joyeux. Leur amour-propre, joint à un sens religieux très développé, les guide et les préserve de bien des erreurs. En les voyant parqués dans ces cages roulantes, j'admire leur patience et leur bonne humeur. Cela me rappelle les trains qui, dans l'Inde, transportent les *Kulio*, ou mes voyages dans les diverses parties de l'Extrême-Orient.

En considérant à fond cette foule aux membres délicats, à la couleur cendrée, je suis de plus en plus persuadé qu'elle est issue, à l'origine, de la même souche que ces peuples asiatiques. L'affirmation des savans que les Peaux-Rouges du Mexique, enfans de l'Asie, ont quitté leur pays en s'embarquant sur l'océan Pacifique, ou l'autre supposition qu'ils ont émigré par la mer de glace, sont également plausibles. L'essentiel est de savoir qu'ils sortent du même berceau.

Plus le train s'avance sur une voie sinueuse vers Queretaro, plus la campagne devient belle, boisée et fertile. Les champs sont partout bien cultivés et animés de nombreux et magnifiques troupeaux. La contrée est souriante et reflète le bien-être.

III. — QUERETARO

Le triste souvenir qu'évoque la ville est en vive opposition avec son aspect riant. Entouré de jardins fleuris et d'une riche campagne, Queretaro est bien un des plus ravissans endroits du Mexique ensoleillé. Une profusion de couleurs variées éclate dans les rues, sur les places ornées de fleurs et de partout se dressent, dans un ciel resplendissant, les flèches blanches des églises et leurs lumineuses coupoles.

Queretaro peut être regardée comme le type d'une ville de la Nouvelle-Espagne. Nulle part la manière andalouse, gaie autant que gracieuse, ne se révèle d'une manière plus frappante. Ce siège déchu des anciens *hidalgos* ou chevaliers garde encore dans sa décadence un trait de grandeur. Les palais, souvent abandonnés, ont toujours conservé l'empreinte intacte d'une dignité et d'une splendeur disparues.

En effet, l'origine de ce lieu est très aristocratique. Après la conquête de 1531, le Roi le concéda comme récompense à quatre Indiens nobles, avec le titre de Grands d'Espagne et le nom sonore de : *caballeros, conquistadores de la villa.* De nombreuses maisons particulières qui datent de cette époque ont conservé leur aspect d'autrefois et montrent, au-dessus de leur porte monumentale, les armes de quelque ancienne famille, célèbre dans l'histoire de la ville.

Comme centre de la grande révolution au commencement du siècle dernier, Queretaro gagna beaucoup d'importance. Sous le titre d'une Société des Beaux-Arts, les citoyens mécontens formèrent un groupe ayant pour but de renverser le gouvernement espagnol et de proclamer l'indépendance du pays. Les habitans les plus en vue prirent part au mouvement. Un de ses membres éminens fut la célèbre Josefa Ortiz de Dominguez, dont l'effigie se voit encore sur les pièces de monnaie mexicaine.

C'est à Queretaro que les premiers mouvemens révolutionnaires ont agité les esprits et fait éclater l'émeute. Les écrivains de l'époque ont laissé de longues descriptions de ces temps troublés. Les chefs : Hidalgo, Morelos, Arellaro, nous sont tour à tour représentés comme des héros ou comme de dangereux rebelles. Quoique ces dénominations contraires soient toutes

deux exagérées, il reste incontestable qu'ils ont peu contribué à la grandeur du pays et au bien du peuple. Le Mexique a perdu la moitié de son étendue première et fut forcé de céder aux États-Unis toute sa partie septentrionale. Jamais son peuple n'a été plus pauvre que depuis le début de la guerre civile.

L'incendie une fois allumé ne s'éteignit plus. Sous le drapeau de Hidalgo ou d'Iturbide, de Santa Anna ou de Benito Juarez, le pays entier fut en flammes. Ni l'intervention des États-Unis, ni l'expédition française, ne purent ramener l'ordre dans le peuple soulevé. Pendant la courte domination de l'empereur Iturbide et celle de Maximilien Ier, des troubles continuels régnèrent, jusqu'à leur fin tragique. Diaz lui-même, qui avait cru avoir rétabli l'ordre et la paix pour toujours, fut finalement chassé par les révoltés. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui la révolution dure encore sous différens chefs.

Une grande place, centre de cette ville mexicaine, forme comme le foyer de Queretaro. Là, s'élève l'hôtel de ville, un des plus anciens bâtimens de l'endroit. Sa cour est une belle imitation du *patio* espagnol, d'un style sévère, mais noble. C'est un modèle parfait de l'architecture coloniale. Tout près, un autre palais, plus richement exécuté avec ses décorations de faïence, rappelle les plus beaux monumens de l'Andalousie.

La place de *la Independencia* elle-même est un ravissant jardin. Au centre, un magnifique jet d'eau s'élève devant la statue du vice-roi d'Aquila, qui fit construire des aqueducs à ses propres frais. Les bordures de fleurs autour des bassins, les plates-bandes aux tons variés, font de cette place un parterre embaumé. Elle est une preuve de l'habileté des jardiniers indiens, et mérite les plus hautes louanges. Dans tout le pays, les jardins sont merveilleusement cultivés. Cet art particulier semble chez ce peuple se transmettre de père en fils.

Parmi les nombreuses églises et les monumens religieux, le couvent de Santa Rosa est réputé le plus célèbre. C'est l'œuvre du Bernin mexicain, Eduardo de Tresguerras. Né en 1765, mort à Celaya en 1833, on peut le considérer comme le plus grand architecte du pays. Dès sa jeunesse, il donna libre cours à sa fantaisie. Il serait intéressant d'étudier le développement, puis la décadence, des différens styles, suivant les latitudes. C'est ainsi que, lorsque le baroque introduit en Espagne par Churriguerra semble avoir atteint les limites de l'ornementation et l'excès de

la rocaille, Tresguerras, dans la colonie lointaine, le pousse plus loin encore et va parfois jusqu'au fantasque.

L'effet d'ensemble de Santa Rosa sous ce ciel méridional est toutefois imposant. En art, spécialement dans l'architecture, l'impression dépend en grande partie du cadre naturel où s'élève le monument.

L'intérieur de Santa Rosa est, si possible, plus chargé encore que l'extérieur. Voûte, murailles, chœur, autels, tout est couvert d'innombrables ornemens. De plus, les colonnes, les dessus de portes, les sculptures en bois, les ferrures sont toutes dorées. Mais, on peut oublier la laideur des détails, en face de l'ensemble qui, à l'heure du soleil levant ou au crépuscule, ne manque pas de noblesse et de grandeur. Toutes les constructions de Tresguerras méritent la même critique. On le constate particulièrement à Celaya, son pays natal, dans l'étrangeté de ses monumens.

Quand j'arrivai là, par un clair de lune, la ville avec ses nombreuses coupoles, ses hautes tourelles et ses arcades me fit l'effet d'une vision féerique. Les contours se dessinaient avec une merveilleuse hardiesse sur le ciel étoilé. Mais, à l'aube du jour, comme par une baguette enchantée, toute la magie disparut : Celaya ne fut plus qu'une sorte de mystification. Je trouve, à ce propos, dans mon journal : « En pleine lumière, la patrie célèbre de Tresguerras fait l'effet d'une ville de carton. »

Les environs de Queretaro invitent à de nombreuses excursions. De riches *haciendas* s'étendent au milieu de la campagne fertile et parfaitement cultivée. Beaucoup de propriétaires passent l'année entière au milieu de leurs ouvriers et de leur bétail. Ils mènent sans altération la même vie pastorale que lors de la conquête et se regardent comme maîtres absolus sur leurs terres.

El Cerro de las Campanas, la montagne de la Cloche, est le lieu le plus connu du voisinage; aucun visiteur de Queretaro ne manque de s'y rendre. C'est là que se déroula la sombre tragédie de l'empereur Maximilien. Le 19 juin 1867, le malheureux prince, et les deux généraux Miramon et Mejia, furent fusillés à Cerro de las Campanas.

Sur cette place sinistre une chapelle fut érigée. Tout autour, la campagne est déserte, à peine quelques chèvres grimpent à travers les broussailles. Rien ne rompt la tranquillité de ce lieu.

La clé de la chapelle est déposée chez un voisin chargé d'ouvrir la porte aux pèlerins qui viennent s'agenouiller et prier pour le repos éternel des trois infortunés.

IV. — LA CAPITALE

La première impression que me produisit Mexico ne fut, je l'avoue, pas trop favorable.

La Estacion de la Colonia, où je quittai le train, se trouve dans le nouveau quartier. Les bâtimens environnans sont imités des *cottages* anglais ou des petits hôtels parisiens. Mais, construits sans exception avec des matériaux de moindre valeur, ils semblent d'une distinction fausse et prétentieuse.

Une heure après, devant la cathédrale, je me disais que Mexico était une des villes les plus ravissantes de l'univers. Les plantations et les parterres, au milieu de la place énorme, rappellent un jardin botanique. Des arbustes de toute sorte, des fleurs de toutes couleurs s'y épanouissent dans une riche abondance. Derrière, s'élève la façade de l'église flanquée de deux tours fières. Bâtiment monumental sous tous rapports. Ses proportions architecturales sont d'une parfaite beauté et les matériaux employés des plus précieux. Des fondations jusqu'à la magnifique coupole et aux tours élancées, ils se composent de fines pierres de taille. Peut-être, peut-on reprocher quelque chose au style un peu chargé; néanmoins, l'exécution est si remarquable que cette église doit être rangée parmi les monumens les plus saillans du XVIIe siècle. La plupart des architectes espagnols ont le sens de la grandeur et de l'harmonie, et, ici, ils n'ont point été dépassés.

Alonso Perez de Castanada dessina, en 1573, le premier plan de la cathédrale de Mexico. La conception et la forme de la Renaissance s'y épanouissent. Dans le cours des siècles, bien des retouches furent faites au plan original. D'abord par Gomez de Mora, successeur de l'architecte royal. Le bâtiment ne fut consacré qu'à la fin du siècle suivant, et les deux tours, comme le prouvent leurs décorations, ne furent achevées qu'après. Mais elles sont d'un très bel effet, quoique d'une époque plus récente.

En face de la cathédrale, la place est limitée par l'Hôtel de Ville et, à droite, par la Résidence. Du quatrième côté courent les arcades de *Los Mercadores*. Le vaste quadrilatère, avec tous

ces monumens publics, est d'un effet solennel et singulier. L'Hôtel de Ville a été restauré dernièrement dans le style colonial avec des réminiscences mauresques, tandis que la Résidence a conservé presque intact son aspect primitif. Sans particularités notables, l'ensemble en est imposant. La façade extrêmement longue et, à part sa frise crénelée, très simple, prête au bâtiment une certaine grandeur. Semblable jugement ne peut être porté sur l'intérieur. Tout ce qui peut être acquis avec de l'argent a été largement dispensé : meubles sculptés, tentures de soie sont entassés à l'excès. Si l'on a reproché au gouvernement impérial d'avoir trop dépensé pour le luxe, la République est coupable d'une non moins grande prodigalité. La nouvelle salle à manger et le fumoir ont à eux seuls coûté plusieurs milliers d'écus et le service d'argent du Président, commandé à Paris, absorba, à ce que l'on me dit, plusieurs centaines de mille dollars.

Dans les *Mercadores*, le long des arcades, règne le va-et-vient animé d'un perpétuel bazar. Sous les arches de pierre, des marchands ambulans font un bruyant trafic : jouets de toutes sortes, bonbons, fleurs, parfumerie. Spectacle mouvementé et plein de couleur. La foule joyeuse et agitée se presse et se bouscule du matin au soir. On discute les prix, on admire les étalages, on parle et on rit, uniquement pour passer le temps.

Dans les vingt-quatre heures du jour, tout bon citoyen de la capitale, on pourrait le croire, doit traverser une fois au moins la *Plaza de la Constitucion*. Le Président comme l'archevêque, le bourgeois comme le ministre y apparaissent. L'un se rend à la cathédrale, l'autre à son palais. Nombreux sont les promeneurs, plus encore ceux qui, sans rien faire, se reposent paresseusement sur des bancs. Pauvres et riches paraissent parfaitement satisfaits quand ils achèvent là le cours de leur journée. Comme elle a commencé avec la messe de la première heure, elle se termine invariablement par la promenade quotidienne du soir.

Le *zocalo* (1), comme on l'appelle vulgairement, a toujours

(1) Les deux principaux monumens, la pierre zodiacale et la pierre du sacrifice furent trouvés sur la *Plaza Mayor* ou *zocalo*. Le colossal cadran solaire de porphyre, qui ressemble à une roue de moulin, pesait à l'origine plus de cinquante tonnes, on se demande par quels moyens mécaniques un bloc de pareille dimension put être transporté. Quand on pense que les Indiens n'avaient à leur disposition ni bœufs, ni chevaux, le transport dut être effectué, comme c'est l'usage en

formé le centre de la vie de la capitale et même de tout le pays. Depuis les temps les plus reculés, les souverains y avaient leur siège, et, tout à côté, s'élevait le temple de leurs dieux. Les Espagnols ne pouvaient assez exprimer leur admiration sur les imposans monumens qu'ils y trouvèrent. Dans les anciens récits, nous lisons de longues descriptions du palais royal de Montézuma entouré de magnifiques jardins. Le célèbre temple du Soleil, la haute pyramide, *teocatli*, où des cœurs humains étaient offerts en sacrifice, devaient exciter un plus grand étonnement encore (1).

A part des détails de cruauté de ce genre, les Aztèques avaient atteint un haut degré de civilisation. Bien que leur soi-disant culture soit surfaite et que leurs écrits, comme leurs fameux codes et autres ouvrages, témoignent d'une science très limitée, il n'en est pas moins vrai que leurs institutions politiques et administratives, que tout leur développement social était très perfectionné.

L'ancienne capitale Tenochtitlan doit avoir été très importante. Les Aztèques ont été avant tout de remarquables architectes. Leurs maîtres, les *Toltec*, leur transmirent leur manière, dont les restes excitent l'admiration des archéologues de tous pays. Les monumens de la capitale, la population très nombreuse et la vie quotidienne fort active ont dû faire cette vive impression si pittoresquement rendue dans les écrits des premiers arrivans. A cette époque comme aujourd'hui, le *zocalo* était le lieu de réunion du peuple ; les Indiens ont hérité de la coutume de leurs ancêtres et passent des heures entières accroupis sur les escaliers à se chauffer au soleil ; les Espagnols

Chine, au moyen d'un habile entrelacement de cordages. — Au point de vue scientifique, cette pierre est d'un haut intérêt. Le disque, mesurant douze mètres de diamètre, représente le soleil sous la figure d'un dieu aux yeux sauvages, à la langue pendante. Tout autour, en ordre, se suivent les signes du zodiaque. Les mois, les jours et les quatre élémens sont indiqués. Tout l'agencement en est habile, l'ensemble forme une sorte de cadran solaire géant, rappelant ceux des xve et xvie siècles fabriqués à Nuremberg et en Italie.

(1) Cette pierre d'autel, conservée aujourd'hui au musée, présente un creux profond en son milieu, qui semble avoir été la place des cœurs arrachés. Le roi *Tizoc* fit élever cette pierre en l'honneur du dieu de la guerre et pour immoler les nombreux prisonniers. Nous lisons dans les écrits de Zumarraya, premier évêque du Mexique, qu'annuellement le nombre des victimes dépassait 20 000. Mais le jour de la consécration du terrible autel, l'immolation s'éleva à 70 000 ! Le cortège des condamnés remplissait les rues, et le sanglant sacrifice dura tout le jour. Ces chiffres, peut-être exagérés, ces descriptions peut-être un peu fantaisistes, ont pourtant un effroyable fond de vérité.

ont adopté aussi ces mêmes usages. La vie atteint son apogée quand la musique commence à jouer dans le petit temple central. C'est une vraie fête populaire : de tous côtés arrivent des ouvriers, qui s'assoient sur les bancs, tandis que la jeunesse danse ou mime les tours d'adresse des toréadors.

Le rendez-vous de la société élégante se trouve un peu plus loin, dans le nouveau quartier. La place de la Réforme est un peu à Mexico ce qu'est à Paris la place de l'Étoile. Elle forme aussi une rotonde, mais, au centre, au lieu d'un arc de triomphe s'élève la statue en pied fièrement campée du roi Charles IV, monument remarquable à tous égards. Il fut érigé au XVIIIe siècle par Tolosa. Le piédestal en bronze doré a été fait aussi dans le pays même. Cette œuvre est indubitablement la plus belle création de l'art mexicain.

Avant d'occuper sa place actuelle, cette statue eut une véritable odyssée. Sous la domination espagnole, érigée sur la place principale, elle fut confinée pendant les troubles dans la cour isolée de l'Université. Quand Humboldt eut déclaré qu'elle n'était dépassée en beauté que par celle de Marc-Aurèle au Capitole, on résolut de la faire sortir de sa prison. Alors on la plaça sur des roues et on la promena à travers la ville. Dès lors, elle reçut le surnom de « cheval de Troie. »

L'*Avenida de la Reforme* mène en une ligne droite de deux kilomètres jusqu'au parc de Chapultepec. Cette large avenue bordée de corbeilles fleuries et de statues est à bon droit l'orgueil du Mexicain ; elle est en vérité une *Via triumphalis*. Parmi les nombreux monumens, celui de l'Indépendance est le principal.

La *Via San Francisco* unit les différentes parties de la ville. Elle renferme les plus beaux magasins, les brillans étalages et par suite le plus grand nombre de promeneurs. A toute heure du jour, elle est animée, on y flâne, on s'y entretient à loisir.

Évidemment, les Méridionaux sont sociables. La solitude leur est insupportable, il leur faut de continuelles distractions. Le reproche fait en général au Mexicain de n'être point hospitalier n'est pas fondé. Certainement, ils ne tiennent pas maison ouverte et n'invitent pas souvent les étrangers, mais ceci a lieu moins par manque de bienveillance que par fausse honte. Ordinairement, leurs maisons sont mal installées, ils n'ont qu'un service médiocre et n'osent pas recevoir. Au lieu de faire des

dépenses pour leur intérieur, ils préfèrent y vivre simplement et employer leur argent en voyages.

De plus, on ne doit pas oublier que la vie de société n'a jamais été développée dans les colonies espagnoles. En revanche, la vie de famille y a conservé son intimité. En général, la porte ne s'ouvre qu'aux parens ou aux amis intimes. A part quelques fêtes, quelque événement de famille, elle reste toujours fermée. Tout au plus les femmes se font quelques visites entre elles, les hommes jamais. Même celles qu'ils rendent à leur fiancée se passent dans la rue et le futur époux n'a le droit de lui parler qu'à travers le grillage de la fenêtre.

Même aujourd'hui, on reconnaît là l'influence orientale. De la domination arabe, il reste en Espagne des monumens célèbres, et leur civilisation a laissé son cachet indélébile sur la mentalité du peuple. Jusqu'aux colonies, éloignées de la métropole, des souvenirs de l'époque des califes demeurent toujours. Les merveilleuses *azulejos* sont des débris mauresques. Les incrustations de faïence blanche et bleue proviennent de l'architecture musulmane. La pierre rougeâtre, la célèbre *tezoutle* avec laquelle presque tous les palais sont construits ici, est d'un ton riche et agréable. Le basalte ou le marbre sont employés pour les frises et les décors des fenêtres et des portes. L'ancien collège des Jésuites, les palais du comte Santiago de Colimaya ou de l'empereur Iturbide rappellent tous le style *mudejar* ou hispano-mauresque. Actuellement, le collège des Jésuites, avec sa masse sombre, occupe encore un grand quadrilatère; quoique mutilé, il nous fait pressentir sa splendeur disparue. Le palais Colimaya sert de dépôt de fer; son *patio* entouré d'une double rangée de colonnes et son escalier d'honneur tombent en partie en ruines. Mais les gargouilles originales, en pierre taillée imitant l'affût d'un canon, servant de gouttières, sont encore en place.

Le fier palais Iturbide, le plus grand de la ville, est devenu depuis longtemps une *fonda* ou *casa de huespedes* dans la signification locale du mot, à coup sûr, pas un hôtel! A l'époque des diligences, les auberges n'offraient guère aux voyageurs que leurs quatre murs, c'étaient des sortes de caravansérails ou des *fondak* du désert. Plus d'un demi-siècle après, la fonda Iturbide continue le même système primitif, n'ayant fait comme unique progrès que transformer son enseigne en « Grand Hôtel Itur-

bide. » Ne possédant aujourd'hui encore ni restaurant, ni chauffage, les voyageurs y viennent pourtant volontiers, attirés par le pittoresque de l'endroit, la beauté du *patio* et l'originalité de ses sculptures. Nul confort, et la domesticité fait complètement défaut. Les *muchacho*, jeunes Indiens, arrivent le matin pour balayer les chambres et, leur besogne finie, disparaissent au plus vite. Le soir, apparaissent les *serenos*, braves veilleurs de nuit, munis de lanternes et de longues hallebardes, tout comme dans un opéra-comique, qui font infatigablement leur ronde nocturne à travers les longs corridors et les nombreuses cours jusqu'aux premières lueurs de l'aurore.

La direction de l'établissement est tout entière entre les mains d'un seul vieillard, à peu près momifié. Depuis plus d'un demi-siècle, il encaisse, comme un automate, le montant très approximatif des frais d'hôtel. Il ne se donne pas même la peine, apparemment superflue, d'écrire les comptes. Quant au patron de cette maison hospitalière, il n'en a jamais franchi le seuil ; il vit, loin des privations de la si originale *fonda* Iturbide, dans l'opulence de Paris.

Presque en face, de l'autre côté de la Via San Francisco, s'élève un ancien bâtiment, peut-être le plus joli de la ville. Tout orné de faïences rares, on pourrait l'appeler la maison de porcelaine. Cette demeure seigneuriale est aujourd'hui le siège du Jockey-Club. Sa belle cour, avec sa fontaine jaillissante et son escalier d'honneur aux rampes de fer forgé, nous donne le meilleur spécimen du goût de cette époque et de la magnificence des descendans des colonisateurs. Cela nous prouve une fois de plus combien ils restaient en contact avec les meilleurs artistes de la patrie et que ni leur art, ni leur culture ne dégénéraient dans les colonies lointaines.

Le club est le centre de la jeunesse distinguée; comme tous les établissemens de ce genre, il procure à ses membres bien des privilèges, dont le premier est la satisfaction de lui appartenir. A ce point de vue, l'humanité est bien identique dans toutes les parties du monde; chez les peuples civilisés comme chez les sauvages, le plaisir est également grand et l'orgueil également satisfait lorsque, par des qualités réelles ou imaginaires, on peut s'élever au-dessus d'autrui. Il est à regretter que les reglemens moraux de ces clubs soient aussi étroits qu'élastiques.

V. — MŒURS ET USAGES

En général, la vie à Mexico est plutôt tranquille. Les larges rues sont, le soir, calmes de bonne heure, les magasins fermés tôt, et l'éclairage éteint. Au surplus, la température s'abaisse considérablement et fait rentrer chez eux les retardataires.

La température est très différente entre les chaudes matinées et les soirées froides de la vallée de Mexico. Aussitôt que le disque du soleil disparaît derrière le *Monte de las Cruzes*, tout devient sombre et glacial. La puissance magique de l'astre puissant ne se manifeste nulle part avec plus de rapidité et de violence.

Parmi les usages actuels, nous en retrouvons dont l'origine remonte à l'antique idolâtrie. Les Indiens sont très superstitieux et souvent ne peuvent se résoudre à abandonner le culte de leurs nombreuses divinités. Leur imagination féconde divinise une multitude de forces cachées. D'anciens monumens témoignent jusqu'à quel degré cette race a été sous l'influence de conceptions vraiment maladives. Des monstres de toutes formes remplissent ses temples et exigent des cultes divers et de cruels sacrifices. Huitzitopochtli, divinité de la guerre, couronna le sommet de la grande pyramide de Teocatli, déjà mentionnée, où un prêtre spécial, chargé de somptueux ornemens, arrachait le cœur d'une victime humaine vivante et sans défense, et l'offrait sanglant aux rayons du soleil. L'image de ce dieu cruel était aussi l'emblème protecteur de la capitale Tenochtitlan. On dit qu'aujourd'hui encore on célèbre, durant le cours de l'année, des fêtes en son honneur dans le désert.

Le *peon* a conservé beaucoup de ses particularités d'origine. Il parle encore l'ancien indien, en particulier la langue aztèque. Dans ses montagnes solitaires ou en ses forêts vierges, il mène à peu près la même vie qu'autrefois. Beaucoup n'ont pas de demeures et passent la nuit où ils se trouvent. Les portes cochères, les péristyles servent de dortoirs improvisés. Quoique bien doués par la nature, ces Indiens vivent, indifférens, au jour le jour : après une étude tant soit peu prolongée dans le pays, on découvre seulement que, sous cette apparente nonchalance et atonie, ils ont toujours le sang aussi chaud.

Les Mexicains contemporains, quelque aimables qu'ils

soient, peuvent, d'un instant à l'autre, s'abandonner à la plus violente passion. L'histoire des derniers événemens en est une preuve nouvelle. Aucun autre pays ne perd comparativement par les luttes civiles autant de citoyens. Pour le moindre motif, la main saisit le compagnon inséparable, le pistolet. Griefs personnels ou discussions politiques du peuple se tranchent par le duel ou l'émeute. Le sang doit couler pour calmer les querelles.

Malgré tout, un séjour dans la capitale offre peu d'agrément aux touristes ordinaires, qui n'y passent généralement que quelques jours. Ni la vie politique ni la vie sociale n'exercent d'attrait : l'une est détruite, l'autre superficielle. Cependant, pour qui ne craint pas la peine d'en analyser les diverses manifestations, le désir d'une étude plus approfondie se fait sentir.

La transformation moderne de la cité n'est pas des plus heureuses. Dès le début, on a trop démoli pour reconstruire. Les Aztèques s'étaient eux aussi montrés impitoyables pour les importans souvenirs de leurs prédécesseurs les Toltecs ; et c'est avec le même aveuglement que l'on détruit maintenant les monumens historiques pour les remplacer par des bâtisses modernes. Les mœurs et les institutions suivent la même marche. Dans toute l'Amérique Centrale, l'influence des États-Unis gagne de plus en plus du terrain. Rien que dans la capitale, on compte plusieurs milliers d'Américains du Nord. Dans maints quartiers, on n'entend parler qu'anglais. Toutes les entreprises commerciales sont à peu près entre leurs mains. Avec l'argent, on acquiert forcément la puissance.

Les quartiers anciens et leurs ruines évocatrices s'emparent de notre esprit avec tout le prestige du passé. Les nouvelles rues commerçantes de la « ville américaine, » en elles-mêmes moins attirantes, sont pourtant des plus instructives. L'élément pittoresque et artistique y fait totalement défaut, remplacé qu'il est par l'esprit de trafic et l'activité mercantile. Antithèse frappante du passé et du présent, du rêve et de la réalité.

Forcément, l'invasion du Nord fait disparaître peu à peu la couleur locale. Toute cette capitale jadis si étrange est destinée à perdre rapidement tout son charme. Sort fatal de toute chose ici-bas! Le passé doit prendre fin, et, pour l'antique Mexico, cette fin, hélas! est arrivée.

VAY DE VAYA.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Macbeth*, traduction de M. Jean Richepin. — Théâtre du Vieux-Colombier : *La Nuit des Rois*, traduction de M. Théodore Lascaris. — Bibliographie : Deux études sur Shakspeare. — *Ce qu'il faut taire*, comédie en trois actes de M. Arthur Meyer.

Si les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique ne doivent jamais quitter le répertoire de la Comédie-Française, il est juste que les grands drames de Shakspeare y reparaissent à des intervalles qui ne soient pas trop éloignés. Ils appartiennent à la littérature universelle. Il ne suffit pas qu'on puisse les lire dans des traductions plus ou moins fidèles. Ils ont été écrits pour le théâtre : c'est au théâtre qu'il faut les voir. Ils sont l'œuvre d'un des plus grands poètes qui aient existé : il est à souhaiter qu'un poète se fasse leur interprète dans notre langue. Comme toutes les créations immortelles de l'art, ils vivent, ils évoluent, ils se modifient avec le temps; à moins que ce ne soit le milieu où ils sont représentés qui change, et les publics successifs qui, dans un état d'esprit différent, en aperçoivent des aspects différens et y découvrent d'autres raisons de les admirer. A vingt ans de distance, le système d'adaptation n'est plus le même ; car nous aurons beau faire, et, quel que soit notre moderne et très légitime scrupule d'exactitude, on ne pourra jamais transporter les chefs-d'œuvre du théâtre étranger sur notre scène qu'en les y adaptant. La mise en scène, ou, comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui, la « présentation » se renouvelle. Enfin certains artistes mettent leur empreinte sur le rôle qu'ils incarnent et en enrichissent d'autant l'histoire. De même que nous avons su gré à la Comédie-Française de nous avoir donné, le mois dernier, une excellente reprise des *Femmes savantes*, félicitons-la donc, ce mois-ci, d'avoir monté avec beaucoup d'intelligence et de soin la traduction en vers de *Macbeth* due à M. Richepin, véritable traduction de poète au verbe

éclatant, où l'image jaillit sans effort, où la souple versification se prête aisément aux nécessités de la scène. Et remettons-nous docilement en face de ce magnifique « document humain » qu'est le drame shakspearien.

Entre une tragédie d'Euripide, une tragédie de Racine, un drame de Shakspeare, qu'il y ait toute sorte de différences cela va sans dire. Mais le procédé essentiel est le même. Il consiste à prendre un sujet situé dans le lointain des temps et à y transporter tout le trésor d'idées dont s'est enrichie la conscience durant les siècles. Le poète choisit ses personnages dans une société barbare et projette dans l'obscurité de leur âme la lumière d'une psychologie raffinée. Du point de vue de l'histoire, il est évident que la méthode est des plus scabreuses. La « couleur locale » laisse furieusement à désirer. A l'époque des sacrifices humains, où nous reporte la sombre tuerie des Atrides, Iphigénie n'a sûrement rien soupçonné des paroles touchantes que devaient lui prêter Euripide et Racine. Auprès de ce que durent être les mœurs du XIe siècle, le tableau que Shakspeare en trace dans *Macbeth* est certainement d'une douceur idyllique. De là ce reproche d'anachronisme qu'on adresse à notre tragédie classique et qui ne retomberait pas moins justement sur le drame shakspearien ; comme si un poète tragique devait faire œuvre d'historien et non de poète ! Les héros de Racine sont des petits-maîtres de la cour de Louis XIV, disait Saint-Évremond. Mais il se trompait. Et les personnages de Shakspeare ne sont pas davantage des gentilshommes du temps d'Élisabeth. En plaçant ses héros dans le cadre d'un passé très ancien, le poète échappe à l'obsession du présent. Aux êtres humains qu'il met en scène il ne donne que les traits caractéristiques de l'humaine condition. Des détails particuliers il dégage ce qui est général ; sous les apparences fugitives il retrouve ce qui est permanent. C'est un fait d'expérience qu'en superposant plusieurs images, on obtient un dessin très simplifié et réduit aux grandes lignes. Ainsi en est-il pour ces pièces qui superposent l'une à l'autre plusieurs civilisations et d'où surgit le type humain dans sa simplicité idéale.

Entre autres mérites éminens, elles offrent celui-ci que l'action y est de toutes parts enveloppée de merveilleux. Or dans l'étude de l'âme on se heurte nécessairement et très vite au mystère. Une psychologie qui se bornerait à enregistrer ce qui tombe sous l'observation et se refuserait à tenir compte de ce qui échappe à l'analyse, serait singulièrement courte. Ce fut celle du XVIIIe siècle. Celle d'aujourd'hui,

pour ne pas parler de « mystère, » y a substitué ce qu'elle appelle « l'inconscient. » Mais il n'y a de changé que le mot. Philosophes, physiologistes, neurologistes, tous s'accordent à reconnaître quenotre activité réfléchie est à peine une traînée de lumière dans le vaste domaine de l'inconscient; ou, si l'on préfère une autre comparaison, nos résolutions affleurent dans la conscience, mais elles ont dans l'inconscient leurs racines profondes. Le merveilleux des anciens était puisé directement à leur mythologie; nos écrivains du XVIIe siècle le leur ont emprunté, par admiration de lettrés et aussi par scrupule de chrétiens qui ne voulaient pas mêler aux fictions de la littérature les vérités de la religion. Le XVIe siècle anglais n'a pas connu cette rupture avec le Moyen âge qui, en France, a été l'œuvre des humanistes et des poètes de la Pléiade. Aussi Shakspeare n'hésite-t-il pas à faire de la rencontre avec les sorcières le prologue de *Macbeth*, non plus qu'à faire de l'apparition du spectre la préface d'*Hamlet*. Et les fatidiques sœurs sont des sœurs véridiques, car elles sont des instrumens au service du diable, qui dispose des pièges sous les pas des hommes afin de les faire tomber dans le péché.

Écartons ce voile de symbole, allons aux réalités : nous assistons à la naissance de l'idée criminelle dans une âme ambitieuse et jusque-là vertueuse. Macbeth est un bon officier qui, dans la situation secondaire où le confinaient sa naissance et son rang, s'est comporté en serviteur irréprochable. La guerre, où il s'est engagé sans arrière-pensée, uniquement attentif à défendre son maître, a fait de lui un général victorieux. La libéralité du Roi qui accumule les honneurs sur sa tête fait de lui le premier personnage du royaume. Cette prospérité si brillante, si rapide, et qui arrive en coup de vent, c'est ce qui va le perdre. Il est pareil à tant d'autres, qui n'ont pas pu supporter la bonne fortune et que leur succès a grisés. Cette couronne dont hier il était trop éloigné pour songer même à la convoiter, il l'aperçoit maintenant à portée de sa main et n'en est plus séparé que par l'épaisseur d'un crime. Mais entre ce crime et lui il y a tout son passé d'honnêteté. Ce passé, rien ne saurait faire qu'il n'ait été et qu'il ne se survive au fond d'une conscience même égarée. C'est là tout le rôle et de là vient toute sa richesse à la fois dramatique et psychologique. Certes il faut voir en Macbeth le mélange, qui n'est pas rare, de la bravoure militaire avec la faiblesse de caractère : sur le champ de bataille, il a le coup d'œil sûr et l'exécution prompte; dans l'ordinaire de la vie, on ne le reconnaît plus, il semble que rien ne lui reste de son énergie. Brave et timide, quand il n'est pas aux prises avec le danger, il

tremble. Il hésite avant d'agir, et, après avoir agi, il se repent. Mais il y a plus. Macbeth criminel conserve une conscience d'honnête homme. C'est sa définition. Et on s'en aperçoit dès la première minute, à celle même où l'idée du crime lui apparaît pour la première fois. Car une idée n'est pas ce je ne sais quoi d'abstrait qu'imaginent parfois les philosophes. C'est un être vivant, formé à la ressemblance de celui qui la porte en lui. Dès le début, et dans un raccourci d'avenir, l'idée du crime se présente à Macbeth telle qu'elle peut apparaître à un homme de sa complexion, avec son cortège d'angoisses physiques et morales, de terreurs et de remords.

Laissé à lui seul, Macbeth aurait-il commis le crime? Peut-être. Toujours est-il qu'une volonté étrangère s'est substituée à la sienne et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, l'a mené au but impérieusement. Lady Macbeth est le cerveau qui conçoit et ne lui laisse qu'à être le bras qui exécute. Encore une fois Ève a été la tentatrice. On s'est étonné que, dans ce couple tragique, Shakspeare ait mis du côté de la femme la promptitude et la netteté de décision. C'est que la femme, toute à sa passion, ne réfléchit pas : elle agit. L'homme, moins dominé par son désir, conserve assez de liberté d'esprit pour apercevoir les conséquences et supputer les objections. Ce rôle de lady Macbeth, on a coutume chez nous de le jouer comme celui d'une mégère ou d'une virago. Reconnaissez là notre amour de la logique. Cette femme aux mains sanglantes doit être, à tous les momens et dans toutes les circonstances de la vie, une furie. On comprend le rôle tout autrement en pays anglo-saxon. Je ne l'ai pas vu jouer en Angleterre; mais je l'ai vu jouer en Amérique. L'actrice, qui d'ailleurs était Polonaise, Mme Mojeska, faisait de lady Macbeth une amoureuse, coquette et mièvre. Je crois qu'elle exagérait. Il reste que lady Macbeth n'est ni une dévergondée, une femme de luxure et de sang, ni une politique gouvernant par le meurtre; c'est une épouse tendre, affectueuse, entièrement dévouée à son mari, au bien de son mari, à la grandeur de son mari, dévouée jusqu'au crime. Elle ne vit et elle ne se damne que pour lui. Elle l'admire, et, tout en l'admirant, discerne le défaut de sa nature trop pleine du lait de l'humaine tendresse. Elle se porte à son secours; elle lui est protectrice et maternelle. En d'autres termes, elle est femme et ne cessera pas d'être femme. J'ajoute qu'elle est excellente maîtresse de maison, s'entend à improviser une fête, a le sourire de l'accueil, sait parer de grâce l'hospitalité du *home*. C'est une lady. Elle n'en est pas moins atroce; elle l'est peut-être davantage, mais c'est d'une atrocité plus complexe, plus humaine, plus vraie. Cette interpré-

tation est celle qu'a adoptée Mme Bartet, rompant avec la tradition ou la convention française. Elle a eu grandement raison. Elle l'a fait d'ailleurs avec le tact, l'intelligence, le sens artiste dont elle est si admirablement douée. Elle a obtenu un grand succès personnel et contribué puissamment au succès de l'ensemble.

A partir du moment où il a accompli la chose abominable, à quel sentiment appartient Macbeth ? Au remords, cela va sans dire. Mais le remords peut prendre toutes sortes de formes. Celle que Shakspeare a étudiée ici, et qui en est une forme à la fois physiologique et morale, c'est la peur. On connaît ces hallucinations produites par la peur et qui abusent aussi bien les individus et les foules. Macbeth y est en proie dès la nuit du crime, dès l'instant même qui précède le crime. Ce poignard dont il aperçoit dans les airs la vaine image, qui le guide vers la chambre de Duncan, et qui s'évanouit quand il tente de le saisir, c'est une hallucination de la vue. Cette voix qu'il entend lui crier : « Tu ne dormiras plus... Glamis a tué le sommeil... Macbeth a tué le sommeil, » c'est une hallucination de l'ouïe. L'épouvante l'a saisi et ne le lâchera plus ; elle le tient à la gorge et l'empêche de prononcer ce mot « Amen » au moment où il aurait le plus besoin de bénédiction ; elle le secoue d'un tremblement convulsif au moindre bruit, elle le fait blêmir, pâlir à la vue de ces mains tachées de sang que ne laveraient pas toutes les eaux de la mer. C'est elle encore qui fera surgir, à l'heure du festin, le spectre de Banquo, visible pour lui seul. Les paroles incohérentes, les cris qui lui échappent, le frisson qui l'agite, sont d'un homme affolé par la peur.

La peur rend cruel. Le phénomène est bien connu, puisqu'il se renouvelle à toutes les époques de guerre civile, et de persécution même en temps de paix. Nous en avons fait l'expérience, pour ainsi dire, en grand, sous la Révolution. La Terreur a mérité d'être ainsi appelée non pas seulement à cause de la peur qu'inspiraient les terroristes, mais pour celle qu'eux-mêmes éprouvaient et qui les faisait impitoyables. Les crimes qui vont maintenant se multiplier et qu'engendrera le premier crime de Macbeth, ce sont les crimes de la peur. Macbeth redoute la clairvoyance de Banquo, son compagnon sur la lande où les sorcières lui ont prédit : « Tu seras roi. » Des assassins contre Banquo et contre le fils de Banquo ! Il redoute Macduff : des assassins contre la femme et contre les enfans de Macduff ! Les assassins à la solde de Macbeth parcourent l'Écosse, et sèment le meurtre jusqu'en Angleterre. C'est une série rouge dont cette fois Macbeth est seul responsable. Car lady Macbeth est étrangère à ces hécatombes, et

maintenant sur la route de l'horreur, où ils se sont engagés ensemble, son mari l'a dépassée.

La peur paralyse. A mesure que l'orage s'accumule contre lui, Macbeth s'immobilise dans une inertie qui équivaut à l'abandon de soi-même et de sa propre cause. Il assiste impuissant et insouciant aux progrès de ses adversaires. On n'avait jamais vu perdre avec autant d'indifférence un royaume si chèrement acheté. Une à une, ses places fortes ont été emportées et il ne lui reste que ce château de Dunsinane. Il s'aveugle volontairement et se leurre lui-même d'illusions, opposant aux derniers de ses fidèles, qui réclament de lui des ordres et des troupes, les paroles ambiguës des sorcières qui le dispensent de lutter et de se défendre. En est-il dupe lui-même ou ne cède-t-il pas plutôt à ce fatalisme des joueurs qui sentent la partie perdue et abattent leur jeu ?

De même, à propos de lady Macbeth, il faut préciser ce qu'on entend par le remords. Si le remords consiste à se repentir d'un acte, à s'accuser soi-même de l'avoir fait, à le regretter, à en rougir, à chercher tous les moyens de l'expier, il est certain qu'il n'y a chez lady Macbeth pas ombre du remords ainsi défini. Pas un mot d'elle ne nous permet de supposer qu'elle souhaiterait n'avoir pas eu de part au meurtre de Duncan et qu'elle ne le referait pas si c'était à refaire. C'est pourquoi, lorsqu'on voit lady Macbeth reparaître malade au dernier acte, on s'est souvent demandé s'il n'y avait pas entre les deux parties du rôle une solution de continuité et même une contradiction. Celle que nous voyons, en état de somnambulisme, revivre, avec une extraordinaire intensité d'angoisse physique, toute la scène du meurtre, est-ce la même qui naguère a conçu ce meurtre sans une hésitation, l'a combiné avec un imperturbable sang-froid, en a recueilli le profit en toute tranquillité d'âme? La réponse ne saurait faire de doute. Oui certes, c'est bien elle, et, pour apercevoir ici une contradiction, il faut avoir commencé par fausser l'idée du rôle, comme j'ai indiqué plus haut qu'on le fait volontiers chez nous. Si lady Macbeth est ce bourreau femelle, cette bête fauve qu'on imagine, ou si elle est tout simplement une de ces reines cruelles, comme l'histoire en a connu, il est clair que, même en songe, elle ne doit pas voir ses victimes sortir de la tombe et lui reprocher ses cruautés. Mais notez qu'aucun crime n'avait précédé son grand crime et qu'aucun ne l'a suivi. Nous venons de voir que, depuis le meurtre de Duncan, elle n'a plus aucune part dans les actes de son mari et n'intervient que pour calmer ses terreurs et secourir ses défaillances. Elle a été la

femme d'une heure tragique. Pour cette heure, elle a fait un effort surhumain, elle a fait appel à toute sa volonté contre sa nature et contre la nature. « Venez, venez, esprits qui assistez les pensées meurtrières! Désexez-moi! » Elle a tendu ses nerfs, exalté toutes ses énergies, dans cette crise d'une prodigieuse intensité. Les images qui ont occupé ces minutes se sont, une fois pour toutes, inscrites dans sa mémoire et ce sont elles qui réapparaîtront chaque fois que la volonté n'interviendra pas pour les chasser, ou que la place ne sera pas occupée par la fantasmagorie des spectacles qui nous distraient pendant le jour. Il ne s'agit en effet, dans le cas de lady Macbeth, que d'images qui réapparaissent dans le sommeil de la volonté ; et c'est toute la scène du somnambulisme. La dormeuse aux yeux grands ouverts ne gémit pas sur son crime, et ses sanglots sont ceux d'une poitrine oppressée non d'un cœur ulcéré. Mais elle revoit tous les détails de la nuit terrible, elle entend chaque bruit qui a frappé son oreille, elle assiste à toute la scène, et, comme si cette scène se recommençait, elle y redit les mêmes mots, elle y refait les mêmes gestes. Elle est pareille à tous ceux qui ont dans leur passé un souvenir où toute leur vie s'est ramassée, et qui appartiennent désormais à ce souvenir. Le remords habite donc en elle, mais un remords qui affecte la forme presque matérielle de la « hantise. »

Et nous aussi nous restons hantés par ces images et par ces mots, où le génie de Shakspeare a joint à la divination du psychologue la puissance plastique du poète. « Macbeth a tué le sommeil... Cette tache, toutes les eaux de la mer ne l'effaceraient pas... » ces phrases, entrées dans la langue courante, sont devenues pour nous les formules mêmes du remords. Cette pièce qui met en scène des demi-barbares et des demi-fous éclaire dans ses replis les plus secrets et dans ses profondeurs les plus obscures la conscience humaine. L'art de Racine et l'art de Shakspeare sont aux deux pôles opposés et aboutissent aux mêmes trouvailles.

Macbeth est encadré, à la Comédie-Française, dans des décors du plus heureux effet : lande et caverne des sorcières, cour et salles du château féodal. Un seul m'a paru détonner dans l'ensemble ; il représente un parc moderne, en automne : on a eu l'idée bizarre d'y placer l'assassinat du fils de Macduff, qui, d'après le texte de Shakspeare, a été frappé dans une chambre. Apparemment le théâtre avait ce décor en magasin : on s'est dit qu'un beau parc est beau et fait partout le meilleur effet. J'ai déjà dit que le grand succès de l'interprétation est allé à Mme Bartet. C'est une des meilleures

créations que nous devions à l'admirable artiste. Il est impossible de mettre plus de science et de goût dans la composition générale du rôle et plus de force et de pathétique dans les scènes principales. Je regrette seulement qu'on ait, dans l'acte du somnambulisme, renoncé à l'effet traditionnel qui consistait à nous montrer la blanche apparition descendant lentement les marches d'un escalier. Changer est bon, quand il y a une raison de changer, mais non pas changer pour changer. L'artiste au surplus n'y est pour rien et mon reproche ne va qu'au metteur en scène. M. Mounet-Sully est un Duncan plein de dignité, M. Paul Mounet un Macbeth plein de brutalité. M. Fenoux a eu dans le rôle de Macduff des accens de douleur vraie qui nous ont été au cœur. Et je ne sais comment on pourrait s'arranger pour laisser aux scènes des sorcières leur valeur et néanmoins estomper des détails qui ne produisent pas du tout un effet d'horreur. Cette cuisine du diable avec ce chaudron qui fait des bulles, fait des bulles, fait des bulles... provoque une hilarité que contient mal un public respectueux. Il ne saurait être question de supprimer ces scènes, qui sont essentielles, mais peut-être d'en élaguer certains traits d'une main que les uns appelleront sacrilège et les autres pieuse.

Pendant que *Macbeth* reparaissait à la Comédie Française avec la magnificence que je viens de vous dire, le théâtre du Vieux-Colombier donnait de *la Nuit des Rois* une série de représentations où s'est pâmé un petit public. Située sur la rive gauche, dans le quartier Saint-Sulpice, la rue du Vieux Colombier devait jusqu'ici toute sa notoriété à sa caserne de pompiers et à ses magasins d'objets de piété. Il y avait là une salle de spectacle réservée surtout aux ébats des patronages. Un jeune artiste, M. Jacques Copeau, s'est avisé que, pour amener tout Paris dans ce fond de cour, il suffisait de s'en donner la peine. Tout-Paris a toujours besoin d'un théâtre où se donnent les rendez-vous de bonne compagnie. Et pour cet office spécial la rue du Vieux-Colombier vaut bien l'impasse de l'Élysée des Beaux-Arts ou le boulevard des Batignolles. L'initiative de M. Jacques Copeau a été couronnée d'un plein succès. Sa petite salle est trop petite pour l'affluence des spectateurs, ce qui est superbe en ces temps de cinématographe. M. Jacques Copeau n'est pas un ennemi des classiques : il joue Eschyle, Molière, Racine, Musset et Courteline. Mais il est un ami des novateurs : il a représenté Paul Claudel, Francis Viélé-Griffin et Jacques Copeau lui-même. Son théâtre est à la fois rétrospectif et futuriste, et répond ainsi à toutes les aspirations d'un public qui se plaît aux contrastes et à qui

même une certaine incohérence ne déplaît pas. Ce que pour ma part j'en goûterais le plus volontiers, c'est qu'on y représente les pièces sans décors. Des draperies qu'on tire ou qu'on referme tiennent lieu de toile de fond, de portans et de praticables. Pas de trucs, pas de machines, pas de somptueux accessoires et surtout pas d'effets de lumière, pas d'éclairages électriques et multicolores. Ici il faut aimer les pièces pour elles-mêmes. Ce système rappelle-t-il, de plus ou moins loin, celui qui était en usage au temps de Shakspeare? Laissons discuter les érudits. Et bornons-nous à reconnaître qu'il convient très bien à la représentation de *la Nuit des Rois*.

La Nuit des Rois — que les précédentes traductions appelaient *le Soir des Rois* — fait partie de la série des farces shakspeariennes. C'est une des plus insipides et je dirais une des plus plates, si ce n'était aussi une des plus grosses. Aucune de ces échappées de rêve et de fantaisie qui, ailleurs, vous ouvrent un coin de ciel. L'imbroglio et le quiproquo. La comtesse Olivia pleure un frère perdu en mer et ne veut rien savoir de la passion qu'elle a inspirée au duc Orsino. Viola, qui elle aussi a fait naufrage mais en a réchappé, s'habille en homme, et entre comme page au service du duc qui l'emploie à porter ses messages amoureux à Olivia. Celle-ci s'éprend du beau page, qui, de son côté, étant femme, s'est éprise du duc. Cela finit par un double mariage, Olivia, trompée par la ressemblance, ayant épousé Sébastien frère jumeau de Viola. Plaisanteries d'ivrognes, jeux de mots et calembredaines, dans les scènes entre ce sac à vin de messire Tobie et cette pinte d'ale de messire André. Mystification énorme : on fait accroire à l'intendant Malvolio que la comtesse Olivia soupire pour lui. C'est la farce de tréteaux, qui d'ailleurs se donne pour telle, en dehors de toutes prétentions et dans toute sa simplicité.

Je me suis beaucoup amusé — non pas à écouter la pièce qui est une des choses les plus ennuyeuses que je connaisse, — mais à regarder le public. Ah ! ce public ! Il vaut le voyage. Il semblait prendre à ces bouffonneries très anglaises un plaisir sans mélange. Les plus naïfs coq-à-l'âne, les facéties les plus ingénues déchaînaient d'interminables tempêtes de rires. Entre la cause et l'effet, la disproportion était évidente. C'était, pour tout dire, une joie un peu délirante. Les grâces d'état réservées aux publics spéciaux opéraient. La composition de ce public était d'ailleurs des plus curieuses par sa variété même. Certes il s'y rencontrait quelques types de bousingots attardés et d'esthètes errans, quelques étrangers aussi et de ces blasés qu'attire tout ce qui est fait pour inquiéter le bourgeois ; mais on y voyait surtout

d'honnêtes bourgeois et de ces braves gens que, dans l'ordinaire de la vie, rien ne distingue de la foule anonyme. On se trompe quand on croit que les Cénacles se recrutent exclusivement dans telle ou telle catégorie sociale. Leurs adhérens viennent des points les plus opposés du monde littéraire et se reconnaissent à de secrètes affinités.

Deux volumes viennent de paraître, consacrés à Shakspeare, et dont l'un est à peu près la contre-partie de l'autre. Le premier, intitulé *A travers Shakspeare* (1), est la réunion des conférences faites aux jeunes filles de l'Université des Annales par M. Jean Richepin. C'est une étude des plus instructives et des plus attachantes, tour à tour ou tout ensemble analytique et lyrique, œuvre d'un poète et quand même d'un professeur. A la méthode abstraite et doctorale d'une leçon qui est une dissertation sur un sujet, M. Richepin préfère celle plus concrète, plus vivante, plus libre, d'une sorte de lecture commentée.

Il raconte les pièces en citant les plus beaux passages. Son opinion se fait jour à mesure et c'est à peine s'il a besoin de la résumer dans quelques mots de conclusion. C'est une opinion tout ensemble enthousiaste et raisonnée et qui m'a paru presque toujours judicieuse. Je ne sais pas, par exemple, pourquoi il qualifie Shakspeare de « poète maudit, » et il me semble que nul n'a moins mérité cette appellation ultra-romantique. C'est vrai qu'aujourd'hui on conteste à Shakspeare l'honneur d'avoir écrit les pièces de Shakspeare; mais cela lui est bien égal et il se soucie de lord Rutland comme du chancelier Bacon. Et il est bien évident que celui-là n'a jamais connu les affres de la littérature. C'était un petit bourgeois de campagne, fort entendu en affaires, qui ravauda de vieilles pièces, en fabriqua de neuves, gagna à ce métier une certaine réputation et une honnête aisance, et, dès qu'il put quitter le théâtre, s'en revint vivre et mourir paisiblement sur ses terres. Mais d'ailleurs l'exposé rapide et facile de M. Richepin abonde en vues ingénieuses. M. Richepin montre très bien en quoi consiste l'invention d'un Shakspeare et que ce n'est pas à inventer les sujets, et aussi que l'auteur de *Macbeth* et d'*Othello* connaissait son métier comme personne, et qu'il avait découvert avant Dumas fils et Sarcey l'art des préparations. Les conférences de M. Richepin sont une excellente introduction à l'étude de Shakspeare.

Le second de ces livres est intitulé : *Shakspeare et la superstition shakspearienne* (2) et a pour auteur un savant universitaire, M. Georges

(1) 1 vol. in-18; Fayard.
(2) 1 vol. in-18; Hachette.

Pellissier. Le titre seul indique la tendance du livre et l'introduction en précise l'objet: « Le théâtre shakspearien, y est-il dit en propres termes, nous apparaît comme un énorme fatras où brillent, çà et là, quelques scènes de premier ordre... Ayons le courage de le dire, ce « dieu du théâtre » est un très mauvais dramatiste. Nous montrerons qu'il taille ses pièces à coups de hache, que l'invention lui manque, que son pathétique relève en général du mélodrame et son comique de la farce, qu'il n'observe le plus souvent ni la vérité matérielle, ni la vérité morale, qu'il ne sait pas composer un personnage, qu'il substitue des effets de scène ou des déclamations ampoulées à l'analyse psychologique, qu'il prend enfin la place de ses acteurs pour parler lui-même par leur bouche. » Et M. Georges Pellissier le fait comme il le dit. S'étant tracé ce programme, il l'exécute point par point, avec méthode, avec régularité, avec application. Il examine d'abord la « composition, » pour en signaler ce qu'elle a de gauche, de factice, d'incohérent, et qui dénote un art rudimentaire. De là il passe aux « conventions » consistant en artifices que dédaignerait le dernier des vaudevillistes. Abordant ensuite l' « invention, » il constate que Shakspeare ne tire presque jamais ses sujets de son propre fonds et que souvent, en les empruntant, il les gâte. Par exemple dans la nouvelle française de Belleforest, le caractère et la conduite d'Hamlet ne présentent pas ces incohérences qui, dans la pièce de Shakspeare, le rendent inintelligible. Et c'est bien mieux. Le chapitre sur les caractères comporte plusieurs subdivisions : les personnages incohérens — ils sont légion, — les personnages mal représentés — entre autres le roi Lear; — quant aux personnages de femmes, il y en a d'excellens : Portia, Mme Ford et Mme Page, la nourrice de Juliette ; mais les autres ne méritent pas autant d'éloges. Ophélie n'existe pas. Desdémone est d'une niaiserie incroyable, etc. Cela continue ainsi pendant trois cents pages. Pendant trois cents pages, l'élève Shakspeare reçoit sur les doigts les coups d'une férule impitoyable... Est-ce un badinage? Je ne crois pas. Le livre a l'air des plus sérieux. Tel qu'il est, et à la date où nous sommes : 1914, il étonne. L'auteur nous avertit qu'il n'a voulu faire que la « critique des défauts. » Et nous nous en apercevons bien. Tout de même, ils sont trop!

M. Arthur Meyer publie en volume la pièce de théâtre qu'il a fait représenter aux Bouffes-Parisiens : *Ce qu'il faut taire.* Dans un court avertissement il indique, de la meilleure grâce du monde, quelles raisons l'ont fait s'aviser, vers les soixante-dix ans, de débuter à la

scène. Il a, de tout temps, beaucoup fréquenté les salles de spectacle, par profession et par goût. D'autre part sa curiosité naturelle et sa situation de directeur d'un grand journal lui ont fait connaître nombre de gens et pénétrer dans les dessous de la société parisienne. La fantaisie lui a pris de se donner à lui-même le spectacle de ses souvenirs et de son expérience sous la forme concrète et vivante d'une pièce de théâtre. Donc il a pris pour principal personnage un homme politique, Pierre Chevalier, qui, très « avancé » lors de ses débuts, s'est assagi en vieillissant : cela s'est vu sous tous les régimes. Il a groupé autour de ce type de premier plan beaucoup de figures ou de silhouettes, dont aucune n'est un portrait, mais dont plusieurs, de près ou de loin, ressemblent fort à tels de nos contemporains ou plus souvent encore à telles de nos contemporaines. Car la plupart des rôles sont des rôles de femmes ou de jeunes filles. Les jeunes filles dansent le tango et savent tout ce qu'elles feraient beaucoup mieux d'ignorer ; les jeunes femmes ont des allures de demi-mondaines et se vantent d'être pour leur mari des camarades plutôt que des compagnes. Le caractère le plus poussé est celui d'Hélène Chevalier, en qui l'auteur a voulu nous peindre une curieuse, une intellectuelle, une individualiste, une de celles qui, suivant le *credo* moderne, réclament leur droit à « vivre leur vie. » Elle côtoie le précipice et même elle y tombe. L'auteur de *Ce qu'il faut taire* ne se dissimule donc nullement le danger de certaines théories et ne se fait pas d'illusions sur le genre des « revendications » à la mode. Mais il sait aussi qu'au-dessus des fautes des individus et de leurs souffrances il faut mettre l'intérêt général, celui de la famille et de la société. Toute sa pièce est un plaidoyer pour l'intégrité du foyer et la morale traditionnelle. Pierre Chevalier pardonne, ayant d'une longue pratique de la vie recueilli cette leçon que ce qu'il y a de meilleur ici-bas, et aussi de plus viril et de plus efficace, c'est la Bonté. M. Arthur Meyer est d'avis que ces idées sont celles dont on devrait s'inspirer dans la vie et au théâtre et qu'on s'en détourne chaque jour un peu plus. Il fait appel aux professionnels de la scène pour leur donner la forme dramatique à laquelle il a voulu seulement s'essayer. Il souhaite que le théâtre de demain réagisse contre la brutalité du théâtre d'hier. Plus heureux que Macbeth, nous dirons : « *Amen.* » On prendra un vif plaisir de curiosité à ce spectacle dans un fauteuil.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DE LA CORRESPONDANCE DE DOSTOÏEVSKY

F. M. Dostojevski's Briefe, traduction allemande d'Alexandre Eliasberg. Un vol. 8°, illustré, Munich, librairie Piper, 1914 (1).

Je ne sais pas si je vous ai parlé déjà, dans une lettre précédente, de mes difficultés avec la revue de Katkof, le *Messager Russe?* Le fait est que, vers la fin de l'année dernière, j'ai commencé une nouvelle pour une autre revue, avec l'espérance de pouvoir l'achever bientôt, et de me mettre ensuite à la rédaction du roman pour lequel le *Messager Russe* m'avait déjà envoyé une grosse avance. Mais il s'est trouvé que ma nouvelle s'est insensiblement allongée, de telle façon que j'ai soudain constaté l'impossibilité pour moi de livrer en temps à Katkof le début du roman promis. Du moins me suis-je engagé à livrer ce roman, morceau par morceau, depuis le mois de juin ; et force m'a été d'y travailler jour et nuit, car je savais trop que, si je venais à rompre mes relations littéraires avec le *Messager Russe*, cela signifierait pour nous la misère absolue.

Le roman auquel je travaillais était très grand, et d'un caractère très original : mais son idée se trouvait être pour moi quelque peu inaccoutumée, si bien que j'avais besoin de beaucoup de confiance en moi-même pour l'aborder et en venir à bout. Or voici que, en fin de compte, je n'en suis pas venu à bout, et que tout mon effort a tristement échoué ! Mon tra-

(1) Ce volume est à la fois le résumé et le complément d'un recueil de lettres de Dostoïevsky publié à Saint-Pétersbourg par la veuve du romancier en 1883, et dont une traduction française a paru récemment à la librairie du *Mercure de France*. Non content de nous offrir un grand nombre de lettres nouvelles, le traducteur allemand a restitué le texte original et complet de plusieurs lettres déjà connues, mais où les éditeurs russes de 1883 avaient cru devoir pratiquer d'abondantes coupures.

vail allait avec une lenteur extrême : je sentais que dans l'ensemble, quelque part, il y avait un gros défaut, mais sans pouvoir découvrir au juste en quoi il consistait. En juillet, tout de suite après ma dernière lettre, j'ai eu à subir une terrible série d'attaques d'épilepsie qui se répétaient chaque semaine : cela m'a tellement anéanti que, pendant un mois entier, je n'ai pas pu songer à travailler; et j'ajouterai même que le travail, dans ces conditions, aurait pu me devenir dangereux. Et puis lorsque, il y a quinze jours, je me suis remis à l'œuvre, j'ai brusquement aperçu de la façon la plus claire pourquoi mon roman était si mal parti, et en quoi consistait le défaut qui le viciait. Comme saisi d'une inspiration soudaine, j'ai vu se développer devant moi un plan de roman tout nouveau. Il fallait tout changer, refondre radicalement ce que j'avais fait. Et ainsi, sans hésiter, j'ai déchiré tout ce que j'avais écrit jusqu'alors, — une bonne quinzaine de feuilles, — et ai recommencé mon roman depuis la première page. Le travail de toute une année avait été inutile !

Ah ! si vous saviez, ma chère nièce Sonetchka, combien il est difficile d'être écrivain, — je veux dire : de supporter le sort d'un écrivain professionnel ! Voyez-vous, je sais à coup sûr que, si j'avais disposé pour ce roman de deux ou trois années, — comme peuvent se le permettre Tourguenef, Gontcharof, et Tolstoï, — j'aurais produit une œuvre dont on parlerait encore au bout d'un siècle ! Je ne me vante pas; interrogez votre conscience, vos souvenirs de moi, et dites si jamais je me suis vanté ! L'idée du roman est si bonne, et d'une portée si haute, que moi-même suis forcé de m'incliner devant elle. Oui, mais que va-t-il sortir de là ? Je le sais parfaitement d'avance : je vais devoir achever le roman en huit ou neuf mois, et tout gâter irréparablement. Certains détails ou certains caractères réussiront peut-être à n'être pas trop mauvais : mais cela même ne sera encore qu'ébauché. Bien des choses apparaîtront écourtées, et bien d'autres trop longues. Il y a une foule de belles pensées que j'entrevois, et qu'il me sera impossible d'introduire dans le roman : car l'inspiration dépend, sous bien des rapports, du temps que l'on se trouve avoir à sa disposition. Et pourtant, il faut que je travaille de toutes mes forces ! C'est affreux, c'est comme un suicide accompli en pleine conscience !

J'ai cité un peu au hasard ce passage d'une lettre de Dostoïevsky, écrite de Dresde le 29 août 1870 : j'aurais pu en choisir vingt autres qui nous révéleraient, avec un relief non moins émouvant, ce qui m'apparaît le véritable élément « tragique » de la vie et de l'œuvre du grand romancier russe. On sait de quelle façon celui-ci, à vingt-huit ans, en 1849, s'est vu soudain retranché de la société des hommes, sans autre crime que d'avoir assisté ou participé à la lecture de pamphlets « libéraux ; » on sait comment il a été condamné à mort, n'a reçu sa grâce qu'au moment où déjà, sur le champ d'exécution, il s'attendait à être fusillé, et puis s'est trouvé plongé pendant quatre ans dans les ténèbres d'un bagne, après quoi il lui a fallu

encore servir longtemps, comme simple soldat, dans l'armée sibérienne. On sait aussi que, probablement sous l'influence de ces rudes épreuves, l'épilepsie dont il était atteint a revêtu désormais une intensité effroyable, avec des crises de plus en plus fréquentes dont chacune lui laissait, à sa suite, un mélange plus profond d'épuisement physique et de sombre tristesse. Et enfin l'on n'a pas, sans doute, oublié l'angoisse à peu près incessante qu'a value à l'écrivain russe le manque d'argent. Impossible d'imaginer une misère à la fois plus obstinée et moins « romantique, » plus différente de celle qui permettait à notre Balzac les coûteuses fantaisies de ses constructions et de ses voyages. Depuis son retour de Sibérie jusqu'aux trois ou quatre années qui ont précédé sa mort, jamais Dostoïevsky n'a pu même se loger, s'habiller, de la manière qui aurait convenu à sa situation; et le long séjour qu'il a fait à l'étranger, entre 1867 et 1871, bien loin de ressembler à une partie de plaisir, lui a été imposé par la crainte trop certaine d'avoir à goûter sérieusement de la prison pour dettes, s'il était resté à Saint-Pétersbourg. Mais rien de tout cela n'avait d'importance décisive aux yeux d'un poète qui, dès sa jeunesse et sans l'ombre d'effort, s'était accoutumé à vivre tout entier dans la réalité supérieure du monde de ses rêves, — foncièrement dépourvu de la plupart des besoins ordinaires de notre humanité, et stimulé encore par sa foi chrétienne à recevoir en souriant les coups les plus terribles de la destinée. « Je suis parfaitement satisfait de ma vie, » écrivait-il à son frère le 22 février 1854, en lui annonçant qu'il venait d'achever ses quatre années de bagne et allait maintenant commencer sa carrière de simple soldat. C'est avec la même « satisfaction » résignée qu'il aurait traversé, plus tard, les tortures de la maladie et de la pauvreté, s'il leur avait dû seulement d'être privé d'un bien-être matériel dont l'absence ne semble pas l'avoir jamais gêné. Sa souffrance lui est venue de plus loin, de plus haut; et il suffit de lire des morceaux de ses lettres comme celui que j'ai essayé de traduire pour comprendre à quel point son grand cœur en a été déchiré.

J'ai eu récemment l'occasion de rappeler ici, à propos de Boccace, l'étrange parenté d'âme du vieux conteur florentin avec son célèbre confrère et héritier russe Nicolas Gogol (1) : l'un et l'autre condamnés par leur nature à ne pouvoir penser et sentir qu'en « prose, » tandis

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1913.

que de toutes leurs forces ils auraient aspiré à être des « poètes. » Toute différente, mais à coup sûr non moins douloureuse, se révèle à nous la « tragédie » secrète de l'auteur des *Pauvres Gens* et des *Possédés*. Celui-là avait pleinement conscience d'être né poète : mais, en même temps, il s'était fait de la « poésie » un idéal très noble et d'une réalisation difficile, exigeant tout ensemble une santé corporelle et un loisir d'esprit qu'il se désespérait de ne point posséder. D'un bout à l'autre de sa *Correspondance*, nous le voyons pénétré autant qu'un Flaubert de la nécessité absolue d'un long travail de méditation et de mise au point. Déjà dans sa jeunesse, il ne se fatigue pas de reprocher à son frère l'indifférence de celui-ci pour la perfection de la « forme, » et ce qu'il appelle son « hérésie » touchant les avantages prétendus de l'improvisation. « Je me suis juré, — écrit-il le 24 mars 1845, — de ne jamais travailler sur commande, quelque misère qui doive en résulter pour moi. Je veux que chacune de mes œuvres soit incontestablement bonne. Regarde seulement Pouchkine et Gogol! Tous les deux ont très peu écrit, et cependant ils sont devenus immortels... » Dorénavant, ce thème reviendra dans toutes ses lettres, à la façon d'un *leitmotif*. « Il faut que le poète consacre entièrement sa vie à cette chose sainte qu'est l'art! » lisons-nous dans une lettre du 26 novembre 1846. Puis encore, dix ans plus tard, après que le bagne et la dure caserne ont complètement transformé tout le reste de ses croyances religieuses et esthétiques : « Pissemsky écrit beaucoup trop vite et beaucoup trop. L'on doit avoir plus d'ambition, plus de respect pour son talent et pour l'art, plus d'amour pour l'art. Lorsqu'on est jeune, les idées affluent à la tête en torrens incroyables : mais l'on doit se bien garder de les saisir au vol et de tâcher tout de suite à les exprimer. Bien plutôt, l'on doit attendre la synthèse, et réfléchir patiemment; l'on doit attendre jusqu'à ce que les divers détails d'une idée se soient concentrés en un tout, en une grande image belle et haute ; alors seulement on doit les mettre par écrit. »

Voilà ce qu'a été, jusqu'au bout, le *credo* esthétique de Dostoïevsky; et que l'on se représente maintenant la souffrance tragique d'un poète qui, avec une conception aussi élevée de son art, se trouve condamné par la maladie et le manque d'argent à une carrière d'improvisation presque continuelle! Toujours il voudrait « élaborer » ses rêves, « attendre leur synthèse, » les revêtir du degré de beauté dont il les sait capables : mais sans cesse l'anéantissement qui résulte de ses crises et surtout le manque d'argent, l'obligation de combler d'an-

ciennes dettes afin de pouvoir ainsi obtenir de nouvelles avances, sans cesse tout cela lui interdit d'apporter à sa tâche le loisir et le soin qui seraient nécessaires! De là ces cris de douleur que nous entendons jaillir de ses lettres, plus nombreux et plus pathétiques à mesure que l'infortuné se sent plus fatalement empêché de pouvoir jamais s'affranchir du poids de ses « besognes. » Avec quelle amertume il envie le sort privilégié de ses glorieux rivaux, un Tourguenef, un Gontcharof, un Léon Tolstoï, qui « disposent pour un roman de deux ou trois années, » tandis que lui-même est forcé de « bâcler » en six mois de grandes œuvres comme *l'Idiot* ou *les Possédés!*

Et d'autant plus qu'il n'y a pas un de ses romans à l'occasion duquel ne lui arrive une aventure de l'espèce de celle qu'il racontait, tout à l'heure, à sa nièce Sonetchka. Tout de même qu'il lui a fallu recommencer *les Possédés*, — car c'est de ce roman qu'il est question dans sa lettre, — vingt autres fois Dostoïevsky s'est aperçu par degrés de la présence d'un « défaut » qui viciait gravement une œuvre déjà plus ou moins avancée, et le contraignait, en fin de compte, à refondre son travail. « Au mois de novembre dernier, — écrivait-il déjà le 24 mars 1845, — j'avais terminé la rédaction de mes *Pauvres Gens*. Mais voici que, en décembre, j'ai résolu de les refaire de fond en comble; après quoi, en février, je me suis mis encore à les polir et à les corriger. » Il se consolait alors en imaginant que « c'était le sort commun des œuvres de début, d'être ainsi constamment remaniées et améliorées. » Mais, hélas ! plus tard encore des scrupules tout pareils allaient renaître en lui à propos de chacune de ses œuvres nouvelles, — n'étant pas chez lui l'effet de l'inexpérience d'un débutant, mais bien de son besoin profond de perfection artistique. Nul moyen de résister à la voix intérieure qui lui enjoignait de jeter au feu les feuillets péniblement noircis depuis des semaines; et cependant le *Messager Russe*, *l'Aube* réclamaient le roman promis, refusaient d'envoyer d'autre argent avant qu'il fût livré; de telle sorte que voilà Dostoïevsky employant fiévreusement à sa tâche ses journées et ses nuits, avec l'horrible souffrance de songer que, cette fois encore, son œuvre s'en irait devant les hommes imparfaite et « manquée, » — misérable caricature du rêve merveilleux qu'il entrevoyait au fond de son cœur !

Écoutons-le soupirer et gémir sur cette imperfection fatale de son œuvre ! « Je suis pauvre, écrit-il le 9 mai 1859, et aussi faut-il que j'écrive en grande hâte, pour me procurer de l'argent. D'où résulte que je suis condamné à gâcher tout ce que je fais ! » Il vient d'achever

pour Katkof le premier grand roman qu'il ait produit après sa sortie du bagne. « Écoute-moi, mon cher frère ! Ce roman a naturellement les plus graves défauts : mais je crois aussi qu'il a de précieuses qualités. J'y ai travaillé presque sans arrêt pendant deux ans. Le début et le milieu sont suffisamment au point : mais pourquoi faut-il que la fin soit écrite avec beaucoup trop de hâte ! » Le 25 janvier 1869, il annonce à sa nièce qu'il vient de terminer son *Idiot*, dont il lui a écrit naguère qu'il tâcherait à y traduire « une ancienne idée toujours profondément méditée et aimée. » Maintenant *l'Idiot* est terminé : mais Dostoïevsky en est « très mécontent, » car « il n'y a pas dit même la dixième partie de ce qu'il aurait voulu y dire. » Il atteste que personne « ne voit mieux que lui les défauts » du roman. « Et si vous saviez combien je m'irrite de ces défauts, combien leur souvenir m'est intolérable ! » Pas un de ses romans dont le souvenir ne l'« irrite » au même point; et toujours, devant lui, l'affreuse perspective d'autres échecs pareils !

Que l'on imagine le martyre d'un Flaubert condamné, sous peine de mort, à « bâcler » en quelques mois *Madame Bovary* ou *la Tentation de saint Antoine!* Ou plutôt non; et peut-être est-ce là l'épreuve la plus désolante du long martyre caché de Dostoïevsky ! Car le fait est que, toute sa vie, le Flaubert russe s'est vu contraint de renoncer à la réalisation de ceux de ses rêves qui lui tenaient au cœur le plus profondément; et lorsque la pensée lui est venue d'une *Madame Bovary* ou d'une *Tentation de saint Antoine*, force lui a été de la garder pour soi seul, sachant trop que les circonstances ne lui permettraient pas d'en tirer le parti qui aurait convenu. « Figure-toi, — écrivait-il à sa nièce le 10 septembre 1869, — que je suis à présent complètement accaparé par une idée nouvelle ! Mais je ne puis songer à essayer de l'exécuter, car il faut encore que j'y réfléchisse beaucoup et amasse une foule de matériaux nécessaires à son exécution. Si bien que me voilà obligé, pour le moment, d'inventer et de rédiger une série d'autres histoires ! Cela est affreux ! »

Déjà l'« idée » de son *Crime et Châtiment* l'avait ainsi à la fois hanté et effrayé pendant bien des années. Il l'avait conçue dès sa sortie du bagne, et maintes de ses lettres d'alors nous laissent deviner la forte prise qu'elle avait eue sur lui. Mais comment songer à « exécuter » une idée de cette envergure sans disposer du loisir qu'elle aurait exigé? Longtemps Dostoïevsky a craint de la profaner en y touchant d'une main trop hâtive; et tout en conservant pieusement, dans le repli le

plus secret de son âme, la vivante et pathétique figure de son Raskolnikof, il a employé des années à « inventer et à rédiger d'autres histoires, » — qui, celles-là, lui étant moins chères, lui semblaient s'accommoder mieux d'une « exécution » improvisée.

Du moins lui a-t-il été donné, cette fois-là, d'écrire enfin et de nous transmettre l'admirable roman qui aurait, à lui seul, de quoi nous révéler la profondeur de sa pensée et la puissante maîtrise de son art de poète. La faculté de rentrer en Russie après dix ans d'exil, le succès de quelques-unes de ces « histoires » écrites après son retour, et tout un ensemble d'occasions heureuses lui ont momentanément procuré l'illusion de posséder à présent ce loisir qu'il avait en vain attendu, espéré jusqu'alors : et aussitôt il s'est mis à la réalisation de son ancienne idée. Mais dès l'instant suivant, l'illusion s'est écroulée : Dostoïevsky a été ressaisi par les dettes, et de nouveau la nécessité de gagner son pain, — et celui des nombreuses personnes dont il avait la charge, — lui a enlevé tout loisir de traiter dignement aucun des grands sujets qu'il portait en soi. C'est ce que lui a tristement prouvé la mésaventure de cet *Idiot* où, comme on l'a vu, il se désespérait d'avoir dû « gâcher » une idée « toujours profondément méditée et aimée. » Une fois de plus, le malheureux a senti l'impossibilité pour lui de suivre l'exemple d'un Tourguenef ou d'un Léon Tolstoï, garantis par leur fortune du risque « affreux » d'avoir à transformer en misérable « copie » les plus nobles aspirations de leur cœur et de leur pensée. Libre à eux, ces rivaux privilégiés, d'être délicieusement des artistes de lettres : quant à lui, Dostoïevsky, jamais plus sans doute il ne réussirait à se dégager de son cruel métier d' « écrivain professionnel ! »

Et vraiment c'est à quoi l'infortuné n'a jamais réussi. Après l'achèvement de *l'Idiot*, Dostoïevsky a écrit tour à tour *l'Éternel Mari*, *les Possédés*, *l'Adolescent;* il a même eu la chance merveilleuse de pouvoir publier, pendant deux ans, les livraisons mensuelles de ce *Journal d'un Écrivain* que je ne saurais assez recommander au lecteur français, comme la profession de foi religieuse et morale de l'un des plus nobles esprits de tous les temps. Mais jamais le pauvre grand homme n'a pu trouver le loisir d'exécuter l' « idée » qui n'avait plus cessé de « l'accaparer tout entier » depuis la fin de l'année 1868. L'idée était décidément trop belle, trop étroitement attachée aux fibres les plus intimes de l'âme douloureuse du poète : jamais celui-ci n'a osé la faire sortir du sanctuaire où il l'avait installée au plus profond de son cœur. Et cependant Dieu sait combien il l'a « méditée et aimée, » cette

idée que le manque de loisir l'a fatalement empêché de nous rendre vivante! Pas une de ses lettres où il n'en parle à ses amis, avec un mélange touchant d'enthousiasme et d'effroi. De mois en mois nous devinons que le projet s'anime, s'étend, revêt des dimensions et une portée surhumaines. « Ce roman sera ma dernière œuvre. Que j'arrive seulement à l'écrire, et jamais plus je n'écrirai rien d'autre. C'est lui qui portera témoignage de moi devant mon pays et devant l'avenir! » Hélas! les années allaient passer sans que Dostoïevsky arrivât à écrire le roman où il avait espéré pouvoir enfin nous « donner sa mesure! »

La première mention détaillée du futur roman nous apparaît dans une lettre écrite de Florence, le 23 décembre 1868 :

Ce que j'ai en vue maintenant est un grand roman intitulé : *l'Athéisme*. — mais, pour l'amour du ciel, que ceci reste entre nous! Avant d'aborder mon sujet, il faudra que je lise une bibliothèque entière d'œuvres d'auteurs catholiques et orthodoxes. Même dans les circonstances les plus favorables, impossible d'achever l'ouvrage avant deux ans. Je tiens déjà la figure principale. Un Russe de notre monde, d'âge mûr, avec une instruction moyenne, et occupant une situation sociale assez considérable, voilà que, brusquement, il perd sa foi en Dieu! Toute sa vie, il s'est exclusivement occupé de son service, est toujours resté dans les voies ordinaires, et ne s'est signalé d'aucune façon jusqu'à sa quarante-cinquième année. (La crise sera d'ordre purement psychologique : des sentimens très profonds, tout humains et spécifiquement russes.) Cette perte de sa foi produit sur lui une impression énorme. Il tente de se rattacher à la nouvelle génération, fréquente les athées, les Slavophiles, les Occidentaux, les membres de nos sectes russes, les représentans du clergé. Entre autres choses, il tombe dans le piège d'un jésuite polonais. De là, il se plonge dans l'abîme de la secte des Flagellans; et en fin de compte il découvre le Sauveur et la terre russe, le Sauveur russe et le Dieu russe. (Pour l'amour du ciel, ne soufflez mot de cela à personne! Quand j'aurai écrit ce dernier roman, je consens volontiers à mourir : car j'y aurai exprimé tout ce que j'ai sur le cœur.)

A sa nièce, le mois suivant, il annonce qu'il « porte en soi le plan d'un roman gigantesque. » Il ajoute : « Mon sujet est *l'Athéisme*. Mais ne t'imagine pas que ce soit un réquisitoire contre les opinions dominantes d'aujourd'hui! Non, c'est quelque chose de tout différent : un vérible poème. Il faudra que mon livre s'empare du lecteur, *même contre son gré*. J'aurai nécessairement à entreprendre un très vaste travail de préparation. J'ai déjà esquissé très heureusement, dans ma tête, deux ou trois des personnages principaux, et notamment un prêtre et enthousiaste catholique. Ce roman est assuré

de se vendre : mais quand ? Pas avant deux ans. Et, dans l'intervalle, il va falloir que j'écrive autre chose, en vue de notre pain quotidien. Tout cela est profondément triste. Je sens qu'il est indispensable qu'un changement survienne dans ma situation. Oui, mais d'où pourra venir cet heureux changement? »

Deux ans plus tard, — après maintes évolutions que nous laissent deviner les lettres de Dostoïevsky, — le grand roman reste toujours encore à l'état de projet : mais l'auteur s'imagine avoir enfin arrêté un plan immuable, et dont il commence même à envisager sérieusement la réalisation. Sauf quelques variantes sur des points de détail, voici sous quelle forme il va dorénavant exposer son « idée, » — et quasiment dans toutes ses lettres, — jusqu'à ce milieu de l'année 1871 où son retour en Russie arrêtera soudain, pour nous, l'instructive et émouvante série de ses confidences épistolaires :

J'ai promis à l'*Aube* un travail des plus considérables, — écrit-il de Dresde le 6 avril 1870, — et je me propose d'en faire quelque chose de bon. Ce travail est déjà depuis deux ans à mûrir dans ma tête. L'idée est d'ailleurs celle dont je vous ai souvent parlé autrefois. Ce sera mon dernier roman ; il aura les dimensions de *La Guerre et la Paix*. Le roman sera constitué d'une suite de cinq grands récits, dont chacun pourra être vendu séparément. Le titre de l'ensemble sera : la *Biographie d'un grand Pécheur*. Mais chaque partie aura aussi un titre spécial.

L'idée fondamentale, qui imprégnera toutes les parties, est celle qui m'a tourmenté moi-même durant toute ma vie, consciemment ou non : c'est la question de l'existence de Dieu. Mon héros sera tantôt athée, tantôt fidèle croyant, tantôt membre fanatique d'une de nos sectes russes, et tantôt retombera dans son athéisme. Le premier récit, dont j'ai déjà fixé tous les détails, se déroulera dans notre société d'il y a trente ans. Mais surtout c'est sur le second récit que je place toutes mes espérances. Peut-être finira-t-on par être force de reconnaître que ce que j'écris n'est pas absolument vide de sens ! Toute cette seconde partie aura pour théâtre l'intérieur d'un monastère ; et j'y introduirai comme personnage principal le célèbre « voyant » Tikhon Zadonsky (naturellement sous un autre nom). De même que le véritable Tikhon, mon héros sera un archevêque retiré du monde dans la pieuse paix d'un monastère. Un garçon de treize ans, qui aura pris part à un grand crime, un garçon d'une intelligence très développée, mais foncièrement perverti (c'est un type que je connais bien), le futur héros du roman entier, aura été enfermé dans ce monastère par ses parens, à la fois en manière de châtiment et pour son instruction. De telle sorte que ce louveteau nihiliste se trouvera en présence du vénérable Tikhon. Sans compter que, dans le même monastère, je ferai également demeurer le philosophe Tchadaïef (toujours sous un autre nom, cela va de soi). Et puis il y aura des moines de toute qualité. C'est un milieu que je connais à fond ; le monastère russe m'est familier depuis l'enfance. Mais

les deux personnages principaux seront Tikhon et le jeune garçon. Qui sait si je ne réussirai pas à créer, dans la personne de mon vieux moine, une figure grandiose, tout ensemble *positive* et vraie? Aussi bien n'aurai-je rien à inventer, mais seulement à représenter le véritable Tikhon, que je porte depuis longtemps avec tendresse au fond de mon cœur. Et il n'en restera pas moins que, si je parviens à le représenter tel que je le conçois, je regarderai cela même comme un magnifique exploit littéraire!

Telle est l'œuvre que nous aurait laissée Dostoïevsky, s'il avait pu disposer des loisirs d'un Tourguenef ou d'un Léon Tolstoï. Et que l'on ne nous dise pas, après cela, qu'il lui a été donné en fin de compte de réaliser, dans ses *Frères Karamazof*, « l'idée » qui l'avait ainsi « absorbé » et « tourmenté » durant des années! Son dernier roman nous offre bien, il est vrai, l'esquisse rapide d'une figure de moine où nous sentons qu'il a voulu incarner le degré le plus haut de l'idéal chrétien; et certes la création de cette figure inoubliable a pleinement de quoi nous apparaître un « magnifique exploit littéraire. » Mais sans parler du rôle tout épisodique assigné, dans les *Frères Karamazof*, à ce « personnage principal » du roman rêvé, ne voit-on pas aussitôt la différence profonde des deux sujets, et combien il y a loin de l'histoire de Dimitri Karamazof faussement accusé du meurtre de son père à celle du « grand pécheur » employant toute sa vie à la « recherche de Dieu? » Non, jamais le plus puissant penseur d'entre les romanciers ne s'est enhardi à revêtir de beauté artistique le « problème » qui, dès sa jeunesse, lui avait toujours tenu au cœur par-dessus tous les autres! Jamais il n'a cessé de redouter que le poids de sa misère présente l'empêchât d'apporter encore au traitement de la question religieuse toute la perfection de forme et de fond qu'il aurait souhaitée; si bien que, sans doute, il aura dû attendre d'année en année, jusqu'au bout, le « changement » providentiel dont il parlait jadis dans une de ses lettres, — l'avènement d'un miracle qui, en l'affranchissant du terrible souci de son pain quotidien, lui permettrait enfin de travailler librement pour sa propre gloire et pour l'« édification » de sa chère patrie. Attente infiniment cruelle, à coup sûr, et dont la révélation achève de nous faire toucher du doigt la seule véritable « tragédie » secrète de la destinée de Dostoïevsky!

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous avions encore, il y a quinze jours, un ministère Doumergue : nous avons aujourd'hui un ministère Ribot. Changement considérable et qu'on peut qualifi r d'imprévu. Les socialistes et les radicaux unifiés n'en reviennent pas. Ils criaient si haut qu'après les élections dernières le gouvernement leur appartenait de plein droit, qu'ils avaient fini par le croire et presque par le faire croire. Ils se préparaient à nous gouverner, mais ils y ont mis des conditions à ce point inacceptables que le pouvoir leur a échappé au moment où ils s'apprêtaient à mettre la main sur lui. A qui la faute si M. Viviani a échoué, on le verra un peu plus loin. Son échec, l'effondrement de sa combinaison, dû à la folle intransigeance de ses amis sur la question militaire, a créé un grand désordre. Les radicaux s'étaient rendus impossibles, et tout le monde paraissait l'être devenu avec eux. L'embarras de M. le Président de la République était grand : il offrait des portefeuilles dont personne ne voulait. C'est alors qu'il a eu recours à M. Ribot, et celui-ci s'est dévoué : il a dénoué la crise, il a fait un ministère. Il s'attend sans doute à bien des difficultés dans sa tâche, mais c'est un honneur pour lui d'en avoir vaillamment accepté le fardeau. Il a rendu au pays un service dont on ne saurait lui être trop reconnaissant.

Comme il l'a dit lui-même, M. Doumergue ne s'était donné qu'une tâche, qui était de « faire » les élections ; il s'est bien gardé d'y ajouter quoi que ce fût, de crainte qu'il n'en résultât quelque accident pour lui et pour ses collègues et il a mieux aimé laisser péricliter les intérêts immédiats du pays, les plus graves et les plus pressans, que de s'exposer à ce danger. L'opération une fois terminée, il s'est empressé de donner sa démission, et il est parti, laissant nos finances en désordre et la loi de trois ans en butte à des attaques violentes que l'adminis-

tration préfectorale avait encouragées pendant les élections, en donnant l'estampille officielle aux candidats qui s'y livraient. De l'aveu commun, jamais, depuis l'origine de la troisième République, la situation n'a été plus inquiétante qu'elle ne l'est en ce moment. Le pays commence à en éprouver un véritable malaise, et le mot qui revient dans toutes les conversations est pour demander où nous en sommes et où nous allons. A ces questions les socialistes unifiés et les radicaux socialisans ont une réponse très simple : c'est que, le programme de Pau ayant triomphé aux élections, il n'y a donc qu'à l'appliquer, et ils s'offrent pour cela, ou plutôt ils s'imposent avec l'arrogance des vainqueurs. Mais le sont-ils autant qu'ils le disent ? Les premières manifestations de la Chambre n'ont été nullement conformes à leurs espérances et à leurs prétentions. Elles se sont produites à propos de la formation provisoire du bureau, c'est-à-dire de l'élection du président et des vice-présidens. Sans doute, dans les élections de ce genre, le coefficient personnel joue un rôle important, et il est certain, par exemple, que M. Paul Deschanel, grâce aux sympathies qu'il s'est attachées par son impartialité et sa bonne grâce, a conquis une autorité qui était une force pour sa candidature. Les socialistes unifiés se sont comptés, — pour la forme, — sur le nom de M. Vaillant, sachant très bien la vanité de leur geste et M. Deschanel a été élu à une majorité plus considérable qu'aucun président n'en avait eu depuis longtemps : or M. Deschanel appartient par ses idées à la moyenne du parti républicain, est également éloigné des opinions extrêmes, et son programme est très différent de celui de Pau. Admettons pourtant, si on le veut, que son élection ne prouve rien et que l'homme seul a emporté tous les suffrages : il n'en a pas été de même des vice-présidens. Cette fois, il y a eu bataille : les socialistes et les radicaux unifiés ont eu leurs candidats, MM. Rabier et Augagneur, et toutes leurs forces sont entrées en ligne pour les faire élire. C'était là, on le sentait, on l'avouait, l'épreuve significative. M. Rabier avait pour lui une sorte de possession d'état : il était depuis longtemps vice-président dans les Chambres antérieures, et rien ne semblait pouvoir ébranler sa situation. Quant à M. Augagneur, il avait pour lui sa notoriété tapageuse et l'intransigeance de ses opinions. Ils étaient l'un et l'autre les parfaits représentans et les champions naturels de la concentration à gauche et de la reconstitution du bloc. Cependant ils ont été battus. Telle a été la première manifestation de la Chambre : elle a été une déception pour les socialistes et les radicaux unifiés, et nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière. A vouloir imposer dans toute sa

crudité le programme de Pau, ils éprouveront encore quelques déconvenues du même genre.

La démission de M. Doumergue mettait M. le Président de la République en demeure d'exercer sa prérogative essentielle et de désigner un nouveau président du Conseil. Il a dû éprouver quelques embarras à le faire, car la Chambre nouvelle est encore, au moins dans ses élémens nouveaux, à l'état de nébuleuse. Il y avait toutefois une manière d'en sortir, qui était de tenir moins de compte des partis plus ou moins organisés, des groupes et des sous-groupes, puisque d'ailleurs on connaissait mal leurs limites, et d'envisager en elles-mêmes les questions qui sont posées : elles sont assez graves en ce moment pour qu'on s'en préoccupe avant tout. Quand on a des idées très nettes, très fermes, très arrêtées sur les solutions à leur donner, quoi de plus simple que de faire appel aux hommes qui adoptent ces solutions et sont décidés à en assurer le succès? La première de ces questions est aujourd'hui celle du service militaire : il est impossible d'en exagérer l'importance : l'avenir et la vie même du pays en dépendent. On sait comment, pourquoi, dans quelles conditions, sous l'empire de quelles nécessités inéluctables, le service militaire, qui avait été chez nous abaissé à deux ans, a été relevé à trois. La loi une fois votée, il faut s'y tenir, non seulement à cause de ses vertus propres, mais parce que nous serions la risée du monde si nous y portions atteinte, que nous réjouirions nos adversaires éventuels, que nous contristerions et peut-être découragerions nos amis. C'est à la fidélité que la Chambre montrera à la loi militaire qu'on mesurera au dehors l'estime et la confiance, ou le dédain et la pitié qu'on devra éprouver pour nous. La loi militaire prime donc en ce moment toutes les autres, et comme les sentimens de la Chambre à son égard ne peuvent pas sans les plus grands inconvéniens rester dans le vague, il importe qu'elle les manifeste et qu'on les connaisse tout de suite. Telle est sans doute l'opinion de M. le Président de la République. Le jour même de la réunion de la Chambre, il a prononcé à Rennes un discours qui devait avoir et qui a eu un grand retentissement. Parlant au milieu de 3 000 personnes, au banquet de la quarantième fête fédérale de gymnastique, il a fait une allusion émouvante aux désastres de l'année terrible et a continué en ces termes : « Depuis lors, des générations nouvelles sont venues ; elles n'ont connu que les bienfaits de la paix ; elles ne savent rien de la guerre que par les livres ou par les récits des anciens ; mais l'Histoire est là pour leur apprendre que les nations qui s'endorment dans une sécurité apparente se

réveillent trop souvent dans l'humiliation ou dans la défaite. La France ne veut pas être exposée à subir la loi de l'étranger; elle est fermement pacifique, mais elle entend sauvegarder son indépendance, ses droits et son honneur. Il lui faut, pour les défendre, une armée composée de gros effectifs et rapidement mobilisable; il lui faut aussi des troupes instruites, exercées et entraînées. »

M. Poincaré a l'art des raccourcis où beaucoup de choses sont comprises en quelques mots. En disant qu'il faut à la France une armée composée de gros effectifs rapidement mobilisables, une armée composée de troupes instruites, exercées et entraînées, il a dit tout ce qu'il fallait dire : il ne reste plus qu'à le faire. Une armée active suffisamment nombreuse et toujours tenue en haleine est, pour un grand pays militaire, la première nécessité : rien ne peut y suppléer, ni la préparation antérieure, ni l'entretien ultérieur. Les sociétés de gymnastique peuvent rendre de très appréciables services, et M. Poincaré a eu grandement raison, en parlant à une des plus anciennes et des mieux organisées, de rappeler le mot du général Chanzy : « Faites-nous des hommes, et nous vous ferons des soldats. » Il est bon d'envoyer au régiment des hommes solides et alertes, mais c'est là seulement qu'ils deviennent des soldats. Il n'y a pas de plus dangereuse chimère que celle qui consiste à croire que la durée du service militaire peut être sensiblement diminuée en vertu de la préparation donnée à l'homme avant qu'il soit enrôlé sous les drapeaux. Cette chimère est celle des socialistes et des radicaux unifiés : ils croient, ils le disent du moins, que le soldat peut être aux trois quarts formé avant d'être enrégimenté et que, dès lors, quelques mois de service suffisent pour sa pleine instruction militaire. On ne saurait s'élever trop haut contre de pareilles idées. Nous avons assisté autrefois à l'expérience des bataillons scolaires, où de vrais généraux jouaient aux soldats avec des enfans armés de fusils de bois, et il ne fallait pas alors se moquer de cette niaiserie car elle était populaire, et tout le monde la prenait ou avait l'air de la prendre au sérieux. L'institution n'a pourtant pas tardé à tomber dans le ridicule et elle a disparu discrètement : qui sait si on n'essaiera pas de la ressusciter? Il n'en est certes pas de même des réserves; elles sont une grande partie de notre force militaire, et la France a raison de compter sur elles; mais leur force vient de ce qu'elles sont composées d'hommes faits, qui ont servi plusieurs années dans nos régimens, qui y sont devenus des soldats et qui restent assujettis à des exercices périodiques. Qu'on ne s'y trompe pas toutefois : dans l'état de nos mœurs,

ces périodes d'exercice sont pour le pays une charge très lourde, aggravée par les dérangemens qu'elles entraînent. Nous avons toujours vu les socialistes et les radicaux poursuivre avec une insistance égale la diminution de la durée du service actif et celle des périodes d'exercice des réserves et, par malheur, ils ont obtenu successivement, tantôt l'une, tantôt l'autre. Lorsque la durée du service a été réduite à deux ans, les partisans de la réforme ne cessaient pas de dire que la principale force de notre armée était dans les réserves, et que c'était là qu'il fallait se préoccuper de l'augmenter sans cesse. Il n'y aurait sans doute que deux années de service actif, mais le nombre et la durée des périodes d'exercice feraient compensation, et l'armée y gagnerait au lieu d'y perdre. On a donc fait l'essai du service de deux ans dans ces conditions, mais, au bout de quelques années à peine, on a diminué la durée des périodes d'exercice, de sorte qu'après avoir affaibli l'armée active sous prétexte de fortifier les réserves, on a affaibli les réserves sans chercher ailleurs, cette fois, une compensation. Que devient, avec de pareils procédés, la force finale de notre armée? Et, nous en sommes bien sûr, ce qu'on a fait dans le passé, on le fera encore dans l'avenir, car les périodes d'exercice pour nos réserves sont aussi odieuses qu'une plus longue durée de service dans l'armée active; la démagogie trouve autant de popularité malsaine à attaquer celles-là que celle-ci. Quoi que nous fassions d'ailleurs pour nos réserves, elles seront toujours inférieures en nombre à celles des Allemands; nous ne les fortifierons jamais assez pour établir l'égalité entre les unes et les autres. Il n'est donc pas exact que la force principale de notre armée soit dans les réserves; elle est dans l'armée active que nous devons rendre d'autant plus solide, résistante et, comme dit M. le Président de la République, instruite, exercée et entraînée, que l'infériorité de nos réserves est un mal irrémédiable.

Quand M. le Président de la République est revenu de Rennes à Paris, il a trouvé la crise ministérielle ouverte. M. Doumergue, qui avait déjà annoncé sa démission *urbi et orbi*, est venu lui en apporter la notification officielle. Il a donc dû faire un choix nouveau. Pourquoi ce choix s'est-il porté sur M. Viviani? On en a été, il faut le dire, un peu étonné. M. Viviani a un grand talent de parole et sa personne ne soulève aucune objection; mais il n'a pas voté la loi de trois ans et, puisque cette loi est aujourd'hui en cause, qu'elle est attaquée et qu'il faut la défendre, il n'était pas particulièrement indiqué pour remplir cette tâche. N'exagérons rien pourtant : M. Viviani a assez de sou-

plesse pour s'adapter à une situation nouvelle. Dans sa campagne électorale, il a été un de ces socialistes qui ont amendé le programme de Pau. En ce qui concerne notamment la loi de trois ans, il a dit qu'elle était votée, qu'on ne pouvait songer à la modifier, encore moins à la supprimer tout de suite et qu'il fallait par conséquent l'appliquer. Il ne fermait pas l'avenir à d'autres espérances, mais il se refusait à leur abandonner le présent. Chargé de former un ministère, il a cherché une formule de conciliation qui rendrait sa pensée avec ses hésitations, ses tâtonnemens, ses ménagemens, mais aussi avec une fermeté relative, et voici celle qu'il a trouvée : c'est un morceau très laborieux, très travaillé, tout en nuances, où des idées diverses se font équilibre les unes aux autres. « Le gouvernement affirme son intention d'appliquer avec régularité et loyauté la loi votée par le parlement. Le nouveau Cabinet se propose pourtant de mettre à l'étude les projets concernant la préparation militaire de la jeunesse et la meilleure utilisation de nos réserves. Quand ces projets seront votés et appliqués, quand on aura constaté par l'expérience leur efficacité, si, à ce moment-là, la situation extérieure le permet, on pourra envisager alors une diminution des charges militaires. » Cette rédaction alambiquée, qui avait évidemment pour intention de satisfaire tout le monde, n'a pas atteint son but.

La composition éventuelle du ministère, dont les journaux publiaient la liste au fur et à mesure que les négociations se poursuivaient, n'était d'ailleurs pas faite pour apporter un supplément de clarté. On y voyait figurer côte à côte des hommes politiques dont les uns étaient partisans, les autres adversaires de la loi militaire : et ce n'était pas seulement au sujet de cette loi que les choix de M. Viviani présentaient ces oppositions violentes, car on voyait parmi ses futurs collègues des partisans très ardens de l'impôt sur le revenu tel qu'il a été voté par la Chambre, comme M. Malvy et M. Rénoult, et des adversaires non moins résolus de cet impôt, comme M. Jean Dupuy. Il est donc probable que, si l'échec de la combinaison ne s'était pas produit au sujet de la loi militaire, il aurait éclaté au sujet de la loi fiscale, ou d'une autre réforme encore, car la division des idées était partout. L'erreur fondamentale de M. Viviani est d'avoir voulu former un ministère avec des hommes pris dans toutes les nuances de la gauche, dans tous les groupes ou sous-groupes des partis socialiste et radical, sans se préoccuper du passé des personnes et de leurs opinions connues. Des précédens que nous avons toujours déplorés pouvaient lui faire croire que ce qui a réussi autre-

fois le ferait encore aujourd'hui. Combien de fois n'avons-nous pas vu, — et rien n'est plus démoralisant pour le pays, — un homme politique abandonner son opinion pour entrer dans une combinaison, sauf à la reprendre lorsqu'il en sortait? Il semble qu'il y ait un vestiaire pour les opinions gênantes à la porte des ministères. Si ces procédés ne sont plus de jeu, félicitons nous-en. Quoi qu'il en soit, M. Viviani, à la recherche de collaborateurs variés, a rencontré des refus qu'il n'avait pas prévus. Le premier de tous et le plus retentissant a été celui de M. Léon Bourgeois. Étant donné ses opinions générales, il n'y avait aucune raison pour que M. Bourgeois n'entrât pas dans un ministère Viviani, mais il a une opinion particulière et très ferme sur la question militaire : il est pour la loi de trois ans. La phrase que nous avons citée plus haut et qui devait figurer dans la Déclaration ministérielle ne lui a pas paru suffisamment affirmative : il a refusé son concours. M. Jean Dupuy a longtemps marchandé le sien et on ne sait pas trop s'il l'aurait maintenu jusqu'au bout dans le cas où la combinaison aurait abouti, mais elle n'a pas abouti, et l'échec est venu d'un point inattendu. Le croirait-on? Deux des collaborateurs qu'avait voulu se donner M. Viviani, M. Justin Godard, auquel il avait confié un ministère, et M. Ponsot, auquel il avait confié un sous-secrétariat d'État, ont déclaré qu'ils ne pouvaient pas accepter la réserve qu'après avoir fait des réformes militaires et en avoir éprouvé par l'expérience l'efficacité, on n'envisagerait la diminution de la durée du service que « si la situation extérieure le permettait. » Comment! si la situation extérieure le permettait? Qu'avons-nous à nous préoccuper de la situation extérieure pour faire une réforme qui doit fortifier notre armée? Plus la situation extérieure sera alarmante, plus vite il faudra abandonner le service de trois ans, qui est pour nous une faiblesse, et en venir aux milices qui sont une force merveilleuse. Ainsi ont raisonné ou déraisonné MM. Godard et Ponsot, fidèles, ont-ils dit, aux doctrines de leur parti et aux opinions qu'ils ont soutenues devant leurs électeurs. Pourquoi, hélas! ne raisonne-t-on pas ou ne déraisonne-t-on pas de même à Berlin! M. Viviani a dépensé en vain son éloquence : MM. Godard et Ponsot n'en ont pas démordu et ils ont déclaré qu'ils n'entreraient pas dans la combinaison si le membre de phrase qu'ils condamnaient était maintenu. M. Viviani a cru devoir le maintenir, et sa combinaison ministérielle s'est effondrée sous le poids de ces hommes considérables qui s'appellent MM. Godard et Ponsot. M. Viviani a péri par où il avait péché :

il a été victime des groupes et des sous-groupes dont il a voulu à tout prix avoir des échantillons complets dans sa boutique ministérielle, et son échec n'a diminué ni la gravité de la situation, ni l'embarras de M. le Président de la République.

Pourtant l'épreuve n'a pas été inutile ; une leçon en est ressortie qui sera salutaire, si on en profite, et que nous verrons d'ailleurs s'accentuer encore dans la suite de la crise : c'est qu'on ne doit compter à aucun degré sur l'esprit de conciliation des socialistes et des radicaux unifiés. Ils sont intransigeans sur les idées, ils le sont aussi sur les personnes. La phrase incidente qui leur a déplu n'est pas le seul motif pour lequel MM. Godard et Ponsot se sont retirés de la combinaison et l'ont fait échouer : ils n'y acceptaient pas la présence de M. Jean Dupuy, homme de bon sens et d'opinions modérées. Les journaux de leur parti ont accusé acrimonieusement M. Jean Dupuy d'avoir tout gâté en exigeant le maintien du membre de phrase dont MM. Godard et Ponsot exigeaient la radiation : or il paraît que M. Dupuy n'assistait même pas à la réunion où le conflit a éclaté. Mais il n'appartient pas au parti radical et radical-socialiste, et ce parti veut tout pour lui en ne laissant rien aux autres. Son Comité exécutif s'est réuni dès le début de la crise et a voté une résolution qui mérite d'être reproduite. La voici : « Le Comité exécutif, résolu à faire appliquer, dans son esprit et dans sa lettre, le programme de Pau, approuvé par la majorité du corps électoral, invite ses élus à n'accorder leur confiance qu'à un gouvernement disposé à en poursuivre la réalisation avec le concours des groupes de gauche, *à l'exclusion de tout parlementaire de la Fédération des Gauches et de l'Alliance démocratique*, et leur demande, parallèlement à l'effort continu de laïcité, de prendre immédiatement les mesures nécessaires pour mettre en œuvre la conception de la nation armée, qui, impliquant la réduction du service actif, accroîtra en même temps la puissance défensive du pays, et d'assurer, dès le vote du budget et la loi de finance actuellement soumis au Sénat, la couverture financière des nouvelles dépenses militaires par des impôts sur la richesse acquise, et de rendre définitives les dispositions fiscales adoptées par la Chambre de 1909. » Tel est le mot d'ordre du parti : il est filandreux, mais très net. Et ici encore il y a un membre de phrase important, celui que nous avons écrit en lettres italiques. Il ne figurait pas dans la rédaction primitive, qui sentait déjà l'ostracisme, mais pas assez au gré de tous : un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure, et il s'est trouvé, dans le Comité exécutif, des purs

plus raffinés que les autres qui ont présenté la phrase capitale sous forme d'amendement et l'ont fait voter par la majorité. On ne parle pas là des progressistes, il y a longtemps qu'ils sont excommuniés et qu'il est interdit de frayer avec eux ; mais on n'avait pas encore soumis à la même excommunication la Fédération des Gauches, c'est-à-dire MM. Briand, Barthou, Millerand et leurs amis. Les voilà exclus à leur tour de la majorité républicaine. Est-ce assez ? non : le Comité exécutif du parti radical et radical-socialiste étend plus loin ses foudres ; il en frappe aussi l'Alliance démocratique. L'Alliance démocratique est ce groupe qui, présidé avec un désintéressement personnel absolu par M. Adolphe Carnot, a joué depuis quelques années un rôle très actif dans le fonctionnement de nos institutions. Nous n'avons pas toujours approuvé ce rôle ; l'Alliance démocratique a fait beaucoup de concessions aux radicaux ; elle est allée à gauche plus loin que nous ne l'aurions voulu ; il est toutefois un point qu'elle ne saurait dépasser, car elle est profondément patriote et on ne voit pas le nom illustre de Carnot couvrir une entreprise politique qui aboutirait à la désorganisation de notre armée. Aussi l'Alliance démocratique s'est-elle arrêtée dans la voie où d'autres continuent leur course folle. Aussitôt elle a été traitée comme la Fédération des Gauches et comme les progressistes eux-mêmes. Soit, elle peut s'en consoler ; mais à force d'épurer, qu'arrivera-t-il au parti radical lui-même ? Nous ne désespérons pas de le voir un jour mis au ban de la République par les socialistes unifiés : ce sera logique et conforme à la justice immanente des choses. Mais, en attendant d'être excommuniés à leur tour, nos grands excommunicateurs d'aujourd'hui savent bien ce qu'ils veulent, et ce qu'ils font : ils veulent reconstituer le Bloc et faire une majorité dont les socialistes unifiés seront un élément indispensable. Nous disions, il y a quinze jours, que si on laisse en dehors de la majorité les 102 socialistes unifiés de la Chambre, on peut en trouver une dans les 500 députés qui restent. On le peut assurément, l'arithmétique permet de l'espérer ; mais si on en élimine d'abord la droite, puis les progressistes, puis les membres de la Fédération des Gauches, puis les adhérens de l'Alliance républicaine et peut-être, demain, le lot de modérés relatifs qui se formera sans doute parmi les radicaux-socialistes eux-mêmes, il faudra bien se rabattre sur les unifiés et leur demander de combler les vides qu'on aura créés. Alors le Bloc sera reconstitué et on pourra appeler à la présidence du Conseil M. Combes, auquel M. Viviani est d'ailleurs allé offrir un portefeuille dont il n'a pas voulu, nous ne

savons pourquoi : il se réserve sans doute pour de plus hautes destinées. C'est là que nous allons, ou du moins c'est là qu'on veut nous entraîner; mais la Chambre se laissera-t-elle faire?

Après l'échec de M. Viviani, M. le Président de la République a fait appeler dans la même journée M. Paul Deschanel, qui a préféré rester à la présidence de la Chambre; puis M. Delcassé, que son état de santé a retenu chez lui; puis M. Jean Dupuy qui n'a pas cru être indiqué par les circonstances pour la présidence du Conseil et a passé la balle à M. Peytral, qui l'a laissée tomber, comme les autres. M. le président de la République s'est alors souvenu que, dans la conversation qu'il avait eue avec lui, M. Doumergue lui avait présenté trois ministères comme possibles : un ministère Viviani, un ministère Bourgeois et un ministère Ribot. M. Bourgeois aurait accepté un ministère, mais non pas la présidence du Conseil; M. Viviani avait lamentablement échoué; M. Poincaré a fait appeler M. Ribot. Il lui avait déjà, on s'en souvient, confié le soin de former un Cabinet après la chute de M. Barthou; mais il lui avait donné alors un mandat limité, qui consistait à faire un Cabinet avec le concours ou du moins avec l'adhésion des radicaux. Il semble bien lui avoir laissé aujourd'hui une liberté plus large. On ne saurait avoir trop de reconnaissance à M. Ribot pour avoir accepté la lourde charge que tant d'autres avaient déclinée. S'il n'avait consulté que son intérêt personnel, les bonnes raisons ne lui auraient pas manqué pour s'abstenir lui aussi; mais il n'a écouté que son courage et il s'est mis aussitôt en campagne. La situation s'aggravait tous les jours, il n'y avait pas un moment à perdre. M. Ribot est dans une situation particulière : il est un peu en dehors des partis, et il a pris l'habitude d'étudier et de traiter les questions en elles-mêmes, pour elles-mêmes, avec la seule préoccupation des intérêts généraux qui s'y rattachent. Personne aujourd'hui, dans les Chambres, n'en a une connaissance plus approfondie; il est toujours prêt sur tous les sujets; sa parole nette et pratique autant qu'éloquente a fait de lui, autrefois au Palais-Bourbon et maintenant au Luxembourg, un conseiller toujours écouté et le plus souvent suivi. C'était donc le meilleur choix que pût faire M. le Président de la République, si on se place au point de vue des questions à résoudre, point de vue qui est le nôtre et qui, en ce moment, devrait être celui de tous. Mais il y en a un autre, celui des partis, celui des groupes et des sous-groupes, celui auquel s'était placé M. Viviani, lorsqu'il a vainement essayé de former son ministère et auquel il est malheureusement resté attaché depuis.

Se souvient-on du motif qui a fait échouer M. Ribot après la démission de M. Barthou? C'est parce qu'il a rencontré devant lui l'opposition irréductible du groupe, radical-socialiste, au nom duquel M. Caillaux lui a déclaré qu'il ne pouvait accepter et soutenir qu'un ministère présidé par un de ses membres. La même condition lui est imposée par eux aujourd'hui, mais M. Ribot a passé outre à l'obstacle qui l'avait arrêté, il y a quelques mois. On ne l'accusera pas d'avoir divisé le parti républicain : il s'est divisé lui-même en deux fractions irréductibles. Si c'est un malheur, — nous laissons à l'avenir le soin d'en décider, — M. Ribot n'en est pas responsable. Son premier acte a été d'offrir un portefeuille à M. Viviani qui l'a refusé, en lui donnant pour motif qu'il ne lui apporterait aucune force, attendu que tous ses amis voteraient contre lui. Le refus de M. Viviani devait naturellement en amener d'autres, ceux de M. Messimy, de M. Renoult, de M. Métin, sans parler des sous-secrétaires d'État, MM. Jacquier et Ajam. M. Noulens, ministre de la Guerre, a hésité; M. Ribot faisait appel à son patriotisme et il aurait bien voulu lui donner son concours ; mais il a entendu gronder sur sa tête les foudres de la rue de Valois : il s'est soumis, il s'est démis. Qu'allait faire M. Ribot? Les radicaux unifiés croyaient sans doute que l'histoire se répéterait, et que M. Ribot s'effacerait devant leur opposition : il n'en a rien été, et leur déception en est tournée à l'irritation. Le groupe s'est réuni et, sur l'observation d'un de ses membres que le choix de M. Ribot au lendemain des élections générales constituait « un défi, » a voté une motion ainsi conçue : « Le groupe du parti républicain radical et radical-socialiste renouvelle l'ordre du jour voté le 1er juin, par lequel il déclare qu'il n'accordera sa confiance qu'à un Cabinet s'appuyant exclusivement sur la majorité de gauche, fermement décidée à poursuivre la réalisation du programme de Pau, et compte sur la discipline de tous les membres du parti. » Est-ce la guerre? on le verra bien. En tout cas, ce n'est pas M. Ribot qui l'a déclarée. A qui la faute si M. Viviani n'a pas pu former un ministère ? Elle est à M. Godard, à M. Ponsot, au groupe radical-socialiste lui-même qui croit avoir la force et le droit d'opposer son *veto* à tous les ministères dont le chef n'est pas un homme à lui. A-t-il ce droit? A-t-il cette force? L'événement montrera s'il y a là une réalité ou simplement un immense bluff. Le parti radical et radical-socialiste, enivré de quelques succès dont il exagère l'importance, s'imagine être à lui seul le parti républicain tout entier. Il dit volontiers : « Moi seul, et c'est assez. » Il le dit, mais il lui reste à le prouver, et la résolution avec laquelle M. Ribot a constitué

son ministère le mettra en mesure de le faire. Qu'il le fasse donc. En attendant, M. Ribot a obtenu le concours de M. Léon Bourgeois auquel il a confié les Affaires étrangères, de M. Delcassé au ministère de la Guerre, de M. Jean Dupuy, qui va aux Travaux publics et de M. Clémentel, qui assume la lourde responsabilité des Finances. M. Ribot, au ministère de la Justice qui est peu chargé, aura le temps de s'occuper de la politique générale. En somme, ce ministère est, dans les circonstances actuelles, le meilleur qu'on pût espérer : il est composé de manière à faire bonne figure devant les Chambres et devant le pays.

Nous l'attendons à l'œuvre et l'œuvre sera difficile. Il doit compter en effet avec la malveillance et la rancune des radicaux-socialistes. Faut-il dire de tous ? Non, peut-être. M. Ribot aurait grand tort d'essayer de désarmer cette malveillance par des concessions dont on ne lui saurait aucun gré d'un côté, et qui l'affaibliraient de l'autre ; mais n'y a-t-il pas, même parmi les radicaux-socialistes, des hommes plus raisonnables que les autres, qui ont moins de prétentions personnelles et plus de patriotisme, et qui, eux aussi, attendront le nouveau ministère à l'œuvre, avant de prendre parti. Beaucoup d'entre eux ont dit aux électeurs que, puisque la loi de trois ans était votée, il fallait l'appliquer. Beaucoup sont préoccupés de l'état de nos finances, sentent la nécessité d'un emprunt immédiat et désirent qu'il réussisse. Beaucoup estiment, comme M. Viviani, que, même dans la politique intérieure, il faut tenir compte de la situation extérieure et, tout en maintenant avec dignité notre liberté et notre indépendance, reconnaître la solidarité qui existe entre nous et nos amis du dehors. A tous ces intérêts, qui sont aujourd'hui les premiers de tous, le nouveau ministère apporte une garantie. Nous voulons croire, jusqu'à preuve du contraire, qu'il y a des radicaux qui le comprennent. En tout cas, les questions sont nettement posées et les positions doivent être prises non moins nettement devant le pays. C'est à lui de juger.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-ET-UNIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er Mai.

Pages.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ, deuxième partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française 5

MADAME DE STAËL ET M. NECKER, D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — VI. LES PREMIÈRES IMPRESSIONS DE MADAME DE STAËL SUR L'ALLEMAGNE, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française 61

UN MAÎTRE DE LA NOUVELLE EN ALLEMAGNE : PAUL HEYSE, par M. MAURICE MURET. 82

LA VILLE ET LA COUR SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE. — II. ANNÉE 1836. — EXTRAITS DU *Journal* du comte RODOLPHE APPONYI 105

LA RESPONSABILITÉ DE LA RUPTURE ENTRE LA RÉVOLUTION ET L'ÉGLISE, par M. A. ALBERT-PETIT. 141

ÉTUDES SUR LA ROCHEFOUCAULD, par M. ÉMILE FAGUET, de l'Académie française. 166

LA ROUMANIE ET LA QUESTION AGRAIRE, par M. RAPHAËL-GEORGES LÉVY, de l'Académie des Sciences morales 174

REVUE LITTÉRAIRE. — LA CONVERSION D'HORACE, par M. ANDRÉ BEAUNIER. . . 204

REVUE SCIENTIFIQUE. — QUELQUES TRAVAUX RÉCENS SUR LE SOLEIL, par M. CHARLES NORDMANN. 216

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 229

Livraison du 15 Mai.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ, troisième partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française 241

PAGES INÉDITES D'ERNEST RENAN 295

SOUVENIRS DE LA MISSION MARCHAND. — I. COMMENT ON PRÉPARE UNE MISSION ET COMMENT ELLE VOYAGE, par le colonel BARATIER. 368

MADAME DE STAËL ET M. NECKER, D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — VII. MADAME DE STAËL A WEIMAR, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française 334

LA POÉSIE DE MISTRAL, par M. ERNEST DUPUY 362

LA VILLE ET LA COUR SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE. — III. ANNÉES 1838-1839-1840. — EXTRAITS DU *Journal* du comte RODOLPHE APPONYI 390

Pages.

NOTRE ÉPOQUE JUGÉE D'APRÈS LES *Salons* DE 1914, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE 422

REVUE DRAMATIQUE. — *Le Destin est maître*; — *M. Brotonneau*, A LA PORTE-SAINT-MARTIN; — *Les Femmes savantes*, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE; — *Psyché*, A L'ODÉON, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 445

REVUES ÉTRANGÈRES. — QUELQUES FIGURES DE MYSTIQUES SIENNOIS, par M. T. DE WYZEWA 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française 469

Livraison du 1er Juin.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ, quatrième partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française 481

LES PROJETS FISCAUX EN VUE, par M. PAUL LEROY-BEAULIEU, de l'Académie des Sciences morales 520

MADAME DE STAEL ET M. NECKER, D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — VIII. MADAME DE STAËL A BERLIN, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française 552

SOUVENIRS DE LA MISSION MARCHAND. — II. DANS LES RAPIDES, par le colonel BARATIER 590

LES ÉLECTIONS GÉNÉRALES ET LA NOUVELLE CHAMBRE, par M. GEORGES LACHAPELLE 624

ROGER BACON. LA FORMATION INTELLECTUELLE D'UN HOMME DE GÉNIE AU XIIIe SIÈCLE, par M. FRANÇOIS PICAVET 643

REVUE LITTÉRAIRE. — L'ÉLÉGANCE, EN LITTÉRATURE, par M. ANDRÉ BEAUNIER . 675

REVUE SCIENTIFIQUE. — LA ROBE VAPOREUSE DU SOLEIL, par M. CHARLES NORDMANN 687

REVUE MUSICALE. — *L'Amore dei tre re*; — *L'Otello* DE VERDI, AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES; — *Le Sacre du printemps*, AUX CONCERTS MONTEUX; — *Scemo*, A L'OPÉRA; — *Marouf*, A L'OPÉRA-COMIQUE, par M. CAMILLE BELLAIGUE 697

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française 709

Livraison du 15 Juin.

GINGOLPH L'ABANDONNÉ, dernière partie, par M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française 721

LA FIN DE L'EMPIRE. — I. LES DERNIERS JOURS DU RÉGIME, par ÉMILE OLLIVIER. 773

MADAME DE STAEL ET M. NECKER, D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE. — IX. LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DE M. NECKER, par M. le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française 802

SOUVENIRS DE LA MISSION MARCHAND. — III. DE ZILENGOMA A KIMBÉDI. — LES BRIGANDS DU CONGO, par le colonel BARATIER 832

UNE ÉTAPE DE L'HISTOIRE DE LA CHINE, par M. RENÉ PINON 869

SOUVENIRS DE MEXIQUE, par M. le comte VAY DE VAYA ET DE LUSKOD . . 904

REVUE DRAMATIQUE. — *Macbeth*, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE; — *La Nuit des Rois*, AU THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER; — *Ce qu'il faut taire*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 925

REVUES ÉTRANGÈRES. — A PROPOS DE LA *Correspondance* DE DOSTOIÉVSKY, par M. T. DE WYZEWA 937

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française 947

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 53861.

AP
20
R5
per.6
t.21

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY